Janvier-Mars — Tome XXXVII

MERCVRE

DE

FRANCE

Fondé en 1672

(Série Moderne)



PARIS-VIe

SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ-SAINT-GERMAIN, XV

MCMI

Reprinted with the permission of
Mercure de France

Kraus Reprint Ltd.
Nendeln/Liechtenstein
1967

Printed in Scotland



STUART MERRILL

—

L'œuvre de Stuart Merrill, composée de quatre recueils inégalement parfaits, étonne d'abord par sa diversité. Entre les *Fastes*, les *Petits poèmes d'automne* et les *Quatre saisons*, il y a si peu d'analogie qu'on les dirait de poètes différents, tant on y trouve de contrariétés, aussi bien dans l'inspiration générale et le sujet que dans la manière même et l'exécution Et de bons esprits peuvent s'offenser de ce manque d'unité, comme d'autres aussi vanteront cette richesse d'un écrivain qui n'est pas l'esclave de lui-même et se renouvelle incessamment. Mais il convient plutôt de considérer dans cette variété singulière le développement et l'essai progressif d'une personnalité qui n'a pas pris du premier coup possession d'elle-même, dont on suit avec émotion la recherche sincère et souvent douloureuse, le tourment, les alternatives d'angoisse et d'espoir jusqu'à la trouvaille merveilleuse de sa propre expression véridique. Envisagée ainsi, l'œuvre de Stuart Merrill ne charme plus seulement par la beauté particulière, l'agrément ou l'éclat d'un très grand nombre de poèmes ici ou là, mais dans l'en-

semble elle devient très particulièrement intéressante et pathétique.

§

Les *Gammes* parurent en 1887. Henri de Régnier n'avait encore publié que les *Lendemains* et *Apaisement*, Vielé-Griffin que la *Cueille d'Avril* et les *Cygnes*, Moréas que les *Syrtes* et les *Cantilènes*. C'est à-dire que le mouvement symboliste ne s'était pas encore très nettement caractérisé. Quant à la forme, on commençait, sans doute, à désorganiser le vers parnassien, mais sans aboutir encore à la complète audace du vers libre. Il est vrai que, cette année même, Gustave Kahn publiait les *Palais nomades*. Stuart Merrill ne fut pas un des plus avancés parmi les novateurs; les *Gammes*, cependant, ont bien le caractère des œuvres de cette époque de transition : malgré leur obéissance, sur bien des points, à la règle parnassienne, on y sent néanmoins la recherche de quelque chose d'autre.

Chaque vers est encore caractérisé par le nombre de ses syllabes. L'alexandrin domine et les autres mètres employés sont traditionnels; les mètres impairs sont rares. En tous les cas, la combinaison de vers inégaux est toujours soumise à l'organisation de la strophe, souvent disposée avec une charmante ingéniosité, celle-ci, par exemple, où l'introduction du vers de six syllabes parmi les vers de huit met une sorte de lenteur lasse et de mollesse gracieuse :

A l'heure du réveil des sèves,
L'Amour, d'un geste las,
Sème les rimes et les rêves
Parmi les lis et les lilas...

Les règles parnassiennes de la rime sont observées avec soin, et si, dans des cas très rares, on les trouve violées, c'est encore avec méthode et pour produire des effets analogues à ceux que les parnassiens eux-mêmes se permettaient parfois. Mais Stuart Merrill se distingue déjà de l'école en étendant au vers entier la préoccupation de sonorité qu'on avait une tendance à ne faire porter que sur la rime. Il y a dans toute la longueur de son vers des assonances nombreuses et savamment ménagées, des allitérations de consonnes : c'est au moyen de ce dernier artifice que Stuart Merrill modifie le plus expressément la poétique courante. Il n'en est pas l'inventeur. La poésie anglaise, dont il devait à son enfance américaine une connaissance spéciale, s'en servait depuis longtemps. Et vers la même époque que lui, d'autres écrivains, Gustave Kahn par exemple, qu'on retrouve à l'origine de presque toutes les innovations poétiques de ce temps, s'efforçaient d'en introduire chez nous l'usage régulier. Mais Stuart Merrill fut un des premiers à faire de l'allitération consonantique un élément essentiel de notre poésie. Il l'employa très habilement, il en abusa même au point que trop d'habileté donne à ses œuvres de début un caractère extrêmement artificiel. Néanmoins il en tira souvent d'heureux effets et contribua par ses recherches à perfectionner la puissance expressive et surtout la qualité musicale du vers moderne.

O le frisson des falbalas,
Le bruissement des brocatelles,
La lassitude des lilas,
La vanité des bagatelles !...

La subtilité de métier à laquelle arrive Stuart Merrill par l'emploi combiné de la rime, des asso-

nances et des allitérations convient parfaitement à de très délicats petits poèmes dans le genre verlainien des *Fêtes galantes* et qui sont les meilleurs de ce premier recueil. Ils ont un charme frêle de tendresse et de mélancolie, une grâce parée, une gentillesse mièvre et douce et rappellent les allégresses mêlées de larmes de Watteau.

Par les nocturnes boulingrins,
Les crincrins et les mandolines
Modulent de demi-chagrins
Sous la vapeur des mousselines.

Bleus de lune, au vert des massifs,
Les jets d'eau tintent dans les vasques
Et c'est, parmi les petits ifs,
Comme des rires sous des masques.

En poudre et paniers Pompadour,
Et des roses pompons aux lèvres,
Les marquises miment l'amour,
Avec des manières si mièvres!...

D'autres poèmes, plus étendus et plus ambitieux, dans les *Gammes* encore, sont moins bien venus. La pensée y manque de profondeur et d'originalité. L'influence de Baudelaire s'y fait parfois sentir, comme dans l'*Oubli*. La forme poétique à laquelle est, à cette époque, arrivé Stuart Merrill n'a pas encore su s'étendre à de plus larges inspirations que les élégantes petites fantaisies Louis XVI qui semblent être alors son genre de prédilection.

§

Les *Fastes* (1891) sont d'une tout autre manière. Dans les trois livres de ce recueil (*Thyrses*, *Sceptres* et *Torches*), c'est à l'éclat surtout que vise le poète. Autant naguère il s'appliquait aux nuances fines et délicatement ménagées, aux douces mélodies subtiles, autant il recherche maintenant les

couleurs riches et crues, les sonorités bruyantes. Il s'écarte du précepte verlainien : « pas la couleur, rien que la nuance, » et l'art qu'il adopte cette fois est plutôt celui d'Heredia, — mais avec des différences assurément. Des différences du genre de celles qui séparent les *Gammes* des *Fêtes galantes*, c'est-à-dire qu'il renouvelle par des artifices de forme et d'heureuses trouvailles techniques la manière d'autrui qu'il fait sienne.

Son procédé favori est toujours l'allitération, mais il en tire des effets très divers de ceux qu'elles lui donnaient dans les légères barcarolles des *Gammes*. Elles semblaient là de doux bruissements de feuillages, des pizzicati de grêles et gaies musiques, des frémissements de mandolines, des babillages menus en des parcs d'amour. A présent, elles produisent des heurts violents de rudes syllabes, des tumultes et des fracas; on dirait que s'entrechoquent des armes d'or et de fer, que des cris se mêlent à des acharnements de cloches retentissantes. Les voyelles sonores s'accumulent, emplissent les vers de clameurs ardentes ; peut-être faut-il constater là quelque influence de René Ghil, mais Stuart Merrill sut au moins se garder des excès théoriques de ce poète qui s'est trompé. Le sonnet des *Héros* est un échantillon assez juste de la somptuosité, un peu trop continue, des *Fastes* :

Aux fanfares d'alarme éclatant par saccades,
Des conques d'or des cors qui fulgurent au ras
D'un ciel de crépuscule où, roux et nacarats,
Les étendards de Dieu buttent aux embuscades,

Les Paladins, héros rauques des estacades,
Ayant au poing la hache et la rondache au bras,
Afin d'en haut férir félons et scélérats,
Caracolent, casqués de bronze, en cavalcades

Que scandent les cahots des lourds caparaçons,
Allant des déserts d'ocre où parmi la bourrasque
Tourbillonne en jappant de rage la tarasque

Vers le Mont de la Mort nué de bleus frissons
Qui les fera hurler de hargne, aux estacades,
Par le fracas surnaturel de ses cascades.

Des mots rares, singuliers, retentissants se combinent, — s'accumulent plutôt pour produire une sorte de fracas dont l'oreille s'étonne. Les images que ces mots susciteraient surgissent à peine que d'autres les remplacent et l'impression visuelle est confuse. Ce n'est guère que par les sonorités que le poète des *Fastes* est évocateur; ses couleurs s'embrouillent et le don plastique semble lui manquer. Il est douteux qu'il se représente à lui-même très nettement les tableaux qu'il essaye de peindre; à des détails on s'aperçoit souvent que l'ensemble de sa description lui échappe et qu'en tous cas il est guidé plutôt par des associations auditives d'impressions que par la vision d'un décor précis. C'est pour leur son qu'il choisit ses vocables plus que pour les spectacles dont ils sont les signes. Sans doute, il a de belles strophes où l'image est parfaitement claire et somptueuse; ainsi ce premier tercet du sonnet de *Parsifal :*

Du dôme où dorment des échos d'orgue et de psaumes
Une colombe, en les halos des hauts royaumes,
Tombe, le vol ouvert, sur le heaume du roi.

Ici même la musique enveloppe la mystique apparition, d'une manière étrange et merveilleuse; l'impression, dans le cas présent, gagne de ce fait un mystère ainsi que le réclame le sujet. Mais ailleurs une sorte de trouble fâcheux naît de cette complexité. Les éléments descriptifs se rassemblent difficilement, s'éparpillent au lieu de concourir à

l'évocation totale et le poème est obscur, moins par l'incertitude de l'idée que par le manque de cohésion des modes expressifs.

Et ce qui nuit encore à la puissance descriptive, c'est l'excessif entassement de trop de richesses : les ors, les pourpres, les rubis, les nacres et les bronzes s'amoncellent, avec les fleurs, avec les marbres, avec les éclairs, et les fulgurations, et les flottements d'écharpes, et les rutilements de pierreries. On ne saurait s'y reconnaître, on se lasse et tant de faste n'aboutit pas à de la beauté perceptible. C'est trop de luxe !...

Plusieurs de ces poèmes sont remarquables. Mais presque tous sont imparfaits, parce que le poète ici violente sa nature. Il est trop habile pour que son œuvre soit jamais médiocre; la facture est toujours au moins curieuse. Mais on sent l'effort, la lutte souvent triomphante, âpre cependant et pénible.

Les *Fastes* sont le résultat d'une erreur que fit naguère sur son propre compte Stuart Merrill ; et l'on s'étonne de tout l'art volontaire qu'il lui a fallu pour ne pas échouer lourdement dans cette tentative contraire à son tempérament propre. De place en place se révèlent les qualités spéciales qui constituent sa personnalité véritable, une pensée mélancolique et tendre, une tristesse pénétrante, un pessimisme profond et réfléchi, quelque chose de mâle dans la résignation. Mais tout cela disparaît presque dans la vaine splendeur de ces poèmes. Il avait l'imagination la plus musicale; il s'est cru peintre et s'acharna fâcheusement à ce difficile essai de remplacer par des couleurs les harmonies où voulait s'exprimer spontanément son émotion. Les motifs poétiques qu'il choisissait n'étaient que de belle imagerie en pure perte, dans laquelle il ne mettait

guère de sa pensée. Comme s'il se rendait compte de l'inadaptation de son œuvre à son rêve, on dirait qu'il se retranche violemment lui-même de cette œuvre, qu'il la condamne à lui demeurer étrangère. Elle n'est pour lui, semble-t-il, qu'un jeu luxueux, un peu puéril, mais difficile, auquel il tâche de s'intéresser artificiellement tandis qu'il palpite, quant à lui, d'une tout autre vie, intense et chaude et vraie. Il y a quelque chose d'émouvant dans ce divorce à demi volontaire, à demi résigné, de l'âme d'un artiste et de l'art auquel il s'est consacré.

§

Mais avec les *Petits poèmes d'automne* (1895), Stuart Merrill, comme las pourtant de ce malentendu, semble renoncer à la poésie impersonnelle et rêver d'un art où son âme, trop longtemps contrainte, s'épancherait enfin. Et lui qui se violentait pour n'être attentif naguère qu'à d'étrangères somptuosités, il va laisser chanter ingénuement tout l'émoi tendre de son cœur. Le voilà qui s'écarte des rêves trop fastueux qu'imposait à sa mélancolique sentimentalité l'effort paradoxal de son imagination ; il n'a plus d'autre souci que d'inventer de douces musiques berceuses de sa plus intime chimère.

Ce ne sont guère que de petites chansons. Le thème en est très simple et le style s'est fait très doux, câlin, délicat. Plus d'images de trop d'éclat ni de recherches présomptueuses ; il ne s'agit que d'exprimer la touchante alarme d'une âme, hier troublée et maintenant en quête de tranquille amour.

Ame lente à se pacifier, mais désireuse de repos. Elle se souvient d'équipées audacieuses et de glo-

rieuses velléités. Prince d'un étrange royaume, le poète n'a-t-il pas jadis suivi les chevauchées de guerre et pris sa part du choc des armes ? Des trompettes sonnent encore l'appel hautain vers les destinées superbes. Mais leur clameur se perd au loin et se confond dans la brume d'automne avec les bruissements des branches. Et de tout ce passé, la mémoire ne subsiste que pour lui rendre attendrissante l'abdication totale entre des mains toutes frêles et caressantes. Prince de la magique épée, qui n'aura pas accompli sa tâche merveilleuse, il éprouve une secrète douceur à l'abandon de son ancienne destinée. C'est l'automne et c'est la mort des marjolaines et l'effeuillement des azalées; toute la nature a pris une beauté crépusculaire et recueillie. Les pelouses sont jonchées de débris de roses et des brouillards légers estompent les contours vagues. Et, dans le paysage, discret d'inquiétude pensive et de vie atténuée, la petite amante apparaît, des fleurs du soir dans les mains, et belle de la même beauté que l'incertaine saison de pâle soleil dans les forêts silencieuses. Ame d'automne, âme même de l'automne, tout son prestige est dans sa douceur, et sa grâce dans sa silencieuse bonté. Elle sait s'harmoniser au charme voilé de la mourante saison. Elle a de doux gestes d'accueil et d'apaisantes paroles, et l'amour qu'elle donne endort toute alarme et toute fièvre. Et lui ne souhaite que de chanter sa tendresse et sa reconnaissante soumission. De tout le reste il veut tout oublier, et le bruit de la vie s'amortit autour de cet enchantement.

Des fleurs du soir plein tes mains,
    Tous les cieux dans tes yeux,
Et l'espoir des lendemains
    Dans tes yeux et les cieux,

Tu vins par la plaine jaune
En ce froid mois d'automne,
O la donneuse d'aumône
Dont le pauvre s'étonne...

On dit que sur la montagne
Tombe déjà la neige,
Mais qu'importe à qui regagne
L'âtre où le feu s'abrège?

Ce sera bientôt pour nous
Baisers et bon sommeil,
Mienne, et dans nos bras jaloux
L'oubli du vieux soleil.

Quelle est-elle ? Un rêve peut-être, tant on la trouve docile aux mille variations de l'heure et du paysage. Ou bien, prestigieusement évoquée, la fille du roi d'Ys dont la cité dort sous la mer et dont les cloches sonnent si loin? Apparition de clair de lune qui chante à la fontaine et qui, sur le givre d'automne, marche si doucement qu'à peine entend-on le bruit léger de ses pas, et qui joue avec des lys et les lance aux étoiles, et qui toute gaie sourit au charme des belles nuits claires, et qui pensive aussi se souvient de tout un passé mort de royaumes qui firent du bruit sous le soleil, elle est l'âme tout simplement du poète inquiet et qui se recueille dans une minute furtive d'apaisement et de mélancolie tendre.

Cette poésie d'automne a le charme de ces rêves plus précieux d'être plus fragiles, comme d'éphémères réussites presque paradoxales que d'étonnantes concordances réalisent, — passagères félicités plus touchantes de bientôt mourir...

§

Ici s'arrêtent les essais épars de Stuart Merrill Les *Quatre Saisons*, qui parurent voici quelques mois, nous le révèlent en pleine possession de lui-

même. Il a trouvé la formule propre de son talent, en même temps que s'affirmait, enfin consciente d'elle-même, sa personnalité. Les *Gammes*, les *Fastes*, les *Petits poèmes d'automne*, malgré leur diversité, se rassemblent en une sorte d'unité factice comme de successives tentations que faisait le poète pour se rapprocher de son idéal entrevu. Mais si l'on peut considérer les *Quatre Saisons* comme l'aboutissemeut de tous ces efforts naguère contrariés, quelque chose s'est passé dans cette âme inquiète qui l'a comme subitement et miraculeusement mise en présence de ce qu'elle cherchait; un grave événement moral est survenu, trouble fécond, inattendu, d'où l'ordre est sorti. Il est inutile pour le constater d'avoir recours à des détails biographiques, mais l'œuvre elle-même nous le manifeste, par le retentissement qu'on y trouve d'une redoutable crise de conscience...

Il y avait de la « littérature » dans les précédents recueils de Stuart Merrill. Mais, à présent, il n'est plus temps, pour lui, de s'ingénier à des rythmes difficiles, de trouver d'heureux cliquetis de mots, de réussir des villanelles. Sa pensée, devenue grave et noblement songeuse, n'est plus de celles que l'on distrait ainsi.

Non sans doute qu'il renonce au travail scrupuleux de la forme. Mais elle n'est pas à ses yeux l'essentiel et, pour ainsi dire, le tout de la poésie. Du moins il ne la considère plus comme valant par elle-même; il la soumet à sa pensée, il en veut faire le mode d'expression le plus juste et le plus simple, — et, conséquemment, il aboutit au vers libre. Les strophes minutieuses et subtiles de jadis ne conviendraient plus à sa nouvelle et large et généreuse inspiration.

Le vers libre de Stuart Merrill lui est très personnel. On ne saurait le confondre avec celui de Kahn, de Henri de Régnier, de Verhaeren ou de Griffin. Le principe est le même : la substitution, à la stricte cadence des vers réguliers, d'une harmonie plus variée, plus incessamment renouvelée, plus docile aux transformations et aux développements divers de l'idée. Chaque poète adapte à son tempérament cette forme indéterminée en elle-même et qui se plie à toutes les exigences, — et même pour chaque poème il la peut à son gré diversifier. Le vers libre des *Quatre Saisons* a, dans son allure, quelque chose de calme, de lent et de presque religieux qui s'accorde avec le thème essentiel de cet ouvrage. Il est parfois gracieux aussi, tendre et charmant, mais sans frivolité; dans l'allégresse même il évite la trop légère gaieté. Plus souvent il se développe avec ampleur en longues phrases méditatives et sereines...

Ce qui caractérise tout d'abord les *Quatre Saisons*, c'est la présence ici, pour la première fois, dans l'œuvre de Stuart Merrill, d'une très ardente préoccupation sociale. Il ne s'agit plus seulement de rêve solitaire, mais d'action. Et, certes, non plus d'action orgueilleuse comme dans les *Fastes :* ce n'est plus l'éclat de la guerre, la vanité des victoires prodigieuses et toute l'emphase des hauts faits d'armes qui tentent le poète, aux prises avec l'aventure de sa destinée.

Reviens, ô toi, des cavalcades et des batailles,
Et laisse choir tes étendards en loques dans le crépuscule :
Tu es las, ce soir, de la guerre et de ses représailles
Et de la hache du bourreau que le sang des pauvres macule.

A l'œuvre somptueuse de haine s'est substituée une tâche d'humble pitié. L'heure est venue d'aller

vers les hommes, sans épée ni cuirasse, les bras ouverts ou la main levée pour des fraternelles bénédictions, et de préparer dans les villes et les campagnes l'avènement de l'universelle joie de vivre, afin que des labours, des fermes et des bruyères, les travailleurs, des bluets aux chapeaux, sortent en chantant la bonne terre heureuse, afin d'apaiser le cauchemar de la terre, afin que ne retentissent plus, de la vallée aux lacs luisants à la montagne source des eaux, que les cloches pacifiques de la Vie, sonnant, battant comme des cœurs. Ces poèmes sont pleins d'une infinie commisération pour toute souffrance et toute misère. Membres du Christ, les pauvres sont vénérables, mais leur détresse est la honte d'ici-bas. Il ne doit pas y avoir de pauvres dans la riche et féconde Nature ouverte à tous également. Mais c'est la haine qui contrarie l'effort miséricordieux des évangiles naturels. C'est la haine qu'il faut vaincre.

Seulement, où prendre des armes pour engager contre elle la bonne lutte? A l'Eglise?... De douces lueurs de cierges l'éclairent ; elle est silencieuse et calme, et l'éternelle supplique de l'humanité douloureuse à de providentiels secours s'en exhale en cantiques sans fin. Mais elle est froide et sépulcrale.

> Le soleil s'y décolore, et l'encens
> A tué le parfum des fleurs
> Que tu portais, innocente offrande,
> A la Vierge cruelle des douleurs...
> Ce ne sont pas tes fleurs qu'il faut
> A la féroce idole des prêtres,
> Mais le sacrifice de tout ton être...

Ce qu'elle réclame de toi, c'est l'annihilation mystique de toi-même, et ce n'est pas à l'épanouissement de la vie qu'elle travaille, mais à la négation méthodique de la vie.

L'exhortation à la vie saine que ne donne pas l'Eglise, c'est la Nature qui la profère de son universelle voix encourageante. C'est elle, large et bonne, prête à l'accueil, qui t'invite au bonheur partagé de l'humanité libre sur la terre féconde.

...Il faut que tu sois sage comme la nature
Et que tu écoutes à la fenêtre la chanson des oiseaux
Et le travail des abeilles autour des fleurs mûres
Dans le petit enclos où l'on entend rire un ruisseau.

L'éternelle chanson des champs révèle la présence réelle de Dieu dans le cœur des moissons, et cette chanson-là

Dit la seule vérité de la vie
Qu'il importe à nos âmes de connaître,
Celle de l'éternité de notre être
Par l'amour qui survit aux dieux.

C'est le poème de la Nature qu'a écrit Stuart Merrill dans ce livre tout imprégné d'amour. La Nature y apparaît avec la simplicité grave de ses spectacles journaliers, son soleil ou sa neige, ses pluies fécondantes, ses horizons larges et calmes, ses forêts mouvantes, ses plaines et tout l'infini détail de sa grâce et de sa beauté que le passage des saisons varie et qu'unifie sa mystérieuse éternité. Les descriptions qu'il en donne ne valent pas seulement par leur éclat ou leur ingénieuse nouveauté. Il n'en a pas été rechercher les grandioses merveilles ni les secrètes délicatesses; il ne s'est pas appliqué non plus à l'embellir par les moyens usuels des poétiques raffinées. Mais il l'a voulu goûter telle qu'elle est, forte et fruste, et quotidienne surtout. Il l'a sentie toute proche et familière et toute sa philosophie consistait à la montrer simple et bienveillante, mère puissante et douce, et mère de bon conseil. Car un conseil émane d'elle,

un clair conseil de confiance en sa généreuse et féconde vitalité. Toute une éthique vit en elle et ce qu'il faut entendre dans son incessante et pacifique voix, c'est l'appel de tous à l'universelle joie ; cela chante et retentit dans le bruissement des forêts, des ruisseaux et des herbes, cela proclame l'Evangile vrai de ce seul vrai Dieu qui est Tout !

Stuart Merrill aboutit à une sorte de poétique de profond panthéïsme dans lequel ne se noie pas, comme désindividualisée, l'humanité, mais toutes choses et l'homme sont associés dans un essentiel accord, et le bien est dans cet accord, et le mal est dans la séparation de l'homme et de la Nature. Tout le malheur de l'humanité lui vient de ne plus percevoir cette fraternité primordiale, de s'écarter de la Nature, tandis que les mêmes sentiments qui animent le cœur de l'homme sont aussi ceux qui vivifient l'âme frémissante des choses. Une même joie de renaissance éveille au printemps l'universel désir des plaines, des bois et des êtres; une semblable ardeur d'amour soulève les poitrines humaines et court, toute chaude, dans les soupirs tumultueux des brises :

Le village, frileux sous ses toits de vieux chaume,
S'ouvre, ce bleu matin, aux désirs du printemps ;
Cœurs et fleurs vont éclore au ciel qui s'en embaume,
C'est un jour où partout les hommes sont contents.

Le blé vert a percé sous la dernière neige,
La violette est née au fond des bois anciens,
Le lilas va fleurir sous le doux sortilège
Des soupirs d'amoureux que le vent mêle aux siens.

Et ces hommes-là semblent maudits qui se sont une fois et pour toujours éloignés de la Nature, et qui se cantonnent dans des villes où de hautes demeures leur cachent l'horizon, où des pavés et

des asphaltes les empêchent d'être en contact avec la terre. Ils s'atrophient et vont mourir comme des enfants trop tôt sevrés auxquels manque le sein nourricier. La vie humaine loin de la nature est un fou paradoxe d'un mortel danger. Malheur à ceux des villes!

Asile d'enchantement et charme doux des heures, la Nature est aussi l'apologue suprême et le symbole dernier de toute vie et de la vie humaine. Et son enseignement se résume tout entier dans le seul mot d'Amour.

C'est pourquoi le rêveur qu'ont trop longtemps lassé les vaines agitations et le tumulte de la fausse vie s'est réfugié dans le calme des champs. Il y revient, inquiet, hanté de mauvais songes et frissonnant comme si des assassins ou des démons le guettaient dans l'ombre. Hélas! il a cru naguère à la promesse des villes et de naïfs espoirs l'ont cruellement déçu. Maintenant, au petit village dont fument les toits rouges, à la pacifique campagne il vient demander l'aumône du repos. Ses pieds saignent d'avoir buté aux pavés durs des sept carrefours de la Folie; sa tête brûle des âpres fièvres. Mais, ici, coule la rivière, fille des lointaines fontaines; sous les saules et les nénuphars qui tremblent à ses remous, elle chante le retour lent des troupeaux à l'étable, et la bonne odeur des labours s'épand sur le val du soir. C'est la paix délicieuse et la sainte promesse d'oubli.

Refuge sacré! La petite maison est pleine d'anges, et des anges l'entourent dans les vergers où murmure le travail incessant des abeilles.

La porte s'est ouverte sans bruit sur le jardin
Où l'on entend, de corolle à corolle, bruire les abeilles
Comme des âmes butinant le miel béni du B en.

Une bergeronnette chante sous les capucines vermeilles,
Aiguë et douce, la joie des jours dans les futaies
Et la paix des nuits, au nid, de soleil à soleil;
Des fleurs, je crois, vont éclore en nos cœurs,
Et nos paroles seront des oiseaux de bonheur
Qui crieront, à plein vol, la gloire de cet été.

Et dans la petite maison paisible, l'Amour est entré, comme un ami qu'on attendait; il s'est installé près de l'âtre, le bienvenu, content de l'hospitalité simple qu'on lui offrait. Non le futile Amour que de précieuses chansons égaient, mais le grave et le bon Amour, inspirateur de vaillantes pensées. Mystérieux et silencieux, dans l'ombre, le bonheur est là... Clos la porte!

Mais le rêveur ne saurait jouir égoïstement de sa félicité conquise enfin. Contre la porte close frappent des poings dehors, et la voix des passantes farouches de la nuit s'entend à travers la muraille. Certes, il serait doux de s'éterniser dans le refuge délicieux du bonheur. Seulement, l'appel de ceux qui souffrent résonne dans le silence du soir trop lugubrement. Il va falloir aller vers les villes mauvaises, porter à la foule en deuil le trésor d'amour dont on voudrait jouir en avare. Tout est calme ici, mais là-bas retentit la plainte mendiante des fous et des méchants. Comme le chevalier s'enfermait dans l'église pour la veillée des armes avant de commencer les héroïques équipées, le rêveur ne s'est enfermé dans le refuge d'amour et de bonheur que pour s'y préparer à l'œuvre sainte, à l'apostolat de bonheur et d'amour. Il a voulu longtemps communier avec la Nature avant d'aller répandre l'évangile de la Nature. Il se sent l'ouvrier des villes nouvelles de Dieu.

Mais elle est étrangement douce, la retraite; il serait délicieux de s'y attarder. Ah! l'effort sera

dur pour ouvrir, un jour, decidément les portes du petit enclos et se mettre en marche vers l'action! Il faudra renoncer alors à la chère tranquillité,

Et ce sera fini de la paix au soleil
Et du sommeil au pied du cerisier vermeil
Et de la volupté de sentir l'herbe chaude
Sous nos corps enlacés et nos mains en maraude...

Nous ne connaîtrons plus que les tristes maisons
Dont, le soir, les miroirs sont pleins de trahisons...

Et tandis qu'étranglée aux mille poings du sort
La Ville hurlera, louve ou chienne, à la mort,
Nous rêverons tout bas, saisis d'un peu de crainte
Et n'osant, pour agir, délacer notre étreinte,

A ce petit jardin tout parfumé de fleurs
Dont la porte était close aux passantes en pleurs
Jusqu'au soir saint où nous sûmes, sans plus de doute,
Que l'Esprit du Seigneur s'avançait sur la route!

C'est à cette angoisse perpétuelle que ces poèmes doivent leur beauté. Simples et puissants ils évoquent la plus sincère et la plus touchante image du bonheur. Et la menace qui pèse inexorablement sur ce bonheur à grand'peine conquis est plus émouvante de ce qu'elle est plus volontairement acceptée. Une inquiétude terrible étreint cette âme qui s'est fait à elle-même son ineffable félicité et qui revendique hautement le devoir d'y renoncer pour accomplir la dure tâche de miséricorde. Il y a dans ce drame une sublime péripétie et la sérénité puissante de cet ouvrage est toute palpitante d'émotion. La grandeur de l'inspiration s'est communiquée à la forme : elle a souvent, dans sa magnifique simplicité, une grave beauté biblique; elle est digne d'exprimer à la fois la joie de la vie vraie, l'amère pensée « qu'on se bat au bout du monde » et la noble volonté de communiquer à tous les frères humains la parole de paix et de félicité.

Cette dernière œuvre de Stuart Merrill est d'une tout autre envergure que les précédentes. Il s'y est lentement et douloureusement acheminé. La progression laborieuse de son talent est l'histoire pathétique d'une âme de poète, très généreuse, très ardente, très belle.

ANDRÉ BEAUNIER.



LES PAROLES DU VIGNERON

—

C'est l'été glorieux, c'est le temps de la joie:
Une beauté de feu pare le ciel vermeil,
Dans l'or des grands jardins l'arbre rajeuni ploie
Sous la fête des fruits que baise le soleil.

Voici déjà dans la lumière bienveillante
Que l'hymne du bonheur chante aux vergers voisins.
Été divin, bénis la vigne que je plante :
Qu'elle soit vigoureuse et féconde en raisins.

La mauvaise cueilleuse au front ridé, la Haine
Bourdonne encore son morne appel dans le soir.
La vieille, impitoyable à la misère humaine,
De grappes maigres tire un vin rugueux et noir.

Elle s'en vient, furtive, et, de sa main crochue,
Verse en des verres lourds la vulgaire boisson.
Et l'on boit. Aux buveurs, pauvre race déchue,
La Haine aux yeux cruels fredonne sa chanson.

« *Hommes fiers, ruez-vous dans l'orgueil des batailles !*
Écoutez en riant les cris exténués
Des ennemis dont s'ordonnent les funérailles !
Hommes chéris des Dieux, combattez et tuez !

Haut les sabres ! Pillez les marchés et les foires !
Saccagez tout ! Marchez dans les flaques de sang !
Celui pour qui sonna le clairon des victoires
Garde dans l'avenir un nom éblouissant ! »

Elle chante, la froide et lâche meurtrière ;
Et, loin des champs heureux où blondissent les blés,
Loin des parcs où fleurit la joyeuse lumière,
Vont les sombres buveurs que son vin a soûlés.



Que ta récolte, ô ma vigne, soit fraîche et bonne.
Un espoir merveilleux compense mon effort.
Que ton vin ne soit pas le vin haineux qui donne
Le farouche désir de crier à la mort.

Si je fais au passant le geste qui convie,
Qu'il ait un heureux souvenir d'être resté.
Que mon vin accueillant soit un philtre de vie
Où l'on boive, adoucis, les rayons de l'été.

Qu'on y boive la force auguste de la terre :
Et, quand viendra le temps radieux de cueillir
Les grappes d'où jaillira le vin salutaire,
Qu'on les cueille parmi le rire et le plaisir.



Voici venus les temps. Les libres vendangeuses
Accourent. Les cheveux s'éparpillent au vent.
Les grappes vont tomber sous les mains courageuses.
Une claire chanson emplit le jour levant.

La théorie heureuse et jeune des Bacchantes
Monte, prête à ravir aux vignes le bon vin.
L'hymne qui résonne à leurs lèvres éloquentes
Est l'hymne frais par quoi mourra le malheur vain.

Hommes, écoutez-le, l'hymne des filles pures ;
Il vous guide vers la lumière des sommets,
Il vous guide loin de la honte et des injures :
Hommes, retenez-le, l'hymne d'or, à jamais.

C'est la douce chanson qui sèchera les larmes :
Écoutez-la qui passe en un vol de baisers.
Hommes, hommes, chantez ! Vivez ! Jetez les armes,
Et que du bonheur luise en vos yeux apaisés !

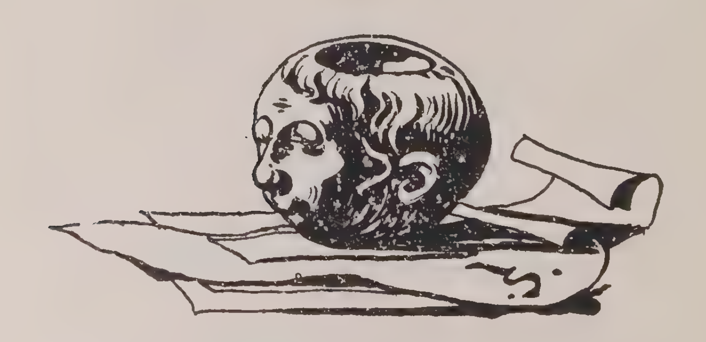
Vendangeuses, venez en chantant vers ma vigne,
Venez : le vigneron est joyeux de vous voir.
Le travail fait, l'amant vous appelle d'un signe,
Tandis qu'un vin nouveau s'échappe du pressoir.

Puis, aux rayons discrets des étoiles charmées,
Vous allez, murmurant des mots simples et doux,
Par les tendres sentiers où les fleurs embaumées
Exhalent lentement leurs aromes vers vous.



Grandis, ô vigne, sans que te souillent les fanges,
Grandis sous le regard magnanime du jour,
Grandis, et que le vin des futures vendanges
Soit le vin pacifique et sacré de l'amour.

A.-FERDINAND HEROLD.



LA MARQUE DE LA BÊTE

De vos dieux ou des miens — vous ou moi savons-nous quels sont les plus forts?
Proverbe indigène.

Quelques gens tiennent qu'à l'Est de Suez la Providence suspend son contrôle direct, l'Homme y passant au pouvoir des Dieux et des Diables de l'Asie, et la Providence (modèle Eglise d'Angleterre) s'y bornant à une surveillance occasionnelle et anodine en ce qui regarde les Anglais.

Cette théorie explique quelques-unes des horreurs les plus gratuites de la vie dans l'Inde; elle peut à la rigueur aider à comprendre mon histoire.

Mon ami Strickland, de la Police, qui en sait autant sur les indigènes de l'Inde que nul n'a besoin d'en savoir, pourra témoigner des faits de la cause. Dumoise, notre médecin, fut également témoin de ce que Strickland et moi nous avons vu. La conclusion qu'il tira des faits est absolument erronée. Aujourd'hui, il est mort: il mourut de façon assez singulière, qui a été décrite ailleurs.

Lorsque Fleete arriva dans l'Inde, il possédait quelque argent et un peu de terre dans les Himalayas, auprès d'un endroit appelé Dharmsala. L'un et l'autre lui avaient été laissés par un oncle, et il était venu en tirer rapport. C'était un homme de haute taille, lourd, inoffensif et sans fiel. Sa connaissance des indigènes se trouvait naturellement bornée, et il se plaignait des difficultés de la langue.

Venu à cheval de son logis dans la montagne

passer le jour de l'An au chef-lieu du district, il descendit chez Strickland. La veille du jour de l'An, il y eut grand dîner au club, et, — chose excusable, — soirée congrûment arrosée. Dans une réunion de gens arrivés des quatre bouts de l'Empire, on a droit d'être de belle humeur. La frontière nous avait envoyé de là-haut un contingent de *Catch'em-alive-O's* (1) qui n'avaient pas vu vingt visages blancs dans l'année, gens accoutumés à faire quinze milles de cheval pour aller dîner au fort le plus proche, au risque d'une balle de montagnard Khyberi à la place de leurs rafraîchissements. Ils mirent à profit une sécurité si nouvelle, en tâchant de jouer à la poule avec un hérisson roulé en boule qu'ils avaient trouvé dans le jardin, et l'un d'eux fit faire au marqueur le tour de la chambre en le portant entre ses dents. Une demidouzaine de planteurs étaient venus du Sud et causaient « cheval » avec le plus Grand Menteur d'Asie, lequel tâchait d'en trouver de meilleures à toutes leurs histoires à la fois. Tout le monde était là, comme pour un « serrez les rangs » général : le compte des pertes en camarades morts ou hors de combat, tombés au cours de l'année passée. Ce fut positivement une soirée très arrosée, et je me souviens que nous chantâmes *Auld Lang Syne* les pieds dans la grande coupe du championnat de Polo, et la tête parmi les étoiles, en nous jurant mutuellement une amitié sans égale au monde. Plus tard, quelques-uns de ceux-là s'en sont allés annexer des Birmanies, d'autres ouvrir le Soudan et se faire ouvrir eux-mêmes par les Fuzzies (2) lors de

(1) Textuellement : « Prends-les tout vifs, » troupes irrégulières. Nom donné par les soldats aux nègres Souazis.

(2) *Fuzzie-Wuzzie*, sobriquet donné par les soldats anglais à certaines tribus d'Afrique Orientale.

ce rude coup de torchon sous les murs de Souakim, quelques-uns décrochèrent étoiles et médailles, certains se marièrent, ce qui ne leur valut rien, d'autres firent d'autres choses qui valaient moins encore, et le reste d'entre nous demeura dans ses chaînes à trimer pour remplir des bourses trop plates, à force d'expériences trop courtes.

Fleete commença la soirée par du *sherry and bitters*, but du champagne à rasades régulières jusqu'au dessert, celui-ci accompagné d'un Capri sec, raclant la gorge et aussi fort que du whiskey; il prit de la Bénédictine avec son café, quatre ou cinq whiskey et sodas pour corser son jeu à la poule, grillade et bière à deux heures et demie, et vieille eau-de-vie pour finir. Conséquemment, en sortant du club, à trois heures et demie du matin, par une gelée de 14°, il se mit en colère contre son cheval parce qu'il toussait, et essaya de se mettre en selle à saute-mouton. Le cheval se déroba et retourna aux écuries ; sur quoi Strickland et moi formèrent une garde de déshonneur pour reconduire Fleete chez lui.

Notre chemin traversait le bazar et passait devant un petit temple d'Hanuman, le Dieu-Singe, divinité de marque et digne de respect. Tous les dieux ont de bons côtés, absolument comme tous les prêtres. Personnellement, je fais grand cas de Hanuman, et j'ai des bontés pour son peuple — les grands singes gris de la montagne. On ne sait jamais quand on peut avoir besoin d'un ami.

Il y avait une lumière dans le temple, et, en passant, nous pûmes entendre des voix d'hommes qui chantaient des hymnes. Dans un temple indigène, les prêtres se lèvent à toutes les heures de la nuit pour honorer leur dieu. Avant que nous ne puis-

sion l'arrêter, Fleete s'était élancé sur les marches, avait allongé à deux prêtres une claque amicale dans le dos, et écrasait gravement la cendre du bout de son cigare au front de l'idole en pierre rouge. Strickland essaya de l'entraîner au dehors, mais lui s'assit et dit solennellement :

— Vous voyez ça? C'est marque de la B-bête ! Moi, qui l'ai faite. Chouette, hein?

En moins d'une minute, le temple s'emplit de tumulte et de rumeur, et Strickland, qui savait ce qu'il en coûtait de polluer les dieux, déclara qu'il pourrait bien se passer tout à l'heure des choses. En vertu de sa situation officielle, de son séjour prolongé dans le pays et de son faible pour se mêler aux indigènes, il était, lui, connu des prêtres, et ressentait quelque contrariété. Fleete s'assit par terre en refusant de bouger. Il déclara que « cette vieille branche d'Hanuman » faisait le plus doux des oreillers.

Là-dessus, sans avertissement préalable, un Homme d'Argent sortit d'un réduit derrière l'image du Dieu. Il était entièrement nu par ce froid mortel, et son corps brillait comme de l'argent givré, car c'était ce que la Bible appelle « un lépreux aussi blanc que neige ». De plus, il n'avait pas de visage, étant lépreux de plusieurs années, et son mal étant lourd sur sa tête. Nous deux, nous nous baissions pour enlever Fleete, tandis que le temple s'emplissait de plus en plus, comme si la foule eût jailli de terre, quand l'Homme d'Argent se glissa par-dessous nos bras, en faisant un bruit qui ressemblait exactement au miaulement d'une loutre, saisit Fleete à plein corps, et laissa tomber sa propre tête sur la poitrine de l'autre avant que nous ayons pu l'arracher de là. Puis il se retira dans un coin

et s'assit en miaulant, tandis que la foule bloquait toutes les portes.

La colère des prêtres avait paru très grande jusqu'au moment où l'Homme d'Argent toucha Fleete; cette caresse sembla les apaiser.

Au bout d'un silence de quelques minutes, l'un des prêtres vint à Strickland, et lui dit, en parfait anglais :

— Emmenez votre ami. Il a fini avec Hanuman, mais Hanuman n'en a pas fini avec lui.

La foule s'écarta, et nous emportâmes Fleete sur la route.

Strickland était fort mécontent. Il dit que nous aurions tous dû recevoir des coups de couteau, et que Fleete pouvait remercier son étoile d'être sorti de là sain et sauf.

Fleete ne remercia personne. Il déclara qu'il voulait aller se coucher. Il était magnifiquement saoul.

Nous avancions, Strickland gardant un silence rageur, quand Fleete fut pris de frissons violents et de sueurs. Il trouvait ces odeurs du bazar insupportables, s'indignait qu'on autorisât des abattoirs si près des logis anglais.

— Est-ce que vous ne sentez pas le sang? dit Fleete.

Nous le mîmes enfin au lit, juste au lever du jour, et Strickland m'invita à prendre un autre whiskey et soda. Pendant que nous buvions, il parla de l'affaire du temple, et m'avoua qu'il en demeurait absolument déconcerté. Strickland a horreur de se faire mystifier par les indigènes, parce que son métier dans la vie est de maintenir sa supériorité en se servant de leurs propres armes. Il n'a pas encore réussi, mais d'ici quinze ou vingt ans, il aura fait quelques petits progrès.

— Ils auraient dû nous assassiner, dit-il, au lieu de nous miauler après. Je me demande ce qu'ils voulaient. Je n'aime pas ça le moins du monde.

Je dis que le Conseil de Fabrique du Temple nous intenterait, selon toute vraisemblance, une action criminelle pour insulte à leur religion. Il existe dans le Code pénal indien un article qui vise précisément l'offense dont Fleete s'était rendu coupable. Strickland déclara qu'il serait trop heureux de leur voir prendre pareille mesure et qu'il le souhaitait vivement. Avant de partir, je regardai dans la chambre de Fleete, et le vis couché sur le côté droit, qui se grattait le sein gauche. Puis, je gagnai mon lit, transi, morose, et mal en point, sur le coup de sept heures du matin.

A une heure, je me rendis à cheval à la maison de Strickland pour m'enquérir du mal aux cheveux de Fleete. Je me doutais qu'il en aurait un sérieux Fleete déjeunait, il avait l'air souffrant. Très en colère, il injuriait le cuisinier qui ne lui avait pas donné sa côtelette saignante. Un homme qui peut manger de la viande crue après une nuit arrosée, c'est un phénomène. Je le dis à Fleete, qui se mit à rire.

— Vous élevez de drôles de moustiques dans ces parages, dit-il. Ils m'ont lardé vif. Mais rien qu'à un endroit.

— Voyons la morsure, dit Strickland. L'enflure a dû tomber depuis ce matin.

Pendant qu'on préparait les côtelettes, Fleete ouvrit sa chemise et nous montra, juste au-dessus du sein gauche, une marque, reproduction exacte des rosettes noires qu'on voit sur une peau de léopard, — cinq ou six taches disposées en rond. Strickland regarda, et dit :

— Ce n'était que rose, ce matin. C'est devenu noir à présent.

Fleete courut à une glace.

— Par Jupiter, dit-il, voilà qui est vilain. Qu'est-ce que cela peut bien être ?

Nous ne pûmes répondre. Les côtelettes arrivaient à ce moment, toutes rouges et juteuses, et Fleete en enfourna trois de la manière la plus déplaisante.

Il mangeait en se servant seulement des molaires de gauche, avec un mouvement de tête par-dessus l'épaule droite, en même temps qu'il portait la viande à sa bouche. Lorsqu'il eut fini, il perçut tout à coup l'étrangeté de sa conduite, car il dit en manière d'excuse :

— Je ne crois pas avoir jamais eu aussi faim de ma vie. J'ai dévoré comme une autruche.

Après déjeuner, Strickland me dit :

— Ne vous en allez pas. Restez ici, et passez la nuit.

Attendu que ma maison se trouvait à moins de trois milles de celle de Strickland, cette prière me parut absurde. Mais Strickland insista, et il allait dire quelque chose, quand Fleete l'interrompit en déclarant d'un air honteux qu'il se sentait faim de nouveau. Strickland envoya un homme chez moi chercher ma literie et un cheval, puis nous descendîmes tous trois vers les écuries pour passer le temps jusqu'à l'heure de la promenade. Quand on a le goût des chevaux, on ne se lasse jamais de les regarder ; et deux hommes, à tuer le temps de cette manière, font bon échange de mensonges et d'informations.

Il y avait cinq chevaux dans les écuries, et je n'oublierai jamais la scène qui se produisit comme nous essayions de les examiner. Ils semblaient de-

venus subitement enragés. Ils pointaient, avec des hennissements aigus, manquaient d'arracher leurs piquets; suant, tremblant, écumant, en proie à tout l'affolement de la peur. Les chevaux de Strickland le connaissaient aussi bien que ses chiens; ce qui rendait le fait plus curieux encore. Nous quittâmes les écuries dans la crainte de voir s'abattre les bêtes en panique. Puis Strickland revint sur ses pas pour m'appeler. Les chevaux encore effrayés se laissèrent nonobstant flatter, caresser, et se cachèrent la tête sur notre poitrine.

— Ce n'est pas de nous deux qu'ils ont peur, dit Strickland. Savez-vous, eh bien, je donnerais trois mois de solde pour entendre *Outrage* parler en ce moment.

Mais *Outrage* resta muet, et se contenta de se blottir contre son maître et de souffler par les naseaux, selon la coutume des chevaux lorsqu'ils veulent expliquer des choses sans pouvoir y parvenir. Fleete revint vers nous tandis que nous étions dans les stalles, et, dès que les chevaux l'aperçurent, leur terreur reprit de plus belle. C'est tout au plus si nous pûmes nous tirer de là sans recevoir des coups de pieds. Strickland dit :

— Ils n'ont pas l'air de vous aimer, Fleete.

— Quelle bêtise! dit Fleete; ma jument me suit comme un chien.

Il se dirigea vers elle; elle occupait un box; mais, au moment où il poussa le verrou, elle fit un saut de mouton, le culbuta et s'échappa dans le jardin. Je me mis à rire, mais Strickland, lui, ne semblait pas goûter la plaisanterie. Il prit sa moustache à deux poings, et la tira presque à l'arracher. Quant à Fleete, au lieu de courir après son bien, il bâilla en déclarant qu'il se sentait envie de dormir. Il rentra

se coucher, singulière façon, à vrai dire, de passer le jour de l'An.

Strickland s'assit près de moi dans l'écurie, et me demanda si je discernais quelque chose de particulier dans les manières de Fleete. Je répondis qu'il mangeait comme une bête, mais que ce pouvait être le résultat de sa vie solitaire dans la montagne, loin de toute société raffinée et supérieure du genre de la nôtre par exemple. Strickland continuait à ne pas me trouver plaisant. Je ne crois pas qu'il m'écoutât, car sa phrase suivante avait rapport à la marque sur la poitrine de Fleete; je hasardai que cela pouvait provenir de mouches vésicantes, à moins que ce fût un signe congénital, latent jusqu'alors, et qui se montrait pour la première fois. Nous convînmes tous deux que c'était peu agréable à regarder et Strickland trouva l'occasion de me traiter d'idiot.

— Je ne peux pas vous exprimer ce que je pense en ce moment, déclara-t-il, parce que vous me jugeriez aliéné; mais il faut que vous demeuriez avec moi pendant quelques jours, si cela vous est possible. J'ai besoin de votre aide pour garder Fleete, mais ne me dites pas votre opinion jusqu'à ce que je sois fixé.

— Mais je dîne en ville ce soir, dis-je.

— Moi aussi, dit Strickland, et Fleete pareillement. Du moins, s'il ne change pas d'avis.

Nous fîmes un tour dans le jardin en fumant, mais sans parler — nous étions intimes, et causer gâte le bon tabac — jusqu'au moment où nos pipes s'éteignirent. Alors nous allâmes réveiller Fleete. Il était tout réveillé déjà et se promenait avec agitation dans sa chambre.

— Dites donc, je voudrais des côtelettes, dit-il. Est-ce possible?

Nous répondîmes en riant :

— Allez vous habiller. Les poneys seront là dans un instant.

— Très bien, dit Fleete. Je sortirai quand j'aurai eu les côtelettes — saignantes, n'est-ce pas.

Il semblait y tenir. Il était quatre heures, nous avions déjeuné à une heure; malgré quoi, longtemps encore, il demanda les côtelettes saignantes. Puis il se mit en tenue de cheval, et sortit sous la verandah. Son poney — on n'avait pas rattrapé la jument — ne voulut pas se laisser approcher. Les trois chevaux étaient intraitables — fous de terreur — et Fleete finit par dire qu'il allait rester à la maison et demander quelque chose à manger. Strickland et moi partîmes à cheval fort perplexes. Comme nous passions devant le temple d'Hanuman, l'Homme d'Argent sortit et miaula derrière nous.

— Ce n'est pas un des prêtres réguliers du temple, dit Strickland. Je crois que j'aimerais tout particulièrement lui mettre la main dessus.

Notre galop sur l'hippodrome manqua d'élasticité ce soir-là. Les chevaux n'avaient pas de nerf, et semblaient fourbus.

— Cette alerte après le déjeuner les a claqués, dit Strickland.

Ce fut la seule remarque qu'il fit pendant le reste de la promenade. Une fois ou deux, je crois, il jura tout bas; mais cela ne compte pas.

Nous rentrâmes à sept heures. Il faisait noir, mais aucune lumière n'apparaissait dans le bungalow.

— Quelles fainéantes brutes que mes domestiques! dit Strickland.

Mon cheval se cabra devant un objet gisant en travers de l'allée carrossière, et Fleete se dressa sous son nez.

— Qu'est-ce que vous faites à ramper dans le jardin? demanda Strickland.

Mais les deux chevaux s'emballèrent, et faillirent nous jeter bas. Nous mîmes pied à terre auprès des écuries et retournâmes vers Fleete, qui était à quatre pattes sous les orangers nains.

— Que diable vous prend-il? demanda Strickland.

— Rien, rien du tout, répondit Fleete, en parlant très vite et la voix pâteuse. J'étais à jardiner — la botanique, vous voyez. Délicieuse, cette odeur de terre. Je crois que je vais aller me promener — une longue promenade — toute la nuit.

Je m'en rendis compte, alors, quelque chose clochait pour de bon, et je dis à Strickland :

— Je ne dînerai pas en ville.

— Dieu merci! dit Strickland. Voyons, Fleete, relevez-vous. Vous allez prendre la fièvre ici. Venez dîner, et faisons allumer les lampes.

Fleete se releva à contre-cœur, et dit :

— Pas de lampes — pas de lampes. On est beaucoup mieux ici. Dînons dehors et demandons encore des côtelettes — et saignantes — de la chair rouge qui craque.

Or, les nuits en décembre, dans l'Inde septentrionale, sont glaciales, et la proposition de Fleete était celle d'un dément.

— Rentrez, dit Strickland sévèrement. Rentrez tout de suite avec nous.

Fleete s'en vint, et quand on eut apporté les lampes nous vîmes qu'il était littéralement crépi de boue, de la tête aux pieds. Il devait s'être roulé

dans le jardin. Il fuit la lumière et rentra dans sa chambre. Ses yeux étaient horribles à regarder. Une flamme verte y transparaissait, si je puis dire, qui n'était point leur lumière propre, et la lèvre inférieure pendait.

Strickland dit :

— Il y aura du grabuge — quelque chose de sérieux ce soir. Ne changez pas de vêtements.

Nous attendîmes, indéfiniment, la réapparition de Fleete, et commandâmes le dîner entre temps. Nous pouvions l'entendre aller et venir dans sa chambre, mais il n'avait pas de lumière. Tout à coup s'éleva de la chambre le hurlement prolongé d'un loup.

On écrit ou l'on raconte que le sang se glace ou que les cheveux se dressent, et autres clichés de ce genre. L'une et l'autre sensation sont trop horribles pour en plaisanter. Mon cœur s'arrêta comme cloué d'un coup de couteau, et Strickland devint aussi blanc que la nappe.

Le hurlement se répéta, et au loin, à travers les champs, un autre hurlement lui répondit. C'était le bouquet, l'horreur à son comble.

Strickland s'élança dans la chambre de Fleete. Je suivis, et nous aperçûmes Fleete sur le point de sauter par la fenêtre. Il faisait des bruits bestiaux du fond de la gorge. Il ne put pas répondre aux phrases que nous lui criions. Il bavait.

Je ne me rappelle pas bien ce qui suivit, mais je crois que Strickland dut l'étourdir d'un coup de tire-bottes, sans quoi je n'aurais jamais pu m'asseoir sur sa poitrine. Fleete ne pouvait pas parler, il ne pouvait que grogner, et ses grognements étaient ceux d'un loup, non d'un homme. Son âme humaine devait avoir fléchi peu à peu durant

toute la journée pour s'évanouir avec le crépuscule. Nous avions à faire à une bête, une bête qui avait été Fleete autrefois.

L'aventure défiait toute expérience humaine e-rationnelle. Je voulus prononcer le mot d' « hydrot phobie », mais le mot s'étrangla dans ma gorge, parce que je savais que je mentais.

Nous attachâmes la Bête avec les courroies de cuir du punkah, nous lui liâmes ensemble les pouces et les orteils, et lui fîmes un bâillon d'une corne à chausser — cela fait un excellent bâillon pour peu qu'on sache s'en servir. Puis l'ayant transportée dans la salle à manger, nous envoyâmes un homme chez Dumoise, le docteur, pour lui enjoindre de venir sur-le-champ. Après avoir expédié le messager, comme nous reprenions haleine, Strickland dit :

— A quoi bon? Un médecin n'y fera rien.

Je savais, moi aussi, qu'il avait raison.

La tête de la Bête était libre, et elle la jetait de côté et d'autre. En entrant dans la pièce, on aurait cru, à l'odeur, que nous préparions une peau de loup. C'est là le plus répugnant détail dont je me souvienne.

Strickland s'assit le menton dans la paume de la main, considérant la Bête qui se tordait sur le plancher, mais sans rien dire. La chemise s'était déchirée dans la lutte et laissait voir la marque, la rosette noire sur le sein gauche. Elle se détachait en relief maintenant, comme une ampoule.

Dans le silence de notre veille, nous entendîmes quelque chose miauler dehors comme une femelle de loutre. Nous nous dressâmes sur nos pieds, et, j'en réponds pour moi-même sinon pour Strickland, une nausée me souleva le cœur — à la lettre.

Dumoise arrivait, et jamais je ne vis petit homme montrer surprise moins professionnelle. Il déclara que c'était un cas navrant d'hydrophobie, et qu'il n'y avait rien à tenter. Du moins les palliatifs ne feraient que prolonger l'agonie. La Bête écumait à la bouche. Fleete, comme nous le dîmes à Dumoise, avait été mordu une ou deux fois par des chiens. Pour peu qu'on possède une demi-douzaine de terriers, on doit s'attendre à un coup de dent un jour ou l'autre. Dumoise ne pouvait nous apporter aucun secours. Il n'était bon qu'à certifier que Fleete mourait de la rage. La Bête à ce moment recommençait à hurler, car elle avait réussi à rejeter la corne à chausser. Dumoise se déclara prêt à confirmer la cause de la mort. La fin, ajoutait-il, ne faisait aucun doute. C'était un brave petit homme, et il s'offrit à rester avec nous; mais Strickland refusa ce service. Il ne tenait pas à gâter le jour de l'An de Dumoise. Il lui demanderait seulement de livrer au public la véritable cause de la mort de Fleete.

Là-dessus Dumoise nous quitta, tout bouleversé, et aussitôt que le bruit des roues de la charrette se fut éteint dans l'éloignement, Strickland, à mi-voix, me fit part de ses soupçons. Ils étaient si follement improbables qu'il n'osait pas les formuler tout haut; et moi, qui tombais généralement d'accord avec toutes les théories de Strickland, je me sentais si honteux de leur donner crédit que je fis semblant de protester.

— Même si l'Homme d'Argent avait jeté un sort à Fleete pour avoir pollué l'image d'Hanuman, le châtiment n'aurait pas pris un effet si rapide.

Comme je murmurais cela, le cri, au dehors, s'éleva de nouveau, et la Bête se débattit dans un

nouvel accès, au point que nous eûmes peur de voir céder les liens qui la garrottaient.

— Faites attention! dit Strickland. Si cela se produit six fois je prends la loi sur moi. Je vous ordonne de m'aider.

Il entra dans sa chambre et en ressortit au bout de quelques minutes avec les canons d un vieux fusil de chasse, un morceau de ligne de pêche, de la ficelle solide, et son bois de lit massif. Je lui dis que les convulsions avaient suivi le cri de deux secondes chaque fois, et que la Bête s'affaiblissait visiblement.

Strickland murmura :

— Mais la vie, la vie, il ne peut pas prendre cela!

Je dis, conscient malgré tout de plaider contre moi-même :

— Ce doit être un chat. Ça ne peut être qu'un chat. Si l'Homme d'Argent est responsable, comment ose-t-il venir ici?

Strickland attisa la braise dans l'âtre, enfonça les canons de fusil au plus ardent du foyer, étendit la ficelle sur la table, et cassa une canne en deux. Il y avait là un mètre de ligne de pêche en boyau recouvert d'un fil de laiton, du modèle usité pour la pêche au *Mahseer* (1), et il en assembla les deux bouts en nœud coulant.

Puis il dit :

— Comment s'emparer de lui? Il importe de le prendre vivant et sans blessure.

Je répondis qu'il fallait s'en remettre à la Providence, et nous dissimuler en silence, armés de maillets de polo, dans le massif d'arbustes devant

(1) Poisson de rivière.

la maison. L'homme ou l'animal qui émettait le cri circulait évidemment autour du bungalow avec la régularité d'un veilleur de nuit. Notre tactique consisterait à l'attendre dans le taillis jusqu'à ce qu'il approchât, puis à le terrasser.

Strickland adopta le plan et nous nous glissâmes par une fenêtre des salles de bain dans la verandah principale, et, de là, en traversant l'allée, parmi les buissons.

Au clair de lune nous vîmes le lépreux tourner l'angle de la maison. Il était entièrement nu, et de temps en temps il miaulait et s'arrêtait pour danser avec son ombre. Cela formait un spectacle peu attrayant, et en pensant au pauvre Fleete réduit à pareille dégradation par un être aussi abject, je refoulai mes scrupules et résolus d'aider Strickland depuis les canons de fusil rougis jusqu'au nœud coulant — des reins à la tête et de la tête aux reins — sans rien épargner des tortures qui pourraient être nécessaires.

Le lépreux fit halte un instant sous le porche à l'entrée, et nous sautâmes dessus avec nos bâtons. Il était doué d'une force étonnante, et nous eûmes peur de le voir s'échapper ou recevoir un coup mortel avant de tomber entre nos mains. Nous imaginions qu'un lépreux devait être frêle de constitution : notion erronée, comme il fallut le reconnaître. Strickland lui fit perdre l'équilibre d'un coup de travers dans les jambes et je lui mis mon pied sur la gorge. Il miaulait hideusement, et même, à travers mes bottes de cheval, je pouvais sentir que sa chair n'était point celle d'un homme sain.

Il tentait de nous frapper avec les moignons de ses bras et de ses jambes. Il fallut lui passer la mèche nouée d'un fouet de chiens par-dessous les ais-

selles, et le traîner à reculons dans le hall, puis de même dans la salle à manger où gisait la Bète. Là, nous le liâmès avec des courroies de malles. Il n'essayait pas de fuir, mais miaulait.

Au moment de sa confrontation avec la Bête, la scène devint indescriptible. La Bête se courba en arrière, en arc de cercle, comme dans le spasme d'un empoisonnement à la strychnine, et gémit de la façon la plus lamentable. Plusieurs autres choses se passèrent également, impossibles à transcrire ici.

— Je crois que j'avais raison, dit Strickland. Maintenant nous allons lui demander de guérir ce cas.

Mais le lépreux ne fit que miauler. Strickland s'enveloppa la main d'une serviette, et retira du feu les canons de fusil. Je fis passer la moitié de la canne brisée par la boucle de la ligne de pêche et j'attachai le lépreux commodément au bois de lit de Strickland. Je compris alors comment des hommes, des femmes et des petits enfants peuvent supporter de voir brûler vive une sorcière; car la Bête gémissait sur le plancher, et, bien que l'Homme d'Argent n'eût pas de visage, on pouvait voir d'horribles frissons parcourir la dalle plane qui en tenait lieu, exactement comme des ondes de chaleur se jouent sur du fer rouge — un canon de fusil par exemple.

Strickland tint ses mains sur ses yeux un instant et nous nous mîmes à l'œuvre. Ce qui suit n'est pas destiné à l'impression.

. . . .

Le jour commençait à poindre quand le lépreux parla. Ses miaulements, jusqu'à ce moment, ne nous avaient donné aucune satisfaction. La Bête

gisait évanouie d'épuisement, et la maison était très silencieuse. Nous détachâmes le lépreux en le sommant d'expulser l'esprit malfaisant. Il se traîna vers la Bête et lui posa la main sur le sein gauche. Ce fut tout. Puis il tomba la face contre terre, et geignit, tout en aspirant l'air pendant qu'il geignait, à gorgées convulsives.

Alors nos regards, fixés sur le visage de la Bête, virent l'âme de Fleete remonter dans ses yeux. Puis des gouttes de sueur apparurent sur le front; et les yeux — des yeux humains cette fois — se fermèrent. Nous attendîmes une heure, mais Fleete dormait toujours. L'ayant transporté à sa chambre, nous enjoignîmes au lépreux de disparaître après lui avoir donné le bois de lit, le drap qui recouvrait celui-ci pour cacher sa nudité, les gants et les serviettes avec lesquels nous l'avions touché, en plus du fouet que nous lui avions passé sous les aisselles. Il roula le drap autour de son corps, et sortit dans la première aube sans parler ni miauler.

Strickland s'essuya le visage et s'assit. Un gong nocturne, au loin dans la cité, piqua sept heures.

— Vingt-quatre heures exactement! dit Strickland. Et j'en ai fait assez pour assurer ma révocation, sans compter mon internement à perpétuité dans un asile d'aliénés. Croyez-vous que nous sommes éveillés?

Le canon de fusil chauffé au rouge avait glissé à terre où il était en train de roussir le tapis. Il n'y avait pas à se tromper à l'odeur. Elle était vraie.

Ce matin-là, à onze heures, nous allâmes tous deux réveiller Fleete. A l'examen, nous vîmes que la rosette noire, la tache de léopard, avait disparu de sa poitrine. Encore à moitié somnolent, il semblait rompu, mais, dès qu'il nous vit, il dit :

— Oh, le diable vous emporte, vous deux. Bonne année ! Ne faites jamais de mélanges. Je suis presque mort.

— Merci bien, mais vous êtes en retard, dit Strickland. Nous sommes aujourd'hui, au matin du second jour. Voilà ce que j'appelle faire le tour du cadran.

La porte s'ouvrit, et le petit Dumoise passa la tête. Il était venu à pied, et nous croyait en train d'ensevelir Fleete.

— J'ai amené une garde, dit Dumoise. Je suppose qu'elle peut entrer pour... ce qui est nécessaire.

— Comment donc, dit Fleete avec gaîté, en se mettant sur son séant. Amenez-les vos gardes.

Dumoise resta muet de stupeur. Strickland l'entraîna dehors et lui expliqua qu'il y avait eu sans doute erreur dans le diagnostic. Dumoise, sans desserrer les dents, quitta la maison précipitamment. Il jugeait sa réputation professionnelle en jeu, et se montrait disposé à traiter ce rétablissement en injure personnelle.

Strickland sortit aussi. Quand il revint, il dit qu'étant allé au Temple d'Hanuman pour offrir réparation de l'offense faite au dieu il lui avait été solennellement affirmé que nul homme blanc n'avait jamais touché l'idole, et qu'il était lui-même une incarnation de toutes les vertus en proie momentanée à l'erreur.

— Qu'en pensez-vous ? dit Strickland.

— « Il y a plus de choses...

Mais Strickland a horreur de cette citation. Il prétend que je l'ai usée jusqu'à la corde.

Il arriva une autre chose assez curieuse, qui m'effraya tout autant qu'aux pires moments de notre

besogne cette nuit-là. Fleete, une fois habillé, vint dans la salle à manger et renifla. Il avait une facon bizarre de remuer les narines en reniflant.

— Quelle horrible odeur de chien! dit-il. Vous devriez vraiment tenir mieux vos terriers. Essayez du soufre, Strick.

Mais Strickland ne répondit pas. Il saisit le dos d'une chaise, et, sans prévenir, fut pris d'une merveilleuse attaque de nerfs. C'est terrible de voir un homme vigoureux terrassé par une crise nerveuse. Alors je fus frappé de l'idée que nous avions lutté avec l'Homme d'Argent, dans cette chambre, pour l'âme de Fleete, et que nous étions à jamais déshonorés comme Anglais, et je me mis à rire, à ouvrir la bouche et à gargouiller aussi honteusement que Strickland, tandis que Fleete croyait que nous étions devenus fous. Il a toujours ignoré ce que nous avions fait.

Quelques années plus tard, Strickland, marié et devenu, pour faire plaisir à sa femme, membre correct et bien pensant de la société, nous examinâmes l'épisode à nouveau, sans passion, et Strickland me suggéra de la soumettre au public.

Je ne pense pas, quant à moi, que cette résolution ait chance d'élucider le mystère : personne, d'abord, n'ajoutera foi à une histoire plutôt déplaisante, et, en second lieu, les dieux des païens n'étant autre chose que de la pierre ou du bronze, — il ne subsiste de doute là-dessus pour aucun homme de sens, — on ne mérite, à les traiter différemment, que la plus juste réprobation.

RUDYARD KIPLING.

Traduit par LOUIS FABULET *et* ROBERT D'HUMIÈRES.

LETTRES INÉDITES
D'ALFRED DE VIGNY

—

INTRODUCTION

Tout dernièrement, la *Revue de Paris* a publié, en même temps qu'une relation des derniers moments d'Alfred de Vigny, une longue lettre écrite par lui, peu avant sa fin, à sa cousine Mme du Pré de Saint-Maur. Voici d'autres lettres du grand écrivain adressées, les unes à Mme du Pré de Saint-Maur, les autres à son mari et au beau-frère de celle-ci. Cette correspondance embrasse une période de 23 années, s'étend de décembre 1840 à mai 1863 et s'arrête seulement quelques mois avant la mort d'Alfred de Vigny. Elle ne nous est parvenue qu'en partie, très restreinte et très amoindrie. Bien des lettres ont été égarées ou perdues; mais les 15 que voici, tout en faisant vivement regretter celles qui manquent, n'en restent pas moins fort instructives et fort curieuses, à des degrés différents, il est vrai. Elles nous montrent leur auteur sous un jour intime et familier, bien que Jules Sandeau, dans sa réponse à Camille Doucet, lors de la réception de ce dernier à l'Académie Française, où il succédait au poète d'Éloa, ait dit finement que personne n'avait vécu dans l'intimité de M. de Vigny, pas même lui-même. Elles nous le font connaître, parfois souriant et même gai, tel que l'avait laissé entrevoir sa correspondance avec Mme la vicomtesse du Plessis, parue dans la *Revue des Deux-Mondes*, voilà bientôt quatre ans. Certaines sont d'une mélancolie intense ; mais elles datent des toutes dernières années de sa vie, alors que Mme de Vigny, malade et impotente, allait lui être enlevée et que

lui-même luttait avec ce terrible cancer qui devait bientôt le terrasser.

La famille du Pré de Saint-Maur, destinataire des lettres d'Alfred de Vigny, est originaire d'Argent, dans le Berry. Depuis le XVIIe siècle, plusieurs de ses membres se sont distingués dans les lettres, la politique et l'administration. Nicolas du Pré de Saint-Maur, né à Paris en 1695, mort en 1774, membre de l'Académie Française, publia une traduction du *Paradis Perdu* de Milton, souvent réimprimée depuis, et d'intéressantes études d'économie politique; deux du Pré de Saint-Maur, l'un intendant de Guyenne, l'autre du Berry, se montrèrent administrateurs intègres et éclairés; enfin, Emile du Pré de Saint-Maur, né à Carcassonne en 1772, mort en 1853, tour à tour militaire, homme politique et administrateur, écrivit, sous la Restauration, divers volumes sur la Russie qui attirèrent pour la première fois l'attention sur les mœurs et la littérature slaves.

Jules du Pré de Saint-Maur, né le 24 septembre 1812, au château de Launoy, près de Saint-Malo, résidence de son grand-père maternel, le comte de Vigny, passa une partie de son enfance dans ce vieux manoir. Il fit ses études au collège de Juilly, puis voyagea pendant plusieurs années. En 1846, il épousa, au château de Bernadets, en Béarn, Mlle Clémence de Laussat, née en 1822, dont le père, le baron de Laussat, représentant d'une ancienne famille du pays, fut à plusieurs reprises député du département des Basses-Pyrénées. Une fois marié, Jules du Pré de Saint-Maur s'établit en Algérie, où il obtint la concession de la terre d'Arbal, près d'Oran, dont il fit rapidement une exploitation modèle. Il fut successivement membre du Conseil général d'Oran et vice-président du Conseil supérieur de l'Algérie. M. et Mme Jules du Pré de Saint-Maur eurent six enfants, tous nés chez leur grand-père maternel, le baron de Laussat, au château de Bernadets; le cinquième, Augustin, naquit en 1855, et fut le filleul d'Alfred de Vigny.

Jules du Pré de Saint-Maur mourut dans sa propriété

d'Arbal, le 4 octobre 1877. Sept ans après son mari, en 1885, Mme du Pré de Saint-Maur s'éteignit au château de Bernadets, où elle avait vu le jour.

PAUL LAFOND.

LETTRES INÉDITES D'ALFRED DE VIGNY

I

Lydia (1) me charge de vous demander, mon cher Jules, si vous avez, dans votre tour de Babel (2), une fenêtre à lui donner pour le jour de la cérémonie funèbre de l'Empereur. Comme je crois qu'il n'y a pas encore de portes et de fenêtres, on n'en verra que mieux et il sera plus facile de sortir et d'entrer.

Répondez-moi, je vous prie, un mot qui me fasse savoir là-dessus votre volonté souveraine. Si vous n'êtes pas en Laponie ce jour-là, vous serez sans doute vous même dans votre forteresse nouvelle et vous en ferez les honneurs. Votre cousine se soucie peu de l'intérieur de l'église et elle croit pouvoir compter sur vous pour l'extérieur.

Un mot, seigneur Jules, sur ce grand jour, afin que l'on puisse aviser pour elle à d'autres ressources si vous nous manquiez. Hélas ! tout cela ressemblera fort à une décoration d'Opéra, comme tout ce que nous faisons, et je ne serai point étonné si l'on applaudit la Garde Impériale ressuscitée qui va défiler.

Bonsoir, mon ami, rappelez-moi à ceux de vos parents à qui je ne suis pas tout à fait indifférent,

(1) Lydia Jane Bunbury, fille de Hughues-Mill Bunbury et de Lydia Prisca Cox, née le 6 avril 1777 à Demerary, dans la Guyane, épousa Alfred de Vigny à Pau, le 3 février 1825.

(2) Jules du Pré de Saint-Maur se faisait alors bâtir, au rond-point des Champs-Elysées, à l'angle de l'avenue d'Antin, un hôtel qui existe encore aujourd'hui, mais considérablement transformé.

comme M. votre père qui, j'espère, me conserve quelques bons sentiments.

ALFRED DE VIGNY.

8 déc. 1840, mardi.

II

Mon cher Jules, vous avez oublié de m'envoyer hier les billets que vous m'annonciez le matin; donnez-les à la femme de chambre qui vous porte cette lettre et donnez ordre, s'il vous plaît, qu'on la fasse entrer quelque part, en bas ou en haut, avec nous si cela se peut.

J'amène seulement Lydia et madame Holmès (1), que je tiens fort à vous faire connaître, c'est une personne fort distinguée.

ALFRED DE VIGNY.

15 déc. 1840.

III

J'ai eu des instructions très positives aujourd'hui sur la petite guerre. Il faudrait se trouver demain à la Courette de Vincennes à 10 h. 1/2 — partir d'ici à 9 h. 1/2 — on m'a donné le plan de la bataille et on fera entrer votre voiture, mon cher Edouard (2), mais cela vous plaît-il encore aujourd'hui, et Jules, qu'en dit-il? Cela arrange-t-il ses chevaux ou les vôtres, je ne sais? — S'il pleut, c'est rompu. S'il fait beau, Lydia me charge de vous dire qu'elle vous attend à 9 h. 1/2.

Répondez-moi un mot qui me fasse savoir ce que vous ferez, mon ami.

Votre dévoué cousin

ALFRED DE VIGNY.

6 mai 1841, jeudi.

(1) Mme Holmès, mère de Mlle Holmès, le célèbre compositeur.

(2) Edouard du Pré de Saint-Maur, frère de Jules de Saint-Maur; il existait un troisième frère, nommé Ernest, dont il sera question dans une autre lettre.

IV

Lydia me charge de vous prier, mon cher Jules, de venir prendre le thé anglais demain soir avec Edouard, tout à fait dans l'intimité de famille avec madame Boësmer et son mari; peut-être aussi un ou deux amis.

Tout à vous de cœur.

ALFRED DE VIGNY.

30 mai 1841, dim.

Venez à 8 h. si vous pouvez.

V

26 nov. 1850, mardi.

Je vous prie, mon cher Jules, de m'écrire, dès que vous aurez reçu ma lettre, un mot qui me fasse savoir si ce jeune architecte que vous m'avez fait connaître et dont vous avez depuis longtemps éprouvé les mérites et les connaissances est à présent à Paris.

Je crois ne pouvoir mieux trouver qu'en lui des avis qui me seront nécessaires et je n'ai rien oublié du bien que vous m'avez dit de lui.

J'attends de vous une prompte réponse et je ne doute pas que je ne la reçoive dans peu de jours. Gardez-vous de croire que je vous demande toute une lettre; je vous connais trop pour penser que j'en puisse recevoir une, à moins que vous n'ayez une violette à m'envoyer du Cap Nord (1), comme vous avez fait, à mon grand plaisir, car nous avons encore la fleur et la lettre; mais à Paris, je ne sais trop si vous prenez la peine d'avoir des plumes.

Peut-être, êtes-vous en Algérie; alors je vous prie

(1) Jules du Pré de Saint-Maur avait parcouru l'Allemagne la Russie, la Suède, la Norwège, où il avait poussé jusqu'au cap Nord; puis l'Italie, Constantinople, la Syrie, la Palestine et l'Egypte.

encore, Sidi St-Maur, de me répondre d'Oran ou bien d'en charger notre chère et gracieuse cousine qui, j'en suis sûr, est votre secrétaire perpétuel pour bien des correspondances.

J'honore le silence, vous le savez, mais je vous prie, n'en abusez pas avec moi, en cette circonstance qui n'est pas sans importance pour moi. Sitôt que vous m'aurez envoyé le nom que je craindrais de ne pas écrire correctement et l'adresse de ce jeune architecte, je lui écrirai directement, où il sera pour l'affaire qui m'occupe.

Lydia se trouve si bien de l'air doux et pur de ce pays que je ne puis la ramener encore à Paris. Elle me charge de mille gracieuses choses pour vous et sa cousine.

Adieu, cher ami, tout à vous, *quand même* vous auriez été un peu oublieux, ce que vous ne serez plus, j'en suis sûr, car il y a bien des choses que vous avez à me dire, n'est-ce pas? ne fût-ce que des nouvelles d'Edouard qui était assez souffrant à notre départ.

Adieu, encore, répondez et répondez bien vite à votre cousin.

ALFRED DE VIGNY.

Au Maine-Giraud. Blanzac. Charente.

VI

8 septembre 1855, samedi.

Assurément, mon cher Jules, j'accepte avec plaisir cette sainte magistrature que vous m'offrez et ce grave rôle de parrain (1) que j'exerce déjà de plu-

(1) Il s'agit du cinquième enfant de M. et Mme Jules du Pré de Saint-Maur, Augustin, né en 1855, au château de Bernadets, en Béarn, chez son grand père le baron de Laussat.

sieurs côtés avec beaucoup de succès dans Paris, Versailles et les provinces et presque toujours dans notre nombreuse famille.

Rien de plus gai que l'assurance avec laquelle vous m'affirmez que ce sera un Africain. Moi je dis : une Africaine et je vous trouve bien hardi de trancher une si grande question, quand M[me] de St-Maur elle-même n'en sait rien ou ne veut pas vous le dire.

Vous mériteriez bien que ce fût une Sultane au lieu d'un Calife, parce que vous ne faites jamais part à personne de la naissance des filles.

Vous êtes bien le digne petit-fils de mon oncle de Chinon. Car l'abbé Huc, le bon missionnaire pour qui j'ai présidé à l'Académie et à qui nous venons de donner une couronne d'or plus douce que celle du martyre qu'il a cherchée 14 ans en Chine, m'a dit que les Chinois avaient recours à tous les sortilèges du monde pour ne pas avoir de filles et les exposent comme Œdipe, ou les jettent à l'eau dans un sac, comme de petites chattes.

J'espère que vous voudrez bien ne pas agir ainsi avec la petite Arabe aux yeux de gazelle qui veut peut-être venir au monde. Mais, au contraire, vous direz : Dieu est Dieu, et vous répéterez trois fois : C'était écrit, et vous la nommerez Sarah ou Fathmah. — A présent que tout est prévu, il ne s'agit plus pour cet enfant que de se donner la peine de naître et je compte sur vous pour me dire comment il aura rempli ce premier devoir assez difficile. Comme je ne pense pas que vous l'emportiez tout chaud en Afrique, j'espère bien, mon ami, que je saurai par mes yeux, à Paris, que la mère et l'enfant se portent bien ; dites à ma cousine que je serai heureux de saluer ainsi sa cinquième maternité et que je lui suis tout dévoué.

ALFRED DE VIGNY.

VII

19 octobre 1855, vendredi.

C'était, si je ne me trompe, le 30 août que vous m'écriviez votre espoir de voir naître chez vous un petit Africain, mon cher Jules ; je vous ai écrit le 8 septembre que j'étais charmé du désir que vous aviez de le voir mon filleul. Votre silence depuis ce temps-là (1) me paraît inquiétant pour Mme de St-Maur.

Vous m'avez fait un tableau si complet de votre immobilité, dans le plus beau paysage du monde, que vous aurez certainement le temps de me dire si c'est à un Africain ou à une Africaine que j'envoie ma bénédiction de grand parent. Je vous ai dit, je crois, que quand même ce serait une fille j'en serais ravi. Avouez-le donc franchement s'il en est ainsi, si non, triomphez et soyez fier d'être prophète.

L'important pour nous aujourd'hui est d'être rassurés sur la santé de la jeune mère, notre cousine, et de savoir si elle reviendra avec vous à Paris avant de retourner dans vos déserts sous les grands bois d'orangers.

Comme je ne sais si je dois la féliciter ou la plaindre, je ne puis lui envoyer que l'expression de nos sentiments les plus affectueux.

Tout à vous,

ALFRED DE VIGNY.

6, rue des Ecuries d'Artois. Paris.

VIII

Jeudi, 22 septembre 1858.

J'aime bien à vous devoir la rencontre de l'un de

(1) La première lettre de Jules du Pré de Saint-Maur, annonçant la nouvelle de la naissance de son fils Augustin, ne parvint pas à Alfred de Vigny.

ces graves enfants du désert, descendant peut-être des glorieux Mores de Grenade, dont les pères conservaient en Afrique les clefs de leurs maisons d'Espagne pour y rentrer en maîtres.

La Diffa de Paris me sera très douce sous votre tente des Champs-Elysées, sous laquelle vous passez trop peu de jours. Lydia voudrait bien pouvoir m'accompagner chez mes chers Africains, mais elle n'est pas assez sûre d'elle-même pour sortir et à 6 h. 1/2 j'irai vous porter, avec ses regrets, l'assurance de son attachement et du mien.

ALFRED DE VIGNY.

IX

8 juillet 1860, dim.

Votre départ si précipité m'avait trop bien fait prévoir la fin de cet excellent père. Voir mourir son fils aîné sous ses yeux devait être un coup trop violent pour son âge.

Nous portons à présent un double deuil et votre cousine Lydia sent comme moi les douleurs de ma famille, et me charge de vous le dire. Jules, Ernest et Edouard sont sans doute auprès de vous à présent.

Resterez-vous longtemps, chère cousine, dans ce château isolé? Si un poète que vous ne haïssez pas a dit :

Un seul être vous manque et tout est dépeuplé !

Que diriez-vous à ce château qui en a perdu deux ?

Vos beaux enfants vous attendront-ils longtemps? Il me semble qu'il suffit du son de leurs voix pour vous consoler un moment des regrets dont le souvenir ne s'éteindra pas en vous. Vous avez raison de dire que : *Les chrétiens ne pleurent pas comme*

ceux qui n'ont point d'espérance. Cependant l'espérance ni la foi ne défendent les larmes. Elles n'exigent pas l'isolement des ascètes et l'insensibilité des anachorètes qui souvent fut excessive.

Les larmes des enfants sont un apaisement à leur chagrin et rien ne doit les tarir que le temps par qui tout s'éteint.

Lydia souffre beaucoup moins, mais elle ne peut pas sortir encore de chez elle à cause des traces que sa blessure lui laisse sur le front. Elle souhaite comme moi le retour de sa chère cousine Clémence. Sera-t-il donc bien éloigné? Serrez la main, je vous prie, de notre part à Jules et à ses frères et croyez à notre véritable et constante affection.

ALFRED DE VIGNY.

X

26 avril 1862, mercredi.

Nous apprenons avec une peine bien vive que vous êtes atteinte tout à coup de la petite vérole, chère cousine. Qu'on la nomme volante ou non, tous les médecins s'accordent à dire que l'air (et surtout aujourd'hui qu'il fait froid) est extrêmement dangereux. Vous devez habiter une chambre toujours fermée à tous les vents jusqu'à ce que toute trace ait disparu de cette affreuse atteinte qui peut avoir même pour toujours des suites et des marques visibles qui vous seraient pénibles. N'altérez pas par imprudence les teintes égales que les Béarnaises portent sur leurs joues et songez que c'est bien assez de ce que vous réserve peut-être encore le soleil d'Afrique. Nous pensons qu'il serait sage de vous enfermer vous-même seule avec des livres. C'est un devoir que de ne pas commu-

niquer à vos enfants cette maladie encore mal connue.

On commence seulement à découvrir à présent que la vaccine n'est autre chose qu'un bail de dix ans qu'il faut renouveler avec soin. Vous n'avez pas le courage de penser à vous-même et c'est un grand tort. Une jeune mère doit se ménager et se résigner pour guider les premiers pas de ses enfants.

Lydia a qui je viens d'apprendre cela, ce matin seulement, est très inquiète, ainsi que moi, de vos coutumes de supérieure de couvent qui vont, je le crains, vous faire passer, dans nos froides églises, des heures dangereuses.

Vous voyez que j'abuse, en vous donnant des conseils, de l'exemple que les vôtres m'ont apporté dans mes insupportables douleurs. Pardonnez-moi en faveur de la plus véritable affection que nous avons pour votre gracieuse personne.

ALFRED DE VIGNY.

XI

J'espère que Jules, en allant d'Oran à Arbal tout seul, ne rencontrera pas un personnage aussi moqueur que ce lion votre compatriote, ma chère cousine Clémence.

J'ai voulu vous réserver cette relation toute nouvelle et que vous aviez déjà lue peut-être, mais qu'il est bon de conserver pour prouver que, parmi ces lions, il se trouve des plaisants d'assez bon goût qui ne veulent que faire peur aux gens qui marchent sur leurs pattes de derrière. J'aimerais à savoir si le bipède est mort de peur et je vous prie de m'en instruire au prochain bulletin de cette grande affaire.

Aide-toi, le ciel t'aidera.

Il faut répéter cela aux voyageurs de nuit et de jour en Afrique.

ALFRED DE VIGNY,

Vendredi, 13 juin 1862.

XII

8 octobre 1862, mercredi.

J'ai un mot à joindre à ma lettre d'hier, un mot sur une sorte de commission que je vous ai donnée, ma chère cousine, et que votre Clémence a oubliée. Il est temps encore de vous le rappeler avant de quitter ce pays d'Estelle et de Némorin et de Galatée, informez-vous, je vous prie, auprès des parents de mon pauvre ami de Crouseilhes (1), de ce qu'il a fait des correspondances intimes de ses amis. Quelqu'un qu'il me fit voir et qui était son secrétaire (2), sorti je crois du Barreau, dont il faisait grand cas, et que je crois Béarnais, a dû faire sur ces choses l'usage qu'il lui aura prescrit : conserver ou brûler. J'aimerais à savoir dans quelle catégorie j'ai été classé. J'aime à relire ses lettres que j'ai toutes et, sur certains points historiques, elles feraient, étant réunies aux miennes, un dialogue qui ne serait pas sans intérêt.

Bulletin des malades :

Lydia est moins souffrante. Je suis rassuré sur

(1) Crouseilhes (Marie-Jean-Pierre Pie Dombidau, baron de), né à Oloron, Basses-Pyrénées, le 11 juillet 1792, mort le 18 février 1861, fut successivement, sous la Restauration, avocat général à la Cour de Pau ; maître des requêtes au Conseil d'Etat ; directeur des Colonies ; secrétaire général du ministère de la Justice et conseiller à la Cour de cassation. Louis-Philippe le nomma Pair de France ; en 1849, il fut élu par le département des Basses-Pyrénées à l'Assemblée Législative. Napoléon III lui confia le ministère de la Justice, le 10 avril 1851, qu'il occupa huit mois ; il en fit ensuite un Sénateur. Le baron de Crouseilhes représenta jusqu'à sa mort le canton d'Oloron au Conseil général de son département.

(2) Le secrétaire du baron de Crouseilhes s'appelait Chopin.

sa vue et sur l'œil qui était menacé. Mais elle a encore de vives douleurs qui l'empêchent de sortir du lit où elle attend votre gracieuse visite.

Pour moi, j'envie les prisonniers que l'on condamne au pain et à l'eau, car je ne puis manger le pain quotidien de tout le monde, sans des douleurs incroyables.

Il résulte de mes observations que rien n'est si inutile pour vivre que de manger.

Au lait et à l'eau, on peut exister à ce qu'il paraît.

M. de Laussat doit avoir, ce me semble, quelques relations de famille avec les Crouseilhes qui vous aideront à mon innocente recherche. Les souvenirs d'une amitié d'enfance sont toujours chers et chaque lettre rappelle mille conversations et bien des événements et des impressions qui se renouvellent au fond du cœur.

Où donc sont nos deux voyageurs, Jules et Ernest? Ecrivez-leur qu'ils aillent voir, près de Grenade, les Taureaux de pierre (1) que les Carthaginois y ont laissés, dit-on. Et vous, revenez devant le *rond-point* qui n'aura plus de fontaine. On a calculé qu'il passait autour du bassin *sept mille* voitures par heure et que la nécessité du détour causait de graves accidents (2).

Vos enfants verront autre chose et les soldats défileront dans une seule colonne, pour leur plaire. Ce billet va peut-être arriver chez vous pour se remettre en voyage à votre suite. Nous verrons.

(1) Alfred de Vigny commet une erreur géographique. Les taureaux en question, quadrupèdes grossièrement sculptés, appelés par les Espagnols *Toros de Guisando*, se trouvent entre Ségovie et Salamanque.

(2) L'emplacement en question, au rond-point des Champs-Élysées, est encore occupé aujourd'hui par un bassin entouré de gazon et de plantations.

J'aime à le risquer, il me semble que nous causons près du feu.

Tout à vous, chère cousine Clémence, revenez bien vite.

ALFRED DE VIGNY.

XIII

Lydia a sa cruelle migraine. Je lui sers donc de secrétaire. Voilà une dépêche qui console de celle d'hier, dont nous étions bien attristés. Je crois bien que je souffre, mais je n'y veux pas penser. En parler, en écrire, me paraît un crime. C'est donc vrai que nous pourrons vous voir encore demain ou après-demain au soir? Cet espoir-là va nous faire du bien; ma cousine Clémence n'avait qu'une imperfection qui était de partir. Elle n'a plus aujourd'hui que grâce et bonté.

ALFRED DE VIGNY.

18 nov. 1862, lundi.

XIV

27 avril 1863, lundi.

Je parie que vous avez oublié d'écrire à messieurs de Crouseilhes, chère cousine, de même que moi, j'oubliais hier de vous en parler. Ce n'est pas fort important, mais cela me serait agréable. Je crois à l'amitié. C'est un véritable culte pour moi et la mort ne me fait pas oublier l'absent (1).

Avant vos voyages d'outre-mer, pensez-y, je vous en prie.

Tout à vous.

ALFRED DE VIGNY.

(1) Le baron de Crouseilhes ne laissa pas d'enfants; ses héritiers furent les familles de Lescar de Puyoo et d'Andurain de Cherante. Ses papiers et sa correspondance ont été égarés ou perdus.

XV

Mercredi, 12 mai 1863.

On dit que vous êtes souffrante, ma chère cousine. J'envoie savoir ce que je dois penser de votre santé, qui m'est chère comme à tous ceux qui connaissent votre bonté et en ont éprouvé la douce persévérance.

Il y a bien longtemps que je ne vous ai vue. Avez-vous quelque réponse de messieurs ou monsieur de Crouseilhes ?

Si vous aviez le temps de revenir avec Marie (1), je lui montrerais des paysages. Si vous voulez qu'elle sache *lire*, faites-lui apprendre et vous réciter par cœur une pièce de vers d'un grand maître quelconque.

Choisissez-la courte d'abord.

Une fable de La Fontaine, un fragment des chœurs d'Esther ou d'Athalie. Une élégie d'André Chénier, une méditation de Lamartine. Et venez un soir prendre des glaces avec moi, avec elle et Jules, s'il n'est pas à Oran ce jour-là. Je l'écouterai et après elle je relirai ce qu'elle aura lu.

Il n'y a (à ma connaissance) que *six* personnes en France qui sachent lire convenablement la Poésie. Si vous voulez, elle pourra aspirer à être la septième. Après ce talent de diction que tout le monde devrait avoir dans une nation moins mal élevée que la nôtre, la prose la plus éloquente serait toujours bien lue par elle et, sachant en faire sentir les beautés, elle en saurait jouir elle-même profondément et un bon goût juste et fin se formerait dans son esprit.

(1) Mlle Marie du Pré de Saint-Maur, l'aînée des filles de M. et de Mme Jules du Pré de Saint-Maur, mariée plus tard au baron de Colomby.

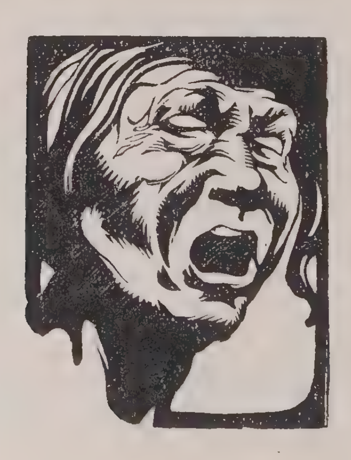
Rien n'est plus rare que ce que je vous conseille de lui faire acquérir ainsi. Les institutrices et les maîtres et professeurs n'y entendent rien, et il est rare qu'ils parlent français, quand on les examine attentivement. Le public des salons ne s'en aperçoit seulement pas.

Les deux plus beaux volumes de l'Anthologie Française sont ceux que vous n'avez pas lus encore. Les voulez-vous ? Si vous sortez dans la journée de 2 h. à 6 h., voulez-vous me donner un instant ici ?

J'ai beaucoup souffert cette nuit de mes cruelles insomnies et hier, dans le jour, du mal que j'éprouve encore en essayant de marcher.

En faisant ouvrir mes fenêtres au soleil, je vous parle un peu pour me figurer que je ne suis pas seul.

ALFRED DE VIGNY.



LES MILLE NUITS ET UNE NUIT

—

HISTOIRE PRODIGIEUSE
DE LA VILLE D'AIRAIN

—

LORSQUE FUT
LA TROIS CENT TRENTE-NEUVIÈME NUIT

Schahrazade dit :

On raconte qu'il y avait sur le trône des Khalifats Omniades, à Damas, un roi — Allah seul est roi! — qui s'appelait Abdalmalek ben Merwan. Il aimait souvent à s'entretenir, avec les sages de son royaume, de notre maître Soleïmân ben-Daoud (sur lui la prière et la paix!), de ses vertus, de sa puissance et de son pouvoir illimité sur les fauves des solitudes, les esprits qui peuplent l'air et les génies maritimes et souterrains.

Un jour que le khalifat, au récit qu'on lui faisait de vases de cuivre ancien dont le contenu était une étrange fumée noire aux formes diaboliques, s'étonnait à l'extrême et avait l'air de mettre en doute la réalité de faits si avérés, d'entre les assistants se leva Taleb ben Sehl, le voyageur fameux, qui confirma le récit que l'on venait d'entendre, et ajouta: « En effet, ô Emir des croyants, ces vases de cuivre ne sont autres que ceux où

(1) Ce conte est tiré du tome septième, sous presse, des *Mille Nuits et une Nuit*, la remarquable traduction que publie actuellement la *Revue Blanche*.

furent enfermés, dans les temps anciens, les génies rebelles aux ordres de Soleïmân, et qui furent jetés, une fois scellés du sceau redoutable, au fond de la mer mugissante, aux confins du Maghreb, dans l'Afrique Occidentale. La fumée qui s'en échappe est tout simplement l'âme condensée des efrits, lesquels ne manquent pas de reprendre à l'air libre leur première forme formidable ! »

A ces paroles, la curiosité et l'étonnement du khalifat Abdalmalek augmentèrent considérablement, et il dit à Taleb ben Sehl : « O Taleb, je désire beaucoup voir l'un de ces vases de cuivre qui renferment les efrits en fumée! Crois-tu la chose possible? Dans ce cas je suis prêt à y aller moi-même faire les recherches nécessaires! Parle ! » Il répondit : « O Emir des croyants, tu peux avoir cet objet ici-même, sans te déplacer, et sans fatigues pour ta personne vénérée. Tu n'as pour cela qu'à envoyer une lettre à l'Emir Moussa, ton lieutenant au pays du Maghreb. Car la montagne au pied de laquelle se trouve la mer qui renferme ces vases est reliée au Maghreb par une langue de terre qu'on peut traverser à pied sec. L'Emir Moussa, au reçu de la lettre, ne manquera pas d'exécuter les ordres de notre maître le Khalifat ! »

Ces paroles eurent le don de convaincre Abdalmalek qui, à l'instant, dit à Taleb : « Et qui mieux que toi, ô Taleb, est capable d'aller avec célérité au pays du Maghreb porter une lettre à l'Emir Moussa, mon lieutenant? Je te donne tous pouvoirs de puiser à mon trésor ce que tu juges nécessaire pour les frais du voyage, et de prendre autant d'hommes qu'il te faut pour ta suite. Mais hâte-toi, ô Taleb ! » Et à l'heure même le Khalifat écrivit une lettre de sa propre main à l'Emir Moussa, la cache-

ta et la remit à Taleb, qui embrassa la terre entre ses mains et, une fois les préparatifs faits, partit en toute diligence pour le Maghreb, où sans encombre il arriva.

L'Emir Moussa le reçut avec joie et avec tous les égards dus à l'envoyé de l'Emir des Croyants; et Taleb lui remit la lettre qu'il prit et, après l'avoir parcourue et en avoir compris le sens, il la porta à ses lèvres puis à son front, et dit: « J'écoute et j'obéis! » Et aussitôt il fit mander auprès de lui le cheikh Abdossamad, l'homme de ce temps-là qui avait parcouru toutes les régions habitables de la terre, et qui maintenant passait les jours de sa vieillesse à noter avec soin, pour les âges, ses connaissances acquises dans une vie de voyages sans répit. Et lorsque le cheikh arriva, l'Emir Moussa le salua avec respect et lui dit : « O cheikh Abdossamad, voici que l'Emir des Croyants m'envoie des ordres pour aller à la recherche des vases de cuivre ancien où furent enfermés les génies rebelles par notre maître Soleïmân ben Daoud. Ils gisent au fond d'une mer située au pied d'une montagne qui, paraît-il, se trouverait aux confins extrêmes du Maghreb. Bien que je connaisse de longue date tout le pays, je n'ai jamais ouï parler de cette mer ni de la route qui y conduit ! Mais toi, ô cheikh Abdossamad, qui as parcouru le monde, tu n'ignores sans doute pas l'existence de cette montagne et de cette mer-là ! »

Le cheikh réfléchit une heure de temps et répondit : « O Emir Moussa ben Nossaïr, cette montagne et cette mer ne sont pas inconnues à ma mémoire; mais jusqu'aujourd'hui je n'ai pu, malgré le désir, y aller moi-même; car le chemin qui y conduit est très difficile à cause du manque d'eau

dans les citernes; et il faut bien deux ans et quelques mois pour y aller et davantage pour revenir, si toutefois on peut revenir d'une contrée dont les habitants n'ont jamais donné un signe quelconque de leur existence, et vivent dans une ville située, dit-on, au sommet de la montagne en question où nul n'a pu encore pénétrer et qu'on nomme la *Ville d'Airain!* »

Et, ayant dit ces paroles, le vieillard se tut, réfléchit encore un moment et ajouta : « De plus je ne dois pas te cacher, ô Emir Moussa, que cette route est semée de dangers et de choses pleines d'effroi, et qu'il y a un désert à traverser qui est peuplé par les efrits et les génies, gardiens de ces terres vierges de pas humains depuis l'antiquité. Sache, en effet, ô ben Nossaïr, que ces contrées de l'extrême Occident africain sont interdites aux fils des hommes; deux d'entre eux ont pu seuls les traverser, l'un est Soleïmân ben Daoud, et l'autre El-Iskandar aux Deux Cornes. Et depuis ces époques abolies, le silence est devenu le maître introublé de ces vastitudes désertées! Si donc tu tiens, dédaigneux des obstacles mystérieux et des périls, à exécuter les ordres du Khalifat et à tenter ce voyage dans un pays sans routes tracées et sans autre guide que ton serviteur, fais charger mille chameaux d'outres remplies d'eau et mille autres chameaux de vivres et de provisions; prends le moins de garde possible, car nul pouvoir humain ne nous sauvegarderait de la colère des puissances ténébreuses dont nous allons violer les domaines, et il ne nous faut pas les indisposer par un déploiement d'armes menaçantes et vaines. Et lorsque tout sera prêt, fais ton testament, Emir Moussa, et partons! »...

— A ce moment de sa narration Schahrazade vit apparaître le matin et se tut discrètement.

MAIS LORSQUE FUT
LA TROIS CENT QUARANTIÈME NUIT

Elle dit :

« Et lorsque tout sera prêt, fais ton testament, Emir Moussa, et partons ! »

A ces paroles l'Emir Moussa, gouverneur du Maghreb, après avoir invoqué le nom d'Allah, ne voulut pas avoir un moment d'hésitation ; il rassembla les chefs de ses soldats et les principaux du royaume, testa devant eux tous et nomma comme son remplaçant son fils Haroun. Après quoi il fit faire les préparatifs en question, ne prit avec lui que quelques hommes choisis, et, accompagné du cheikh Abdossamad et de Taleb, l'envoyé du Khalifat, il prit la route du désert, suivi de mille chameaux chargés d'eau et de mille autres chargés de vivres et de provisions.

La caravane marcha dans les solitudes plates pendant des jours et des mois, sans rencontrer sur sa route un être vivant dans ces immensités unies comme la mer lorsqu'elle est tranquille. Et le voyage continua de la sorte au milieu du silence infini, jusqu'à ce qu'un jour ils eussent aperçu au loin comme un nuage brillant, à ras de l'horizon, vers lequel ils se dirigèrent. Et ils reconnurent que c'était un édifice aux hautes murailles en acier chinois, et soutenu par quatre rangées de colonnes d'or de quatre mille pas de circonférence. Mais le dôme de ce palais était en plomb, et servait de reposoir à des milliers de corbeaux, seuls habitants visibles sous le ciel. Sur la grande muraille où s'ouvrait la porte principale, en ébène massif lamé d'or, une plaque

immense de métal rouge laissait lire sur sa table, tracés en caractères ioniens, ces mots que déchiffra le cheikh Abdossamad et traduisit à l'Emir Moussa et à ses compagnons :

Entre ici pour apprendre l'histoire de ceux qui furent les dominateurs !

Ils passèrent tous ceux-là ! Ils eurent à peine le temps de se reposer à l'ombre de mes tours.

Ils furent dispersés comme des ombres par la mort ! Ils furent dissipés comme la paille au vent par la mort !

L'Emir Moussa fut excessivement ému en entendant ces paroles que traduisait le vénérable Abdossamad, et murmura : « Il n'y a d'autre dieu qu'Allah ! » Puis il dit : « Entrons ! » et, suivi de ses compagnons, il franchit le seuil de la porte principale et pénétra dans le palais.

Devant eux surgissait, au milieu du vol muet des grands oiseaux noirs dans sa haute nudité de granit, une tour dont le sommet se perdait au regard, et au pied de laquelle s'alignaient en rond quatre rangées de cent sépulcres, qui entouraient un monumental sarcophage de cristal poli autour duquel se lisait cette inscription, gravée en caractères ioniens, avec des lettres d'or rehaussées de pierreries :

L'ivresse de la jouissance est passée comme le délire des fièvres.

De combien d'événements n'ai-je pas été témoin ?

De quelle brillante renommée n'ai-je pas joui durant les jours de ma gloire ?

Combien de capitales n'ont-elles pas retenti du sabot sonore de mon cheval ?

Que de villes n'ai-je pas saccagées comme le simoun destructeur ? Que d'empires n'ai-je pas détruits comme le tonnerre ?

Que de potentats n'ai-je pas traînés derrière mon char ?

Que de lois n'ai-je pas dictées à l'univers ?

Et voici !

L'ivresse de ma jouissance est passée comme le délire de la fièvre, sans laisser plus de traces que l'écume sur le sable.

La mort m'a surpris sans que ma puissance ne l'ait repoussée, sans que mes armées ni mes courtisans n'aient pu me défendre contre elle !

Ecoute donc, voyageur, les paroles que jamais mes lèvres ne prononcèrent de mon vivant :

Conserve ton âme ! Jouis en paix du calme de la vie, de la beauté calme de la vie ! Demain la mort t'enlèvera !

Demain la terre repondra à ceux qui t'appelleront : « Il est mort ! Jamais mon sein jaloux ne rend ceux qu'il renferme pour l'éternité ! »

— En entendant ces paroles que traduisait le cheikh Abdossamad, l'Emir Moussa et ses compagnons ne purent s'empêcher de pleurer, et ils restèrent longtemps debout devant le sarcophage et les sépulcres, en se répétant les paroles funèbres. Puis ils se dirigèrent vers la tour qui était fermée par une porte à deux battants d'ébène, sur lesquels cette inscription se lisait, également gravée en caractères ioniens, rehaussés de pierreries :

Au nom de l'Eternel, de l'Immuable.

Au nom du Maître de la force et de la puissance !

Apprends, voyageur, qui parcours ces lieux, à ne point t'enorgueillir des apparences ! Leur éclat est trompeur.

Apprends par mon exemple à ne point te laisser éblouir par les illusions ! Elles te précipiteraient dans l'abîme !

Je te parlerai de ma puissance !

J'avais dix mille coursiers généreux dans mes écuries, soignés par les rois captifs de mes armes.

J'avais dans mes appartements privés, comme concubines, mille vierges issues du sang des rois, et mille autres vierges choisies parmi celles dont les seins sont glorieux et dont la beauté fait pâlir l'éclat de la lune.

Mes épouses me donnèrent, pour postérité, mille princes royaux, courageux comme des lions.

Je possédais d'immenses trésors : et sous ma domination se courbaient les peuples et les rois depuis l'Orient jus-

qu'aux extrêmes limites de l'Occident, subjugués par mes armées indomptables.

Et je croyais éternelle ma puissance, et assise pour les siècles la durée de ma vie, quand soudain la voix se fit entendre qui m'annonçait les irrévocables décrets de Celui qui ne meurt pas !

Alors je réfléchis sur ma destinée !

Je rassemblai mes cavaliers et mes fantassins par milliers, armés de leurs lances et de leurs glaives.

Et je rassemblai les rois, mes tributaires, et les chefs de mon empire et les chefs de mes armées.

Et devant eux tous, je fis apporter mes cassettes et les coffres de mes trésors, et à tous ceux-là je dis :

« Ces richesses, ces quintaux d'or et d'argent, je vous les donne si vous prolongez d'un jour seulement ma vie sur la terre ! »

Mais ils tinrent leurs yeux baissés, et gardèrent le silence. Alors moi je mourus ! Et mon palais devint l'asile de la mort.

Si tu veux savoir mon nom, je m'appelais Kouch ben-Scheddad ben Aăd le Grand !

— En entendant ces sublimes vérités, l'Émir Moussa et ses compagnons éclatèrent en sanglots et pleurèrent longuement. Après quoi ils pénétrèrent dans la tour, et se mirent à parcourir d'immenses salles, habitées par le vide et le silence. Ils finirent de la sorte par arriver dans une chambre plus grande que les autres, à la voûte arrondie en dôme, et qui, seule dans la tour, contenait un meuble. C'était une colossale table en bois de sandal, ciselée merveilleusement, et sur laquelle se détachait cette inscription en beaux caractères semblables aux précédents :

Autrefois, à cette table, s'asseyaient mille rois borgnes et mille rois qui avaient de bons yeux. Maintenant dans la tombe ils sont également aveugles !

L'étonnement de l'Emir Moussa ne fit qu'augmenter devant ce mystère ; et, ne pouvant en avoir

la solution, il transcrivit ces paroles sur ses parchemins; puis il sortit du palais, ému à l'extrême, et reprit, avec ses compagnons, la route de la Ville d'Airain...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA TROIS CENT QUARANTE-UNIÈME NUIT

Elle dit :

... et reprit avec ses compagnons la route de la Ville d'Airain.

Ils marchèrent durant le premier, le second et le troisième jour, jusqu'au soir. Alors ils virent leur apparaître, dressée sur un haut piédestal, découpée par les rayons du soleil rouge au couchant, une silhouette de cavalier immobile brandissant une lance au large fer qui semblait être une flamme embrasée, de la couleur même de l'astre en feu à l'horizon.

Lorsqu'ils furent tout proches de cette apparition, ils reconnurent que le cavalier et son cheval et le piédestal étaient d'airain, et que, sur le fer de lance, du côté éclairé par les derniers rayons de l'astre, ces mots étaient gravés en caractères de feu :

Audacieux voyageurs qui avez pu arriver jusqu'aux terres interdites, maintenant vous ne sauriez retourner sur vos pas !

Si le chemin de la Ville vous est inconnu, faites-moi, par l'effort de vos bras, mouvoir sur mon piédestal, et dirigez-vous du côté où, en m'arrêtant, je resterai le visage tourné.

Alors l'Emir Moussa s'approcha du cavalier et le poussa de la main. Et aussitôt, avec la rapidité de l'éclair, le cavalier tourna sur lui-même et s'arrêta

le visage vers une direction tout opposée à celle qui avait été suivie par les voyageurs. Et le cheikh Abdossamad reconnut qu'en effet il s'était trompé, et que la direction nouvelle était la bonne.

Aussitôt la caravane, revenant sur ses pas, s'engagea dans cette nouvelle voie, et continua de la sorte le voyage, durant des jours et des jours, jusqu'à ce qu'elle fût arrivée, à une tombée de nuit, devant une colonne de pierre noire à laquelle était enchaîné un être étrange dont on ne voyait émerger que la moitié du corps, l'autre moitié étant enfoncée profondément dans le sol. Ce tronc, qui sortait de terre, semblait quelque enfantement monstrueux poussé là par la force des puissances infernales. Il était noir et grand comme le tronc d'un vieux palmier déchu dépouillé de ses palmes. Il avait deux énormes ailes noires et quatre mains dont deux étaient semblables aux pattes griffues des lions. Une chevelure hérissée en crins rudes de queue d'onagre se mouvait sauvagement sur son crâne épouvantable. Sous les arcades orbitaires, deux yeux rouges flambaient, alors que le front aux doubles cornes de bœuf était troué d'un œil unique qui béait immobile et fixe en lançant des lueurs vertes comme l'œil des tigres et des panthères.

A la vue des voyageurs, le tronc agita les bras en faisant des cris effroyables et des mouvements désespérés comme pour briser les chaînes qui l'attachaient à la colonne noire. Et la caravane, prise d'une terreur extrême, se figea sur place, n'ayant la force ni d'avancer ni de reculer.

Alors l'Emir Moussa se tourna vers le cheikh Abdossamad et lui demanda : « Peux-tu, ô vénérable, nous dire ce que peut bien être cela? » Le cheikh répondit : « Par Allah! ô Emir, cela

dépasse mon entendement! » et l'Emir Moussa dit: « Alors avance plus près et interroge-le! Peut-être nous éclairera-t-il lui-même! » Et le cheikh Abdossamad ne voulut point montrer de l'hésitation, et s'approcha du monstre auquel il cria : « Au nom du Maître qui tient sous sa main les empires du Visible et de l'Invisible, je t'adjure de me répondre! Dis-moi qui tu es, depuis quand tu es là et la cause qui te mérita un si étrange châtiment! »

Alors le tronc aboya. Et voici les paroles qu'entendirent l'Emir Moussa, le cheikh Abdossamad et leurs compagnons :

« Je suis un efrit de la postérité d'Eblis, père des Genn. Je m'appelle Daësch ben Alaëmasch. Ici je suis enchaîné par la Force Invisible jusqu'à l'extinction des siècles.

» Autrefois, dans ce pays gouverné par le Roi de la mer, il y avait, comme protectrice de la Ville d'Airain, une idole d'agate rouge dont j'étais le gardien à la fois et l'habitant. J'avais en effet élu domicile dans son intérieur; et de tous les pays on venait en foule consulter le sort par mon entremise et écouter les oracles que je rendais et les augures que je prédisais.

» Le Roi de la Mer, dont j'étais moi-même le vassal, avait sous son commandement suprême toute l'armée des génies rebelles aux ordres de Soleïmân ben Daoud; et il m'avait nommé le chef de cette armée pour le cas de guerre avec ce maître redoutable des génies. Et cette guerre ne tarda pas en effet à éclater.

» Le Roi de la mer avait une fille d'une beauté dont le renom était parvenu jusqu'aux oreilles de Soleïmân. Celui-ci, désireux de l'avoir au nombre de ses épouses, dépêcha un envoyé au Roi de la

Mer pour la lui demander en mariage, en même temps qu'il lui enjoignait de briser la statue d'agate et de reconnaître qu'il n'y a point d'autre dieu qu'Allah et que Soleïmân est le prophète d'Allah ! Et il le menaçait de son courroux et de sa vengeance s'il ne se soumettait immédiatement à ses désirs.

» Alors le Roi de la mer assembla ses vizirs et les chefs des Genn et leur dit : « Voici que Soleïmân me menace de toutes sortes de calamités pour m'obliger à lui donner ma fille et à briser la statue qui sert d'habitation à votre chef Daësch ben Alaëmasch. Que pensez-vous de ces menaces? Dois-je m'incliner ou résister? »

» Les vizirs répondirent :

» Et qu'as-tu, ô notre Roi, à redouter de la puissance de Soleïmân ! Nos forces sont au moins aussi redoutables que les siennes. Et nous saurons bien les anéantir ! » Puis ils se tournèrent vers moi et me demandèrent mon avis. Alors moi je dis : « Notre seule réponse à Soleïmân est de donner la bastonnade à son envoyé ! » Cela fut exécuté sur-le-champ. Et nous dîmes à cet envoyé : « Retourne maintenant instruire ton maître de l'aventure ! »

» Lorsque Soleïmân eut appris le traitement fait à son envoyé, il fut à la limite de l'indignation, et rassembla aussitôt toutes ses forces disponibles en génies, hommes, oiseaux et animaux. Il confia à Assaf ben Barkhia le commandement des guerriers hommes, et à Domriat, roi des efrits, le commandement de toute l'armée des génies au nombre de soixante millions, et celui des animaux et des oiseaux de proie, rassemblés de tous les points de l'univers et des îles et des mers de la terre. Cela fait, Soleïmân vint, à la tête de cette armée formidable, envahir le pays du Roi de la Mer, mon sou-

verain. Et dès son arrivée il rangea son armée en ordre de bataille.

» Il commença par placer sur les deux ailes les animaux, par rangs alignés de quatre, et posta dans les airs les grands oiseaux de proie destinés à servir de sentinelles pour l'aviser de nos mouvements, et à fondre soudain sur les guerriers pour leur crever et leur arracher les yeux. Il composa l'avant-garde avec l'armée des hommes et l'arrière-garde avec l'armée des génies; et il plaça à sa droite son vizir Assaf ben Barkhia et à sa gauche Domriat, roi des efrits de l'air. Lui-même demeura au centre, assis sur un trône de porphyre et d'or, porté par quatre éléphants formant carré. Et il donna alors le signal de la bataille.

» Aussitôt une clameur se fit entendre grandissante avec la course au galop et le vol tumultueux des génies, des hommes, des oiseaux de proie et des fauves de guerre; et l'écorce de la terre résonnait sous la formidable poussée de pas alors que l'air retentissait des battements de millions d'ailes et des huées et des cris et des rugissements.

» Moi, de mon côté, j'eus le commandement de l'avant-garde de l'armée et des génies soumis au Roi de la Mer. Je donnai le signal à mes troupes, et à leur tête je me précipitai sur le corps des génies ennemis commandés par le roi Domriat.

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et se tut discrètement.

MAIS LORSQUE FUT
LA TROIS CENT QUARANTE-DEUXIÈME NUIT

Elle dit :

« Je donnai le signal à mes troupes, et à leur tête je me précipitai sur le corps des génies enne-

mis commandés par le roi Domriat. Et moi-même je cherchais à attaquer le chef des adversaires, quand je le vis soudain se muer en une montagne enflammée qui se mit à vomir le feu par torrents, en s'efforçant de m'accabler et de m'étouffer sous les débris lancés qui retombaient de notre côté en nappes embrasées. Moi, longtemps, stimulant les miens, je me défendis et j'attaquai avec acharnement ; et ce ne fut que lorsque je vis bien que le nombre de mes ennemis allait indubitablement m'écraser que je donnai le signal de la retraite, et que je me retirai en m'enfuyant à tire-d'aile à travers les airs. Mais nous fûmes, sur l'ordre de Soleïmân, poursuivis et de tous les côtés à la fois environnés par nos adversaires génies, hommes, animaux et oiseaux ; et nous fûmes les uns anéantis, les autres écrasés sous les pieds des quadrupèdes, et d'autres précipités du haut des airs, les yeux crevés et les chairs en lambeaux. Moi-même je fus atteint dans une fuite qui dura trois mois. Alors, pris et garrotté, je fus condamné à être attaché à cette colonne noire jusqu'à l'extinction des âges, tandis que tous les génies à mes ordres étaient faits prisonniers, transformés en fumée et renfermés dans des vases de cuivre qui, scellés du sceau de Soleïmân, furent précipités au fond de la mer où baignent les murailles de la Ville d'Airain.

» Quant aux hommes qui habitaient ce pays, je ne sais exactement ce qu'ils sont devenus, enchaînés que je suis depuis la ruine de notre pouvoir : mais si vous allez à la Ville d'Airain, peut-être verrez-vous leurs traces et apprendrez-vous leur histoire ! »

Lorsque le tronc eut fini de parler, il se mit à s'agiter éperdument comme pour essayer de se

désenchaîner de la colonne. Et l'Emir Moussa et ses compagnons, craignant qu'il ne parvînt à se mettre en liberté ou à les obliger à l'y aider, ne voulurent point stationner davantage et se hâtèrent de continuer leur route vers la ville dont ils voyaient déjà au loin se profiler, dans le rouge du soir, les tours et les murailles.

Lorsqu'ils ne furent plus qu'à une légère distance de la ville, comme la nuit tombait et que les choses d'alentour prenaient un aspect hostile, ils préférèrent attendre le matin pour s'approcher des portes; et ils dressèrent les tentes pour passer la nuit, harassés qu'ils étaient des fatigues du voyage.

A peine l'aube première eut-elle commencé à éclaircir le sommet des montagnes à l'orient, l'Emir Moussa réveilla ses compagnons et se mit en route avec eux pour arriver à l'une des portes d'entrée. Alors, devant eux ils virent, dans la clarté matinale, se dresser, formidables, des murailles d'airain, si lisses qu'on les eût dites sorties toutes neuves du moule où elles avaient été coulées. Leur hauteur était telle qu'elles semblaient former le premier plan des monts gigantesques qui les entouraient, et dans les flancs desquels elles semblaient s'incruster, taillées à même quelque métal originel.

Lorsqu'ils purent sortir de la surprise immobile où les avaient cloués ce spectacle, ils cherchèrent des yeux une porte par où entrer dans la ville. Mais ils n'en trouvèrent point. Alors ils se mirent à marcher, en longeant les murailles, espérant toujours trouver l'entrée. Mais ils ne virent point d'entrée, et ils continuèrent à marcher encore des heures sans voir ni porte ni brèche quelconque ni personne qui se dirigeât vers la ville ou en sortît. Et

malgré l'heure déjà avancée du jour, ils n'entendaient aucun bruit, pas plus au dedans qu'au dehors des murs, et ils ne remarquaient aucun mouvement, pas plus sur les sommets des murs qu'à leur pied. Mais l'Emir Moussa, sans perdre espoir, encouragea ses compagnons à marcher encore; et ils marchèrent ainsi jusqu'au soir, et toujours ils voyaient se déployer devant eux la ligne inflexible des murailles d'airain, qui suivaient les mouvements du sol, les vallées et les côtes, et semblaient surgir du sein même de la terre.

Alors l'Emir Moussa ordonna à ses compagnons de s'arrêter pour le repos et la nourriture. Et lui-même s'assit quelque temps pour réfléchir à la situation.

Lorsqu'il se fut reposé, il dit à ses compagnons d'attendre là son retour, pour veiller au campement, et, suivi du cheikh Abdossamad et de Taleb ben Sehl, il fit avec eux l'ascension d'une haute montagne, dans l'espoir d'inspecter les environs et de reconnaître cette Ville qui ne voulait pas se laisser violer par les tentatives des humains...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA TROIS CENT QUARANTE-TROISIÈME NUIT

Elle dit :

... cette Ville qui ne voulait pas se laisser violer par les tentatives des humains.

D'abord ils ne purent rien distinguer dans les ténèbres, car la nuit avait déjà épaissi les ombres sur la plaine; mais soudain la lueur à l'Orient se fit plus vive, et sur le sommet de la montagne, la lune magnifique s'élança, et d'un clignement de ses yeux

illumina le ciel et la terre. Et à leurs pieds un spectacle se déroula qui les fit s'arrêter de respirer.

Ils dominaient une ville de songe.

Sous la nappe blanche qui tombait de haut, aussi loin que pouvait s'étendre le regard vers des horizons noyés dans la nuit, des dômes de palais, des terrasses de maisons, de calmes jardins s'étageaient dans l'enceinte d'airain, et les canaux illuminés par l'astre se promenaient en mille circuits clairs dans le sombre des massifs, tandis que, tout au bout, une mer de métal contenait dans son sein froid les feux du ciel réfléchi : ce qui faisait que l'airain des murailles, les pierreries allumées des dômes, les terrasses candides, les canaux et toute la mer, ainsi que les ombres projetées vers l'Occident, se mariaient sous la brise nocturne et la lune magique.

Cependant cette vastitude était ensevelie dans le silence universel comme dans un tombeau. Nulle vie humaine ne se laissait soupçonner là-dedans. Mais de grandes figures d'airain, chacune sur quelque socle monumental, mais de grands cavaliers taillés dans le marbre, mais des animaux ailés au vol sans vertu, se profilaient dans un même geste figé ; et dans le ciel, à ras des édifices, tournoyaient, seuls êtres mobiles sur cette immobilité, d'immenses vampires par milliers, alors que, trouant le silence étale, d'invisibles hiboux jetaient leurs lamentations et leurs appels funèbres sur les palais morts et les terrasses endormies.

Lorsque l'Emir Moussa et ses deux compagnons eurent rempli leurs yeux de ce spectacle étrange, ils descendirent de la montagne en s'étonnant à l'extrême de n'avoir pas aperçu, dans cette ville immense, trace de quelque être humain vivant. Et ils arrivèrent au pied des murs d'airain, dans un endroit

où ils virent quatre inscriptions gravées en caractères ioniens, et que le cheikh Abdossamad déchiffra aussitôt et traduisit à l'Emir Moussa.

La première inscription disait :

« *O fils des hommes ! Que tes calculs sont vains ! La mort est proche. Ne compte pas sur l'avenir. Il est un maître de l'univers qui disperse les nations et les armées, et de leurs palais aux vastes magnificences précipitent les rois dans l'étroite demeure du tombeau. Et leur âme réveillée dans l'égalité de la terre les voit réduits en amas de cendre et de poussière.* »

— A ces paroles l'Emir Moussa s'écria : « O sublimes vérités ! O réveil de l'âme dans l'égalité de la terre ! Que tout cela est frappant ! » Et il transcrivit aussitôt ces paroles sur ses parchemins. Mais déjà le cheikh traduisait la seconde inscription, qui disait :

« *O fils des hommes ! pourquoi t'aveugles-tu de tes propres mains ? Comment peux-tu mettre ta confiance dans un monde vain ? Ne sais-tu pas que c'est un séjour passager, une demeure transitoire ? Dis ! Où sont les rois qui jetèrent les fondements des empires ? Où sont les conquérants, les maîtres de l'Irak, d'Ispahân et du Khorassân ? Ils ont passé comme s'ils n'avaient jamais été !* »

— L'Emir Moussa transcrivit également cette inscription, et, fort ému, écouta le cheikh qui traduisait la troisième :

« *O fils des hommes, voici que les jours s'écoulent, et tu vois ta vie avec indifférence marcher vers le terme final. Songe au jour du jugement devant le Seigneur, ton maître. Où sont les souverains de l'Inde, de la Chine, de Sina et de Nubie ? Le souffle implacable de la mort les a renversés dans le néant !* »

— Et l'Emir Moussa s'écria : « Où sont les souverains de Sina et de Nubie ? Renversés dans le néant ! » Or, la quatrième inscription disait :

O Fils des hommes ! tu noies ton âme dans les plaisirs, et tu ne vois pas sur tes èpaules la mort cramponnée qui suit tes mouvements ! Le monde est comme la toile de l'araignée, et derrière cette fragilité te guette le néant ! Où sont les hommes aux vastes espérances et leurs projtes éphémères? Ils ont échangé contre la tombe les palais où maintenant habitent les hiboux !

L'Emir Moussa ne put alors contenir son émotion et se mit à pleurer longtemps, les tempes dans les mains, et il se disait : « O mystère de la naissance et de la mort ! Pourquoi naître s'il faut mourir ? Pourquoi vivre si la mort donne l'oubli de la vie? Mais Allah seul connaît les destinées, et notre devoir est de s'incliner dans l'obéissance muette ! » Ces réflexions faites, il reprit avec ses compagnons la route du campement, et ordonna à ses hommes de se mettre sur-le-champ à l'ouvrage pour construire, avec du bois et des branchages, une échelle haute et solide qui leur permît d'y grimper pour atteindre le haut des murs et de là essayer de descendre dans cette ville sans portes.

Aussitôt les hommes se mirent à la recherche de bois et de grosses branches sèches, les rabotèrent le mieux qu'ils purent avec leurs sabres et leurs couteaux, les lièrent entre elles avec leurs turbans, leurs ceintures, les cordes des chameaux, les sangles et les cuirs des harnachements, et réussirent à construire une échelle assez haute pour atteindre au faîte des murailles. Ils la portèrent alors à l'endroit le plus propice, la soutinrent de tous côtés avec de grosses pierres, et, en invoquant le nom d'Allah, commencèrent à y grimper lentement...

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et se tut discrètement.

MAIS LORSQUE FUT
LA TROIS CENT QUARANTE-QUATRIÈME NUIT

Elle dit :

... commencèrent à y grimper lentement, l'Emir Moussa en tête; mais quelques-uns restèrent au bas des murs, pour surveiller le campement et les environs.

L'Emir Moussa et ses compagnons se mirent à marcher sur les murs pendant quelque temps, et finirent par arriver devant deux tours reliées entre elles par une porte d'airain dont les deux battants étaient fermés et joints d'une façon si parfaite qu'on n'aurait pu introduire la pointe d'une aiguille dans leur interstice. Sur cette porte était gravée l'image en relief d'un cavalier d'or qui avait le bras tendu et la main ouverte; et sur la paume de cette main des caractères ioniens étaient tracés que le cheikh Abdossamad déchiffra aussitôt et traduisit ainsi : « Frotte douze fois le clou qui est dans mon ombilic ! »

Alors l'Emir Moussa, bien que fort surpris de ces paroles, s'approcha du cavalier et remarqua qu'en effet un clou d'or se trouvait enfoncé juste au milieu de son ombilic. Il tendit la main et frotta ce clou douze fois. Et au douzième frottement les deux battants s'ouvrirent dans toute leur largeur sur un escalier de granit rouge qui s'enfonçait en tournant. Aussitôt l'Emir Moussa et ses compagnons descendirent les marches de cet escalier qui les conduisit au centre d'une salle donnant de plain-pied sur une rue où stationnaient des gardes armés d'arcs et de glaives. Et l'Emir Moussa dit : « Allons à eux pour leur parler avant qu'ils ne nous inquiètent ! »

Ils s'approchèrent donc de ces gardes dont les uns étaient debout le bouclier au bras et le sabre nu, et les autres assis ou étendus ; et l'Emir Moussa, se tournant vers celui qui avait l'air d'être leur chef, lui souhaita la paix avec affabilité; mais l'homme ne bougea pas et ne lui rendit pas le salam ; et les autres gardes restèrent également immobiles et les yeux fixes, ne prêtant pas plus attention aux nouveaux venus que s'ils ne les voyaient pas.

Alors l'Emir Moussa, voyant que ces gardes ne comprenaient pas l'arabe, dit au cheikh Abdossamad : « O cheikh, adresse-leur la parole dans toutes les langues que tu connais ! » Et le cheikh commença à leur parler d'abord en langue grecque ; puis, voyant l'inanité de sa tentative, il leur parla en indien, en hébreu, en persan, en éthiopien et en soudanais ; mais nul d'entre eux ne comprit un mot de ces langues et ne fit un geste quelconque d'intelligence. Alors l'Emir Moussa dit : « O cheikh, ces gardes sont peut-être offensés de ce que tu ne leur ébauches pas le salut de leur pays. Il te faut donc leur faire des salams gesticulés selon tous les pays que tu connais ! » Et le vénérable Abdossamad exécuta à l'instant tous les gestes des salams usités chez les peuples de toutes les contrées qu'il avait parcourues. Mais aucun des gardes ne bougea, et chacun resta immobilisé dans la même attitude qu'au commencement.

A cette vue l'Emir Moussa, à la limite de l'étonnement, ne voulut pas davantage insister ; il dit à ses compagnons de le suivre et continua sa route en ne sachant à quelle cause attribuer un tel mutisme. Et le cheikh Abdossamad se disait : « Par Allah ! jamais, dans mes voyages, je n'ai vu une chose si extraordinaire ! »

Ils continuèrent à marcher de la sorte jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés à l'entrée du souk. Ils trouvèrent les portes ouvertes et pénétrèrent à l'intérieur. La route était remplie de gens qui vendaient et achetaient ; et les devantures des boutiques étaient merveilleusement garnies de marchandises. Mais l'Emir Moussa et ses compagnons remarquèrent que tous les acheteurs et vendeurs, ainsi que tous ceux qui se trouvaient dans le souk, s'étaient, comme d'un commun accord, arrêtés dans leurs gestes et leurs mouvements dès qu'ils les eurent aperçus ; et l'on eût dit qu'ils n'attendaient que le départ des étrangers pour reprendre leurs occupations habituelles. Pourtant ils semblaient ne faire aucune attention à leur présence et se contentaient d'exprimer leur mécontentement de cette intrusion par le mépris et de la négligence. Et, pour donner plus de signification encore à cette attitude dédaigneuse, un silence général se faisait sur leur passage, de façon que l'on entendait l'immense souk voûté résonner de leurs pas de marcheurs solitaires au milieu de l'immobilité d'alentour. Et ils parcoururent de la sorte, ne rencontrant nulle part ni geste bienveillant ou hostile ni sourire de bienvenue ou de moquerie, le souk des bijoutiers, le souk des soieries, le souk des selliers, le souk des marchands de draps, celui des savetiers, et le souk des marchands d'épices et d'aromates.

Lorsqu'ils eurent traversé le souk des aromates, ils débouchèrent soudain sur une place immense où le soleil mettait une clarté d'autant plus éblouissante que les souks avaient une lumière tamisée qui avait habitué les regards à sa douceur. Et tout au bout, entre des colonnes d'airain d'une hauteur prodigieuse, qui servaient de piédestaux à de

grands animaux d'or aux ailes déployées, se dressait un palais de marbre flanqué de tours d'airain, et gardé par une ceinture d'hommes armés et immobiles dont les lances et les glaives flambaient sans se consumer. Une porte d'or donnait accès à ce palais où l'Emir Moussa pénétra, suivi de ses compagnons.

Ils virent d'abord, courant tout le long de l'édifice et limitant une cour aux bassins de marbres coloriés, une galerie supportée par des colonnes de porphyre; et cette galerie servait de réserve d'armes car on y voyait partout, suspendues aux colonnes, aux murs, et au plafond, d'admirables armes, merveilles enrichies d'incrustations précieuses, et provenant de tous les pays de la terre. Tout autour de cette galerie ajourée étaient adossés des bancs d'ébène d'un travail merveilleux, niellés d'argent et d'or, et où étaient assis ou couchés des guerriers, vêtus de leurs costumes de parades, qui ne firent aucun mouvement soit pour barrer la route aux visiteurs, soit pour les inviter à continuer leur promenade étonnée.

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et, discrète, se tut.

MAIS LORSQUE FUT
LA TROIS CENT QUARANTE-CINQUIÈME NUIT

Elle dit :

...soit pour barrer la route aux visiteurs, soit pour les inviter à continuer leur promenade étonnée.

Ils suivirent donc cette galerie dont la partie supérieure était ornée d'une corniche fort belle, et où ils virent, gravée en lettres d'or sur un fond d'azur, une inscription en langue ionienne qui con-

tenait des préceptes sublimes, dont voici la traduction fidèle faite par le cheikh Abdossamad :

Au nom de l'Immuable, Souverain des destinées ! O fils des hommes ! tourne la tête et tu verras la mort prête à fondre sur ton âme ! Où est Adam, père des humains ? Où est Nouh et sa descendance ? Où est Nemrod, le redoutable ? Où sont les rois, les conquérants, les Khosroès, les Césars, les Pharaons, les empereurs de l'Inde et de l'Irak, les maîtres de la Perse et ceux de l'Arabie, et Iskandar aux Deux Cornes ? Où sont les souverains de la terre, Haman et Karoun, et Scheddad fils d'Aad et tous ceux de la postérité de Kanaân ? Par ordre de l'Eternel ils ont quitté la terre pour aller rendre compte de leurs actions au jour de la rétribution.

O fils des hommes ! ne t'abandonne pas au monde et à ses plaisirs ! Crains le Seigneur et sers-le d'un cœur pieux ! Crains la mort ! La piété envers le Seigneur et la crainte de la mort sont la base de toute sagesse ! De la sorte tu moissonneras de belles actions qui te parfumeront pour le jour terrible du jugement.

— Lorsqu'ils eurent écrit sur les parchemins cette inscription qui les émut beaucoup, ils franchirent une grande porte qui s'ouvrait au milieu de la galerie, et entrèrent dans une salle au centre de laquelle était un beau bassin de marbre transparent d'où s'élançait un jet d'eau. Au-dessus de ce bassin se déployait, formant un plafond agréablement colorié, un pavillon en étoffes de soie et d'or aux teintes diverses et mariées entre elles avec un art parfait. L'eau, pour arriver dans ce bassin, suivait quatre canaux tracés dans le sol de la salle en contours charmants et dont le lit était de couleur différente : le premier canal avait un lit de porphyre rose ; le second de topazes ; le troisième d'émeraudes et le quatrième de turquoises ; si bien que l'eau se teignait selon son lit et, frappée par la lumière atténuée filtrant des soieries du haut, pro-

jetait sur les objets d'alentour et les murs de marbre une douceur de paysage marin.

De là ils franchirent une seconde porte et entrèrent dans une seconde salle. Ils la trouvèrent remplie de monnaies anciennes d'or et d'argent, de colliers, de bijoux, de perles, de rubis et de toutes les pierreries. Et tout cela formait de tels amoncellements que l'on pouvait à peine circuler et traverser cette salle pour pénétrer dans une troisième.

Celle-ci était remplie d'armures en métaux précieux, de boucliers d'or enrichis de pierreries, de casques anciens, de sabres de l'Inde, de lances, de javelots et de cuirasses du temps de Daoud et de Soleïmân; et ces armes étaient toutes dans un état tel de conservation qu'on les eût dites sorties la veille des mains qui les avaient fabriquées.

Ils entrèrent ensuite dans une quatrième salle, occupée entièrement par des armoires et des étagères en bois précieux, où, en bon ordre, étaient rangés de riches habits, des robes somptueuses, des étoffes de prix, et des brocarts admirablement ouvragés. De là ils se dirigèrent vers une porte qui, ouverte, leur livra le passage d'une cinquième salle.

Elle contenait, du sol au plafond, rien que des vases et des objets destinés aux boissons, aux mets et aux ablutions : des vases d'or et d'argent, des bassins en cristal de roche, des coupes de pierres précieuses, des plateaux en jade ou en agate de diverses couleurs.

Lorsqu'ils eurent admiré tout cela, ils songèrent à revenir sur leurs pas, quand ils furent tentés de relever un immense rideau de soie et d'or qui couvrait l'un des murs de la salle. Et ils virent derrière ce rideau une grande porte ouvragée de fines mar-

queteries d'ivoire et d'ébène et fermée par des verrous massifs d'argent sans aucune trace de trou pour y adapter une clef. Aussi le cheikh Abdossamad se mit-il à étudier le mécanisme de ces verrous et finit-il par trouver un ressort caché qui céda à ses efforts. Aussitôt la porte tourna d'elle-même et donna libre accès aux voyageurs dans une salle miraculeuse creusée entièrement en dôme dans un marbre si poli qu'il semblait être un miroir d'acier. Des fenêtres de cette salle filtrait, à travers des treillis d'émeraudes et de diamants, une clarté qui nimbait les objets d'une splendeur inouïe. Au centre se dressait, soutenu par des pilastres d'or sur chacun desquels se tenait un oiseau au plumage d'émeraude et au bec de rubis, une sorte d'oratoire tendu d'étoffes de soie et d'or qui venait lentement, par une suite de degrés d'ivoire, prendre contact avec le sol où un magnifique tapis aux couleurs glorieuses, à la laine savante, fleurissait là de ses fleurs sans odeur, de son gazon sans sève, et vivait de toute la vie artificielle de ses forêts pleines d'oiseaux et d'animaux saisis dans leur exacte beauté de nature et leurs rigoureuses lignes.

L'Emir Moussa et ses compagnons montèrent les degrés de cet oratoire et, arrivés sur la plateforme, ils s'arrêtèrent dans une surprise qui les cloua muets. Sous un dais de velours piqué de gemmes et de diamants, sur un large lit de tapis de soie superposés, reposait une adolescente au teint éblouissant, aux paupières alanguies de sommeil sous leurs longs cils recourbés, et dont la beauté se rehaussait du calme admirable de ses traits, de la couronne d'or qui retenait sa chevelure, du diadème de pierreries qui étoilait son front et du collier humide de perles qui caressaient de leur

chair sa peau dorée. A droite et à gauche du lit se tenaient deux esclaves, dont l'un était blanc et l'autre noir, armés d'un glaive nu et d'une pique d'acier. Au pied du lit il y avait une table de marbre sur laquelle ces paroles étaient gravées :

Je suis la vierge Tadmor, fille du roi des Amalécites. Cette ville est ma ville! Toi qui as pu pénétrer jusqu'ici, voyageur, tu peux emporter tout ce qui plaît à ton désir. Mais prends garde d'oser, attiré par mes charmes et la volupté, porter sur moi une main violatrice!

Lorsque l'Emir Moussa fut revenu de l'émotion que lui avait causée la vue de l'adolescente endormie, il dit à ses compagnons : « Il est temps que nous nous éloignions de ces lieux, maintenant que nous avons vu toutes ces choses étonnantes, et que nous allions vers la mer pour essayer de trouver des vases de cuivre. Vous pouvez toutefois prendre dans ce palais tout ce qui vous tente; mais gardez-vous de porter la main sur la fille du roi ou de toucher à ses vêtements! »

— A ce moment de sa narration, Schahrazade vit apparaître le matin et se tut discrètement.

MAIS LORSQUE FUT
LA TROIS CENT QUARANTE-SIXIÈME NUIT

Elle dit :

... mais gardez-vous de porter la main sur la fille du roi ou de toucher à ses vêtements!

Alors Taleb ben Sehl dit : « O notre Emir, rien dans ce palais ne peut se comparer à la beauté de cette adolescente. Ce serait dommage de la laisser là au lieu de l'emporter à Damas pour l'offrir au Khalifat. Ce cadeau vaudrait mieux que tous les vases d'efrits de la mer ! » L'Emir Moussa répondit : « Nous ne pouvons toucher à la princesse.

Ce serait l'offenser et attirer sur nous les calamités ! » Taleb s'écria : « O notre Emir, les princesses ne s'offensent jamais de telles violences, qu'elles soient vivantes ou endormies ! » Et, ayant dit ces paroles, il s'approcha de l'adolescente et voulut l'enlever dans ses bras. Mais soudain il tomba mort, transpercé par les sabres et les piques des deux esclaves qui le frappèrent en même temps sur la tête et dans le cœur.

A cette vue l'Emir Moussa ne voulut point s'arrêter un moment de plus dans le palais ; il ordonna à ses compagnons d'en sortir à la hâte pour prendre le chemin de la mer.

Lorsqu'ils furent arrivés sur le rivage, ils virent une quantité d'hommes noirs occupés à sécher leurs filets de pêche, et qui leur rendirent en arabe leurs salams, selon la formule musulmane. Et l'Emir Moussa dit à celui qui était le plus âgé d'entre eux et paraissait en être le chef : « O vénérable cheikh, nous venons de la part de notre maître le Khalifat Abdalmalek ben Merwân pour chercher dans cette mer des vases où se trouvent des efrits du temps du prophète Soleïmân ! Peux-tu nous aider dans nos recherches, et nous expliquer le mystère de cette ville où tous les êtres sont sans mouvement ? » Le vieillard répondit : « Mon fils, sache d'abord que nous tous ici, les pêcheurs de ce rivage, nous sommes des croyants à la parole d'Allah et à celle de son Envoyé (sur Lui la prière et la paix !) Mais tous ceux qui se trouvent dans cette Ville d'Airain sont enchantés depuis l'antiquité, et resteront dans cet état jusqu'au jour du jugement. Mais pour ce qui est des vases où se trouvent les efrits, rien n'est plus facile que de vous les procurer, puisque nous en avons là une provision dont nous nous ser-

vons, une fois débouchés, pour faire cuire nos poissons et nos aliments. Nous pouvons vous en donner tant que vous désirerez. Seulement il est nécessaire, avant de les déboucher, de les faire résonner en les frappant avec les mains et d'obtenir de ceux qui les habitent le serment de reconnaître la vérité de la mission de notre prophète Mōhammad, pour racheter leur faute première et leur rébellion contre la suprématie de Soleïmân ben Daoud ! » Puis il ajouta : « Quant à nous, nous voulons également vous donner, comme preuve de notre fidélité à notre maître à tous, l'Emir des Croyants, deux Filles de la Mer, que nous avons pêchées aujourd'hui même et qui sont plus belles que toutes les filles des hommes ! »

Et ayant dit ces paroles, le vieillard remit à l'Emir Moussa douze vases de cuivre, scellés de plomb au sceau de Soleïmân, et les deux Filles de la Mer qui étaient deux merveilleuses créatures aux longs cheveux ondulés comme les vagues, à la figure de lune et aux seins admirables, arrondis et durs comme les galets marins ; mais elles manquaient à partir de l'ombilic des somptuosités charnues qui, d'ordinaire, sont l'apanage des filles des hommes, et les remplaçaient par un corps de poisson qui se mouvait de droite et de gauche avec les mêmes mouvements que font les femmes quand elles voient qu'on fait attention à leur démarche. Leur voix était fort belle et leur sourire charmant. Mais elles aussi ne comprenaient et ne parlaient aucun des langages connus, et se contentaient seulement, à toutes les questions qu'on leur adressait, de répondre par le sourire de leurs yeux.

L'Emir Moussa et ses compagnons ne manquèrent pas de remercier le vieillard pour sa généreuse

bonté et l'invitèrent, lui et tous les pêcheurs qui étaient avec lui, de quitter ce pays et de les accompagner au pays des musulmans, à Damas, la ville des fleurs, des fruits et des eaux douces. Le vieillard et les pêcheurs acceptèrent l'offre et tous ensemble revinrent d'abord à la Ville d'Airain où ils prirent tout ce qu'ils purent emporter en choses précieuses, en joyaux, en or et tout ce qui était léger de poids et lourd de prix. Ils redescendirent, ainsi chargés, les murailles d'airain, remplirent leurs sacs et leurs caisses de provisions de ce butin inouï et reprirent la route de Damas, où ils arrivèrent en sécurité au bout d'un long voyage sans incidents.

Le Khalifat Abdalmalek fut charmé à la fois et émerveillé du récit que lui raconta l'Emir Moussa de cette aventure et s'écria : « Mon regret est extrême de n'avoir pas été avec vous à la Ville d'Airain, mais, avec la permission d'Allah, j'irai moi-même bientôt admirer ces merveilles et essayer d'éclaircir le mystère de cet enchantement ! » Puis il voulut ouvrir de sa propre main les douze vases de cuivre ! Il les ouvrit donc l'un après l'autre. Et chaque fois, il en sortait une fumée fort dense qui se muait en efrit épouvantable, lequel se jetait aussitôt aux pieds du Khalifat et s'écriait : « Je demande pardon à Allah et à toi de ma rébellion, ô notre maître Soleïmân ! » Et il disparaissait à travers le plafond, à la surprise de tous les assistants.

Le Khalifat fut ensuite non moins émerveillé de la beauté des Filles de la mer. Leur sourire et leur voix et leur langage inconnu ne manquèrent pas de le toucher et de l'émouvoir. Il les fit placer dans un grand bassin, où elles vécurent quelque temps et finirent par mourir de consomption et de chaleur.

Quant à l'Emir Moussa, il obtint du Khalifat la

permission de se retirer à Jérusalem la Sainte pour y passer le reste de sa vie dans la méditation des paroles anciennes qu'il avait pris soin de transcrire sur ses parchemins. Et il mourut dans cette ville, après avoir été l'objet de la vénération de tous les croyants qui vont encore visiter la Koubba où il repose dans la paix et la bénédiction du Très-Haut! »

Dr J.-C. MARDRUS
(*Traducteur.*)



UNE PRÉFACE[1]

—

Cette histoire amoureuse et tragique, je l'entendis un soir d'automne, près de Tamise, au bord de l'Escaut, par un temps mélancolique. Les corbeaux, coraillant dans la lumière ambrée, prophétisaient les heures d'hiver : mais le ciel encore bénévole versait ses rayons à la Flandre jusqu'au bord de la mer du Nord.

J'étais assis au seuil de la cahute du vannier, sous un chaume délabré et qui paraissait d'or. Au-dessus de mon oreille bourdonnaient les ruches, juchées sur une planche, près de la gouttière en terre cuite. Devant moi, entre ses digues vertes plantées de noyers jaunes qu'on venait de gauler, coulait le fleuve : il charriait les reflets de la région et me paraissait être un très ancien miroir : j'y découvrais à côté de l'âme fluide des arbres de la rive la trace idéale de choses trépassées qui furent jadis donjons romans, beffrois gothiques, voiles de gueux, nefs de marchands, nacelles de trouvères, mâts de Normands : ils s'étaient vus dans ces eaux lentes, glauques au gré de la terre et bleues au gré du ciel. Escaut ! Escaut ! Tu es la vie de Flandre, la voie du rêve, la veine au sang doré d'une poésie opulente et nostalgique ! Et ton chant, ce soir-là, battait au fond de mon cœur !

(1) Préface du roman : *Les Patins de la Reine de Hollande*, par Eugène Demolder, qui paraîtra dans le courant de janvier dans les éditions du *Mercure de France*.

Dans l'air sonnait le bruit poignant et clair des rames d'un marinier, qui glissait sous des aulnes, montaient les cris d'une vachère: elle conduisait des bêtes rousses sur l'autre bord; au loin râlait la corne d'un berger. L'eau clapotait, et des buées allaient se réveiller dans les marais du fleuve et s'élever, argentines et mystérieuses, autour du moulin à vent droit sur la rive, avec la croix fixe de ses immenses ailes. Des pêcheurs d'anguilles, quittant les vases lumineuses, regagnaient leurs chaumines.

Une vieille paysanne assise à un rouet me contait le roman fruste, invraisemblable et fantastique. Elle faisait des signes de croix aux épisodes terribles et riait dès les passages amoureux. Parfois elle relevait ses bésicles à bords de plomb sur son nez sec et me regardait fixement. Elle montrait un peu la physionomie de ces proxénètes octogénaires, anciennes cantinières de soldats ou ornements usés de lupanars, qui, dans les guinguettes louches de certains polders, attirent les filles de ferme et, au risque de leur infliger des maladies de caserne, les dévergondent avec les chaloupiers des péniches ou les artilleurs des forts voisins. Ou plutôt elle rappelait la physionomie des sorcières dont on parle dans les histoires et les drames: sur le bachot de Satan, échappée sans doute des bruyères où Macbeth parut, thane de Glamis et thane de Cawdor, elle prenait ses quartiers dans les mares du Vieil-Escaut: on y trouve assez de chouettes à élever, de cochons à tuer et de crapauds qui chantent. Elle paraissait tout savoir en filant ses contes à son rouet infernal, dont le soir ensanglantait le fuseau. Etait-elle Graymalkin ou Paddock? Vivait-elle en ces régions marines du commerce des vents, ou pour gagner son pain mêlait-elle — philtre à l'usage des

filles folles — du sperme à des infusions de plantes aquatiques, ce qui rend les bateliers fous comme des rossignols et durs comme des chênes? Eh! Eh! Je ne sais point: par discrétion et pour ne pas me mêler de leurs pratiques, je ne plonge jamais dans la vie de mes amis et ne soupèse leurs moyens d'existence : les métiers sont tous honorables, au surplus, vu que Dieu pour sa destinée et nos parents pour la joie de leurs sexes nous jettent de force dans la vie. Mais afin de plaire à la Vérité, personne très imaginaire, que j'aime, car elle se montre toute nue avec un oiseau qui n'est point un hibou comme celui de la nuit, mais un phénix aux plumes blondes qui tiendrait en son bec un rubis — j'avouerai que je n'eusse point été étonné si les pots et les gourdes pendus aux crédences de la chaumine avaient recélé des breuvages saupoudrés de morelles séchées, et même quelques mixtures à la belladone pour les convulsions des accouchées et au safran pour les avortements. L'ombre du manteau de la cheminée figurait un bouc noir; et certes, la marmite à la crémaillère, bosselée, avec ses pieds en forme de cornes, avait servi de casque au diable dans les tentations du vieux temps, où l'on voit, au milieu de monstres en rut, des dames aux robes de soie montrer leur cas à Saint-Antoine.

Pourtant, ce que disait la vieille était plausible en cette région où les souverains d'Espagne firent flotter jadis leurs drapeaux sur les portes des villes et voulurent imposer au peuple leur despotisme noir. Ce n'est point sans ressentir le désir de forniquer avec des étrangers que les commères flamandes côtoyèrent durant un siècle les soudards de Tolède et de Saragosse, mieux découplés que leurs maris et qui avaient des yeux lascifs et la

braguette fournie. D'ailleurs, la femme de Flandre est d'un abord facile (Ulenspiegel l'assure !) : elle aime qu'on caresse ses tetons, elle a le pertuis complaisant. Aussi les sangs des deux races se mêlèrent ailleurs qu'aux combats : il y eut des *furies* purement sexuelles où Mars, à la pique pourtant altière, céda la place au Cupidon joufflu. Or, parmi les massacres et les accouplements, naquirent des gens qui ne savaient quel ancêtre remuait au fond de leurs os ni quelle âme éclairait le vitrail de leur cœur. Aujourd'hui, à Ostende la Belle au bord de la mer, à Bruges qui se meurt dans un linceul de cloches, à Anvers aux odeurs de navires, j'ai rencontré souvent d'appétissantes femelles aux chairs à la fois roses et dorées, aux boucles noires, aux prunelles de feu : elles emprisonnent dans la peau brune et les boucles d'ébène d'une manola d'Antoine Goya quelque rayon des chairs de la blonde Cérès, peinte par Pierre Rubens.

Mais si la vieille me contait des choses vraisemblables quant au fond de l'histoire, elle faisait surgir des personnages falots et baroques que j'eus peine à mettre sur pied. Le Démon et la Mort en tiraient la ficelle, comme aux jours macabres des superstitions, des bûchers, de la lèpre et de la peste. Ils étaient d'ailleurs étrangement anciens : en s'agitant, ils secouaient la poussière de plusieurs siècles. Ils surgissaient du fond des temps flamands; dans un anachronisme naïf à faire rougir jusqu'au cul les doctes professeurs qui m'enseignèrent l'histoire, ses rois, ses dates et ses batailles, ils mêlaient l'époque des empereurs à celle des comtes, le règne des ducs à celui des communes. Il me semblait que la conteuse tirait ses héroïnes d'un théâtre de marionnettes qui eût été confectionné sous Charles-

Martel et rapiécé sous Charles-Quint. La fable, populaire, sauvage, se tordait comme une guivre aux ailes de chauve-souris. Elle avait des soubresauts de possédée qui crache le démon, des cris lubriques de sorcière au supplice, qui sent la flamme lécher son poil de trois langues. Et parfois le fabliau d'un autre âge fraîchissait le récit de quelques bulles qui sentaient la jeunesse, le printemps, la ravenelle et l'encens du dimanche.

L'érudite ancêtre parlait un jargon guttural : on y retrouvait le clapotis des vagues, le cri des hulottes, le son de voix des corbeaux, le murmure des mares. Rappelant à mon tour ce qu'elle a dit, j'aurais voulu imprégner mon style de cette sauvagerie et garder, intactes comme les pots sans fêlure de ma collection de meubles à boire, les images de sa langue : elles revêtaient la splendeur des tournesols qui passent du jaune rustique de leurs fleurs aux bruns de café que contractent leurs semences, la farouche ardeur du regard des frelampiers, le goût de sève vigoureuse d'un amour plébéien, ou la touchante simplicité des choses prises parmi la vie des humbles. Mais je n'ai pu. Nous sommes gâtés par la littérature. Cette vieille était un poète, je ne suis qu'un rhétoricien. Pour le plaisir douteux de rares lecteurs, je rapporte le conte trahi par mes souvenirs, et obligé, grâce aux mœurs d'aujourd'hui, de façonner mon style le plus élégamment, d'être chaste, sans érotisme, et clair, sans ellipse, de façon qu'on me trouve honnête et compréhensible : « à la portée de tous, » comme les mets où l'on n'a mis ni trop de piment, ni trop d'ail, ni trop de vin et qui plaisent à tous les palais.

EUGÈNE DEMOLDER.

L'ILE DU DOCTEUR MOREAU[1]

—

VII

L'ENSEIGNEMENT DE LA LOI

Alors, quelque chose de froid toucha ma main. Je tressaillis violemment et aperçus tout contre moi une vague forme rosâtre, qui ressemblait à un enfant écorché plus qu'à un autre être. La créature avait exactement les traits doux et repoussants de l'aï, le même front bas et les mêmes gestes lents. Quand fut dissipé le premier aveuglement causé par le passage subit du grand jour à l'obscurité, je commençai à y voir plus distinctement. La petite créature qui m'avait touché était debout devant moi, m'examinant. Mon conducteur avait disparu.

L'endroit était un étroit passage creusé entre de hauts murs de lave, une profonde crevasse, de chaque côté de laquelle des entassements d'herbes marines, de palmes et de roseaux entrelacés et appuyés contre la roche, formaient des repaires grossiers et impénétrablement sombres. L'interstice sinueux qui remontait le ravin avait à peine trois mètres de large et il était encombré de debris de fruits et de toutes sortes de détritus qui expliquaient l'odeur fétide.

Le petit être rosâtre continuait à m'examiner avec ses yeux clignotants, quand mon Homme-Singe re-

(1) Voy. *Mercure de France*, n° 132.

parut à l'ouverture de la plus proche de ces tanières, me faisant signe d'entrer. Au même moment, un monstre lourd et gauche sortit en se tortillant de l'un des antres qui se trouvaient au bout de cette rue étrange; il se dressa, silhouette difforme, contre le vert brillant des feuillages et me fixa. J'hésitai, — à demi décidé à m'enfuir par le chemin que j'avais suivi pour venir, — puis, déterminé à pousser l'aventure jusqu'au bout, je serrai plus fort mon bâton dans ma main et me glissai dans le fétide appentis derrière mon conducteur.

C'était un espace semi-circulaire, ayant la forme d'une demi-ruche d'abeilles, et, contre le mur rocheux qui formait la paroi intérieure, se trouvait une provision de fruits variés, noix de coco et autres. Des ustensiles grossiers de lave et de bois étaient épars sur le sol et l'un d'eux était sur une sorte de mauvais escabeau. Il n'y avait pas de feu. Dans le coin le plus sombre de la hutte était accroupie une masse informe qui grogna en me voyant; mon Homme-Singe resta debout, éclairé par la faible clarté de l'entrée, et me tendit une noix de coco ouverte, tandis que je me glissai dans le coin opposé où je m'accroupis. Je pris la noix et commençai à la grignoter, l'air aussi calme que possible, malgré ma crainte intense et l'intolérable manque d'air de la hutte. La petite créature rose apparut à l'ouverture, et quelque autre bipède avec une figure brune et des yeux brillants vint aussi regarder par-dessus son épaule.

— Hé? grogna la masse indistincte du coin opposé.

— C'est un Homme, c'est un Homme, débita mon guide; un Homme, un Homme, un Homme vivant, comme moi!

— Assez ! intervint avec un grognement la voix qui sortait des ténèbres.

Je rongeais ma noix de coco au milieu d'un silence impressionnant, cherchant, sans pouvoir y réussir, à distinguer ce qui se passait dans les ténèbres.

— C'est un Homme? répéta la voix. Il vient vivre avec nous?

La voix forte, un peu hésitante, avait quelque chose de bizarre, une sorte d'intonation sifflante qui me frappa d'une façon particulière, mais l'accent était étrangement correct.

L'Homme-Singe me regarda comme s'il espérait quelque chose. J'eus l'impression que ce silence était interrogatif.

— Il vient vivre avec vous, dis-je.

— C'est un Homme; il faut qu'il apprenne la Loi.

Je commençai à distinguer maintenant quelque chose de plus sombre dans l'obscurité, le vague contour d'un être accroupi la tête enfoncée dans les épaules. Je remarquai alors que l'ouverture de la hutte était obscurcie par deux nouvelles têtes. Ma main serra plus fort mon arme. La chose dans les ténèbres parla sur un ton plus élevé :

— Dites les mots.

Je n'avais pas entendu ce qu'il avait ânonné auparavant, aussi répéta-t-il sur une sorte de ton de mélopée :

— Ne pas marcher à quatre pattes. C'est la Loi...

J'étais ahuri.

— Dites les mots, bredouilla l'Homme-Singe.

Lui-même les répéta, et tous les êtres qui se trouvaient à l'entrée firent chorus, avec quelque chose de menaçant dans leur intonation.

Je me rendis compte qu'il me fallait aussi répéter

cette formule stupide, et alors commença une cérémonie insensée. La voix, dans les ténèbres, entonna une suite de litanies folles, phrase à phrase, que les autres et moi répétâmes. En articulant les mots, ils se balançaient de côté et d'autre, frappant leurs cuisses, et je suivis leur exemple. Je pouvais m'imaginer que j'étais mort et déjà dans un autre monde. La hutte obscure, ces personnages vagues et grotesques, tachetés ici et là par un reflet de lumière, tous se balançant et chantant à l'unisson :

— Ne pas marcher à quatre pattes. C'est la Loi. Ne sommes-nous pas des Hommes ?

— Ne pas laper pour boire. C'est la Loi. Ne sommes-nous pas des Hommes ?

— Ne pas manger de chair ni de poisson. C'est la Loi. Ne sommes-nous pas des Hommes?

— Ne pas griffer l'écorce des arbres. C'est la Loi. Ne sommes-nous pas des Hommes?

— Ne pas chasser les autres Hommes. C'est la Loi. Ne sommes-nous pas des Hommes?

On peut aisément imaginer le reste, depuis la prohibition de ces actes de folie jusqu'à la défense de ce que je croyais alors être les choses les plus insensées, les plus impossibles et les plus indécentes. Une sorte de ferveur rythmique s'empara de nous tous ; avec un balancement et un baragouin de plus en plus accélérés, nous répétâmes les articles de cette loi étrange. Superficiellement, je subissais la contagion de ces brutes, mais tout au fond de moi le rire et le dégoût se disputaient la place. Nous parcourûmes une interminable liste de prohibitions, puis la mélopée reprit sur une nouvelle formule.

— A lui, la maison de souffrance.

— A lui, la main qui crée.

— A lui, la main qui blesse.

— A lui, la main qui guérit.

Et ainsi de suite, toute une autre longue série, la plupart du temps en un jargon absolument incompréhensible pour moi, fut débitée sur *lui*, quel qu'il pût être. J'aurais cru rêver, mais jamais encore je n'avais entendu chanter en rêve.

— A lui, l'éclair qui tue.

— A lui, la mer profonde, chantions-nous.

Une idée horrible me vint à l'esprit, que Moreau, après avoir animalisé ces hommes, avait infecté leurs cerveaux rabougris avec une sorte de déification de lui-même. Néanmoins, je savais trop bien quelles dents blanches et quelles griffes puissantes m'entouraient pour interrompre mon chant, même après cette explication.

— A lui, les étoiles du ciel.

Pourtant, ces litanies prirent fin. Je vis la figure de l'Homme-Singe ruisselante de sueur et, mes yeux s'étant maintenant accoutumés aux ténèbres, je distinguai mieux le personnage assis dans le coin d'où venait la voix. Il avait la taille d'un homme, mais semblait couvert d'un poil terne et gris assez semblable à celui d'un chien terrier. Qu'était-il? Qu'étaient-ils tous? Imaginez-vous entouré des idiots et des estropiés les plus horribles qu'il soit possible de concevoir, et vous pourrez comprendre quelques-uns de mes sentiments, tandis que j'étais au milieu de ces grotesques caricatures d'humanité.

— C'est un homme à cinq doigts, à cinq doigts, à cinq doigts... comme moi, disait l'Homme-Singe.

J'étendis mes mains. La créature grisâtre du coin se pencha en avant.

— Ne pas marcher à quatre pattes. C'est la Loi. Ne sommes-nous pas des Hommes? dit-elle.

Elle avança une espèce de moignon étrangement difforme et prit mes doigts. On eût dit le sabot d'un daim découpé en griffes. Je me retins pour ne pas crier de surprise et de douleur. Sa figure se pencha encore pour examiner mes ongles ; le monstre s'avança dans la lumière qui venait de l'ouverture et je vis avec un frisson de dégoût qu'il n'avait figure ni d'homme ni de bête, mais une masse de poils gris avec trois arcades sombres qui indiquaient la place des yeux et de la bouche.

— Il a les ongles courts, remarqua entre ses longs poils l'effrayant personnage. Ça vaut mieux : il y en a tant qui sont gênés par de grands ongles.

Il laissa retomber ma main et instinctivement je pris mon bâton.

— Manger des racines et des arbres — c'est *sa* volonté, dit l'Homme-Singe.

— C'est moi qui enseigne la Loi, dit le monstre gris. Ici viennent tous ceux qui sont nouveaux pour apprendre la Loi. Je suis assis dans les ténèbres et je repète la Loi.

— C'est vrai, dit un des bipèdes de l'entrée.

— Terrible est la punition de ceux qui transgressent la Loi. Nul n'échappe.

— Nul n'échappe, répétèrent-ils tous, en se lançant des regards furtifs.

— Nul, nul, nul n'échappe, dit l'Homme-Singe. Regardez ! J'ai fait une petite chose, une chose mauvaise, une fois. Je jacassai, jacassai, je ne parlais plus. Personne ne comprenait. Je suis brûlé, marqué au feu dans la main. Il est grand ; il est bon.

— Nul n'échappe, répéta dans son coin le monstre gris.

— Nul n'échappe, répétèrent les autres en se regardant de côté.

— Chacun a un besoin qui est mauvais, continua le monstre gris. Votre besoin, nous ne le savons pas. Nous le saurons. Certains ont besoin de suivre les choses qui remuent, d'épier, de se glisser furtivement, d'attendre et de bondir, de tuer et de mordre, de mordre profond... C'est mauvais. — Ne pas chasser les autres Hommes. C'est la Loi. Ne sommes-nous pas des Hommes? — Ne pas manger de chair ni de poisson. C'est la Loi. Ne sommes-nous pas des Hommes ?

— Nul n'échappe, dit une brute debout dans l'entrée.

— Chacun a un besoin qui est mauvais, dit le monstre gardien de la Loi. Certains ont besoin de creuser avec les dents et les mains entre les racines et de renifler la terre... c'est mauvais.

— Nul n'échappe, dirent les bipèdes de l'entrée.

— Certains écorchent les arbres, certains vont creuser sur les tombes des morts, certains se battent avec le front, ou les pieds, ou les ongles, certains mordent brusquement sans provocation, certains aiment l'ordure.

— Nul n'échappe, dit l'Homme-Singe en se grattant le mollet.

— Nul n'échappe, dit aussi le petit être rose.

— La punition est rude et sûre. Donc, apprenez la Loi. Répétez les mots.

Immédiatement, il recommença l'étrange litanie de cette loi et, de nouveau, tous ces êtres et moi, nous nous mîmes à chanter et à nous balancer. La tête me tournait, à cause de cette monotone psalmodie et de l'odeur fétide de l'endroit, mais je me raidis, comptant trouver bientôt l'occasion d'en savoir plus long.

— Ne pas marcher à quatre pattes. C'est la Loi. Ne sommes-nous pas des Hommes?

Nous faisions un tel tapage que je ne pris pas garde à un bruit qui venait du dehors, jusqu'à ce que quelqu'un, qui était, je pense, l'un des deux Hommes-Porcs que j'avais aperçus, passa sa tête par-dessus la petite créature rose et cria sur un ton de frayeur quelque chose que je ne saisis pas. Aussitôt ceux qui étaient debout à l'entrée disparurent ; mon Homme-Singe se précipita dehors, l'être qui restait assis dans l'obscurité le suivit — je remarquai qu'il était gros et maladroit et couvert de poils argentés — et je me trouvai seul.

Puis, avant que j'eusse atteint l'ouverture, j'entendis l'aboiement d'un chien.

Au même instant, j'étais hors de la hutte, mon bâton de chaise à la main, tremblant de tous mes membres. Devant moi, j'avais les dos mal bâtis d'une vingtaine peut-être de ces bipèdes, leurs têtes difformes à demi enfoncées dans les omoplates. Ils gesticulaient avec animation. D'autres faces à demi-animales sortaient, inquiètes, des autres huttes. Portant mes regards dans la direction vers laquelle ils étaient tournés, je vis, venant à travers la brune, sous les arbres, au bout du passage des tanières, la silhouette sombre et la terrible tête blanche de Moreau. Il maintenait le chien qui bondissait, et, le suivant de près, venait Montgomery, le revolver au poing.

Un instant, je restai frappé de terreur.

Je me retournai et vis le passage, derrière moi, bloqué par une énorme brute, à la face large et grise et aux petits yeux clignotants, qui s'avançait vers moi. Je regardai de tous côtés et vis à ma droite, dans le mur de roche, à cinq ou six mètres de dis-

tance, une étroite fissure, à travers laquelle venait un rayon de lumière coupant obliquement l'ombre.

— Arrêtez! cria Moreau en me voyant me diriger vers la fissure; puis il ordonna : Arrêtez-le!

A ces mots, les figures des brutes se tournèrent une à une vers moi. Heureusement, leur cerveau bestial était lent à comprendre.

D'un coup d'épaule, j'envoyai rouler à terre un monstre gauche et maladroit, qui se retournait pour voir ce que voulait dire Moreau, et il alla tomber en en renversant un autre. Il chercha à se rattraper à moi, mais me manqua. La petite créature rose se précipita sur moi, mais je l'abattis d'un coup de mon bâton et le clou balafra sa vilaine figure. L'instant d'après, j'escaladais un sentier à pic, une sorte de cheminée inclinée qui sortait du ravin. J'entendis un hurlement et des cris:

— Attrapez-le! Arrêtez-le!

Le monstre gris apparut derrière moi et engagea sa masse dans la brèche. Les autres suivaient en hurlant.

J'escaladai l'étroite crevasse et débouchai sur la solfatare du côté ouest du village des hommes-animaux. Je franchis en courant cet espace, descendis une pente abrupte où poussaient quelques arbres épars, et j'arrivai à un bas-fond plein de grands roseaux. Je m'y engageai, poussant jusqu'à un épais et sombre fourré dont le sol cédait sous les pieds.

La brèche avait été pour moi une chance inespérée, car le sentier étroit et montant obliquement dut gêner grandement et retarder ceux qui me poursuivaient. Au moment où je m'enfonçai dans les roseaux, le plus avancé émergeait seulement de la crevasse.

Pendant quelques minutes, je continuai à courir dans le fourré. Bientôt, autour de moi, l'air fut plein de cris menaçants. J'entendis le tumulte de la poursuite, le bruit des roseaux écrasés, et, de temps en temps, le craquement des branches. Quelques-uns des monstres rugissaient comme des bêtes féroces. Vers la gauche, le chien aboyait; dans la même direction, j'entendis Moreau et Montgomery pousser leurs appels. Je tournai brusquement vers la droite. Il me sembla à ce moment entendre Montgomery me crier de fuir, si je tenais à la vie.

Bientôt le sol, gras et bourbeux, céda sous mes pieds; mais, avec une énergie désespérée, je m'y jetai tête baissée, barbotant jusqu'aux genoux, et je parvins enfin à un sentier sinueux entre de grands roseaux. Le tumulte de la poursuite s'éloigna vers la gauche. En un endroit, trois étranges animaux roses, de la taille d'un chat, s'enfuirent en sautillant devant moi. Ce sentier montait à travers un autre espace libre, couvert d'incrustations blanches, pour s'enfoncer de nouveau dans les roseaux.

Puis, soudain, il tournait, suivant le bord d'une crevasse à pic, qui survenait comme le saut-de-loup d'un parc anglais — brusque et imprévu. J'arrivais en courant de toutes mes forces et je ne remarquai ce précipice qu'en me sentant dégringoler dans le vide.

Je tombai, la tête et les épaules en avant, parmi des épines, et me relevai, une oreille déchirée et la figure ensanglantée. J'avais culbuté dans un ravin escarpé, plein de roches et d'épines et d'un brouillard qui s'enroulait en longues volutes autour de moi, et un ruisselet étroit d'où montait cette brume serpentait jusqu'au fond. Je fus étonné de trouver

du brouillard dans la pleine ardeur du jour, mais je n'avais pas le loisir de m'attarder à réfléchir. J'avançai en suivant la direction du courant, espérant arriver ainsi jusqu'à la mer et avoir le chemin libre pour me noyer; ce fut plus tard seulement que je m'aperçus que j'avais perdu mon bâton dans ma chute.

Bientôt, le ravin se rétrécit sur un certain espace, et insouciamment j'entrai dans le courant. J'en ressortis bien vite, car l'eau était presque brûlante. Je remarquai aussi une mince écume sulfureuse flottant à la surface. Presque immédiatement le ravin faisait un angle brusque et j'aperçus l'indistinct horizon bleu. La mer proche reflétait le soleil par des myriades de facettes. Je vis ma mort devant moi.

Mais j'étais trempé de sueur et haletant. Je ressentais aussi une certaine exaltation d'avoir devancé ceux qui me pourchassaient, et cette joie et cette surexcitation m'empêchèrent alors de me noyer sans plus attendre.

Je me retournai dans la direction d'où je venais, l'oreille aux écoutes. A part le bourdonnement des moucherons et le bruissement de certains insectes qui sautaient parmi les buissons, l'air était absolument tranquille.

Alors, me parvinrent, très faibles, l'aboiement d'un chien, puis un murmure confus de voix, le claquement d'un fouet. Ces bruits s'accrurent, puis diminuèrent, remontèrent le courant, pour s'évanouir. Pour un temps, la chasse semblait terminée.

Mais je savais maintenant quelle chance de secours je pouvais trouver dans ces bipèdes.

Je repris ma route vers la mer. Le ruisseau d'eau chaude s'élargissait sur une embouchure encom-

brée de sables et d'herbes, sur lesquels une quantité de crabes et de bêtes aux longs corps munis de nombreuses pattes grouillèrent à mon approche. J'avançai jusqu'au bord des flots, où, enfin, je me sentis en sécurité. Je me retournai et, les mains sur les hanches, je contemplai l'épaisse verdure dans laquelle le ravin vaporeux faisait une brèche embrumée. Mais j'étais trop surexcité et — chose réelle, dont douteront ceux qui n'ont jamais connu le danger — trop désespéré pour mourir.

Alors, il me vint à l'esprit que j'avais encore une chance. Tandis que Moreau, Montgomery et leur cohue bestiale me pourchassaient à travers l'île, ne pourrais-je pas contourner la grève et arriver à l'enclos? Tenter de faire une marche de flanc contre eux et alors, avec une pierre arrachée au mur peu solidement bâti, briser la serrure de la petite porte et essayer de trouver un couteau, un pistolet, que sais-je, pour leur tenir tête à leur retour? En tous les cas, c'était une chance de vendre chèrement ma vie.

Je me tournai vers l'ouest, avançant au long des flots. L'aveuglante ardeur du soleil couchant flamboyait devant mes yeux; et la faible marée du Pacifique montait en longues ondulations.

Bientôt le rivage s'éloigna vers le sud et j'eus le soleil à ma droite. Puis, tout à coup, loin en face de moi, je vis une à une plusieurs figures émerger des buissons — Moreau, avec son grand chien gris, ensuite Montgomery et deux autres. A cette vue, je m'arrêtai.

Ils m'aperçurent et se mirent à gesticuler et à avancer. Je restai immobile, les regardant venir. Les deux hommes-animaux s'élancèrent en courant pour me couper la retraite vers les buissons de l'intérieur. Montgomery aussi se mit à courir, mais dro t

vers moi. Moreau suivait plus lentement avec le chien.

Enfin, je secouai mon inaction et, me tournant du côté de la mer, j'entrai délibérément dans les flots. Je fis une trentaine de mètres avant que l'eau me vînt à la taille. Vaguement, je pouvais voir les bêtes de marée s'enfuir sous mes pas.

— Mais qu'est-ce que vous faites ? cria Montgomery.

Je me retournai, de l'eau jusqu'à mi-corps, et les regardai.

Montgomery était resté haletant au bord du flot. Sa figure, après cette course, était d'un rouge vif, ses longs cheveux plats étaient en désordre, et sa lèvre inférieure, tombante, laissait voir ses dents irrégulières. Moreau approchait seulement, la face pâle et ferme, et le chien qu'il maintenait aboya après moi. Les deux hommes étaient munis de fouets solides. Plus haut, au bord des brousailles, se tenaient les hommes-animaux aux aguets.

— Ce que je fais? — Je vais me noyer.

Montgomery et Moreau échangèrent un regard.

— Pourquoi? demanda Moreau.

— Parce que cela vaut mieux qu'être torturé par vous.

— Je vous l'avais dit, fit Montgomery ; et Moreau lui répondit quelque chose à voix basse.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je vais vous torturer? demanda Moreau.

— Ce que j'ai vu, répondis-je. Et puis, ceux-là — là-bas!

— Chut! fit Moreau en levant la main.

— Je ne me tairai pas, dis-je. Ils étaient des hommes : que sont-ils maintenant ? Moi, du moins, je ne serai pas comme eux.

Mes regards allèrent plus loin que mes interlocuteurs. En arrière, sur le rivage, se tenaient M'ling, le domestique de Montgomery, et l'une des brutes vêtues de blanc qui avaient manié la chaloupe. Plus loin encore, dans l'ombre des arbres, je vis un petit Homme-Singe, et, derrière lui, quelques vagues figures.

— Qui sont ces créatures? m'écriai-je, en les indiquant du doigt, et élevant de plus en plus la voix pour qu'ils m'entendissent. C'étaient des hommes — des hommes comme vous, dont vous avez fait des êtres abjects par quelque flétrissure bestiale — des hommes dont vous avez fait vos esclaves, et que vous craignez encore. — Vous qui écoutez, m'écriai-je, en indiquant Moreau, et m'égosillant pour être entendu par les monstres, vous qui m'écoutez, ne voyez-vous pas que ces hommes vous craignent, qu'ils ont peur de vous? Pourquoi n'osez-vous pas? Vous êtes nombreux...

— Pour l'amour de Dieu, cria Montgomery, taisez-vous, Prendick!

— Prendick! appela Moreau.

Ils crièrent tous deux ensemble comme pour étouffer ma voix. Derrière eux, se précisaient les faces curieuses des monstres, leurs yeux interrogateurs, leurs mains informes pendantes, leurs épaules contrefaites. Ils paraissaient, comme je me l'imaginais, s'efforcer de me comprendre, de se rappeler quelque chose de leur passé humain.

Je continuai à vociférer mille choses que je ne me rappelle pas : sans doute que Moreau et Montgomery pouvaient être tués; qu'il ne fallait pas avoir peur d'eux. Telles furent les idées que je révélai à ces monstres pour ma perte finale. Je vis l'être aux yeux verts et aux loques sombres, qui était venu au-

devant de moi, le soir de mon arrivée, sortir des arbres et d'autres le suivre pour m'entendre mieux.

Enfin, à bout de souffle, je m'arrêtai.

— Ecoutez-moi un instant, fit Moreau de sa voix ferme et brève, et après vous direz ce que vous voudrez.

— Eh bien? dis-je.

Il toussa, réfléchit un instant, puis cria :

— En latin, Prendick, en mauvais latin, en latin de cuisine, mais essayez de comprendre. *Hi non sunt homines, sunt animalia quæ nos habemus...* vivisectés. Fabrication d'humanité. Je vous expliquerai. Mais sortez de là.

— Elle est bonne! m'écriai-je en riant. Ils parlent, construisent des cabanes, cuisinent. Ils étaient des hommes. Prenez-y garde que je sorte d'ici.

— L'eau, juste au delà d'où vous êtes, est profonde... et il y a des requins en quantité.

— C'est ce qu'il me faut, répondis-je. Courte et bonne. Tout à l'heure. Je vais d'abord vous jouer un bon tour.

— Attendez.

Il sortit de sa poche quelque chose qui étincela au soleil et il jeta l'objet à ses pieds.

— C'est un revolver chargé, dit-il. Montgomery va faire de même. Ensuite nous allons remonter la grève jusqu'à ce que vous estimiez la distance convenable. Alors venez et prenez les revolvers.

— C'est ça; et l'un de vous en a un troisième.

— Je vous prie de réfléchir un peu, Prendick. D'abord, je ne vous ai pas demandé de venir dans cette île. Puis, nous vous avions drogué la nuit dernière et l'occasion eût été bonne. Ensuite, maintenant que votre première terreur est passée et que

vous pouvez peser les choses — est-ce que Montgomery vous paraît être le type que vous dites? Nous vous avons cherché et poursuivi pour votre bien, parce que cette île est pleine de... phénomènes hostiles. Pourquoi tirerions-nous sur vous quand vous offrez de vous noyer vous-même?

— Pourquoi avez-vous lancé vos... gens sur moi, quand j'étais dans la hutte?

— Nous étions sûrs de vous attraper et de vous tirer du danger. Après cela, nous avons volontairement perdu votre piste, pour votre salut.

Je réfléchis. Cela semblait possible. Puis je me rappelai quelque chose.

— Mais ce que j'ai vu... dans l'enclos..., dis-je.

— C'était le puma.

— Ecoutez, Prendick, dit Montgomery. Vous êtes un stupide imbécile. Sortez de l'eau, prenez les revolvers et on pourra causer. Nous ne pouvons rien faire de plus que ce que nous faisons maintenant.

Il me faut avouer qu'alors, et, à vrai dire, toujours, je me méfiais et avais peur de Moreau. Mais Montgomery était un homme avec qui je pouvais m'entendre.

— Remontez la grève et levez les mains en l'air, ajoutai-je, après réflexion.

— Pas cela, dit Montgomery, avec un signe de tête explicatif par-dessus son épaule. Manque de dignité.

— Allez jusqu'aux arbres, dans ce cas, s'il vous plaît.

— Quelles idiotes cérémonies ! dit Montgomery.

Ils se retournèrent tous deux et firent face aux six ou sept grotesques bipèdes, qui étaient debout au soleil, solides, mobiles, ayant une ombre et pour-

tant si incroyablement irréels. Montgomery fit claquer son fouet et, tournant immédiatement les talons, ils s'enfuirent à la débandade sous les arbres. Lorsque Montgomery et Moreau furent à une distance que je jugeai convenable, je revins au rivage, ramassai les revolvers et les examinai. Pour me satisfaire contre toute supercherie, je tirai sur un morceau de lave arrondie et eus le plaisir de voir la pierre pulvérisée et le sable couvert de fragments et de plomb.

Pourtant, j'hésitai encore un moment.

— J'accepte le risque, dis-je enfin, et un revolver à chaque main, je remontai la grève pour les rejoindre.

— Ça vaut mieux, dit Moreau, sans affectation. Avec tout cela, vous avez gâché la meilleure partie de ma journée.

Avec un air dédaigneux qui m'humilia, Montgomery et lui se mirent à marcher en silence devant moi.

La bande des monstres, encore surpris, s'était reculée sous les arbres. Je passai devant eux aussi tranquillement que possible. L'un d'eux fit mine de me suivre, mais il se retira quand Montgomery eut fait claquer son fouet. Le reste, sans bruit, nous suivit des yeux. Ils pouvaient sans doute avoir été des animaux. Mais je n'avais encore jamais vu un animal essayer de penser.

VIII

MOREAU S'EXPLIQUE

— Et maintenant, Prendick, je m'explique, dit le Docteur Moreau, aussitôt que nous eûmes mangé et bu. Je dois avouer que vous êtes bien l'hôte le plus exigeant que j'aie jamais traité et je vous avertis que c'est la dernière chose que je fais pour vous obliger.

Vous pouvez, à votre aise, menacer de vous suicider; je ne bougerai pas même si je devais en avoir quelque ennui.

Il s'assit dans le fauteuil pliant, un cigare entre ses doigts blancs et souples. La clarté d'une lampe suspendue tombait sur ses cheveux blancs; son regard errait dans les étoiles par la petite fenêtre sans vitres. J'étais assis aussi loin de lui que possible, la table entre nous et les revolvers à portée de la main. Montgomery n'était pas là. Je ne me souciais pas encore d'être avec eux dans une si petite pièce.

— Vous admettez que l'être humain vivisecté, comme vous l'appeliez, n'est, après tout, qu'un puma? dit Moreau.

Il m'avait mené dans l'intérieur de l'enclos pour que je pusse m'assurer de la chose.

— C'est le puma, répondis-je, le puma encore vivant, mais taillé et mutilé de telle façon que je souhaite ne plus voir jamais de semblable chair vivante. De tous les abjects...

— Peu importe! interrompit Moreau. Du moins, épargnez-moi ces généreux sentiments. Montgomery était absolument de même. Vous admettez que c'est le puma. Maintenant, tenez-vous en repos pendant que je vais vous débiter ma conférence de physiologie.

Aussitôt, sur le ton d'un homme souverainement ennuyé, mais s'échauffant peu à peu, il commença à m'expliquer ses travaux. Il s'exprimait d'une façon très simple et convaincante. De temps à autre, je remarquai dans son ton un accent sarcastique, et bientôt je me sentis rouge de honte à nos positions respectives.

Les créatures que j'avais vues n'étaient pas des

hommes, n'avaient jamais été des hommes. C'étaient des animaux — animaux humanisés — triomphe de la vivisection.

— Vous oubliez tout ce qu'un habile vivisecteur peut faire avec des êtres vivants, disait Moreau. Pour ma part, je me demande encore pourquoi les choses que j'ai essayées ici n'ont pas encore été faites. Sans doute, on a tenté quelques efforts — amputations, ablations, résections, excisions. Sans doute, vous savez que le strabisme peut être produit ou guéri par la chirurgie. Dans les cas d'ablations vous avez toutes sortes de changements sécrédaires, de troubles organiques, de modifications des passions, de transformations dans la sensation des tissus. Je suis certain que vous avez entendu parler de tout cela?

— Sans doute, répondis-je. Mais ces répugnants bipèdes que...

— Chaque chose en son temps, dit-il, avec un geste rassurant. Je commence seulement. Ce sont là des cas ordinaires de transformation. La chirurgie peut faire mieux que cela. On peut construire aussi facilement qu'on détruit ou qu'on transforme. Vous avez entendu parler, peut-être, d'une opération fréquente en chirurgie à laquelle on a recours dans les cas où le nez n'existe plus. Un fragment de peau est enlevé sur le front, reporté sur le nez et il se greffe à sa nouvelle place. C'est une sorte de greffe d'une partie d'un animal sur une autre partie de lui-même. On peut aussi greffer une partie récemment enlevée d'un autre animal. C'est le cas pour les dents, par exemple. La greffe de la peau et de l'os est faite pour faciliter la guérison. Le chirurgien place dans le milieu de la blessure des morceaux de peau coupées sur un autre animal ou des fragments

d'os d'une victime récemment tuée. Vous avez peut-être entendu parler de l'ergot de coq que Hunter avait greffé sur le cou d'un taureau. Et les rats à trompe des zouaves d'Algérie, il faut aussi en parler — monstres confectionnés au moyen d'un fragment de queue d'un rat ordinaire transféré dans une incision faite sur leur museau et reprenant vie dans cette position.

— Des monstres confectionnés! Alors vous voulez dire que...

— Oui. Ces créatures, que vous avez vues, sont des animaux taillés et façonnés en de nouvelles formes. A cela — à l'étude de la plasticité des formes vivantes — ma vie a été consacrée. J'ai étudié pendant des années, acquérant à mesure de nouvelles connaissances. Je vois que vous avez l'air horrifié, et cependant je ne vous dis rien de nouveau. Tout cela se trouve depuis fort longtemps à la surface de l'anatomie pratique, mais personne n'a eu la témérité d'y toucher. Ce n'est pas seulement la forme extérieure d'un animal que je puis changer. La physiologie, le rythme chimique de la créature, peuvent aussi subir une modification durable dont la vaccination et autres méthodes d'inoculation de matières vivantes ou mortes sont des exemples qui vous sont, à coup sûr, familiers. Une opération similaire est la transfusion du sang, et c'est avec cela, à vrai dire, que j'ai commencé. Ce sont là des cas fréquents. Moins ordinaires, mais probablement beaucoup plus hardies étaient les opérations de ces praticiens du moyen-âge qui fabriquaient des nains, des culs-de-jatte, des estropiés et des monstres de foire; des vestiges de cet art se retrouvent encore dans les manipulations préliminaires que subissent les saltimbanques et les acrobates. Victor

Hugo en parle longuement dans l'*Homme qui Rit*... Mais vous comprenez peut-être mieux ce que je veux dire. Vous commencez à voir que c'est une chose possible de transplanter le tissu d'une partie d'un animal à une autre, ou d'un animal à un autre animal, de modifier ses réactions chimiques et ses méthodes de croissance, de retoucher les articulations de ses membres, et en somme de le changer dans sa structure la plus intime.

» Cependant, cette extraordinaire branche de la connaissance n'avait jamais été cultivée, comme une fin et systématiquement, par les investigateurs modernes, jusqu'à ce que je la prenne en main. Diverses choses de ce genre ont été indiquées par quelques tentatives chirurgicales; la plupart des exemples analogues qui vous reviendront à l'esprit ont été démontrés, pour ainsi dire, par accident — par des tyrans, des criminels, par les éleveurs de chevaux et de chiens, par toute sorte d'ignorants et de maladroits travaillant pour des résultats égoïstes et immédiats. Je fus le premier qui soulevai cette question, armé de la chirurgie antiseptique et possédant une connaissance réellement scientifique des lois naturelles.

» On pourrait s'imaginer que cela fut pratiqué en secret auparavant. Des êtres tels que les frères siamois... Et dans les caveaux de l'Inquisition... Sans doute, leur but principal était la torture artistique, mais du moins quelques-uns des inquisiteurs durent avoir une vague curiosité scientifique...

— Mais, interrompis-je, ces choses, ces animaux *parlent!*

Il répondit qu'ils parlaient en effet et continua à démontrer que les possibilités de la vivisection ne s'arrêtent pas à une simple métamorphose physique.

Un cochon peut recevoir une éducation. La structure mentale est moins déterminée encore que la structure corporelle. Dans la science de l'hypnotisme, qui grandit et se développe, nous trouvons la possibilité promise de remplacer de vieux instincts ataviques par des suggestions nouvelles, greffées sur des idées héréditaires et fixes ou prenant leur place. A vrai dire, beaucoup de ce que nous appelons l'éducation morale est une semblable modification artificielle et une perversion de l'instinct combatif; la pugnacité se canalise en courageux sacrifice de soi et la sexualité supprimée en émotion religieuse. La grande différence entre l'homme et le singe est dans le larynx, dit-il, dans la capacité de former délicatement différents sons-symboles par lesquels la pensée peut se soutenir.

Sur ce point, je n'étais pas de son avis, mais avec une certaine incivilité il refusa de prendre garde à mon objection. Il répéta que le fait était exact et continua l'exposé de ses travaux.

Mais je lui demandai pourquoi il avait pris la forme humaine comme modèle. Il me semblait alors, et il me semble encore maintenant, qu'il y avait dans ce choix une étrange perversité.

Il avoua qu'il avait choisi cette forme par hasard.

— J'aurais aussi bien pu transformer des moutons en lamas, et des lamas en moutons. Je suppose qu'il y a dans la forme humaine quelque chose qui appelle à la tournure artistique de l'esprit plus puissamment qu'aucune autre forme animale. Mais je ne me suis pas borné à fabriquer des hommes. Une fois ou deux...

Il se tut pendant un moment.

— Ces années! avec quelle rapidité elles se sont

écoulées! Et voici que j'ai perdu une journée pour vous sauver la vie et que je perds une heure encore à vous donner des explications.

— Mais, dis-je, je ne comprends pas encore. Quelle est votre justification pour infliger toutes ces souffrances? La seule chose qui pourrait à mes yeux excuser la vivisection serait quelque application...

— Précisément, dit-il. Mais, vous voyez, je suis constitué différemment. Nous nous plaçons à des points de vue différents. Vous êtes matérialiste.

— Je ne suis pas matérialiste, interrompis-je vivement.

— A mon point de vue, à mon point de vue. Car c'est justement cette question de souffrance qui nous partage. Tant que la souffrance, qui se voit ou s'entend, vous rendra malade, tant que vos propres souffrances vous mèneront, tant que la douleur sera la base de vos idées sur le mal, sur le péché, vous serez un animal, je vous dis, pensant un peu moins obscurément ce qu'un animal ressent. Cette douleur...

J'eus un haussement d'épaules impatient à de pareils sophismes.

— Mais c'est si peu de chose, continua-t-il. Un esprit réellement ouvert à ce que la science révèle doit se rendre compte que c'est fort peu de chose. Il se peut que, sauf dans cette petite planète, ce grain de poussière cosmique, invisible de la plus proche étoile, il se peut que nulle part ailleurs ne se rencontre cette chose qu'on appelle la souffrance. Les lois vers lesquelles nous nous acheminons en tâtonnant... Mais, même sur cette terre, même parmi tout ce qui vit, qu'est donc la douleur?

En parlant, il tira de sa poche un petit canif

ouvrit une lame, avança son fauteuil de façon que je pusse voir sa cuisse. Puis, choisissant la place, il enfonça délibérément la lame dans sa chair et l'en retira.

— Vous aviez sans doute déjà vu cela. On ne le sent pas plus qu'une piqûre d'épingle. Qu'en conclure? La capacité de souffrir n'est pas nécessaire dans le muscle et ne s'y trouve pas; elle n'est que nécessaire dans la peau, et, dans la cuisse, à peine ici ou là se trouve-t-il un point capable de sentir la douleur. La douleur n'est que notre conseiller médical intime pour nous avertir et nous stimuler. Toute chair vivante n'est pas douloureuse, non plus que les nerfs, ni même tous les nerfs sensoriels. Il n'y a aucune trace de souffrance réelle dans les sensations du nerf optique. Si vous blessez le nerf optique, vous voyez simplement des flamboiements de lumière, de même qu'une lésion du nerf auditif se manifeste simplement par un bourdonnement dans les oreilles. Les végétaux ne ressentent aucune douleur; les animaux inférieurs — il est possible que des animaux tels que l'astérie ou l'écrevisse ne ressentent pas la douleur. Alors, quant aux hommes, plus intelligents ils deviennent et plus intelligemment ils travailleront à leur bien-être et moins nécessaire sera l'aiguillon qui les avertit du danger. Je n'ai encore jamais vu de chose inutile qui ne soit tôt ou tard déracinée et supprimée de l'existence — et vous? Et la douleur devient inutile.

» D'ailleurs je suis un homme religieux, Prendick, comme tout homme sain doit l'être. Il se peut que je me figure être un peu mieux renseigné que vous sur les méthodes du Créateur de ce monde — car j'ai cherché ses lois à *ma* façon, toute ma vie,

tandis que vous, je crois, vous collectionnez des papillons. Et je vous réponds bien que le plaisir et la douleur n'ont rien à voir avec le ciel ou l'enfer. Le plaisir et la douleur!... Bah! Qu'est-ce que l'extase du théologien, sinon la houri de Mahomet dans les ténèbres? Ce grand cas que les hommes et les femmes font du plaisir et de la douleur, Prendick, est la marque de la bête en eux, la marque de la bête dont ils descendent. La souffrance! Le plaisir et la douleur!... Nous ne les sentons qu'aussi longtemps que nous nous roulons dans la poussière.

» Vous voyez, j'ai continué mes recherches dans la voie où elles m'ont mené. C'est la seule façon que je sache de conduire des recherches. Je pose une question, invente quelque méthode d'avoir une réponse et j'obtiens... une nouvelle question. Ceci ou cela est-il possible? Vous ne pouvez vous imaginer ce que cela signifie pour un investigateur, quelle passion intellectuelle s'empare de lui. Vous ne pouvez vous imaginer les étranges délices de ces désirs intellectuels. La chose que vous avez devant vous n'est plus un animal, une créature comme vous, mais un problème. La souffrance par sympathie — tout ce que j'en sais est le souvenir d'une chose dont j'ai souffert il y a bien des années. Je voulais — c'était mon seul désir — trouver la limite extrême de plasticité dans une forme vivante.

— Mais, fis je, c'est une abomination...

— Jusqu'à ce jour je ne me suis nullement préoccupé de l'éthique de la matière. L'étude de la Nature rend un homme au moins aussi impitoyable que la Nature. J'ai poursuivi mes recherches sans me soucier d'autre chose que de la question que je voulais résoudre et les matériaux... ils sont là-bas, dans

les huttes... Il y a bientôt onze ans que nous sommes venus ici, Montgomery et moi, avec six Canaques. Je me rappelle la verte tranquillité de l'île et l'océan vide autour de nous, comme si c'était hier. L'endroit semblait m'attendre.

» Les provisions furent débarquées et l'on construisit la maison. Les Canaques établirent leurs huttes près du ravin. Je me mis à travailler ici sur ce que j'avais apporté. Au début, des choses désagréables arrivèrent. Je commençai avec un mouton, mais, après un jour et demi de travail, mon scalpel glissa et la bête mourut; je pris un autre mouton; j'en fis une chose de douleur et de peur et bandai ses blessures pour qu'il guérît. Une fois fini, il me sembla parfaitement humain, mais quand je le revis, j'en fus mécontent. Il se rappelait de moi, éprouvait une terreur indicible et n'avait pas plus d'esprit qu'un mouton. Plus je le regardais, plus il me semblait difforme, et enfin je fis cesser les misères de ce monstre. Ces animaux sans courage, ces êtres craintifs et sensibles, sans la moindre étincelle d'énergie combative pour affronter la souffrance, ne valent rien pour confectionner des hommes.

» Puis, je pris un gorille que j'avais, et avec lui, travaillant avec le plus grand soin, venant à bout de chaque difficulté, l'une après l'autre, je fis mon premier homme. Toute une semaine, jour et nuit, je le façonnai; c'était surtout son cerveau qui avait besoin d'être retouché; il fallut y ajouter grandement et le changer beaucoup. Quand j'eus fini et qu'il fut là devant moi, lié, bandé, immobile, je jugeai que c'était un beau spécimen du type négroïde. Je ne le quittai que quand je fus certain qu'il survivrait, et je vins dans cette pièce, où je trouvai

Montgomery dans un état assez semblable au vôtre. Il avait entendu quelques-uns des cris de la bête à mesure qu'elle s'humanisait, des cris comme ceux qui vous ont tellement troublé. Je ne l'avais pas admis entièrement dans mes confidences, tout d'abord. Les Canaques, eux aussi, s'étaient mis martel en tête, et ma seule vue les effarouchait. Je regagnai la confiance de Montgomery, jusqu'à un certain point, mais nous eûmes toutes les peines du monde à empêcher les Canaques de déserter. A la fin, ils y réussirent, et nous perdîmes ainsi le yacht. Je passai de nombreuses journées à faire l'éducation de ma brute — en tout trois ou quatre mois. Je lui enseignai les rudiments de l'anglais, lui donnai quelque idée des nombres, lui fis même lire l'alphabet. Mais il avait le cerveau lent — bien que j'aie vu des idiots plus lents certainement. Il commença avec la table rase, mentalement, il n'avait dans son esprit aucun souvenir de ce qu'il avait été. Quand ses cicatrices furent complètement fermées, qu'il ne fut plus raide et endolori, qu'il put dire quelques mots, je l'emmenai là-bas et le présentai aux Canaques comme un nouveau compagnon.

» D'abord, ils eurent horriblement peur de lui — ce qui m'offensa quelque peu, car j'éprouvais un certain orgueil de mon œuvre — mais ses manières paraissaient si douces, et il était si abject, qu'au bout de peu de temps ils l'acceptèrent et prirent en main son éducation. Il apprenait avec rapidité, imitant et s'appropriant tout, et il se construisit une cabane, mieux faite même, me sembla-t-il, que leurs huttes. Il y en avait un parmi eux, vaguement missionnaire, qui lui apprit à lire ou du moins à épeler, lui donna quelques idées rudimen-

taires de moralité, mais il paraît que les habitudes de la bête n'étaient pas tout ce qu'il y avait de plus désirable.

» Après cela, je pris quelques jours de repos, et j'eus l'idée de rédiger un exposé de toute l'affaire pour réveiller les physiologistes européens. Mais, une fois, je trouvai ma créature perchée dans un arbre, jacassant et faisant des grimaces à deux des Canaques qui l'avaient taquinée. Je la menaçai, lui reprochai l'inhumanité d'un tel procédé, réveillai chez lui le sens de la honte, et revins ici, résolu à faire mieux encore avant de faire connaître le résultat de mes travaux. Et j'ai fait mieux; mais, quoi qu'il en soit, les brutes rétrogradent, la bestialité opiniâtre reprend jour après jour le dessus. J'ai l'intention de faire mieux encore. J'en viendrai à bout. Ce puma...

» Mais revenons au récit. Tous les Canaques sont morts maintenant. L'un tomba par-dessus bord, de la chaloupe; un autre mourut d'une blessure au talon qu'il empoisonna, d'une façon quelconque, avec du jus de plante. Trois s'enfuirent avec le yacht et furent noyés, je le suppose et je l'espère. Le dernier... fut tué. Mais — je les ai remplacés. Montgomery se comporta d'abord comme vous étiez disposé à le faire, puis...

— Qu'est devenu l'autre, demandai-je vivement, l'autre Canaque qui a été tué?

— Le fait est qu'après que j'eus fabriqué un certain nombre de créatures humaines, je fis un être...

Il hésita.

— Eh! bien? dis-je.

— Il fut tué.

— Je ne comprends pas. Voulez-vous dire que...

— Il tua le Canaque... oui. Il tua plusieurs autres choses qu'il attrapa. Nous le pourchassâmes pendant deux jours. Il avait été lâché par accident — je n'avais pas eu l'intention de le mettre en liberté. Il n'était pas fini. C'était simplement une expérience. Une chose sans membres qui se tortillait sur le sol à la façon d'un serpent. Ce monstre était d'une force immense et rendu furieux par la douleur; il avançait avec une grande rapidité, de l'allure roulante d'un marsouin qui nage. Il se cacha dans les bois pendant quelques jours, s'en prenant à tout ce qu'il rencontrait, jusqu'à ce que nous nous fussions mis en chasse; alors il se traîna dans la partie nord de l'île, et nous nous divisâmes pour le cerner. Montgomery avait insisté pour se joindre à moi. Le Canaque avait une carabine et quand nous trouvâmes son corps, le canon de son arme était tordu en forme d'S et presque traversé à coups de dents... Montgomery abattit le monstre d'un coup de fusil... Depuis lors, je m'en suis tenu à l'idéal de l'humanité... excepté pour de petites choses.

Il se tut. Je demeurai silencieux, examinant son visage.

— Ainsi, reprit-il, pendant vingt ans entiers — en comptant neuf ans en Angleterre — j'ai travaillé, et il y a encore quelque chose dans tout ce que je fais qui déjoue mes plans, qui me mécontente, qui me provoque à de nouveaux efforts. Quelquefois je dépasse mon niveau, d'autres fois je tombe au-dessous, mais toujours je reste loin des choses que je rêve. La forme humaine, je puis l'obtenir maintenant, presque avec facilité, qu'elle soit souple et gracieuse, ou lourde et puissante, mais souvent j'ai de l'embarras avec les mains et les griffes — appen-

dices douloureux que je n'ose pas façonner trop librement. Mais c'est la greffe et la transformation subtiles qu'il faut faire subir au cerveau qui sont mes principales difficultés. L'intelligence reste souvent singulièrement primitive, avec d'inexplicables lacunes, des vides inattendus. Et le moins satisfaisant de tout est quelque chose que je ne puis atteindre, quelque part — je ne puis déterminer où — dans le siège des émotions. Des appétits, des instincts, des désirs qui nuisent à l'humanité, un étrange réservoir caché qui éclate soudain et inonde l'individualité tout entière de la créature, de colère, de haine ou de crainte. Ces êtres que j'ai façonnés vous ont paru étranges et dangereux aussitôt que vous avez commencé à les observer, mais à moi, aussitôt que je les ai achevés, ils me semblent être indiscutablement des êtres humains. C'est après, quand je les observe, que ma conviction disparaît. D'abord, un trait animal, puis un autre, se glisse à la surface et m'apparaît flagrant. Mais j'en viendrai à bout, encore. Chaque fois que je plonge une créature vivante dans ce bain de douleur cuisante, je me dis : cette fois, toute l'animalité en lui sera brûlée, cette fois je vais créer de mes mains une créature raisonnable. Après tout, qu'est-ce que dix ans? Il a fallu des centaines de milliers d'années pour faire l'homme.

Il parut plongé dans de profondes pensées.

— Mais j'approche du but, je saurai le secret. Ce puma que je...

Il se tut encore.

— Et ils rétrogradent, reprit-il. Aussitôt que je n'ai plus la main dessus, la bête commence à reparaître, à revendiquer ses droits...

Un autre long silence se fit.

— Alors, dis-je, vous envoyez dans les repaires du ravin les monstres que vous fabriquez.

— Ils y vont. Je les lâche quand je commence à sentir la bête en eux, et bientôt, ils sont là-bas. Tous, ils redoutent cette maison et moi. Il y a dans le ravin une parodie d'humanité. Montgomery en sait quelque chose, car il s'immisce dans leurs affaires. Il en a dressé un ou deux à nous servir. Il en a honte, mais je crois qu'il a une sorte d'affection pour quelques-uns de ces êtres. C'est son affaire, ça ne me regarde pas. Ils me donnent une impression de raté qui me dégoûte. Ils ne m'intéressent pas. Je crois qu'ils suivent les règles que le missionnaire canaque a indiquées et qu'ils ont une sorte d'imitation dérisoire de vie rationnelle — les pauvres brutes! Ils ont quelque chose qu'ils appellent *la Loi*, ils chantent des mélopées où ils proclament *tout à lui*. Ils construisent eux-mêmes leurs repaires, recueillent des fruits et arrachent des herbes — s'accouplent même. Mais je ne vois clairement dans tout cela, dans leurs âmes mêmes, rien autre chose que des âmes de bêtes, de bêtes qui périssent — la colère et tous les appétits de vivre et de se satisfaire... Pourtant, ils sont étranges, bizarres — complexes comme tout ce qui vit. Il y en a eux une sorte de tendance vers quelque chose de supérieur — en partie faite de vanité, en partie d'émotion cruelle superflue, en partie de curiosité gaspillée. Ce n'est qu'une singerie, une raillerie... J'ai quelque espoir pour ce puma. J'ai laborieusement façonné sa tête et son cerveau...

» Et maintenant, continua-t-il — en se levant après un long intervalle de silence pendant lequel nous avions l'un et l'autre suivi nos pensées — que dites-vous de tout cela? Avez-vous encore peur de moi?

Je le regardai, et vis simplement un homme pâle, à cheveux blancs, avec des yeux calmes. Sous sa remarquable sérénité, l'aspect de beauté, presque, qui résultait de sa régulière tranquillité et de sa magnifique carrure, il aurait pu faire bonne figure parmi cent autres vieux gentlemen respectables. J'eus un frisson. Pour répondre à sa seconde question, je lui tendis un revolver.

— Gardez-les, fit-il en dissimulant un bâillement.

Il se leva, me considéra un moment, et sourit.

— Vous avez eu deux journées bien remplies.

Il resta pensif un instant et sortit par la porte intérieure. Je donnai immédiatement un tour de clef à la porte extérieure.

Je m'assis à nouveau, plongé un certain temps dans un état de stagnation, une sorte d'engourdissement, si las, mentalement, physiquement et émotionnellement, que je ne pouvais conduire mes pensées au delà du point où il les avait menées. La fenêtre me contemplait comme un grand œil noir. Enfin, avec un effort, j'éteignis la lampe et m'étendis dans le hamac. Je fus bientôt profondément endormi.

IX

LES MONSTRES

Je m'éveillai de très bonne heure, ayant encore claire et nette à l'esprit l'explication de Moreau. Quittant le hamac, j'allai jusqu'à la porte m'assurer que la clef était tournée. Puis je tirai sur la barre de la fenêtre que je trouvai fixée solidement. Sachant que ces créatures d'aspect humain n'étaient en réalité que des monstres animaux, de grotesques parodies d'humanité, j'éprouvais une inquiétude

vague de ce dont ils étaient capables, et cette impression était bien pire qu'une crainte définie. On frappa à la porte et j'entendis la voix glutinante de M'ling qui parlait. Je mis un des revolvers dans ma poche, gardant l'autre à la main, et j'allai lui ouvrir.

— Bonjour, messié, dit-il, apportant, avec l'habituel déjeuner d'herbes bouillies, un lapin mal cuit.

Montgomery le suivait. Son œil rôdeur remarqua la position de mon bras et il sourit de travers.

Le puma, ce jour-là, restait en repos pour hâter sa guérison; mais Moreau, dont les habitudes étaient singulièrement solitaires, ne se joignit pas à nous. J'entamai la conversation avec Montgomery pour éclaircir un peu mes idées au sujet de la vie que menaient les bipèdes du navire. Je désirais vivement savoir, en particulier, comment il se faisait que ces monstres ne tombaient pas sur Moreau et Montgomery et ne se déchiraient pas entre eux.

Il m'expliqua que leur relative sécurité, à Moreau et à lui, était due à la cérébralité limitée de ces monstres. En dépit de leur intelligence augmentée, et de la tendance rétrograde vers leurs instincts animaux, ils possédaient certaines idées fixes, implantées par Moreau dans leur esprit, qui bornaient absolument leur imagination. Ils étaient pour ainsi dire hypnotisés, on leur avait dit que certaines choses étaient impossibles, que d'autres ne devaient pas être faites, et ces prohibitions s'entremêlaient dans la contexture de leurs esprits jusqu'à annihiler toute possibilité de désobéissance ou de discussion. Certaines choses, cependant, pour lesquelles le vieil instinct était en conflit avec

les intentions de Moreau, se trouvaient moins stables. Une série de propositions appelées : *la Loi*, — les litanies que j'avais entendues — bataillaient dans leurs cerveaux contre les appétits profondément enracinés et toujours rebelles de leur nature animale. Ils répétaient sans cesse cette loi et la transgressaient sans cesse. Montgomery et Moreau déployaient une surveillance particulière pour leur laisser ignorer le goût du sang. Ils redoutaient les suggestions inévitables de cette saveur.

Montgomery me conta que le joug de la loi, spécialement parmi les monstres félins, s'affaiblissait singulièrement à la nuit tombante ; l'animal, en eux, était alors prédominant ; au crépuscule, un esprit d'aventure les agitait et ils osaient alors des choses qui ne leur seraient pas venues à l'idée pendant le jour. C'est à cela que j'avais dû d'être pourchassé par l'Homme-Léopard, le soir de mon arrivée. Mais, dans les premiers temps de mon séjour, ils n'osaient enfreindre la loi que furtivement et après le coucher du soleil ; au grand jour, il y avait, latent, un respect général pour les diverses prohibitions.

C'est ici peut-être le moment de donner quelques faits et détails généraux sur l'île et ses habitants. L'île, basse au-dessus de la mer, avait avec ses contours irréguliers une superficie totale d'environ huit ou dix kilomètres carrés. Elle était d'origine volcanique et elle était flanquée de trois côtés par des récifs de corail. Quelques fumerolles, dans la partie nord, et une source chaude étaient les seuls vestiges restants des forces qui avaient originellement été sa cause. De temps à autre une faible secousse de tremblement de terre se faisait sentir, et quelquefois les paisibles spirales de fumées qui

montaient vers le ciel devenaient tumultueuses sous des jets violents de vapeurs. Mais c'était tout. Montgomery m'informa que la population s'élevait maintenant à plus de soixante de ces étranges créations de Moreau, sans compter les monstruosités moins considérables qui vivaient cachées dans les fourrés du sous-bois et n'avaient pas forme humaine. En tout, il en avait fabriqué cent vingt, mais un grand nombre était mort, et d'autres, comme le monstre rampant dont il m'avait parlé, avaient fini tragiquement. En réponse à une question que je lui posai, Montgomery me dit qu'ils donnaient réellement naissance à des rejetons, mais que ceux-ci généralement ne vivaient pas, ou qu'ils ne donnaient aucun signe d'avoir hérité des caractéristiques humaines imposées à leurs parents. Quand ils vivaient, Moreau les prenait pour leur parfaire une forme humaine. Les femelles étaient moins nombreuses que les mâles et exposées à mille persécutions sournoises, malgré la monogamie qu'enjoignait la loi.

Il me serait impossible de décrire en détail ces animaux-hommes — mes yeux ne sont nullement exercés et malheureusement je ne sais pas dessiner. Ce qu'il y avait, peut-être, de plus frappant dans leur aspect général était une disproportion énorme entre leurs jambes et la longueur de leur buste; et cependant, si relative est notre conception de la grâce que mon œil s'habitua à leurs formes, et à la fin je fus presque d'accord avec leur propre conviction que mes longues cuisses étaient dégingandées. Un autre point important était le port de la tête en avant et la courbure accentuée et bestiale de la colonne vertébrale. A l'Homme-Singe lui-même il manquait cette cambrure immense du dos, qui

rend la forme humaine si gracieuse. La plupart de ces bipèdes avaient les épaules gauchement arrondies et leurs courts avant-bras leurs battaient les flancs. Quelques-uns à peine étaient visiblement poilus — du moins tant que dura mon séjour dans l'île.

Une autre difformité des plus évidentes était celle de leurs faces, qui, presque toutes, étaient prognathes, mal formées à l'articulation des mâchoires, près des oreilles, avec des nez larges et protubérants, une chevelure très épaisse, hérissée, et souvent des yeux étrangement colorés ou étrangement placés. Aucun de ces bipèdes ne savait rire, bien que l'Homme-Singe ait été capable d'une sorte de ricanement babillard. En dehors de ces caractères généraux, leurs têtes avaient peu de chose en commun ; chacune conservait les qualités de son espèce particulière : l'empreinte humaine dénaturait, sans le dissimuler, le léopard, le taureau, la truie, l'animal ou les animaux divers avec lesquels la créature avait été confectionnée. Les voix, aussi, variaient extrêmement. Les mains étaient toujours mal formées, et bien que j'aie été surpris parfois de ce qu'elles avaient d'humanité imprévue, il manquait à la plupart le nombre normal des doigts, ou bien elles étaient munies d'ongles bizarres, ou dépourvues de toute sensibilité tactile.

Les deux bipèdes les plus formidables étaient l'Homme-Léopard et une créature mi-hyène et mi-porc. De dimensions plus grandes étaient les trois Hommes-Taureaux qui ramaient dans la chaloupe. Puis, venaient ensuite l'homme au poil argenté qui était l'enseigneur de la Loi, M'ling, et une sorte de satyre fait de singe et de chèvre. Il y avait encore trois Hommes-Porcs et une Femme-Porc, une Femme-Rhinocéros et plusieurs autres femelles

dont je ne vérifiai pas les origines, plusieurs Hommes-Loups, un Homme-Ours et Taureau et un Homme-Chien du Saint-Bernard. J'ai déjà décrit l'Homme-Singe, et il y avait aussi une vieille femme particulièrement détestable et puante, faite de femelles d'ours et de renard et que j'eus en horreur dès le début. Elle était, disait-on, une fanatique de la Loi. De plus, il y avait un certain nombre de créatures plus petites.

D'abord, j'éprouvai une répulsion insurmontable à l'égard de ces êtres, sentant trop vivement qu'ils étaient encore des brutes, mais insensiblement je m'habituai quelque peu à eux, et, d'ailleurs, je fus influencé par l'attitude de Montgomery envers eux. Il était depuis si longtemps en leur compagnie qu'il en était venu à les considérer presque comme des êtres humains normaux — le temps de sa jeunesse à Londres lui semblait un passé glorieux qu'il ne retrouverait plus. Une fois par an seulement, il allait à Arica pour trafiquer avec l'agent de Moreau, qui faisait, en cette ville, commerce d'animaux. Ce n'est pas dans ce village maritime de métis espagnols qu'il rencontrait de beaux types d'humanité, et les hommes, à bord du vaisseau, lui semblaient d'abord, me dit-il, tout aussi étranges que les hommes-animaux de l'île l'étaient pour moi — les jambes démesurément longues, la face aplatie, le front proéminent, méfiants, dangereux, insensibles. De fait, il n'aimait pas les hommes et son cœur s'était ému pour moi, pensait-il, parce qu'il m'avait sauvé la vie.

Je me figurai même qu'il avait une sorte de sournoise bienveillance pour quelques-unes de ces brutes métamorphosées, une sympathie perverse pour cer-

taines de leurs manières de faire, qu'il s'efforça d'abord de me cacher.

M'ling, le bipède à la face noire, son domestique, le premier des monstres que j'avais rencontrés, ne vivait pas avec les autres à l'extrémité de l'île, mais dans une sorte de chenil adossé à l'enclos. Il n'était pas aussi intelligent que l'Homme-Singe, mais beaucoup plus docile, et c'est lui qui de tous les monstres avait l'aspect le plus humain. Montgomery lui avait appris à préparer la nourriture et en un mot à s'acquitter de tous les menus soins domestiques qu'on lui demandait. C'était un spécimen complexe de l'horrible habileté de Moreau, un ours mêlé de chien et de bœuf, et l'une des plus laborieusement composées de ses créatures. M'ling traitait Montgomery avec un dévouement et une tendresse étranges ; quelquefois celui-ci le remarquait, le caressait, lui donnant des noms mi-moqueurs et mi-badins, à quoi le pauvre être cabriolait avec une extraordinaire satisfaction ; d'autres fois, quand Montgomery avait absorbé quelques doses de whisky, il le frappait à coups de pieds et de poing, lui jetait des pierres et lui lançait des fusées allumées. Mais bien ou mal traité, M'ling n'aimait rien tant que d'être près de lui.

Je m'habituais donc à ces monstres, si bien que mille choses qui m'avaient semblé contre nature et répugnantes devenaient rapidement naturelles et ordinaires. Toute chose dans l'existence emprunte, je suppose, sa couleur à la tonalité moyenne de ce qui nous entoure : Montgomery et Moreau étaient trop individuels et trop particuliers pour que je pusse, d'après eux, garder bien définies mes impressions générales d'humanité. Si j'apercevais quelqu'une des créatures bovines — celles de la cha-

loupe — marchant pesamment à travers les broussailles du sous-bois, il m'arrivait de me demander, d'essayer de voir en quoi ils différaient de quelque rustre réellement humain cheminant péniblement vers sa cabane après son labeur mécanique quotidien, ou bien, rencontrant la femme-renard et ours, à la face pointue et mobile, étrangement humaine avec son expression de ruse réfléchie, je m'imaginais l'avoir rencontrée déjà, dans quelque rue mal famée de grande ville.

Cependant, de temps à autre, l'animal m'apparaissait en eux hors de doute et sans démenti possible. Un homme laid et, selon toute apparence, un sauvage aux épaules contrefaites, accroupi à l'entrée d'une cabane, étirait soudain ses membres et bâillait, montrant, avec une effrayante soudaineté, des incisives aiguisées et des canines acérées brillantes et affilées comme des rasoirs. Dans quelque étroit sentier, si je regardais, avec une audace passagère, dans les yeux de quelque agile femelle, j'apercevais soudain, avec un spasme de répulsion, leurs pupilles fendues, ou, abaissant le regard, je remarquais la griffe recourbée avec laquelle elle maintenait sur ses reins son lambeau de vêtement. C'est, d'ailleurs, une chose curieuse et dont je ne saurais donner de raison,que ces étranges créatures, ces femelles, eurent, dans les premiers temps de mon séjour, le sens instinctif de leur répugnante apparence et montrèrent en conséquence une attention plus qu'humaine pour la décence et le décorum extérieur.

Mais mon inexpérience del'art d'écrire me trahit et je m'égare hors du sujet de mon récit. Après que j'eus déjeunéavec Montgomery, nous partîmes tous deux pour voir, à l'extrémité de l'île, la fume-

rolle et la source chaude dans les eaux brûlantes de laquelle j'avais pataugé le jour précédent. Nous avions chacun un fouet et un revolver chargé. En traversant un fourré touffu, nous entendîmes crier un lapin; nous nous arrêtâmes, aux écoutes, mais n'entendant plus rien nous nous remîmes en route et nous eûmes bientôt oublié cet incident. Montgomery me fit remarquer certains petits animaux rosâtres qui avaient des pattes de derrière fort longues et couraient par bonds dans les broussailles; il me dit que c'étaient des créatures que Moreau avait inventées et fabriquées avec la progéniture des grands bipèdes. Il avait espéré qu'ils pourraient fournir de la viande pour les repas, mais l'habitude qu'ils avaient, comme parfois les lapins, de dévorer leurs petits avait fait échouer ce projet. J'avais rencontré déjà quelques-unes de ces créatures la nuit où je fus poursuivi par l'Homme-Léopard et, la veille, quand je fuyais devant Moreau. Par hasard, l'un de ces animaux, en courant pour nous éviter, sauta dans le trou qu'avaient fait les racines d'un arbre renversé par le vent. Avant qu'il ait pu se dégager nous réussîmes à l'attraper; il se mit à cracher, à égratigner comme un chat, en secouant vigoureusement son arrière-train, il essaya même de mordre, mais ses dents étaient trop faibles pour faire autre chose que pincer légèrement. La bête me parut être une jolie petite créature et Montgomery m'ayant dit qu'elles ne creusaient jamais de terrier et avaient des habitudes de propreté parfaite, je suggérai que cette espèce d'animal pourrait être avec avantage substituée au lapin ordinaire dans les parcs.

Nous vîmes aussi, sur notre route, un tronc rayé de longues égratignures et par endroits pro-

fondément entamé. Montgomery me le fit remarquer.

— Ne pas griffer l'écorce des arbres, c'est la Loi, dit-il. Ils ont vraiment l'air de s'en soucier.

C'est après cela, je crois, que nous rencontrâmes le Satyre et l'Homme-Singe. Le Satyre était un souvenir classique de la part de Moreau, avec sa face d'expression ovine comme le type sémite accentué, sa voix comme un bêlement rude et ses extrémités inférieures sataniques. Il mâchait quelque fruit à cosse au moment où il nous croisa. Les deux bipèdes saluèrent Montgomery.

— Salut à l'Autre avec le fouet, firent-ils.

— Il y en a un troisième avec un fouet, dit Montgomery. Ainsi, gare à vous.

— Ne l'a-t-on pas fabriqué ? demanda l'Homme-Singe. Il a dit... Il a dit qu'on l'avait fabriqué.

Le Satyre m'examina curieusement.

— Le troisième avec le fouet, celui qui marche en pleurant dans la mer, a une pâle figure mince.

— Il a un long fouet mince, dit Montgomery.

— Hier, il saignait et il pleurait, dit le Satyre. Vous ne saignez pas et vous ne pleurez pas. Le Maître ne saigne pas et il ne pleure pas.

— La méthode Ollendorff, par cœur, railla Montgomery. Vous saignerez et vous pleurerez si vous n'êtes pas sur vos gardes.

— Il a cinq doigts — il est un cinq-doigts comme moi, dit l'Homme-Singe.

— Allons ! partons, Prendick ! fit Montgomery en me prenant le bras, et nous nous remîmes en route.

Le Satyre et l'Homme-Singe continuèrent à nous observer et à se communiquer leurs remarques.

— Il ne dit rien, fit le Satyre. Les hommes ont des voix.

— Hier, il m'a demandé des choses à manger; il ne savait pas, répliqua l'Homme-Singe.

Puis ils parlèrent encore un instant et j'entendis le Satyre qui ricanait bizarrement.

Ce fut en revenant que nous trouvâmes les restes du lapin mort. Le corps rouge de la pauvre bestiole avait été mis en pièces, la plupart des côtes étaient visibles et la colonne vertébrale évidemment rongée.

A cette vue, Montgomery s'arrêta.

— Bon Dieu ! fit-il.

Il se baissa pour ramasser quelques vertèbres brisées et les examiner de plus près.

— Bon Dieu ! répéta-t-il, qu'est-ce que cela veut dire ?

— Quelqu'un de vos carnivores s'est souvenu de ses habitudes anciennes, dis-je, après un moment de réflexion. Ces vertèbres ont été mordues de part en part.

Il restait là, les yeux fixes, la face pâle et les lèvres tordues.

— Ça ne dit rien de bon, fit-il lentement.

— J'ai vu quelque chose de ce genre, dis-je, le jour même de mon arrivée.

— Le diable s'en mêle, alors? Qu'est-ce que c'était ?

— Un lapin avec la tête arrachée.

— Le jour de votre arrivée ?

— Le soir même, dans le sous-bois, derrière l'enclos, quand je suis sorti, avant la tombée de la nuit. La tête était complètement tordue et arrachée.

Il fit entendre, entre ses dents, un long sifflement.

— Et qui plus est, j'ai idée que je connais celle de vos brutes qui a fait le coup. Ce n'est qu'un soupçon pourtant. Avant de trouver le lapin, j'avais vu

l'un de vos monstres qui buvait dans le ruisseau.

— En lapant avec sa langue?

— Oui.

— Ne pas laper pour boire, c'est la Loi. Ils s'en moquent pas mal de la Loi, hein, quand Moreau n'est pas derrière leur dos ?

— C'était la brute qui m'a poursuivi.

— Naturellement, dit Montgomery. C'est tout juste ce que font les carnivores. Après avoir tué, ils boivent. C'est le goût du sang, vous savez.

— Comment était-elle, cette brute ? demanda-t-il encore. Pourriez-vous la reconnaître ?

Il jeta un regard autour de nous, les jambes écartées au-dessus des restes du lapin mort, ses yeux errant parmi les ombres et les écrans de verdure, épiant les pièges et les embûches de la forêt qui nous entourait.

— Le goût du sang, répéta-t-il.

Il prit son revolver, examina les cartouches et le replaça. Puis il se mit à tirer sur sa lèvre pendante.

— Je crois que je reconnaîtrais parfaitement le monstre.

— Mais alors il nous faudrait *prouver* que c'est lui qui a tué le lapin, dit Montgomery. Je voudrais bien n'avoir jamais amené ici ces pauvres bêtes.

Je voulais me remettre en chemin, mais il restait là, méditant sur ce lapin mutilé comme sur une profonde énigme. Bientôt, avançant peu à peu, je ne pus plus voir les restes du lapin.

— Allons, venez-vous ? criai-je.

Il tressaillit et vint me rejoindre.

— Vous voyez, dit-il presque à voix basse, nous leur avons inculqué à tous de ne manger rien de ce

qui se meut sur le sol. Si, par accident, quelque brute a goûté du sang...

Nous avançâmes un moment en silence.

— Je me demande ce qui a bien pu arriver, se dit-il. J'ai fait une rude bêtise l'autre jour, continua-t-il après une pause. Cette espèce de brute qui me sert... Je lui ai montré à dépouiller et à cuire un lapin. C'est bizarre... Je l'ai vu qui se léchait les mains... Cela ne m'était pas venu à l'idée... Il nous faut y mettre un terme. Je vais en parler à Moreau.

Il ne put penser à rien autre pendant le retour.

Moreau prit la chose plus sérieusement encore que Montgomery, et je n'ai pas besoin de dire que leur évidente consternation me gagna aussitôt.

— Il faut faire un exemple, dit Moreau. Je n'ai pas le moindre doute que l'Homme-Léopard ne soit le coupable. Mais comment le prouver? Je voudrais bien, Montgomery, que vous ayez résisté à votre goût pour la viande et que vous n'ayez pas amené ces nouveautés excitantes. Avec cela, nous pouvons nous trouver maintenant dans une fâcheuse impasse.

— J'ai agi comme un imbécile, dit Montgomery, mais le mal est fait. Et puis, vous n'y aviez pas fait d'objection.

— Il faut nous occuper de la chose sans tarder, dit Moreau. Je suppose, si quelque événement survenait, que M'ling pourrait s'en tirer de lui-même?

— Je ne suis pas si sûr que cela de M'ling, dit Montgomery; j'ai peur d'apprendre à le mieux connaître.

X

LA CHASSE A L'HOMME-LÉOPARD

Dans l'après-midi, Moreau, Montgomery et moi,

suivis de M'ling, nous nous dirigeâmes, à travers l'Ile, vers les huttes du ravin. Nous avions tous trois des armes. M'ling portait un rouleau de fil de fer et une petite hachette qui lui servait à fendre le bois, et Moreau avait, pendue en bandoulière, une grande corne de berger.

— Vous allez voir une assemblée de toute la bande, dit Montgomery. C'est un joli spectacle.

Moreau ne prononça pas une parole pendant toute la route, mais une ferme résolution semblait figer les traits lourds de sa figure encadrée de blanc.

Nous traversâmes le ravin, au fond duquel bouillonnait le courant d'eau chaude, et nous suivîmes le sentier tortueux à travers les roseaux jusqu'à ce que nous eussions atteint une large étendue couverte d'une épaisse substance jaune et poudreuse, qui était, je crois, du soufre. Par delà un épaulement des falaises, la mer scintillait. Nous arrivâmes à une sorte d'amphithéâtre naturel, peu profond, où tous quatre nous fîmes halte. Alors Moreau souffla dans son cor, dont la voix retentissante rompit le calme assoupissement de l'après-midi tropicale. Il devait avoir les poumons solides. Le son large se répercuta d'écho en écho jusqu'à une intensité assourdissante.

— Ah! ah ! fit Moreau, en laissant l'instrument retomber à son côté.

Immédiatement, il y eut parmi les roseaux jaunes des craquements et des bruits de voix, venant de l'épaisse jungle verte qui garnissait le marécage à travers lequel je m'étais aventuré le jour précédent. Alors, en trois ou quatre endroits, au bord de l'étendue sulfureuse, parurent les grotesques formes des bêtes humaines, se hâtant dans notre direction. Je ne pouvais m'empêcher de ressentir une horreur

croissante à mesure que j'apercevais, l'un après l'autre, ces monstres surgir des arbres et des roseaux et trotter en traînant les pattes sur la poussière surchauffée. Mais Moreau et Montgomery, calmes, restaient là, et, par force, je demeurai auprès d'eux. Le premier qui arriva fut le Satyre, étrangement irréel, bien qu'il projetât une ombre et secouât la poussière avec ses pieds fourchus ; après lui, des broussailles, vint un monstrueux butor, tenant du cheval et du rhinocéros et mâchonnant une paille en s'avançant; puis apparurent la Femme-Porc et les deux Femmes-Loups; ensuite la sorcière Ours-Renard avec ses yeux rouges dans sa face pointue et rousse, et d'autres encore, — tous s'empressant et se hâtant. A mesure qu'ils approchaient, ils se mettaient à faire des courbettes devant Moreau et à chanter, sans se soucier les uns des autres, des fragments de la seconde moitié des litanies de la Loi.

— A lui la main qui blesse ; à lui la main qui blesse; à lui la main qui guérit, et ainsi de suite.

Arrivés à une distance d'environ trente mètres, ils s'arrêtaient et, se prosternant sur les genoux et les coudes, se jetaient de la poussière sur la tête. Imaginez-vous la scène, si vous le pouvez : nous autres trois, vêtus de bleu, avec notre domestique difforme et noir, debout dans un large espace de poussière jaune, étincelant sous le soleil ardent, et entourés par ce cercle rampant et gesticulant de monstruosités, quelques-unes presque humaines dans leur expression et leurs gestes souples, d'autres semblables à des estropiés, ou si étrangement défigurées qu'on eût dit les êtres qui hantent nos rêves les plus sinistres. Au delà, se trouvaient d'un côté les lignes onduleuses des roseaux, de l'autre,

un dense enchevêtrement de palmiers nous séparant du ravin des huttes et, vers le Nord, l'horizon brumeux du Pacifique.

— Soixante-deux, soixante-trois, compta Moreau, il en manque quatre.

— Je ne vois pas l'Homme-Léopard, dis-je.

Tout à coup Moreau souffla une seconde fois dans son cor, et à ce son, toutes les bêtes humaines se roulèrent et se vautrèrent dans la poussière. Alors se glissant furtivement hors des roseaux, rampant presque et essayant de rejoindre le cercle des autres derrière le dos de Moreau, parut l'Homme-Léopard. Le dernier qui vint fut le petit Homme-Singe. Les autres, échauffés et fatigués par leurs gesticulations, lui lancèrent de mauvais regards.

— Assez! cria Moreau, de sa voix sonore et ferme.

Toutes les bêtes s'assirent sur leurs talons et cessèrent leur adoration

— Où est celui qui enseigne la Loi? demanda Moreau.

Le monstre au poil gris s'inclina jusque dans la poussière.

— Dis les paroles, ordonna Moreau.

Aussitôt l'assemblée agenouillée, tous balançant régulièrement leurs torses et lançant la poussière sulfureuse en l'air de la main gauche et de la main droite alternativement, entonnèrent une fois de plus leur étrange litanie.

Quand ils arrivèrent à la phrase : ne pas manger de chair ni de poisson, c'est la Loi, Moreau étendit sa longue main blanche:

— Stop, cria-t-il.

Et un silence absolu tomba.

Je crois que tous savaient et redoutaient ce qui

allait venir. Mon regard parcourut le cercle de leurs étranges faces.

Quand je vis leurs attitudes frémissantes et la terreur furtive de leurs yeux brillants, je m'étonnai d'avoir pu les prendre un instant pour des hommes.

— Cette Loi a été transgressée, dit Moreau.

— Nul n'échappe! s'exclama le monstre sans figure au poil argenté.

— Nul n'échappe! répéta le cercle des bêtes agenouillées.

— Qui l'a transgressée? cria Moreau, et son regard acéré parcourut leurs figures, tandis qu'il faisait claquer son fouet.

L'Hyène-Porc, me sembla-t-il, parut fort craintive et abattue, et j'eus la même impression pour l'Homme-Léopard. Moreau se tourna vers ce dernier qui se coucha félinement devant lui, avec le souvenir et la peur d'infinis tourments.

— Qui est celui-là? cria Moreau d'une voix de tonnerre.

— Malheur à celui qui transgresse la Loi, commença celui qui enseignait la Loi.

Moreau planta son regard dans les yeux de l'Homme-Léopard qui se tordit comme si on lui extirpait l'âme.

— Celui qui trangresse la Loi..., dit Moreau, en détournant ses yeux de sa victime et revenant vers nous. Je crus entendre dans le ton de ces dernières paroles une sorte d'exaltation.

— ..... retourne à la maison de douleur! s'exclamèrent-ils tous..... retourne à la maison de douleur, O Maître!

— ..... A la maison de douleur..... à la maison de douleur..... jacassa l'Homme-Singe, comme si cette perspective lui eût été douce.

— Entends-tu? cria Moreau en se tournant vers le coupable. Entends..... Hé bien?

L'Homme-Léopard, délivré du regard de Moreau, s'était dressé debout et, tout à coup, les yeux enflammés et ses énormes crocs de félin brillant sous ses lèvres retroussées, il bondit sur son bourreau. Je suis convaincu que seul l'affolement d'une excessive terreur put l'inciter à cette attaque. Le cercle entier de cette soixantaine de monstres sembla se dresser autour de nous. Je tirai mon revolver. L'homme et la bête se heurtèrent; je vis Moreau chanceler sous le choc; nous étions entourés d'aboiements et de rugissements furieux; tout était confusion et, un instant, je pensai que c'était une révolte générale.

La face furieuse de l'Homme-Léopard passa tout près de moi, avec M'ling le suivant de près. Je vis les yeux jaunes de l'Hyène-Porc étinceler d'excitation et je crus la bête décidée à m'attaquer. Le Satyre, lui aussi, m'observait par-dessus les épaules voûtées de l'Hyène-Porc. J'entendis le déclic du revolver de Moreau et je vis l'éclair de la flamme darder dans le tumulte. La cohue tout entière sembla se retourner vers la direction qu'indiquait la lueur du coup de feu, et moi-même, je fus entraîné par le magnét'sme de ce mouvement. L'instant d'après je courais, au milieu d'une foule hurlante et tumultueuse, à la poursuite de l'Homme-Léopard.

C'est là tout ce que je puis dire nettement. Je vis l'Homme-Léopard frapper Moreau, puis tout tourbillonna autour de moi et je me retrouvai courant à toutes jambes.

M'ling était en tête, sur les talons du fugitif. Derrière, la langue pendante déjà, couraient à grandes

enjambées bondissantes les Femmes-Loups. Les Hommes et les Femmes-Porcs suivaient, criant et surexcités, avec les deux Hommes-Taureaux, les reins ceints d'étoffe blanche. Puis venait Moreau dans un groupe de bipèdes divers. Il avait perdu son chapeau de paille à larges bords et il courait le revolver au poing et ses longs cheveux blancs flottant au vent. L'Hyène-Porc bondissait à mes côtés, allant de la même allure que moi et me lançant, de ses yeux félins, des regards furtifs, et les autres suivaient derrière nous, trépignant et hurlant.

L'Homme-Léopard se frayait un chemin à travers les grands roseaux qui se refermaient derrière lui en cinglant la figure de M'ling. Nous autres, à l'arrière, nous trouvions, en atteignant le marais, un sentier foulé. La chasse se continua ainsi pendant peut être un quart de mille, puis s'enfonça dans un épais fourré qui retarda grandement nos mouvements, bien que nous avancions en troupe — les ramilles nous fouettaient le visage, des lianes nous attrapaient sous le menton et s'emmêlaient dans nos chevilles, des plantes épineuses enfonçaient leurs piquants dans nos vêtements et dans nos chairs et les déchiraient.

— Il a fait tout ce chemin à quatre pattes, dit Moreau qui était maintenant juste devant moi.

— Nul n'échappe! me cria le Loup-Ours surexcité par la poursuite.

Nous débouchâmes de nouveau parmi les roches, et nous aperçûmes la bête courant légèrement à quatre pattes et grognant après nous par-dessus son épaule. A sa vue toute la tribu des Loups hurla de plaisir. La bête était encore vêtue et, dans la distance, sa figure paraissaient encore humaine, mais la démarche de ses quatre membres était

toute féline et le souple affaissement de ses épaules était distinctement celui d'une bête traquée. Elle bondit par-dessus un groupe de buissons épineux à fleurs jaunes et disparut. M'ling était à mi-chemin entre la proie et nous.

La plupart des poursuivants avaient maintenant perdu la rapidité première de la chasse et avaient fini par prendre une allure plus régulière et plus allongée. En traversant un espace découvert, je vis que la poursuite s'échelonnait maintenant en une longue ligne. L'Hyène-Porc courait toujours à mes côtés, m'épiant sans cesse et faisant de temps à autre grimacer son museau en un ricanement menaçant.

A l'extrémité des rochers, l'Homme-Léopard se rendit compte qu'il allait droit vers le promontoire sur lequel il m'avait pourchassé le soir de mon arrivée, et il fit un détour, dans les broussailles, pour revenir sur ses pas. Mais Montgomery avait vu la manœuvre et l'obligea à tourner de nouveau.

Ainsi, pantelant, trébuchant dans les rochers, déchiré par les ronces, culbutant dans les fougères et les roseaux, j'aidais à poursuivre l'Homme-Léopard, qui avait transgressé la Loi, et l'Hyène-Porc, avec son ricanement sauvage courait à mes côtés. Je continuais, chancelant, la tête vacillante, le cœur battant à grands coups contre mes côtes, épuisé presque, et n'osant cependant pas perdre de vue la chasse, de peur de rester seul avec cet horrible compagnon. Je courais quand même, en dépit de mon extrême fatigue et de la chaleur dense de l'après-midi tropicale.

Enfin, l'ardeur de la chasse se ralentit, nous avions cerné la misérable brute dans un coin de l'île. Moreau, le fouet à la main, nous disposa tous

en une ligne irrégulière, et nous avançions, avec précaution maintenant, nous avertissant par des appels et resserrant le cercle autour de notre victime qui se cachait, silencieuse et invisible, dans les buissons à travers lesquels je m'étais précipité pendant une autre poursuite.

— Attention! Ferme! criait Moreau, tandis que les extrémités de la ligne contournaient le massif de buissons pour cerner la bête.

— Gare la charge! cria la voix de Montgomery derrière un fourré.

J'étais sur la pente au-dessus des taillis. Montgomery et Moreau battaient le rivage au-dessous. Lentement, nous poussions à travers l'enchevêtrement de branches et de feuilles. La bête ne bougeait pas.

— A la maison de douleur, à la maison de douleur, glapissait la voix de l'Homme-Singe, à une vingtaine de mètres sur la droite.

En entendant ces mots, je pardonnai à la misérable créature toute la peur qu'elle m'avait occasionnée.

A ma droite, j'entendis les pas pesants du Cheval-Rhinocéros qui écartait bruyamment les brindilles et les rameaux. Puis soudain, dans une sorte de bosquet vert et dans la demi-ténèbre de ces végétations luxuriantes, j'aperçus la proie que nous pourchassions. Je fis halte. La bête était blottie ramassée sur elle-même sous le plus petit volume possible, ses yeux verts lumineux tournés vers moi pardessus son épaule.

Je ne puis expliquer ce fait — qui pourra sembler de ma part une étrange contradiction — mais voyant là cet être, dans une attitude parfaitement animale, avec la lumière reflétée dans ses yeux et

sa face imparfaitement humaine grimaçant de terreur, une fois encore j'eus la perception de sa réelle humanité. Dans un instant, quelque autre des poursuivants surviendrait et le pauvre être serait accablé et capturé pour expérimenter de nouveau les horribles tortures de l'enclos. Brusquement, je sortis mon revolver et visant entre ses yeux affolés de terreur, je tirai.

A ce moment, l'Hyène-Porc se jeta avec un cri sur le corps et planta dans le cou ses dents altérées. Tout autour de moi les masses vertes du fourré craquaient et s'écartaient pour livrer passage à ces bêtes humanisées, qui apparaissaient une à une.

— Ne le tuez pas, Prendick, cria Moreau, ne le tuez pas!

Je le vis s'incliner en se frayant un chemin parmi les tiges des grandes fougères.

L'instant d'après, il avait chassé, avec le manche de son fouet, l'Hyène-Porc, et Montgomery et lui maintenaient en respect les autres bipèdes carnivores, et en particulier M'ling, anxieux de prendre part à la curée. Sous mon bras, le monstre au poil argenté passa sa tête et renifla. Les autres, dans leur ardeur bestiale, me poussaient pour mieux voir.

— Le diable soit de vous, Prendick! s'exclama Moreau. Je le voulais vivant.

— J'en suis fâché, répliquai-je, bien qu'au contraire je fusse fort satisfait, je n'ai pu résister à une impulsion irréfléchie.

Je me sentais malade d'épuisement et de surexcitation. Tournant les talons, je laissai là toute la troupe et remontai seul la pente qui menait vers la partie supérieure du promontoire. Moreau cria des ordres, et j'entendis les trois Hommes-Taureaux traîner la victime vers la mer.

Il m'était aisé maintenant d'être seul. Ces bêtes manifestaient une curiosité tout humaine à l'endroit du cadavre et le suivaient en groupe compact, reniflant et grognant, tandis que les Hommes-Taureaux le traînaient au long du rivage. Du promontoire, j'apercevais, noirs contre le ciel crépusculaire, les trois porteurs qui avaient maintenant soulevé le corps sur leurs épaules pour le porter dans la mer. Alors comme une vague soudaine, il me vint à l'esprit, l'inexprimablement, l'infructueuse inutilité et l'évidente aberration de toutes ces choses de l'île. Sur le rivage, parmi les rocs au-dessous de moi, l'Homme-Singe, l'Hyène-Porc et plusieurs autres bipèdes se tenaient aux côtés de Montgomery et de Moreau. Tous étaient encore violemment surexcités et se répandaient en protestations de fidélité à la Loi. Cependant, j'avais l'absolue certitude, en mon esprit, que l'Hyène-Porc était impliquée dans le meurtre du lapin. J'eus l'étrange persuasion que, à part la grossièreté de leurs contours, le grotesque de leurs formes, j'avais ici sous les yeux en miniature tout le commerce de la vie humaine, tous les rapports de l'instinct, de la raison, du destin, sous leur forme la plus simple. L'Homme-Léopard avait eu le dessous, c'était là toute la différence.

Pauvres brutes! je commençais à voir le revers de la médaille. Je n'avais pas encore pensé aux peines et aux tourments qui assaillaient ces malheureuses victimes quand elles sortaient des mains de Moreau. J'avais frissonné seulement à l'idée des tourments qu'elles enduraient dans l'enclos. Mais cela paraissait être maintenant la moindre part. Auparavant : elles étaient des bêtes, aux instincts adaptés normalement aux conditions extérieures, heureuses comme des êtres vivants peuvent l'être. Maintenant

elles trébuchaient dans les entraves de l'humanité, vivaient dans une crainte perpétuelle, gênées par une loi qu'elles ne comprenaient pas ; leur simulacre d'existence humaine, commencée dans une agonie, était une longue lutte intérieure, une longue terreur de Moreau — et pour quoi ? C'était ce capricieux non-sens qui m'irritait.

Si Moreau avait eu quelque but intelligible, j'aurais du moins pu sympathiser quelque peu avec lui. Je ne suis pas tellement vétilleux sur la souffrance. J'aurais pu même lui pardonner si son motif avait été la haine. Mais il n'avait aucune excuse et ne s'en souciait pas. Sa curiosité, ses investigations folles et sans but l'entraînaient et il jetait là de pauvres êtres pour vivre ainsi un an ou deux, pour lutter, pour succomber, et pour mourir enfin douloureusement. Ils étaient misérables en eux-mêmes, la vieille haine animale les excitait à se tourmenter les uns les autres, la Loi les empêchait de se laisser aller à un violent et court conflit qui eût été la fin décisive de leurs animosités naturelles.

Pendant les jours qui suivirent, ma crainte des bêtes animalisées eut le sort qu'avait eu ma terreur personnelle de Moreau. Je tombai dans un état morbide profond et durable, tout l'opposé de la crainte, état qui a laissé sur mon esprit des marques indélébiles. J'avoue que je perdis toute la foi que j'avais dans l'intelligence et la raison du monde en voyant le pénible désordre qui régnait dans cette île. Un destin aveugle, un vaste mécanisme impitoyable semblait tailler et façonner les existences, et Moreau, avec sa passion pour ses recherches, Montgomery avec sa passion pour la boisson, moi-même, les bêtes humanisées avec leurs instincts et leurs contraintes mentales, étions déchirés et écrasés, cruel-

lement et inévitablement, dans l'infinie complexité de ses rouages sans cesse actifs. Mais cet aspect ne m'apparut pas du premier coup... Je crois même que j'anticipe un peu en en parlant maintenant.

H. G. WELLS.

Traduit de l'anglais par HENRY-D. DAVRAY.

(A suivre.)



Paris, le 2 décembre 1900.

Monsieur le Directeur du *Mercure de France*,
15, rue de l'Échaudé,
Paris.

Monsieur le Directeur,

Pour la première fois, croyons-nous, le *Mercure de France* s'est departi d'une neutralité précieuse dans les différends qui peuvent diviser ses collaborateurs :

C'est dans un article de fond, en effet, et non dans la « correspondance », que MM. van Bever et Léautaud ont assez bassement répondu, d'une part, à une lettre de M. Vielé-Griffin, de l'autre à une critique que M. Robert de Souza n'a eu à rédiger que comme titulaire d'une rubrique périodique.

Nous nous croyons donc tenus de ne pas négliger cette diatribe, en tout autre cas négligeable.

M. Vielé-Griffin, pour sa part, devant l'affirmation réitérée de M. van Bever, déclare catégoriquement que la modification apportée au titre d'une de ses pièces s'est faite à son insu, et ne lui fut signalée par M. van Bever que sur un volume broché de son ouvrage, prêt pour sa mise en vente.

M. Robert de Souza souligne les faits suivants :

Exclu des *Poètes d'Aujourd'hui* comme nombre de nos confrères, il éprouvait justement quelque répugnance à assumer la critique de ce volume, son impartialité pouvant ne pas paraître absolue, pour certains esprits. Ce n'est que sur l'invitation du Directeur du *Mercure de France* qu'il a accepté d'analyser les tendances de cet ouvrage.

L'énoncé de ces faits met donc à néant telles insinuations des auteurs du singulier article qui nous occupe, et nous amène à nous étonner à bon droit, semblera-t-il, que la rédaction responsable du *Mercure de France*

n'ait pas cru devoir, comme par le passé, rayer d'un article de cette sorte les lignes accusatrices de mauvaise foi. Certes, nous ne saurions nous sentir atteints par ces pauvretés ; mais elles font tache dans vos colonnes.

Sans la garantie formelle que de pareils procédés ne seraient plus tolérés, nous nous verrions forcés de rompre toute solidarité avec une publication d'une tenue désormais incertaine.

Il vous appartient, monsieur le Directeur, à vous et au Comité de rédaction, de nous dicter notre résolution.

Veuillez agréer l'expression de nos sentiments de parfaite confraternité.

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN,
ROBERT DE SOUZA.

Ce que MM. Vielé-Griffin et Robert de Souza considèrent comme une « tenue incertaine » est la règle même de la maison : M. Vielé-Griffin a écrit librement ce qu'il jugeait bon qu'on sût ; M. Robert de Souza, qui n'a pas été malignement choisi pour écrire la bibliographie de l'ouvrage, mais à qui ce travail incombait comme titulaire de la rubrique « Littérature », a dit librement ce qu'il avait à dire, et même à ne pas dire puisque partie de son article porte sur une question qui échappait à ses attributions ; MM. van Bever et Léautaud ont librement répondu ce qu'ils croyaient avoir à répondre : le *Mercure de France* a donc gardé sa « neutralité précieuse ». Lui seul, qui a été mis en cause à la fois par M. de Souza et par les auteurs de l'ouvrage, aurait encore quelque chose à dire, librement, comme tout le monde : il ne dit rien — sinon que le Comité de rédaction n'a rien à voir dans l'affaire, et que la Direction ne saurait répondre à un ultimatum. — A. V.

REVUE DU MOIS

ÉPILOGUES

De l'Arbitrage, ou Guerre à la guerre. — M. Chamberlain et la moralité des hommes d'Etat.

De l'Arbitrage ou guerre à la guerre. — La France, sans que s'en doute presque aucun Français, vient de faire l'expérience de l'arbitrage. Ce fut à son détriment. Il s'agissait de savoir à qui reviendrait un territoire contesté, étendu entre l'Oyapoc et l'Amazone. L'arbitre, après de pénibles méditations, a tranché le différend en attribuant au Brésil la totalité de l'objet du litige. En négociant directement, en concédant au Brésil tout ce qu'il y avait de sérieux dans ses prétentions, en ayant l'air de faire les concessions les plus amicales, la France eût obtenu dix fois plus de son sage adversaire que de son juge. L'aventure est décourageante. Si l'arbitre a donné ses motifs et si on les a publiés, je ne les ai pas lus. Ils doivent être juridiques, — et justes, jusqu'à la nausée. La justice est juste; c'est ce qui la rend épouvantable, surtout quand elle ne se trompe pas. Les juges qui condamnent un innocent sont beaucoup moins terribles que ceux qui condamnent un coupable. L'arbitre qui sait que ce territoire appartient au Brésil en toute justice, — cet arbitre-là me fait peur. Si, au lieu de choisir un homme juste, on avait choisi un homme intelligent, c'est-à-dire dégagé du préjugé de la justice? Alors, un pointillé oscillait vers le milieu du territoire, contournant les montagnes, virant autour des sources, jouant avec la ligne sacrée du partage des eaux; et tout le monde était content. L'arbitre appelé à concilier d'honnêtes gens satisfait les deux parties, s'il n'est pas un sot. La formule est connue; vous avez tort et raison tous les deux. Un appelant est presque aussi heureux d'avoir tort que d'a-

voir raison; mais il faut savoir doser les mérites et les démérites. Donner tort entièrement, c'est taxer de mauvaise foi celui que l'on condamne.

Mais ce litige ne portait point sur une question vitale. Il s'agit de plaines, de forêts, de mines qui pourront devenir l'objet de fructueuses exploitations. Ce possible est lointain, et quand il se réalisera il y a longtemps sans doute que les Amazones ne feront plus partie du Brésil; une république indépendante se forme le long des rives du grand fleuve. Toute cette Amérique du Sud est tellement provisoire! C'est l'Europe au lendemain des invasions. Et puis, si elles sont vraiment riches, ces mines du Counani, quel cadeau pour un pays que son étendue même rend difficile à défendre ! Sans leurs mines les Boers seraient inconnus et heureux. Puisse le Brésil n'avoir pas besoin d'arbitres quand il s'agira de réalités et non d'hypothèses; il n'en trouverait plus.

Pas plus que n'en trouvera le Transvaal.

L'arbitrage international n'est possible que quand la question à résoudre est de médiocre importance; ou quand c'est la partie la plus forte qui l'impose à la plus faible; ou quand les deux parties préfèrent une perte immédiate à un gain qui devrait être acheté trop cher, ou encore, quand l'arbitre prend à la fois l'attitude du juge et l'appareil du gendarme. Si le conflit avait été entre le Transvaal et le Portugal, trois grandes puissances au moins se seraient disputé le plaisir et le profit de mettre la paix dans le ménage. Mais les Boers alors eussent-ils acccepté? Aujourd'hui le mot arbitrage dans la bouche de M. Krüger est le pseudonyme du mot intervention; mais avec quelque chose d'humble qui ne sied pas à de si vaillants soldats.

J'aurais voulu une figure plus hautaine et un appel à d'autres idées.

On peut tromper le peuple avec quelques chaleureux mouvements d'idéologie sentimentale; cela ne saurait incliner aux actes décisifs des hommes qui ont la responsabilité de la vie réelle des peuples. Quoi ! venir demander

l'arbitrage, c'est-à-dire, en langage obscur, en appeler à la justice au nom du droit? Ces termes de plaidoirie n'ont plus aucun sens dès qu'on les prononce hors du milieu qui leur assure une sanction, La sentence d'une cour d'assises a une valeur, qu'elle évoque en même temps que l'idée de justice, l'idée de force. L'accusé est contraint de se soumettre; il est le prisonnier non d'une formule, mais d'une puissance. Mais que toute l'Europe, au fond de sa conscience — la conscience de l'Europe! — condamne l'Angleterre, et même hurle dans les rues et le long des chemins le texte fougueux d'une réprobation unanime et lyrique, quelle importance cela peut-il bien avoir si l'Angleterre n'entend pas en même temps le grondement des cuirassés et du branle-bas de combat? M. Krüger, en somme, nous pose indiscrètement cette question : Ne voudriez-vous point faire un peu la guerre à l'Angleterre?

Peut-être. Mais c'est tout de même une affaire qui incline à quelques méditations. L'Angleterre est une île. Les îles, on ne sait par quel bout les prendre. Laissez-nous réfléchir. Nous agissons selon notre intérêt.

Si le mot intérêt semble plat et d'une moralité trop commerciale, on dira, en se servant des mots de Nietzsche, l'instinct de grandeur. La justice, le droit, c'est la part du sentiment, la part du peuple. A ces gentillesses, qui témoignent d'une bonne nature, quoique d'une physiologie un peu débilitée, nous sommes forcés d'opposer le désir de vivre, qui contient la volonté de vivre toujours davantage et mieux, — et c'est l'instinct de grandeur. Soyez bons, compatissants, justes; mais sachez que c'est un luxe que vous ne pouvez vous permettre qu'à la condition d'être en même temps très forts. Soignez le thermique de vos sentiments; soignez aussi votre force. Si elle diminuait d'un degré, d'un seul degré, vous deviendriez tout d'un coup féroces. Les débiles se mettent en colère puérilement; les forts dans le même temps regardent la même cause avec un sourire de compassion.

Je ne puis comprendre ce qu'espèrent les partisans de

l'arbitrage, puisqu'il est de toute évidence que l'Angleterre n'en acceptera jamais l'humiliation. Le jour où elle se verrait, par l'opiniâtreté magnifique des Boers, contrainte à un accord, elle saurait bien sans doute se passer d'un notaire. Ce qui s'accomplit dans l'Afrique du Sud est odieux et blessant pour la sensibilité; mais ni des discours n'y remédieront, ni des pétitions, ni de douces sentences. Il n'y a de droit contre la force que la force elle-même. Comme disent, avec une infinie naïveté, les fous de l'internationalisme : « guerre à la guerre ! » Soit. Il ne s'agit après tout que de mobiliser, contre la flotte anglaise, tous les bateaux de l'Europe. Et puis nous avons les sous-marins...

M. Chamberlain et la moralité des hommes d'État.— On a publié la longue liste des crimes de M. Chamberlain et de sa famille. Ces gens sans scrupule sont associés à presque toutes les maisons de commerce qui fournissent à l'armée et à la marine engins, munitions, nourritures et vêtements. De sorte que M. Chamberlain gagne quand l'Angleterre fait la guerre, et perd quand elle vit en paix. Il aurait intérêt à faire durer le conflit de l'Afrique du Sud ; et, ce conflit apaisé, à en susciter de nouveaux. Voilà le raisonnement simpliste des clergymen qui ont la foi. Mais d'autres supposent que ce ministre hardi ne fut jamais tenté de faire passer ses propres intérêts avant ceux de son pays. Il profite de l'état de guerre en s'associant à des marchands d'obus ; mais il profiterait tout aussi bien de l'état de paix en confiant ses fonds à des marchands de poudingues. C'est un homme pratique et intelligent. Est-il coquin en même temps? Sans doute presque aucun Anglais n'a de bien fortes illusions sur la moralité de M. Chamberlain. On l'admire beaucoup plus qu'on ne l'estime.

Cependant ce même Anglais, qui juge que M. Chamberlain est d'une probité médiocre, ne juge pas en même temps et par cela même qu'il soit un mauvais ministre des colonies. Ici l'instinct se sépare nettement de l'intelligence acquise. La question est de savoir si M. Cham-

berlain sera vainqueur dans le duel qu'il mène contre les Boers, — et non s'il s'est enrichi par des moyens illicites. On peut, ministre, profiter d'une fourniture de guerre, et n'être pas un ministre incapable. L'Anglais dissocie ces deux idées. Son habitude du commerce lui a enseigné l'art de sérier les questions. Il ne confond pas la moralité et la capacité. Et ainsi il se montre, en ce point essentiel, supérieur aux Français. Se souvient-on de tout ce bruit mené à propos de quelques décorations dont un de nos ministres était accusé d'avoir trafiqué ? On n'a pas insisté ; mais la belle affaire ! Puisqu'il y a des gens assez bêtes pour acheter du ruban rouge, pourquoi n'y en aurait-il pas d'assez malins pour en vendre? De tous les commerces, je n'en vois guère de plus innocent et qui lèse moins d'intérêts. Certes, l'épicier qui vend du beurre en faux et du lait en simulacre est bien plus coupable. Mais il s'agissait du ministre des colonies. Qu'il eût négligé de faire voter le réseau de câbles qui devait nous libérer de l'espionnage anglais, cela n'intéressait personne ; et au contraire, eût-il rendu à son pays les plus grands services, cela n'aurait arrêté personne. Il y a maintenant dans les esprits un état singulier de confusion ; on ignore tout, jusqu'au principe de la division des aptitudes. On ne demande plus de savoir leur métier à un ministre ou à un général, on leur demande d'être vertueux, d'avoir la vertu à la mode. Depuis le panamisme, le monde politique joue à l'honnêteté, peut-être par incapacité de jouer à l'intelligence.

Notre moralité croît. Cela se pourrait. Reste à savoir quelle est la valeur de la moralité. Si, par hasard, c'était une maladie comme le diabète? Si c'était le signe d'un trouble dans la nutrition intellectuelle? Relisez les expériences de Claude Bernard sur la production du sucre par le foie. Changez les mots : mettez cerveau et moralité. En paralysant certaines fonctions intellectuelles, on peut faire produire à l'intelligence une dose énorme de moralité.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

L'amour marin. — C'est ici le cinquième volume des ballades françaises où M. Paul Fort avec un bonheur inégal tenta de faire vivre, en une sorte de légende universelle du monde, tantôt les figures des choses réelles, tantôt les souvenirs de la fable antique et tantôt encore ce singulier Louis XI, « curieux homme », selon un rythme qui n'est libre qu'en apparence et se résout presque toujours aisément en strophes régulières. Mais que soient en cause Maître Jean Balue ou les baleines de la mer profonde, ou les bêtes des bois charmées par le joueur de lyre Orpheus, c'est toujours un seul et multiple personnage qui se joue et s'égaie sous des formes innombrables, le clown Coxcomb lui-même, éperdument lâché à travers l'espace et la pensée, qui bondit avec une miraculeuse souplesse du sombre Tartare jusqu'aux étoiles et, tourbillonnant sans se plus arrêter que les ailes des inlassables phalènes, communique à tout, au drame et à ses spectateurs, le vertige de sa folie très lucide. C'est lui et M. Paul Fort, son créateur et un peu sa docile créature, que présageait le philosophe hellène, disant qu'on ne peut penser sans images : il ne pense que par images et les mots suivent avec une extraordinaire bonne volonté ainsi que tigres, chiens et singes savants dressés par quelque prodigieux bateleur. Cette fois, il se mua en marin ; mais il se garderait bien de ne pas se révéler comme le vrai metteur en scène de toute cette tragicomédie, brutale parfois comme une harengère et tout aussitôt raffinée jusqu'au madrigal et tendre à pleurer ; aussi jugea-t-il à propos de se faire connaître par l'emploi fréquent de l'apocope — bien inutile en des rythmes qui sont fondés sur la déclamation et non pas sur la forme graphique des mots — et de quelque patois comme : « Nous tombîmes » usité dans les chansons populaires.

Qu'on lise ces deux poèmes si différents d'abord :

Ça me r'tire ma poésie

Ça me r'tire ma poésie, t'es pas propre sur les jambes !
A la porte du paradis on dit qu'il y a des anges,
Qui sont propres comme des louis neufs, sous du beau drap blanc d'Elbeuf...
Et tes jambes sont deux anges à la porte du paradis !

La chanson des marins halés

Ils ont choisi la mer ; ils ne reviendront plus. Et puis s'ils vous reviennent, les reconnaîtrez-vous ?

La mer les a marqués, avant de vous les rendre. On ne sait s'ils sourient ou pleurent sous leur hâle.
Et ils n'ont plus leur âme, elle est restée en mer. Que la mer est ardente, empressée au butin !
Ils ne reviendront plus, ils ont choisi la mer, et puis s'ils revenaient, seraient-ils revenus ?

Dans ces deux courts poèmes, tous deux en leur genre parfaits (sauf peut-être le sixième vers du second), c'est bien le même procédé : et qu'on ne se trompe pas sur le sens du mot, j'entends dire la même manière de penser et de rendre sa pensées : autour d'une image primitive, ici les anges, là le masque, tout le poème est construit, sentimental ou quasi grossier, selon ce que fut l'image générative. Que d'autres reprochent à M. Paul Fort cette exubérance d'images qui pourrait lasser : elles nous reposent, en attendant, des poètes abstraits.

A l'ombre du portique. — Ephraïm Mikhaël, en un beau poème inachevé, interrompu par l'impitoyable mort, avait repris le mythe d'Achille et d'Hélène se rencontrant dans lès îles fortunées des Bienheureux ; la fable antique interprétée par lui, comme ailleurs la légende médiévale, se révélait riche de sens nouveau pour les âmes dolentes d'aujourd'hui qui survivent aux formes anciennes de la Beauté. M. Louis Payen, bien plutôt que de Leconte de Lisles, se pourrait avouer l'un des héritiers directs d'Ephraïm Mikhaël. Certes il évoque Narcisse, Jason, Hercule, et dans l'île sacrée de Lesbos les vierges et les éphèbes ; mais cè n'est point la pure et sereine Hellas qui triomphe en ses vers inquiets d'une angoisse inconnue à la race harmonieuse d'Homère, de Sophocle, de Platon et de Théocrite ; la sensualité triste de l'Asie barbare empoisonne les baisers sur les lèvres qui se crispent et de lourds joyaux chargent les seins et les bras des vierges, de lourds joyaux arrachés aux cavernes magiques de la Colchide où Médée sanglante cueillait les fleurs délétères de la nuit ; et si jamais par un soir rose d'Ionie les vierges, les éphèbes et les courtisanes se ruèrent vers l'amour, les sanglots ne se mêlèrent point aux rires, comme en ce fragment de *La chair frissonne.*

D'une ultime splendeur baignant les plaines grises,
Avec des pleurs de sang le soleil agonise,
Et ce sont des soupirs profonds, des rires fous
Et des bras frêles enlacés autour des cous ;
Et dans l'emportement des voluptés barbares,
Eclatent les baisers ainsi que des fanfares.
Les bouches en chaleur saignent comme des fruits

Et sous le rut les corps se courbent dans la nuit,
Cependant que parmi les cieux l'ombre éternelle
Comme un immense oiseau de mort ouvre les ailes.

Toutes les pièces du recueil sont d'une aussi noble tenue, d'une aussi pleine sonorité : à peine objecterait-on à M. Louis Payen l'usage de quelques savants barbarismes tels que *frigide* et *ironiser ;* mais si l'on soumettait son œuvre à cette minutieuse critique des mots, tout au plus en trouverait-on cinq ou six qui ne fussent pas du meilleur aloi ; et c'est là une proportion presque infinitésinale, alors que nombre de nos contemporains se glorifient de parler welche.

Le Chemin du Repos. Pour beaucoup de personnes, M. Maurice Pottecher est uniquement le créateur du théâtre populaire vosgien, où chaque année sont joués des drames, des comédies et des farces qui prétendent, outre la joie esthétique, apporter quelque enseignement et moralité. Je pense bien que cette dramaturgie, même dans *Morteville,* qui est à mon gré la meilleure de ces œuvres, pèche par un défaut essentiel et que l'intention didactique y domine trop manifestement. Mais du moins M. Maurice Pottecher se souvient-il toujours qu'il est poète et c'est le poète seul qui parle dansle présent recueil, sans pouvoir encore se séparer tout à fait d'un moraliste très haut et très pur. Après les heures de mauvais loisir et de triste apathie, l'ordre apparent du monde que les hellènes appelaient *Kosmos* parce qu'ils l'estimaient harmonieux comme les plis d'un péplos bien ajusté, l'a conduit à l'acceptation stoïcienne de la vie ; rien ici de la résignation mystique faite de volontaire ignorance et qui se cache lâchement à elle-même la lumière véridique du jour ; nulle ombre ; une clarté franche et douce, à peine atténuée, çà et là, d'un brouillard d'or ; ainsi les images se résolvent-elles en formes linéaires d'une beauté grêle ; et c'est alors que le moraliste fait tort au poète. Mais il est difficile de ne point aimer l'homme qui, ayant conquis et goûté les joies sereines de la sagesse, d'un bond brusque se rejette au gouffre tumultueux de la vie, dût-il y briser son fragile bonheur :

Brûlez les sarments noirs ; la récolte est finie.
Sur le bois qui s'effeuille et le champ qui s'endort,
L'automne défaillant ôte son casque d'or
Tout empourpré du sang de sa belle agonie.

Adieu donc, une fois encor, terre bénie,
Montagne, asile noir des hautes forêts, port
Du silence, où, sans bruit, de la vie à la mort,
Roule un songe serein au gré de l'heure unie.

Adieu! voici la mer violente et les vents :
Et je lance mon rêve au milieu des vivants,
Comme un appel d'amour à travers la mêlée.

Ma paix à tous! à moi, ma joie et ma douleur!
Mais toi dans ton linceul de neige immaculée
Garde bien le grain pur d'ou surgira la fleur!

Missel d'amitié. — Une guirlande de lierre enclôt le titre et seul le lierre encore a fourni tous les motifs des ornements typographiques très sobres du livre que MM. Floury et Marty, irréprochables éditeurs d'art, imprimèrent pour M. Paul Reboux; et il n'est pas superflu de parler ici de la beauté matérielle et de la décoration qui fut plus spécialement choisie, puisque le lierre, emblème de la fidélité, signifie dans le langage des fleurs *je meurs où je m'attache* et qu'il ne figure point ici sans doute par caprice, mais en vertu de quelque arrière-pensée allégorique.

Le poète, dans une préface où la délicatesse s'aventure jusqu'à une manière de préciosité, après Montaigne, célèbre ce sentiment plus fort, plus libre, plus généreux que toutes les autres affinités naturelles ou électives; il a compris cependant combien il est difficile d'exprimer « cette chose discrète qui ne prend guère conscience d'elle-même »; et fatalement, en effet, bien que les âges semblent passés des hétairies héroïques comme celle d'Harmodios et d'Aristogiton qui portèrent l'épée sous les rameaux de myrte, ou de Socrate et d'Alcibiade, compagnons de bataille à Potidée, l'amitié emprunte la langue même de l'amour :

Dans l'air les sons s'évanouissent,
le parfum meurt.
L'arome et l'accord de mon cœur
en toi finissent,

et les désirs dont je me sens
l'âme saisie
je les brûle à ta fantaisie
comme un encens.

Il n'est pas jusqu'au souhait de savoir souffrant et endolori l'être aimé pour avoir la joie amere de le consoler qui ne rappelle le besoin de protéger que l'on trouve au fond de tout amour. Qu'une femme survienne, éveillant le désir de l'un des deux amis, celui qui saigne, non de n'être point préféré, mais du sentiment que l'amour est, chez l'infidèle, plus impérieux que l'amitié, trouvera à se sacrifier une douceur infinie. Jusqu'à proférer cette exquise et douloureuse parole :

Mais je crois lire en ton émoi.
Elle est seule? Va laisse-moi.
Je le veux. Retourne auprès d'elle.

Ce sont là des poèmes d'un art bien ténu et M. Paul Reboux ne pouvait guère éviter qu'ils prêtassent à quelque méprise par l'indécision d'un vocabulaire insuffisant et équivoque : il semble que le roman, où l'analyse psychologique se peut pousser plus loin, eût mieux convenu à rendre des sentiments aussi complexes et subtils et certaines différences presque imperceptibles et essentielles.

Armor. — Parce que Chateaubriand, non content d'être l'un des plus admirables écrivains de prose française, s'avisa de rimer, outre une tragédie presque ridicule, une romance célèbre à la gloire de sa patrie bretonne, tout Armoricain s'estime poète par droit de naissance, depuis M. Théodore Botrel jusqu'à M. Jean Plémeur, le dernier venu, qui imagina de construire, sur rimes plates, les quatrains du sonnet. Il n'apparaît pas qu'il ait fait preuve d'une autre originalité.

Ame orpheline. — Cela commence par une épigraphe de Verlaine et finit par une scène de sadisme satanique où les rôles principaux sont joués par les sept péchés capitaux.

Et voici que surgit du sol rouge de lie,
Ainsi qu'un bloc de brume au sein d'un lac fangeux,
L'Ennui, ce grand vieillard aux bras cadavéreux,
L'œil morne avec du sang à sa lèvre pâlie.
Sur le fumier du sexe, il saillit la folie.

Au cours des poèmes pullulent les « errances », les « ondoyances », les « envols », tous les vocables d'un jargon heureusement désuet. M. J. C. Holl annonce en préparation *Le Dieu phallus* (roman), *Priapisme et satanisme* (étude philosophique). Il est à craindre que lui aussi ne se méprenne sur son véritable talent ; deux pièces de son recueil : *Pensée* et *Les nuages* indiqueraient plutôt un délicat visionnaire qui ne doit rien à des réminiscences pseudo-baudelairiennes, ni au satanisme de bric-à-brac.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Henryk Sienkiewicz : *Par le fer et par le feu*, « Revue Blanche » 3.50. Henryk Sienkiewicz : *Bartek le victorieux*, Ollendorff, 3.50. — Henrik Sienkiewicz, *En vain*, Perrin, 3.50. — Dmitry Méréjkowsky : *La Mort des dieux*, Calmann Lévy, 3.50. — Marcel Batilliat : *La Beauté*, « Mercure de France », 3.50. — Nonce Casanova : *L'Amour*, Ollendorff, 3 50. — Maurice Maindron : *Blencador l'Avantageux*, « Revue Blanche », 3.50. —

Léon Daudet : *Les deux étreintes*, Fasquelle, 3.50. — Paul Brulat : *La faiseuse de gloire*, Villerelle, 3.50. — Claude Lorris : *L'Elue*, Vanier, 3.50. — Perdiccas : *Le métier d'amant*, Simonis Empis, 3.50. — Armory : *Règle de trois*, Victor Havard, 3.50. — G. de Raulin : *Rasqueux*; Fasquelle, 3.50. — Poirier de Narçay : *Le Bossue*, Flammarion, 3.50. — Charles de Rouvres : *Française du Rhin*, Perrin, 3.50. — Emile Vedel ; *Lumières d'Orient*, Ollendorff, 3.50. — Guy de Maupassant : *Les dimanches d'un bourgeois de Paris*, Ollendorff, 3.50. — Carolus : *Le roman de l'Aiglon* et *Napoléon et les femmes*, Méricant, 0.30 c. — *Huit contes à Mariani*, chez Mariani (édition de luxe.)

Avant de commencer l'an et de recommencer la vie ordinaire du romancier, qui est de dire quelque mal des romans en général ou quelque bien de certains livres en particuliers, il me semble très nécessaire de liquider *les Sienkiewicz* dont je possède tout un tas sur ma table. La littérature polonaise, n'étant, comme chacun sait, située nulle part, va s'acclimater chez nous, et je n'y vois pas d'inconvénient, puisque ce n'est pas plus mauvais qu'autre chose, mais je tiens à signaler, au sujet de l'*exotisme neigeux*, comme l'a prononcé si bizarrement un prince de la critique, un singulier déraillement de l'esprit d'à propos chez les éditeurs. En aucun lieu du monde l'éditeur n'est plus platement mouton de Panurge qu'en France, et en aucun lieu plus férocement *mercanti*, bien entendu. S'il joignait le flair à l'amour de l'argent, on lui passerait encore sa profonde malhonnêteté. Seulement, voilà, il est bête, bête-mouton par-dessus tout, et il n'a pas plus que la pierreuse d'en face la notion de la pudeur. Ni retenue, ni sang-froid, ni vision de l'avenir. Tout individu à collet de fourrure lui apparaît le Monsieur qui doit monter parce qu'il fera du feu ! Ça lui est égal que le gendarme (*l'avenir*, ce gendarme de Dieu) lui réserve un effroyable passage à tabac des œuvres qu'il publie. Il *marche* ! L'éditeur marche comme une grue, comme une montre, comme une vieille pendule à répétition. Quand il lui arrive de gagner de l'argent, car tout arrive, il perd absolument la tête et il va, il se précipite sur tous les collets de fourrure semblables au premier qui eut l'audace, ou la charité, de monter pour faire le feu. On peut affirmer qu'en France l'éditeur est le personnage capable de tuer le génie et de répandre la médiocrité, non pas à cause de son mercantilisme, mais à cause de sa prétention passagère en flair intelligent. Le premier *Sienkiewicz* était long, lourd, indigeste et sensiblement inférieur au roman des pensions religieuses : *Fabiola ou l'église des Catacombes*. Son succès, dès le début, étonna

un peu les éditeurs de ce livre, gens point *éditeurs* dans le sens que je donne plus haut à ce vocable. Edouard Drumont, qui n'en rate pas une, fit de la réclame. Comme tous les catholiques, mercanti ou autres, il songea au mouvement néo-chrétien, qui est une balançoire qu'on agite quand on ne sait plus quel barbe juive tirer, et, juste retour des choses d'ici-bas, il mit au grand jour la gloire d'un *juif polonais*, car c'est ainsi que l'on dénomme *Sienkiewicz* dans certains milieux d'où le flair est exclu !.. Là-dessus, tous les éditeurs marchèrent et eurent leur Sienkiewicz, ce qui, enfin, permit aux lecteurs de s'apercevoir que le feuilleton nationaliste pouvait enrichir des israélites absolument innocents de toute espèce de nationalisme polonais. *Par le fer et par le feu*, *Bartek le victorieux*. *En vain*, etc... il en est que l'on fait, je pense, fabriquer de toutes pièces par les traducteurs, et ce ne sont pas les moins bons. C'est une inondation, une bouillie qui s'écoule en nappe épaisse et cela prend beaucoup de place. Les heureux mercantis ne voient pas qu'ils tuent un Monsieur par la publicité, car il est des auteurs que la publicité flanque le nez dans la poussière et qui perdent toute notoriété littéraire du même coup. Ils veulent avoir leur *Sienkiewicz*, ils en éternuent ce nom à toute boutique pleine et ils le vomissent à flot sur tous les coins de la France. Ils choisissent même des auteurs *russes*, pour s'offrir du néo-christianisme à rebours, tel que *La Mort des dieux* par Dmitry de Méréjowsky. Ça n'a aucune importance, pourvu que ça sente *le polonais* ; or j'ai entendu un éditeur déclarer devant moi que la Russie ou la Pologne c'était, pour le lecteur, la même chose en ce moment. On peut s'attendre à voir refleurir des vieux romans déjà édités sous la signature de dames moscovites comme étant des Sienkiewicz. Que voulez-vous? Après *Aphrodite*, il y eut l'*aphroditisme* en librairie, et cela finissait, tant la littérature devenait effroyablement pimentée, à ressembler à la contagion d'une maladie honteuse.

Et voilà comment l'absolue sottise, doublée de la vénalité qu'on sait, des éditeurs français, nuit encore plus qu'elle ne sert les auteurs *polonais* de toutes les nations. Le premier Sienkiewicz n'était pas curieux, mais il avait le mérite de nous rappeler des souvenirs d'enfance approuvés par un évêque; le second est ennuyeux, mal traduit si nous voulons être poli avec un Polonais ; il a 720 pages ce qui est abuser un peu de la patience du lecteur; quant aux autres, ce sont de fort piètres œuvres, y compris les œuvres russes donnant le mou-

vement néo-chrétien à l'envers. Il faut s'attendre à voir venir l'auteur français nous imitant le Sienkiewicz comme dans un fauteuil ! Il y aura de beaux jours pour ceux qui ont le combat de gladiateurs facile, et on reverra les Romains de la décadence, toujours les mêmes Romains, les mêmes fouettages d'esclaves et les mêmes repas où l'on mange couché sur des lits relativement *modern style*. Seulement, l'année prochaine, qu'un auteur fasse quelque chose de son cru ayant l'apparence d'une histoire néo-chrétienne ou polonaise, les éditeurs prendront un balai, parce que le lecteur embêté, saturé de littérature indigeste abondant beaucoup trop dans le même sens, ne voudra même plus entendre éternuer devant lui, car il supposera tout de suite qu'on lui propose *encore* un Sienkiewicz. Oui, il a du flair l'éditeur ! Mais pour la passade, jamais pour s'offrir un collage sérieux. Et c'est pourtant à cet homme de trottoir, étalagiste mais point érudit, que l'on confie des réputations à faire... ou du génie a tuer. Pour nous résumer, si le *Sienkiewicsme* tient jusqu'au printemps prochain, ce sera pour lui son anéantissement complet. La province est très fermée à toute compréhension littéraire, mais elle marche d'après Paris : et Paris ne marche déjà plus, littérairement parlant. Avant deux mois, *l'ordre régnera à Varsovie*, c'est-à-dire que le grand critique Machin aura découvert que les Polonais imitent les Russes et que par conséquent la Pologne n'est plus située nulle part. Amen ! C'est alors qu'il sera juste de dire quelque bien, fleurs jetées sur une tombe, de *Quo vadis*, œuvre d'un talent patient, sinon original, dont personne ne se souviendra plus.

La Beauté, par Marcel Batilliat. Triptyque de chair. Ces trois panneaux du décor de la vie, dans lesquels tombe successivement Jacques Marsèges, sont très symboliquement peints, mais ne cessent pas d'appartenir à la vie par leurs nuances passionnées, leurs fins reliefs savoureux et leur fond de claires lumières parisiennes. Une mère très belle, deux filles encore plus jolies que la Beauté. La mère est la maîtresse discrète et mystérieuse contenant toutes les maîtresses en essence pour l'artiste, le sensuel et l'homme fort prêt à la pitié qui survient au crépuscule de l'amour : la bonne pitié paternelle entourant le petit cadavre de la martyre béatifiée et enfin bienheureusement tranquille, de menus soins et de légitime reconnaissance pour le bonheur si largement donné jadis. Puis, les deux jeunes filles, la volupté, la tendresse, s'avancent, à la fois unies et jalouses ; toutes deux, ce

qui n'est pas banal, épousent ailleurs le n'importe quel Monsieur qui doit ouvrir les portes à l'amant attendu qui aurait pu devenir jadis le père. L'une, la volupté, continue la mère dans sa plénitude reconquise en une autre chair plus neuve, et l'autre est comme une onde sonore du dernier chant de son âme, à présent clavier clos pour l'amant qui l'aime encore dans la tendresse prolongée d'un amour qui ne doit plus finir puisqu'elle ne se donne pas, cette seconde fille, autrement éprise de l'amant père, Jacques Marsèges. La mort de Mme de Çeyneste est une belle chose *de la beauté* où l'auteur a évité le trop romanesque par le supplice lent et raffiné du froid douchant les épaules de la pauvre femme, supplice moins banal qu'un coup de poignard ou de revolver, lequel aurait certainement plus détérioré que le petit point pleurétique discrètement introduit sous les chairs comme par hasard. Ce n'est d'ailleurs presque rien qu'une courageuse femme de plus tombée dans l'amertune de ses larmes pour ne pas s'en relever. Ensuite, l'homme peut continer à vivre et c'est l'essentiel, puisqu'il faut que le principe mâle se perpétue aux dépens de l'autre. *La Beauté* est un livre élégant, simple et doux. On n'y a aucun reproche trop acerbe visant la fatalité des choses. Le peintre qui peint de la belle existence ne fait pas sombre exprès, mais il laisse deviner, devant les splendeurs du soleil, que la nuit doit venir : «...Et plus tard la nuit ramène l'oubli!»

L'Amour, par Nonce Casanova. Cet auteur n'est pas à discuter. S'il est fou, il est fort intéressant au point de vue de la clinique littéraire. S'il est sage, l'avenir nous apprendra comment on peut le devenir en sortant des pires pièges de la métaphore. En attendant, il continue à écrire très facilement avec la plume d'un Victor Hugo décadent. « Ce je ne sais quoi inexprimable se trouvait presque exprimé par les yeux quand les yeux étaient ouverts. Ça faisait songer à de l'abîme inouï où des infinis pourraient venir s'engloutir... etc. » J'en passe et des meilleures. Puis il y a aussi « son âme comme un chiffon trempé dans du vertige ». Maintenant l'histoire, c'est celle d'un Monsieur, Maurice le Chaste, qui a la mauvaise habitude de mordre les femmes au lieu de les embrasser, et une dame, Danielle, une jeune personne un peu moins chaste, qui meurt à la manière de la dame aux camélias, non sans avoir dit quantité de choses extraordinaires. Enfin ne discutons pas. C'est curieux. Je préfère cela, malgré l'outrance, aux romans bien faits des gens qui ne savent que le français... de Paris.

Blancador l'avantageux, par Maurice Maindron. Cet auteur est un spécialiste et comme tel il faudrait des spécialistes pour le juger. Le roman historique a été perdu fond et forme par les hommes célèbres dont les noms sont dans toutes les bouches. Il ne convient pas de faire le procès de ces écrivains prodigieux, qui créèrent de la fiction avec des vérités et se prirent les ailes dans les toiles d'araignées qui recouvrent les parchemins de l'histoire de France. On a abusé des rois, des reines et des héros. On a peu cherché à rendre la vie naturelle des intérieurs plus simples, car la difficulté n'était pas la reconstitution d'une perruque de Louis XIV, mais peut-être de savoir comment se portait la dite perruque ailleurs qu'à la cour. Blancador est un fils de famille d'abord entretenu par les belles dames selon l'usage très ordinaire du temps. Il est bête, vaniteux, joli et assez lâche. Il vit sa vie avantageusement, sans grand souci de morale ni de philosophie. C'est un personnage nullement héroïque dans le grand sens du mot, mais on est toujours le héros de quelqu'un, et il est estimé car son regard *couche les dames*... qui généralement ne savent pas pourquoi elles se couchent, sinon que la nuit tombe et qu'elles aiment à tomber avec. Vers la fin du volume, un supplice de l'estrapade fort attrayant... pour les amateurs, et une punition d'adultère innocente des plus sinistres. *Blancador l'avantageux* est un roman aussi sérieusement documenté qu'un roman moderne. Il est le résultat d'un grand travail, il coûte peu de peine à lire au lecteur et il est amusant par places.

Les deux étreintes, par Léon Daudet. Une femme en deux volumes, possédée par deux hommes avec lesquels cette femme ne craint pas d'avouer le libre... échange de sa personne. Tous les romans de ce genre, et ils sont nombreux, poussent habilement les malheureuses vers les adultères légitimes. Cela est moral en ce sens que plus l'habileté des romanciers s'y montre, plus on commence à entrevoir la fin des jérémiades masculines sur les malheurs conjugaux. Quand la fréquence d'un crime inquiète les dirigeants d'une nation, ils fondent une loi pour protéger les criminels contre leur victime. C'est un peu paradoxal, mais cela se voit tous les jours. Nulle part l'adultère n'est si fréquent qu'à Paris, et nulle part les romanciers n'y défendent mieux la triste situation d'une femme obligée, sans trop savoir pourquoi, de trahir son fiancé d'avance... le meilleur moyen pour éviter un futur

cocuage. *Les deux étreintes* sont heureusement plus un roman qu'une loi.

La faiseuse de gloire, par P. Brulat. C'est la presse. Un peu plus on lirait : *la faiseuse d'anges !* Un journaliste traverse les différentes routes qui mènent à la célébrité, tout en demeurant un honnête homme, ce qui, au premier abord, semble bien impossible. Enfin, puisqu'il devient le génie de celui qui n'en n'a plus, c'est-à-dire le romancier d'un journaliste, tout finit très bien. Je reprocherai à ce livre de ne pas être plus exact qu'une œuvre de naturaliste ordinaire. Dans les débuts, on offre *cent francs* par nouvelle dans un journal à un jeune homme qui dicte ses conditions, et on le félicite sur sa modestie. Il n'y a pas d'exemple de conditions dictées par un jeune écrivain à un directeur, pas plus que d'offre de cent francs par nouvelle. On donne à Pierre Louys *un franc la ligne* au lendemain d'*Aphrodite* ou un louis par conte à Jean Rameau en pleine gloire. Quant au Monsieur, dont le héros de l'histoire devient le pourvoyeur, vers la fin du roman, je le connais beaucoup mieux que l'auteur. Cet aimable personnage, plus dilettante que franche canaille, fut blessé, d'un coup de revolver à l'épaule, par un beaucoup plus froidement dilettante que lui, je veux dire : *plus fort*, et, cruellement atteint, perdant son sang à flots, il a bandé sa plaie lui-même pour ne pas porter plainte contre le camarade assassin qu'il estimait plus haut que les petites femmes pleurnicheuses de toutes ses nuits d'aventures. Ne voir en une crapule qu'une crapule, c'est l'art des gens simples et honnêtes comme le journaliste Pierre. Or les gens simples et honnêtes ne savent jamais tout et... ce n'est pas un reproche que je leur ferai !

L'Élue, par Claude Lorris. Œuvre de femme où il est parlé poétiquement d'une poétesse noble, jolie, et un brin amoureuse de sa lyre, puisqu'elle ne peut y substituer la tête de son amant. Il y a des vers, des baisers, beaucoup d'étoiles et un luxe inusité d'étoffes orientales ; mais cela finit mal, car la bien-aimée, femme de lettres avant même d'être poète, s'enfuit après avoir connu l'amour. J'imagine qu'elle aura un autre amant qu'elle aimera mieux que sa poésie, les femmes de lettres ne sachant point se contenter de peu ! Le Monsieur se tue ainsi que doit le faire tout acteur indigne du rôle lorsque la toile se baisse.

Le métier d'amant, par Perdiccas. Sur une enclume de peluche bleu pâle, un Monsieur en demi-costume de soirée forge un cœur de velours rouge du genre dit : *pelote*. Une

petite fille nue, au ventre légèrement prolongé, assiste à cet exercice qui ne doit pas exiger beaucoup de muscle, et cela s'appelle : *Le métier d'amant.* A l'intérieur il y a de l'esprit et de la perversité... Mais sur la couverture quelqu'un, aimant à lire du Perdiccas, ne l'affirmerait pas ! Enfin c'est un livre pour jeunes filles... à ventre légèrement prolongé ! (Comme qui dirait des collégiens, quoi !)

Règle de trois, par Armory. Jeunes femmes exotiques et parisiennes, style très, trop audacieux, et autant de déshabillages qu'il en faut pour monter une revue. Il y a même des déshabillages de Messieurs seuls. Maintenant, pour dire qu'on sort d'une voiture, on prononce : « *il défiacra* ». Tout le reste est dans ce genre, quoique, parfois, moins heureux ! Ce pourrait être une pâle imitation de Willy, tant il y a d'à peu près.

Rasqueux, par G. de Raulin. Mœurs maritimes et assez rudes pour qu'on ne confonde pas avec les petites histoires de chambrées, toujours les mêmes, qu'ont l'habitude écœurante de nous servir les socialistes, se copiant les uns les autres, depuis le *Biribi* vécu de Darrien.

La Bossue, par Poirier de Narçay. Histoire dramatique de braconniers. Une bossue, ensorceleuse d'hommes, devient l'heureuse compagne d'un pauvre diable qui meurt tué par un garde, et à son tour le garde-chasse meurt tué par la bossue, que personne ne peut soupçonner, à cause de son sang-froid de pauvre diablesse, habile aux ruses des femmes infirmes et faibles devant les forts.

L'héritage du père, par Paul Georges. Jusqu'à quel point un premier époux peut-il apporter les germes d'une maladie aux enfants du second époux d'une femme? C'est une thèse intéressante que contient ce roman, mais comme il conclut à un mal de dents au lieu de conclure à une convulsion épileptiforme, il ne conclut pas du tout et on peut le recommencer.

Française du Rhin, par Charles de Rouvres. Une Française s'éprend d'un Alsacien soumis aux nouveaux maîtres (nouveaux ?) et elle est hésitante entre son amour et... sa patrie. Ce n'est point *café-concert* ni myosotis pleurard et il y a des études fort intéressantes sur les mœurs modernes de l'Alsace allemande.

Lumières d'Orient, par Emile Vedel. Adorné d'une préface de Loti, ce livre de contes est une galerie de tableaux très lumineux, beaucoup moins fatalistes mais aussi philosophi-

ques, que les pages dans la manière du cher Maître. Il y a de jolies choses sur les fleurs, les parfums et les femmes. Il y a l'histoire des tahïtiennes, qui se donnaient pour quelques clous parce que le fer était inconnu dans leur île,et du navire qui menace ruines parce que l'équipage enlève toutes les ferrures qui se trouvent à bord.

Les dimanches d'un bourgeois de Paris, par Guy de Maupassant. Une réédition ornée d'illustrations pour ceux dont l'imagination ne peut suppléer. Mais c'est bien laid, ces petites taches blanches, jaunes, rouges, sans couleur, nous représentant des femmes et surtout les femmes vivantes de Maupassant.

Napoléon et l'amour. Le roman de l'Aiglon, par Carolus. Il est bon de signaler à la juste indignation des lettres ces petites saletés à trente centimes, mal écrites et mal illustrées, tâchant de disputer à Rostand un brin de ses lauriers impériaux. Cela tire à *quatre-vingt dix mille* parce que cela s'appelle *roman de l'Aiglon*, et c'est aussi plat que la réclame elle-même, j'entends la réclame payante dont se contente l'auteur en question. Maintenant, il est possible que Carolus soit un pseudonyme de Rostand. Alors je retire ce que j'ai dit... par pure politesse.

Huit contes à Mariani. Petit album très joli, bleu et illustré de fines gravures bonnes à regarder à la loupe. Ce recueil contient les signatures de Paul Arène, Maurice Bouchor, Jules Claretie, Mistral, Montégu, Silvestre et d'Octave Uzanne, toutes données en l'honneur de l'incomparable élixir qui nous rend la santé, ou nous empêche de tomber malade, ce qui vaut encore mieux pour ceux qui sont altérés de vin Mariani par pure gourmandise.

RACHILDE.

THÉATRE

Le Théâtre populaire.— Charles Hastings : *Le Théâtre français et anglais,* précédé d'une lettre de M. Victorien Sardou, Firmin-Didot, 7.50. — *Théâtre de Meilhac et Halévy*, t. II et III, Calmann Lévy, le vol. 3.50. — Henrik Ibsen : *Quand nous nous réveillerons d'entre les morts*, drame en trois actes, trad. et précédé d'une préf. par le Cte Prozor, Perrin, 3.50. — Edmond Rostand : *L'Aiglon*, Fasquelle, 3.50. — A. Lagoguey : *Alceste ou la Fidélité conjugale,* d'Euripide, trad. en vers français et en trois actes, Brunel, 2 fr. —Henri Bérenger: *Essai sur le Théâtre de l'Ame d'Edouard Schuré*, Perrin.

Au mois de décembre 1899, la *Revue d'art dramatique,*

qui s'est si souvent distinguée par ses enquêtes intéressantes et ses précieuses initiatives, mettait au concours la question suivante :

Le **Théâtre populaire** est-il possible? Par théâtre populaire, on entend une scène ouverte à tous, aussi différente du « théâtre de l'élite, où la pensée se raffine jusqu'à l'épuisement, que de celui de la populace, où le sentiment s'amplifie jusqu'à la grossièreté », une scène « destinée à l'éducation *du peuple* » et qui soit en même temps « l'expression des sentiments, des idées et des rêves *d'un peuple* ». Quels seraient les moyens de fonder rapidement à Paris un pareil théâtre? Plan d'organisation pratique ; bases financières ; conditions matérielles et artistiques, etc.

Un an après avoir ouvert ce concours, la revue publie in-extenso le projet primé. Il est de M. Eugène Morel. Je ne veux pas m'attarder à couvrir l'auteur de toutes les fleurs qu'il mériterait, car son projet est remarquable ; je préfère employer le peu de place qui est à ma disposition à l'exposé de quelques-unes de ses idées. J'ajoute simplement, en préambule, que le projet de M. Morel remplit quatre-vingts grandes pages de la revue, qu'il est précis, serré, sans digression, que pas une ligne n'en est à négliger et que pour tous ceux qui s'intéressent à la question, — ce sera bientôt, espérons-le, beaucoup de monde, — il est à lire entièrement et à étudier de près.

Les heures de travail, dit M. Morel, se réduisant ou étant appelées à se réduire, il importe que les loisirs soient une cause de progrès moral ; il serait inutile d'arracher le peuple à un labeur abrutissant pour le jeter à des passions plus abrutissantes encore ; or le théâtre, même le pire, n'est pas le pire des plaisirs, et en donnant au peuple le goût (ne faudrait-il pas dire simplement la possibilité?), puis l'*habitude* d'entendre de belles choses, on luttera nécessairement contre des habitudes plus nuisibles.

On voit que M. Morel ne jongle pas avec les grands mots d'art, de beauté et de régénération intellectuelle ; il préfère rester sur le terrain de l'utilité sociale, et il a raison : c'est plus pratique, plus propre à stimuler les classes bourgeoises et gouvernementales, et il déjoue ainsi adroitement le scepticisme. Nous verrons plus loin ce qu'il dit au sujet des spectacles à donner au peuple.

Le théâtre populaire doit être fondé par le peuple, et, si possible, sans subvention. Le moyen, c'est l'abonnement.

Les avantages de l'abonnement sont les suivants : forma-

tion d'un public que l'on a constamment en main et sur lequel on peut agir efficacement; indépendance du directeur qui n'est plus étranglé par la nécessité de la pièce réclame, mais peut jouer des œuvres moins tapageuses, susceptibles de plaire à la foule ; quoique par elles-mêmes incapables de l'attirer; enfin sécurité, régularité, possibilité de marcher sans aléa et suivant des ressources connues.

Ce que l'on aurait à demander à l'Etat, ce n'est pas une subvention, mais son aide pour réunir les abonnements. L'Etat patronnerait l'entreprise. Il favoriserait la propagande par les puissants moyens dont il dispose, il inspirerait confiance, il indiquerait les caisses où seraient reçues les souscriptions, il émettrait officiellement les abonnements, à peu près comme un emprunt public. Car le but, ce n'est pas seulement la création d'un théâtre, mais d'un grand nombre de théâtres, non pas seulement à Paris, mais dans toute la France. Il faudrait évidemment commencer, et le premier théâtre s'ouvrirait là où l'on aurait assez d'abonnements pour faire la première tentative. Les autres découleraient toutes seules de celle-là. La seule subvention que l'on pourrait demander serait une subvention d'attente, qui permettrait d'organiser plus efficacement la propagande et aiderait aux études préliminaires. Mais le théâtre, — chaque théâtre, — une fois fondé, doit marcher avec ses seules forces,

Le projet comporte une émission de bons de 25 francs, divisés en trois parties : un titre au porteur, échangeable et remboursable; un titre personnel, donnant droit à divers avantages; et vingt-cinq coupons-billets de théâtre : le tout, au numéro de la place même choisie par l'abonné, est renouvelable moyennant versement de dix francs, tant que le bon n'est pas sorti. C'est un peu le système des bons de l'Exposition, et toute cette partie financière, dans le détail de laquelle je ne puis entrer, est fort ingénieuse.

Même si des souscriptions volontaires ou des dons le permettaient, M. Morel rejette absolument la gratuité. « Le théâtre gratuit, observe-t-il justement, représente un état de civilisation autre que celui où nous vivons, soit que nous n'y soyons pas retombés, soit que nous ne l'ayons pas encore atteint. A Paris, un théâtre gratuit serait en hiver un asile — dont on serait chassé au milieu de la nuit... Il faut, au contraire, une salle aussi propre, élégante même, que possible, saine en tout cas puisque nous y amènerons des enfants. Un théâtre pour les *pas riches*, non pour les tout misérables,

dont nous voudrions supprimer la misère, et non la prolonger, même en l'amusant! Un théâtre pour la grande masse normale du peuple, qui a un gîte, et de quoi vivre en travaillant, mais qui ne trouve actuellement, pour se divertir, que des spectacles grossiers, et des places mauvaises où l'on accède après des heures de queue, qui ne peut y mener sa femme et ses enfants.... bref qui le plus souvent y renonce. »

Un versement de quinze francs (en trois fois, par exemple) et un abonnement mettant les places à environ huit sous, telles sont les ressources fondamentales — elles n'ont vraiment rien d'excessif — avec lesquelles M. Morel établit un budget de théâtre qui se tient parfaitement. Il établit les comptes. Il prouve qu'avec des séries de 500 abonnés pour une salle de 1000 places et pour les cinq premiers jours de la semaine, avec des recettes de 1000 francs pour chacune des trois représentations du samedi et du dimanche (soirée et matinée), les deux meilleurs jours, avec un léger supplément de recette à provenir de la moitié de la salle non louée du reste de la semaine, le théâtre populaire fera ses frais, mieux, beaucoup mieux qu'aucun des théâtres de quartier de Paris. Il établit que ces frais seront proportionnellement moindres que ceux de ces théâtres, avec des éléments d'attraction et de succès que ceux-ci ne peuvent avoir. Il montre que le jour où un certain nombre de théâtres populaires fonctionneront simultanément, les pièces pourront y être montées avec plus de luxe que dans les établissements les plus huppés du boulevard. Qu'il reste dans les limites modestes assignées à ses débuts ou qu'il contienne en germe le brillant avenir qu'aime à lui prévoir son initiateur, le théâtre populaire n'est donc pas une utopie.

M. Morel ne laisse dans l'ombre aucun point de l'organisation; il s'occupe de tout, des heures de spectacle, des moyens de transport, même du dîner. Arrivons au répertoire. Quelles pièces jouera-t-on? — Cela ne nous regarde pas, répond M. Morel. Une opinion assez répandue veut qu'il soit impossible d'intéresser le peuple aux œuvres de valeur. Cependant, au 14 Juillet, les théâtres ne manquent pas de spectateurs, qui écoutent religieusement et même avec enthousiasme. Oui, mais c'est le 14 Juillet, une fois l'an, et c'est gratuit. Ce qui est possible ce jour-là et avec la gratuité, le serait-ce habituellement et pour un public payant et exigeant par conséquent qu'on satisfasse ses goûts? La vérité, c'est qu'on ne

connaît pas les goûts du public populaire. « Je ne crois pas, dit M. Morel, qu'il y ait des directeurs du théâtre prévoyant le goût du public, je ne crois pas qu'il y ait des auteurs écrivant volontairement mal pour le public. La volonté ne peut pas grand'chose contre les tendances personnelles. C'est leur goût, à eux, leur goût involontaire, qu'ils suivent et qu'ils imposent, ces auteurs, ces directeurs. Le sort veut que ce goût-là existe dans le public, et le succès est possible. Mais c'est l'auteur qui abêtit le public, et non le public qui abêtit l'auteur. »

On peut, on doit espérer amener progressivement le peuple à entendre, à goûter de belles choses. L'admiration, la suggestion, le snobisme, avant tout la répétition et l'habitude joueront comme toujours leur rôle éducateur. Mais, en somme, là n'est pas la question. L'important n'est pas ce qu'on joue, mais de jouer. Et ici, il faut de nouveau citer :

« Encore une fois, le premier point est de vivre. Il vaut mieux jouer du... (n'injurions personne) que de ne rien jouer du tout.

» Ceux mêmes qui sont le plus certains de leur bon goût, qui n'ont pas de doute sur l'absolu de leurs admirations, ceux enfin qui parlent d'élite, d'aristocratie intellectuelle en parlant d'eux-mêmes, peuvent, par un retour à leur passé, se demander comment ils ont été élevés à de si grandes hauteurs esthétiques.

» Avouons tous que Stéphane Mallarmé n'a pas été notre premier culte.

» Avouons que la sorte de plaisir que nous trouvons à tel auteur, un autre la trouve, identique, en tel autre. L'histoire du loup fait peur aux enfants ; ce même sentiment, la peur, n'est-il pas ce que nous recherchons dans Edgar Poe ? Le « difficile à comprendre », ce charme spécial d'entrer dans des pensées dont le vague grandit les formes, l'orgueil de résoudre un problème et l'orgueil du mystère... le peuple peut trouver ces mérites réels, que l'on raille bien à tort, dans les œuvres classiques qui passent pour les plus claires. On a tort de railler. Cette joie esthétique est profonde et profitable à l'esprit.

» Nous n'avons pas de certitudes assez réelles en art pour être dogmatiques, même pas assez pour rédiger un programme... Nous voulons bien qu'on joue de tout, si cela est intéressant. Nous nous souvenons d'avoir lu Jules Verne, Mayne Reid, et des romans bien sots, qui nous donnaient des joies aussi grandes que les plus belles des œuvres nous en

donneront jamais. Aussi intenses, oui. Pareilles.., peut-être bien que oui.

» Nous sommes reconnaissants à ces mauvaises lectures de nous avoir amené à en faire de meilleures — que dis-je! de nous avoir appris à les trouver, elles, mauvaises.

» Car aux jours lointains où les mélos nous transportaient, Racine déjà nous charmait, cela est sûr. Nous y faisions effort, mais nous y arrivions. Une émotion admirable récompensait l'effort.

» Tout est là. Nous avons cessé de connaître les uns.

» Aux autres, chaque âge de la vie trouve une beauté nouvelle...

» Et chaque classe de la société. »

La Société des auteurs, le droit des pauvres, la question de la direction, celle des acteurs, autant de chapitres étudiés avec soin et sagacité par M. Eugène Morel. La partie du projet qui a trait au bâtiment, à la disposition de la salle et à l'aménagement de la scène développe bon nombre d'excellentes idées. Je ne puis malheureusement en donner ici le résumé, cela m'entraînerait trop loin. Toute la fin du projet s'occupe de l'*extension*, c'est-à-dire de la façon dont les théâtres populaires naîtront les uns des autres, dont ils essaimeront, de leur union, du fonctionnement d'un groupe de théâtres associés, de la création éventuelle d'une direction centrale et d'un théâtre modèle.

On voit par ce trop succinct aperçu que le travail de M. Morel est complet, mûrement étudié et qu'il présente un ensemble aussi sérieusement établi que séduisant. Je ne veux pas douter qu'il ne sollicite vivement l'attention des artistes et du public, et, surtout, celle du Ministre de l'Instruction publique, auquel il est fait directement appel. Le théâtre populaire est peut-être la solution d'un des problèmes de la question sociale.

§

Sur le titre et sur l'aspect du majestueux in-octavo de M. Charles Hastings, le **Théâtre français et anglais**, *ses origines grecques et latines, drame, comédie, scène et acteurs*, je m'attendais à un travail plus important et plus intéressant que celui qui nous est offert. Je pensais à une étude de fond : ce n'est qu'un manuel. M. Charles Hastings, qui est professeur, a fait un livre de professeur. Ce sont des cahiers de cours mis au net. L'ouvrage est de seconde main,

sans un aperçu nouveau, sans une découverte, sans une idée personnelle. M. Hastings s'est borné à prendre un certain nombre de livres sur la littérature, tant anglais que français, à en colliger les chapitres qui ont trait à l'histoire du théâtre dans ces deux pays, et à professer doctoralement les notes qu'il a prises au courant de ses lectures, siècle après siècle, défilant les noms et les dates, le tout saupoudré de jugements poncifs ramassés de tous les côtés, et sans même se douter qu'il y aurait en effet un livre à écrire sur les influences respectives qu'ont exercées l'un sur l'autre les deux théâtres dans leur développement historique. C'était peut-être beaucoup demander à M. Hastings. Contentons-nous de signaler l'avantage de son livre, qui est d'offrir en un seul volume ce que l'on trouve généralement en deux, une histoire du théâtre français et une histoire du théâtre anglais : mais celui-là coûte 7 fr. 50.

§

Les tomes II et III du **théâtre de Meilhac et Halévy**, qui ont paru chez Calmann Lévy, comprennent la *Petite Marquise*, la *Veuve*, la *Grande-duchesse de Gérolstein*, la *Cigale*, *Barbe-Bleue* et cinq comédies en un acte.

Chez Perrin : **Quand nous nous réveillerons d'entre les morts**, d'Ibsen, traduit et précédé d'une fort intéressante préface par le Comte Prozor.

L'Aiglon, drame en six actes, en vers, par Edmond Rostand, chez Fasquelle.

Une traduction d'**Alceste** en vers français, par M. A. Lagogney, exacte et consciencieuse, mais qui n'aurait évidemment pas produit à la scène l'effet de l'élégant à peu près de M. Rivollet.

Je signale aussi, regrettant de ne pouvoir m'y arrêter, un intéressant **Essai**, de M. Henry Bérenger, **sur le Théâtre de l'âme d'Edouard Schuré**, dont nous nous entretenions la dernière fois.

LOUIS DUMUR.

SCIENCE SOCIALE

Ludwig Stein : *La question sociale au point de vue philosophique* (Alcan). — Ch. Rappoport : *La Philosophie sociale de Pierre Lavroff* (Chez l'auteur, 50 Bd Arago).—Joseph Declareuil : *Les preuves judiciaires du Ve au VIIIe siècle* (Larose). — Charles Maurras : *Enquête sur la monarchie* (1 bis rue Baillif). — Gabriel Chavet : *Justice*

nationale et justice internationale (Giard). — José Ingegneros : *Dos paginas de psiquatria criminal* (Buenos Aires). — Les Périodiques : *La Coopération des idées, Le Pays de France, L'Economiste.*

Bien convenu, bien entendu, cette fois, c'est le xxe siècle qui commence pour tout de bon. Sera-t-il dieu, table ou cuvette? Probablement les trois à la fois. Les siècles sont un peu comme les nuages, et nous sommes tous des Polonius. Hâtons-nous donc de nous faire des âmes divines pour pouvoir « marcher et respirer dans un monde de dieux » ; y a-t-il bien une réalité autre que celle du vouloir?

Et cette bonne *Science sociale*, que sera-t-elle au cours de ce xxe ? Probablement ce qu'elle fut au cours du xixe ; aussi pédante, rasante, et méchante chez tels de ses oracles que subtile, profonde et lumineuse chez tels de ses humbles servantes. Si les Polonius abondent, les Hamlets ne manquent pas. Chacun d'eux a son idée fixe, chameau ou belette, Icarie ou Eldorado, révision de la constitution ou séparation de l'Eglise et de l'Etat. Et si les Polonius écarquillent les yeux sans complaisance, les Hamlets les larderont comme des rats. Et au moins la Science sociale aura servi à quelque chose.

§

Le livre de M. Ludwig Stein s'ouvre par une constatation louable, « il n'y a pas une question sociale, mais un faisceau de questions sociales », et se ferme sur une invocation non moins louable à l'optimisme social. Ce qui est au milieu est louable toujours, mais tient terriblement de place : quinze à vingt mille lignes en petit caractère! Non pas que l'entreprise soit en elle-même illégitime de traiter **La question sociale au point de vue philosophique**, bien que j'entende d'ici les cris de paon que pousseraient les philosophes si on s'avisait de traiter leur philosophie au point de vue de l'intérêt social, mais elle n'était pas d'un catégorique impératif. Certes, il est facile de se moquer, comme font justement ces messieurs, du « verbiage » des sociologues, aujourd'hui surtout où il n'est si petit grimaud de journaliste qui ne s'affuble de cette qualité impressionnante, mais le verbiage des sociologues n'a rien à envier au verbiage des philosophes (croyez-en un amateur consciencieux qui ne recule devant aucun numéro de la *Revue philosophique* ni de la *Revue de métaphysique et de morale*) et quand les deux se conjuguent, l'effet est irrésistible. M. Stein est un des représentants les plus redoutables du genre ; son abondance ne lui permet pas de faire grâce

au lecteur de la moindre sous-considération, et son érudition l'oblige à citer Grotius, et Puffendorf à l'appui du plus évident truisme ; il n'est guère de page de ce gros volume qui ne contienne cinq ou six citations, l'auteur a tout lu, tout noté, tout mis en fiches, tout analysé, groupé, classifié, mais il vous fait comprendre le khalife Omar ! C'est en quittant un de ces enragés bibliomanes qu'on a envie d'embrasser un statisticien ou un romancier : le tableau d'une des mille et trois Salentes qu'a conquises le rêve humain, ce Don Juan insatiable, ou le nombre des veuves qui passent sur le pont des Arts, sont choses beaucoup plus importantes que la discussion des théories philosophico-sociologiques de tous les privat-docenten et herr professoren du monde.

§

J'avoue n'avoir rien lu de Pierre Lavroff et je crois que beaucoup de personnes sont dans mon cas, car, si j'en juge par les notices biographiques, ce philosophe scythe n'a rien publié, son œuvre se bornant à une collaboration à divers périodiques où il est malaisé d'aller l'étudier, surtout si on ignore le russe. Aussi faut-il être reconnaissant à M. Rappoport d'avoir écrit un article assez développé sur la **Philosophie sociale de Pierre Lavroff**. En était-ce bien la peine ? Cela est une autre question et regarde M. Rappoport, car ses lecteurs peuvent toujours lui fausser compagnie dès la seconde ligne. Ce grand homme du socialisme russe (on passe très facilement grand homme dans le socialisme) semble avoir empilé un certain nombre de banalités prétentieuses et de truculences ressemelées ; je dis « semble » parce qu'on ne sait jamais, en pareil cas, s'il faut s'en prendre à l'Annonciateur des lunes ou aux lunes elles-mêmes. Le moindre fragment de l'auteur permettrait de s'en faire une idée un peu plus nette, car en vérité quelle pauvre image aurait-on, même de Platon ou d'Aristote, si on ne les connaissait que par des rapports de Rappoport. La science sociale est un peu comme la littérature, « tout y a été dit depuis six mille ans qu'il y a des hommes et qui pensent », mais dès qu'on redit de façon personnelle, on dit de façon nouvelle, et c'est à ce seul prix qu'on compte. Il paraît qu'un marxiste avait appelé, un peu dédaigneusement, Lavroff « un Malon russe ». Cela le rendrait plutôt sympathique. Malon ne fut certes pas un grand homme, mais ce fut un brave homme ; ce simple ouvrier mal instruit fut à mon avis énormément supérieur au pédant dialecticien et

politicien que fut Karl Marx. Si Lavroff lui ressemble, tant mieux pour Lavroff!

§

Le regretté Paul Masson avait coutume de dire : « Il ne faut pas juger les gens sur leurs occupations, mais sur leurs loisirs. » Alors il aurait bien jugé M. Joseph Declareuil. Ce poète de profession emploie ses loisirs à expliquer Gaïus et Pappien dans une faculté de droit, et il écrit, à ses moments perdus, des études sur le droit franc : **Les preuves judiciaires du Ve au VIIe siècle.** En cela M. Declareuil est récidiviste, car il avait déjà publié un livre très savant sur la *Justice dans les coutumes primitives*. Ah! dans quelques siècles d'ici les beaux traités qu'on écrira sur « la justice dans les coutumes raffinées de notre temps »! Et comme le lecteur d'alors, au souvenir de l'affaire Vaucroze, de l'affaire Santol, de l'affaire Flamidien, de l'affaire d'Aubervilliers, et tant d'autres, se dira : « C'est égal, ces vieux rachimbourgs de Clovis étaient de bien plus honnêtes gens que les juges d'instruction de Monis! » Mieux aurait valu passer par tous les jugements de Dieu mérovingiens que par certaines enquêtes *Loubeto regnante*. Le livre dont je parle étant d'un caractère très technique, je me contente d'y renvoyer le lecteur en lui signalant seulement l'analyse de psychologie judiciaire qui ouvre le volume. M. Declareuil est l'homme de France qui connaît le mieux le fort et le faible des preuves de justice ; toutefois je n'aurais pas conseillé naguère au séduisant M. Trarieux de chercher à l'enrôler sous sa bannière ; en fait de « prestiges » notre auteur n'est sensible qu'à ceux de la poésie pure qui, sous ce nom justement, lui inspirèrent, il y a quelques années, un recueil de très beaux vers. « Douce est l'ombre des nuits pleines de cassolettes ! » Et en vérité, dussent m'agonir les ombres des vénérables *boni viri* qui jadis appliquèrent le *Si quis romanum occiderit*, je préférerais faire comparaître, dans l'œuvre de M. Declareuil, une de ces évoquées qui convainquent sans ordalies ni cojureurs : « Ses blancs gestes sont doux comme des mains d'enfant... »

§

Intéressante campagne dans la *Coopération des idées* contre l'intrusion de la politique dans les universités populaires. Le mal date de loin, et ces œuvres, même celle du faubourg Saint-Antoine, ne sont certes pas ce qu'elles auraient pu et dû

être. La faute en est aux circonstances, je le sais. Quand M. Deherme fonda la première université populaire, toute la France était partagée en deux camps ; comme tant d'autres âmes sincères et naïves, il se laissa séduire par une opinion et se trouva claquemuré dans un parti. Tout en fut faussé ; suspecté à tort par les uns, compromis à dessein par les autres, coloré malgré lui par les quarante-huit reflets de son Comité de patronage (toute la fine fleur des protestations d'antan), il eut quelque peine à se dégager d'embrigadements politicailleurs, à morigéner ou prémunir des sociétés filiales, et même à faire la police chez lui le jour où d'aimables kremlinbicêtreux cuisinèrent un accueil surchauffé à la soutane d'un conférencier occasionnel. Quoique désintéressé de l'œuvre d'où je me retirai, voilà plusieurs mois, ainsi qu'Alexandre Séon, trouvant qu'il y avait décidément trop de brouillamini dans l'affaire et que les quarante-huit reflets nous coloraient aussi d'une façon déplaisante, je fais des vœux très vifs pour que M. Deherme réussisse à retenir son université sur la pente où tant d'énergumènes voudraient la faire dégringoler ; je ne doute d'ailleurs pas que, plus tard, ce vaillant ne fasse mieux encore, et ne s'aperçoive de bien des choses que la poussière du combat lui cache ; ce jour-là, en relisant certains de ses articles d'aujourd'hui, il sourira de leur phraséologie truculente et se dira : Tout de même, mes deux amis de la première heure, Barrès et Mazel n'avaient pas si tort que ça !

§

Sous le titre **d'Enquête sur la Monarchie**, M. Charles Maurras vient de publier deux manifestes de MM. André Buffet et de Lur-Saluces, et bien que ce soient là deux morceaux fort sérieux, j'avoue que j'eusse préféré un plaidoyer de ce subtil, parfois vigoureux, et toujours charmant esprit, qu'est M. Maurras. Hélas! la monarchie a le défaut de la jument de Roland, et quant aux restaurations, c'est un peu comme les replâtrages conjugaux, il reste toujours au fond quelque souvenir amer qui fait que « ce n'est plus la même chose ». Et puis, être royaliste c'est bien, mais être loyaliste c'est mieux, et aujourd'hui, être loyaliste c'est n'être pas royaliste, Montesquieu lui-même le dirait. Et encore, quelle babiole que l'étiquette constitutionnelle en regard de tant d'autres choses, même toutes petites, tel article de Code, tel paragraphe de circulaire ! Certainement M. Charles Maurras s'est dit tout cela, mais j'aurais eu plaisir à l'entendre se faire réponse; s'il

ne m'avait pas persuadé, il m'aurait toujours charmé, et l'aventure devient rare en ces jours-ci. Même inébranlé, je reste, d'ailleurs, plein d'estime pour les royalistes en général, et pour ceux, en particulier, qui se rallient à la monarchie en ce moment où ses chances de retour semblent si faibles. M. Paul Bourget fut naguère de ceux-ci, et M. Joachim Gasquet vient de dessiner, dans le *Pays de France*, une évolution semblable, d'autant plus intéressante qu'elle le ramène de plus loin, de cette région « des noirs brouillards qui rongeaient, dit-il, ma cervelle durant l'Affaire fameuse, attentaient à l'équilibre de ma raison et m'entraînaient, avec les meilleurs de ma génération, jusqu'à la mer de ténèbres d'où l'on perd, pour toujours parfois, l'adorable notion, la vision vivante des grands traits maternels qui gravent dans le cœur des hommes l'image de la patrie ».

§

Je dois me contenter de signaler avec éloges le nouveau livre de M. José Ingegneros : **Dos paginas de psiquiatria criminal**; cette étude psychologique du criminel aliéné, suivie d'une description de l'hôpital de Buenos-Ayres où sont traités les délinquants de ce genre, sera lue avec un vif intérêt par tous les criminologistes. Des travaux semblables sont d'un bon augure pour le relèvement des pays de langue espagnole qui devraient tenir en science un rang plus élevé. Dans l'anthropologie, comme dans la statistique sociale, on n'aura jamais assez de documents, et tous les pays peuvent et doivent collaborer à l'œuvre commune. C'est le cas de répéter une fois de plus le mot de Napoléon : « Les plus modestes ne sont pas les moins méritants. »

D'intention excellente aussi la brochure de M. Gabriel Chavet sur **la justice sociale et la justice internationale.** Mais la paix universelle semble bien notre quadrature du cercle à nous. « Le jour, dit M. Chavet, où d'une seule voix le monde criera : l'arbitrage ! le Chamberlain sera bien obligé de céder ! » Hélas !

Justement l'*Economiste Français* cite un curieux passage de l'*Engineering and Mining Journal* accusant le gouvernement anglais, tant aux Indes qu'en Egypte, de « mettre aux exploitations minières des obstacles ridicules et vraiment nuisibles ». Délicieux, en vérité, de la part de gens qui sont en train de faire tuer ou estropier cent mille pauvres diables

sous prétexte que « la législation transvaalienne entravait le développement des mines » !

HENRI MAZEL.

HISTOIRE, SOCIOLOGIE

Henry Leyret : *Les Jugements du Président Magnaud, réunis et commentés*, P.-V. Stock, 3.50. — Paul Lacombe : *La Guerre et l'Homme*, Société nouvelle de Librairie et d'édition, 3.50. — Marquis de Vogüé : *Le duc de Bourgogne et le duc de Beauvillier, Lettres inédites*, 1700-1708, Plon, 7.50.

Henry Leyret : **Les jugements du président Magnaud réunis et commentés**. — Le président Magnaud devint brusquement célèbre, voici bientôt trois ans, pour un jugement où il avait cru devoir interpréter la loi dans le sens de l'humanité : c'était chose assez nouvelle pour étonner fort, et pendant que la masse des braves gens approuvaient chaleureusement, il se trouva nombre de vertueux doctrinaires pour crier au scandale, et accuser le magistrat de sacrifier le code à je ne sais quel amour de la popularité.

M. Leyret a voulu montrer que ce jugement, comme ceux qui l'ont suivi, et que la presse mise en éveil a dès lors soulignés, n'était que la conséquence d'une doctrine et d'une méthode appliquées par le président Magnaud depuis qu'il occupe son siège. Pendant dix ans, ce juge jugea dans un même esprit sans que sa réputation dépassât les limites de son ressort. Le jugement du 4 mars acquittant Mlle Ménard eut grand retentissement dans la France entière, et, avec l'admiration des uns, se fit jour la malveillance des autres.

M. Leyret n'est pas tendre pour la magistrature en général. Dans une introduction mordante, il rappelle quelle riche littérature par tous pays, et surtout en France, est consacrée aux justiciards et chats fourrés, et comment Rabelais, Pascal, La Bruyère, La Fontaine, Voltaire, Diderot, Beaumarchais, P.-L. Courier, pour ne citer que les plus illustres, ont stigmatisé leur hypocrisie, leur cupidité, leur dureté aux petits, leur souplesse envers les grands, leur servilité vis-à-vis du pouvoir.

L'étrange originalité du président Magnaud est d'avoir conçu que la loi n'est pas faite pour protéger toujours le riche, le puissant, le fort, pour accabler perpétuellement le petit, le faible, le sans-appui. Il a osé admettre que la misère, la malchance, la faiblesse, l'isolement n'étaient pas par eux-mêmes des délits, et qu'ils pouvaient, par cas, devenir une

justification. Avec une grande netteté, M. Leyret a classé les jugements du président Magnaud, non par ordre chronologique, mais par ordre rationnel, et en corps de doctrine. Par un commentaire rapide et précis, il en montre l'enchaînement logique et l'unité. Nous voyons, dans les divers chapitres, comment cette jurisprudence défend le droit à la vie, le droit des femmes, le droit des enfants, le droit des travailleurs, le droit du public contre les compagnies, contre l'église, contre l'administration, contre des propriétaires représentés par des gardes brutaux et déshonnêtes, le droit enfin à l'égalité. En un mot, le droit du faible contre le fort. Il est déclaré bien haut que le pauvre n'a pas nécessairement tort contre le riche. Jurisprudence révolutionnaire, s'il en fut; et on comprend qu'elle étonne, inquiète, bouleverse certains. Car on ne prononce jamais inutilement des paroles utiles.

Il est facile d'accuser de redondance et même de naïveté les considérants de M. Magnaud, quand on ne réfléchit pas au besoin d'étayer des jugements si fort opposés aux errements judiciaires. Ce n'est vraiment pas la faute de ce magistrat si des idées, qui défrayent chaque jour toutes les chroniques de presse, paraissent dans un prétoire si paradoxales et scandaleuses qu'elles effarent toute la gent justicière et font bondir les cours d'appel.

Paul Lacombe : **La guerre et l'homme.** — Tous les ouvrages contre la guerre valent d'être signalés et cités avec éloges; celui-ci veut une mention spéciale, car il est documenté et écrit avec verve. M. Paul Lacombe s'attaque de préférence au reste de prestige que la guerre a pu conserver auprès de certains esprits moutonniers. Pourquoi ceux-ci sont-ils de tels admirateurs de la gloire guerrière, particulièrement de la gloire guerrière de leurs compatriotes? Parce qu'elle implique, suivant eux, le courage, le mépris de la mort, des souffrances, des blessures. C'est là un sentiment contraire à la nature, et le bourgeois tient, par-dessus tout, à convaincre les autres et lui-même qu'il en est capable. Or, il se solidarise avec ceux de sa race qui sont allés en bataille, les suppose héroïques, et ne doute pas que, le cas échéant, il n'eût été héroïque comme eux. Ici M. Lacombe fait intervenir les témoignages concordants de nombreux militaires et prouve par eux que le courage n'est pas chose commune : « On dit que tout le monde est brave, a écrit Villars, mais quand on vient au fait et aux preuves, on trouve peu d'un certain courage. » En réalité, dans une bataille tout le monde a peur :

celui qui dissimule sa peur le plus longtemps possible est le vainqueur, celui qui la laisse voir le premier est le vaincu. D'après tous les écrivains militaires, rien n'est plus rare que de voir deux troupes s'aborder résolument face à face. Toujours pour ainsi dire l'une d'elles a cédé avant le choc. Parfois trente secondes de plus d'une ferme attitude auraient fait du vainqueur le vaincu et réciproquement. Souvent la peur est si forte qu'elle abolit le raisonnement, et vient à l'encontre du sentiment de conservation qui la fait naître, comme il arrive à des fantassins chargés par de la cavalerie. Ils n'auraient rien à craindre, s'ils restaient unis, alignés et réservaient leur tir pour un feu à courte portée. Au lieu de cela, ils flottent, cherchent à rentrer individuellement dans le carré, tirent mal, trop tôt ou pas du tout, et ils sont enfoncés, sabrés, mis en pièces par leurs adversaires. Par contre, si la cavalerie voit devant elle la ligne d'infanterie impassible, les fusils couchés qui vont lâcher une nappe de balles, il y a gros à parier que les mains agiront plus ou moins consciemment sur les rênes, et que le torrent obliquera à droite ou à gauche. On pourrait multiplier les exemples indéfiniment et M. Lacombe en emprunte un grand nombre à Montluc, au prince de Ligne, au docteur Chenu, au général Thoumas et surtout aux Etudes sur le combat du colonel Ardent du Picq.

D'ailleurs, on pourrait aller plus loin et discuter la valeur morale d'un courage imposé par la nécessité. Vous vous rappelez, au début de la guerre du Transvaal, l'épisode des sept cents Anglais qui se rendirent après avoir eu deux hommes tués. Ils savaient qu'ils iraient à Prétoria, pour y attendre, en jouant au foot-ball, leurs camarades qui gagnaient cette ville par une voie plus longue et plus pénible. Supposez ces sept cents Anglais en Chine, entourés par des forces dix fois supérieures, et bien convaincus que, s'ils mettent bas les armes, ils seront suppliciés, mutilés, brûlés vifs jusqu'au dernier. Ils se seraient défendus avec la plus âpre énergie, et probablement auraient dispersé leurs adversaires. Auraient-ils été des héros? Pas le moins du monde. Ils auraient sauvé leur peau, comme ils la sauvèrent en montant dans le train que les Boers mettaient à leur disposition. Et le désir de sauver sa peau est un sentiment tout à fait légitime et naturel.

Non moins naturels, sinon légitimes, sont les instincts qui s'éveillent et se développent vite chez l'homme soumis à l'anormale existence guerrière. Instinct de la férocité, goût du meurtre sans danger, du vol, du viol, de la saoulerie, de la

pillerie, comment les reprocher à des gens arrachés à leur existence, privés de toute joie naturelle et sans cesse hantés de l'idée qu'ils crèveront dans un lit d'hôpital, ou que, les deux jambes broyées, oubliés dans un sillon, vivant encore et demi pourris déjà, ils attendront la mort pendant plusieurs jours,

...sans bouger, dans d'immenses efforts.

Foyer d'infection physique et morale, voilà ce qu'est la guerre, il ne faut pas se lasser de répéter la même chose, puisque, comme on dit, c'est toujours la même chose. Et surtout parce que nombre d'écrivains, de poètes, d'artistes travaillent sans cesse à donner à la foule et aux enfants des idées aussi fausses que malfaisantes. Aux enfants ! Tenez, je feuilletais hier un recueil de poésies lyriques du XIXe siècle qu'un haut personnage universitaire réunit pour les écoles. Il y a 60 pages de poèmes patriotiques, c'est-à-dire consacrés à l'apologie de la guerre. M. Coppée y tient, cela va sans dire, une place honorable. J'ai admiré un petit poème destiné à illustrer le tableau de M. Detaille : le régiment qui passe.

C'est du Coppée déjà ancien, d'une facture qui n'est pas encore comateuse. Voici de petites perles :

La troupe passe calme et gaie
Comme elle irait sous les obus.

Non, monsieur Coppée, la troupe était calme en défilant sur le boulevard Saint-Martin, gaie je n'en sais rien, mais si elle avait été sous les obus, il est fort douteux qu'elle soit restée calme, et certain qu'elle n'aurait pas été gaie. Pour être gai quand les membres éparpillés par le fer volent autour de soi, qu'on a la face éclaboussée par la cervelle d'un bon camarade, il faudrait une âme près de qui l'*atrox animus* de Caton pourrait passer pour une panade, si j'ose dire. Le poète continue, il dépeint le bourgeois, l'ouvrier,— portant son fils sur les bras — béants d'aise :

Et rêvant déjà de bataille
Tous sont heureux naïvement.

Et le bon commentateur, inspecteur général de l'Université, ajoute en note : « Voilà qui est éminemment français. »

Il est certain que pour être heureux à l'idée d'une bataille, il faut une dose considérable de naïveté.

Cette naïveté, nombre d'écrivains dans tous les temps se sont plu à l'entretenir et à la développer, il faut savoir gré à ceux qui, comme M. Lacombe, œuvrent pour la détruire.

Marquis de Vogüé : **Le duc de Bourgogne et le duc**

de Beauvillier. Lettres inédites, 1700-1708. — Ces lettres originales du prince adressées, les unes les plus nombreuses à son ancien gouverneur le duc de Beauvillier, les autres à la marquise de Montgon, dame d'honneur de la duchesse et confidente des deux époux, correspondent à trois périodes distinctes où le jeune duc fut éloigné de la cour. Dans la première, en 1700, il avait été jusqu'à la frontière accompagner son frère, le nouveau roi d'Espagne ; à la seconde, il servait en 1702 et 1703 en Flandre et sur le Rhin, sous Boufflers et Tallard ; dans la troisième, il commandait en Flandre, associé à Vendôme, l'armée qui fut vaincue à Oudenarde en 1708.

Au caractère de ce prince s'attache l'intérêt de curiosité rétrospective qu'inspirent les questions insolubles de l'histoire : quel roi eût été ce prince sur qui tant de gens fondaient tant d'espérance ? Les lettres publiées par le marquis de Vogüé ne démentent pas l'impression que l'éducation fénélonienne, en venant à bout du sauvage caractère signalé par St-Simon chez le prince enfant, avait détendu les ressorts de la volonté, et émoussé l'intelligence qui s'annonçait si vive. Soumis avec passivité à la volonté divine, il semble ne rien ressentir vivement, ne rien vouloir par lui-même, il est sans cesse porté à solliciter une direction. Il n'aurait pu en trouver de plus saine que celle de Beauvillier, dont la petite coterie renfermait les seuls honnêtes gens d'une cour effrénée et d'autant plus corrompue qu'elle était tenue à plus d'hypocrisie. Beauvillier n'aimait pas la guerre ; lors du conseil où fut discutée l'acceptation du testament, qui faisait roi d'Espagne le duc d'Anjou, il opina fortement, obstinément pour le refus. Action d'autant plus honorable qu'il savait déplaire au dauphin, son roi présumé du lendemain. Mais il voyait l'abîme ouvert d'une nouvelle guerre. Ces maux auraient été évités sans doute, si madame de Maintenon, qui était du même avis, avait eu le même courage. Fénelon était aussi un pacifique ; mais sa conduite dans l'affaire de la bulle *Unigenitus* montre par quelles influences il était dominé. A ces influences n'échappaient ni Beauvillier, ni Chevreuse, qui donnèrent pour confesseur à Louis XIV l'effrayant P. Tellier. Par eux, l'extrême dévotion du duc de Bourgogne l'eût fait l'instrument des jésuites.

Les lettres les plus piquantes sont celles que le prince, alors âgé de 20 ans, écrivait d'Allemagne à Mme de Montgon. Il souffrait fort d'être éloigné de sa femme, qu'il aimait avec la tendresse romanesque d'un mystique et le tempérament d'un

Bourbon. Son austérité lui défendait les consolations dont princes et militaires se privent rarement. La petite duchesse, d'esprit très vif et de sens calmes, comme sa sœur d'Espagne, semblait supporter beaucoup plus allègrement la séparation. Occupée à des coquetteries qui faisaient jaser, elle négligeait d'écrire à son dolent époux ; celui-ci s'en plaignait douloureusement à Mme de Montgon, qui, entre les deux, semble avoir joué un rôle plutôt comique. Une fois elle eut l'idée de lui écrire avec du sang que l'on avait tiré à la duchesse. Le duc. émerveillé d'une idée aussi galante, se coupa aussitôt le bout du doigt : il n'en tira pas assez de sang pour écrire, mais pour tacher de quelques raies rouges la lettre dont M. de Vogüé nous donne un fac-simile, et dessiner deux cœurs, avec les noms de Louis et d'Adélaïde. Il faut se souvenir qu'il avait vingt ans, qu'il n'avait pas d'autre joujou que sa femme, et qu'on la lui retirait pour de longues campagnes où il montrait un courage sans ardeur.

En 1708, il est plus homme ; il a la charge d'un commandement, partagé, il est vrai. Ce n'est pas une des idées les moins saugrenues de cette fin de règne, après de si grands échecs, que d'associer, pour une campagne décisive, ce séminariste improvisé général et le joyeux fêtard qu'était Vendôme. Le prince n'aimait pas la guerre ; il la faisait mal et sans décision. Vendôme, jusqu'au moment où s'engageait l'action, dormait, mangeait, crapulait, ne veillait à rien. Ils furent battus. On prit Lille à leur nez. Vendôme, qui avait bien sa part de responsabilité, insulta le prince. Celui-ci endura l'affront avec cette patience si voisine de l'insouciance qu'on retrouve dans tous ses actes. Pourtant il écrivit à Mme de Maintenon en termes assez fermes et obtint le droit de décider en chef, mais il ne sut s'en servir. Partout il donne l'impression d'une bonne volonté inefficace, d'une indécision constante, d'une résignation qui, étant donnés les graves intérêts dont il a la charge, touche singulièrement au laisser-aller. Il se console de tout, en fataliste chrétien, sur cette considération que la volonté de Dieu doit être faite.

MARCEL COLLIÈRE.

ROMANIA, FOLKLORE

Le Roman de Tristan et Iseut, traduit et restauré par Joseph Bédier. Préface de Gaston Paris. Paris, édition M. Piazza ; librairie Sevin et Rey, in-18, 3 fr. 50. — Kr. Nyrop, *Observations sur quelques vers de la farce de Maître Pierre Patelin*. Extrait du

Bulletin de l'Académie royale des Sciences et Lettres de Danemark; Copenhague, 1900, n° 5. — Rossignol, *Dictionnaire d'argot*. Argot-français; français-argot. Société d'éditions littéraires et artistiques; Librairie Ollendorff, in-18, 2 fr. —*Le livre des mille nuits et une nuit*. Traduction littérale et complète du texte arabe, par le Dr J.-C. Mardrus, Tome VI. Edition de la *Revue blanche*, in-8°, 7 fr.— Paul Sébillot : *Contes des Landes et des grèves*. Rennes, H. Caillière, éditeur, in-16.

Avec ce qui a été conservé des anciens poèmes français relatifs à Tristan (1), M. Joseph Bédier a entrepris de reconstituer la célèbre légende. Il a traduit, il a adapté, il a abrégé, il a arrangé, il n'a jamais inventé. Sa part est dans le ton général de la langue simple, claire et sonore qu'il a choisie, ou que lui imposaient certains fragments français et la connaissance approfondie qu'il possède de notre ancienne poésie. Cette œuvre d'érudition est une œuvre de goût, aussi de bonne littérature : elle mérite de rester et le nom de M Bédier d'être dorénavant uni au titre d'un des beaux romans du cycle breton.

L'histoire de Tristan (on dit aussi *Tristran* et aussi *Iseult*), appartient, comme on le sait, à la matière de Bretagne, au cycle d'Arthur ou de la Table Ronde. Vers le milieu du XIIe siècle, il se produisit en Angleterre d'abord, puis en France, un mouvement celtique, assez analogue à ceux qu on a vus de nos jours, mais plus profond et plus fructueux. Des savants et des poètes, qui en latin, qui en langue vulgaire, entreprirent de faire pénétrer dans la littérature générale les légendes particulières de la race celtique. Gaufrey de Monmouth publie son *Historia Britonum* (1138) (1) et sa *Vita Merlini* (1158), ce dernier ouvrage en hexamètres latins; en même temps des vies de Saints bretons font leur apparition, toutes surchargées d'un merveilleux particulier; et en même temps aussi des jongleurs bretons courent la France et l'Angleterre en contant, aux sons de la rote ou de la harpe, les aventures de Tristan. Ces lais celtiques, traduits en français, quelques-uns par Marie de France, semblent l'origine littéraire des grands romans qui chantent Tristan. Mais l'origine réelle de cette légende et de toutes celles du même cycle remonte sans doute aux temps obscurs d'une civilisation bretonne autonome.

(1) Les fragments de ces anciens poèmes ont été pour la plupart publiés par Francisque Michel : *Tristan, recueil de ce qui reste des poèmes relatifs à ses aventures*. Paris, Téchener, 1835-1837.

Tristan a délivré le roi Marc de Cornouailles d'un monstre qui le menaçait. Marc l'envoie chercher sa fiancée, Iseut. Tristan boit par erreur un philtre destiné au roi et qui doit l'attacher éternellement à la femme qu'il a choisie. De là les fatales amour de Tristan et Iseut.

Tel est le thème sur lequel se brodèrent plusieurs romans dont aucun ne nous est venu en entier. Le meilleur était assurément celui de Thomas de Bretagne; ce qui nous en reste représente l'œuvre d'un poète véritable. C'est d'après Thomas, traduit par Gotfrid de Strasbourg, que Wagner a composé son poème. Le *Tristan* de Chrestien de Troyes a complètement disparu; il ne reste qu'un long fragment de celui de Béroul, plus ancien.

M. Bédier a parfois un peu trop abrégé. Quand Tristan paraît devant Iseut travesti en fou, la figure volontairement souillée, la voix contrefaite, Iseut ne veut, ne peut le reconnaître. Dans le roman de M. Bédier, il suffit pour le vaincre que Tristan montre certain anneau de jaspe vert. Dans le fragment qui semble imité, à la vue de l'anneau, Iseut croit que son ami a été tué, car sans cela jamais cet anneau n'eût été aux mains d'un autre homme. C'est plus vrai. L'anneau ne prouve rien de plus que tous les détails sur leurs amours que Tristan vient de lui conter. Selon le vieux poète, Tristan renonce à sa ruse, reprend sa voix naturelle et voilà Iseut troublée. Elle croit, enfin, et lui jetant les bras autour du cou, elle le baise sur les yeux.

Ses bras entur sun col jetat,
Le vis et les oilz li baisat.

Tristan fait apporter de l'eau par la fidèle Brengien,

De l'ewe, bèle, me baillez ;
Lavrai mun vis ki est sullez.

Voilà Iseut tout à fait rassurée; et telle joie elle a de son ami qu'elle ne sait tenir en place,

Nel lerat anuit mès partir.

M. Bédier continue (on entend sonner sous sa prose les vieux vers français) : « Il entre avec elle sous la courtine. Entre ses bras il tient la reine. »

Nous avons un *Tristan et Iseut*. Ne pensons plus, si non pour la musique, à celui de Wagner.

§

Les observations sur la farce de *Patelin* nous donnent un

avant-goût de la belle édition critique que prépare M. Nyrop. Nul n'est plus habile à rapprocher les vieilles formes ou locutions des plus récentes manières de parler ; et il n'oublie pas les phases intermédiaires. C'est l'application de l'excellente méthode qu'il a exposée dans sa grammaire historique.

§

Le présent *Dictionnaire d'argot* n'est pas plus mauvais que ceux que nous avons déjà ; mais il n'est pas meilleur. On y trouvera, comme toujours, la plus délicieuse confusion entre l'argot véritable et la métaphore nouvelle. Lorédan Larchey, sentant l'énormité de ce mélange, avait imaginé l'expression *langue verte*. Cela vaudrait mieux. Je n'ai pas vérifié si on trouve dans Rossignol des mots qu'on cherche en vain dans Rigaud. Je l'espère. Le vocabulaire français-argot qui complète le livre ne sera pas sans utilité pour certaines études linguistiques.

§

Sommaire du tome VI des *Mille Nuits et une Nuit :*

Histoire de la Docte Sympathie. — Aventures du poète Abou-Nowas. — Histoire de Sindbab le Marin. — Histoire de la belle Zoumourroud avec Alischar, fils de Gloire. — Histoire des six Adolescentes aux couleurs différentes.

§

M. Paul Sébillot est un grand collectionneur de contes. Rien que pour la Haute-Bretagne, il en a recueilli près d'un millier. On les trouve réunis en divers volumes, ou épars en des revues, surtout dans l'excellente *Revue des Traditions populaires*. En voici une quarantaine assemblés sous un titre charmant et caractéristique ; tous sont amusants et curieux, nouveau témoignage de la richesse et de la variété de la matière de Bretagne.

J. DREXELIUS.

LES REVUES

Flegrea : L'influence étrangère sur la poésie française contemporaine, par M. R. de Gourmont. Des vers de M. Jean Moréas. Le vers libre : un précurseur inattendu. — *La Plume* et *la Revue blanche* : deux articles sur M. Oscar Wilde, par MM. Stuart Merrill et Ernest Lajeunesse. — *Les Partisans.* — Memento.

M. Remy de Gourmont étudie, — dans *Flegrea* (20 octo-

bre dernier) revue napolitaine, — la part de l'influence étrangère dans le « mouvement littéraire qu'on a appelé le symbolisme ». L'Allemagne, avec Hegel et Schopenhauer, puis Nietzsche dont l'action sur les esprits français commence à peine ; l'Amérique par Edgar Poe et le panthéisme joyeux et sain de Walt Whitman, — auront fertilisé l'inspiration des meilleurs poètes de cette « école ». Encore ce mot est-il impropre, car il y a eu un groupement d'écrivains qui n'obéissaient à aucune règle commune que celle d'écrire de leur mieux et sans souci mesquin. Et c'est une conception du devoir plus large que toute littérature.

« Le vers libre, — remarque M. de Gourmont, — tel que le comprend ce dernier poète (M. F. Vielé-Griffin) vient en partie de Whitman ; mais Whitman était lui-même un fils de la Bible et ainsi le vers libre, ce n'est peut-être, au fond, que le verset hébraïque des prophètes : c'est bien également de la Bible, mais de la Bible allemande, cette fois, que semble nous venir une autre nuance du vers libre, celle qui a valu sa réputation à M. Gustave Kahn. Mais M. Kahn n'est biblique que de forme ; M. Vielé-Griffin l'est aussi d'intelligence et de cœur. Le premier est un poète tantôt lyrique, tantôt sensuel ; le second est un esprit religieux qui, tout en cherchant une nouvelle forme de poésie, reste imprégné des vieilles croyances et de la morale traditionnelle. »

La distinction est subtile et infiniment juste.

Peut-être M. de Gourmont ne ferait-il plus, à l'égard de M. Jean Moréas, les mêmes réserves, maintenant que l'on a pu lire des *Stances* de ce poète, dans la plupart des Revues.

Le portrait suivant, — sauf le dernier trait, qui en est contestable, — donne la ressemblance parfaite qu'on peut attendre d'une esquisse rapide :

« M. Moréas, extrêmement plastique, devint, après quelques années de séjour à Paris, un Français presque excessif. Il entra successivement dans l'âme et dans le génie de chacun de nos siècles littéraires ; il fut le trouvère du XIIIe siècle, l'allégoriste du XVe ; il fréquenta chez Malherbe ; il essaya la perruque de La Fontaine. En d'autres termes, il étudia la langue française avec une patience admirable et fructueuse. De cette intimité naquirent plusieurs recueils de vers un peu gauches, et très beaux, parfois. Pour achever M. Moréas, il faudrait deux générations : il est le précurseur d'un grand poète qui ne naîtra pas. »

Quiconque a lu les *Poésies* publiées le 8 décembre par la

Revue Hebdomadaire, affirmera, au contraire, que ce grand poète annoncé par les *Cantilènes*, les *Syrtes* et le *Pèlerin Passionné*, existe. Il faut bien que les recherches de M. Jean Moréas dans le passé, les pastiches fidèles à quoi il n'a pas dédaigné de discipliner son inspiration aient été une excellente méthode, puisqu'elle l'a conduit à produire, aujourd'hui, des vers d'une perfection qui constituerait à elle seule une nouveauté, si l'émotion, un art particulier des nuances délicat sans miévrerie, et l'âme qu'ils expriment avec la franchise et l'apparente simplicité permises aux vrais lyriques — Vigny, Lamartine, Baudelaire et Hugo, — ne projetaient ces vers bien au-dessus d'autres qui légitiment une admiration fervente.

D'ailleurs, le nouveau livre de M. Jean Moréas est sur le point de paraître. S'il n'est pas un événement parmi les lettrés — ce qui dépasse le cercle d'influence de la critique, — assez d'artistes sauront l'aimer, déjà, pour qu'il attende la place due à son mérite dans la poésie de ce temps.

Est-il beaucoup de poètes capables d'accents pareils :

Belle lune d'argent, j'aime à te voir briller
Sur les mâts inégaux d'un port plein de paresse,
Et je rêve bien mieux quand ton rayon caresse,
Dans un vieux parc, le marbre où je viens m'appuyer.

J'aime ton jeune éclat et tes beautés fanées,
Tu me plais sur un lac, sur un sable argentin,
Et dans la vaste nuit de la plaine sans fin,
Et dans mon cher Paris, au bout des cheminées.

*

Le coq chante là-bas; un faible jour tranquille
    Blanchit autour de moi ;
Une dernière flamme, aux portes de la ville,
    Brille au mur de l'octroi.

O mon second berceau, Paris, tu dors encore
    Quand je suis éveillé
Et que j'entends le pouls de mon grand cœur sonore
    Sombre et dépareillé.

Que veut-il, que veut-il, ce cœur ? Malgré la cendre
    Du temps, malgré les maux,
Pense-t-il reverdir, comme la tige tendre
    Se couvre de rameaux ?

*

Lieux où mes lentes nuits aiment à s'écouler,
    O chère porte
De mon Paris, déjà le vent a fait rouler
    La feuille morte.

Bientôt sous la lueur de la lampe, aux reflets
Du brasier sombre,
Pensif, j'écouterai heurter à mes volets
L'aile du Nombre.

Et moi que l'amitié, l'amour et la douceur,
Tout abandonne,
Je veux goûter, avec le tabac, le berceur
Extrême automne.

*

Puisque ainsi je m'emporte au-dessus de la tourbe
Des rancœurs, des douceurs,
Que mon esprit encor peut imprimer leur courbe
Aux fuseaux des trois sœurs;

Ah ! laissez que j'espère et que je me remembre :
La joie avec les maux
Passeront sur mes jours,comme un vent de septembre
Passe sur les rameaux.

Si nous revenons maintenant à l'étude de M. Remy de Gourmont, c'est pour souscrire sans la moindre réserve à ce qu'il constate en ces termes, et en associant M. G. Kahn aux éloges décernés à M. F. Vielé-Griffin :

« A ces influences (les influences étrangères) la poésie française a gagné un peu, mais elle a peut-être perdu davantage. Elle a gagné en liberté d'allures, en imprévu; elle a perdu en pureté de forme, en clarté. La clarté n'est pas une qualité essentielle de la poésie ; il est même dangereux pour un poète d'être trop clair et de laisser trop bien voir le fond, généralement assez pauvre, de sa pensée. La pureté de forme, au contraire, et cela comprend le rythme et l'harmonie générale du poème, est une qualité essentielle, tellement essentielle qu'un mot mal choisi, un vers boiteux, une rime ou une assonance défectueuses, suffisent à gâter irréparablement le plus beau poème. La poésie qui n'est pas parfaite n'existe pas ; la poésie parfaite est parmi les produits les plus précieux et les plus utiles de l'esprit humain...

» Ce qui manque le plus au vers libre d'aujourd'hui,c'est la perfection. Nous sommes toujours au pays des Précurseurs : précurseurs de talent, précurseurs de génie, si l'on veut, mais précurseurs. Cependant ce jugement est peut-être prématuré; les innovateurs du vers libre ont encore vingt ans devant eux; jusque-là, on n'a pas absolument le droit de dire qu'ils ont été pareils à l'apprenti sorcier de Goethe et qu'ils ont déclanché un mécanisme dont ils ne connaissent pas parfaitement tous les secrets. M. Vielé-Griffin est devenu, de plus en plus, le

maître de ce vers renouvelé; il est chef d'école, et très admiré et très aimé. Si cette nouvelle poétique est capable de la perfection antique, c'est par lui qu'elle y atteindra, très probablement.

» En attendant, c'est chez les poètes de la vieille tradition française qu'il faut la chercher, cette perfection dont nous sommes avides et qui nous réjouit comme une belle femme, à Henri de Régnier, à Albert Samain. M. de Régnier est le premier parmi les poètes nouveaux par le talent et par la réputation. Il n'a pas eu l'ambition de créer un vers nouveau, mais il a enrichi l'ancien. Il n'a pas renversé l'idole ; il lui a, au contraire, apporté son offrande ; il lui a passé au doigt une nouvelle bague ornée d'un très beau rubis. Sans doute, M. de Régnier a fait, lui aussi, des vers libres ; mais par une magie ses vers libres finissaient toujours par devenir réguliers, par retrouver cette plénitude assurée du rythme qui nous rassure et nous semble la seule véritable musique... »

Et s'il est vrai que, par des poètes de la noblesse de M. Henri de Régnier et de la tendresse d'Albert Samain, la poésie contemporaine continue les plus respectables traditions de notre passé, — sans cesser pourtant d'être neuve, — il faut reconnaître que l'œuvre de M. Jean Moréas ne les respecte pas moins et contribuera, par l'exemple de sa beauté, à démontrer l'utilité des règles déduites, peu à peu, des monuments les plus harmonieux de la poésie française.

Aussi bien, puisqu'il est question, ici, du vers libre, voilà ce qu'on peut lire à la page 15 du supplément au dictionnaire Bouillet (édition de 1857), à l'article : *Bonaparte* (*Louis*) *1778-1846 :*

« ... Il avait, en 1814, dans un *Essai sur la Versification*, proposé pour notre versification un nouveau système où il substituait le rythme à la rime et scandait les vers suivant la distribution des accents prosodiques ; il voulut appliquer ce système et composa quelques poésies en vers *rythmiques* (*Lucrèce*, tragédie ; *Ruth et Noémi*, opéra-comique) ; mais cette tentative n'eut aucun succès. »

Nous ne reproduisons ces lignes que pour la curiosité du fait : quelqu'un, en 1814, créait le vers « rythmique » qui d'après la définition sommaire de Bouillet, peut bien avoir été l'arrière-grand-oncle du « vers libre » actuel ou son cousin

§

Les Partisans ont paru pour la première fois le 5 no

vembre dernier. C'est une « revue de combat, d'art, de littérature et de sociologie », — bi-mensuelle, que dirigent MM. Paul Ferniot et Paul-Redonnel. Les deux numéros publiés empruntent à la collaboration de M. Laurent Tailhade une vie intense. Avec cette signature figurent au sommaire les noms de MM. Léon Bloy, Paul Redonnel, Han Ryner, Albert Boissière, Ed. Beaufils, R. Sainte-Marie, Henry Eon, etc.

§

Notre presse vertueuse, à propos de la mort de M. Oscar Wilde, en a rappelé les malheurs au lieu d'apprendre au public qu'un poète de grand talent disparaissait avec cet écrivain. Quelques revues réparent cette injustice. Dans **la Plume** du 15 décembre, M. Stuart Merrill donne la traduction d'un beau conte dans la manière d'Andersen et de N. Hawthorne, « Le rossignol et la rose », extrait de « L'heureux Prince et autres contes » parus en 1888, — après un article ému et grave.

« Oscar Wilde, qui se plaisait à ses propres fables, — écrit M Stuart Merrill, — portait deux bagues dont l une, prétendait-il, attirait le bonheur et l'autre le malheur. Car, ajoutait-il, je n'ai jamais mélangé, comme la plupart des gens, mes parts de bonheur et de malheur. Je fus longtemps le plus heureux des hommes, je mérite bien d'en être le plus malheureux. Pour le moment, je subis l'influence de la mauvaise bague.

» Fataliste et stoïque, il souriait alors douloureusement à je ne sais quels affreux souvenirs, mais oubliait bientôt ses peines et imaginait quelque conte dont le héros était invariablement un roi ou un dieu, déployant ses aventures dans des palais de marbre, parmi les fleurs, les bannières et les musiques. Le rêve le consolait de la vie.

» Je connus Oscar Wilde à Londres, au moment suprême de sa célébrité. Il allait par la ville, entouré de disciples, étonnant la foule, recherché de l'élite ; trois théâtres jouaient simultanément ses pièces. *Dorian Gray*, qui devait faire scandale, allait paraître. Il venait de publier *Intentions*, livre impertinent et paradoxal, où il s'amusait à retourner, la tête en l'air, les aphorismes favoris de la bourgeoisie. Spirituel iconoclaste, il divertissait le public tout en lui faisant peur. Je crois même qu'entre deux coupes de champagne il faisait volontiers profession d'anarchie. Il avait déjà des détracteurs au fond des presbytères, mais peu d'ennemis dans la littéra-

ture, car il était foncièrement bon. Lui qui devait connaître toute l'amertume de l'ingratitude humaine ne profita jamais de son autorité pour nuire à un adversaire. Il ne se mesurait qu'à force égale.

. . . .

» Oscar Wilde, qui se débattit toute sa vie contre sa folie, mourut victime de ces moralistes. Il avait pourtant écrit de beaux vers, comme *Poèmes* et *le Sphynx*, de la critique dans *Intentions*, des contes, *le Prince heureux* et *la Maison des Grenades*, un roman, *Dorian Gray*, des pièces de théâtre, *Salomé* et *l'Éventail de Lady Windermere*. Qu'importent ces œuvres aux boutiquiers et aux sacristains ? Cela ne compte pas quand on a fait deux ans de prison.

» Moi, devant la mort de l'homme le plus malheureux de ce temps, je crie pitié et j'invoque l'oubli. »

M. Ernest Lajeunesse a tracé de M. Oscar Wilde (**La Revue blanche**, 15 décembre) une image exacte et qui renseigne sur la sensibilité de son auteur, que ses propres plaisanteries avaient considérablement desservi. Il est possible qu'on ne puisse citer de pages plus heureuses, dans celles qu'a signées M. Lajeunesse, et on n'en trouverait peut-être pas qui lui fassent plus d'honneur :

« Ce n'est pas par respect pour une âme délivrée que je ne rappelle pas la peine du poète : c'est de l'histoire et c'est, depuis la *Ballade de la Geôle de Reading*, la plus pathétique et la plus parfaite beauté : c'est le sceau du génie, c'est la consécration d'émotion et de simplicité qu'il fallait à sa trop magnifique virtuosité et à son scepticisme de surhomme...

» Fantôme ballonné, caricature énorme, il se penchait sur un *manhattan* ou un *grand whisky soda* et, pour des curieux vite présentés, pour des amis, pour n'importe qui, il réimprovisait des improvisations et rééditait des paradoxes un peu las. C'était surtout pour soi qu'il recherchait ses histoires. Il voulait à la fois se bercer et se réveiller, se convaincre qu'il pensait toujours, qu'il savait encore. Il savait tout. Les commentateurs de Dante Alighieri et leurs commentaires, les sources de Dante-Gabriel Rossetti, des faits divers et des batailles, il discutait tout en jeune homme, après quoi il souriait de son sourire de purgatoire et se prenait à rire, pour rien, d'un rire qui secouait son ventre, ses bajoues et l'or de ses pauvres dents. Pesamment, mot par mot, dans sa fièvre de travail balbutiante, il imaginait des paraboles légères :

l'histoire du Monsieur qui, après avoir reçu une pièce fausse, va quérir le roi illusoire dont il a vu l'effigie... Mais il lui manquait, pour les écrire, la table d'or de Sénèque — et la sienne...

» Il a été à la campagne et en Italie, il veut l'Espagne, il veut retourner au bord de la Méditerranée : il n'a que Paris, Paris fermé à mesure, Paris qui ne lui offre plus que des trous où boire, un Paris sourd, un Paris affamé, hâtif, congestionné ici, pâle là, une ville sans éternité et sans mythe. Chaque jour lui apporte des souffrances : il n'a plus ni cour ni vrai ami, il tombe dans la pire neurasthénie. La gène le harcèle : la pension de dix francs par jour que lui sert sa famille ne s'augmente plus d'avances d'éditeurs : il lui faut travailler, écrire les pièces qu'il a signées, par traité, — et il lui est impossible de se lever avant trois heures de l'après-midi. Il ne s'aigrit pas, il s'achève : il s'alite un jour sous ce prétexte que, dans un restaurant, des moules l'ont empoisonné : il ne se relève plus que mauvaisement, avec une arrière-pensée de mort dont il mourra. Il conte alors toutes ses histoires à la fois : c'est l'amer et éblouissant bouquet d'un feu d'artifice surhumain. Ceux qui l'ont entendu au terme de sa vie dévider l'écheveau des ors et des pierreries tissés, des fortes subtilités, de l'invention psychique et fantasque dont il devait coudre et peindre la tapisserie de ses drames et de ses poèmes futurs, ceux qui l'ont vu nonchalamment et fièrement tenir au néant et tousser ou rire ses dernières phrases, garderont le souvenir d'un spectacle tragique et hautain, d'un damné impassible qui ne veut pas périr tout entier.

» C'était le temps où la Nature, bienfaisante une dernière fois à celui qui avait eu l'air de la nier, lui avait ramassé toutes ses splendeurs dans l'enceinte de l'Exposition. Il mourut un peu de sa fin, car il mourut de tout. Il l'avait aimée avec candeur. Il n'en bougeait pas. Il buvait toute cette joie à même, comme on boit du sang aux abattoirs. Il rebâtissait son palais dans tous les palais. Il récupérait l'univers, la gloire, les richesses, la renommée, le temps et l'immortalité. Ce fut un long et beau rêve pour un mourant. Un jour, il sortit plus tôt par la porte de l'Alma pour aller visiter l'œuvre de Rodin. Ce jour-là, il était, ou à peu près, l'unique pèlerin. C'est, encore, de la tragédie, et le Maître lui montra de plus près la porte de l'Enfer.

» Je veux terminer cette oraison sur sa simplicité. M. Wilde qui a tant souffert, souffrait de sa réputation d'affectation. Le plus sûr souvenir que je garderai de lui est ce-

lui d'une soirée d'été où je l'attendris sur sa famille. Il n'aimait pas discourir sur ces trésors perdus. Ce soir-là, avec un compagnon qui n'avait pas de goût et dont la mélancolie était commune, M. Wilde ne se gêna pas pour se lamenter en père. Tandis qu'il me contait la conversion au catholicisme de son fils Vivian qui avait déclaré simplement à son tuteur : « Je suis catholique », il ajoutait joyeusement : « Et Vivian, à douze ans, se couche sur un canapé et, quand on veut le déranger, déclare : « Laissez-moi, — je pense ! » Et avec mon geste à moi, le geste qu'on a tant attaqué, dont on a tant dit qu'il était artificiel ! » C'était le commencement d'une réhabilitation — pour la foule.

» Et maintenant le petit-fils de ce Mathurin qu'admirait Balzac, et auquel le déchu avait pris son fatal pseudonyme de Sébastien Melmoth, le fils de ce couple Wilde érudit et noble, le filleul du roi de Suède, dort mal dans un cimetière assez lointain pour décourager les pèlerinages et la prière. A peine si l'écho de contes adaptés le réveillera ou le bercera. A peine si, de temps en temps, un scandale lui apportera son nom mort, ombre d'une injure.

» J'espère qu'il me pardonnera cette oraison, où j'ai voulu mêler de l'histoire, de l'émotion, de la justice et le témoignage sans malice d'un ami des mauvais jours, qui n'est ni un esthète, ni un cynique, et qui le salue humblement, tranquillement, dans son silence et son repos. »

§

MEMENTO. — **Revue blanche** (15 décembre). *Mémoires d'un fou*, roman inédit de G. Flaubert. — *De quelques romans étrangers*, par M. G. Kahn.

La Revue de Paris (15 novembre) commence la publication des *Préliminaires du Divorce impérial* par M. F. Masson. — Une très remarquable nouvelle de M. Frank Harris, traduite par H.-D. Davray. — (No du 1er décembre.) La première partie d'une étude de M. F. Funck-Brentano, sur *Le collier de la Reine*.

Revue des Deux-Mondes (15 novembre). *Le Poète Novalis*, par M. T. de Wyzewa. — (1er décembre.) *Le général de l'Admirault*, par M. A. de Mun.

La Plume (1er décembre), des poèmes de MM. P. Valéry, A. Fontainas ; *Bubu-de-Monparnasse*, par M. Charles-Louis Philippe. — (15 décembre), des sonnets de M. Al-

bert Saint-Paul ; un drame danois de Holger Brachmann, traduit par Mme Borghild Arnesen et M. A. Point.

La Vogue (novembre) : *La liberté de l'art* par M. C. de Sainte-Croix.

Nouvelle Revue (1er décembre) : *Eugène Carrière et la psychologie du mystère,* par M. C. Mauclair.

L'Effort (novembre) publie des poèmes de MM. René-Albert Fleury et J. Vignaud.

Revue bleue contient la suite des documents inédits relatifs aux *Paysans* de Balzac et publiés par M. de Spoelberch de Lovenjoul (nos 22 et 23).

La Grande Revue (1er décembre) : *Du gouvernement moderne*, par H. de Balzac. — *Figures byzantines* par M. Ch. Diehl.

L'Ermitage (décembre). La biographie d'Alfred, lord Tennyson, par M. H.-D. Davray. — De beaux poèmes de M. F. Séverin.

L'Idée publie les mémoires de M. Bibi-la-Purée.

Pro Armenia, sous la direction de M. P. Quillard, lutte pour la défense des Arméniens, emprisonnés, massacrés par ordre du Sultan, avec l'assentiment tacite des lâches gouvernements de l'Europe,

C'est faire acte d'honnêteté et d'humanité, que de répandre le plus possible cette publication. Nous faisons appel aux jeunes revues, en particulier, où il y a de l'enthousiasme et de la générosité.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Une lettre de M. Maurice Barrès, à propos de : *Murger était-il juif?* — Balzac imprimeur (*Le Journal*), 15 décembre. — La supériorité des Anglo-Saxons démontrée par la boxe (*Le Petit Temps*, 1er décembre). — Le dernier chef-d'œuvre de M. Rostand (*Le Figaro*, 30 novembre).

Un article de l'*Eclair*, assez documenté, nous avait fait penser que la discussion n'était guère plus possible sur cette question : « Murger était-il juif ? » Le témoignage de plusieurs contemporains, le récit de la mort, la lettre de faire-part semblaient affirmer que l'auteur de la falote *Vie de Bohême* appartenait à la race commune. M. Barrès nous fait remarquer que ces preuves sont bien légères ; il cite un document assez difficile à concilier avec une origine lorraine. Mais ce document n'est peut-être qu'une opinion, un bruit. Il reste que

la question que l'on croyait élucidée demeure obscure. Murger était-il juif, était-il allemand, lorrain ou parisien, ou un peu tout cela et dans quelle proportion? Car, à côté de la question de race, il y a la question d'habitat.

Voici la lettre de M. Maurice Barrès :

« Je lis avec intérêt votre note sur Murger... Mais elle ne tranche rien. Il y a une difficulté. Sans doute, en patois lorrain, un *murget*, c'est un petit mur de pierres amassées. Cependant cela ne dit pas que Murger fût lorrain. Où donc serait-il né? Pouvez-vous me le dire?

» M. René Samuel a écrit, je crois, la notice de la *Grande Encyclopédie.* Elle débute ainsi : « H. M., — littérateur français, né à Paris, le 24 mars 1822,... fils d'un concierge allemand, qui exerçait encore la profession de tailleur... »

» Et si vous ne savez pas la réponse à donner à ce problème intéressant, peut-être vaudrait-il mieux affirmer votre ignorance et laisser la question ouverte.

»...

» P.-S. Notez qu'il y a dans Murger quelque chose de serf, une basse sentimentalité que je crois trouver dans certaines productions allemandes, et jamais dans les manières de sentir lorraines. J'accorde d'ailleurs que cette remarque, qui peut être réfutée, ne prouve rien. Il s'agit de trouver l'acte de naissance. »

Je lis dans *Trente ans de Souvenirs*, de Champfleury : « A l'hôpital, Murger composait des poésies religieuses pour les sœurs. » Mais cela ne prouve toujours rien.

Nous accueillerons volontiers les opinions sérieuses et surtout les documents précis sur la « question Murger ».

§

M. G. Hanotaux étudie *Balzac imprimeur*. C'est un moment peu connu de la vie du grand romancier.

« A vrai dire, Balzac l'a raconté lui-même. Il l'a raconté dans les *Illusions perdues;* il l'a raconté dans *César Birotteau;* il l'a raconté dans cent endroits de la *Comédie Humaine*. Le premier de tous nos écrivains, il a entouré la vie du matériel de la vie. Or, toute l'histoire de l'imprimerie des Séchard, dans *Illusions perdues*, c'est celle de l'imprimerie de Balzac et Barbier, rue des Marais-Saint-Germain. La faillite de l'illustre *César*, c'est la déconfiture de Balzac et de ses associés. Ce sont les mêmes figures, les mêmes faits, les mêmes événements, les mêmes sentiments, souvent les mêmes

noms. Et c'est par là que l'œuvre de Balzac vous prend aux moelles ; car ce grand imaginatif n'a fait que revivre et recréer la réalité. »

En sortant du collège de Vendôme, Balzac fut étudiant en droit, se fit recevoir licencié, entra chez un avoué, M. de Merville, puis chez un certain M. Passez. Ensuite : son père, consentant à l'essai de la carrière littéraire, lui fit une pension de quinze cents francs, ce qui à cette époque pouvait assurer la vie matérielle d'un jeune homme. Mais deux ans plus tard, l'essai n'ayant rien donné, on lui coupait les vivres. C'est à ce moment que se place l'épisode de l'imprimerie. Balzac avait vingt-six ans, étant né en 1799.

« Il ne m'a pas été possible, dit M. Hanotaux, de préciser exactement jusqu'ici les motifs qui le décidèrent à se faire éditeur d'abord, et bientôt imprimeur. Il y a, dans tout cela, quelque mystère. Ses parents vivaient alors à la campagne. Mme Surville raconte que quand Honoré venait à Paris, il descendait dans l'appartement de son père et qu'il fit là la connaissance « d'un voisin homme d'affaires, qui lui conseilla de chercher, *pour se faire libre*, une bonne spéculation, et qui lui fournit les moyens de l'entreprendre ». On dit aussi qu'il eut le premier l'idée des éditions compactes, et que c'est lui qui songea, le premier, à publier en un volume les œuvres de Molière et de La Fontaine.

Il peut y avoir du vrai dans tout cela, mais c'est une vérité un peu arrangée.

Balzac, de son côté, donne une autre explication : il assure que c'est pour avoir voulu s'intéresser au sort d'un ouvrier imprimeur qui lui parut avoir du mérite, et qui devint alors son associé, qu'il se lança dans ces affaires malheureuses.

Ce qui résulte, pour moi, des documents que j'ai sous les yeux, c'est que, antérieurement au mois de mai 1825, le célèbre éditeur romantique Urbain Canel avait entrepris de publier un Molière et un La Fontaine compacts, chacun en un seul volume in-octavo. Le La Fontaine, notamment,devait être « imprimé à deux colonnes, en caractères *mignonne*, tiré sur papier cavalier vélin de la fabrique de M. Montgolfier, d'Annonay, orné de trente vignettes environ, dessinées par Devéria et gravées par Thomson », et ladite édition devait être tirée à trois mille exemplaires, et vendue par livraisons. Le prospectus du Molière avait été annoncé dans le numéro de la *Bibliographie de la France* du 23 avril 1825 ; et du La Fontaine dans le numéro du 7 mai 1825.

Ce qui est certain également, c'est qu'avant le 1er mai 1826, et probablement à partir du 15 mai 1825, il se constitua spécialement pour l'entreprise des œuvres de La Fontaine une société entre le libraire Urbain Canel, M. Charles Carron, médecin, demeurant à Paris, rue de l'Odéon, Honoré Balzac, homme de lettres, demeurant à Paris, rue de Berry, numéro 7, et M. Jacques-Edouard Benet de Montcarville, officier en réforme, demeurant à Paris, rue Meslay, numéro 41 ; que le 1er mai 1826, cette société fut déclarée dissoute et que Urbain Canel, Charles Carron et de Montcarville cédèrent, le 5 mai 1826, à Honoré Balzac seul, tous les droits de propriété sur le La Fontaine et sur le travail déjà exécuté.

Or, cette cession était faite par Canel et consorts à Balzac pour indemniser celui-ci des sommes qu'il avait servies antérieurement à Canel pour l'entreprise desdites œuvres de La Fontaine, « que le sieur Urbain Canel est dans l'impossibilité de continuer ». A l'enregistrement, Balzac déclara ces sommes comme montant à cinq mille francs. Mais un document plus précis et plus précieux nous renseigne plus exactement. Car, par un acte du 9 mai 1826, Urbain Canel déclare qu'il s'est couvert par trois billets, l'un de 2,250 francs, l'autre de 3,000 francs, l'autre de 4,000 francs, tirés du 14 mai 1825 au 31 août 1826 sur Mme D... Ce qui donne le chiffre de 9,250 francs comme prix de la vente du La Fontaine.

La somme pour faire face à cette première affaire était donc fournie à Balzac par cette amie chère qui s'était attachée à lui d'une affection tendre et maternelle, et qui lui assurait ainsi le moyen « de se faire libre » et d'être un homme, maître de sa vie et n'en répondant qu'à lui-même.

Il faut indiquer encore que la préface du La Fontaine est écrite par Balzac. On peut supposer qu'il fut mis en contact avec Urbain Canel par la commande de cette préface ; qu'il fut ainsi amené à s'occuper de l'affaire avec ses deux premiers associés, MM. Carron et de Montcarville. »

La société dissoute, Balzac assuma seul les charges de l'affaire.

§

Extrait du tableau d'une séance de boxe au *National Sport's Club*, à Londres :

« Le juge donne le signal et la fête commence. Le premier tour est calme, chaque concurrent essayant d'éviter les coups de son adversaire en effectuant des sauts de côté, des bonds

en avant et en arrière qui prouvent une agilité surprenante. Au premier sang, la tactique change ; l'homme touché voit rouge et, semblable au toro piqué par la première *banderilla*, il se rue aveuglément sur son adversaire qu'il envoie rouler à l'autre bout de l'arène. Le juge crie *time* pour lui donner le temps de se relever, mais il est à peine sur ses pieds que son rival lui administre un coup formidable sous le cœur, qui le fait chanceler et choir une seconde fois. La séance est suspendue et les seconds epongent les gladiateurs modernes, en leur faisant avaler quelques gouttes d'eau, et les éventent avec la serviette. Le coup de sonnette les ramène au centre du « ring », mais cette fois ils ne sautent ni ne bondissent. Meurtris et tuméfiés, l'œil fixe, mais morne, ils délivrent des coups lents, cherchant le point vulnérable. Il est bientôt trouvé, car une omoplate frappée au premier tour cède enfin à un deuxième effort, et le sang coule avec profusion. L'homme blessé se redresse et,excité par la douleur aiguë, se jette sur son adversaire qui à son tour tombe sous ses coups, saignant du nez, de la bouche et des oreilles. Ils roulent ensemble, on les dégage, ils se relèvent et frappent encore ; leurs yeux ont disparu, leurs nez, leurs traits n'existent que pour mémoire, ils ne savent ce qu'ils font, mais ils frappent toujours.

» Leurs bras font le moulinet, leurs coups ne portent plus, ils se rapprochent l'un de l'autre, se prennent au cou d'un bras, tandis qu'avec l'autre ils continuent mollement l'œuvre de défiguration déjà complète. Un dernier effort et ils se dégagent faute de forces, pour aller rouler vers la corde, où ils gisent inertes, haletants, saignants, informes. La joute est finie, la foule trépigne de joie, les seconds, fiers de leurs champions, les emportent avec l'aide de nombreux sportsmen ; on sable l'arène, le juge annonce un second couple qui entre, salue, se bat et va rouler à son tour aux applaudissements frénétiques de l'assemblée. »

Les courses de taureaux sont défendues en Angleterre et honnies et conspuées par tout Anglais qui se respecte.

§

Nous avions l'*Ode à la Colonne,* de Victor Hugo ; voici l'*Ode à la Corniche,* par M. Edmond Rostand.

Lorsque Krüger passa dans Marseille en délire,
Un homme, au bout d'un long bâton,
Portait une pancarte où chacun pouvait lire :
« Pardon pour l'Europe ! » — Oui, pardon...

Pardon, pardon, Krüger ! Ce que cet anonyme
Sur sa pancarte avait écrit,
Le peuple tout entier, conscient du grand crime,
En aurait dû faire son cri !

Oui, tous pensant aux morts, à De Wet qui galope
Seul contre cent, dans le brouillard,
Tous n'auraient dû crier que : Pardon pour l'Europe !
Pardon pour l'Europe, Vieillard !

Ardemment, sombrement, sans fleurs, sans banderoles,
Et sans chapeaux prenant leur vol,
Tous n'auraient dû crier que ces seules paroles :
Pardon pour l'Europe, Oncle Paul !

Pardon pour cette horrible Europe qui commence
A confesser sa trahison,
Et qui, frappant son cœur, c'est-à-dire la France,
Commence à demander pardon !

Pardon pour cette Europe aux âmes peu sublimes
Qui de ses yeux indifférents
Ayant considéré d'abord les petits crimes,
Finit par permettre les grands !

Pardon pour cette Europe effroyable qui laisse
Opprimer les faibles toujours,
Tuer les Arméniens, assassiner la Grèce,
Et massacrer les pauvres Boers !

Mais pourquoi (quatrième strophe citée), ceux qui criaient auraient-ils dû «prendre leur vol sans fleurs, sans banderoles et sans chapeaux » ? Pourquoi prendre leur vol, — et pourquoi sans chapeaux ?

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Comédie Française : *Alkestis*, drame en quatre actes, en vers, de M Georges Rivollet, d'après Euripide (16 novembre). — Vaudeville : *Sylvie ou la Curieuse d'amour*, comédie en quatre actes, de M. Abel Hermant (26 novembre). — Gymnase : *La Bourse ou la vie*, comédie en quatre actes et cinq tableaux, de M. Alfred Capus (4 décembre). — Théatre Antoine : *L'Article 330*, comédie en un acte, de M. Georges Courteline (11 décembre). — Athénée : *La Blessure*, pièce en quatre actes, de M. Henry Kistemaeckers (11 décembre). — Nouveautés : *Bonne d'enfant*, vaudeville en trois actes, de MM. André Sylvane et Jean Gascogne (27 novembre).

Le goût de mettre à la scène les légendes antiques, goût qu'on eut si fort au XVIIe siècle, semble renaître aujourd'hui, et je ne crois pas qu'il y ait lieu de s'en plaindre. Ces légendes sont d'une éternelle beauté, et aux interprétations qu'en trouvèrent les anciens il nous est loisible d'en joindre de nouvelles, intéressantes ou simplement curieuses. Or, si nous

nous sentons incapables, ou nous jugeons indignes, d'imaginer quoi que ce soit après Eschyle ou Euripide, il nous est honorable de donner des traductions consciencieuses de leurs œuvres. Aussi y a-t-il deux manières logiques de se servir, pour la scène moderne, des tragédies anciennes : ou l'auteur tente de créer un drame qui lui soit personnel, et, s'il est des moments où il se rencontre avec l'écrivain antique, il traduit ou adapte des vers ou des morceaux, les développant d'ailleurs ou les résumant, à son gré ; ou le traducteur borne son effort à être aussi pieusement exact qu'il lui est possible. Racine, jadis, quand il écrivit *Andromaque*, *Iphigénie* et *Phèdre*, se conforma à la première de ces méthodes, comme, récemment, Leconte de Lisle, quand il écrivit *les Erinnyes*, et M. Catulle Mendès, quand il écrivit *Médée;* — et la Comedie-Française et l'Odéon ont représenté, ces dernières années, quelques traductions où l'on avait pratiqué la seconde. Il est fâcheux que M. Georges Rivollet, dont, après Orange, Paris connaît maintenant l' **Alkestis**, n'ait voulu suivre ni l'une ni l'autre.

M. Rivollet a gardé assez strictement le plan d'Euripide : une seule scène, celle où paraît le vieux Phérès, a été transposée. Mais il ne s'est jamais résigné à n'être qu'un traducteur: il ajoute des répliques, il en supprime ; il remanie les plus admirables couplets d'Euripide. Tout lui est prétexte à des développements, et, trop souvent, il remplace la juste simplicité de son modèle par une élégance un peu facile. Là où Euripide a écrit :

Γαῖά τε καὶ μελάθρων στέγαι
νυμφίδιοί τε κοῖται πατρίας Ἰωλκοῦ,

nous trouvons, dans l'adaptation de M. Rivollet :

Je vois, baignant d'azur les lointains vaporeux,
Le bleu golfe d'Iolchos, la rive fortunée
Où règne Pélias, mon père, — où je suis née —...
Et sous l'ardent soleil les flots étincelants,
Et les voiles, qui sont comme des oiseaux blancs...

Et, plus tard, parce que, sans doute, Héraklès ivre s'écrie, dans la tragédie d'Euripide :

Τίμα δὲ καὶ τὴν πλεῖστον ἡδίστην θεῶν
Κύπριν βροτοῖσιν· εὐμενὴς γὰρ ἡ θεός,

M. Rivollet le fait boire à tous les Dieux et à toutes les Déesses de l'Olympe, qu'il énumère et décrit longuement.

Cela serait peu grave, relativement, si M. Rivollet avait

conservé l'esprit de l'œuvre antique : mais il l'a profondément modifié. Il n'y a guère d'œuvre d'Euripide où le mélange du tragique et du comique ne soit intime. Et Euripide n'agit pas comme les dramaturges romantiques. Les romantiques, quoi qu'ils fissent, gardaient la superstition de la division des genres : et, dans leurs drames, certains personnages sont chargés de la partie comique, d'autres de la partie tragique. Euripide a créé des personnages qui sont tantôt comiques, tantôt tragiques. Admète, quand il pleure Alceste, est très touchant, et sa douleur est sincère ; mais il n'en a pas moins accepté le sacrifice qu'elle lui a fait. Certes, à la mort d'Alceste il eût préféré la mort de Phérès : mais il aime la vie, et la naïveté de son égoïsme le rend parfois quelque peu comique. M. Rivollet a tout à fait altéré le caractère d'Admète. Du personnage si humain d'Euripide et si curieusement étudié, il a fait un amoureux quelconque, désolé d'avoir perdu une femme qu'il aimait bien. Il a changé sans l'améliorer l'admirable scène où l'on voit le vieux Phérès : au lieu d'Admète, c'est le chœur qui fait de durs reproches au vieillard ; la scène, dès lors, n'est plus guère justifiée. Mais M. Rivollet pense sans doute qu'un héros tel qu'Admète doit toujours rester noble, tragique — et sympathique.

De même l'Héraklès de M. Rivollet est moins bouffon que l'Héraklès d'Euripide. Euripide n'a guère été plus respectueux qu'Aristophane à l'égard du fils de Zeus et d'Alcmène. Je crois que, pour bien sentir à quel point est comique l'Héraklès d'*Alceste*, il faut se rappeler que cette pièce tint, lorsque Euripide la présenta au concours tragique, la place du drame satyrique : et il donna à Héraklès le rôle qui, d'ordinaire, était réservé aux Satyres. M. Rivollet a ennobli le héros.

En somme, M. Rivollet a fait un travail estimable : mais par respect, sans doute, pour des idées quelque peu surannées, et par goût pour les élégances faciles, il n'a pas osé nous donner une traduction exacte de la tragédie d'Euripide : et on ne peut que le regretter. Et puis, pourquoi M. Rivollet se laisse-t-il aller à écrire des vers comme celui-ci :

La mort de notre hymen n'éteint pas le flambeau ?

La mise en scène d'*Alkestis* n'est pas toujours heureuse. Pourquoi Thanatos est-il représenté sous la forme d'un vieillard ? Pourquoi le palais d'Admète est-il en ruines ? Et l'interprétation est assez médiocre. Seul, M. Paul Mounet fut digne d'éloges : il est un parfait Héraklès.

Il y a, au quatrième acte de **Sylvie ou la Curieuse d'amour**, comédie nouvelle de M. Abel Hermant, une scène tout à fait agréable. Sylvie, mariée pour la troisième fois, rencontre, dans une auberge, ses deux premiers maris, qui, comme les rois détrônés de *Candide*, « sont venus passer le Carnaval à Venise ». En homme d'esprit, M. Hermant n'a pas dissimulé l'origine de sa scène, et il faut l'en louer. La scène est fort bien faite, et conduite avec beaucoup de délicatesse et d'habileté. Et c'est toujours une joie rare que donne une réminiscence, si brève soit-elle, du plus merveilleux conte qu'ait écrit Voltaire.

Mais, avant la scène où M. Hermant renouvelle le souper de Venise, il y a trois actes qui paraissent singulièrement longs L'idée de *Sylvie ou la Curieuse d'amour* n'était pas sans ingéniosité, mais que d'adresse il eût fallu pour la bien mettre en valeur! Dans une même pièce, présenter trois fois de suite la situation, sans que la pièce devienne monotone, tel est le problème dramatique que M. Abel Hermant a tenté de résoudre. Sylvie épouse trois maris qu'elle n'aime pas, le marquis de Beauvoisin au temps de Louis XVI, le fermier Nicolas Gagnon, au temps de la Révolution, le maréchal Taillefer, au temps de l'Empire. Elle aime le bel Henri ; et une fatale curiosité la fait toujours être aimable pour ses maris, et ne pas l'être pour Henri.

Le malheur est que M. Hermant n'a pas su éviter la monotonie. Seuls, dans *Sylvie*, le premier acte, et surtout le dernier, ont quelque grâce. Le second et le troisième languissent : on sait comment ils se termineront, et les moyens pour amener le dénouement prévu sont sans grande ingéniosité *Sylvie* n'amuse guère que par la mise en scène, qui est parfaite. Mme Réjane tire le meilleur parti possible du rôle peu varié de Sylvie, et elle est bien secondée par Mlle Cécile Caron, par MM. Lérand, Huguenet, Numès et Burguet.

Hélène Herbault, l'héroïne de **la Bourse ou la vie**, est la digne sœur de Léontine, qui eut de si curieuses aventures avec ses maris. M. Alfred Capus a doué Hélène de toutes les qualités : elle est jolie, elle est gaie, elle est aimante, elle est probe, mais, comme le lui dit Jacques Herbault, son mari, « elle a une lacune ». Il y a des actes dont, quoi qu'elle fasse, elle ne comprend pas l'importance. Ainsi, elle ne voit pas l'inconvénient qu'il y a, pour elle et pour Jacques, à dépenser plus que ne leur permettent leurs ressources, et à se ruiner; la ruine venue, elle ne voit pas l'inconvénient qu'il y a, pour

Jacques, à s'associer avec un financier peu scrupuleux ; après la débâcle du financier peu scrupuleux, après l'arrestation de Jacques, elle ne voit pas l'inconvénient qu'il y a à accepter d'un clubman qui l'aime un chèque de trois cent mille francs. « Tout ça finira très mal, » lui riposte Jacques, et elle ne comprend pas. Et si, vraiment, tout finissait mal, on ne pourrait pas lui garder rancune. M. Capus l'a faite trop charmante. Et comme, après un moment de frayeur, tout finit très bien, on comprend que Jacques Herbault soit amoureux de sa femme jusqu'à lui pardonner ses caprices les plus fous et ses plus dangereuses inconséquences.

M. Alfred Capus excelle à créer ces personnages légers et séduisants, qui ne perdent pas leur temps à réfléchir sur les conséquences de leurs actes, et qui vont gaiement à travers la vie, guidés par le hasard. A les voir s'agiter, à les entendre parler, on se prend pour les frêles héros de M. Alfred Capus de je ne sais quelle sympathie, et on ne leur veut que du bien. Les malheurs qui leur arrivent, d'ailleurs, ne sont que passagers ; et puis, de tels personnages ne souffriraient pas gravement : il semble que, pour eux, les pires accidents se tourneraient en joies. La destinée serait injuste qui les forcerait à s'affliger longtemps. Et, comme M. Capus est plein de bienveillance, il leur épargne les rigueurs d'une injuste destinée. Tout finit très bien. Et le spectateur ravi remercie l'auteur d'avoir été si bon pour des êtres si spirituellement agréables, si simplement capricieux et si réellement fantasques.

Autour de Jacques et d'Hélène vivent des personnages nombreux, tous dessinés d'une manière excellente : le financier Brassac, plein de confiance en lui-même, et si fier de ce que tout le monde lui serre la main, sur le boulevard ; le secrétaire du financier, Pigoche, homme prudent, qui a bien soin de ne pas confier à son patron l'argent qu'il économise ; le mondain Le Houssel, qui voudrait bien être aimé d'Hélène Herbault, qui, un instant, se laisse aller à être indélicat envers elle, et qui a un repentir naïf et touchant ; d'autres encore. Et voici Juliette Boursier, dite Pervenche, qui fut l'amie de pension d'Hélène Herbault, et qui, par désir de se marier, est devenue cocotte ; mais son âme est restée ingénue, et, en chaque nouvel amant, elle croit trouver un mari. Voici encore le commissaire de police d'un quartier élégant de Paris, le commissaire de police homme du monde, qui met la plus exquise politesse à arrêter les gens.

Et que de jolies scènes il y a dans *la Bourse ou la Vie*, que d'inventions amusantes! Toutes les scènes entre Jacques et Hélène sont charmantes, comme celle entre Hélène et Pervenche, au premier acte, et celle entre Pervenche et Georges, au dernier, scène où M. Capus a su éviter une sensiblerie facile. Quant à la scène où Le Houssel tente de séduire Hélène Herbault, elle est conduite avec la plus grande justesse et la plus grande habileté.

La Bourse ou la Vie n'est pas la plus strictement composée des comédies de M. Capus : mais c'est une de celles où l'observation est le plus fine, une de celles où les personnages sont le plus aimables.

Cette très jolie pièce est très remarquablement jouée. Une débutante, Mlle Jeanne Rolly, est vive, élégante et spirituelle dans le personnage d'Hélène; Mlle Ryter est simple et douce dans celui de Pervenche. M. Gémier a trouvé, en Le Houssel, un de ses meilleurs rôles. M. Dubosc est plein de tact en Jacques Herbault. Et MM. Janvier et le Gallo méritent d'être loués pour la manière dont ils rendent Pigoche et le Commissaire de police.

L'Article 330 est un des meilleurs actes de M. Georges Courteline. La fantaisie en est fort gaie, et il s'y trouve des mots profonds. On sent que l'incohérence oppressive de la légalité a révolté M. Courteline, et il a voulu prouver gaiement sa révolte. La plaidoirie de la Brige, poursuivi pour outrage public à la pudeur, est une merveille de logique et de bonne humeur à la fois; et le jugement du tribunal est une juste critique de notre système juridique. MM. Antoine, Dumény et Signoret ont excellemment joué *l'Article 330*.

M. Henry Kistemaeckers a les meilleures intentions du monde : il veut étudier dramatiquement des cas subtils de psychologie, et il veut bien écrire. Mais, malgré la pureté des intentions de M. Kistemaeckers, **la Blessure** est une pièce bien froide, et le style n'en est guère que singulier.

L'intrigue du drame est simple; exposée brièvement, elle eût pu nous intéresser : malheureusement, M. Kistemaeckers s'est plu à la développer outre mesure. Il y a, entre les principaux personnages, des scènes interminables; et les épisodes accessoires de la pièce sont assez pauvrement imaginés. Une scène pourtant est assez émouvante : elle termine le troisième acte, et prouve que M. Kistemaeckers n'est pas dépourvu de tout génie dramatique.

Mais quelle curieuse langue parlent ses personnages! Jamais ils n'emploient une expression simple, et ils mettent tout leur soin à éviter de dire le mot juste. Ils chérissent les métaphores bizarres et incohérentes. Et puis, pourquoi une femme, qui se dit de Pantin, s'exprime-t-elle en un argot qui, plutôt que des environs de Paris, semble des environs de Bruxelles?

M. Deval a fort bien monté *la Blessure :* les décors sont élégants, et la mise en scène réglée avec beaucoup d'intelligence. Lui-même joue fort bien le principal rôle du drame; et, en même temps que lui, il faut louer Mmes Marcelle Valdey et Suzanne Carlix, MM. Paul Clerget et Tréville.

Le vaudeville nouveau de MM. André Sylvane et Jean Gascogne, **Bonne d'enfant**, n'est guère plaisant. L'invention en est vulgaire, et les épisodes s'y succèdent sans vraie fantaisie ni franche gaieté. C'est, en somme, une lourde farce, et dont on ne supporte la représentation que grâce au talent de MM. Germain, Colombey et Torin.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

Concerts Chevillard : *Nocturnes* de M. Debussy; *Faust* de Liszt. — Concerts Colonne : *Sémiramis* de M. Florent Schmitt; Ouverture de *Pyrame et Thisbé* de Trémisot. — Les musiciens décorés.

Les botanistes, et les Anglaises qui herborisent le long des chemins connaissent une fleur microscopique aux détails infinis nommée *désespoir des peintres*. La musique de M. Debussy pourrait être qualifiée *désespoir des critiques*. Moins que toute autre en effet elle se prête à leur besogne. Il semble même que l'expression « défier l'analyse » ou l'épithète « indéfinissable » aient été créées pour elle. C'est un charme qui passe, un parfum qui vibre dans de la lumière, mais qui s'évapore dès qu'on tâche à le fixer. Aussi bien, ceux qui, professionnellement, ont mission de discourir sur elle se sont-ils trouvés, à propos des *Nocturnes* exécutés au concert Chevillard, en grand désarroi. La plupart ont eu recours à des analogies, disant : « c'est du Whistler musical » — ce qui se peut retourner, et permettre d'affirmer que Whistler est du Debussy en peinture. D'autres, s'aventurant avec précaution parmi les mots techniques, ont parlé d'harmonies fuyantes et d'orchestration ouatée. Les plus savants se sont hasardés à signaler l'emploi particulier de certains accords ou de fausses

relations piquantes, remarques tout extérieures, se bornant en somme à l'indication de recettes trop connues des « jeunes » qui s'imaginent, par leur emploi, donner à leurs œuvres un cachet « très Debussy ». Les plus prudents se sont bornés à amplifier le programme de l'auteur.

Cette difficulté à parler de la musique elle-même provient de ce que cette musique est de la *musique pure*, conçue hors de toute réalité, exclusivement dans le rêve, parmi les mouvantes architectures que Dieu fait avec les vapeurs, les merveilleuses constructions de l'impalpable. Elle chante les nuages informes et multiformes; elle chante aussi, sous le titre de *Fêtes*, « la joie éparse dans l'air » ,et si, à ces fêtes, se mêle un cortège, c'est un cortège tout chimérique, vivant d'une vie artificielle, reflet d'une vision dans l'âme d'un poète. Et voilà pourquoi les mots les plus subtils sembleraient trop précis et trop grossiers pour définir des impressions délicieusement superficielles et quasi fantomatiques. M. Debussy ne demande pas à la musique tout ce qu'elle peut donner, mais ce que *seule* elle est capable de suggérer. Elle est pour lui l'art de l'inexprimable chantant dès lors que la parole impuissante expire.

Par là, comme aussi par son existence éloignée du mouvement et des batailles artistiques, par son souci de composer à ses heures et sans contrainte, par son dédain des accoutumées et banales réclames, M. Debussy s'est placé aux antipodes des musiciens qui tentent de mettre leur art en service, et de lui confier un emploi dans le temple du *vérisme* dont ils sont les prêtres assermentés. Ceux-là ne s'y sont pas trompés, et, à l'occasion de ces *Nocturnes* on a entendu les voix pontificales du parti — c'est bien parti, et non école qu'il faut dire — réserver les droits de la Vérité et de la Réalité.

« Allez-vous bientôt manger votre soupe, s.... b.... de marchand de nuages ! » dit au poète sa « chère petite folle bien-aimée » dans un poème en prose de Baudelaire. N'est-ce pas déjà, sous une forme à la fois plus familière et moins « droits de l'homme » le même rappel à ce que certains dénomment exclusivement la Vie ?

Ces voix, Liszt lui aussi les a méconnues, ou plutôt, il ne les a pas prévues, à moins que volontairement il se soit refusé à « profiter des leçons de l'avenir », selon l'expression de pittoresque incohérence consacrée par un de nos ministres actuels. Sa symphonie de *Faust* est une œuvre essentiellement psychologique, où les événements ne tiennent aucune place. Faust, Marguerite, Méphistophélès, tels sont les sujets de ses

trois morceaux. Le premier nous dépeint le héros de Gœthe agité, impatient, vainqueur et tourmenté, un peu à la manière de l'artiste empoisonné de la *symphonie fantastique*, un peu aussi à la manière du compositeur lui-même, car Liszt était la vivante incarnation de l'artiste 1830. Des thèmes frappants d'expression précise, caractérisant à miracle les états d'âme du célèbre alchimiste dont, ne pouvant oublier sa propre nationalité hongroise, l'auteur de tant de rapsodies fait parfois un alchimiste de Pesth, y sourdent continuellement avec une abondance et une spontanéité également admirables. Ils se succèdent, s'accumulent, s'enchevêtrent, disparaissent pendant un long temps, puis reparaissent, malheureusement sans souci des proportions, formant un tout désordonné comme la vie du génial abbé, compositeur, chef d'orchestre, littérateur et pianiste. On dirait de l'histoire d'une existence encombrée de voyages et de haltes arbitraires, où le but est constamment dépassé, où une fièvre continuelle ne permet pas de songer aux stations nécessaires, de préparer le retour, de prévoir le point d'arrivée. Mais que de richesses rencontrées au hasard de cette course ! Quelle nouveauté dans les agencements sonores ! Quelle générosité, quelle profusion d'idées mélodiques, mine inépuisable où se sont alimentés tant de compositeurs, parmi lesquels, au premier rang, ceux qui connaissent la *Walküre* l'ont tous remarqué — R. Wagner. C'est ensuite Marguerite, dont deux phrases d'infinie douceur évoquent la figure chaste et tendre.

C'est enfin Méphistophélès.

Comme l'a écrit M. Weingartner « pour l'esprit de négation tout ce qui naît doit périr ». Aussi Liszt ne l'a pas caractérisé par un thème spécial. Méphistophélès n'existe que par son œuvre, cette œuvre c'est le mal, c'est la destruction.

Pour le nier, pour le diminuer, il s'attaque à tout ce qui est noble et grand. C'est en Faust qu'il trouve son champ d'expérience ; ce sont les sentiments de Faust qu'il tournera en dérision, ses aspirations vers la gloire il les rapetissera, son amour il le bafouera, ses angoisses seront pour lui sujet de raillerie. Si, en présence de Marguerite, sa verve satyrique demeure muette et comme saisie de respect, c'est que devant la pureté du cœur le diable perd ses droits.

Pour réaliser musicalement cette conception si originale, Liszt s'empare des thèmes de son premier morceau, les dépèce, les caricature, et en fait les éléments d'une sorte de vaste scherzo tantôt âpre et violent et tantôt sarcastique. Certes

il n'est pas sans avoir subi l'influence de son époque : comme son Faust, son Méphistophélès y apparaît nettement romantique, et on le devine s'appliquant aux poses anguleuses et aux gestes fourchus, tandis que derrière lui fuse une longue flamme de bengale. Mais, si nous ne croyons plus aujourd'hui au diable se présentant « la plume au chapeau » et « l'escarcelle pleine », les musiciens vivent encore et, sans doute, vivront longtemps de certaines trouvailles musicales condensées dans ce morceau dont il n'existe pas de semblable et qui réserve des surprises aux plus adroits routiers d'entre eux.

C'est, avant tout, le premier et peut-être le plus extraordinaire exemple de transformation de motifs, ce procédé devenu d'un usage si courant aujourd'hui, qu'ils ont emprunté à Wagner, qui peut-être l'avait lui-même emprunté à son beau-père. Ne fût-ce qu'à ce point de vue historique, il mériterait leur admiration et leur reconnaissance.

Après ces pages de virtuosité étincelante, un chœur célébrant l'*éternel féminin* qu'à son — comme à notre — grand regret M. Chevillard n'a pu exécuter, couronne cette symphonie qui serait un chef-d'œuvre si son auteur avait pu réfréner sa nature emportée et prodigue, et s'imposer un plan et une forme sans lesquels il n'existe pas d'œuvres parfaites.

Au Châtelet M. Colonne a, lui aussi, accordé sur ses programmes une place à deux noms nouveaux : MM. Florent Schmitt et Trémisot. Du premier il a fait entendre *Sémiramis*, cantate couronnée l'été dernier par les peintres, sculpteurs, architectes, graveurs et aussi musiciens qui sont chargés chaque année de distribuer les billets d'aller et retour pour la Villa Médicis. Il serait injuste de préjuger de l'avenir d'un jeune homme d'après une œuvre qu'il a dû improviser en moins d'un mois, sur un sujet dont il n'a pas eu le choix, et selon une formule qui peut-être répugne à sa nature. Cependant, par cette courte partition, M. Schmitt a manifesté, outre une admiration louable pour Chabrier, des dons personnels précieux qui permettent d'attendre beaucoup de lui maintenant que, libre de toute entrave, il pourra composer à sa guise et donner libre carrière à son tempérament.

M. Trémisot, lui, n'a pas encore obtenu le prix de Rome. Il s'était fait connaître jusqu'ici par de mièvres mélodies de salon qui le laissaient supposer préoccupé exclusivement de succès faciles. Il révèle aujourd'hui de plus hautes aspirations, et il l'en faut justement féliciter, quel qu'ait été le résultat de sa tentative. Son ouverture de *Pyrame et Thisbé*, où il s'est

très judicieusement gardé de nous raconter la petite histoire de la métamorphose et de faire rugir le lion, mais où il semble avoir voulu, généralisant son sujet, exprimer ce qu'il y a de tragique dans l'amour, nous montre plutôt malheureusement ce que ce sentiment renferme trop souvent de commun. Sans parler en détail des idées presque toutes quelconques — à l'exception de la première, confiée au cor anglais, qui est empreinte d'un charme voilé et expressive — de l'orchestration creuse et plaquée, nullement polyphonique, des reprises d'un *allegro* d'une violence exagérée et factice, et de la conclusion qui semble empruntée à un *salutaris* de Lefébure-Wely, il faut dire que le défaut principal de l'œuvre est de procéder comme au hasard, sans plan défini. M. Trémisot est encore au Conservatoire. Son ouverture est peut-être un devoir, je doute qu'elle ait été classée parmi les bons devoirs et donnée en exemple à ses condisciples, et que le maître de M. Trémisot qui, par fortune pour lui, est un maître, l'ait absolument approuvée.

Elle a, nous apprend le programme, été exécutée à Aix, puis remaniée par l'auteur. Cela prouve à son grand honneur qu'il accepte les leçons de l'expérience et autorise les espoirs à son sujet. Voulant combler une lacune de l'enseignement du Conservatoire, où il n'existe pas de classe d'orchestre pouvant éclairer *ex auditu* les élèves sur la valeur de leurs œuvres (lacune qui n'existera pas à la *Schola*), M. Colonne a sagement agi en accordant à ce jeune musicien bien doué l'occasion de se connaître et de se juger. Cette nouvelle audition ne lui sera certes pas inutile.

§

Au théâtre rien ne nous a été révélé, à l'exception de la *Phèdre* de M. Massenet, suite d'orchestre accompagnant la tragédie de Racine, et que nous retrouverons prochainement au concert. Mais des œuvres se préparent, on répète l'*Astarté* de M. Xavier Leroux et le *Roi de Paris* de M. Hüe. Partout, en ce moment, bouillonne la sève musicale : M. Fauré se repose de *Prométhée* en composant quelque œuvre de musique de chambre; MM. d'Indy et Bordes organisent les nombreux cours de la *Schola* et multiplient, devant un public enthousiaste, les auditions de Bach et de Franck — M. Chevillard nous dote d'exécutions incomparables, à rendre jaloux les plus célèbres chefs d'orchestre étrangers ; —

M. Ropartz, à Nancy, tient haut le drapeau de l'art national, en organisant une exposition des symphonies contemporaines françaises dont il apprendra ainsi l'existence à M. Weingartner en même temps qu'à nos directeurs de concerts parisiens — les pouvoirs publics eux aussi daignent s'occuper de musique, à leur manière, et laissent tomber quelques croix sur des musiciens de choix. Mettons à part M. Erlanger, l'auteur applaudi du *Juif polonais*, nommé chevalier, et aussi M. Massenet qui, parvenu à l'époque de gloire acquise où les œuvres n'ont plus d'influence sur l'ascension des degrés de la Légion d'honneur, mais où il importe seulement de faire marcher d'un pas égal les deux ou trois doyens de la section musicale de l'Institut, est nommé grand officier.

Signalons ensuite la double promotion de MM. Varney et V. Roger, des maîtres, dit-on, de l'opérette. Enfin M. Lenepveu qui remplaça jadis sous la coupole M. Ambroise Thomas, parce qu'ancien prix de Rome, et qui aujourd'hui est nommé officier de la Légion d honneur simplement parce que membre de l'Institut.

PIERRE DE BRÉVILLE.

ART ANCIEN

Mgr Dubillard et les trésors bretons. — L'évêque de Quimper vient de prendre une décision qu'il convient de signaler et dont on doit lui être grandement reconnaissant : il crée au grand séminaire une chaire d'archéologie et d'architecture religieuse, dont le titulaire sera le savant abbé Abgrall, et il entoure cette chaire d'une série de mesures propres à en faciliter l'éclat et les bienfaits. Il institue, à côté d'elle, une Commission spéciale et diocésaine, composée de laïques et d'ecclésiastiques, qui devra veiller au bon entretien des monuments religieux, des chaires, des autels, des rétables, des vitraux et du mobilier des églises et des sacristies. Aucune reconstruction, aucune vente et aucun échange d'objets ne pourra se faire sans l'autorisation expresse de cette Commission. Puis, par une lettre-circulaire, il prescrit à son clergé de veiller soigneusement à la conservation des calvaires et des objets précieux du mobilier liturgique ancien. Enfin, il donne refuge en son évêché, aux vieilles statues délaissées dans les paroisses... Voilà qui est très bon, et il ne faut pas marchander à ce prélat les éloges et les encouragements qu'il mérite.

Certes, cet évêque artiste est un des privilégiés, car je ne sais s'il est, en France, d'évêché, — comprît-il six archiprêtrés, quarante-trois doyennés et deux cent cinquante-sept succursales, — dont la richesse archéologique puisse être comparée à celle-ci. Le diocèse de saint Corentin n'est, à ce point de vue, qu'un vaste et superbe trésor de pierres et de bois, aux pièces uniques, étranges et sans secondes, vouloirs fleuris et imagés de Cornouailles et du Léonois, dont il n'est que temps de préserver les restes impressionnants.

La Commission est, maintenant. Si, par chance heureuse, elle n'entre en conflit avec quelque autorité civile, avec l'inévitable académie provinciale qui doit sévir là-bas, si elle ne rencontre trop de mauvaises volontés, de rivalités et de sourdes jalousies, elle fera certainement de très bonne besogne. Ah! mais ce pays n'a guère volé son renom, et l'entêtement s'y manifeste sous les formes les plus inattendues et, parfois, les plus fâcheuses... Espérons quand même. Souhaitons-lui longue vie, une vie militante surtout, — et la grâce d'avoir « dans son sein » ce très curieux magistrat retraité qui traite volontiers de Turc à More les pauvres faiseurs de livres, et qui, sûr de sa science et de son coup d'œil, a eu cette affriolante et sereine idée de fonder une « Compagnie d'Assurances contre les erreurs historiques ».

On fait ce qu'on doit.

§

J'imagine que les recteurs et les vicaires de Mgr Dubillard vont avoir quelque besogne, s'ils prennent à la lettre l'invitation de leur évêque. Et nous aurons sûrement à enregistrer bientôt quelque très heureuse découverte. Ils ont été si riches en chefs-d'œuvre les deux arts bretons si inégaux, le Cornouaillais et l'art du Léon! Autant celui-ci est sans traditions apparentes et sans originalité, autant ses sculpteurs se sont inspirés des Français, des Anglais, des Italiens, — autant l'autre est en dehors, particulier, plein d'une saveur nouvelle.

Les deux peuples sont aussi distincts que leur art, il suffit de voir les Léonnois et les gens les Cornouailles dans une même fête, à un même pardon, à un même marché, pour comprendre les différences profondes qui les divisent et les caractérisent. Ce métayer du pays de Rennes, le Léonard, est mélancolique, presque sombre; son costume, où domine le noir, l'endeuille, s'harmonise parfaitement avec la gravité de sa mine: pas de

braies bouffantes, le large chapeau, parfois un turban à carreaux blancs et bleus, un habit à basques raccourcies, si c'est un riche, — si c'est un pauvre, un gueux des montagnes d'Aré, le voilà accoutré de *berlinge;* si c'est un « pagans » de la côte de Guissénis, il aura un misérable burnous de toile et un bonnet bleu en « nid de pie ». Ces gens-là sont durs, revêches, peu enclins aux longs parlers; ce sont des Léonnois. — Et ceux d'entre eux qui sculptèrent, et les combien rares qui peignirent, ne firent que copier les artisans d'art d'autres provinces, d'autres pays.

Le Cornouaillais c'est l'antithèse, la joie bruyante, c'est le fou. Le même coup de cidre qui renfrogne l'autre, lui fait jeter son chapeau en l'air, crier, chanter, rire, danser, — et boire encore. Et son art est tout en dehors, curieux, haut en couleur comme lui.

Au reste, cette rubescence il la doit à l'Inde. L'histoire et la philologie ont presque prouvé que les populations bretonnes des pays perdus de Cornouailles sont originaires de l'Inde. Et les conséquences de cet exotisme se sont conservées intactes, la situation topographique l'ayant permis en isolant cette Bretagne des grands mouvements historiques des nations voisines ; la vie propre s'y est *entêtée*, et les idées personnelles n'ont subi d'alliages que très tard.

Si on veut bien les considérer tous les deux très attentivement, on voit vite les points communs de l'art indien et de l'art bas-breton. Dans son costume le Cornouaillais a conservé le goût des couleurs voyantes et des broderies. Il n'est pas un seul de ses outils ou de ses instruments de travail qui ne soit agrémenté d'intailles et de figures comme le sont les mêmes objets dans les pays de civilisation asiatique. Ses meubles sont orientaux par la profusion, la richesse et la minutie de l'ornementation: le caprice le plus fantaisiste brode autour du cintre roman et de la rose gothique au milieu desquels fleurit et s'ouvre hiératiquement la fougère bretonne, — comme là-bas l'étrange fleur à la corolle profonde et le lotus d'Egypte. S'il parle le Cornouaillais, c'est soudain une succession de figures et d'images dont la profusion n'a d'égale que celle des langues des pays d'Orient,— et sa langue à lui, s'émeut,pleure, rit en une poésie également riche en ballades, en légendes, en épopées qui appellent de toutes parts la musique, la musique qu'il aime tant et dont il se grise si volontiers.

§

Mgr de Quimper retrouvera t-il beaucoup de ces richesses

merveilleuses dont sa ville était si fière aux temps anciens, — alors qu'elle était la ville de l'Hôpital Saint-Jean, cet hôpital de Conan IV, dont on n'a retrouvé qu'une borne au coin de l'embarquement d'un quai, la ville de l'église et du cloître des Cordeliers, — œuvres patientes de ces « huchiers, munusiers, faiseurs de lits-clos, coffres et dressoirs » dont la maîtrise était si grande ?

Pour se rendre compte de la conscience avec laquelle ils s'embesoignaient, il faut lire le procès-verbal de l'expertise du rétable de Landivisiau, faite en 1712 « par Jacques Lespagnol Me sculpteur demourant à Morlaix, paroisse de Saint-Mellaime, et Yves Laurens, Me menuysier, demourant au bourg de Plouding » ; et ce marché passé, par devant notaire, pour deux niches de l'autel de l'église de Plouguerneau, « entre Me Guillaume Levrel et Alain Castel Me sculpteur », et cet autre marché de Charles Nicoll, peintre de Lannion, et la « promesse » d'Ollivier de Roy, « Me orphèvre de la ville de Lannion pour la fasson d'une croix d'argent » ; et la commande à Paul Bourdon, facteur de cloches de la ville de Morlaix... Il semble, après le tel et minutieux choix du bois d'œuvre, de la couleur, du métal, que la matière, devenue d'essence si rare, ne pouvait dans les mains des subtils artisans que se muer en œuvre vivante.

C'est ainsi que sont nées toutes ces richesses qui faisaient la gloire des églises quimperlaises. Dès le XVIe siècle, et bien avant, il en était ainsi. Lors du siège de 1594, alors que les campagnards effrayés se réfugient dans la ville et processionnent dans les églises, « Saint-Corentin, quoyque grande, étoit sy remplie de beaux et grands coffres, que la procession ne pouvoit passer que seul à seul, depuis le haut jusques en bas, et n'y avoit que le chœur de vuyde, aux Cordeliers tout autant ».

Et par le pays ! Il reste encore, à Guilmiliau, la tour du clocher avec sa balustrade flamboyante et son encorbellement, l'ossuaire aux bas-reliefs sculptés en kersanton, le Saint-François d'Assise et les Mages, le porche Louis XIII avec ses belles figures, la sacristie en coupoles rondes qui se pénètrent, son Saint-Miliau de plomb, en épi de faîtage, enfin la merveille du baptistère, et un Louis XIV en saint Louis. Il reste à Kerdévot, dans la chapelle princière, dont les murs se timbrent de couronnes fermées, le miraculeux rétable de « Madame la Vierge Marie », qu'apporta sur la mer la nef mystérieuse, que traînèrent jusqu'à la fontaine sacrée les bœufs à cor-

nes d'argent, rétable où des Juifs impies laissent leurs mains arrachées aux parois du brancard qui transporte la sainte, tandis que d'extraordinaires reîtres Henri II les foulent aux pieds ; ce que raconte, explicitement, ce « Tremévan an Ytron Guerches Maria, le Trépas de Madame la Viergé, » paru à Paris en 1530, — dans le couplet suivant :

Evel maz pegas quen cruel
En corff vayllant ayoa sautel.
Ez manaz hep goap e don dorn
Ha nenn doac marz ? bedem arzorn.

Il reste...

Mais ce serait par trop ingénu, de vouloir faire un choix entre les merveilles pittoresques, rares, attendrissantes, surprenantes et toujours hautement évocatrices, qui sont au pays des ossuaires, des porches ajourés, des calvaires symboliques et des fontaines sacrées, — monuments infiniment précieux où vit, tout entier, dans son raffinement et son éloquence, l'inquiétant passé d'une race.

J'augure bien de l'initiative de Mgr de Quimper. Grâce à lui on ne continuera plus à détruire par les paroisses ces curieuses figures de cette sainte Guen à la poitrine nue, que les recteurs offusqués enterraient pudiquement au fond des jardins, — et on va retirer, j'espère, l'étrange gilet à raies jaunes et rouges qu'on a mis, à Plogonnec, à la N. D. de Tréguron de la chapelle de Seznec, sous prétexte qu'elle est, l'inconsciente, immodestement décolletée.

VIRGILE JOSZ.

PUBLICATIONS D'ART

Les Livres : Georges Lanoë et Tristan Brice : *Histoire de l'Ecole Française de paysage (depuis le Poussin jusqu'à Millet)*, Charles, 7 fr. — *L'Orient Illustré*, L'Orient. — Les Revues : *Les Maîtres de l'Affiche ; Les Maîtres du Dessin ; L'Art Décoratif ; La Chronique des Arts ; La Lithographie ; Les Partisans ; Gazette des amateurs; L'Art et la Mode ; Le Rire ; Le Sourire ; Le Studio ; The Magazine of Art ; The Artist ; Deutsche Kunst und Dekoration ; Innen-Dekoration ; Ileana; Mir Iskousstwa.* — Les Estampes. — Les Affiches.

Les Livres. — C'est évidemment par sa compréhension de la nature, par son apport d'émotions neuves devant le spectacle toujours renouvelé du monde et de ses forces, que la peinture du XIXe siècle intéressera le plus nos descendants. L'admirable révolution picturale de 1830 a réellement créé un art

qui existait à peine. Le *paysage* en peinture est une conquête de notre siècle. MM. Georges Lanoë et Tristan Brice ont particulièrement étudié cette éclosion si spéciale ; ils ont rattaché les maîtres de 1830 à ceux du passé autant qu'il était possible et leur ouvrage **Histoire de l'Ecole Française de paysage depuis le Poussin jusqu'à Millet** est fortement nourri de documents puisés à bonnes sources. Peut-être le livre eût-il gagné à un peu plus de clarté, à une répartition plus habile des faits et des renseignements, mais tel quel, il forme un résumé des plus complets et d'une incontestable utilité.

Au point de vue critique, les auteurs se sont plutôt peu étendus, mais lorsqu'ils manifestent leur opinion, c'est toujours avec beaucoup de logique, de bon sens et de connaissance de la peinture. Je leur reprocherai simplement de tenir abusivement à faire du « paysage » un art religieux et chrétien. Religieux, je n'y contredis pas, jusqu'à un certain point, si l'on veut entendre par là que pour être un grand paysagiste il faut avoir conscience des infinies forces naturelles, mais chrétien? Une pareille épithète a quelque chose de restreint et de choquant et je sais des paysagistes de génie dont toute la vie n'a été qu'une manifestation païenne et toute l'œuvre un admirable poème panthéiste.

L'Orient Illustré est un luxueux album en couleurs dont les fascicules paraissent deux fois par an sur l'initiative de M. Nicolaïdès, directeur du Journal *l'Orient*. C'est un travail qui demande beaucoup de recherches et une intelligente classification. M. Nicolaïdès a fait de *l'Orient Illustré* un intéressant recueil de tableaux, de portraits, de paysages et de costumes.

Les Revues : **Les Maîtres de l'Affiche** (novembre). — Avec cette livraison prend fin une publication qui était venue à son heure et que les éditeurs ont raison d'interrompre pour ne pas tomber dans la banalité. *Les Maîtres de l'Affiche*, dont le choix fut presque toujours heureux, restera dans les bibliothèques d'art comme une source excellente de documents. Au Sommaire : le *Palais de Glace*, de Jules Chéret ; la *Chain Simpson*, de Lautrec ; le *Salon des Cent*, de Gottlob, et une affiche hollandaise de Van Caspel.

Les Maîtres du Dessin (19e fascicule). — Au Sommaire : l'aquarelle de Géricault, *Un Nègre ;* dessin de Girodet, *Les Étoiles ; portrait de Mme Leblanc*, par Ingres, et la sépia

d'Isabey, représentant la *Visite de Bonaparte, premier Consul à la Manufacture de M. Sévènes, à Rouen.*

L'Art Décoratif (octobre, novembre, décembre). — Passim, de très bons articles sur l'art décoratif à l'Exposition Universelle : *Les Bijoux* par A. Thomas; *La manufacture de Sèvres* par Ch. Saunier; *Le Meuble* par G.-M. Jacques; *La Norvège* par Gerdeil; *Les Dentelles viennoises* par Léon Riotor; *La peinture décorative* par A. Thomas; *Les petites constructions* par Ch. Saunier; *La Hollande* par Gerdeil; *La Céramique architecturale* par Ch. Saunier; *Les tissus de tentures* par Alphonse Germain.

La Chronique des Arts (17 novembre). — Chaque numéro de ce supplément de la *Gazette des Beaux Arts* contient sous le titre de *Propos du Jour* quelques lignes sur l'actualité, qui seraient toujours à citer pour leur bon sens et leur concision.

Dans le n° du 17 novembre je relève les lignes suivantes où sont à juste titre critiqués l'aménagement absolument grotesque du grand Palais en vue d'expositions de peinture, et la démolition projetée de la galerie des Machines appelée à rendre encore tant de services :

« On va préparer le prochain Salon dans les locaux du Grand Palais ; le Concours hippique, de même, y donnera ses réunions. Il est possible que les chevaux et les cavaliers y soient au mieux, mais l'on sait déjà que les peintures y seront fort mal. A part quelques salles et des pourtours d'escalier, où la lumière est bonne, le reste est inutilisable, au moins pour une exposition. C'est ainsi que cet édifice coûteux répond à sa destination ; il est vrai qu'on a voulu qu'il servît à tant de choses !...

» L'expérience qu'en ont faite récemment la Décennale et la Centennale a démontré l'insuffisance du lieu. Les Artistes français sont décidés, malgré tout, à tenter à nouveau l'épreuve. Bon courage ! Mais quel espoir peuvent ils conserver ? Ce serait une illusion singulière de compter sur les changements que le Palais est destiné à bientôt subir. Achever l'édifice, ce sera une occasion de le modifier, non de le transformer. De rares détails seront corrigés peut-être, qui n'apporteront point la lumière souhaitée, et l'ensemble demeurera ce qu'il est.

» Et l'on parle de détruire la Galerie des Machines, qui fut si heureusement hospitalière et qui avait le mérite de réunir l'espace et la clarté ! Il semblerait prudent qu'on ne se pressât point et qu'avant de jeter bas un monument qui n'est pas

sans beauté, on examinât sérieusement si son utilité est périmée et si quelque autre monument en offre une semblable. »

(1er décembre). — A propos du projet de conservation des palais étrangers le long des berges de la Seine, projet bien intentionné mais tout à fait illogique et presque ridicule :

» Il semble que, même une fois ses portes closes, l'Exposition ne permette ni aux yeux ni aux esprits, remplis de son souvenir, de se détacher d'elle. Certains, à qui les regrets sont trop sensibles, ne la veulent plus laisser tout entière périr et songent à retenir au moins quelque chose du spectacle où, six mois durant, ils se sont complus. Le projet s'annonce de garder longtemps encore les pavillons étrangers qui, le long de la Seine, dressaient leur suite imagée.

» On serait mal venu sans doute à ne pas sentir tout ce que cette idée porte en soi d'attrayant. Encore ne faut-il pas que l'enthousiasme bannisse toute raison. Une inquiétude demeure, en dépit des prédictions rassurantes des architectes, sur le sort qui attend des édifices aussi fragiles. On ne peut oublier qu'ils étaient faits pour développer leurs formes éphémères sous un clair ciel d'été, non pour braver les neiges. Et quand même on les croirait capables de survivre, n'est-il pas à redouter que leur beauté ne s'enlaidisse parmi les brumes des hivers?

» C'est se faire illusion que de vouloir éterniser ce qui était né fugitif et pour la seule joie d'une heure privilégiée. Le quai des Nations, si séduisant qu'il fût par lui-même, empruntait un peu de son charme aux alentours avec lesquels il s'harmonisait. Lorsqu'il n'aura plus que d'austères voisinages, les ponts réguliers, les tranquilles palais, les sévères Invalides, il risquera fort de paraître dépaysé, témoin égaré, resté en arrière d'une fête déjà lointaine. C'est peut-être mal le servir que de le conserver. L'admiration elle-même a besoin qu'on la pratique avec mesure : elle n'est pas amie de ceux qui insistent et qui s'attardent. Il est des occasions où il faut, avec un poète, aimer ce que jamais l'on ne verra deux fois, et ce n'est pas la moindre grâce des plus enchanteresses visions que de savoir à point s'évanouir. »

(8 décembre). — Au sujet de la mesure... provisoire... que vient de prendre l'administration pour défendre le musée du Louvre contre les dangers d'incendie que crée le voisinage du Ministère des Colonies : construction d'un mur épais à une vingtaine de mettre de la galerie des Rubens :

« On reconnaît bien à ce système de demi-mesures l'apathie

traditionnelle de l'Administration, incapable de résolutions énergiques et répugnant d'instinct à toute nouveauté.

» Le procédé est misérable et ne trompe personne. Pour notre compte — et, nous le constatons avec plaisir, c'est le cas de presque toute la presse — nous repoussons énergiquement la fausse satisfaction qui nous est accordée, et nous n'abandonnons aucune de nos prétentions. Nous répétons que rien ne serait plus facile que de trouver immédiatement, au Palais-Royal ou ailleurs, des locaux suffisants pour l'installation des services, après tout peu importants, du ministère des Colonies, et à un prix peut-être moins élevé que le coût du fameux mur qu'on nous promet.

» Bien mieux : après le ministère des Colonies, c'est le ministère des Finances — où les feux de cheminées ne sont pas moins fréquents, et qui va bientôt se trouver entre la galerie des dessins d'un côté et le musée des Arts décoratifs de l'autre — dont nous demanderons l'éloignement, sans nous contenter là non plus du mur de refend que réclame un de nos confrères.

» Il est inadmissible que, par inertie ou par ménagement pour certains fonctionnaires, on en soit réduit à de pareils expédients et qu'un musée comme le Louvre voie à la fois sa sécurité menacée et son expansion limitée ; il n'est à cette question depuis longtemps débattue qu'une solution logique et digne de la France : tout le Louvre aux musées nationaux. »

La Lithographie (décembre). — D'une excellente et amusante étude de Jules de Marthold sur Napoléon, quelques lignes sur les portraits du petit prince :

« Puis c'est le Présomptif.

» La palme est à Anastasi dont je vous recommande la litho allégorique *Toi qui seras César, Auguste, enfant divin..* — Hélas ! enfant mortel, ni César ni Auguste, prédestination fatale, il devait, ce dernier Dauphin, tomber au champ d'honneur, le 1er juin 1879, tout là-bas, en cette Afrique anglaise où avait agonisé son Grand grand-oncle !

» Le voici encore du crayon de G. d'Harlingue et du burin d'A. Cornillet qui, tous deux, l'appellent *l'Enfant de France !* Mais Adrien Godefroy, d'après Roëhn, n'a-t-il pas présenté aux foules Napoléon, Marie-Louise et le Roi de Rome avec ce titre : « *L'Espoir de la Postérité.* » — Perfide comme l'onde, la Postérité !

« Sirouy, lui, nous montre la seconde famille impériale

avec cette légende : « *Ils passèrent sur la terre en faisant le bien* », ce qui s'excuse par la date de 1857. »

Les Partisans (5 novembre). — Premier numéro d'une publication fondée par MM. Paul Ferniot et Paul Redonnel. La nouvelle revue se présente alertement, avec un luxe bien compris de typographie et d'illustrations. Vignettes et couverture originales d'un jeune artiste de talent, le peintre Louis Payret-Dortail, et croquis inédit de Charles Léandre, dont la place dans notre art contemporain devient de jour en jour plus considérable.

(20 novembre). — Pointe sèche et dessin d'Henri Boutet.

(5 décembre). — Couverture dramatique de coloration par Paul Guignebault et un portrait du musicien Justin Clérice encadré par un article d'Albert Boissière.

Gazette des Amateurs (25 novembre). — Edmond Rocher, article de Clément Janin, accompagné de nombreuses illustrations.

L'art et la Mode (1er décembre). — Reproduction d'un très pittoresque dessin de Paul Saïn : *Avignon le soir*.

Le Rire (17 novembre), numéro spécial sur Krüger le grand et John Bull le petit, par Caran d'Ache.

Le Sourire (passim). — Dessins de Huart empreints d'une « douce philosophie ».

Le Studio (15 novembre). — Dans les papiers laissés par feu R. A. M. Stevenson, ont été retrouvés des fragments d'un article consacré au paysagiste A. D. Peppercorn. Voici quelques-unes des appréciations du brillant écrivain :

«... Si M. Peppercorn a plus d'ardeur et plus d'éloquence que la généralité des hommes, il est, en revanche, moins abondant. Il expose, avec une grande simplicité, une vérité artistique, mais au prix de sacrifices qui donnent à son art une apparence de convention élevée sans doute, mais formelle et très éloignée de l'immense variété de la vie et de la nature. Ses œuvres sont sévèrement châtiées ; elles semblent comporter plus de passion que la vie même ; mais elles n'ont pas les mille aspects et la force convaincante de la réalité...

»... Cependant cet homme qui s'attache aux aspects mélancoliques et lointains du monde, qui ne veut pas rabattre un iota de son rêve, mais sacrifie la nature à son idéal, a réussi lentement, au cours des vingt dernières années, à convaincre les peintres des mérites personnels, vrais et durables de sa vision artistique. Il a pris incontestablement place parmi ceux des hommes du siècle qui ont vu ce que d'autres avaient

laissé échapper. Il appartient à la petite secte, grande par le génie, qui a révolutionné l'art du paysage. Quand, plus tard, on citera Constable, Corot, Millet et Monet, on ajoutera certainement Peppercorn.

» ...De Corot, qui résuma l'art du paysage partent deux lignées : les observateurs clairs, élevés, faciles, lumineux, les Sisley et les Monet, et les peintres puissants et pesants, Peppercorn et Maris. »

The Magazine of Art (novembre). — Les *grand-prix du Salon de Paris* par Henri Frantz, avec reproductions.

The Artist (décembre). — *L'Œuvre de Edwin Austin Abbey* par Arthur Bell.

Deutsche Kunst und Dekoration (novembre). — Article accompagné de nombreuses illustrations sur les verreries de Tiffany à l'Exposition universelle.

Dans le même fascicule le Docteur Max Osborn consacre quelques pages sympathiques et bien informées à *La Maison moderne* de la rue des Petits-Champs. Mais on me permettra de regretter qu'une revue allemande, consacrant une étude à une maison parisienne d'art nouveau, ait cru bon de ne reproduire à ce propos que les œuvres d'un artiste belge, M. Henry van de Welde. Sans médire d'un artiste dont il faut au contraire louer les efforts, il eût été juste de montrer à côté de ses productions celles de confrères français comme MM. Alexandre Charpentier et Plumet par exemple.

Innen-Dekoration (décembre). — *Les œuvres de l'exposition d'architecture de Dresde* par M. A. Gravell. Remarqué parmi les reproductions celles des murailles d'une salle de bains ; c'est d'un art un peu lourd, mais copieux sans banalité.

Ileana (nos 1 et 2). — Nouveau confrère de Bucarest auquel collaborent nos amis Alexandre Séon, avec une étude pour *la Lyre d'Orphée* d'une exquise pureté de dessin et A. Mucha avec un projet d'éventail.

Mir Iskousstwa (nos 19 et 20). — Onze reproductions d'œuvres de l'Exposition de Berlin (Secession).

Les Estampes. — L'imprimerie Chaix publie à tirage numéroté dix estampes murales en couleurs qui servirent à la décoration des Palais centennaux. Cinq artistes se sont partagé ce travail d'art : MM. Eugène Carrière, J. Chéret, Eug. Grasset, Léandre et Willette. Il sera mis en vente trois cents exemplaires de chaque composition.

Les Affiches. — A signaler dans les dernières affiches

parues celles du **Cri de Paris** par Cappiello ; le **Cachou Lajaunie** par le même, et la très suggestive affiche de Steinlein pour l'**Assommoir**.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

LE MEUBLE ET LA MAISON

L'architecture au XIXe siècle ou *Chalgrin, Viollet-le-Duc, Labrousse, Balthard, Vaudremer, Genuys* et *Duther*. — Marche du peuple élu dans le désert. — La science renouvelant les matériaux. — Conditions désormais.

Adieu enfin, siècle XIX !

Et puisque nous incombe le rôle formidable de juger tes cent années, oublions, à l'instar des âges prochains, presque tout de toi... sauf ce mystérieux, quelquefois invisible courant — et sacré ! — par où se transmettait à eux, du Toujours, l'hérédité esthétique, obstinée à vivre et parsemant encore, à la stupeur commune, çà et là, ces monstres : des chefs-d'œuvre !

Lorsque des civilisations abattues par le sabre, Egypte, Perse ou Chaldée, nous recherchons les vestiges, c'est à leur architecture que nous nous adressons. Lorsqu'un voyageur (d'esprit hautain, et non un soudard affamé de l'or enfoui et destructeur de ces civilisations) rencontre un édifice d'un style inconnu, il s'arrête, il devine un passé. Il s'initie. Et bientôt il nous révèle ce passé,... à l'exacte mesure de ce monument ; dans le monument se résume en effet, pour tous les grands corps de métier, le travail d'un peuple, et s'inscrit, sans tricherie possible, la valeur réelle d'un temps.

Donc, si nous dégageons ici (comme nous en avons foi) l'arrêt de la postérité quant à nos constructions, nous aurons, du même coup, dit ce que pèsera dans l'histoire le XIXe siècle.

§

Il nous faut, conduits par très pure et douce Logique, nous élever ainsi qu'Alighieri, il y a juste 600 ans, au-dessus des souffrances, des dégoûts, des haines et des enthousiasmes contemporains.

A toute étude il faut un centre : nous nous tiendrons donc de préférence à Paris.

Qu'on ne s'étonne point de notre indifférence aux séductions fanées du XVIIIe siècle ; il avait donné ce qu'il pouvait, quand il sombra, très inévitablement, dans sa finale catastrophe. Au renouvellement inajournable et cruel, une géné-

ration entière saigna : aussi combien peu elle fournit d'hommes de pensée, si on la considère entre celle des Encyclopédistes, avant, et celle des Romantiques, après ; quelle condamnation plus infamante à l'œuvre militaire et « patriotique » ? Déchue du premier rang, notre patrie n'y put remonter désormais.

Sur ces bouchers, les pédants régnaient ! l'art de Pompéi avait inspiré les délicatesses plus fermes du Louis XVI. Vint s'y ajouter la colossale impression rapportée d'Egypte. Ainsi naquit le style Empire, indigeste amphigouri de formes mal comprises : la *Madeleine*, l'*aile du Louvre* qui fait face aux grands guichets du Carrousel, la *rue de Rivoli*, la *Chapelle Expiatoire* nous dispensent d'autres documents sur les Fontaine, Percier *e tutti quanti*.

Toutefois, de même que Chateaubriand se dresse parmi les littérateurs grotesques de Napoléon, de même un architecte, assez vieux pour avoir reçu les leçons du noble Gabriel (palais de la place de la Concorde), assez jeune pour *s'assimiler* l'Egypte — Chalgrin — conçut cet *Arc de Triomphe*, qui égale les pylônes de la Thèbes aux cent portes. Avec justice, l'aventurier qui l'avait commandé n'en vit l'achèvement. C'est l'Avenir qui devait rentrer par là !

N'était-ce pas l'art simple, déjà, d'un peuple qui avait tout renversé et qui a tout à rebâtir ? L'intérêt tragique résidera, désormais, dans les efforts de quelques honnêtes acharnés vers les temps nouveaux, en leur pauvreté et leur droiture, au nom de la nécessité.

Et le comique, ce sera la pataude classe des voleurs qui, pillant l'art comme les biens *nationaux*, endosseront, avec la lourde et risible singerie de parvenus, des formes prises partout. Bric-à-brac, éclectisme : même honte.

Or, en Angleterre et en Allemagne, se tentait à cette heure l'emploi du Fer !...

Sous notre Restauration s'ajoute au gâchis, dans lequel elle se débat, l'Ogival, sorti comme un déballage de brocanteur ; avec Louis-Philippe, le tohu-bohu des « styles » arrive à son comble : on y introduit en sus des visions de l'Orient... telles qu'elles pouvaient apparaître, multiples, bizarres et confuses, à des marchands de châles et aux soldats absinthés d'Algérie.

Du tout résulta le luxe grotesque qu'à la Centennale du Meuble nous représenta si bien le lavabo du Roi-citoyen : massif cube d'acajou à colonnettes, et, dedans, une cuvette large de vingt centimètres ; où se lavait ce monarque ? On

sait d'ailleurs comme répugnent encore les survivants de ce règne à nos soins modernes de propreté...

Or, le Fer continuait sa destinée. En dépit des sourires méprisants de monsieur Thiers, les chemins de fer, jugés par lui sans avenir, se traçaient. Et les locomotives s'élancèrent, ébranlant le royaume des épiciers : il s'écroula juste à la date où apparaît le fer à double T (1848). Autre secousse : cette découverte coïncide avec l'instant où VIOLLET-LE-DUC démontre que l'art n'est point fantaisie, mais l'éclatante révélation de la Logique Parole encore à peine comprise en sa profondeur.

A côté de ses démonstrations éblouissantes sur le glorieux passé, bientôt s'inaugure *l'étude théorique des nouvelles résistances*. L'assaut devient imminent. Il semble qu'on va, d'un élan, enlever la place : LABROUSSE et les siens n'y appliquent-ils pas la méthode recréée? il débarrasse d'inutilités la façade de la *Bibliothèque Sainte-Geneviève*. Mieux : il édifie bravement de fer la *Salle de lecture de la Nationale :* qui n'a rêvé, le crépuscule lui fermant son livre, sous la voûte superbe, si légèrement envolée au-dessus des minces colonnes de fonte, parmi le poudroiement bleuâtre versé des baies?

En 1855 -- derrière l'ennuyeuse façade du *Palais de l'Industrie*— s'inaugure le premier hall de fer à grande portée : ce premier berceau de métal et de verre fut celui, on peut dire, de l'art nouveau. BALTHARD a compris : sans pierre aucune, il a édifié les *Halles Centrales*. Et il a introduit (cloches, sonnez!) la voûte de fer apparent dans une église : *St-Augustin!*

La lumière, par les vastes éclairages ainsi ouverts, veut pénétrer partout. En vain les plus récalcitrants masquent-ils honteusement, derrière des moëllons torturés, ces plafonds de nouvelle construction et de nouvelle portée! Et pourtant la réaction redouble de haine : Labrousse meurt ; les *pompiers* de l'infâme Ecole des Beaux Arts couvrent de boue l'immortel Viollet-le-Duc ; que dis-je? ils l'injurient encore, à l'heure présente, par la plume de lettrés ignorants. Guadet, prix de Rome, Guadet, professseur d'Ecóle, Guadet, l'auteur... de l'hôtel des Postes, les dirige !

Un pauvre sous-inspecteur de la ville se trouva, sur ces entrefaites, chargé, par hasard, d'une petite église de faubourg. Avec quelques pierres, sans sculptures, sous un toit de bois et de tuiles, et dépourvu de riches plafonds, mais riche d'une étude immense, mais riche de l'unique et fécond trésor, la logique, *St-Pierre de Montrouge* proclama soudain

avec le nom de Vaudremer, la vitalité de l'école qu'on avait cru tuer : la *prison de la Santé*, son *Église d'Auteuil* et ses *lycées* portaient ce modeste à la tête d'un mouvement immense, non par le nombre de ses adhérents, Dieu merci ! mais par leur foi vaillante et leur certitude.

§

Cette école croit que la grande tradition du fer doit se garder précieusement : chaque jour, elle en fait naître une beauté nouvelle. Depuis la ferme du *palais de l'Industrie* jusqu'à la sublime *Galerie des machines* (guettée par l'envieux Bouvard), que de choses ont évolué ! Le calcul des pièces de fer a fait revenir les esprits réfléchis à la construction d'équilibre du moyen-âge : d'où l'emploi des arcs brisés. On a découvert qu'il était des formes plus légères parce que plus rationnelles. Une pièce ne se brise qu'au milieu : c'est donc le milieu qui doit être solide. Les extrémités verticales peuvent, au contraire, se réduire à un minimum. Et si cette pièce doit résister à des flexions, il y a certains points qui peuvent rester faibles, tandis que d'autres exigent qu'on les renforce. Voilà comment des formes multiples sont nées, d'une application de plus en plus fréquente.

Si, pour la pierre, le problème s'est moins transformé en apparence que pour le fer, voici qu'a surgi une sorte de *Monolithisme !* bétons armés aux résistances stupéfiantes, et surtout briques et ciments armés — qui empruntent, d'une part, à leur matière, une résistance sans pareille sous la compression et, de l'autre, au fer qui les unit, sa force invincible contre les tractions : la flexion, cas jusqu'ici toujours inquiétant, ne peut plus se produire ; en même temps se crée, dans l'ensemble de l'édifice, une cohésion plus parfaite que n'en aurait une œuvre fondue d'un seul bloc !

Jusque pour le bois, ancêtre vénérable, le boulon et la moise ont modifié bien des questions...

Au point de vue scientifique, une construction nouvelle se tient donc prête, de pied en cap. Il ne suffit plus que de génie pour l'employer et mener à la victoire.

Qu'a-t-on fait ?

Le monde officiel de l'architecture pèse d'un seul poids autant qu'il peut pour empêcher l'explosion qui le renversera. Ces débauches de plâtre, aussi malsain aux matériaux qu'au public qui le subit étonné, n'ont pas d'autre but que de lui

masquer, sachez-le, les procédés nouveaux, devenus indispensables mais acceptés à contre cœur !

Seuls, les emploient franchement VAUDREMER, GENUYS et leur école, et aussi nos admirables ingénieurs dès qu'ils se libèrent du décoratif pédantesque ou des inutilités niaises : voyez les ponts audacieux de *Brooklyn* et du *Garabit*, même à Paris (sauf quelques ornements de mauvais goût) notre *pont Mirabeau*, et surtout *le viaduc* près de Tanusse, avec son arc principal de *deux cent vingt mètres* de portée et élevé de *cent soixante* au-dessus *du Vior !*

Cet effort du fer aboutit, en 1889, à Duther en sa fameuse Galerie, et plus tard, mais uni à la pierre, en son *Muséum.*

Est-il nécessaire de montrer la parenté de ces formes nouvelles avec celles d'un mobilier qui, pour n'avoir produit chez nous que des œuvres encore trop peu connues, n'en a pas moins abouti, non seulement *en Hollande* (où *l'Angleterre* et *la Belgique* ont pris leurs inspirations), mais *en Scandinavie et en pays Allemands.*

O dilettantes, cette plante vivace paraît lourde à vos neurasthénies. Son enfance est pénible. Mais si les fleurs semblent encore aussi lointaines, c'est que c'est un géant qui naît. A la fusion actuelle de l'extrême-Orient et de l'Occident, du bouddhismeet de l'Église, de la science et de la métaphysique qui ressuscite, à l'avènement des misérables qui s'échappent hors de l'horrible rouage et dont les clameurs ébranlent le monde, à ces foules qui veulent enfin s'assurer contre le malheur, il faut cet Art géant : art des humbles et des simples, art des foules énormes.

Colossal parce qu'économique, il appartient non à vous, mais à l'ouvrier, mais au paysan, ces deux cariatides qui, de nouveau, étendent les bras : il vient pour édifier leur foyer de travailleurs (d'un autre caractère que vos salons impayables !) et leurs lieux publics, plus grandioses que ne put tirer ses palais de l'oppression aucun despote.

Déjà l'Amérique osa écrire un de ces programmes. Dans le concours pour l'Université de Berkley, il était dit :

« Ni le temps, ni l'argent ne doivent être comptés. »

Se bâtiront ainsi universités, bibliothèques, musées, théâtres gigantesques, thermes publics, hôpitaux enfin suffisants, asiles pour le vagabond désormais reconnu innocent, jardins d'hiver pour tous, gares dignes de leur destination ! Dressés par le peuple pour le peuple, et non plus par des usuriers pour un intérêt, ils uniront non seulement les vieilles roches, les cailloux, la

brique, la terre cuite, le bois, mais le fer et, bientôt, l'inaltérable Aluminium quatre fois plus léger et deux fois plus résistant, enfin la brique et le ciment armés.

Salut au *Siècle de Résurrection!*

LES XIII

CHRONIQUE DE BRUXELLES

A la suite des deux procès de Bruges, le journal socialiste *le Peuple* a jugé intéressant de consulter nos principaux écrivains ou lettrés « sur les tendances de la littérature moderne et les rapports avec la morale ».

Les personnalités interrogées sur cette question se sont unanimement prononcées pour l'indépendance de l'art et la liberté absolue de l'écrivain dans le choix de son sujet. C'est d'abord à moi que s'est adressé le rédacteur du journal en question et il m'a demandé le but que j'avais poursuivi en écrivant *Escal-Vigor.*

« D'abord un but artistique, lui ai-je répondu; puis un but de pitié. J'ai voulu simplement attirer la compassion non sur un homme vicieux, mais sur un malheureux atteint d'inversion sexuelle, de naissance, et luttant contre son penchant anormal. » J'insistai sur ce fait que dans mon livre il ne se trouve aucune peinture licencieuse et qu'aucun acte commis par Kehlmark et Guidon ne serait de nature à leur attirer des désagréments avec la justice, même si ces actes étaient commis en public.

Il me fallut répéter ces choses-là car, sans doute sous l'impression des commentaires salaces dont la chiennerie cafarde avait souillé la pensée de mon livre, des lecteurs honnêtes, mais un peu frustes et nullement avertis, s'étaient mis à incriminer, eux aussi, une étude passionnelle, douloureuse et pitoyable s'il en fut, conçue dans un esprit largement humanitaire.

Je fis lire à mon interlocuteur un passage très explicite de la préface que le baron Krafft-Ebing, de l'université de Vienne, et une des autorités les mieux établies en ce qui concerne l'étude des déviations de l'instinct génésique, — a écrite pour l'édition française d'un ouvrage traitant de la même matière, dû au D[r] Albert Moll de Berlin, un autre psychiatre jouissant d'une renommée universelle :

« La législation et l'opinion publique auront à compter avec ce fait, est-il dit dans cette préface, que l'anomalie sexuelle

n'est pas de la perversité, mais de la perversion, c'est-à-dire que, pour se développer, elle exige des prédispositions morbides et constitue dans bien des cas un phénomène pathologique.

» Ce fait scientifique doit faire justice du préjugé traditionnel en vertu duquel des malheureux dotés, par un sort cruel, de sensations et d'instincts honosexuels, et privés des joies de la vie de famille, étaient considérés comme des êtres immoraux, uniquement dignes de mépris.

» Tout ami de la vérité et de l'humanité apprendra avec satisfaction que le perverti sexuel est un malheureux et non un criminel. Il n'est pas un profanateur de la dignité humaine, mais un déshérité de la nature marâtre. Il ne mérite pas plus de mépris qu'un individu venu au monde avec une malformation physique.

» Les faits historiques, et mon expérience personnelle, à la clinique, m'ont suffisamment montré que *ce sont souvent des individus très respectables est très utiles à la société, qui ont le malheur d'être atteints d'anomalie psychosexuelle.* »

Or, celui dont je raconte la crispante et tragique aventure dans *Escal-Vigor* est précisément un de ces individus d'élite auxquels Krafft-Ebing rend si largement hommage, et non un monomane vicieux et obscène, un satyre malfaisant.

Au cours de l'interview dont je fus l'objet, je fis encore observer à celui qui se renseignait auprès de moi que rien n'est plus exorbitant que de rendre les écrivains responsables des crimes, des erreurs ou des faiblesses de leurs personnages. Dans ces conditions il n'y aurait plus de littérature possible. Il eût fallu traduire Gœthe en cour d'assises, après son *Werther* sous prétexte qu'après ce roman sensationnel une véritable épidémie de suicide se déclara parmi la jeunesse romantique et élégiaque. De même il eût fallu tenir Schiller pour un apologiste et un apôtre du vol à main armée et lui imputer à crime tous les discours subversifs et incendiaires qu'il place dans la bouche de son Carl von Moor, discours si éloquents qu'après l'apparition des *Brigands* sur la scène de Mannheim il se produisit une véritable recrudescence de banditisme et qu'une pétition des autorités du canton des Grisons, en Suisse, où ce fléau sévissait tout particulièrement, insista, auprès du grand-duc de Wurtemberg, pour faire interdire ce spectacle de propagande criminelle.

Et quelle pièce de Shakespeare échapperait à une censure guidée par de pareilles considérations! Y eut-il jamais scélé-

rats plus prestigieux, possédant à un si suprême degré le génie du mal, qu'un Iago, qu'un Richard III, qu'une lady Macbeth !

Gœthe s'était déjà insurgé contre pareille ingérence des justiciers, des moralistes ou des simples cuistres, dans le domaine de l'art, précisément à propos des polémiques et des attaques suscitées par son *Werther*. Ce livre correspondait à un état de malaise général. Il parut à point nommé. L'explosion fut donc rapide et terrible : « On se laissa même entraîner par le sujet, dit Gœthe ; et son effet redoubla sous l'empire de ce préjugé absurde qui suppose toujours à un auteur dans l'intérêt de sa dignité l'intention d'instruire. On oubliait que celui qui se borne à raconter n'approuve ni la louange ni ne blâme, mais qu'il tâche à développer simplement la succession des sentiments et des faits. C'est par là qu'il éclaire, et c'est au lecteur à réfléchir et à juger. »

Enfin, je démontrai au journaliste qui me demandait ces éclaircissements sur mon œuvre, qu'il y aurait moyen de lire *maladivement* et *vicieusement* un livre chaste par excellence. Qu'un lecteur à l'imagination pervertie ou momentanément égarée s'avise de reprendre *Paul et Virginie*, de Bernardin de Saint-Pierre. Pour peu qu'il se laisse aller à des suppositions indécentes, il lui sera loisible d'interpréter en mal les passages les plus pudiques. Il se représentera l'impatience érotique de Paul et les phénomènes physiologiques produits par une ardeur inassouvie ; de même il évoquera la virginale héroïne du livre aux moments où elle aussi aspirerait à des effusions définitives. Et quoi encore !

Edmond Picard m'a défendu contre l'incartade d'un de ses amis politiques, un brave socialiste qui, faisant d'une manière au moins imprévue le jeu des pires réactionnaires, reprochait à *Escal Vigor* de faire l'apologie de pratiques infamantes.

« On ne devrait pas oublier, même en supposant qu'*Escal-Vigor* fût attaquable, que la belle vie entière de l'écrivain a surtout été employée à dépeindre et à défendre les opprimés, les misérables, les va-nu-pieds, les proscrits et les anathèmes et que, sous ce rapport, il apparaît comme une des gloires les plus énergiques et les plus touchantes du socialisme, » a dit l'éminent avocat.

Et corroborant ce que moi-même j'avais déclaré dans mon *interview*, il a répété qu'*Escal-Vigor* ne contient pas une scène d'où l'on peut conclure que ce que j'ai voulu raconter soit autre chose que les souffrances d'une grande âme, aux prises avec des impulsions qui ne dépendent pas de sa volonté,

mais de la corporalité anormale que lui ont donnée sa naissance et ses ancêtres.

« Si on lit parfois dans ce livre des discours exaltés et équivoques, rien ne permet de dire que l'auteur qui fait ainsi parler son héros malheureux ait voulu s'approprier ces imprécations, pas plus que Shakespeare ne fait siennes les imprécations expectorées par telle ou telle de ses grandes figures scélérates.

» Au surplus, a encore déclaré Edmond Picard, c'est faire preuve d'ignorance médicale, psychique et historique que de s'imaginer qu'entre l'amitié au sens usuel et la sodomie, il n'y a place pour aucun autre sentiment entre deux hommes.

» La science a clairement établi, et les experts l'ont dit à Bruges dans leurs rapports, qu'entre ces deux extrêmes il y a l'amitié passionnée, telle qu'elle exista entre Socrate et Alcibiade, entre Shakespeare et lord Pembroke, entre Michel Ange et Cavaleri, même entre Goethe ou Byron et certains amis de ces grands hommes, affections comportant des témoignages physiques comme entre des frères, entre des fils et des pères.

» Pour le vulgaire, toujours enclin aux soupçons dès que deux hommes s'embrassent ou s'enlacent, cela signifie qu'il y a sodomie entre eux, et alors se produit cette chose extravagante que quelques-unes des plus belles et des plus nobles âmes qui aient existé sont représentées comme étant des âmes ignobles. »

Et comme son interlocuteur lui demandait s'il croyait le public libre d'interpréter ces affections passionnées autrement que dans le sens ignoble, Picard a répondu :

— « Ma foi, non. Et il continuera à calomnier ainsi les plus nobles communions affectives jusqu'au jour où l'action des facteurs multiples qui agissent sur la pensée humaine, par exemple les polémiques suscitées autour d'*Escal-Vigor*, l'aura suffisamment éclairé et mis au courant, pour que de lui-même il reconnaisse l'abus qu'il aura fait de suppositions saugrenues. C'est un résultat de son éducation, et en fait d'éducation, je crois que nous sommes encore aussi barbares que les compagnons d'Attila ou de Clovis. »

Consulté à son tour par le rédacteur du *Peuple*, M. Albert Giraud, le beau poète de *Hors du siècle* et de *Sous la Couronne*, a répété ce qu'il avait soutenu avec tant de fermeté et de clarté aux magistrats de Bruges, notamment que l'artiste

dont le but n'est pas une spéculation malhonnète a le droit absolu de traiter tel sujet qui lui plaît

« On étudie l'inceste, a-t-il constaté ; pourquoi n'étudierait-on pas telle ou telle autre passion, même anormale? C'est l'intention qui est tout... On nous a accusés d'avoir prétendu que les artistes étaient en dehors des lois, ne devaient pas se soumettre à la loi morale. Les artistes sont comme tous les hommes soumis à la loi morale, mais le droit de condamner est une appréciation excessivement délicate, si délicate qu'au moindre doute je m'abstiendrais. »

Rencontrant le reproche qu'un socialiste avait fait à la littérature de ce temps de se désintéresser des questions sociales, M. Giraud a déclaré très justement qu'un courant social n'est pas toujours un courant socialiste et qu'une œuvre sociale n'est pas nécessairement une œuvre socialiste. Et il a cité l'exemple de Tolstoï qui, en écrivant *la Guerre et la Paix* a fait un livre social, non socialiste. Balzac qui a étudié des groupes sociaux était loin d'être socialiste. « C'est, a conclu l'excellent poète et probe artiste, parce que nous ne voulons pas que la Beauté soit subordonnée à une idée de propagande que nous avons mis en avant l'art pour l'art. La Beauté peut être dans toutes les conceptions, tous les sujets sont bons. Il peut y avoir de belles œuvres socialistes, de belles œuvres catholiques, de belles œuvres païennes. Il peut y avoir de la beauté en dehors de tout courant bien déterminé. C'est la Beauté qui doit prédominer : faites ce que vous voulez, mais faites avant tout œuvre d'art. »

Après l'expérience que nous venons de faire, après le contrôle, le droit de censure, et même le droit de répression que certains puritains socialistes prétendraient s'arroger sur l'œuvre d'art, à la suite des cafards cléricaux, les artistes seront de plus en plus d'accord avec M. Giraud et avec ses amis, qui ont tenu à être et qui sont, avant tout et fièrement, des artistes.

Emile Verhaeren s'est montré, lui aussi, très catégorique, très intransigeant et très jaloux des droits absolus et de la liberté de l'artiste.

« Eekhoud était dans son droit le plus strict, affirme ce grand poète, quand il mettait en scène les personnages de son roman, personnages émouvants, hardis, violents et héroïques. Oui, héroïques ; puisque le conte de Kehlmark est de la lignée de ces hommes qui meurent — erreur ou vérité, qu'importe — pour ce qu'ils croient beau. »

Le rédacteur du *Peuple* ayant cru devoir faire allusion à la passion contre-nature du comte de Kehlmark, Verhaeren lui répondit crânement :

« Puisqu'il y a passion, c'est-à-dire désir rivé au cœur d'une nature humaine, j'avoue ne point comprendre ce mot contre-nature.

— Mais, insista le journaliste, telles et telles passions nuisent au développement normal d'une société, on n'en peut faire le sujet d'une œuvre répandue ?

— L'avarice poussée à son extrême, la jalousie bondissant jusqu'au meurtre nuisent également, déclara avec beaucoup de raison le poète des *Débâcles*. Or a-t-on défendu à Molière de représenter *Harpagon* et à Shakespeare, *Othello?* »

Et son interlocuteur ne trouvant rien à opposer à ce rapprochement, Verhaeren poursuivit en ces termes : « Les rapports de la littérature avec le public doivent être largement compris. Un écrivain peut aller à l'encontre des idées de la morale courante. Il est le maître absolu de sa plume. Si le public s'offusque, qu'il n'achète point ses livres et tout sera dit.

» Les parquets n'ont point à intervenir. L'homme de lettres relève de ses pairs. Eux seuls le déclassent, le flétrissent s'il y a lieu.

» Certes, il ne faut pas qu'il échappe à la justice ordinaire et il ne s'agit nullement de créer des tribunaux d'exception. Ce qu'il faut, c'est que la justice commune, pour éviter de se tromper, ne juge point à l'encontre du sentiment général des écrivains. Elle le voulut tenter en citant devant elle. Lemonnier et Eekhoud. Elle n'aboutit qu'à sa confusion.

» Du reste ce sentiment général, cette appréciation quasi toujours unanime, distinguera toujours le pornographe du romancier ou du poète. Question de tact et de doigté que tous les substituts du monde ne peuvent posséder, à moins que d'être de vrais et authentiques écrivains eux-mêmes. »

Et la série des *interviews* n'est pas encore épuisée ! Comme vous le voyez le mouvement autour d'un des deux livres acquittés par le jury de la Flandre Occidentale est encore loin de se calmer. C'est même, je crois, la première fois qu'un livre accapare à tel point l'attention du public belge, et la distraie non seulement des préoccupations de la politique, mais, phénomène plus surprenant encore, parvienne à l'arracher à ses passe-temps gastronomiques. Cependant, à la Chambre, on discute l'attitude du gouvernement à l'égard du

brave vieux Krüger, et il vient de s'ouvrir une exposition de l'art culinaire où sont réunis les chefs-d'œuvre de nos traiteurs et de nos cordons-bleus. N'importe ! dans tous les cercles, dans les salons et les ateliers on continue à raisonner et surtout à déraisonner à propos d'*Escal-Vigor*...

Au salonnet du *Labeur* dont je vous entretenais le mois dernier a succédé l'exposition du *Sillon*. Celle-ci est de loin une des plus belles et des plus intéressantes que j'aie vues depuis longtemps. C'est là qu'on se rend le mieux compte des admirables aptitudes, des merveilleux dons de coloriste et de broyeur de pâtes savoureuses qui constituent, depuis des siècles, l'apanage des enfants de cette bonne terre flamande. Coloristes, ils le sont tous, ces jeunes peintres du *Sillon*. Quelques-uns le sont même avec excès, avec brutalité, et ils poussent jusqu'au défi, jusqu'à la gageure leur exclusif souci de vigueur, d'éclat, de bravoure et de robustesse. Qu'importe ! Cette pléthore est mille fois préférable à cette école grise, anémiée, sage et soi-disant distinguée ou intellectuelle que des critiques, trop obstinément orientés vers Paris, préconisaient bien inopportunément à nos peintres en exigeant d'eux qu'ils reniassent leur tempérament et leur vision particulière, qu'ils rompissent avec les traditions de leur race et de leurs maîtres.

« Jus de chique ! » disaient, avec mépris, de la peinture de ces jeunes gens du *Sillon*, abusant parfois des tonalités brunes chères aux anciens, les partisans, un peu *snobs*, des colorations et des gammes blondes et bistres, vaguement crayeuses, familières aux peintres français.

« Jus de navet ! » auraient pu répondre à leurs détracteurs les rudes « nationalistes » du *Sillon*. Pour ma part j'avoue préférer de beaucoup la tendance de ces peintres exubérants et sains, peignant avant tout pour le plaisir de peindre, épris de la peinture pour la peinture, et s'efforçant de nous donner d'abord de la vraiment belle peinture, de la peinture intrinsèque, je les préfère, dis-je, à ces esthètes pondérés, prudents, modistes, inquiets de ce qui se passe à Londres ou à Paris et toujours prêts à changer d'orientation et de manière, pour peu qu'on leur vante le dernier cri ou qu'on leur signale le plus récent bateau. Ce qui me plaît aussi chez les peintres du *Sillon*, c'est qu'ils se méfient de la peinture symbolique et en général de la peinture littéraire. Mais comme je le disais, par réaction contre le déplorable courant, soi-disant esthétique, qui détraqua et qui compromit tant de beaux talents il y a quel-

ques années, le *Sillon* exagère peut-être son culte pour les grasses et presque difformes matérialités. Il brosse tout objet avec la même virtuosité et souvent avec une réelle maîtrise technique. Je lui souhaiterais un plus grand souci de la composition et un peu plus de goût dans le choix de ses modèles.

La robustesse flamande, l'exemple de Van Dyck est là pour nous le prouver, se concilie parfaitement avec l'élégance et même la grâce. Ainsi pour ne parler que de la figure et du nu, il n'y pas que croupes et mamelles chez la femme. Il y a nudité et nudité. Jordaens, lui-même, épris, s'il en fut, de formes pleines et de puissants reliefs, savait,— à preuve l'*Allégorie de la Fécondité* (1) — choisir et comparer. Et, malgré leur musculature énorme et leurs mouvements impétueux et débridés, quelle ligne, et quelle plastique encore, dans les athlètes et les colosses de Rubens! Moins qu'au *Labeur*, mais encore trop, le *Sillon* est tenté d'enchérir sur la grossièreté et la vulgarité ambiantes. Sous ce rapport le sculpteur Lambeaux, qui tire presque vanité de son absence de culture et d'éducation, a exercé une influence bien fâcheuse non seulement sur les jeunes sculpteurs, mais sur nombre de peintres. Sous prétexte d'être très flamand, c'est à qui nous montrera le plus de chair; de la chair au poids et à la livre comme dans les boucheries. Je n'en veux pour preuve que les *Courtisanes* de M. Swyncop, d'ailleurs bien peintes et modelées. Ça, des courtisanes? O Aspasie, ô Phryné, ô Thaïs! On n'imagine pas types de prostituées plus veules et plus soufflées! Du saindoux! Encore si le jeune peintre nous représentait la laideur caractéristique, toute la sinistre déformation professionnelle de certaine chair à plaisir. Mais non, ces types ne sont que vulgaires. Swyncop a peint les premières filles venues. Il peint en bel artisan, je le repète, des carcasses ne présentant pas le moindre intérêt. Il possède cependant, comme presque tous ses camarades, beaucoup de talent, M. Swyncop.

Les meilleurs, toutefois, de ces jeunes peintres, ceux qui dégageront le plus tôt leur personnalité et qui, déjà merveilleux ouvriers, deviendront sous peu d'intéressants artistes, sont MM. Alfred Bastien, Maurice Blieck, Jean Gouweloos, Paul Mathieu, Albert Pinot, Frans Smeers et Maurice Wagemans.

Je vous ai déjà parlé de MM. Blieck, Bastien et Gouweloos. Le premier, pour répondre à ceux qui lui reprochaient de se

(1) Au musée de Bruxelles.

confiner dans des tonalités trop exclusivement noires ou brunes expose une *Dame en gris*, où sa palette a fait chanter harmonieusement les colorations claires, perlées et riantes. Peut-être préféré je encore ses paysages, les plus beaux qui sont au *Sillon* et qui allient à une robustesse et à un brio de facture que nous rencontrerons chez d'autres, notamment chez MM. Bastien et Wagemans, un sens de l'air et des perspectives aériennes qu'il est seul à posséder ; ainsi, peu de peintres, depuis Boulanger, peignent si prestigieusement les ciels, et prêtent à leurs paysages une atmosphère aussi éthérée et aussi vibrante. De Bastien j'ai admiré d'excellents portraits de M. Madoux père et de l'aéronaute Capazza, ainsi que des vues de Saint-Cloud trahissant ce souci d'élégance, d'aristocratie, cette tendance à s'affiner et à se « dépouiller » tout en se fortifiant encore, que je préconisais tout à l'heure. M. Jean Gouweloos a deux portraits excellents, M. Paul Mathieu une série de jolis paysages, M. Smeers un très beau portrait de son confrère Wagemans, et celui-ci un remarquable portrait de M. Smeers et un autre, non moins réussi, d'un officier des guides. MM. Smeers et Wagemans exposent, de plus, des intérieurs et des natures mortes, d'un faire solide et plein de ragoût, ainsi que des paysages rivalisant avec les meilleurs de MM. Blierack et Bastien.

Plus sourdes et dans une gamme plus sobre, sont les descriptions des sites forestiers présentées par M. Verdussen, un autre de ces « jeunes » si méritants. M. Gustave Max Stevens détonne un peu dans cet ensemble de naturistes expansifs et spontanés par des préoccupations de décor et de composition que je louerais sans réserve si elles se manifestaient en des toiles moins opaques et d'un hiératisme moins figé et moins conventionnel qu'il me semble avoir vu déjà dans les compositions du peintre Melckers et aussi chez Jan Toorop. Une tare regrettable pour ces toiles d'un jeune talent, c'est qu'elles semblent déjà dater et qu'elles nous reportent à une mode qui fit fureur y a quelque dix ans.

Les sculpteurs du cercle n'offrent pas grand intérêt, cette fois. M. Mascré, toutefois, expose un cheval de halage vraiment tragique et plus poignant encore qu'une épave humaine ; et M. Puttemans nous propose une lampe de bronze pleine de fantaisie et de grâce mouvementée.

Il y avait un invité : feu Jean Degreef, un artiste de race et de tempérament, qui mourut dans la misère et dont les œuvres arrachent aujourd'hui de tardifs éloges aux critiques et

de non moins traînardes banknotes aux marchands. J'ai admiré, entre autres, les *Bûcherons*, une symphonie fauve et rousse traversée de rappels d'un vert délicieux, la *Maisonnette ensoleillée* et un *Attelage sous bois*. Jean Degreef ! Un nom qui ira jusqu'à Paris, à moins que, comme celui des Stobbaerts et des Debraekeleer, il ne rencontre de ferveur que chez nos compatriotes et dans la paix et le recueillement de nos musées de caractère si spécialement et presque si ombrageusement flamand !

GEORGES EEKHOUD.

P. S. — Le *Peuple* a continué sa série d'*interviews* à propos d'*Escal-Vigor* par une consultation très lucide et très compréhensive de M. Emile Vandervelde, le jeune député et *leader* socialiste, et par une lettre catégorique de M. Maurice Maeterlinck. D'autre part, la *Tribune*, un journal socialiste liégeois, a publié une ironique et mordante réfutation de l'anathème et de l'interdit prononcé contre *Escal-Vigor*, par un collaborateur du *Peuple*.

LETTRES ESPAGNOLES

B. Perez Galdos : Une 3e série d'*Episodios Nacionales : Zumalacazregui ; — Mendizabal ; — De Onate à la Granja ; — Luchana ; — La Campana del Maestrazgo ; — La estafeta romantica ; — Vergara ; — Montes de Oca ; — Les Ayacuchos ; — Bodas Reales ;* 10 volumes édition rust. à 2 pesetas, Obras de Perez Galdos, 132, Hortaleza, Madrid.

L'incomparable et prodigieux docteur ès-sciences psychologique, et sociale, que possède l'Espagne contemporaine, B. Perez Galdos, vient de terminer avec un franc succès la publication d'une 3e série d'*Episodios Nacionales*, suite logique des deux premières séries. Ceci porte à trente, le nombre des volumes publiés sous cette rubrique heureusement choisie et bien caractéristique, sinon absolument inédite. C'est presque un demi-siècle d'histoire qui nous y est conté, avec quel charme! Environ cinquante années de passions politiques assimilées sans fatigue au cours d'un récit endiablé.

Dans la première série, qui s'étend de 1800 à 1815, tour à tour ont défilé, amenés par la trame romanesque, la terrible marine de « Trafalgar », les pastels poudrés de « la cour de Charles IV » et la tragique horreur des eaux-fortes de Goya dans les scènes de l'invasion française au milieu desquelles se silhouettent sans grandeur « Napoléon et son frère Joseph ». Suivent des volumes aux noms rutilants d'héroïsme : « Bailen »,

« Saragosse », « Gerone », « Cadix », bien faits pour enthousiasmer le lecteur espagnol ; car ils attestent que la nation possédait alors simultanément le courage militaire et le courage civique. La seconde série où, grâce à Dieu ! nous jouons un rôle beaucoup moins considérable, ne laisse pas d'être intéressante par une intervention aussi malheureuse qu'oubliée du roi Louis XVIII. « Les cent mille fils de St Louis », au nom du principe du *droit divin* traversèrent de nouveau l'Espagne où les grenadiers de Napoléon avaient soutenu l'idée contraire ; ceci ne semble-t-il pas fait pour créer ce contraste que tout bon auteur doit chercher dans une œuvre de longue haleine ?

Rien ne saurait donner une idée de l'inextricable chaos où se trouve alors l'Espagne : Ferdinand VII, véritable monarque de décadence, cherche en vain un équilibre entre les factions. Cruel et parjure, il combat sans scrupule toute opposition, anxieux pour une couronne qui semble toujours prête à lui échapper : un nouveau parti s'est formé, *los apostolicos*, le parti des purs fortement nuancé de cette religiosité qui marqua le règne de notre Charles X : il est groupé autour du successeur éventuel de Ferdinand, l'infant don Carlos.

Ferdinand frustre ces espérances en épousant en quatrièmes noces Marie-Christine qui lui donne deux filles : l'aînée sera Isabelle II. Presque moribond, pour exhéréder son frère, il abolit à la hâte la loi salique importée en Espagne par le premier Bourbon, Philippe V : disons pour l'exactitude des faits qu'au milieu de ses traverses l'infortuné Charles IV avait déjà apporté à cette loi constitutionnelle une dérogation virtuelle.

Une question juridique insoluble, voilà le canevas sur lequel vont se dérouler les plus sanglantes luttes fratricides qu'ait jamais enregistrées l'histoire. L'époque est unique : Marie-Christine, la régente, semble plutôt faite pour présider une cour d'amour que pour sauvegarder ce fâcheux intrus qui s'appelle le parlementarisme moderne, lequel, à cette époque, s'est blotti dans le manteau des rois si malencontreusement.

Et là-bas, le *prétendant*, dans sa cour d'évêques et de moines, promène son mysticisme dans les sanctuaires du Nord de l'Espagne, tout prêt à croire à l'intervention divine alors que le miracle s'est fait humain, grâce à l'héroïsme de ceux qui se sont constitués bénévolement ses partisans. La littérature elle aussi est divisée en deux camps. Disons cependant

que le jeune romantisme n'eut jamais en Espagne le caractère négatif qu'il affecta d'abord en France.

Prenant le mot : *romanticismo* dans une acception très large, Perez Galdos a fait, dans la 3e série de ses *Episodios*, une véritable étude de ce mouvement romantique ; il l'a étudié aussi bien dans la politique que dans la littérature. — Les Allemands appliquent l'épithète de *romantisch* aux sites de la nature, nous employons plus particulièrement ce mot pour désigner une époque littéraire et caractériser une attitude extérieure. Galdos a donné au romantisme une acception immense : il s'est donné pour tâche d'étudier ce nouveau frisson de renouveau qui passa sur l'Espagne affaiblie par les guerres étrangères et les dissensions intestines. L'intrigue qu'il a imaginée est nécessairement marquée d'un romanesque particulier : elle se tient également distante de la vraisemblance historique et de la fantaisie permise aux écrivains de l'époque. En réalité, c'est avant tout une armature : elle sert à établir un lien entre les divers Episodes.

Nous ne reviendrons que fort légèrement sur les premiers tomes de cette 3e série.

Après nous avoir transporté au camp de *Zumalacarregui*, le modeste héros carliste à la mort duquel il nous fait assister, Perez Galdos, qui a su en quelques tableaux inoubliables caractériser la cruauté de ces guerres provinciales, nous ramène à Madrid, ou *Mendizabal* cherche à remettre sur pied un budget et des finances.

Un jeune homme, qu'une mystérieuse naissance a jeté hors d'une famille qu'il n'a jamais connue, a été recommandé à un homme d'état pour un de ces postes, qui furent créés à profusion vers cette époque. Ce Fernando Calpena s'éprend de la façon la plus gracieuse d'une jeune fille qui vit chez des parents, orfèvres ou joailliers. Et voici l'amour avec le romantisme en croupe. L'aimée disparaît et Fernando la cherche dans le camp carliste : une aventure le ramène vers la Granja, où réside la régente Christine, et nous assistons entre temps à cette scène puérile et touchante des sergents faisant jurer à la régente de garder la constitution. Ah ! nous sommes bien au pays des pronunciamentos. Certes, Fernando pourrait oublier Aura disparue, il a déjà rencentré Demétria : mais ce serait mal connaître la psychologie d'un cœur romantique. Il retourne dans le Nord tout juste pour assister à l'héroïque résistance de Bilbao et apprendre que la fiancée de son cœur s'est mariée. Le volume suivant est épisodique :

aucun plus intéressant n'est sorti de la plume de Galdos : c'est la fameuse *campagne du Maestrazgo* qui, menée avec une incroyable audace par Cabrera, amena don Carlos sous les portes de Madrid. Le mystique prétendant rebroussa chemin, par une inspiration fort louable, qui peut se rapprocher de l'état d'esprit du comte de Chambord, lors de la conspiration du 16 mai. *La campagne du Maestrazgo* compte parmi les pages les plus horribles qui aient jamais été écrites sur les guerres civiles : la mère de Cabrera avait été ignoblement fusillée, dès le début de l'insurrection ; son fils pour la venger usa des plus sanglantes représailles ; mais c'est surtout l'odyssée d'un vieux noble Aragonais, pris comme otage, qui forme l'affabulation romanesque de ces pages strictement historiques. Au second plan, nous trouverons l'amour qu'un lieutenant de Cabrera a conçu pour une nonne errante, et l'impossibilité où il se trouve de mener à bien cette passion, ayant été involontairement le meurtrier du frère de la religieuse. C'est avec ces éléments que Galdos a composé dans ce beau livre une série de scènes dignes de rivaliser avec les récits du *romancero :* un dernier relent de la cruauté moyenageuse s'est levé des ruines, alors que naissait l'Espagne moderne.

C'est Elle que nous tenons avec l'*Estafette romantique*, série épistolaire qui peut rivaliser avec les meilleurs recueils de lettres du XVIIIe siècle. C'est charmant, pimpant et exquis. Fernando a retrouvé sa mère, noble dame qui a eu le tort de vivre dans la tradition du siècle passé. Aimant peu son mari, jadis elle s'était éprise d'un prince polonais : de cet amour Fernando Calpena est le fruit. L'aveu risqué, elle peut le voir à son aise ; mais il s'échappe de nouveau, passe du camp d'Espartero dans le camp Carliste, afin de ménager les préliminaires du fameux *Convenio* de Vergara.

Heure unique dans l'histoire : les deux armées ennemies, après avoir mis depuis quatre ans tout à feu et à sac, versé le sang à flots, élevé jusqu'au ciel les représailles, les crimes, les attentats contre le droit et la propriété, les deux armées ennemies, dis-je, touchées par une grâce subite, jettent bas les fusils et courent s'embrasser, imitant l'exemple donné par leurs chefs : les généraux Espartero et Maroto. Le formalisme légal est oublié : le peuple a suivi son inspiration, et cette fois l'inspiration a été généreuse.

Fernando, au cours de ses équipées, a pu apercevoir celle qu'il a aimée : elle est mère et il respectera le bonheur d'un autre ; bien plus, il a rencontré ce rival et s'en est fait un ami. Tout

tourne à bien en ce moment, et le romantisme, qui a atteint son apogée, au lieu d'être un poison perfide et déprimant, semble avoir donné à l'humanité un nouveau stimulant.

Mais comment calculer le sens dans lequel va s'exercer cette force? Espartero n'est pas de retour à la cour que Marie-Christine, prise de jalousie, manifeste le désir d'abandonner la Régence. Elle part pour la France et va occuper le château de la Malmaison, d'où elle pourra conspirer à son aise. Le romantisme n'est pas mort, dirions-nous, si nous ne voyions dans l'acte perfide de la régente un acte de psychologie du plus pur classicisme.

Néanmoins, Marie-Christine est restée la parfaite personnification de l'esprit de l'époque, l'étoile qui guide la destinée des « don Quichotte » épris d'un décevant idéal. Lisez dans *Montes de Oca* la terrible équipée d'un héros ingénu. Le séparatisme sourd de toutes parts et la guerre civile n'attend qu'une étincelle pour flamber.

Pendant qu'Espartero consolide de son mieux le trône de la jeune Isabelle, Fernando, le héros imaginaire, donne de nouvelles preuves de son noble caractère en assurant le bonheur des différents membres de sa future famille. Il a renoncé à son premier amour, ce qui ne nous semblera peut-être pas assez Jeune-France (j'ai déjà dit l'écart qu'il y a entre le romantisme français et le romantisme espagnol). Il épousera une héritière.

La reine aussi est en âge de se marier; sa sœur l'est également. Ceci amène une heureuse diversion aux soucis du Gouvernement: l'ère des pronunciamentos a déjà sonné.

La jeune reine a été émancipée et, d'une plume légère, elle a envoyé en exil le héros de Luchana : Marie-Christine est de retour auprès de ses filles. On sent que si les puissances étrangères n'ont point envoyé d'armées en Espagne, les agents secrets y fourmillent encore. Durant le XIXe siècle, l'Espagne a été victime des chancelleries : néanmoins, le progrès n'est pas mince; la voici derechef pourvue d'un gouvernement national. Toute la tendre idylle qui a trait à la jeunesse de la reine et de sa sœur est contée par Galdos avec un charme exquis et un véritable tact. Il n'est point de bonheur qui ne porte ombrage à autrui. Une famille *manchega*, qui nous est présentée de façon épisodique sert de contraste aux *mariages espagnols*, qui laissèrent également un retentissement dans les fastes de notre histoire. Ce volume de « *Bodas Reales* », pour être épisodique, n'en est pas moins charmant.

Nous avons voulu esquisser grosso modo la contexture de l'œuvre, mais c'est là un simple schéma et le lecteur aurait tort d'y attacher trop d'importance. Le récit est romanesque: mais le personnage vraisemblable y donne si fréquemment la main au personnage vrai que, grâce à ce trompe-l'œil, l'œuvre peut passer pour rigoureusement historique. Il faut le dire, Galdos a atteint, dans cette 3e série des *Episodios*, une maestria qui le fait se jouer des difficultés. Tendre, gai, badin, héroïque, toujours profond psychologue, il crée non seulement des caractères, mais il leur donne une ambiance. C'est tout un périple dans le Nord de l'Espagne que nous effectuons à la suite des héros qu'il fait courir du camp carliste à la cour de Marie-Christine. A chaque pas surgissent des paysages romantiques à souhait, où, pour alterner avec les scènes de bivouac, l'auteur se complaît à décrire la vie paysanne ou à examiner les ruines romanes. Quant à la série des contemporains illustres qu'il nous présente, ce sont portraits d'époque qui ont déjà pris de l'agrément: ils sont d'autant plus intéressants que nous les voyons agir et parler dans les pittoresques *Episodes nationaux*, ce qui forme au milieu du récit romanesque de véritables tableaux historiques.

L'époque est difficile à juger : l'imbroglio politique ensemble indéchiffrable ; les passions. pour être idéalistes, n'y furent pas moins mesquines : certes, il y eut une poussée d'individualisme, mais qui trop souvent se manifesta par des non-sens mémorables.

L'enseignement que Galdos tire de tout cela est vraiment lumineux : à côté du saynète tragique et parfois burlesque, il a su trouver des leçons de pitié et de réconfortants exemples d'humanité.

Le patriotisme éclairé de l'auteur des *Episodios Nacionales* a réalisé mieux qu'une œuvre d'art, une bonne action.

EPHREM VINCENT.

LETTRES POLONAISES

Quelques écrivains de Varsovie : S. Zeromski. — W. Sieroszewski. — C. Jellenta.

La litttérature des sans-foyer. — Il y a quinze ans, un critique français de grand talent, que le hasard a fait naître Polonais, se vengea de cette circonstance fâcheuse par cette boutade : « Les Polonais n'ont point produit des œuvres affirmant un art national. Ils ne sont point des

artistes : ils ne le seront jamais. » Cela a été servi au lecteur français comme conclusion de la préface au « Bartek vainqueur » de Sienkiewicz (1). L'éminent critique a bien voulu changer dernièrement d'avis à propos du même Sienkiewicz, qui l'a déterminé à un esprit plus bienveillant (2). Le succès influe sur les arbitres les plus sceptiques... Et cependant une connaissance, même très superficielle, du sujet nous paraît suffire à révéler que c'est justement l'excès du nationalisme qui a fait de la littérature polonaise un sanctuaire à jamais inabordable à un étranger. Il faut avoir subi la tragique douleur de l'écrasement avec toutes ses terribles conséquences durant plus d'un siècle déjà, pour être à même de comprendre et d'admirer des poètes tels que Mickiewicz, Slowacki,—Krasinski, des peintres comme Matejko et Grottger, —des compositeurs comme Moniuszko et Chopin. Il serait oiseux d'essayer de persuader le public que la quantité et la qualité de génie artistique que comportent les œuvres de nos auteurs, depuis Kochanowski jusqu'au Sienkiewicz, ne sont pas inférieures aux trésors des différentes littératures qui accaparent la belle intelligence et l'enthousiasme un peu fatigué de M. Wyzewa. C'est surtout ce dernier siècle qui a montré l'union intime et profonde entre l'art de la Pologne et sa vie morale et intellectuelle. Celui qui ne descendra pas dans les assises de son âme, maladive d'être oppressée par les envahisseurs, ne goûtera aucune joie ni dans l'inspiration surhumaine de son romantisme, ni dans l'imagination douloureuse de ses divers artistes. Après les mesures draconiennes qui ont suivi notre dernière insurrection (1863), quand l'importation clandestine des auteurs vraiment nationaux est devenue de plus en plus difficile, on se grisa de « littérature facile », « d'observation », de psychologie de boudoirs, d'inepties théâtrales, de morale bourgeoise et de toutes sortes de radotage sentimental. On jouait à la nation libre et indépendante, vieillie dans les formules et s'ajustant à l'heure présente. D'autre part, une grande quantité de remueurs de cendre cherchaient la vie dans les urnes du passé, d'où elle ne pouvait plus sortir. Mais bientôt reparaissent les artistes dont l'imagination est guidée par une ardente vision de l'avenir et ainsi la destinée mystérieuse de la littérature de la Pologne se tisse de nouveau jour par jour. On attendait avec angoisse ce que deviendrait

(1) M. de Wyzewa. *L'Art contemporain en Pologne.*
(2) La *Revue des Deux-Mondes*, 15 juillet 1900.

la génération à qui on a proscrit d'être polonaise, qui n'a pas appris dans les écoles un seul mot de sa belle langue natale. Et voici le fait surprenant : les auteurs de la « Jeune Pologne » n'écrivent pas plus mal que leurs prédécesseurs, quoique *officiellement* ils n'aient reçu aucune culture littéraire.

La génération d'humiliés, de sans-patrie, de sans-foyer marque ses œuvres de traits violemment *nationaux ;* mais notre nationalisme n'a rien de commun avec le nationalisme de rabâcheurs d'idées et de formules séniles, avec le nationalisme bâtard, vulgaire, faisandé, avec le nationalisme d'épiciers et de mondaines qu'on a vu se produire dans l'Europe occidentale...

Le porte-douleur de toute la « Jeune Pologne » est, semble-t-il, **M. Stefan Zeromski.** Il a publié d'abord les deux volumes des « Contes » (Opowiadania) et des « Esquisses pour les romans » (Utwory powiesciowe), qui ont révélé sa physionomie originale. Un lecteur étranger y trouvera peut-être un naturalisme parfois brutal ; une construction lâchée et défectueuse ; des épisodes inutiles et surchargés de détails. Mais en Pologne ces récits poignants condensent tant de souffrance sublime, éveillent tant de rêveries, de troubles et d'enthousiasme qu'il faut les considérer non seulement comme des œuvres d'art, mais comme *des gestes*. A ce point de vue ils relèvent aussi bien de la critique que de l'histoire des sentiments. Et d'abord c'est le charme endolori du style de M. Zeromski qui s'impose et qui captive. Les mots n'y gardent pas leur sens ordinaire. Ce sont des mots armés d'yeux, de mains, très souvent d'ailes. Ils font des signes muets au lecteur, ils s'envolent et s'évanouissent et une âme rêveuse répond à l'auteur : « oui, je te comprends, poète attristé de notre jeunesse sombre !... » Comme tous ses compatriotes, M. Zeromski a appris à merveille une chose : c'est le silence, le silence des asservis qui portent dans leurs poitrines l'enfer grouillant de supplice. L'intérêt principal de ces récits consiste dans la puissance de la collision entre les sentiments des personnages. Leurs âmes se manifestent d'un seul coup avec une intensité si formidable que le détail le plus insignifiant de cette collision ne nous laisse pas indifférents. A l'instar de nos poètes romantiques et de quelques autres écrivains, l'auteur regarde la réalité avec des yeux grands ouverts et il chuchote ses impressions d'une voix étouffée : c'est une tragédie ! Ses personnages n'ont pas de grands gestes ni de grands mots ; ce sont des malheureux très ordinaires qui expriment tout par

leur silence. Comme il est éloquent ce muet paysan brutalisé parce qu'il a volé quelques planches pour mettre dans une bière son fils mort (« l'Oubli ») ! Comme elle gémit cette muette résignation sophocléenne d'un pauvre diable rongé par la phtisie à qui on doit bientôt couper sa seconde jambe à l'hôpital ! Et quel silence terrible — celui de cette Polonaise dont le mari a embrassé l'orthodoxie pour être à l'abri de la misère (« Ananké ») ! L'homme de Zeromski est solitaire dans sa souffrance et plus il souffre, plus il s'enfonce dans sa solitude. C'est en vain qu'il se tourne vers les hommes ; le mieux qu'ils disent de la souffrance, c'est qu'elle est une maladie d'âme. C'est en vain aussi qu'il cherchera une consolation dans tout l'univers : il ne verra nulle part aucun signe de sympathie. Quand la douleur suprême l'écrasera, il ne saura que se jeter dans ce cruel suicide de l'âme qui s'appelle la résignation.

Des personnages que M. Zeromski choisit pour ses romans, la catégorie la plus choyée, la plus chère à son pauvre cœur, est celle des gens qui souffrent de la maladie de *l'esclavagisme* et possèdent la pleine conscience de la gravité de leur mal. Qu'est-ce que c'est que « l'esclavagisme » ? C'est un mal ignoré par la faculté, quoiqu'il soit atroce. Cette maladie crée dans les individus une mélancolie noire, un dégoût amer de toute action, une sorte de paralysie de la volonté, en même temps qu'une suprasensibilité à la misère humaine, une sensibilité qui vous accable constamment, qui attaque lentement votre âme et torture vos fibres. Elle montre l'inanité de tous les systèmes de penser, l'inanité des idées, des amours, des travaux dans la sueur des fronts et des renoncements de l'héroïsme silencieux. Et c'est une maladie chronique qui vous déchire toute la vie, en faisant de vous un forçat de l'idéal, un rêveur maladif, une victime de cette pureté de l'âme qui vous sépare à jamais du monde extérieur. Elle vous surprend parfois déjà dès les murs du lycée et fait de vous un sociologue et réformateur à 17 ans. Comme moyen de lutte elle vous conseille une arme cuisante : le sacrifice. Zeromski nous montre une galerie variée de ce genre des « malades ». Une jeune institutrice quitte le monde des joies et des loisirs et se consume doucement à la campagne dans l'enseignement des enfants des paysans condamnés à la russification. L'idéal a brisé son âme comme un aigle casse une branche trop faible (« Une âme forte »). Un jeune idéologue, ayant appris que l'argent qu'il recevait de son pauvre père pour son éducation venait des économies faites sur les salaires des ouvriers,

quitte son père, fou de douleur, prend une place en Angleterre pour libérer sa conscience et payer le plus tôt possible la dette infâme (« Doktor Piotr »). Et voilà une femme tragique et solitaire à qui sourit le bonheur, l'amour... Mais elle ne vit pas pour le bonheur ; son âme est à jamais morte, parce que son bien-aimé s'est sacrifié pour la sainte cause, il est devenu fou en prison et sa mémoire est sacrée (« Tabu »). Un héros revient de la Sibérie où il a « purgé » pendant de longues années son « délit ». Il n'a pas changé du tout. Le bonheur des autres c'est toujours son bonheur. « Sa vie est fermée et la clef en est jetée dans les eaux sans fond ». Il sacrifie toute sa fortune, toute sa vie à un labeur de réformateur luttant avec des gredins et des imbéciles. Un moment vient où le sort lui envoie une lueur de bonheur. Il aime jusqu'à la folie une jeune veuve dont le mari, un médecin, un autre héros, est mort de la morve attrapée chez les misérables. Mais la maladie a atteint aussi la jeune femme et le pauvre amoureux la trouve un jour pendue de désespoir dans sa chambre à coucher (« Une Lueur »). Les larmes cachées de M. Zeromski prouvent qu'il a profondément ressenti les véritables relations entre les choses. De la même source vient sa haine implacable du mal. Quand il regarde les outrages et la misère, il se forme dans son cœur une plaie saignante et alors il raconte brièvement les événements. Il lui semble pourtant que le lecteur ne comprendra pas toute la force de la souffrance, s'il n'étale pas les événements sous ses yeux avec une brutalité qui aille jusqu'à être blessante. La pitié de M. Zeromski est aussi cruelle que celle de Dostoiewski. La haine du mal lui donne encore d'autres moyens. Il aime à rompre les relations justes entre les choses, se met souvent à la place d'un personnage détesté et, pour mieux faire ressortir son indignité, le couvre de sa tutelle. Cette ironie relève peut-être trop de la vengeance, mais elle vient d'un sentiment extrêmement fort.

Tout pleure chez M. Zeromski et hurle sa douleur, même la nature. Ses paysages lui ont valu la renommée d'un des premiers artistes dans ce genre. Il a fait, entre autres, une petite épopée, intitulée « Le Soldat vagabond », où nous lisons des descriptions vigoureuses des Alpes, qui bientôt deviendront classiques et qui déjà constituent un chef-d'œuvre. La nature de Zeromski est majestueuse, hautaine et impitoyable. C'est rare qu'il introduise dans le paysage des animaux et s'ils y paraissent, c'est toujours comme victimes d'un

oppresseur humain. Si Zeromski pouvait regarder la nature objectivement, elle aurait toujours des contours mornes et indécis. Mais il éclaire la nature avec son cœur ardent et rougi à blanc, d'où sortent des rayons plus puissants que ceux de Roentgen et pénétrent les arbres, les pierres et les glaciers pour montrer à travers toutes ces formes *l'homme,* l'homme dans la souffrance et dans la lutte. L'arbrisseau cassé est pour lui triste « comme la vue d'un homme sans main » ; la boue est semblable au « pus d'une blessure ;» « le lever du soleil lui rappelle « un sourire de bonheur sur le visage d'un homme malade » ; les glaces fondent au printemps « comme les larmes d'un bonheur inattendu »...

Il est arrivé un moment où le cœur torturé de M. Zeromski n'a pu contenir toute la somme de souffrance nationale, accumulée en lui et ne pouvant s'épancher sous l'œil sévère de la censure : c'est de l'autre côté de la frontière,en Galicie, qu'il publie ses œuvres sous un pseudonyme et fait gémir librement ses héros. Ce gémissement est toujours aussi sourd qu'auparavant parce qu'il vient d'hommes trop longtemps séquestrés dans l'imagination surveillée. Mais les hommes ne se cachent plus dans les sous-entendus et les allusions obscures. Le premier volume de ces œuvres porte le titre sinistre : « Ce sont les corneilles et les corbeaux qui dechireront nos corps !.. » La série commence par une scène de barbarie atroce de la dernière insurrection. Auprès du noble Polonais, tué à coups de baïonnettes par l'ennemi et délaissé en pleine route avec son cheval horriblement mutilé, le rôle de chacal est joué par un paysan, qui se venge « inconsciemment » de son long esclavage. Dans un autre récit nous avons le tableau de la caserne et des mœurs ignobles, introduites dans une petite ville polonaise par les envahisseurs. Le narrateur est un jeune soldat, un « sociologue », bourré de théories mais ne voyant pas encore clair dans la vie. La moitié du conte est écrite sous forme de lettres du soldat à son ami, jusqu'au moment où cet ami est jeté en prison pour avoir eu « une âme si pure, qu'elle avait dû naître d'une larme du Christ versée sur toute la misère passée et future, sur toute l'oppression de ce monde ». A partir de ce moment, le conte continue par des mémoires. La vie secoue vigoureusement notre « sociologue » et à la fin du récit il est atteint du mal d'*esclavagisme.* Nous le trouvons au champ mémorable de Maciejowice où le service militaire l'a envoyé. « Le sang inappréciable de Kosciuszko, versé à cet endroit, l'appelle de

la terre. Avec une souffrance aiguë au cœur, et avec des larmes il baise le sol. Enfin il la connaît, la comprend et l'adore pour toujours — cette Patrie. »

Un étranger, citoyen d'un territoire libre, ne pourra comprendre quel sens symbolique et synthétique possède en Pologne le mot « patrie ». Inutile même d'y insister, si on ne veut pas tomber dans l'équivoque. C'est pour cette raison qu'un artiste européen ne goûtera pas les récits de M. Zeromski. Il ne s'attristera pas avec un condamné politique à qui, en prison, un ami traître veut extorquer une confession (La Source); il sera, peut-être, indifférent à la lecture de deux petits chefs-d'œuvre « Le Païen » et « Vers son Dieu », inspirés par les tortures des uniates, convertis par le knout à à l'orthodoxie. Ce même étranger trouvera sans doute un manque flagrant d'intérêt artistique et au moins des longueurs dans le roman de M. Zeromski « Les travaux de Sisyphe », où il donne un tableau d''une vivacité poignante et expressive de la russification dans les écoles. Il a pris un garçon, l'a fait passer par tout le système, depuis l'école primaire jusqu'à l'âge mûr. D'abord la dépravation fait son œuvre : le garçon devient lâche, s'éprend de l'éducation qu'on lui impose et cherche à flatter ses maîtres. Mais une circonstance insignifiante — l'arrivée d'un camarade patriote, — le change complètement. Il est prêt avec ses compagnons pour la mission future.

C'est un d'eux, mûri et aguerri par les privations, que Zeromski nous montre dans son dernier roman, « Les sans-foyer » (2 volumes, Varsovie 1900). Ce roman réunit tous les différents types de souffre-douleurs polonais; c'est un vaste hôpital des malades d'*esclavagisme*; ce sont « *les Misérables* » de la Pologne militante. Celui qui connaît les ouvrages précédents de M. Zeromski n'y trouvera rien de neuf. Même les fautes de construction y persistent sans changement. Les personnages principaux sont toujours les mêmes, quoiqu'ils portent des noms différents. Il y a pourtant une surprise intéressante et émouvante: le ton de la souffrance et du sacrifice y est haussé d'une octave, ce qui paraissait impossible. Le personnage principal, docteur Judym, celui dont la personnalité unit une foule d'épisodes quelquefois développés en véritables nouvelles, est un de ces types collectifs qui deviennent bientôt proverbiaux. C'est lui qui a causé le succès énorme du livre, épuisé en deux mois. Il réunit dans son âme toutes les nostalgies, toutes les tristesses et toutes les misères d'une génération. Il

est fils d'un cordonnier, ce qu'il constate dans maintes circonstances. Il se perfectionne dans la médecine à Paris où il fait connaissance avec tous les « Châteaux rouges » et les bouges des chiffonniers. Il va chercher une clientèle à Varsovie, mais en vain. Ses camarades médecins, auxquels il a dit des choses fort désagréables sur leur métier et leur mission sociale, le tiennent à l'écart. Il reste sans pratique et passe tous ses loisirs à observer sa propre misère et celle de sa famille. Il fait aussi des excursions dans les fabriques, où il voit le dernier degré de la misère humaine. Enfin il est forcé d'accepter une place de médecin dans une station balnéaire. Ici il travaille. Il se sacrifie pour tout le monde et assume bientôt le rôle de l'*Ennemi du peuple* d'Ibsen, c'est-à-dire qu'il lutte vainement contre les gredins pour l'hygiène de l'établissement. On le prive de sa place et le voilà de nouveau « sans foyer ». Il aime une jeune institutrice, Joanna, qu'il a rencontrée jadis à Paris. Joanna est sa sœur intellectuelle, un type synthétique des institutrices. Elle nous montre son âme sublime dans les mémoires qui occupent la moitié d'un volume, et qui sont écrits dans une langue belle, extrêmement vibrante et condensée. C'est une émancipée, si vous voulez, mais ce n'est nullement une « vierge forte ». Quant aux vilains, du temps de son grand-père, on enlevait les chaînes, on les retirait avec leurs chaussures; Joanna a aussi enlevé ses chaînes avec ses bottines. L'amour de l'action et du sacrifice lui vient de la conscience très nette des souffrances endurées pour le bonheur de la génération présente. Elle sent cette fraternité rétrospective. Elle ira même jusqu'au Sophocle et pleurera avec lui, parce que, dans cette époque lointaine, « il y avait déjà des sœurs auxquelles on défendait d'enterrer leurs frères ». Elle ne voit autour d'elle que « des existences étiolées et des luttes surhumaines » et nous révèle aussi quelques beaux types des « sans-foyer » : c'est son frère, envoyé en Sibérie; c'est ensuite un personnage historique, Maryan Bohusz, écrivain de grand talent, le roi des « sans-foyer », de Varsovie qui, brisé dans une lutte héroïque, a disparu il y a quelques années des yeux de ses amis, pour leur épargner la douleur du suicide bruyant et des funérailles pompeuses.

Après avoir quitté sa place, Judym rencontre par hasard un de ses amis, Korzecki, un « sans-foyer », peut-être le plus original de toute la série, qui est miné par l'idée de la mort et de l'absolu. C'est grâce à lui que Judym voit la misère des ouvriers dans une mine. Le « daïmonion » de ces convictions

lui chuchote alors le sacrifice suprême : il quitte sa fiancée pour donner sa vie aux idées et aux gens qui changeront le temps présent. Il ne peut pas — dit-il à sa fiancée, — avoir ni père ni mère, rien pour aimer, avant que le cauchemar de la misère disparaisse. Et finalement tous ces « sans-foyer » se sont dispersés : Korzecki, écrasé par les visions terribles, se donne un coup de revolver ; Joanna, la fiancée reniée, est partie on ne sait où, à travers la misère et le monde. Son frère Waclaw est mort chez les Yakoutes en Sibérie. Le frère de Judym, Wiktor se sauve en Suisse pour éviter la peine politique qui l'attend. Et Judym contemple douloureusement les nuages ensanglantés, les nuages de l'avenir, qui passent au-dessus de la mine du charbon. Lui et ses camarades iront partout où ils verront ces nuages éblouissants. Ils ne se reposent jamais ces Juifs-Errants de l'idéal... Et pourtant il y a un abri très sûr, très bien gardé, qui reçoit volontiers tous les « sans foyer » de la Pologne, qui a le don miraculeux de s'élargir à volonté. C'est un château formidable où tant d'existences ont trouvé un éternel repos, où l'on peut eriger dans une profonde solitude des rêves aussi grands que les pyramides au désert. On y entend le mélancolique murmure de la Vistule, le chant morose des oiseaux noirs qui planent jour et nuit sur cette demeure isolée. Ce château immense, c'est la citadelle de Varsovie....

§

Au pays de la lèpre et des rennes. — Il y avait une fois un jeune homme, un doux rêveur, qui apprenait la serrurerie à l'école technique du chemin de fer à Varsovie. Bon camarade et serviable, il achetait le billet pour un de ses amis malheureux qui voulait se sauver à l'étranger devant la prison politique imminente. A la caisse, on l'arrête et on l'amène à la citadelle : il est inculpé d'avoir fréquenté les réunions socialistes. Sa solitude forcée est violemment inquiétée, un matin, par une nouvelle qui se répand, on ne sait comment, dans toutes les cellules : une sentinelle abrutie tue un prisonnier politique d'un coup de fusil, parce que la victime a osé regarder l'horizon triste par la fenêtre, protégée d'ailleurs par les grilles solides. Tout le pavillon, plein de prisonniers, s'indigne et se révolte devant l'assassinat horrible. On brise tout ce qu'il y a à briser dans chaque cellule. Les autorités accourent pour « calmer » les révoltés. Quand on se présente dans la cellule de notre jeune homme, il arrache à la fenêtre

une planche et, dans sa surexcitation, la lance contre ses pacificateurs. Le coup fut raté, mais lui valut huit ans de travaux forcés. Comme il n'avait que dix-neuf ans, la peine fut commuée en celle du séjour à perpétuité en Sibérie. Là il a le tort de demander avec ses camarades quelques faveurs insignifiantes. Pour toute réponse on l'envoie chez les Yakoutes, en dehors des limites du monde civilisé, à quatre mille kilomètres de l'endroit qui lui a été primitivement assigné comme demeure perpétuelle. Rayé ainsi de la vie, notre étonnant jeune homme a commencé une existence prodigieuse : il observe des Yakoutes et devient ethnographe de premier ordre ; il occupe un rang distingué dans la science par une monographie énorme, résultat d'un labeur de longues années ; il souffre et regarde souffrir les autres et devient artiste, romancier, créant des œuvres émouvantes et révélant des mœurs inabordables jusqu'à présent. Après quatorze ans de douleurs, de privations inouïes, d'héroïsmes inconnus, une amnistie lui permet enfin de revenir chez les siens...

Non, bienveillant lecteur, ceci n'est pas un conte de M. Zeromski... L'homme dont j'ai l'honneur de vous entretenir est un personnage véritable, un auteur de la jeune Pologne. Il s'appelle **M. Waclaw Sieroszewski (Sirko).** Il est parti en Sibérie avec une telle richesse d'enthousiasme juvénile, avec le cœur si simple, bon et calme, avec l'imagination si vierge, que la déportation atroce qu'on lui infligea n'a eu pour résultat ni le désespoir, ni même une dépression d'âme. Il a vécu dans une « iourte », cabane sans fenêtres, privé de lumière des mois entiers. Cela ne l'a pas empêché d'observer avec une sérénité parfaite les mœurs des sauvages et de se sentir leur frère. Les manifestations grandioses de la nature polaire ne l'effrayent pas : au contraire, quand il contemple ces beautés, il ressent une frénétique joie de vivre. Ces conditions favorables ont abouti à révéler bientôt un artiste rare, un artiste attardé dans un genre démodé : l'épopée. En effet, son premier « roman » : « *Aux confins des forêts* », le meilleur de tous ses ouvrages, n'est qu'une épopée hyperboréenne. Le sujet des descriptions n'y est pas bien extraordinaire. Cela rappelle les récits d'explorateurs du pôle nord, les histoires exotiques et instructives de Jules Verne ou de Mayne Reid. Les événements se répètent avec une monotonie habituelle chez toutes les tribus primitives : la famine à la veille du printemps : puis la chasse aux rennes et la pêche ; ensuite le temps de la fenaison et enfin la chasse et

la pêche préparant les provisions pour l'hiver long, sombre, infini. M. Sirko regardait la vie des Yakoutes non en ethnographe notant tous les détails curieux, mais en artiste qui combine les événements et sait en montrer tout le côté pittoresque. Il nous a donné ainsi des tableaux pleins de vie, de mouvement et d'intérêt. M. Sirko est surtout un parfait et original peintre des forêts, des lacs, de la neige, de la chasse. Quelqu'un a dit que le véritable poète n'est pas celui qui prête à la mer des fureurs, des tristesses, des extases, mais celui qui se représente cette existence lourde, opaque, inconsciente, ce recommencement sans fin, cette mobilité sans but. L'art de M. Sirko relève de la formule de Flaubert : « toute œuvre est condamnée où se devine l'auteur ». Cette méthode ne nuit nullement aux paysages de M. Sirko, toujours très beaux. Mais sa description des mœurs des Yakoutes en est conventionnelle. Les personnages parlent une langue trop correcte et les discours des sauvages surpassent en élégance ceux de maintes chambres des députés. M. Sirko s'est rendu compte que la perfidie sentimentale du cœur civilisé ne comprendra jamais les souffrances et les passions d'une tribu barbare. Aussi a-t-il augmenté considérablement l'intérêt du livre par la narration des misères d'un déporté politique, Paul Szczerbina, qui est suivi par le lecteur polonais avec une angoisse que l'on devine. Paul ne nous dévoile pas son âme. Nous le savons pourtant simple, bon et touchant. Il ne croit pas rester toujours en Siberie ; il sait que « les gens d'Europe viendront bientôt là, non seulement pour vendre ou acheter quelque chose, mais pour chercher des frères et des alliés dans la lutte sociale qui les attend ». A la fin du récit, nous le voyons au seuil de la mort : l'épidémie de la variole sibérienne dévaste des villages entiers et Paul frappe en vain aux portes des iourtes dont tous les habitants sont morts et tous les foyers éteints.

Les ouvrages qui ont suivi « Aux confins des forêts » n'ont rien apporté de neuf dans l'exécution artistique de M. Sirko, sinon qu'ils ont révélé son incapacité heureuse à faire « de la psychologie ». Chaque fois qu'il y touche, il se fatigue et cherche des prétextes pour revenir aux descriptions (« l'Aurore », « l'Hermitage »). On fait la même remarque à la lecture de son conte « Dans le piège », où pourtant il représente un déporté politique, Alexandre, perdant son énergie et doublant ses malheurs par la lutte inutile avec les Yakoutes qui ne veulent pas lui octroyer le morceau de terre prescrit par

la loi. Il y a çà et là des épisodes poignants, surtout ceux qui concernent la vie de sa petite fillette, une frêle enfant, supportant toutes les duretés d'un tel exil. Mais la personne d'Alexandre n'est pas assez nette, et quelquefois même cesse d'être sympathique. M. Sirko est trop serein et trop optimiste pour faire frémir d'épouvante un lecteur aux sujets dantesques qu'il avait sous les yeux. L'assassin « Chaïlach », qui viole dans une iourte la femme en présence de son mari et qui l'assassine, n'est pas assez effrayant. La sérénité avec laquelle on nous sert le « roman » des lépreux, « *Le gouffre de la misère* », nous surprend même. Au bord de la mer il y a une « iourte » maudite, habitée par six lépreux. Leurs compatriotes se sont séparés d'eux par des centaines de kilomètres et ils attendent avec angoisse le moment où leur longue putréfaction finira par la mort. C'est rarement même qu'on leur apporte des aliments, ce qui donne lieu à une lutte constante des lépreux avec la partie saine de la population. M. Sirko nous donne ici la preuve de son imagination d'artiste : il raconte les passions de la bête humaine, laissée sans aucun contrôle. Le conte ne produit pas l'effet voulu. Le dégoût s'y mêle à cette curiosité spéciale que nous éprouvons quelquefois pour les cas extraordinaires des hôpitaux. Et puis on digère difficilement les dialogues comme celui-là : « Ecoute, ma vieille : cette nuit, m'ont tombé les derniers doigts de ma main; tu devras me nourrir comme un petit enfant — gémissait Salban. — Oui, c'est cela. D'ailleurs je le faisais jusqu'à présent. Que regrettes-tu tes doigts ?... Ils tenaient à peine... Ne te chagrine pas — consolait Kutujachsyt. — C'est vrai qu'ils ne valaient pas grand'chose, mais cela me fait de la peine, tout de même, de les voir par terre. Veux-tu les jeter au feu ? — Il ne manque plus que cela. Cela fera une puantueur et tu infecteras le feu — murmura Grégoire. » De ces gentillesses, semées fréquemment au cours du conte, nous reposent les descriptions de la nature environnante, descriptions toujours belles et nouvelles. M. Sirko est conscient de sa maîtrise de paysagiste et il revient toujours « à ses premières amours ». Il nous a régalé dernièrement de deux récits : « Les Tchouktchés », où nous contemplons les rudes paysages qui entourent cette tribu asiatique, et le roman « *Risztau* » qui est le poème d'une montagne du Caucase. La partie romanesque de ces récits est *robinsonnesque*. Dans le « Risztau », nous avons une famille de déportés politiques polonais que la force des circonstances a faits agriculteurs. Il y a là de la

chasse et de l'amour, compliqué par une catastrophe géologique — l'écroulement d'une montagne qui a enseveli le fleuve Uruch. Mais le personnage principal c'est toujours la nature, la forêt, les coteaux, le soleil et tous ses changements. M. Sirko a la conscience très sûre de ses moyens et nous avons le droit d'espérer qu'elle le détournera de tenter une pénétration vaine et infructueuse dans les âmes compliquées de ses contemporains civilisés en Europe.

§

Un critique poète. — Parmi les écrivains distingués dont s'honorent nos lettres modernes, nous trouvons un esprit supérieurement cultivé, un talent varié et riche et une des plus belles intelligences chez M. **Cezary Jellenta** (Napoléon Hirszband). C'est un « jeune » dans le sens le plus exact du mot, quoiqu'il écrive depuis bientôt vingt ans.

L'évolution lente et sinueuse de son talent prouve la puissance créatrice d'une âme ardente et confirme la justesse de la remarque de Renan que « tout n'est ici-bas que symbole et que songe ». Pendant de longues années de labeur, il cherche frénétiquement la « natura rerum » et il se cherche avec instance lui-même. Comme résultat de ce long voyage à travers les idées, les sciences et les âmes, il nous donne un gros volume, vibrant de sincérité et plein d'érudition sévère : « *Les études philosophiques* ». Ces mémoires scientifiques d'une âme moderne, où sont contrôlés les problèmes de l'éthique, de l'historiographie, de la théorie de l'évolution et de la psychologie, amènent à cette synthèse succincte : La foi au progrès individuel ou social se réduit à la foi à l'évolution graduelle de l'élément psychique et à la conscience vers laquelle aspire toute la réalité. L'homme vit et meurt avec une idée de la force indomptable de la nature. Pour cela il l'adore, mais elle l'effraie aussi et il voudrait se débarrasser de ce fardeau. L'idée immortelle de Prométhée dans toutes ses variations, même les plus modernes, exprime à merveille ce double sentiment de soumission forcée et de volonté de se libérer du joug de la nature. La puissance unique qu'on puisse opposer à son fatalisme, c'est la *volonté* humaine. L'individu a le droit de séparer sa volonté de celle de la société. Il a le droit d'être Antisthène ou Diogène, ou fakir indien. Dans ce cas nous l'appellerons nuisible, mais jamais immoral ; au contraire nous le regarderons avec admiration, comme une incarnation de l'idéal de la volonté. L'éthique sociale peut

régner seulement dans la région *des actions*, mais non chez les *individus*. L'action est une émanation extérieure et fausse de la volonté, et la volonté est le signe des personnalités, des individus.

Armé d'une telle philosophie et artiste au fond, M. Jellenta se tourne vers la critique littéraire où il se crée une féconde méthode personnelle. Il méprise tous ceux qui ont approché l'œuvre d'art avec les instruments fallacieux de la science ; il les appelle « des larbins d'anthropologie ou d'éthnologie ». Il sait que le préjugé d'une distinction entre la valeur littéraire d'un critique et celle d'un romancier a disparu. C'est dans la nature même des impressions esthétiques qu'il faut chercher le secret de curieuses analyses. Certains artistes seront pour le critique spécialement compréhensibles à cause de la fraternité d'âme ; les autres lui seront toujours étrangers. Il y aura donc une *création critique*, qui aura les mêmes titres à la gloire que la création d'imagination pure. Les auteurs que M. Jellenta se rendra familiers seront ceux qui sont les sommets de l'imagination poétique et de la volonté et qu'il appellera « les Prométhéistes ». Dans la première série de ses études il analyse et il crée les physionomies hautaines de lord Byron, de Percy Shelley, de Leopardi et de Louise Ackermann. Il sent et fait sentir chaque fibre de leurs âmes et quand il voit un gouffre, il se jette dans les ténèbres comme Empédocle explorant le cratère du volcan. Ceci a donné au livre une chaleur et une vibration extraordinaires Les « Prométhéistes » ont un grand succès en Pologne.

Revenu de son exploration vulcanienne, M. Jellenta a voulu se reposer par quelques « péchés de jeunesse » inoffensifs ; il a publié un recueil de nouvelles « *la Crise* » Il a, à tort, écrit une préface un peu timide où il s'excuse auprès du lecteur de ce « besoin passager d'exprimer certains sentiments et certaines observations ». Cela lui a valu le hallali de la critique rancuneuse qu'il traitait toujours hautainement et qui n'a pas voulu omettre une belle occasion de se venger. Le volume n'est pas sans doute à la hauteur du talent de l'éminent critique, mais il n'est pas inférieur aux nouvelles les plus goûtées du public varsovien. Et puis le type de la jeune Basia qui, devenue une femme médiocre comme son entourage, se recueille, se révolte et jette aux visages de ses tuteurs et amis le mépris, devait même attirer une certaine sympathie des lecteurs, gourmands d'émancipation. La mauvaise foi de la critique se donnait carrière jusqu'à un tel point que l'au-

teur de « la Crise » fut forcé de réagir par une attitude violente, qui occasionna contre lui un véritable boycottage dans les revues et les journaux pendant un certain temps. Le critique boycotté se vengea par un pamphlet sanglant « La Confession d'un sbire » et organisa une coalition contre la canaille dans un livre écrit avec ses amis, M. Nalkowski et Me Komornicka, intitulé : « les Avant-postes ». Puis il revint à ses prométhéistes : il les cherche chez les peintres et sculpteurs allemands et polonais, il cherche « la création des œuvres dans les semences de l'avenir, invisibles aux yeux vulgaires » et raconte toutes ses joies esthétiques, toutes ses déceptions et toutes ses espérances dans un livre plein d'idées fécondes : « *la Galerie de ces derniers jours* ». Personnellement, je préfère les excursions de M. Jellenta chez les « prométhéistes » littéraires, où il sait parfaitement ce qu'il cherche et où il trouve quelquefois des flammes inconnues et même ravive celles qui s'éteignaient déjà.

La biographie de « Dante Alighieri », publiée ces derniers temps (Varsovie, 1900), n'apporte peut-être rien de neuf sur la vie matérielle du formidable florentin qui a visité les enfers, les purgatoires et les cieux de l'âme humaine. Mais M. Jellenta ne prétendait pas faire une parade d'érudition vaine et facile. Nous avons en Pologne trois traductions de la *Divine comédie* et celle de M. E. Porembowicz, la dernière, un chef-d'œuvre dans son genre, renseigne assez le lecteur polonais sur l'œuvre dantesque. M. Jellenta, avec sa méthode habituelle, *se* cherchait lui-même dans le Dante et il en revient un peu déçu, trouvant l'auteur infernal du Moyen-Age trop éloigné de nous. Aussi les amis des rêves de M. Jellenta liront avec plus de plaisir son autre biographie artistique, celle qu'il a éditée presque en même temps que « Dante » et qui concerne le grand, le sublime prométhéiste polonais, le poète Jules Slowacki (« Juliusz Slowacki dzisiaj », Cracovie, 1900). C'est un hommage ardent à celui qu'il aime entre tous, parce qu'il est pour lui le plus proche, parce qu'il lui doit beaucoup, parce que sa langue magnifique lui était toujours un modèle et une source inépuisable. Slowacki est le « roi-esprit » de la poésie contemporaine en Pologne, le grand prédécesseur de l'avenir qui se dessine à l'horizon du symbolisme polonais. Il faut lire l'hymme de M. Jellenta pour comprendre quel rôle Slowacki a joué chez nous et quel sera celui qu'il jouera prochainement. « Pour nous, écrit M. Jellenta, il est aujourd'hui un cygne qui brille dans les rayons de l'aurore, une file d'ibis chassés

par le froid vers les régions du soleil, une comète divinatrice au ciel, une guirlande d'étoiles dans la brume nocturne, une suite de colombes argentées portant les branches d'olivier, un narcisse regardant sa beauté, un iris odorant et psychiquement blanc; il est en un mot tout ce qui se précipite, qui éclate, qui frissonne, qui brûle et éprouve une nostalgie, tout ce qui possède l'éclat de l'arc-en-ciel et les cordes d'une harpe. » Toute la plaquette est marquée de cet enthousiasme enflammé.

Et après tout ce vagabondage prométhéiste, M. Jellenta nous a fait une surprise d'autant plus précieuse qu'elle est très rare dans l'histoire littéraire : après une longue carrière de critique, le voilà devenu poète. Il a publié *en vers* un drame « prométhéiste » qui, s'il n'est pas exempt de fautes scéniques, est peut-être le poème le plus suggestif, le plus inquiet et le plus vibrant d'absolu parmi tous ceux que l'on a écrits chez nous dans ces dix dernières années. Cette œuvre porte le titre *Le tourbillon* (Nurty, Cracovie, 1900). Le personnage principal est un poète, homme de lettres, qui a visité toutes les roches où gémissent les Prométhées littéraires : il relève d'Hamlet, et de Manfred, et de Faust, et du Roi-Esprit de Slowacki. Mais il a sa note personnelle très prononcée : c'est la douleur d'une âme exaltée qui ne vit que de l'absolu et qui sent toute l'horreur de sa douleur; qui n'a rien de commun avec la réalité de ce monde et pourtant a un sentiment maladif et hystérique : l'amour pour sa fillette. Le fond de sa pensée nous apparaît dans cette réponse qu'il donne au père de sa victime, une jeune femme qui le comprend, qui l'aime, mais qu'il a délaissée après la déception de la possession : « Qui suis-je?... Trop de demandes; je vous donnerai une seule réponse : je suis un brin de l'âme du monde, détaché d'elle quand elle volait dans le ciel de l'idéal et lancé dans un voyage solitaire à travers les espaces. Je suis une étincelle orpheline du sentiment qui imprègne l'humanité. Je suis le météore enflammé qu'aucune puissance ne pourra relier avec le globe maternel et qu'aucune sphère étrangère ne saura abriter. »

Les événements dans lesquels il se débat ont une apparence ibsénienne : sa femme et ses amis le prennent pour un malade, presque pour un fou. Il quitte son pays, voyage, « séduit » la jeune fille, son élève en art, reçoit les reproches sanglants du père de la victime, se grise de visions philosophiques et fatalistes dans un club de mangeurs de hachich, cherche inutilement le repos au bord de la mer et finalement revient chez les siens. Ici il apprend la nouvelle de la mort de

sa fillette adorée, de celle en qui consistait sa seule raison de vivre et se donne un coup de revolver. Un tel sujet paraît plutôt maigre pour un drame. Aussi ce n'est pas par des personnages qui entourent notre poète ni par ses gestes personnels, mais c'est par son âme baignée dans l'infini que nous sentons le frisson de ce drame symbolique. Les visions variées que le poète perçoit au club des mangeurs des hachich prouvent que M. Jellenta est non seulement un poète, mais un versificateur habile : il y manie toutes les formes du vers (le reste du drame est écrit en beaux alexandrins). « Le tourbillon » marquera une étape décisive dans la carrière littéraire de M. Jellenta. Lui montrera-t-il sa véritable voie? Qui sait?... Son âme est un buisson ardent où un Dieu de l'idéal se cache, toujours inquiétant, presque invisible. Le pauvre poète (parce que M. Jellenta est plus poète que critique) met dans le buisson ardent de son âme tous ses sentiments et croit que le Dieu montrera enfin sa face incendiée et lui indiquera une route à suivre pour son art. Mais est-il bien sûr que le Dieu y est encore, surtout après « le Tourbillon »? Que les flammes n'ont pas brûlé la majesté qu'il suppose y être? D'ailleurs, les flammes toutes seules n'ont-elles pas en elles leur propre justification? Elles sont parfois si belles!. .

JAN LORENTOWICZ.

LETTRES NÉERLANDAISES

Maurits Wagenvoort : *De Droomers* (Les Rêveurs), Amsterdam, H.J. W. Becht, 1900) — Les Revues.— P.S.

De Droomers: Hugo de Vos, jeune Hollandais, condamné dans son pays pour délit politique se réfugie à Paris. Ici, rêveur lui-même, il entre en relation avec d'autres fantasques: le peintre Terhaer, socialiste légalitaire et, par conséquent, autoritaire ; don Marcantonio Ghimaldi, prince de Montecastellone, grand d'Espagne, pair d'Angleterre, chevalier de Malte, etc., etc., qui, avec sa sœur, dona Lucia, douce démente, habite un petit appartement dans la maison de Hugo, à Montmartre ; le suédois baron de Tigernskiœld, alchimiste, chiromancien et philosophe à la recherche de la pierre philosophale, de la *materia prima*.

Le gentilhomme septentrional veut faire de l'or. Non pas, comme il explique la chose à Hugo, dans une intention de lucre, pour s'enrichir, mais pour le bien de l'humanité. Le but qui le guide est triple : « social, scientifique et, surtout, reli-

gieux. Social, pour mettre un terme à la puissance funeste de l'or qui avilit l'homme en le subjuguant. Le métal fabriqué chimiquement, sa valeur s'évanouit et l'humanité est débarrassée d'un maître irraisonnable et sans pitié. Scientifique, parceque, la démonstration faite de la non-indivisibilité des atomes, il en résulte que les éléments ne sont pas, tels des mondes, distincts les uns des autres, et la science chimique sera soumise tout entière à des lois nouvelles. Religieux, finalement, car l'humanité, en possession de la matière première, verra Dieu face à face.

Moins profond est le père Vandamme, ancien déporté de la Commune, fervent de Nostradamus, et dont la sympathique manie est de ramasser dans la rue, pour les introduire, à demeure, chez lui, des voleuses, des prostituées et des vagabonds.

Outre le prince Ghimaldi, Hugo a pour colocataires les dames Renouard, mère et fille... pauvres, pieuses et satisfaites. Hugo est amoureux de la jeune fille — qui l'a soigné pendant une maladie — mais il ne lui fait l'aveu de son amour qu'*in extremis*... le soir même où il tue, d'un coup de couteau, le duc de Dinkara, potentat presqu'insulaire et balcanique en non-activité, vadrouille parachevée, joueur, jouisseur, conspirateur et assassin à l'occasion.

Arrêté, jugé et condamné à mort, Hugo se rend compte de l'inutilité de son sacrifice, que rendent stérile la lâcheté et la bassesse humaines.

La partie sentimentale du roman de M. Wagenvoort est supérieure à la théorique. Non pas que les thèses et les problèmes qui y sont discutés manquent d'attrait ou d'originalité. Mais l'exposé en est d'une lecture terne et fatigante et le monologue y prend, à mon goût, trop souvent la place de la discussion dialoguée. C'est le défaut, sinon forcément inhérent au roman à moralité, du moins très fréquent dans ce genre de littérature.

Par contre, que de belles et émouvantes choses dans ce livre!

Aucun des personnages, pour extravagants et originaux qu'ils soient pour la plupart, n'est invraisemblable ou d'une peinture outrée.

Combien beau le courage de cette timide Mlle Malise, le plus éloignée des idées de Hugo, et qui devant la cour d'assises affirme son affection pour l'accusé, dont l'acte ne *peut* pas être infâme, puisque c'est *lui* qui l'a commis. Et avec quelle belle simplicité cela est dit.

Et combien émouvante la mort du petit Pierrot — l'un des

quatre enfants d'un ouvrier anarchiste déporté, et au sort de qui Hugo s'intéresse efficacement. Hugo, pour distraire le petit malade, lui lit tous les jours quelques pages du « Tour du monde en 80 jours » de Jules Verne. Et cela passionne beaucoup Pierrot. « Mais dès qu'il sut que Philéas Fogg avait gagné son pari, Pierrot mourut »...

Les Revues.

A signaler : dans le **Tweemaandelyksch Tydrchrift** de novembre, *Maria,* puissant et poignant drame de M. Cyriel Buysse; un « Essai de dialectique scientifique », intitulé : *Unité de contraires,* par M. G. J. P. J. Bolland; deux petites esquisses : *Visite de Jour de l'an* et *Vacances,* de M. Herman Lysen; *Socialisme et Féminisme,* étude hérissée de chiffres et rébarbativement barbelée de graphiques acérés. L'auteur, M. F. van der Goes, s'est certainement donné beaucoup de mal pour la construction de son article et j'eusse été heureux de lui rendre le tribut d'hommage du à tant de patience s'il n'était illisible; M. Albert Verwey donne une poésie : *Les Heureux,* dont la dernière partie : *De la musique,* est bellement musicale; des vers solennels de M. Frederik van Eeden, et de sonores de M. J. Reddingius; Mme Etha Fles consacre un article aux tapisseries flamandes de l'Escurial qui furent exhibées au pavillon de l'Espagne à l'Exposition.

La **Hollandsche Revue** donne ses rubriques habituelles :

Dans **De Nieuwe Gids** : *Geertje,* nouvelle — inachevée encore — de M. J. de Meester; des *Vers* de M. Willem Kloos que, pour la plupart, je persiste à ne pas aimer et des chroniques littéraires du même, que j'apprécie pour la lucidité et la précision du style; *Art et Révolution,* par M. Boeken; de Mme Jeanne Reyneke van Stuwe, deux historiettes : *Vies Tragiques* — plus mornes que ne le comporte le sujet — et *Automne,* simple, sobre et bien; de M. van Moerkerken deux contes d'un beau langage légendaire : *L'Amour de la Femme morte* et *La Forêt de l'éternel Désir;* de beaux vers de M. van Eeden; des critiques dramatiques, et un parfait petit essai de M. van Hulzen, intitulé *Twee Zy's* (Deux Filles)

De Gids publie la fin du dernier roman de M. Louis Couperus : *De Stille Kracht* (La Force Mystérieuse) que j'analyserai quand je l'aurai reçu en volume; des vers somptueux de Mme Hélène Lapidoth-Swarth; M. Frans Netscher, dans : *Sans Travail,* entreprend de nous initier à l'état d'âme d'un ouvrier terrassier, qui cherche de l'occupation et

n'en trouve pas. Comme c'est un pauvre homme, qui a faim et pas d'argent, sa tristesse, son irritation et sa révolte sont très naturelles. Mais il est fallacieux de nous présenter ce terrassier comme « amoureux de la terre... passionnément amoureux de la terre, amoureux du corps paresseux de la terre, qu'il voudrait palper ». — La seule chose que ce malheureux aspire à « palper », c'est l'argent qu'il voudrait recevoir en échange de son labeur. Mais il n'est pas le moins du monde « amoureux de la terre » ; le professeur L. W. C. Van den Berg étudie le *Panislamisme*, et son collègue, M. Van der Wyck, la philosophie de Spinoza ; M. Tutein Nolthenius attire l'attention sur *Notre Industrie d'Art en danger* et M. Byvanck fournit une *Introduction au Hamlet de Shakespeare* ; puis les rubriques coutumières : critiques dramatiques et musicales, politique étrangère, etc.

De Vlaamse School, dans son avant-dernier fascicule, publie d'excellentes reproductions de tableaux de vieux maîtres : Jan van Eyck, Memling, Gheeraert David, Joachim Patinier. Dans le numéro d'octobre des gravures et dessins de MM. Jozef Boûûaert, Bernhard Wenig, Dasio, Barlœsius, Hans von Volkmann.

P. S. — Ma critique d'un écrit de M. Is. Quérido, parue dans le « Mercure » du mois d'octobre dernier, m'a valu dans la « Revue Naturiste » du 15 novembre, la chose que voici :

La Critique de la littérature hollandaise au « Mercure de France ». — Dans le *Mercure de France* d'octobre, nous trouvons une critique par A. Cohen *sur une Œuvre hollandaise de M. Is. Quérido.*

Le *Mercure* semblera quelque peu naïf aux lecteurs Néerlandais par l'insertion de cette note obscure sur l'un des plus vastes esprits parmi les jeunes littérateurs de Néerlande.

Pour M. Cohen, Multatuli a dit le dernier mot de la sagesse humaine et de l'art littéraire. Douwes Dekker fut pour lui le point culminant de tout ce qui a été et de tout ce qui sera. Cependant, malgré le talent que nous reconnaissons à l'auteur du *Max Havelaar*, nous devons avouer que pour aujourd'hui, une littérature telle que la conçoivent les Quérido et les Heyermans, toute empreinte d'humanité et de pensée universelle, nous émeut davantage que les plaidoyers, entraînants certes, pour les indigènes des Indes Néerlandaises, ou les paradoxes sur l'athéisme que Multatuli nous a laissés. Cette littérature, qui fut si dangereuse pour les petits esprits prétentieux et excités, nous présente encore une de ses victimes en la personne de M. Alexandre Cohen. Mais ce M. Cohen, en sa qualité de cri-

tique littéraire, ne doit pas ignorer sans doute ce que Quérido écrit sur Multatuli et ses imitateurs.

Profitant en France de son petit succès de polyglotte, M. Cohen a cru pouvoir s'adonner à la critique littéraire des œuvres étrangères, sachant que pour différents pays dont il connaît la langue, ses jugements ne seraient pas contrôlés.

Il faudrait savoir le hollandais pour pouvoir apprécier ce que ce traducteur appelle une érudition que « l'instruction primaire obligatoire » a fait obtenir, (dans toute l'œuvre d'Is. Quérido pleine de pensées, de sensations et d'émotion, M. Cohen ne relève que l'érudition qui s'y trouve). Si l' « instruction primaire » est telle qu'elle permet à ses élèves d'écrire une étude sur le XVIIIe siècle comme celle que Quérido a donné dans le 1er volume de ses *Méditations sur la littérature et la vie*, il serait alors très à souhaiter que les Cohen en profitassent afin de meubler un peu leurs cervelles.

DE ROSA.

Cet article, où l'auteur, roublard mais malpropre, passe sous un silence hermétique les *arguments* que j'avais fait valoir contre les prétentions littéraires de M. Is. Quérido, était, me dit-on, destiné originairement au « Mercure ». Mais M. de Rosa renonça à envoyer sa copie rue de l'Echaudé, vu « les habitudes de partialité » qui prévalent ici.

Confiant, moi, en la loyauté des gens de la « Revue Naturiste », je leur demandai l'insertion, à titre de « réponse », de ma critique de l'écrit de M. Is. Quérido, qui m'avait attiré l'indignation de son protecteur. C'était là, à mon avis, l'unique réplique à faire.

Les gens de la « Revue Naturiste » ont cru ne devoir pas me donner satisfaction.

Quant à M. de Rosa, sa mauvaise humeur à mon égard s'explique jusqu'à un certain point. M. Andries de Rosa est le lapidaire compositeur de la phrase que je m'étais donné l'innocent plaisir de citer à la fin de ma critique : « *Avec M. Is. Quérido nous n'hésiterions pas un instant à descendre jusque dans les repaires les plus reculés de la pensée humaine.* »

Mais son seul et compréhensible déplaisir de sycophante-modestement-anonyme-mis-en-vedette, n'a pas suffi pour lui mettre en mains plume et dictionnaire hollandais-français. M. de Rosa n'est descendu dans le repaire de la polémique que sur la prière réitérée de M. Is. Quérido lui-même, qui, pour éperonner l'enthousiasme plutôt rétif de son groom, lui fit communication — comme à tant d'autres fidèles — de la lettre d'un M. Byvanck, directeur de la bibliothèque royale

de la Haye, où ce compatissant et lénifique fonctionnaire console M. Is. Quérido de mon appréciation de sa littérature.

Pour être le dépositaire « d'un des plus vastes esprits parmi les littérateurs de Néerlande », M. Is. Quérido n'en dépense pas beaucoup dans le choix de ses champions.

ALEXANDRE COHEN.

LETTRES HONGROISES

Histoire générale des Hongrois, par Ed. Sayous ; 2e édition, revisée par A. E. Sayous et J. Dolenecz, 1 vol. gr. in-8 illust., Paris, Alcan, et Budapest, Atheneum, 1900. — *Histoire de la Littérature hongroise*, par Horvath, Kardos et Endrœdi, ouvrage adapté par J. Kont avec une préface de Gaston Boissier de l'Académie Française, Paris, Alcan, et Budapest, Atheneum, gr. in-8, 1900, illustr.— *A Tegnap, a Ma, a Holnap* (Hier, aujourd'hui, demain) critique littéraire contemporaine, par Béla Lazar, 1 vol. in-8, Budapest (Grill), 1900. — Le centenaire de Vœrœsmarty.

La première édition de l'**Histoire générale des Hongrois**, parue en 1875, avait valu à l'auteur, Français, les honneurs du titre de correspondant étranger de l'Académie hongroise et un prix de l'Assistance publique universitaire dit prix de l'Académie Française. Par hasard l'ouvrage avait vraiment des mérites et le patronage académique ne nous laissait pas rêveur. A cette époque, à peine dix ans après l'émancipation politique de la Hongrie, les livres sur ce pays étaient rares en France, et l'écrivain français s'occupant de lui était bien, pour les Hongrois, ce qu'ils appellent un corbeau blanc. Louis Léger venait d'ouvrir son cœur au monde slave pour y découvrir les beautés que l'alliance franco-russe a, depuis, officiellement mises en pratique. Sayous, universitaire de second plan encore, prenant la contre-partie de son confrère Léger, donna ses sympathies au jeune monde magyar, à peine revenu à la grande vie politique après avoir subi, pendant de longs siècles, un sort analogue à celui de la Pologne — sauf le partage. L'ouvrage de Sayous fut épuisé aussi vite que cela pouvait se faire en France, où les œuvres instructives sont taxées d'ennuyeuses si elles ne sortent de la plume d'un mandarin. Quinze ans après l'apparition du premier et seul mille de l'excellent ouvrage de Sayous, le livre était devenu introuvable, même sur les quais, et c'est lui faire le plus bel éloge. Une deuxième édition s'imposait donc au moment où l'Exposition universelle de Paris, en 1900, devint pour la Hongrie une des rares occasions de s'affirmer indépendamment de l'Autriche.

Afin de la mettre à la portée d'un plus grand nombre de

lecteurs, la nouvelle *Histoire* de Sayous fut condensée en un seul volume, cette fois-ci, et ornée de fort belles gravures et de planches hors texte. On l'a mise à jour jusques et y compris les hommes politiques actuellement au pouvoir, ce qui ôte toujours de sa valeur critique aux œuvres de la science, et, imprimée à Budapest, d'où un certain nombre de coquilles françaises mises en relief, par un type de caractères auquel l'œil français n'est pas habitué. La seule amélioration importante que les amplificateurs Sayous et le publiciste du Journal *Magyar Nemzet*, J. Dolenecz, eussent dû y apporter, à savoir l'adjonction d'un bon index alphabétique, a été omise, de telle sorte que vous, savant ou écrivain, serez obligé de relire 550 pages, pour retrouver le texte précis d'un renseignement dont, après la première lecture, vous ne vous rappelez plus exactement. Cela empêchera certainement le livre d'entrer dans l'outillage pratique des hommes de science français, et c'est là une grave lacune, car, quant à la masse du public, les rhumes de Sarah Bernhardt, les notes de blanchisseuse des trois Coquelins, les autopsies parfumées pratiquées par Paul Bourget sur les âmes des belles madames des nobles faubourgs lui sont une nourriture intellectuelle suffisante pour qu'il ne lise autre chose.

§

M. J. Kont est un jeune universitaire parisien, naturalisé Français, Hongrois de naissance, qui travaille beaucoup pour faire connaître sa patrie d'origine à sa patrie d'adoption, et possède déjà, sous ce rapport, un fort respectable bagage littéraire. Point n'était donc besoin d'avoir recours à un professeur illustre pour introduire auprès du public français son **Histoire de la littérature hongroise.** Bien que M. Gaston Boissier soit membre étranger de l'Académie hongroise, M. Kont, de par son origine et ses antécédents magyars, en sait certainement aussi long sur la Hongrie que l'illustre perpétuel de la plus immortelle, hélas, de nos assemblées et c'est tout ce que le lecteur lui demande; ou M. Kont, tout Hongrois qu'il est, connaîtrait-il déjà le côté *snobinard* du public français ?

Là aussi, absence complète d'index alphabétique, d'où nécessité pour le travailleur de feuilleter et de relire constamment des chaiptres entiers, ce dont on se lasse à la fin, si bon que soit le livre. Faute d'avoir fait imprimer en France, il y a des

relâchements d'orthographe qui choquent ; ainsi le nom du bon saint Etienne, le Clovis magyar, fondateur de la monarchie hongroise, est religieusement orthographié : *Saint-Etienne*, tout comme un simple chef-lieu du département de la Loire.

Il y a un autre reproche à faire à l'auteur, et celui-ci porte sur le fond de son travail. On n'en est en France, en fait de Hongrie, qu'à la période des renseignements; chaque année des Hongrois inondent les bureaux de rédaction des journaux français et les cabinets de travail des savants d'une avalanche d'opuscules rédigés à Budapest, en français hélas ! et en un lyrisme patriotique qui n'est plus de notre époque. Peuple aussi aimable qu'indifférent pour tout ce qui ne le touche pas, le Français en général avale tout cela sans le moindre contrôle; cependant plusieurs savants et non des moindres attendent avec curiosité l'écrivain qui promènera, un jour, en connaissance de cause, un peu le scalpel de la critique dans cette abondance de matières en vue d'en dégager le fond et de le mettre au diapason de l'esprit français. M. Kont, professeur au Collège Rollin, était tout indiqué pour cette œuvre d'épuration et de critique du moins pour ce qui concerne son Histoire de la Littérature ; adaptation des ouvrages hongrois de Horvath, de Kardos et d'Endrœdi, il a cru au contraire devoir reproduire dans le style français ce lyrisme patriotique qui inspire quelque doute sur le sens critique des auteurs hongrois. Que n'a-t-il pas inauguré en France l'ère de l'appréciation, qui doit suivre en matière de connaissances des choses de la Hongrie l'ère de la simple documentation?

Mais je ne voudrais pour rien au monde abaisser par ces réflexions les mérites du travail de M. Kont, étant donné qu'à part quelques œuvres fragmentaires, déjà vieilles du reste, son *Histoire de la littérature hongroise* avec sa *Hongrie scientifique et littéraire* publiée en 1896, demeureront des sources de renseignements uniques sur les rayons des bibliothèques françaises.

§

Béla Lazar, publiciste rédacteur au journal *Magyar Nemzet*, est un des rares Hongrois qui, pendant leur séjour à Paris, aient sérieusement travaillé. Il fait aussi partie de cette minorité infime de jeunes gens magyars, qui ont fréquenté l'Université parisienne. Il n'a rapporté de France, ni souvenirs du Moulin-Rouge, ni photographies lestes, ni regrets, ni

indigestions comme, hélas, tant de ses compatriotes pas assez cultivés pour voir en Paris autre chose qu'un lieu de plaisir. On ne l'a pas vu, non plus, telle une autre catégorie de Hongrois, sur les bords de la Seine, jouer des coudes soit pour s'orner la boutonnière de quelque ruban violet ou rouge pouvant masquer le vide de l'individu ou cacher un passé trop chargé de tares, soit en importunant des personnalités françaises en vue de briller chez eux avec des amitiés d'emprunt, et de décrocher quelques grasses sinécures sous prétexte de grandes relations françaises incontrôlables à cette distance. De même, Lazar, de retour en Hongrie, quoique ayant beaucoup appris, n'y a pas importé de gallomanie littéraire, ne s'est pas érigé en petit Zola hongrois, en petit Goncourt, en petit Daudet ou en petit Bourget, mais a gardé toute son indépendance nationale et individuelle.

Ayant senti, comme tant d'autres, que l'évolution contemporaine de son pays, afin de pouvoir se continuer, avait avant tout besoin d'une saine critique, il a abordé courageusement ce terrain ardu et encore vierge là-bas. Son nouveau livre **A tegnap, a ma, a holnap** (*Hier, aujourd'hui, demain*), est déjà le troisième de cette série. C'est dommage que Lazar n'écrive pas pour les Français. Certainement il n'exalterait pas son pays, ne nous servirait pas de tirades patriotiques, de superlatifs avec des trémolos dans la plume, et sa prose ne ressemblerait pas, comme celle de tant d'autres, à un prospectus-réclame de savon du Congo. Parmi les jeunes poètes modernes, émanant tous plus ou moins de l'école de Petœfi — nous ne parlons ici que des jeunes — nous faisons, avec Lazar, successivement connaissance de Louis Posa, le poète des enfants et de la piété filiale, le Louis Ratisbonne de la Hongrie ; d'Andor Kozma, qui procède plutôt de l'école de Jean Arany, pour la technique : humourisme social, satire mordante, froide, sans passion, beaucoup de mesure, beaucoup de goût, c'est le frondeur des arrivistes de la politique et de la société ; puis viennent Michel Szabolcsa, Emile Abranyi, Joseph Kis. Parmi les jeunes romanciers contemporains, Lazar distingue trois groupes : l'école de Maurice Jokai avec Arpad Kupa, Robert Tabori, et Jules Werner ; l'école de Koloman Mikszath avec Victor Rakosi, Edmond Jacab, Etienne Mora, Tœmœrkény, Elie Benedek, Géza Gardonyi, Charles Murai, Etienne Barsony ; — l'école cosmopolite : Sigismond Justh, Désiré Malonyai, Jules Pekar, Thomas Kobor, Etienne Szomahazy, Désiré Szomory (habitant

Paris), Edmond Gerœ, Arpad Abonyi, Zoltan Thury, Koloman Szanto, Edouard Sas, Jules Vértesi, Joseph Andor, Sigismond Szœllœsi, François Molnar, Denis Tibor, et Akos Pintér, procédant tous plus ou moins des différentes écoles françaises ; — et finalement quelques individuels ne se rattachant à aucune école : Etienne Petelei, Zoltan Ambrus, François Herczeg, Edouard Kabos, Alexandre Brody.

C'est pour la première fois qu'on a ainsi un coup d'œil complet sur toute la jeune garde littéraire hongroise. Nous ne suivrons pas Lazar dans les détails de son exposé, préférant attendre l'occasion de nous occuper de chacun en particulier de ces jeunes auteurs.

§

La Hongrie célèbre en ce moment les fêtes du centenaire de son poète Michel Vœrœsmarty, né en 1800. Michel Vœrœsmarty naquit à Nyék, village du comitat de Fejér. Il fit ses études à Albe-Royale (Szekesfejérvàr). Ayant perdu de bonne heure son père, il partagea son temps entre l'étude et l'enseignement. Précepteur dans la famille Perczel, il fit son droit, devint avocat, mais n'exerça jamais. En 1823, il se fixa définitivement à Pest, entra en relations avec le cercle littéraire Aurora, se lia d'amitié avec François Déak qui, après la mort du poète, devint tuteur de ses enfants. A vingt-cinq ans il avait achevé l'œuvre qui devait établir sa renommée. Au milieu des préparatifs de la Diète—car il fut nommé député— il chanta la prise de possession du pays par Arpad (896), la dernière bataille décisive sur les hauteurs d'Alpar, la défaite de Zalan, le chef des Slaves et des Bulgares coalisés. Cette épopée parut à un moment où on allait reconquérir, pour ainsi dire, une seconde fois, le sol de la patrie. Et cette deuxième conquête n'était pas plus facile que la première, car les meilleurs esprits désespéraient de l'avenir. Ils tournaient leurs regards vers le passé glorieux et le poète montrait, en un brillant tableau, « le chemin de ces armées vaillantes », les exploits guerriers des ancêtres, les luttes pour la conquête de l'ancienne Pannonie.

Vœresmarty mourut à Pest, en 1855 ; il a écrit des épopées, des poésies lyriques et des drames; il a traduit deux tragédies de Skakespeare : *Jules César* et *le Roi Lear*. Il a écrit quelques ouvrages en prose, principalement des études dramatiques, où « ce poète des Académies », comme l'appelle

Saint-René-Taillandier, a su apprécier à leur juste valeur les pièces romantiques dont l'influence sur le théâtre hongrois devint prépondérante. Comme poète dramatique, il est faible ; comme poète épique, il obtint des succès grâce à son style et à la beauté de quelques épisodes, mais surtout en tant qu'interprète d'une époque qui rêvait mélancoliquement d'une grandeur disparue et cherchait à fortifier le sentiment national; comme poète lyrique, il est encore aujourd'hui inimitable. Au fond c'était un lyrique de large envergure, que nul de son temps n'égala pour l'harmonie du langage, la beauté et le bonheur de l'expression. Encore un détail biographique : Hélène de Vœrœsmarty, fille du poète, élevée par François Déak, épousa Coloman de Széll, actuellement président du conseil des ministres de Hongrie.

Les fêtes du centenaire de cet écrivain ont pris les proportions d'un événement national. Par son chant patriotique: « hazàdnak rendülethenül », sa muse demeure en effet liée aux aspirations politiques de sa patrie ; — une statue, pour l'érection de laquelle le journal *Budapesti Hirlap*, par l'initiative de son éminent directeur, Eugène Rakosi, poète lui-même, vient d'organiser une souscription qui aura bientôt atteint 60.000 frs, perpétuera le souvenir de ce Hongrois devant la postérité.

ZRINYI JANOS.

LETTRES TCHÈQUES

La peinture tchèque : Les Expositions à Vienne et à Prague.

Il y a six ans, M. Subert, alors directeur du Théâtre National à Prague, organisa quelques représentations à Vienne. Il y exécuta la *Fiancée vendue*, l'opéra-comique du génial compositeur tchèque *Bedrich Smetana*. Tout le monde musical, littéraire et artistique de Vienne resta ébahi. Mais c'est beau! Mais c'est sublime ! disait-on, et, depuis, toute l'Europe, de Saint-Pétersbourg en Hollande, a rendu témoignage au grand compositeur. La surprise est la même aujourd'hui : l'art tchèque vient de faire invasion à Vienne, et ces bons Viennois ne peuvent pas comprendre comment il est possible de créer de telles œuvres dans un pays que leurs journaux prétendent être habité par un peuple à moitié barbare.

Ce fut le peintre *Antonin Hudecek* qui forma l'avant garde. Un poète merveilleux du paysage, des coins silencieux au bord des rivières et des étangs, où dansent les reflets argentés

de la lune, le rêveur doux et mélancolique du paysage humide encore de rosée d'une pluie printanière, où se reflète l'arc-en-ciel voûté au-dessus des collines lointaines.

L'exposition de ce jeune homme, dont l'œuvre est la manifestation d'un génie purement slave, fut suivie de celle de *Joza Uprka*, le grand peintre de la vie des Slovaques, qu'on a appelé le « Segantini tchèque ». Le coloris éblouissant, la richesse inouïe des couleurs éclatantes qu'il a répandues avec la prodigalité d'un Crésus des couleurs n'a pas manqué d'enthousiasmer les Viennois. C'est la vie de ce peuple intéressant des Slovaques qu'il peint, vivant lui-même en paysan au milieu d'eux, avec amour et avec un art sans pareil. Il peint leur dur labeur, le combat qu'ils mènent pour arracher au sol la croûte de pain, il peint leurs joies et leurs amours, leurs fêtes brillantes, leurs costumes les plus pittoresques du monde et leur piété touchante et naïve. Le critique d'art érudit et distingué, M. Franz Servaës, a dit, de la Bohème, en parlant d'Uprka : « Ce pays fourmille de talents »... Il est vraiment merveilleux, ce coin de Moravie habité par les Slovaques ; le caractère national tchèque s'y maintient plus pur et plus vivant qu'en Bohême même. Aussi nous a-t-il donné les trois peintres qui sont aujourd'hui l'orgueil de l'art tchèque : *Alphonse Mucha*, *Joza Uprka* et *Max Svabinsky*.

Le nom de ce dernier artiste se rattache à l'exposition du « *Manes* », qui vient d'être inaugurée à Vienne dans les salons du Künstlerhaus. « *Manes* » est une association de jeunes artistes, une sorte de « Sécession », mais qui veut rester tchèque tout en étant très moderne, ainsi que nous l'indique déjà son nom, celui du peintre Manes, créateur de la peinture moderne tchèque et slave en Bohême. Il y a quelques années que les artistes ont formé un groupe à part au milieu d'une indifférenee presque générale, et voilà déjà leur troisième exposition, qui est devenue le point culminant de ce qu'on a fait en ce genre-là en Bohême. L'exposition actuelle a été ouverte tout d'abord à Prague, et elle sera transportée encore de Vienne à Munich. J'ai déjà prononcé le nom de M. Svabinsky. M. Svabinsky a fait des choses d'une beauté et d'une finesse incomparables. Ses portraits sont ce qu'il y a de plus surprenant comme dessin à la plume. Le portrait de sa mère, celui de M. Maurice Maeterlinck et surtout celui du professeur Goll témoignent de sa maîtrise à conduire la plume, à rendre le caractère psychique de l'homme par le dessin. Je ne goûte

pas ses tableaux à l'huile. Le dessin à la plume, voilà, pour moi, son domaine, et là il n'a pas de rival.

L'intérêt capital de l'exposition se portait aux œuvres du sculpteur François Bilek. « Je ne connais qu'un maître que cet homme de 28 ans peut regarder comme son supérieur, c'est Rodin. C'est de lui qu'il a appris, s'il a pu apprendre quelque chose »... écrit la *Neue Zeit* viennoise, sur Bilek. « Un homme devant qui, un jour, l'humanité s'inclinera »... continue-t-elle. Il est impossible de rendre l'impression que donne l'œuvre de ce visionnaire mystique, qui évoque avec une force presque surhumaine les symboles de la Rédemption. Son *Calvaire*, son *Christ* sont des œuvres uniques par la profondeur de leur conception et la virtuosité absolue de la forme. C'est un phénomène tout à fait miraculeux que ce descendant de Huss, venu parmi nous pour prêcher l'Evangile de la bonté. Certains le trouvent bizarre et même absurde. Il est grand, simplement.

Quant aux autres leur art est jeune et joyeux et les couleurs sortant de leurs toiles entonnent un chant de victoire. Ce sont encore les paysagistes qui tiennent les parties du ténor, tels que *Slavicek*, un artiste robuste,dont les tableaux sont faits avec une hardiesse de coloris incroyable, et qui, avec *Hudecek*, a élevé la peinture du paysage en Bohême à une hauteur dont, il y a dix ans, personne ne se doutait. Mlle *Zdenka Braunerova* expose quelques belles aquarelles représentant des coins pittoresques de la ville de Prague. M. *Preisler* est le poète de la troupe : son diptyque intitulé le *Printemps*, voilé d'une légère brume transparente, évoque merveilleusement le vague désir et l'étrange tristesse de l'amour. Son frère intellectuel, le statuaire *Sucharda*, est le maître de la ligne harmonieuse, molle et douce. *Mikalas Ales*, le seul parmi les membres du Manes dont les cheveux grisonnent mais dont le cœur reste toujours jeune, a envoyé une petite esquisse d'un hetman hussite. Une seule esquisse, mais qui révèle son art dans toute son étendue. Ales, dont, en France, l'éminent critique M. William Ritter avait apprécié l'œuvre, continue depuis une vingtaine d'années les tendances de Joseph Manes. Il s'est créé un style tout à fait à lui : il a incarné l'âme du peuple tchèque en des dessins charmants dans leur simplicité naïve. Il me reste encore un artiste à nommer, dont les Parisiens n'ignorent pas le nom, *François Kupna*, le seul caricaturiste tchèque. Avec une hautaine humeur ironique il étale devant nous le

spectacle de la comédie humaine, toute la bassesse et toute l'hypocrisie,qu'elle cache sous les noms de patriotisme,science ou religion. Dans la lithographie des « *Fous* » (édition de la « *Plume* ») il a condensé tout un monde de personnages ridicules,avec un tel art qu'on peut prédire un brillant avenir à ce Montmartrois-Tchèque.

Un Tchèque naturalisé Français, M. *Radimsky*, vient encore, pour clore cette rangée de jeunes artistes tchèques à Vienne. Et victorieusement lui aussi, espérons-le, car M. Radimsky est un peintre de paysage d'un rare talent, et ses toiles, où il représente, pour la plupart, les coins de la Forêt de Fontainebleau et des côtes de Bretagne, ne manqueront pas de plaire beaucoup à ceux qui ont su apprécier, selon leur juste valeur, des artistes comme Hudecek, Upika, Slavicek et Bilek.

Ainsi, après les musiciens tchèques, Smetana, Kubelik, le Quatuor Tchèque, ce sont les artistes qui ont remporté la victoire à Vienne. Ce que la politique, jusqu'à présent, n'a pas réussi à faire, ils l'ont imposé aux ennemis nationaux qui sont forcés de baisser la tête devant l'art. Les Parisiens, malheureusement, n'ont jamais vu une exposition de l'art tchèque, car ce qu'il ont vu à Exposition n'étaient que des débris éparpillés sous le manteau de l'Autriche. L'Autriche officielle n'a jamais de subventions, jamais d'argent pour les artistes tchèques, mais dès qu'il y a un homme de talent tchèque, elle l'adopte très volontiers, il devient tout d'un coup « artiste autrichien ». L'art tchèque tient aujourd'hui la première place en Autriche, c'est incontestable. Mais les Tchèques ont sollicité en vain pour obtenir un pavillon à part à l'Exposition.Aussi la moitié des artistes n'ont-ils point exposé. Les autres exposants ont été escamotés par le commissariat général de l'Autriche. Je ne cite qu'un exemple : M. Schaff, un des meilleurs statuaires de la Bohême, a été retrouvé — parmi les Danois. On a pu voir groupé, à Paris, l'art des différentes nations, excepté l'art tchèque. Mais le commissaire général, M. Exner,peut se rassurer. A la prochaine occasion, on trouvera déjà les moyens de s'arranger. La jeunesse artistique de la Bohême, abandonnée à ses propres forces, vient de remporter sa première victoire. Vivat sequens !

JEAN OTOKAR.

VARIÉTÉS

L'exposition des peintres provençaux. — L'Exposition de Marseille évidemment fournirait ample matière à

charge flaubertienne : la nullité s'y écharpe glorieusement de rutilante prétention; mais il vaut mieux ne s'attarder que peu à noter les outrecuidances de peinture qu'exaspéra le soleil méridional, et chercher si les quelques artistes sûrs qui ont exposé sauraient former une « école provençale » digne des Gresy, des Monticelli, des Loubon et des Ricard.

§

Les habitants de cette terre d'exaltation ont le plus curieux penchant pour la nature morte, jusqu'à glacer de mort les paysages dont ils veulent exprimer la vie chaude. Des bourriquets en caoutchouc près de maisons en cartons, des animaux à prétentions humaines et à espiègleries naïves, des bondieuseries dont Saint-Sulpice ne voudrait pas, d'ingénues offrandes de raisins, des fleurs telles que sur gélatine pour bonne année, des souvenirs de première communion, un parasol chinois servant de traversin à des fleurs qui s'abreuvent dans un vase de Chine, des raisins blancs se prouvant leur raison d'être en contemplant un verre de vin blanc — vous vous rappelez les oignons *du gendre de M. Poirier* —, des natures mortes de cuisine ou d'office ; voilà les motifs qui ont tenté l'œil et le pinceau des artistes peintres d'une grande municipalité ouvrière et commerciale. Le résultat est une surproduction de tableautins pour salons de Belle-Jardinière ou de Bon-Marché marseillais (oh! surtout M. Régnier, fils de Cabanel) ou bureaux de mercantis de la rue Saint-Ferréol. Des marines encore attendent de figurer parmi les ex-voto de N.-D. de la Garde; peintes par des élèves de Detaille nés à la lumière du pays de Tartarin, des charges de soldats sont justement appelées à orner quelque bar pour chasseurs d'Afrique, des scènes de première communion serviront aux almanachs-primes, à l'instar des œuvres de Louise Abbéma. Le grotesque signe tout cela d'une seule et même griffe à paraphe compliqué. Patrie du chromo, l'Italie est voisine de Marseille.

§

Je repasse en vision les œuvres dont la conscience et le talent fixèrent l'attention : aucun groupement n'est possible; je ne vois guère de qualités autochtones ni même communes!

De tous ceux qui ont quelque air provençal, ou bien plutôt méditerranéen, je distingue d'abord M. Pellegrin, qui me rappelle beaucoup par le charme de grâce et de fraîcheur de la couleur quelques peintres de l'Italie contemporaine. Je le vou-

drais soumis à la maîtrise de M. Bastida : une bourse de voyage pour l'Italie, j'entends pour la côte italienne, les rives siciliennes, lui permettrait de fortifier, en les trempant de grand air de mer et de lumière artiste, ses riantes qualités. Son *Calme* est à la fois vu et poétique. C'est une barque de pêche dans la neuve lumière du matin sur les eaux neuves largement baptismales. Sans doute, l'effet de courant est assez facile, mais très juste ; l'étude des reflets est excellente et la propreté excessive de la couleur est parfaitement vraie. Il faut noter un joli sentiment de la grâce des voiles, gonflées de brise, de soleil et de senteurs salines.

M. Garibaldi, bien avant MM. Crémieux, Allègre, etc., est remarquable parmi ceux qui ont cherché à rendre, en fraîcheur éclatante, en couleurs pimpantes, leur amour de la Provence. Il a de la sobriété et de l'élégance, un regard juste ; il voit, il pénètre la matière, mais il ne la prend pas, il ne la maîtrise pas. Il saisit avec délicatesse la dégradation des ombres, mais malgré toute la fraîcheur juvénile du style à la Theuriet, son œuvre est un peu froide. C'est fait avec affection et conscience,mais trop en ouvrier : l'artiste n'a pas assez confiance en soi, il ne cherche pas à mettre quelque chose au-dessus de ce que son œil animal voit. Il y a du sentiment,mais pas d'âme. Pas d'intellectualité : il a besoin de lire. Cela ne troublerait point sa belle santé, la paix dominicale qui transparaît en sa vue du vieux port. Son paysage est un gai et soleillé petit déjeuner de campagne, avec du bon pain de soldat et un vin jeune, un vin nouveau qui a besoin de vieillir un peu. Qu'il travaille avec plus d'inquiétude, qu'il cherche l'âme des choses comme il fit dans son délicieux *Intérieur d'atelier* du Musée de Longchamp.

M. Espinos et Mlle Marie Schwob ont donné des choses excellentes : c'est incontestablement ce qu'il y a de mieux, personnel et pénétré. *Salomé*, de M. Espinos, est une œuvre très intelligente qui, immédiatement suggère le nom du délicat et pensif artiste belge Khnopff ; elle a de la psychologie et du sentiment esthétique de la prose Le choix des teintes est parfait en sobriété, les couleurs pâles encore que fraîches conviennent fort à montrer l'éternelle Salomé en la jeune femme moderne. La rougeur de la bouche en ressort mieux : j'eusse accusé la petite pointe cruelle des commissures labiales. L'effacement de l'épaule gauche détache la grâce élancée du profil du sein, révèle la Salomé très longue, subtile suivant les lignes de Gustave Moreau. Elle rappelle la Salomé de Moreau

par sa souple gracilité, la présence de gemmes, d'une fleur artificielle symbolique au corsage, la charge d'élégance antique de la chevelure noire clairdelunée; mais par ailleurs elle est bien moderne et personnelle, la jeune patricienne qui regarde, ni douce ni cruelle, indéchiffrable, vers quelque scène invisible, intime, les combats des désirs qu'elle suscita, et les jeux de son inconscience. La *Modestie*, du même, est d'une grâce non moins esthétique. La Ville les devrait tous deux acquérir.

Mlle Schwob, qui est une âme fraternelle de Marie Baskirtcheff, s'est faite le peintre des laideurs aimables et intelligentes. Elle montre encore dans deux petites toiles une précieuse ingéniosité décorative; beaucoup de goût, de naturel et une malice gentille et bienveillante qui se plaît à une sorte de caricature décorative de la vie : l'élégant dans le cocasse (*les Cigognes*). — Le *Portrait de mon père*, de M. Mein, est le meilleur portrait peint. Le modèle a eu l'intelligence de ne pas aller passer son complet neuf ni de faire venir de la salle de location des meubles en fer-blanc vernissé. La tête, de type un peu malabar, est bien pénétrée : yeux plissés, bouche un peu tordue en finesse, pulpe assouplie de la vieille peau.

M. Valère Bernard fut élève de Puvis de Chavannes et de Rops, et à travers ses toiles je le sens très intelligent et très sympathique. Mais pourquoi donc peint-il dans le style de Madame de Genlis? Son *Guerrier* est décidément d'un pompier trop convaincu. « C'est Marseille au temps de Jules César », croyait-on derrière moi. *Cucharis*, jolie petite tête à boucles gracieuses, est d'un byzantinisme ingénu et aimable; le geste des mains est joli et l'hésitation du regard précieuse; c'est de l'excellent chromo et c'eût beaucoup gagné à n'être que dessiné. Ses gravures sont de beaucoup les meilleures. Le *Lierre* rappelle trop Rops, mais c'est une excellente com position. La *Tête d'ascète* est parfaite d'idiotie sublimée. Les *trois têtes* ont de la grâce, de l'âme et de l'originalité. M. Valère Bernard a fait un envoi très inégal et assez maladroit; il a même eu quelque héroïsme à exposer, il le savait, aux quolibets de la stupidité publique son *Guerrier :* quelque chose me dit pourtant qu'il sera un jour le meilleur peintre marseillais. Il subit encore trop le souvenir des maîtres qu'il aima, mais il a des idées et de l'âme, je pressens un tempérament et, ce qui est plus rare, une conscience sereine d'artiste (1).

(1) Notons aussi M. Fernand Nathan, dont le *Souvenir de la Feria*, sorte de Rops rigolo, est une excellente aquarelle;— *le Cap Brun* de

MM. Pinatel et Casile sont les seuls qui soient impressionnistes. Chez le premier, de la sobriété judicieuse, de l'intelligence pittoresque. Ses toiles sont coquettes de jeunesse en même temps qu'expressives d'art vrai. On n'y trouve pas encore la marque de la maîtrise, mais on y discerne une grande souplesse de talent nerveux et éveillé.

M. Casile est impressionniste à la façon des premiers impressionnistes : il est grave, un peu austère. Il rappelle Lebourg par une certaine force tonique. Voici de bons paysages de coloris sain, moral et neuf. La nature y est interprétée avant d'être copiée. Ce sont des visions humaines, non des paysages qu'on voit aussi bien dans les pupilles des chiens ou des bœufs. L'artiste semble attiré par les spectacles de nature traversée de machinisme moderne : un remorqueur fend une eau orageuse ; des rails se perdent dans de la verdure soleillée.

§

Il y a des aquarelles. Mais je me méfie de ces aquarelles marseillaises. J'ai idée qu'elles sont faites à l'eau de mer. Et alors ce ne serait plus ça. — M. Marius Pauzat jouit d'une âme candide, mais ce qu'il donne n'a ni la distinction, ni l'émotion de ce qu'expose M. Casimir Raymond. Quels ciels d'un délicieux fondu! Quelle rareté dans la suavité amoureuse des teintes! C'est d'un goût élégant et exquisément poétique. M. P. Pasquier sait faire du charme avec simplicité. Mlle M. Hugueniot essaie du paysage japonais en couleur. Mlle M. Klenlo a un estimable talent dont elle doit s'étudier à faire un usage toujours judicieux. Mlle M. Guitton adore le blanc. Son rose-chair est trop lavé. Mlle Guitton s'enivre avec de l'eau. Mme Fabre-Bonifay est une âme lyrique qui s'exalte au rêve sympathique de refaire les couleurs du ciel et de la terre. M. A. Crillon plaît ; Mlle P. Cohen dit des choses gentilles. M. Cabasson veut qu'on aime les fleurs qui sont des arbres

M. Amédée Chaix avec de justes reflets de lumière jaune sardinée sur les pins au soleil couchant ; — M. Ripert, deux bons paysages; M. Baudin, honorable ; — M. Ducros qui se souvient de Montenard ; — M. Fronti, très habile exécutant qui a eu le malheur d'être l'élève de M. Jules Lefebvre dont il acquis la niaiserie, la suffisance et l'inintelligence ; — un joli tableautin de M. Grobet ; — M. Jourtan, dont le grand tableau travaillé et juste mérite d'avoir été acheté par la Ville ; — M. José Silbert autre élève de M. Lefebvre ; — M. Tavel avec une intéressante *Bastide*; — M. Vimar, animalier pour la distraction des rentiers ; — M. Raphaël Ponson, avec des paysages dignes d'être remarqués.

dans les champs. M. Rousset-Jullien abuse d'un procédé de petites taches blanches qui donnent à ses aquarelles la curieuse apparence de feuilles au parenchyme piqué par quelques vers.

§

Finalement il n'y a pas à se trop préoccuper de ce que l'Exposition soit en majeure partie médiocre. Il importe plutôt de se demander pourquoi les artistes actuels sont inférieurs aux provençaux de la première moitié du siècle précités. C'est que peut-être, depuis, Marseille s'est trop rapidement agrandi; ses peintres ont un faux air de prétentieux et criards parvenus. On fait tant de bruit sur la Canebière qu'on s'y persuade avoir conquis le monde. Trop de suffisance amoindrit les qualités natives des artistes. Ils n'ont plus cette belle conscience laborieuse et patiente des Loubon et des Richard qu'on sent avoir travaillé dans du silence provincial, loin des turbulences rastaquouères. L'originalité qui naît du silence bien autrement que de l'agitation foraine des grandes villes est beaucoup plus rare. Qui donc vaut un Monticelli? Aujourd'hui on est même ignorant du mouvement impressionniste dans le pays du soleil et des bouillabaisses parfumées. On préfère copier les membres de l'Institut; et les tableaux que l'on va étudier au Musée, pour obtenir les commandes officielles, ce sont beaucoup moins l'admirable Grésy, trop ignoré, que les matelotes de M. Mouette, directeur des Beaux-Arts.

MARIUS-ARY LEBLOND.

PUBLICATIONS RÉCENTES

CRITIQUE MUSICALE. — L'Ouvreuse du Cirque d'été : *Garçon, l'audition*; Simonis Empis, 3.50.

DROIT. — V.-A. Poulenc : *La Coutume de Paris;* Chevalier Marescq.

ÉCONOMIE POLITIQUE. — K. Bucher : *Etudes d'histoire d'économie politique*; Alcan, 6 fr.

ESOTÉRISME. — Aimé Blech : *A ceux qui souffrent...* (Quelques points de l'enseignement théosophique); Publications théosophiques, 1 fr.—F. Jollivet Castelot : *Le grand Œuvre alchimique*; « L'Hyperchimie, 0.20. — Valentin Tournier : *Philosophie du bon sens*, éd. posthume; Tours, 34, rue Lakanal, 7.50

ETHNOGRAPHIE. — Amédée Vignola : *Toutes les femmes*, étude morale et physique des diverses races de femmes modernes; Méricant, 3.50.

FOLKLORE.— Paul Sébillot : *Contes des landes et des grèves ;* Rennes, Caillière, 5 fr.

GÉOGRAPHIE, VOYAGES. — Ch. Brossard : *Géographie pittoresque et monumentale de la France : II. La France de l'Ouest;* Flammarion, 25 fr. — Lagrillière-Beauclerc : *De Marseille aux frontières de Chine* (90 illustr.); Tallandier, 9 fr. — Albert de Pouvourville : *L'Empire du Milieu ;* Schleicher, 2 fr. — Comte Henry de la Vaulx : *Voyage en Patagonie*, préf. de J.-M. de Heredia; Hachette, 3.50.

HISTOIRE. — Jean Ajalbert : *Quelques dessous du procès de Rennes ;* Stock, 3.50. — Mgr Baunard : *Un Siècle de l'Eglise de France* (24 grav. et un fac-simile hors texte); Poussielgue, 15 fr. — G. Fabius de Champville : *Jeanne d'Arc*, conférence; F. de Launay, 1.25 — Georges Clémenceau : *Des Juges ;* Stock, 3.50. — Imbert de Saint-Amand : *Napoléon III* (1862-1863); Dentu, 3 50. —*Histoire contemporaine française* (Encycl. du xxe siècle); May, 1.10.

LINGUISTIQUE. — Gaston Paris : *Les plus anciens mots d'emprunt du français ;* Bouillon, 2 fr.

LITTÉRATURE. — Paul Bourget : *Pages choisies;* Colin, 3.50.— Alphonse Daudet : *Pages choisies;* Colin, 3.50 — G. Frédérix : *Trente ans de critique ;* Hetzel, 2 vol., 6 fr. — Henry Fouquier : *Philosophie Parisienne ;* Fasquelle, 3.50.— Camille Mauclair : *L'Art en silence*; Ollendorff, 3.50.— Philippe Monnier : *Le Quattrocento, essai sur l'histoire littéraire du XVe siècle italien*, 2 vol.; Perrin, 15 fr.— Georges Pellissier : *Etudes de littérature contemporaine* (2e série); Perrin, 3.50. — Edmond Thiaudière : *La Fierté du renoncement*, préf. par Henri Chantavoine ; Fischbacher, 2.50. — *Le Roman de Tristan et Iseut*, trad. et restauré par Joseph Bédier ; Préf. de Gaston Paris; Sevin, 3.50.

MORALE. — Jules Lemaître : *Opinions à répandre ;* Soc. franç. d'Imprimerie et de Librairie, 3.50.

PÉDAGOGIE. — Marcel Mauxion : *L'Education par l'instruction et les théories pédagogiques de Herbart ;* Alcan, 2.50. — Schweitzer (avec la collab. de M. Emile Simonnet) : *Méthode directe de l'enseignement de l'allemand*, deux séries ; Colin. — Mgr Spalding : *L'Education supérieure des femmes*, trad. par l'abbé Félix Klein; Blond et Barral, 0.60.

PHILOSOPHIE. — Lucien Arréat : *Dix années de philosophie, études critiques sur les principaux travaux publiés de 1891 à 1900 ;* Alcan, 2.50. — Prosper Gayvallet : *Unité, attraction, progrès ;* Soc. d'éd. Scientif., 3.50. — H. Marion : *Psychologie de la femme. Etudes de psychologie féminine ;* Colin, 3.50. — Amédée Matagrin : *Essai sur l'Esthétique de Lotze*; Alcan, 2 fr. — Louis Prat : *Le mystère de Platon, Aglaophamos*. Préface de Ch. Renouvier ; Alcan, 4 fr. — Charles Renouvier : *Les dilemmes de la métaphysique pure ;* Alcan, 5 fr. — E. de Roberty : *L'Ethique : Constitution de l'Ethique, quatrième essai sur la morale considérée comme sociologie élémentaire ;* Alcan, 2.50. — Camille Saint-Saens : *Problèmes et mystères ;* Flammarion. — *Histoire de la Philosophie*, (Encycl. du xxe siècle) ; May, 1.10.

POÉSIE. — Jean Plémeur : *Armor ;* Chamuel, 1.50. — O. Pradels : *Chansons gauloises ;* Flammarion, 3.50. — Albert Trachsel : *Rêveries dans la montagne* ; Fischbacher.

Publications d'art. — H. Boutet : *Un Siècle de Parisiennes;* Melet, 10 fr.— L. Decombe : *Les Anciennes faïenceries rennaises. Etude historique et critique, avec 15 fac-simile de marques ou signatures dans le texte et 12 pl. hors texte;* Rennes, Caillière, 10 fr. — Georges Denoinville : *Sensations d'art;* Villerelle, 3.50 — André Gouirand : *Monticelli;* May. — A. Gouirand : *Les Peintres provençaux;* May. 1 fr. — André Hallays : *A travers l'Exposition de 1900*; Perrin, 3.50. — Georges Lanoë et Tristan Brice: *Histoire de l'Ecole française de Paysage depuis le Poussin jusqu'à Millet;* Charles, 7 fr. — Léon Riotor : *Auguste Rodin,* avec un dessin inédit. (Même notice en anglais, allemand, espagnol, italien et russe); 1 fr. chaque notice. — J.-B. Supino : *Sandro Botticelli;* Fischbacher, 15 fr.

Roman. — Armory : *Règle de Trois;* Victor Havard, 3.50. — P. Bourget : *Un Homme d'affaires;* Plon, 3.50. — Paul Brulat *La Faiseuse de gloire;* Villerelle, 3.50. — Carolus : *Le roman de l'Aiglon;* Didier et Méricant, 0.30. — Carolus : *Napoléon et l'Amour:* Didier et Méricant, 0.30. — Paul Castanier : *Les Amants de Lesbos ;* Borel, 2 fr.— Albert Cim : *Bas-bleus,* préf. de Guy de Maupassant, nouvelle éd.; Flammarion, 3.50. — Jean Chalon · *Josée;* Namur, Bister-Bois-d'Enghien. — Arthur Colson : *Grand-papa,* lettre de Camille Lemonnier; Bruxelles, Impr. des Travaux publics. — Léon Daudet : *Les Deux étreintes;* Fasquelle, 3.50. — Edmond Deschaumes : *L'Auteur mondain;* Fasquelle, 3.50. — Le comte Emeric : *Le Paquebot fantôme;* Simonis-Empis, 3 50. — G. Gaillard : *Une Vie contemporaine*; Schleicher, 3.50 — André Gladès : *Le Stérile sacrifice;* Perrin, 3.50. — François de Guy : *Bédouin;* Perrin, 3.50. — José Hennebicq : *L'Amour-Phénix,* préface de Paul Adam ; « L'Humanité Nouvelle ». — Charles Laurent : *L'Espion de l'Empereur;* Ollendorff, 3.50. — Georges Lebacq : *Irrésolvables;* Bruxelles, « Le Thyrse ». 3 fr. — Claude Lorris : *L'Elue;* Vanier, 3.50. — Guy de Maupassant : *Les Dimanches d'un bourgeois de Paris,* dessins de Géo-Dupuis; Ollendorff, 3.50.— Nonce Casanova : *L'Amour;* Ollendorff, 3.50. — R. Périac : *Eternelle misère;* Ollendorff, 3.50. — P. Perret : *Par la femme;* Ollendorff, 3.50. — Camille Pert : *Charlette;* Simonis Empis, 3.50. — Charles de Rouvre : *Française du Rhin;* Perrin, 3.50. — Armand Silvestre : *Mademoiselle Chloé;* Offenstadt, 3.50. — P. Vigné d'Octon : *Joseph Forestier;* Lemerre, 3.50.

Sciences. — Alfred Binet : *La Suggestibilité;* Schleicher. — Dr Ph. Maréchal : *Supériorité des animaux sur l'homme;* Fischbacher, 3 fr. — F. Paulhan : *Psychologie de l'invention;* Alcan, 2.50. — Louis Proal : *Le Crime et le Suicide passionnels;* Alcan, 10 fr.

Sociologie. — J.-B. Clément : *La Chanson populaire;* Bibl. ouvrière socialiste, 0.10 fr. — P. Delesalle : *L'action syndicale et les anarchistes;* « L'Education libertaire », 0.05. — Eugène Fournière : *Les moyens pratiques du Socialisme;* Bibl. ouvrière socialiste, 0.10. — Mme Hudry-Menos : *La Femme;* Schleicher, 1 fr. — Elisée Reclus : *La Chine et la diplomatie européenne;* « L'Humanité Nouvelle ». — M. Turmann : *Le Catholicisme social;* Alcan, 6 fr. — Emile Vandervelde : *La propriété foncière en Belgique;* Schleicher, 10 fr. — *Le Coopératisme et le néo-coopératisme;* « L'Education libertaire », 0.05.

Théatre. — G. Fabius de Champville et Jorge Destèves : *Cyrano farceur; La Trompette universelle; Deux Monologues; la Blague d'Aristide;* quatre brochures; F. de Launay, 1 fr. chacune. — Edmond Rostand : *L'Aiglon ;* Fasquelle, 3.50.

Divers — Georges Darien : *La Belle France;* Stock, 3.50. — Jenny Thénard : *Nos ridicules ;* Ollendorff, 3.50.

Littérature étrangère. — Mons Lie : *Om hundrede Aar, lystspil i tre akter;* Kristiania, Aschehong. — Max Messer : *Der Traum von Weibe;* Dresde et Leipzig, Reissner. — Alfredo di Scanno : *Sohil Vena ;* Naples, Pierro.

Traduction. — *I Fioretti. Les petites fleurs de la vie du petit pauvre de Jésus-Christ, Saint François,* trad. d'Arnold Goffin; Bruxelles, Cie gén d'Impressions. — Edmond Gosse : *Histoire des littératures. Litterature anglaise.* Traduction de Henry-D. Davray; Colin, 5 fr. — Dmitry de Mérejkowsky : *La Mort des Dieux ;* trad. par Jacques Sovrèze; Calmann Lévy, 3.50. — Sienkiewicz : *En vain;* Perrin, 3.50. — Sienkiewicz : *Par le fer et par le feu;* « Revue Blanche », 3.50.

ÉCHOS

Le Monument Arthur Rimbaud. — Les Œuvres complètes de Frédéric Nietzsche. — *Flegrea.* — *L'Almanach du Père Ubu illustré.* — Le Salon des Poètes. — Emmanuel Signoret. — *Le Mouvement psychique.* — *La Revue Provinciale.*

Le Monument Arthur Rimbaud. — Deuxième liste de souscription, arrêtée à la date du 20 décembre :

Adrien Mithouard, 5 fr. ; Henri Le Sidaner, 10 fr. ; Félicien Fagus, 5 fr.; Emile Blémont, 10 fr. ; Charles Whibley, 20 fr. ; Léon Abris, 5 fr. ; Raoul Ralph, 5 fr. ; François Coulon, 10 fr. ; Xavier de Carvalho, 2 fr.; Louis Pierquin, 20 fr.; J.-A. Coulangheon, 5 fr.; Paul Fort, 10 fr.

Total................................	107 fr.
Première liste.................	252 fr.
Total...........	359 fr.

§

Les Œuvres complètes de Frédéric Nietzsche. — Nous publierons dans le courant de janvier, à 3 fr. 50 le volume, deux ouvrages de Nietzsche, traduits par Henri Albert : *Le Gai Savoir* et une réimpression de *Ainsi parlait Zarathoustra,* ce dernier entièrement refondu. Nous ferons paraître un peu plus tard l'*Origine de la Tragédie,* traduction de Jean Marnold et Jacques Morland, et *Aurore, pensées sur les préjugés moraux,* traduction de Henri Albert. Viendront ensuite la seconde partie de *Humain, trop humain,*

traduite par A.-M. Desrousseaux, et les *Considérations inactuelles*, traduites par Henri Albert.

Notre édition des Œuvres de Frédéric Nietzsche devra pour le moment s'arrêter là : les deux recueils d'études grecques et de conférences pédagogiques qui, chronologiquement, se placent entre l'*Origine de la Tragédie* et les *Considérations inactuelles* ont été provisoirement retirés du commerce par le Nietzsche-Archiv et ne pourront paraître que plus tard.

Il y aura lieu de publier encore un treizième volume, contenant les *Poèmes* de Nietzsche, l'autobiographie *Ecce Homo*, et les notes pour la *Transmutation de toutes les valeurs*. Ces deux dernières œuvres n'ont pas encore paru en allemand.

§

Flegrea, la revue italienne bien connue, dirigée à Naples par M. Riccardo Forster, publiera régulièrement à partir de ce mois (janvier) des articles en langue française. C'est notre collaborateur, M. Remy de Gourmont, qui organise cette partie de la revue. On se souvient qu'il y a déjà donné, en français, des *Marginalia sur E. Poe et sur Baudelaire* (5 juillet) et *la Poésie française contemporaine et l'influence étrangère* (20 octobre). *Flegrea* paraît le 5 et le 20 de chaque mois.

§

L'Almanach du Père Ubu illustré, pour le XXe siècle, vient de paraître sur sept feuilles in-8 carré. En vente partout.

§

Le Salon des Poètes a donné, à la Bodinière, jeudi 6 avril, sa première récitation de poèmes contemporains.

Mlle Maille, de l'Odéon, a lu l'*Idole*, de Louis Payen; Mlle Jane Rabuteau : *La reine Latina*, d'Ernest Gaubert ; Mlle de Deken : *Even-Tide*, de Samain, et des poèmes d'A. Fleury. Enfin des poèmes de Magre, Jammes, Perilhou, etc.

Causerie de Raoul Ralph.

§

Emmanuel Signoret est mort à Cannes, le 20 décembre, dans sa vingt-neuvieme année. Il était né à Lançon (Bouches-du-Rhône). Il avait publié plusieurs volumes et

plaquettes de poèmes : *Le Livre de l'Amitié* (*Myrzaël et Myrtil*), 1891 ; *Ode à Paul Verlaine*, 1892 ; *Daphné*, 1894 ; *Vers Dorés*, 1896 ; *La Souffrance des Eaux*, 1899 ; *Vers et Prose*, 1899 ; *Le Tombeau de Stéphane Mallarmé*, 1899. Emmanuel Signoret avait en outre fondé en 1890 et rédigeait à lui seul une revue : *Le Saint-Graal*, qui parut assez irrégulièrement.

§

Le Mouvement psychique vient de paraître : revue scientifique mensuelle, traitant des questions d'hypnotisme, de magnétisme, et, en général, de tous les phénomènes de *Psychisme expérimental*. Cette revue est l'organe de « l'Institut des Sciences Psychiques de Paris ». Rédacteur en chef : Jacques Brieu, 7, impasse Bardou (15e arrondissement). — Abonnements : *France et Colonies*, 5 fr. par an. *Etranger*, 6 fr. — Le no o fr. 50. Le montant des abonnements doit être adressé au Dr E. Legrand, administrateur de la Revue, 14, rue d'Amsterdam (9e arrondissement).

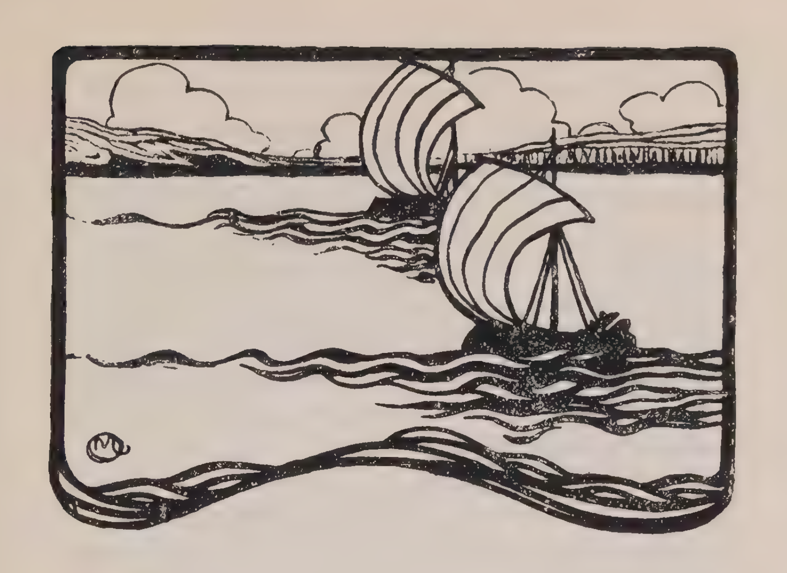
§

La Revue Provinciale. — On annonce pour paraître à Toulouse, en janvier, la « Revue Provinciale », mensuelle, régionaliste et littéraire.

Collaborateurs : Marc Lafargue, E. Delbousquet, Saint-Georges de Bouhélier. E. Ducoté, E. Zola, E. Pouvillon, Ed. Pilon, Jean Viollis, Fr. Fabié, Ch.-L. Philippe, J. Gasquet, L. Codet, Marinetti, Roger Frêne, Franc-Nohain, Alph. Ternère, Jacques Liran, Maurice de Faramond, E. Payen, L. Lumet, V. Charbonnel, A. Fleury, G. Clemenceau, Maurice Le Blond, Ernest Gaubert, Pierre Hortala, Marc Varenne, Dalert, Firmin Verdier, etc.

Le Gérant : A. Vallette

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo, 7



JEAN MORÉAS

Je ne me plaindrai pas. Qu'importe l'Aquilon,
L'opprobre et le mépris, la face de l'injure,
Puisque quand je te touche, ô lyre d'Apollon,
Tu sonnes chaque fois plus savante et plus pure,

(J. Moréas, *Les Stances*, livre I.)

Le 2 février 1891, en l'honneur du *Pèlerin Passionné*, une horde de poètes et de gens de lettres avait envahi l'Hôtel des Sociétés Savantes : M. Léon Barracand représentait les derniers « petits romantiques » à côté du tumultueux Clovis Hugues; MM. Maurice Barrès et Henri de Régnier, d'un bout à l'autre de la longue table, échangeaient des sourires presque ironiques, et dans cette fête, dont le héros apparent était M, Jean Moréas, les acclamations les plus enthousiastes saluèrent Stéphane Mallarmé. Puis la foule hétéroclite se sépara, après des toasts aigres-doux : M. Jules Huret, observateur impitoyable, pressentit, ce soir-là, qu'un périple

au pays des poètes lui vaudrait de singulières découvertes, et un mois plus tard, jour pour jour, il commença à publier sa célèbre enquête sur l'*Evolution littéraire.* Oncques n'entendit-on moins de raisons et plus d'injures, et la vanité stupide de la gent écrivassière s'y étala impudemment, pour la très grande joie des philistins, si les philistins, plus stupides encore que les monstres apprivoisés batelant devant eux, eussent jamais été capables de comprendre quoi que ce soit.

Que, par un cataclysme soudain, il ne subsistât, comme documents sur l'histoire des présentes lettres françaises, que le livre où sont colligées les entrevues de M. Jules Huret avec ses contemporains notables, en quête de notoriété et de gloriole, et les manifestes littéraires qui sévirent depuis l'an 1885 jusqu'à nos jours, nos neveux seraient fort en peine de se former une idée quelque peu nette des personnes et des œuvres, et l'un des hommes qui perdraient le plus à n'être connus que par des anecdotes malignes, des propos de tables inconsidérés serait précisément M. Jean Moréas.

Nul ne fut plus enclin aux proclamations retentissantes ; il ne pouvait ébaucher le projet d'écrire une œuvre qu'il n'en dilvulguât les beautés futures — et n'existant pas encore, elle était virtuellement grosse de toutes les splendeurs — et ne prétendît donner les canons définitifs de la poésie française. Il avouait ingénuement son génie et n'attendait point qu'on le sollicitât pour exposer les irréfutables motifs de la grande admiration qu'il professait envers soi-même ; s'il advenait que de mois en mois ces raisons fussent différentes et même contradictoires, l'admiration persistait immuable : les motifs seuls avaient changé. Cette extraordi-

naire franchise de M. Jean Moréas décelait une âme plus modeste peut-être que l'arrogante humilité de ceux qni préféraient se faire décerner le titre de jeunes maîtres et ne le point usurper de leur propre autorité, affectant d'écarter la couronne, à la manière de Caïus Julius Caesar, par un plus vif désir de ceindre à leur front le triomphal laurier.

Aussi, bien que les tics même de M. Jean Moréas fussent célèbres, que son accent un peu levantin donnât prétexte à de joyeuses imitations et qu on lui attribuât les plus extravagantes et les plus candides paroles, personne cependant ne demeura plus secret, plus réellement inconnu des autres et de soi. Le tapage mené autour de ses moindres gestes, la niaiserie aussi de certains de ses disciples écartèrent de l'œuvre elle-même; on négligea de la lire, pensant que les gloses pompeuses et ridicules en pouvaient tenir lieu; trompé par l'auteur et les hérauts de sa renommée, on s'attacha aux parties caduques, aux vers et aux strophes destinées plutôt à illustrer des théories qu'à exprimer un sentiment ou une idée sous une forme parfaite, tant que maintenant encore il est permis de parler de M. Jean Moréas, quoique fort notoire, comme d'un écrivain tout à fait ignoré. Nous dirons, sans chanter la palinodie, que le poète des *Stances* est un excellent poète, et que déjà, dans les *Syrtes*, dans les *Cantilènes*, dans le *Pèlerin Passionné*, dans *Eryphile* et dans les *Syrtes*, il est aisé de découvrir, en effet, des raisons de l'admirer souvent, encore que ces raisons ne soient pas toujours celles qui lui valurent officiellement son estime personnelle et la bruyante idolâtrie de sa brigade.

A peine dans les *Syrtes* quelques strophes de *Remembrances*

Là-bas où sous les cieux attiques
Les crépuscules radieux
Teignent d'améthyste les dieux
Sculptés aux frises des portiques

et deux vers isolés

Mais aux bords fabuleux des fleuves du Levant
J'eus mes rêves bercés aux gazhels des Péris

alludent à la naissance hellénique dont M. Jean Moréas se fait gloire autant que de son constant amour pour le ciel de Paris. D'autres influences dominent en ce recueil aux rimes riches et prévues dans la stricte forme parnassienne, avec quelques essais de rythmes impairs dont l'un est une des plus exquises chansons que je sache :

Chère main aux longs doigts délicats (etc.).

Il est une autre influence qui n'a jamais cessé, fût-ce à son insu, d'agir sur le poète, l'ascendant demi-germanique de Henri Heine qui lui dicta sans doute la série de petits poèmes du *Conte d'amour*, construite un peu comme l'*Intermezzo ;* des strophes comme

Ce jour-là, les flots bleus susurreront plus bleus (etc.)

annoncent le parfait élégiaque, au sens antique du mot, qu'est devenu M. Jean Moréas. Mais son vrai génie disparaît, offusqué par des modes qu'il avait alors adoptées et qu'il n'abdiqua qu'assez tard : la friperie du satanisme et certain jargon métaphysique emprunté à des centons du Bhagavata Pourana et de Schopenhauer ; c'est l'époque où le Désir de vivre et le Non-être ne se peuvent honnêtement écrire qu'en lettres capitales, présageant l'avènement prochain du Pur Concept. En même temps le grammairien, chercheur de tours nouveaux ou rénovateur de tours anciens et de mots abandonnés, se montre

très discrètement, par exemple en cette singulière diction :

— O la trop tard —

Il se déchaîne au contraire dans les *Cantilènes* et ne s'apaisera plus désormais qu'à l'époque des premières *Sylves*. Il demande des formes concises aux langues mortes

Baumes précieux que tous des orviétans

et emprunte à l'allemand son emphatique *Der du dich*

Et toi son cou qui pour la fête tu te pares.

Puis il pourchasse les vocables dans les fourrés obscurs des poèmes médiévaux, dans les bestiaires et les lapidaires :

Les papemors dans l'air violet
Vont, et blonds, et blancs comme du lait
Blonde suis, blanche comme du lait
En gone de velours violet

Les diaspes et les caldonies
Dardent sur mes tresses infinies,
Mes pers yeux, mirances infinies,
Fanent diaspes et caldonies.

(*Mélusine.*)

Le satanisme et le jargon métaphysique tiennent encore la plus notable place dans les *Cantilènes*. Mais déjà M. Jean Moréas y apparaît curieux de folk-lore; la chanson populaire et la légende lui deviennent des thèmes favoris et, dans ses ballades grecques ou allemandes ou anglo-saxonnes, voire françaises, il substitue volontiers l'assonance à la rime, sans aller jusqu'au vers libre.

Mais voici le *Pèlerin Passionné*, qui clôt la première période de cette vie littéraire, et où le poète roman fait bon ménage avec le poète symboliste, en attendant que se dégage le poète simplement fran-

çais des derniers jours. Les rythmes ici sont infiniment variés, empruntés à la lyrique du moyen âge ou créés par M. Jean Moréas. Ce n'est guère le lieu de décider s'il a des droits exclusifs à la paternité du vers libre; d'autres poètes, à la même époque, à côté et autour de lui, en usaient, et, sans remonter à de plus anciens ancêtres, il suffit apparemment de rappeler que les *Illuminations* de Rimbaud furent publiées cinq ans auparavant, 'en 1886.

Le vers libre du *Pèlerin Passionné* n'a d'ailleurs rien de commun, sauf le nom, avec les rythmes amorphes qui lui ont succédé et dont la typographie seule indique la douteuse existence : il est toujours terminé, à défaut de rime, par des assonances régulières et la déclamation en est certaine. Mais en somme il fut peu employé par le poète, qui préfère s'en tenir aux mètres qui n'excèdent point douze syllabes et qui ont été usités et éprouvés avant lui, depuis Adam de la Halle jusqu'à La Fontaine et Molière. Il semble bien aussi qne M. Jean Moréas fut très fier à l'époque d'avoir en grande cérémonie réinstauré l'apocope.

Le « Démon Concept » figure encore pour mémoire; mais de satanisme nulle trace, ni d'emprunts aux syntaxes étrangères. Par contre, le vocabulaire s'orne à l'excès de dépouilles pillées au moyen-âge et à la Renaissance, et c'est une langue disparate et composite comme le latin d'école, ingénieuse parfois, amusante à la manière d'un jeu pour la distraction de philologues amateurs :

Puis il me faut d'un son et très mignard et coint
    D'une cadence vive,
Telle de ce Jaufred que fine amour a point
Vanter tes crêpes crins couleur d'huile d'olive.

Vains exercices d'archaïsme éclectique qui prennent trop de place, au prix de lieder charmants, ou qui gâtent par leur voisinage inconvenant des poèmes en partie admirables, ainsi que cette *Elégie première* dont le début dissone si fâcheusement :

Ce ne fut, quand, des Pléïades, le déclin pluvieux
        Moleste le bois dénu.

Alors Zéphire éventait les jeux
Des Grâces; alors des linots tintait le sermon menu;
Et l'épice, alors, abondait et la rosée, soulas
Des jardins : lorsque ainsi tu parlas :

« J'ai vu fuir et passer le temps qui nous devance
Tel un cerf que jamais aucun chasseur ne joint;
J'ai vu nos fleurs d'hier, printemps plein d'inconstance,
Et l'hiver et l'été comme en un même point.

» O pauvre bien-aimé, tout cet augure double
S'est reflété dans moi, mieux qu'au clair d'un miroir;
Voici la trêve, et si quelque chose me trouble
C'est la pitié que j'ai de ton vain désespoir.

» Laissons au cœur moins docte oser encor prétendre,
Et d'un vueil à cela mettre la vanité,
Car ne le sais-tu pas! et que saurons-nous prendre
A cette ombre dissoute avant d'avoir été. »

Les œuvres qui suivirent : *Œnone au clair visage*, les *Sylves* et *Eriphyle*, abondent en passages aussi purement beaux que celui-là,, d'une mélancolie grave et tendue. Il en faut oublier le fatras roman pour ne retenir que les harmonieux alexandrins d'Œnone, la *Plainte d'Hyagnys* et l'admirable *Epitaphe de Paul Verlaine*, d'une si touchante et si noble humanité :

Et qu'importent à mes vers ta vie et tes alarmes!
Qu'importe le trépas! Apollon est guerrier :
Je ne répandrai pas de misérables larmes,
Poète, sur ta tombe où fleurit le laurier.

La forêt tour à tour se pare et se dépouille;
Après le beau printemps, on voit l'hiver venir;

Et de la Parque aussi la fatale quenouille
Allonge un fil mêlé de peine et de plaisir.

Comme une eau, qui tombant d'une montagne haute
De rocher en rocher se brise à l'infini,
Ainsi le cœur humain est brisé quand la faute
L'a roulé sur lui-même et l'a de Dieu banni.

Mais le chantre divin tombe et se précipite
Jusques au plus bas lieu pour gagner les sommets :
Aux noces de Cadmus les Grâces l'ont prescrite
La règle que ton cœur ne transgressa jamais.

Certains vers d'*Eriphyle* atteignent à une douceur racinienne, et on s'étonne que le poète qui les a chantés s'attarde à célébrer le los de troubadours et de trouvères, capables seulement de monotones galanteries lyriques, et à les mettre au même rang que le vieil Hésiode ou Dante Alighieri. Le dieu est captif encore des broussailles et des lianes; mais sa face resplendit déjà à travers les ronces qui la déshonorent; les derniers liens où il s'était empêtré comme à plaisir vont se rompre sous l'effort de son long travail et M. Jean Moréas apparaîtra enfin dans les *Stances* tel qu'il se proclamait autrefois avec quelque méprise prématurée: un très parfait poète.

C'est à dessein que j'écris ce mot « parfait » et non un autre : cependant le poète qui n'abhorre pas une sorte d'enjouement sévère nous avertit qu'entre les roses il n'est point donné à tous de dire laquelle est parfaite et que la perfection est chose plus célée. Il est plus ardu en effet de discerner et de faire discerner l'exquise et délicate beauté d'un poème que de dénoncer des tares visibles au moins subtil.

Une harmonie égale et continue anime les plus récentes strophes de M. Jean Moréas, soit qu'elles se composent d'alexandrins seuls, soit qu'un vers

plus court s'y entrelace comme dans les *Stances à Du Peyrier*. La langue fluide et pure ainsi que les sources olympiennes sinue et s'assouplit au gré de la pensée diverse, et le parfum frais des eaux courantes, sous les arbres et les herbes agrestes, émane de cette poésie que ne souille aucune onde mauvaise.

Bien qu'aucune lâche grimace n'altère l'eurythmie, la beauté des Stances n'est point immobile ni figée; une tristesse secrète la rend poignante et douloureuse, à peine trahie en quelques mots :

> . . . . . dans mon esprit je conserve un secret
> Qui remplissait d'effroi l'humaine nonchalance.

Nulle plainte : dans la peine et dans la joie brève que donne la contemplation de la beauté ou de la force ou de la grâce, le poète se résigne au « juste Destin »; sa douleur est à lui seul; il n'en fait pas montre et ne veut pas apitoyer la plèbe; le temps venu, il s'enfoncera silencieusement dans la grande nuit :

> Quand je viendrai m'asseoir dans le vent, dans la pluie
> Au bout du rocher solitaire;
> Que je n'entendrai plus, en t'écartant, le bruit
> Que fait mon cœur sur cette terre;
> Ne te contente pas, Océan, de jeter
> Sur mon visage un peu d'écume :
> D'un coup de lame alors il te faut m'emporter
> Pour dormir dans ton amertume.

Sa sympathie va moins à la force naturelle qu'à l'énergie acquise et volontaire, et plus que les chênes vigoureux aux branches librement épanouies, il aime les marronniers de Paris,

> Arbres fiers que nourrit un avare terrain.

Il sait que les joies se feront plus sombres à mesure qu'il avance dans la vie et qu'au moment où son

génie grandit, il est plus abandonné sur les routes désertes qu'aux heures de tumulte. Le ciel d'Athènes et le ciel de Paris, qu'il révère presque aussi pieusement que l'azur natal, les roses et les lys, la certitude d'avoir créé enfin une œuvre qui ne s'abolira pas le consolent, un temps, de sa détresse ; et la lyre, même dans les thrênes et les nénies est l'unique pacificatrice :

Vois-tu pas l'alcyon qui calme de sa plainte
Les vagues de la mer.

Il s'aventure même à sourire ; car l'homme ne songe pas toujours à sa douleur, et s'il veut, il la transmue même en un âcre plaisir :

Je trouve dans ma cendre un goût de miel suave.

Mais la rémission est courte et l'accent de mélodieuse tristesse domine jusqu'à éclater presque en sarcasmes :

Que ce soit dans la ville auprès des flots amers,
Au fond de sa forêt ou sur les monts sinistres,
Va, pars et meurs tout seul en récitant des vers :
Ce sont troupeaux encor les cygnes du Caÿstre.

M. Jean Moréas fut trop sévère pour les poètes de son temps : parmi les cygnes, quelques oies se fourvoyèrent qui goûteront mal son œuvre. Mais d'autres se feront honneur et joie de reconnaître en lui le pair des plus excellents d'autrefois et d'aujourd'hui ; ils voudraient que la gloire ne fût point le soleil des morts et qu'elle allât à celui qui ne la désire plus, si le meilleur salaire d'un bon poète n'est pas surtout d'avoir chanté, selon son rythme, la grandeur et la misère de vivre.

PIERRE QUILLARD.

FRAGONARD

DE LA POMPADOUR A LA DU BARRY

—

Fragonard se réinstallait à Paris au moment même où la marquise, « l'heureuse grisette, » entamait avec ses ennemis et la mort cette belle et dernière lutte où elle devait déployer, en une si prodigieuse activité, toutes les ressources de ses dons naturels et de son esprit.

Cela est douloureux et tragique. L'anémie tue cette femme. Cependant, superbe de courage, elle mène sa « vie terrible », cette vie à laquelle elle sent si bien que ses « petits poumons » ne résisteront pas. Il y a déjà des années, elle écrivait à son frère, alors à Rome, à son « cher bonhomme » : — «... on vous mandera de Paris que je crache le sang; cela est aussy vray que toutes les fois qu'on l'a dit ». Elle a la mine « sucrée et malsaine » que note d'Argenson; « elle ne met plus de rouge comme à son ordinaire, ce qui indique la réforme », écrit brutalement Barbier. Ne sachant plus que faire, elle court de Quesnay à l'empirique Renard; on la peut croire, à juste titre, désespérée, hors d'état de s'occuper de quoi que ce soit... Il n'en est rien. Avec une héroïque vaillance elle ne cesse de faire figure. Belle toujours, par quel miracle? sans que son haut front aux courbes pensives se soit ridé sous ses merveilleux cheveux châtain-clair, sans que l'éclat de ses grands yeux

se soit terni, sans que ses lèvres se soient fanées, elle reste « cette femme que chacun auroit voulu avoir pour maîtresse ». Et cependant, elle ne promène à Choisy, à Versailles, à Précy, à Sénart, à Bellevue, que l'ombre d'un corps de déesse. Le temps, bien peu d'années, est loin, bien loin, où, à cette chasse de Ménars, dans tout le rayonnement de sa jeune et fraîche beauté, elle se plaçait, en habit couleur de rose, vingt fois sur le passage du roi... son amant lui a échappé. Mais elle est restée toute-puissante, elle est toujours le maître.

Dans le grouillement de cette formidable cour de France, il faut chercher sa place au-dessus de Mesdames, ces vieilles filles « dodues et massives qui ressemblent en laid à leur père » ; au-dessus du dauphin irrésolu et falot que tient cette Westphalienne dont on redoute tant le physique peu aimable et la parole dure; au-dessus de la reine, cette charmante petite vieille qui se confine dans la coterie de la douairière de Luynes et dont tout l'amusement est un morne cavagnole avec le président Hénault et Moncrif; il faut la chercher en haut, en pleine lumière, à côté, toujours auprès du roi. C'est là que se ruent les compétitions, les convoitises, que s'amoncellent les intrigues, que se décident les bonnes et les mauvaises choses : c'est là que règne la favorite, la dispensatrice. Il semble qu'elle ne soit pas jalouse. Entourée de la séduction de Mme de Choiseul, la « plus gracieuse, la plus aimable, la plus gentille petite créature qui soit sortie d'un œuf enchanté » ; de la grâce spirituelle de la maréchale de Mirepoix, qui aimait tant être des soupers des petits cabinets; de l'espièglerie folle de Mme d'Amblimont, que ses soudaines mé-

lancolies rendaient plus piquante encore et qui laissait tomber, avec une si jolie impertinence, les billets doux que le roi daignait lui glisser ; accueillant si bienveillamment l'éblouissement de Mme d'Esparbès qui portait radieusement, ce n'était pas la mode la honte d'être rousse et d'avoir les yeux bleus, qui, au petit couvert, épluchait les cerises du roi, de ses mains blanches tant vantées, pour les lui offrir trempées dans du sucre, et qui s'était si vite offerte avec elles, — comme elle s'était donnée à Choiseul pour son prestige, à Richelieu pour son esprit, à Monville pour sa belle jambe. — Entourée de ces enchanteresses, elle voudra aussi la chanoinesse de Remiremont, dont la voix brève et la méchanceté seront utiles en plus d'un cas, et ces tenants de sa fortune : Chauvelin, Rohan, Soubise et Beauveau. Ainsi, elle mène la France...

Elle ne tient plus le roi.

Comme elle ne peut espérer le reconquérir, dissimulant l'âpre et inimaginable douleur qu'elle en ressent, elle amusera quand même, elle donnera le change à ce terrible blasé qu'est Louis XV. Pour cela, elle aura du génie. Elle se fera musicienne, cantatrice, danseuse, avec une grâce, un enjouement, une subtilité, une souplesse admirables, — avec un étonnant et juste sentiment du Beau. Elle se révélera grande artiste. Elle sera Ragonde, Ismène, Almazis des pastorales de Moncrif, elle endossera la veste rose du travesti de Colin, elle sera Vénus, en mosaïque d'argent, des SURPRISES DE L'AMOUR ; un soir, à Bellevue, elle dépense cinquante mille écus pour que, la langoureuse sérénade des haut-bois d'Italie à peine évanouie dans le jour finissant, le rideau du théâtre fleuri se lève sur le décor du DEVIN DU VILLAGE, qu'elle illumine de son

sourire, avant que la féerie des étoiles et des fusées n'éclaire le souper.

Une autre fois, elle sera Dorine de TARTUFFE.

Au milieu de tout cela, nulle femme n'est plus attaquée qu'elle : chaque jour c'est un pamphlet, une morsure, — ou bien, à découvert, un coup droit; elle se défend sans relâche, elle chasse Orry et Machault, riposte à Maurepas et à d'Argenson, fait Choiseul et Bernis, — Bernis qui sera reconnaissant :

> Ainsi qu'Hébé la jeune Pompadour
> A deux jolis trous sur la joue.
> Deux trous charmants où le plaisir se joue.
> Qui furent faits par la main de l'Amour...

Elle écrit au pape, crée Sèvres, s'intéresse à Voltaire, à Crébillon, à Grimm, à La Tour, à Boucher, à Van Loo, à Coustou, à Pigalle, à Jélyotte, à Granval, à Molé...

Je sais bien que dans ce même Paris où Frago rentre, Dupleix meurt de misère tandis que Montcalm tombe là-bas et que les Indes et le Canada nous échappent; je sais notre marine anéantie, le dernier reflet de gloire jeté sur le pays par Maurice de Saxe, depuis longtemps effacé, le crédit public ruiné, nos paysans devenus « des aninaux farouches à face humaine »... Mais est-ce la faute de cette seule femme?

Et ce n'est pas tout cela que lui reproche la noblesse ameutée : elle reproche surtout à celle qui succède à Mmes de Mailly, de Vintimille, de Flavacourt et à la duchesse de Châteauroux, de n'être qu'une petite bourgeoise quelque peu frottée de finance.

C'est au moins singulier de la part de tels ennemis. Que sont-ils eux-mêmes ?... L'or est devenu

le seul maître, les traitants qui affament à la fois le peuple et l'Etat tiennent toute la nation; et ceux-là qui se prévalent de leurs aveux n'existent que par les vilains de la finance. La douairière de Chaulnes, apprenant le mariage de son fils avec la sœur de la Mosson, dira : « Mon fils, ce mariage est bon; il faut bien que vous preniez du fumier pour engraisser vos terres. » Et la présidente Lamoignon, la comtesse d'Entraygues, la comtesse de Saint-Simon, la marquise de Mirepoix seront les petites filles de Samuel Bernard; le banqueroutier Prondre aura pour belle-fille Mme de La Rochefoucauld et pour gendre M. de Clermont-Tonnerre, maréchal de France. Ils sont rares les Fermiers généraux de qualité, comme Beaufort ou Lallemand de Macqueline. Qu'importe! On ne saura plus que Dodun et Durand de Mézy étaient laquais, que les Pâris descendaient d'un cabaretier, que Boutin avait été garçon d'écurie, Adine marchand de vin, que Crozat était né d'un cocher et de la fille d'un bedeau et que Bragouze avait été garçon barbier..,

Tout cela est oublié : il n'y a pas de salut en dehors des Fermiers, des receveurs généraux, des banquiers de la cour et des gardes du Trésor royal. Ce ne sont plus ces serviteurs inquiets, quelque peu honteux de leurs bénéfices considérables et de leurs grands biens. Non. Diderot le constate :

« Les premiers richards s'entendaient mieux que leurs successeurs. Ils n'avaient garde de faire parade de leurs énormes fortunes. Ils mouraient et leurs enfants trouvaient des tonnes d'or. Bonnier est un des premiers qui ait étalé tout le faste de l'opulence; et je trouve à cela plus de maladresse encore que d'impudence. »

Eux seuls sont les maîtres. Pour fêter la conva-

lescence du roi et la naissance du duc de Berry, ils doteront douze cents filles pauvres de Paris, et six cents filles de campagne. Ah! ces mariages qu'ils font, comme ils les amusent! Ils ont avidement recueilli la dernière et ténue parcelle du superbe droit ancestral de l'alleu; ils le prisent particulièrement, dans tout ce qu'il comporte d'aimable et de souveraine protection pimentée des franchises libertines qu'ils s'accordent volontiers; ce sont, au naturel, vivantes et parfumées de vie, les pastorales de la Comédie et de l'Opéra; voici, dans le vent frais du bal improvisé, la timidité riante et claire de l'épousée, la niaiserie matoise de l'épouseur, la joie bruyante du chœur villageois, au milieu du régal et des remarques piquantes de l'assemblée, — Debucourt, avec son *Menuet de la Mariée* et sa *Noce au château*. Aussi, Dupleix de Bacquencourt marie-t-il, dans sa terre du Soissonnais, douze filles par an, donnant aux garçons à naître cent cinquante livres, et procède autrement: « cinq cents aux filles. A Passy, M. de la Popelinière il donne à chacune 300 liv. une fois paiés, les habillemens et se charge des frais de la noce. Le jour de leur mariage, elle sont attachées ensemble par des rubans. Les époux s'avancent ainsi vers l'église au son des instrumens qui les accompagnent. Après la célébration, les mariés reviennent dans le même ordre. Cette cérémonie est curieuse et mérite d'être vue. »

Ils ruissellent d'or et vivent au milieu d'un luxe qui fait pâlir celui du roi lui-même. Les soixante tyranneaux des Fermes achètent tout, surtout la noblesse; ce sont les achetés qui crient contre la favorite. L'autre France, celle d'où viendra le salut, celle de la robuste bourgeoisie, celle des gentilhommières provinciales d'où sortirent tant de soldats

intrépides et de magistrats intègres, celle des encyclopédistes et des philosophes, celle du peuple qui peine et souffre silencieusement, pleure ou se réjouit comme un enfant à quelque sentimentale nouvelle, cette France-là crie moins : elle se recueille pour le grand acte prochain.

Voltaire sera plus juste : morte enfin de tant d'art, de tant d'efforts et surtout de tant d'amour, celle qui lui joua l'Enfant Prodigue, lui arrachera cet aveu qu'il écrit à d'Alembert : « Dans le fond de son cœur elle était des nôtres : elle protégeait les Lettres autant qu'elle le pouvait : voilà un beau rêve de fini ! »

A ce moment deux puissances se partagent donc les artistes : Mme de Pompadour et les financiers.

Ce qui est resté indemne parmi les grands seigneurs est infime, — mais il y a toujours des irréductibles. Le monde des collectionneurs se renouvelle : le vieux Caylus avec son air madré de paysan, sa perruque carrée, ses bas de laine et son habit de drap, va disparaître, et avec lui un cycle dont sont M. de Julienne l'ami de Watteau, le notaire Gaignat et Courpry-Dupré, le greffier en chef des présentations au Parlement. Maintenant, c'est chez le prince de Condé, au Palais-Bourbon, qu'il faudra aller pour voir Murillo, Bril, Van Dyck, Breughel, Van Velde, Porbus, et le Titien ; c'est chez le duc de Choiseul-Praslin que sont les très beaux flamands ; c'est chez le comte de Vaudreuil, rue de la Chaise, qu'est la fleur de l'école française : *Vénus et l'Amour* de Watteau, le *Silence* de Greuze, la *Diane* de Van Loo, la *Sainte famille* de Poussin, et les Bouchers, et les Roberts, et pour faire exception, un Ruysdaël et des dessins de Raphaël. Chez le baron de Bésenval, voici Van Loo, Greuze,

Lépicié, Vernet; chez Brissac : le Titien, Téniers, Wouwerman, Ter Borch, Metzu, Van Ostade, Neefs, Rembrandt, Berghem; chez le duc de Luynes : Watteau, Rigaud, Chardin, Boucher. Ce sont-là des cabinets presque patrimoniaux.

Mais il y a surtout les autres, ceux des merveilleuses et nouvelles demeures des Turcarets.

Quelque mince que soit l'estime qu'on puisse avoir pour eux, il faut reconnaître qu'ils dépensaient l'argent magnifiquement. Des trésors d'art sont nés par eux. En dehors de tous les appétits et de tous les goûts, ils semblent avoir d'abord la plus royale des passions : la construction. Partout, dans les provinces où les villages se soudent en domaines immenses, dans la banlieue et dans la ville, s'élèvent des châteaux, des petites maisons, des hôtels qui sont décorés et meublés avec un raffinement et une somptuosité inouïs. Vanves à Le Bas de Montargis, Passy à Samuel Bernard, Plaisance à Duverney, Brunoy à Montmartel, Juvisy à d'Onzembray, Magnanville à Savalette, de Chevilly aux Thoinard de Jouy jusqu'à Cramayel et à la folie Saint-James, il est presque impossible de les énumérer, pas plus que les hôtels dont ils enrichissent Paris. De Wailly, Brongniard, Le Doux, Cellerier, Bellanger ne savent où donner la tête : c'est Bertin, rue des Capucines, les Senneville rue du Dragon, Gigault de Crisenoy rue Coquillère, les Boullongue rue du Bac, Thoinard quai Conty, — comme La Mosson et Samuel s'étaient logés place des Victoires, Crozat place Vendôme et rue de Richelieu, les Villemur rue Française, et, rue du Luxembourg, La Live, Desvieux, Hatte, Le Pelletier de Martinville... Et Beaujon et La Bouëxière, et Daugny... C'est le vertige.

Et quels intérieurs! Pourquoi donner des noms? Imaginez tout l'art du siècle dans ce qu'il a de plus achevé, qui transforme ces demeures en autant de musées d'un goût et d'une ordonnance inimaginables où, en dehors des plafonds et de la haute décoration, le dessin du moindre meuble est une étude achevée ; le marbre d'une table, une rareté extraordinaire; la ferrure d'une porte, un bijou de ciselure,—où une cheminée avec ses girandoles, ses lambris, ses stucs et son miroir est quelque chose comme un chef-d'œuvre où il entre pour vingt-cinq mille livres de bronze et pour soixante mille livres de glaces.

Dans ces « édens », au milieu des statues, des porcelaines rares, à côté des pierres gravées, des bustes et des vases antiques, Fonspertuis accroche la *Noce de village* de Téniers; Gallard de Gagny l'*Hercule et Omphale* de Lemoyne; Gaignat le *Richardot* de Van Dyck et la *Kermesse* de Téniers ; La Popelinière : La Tour, Van Loo, Vernet, Boucher; le grand Bouret, — qui avait dans sa chambre à coucher un marbre, *Vénus sortant des eaux*, pour lequel Mme de Préaudeau avait posé, la belle Mme de Préaudeau qui, comme la maréchale de Luxembourg, ne connaissait que trois vertus : vertuchou, vertubleu, vertugadin, et se défendait si gentiment de s'être montrée nue au statuaire : « Je ne lui ai fait voir que ma jambe d'abord; puis je l'ai recouverte... et ainsi pour tout le reste. » — Bouret possédait Poussin, Lemoyne, Restout, Desportes... Et tant d'autres, comme le baron de Saint-Julien , comme Jean-Joseph de la Borde, comme Tronchin, trésorier du Marc d'or, comme La Reynière, comme fatalement Wattelet, comme Randon de Boisset, l'ami de Boucher et de Greuze,

dont le cabinet se vend, en 1777, 906.994 livres (1); comme Blondel de Gagny, dont la collection fait en 1776, 405.742 livres; comme enfin La Live de Jully, le fils du financier, qui possède des choses inappréciables (2).

Chez tous, trône le portrait du maître :

« Les appartemens de nos gens de qualité sont, à l'ordinaire, remplis aujourd'hui de figures de trépassés. Il n'y a que les financiers à Paris et une sorte d'hommes qu'on appelle Fermiers généraux, qui sont, là-dessus, d'une grande modestie. C'est toujours à eux que commence l'histoire des tableaux de famille. On dirait que leurs ancêtres n'avaient point de visage. Il est toujours question de celui du fils et jamais de celui du père (3).. »

Rigaud, Largillière, Watteau, Boucher, Raoux, La Tour, la Rosalba, Nattier, Tocqué, Chardin, Peyronneau, Aved, Drouais, Roslin, Mme Vigée Le Brun les ont, tour à tour, fait poser, de Ferrand et de Legendre de-Luçay à Livry et à Beaujon, en passant par Mme de la Bouëxière gracieusement « manchonnée » à sa fenêtre, par Mme de Roissy en Pomone, par Mme Durey en Aurore et par Mme de la Reynière en Vénus.

(1) Il possédait, de Rembrandt, les deux *Philosophes* du Louvre, qui figurent dans sa vente pour 10.900 livres.

(2) Voici quelques prix de sa vente (1770, Pierre Rémy, expert): Rubens, la *Femme en blanc*, 200 liv., Van Dyck, portrait de Snyders, 12070 liv., Rembrandt, *Portrait de femme*, 1850 liv. 15 s.; Téniers, *Fête Flamande*, 6.800 liv. 19 s.; Van Velde, *Marine*, 3.100 liv.; Simon Vouet, *Vierge*, 218 liv.: Poussin, *Bacchanale*, 3500 liv.; Claude Lorrain, *Paysage*, 4500 l. Nicolas Coypel, *Vierge*, 42 liv.; Largillière, son portrait, 130 liv.; Boucher, *la Naissance de Vénus* et la *Mort d'Adonis*, 1021 liv.; Chardin, l'*Education* et le *Jeune dessinateur*, 720 liv.; Greuze, son portrait, 300 liv.; l'*Aveugle assis trompé par sa femme*, 2300 liv. le *Père de famille*, 4750 liv. Enfin un n° tout à fait piquant et qui semble ne pas avoir eu un grand succès : M. le duc d'Orléans, *Dibutade dessinant le portrait de son amant*, 120 liv. 1 s. Qui a bien pu mettre ce sou-là ?

(3) L'ESPION CHINOIS.

Au reste, ils s'emploient de toutes façons pour acquérir quelque vernis de connaisseur. Ils fréquentent et attirent chez eux les artistes; c'est Joseph Vernet et La Borde, Hubert-Robert et Boutin. De même que Mme Geoffrin leur consacre ses dîners du lundi, Boutin à Tivoli, sa folie fameuse, les reçoit, de fondation, le jeudi. Mme Vigée écrira : « Il fait les honneurs de chez lui avec une grâce parfaite. Il est plein de goût en matière d'art, et ses enfants tiennent de sa manière. » Elle a raison. Natoire mandera de Rome : « Nous avons icy un curieux des plus ardens, M. Boutin, fils du receveur général, qui nous dévore toutes nos curiosités et nos antiquités, et, par-dessus le marché, fanatique de musique. » Randon de Boisset explore la Hollande et la Flandre avec Boucher vieux et déjà malade : « On sait combien il mit d'intérêt, d'affection et de plaisir à former, dans M. du Boisset, les connoissances relatives à la peinture. » De même on va voir Bergeret de Grancourt emmener Fragonard à Rome. Avec son sens si fin et si sûr, la marquise leur avait donné l'exemple en faisant accompagner Vandières en Italie par Cochin le fils et Soufflot, avant que de lui donner la succession de Tournehem.

On le voit, ils ne négligeaient rien pour goûter et comprendre ces œuvres, dont ils emplissaient leurs résidences. C'est donc à ces gens-là qu'il fallait plaire avant tout. La réussite est à ce prix.

Or, si Fragonard revient d'Italie en pleine possession de sa palette, capable de toutes les virtuosités et prêt à mener à bien toutes les entreprises, il ne sait encore à quel genre il va se donner. Lentement, par petites gradations, il avait acquis la maîtrise, poussé par l'irrésistible désir de

peindre, — mais non de peindre résolument une unique chose, comme Ruysdaël la Nature, Chardin l'Intimité, Frans Hals la Vie. Et, visiblement, il ne sait que faire. Il regarde autour de lui. La production a peu changé : Boucher brosse toujours ses pastorales : « Quelles couleurs, quelle variété, quelle richesse d'objets et d'idées. Cet homme a tout, excepté la vérité; » Van Loo peint le roi ; Nattier l'infante ; le sage Vien *Zéphire et Flore* et une *Psyché ;* Deshays, le « premier peintre de la nation », un *saint Victor ;* Pierre, la *Décollation de saint Jean-Baptiste ;* Chardin refait son *Benedicite ;* Greuze, — « notre ami Greuze, a beaucoup travaillé », — fait le portrait du dauphin, de Mme Greuze en Vestale, « la poupine, blanche et droite comme le lys, vermeille comme la rose » qui gifflait si bien son mari, et le *Paralytique*, et le *Fermier incendié ;* Hallé son *Charivari d'enfants*, et Carle Van Loo, la *Magdeleine dans le désert.*

Le brave Bailly, garde des tableaux du roi, résume les deux triomphateurs de ce Salon :

Greuze sait, dans un goût nouveau
Saisir l'art de surprendre et le secret de plaire.
. . . .
Pierre, dont le génie en tous lieux est vanté
Marche d'un pas égal à l'Immortalité...

Daullé grave la *Baigneuse surprise* et dédie sa planche à « Madame la marquise de Pompadour, Dame du palais de la Reine » ; Fessard, le *Chant*, la *Tourterelle* et une étude de « M. Natoire » ; Moyreau, le Panini. Pour beaucoup de sculpteurs l'Apollon du Belvedère continue à ressembler à « un navet ratissé » et Bouchardon, Vassé et Lemoyne sévissent ; mais, il y a Coustou, Pigalle et Falconet. Jacques-Ange Gabriel, qui vient d'achever

l'Ecole Militaire, se multiplie dans les chantiers du Garde-Meuble, Antoine élève l'Hôtel les Monnaies, Gondoin l'Ecole de Médecine.

Fragonard retrouvait la production à peu près au même point où il l'avait laissée à son départ. C'est ce qu'exprimait la marquise de Puysieulx, écrivant à son mari, lieutenant général du Bas-Languedoc et resté dans sa province :

« Icy, la mort de Monseigneur (le duc de Bourgogne) a anéanti beaucoup de projets, il n'est plus question que de la beste du Gévaudan et du *Siège de Calais*. Aussi ay-je couru la ville avec la teste que vous savés. Je n'y ai rien trouvé de neuf. Quénot vend toujours l'eau des Sultanes de M. de Marolles, je n'ai pu trouver mon gazzelik que dans une échoppe de la rue Saint-Denis, et quand au Sallon permettés-moi de n'en pas parler, c'est toujours le mesme et je préfère les ventes du terre-plain Saint-Michel, il y a plus d'imprévu. »

Pour s'imposer à la Pompadour, aux opulents Fermiers, parvenir enfin au grand public, il fallait exposer, se donner bravement en quintaine à Diderot, à Bachaumont, à Fréron et, après eux, à tous ces drôles fielleux et ignorants qui, malgré la police, faisaient vendre douze sols à la porte même du Louvre le CHINOIS AU SALON et la LETTRE DE M. RAPHAEL A M. JÉRÔME, SON AMI, RAPEUR DE TABAC ET RIBOTEUR. Le salut était à ce prix. Or, exposaient seuls les académiciens.

Frago prépara son morceau de réception.

Ici, il se trouvait en face d'une évolution sérieuse : l'Académie de Peinture et de Sculpture, rompant avec ses traditions, se faisait romaine — bien avant ce triste et ennuyeux David, qui n'a rien innové et n'a fait que développer un mouvement créé

avant lui. Cette préoccupation était la conséquence logique du retentissement qu'avaient en France les récentes découvertes d'Herculanum et de Pompéï. Charles des Brosses vient de publier ses Lettres sur l'état actuel de la ville d'Herculée, et c'est, ensuite, une exode générale vers Naples : le comte d'Orrery, Blainville, le duc de Penthièvre, l'abbé Gougenot, Cochin, Vandières, l'abbé Leblanc, MM. de Brancas, M. de Mairan... L'effet devait s'en faire sentir à l'école. Il semble que la voix de Winckelmann s'y fasse entendre. Vien, nouvellement promu professeur, insuffle à ses élèves toute son admiration pour la Rome antique ; Dandré-Bardon, grave, suffisant et médiocre, pontifie et vient à la rescousse avec ses lourds écrits ; Cochin conférencie et fait des lectures de l'*Iliade* traduite par Mme Dacier: la Bible est abandonnée et ne fournira plus exclusivement les sujets des concours. En 1762 on impose aux peintres la *Mort de Socratès* et la *Mort de Germanicus* aux sculpteurs. Indices pour Frago.

Aussi, laissant là les « Martyrs » accoutumés et les « Conversions » habituelles, il cherche de ce côté. On pouvait voir, à l'exposition de l'hôtel de Chimay, en 1888, un *Antiochus mourant d'amour pour Stratonice* qui date de cette époque. C'est une première idée pour l'Académie. Mais il abandonne ce sujet : il se tourne vers Iphigénie, dont il esquisse le *Sacrifice*, — qui ira chez Varanchan de Saint-Geniès ; mais, la fille d'Agamemnon ne le tente pas plus longtemps que le Syrien. Maintenant, c'est le Tasse, Armide, Renaud, les jardins enchantés. Il y a dans la collection Mühlbacher une large esquisse qui eût certes fourni une toile supérieure; tout est mouvement, et mouvement heureux dans

ce *Renaud;* la jolie figure de l'enchanteresse qui s'offre, le groupe si gracieux du héros et des femmes. Malheureusement, il abandonne aussi cette idée et il choisit définitivement la *Callirhoë* du poète Roy.

C'est la péripétie finale qu'il se propose de rendre : les deux amants, Callirhoë et Agénor s'offrant ensemble au grand-prêtre Corésus, qui aime secrètement Callirhoë.

. . . .

Agénor survient.

ENSEMBLE, *à* CORÉSUS.

Ton amour outragé demande mon supplice
C'est moy qu'il faut que l'on punisse.

CORÉSUS.

Ciel! en les immolant je ne puis les punir!

CALLIRHOÉ *et* AGÉNOR.

Frappe, voilà mon cœur; qui peut te retenir?

CORÉSUS.

Agénor, j'applaudis à l'ardeur qui t'anime
J honore ta vertu, tes vœux seront contens.

Il tire le fer sacré.

CALLIRHOÉ *à* CORÉSUS.

Je frémis, achève, il est temps.

CORÉSUS, *en les séparant.*

Arrêtez, c'est à moi de choisir la victime.

Il se frappe.

CALLIRHOÉ.

Vous mourrez.

CORÉSUS.

Je sauve vos jours.

Il les unit.

Souvenez-vous de Corésus!

Cela se déclamait sur une musique de Destouches, et le prudent et discret Fontenelle avait, au bas de la brochure, motivé son visa de la sorte : « J'ai lu, etc... et j'ai cru que le public en verroit l'impression avec plaisir. »

Quoi qu'il en soit, le peintre y avait vu un thème. L'idée plut fort, l'exécution en fut trouvée remarquable, — et le 30 mars 1765 Fragonard réunissait les suffrages unanimes de l'Académie. Le voilà agréé (1) : c'est la troisième classe. Chardin n'eut jamais que la seconde.

Ce *Corésus* n'a rien de tragique, et la peste d'Athènes, les dieux inassouvis, le grand-prêtre broyé entre son amour et la sentence à exécuter, tout cela est absent. Pas plus d'émotion que dans le poème de Roy; il y a là dedans de la machine. Mais ce parti-pris de faire clair qui se lisait déjà dans le *Jéroboam*, éclate ici, servi par une main sûre et un œil savant amoureux des blonds, des blancs chauds, des roses tendres, un œil qui a beaucoup vu, qui s'est fait une harmonie puissante, légère, diaphane, vaporeuse, et à qui le noir donnera des crises. C'est du théâtre, cette grande draperie rouge jetée sur les degrés; comme les ors du bassin et des franges devaient sonner dans leur premier éclat! Et que c'est amusant, cette frayeur manquée des assistants, celle du vieillard silhouetté entre la colonne et le cadre, pour habiter le vide au-dessus de l'enfant qui se réfugie dans le giron de sa mère, c'est amusant, tant c'est convenu sans être ridicule un instant. Le grand-prêtre, dans l'enveloppement de son manteau est énigmatique et galant, — et tous ces mensonges sont infiniment aisés. Seule Callirhoé évanouie est juste, avec ses roses pâles dans ses cheveux blonds et la beauté fière de sa poitrine de vierge, fleur adorable et double d'un corps que

(1) Le 27 mars, Marigny écrivait à Natoire : « M. Fragonard vient d'être reçu à l'Academie avec une unanimité et un applaudissement dont il y avoit peu d'exemple; on espère qu'il contribuera à consoler de la perte de M. Deshaies. »

le peintre a savamment étudié sous le tissu léger de la robe.

Le roi avait acheté le tableau en ordonnant qu'il fût reproduit par les Gobelins (1).

Fragonard avait accompagné son envoi de deux paysages qui plurent également à MM. de l'Académie (2). A la Saint-Louis suivante, il exposa le *Corésus* (3).

(1) MANUFACTURE DES GOBELINS.

Mémoire d'un tableau fait pour le service du Roy sous les ordres de M. le Marquis de Marigny, commandeur des ordres du Roy, par Fragonard, pour l'année 1765.

Ce tableau, de 12 pieds 6 pouces de largeur sur 9 pieds 6 pouces de hauteur, est destiné à être exécuté en tapisserie à la manufacture des Gobelins.

Le sujet représente *le grand prêtre Corésus qui se sacrifie pour sauver Callirhoé.* Estimé 2400 l.

Je soussigné, secrétaire perpétuel de l'Académie Royale de peinture et sculpture, certifie à M. le Marquis de Marigny, directeur et ordonnateur général de ses Bâtimens, en vertu du pouvoir qu'il m'a donné, que l'ouvrage mentionné au présent mémoire a été fait pour le service du Roy.

Cochin.

Paris, le 23 août 1767.

De l'ordre et en présence de M. le Marquis de Marigny, conseiller du Roy etc..., Nous, Ange-Jacques Gabriel, premier architecte du Roy, inspecteur général des Bâtimens de S. M., en vertu de la déclaration du Roy du 7 juin 1708, et en présence de MM. les Intendant et Contrôleur général des Bâtimens, Jardins, Arts et Manufactures, soussignés, avons fait la réception d'un tableau de 13 pieds 6 pouces, etc..., ledit tableau pour être exécuté en tapisserie à la Manufacture Royale des Gobelins, et peint par M. Fragonard, peintre du Roy pendant l'année 1765. Lequel tableau nous avons trouvé d'une belle composition et exécution.

Lesquels ouvrages de peintures, nous premier architecte, etc..., avons arrêté à la somme de 2.400 livres.

Gabriel, Billaudel, Soufflot.

Fait à Paris, le 10 septembre 1770.

(2) « J'allai à l'Assemblée de l'Académie Royale. M. Frago ou Fragonard y fut agréé avec applaudissements. Il avoit exposé aux yeux de la compagnie un très grand tableau d'histoire qui étoit très beau et plusieurs paysages très bien faits et bien coloriés, comme aussi des desseins de diverses manières qui avoient bien du mérite. » *Journal* de Wille.

(3) « Par M. FRAGONARD, *Agréé.*

176. Le grand-prêtre Corésus se sacrifie pour sauver Callirhoé. Ce tableau est au Roy et est destiné à être exécuté en tapisserie

Voici ce qu'en pense la critique. Ce bon Mariette d'abord.

Celui-là ne devinera pas plus Fragonard qu'il n'aura compris Chardin : c'est effrayant ce que cette perruque a écrit d'énormités dans son *Abécédario* : Je ne sais pas s'il a jamais pontifié avec plus de bonheur :

« Jamais il n'aura le pinceau de son maître Boucher : le tableau que Fragonard a présenté à l'Académie me le fait craindre ; il est agréablement composé, mais il paraît peint avec peine. L'ordonnance a généralement plu. J'y trouve en général ou faire qui vise à la manière de Bourdon. La timidité qui règne dans le caractère de cet artiste lui retient la main. Jamais content de ses productions, il efface et revient sur lui-même, ce qui est une méthode qui nuit au talent et qui peut faire tort à ce jeune peintre. J'en serais fâché, les efforts qu'il fait pour bien faire méritent un meilleur succès. »

Au tour de Bachaumout, maintenant, qui l'appelle « Fragonet ».

« On admire en général le tableau du nouvel auteur, M. Fragonet. L'ordonnance en est très belle. Il y a de grands effets de lumière dans cet ouvrage, mais on trouve mauvais que Corésus ne soit point

dans la manufacture royale des Gobelins. Il a 12 pieds 6 pouces de large sur 9 pieds 6 pouces de hauteur.

177. Un paysage.

Tableau de 22 pouces sur 18. Il appartient à M. Bergeret de Grancour.

178. Deux dessins : Vûes de la Ville d'Este à Tivoli.

Ils appartiennent à M. l'abbé de Saint-Non. »

(*Catalogue de l'exposition de 1765* « ordonnée suivant l'intention de Sa Majesté par M. le Marquis de Marigny, Conseiller du Roi en ses Conseils, Commandeur de ses Ordres, Lieutenant général des provinces de Beauce et Orléanois, Directeur et Ordonnateur général des Bâtimens du Roi, Jardins, Arts, Académies et Manufactures Royales, Gouverneur des Villes de Blois, Suèvres et Ménars, et Capitaine-Gouverneur du Château de Blois.

assez caractérisé, ni comme homme, ni comme grand-prêtre. »

Diderot, assez entortillé cette fois, conclut :

« Enfin, il y a les juges d'un goût sévère qui ont cru sentir, dans toute la composition je ne sais quoi de théâtral qui leur a déplu. Quoi qu'ils en disent, croyez que j'ai fait un beau rêve et Fragonard un beau tableau. Il a toute la magie, toute l'intelligence et toute la machine pittoresque. La partie idéale est sublime dans cet artiste, à qui il ne manque qu'une couleur plus vraie et une perfection technique que le temps et l'expérience peuvent seuls lui donner. »

De *l'Absence des Père et Mère mise à profit* qui accompagnait Corésus, — un tendron qui se laisse embrasser par un jouvenceau, — il dit : « Le sujet est joliment imaginé : il y a de l'effet et de la couleur. » Il ne s'aperçoit pas que des deux envois, la grande machine et la composition badine, c'est cette dernière qui renfermait l'essence du peintre, le germe de son génie. Mais Diderot devait se tromper lui aussi sur Frago, et bien, logiquement et à fond, naturellement.

Grimm, lui, est autrement dans le vrai :

« Nous n'avons qu'un Fragonard qui promette contre cette foule de Briard, Brenet, Lépicié, Arnaud, Taraval, qui certainement ne feront jamais rien. Je ne crois pas ce tableau de Fragonard sans mérite, tant s'en faut ! mais il faut attendre le salon prochain pour voir ce que cet artiste deviendra. »

Et il constate le battement qu'il y a une entre l'esthétique du sujet et le peu de conviction de la mise en œuvre.

Il fallait chercher à tirer autre mouture du *Corésus*. Cela devenait difficile : Mme de Pompadour

était morte, — il avait à peine eu le temps de l'esquisser, crayonnant à sa table tandis qu'un de ses deux nègres lui apporte un cahier de musique. Fragonard trouva pour l'obliger et lui faciliter les voies, son vieux maître qui était la providence des jeunes, l'homme supérieur qui se défiait si bien « de la charlatanerie des mots », et qui agissait. Justement, cette même année, malade et incapable de s'occuper de grands ouvrages, il a dû demander à Bergeret de Grancourt, le Receveur des finances, de lui prêter pour le salon *Angélique et Médor* et le *Jupiter transformé en Diane pour surprendre Callisto.* Bergeret, qui n'a rien à refuser au peintre dont il est enthousiaste, — il ne possède rien moins que quarante-trois tableaux de sa main, sans oublier son portrait qu'il a commandé à Roslin, — accueille avec empressement Fragonard que Boucher lui présente, première rencontre de ces deux hommes qui devaient, par la suite, entretenir un commerce d'amitié si curieux. Bergeret débute par commander à Frago un plafond pour son hôtel.

Il en expose le projet en 1767, *Groupe d'enfans dans un ciel*, avec une *Tête de vieillard*, qui appartenait à Baudoin (1). Cette fois, ce n'est pas un succès. Bachaumont trouve l'œuvre très légère et très aérienne; cependant, il ajoute :

« Pourquoi M. Fragonard, sur lequel on avait gardé de si grandes espérances au salon dernier, dont les talens s'étaient annoncés avec un fracas

(1) 137. Tableau ovale représentant des grouppes d'enfans dans le ciel.

Tiré du cabinet de M. Bergeret.

138 Une tête de Vieillard.

Tableau de forme ronde.

138. Plusieurs Desseins sur le même N°

Salon de 1767.

bien flatteur pour son amour-propre, s'est-il arrêté tout à coup ? Les délices de Capoue l'auraient-elles amolli? Encore, si ce réveil, pareil à celui de M. Doyen nous étonnait par un coup de tonnerre ! »

Le coup de tonnerre de Doyen c'était le *Miracle des Ardents*, qui est à Saint-Roch, et, à la vérité, pour lequel Paris se passionna. Au reste, ce même Salon devait marquer dans les fastes, Baudoin y avait envoyé le *Coucher de la Mariée*.

Il s'en faut, d'autre part, que Diderot s'écoute écrire!

« Monsieur Fragonard, quand on s'est fait un nom, il faut avoir un peu plus d'amour-propre. Quand, après une immense composition qui a excité la plus forte sensation, on ne présente au public qu'une tête, je vous demande à vous-même ce qu'elle doit être. »

Voilà pour le *Vieillard*. Quant au plafond de Bergeret :

« Cela est plat, jaunâtre d'une teinte égale et monotone, et peint cotonneux... Monsieur Fragonard, cela est diablement fade. Belle omelette, bien douillette, bien jaune et bien brûlée. »

On discutait Frago sur ce ton ; il était presque célèbre.

Aimant fort les jolies filles: il avait été introduit par Doyen dans les espaliers de l'Opéra et dans le « chauffoir » de la Comédie-Française. Le « fougueux » Doyen était alors au mieux avec la petite Huss, qui trompait Bertin, le Trésorier des parties casuelles, dont elle avait eu une poussinée d'enfants. Elle trompait Bertin avec lui, — quand cela ne lui arrivait pas avec Viélard, le jeune et séduisant maître des eaux de Passy. La demoiselle cumulait volontiers. Doyen était le guerluchon. Il est vrai que

Bertin n'était pas fort jaloux. Le policier Marais rapporte : « M. Bertin ne gêne pas trop ses maîtresses et elles ont été toutes dans l'usage de guerluchonner. » Il vient, au reste, d'offrir à la Guimard ses premiers meubles. Dans ce milieu-là, Frago avec son enjouement, sa verve, sa jeunesse, la facilité avec laquelle il portraiture acteurs, actrices et danseuses, Frago aura un succès fou. Il brossera tel sujet galant pour celui-ci, telle pastorale pour celle-là, et d'un pinceau de plus en plus alerte, joyeux et pressé, il répandra autour de lui combien de petites toiles spirituelles, piquantes et vives, qui illustreront les marges de ces deux années passées à courir d'une nymphe d'opéra à une princesse de comédie.

Est-ce qu'elles ne datent pas de cette époque, ces deux toiles de la collection Alphonse de Rothschild, cet *Acteur* à l'air si décidé, en collerette et en habit jaune, et cette *Jeune Femme blonde* décolletée dans son corsage gris-clair, qui sourit avec tant de charme et tient à la main le feuillet d'une partition ? Et la *Danseuse* en paniers blancs de la collection Saint-Pierre ? Et la *Dumesnil* en robe de soie blanche, une écharpe bleue sur l'épaule ?

Ce Salon de 1767 devait être le dernier Salon de Fragonard. Un curieux incident va mettre l'artiste dans sa vraie voie.

J'ai dit que le *Miracle* de Doyen avait eu un retentissement considérable : l'œuvre avait eu la bonne fortune de provoquer la discussion ; à un tel point que la ville était partagée en deux camps, d'un côté ceux qui traitaient l'élève de Carle Van Loo de fou furieux ; de l'autre, ceux qui l'acclamaient. Parmi ces derniers était le baron de Saint-Julien, le Receveur du clergé, qui, au lendemain de son mariage, fournissait aux mauvais plaisants cette re-

marque : « Mlle de la Tour du Pin a bien dit son oraison à Saint-Jullien... »

Le Receveur mande l'artiste auprès de lui. Mais il faut laisser la parole à Collé, qui, rencontrant le peintre peu de jours après l'aventure, la relate immédiatement dans son JOURNAL.

« Croiroit-on, me disoit Doyen, que peu de jours après l'exposition au Salon de mon tableau de Sainte Geneviève des Ardens, un homme de la Cour m'a envoyé chercher pour m'en commander un dans le genre que je vais vous dire? Ce seigneur étoit à sa petite maison avec sa maîtresse, lorsque je me présentai à lui pour savoir ce qu'il me voulait. Il m'accabla d'abord de politesses et d'éloges et finit par m'avouer qu'il se mouroit d'envie d'avoir, de ma façon, le tableau dont il alloit me tracer l'idée.

« Je désirerois, continua-t-il, que vous peignissiez Madame (en me montrant sa maîtresse), sur une escarpolette qu'un évêque mettrait en branle. Vous me placerez de façon, moi, que je sois à portée de voir les jambes de cette belle enfant et mieux même, si vous voulez égayer d'avantage votre tableau, etc. »

« J'avoue, me dit Doyen, que cette proposition à laquelle je n'aurois jamais du m'attendre, vu la nature du tableau d'où il partoit pour me la faire, me confondit et me pétrifia d'abord. Je me remis pourtant assez pour lui dire presque sur-le-champ : « Ah! Monsieur, il faut ajouter au fond de l'idée de votre tableau, en faisant voler en l'air les pantoufles de Madame, et que les Amours les retiennent. » — Mais, comme j'étois bien éloigné de vouloir traiter un pareil sujet, si opposé au genre dans lequel je travaille, j'ai adressé ce seigneur à

M. *Fagonat* qui l'a entrepris et qui fait actuellement cet ouvrage singulier. »

Doyen, en désignant son ami au baron de Saint-Jullien, ne se doutait pas qu'il allait décider de la carrière de Fragonard : les *Hazards heureux de l'Escarpolette,* voilà l'œuvre initiale dans l'œuvre du maître. Certes, elle n'est pas de cette facture grasse, tout à fait savoureuse et sans effort apparent, des toiles qui vont suivre, l'arrangement est quelque peu méticuleux, le détail y tient trop de place, le tableau semble être peint pour fournir un chef-d'œuvre au burin subtil de Nicolas de Launay ; il n'a pas jeté, comme il le fera plus tard, la figure principale au milieu des enharmonies, en faisant tout converger vers elle ; il a suivi docilement le programme, — très docilement. C'est appliqué, partant un peu froid, un peu dur, un peu sec... Mais, pour la première fois, voilà Fragonard.

Sans peine il s'est identifié avec le sujet scabreux et, sachant qu'il le rendrait possible par sa délicatesse, son tact, son élégance et son esprit, il s'y est donné avec amour, car cette difficulté il l'aime, c'est *sa* difficulté : elle est, pour tout autre, l'écueil inévitable, la lourde chute dans la basse grivoiserie, celle dont on ne se relève pas. Pour lui, c'est le triomphe. Regardez comme il a nimbé l'envolement rose des dessous de la capiteuse effrontée dans les frondaisons mourantes des arbres du parc, et dites-moi si vous connaissez quelque chose de plus aimable, de plus achevé, de plus charmant que les lignes qui silhouettent cette désirable petite personne, des plumes blanches du chapeau « à la bergère » à la petite pantoufle qui vole au nez de Cupidon?

Les hasards de l'escarpolette ne furent pas seu-

lement heureux pour M. de Saint-Jullien : le peintre dut en multiplier les répliques (1) et devint célèbre dans le monde des amateurs, au lendemain de sa toile. Grands seigneurs, Fermiers, banquiers de la cour, trésoriers des deniers royaux, tabellions opulents, c'est à qui aura quelque chose de sa main, surtout le sujet galant, l'épisode licencieux, l'objet de leur munificence folle, surpris indiscrètement et fixé, là, dans le petit cadre d'or, avec ce ragoût affriolant et nouveau du triomphateur, cette note fraîche qui excite leur libertinage.

Mais Fragonard abandonne vite ce soin à Baudoin et à Greuze. Il va plus haut ; il édifiera et laissera un autre œuvre.

Au milieu de l'Europe pourrie, qui se contamine de toutes parts, avec Pierre III et Catherine II, avec la cour du MIROIR DE LA SAXE GALANTE, avec la turpitude des Electeurs de Hanovre, avec le cynisme écœurant de Frédéric de Prusse, avec l'orgie de Mathilde de Danemark, avec les débauches furieuses de Ferdinand VI, les forfaits aphrodisiaques de Ferdinand de Naples, les hontes espagnoles et les sacrilèges et publiques amours de Portugal, au milieu de l'Europe pourrie, d'une terre toujours généreuse, le salut va venir. Partout dans la vieille France, lasse cependant des misères accumulées et sanglante des longues luttes, une germination superbe va éclore qui la régénérera et régénérera les peuples autour d'elle. Tandis que l'esprit d'examen ne laissera debout aucune des institutions séculaires, en Art des libérateurs vont naître aussi qui apporteront aux hommes une moisson

(1) Trois sont connues : celle du baron de Saint-Jullien passée en dernier lieu de chez M. de Morny chez Sir Richard Wallace; une *Escarpolette* figure dans la collection du baron Edmond de Rothschild, et une plus petite appartient à M. le duc de Polignac.

d'œuvres géniales, — moisson précieuse dont ils auront autant besoin que de liberté. A ce moment précis où Fragonard prend son essort, Montesquieu est mort, Voltaire est à Ferney, Diderot écrit de la Chevrette ou de Grand'Val à Mlle Vollant, qui a succédé à Mme de Puisieux, d'Alembert travaille l'Académie, Helvétius, qui a donné l'Esprit, se débat contre ses braconniers, Rousseau, après l'Emile, herborise chez lord Keith,... mais il faudra la douleur de la crise suprême pour qu'ils soient compris de tous. Maintenant, on est tout à Bernis, à « Babet la bouquetière », à Gresset qui vient d'abjurer et de tomber dans la bigoterie, à Dorat, au « voluptueux et coquet » Parny. Si « le Gentil Bernard, lieutenant général des Dragons », se paralyse lentement, le duc de Nivernais rime le Vigneron et le Roi, et les Écrevisses. Cependant, voilà qui est encore fade, et on lit plus, beaucoup plus, Sabatier de Castres, l'abbé Barrin, les Chansons joyeuses de Collé, les Quarts d'heures d'un joyeux solitaire que Vert-Vert, les Délices du cloître ou la Nonne éclairée que les Baisers, les Bijoux indiscrets que l'Encyclopédie. C'est la folie de l'érotisme. Charmants et fins, Eisen, Marillier, Saint-Aubin, Moreau vont la rendre capiteuse à force d'art ; ils seront bien supérieurs à ceux qu'ils interpréteront, poètes, dessinateurs et peintres. Avec eux, la débauche sera agréable et tentante. C'est le gendre de Boucher qui convient ici, et non Fragonard. L'aile de celui-ci est déjà trop puissante, sa qualité de peintre trop complète... Et à cette heure grave où l'enjouement du vieux Rameau s'est tu, où la grandeur biblique d'Haëndel s'épanouit, où la majesté de Bach s'éploie, où Pergolèse s'épuise en tendresses passionnées, où Gluck pleure et s'emporte, où Haydn écrit son quatuor

en *fa mineur*, à l'heure où dans Versailles, le petit Mozart, « Monseigneur Wolfgangus » baise les mains blanches de la Reine, à cette heure grave où monte vers le Dieu dispensateur du génie tant de cris sublimes, une voix va se mêler aux autres voix pour célébrer encore la Femme, l'éternelle chantée. Après Ruth, après Marie de Nazareth, après Iphigénie, évoquées par d'autres, ce poète prendra la galante qui passe, et, sur un mode nouveau, il pétrira ses grâces, sa jeunesse, la fleur de sa beauté et de son sang, dans des odelettes, des sirventes, des sonnets, des chants royaux qui feront son œuvre assez court, impérissable, — et le patrimoine de l'humanité plus riche d'un peu de joie immarcescible.

Dans aucun pays, dans aucune école, il n'aura son égal. Il est pourtant de magnifiques et puissants créateurs; mais pas un n'a été si grand, si large dans un si petit champ, si audacieusement et si témérairement heureux. Nul n'ira aussi loin en sachant rester un complet artiste digne de ce nom. Est-ce en Hollande? il ne faut rien leur demander en dehors de l'anecdote brutale de la taverne ou de la scène de marchandage en quelque maison froide, blottie derrière les ormes du canal; est-ce en Flandre? Une seule page de Rubens, superbe, mais qui donne uniquemeut la seule joie des lourdauds, — et Jordaëns qui n'a pas d'âme. Est-ce en Angleterre? Qui, d'Hogarth à Turner? Personne. Ce XVIIIme siècle anglais n'a rien à envier au nôtre. Il est même plus cynique, et grossier, et brutal à souhait : en bas la fange; en haut, le libertinage et la corruption, lord Sandwich, sir Francis Dashwood, Thomas Potter, fils de l'archevêque de Canterbury, meneurs du club de Medmenham, la mère

Needham, la parodie de l'Essai sur l'Homme de Pope, l'infâme livre de Wilkes, l'Essai sur la Femme...Hogarth, ce demi-Molière, le cloue au pilori; mais où est l'équivalent de Fragonard? Josuah Reynolds avec son goût, sa grâce et son harmonie? Thomas Gainsborough, si fin avec *Kitty Fisher*, *Mrs Siddons* et *the. Muff girl?* Non. Ils n'essayent même pas : ce ne sont que des peintres de profils, très loin de Van Dyck. Je ne parle pas de Romney, de Russel, de Hoppner ni de Oppie... L'Italie n'existe plus. Reste l'Espagne. Un seul nom l'emplit toute : Goya. Il faut chercher en dehors des cartons de Santa Barbara, des fresques réalistes, des *Caprices* de la *Tauromachie* et des *Malheurs de la Guerre*, la suite des petites toiles, la *Dispute à la Venta-Nueva*, la *Boutique du tripier*, les *Lavandières du Mançanarès*. Ce sont des historiettes. Greuze aussi fera de l'historiette... Fragonard reste unique.

Quel bonheur pour nous, que l'auteur des Mémoires secrets ait pu écrire :

« M. Fragonard, ce jeune artiste qui avait donné il y a quatre ans, les plus grandes espérances, dans le genre de l'Histoire, dont les talens s'étoient peu développés au salon dernier, ne figure d'aucune façon à celui-ci. On prétend que l'appas du gain l'a détourné de la belle carrière où il éto t entré, et qu'au lieu de travailler pour la gloire et la postérité, il se contente de briller aujourd'hui dans les boudoirs et les garde-robes... »

Certes! Fragonard est tout à ces petites maîtresses qui commencent à jouer vers la minuit, à souper à deux heures, à se donner à l'aurore pour ne s'endormir qu'épuisées, et ne se réveiller que plus appétissantes et plus enjouées sous leur rouge fac-

tice et l'éclat de leurs diamants. Cette vie, Freudenberg et Moreau le jeune l'ont contée délicieusement, du *Lever*, du *Bain* et de la *Promenade du matin*, — « une taille fine et déliée ne craint pas de se montrer en *caraqueau*, l'ombre d'une ample *calèche* rend plus piquants les attraits qui redoutent l'éclat du jour, une belle main s'arrondit sur une canne qui n'a pas d'autre usage... », — à la *Visite inattendue*, à *Oui ou Non*, à la *Petite loge*, au *Souper fin* et au *Coucher :*

> Les yeux chargés d'une douce langueur
> Zélis dans le sein d'un sommeil enchanteur
> Va prendre une beauté nouvelle.

Frago reprend ce thème ; toutefois, il le dépouille des « frivolités » qui cachent trop le nu, il l'élève jusqu'à lui, — et il se met aux ordres des grands traitants et des grands seigneurs.

Avant ces œuvres, il convient de noter ici celles antérieures, qui sont, sinon absolument d'une première manière, mais se ressentent d'un soin et d'une application qui ne laissent au pinceau toute sa verve et toute sa liberté.

Pour Mme de Pompadour convalescente, c'est la *Vision du Sculpteur* qui sera, avec l'ébauche de son portrait, ce qu'il aura fait pour la favorite : il faut classer cette *Vision* tarabiscotée et où sa fantaisie est mal à l'aise avec trop de convention, à côté du *Réveil de la Nature*, autre embroglio étouffant. Ah ! comme il est, ici, loin de son maître Boucher, et toute qualité de palette mise à part, comme il ne possède pas, comme lui, cette entente, de la décoration et de la mise en scène ! J'aurai plus d'une fois l'occasion de le remarquer. De cette même époque, où il finit jalousement ce qu'il fait, il faut mentionner ce *Chiffre d'Amour* de la collection

Wallace, où une sentimentale jeune fille grave sur le tronc lisse d'un arbre l'initiale de l'aimé. Ce sujet, éminemment « public », eut du succès et il dut le répliquer souvent ; il est question d'un *Chiffre d'Amour* beaucoup plus petit dans le CATALOGUE D'OBJETS CURIEUX *provenant du cabinet* de Mme Goman (Le Brun 1792).

Comme Saint-Jullien avait imaginé et commandé l'*Escarpolette*, le marquis de Véri lui fit faire le *Verrou :* la réussite ne fut pas moindre. Le mouvement, l'ardeur de l'enlacement près de ce lit ouvert, au milieu de cette chambre en désordre, ne sont pas cependant pour choquer tant le tact de l'auteur est grand. Le mérite n'est pas mince avec un tel sujet. Qui ne connaît la composition ? Qui n'a vu ce fougueux pressant cette jeune fille, défaillante dans une grâce si pleine d'un émoi charmant ? Hélas ! il en est de la gravure de Blot répétée à satiété sur les planches usées, accrochée aux devantures des revendeurs, des fripiers et des marchands de livres, comme de ces envolées des grands Italiens qu'assassinent, en fausset, les orgues chevrotantes des mendiants : l'œuvre polluée fatigue sous son travestissement misérable, — et, à la considérer ensuite, on ressent quelque peine.

Toutefois, M. de Véri en demandant cette toile à Fragonard, n'avait cédé au seul plaisir d'accrocher chez lui une page légère. En homme d'infiniment de goût, il possédait un cabinet fameux où il avait réuni nombre d'œuvres de Greuze, où la crise de sensibilité de la fin du XVIIIe se manifestait par la *Malédiction paternelle* et le *Fils puni*, et la perversité à l'aurore de la puberté, par cette *Cruche cassée* dont Mme Roland, encore Manon Phlipon, devait écrire : «... ses yeux ne sont pas trop ouverts,

sa bouche est encore demi-béante : elle cherche à se rendre compte du malheur, et ne sait si elle est coupable. » Il voulut avoir d'autres notes de Frago, qui lui donna l'*Adoration des Bergers* que Paillet l'expert, qualifie de « sublime », plus justement qu'on ne le peut penser et qu'il affirme devoir être vue « avec le même enthousiasme qu'il excitait chez son possesseur ». Toute autre chose, n'est-ce pas? Ainsi que cette *Visitation de la Vierge* qu'il peignit pour M. de Grammont, et qui passa chez Randon de Boisset et chez le prince de Conti. Puis, une *Sapho*, des paysages, des études, et enfin l'*Amour vainqueur* et l'*Amour-Folie*, des sujets qu'il va traiter à satiété, pour le prince de Conti et tant d'autres, deux médaillons où ce Cupidon, jamais rassasié et inlassable, polissonne au milieu des roses éternelles, une flèche ou une marotte à la main. Varanchan de Saint-Geniès voulut avoir un dessin du *Verrou*, et M. de la Reynière acheta le tableau à la vente du marquis.

M. de Saint-Julien, le marquis de Véri, Grimod de la Reynière... On le voit, le peintre de l'*Escarpolette* n'avait plus à intriguer. De chez Grimod, sa réputation devait rayonner fort loin, car ce seigneur de Clichy-la-Garenne, Fermier général et intendant des Postes, qui dépensait si magnifiquement soixante millions de livres, n'est seulement pas célèbre par sa femme, Mlle de Jarente, qui le trompait si bien et avec tant d'esprit, par son hôtel de la place Louis XV, que visite le comte du Nord, par sa manie de peindre les murs, par sa table à laquelle préside le grand Mérillon et où il convie les artistes (1), ni par son salon que tra-

(1) « Comme depuis peu nous avions reçu M. de la Reynière en qualité d'honoraire, il a trouvé bon et convenable de donner suc-

versent l'abbé Barthélemy et Boufflers, Mme d'Epinay, Mme de Riancourt, Mme de Genlis et Mme de Staël, où chantent Sacchini et Garat, Piccini et Richer : il collectionne avec passion, non exclusivement les Lemoyne, car à la vente de Randon de Boisset, il achète quatre mille deux cents livres la *Sultane appuyée sur une Ottomane*, qu'il accroche à côté du *Verrou*.

Après le comte de Merle qui a la *Jeune fille lisant une lettre*, M. de Boynes des *Vues* de Tivoli et de la Villa Pamphili; le duc de Chabot, le comte de Vaudreuil, Du Barry des paysages, voici Varanchan de St-Geniès, neveu de cette Varanchan qui tenait si fort au cœur de la dauphine qu'elle voulait vendre ses plus beaux diamants pour lui constituer une dot. Le roi, qui avait toujours montré beaucoup de sollicitude pour la famille, avait donné à ce neveu un bon pour la prochaine vacance à l'hôtel des Fermes; il fut compris, en 1763, dans la régie du tabac. C'était un amateur d'un goût très sûr et sa collection était justement célèbre. Il aimait surtout les œuvres de premier jet, très enlevées, où la pensée du peintre se lit plus facilement dans la fièvre de l'ébauche. Il avait choisi chez Boucher et Baudoin ce qu'il avait trouvé de plus chaud et de plus libre. Paillet, qu'il faut toujours citer, car c'est lui qui a fait toutes les ventes de ces inestimables cabinets, Paillet dit à propos de lui : « Si les tableaux soigneusement finis

cessivement à dîner à ceux qui ont voix et le droit d'élire. Je fus donc invité aujourd'hui et me rendis à son hôtel Le repas était magnifique. Plusieurs convives s'y trouvaient, entre autres, M. le maréchal de Stainville, le duc de Laval, le baron de Wormser, lieutenant général, M. l'abbé Barthélémy, garde des médailles du Roi. Après le repas et la visite des magnifiques appartemens, je revins avec Voiriot. » Wille, *Journal*.

plaisent plus vulgairement, il est une certaine classe d'amateurs qui jouissent suprêmement sur un seul croquis; ils recherchent l'âme et les pensées de l'homme de génie qu'ils savent voir et reconnaître. » Varanchan avait, dans son hôtel de la place Louis-le-Grand, en plus des bistres du *Verrou*, de l'*Armoire*, des *Jets d'eau*, du *Coucher des Ouvrières en modes*, d'un dessin très serré du *Corésus* et de plusieurs paysages, l'esquisse peinte du *Sacrifice d'Iphigénie*. Cela ne lui suffisant pas, il voulut une toile encore : le peintre lui brossa les *Baigneuses* (1).

Cette fois, l'influence de Boucher domine partout. Ici Frago a été embarrassé. Il n'a su se décider entre le pastiche franc et sa nature. C'est plus gras que son maître, mais c'est Boucher tout entier, Boucher se préoccupant de Rubens. Le feuillage est lourd ; il n'est ni de convention ni naturel ; toutefois, parmi les chairs, la croupe et le dos de la figure du premier plan sont bien à lui; mais, le reste est cerné et classiquement avivé de rouge ; les touches qui s'allument aux lèvres, aux narines, aux oreilles, aux fossettes des coudes, aux aisselles, aux hanches et à la pointe des seins, carminent et vermillonnent comme dans la *Diane sortant du bain*. Il se débat dans ces *Baigneuses*, comme dans ce petit panneau ovale, *l'Heure du berger*, assez dur et noir, où il y a beaucoup de Watteau. On ne transcrit pas Watteau.

Il ne répétera pas plus souvent ces *Baigneuses*,

(1) C'est le sujet classique qu'il répète à satiété : la *Baigneuse surprise* (collection Déglise). *Les Baigneuses* (collections Didier et Walferdin), *les Baigneuses surprises*, par deux hommes à demi cachés par une draperie (collection Sain), — et toutes celles que nous n'avons pas !

que le *Sacrifice de la Rose* » (1) avec toutes les gradations alambiquées et fades de la chute, marquées par la rose tombée près de la flamme de l'autel ou brûlant à la torche même de l'Amour. Cette rose-là traîne dans toutes les compositions galantes, et les psychologues dissertent, gravement, sur la place qu'elle occupe dans le tableau. C'est un symbole qu'ils prisent fort ; dans le *Verrou* elle est à terre. Ah ! cette rose d'amour, que de petits contes, que de petits poèmes, que de petites chansons, que de petits vers, que d'insupportables petits tableaux... quand ce n'est pas Fragonard qui les peint. Cela allait avec les « Songes » les « Prières », les « Offrandes » à l'Amour. Il fallait à l'artiste une foi bien robuste en ses moyens et en son imagination pour accepter de recommencer toujours, trouver un arrangement nouveau et renouveler ce thème que réclamaient les forcenés amateurs, amoureux de ces fadeurs. Frago y a excellé. Je veux dire que sur ces bouts rimés, mille fois proposés et mille fois remplis, il ne fut jamais banal. Qu'on ne s'y trompe pas, il faut du génie pour atteindre ce simple résultat. Il reste de lui ce *Vœu à l'Amour*, de la collection Walferdin, que la ténuité extrême, le flou et l'aérienne finesse font bien supérieur à son *Songe d'amour* dont l'allégorie embarrassée eût été autrement mise en place par Francois Boucher.

Le notaire Langlet-Dufresnoy possédait l'œuvre maîtresse de ce cycle, la *Fontaine d'amour* (2), une des perles de la collection Wallace. L'entente est

(1) Deux *Sacrifices de la Rose* la collection Walferdin, n°s 57 et 58, sont passés chez le comte de Ganay et chez Mme Vve Paillard, puis, il y a celui de la vente Denon.

(2) Une répétition figurait dans la collection Walferdin. Il y a encore la *Fontaine d'amour* de la vente Sain, une esquisse, — et une *Fontaine d'amour* appartenant à lady Holland.

superbe, cette fois. Sur des feuillages épais et un ciel lourd d'effluves, les corps jeunes des amants s'enlèvent, en un mouvement magnifique, vers la coupe de volupté que leur tendent des amours à la vasque de la fontaine. Elle, les cheveux dénoués, les yeux mi-clos, la gorge fière, le bras en arrière et très droit, dans une ligne curieusement trouvée, lui, plus oppressé et plus avide, l'œil fou. L'équilibre harmonique entre ces trois valeurs, les têtes des amours couchés au bas, les enfants qui tiennent la coupe, le buste et la jambe de la femme, est d'une virtuosité qu'il ne dépassera jamais, — et qu'il s'est plu, là, à épuiser jusqu'à la dernière vibration.

Cependant, ce triomphant poète de la femme ne semble l'avoir jamais mieux chantée que quand il la jette, sans voiles, en des ébauches enlevées, lumineuses, brillantes et chaudes, petites toiles qui semblent avoir été faites en se jouant et qui synthétisent tant d'art et d'observation. Là, dans le cadre étroit, elle règne seule, irradiante et maîtresse, par l'unique beauté des lignes élégantes et fortes de son corps, par la carnation de sa chair. Qui, avant La Caze, possédait la *Bacchante endormie?* S'imagine-t-on la fête de cette œuvre dans l'intimité d'un fastueux délicat ? La fièvre a été telle que le peintre a à peine pris le temps de meubler sa palette : la toile, grosse, est à peine couverte, la pâte s'est retirée, grivelant les frottis de petits points noirs... Et, entre la flamme claire du crépuscule et l'épais tapis d'or, son tambourin fleuri jeté à ses côtés, Frago l'a couchée, endormie, le buste et la tête doucement envahis d'ombre, les cheveux épars blondissant les coussins. Une impalpable gaze s'envole de ses doigts roses à son épaule. C'est

tout. Et c'est un rêve d'une volupté exquise, fraîcheur et grâce matutinales qui laissent aux yeux une griserie emperlée de murmures et bruissante de baisers discrets.

Sur le même mur du Louvre, à côté de la *Bacchante endormie*, resplendit le *Jugement de Pâris* d'Antoine Watteau ; et voilà bien, dans leur essence et dans leur nature, avec leurs caractères et leur éloquence, complètes et différentes, la femme de Watteau et la femme de Fragonard.

Le peintre peut moins facilement que le poète cacher le sentiment que lui inspire la Femme : il n'a pour complices, ni la broderie des mots, ni l'indéfini du cadre. Le resserrement, la rareté, la concision de ses moyens, aussi ces accords personnels qu'il distribue d'instinct, qui signent toutes ses toiles, qui sont l'essence même de sa peinture et qui, ingénument, s'établissent à mesure que l'œuvre surgit, sont autant de causes pour qu'il se trahisse volontiers, quels que soient les soins qu'il prenne. On sait, presque sûrement, s'il la respecte, s'il la subit, s'il la domine, s'il l'aime ou s'il la méprise : Jan Van Eyck, Memling, Rubens, Van Dyck, Jakob Jordaëns... Quel culte lui avait voué le vieux Rogier Van der Weyden ! Et comme elles le décèlent bien, absolu, prenant l'homme corps et âme, fait de possession et de rêve, ces superbes du triptyque d'Anvers... Je sais bien qu'il y a, aussi, le modèle copié servilement, sans autre pensée que la préoccupation de l'image, le modèle qui se dresse là, qui apporte toutes les surprises et toutes les réalisations : combien en ai-je croisé de « Donatrices », de « Vierges », de « Saintes-Barbes », au cours de mes promenades dans les petits villages flamands et brabançons...

La femme de Watteau est grande, haute, volontiers blonde : elle se dresse presque majestueuse dans sa grâce suprême, — avec toujours cette beauté particulière de la nuque et du cou, si bien faite, dans ses lignes longues, pour la collerette du manteau fameux. Jamais, à moins qu'il ne s'astreigne à noter le modèle ou à croquer un type de la rue, jamais il ne la fait déchoir du rang où il l'a placée. Dans l'*Embarquement pour Cythère*, tandis que les Amours s'envolent vers les montagnes bleues, c'est elle, qui, le pied encore à terre dans son soulier cambré, semble s'offrir toute, les mains croisées derrière le dos, dans ce délicieux mouvement d'épaules, — en même temps qu'on la sent retenue par une dignité supérieure où n'a rien à voir l'ordinaire pudeur, retenue par je ne sais quel mystérieux mépris, par je ne sais quelle « indifférence », dont on retrouve l'éloquente notation dans le regard de la femme de l'*Amour désarmé*, sous les paupières infléchies de sa *Diane au bain*. Watteau ne peut s'attacher à une figure de femme sans y mettre immédiatement cette noblesse-là, que ce soit la femme debout de la *Diseuse de Bonne Aventure*, celle des *Deux cousines*, son *Aventurière* ou la danseuse des *Festes Vénitiennes*, celle même de la *Danse Paysane* dont cependant il a essayé d'amoindrir le caractère, par peur du contre-sens, mais qu'immanquablement il crée encore noble et mélancolique... La femme de Watteau c'est la Vénus qu'avait La Caze, c'est la Vénus du portrait de M. de Julienne, qui ont toutes deux cette nuque altière et ces épaules orgueilleuses, c'est cette créature des maîtres de Fontainebleau, à la jambe longue et au front fait pour le croissant ou la couronne, cette créature où il y a juste assez de femme pour

humaniser la déesse, c'est la Diane que Jean Goujon sculpta pour Anet, — c'est aussi l'Artémis chasseresse de Belvédère... La femme de Frago est plus petite; son corps est fait pour le plaisir, non le plaisir banal et aguichant de Baudoin, mais pour ce plaisir particulier et rare, qui, à l'aube de la pleine jeunesse, ne va pas sans un peu d'indolence et de passivité.

La Caze possédait aussi la *Chemise enlevée* (1), cette autre ébauche claire, d'une telle sûreté, d'une tonalité si fragile, et dont le *Verre d'eau* semble être une contre-épreuve avec variantes, plus finie, plus truquée, à laquelle il donnera un pendant, le *Pot au lait*.

Autre « chemise enlevée » que ce *Lever* qui appartient au comte de Reilhac, deux jeunes filles sur un lit jouant avec des bichons, — jeu qui va prendre toute sa saveur dans la *Gimblette*. C'est la même étourdie qui agace ici le même bichon, soyeux et enrubanné, la même insoucieuse, — surtout très enfant. Mais qu'on ne s'y trompe pas, ces pages si libres sont franches, sans l'ombre de brutalité, et la bonne humeur juvénile qui règne, déborde si bien, que ce qu'il pourrait y avoir de choquant disparaît vite. Il n'y a pas ici l'arrière-goût des polissonneries de Greuze. Les Agnès « piquantes » de celui-là sont des petites perverses qui cachent sous leurs airs alanguis et candides toutes les roueries des coquettes achevées : Morphise, Tiercelin et Mimi devaient avoir de ces airs pour plaire si fort à Louis XV. Frago ne connaît pas ce piment. Ses rieuses le sont, dans l'acception la

(1) Il passa, à la vente Saint-Victor, une *Chemise enlevée*, aujourd'hui chez M. Récipon, et il y a dans la collection Vasset, un dessin à l'huile, sur papier, reproduisant de même sujet.

plus complète, mais la plus claire du mot. Avec elles il conte bien des choses ; et, comme pour le plaisir des yeux, il semble renouveler à chacune de ses anecdotes galantes sa facture magistrale et spirituelle, on lui pardonne tout.

Ce pinceau-là peut se faire plus grave et atteindre à la passion. Il se souviendra alors plus directement des grands Italiens, sa gamme ordinaire se renforcera, un reflet du Giorgione et du Titien la réchauffera, et nous aurons l'*Instant désiré :* couleur, dessin, enveloppement semblent égaler la frénésie de ces deux êtres qui s'embrassent sur ce lit, —et je ne sais s'il est chez les Vénitiens ou chez Allegri, un corps de femme plus magnifiquement modelé. Toutefois, il ne s'attarde pas. Il faut trop de lyrisme pour se maintenir dans cette voie, et il atteindra rarement cette altitude. Il est plus à l'aise quand il réunit dans un baiser ces deux têtes si jeunes, de la collection Déglise, *Baiser* accompagné de quels autres dans l'œuvre de Fragonard ! Le *Baiser de l'Amour*, le *Baiser de l'Amitié*, le *Baiser dangereux*, le *Baiser*, les *Baisers* des collections Pichon Devriès, Lazienski, Reiset... Il y a même les *Baisers maternels* que nous retrouverons, et enfin le *Baiser à la dérobée*, où, dans l'entrebâillement de la porte, le tout jeune amoureux pose ses lèvres sur la joue rose de l'aimée, tandis que, dans la pièce voisine, brode et cause tranquillement la mère inattentive. Et comme il est meublé, ce baiser-là !

Tous ces baisers, avec combien de modèles et de filles d'Opéra ne les a-t-il pas étudiés ! Sous ce rapport, l'atelier de Frago ne devait rien céder à celui de son maître Boucher, où le nombre des bonnes fortunes du peintre égalait tout juste le nombre des modèles qui y passaient. Cela nous a valu le

Début du Modèle; une exquise, spirituelle et légère étude, d'une incroyable fraîcheur de ton, où la curiosité de l'artiste ne va pas sans quelque libertinage, où flottent un esprit, une désinvolte, un piquant qui égalent la maîtrise et l'aisance du faire, œuvrette très grande que trop de mots alourdiraient et qui est très à sa place dans la si belle galerie de Mme Edouard André.

Le propre des rois de la seconde moitié du XVIIIe siècle, le propre des Fermiers, c'est d'avoir su conserver, au milieu du luxe effroyable dont ils se sont entourés, un goût et une entente artistique vraiment remarquables. De tels gens qui asservissaient tout et qui parlaient en maître partout et à tout le monde, eurent le tact, alors qu'ils ne se révélaient amateurs véritables et artistes, de n'imposer leurs idées aux architectes, aux sculpteurs et aux peintres. C'est pourquoi, de quelque pâte bise, et restée bise, que fussent certains, pas un hôtel, pas une petite maison, pas un château leur appartenant, qui ne soient à la fois de délicates et superbes demeures. Naturellement Fragonard, comme Trémolières, comme Parrocel, comme Natoire, comme Van Loo, comme Restout, comme Hubert Robert, Frago devait faire de la décoration. Certes, il n'aura jamais l'œil et l'entente que devaient y apporter Boucher; il est même tout à fait curieux que Tiepolo, qui l'a tant frappé au palais Labia et qu'il a tant étudié, ne lui ait pas mieux enseigné le secret : ses panneaux décoratifs, — à une seule exception près, — seront surtout des tableaux agrandis et non des peintures, harmoniques des surfaces à occuper. Voyez-les : les personnages, trop petits, disparaissent dans des cadres de verdures et dans des paysages trop finis et trop fins, dont il allonge démesurément les arbres.

En magicien qu'il est, il ne peut que donner à ces panneaux une haute saveur qui fait bien vite oublier que ce n'est pas cela qu'il fallait; mais ce sens nécessaire au décorateur, ce sens précis et très particulier, cet art des concordances qui en est la base, il l'ignore. Sa palette est tellement robuste et diverse, son enjouement, sa délicatesse et son esprit si parfaitement alertes, qu'on ne s'en aperçoit presque pas.

Au salon de 1767, Fragonard expose le projet du plafond qu'il exécute dans l'hôtel du Receveur général Bergeret.

On a vu comment les deux hommes furent mis en relations par Boucher : Bergeret, qui va tenir dans la vie de Frago une place si importante, demande à être présenté.

Pierre-Jacques-Onésyme Bergeret venait de recueillir la succession de Pierre-François Bergeret, Fermier général, secrétaire du grand sceau et comte de Négrepelisse, par « acquisition». La fortune d'Onésyme est immense : il est trésorier général de la généralité de Montauban, et, en outre de cette intarissable source et des beaux millions de l'hoirie, il a l'hôtel de la place des Victoires, la belle maison au coin de la rue du Temple et du boulevard (1), Cassan dans les roseaux de l'Oise, Négrepelisse en Quercy et enfin Nointel, le princier domaine de Turmenyès, avec ses bâtiments, son orangerie circulaire, les cent arpents de son parc

(1) Le boudoir de cette maison est aujourd'hui au South Kensington, à qui M. Récappé l'a vendu 500.000 francs. Fragonard en avait peint les panneaux et les dessus-de-fenêtres, Natoire le plafond et les dessus-de-portes; les figures des cheminées avaient été sculptées par Clodion, et Gouthières avait ciselé le bronze des guirlandes de houx.

aux gazons compartis à l'anglaise, aux cascades dont le grand jet dépasse de trente pieds celui de Saint-Cloud, dont la salle de verdure avec ses ormes en boules et ses portiques, ses jardins haut-plantés en bois, enfin son « Mississipi », éclusée d'eau de cent toises de long flanquée de terrasses et de charmilles, éclusée qui donne la vie à vingt fontaines, et qui arrache à Dargenville de dithyrambiques admirations, — Nointel qui vit Voisenon et Mlle Duronceray, Favart et le maréchal de Saxe, Nointel où s'allume la passion du vainqueur de Fontenoy pour la belle Julie... Le maître de tout cela ne pouvait décemment demeurer Bergeret tout court : il se trouve être vite Bergeret de Grancourt, et le neveu de d'Hozier lui compose un fort sortable écusson : *d'azur à un chevron d'or, accompagné en chef de deux étoiles d'or, en pointe d'un agneau de même* (Bergeret, petit berger) *surmonté d'une quinte feuile...* Le grand-père avait été un des Quarante pour un panégyrique du roi, évinçant du fauteuil, et Ménage et Louvois : le petit-fils figure sur la liste des « Honoraires Associez libres » de l'Académie royale de peinture et sculpture, entre La Live de Jully l'introducteur des ambassadeurs et le prince de Turenne, grand-chambellan de France. Le cordon de Saint-Louis, naturellement. On le voit, un gros homme important, très important, que son récent mariage avec la fille de Pâris de Montmartel, achève. Il dessine et gouache, aux moments d'inspiration, d'innocentes choses qu'il signe *B... t*, fréquente chez les marchands, se frotte le plus qu'il peut aux artistes, achète beaucoup... Mécène suffisant, rebondi et gourmand à qui choit l' « omelette » dont parle Diderot.

Le second des Roslin, Roslin d'Ivry, est mieux

partagé. Pour Hénonville (1) qu'il « améliore » en y dépensant deux cent mille livres, dont le meuble des Gobelins, sculpté en plein bois, est déjà célèbre, Fragonard peint la *Collation à la Fontaine* et le *Concert dans le Parc*. Il lui donnera aussi cette *Rêveuse* aux cheveux blonds, qui noie si parfaitement sa songerie dans l'ombre tiède de son grand chapeau de paille Mais, cela n'est plus du décor. C'est un des purs morceaux du maître, maintenant chez les Rothschild de Francfort.

Pour M. de Saint-Jullien, le possesseur de l'*Escarpolette*, il brosse le *Cheval fondu* et la *Main chaude*. Ici se manifeste cette maigreur, dont je parlais plus haut, et qui désorganise la grande composition qui est à la Banque de France. Cette *Fête de Saint-Cloud* où il y a deux tableaux : Arlequin et Colombine, qui bondissent dans l'éclaircie d'un fourré (celui-là est le meilleur), et le montreur de marionnettes, sous les charmilles. Malgré toute sa maîtrise, il ne parvient pas à les relier par ce grand diable de jet d'eau du fond, qui est d'une bien juste valeur, mais qui a ce défaut de ne remédier au nu et au vide absolu du milieu de la composition. Cela est tellement vrai que, pour composer cette *Fête*, il prit simplement deux de ses études très poussées, la *Parade* et les *Marionnettes* (collection Walferdin), dont il ne sut faire le « tout » qu'il se proposait.

Il imagina mieux pour Courtin de Saint-Vincent : les *Religions du Monde* (2), quatre panneaux représentant la *Religion Chrétienne*, la *Religion du*

(1) Vers 1771. Roslin payait pour cette demeure, pour cette simple mise en état pour une saison, au miroitier, 8000 liv.; à MM. de le Savonnerie, 9000 liv.; aux menuisiers 26.00 liv.'; 10.000 liv. au fondeur, 11.000. liv. à Buisffault, marchand d'étoffes.

(2) Ces panneaux ont disparu du château de Saint-Vincent. Le prince Rospigliosi, qui en avait hérité du duc de Cadore, dont la femme était une petite-nièce de Courtin, les a vendus, les trouvant par trop libres.

Grand Lama, la *Religion Musulmane* et la *Religion des Incas*. Le choix de ces sujets, pour le moins bizarre, passe pour avoir été indiqué par Voltaire. Quoiqu'il en soit, il a fourni à l'artiste une occasion de créer une arabesque tout à fait originale. Chez Watteau, parmi les fleurs en guirlandes, les attributs, les draperies et les amours qui voltigent, l'arabesque, en son élégance suprême, est fine, vaporeuse : les figures, peu nombreuses, se noient dans le lacis capricieux et les méandres, — telle, les *Jardins de Cythère*. Chez Boucher, elle est plus copieuse, elle se découpe, le plus souvent, en deux vues d'un arrangement et d'une perspective achevés, que cernent des rocailles, des feuillages, des vasques débordantes d'une réjouissante plénitude d'effet. Avec Fragonard, rien de cela : des figures d'abord et avant tout, superbes de brio et d'esprit ; mais, si importantes et si nombreuses qu'il n'y a plus place pour le jeu des spirales et les enroulements. Ce sont de minces consoles sur lesquelles il groupe sa scène animée et grouillante ; dessous, aux angles, il niche des hommes et des femmes symboliques et cela sera sommé de petits dômes, d'un panache de verdure. La *Religion chrétienne*, c'est le pape porté sur sa *sédia* par deux moines ; l'Asiatique, le grand Lama qui officie ; l'Africaine, un pacha sur un dromadaire devant des chrétiens qui s'enfuient, et la Religion du Nouveau-Monde, des sacrifices et des supplices. Et toujours, au-dessous, le corps de femme que l'on sait, pelotonné ou allongé, dans l'éloquence de ses attraits.

Avant que Fragonard ait eu le temps d'achever l'ébauche de son portrait, Mme de Pompadour devait mourir.

Celle qui avait tenu tant de place s'en était allée, rasant les hauts murs de la demeure royale, sans un ami, sans un curieux, portée par deux hommes sur une civière, couverte seulement d'un drap sous lequel elle était si nue « que la forme de la teste, des seins, du ventre et des jambes se dessinoit nettement » ; il y avait à peine quelques heures qu'elle n'était plus. La Mort n'habite le même château que le Roi : ces deux majestés ne peuvent être sous le même toit, — et c'est celle qui fait trembler l'autre qui se retire.

Le temps court qui s'écoule avant le définitif départ de Versailles, Louis XV le passe dans la fièvre, l'inquiétude et le trouble, fuyant ses familiers, s'enfermant chez lui. Le soir vient où le carrosse, qu'elle-même a choisi, l'emmène enfin. Averti de l'heure, le roi prend le bras de Champlost et se met au balcon de son cabinet. Tête nue sous l'ouragan d'hiver, longtemps il suit des yeux la voiture, secouée par les rafales, qui disparaît péniblement entre les arbres de l'avenue de la Cour. Quand elle n'est plus visible, il rentre : deux larmes roulent sur ses joues, et il murmure à celui qui l'a soutenu :

— Voilà les seuls devoirs que j'aie pu lui rendre.

Il y a loin de ce frisson, de ces deux larmes et de cette phrase au mot mélodramatique que les Goncourt ont ciselé...

Les destinées de l'art en France se ressentirent malheureusement de la disparition de Mme de Pompadour.

Il faut bien isoler ce profil de la marquise : il est excessivement intéressant. Nul plus qu'elle, et avec une divination plus remarquable, ne sut, de son propre mouvement, s'entourer, aller, parfois dans

leur condition médiocre, chercher les sûrs, les probes, les audacieux qui feront bonne besogne : Coypel, Hulst, Lépicié... C'est elle qui pensionne de simples ouvriers, elle qui crée, à Versailles, cette montre annuelle des produits de Sèvres, — n'a-t-elle pas eu la charmante et originale idée du parterre de roses, de lys et d'œillets en Vincennes, — elle qui force les courtisans furieux, mais souriants, à payer cinquante livre des « pots à oille » et deux louis de minuscules tasses à café... Elle a raison avec Marigny contre Voyer d'Argenson, et il ne faut oublier ni l'Ecole des Elèves protégés, ni la façon dont elle bouscule presque Louis XV pour lui faire prendre le titre de protecteur « direct » de l'Académie, ni toutes les réformes de détail qu'elle introduit dans les rapports des artistes avec la maison du roi : commandes, expositions, payements, qu'elle sut améliorer avec tant de tact et de justice pour la dignité des uns et l'équité de l'autre. Morte, l'effort patient et fructueux de ces petits laborieux qui étaient ses gens va être vite découragé, combattu et enfin annihilé par les mécontents exaspérés qui reviennent au pouvoir.

Marigny s'exilera dans sa terre de Ménars. Au lendemain des funérailles, il a dit : « Maintenant, les coups de chapeau seront pour moi ! » Et, peu empressé de recueillir des protestations d'amitié que son immense héritage lui attire et dont il apprécie la sincérité, indifférent, il laisse sans regrets la cour et Paris, — comme il a laissé M. de Choiseul entrer dans la chambre de l'agonisante, s'emparer du portefeuille de la marquise, le dissimuler sous son manteau rouge, et ne le rapporter que vide...

De loin, il tient bon quelque temps; mais on lui

fera bientôt refuser de l'argent par Terray, et ce sera la lutte misérable pour les gens doués, — et les œuvres libératrices de Paris et de Rome s'étioleront, certaines disparaîtront même. La réaction triomphante préparera les voies par où Vien et David mèneront les « jeunes talens ». Tout d'abord, c'est l'orgueilleux, important et médiocre J.-B.-M. Pierre, qui est nommé premier peintre du roi. Il succède à Van Loo, surtout pour donner des audiences, aller à la cour et ne pas manquer le lever du roi. Puis, c'est Vien, ah, celui-là! qui est nommé directeur des Elèves protégés, car on force la main à Marigny; c'est le commencement de la révolution qui va étouffer pour un si long temps le génie clair, primesautier et profond de notre race, c'est le bouleversement qui va nous infliger les Ménageot, les Vincent, les Regnault, les Peyron, les Suvée, tous ces solennels et ennuyeux barbouilleurs dont le gueux que fut David sera l'expression complète, — David à qui on ne peut même pas attribuer l'initiative du mouvement : le *Bélisaire demandant l'aumône* vient après l'*Alcibiade recevant les leçons de Socrate* de Vincent. Winckelmann trouvant à Mengs beaucoup plus de génie qu'à Raphaël, au Titien et au Corrège réunis, Mengs venant d'Allemagne pour apprendre aux Romains à goûter l'antique, les Romains en étant à Pompeo Battoni que trois papes et deux empereurs se disputent, on se demande jusqu'où on serait allé chez nous, si nous n'avions eu ces deux forces, Fragonard et Greuze, pour résister.

Une petite main de femme se substitue à une autre petite main de femme, et voilà un demi-siècle d'errements, de faux goût, d'attente. Seuls, les amuseurs qui griffonnent en marge seront prodi-

gieux d'esprit, de grâce, d'élégance, d'infinie délicatesse.

Comme il en avait abandonné la jouissance à Sophie de Noailles pour l'avoir si bien servi auprès de Mme de Mailly, de Mme de Vintimille et de Mme de Châteauroux, le roi venait de donner Louveciennes à Mme du Barry. Cette fois le cadeau n'était pas autrement superbe : deux cents toises de terrain sur trente de large ; au bas, la machine qui brise le tympan; pour habitation, une maison délabrée, une maison d'inventeur dont les lambris tombent, les escaliers branlent, les perrons s'effondrent, une maison pleine encore des bruits de l'effroyable agonie du jeune prince de Lamballe; à fleur de terre, de grosses conduites d'eau qui gênent singulièrement le maître jardinier, — tous ces inconvénients et toutes ces mélancolies. Mais une admirable vue que la reine aimait fort et qu'elle allait admirer dans ses lentes promenades, sous la « petite tente de Mme de Toulouse ». Le premier soin de la favorite fut de réparer le corps de logis, puis de faire élever un belvédère où elle pût enfin recevoir et donner à souper. Elle confia la construction de ce pavillon à Le Doux. Si on lui eût dit qu'en cela elle se montrait borominienne, on l'eût, probablement, fort étonnée. Elle ne savait, au juste, de quelle école était Le Doux ; mais, elle le fit académicien (1). Ce pavillon, — un rez-de-chaussée surmonté d'une

(1) « 8 novembre 1773. — Le sieur Le Doux, jeune architecte, connu par plusieurs ouvrages qui annoncent du goût, de la noblesse, de l'imagination, mais auquel il manque quelquefois de la sagesse, vient d'être élu membre de l'Académie d'Architecture, au préjudice de beaucoup de ses anciens. M. le Contrôleur général a déclaré à MM. de l'Académie que madame Du Barry et lui désiroient qu'on donnât la place vacante par le décès du sieur Charpentier, au sieur Le Doux. C'est cet artiste qui a construit le nouveau pavillon de Luciennes. » *Mémoires secrets*.

terrasse à l'italienne, — n'avait qu'un grand salon carré, un autre salon plus petit en cul-de-four, un réchauffoir et un vestibule servant de salle à manger.

Ah! ce vestibule... L'aquarelle de Moreau est au Louvre, et c'est une prestigieuse vision, ce grand couvert chez la maîtresse, cette apothéose si près de la mort et de l'aube rouge des temps nouveaux. Ils sont tous là, dans le marbre gris et les bronzes des chapiteaux, sous le feu des torchères de Pajou et des regards d'envie des invités des petites loges, dans le flot des courtisans en habits brodés, des Suisses en uniforme qui font le service, des valets empressés qui guettent un signe ou une impatience, ils sont tous là les acteurs du drame, depuis le fidèle Morin, depuis le nègre Zamor, depuis Salanave qui triomphe dans ce plat monté qu'on admire, et qui fera rouler dans le panier de Samson l'adorable tête qui rayonne sous ces cheveux d'or qu'avait aussi Marie de Rohan, autre amoureuse, — ils sont tous là, jusqu'au maître ennuyé et las, dont la pensée absente flotte, incertaine, très loin de ce gala. Dans les frises, parmi les cœurs qui flambent dans les myrtes tressés, les lys de France et les deux roses de Jeanne Vaubernier s'accolent. Ce rêve à côté de cette tristesse. Le vague souvenir, si loin qu'il semble être mensonge, les dames de Sainte-Aure, le petit magasin de modes de Labille, le Roué, — et ce fils de France qui enlise son esprit... Ah! ce souper de la *dernière* maîtresse. Peut-être les revoit-il toutes, les autres, et celles que lui permettait Fleury et auxquelles il donnait quatre flambeaux d'argent, et les sœurs de Nesles, Mailly aux yeux noirs, qui se couchait coiffée et avec ses diamants, et Vintimille, et La Tournelle, et Mme Lenormant

d'Étiolles,... et les inconnues amenées par Le Bel, jusqu'à cette pauvre Mme de la Popelinière, qui vient, — hier, — de s'offrir trop tard...

Si le goût des arts est dans la famille, — Jean du Barry est un amateur distingué, — Mme du Barry n'a certes la nature et l'organisation de la Pompadour. Ses inventaires donnent bien les noms de Drouais, de Vernet, de Pajou, de Vassé, de Caffiéri, de bien d'autres; elle possède la *Cruche cassée* de Greuze et la *Diane* d'Allegrain. Mais il est permis de croire que ces richesses figurent chez elle parce qu'elles font partie intégrante du luxe obligé. Certes Boehmer, Roëttiers, Aubert et Mlle Bertin la modiste ont ses préférences. Quoi qu'il en soit, c'est vers cette époque que la dernière favorite semble plus particulièrement disposée à augmenter son cabinet,

Pydansat de Mayrobert note :

25 mars 1771.

« L'Impératrice des Russies a fait enlever tout le cabinet de tableaux de M. le comte de Thiers, amateur distingué, qui avoit une très belle collection en ce genre. M. de Marigny a eu la douleur de voir passer ces richesses chez l'Etranger, faute de fonds pour les acquérir pour le compte du Roi.

» On distinguoit parmi ces tableaux un portrait en pied de Charles Ier, roi d'Angleterre, original de Vandyk. C'est le seul qui soit resté en France. Mme la comtesse Dubarri, qui déploye de plus en plus son goût pour les Arts, a ordonné de l'acheter ; elle l'a payé 24.000 livres. Et sur le reproche qu'on lui faisoit de choisir un pareil morceau entre tant d'autres qui auroient dû lui mieux convenir, elle a répondu que c'étoit un portrait de famille

qu'elle retiroit. En effet, les Dubarri se prétendent parens de la Maison des Stuards. »

Jeanne, la fille d'Anne Bécu et de frère Ange, le moine tiercelin, alliée aux Stuarts ! voilà un des meilleurs tours du Roué. Henri Martin s'emparera du chef-d'œuvre de Van Dyck accroché dans la mansarde de Versailles, pour faire faire un peu de politique à Cotillon III. Il n'y a qu'un malheur, c'est que la suppression et le remplacement des Parlements — « La France, ton parlement te fera aussi couper la tête ! » — étaient choses faites, alors que la du Barry se rendait propriétaire du *Charles Ier* ; lequel ne figure nullement au catalogue du cabinet d'Antoine-Louis Crozat, baron de Thiers, brigadier du roi, lieutenant-général, etc. ; alors, les MÉMOIRES SECRETS se trompent aussi...

Il n'en est pas moins établi que la du Barry acheta ce Van Dyck, et que, dans le même temps, elle acquit des Fragonards.

On trouve dans le « Mémoire des ouvrages de peinture commandés par Mme la comtesse Du Barry, à Drouais, peintre du Roy » cette mention :

« Du dimanche 24 juin 1770, livré à Madame la comtesse quatre dessus de porte pour l'ancien pavillon de Louveciennes, l'un représentant les *Grâces*, l'autre l'*Amour qui embrase l'Univers*, l'autre *Vénus et l'Amour* et l'autre *La Nuit*. Ces quatre dessus de porte peints par Fragonard, peintre du Roy. Ils ont été achetés par madame la comtesse au sieur Drouais, auquel ils appartenoient, 1200 livres. »

Et Drouais les mettra lui-même à la mesure, les agrandira et se fera payer 420 livres pour ce travail. Ainsi qu'on le voit par la date de juin 1770, — les travaux du belvédère ne commencèrent qu'en

décembre de cette même année, — ces peintures étaient destinées à la vieille maison de Louveciennes. On dut en être content, car, à peine la bâtisse de Le Doux est-elle achevée, qu'on comprend Fragonard au nombre des décorateurs qui auront à à l'orner : il y a dans le salon de droite, dont Restout peint le plafond, cinq grands panneaux qui attendent : la comtesse les lui demande.

C'est l'origine des panneaux de Grasse (1).

Elle en indiqua elle-même les sujets : le *Rendez-vous*, la *Poursuite*, l'*Amant couronné*, le *Billet* et l'*Attente*. Cette fois, Frago enfermé dans la nécessité de ne mettre que deux personnages, on devine lesquels, dans chacun de ses cadres, — les deux autres jeunes filles de la *Poursuite*, ainsi que le peintre de l'*Amant couronné*, ne sont que des figures très accessoires et posées là pour meubler la ligne, qui serait par trop grêle sans elles, — Frago va exécuter une œuvre décorative tout à fait supérieure, très loin de tout ce qu'il a fait et de tout ce qu'il tentera en ce genre, suite d'une rare entente, d'un bonheur de proportions et d'appropriations qu'il ne rencontrera plus. Ici, les verdures ne sont plus amincies, on n'a pas ce sentiment du sujet grandi pour les besoins du cadre, — non. L'harmonie est complète, heureuse et initiale. La gamme de ces panneaux est vigoureuse et fraîche dans sa tonalité conventionnelle, et la fermeté et la décision du dessin sont de la pleine verve du maître. Sur une terrasse, où perce une petite note sauvage, pampres des vignes vierges envahissantes, roses folles et branches mortes, au pied d'une *Vénus* dont le

(1) Ils ont été vendus, ces dernières années, par M. Malvilan, 850.000 francs à un marchand de Londres. Ils sont aujourd'hui en Amérique.

mouvement n'est pas sans rapport avec celui de la *Diane* d'Allegrain qui était à Louveciennes, une jeune femme, la gorge opulente fleurie d'un bouquet, surprise par l'amant qui escalade la balustrade, interroge, d'un regard anxieux, l'épaisseur du fourré, tandis que, d'un geste doux, elle lui demande d'attendre encore : voilà le *Rendez-vous*. Les ressemblances du roi et de la favorite se retrouvent, entières. Dans la *Poursuite*, elles s'affirment encore : la galante, dans une attitude un peu trop étudiée peut-être, — on dirait qu'elle danse un pas, — fuit devant l'amoureux qui lui offre une rose. La femme qui a posé cela est le même modèle que celui avec lequel il a fait la *Fuite à dessein*, cette si jolie toile, très poussée, restée douce aux yeux cependant, de la collection Marcille (1) où, parmi les roseaux couchés et sous le ciel miroitant, la délicieuse et attirante enfant court, d'une mule légère, par un sentier où elle sait qu'elle ne sera longtemps seule... L'*Amant couronné*, c'est le troisième panneau. On devine la scène, qu'un peintre dessine. Voici maintenant le *Billet* : sur l'autel, devant la Déesse, au piédestal de laquelle on a irrévérencieusement accroché le parasol, le couple s'étreint doucement, en relisant les chères lettres. Dans la poésie de l'heure, les roses, discrètes cette fois, s'effacent, une échappée de ciel se découpe dans l'arabesque mouvementée des arbres feuillus, un calme attendri noie la scène qui est peut-être supérieure aux autres. Chez M. Malvilan, à Grasse, il y avait également un cinquième panneau, l'*Attente*. L'héroïne est cette fois assise sur

(1) Une répétition figure dans la collection de M[me] la vicomtesse d'Harcourt. Le tableau de la collection Marcille est aujourd'hui chez le baron Albert de Rothschild de Vienne.

un banc de pierre adossé à une stèle que somme un amour. Voilà donc cette suite célèbre. Elle ne devait rester longtemps à Louveciennes, si toutefois elle fut jamais mise en place, — et Vien, l'insupportable, important et glacial auteur de *Dédale et Icare* et de l'*Ermite endormi*, prit la place de Fragonard, avec les *Progrès de l'Amour dans le cœur des jeunes filles;* Van Loo et Hallé complétèrent la décoration.

Pourquoi ce revirement? Le « ragoût » de Frago ne déplaisait pas à la comtesse, et on retrouvera de lui chez elle, outre les dessus de portes, *Une jeune femme dans un intérieur avec plusieurs enfants,* une *Vue de la villa d'Este à Tivoli*, une *Baraque dans un milieu champêtre;* enfin il fera son portrait. Sont-ce les critiques qui commençaient à se faire jour, les plaisanteries fielleuses des brochuriers qui raillaient sur le ton habituel « le heurté, le roullé, le bien fouetté, le tartouillis qu'on pouvait voir à Luciennes »? Une frasque du peintre dont le caractère était parfois difficile ? Ce ne peut être une question de prix, elle lui a fait tenir dix-huit mille livres pour le dédommager (1).

Jusqu'ici ce refus a été une énigme pour les biographes et les critiques.

La vérité est simple : les panneaux de Fragonard ne demeurèrent pas à Louveciennes, parce qu'ils ne plurent pas au roi.

(1) C'est Théophile Fragonard qui rapporte le fait. Dans les comptes de Mme du Barry on ne trouve que ces deux mentions concernant le peintre :

Juin... A Fragonard, sur un mandat de madame la comtesse. (Le mandat n'est pas acquitté)............. 1.200 liv.
Septembre... A Fragonard, peintre................ 1.200 liv.
Ces mêmes mois, Drouais recevait 3.000 liv.; Vernet 5.000 liv., et Greuze 3.000 liv.

Il suffit, pour le comprendre, de connaître Louis XV.

Si Mme du Barry apparaît bonne, très bonne même, si elle arrache à son amant la grâce de condamnés à mort, si elle intercède auprès de lui pour ses pires ennemis même, à l'encontre de Mme de Pompadour, elle est incapable de toute intrigue longue, de tout savant calcul, — elle le montrera bien, aux dernières heures, en ne sachant ruser avec les sinistres mâtins du Comité de Salut Public, — dans ce milieu où tout le monde a de l'esprit, du moins à distance, elle ne « brille » pas. Il semble même que, dans sa sérénité de jolie femme, elle soit simple. Ses grands yeux de blonde aux cils et aux sourcils bruns, dont Cosway a rendu la langueur,

Ces yeux errants sous leurs paupières brunes

chantés par Saint-Just, ces yeux-là n'ont pas de malice. Elle aime le roi ingénument, — le mot peut paraître étrange, pourtant il est vrai. Elle l'aime avec sa force et sa fraîcheur de Lorraine : elle aime Louis XV un peu en paysanne.

Et cela lui fera commettre plus d'un impair. Croyant lui plaire, elle se fait peindre en « Muse » par Drouais :

« Madame la comtesse du Barry est peinte en Muse ; elle est assise, elle est gazée en partie d'une broderie légère et transparente, qui se retrousse au-dessous du mamelon gauche, laisse les jambes découvertes jusqu'aux genoux et marque le nud dans tout le reste du corps. »

Le tableau est exposé au Salon, — à ce même Salon où Pajou envoie son fameux buste en terre cuite. C'est un scandale ; la toile est retirée immédiatement. Drouais la reprendra et substituera une robe à la gaze légère : coût, quinze mille livres.

Il était bien du caractère léger et quelque peu inconscient de Mme du Barry de recommencer : elle demande à Frago de la représenter dans la bergère du *Rendez-vous* et de donner les traits de son amant à l'homme qui vient la rejoindre. Cela suffit pour qu'on ne veuille pas des panneaux.

Est-ce que le roi permet au dessinateur des Menus de faire graver le dessin du souper de Louveciennes ? Non. Et pourtant, ici, il n'est pas en tête-à-tête ; c'est presque une scène de cour que ce souper. Cela ne fait rien : si sauvé que soit ce repas du maître chez la favorite, l'image n'en courra pas dans le public. Ce serait mal connaître Louis XV que de ne pas lui attribuer le refus des toiles de Fragonard, — et il n'y a eu là ni susceptibilité d'artiste, ni amour-propre froissé, ni question d'argent.

Il y a eu l'homme si secret et si complexe, « l'indéchiffrable personnage » de d'Argenson, « l'indéfinissable » de Luynes, dont l'inflexible volonté est que rien ne subsiste trop de ses amours, l'homme qui écrira à Mlle de Romans : « Je ne veux point que notre enfant soit sous mon nom dans son extrait baptistaire... Je veux aussi que le parain et la maraine soient des pauvres ou des domestiques, excluant tous autres... » et qui ajoutera hypocritement, pour adoucir sa « grande », une vague promesse de le reconnaître, promesse qu'il ne tiendra pas ; l'homme qui peuple la cour et la ville de ses enfants, — le comte du Luc, le « demi-Louis » ; Mlle de Saint-André ; l'abbé de Bourbon ; l'abbé Le Duc ; et d'Orvigny le comédien, — l'homme qui ne légitimerait jamais ses bâtards, comme l'a fait son arrière-grand-père... pas plus qu'il ne veut sous ses yeux, réunis dans un même cadre, le roi de France et sa maîtresse.

VIRGILE JOSZ.

DONA INÈS [1]

Las de la fastidieuse vie de garnison où se morfondait l'armée depuis la paix d'Utrecht, je me résolus, pour me divertir, d'aller séjourner à Liège afin d'user des plaisirs de cette belle ville. Il m'y arriva un cas qui approche du roman. Venu de Maëstricht en une seule chevauchée je descendis dans la plus grande auberge. Je défis, au troussequin de ma selle, mon portemanteau et, dans ma chambre, je trouvai mes autres bagages qui m'avaient précédé. Je me rafraîchis le visage et je descendis dans la salle commune. Un des étrangers, m'ayant considéré, marcha à moi avec les signes d'une joie étonnée :

— Ne vois-je point le comte de Slippenbach et ne me remettez-vous pas depuis le jour où, ministre du Hanovre à La Haye, je quittai cette résidence pour me rendre à Londres ?

— Le baron van Ystel ! m'écriai-je, si je vous remets...

— Puis-je vous présenter à ma femme qui m'accompagne dans mon retour ?

Mais suprême, comme si un éclair me figeait, fut ma surprise de reconnaître, dans l'ombre où ressortait son beau visage, Inès elle-même, Inès qui m'avait aimé à Barcelone en ces jours où elle n'était qu'une très humble fille. Que l'on se représente aussi son émoi à me revoir si soudain après dix-sept années.

(1) Mémoires inédits du comte Casimir de Slippenbach, major de brigade au service des Provinces-Unies (1696-1740).

Je me frottai même les yeux dans la croyance qu'ils me décevaient. Mais elle mit une main sur sa hanche et, la bouche douloureuse, dit :

— Un point de côté m'a prise dans l'escalier, sonnez pour qu'on me reconduise.

Le baron van Ystel tira un cordon ; une chambrière parut.

Sur ce, on se mit à table. Un demi-quart d'heure plus tard, Inès revint en disant :

— J'ai pris de l'eau des Carmes, qui a dissipé mon mal.

Je fis semblant de rire, elle de même. Une joie profonde qu'emmerveillait le rappel de nos anciens baisers avivait l'éclat de ses regards. Inès avait gardé tous les prestiges de sa grâce, et le long espace depuis Barcelone l'avait rendue grassette à souhait. Sa chair opulente avait le veloutement adorable de la jeunesse. Ses cheveux lourds retombaient sur sa nuque en se mêlant aux perles d'un collier qui faisaient ressortir la blancheur ardente de son cou. Elle venait de se parer pour se présenter devant moi plus belle. Dans ses yeux se décelait une lueur mouillée. Aux abandons de son sourire, à d'occultes frissons, à la gêne de ses gestes, à maints indices disparates, je lisais son bonheur de me retrouver.

Son mari discourait sur les vicissitudes auxquelles nos vies sont sujettes. Je me conformai à son sentiment en lui faisant le récit de mes aventures de guerre.

— Vous avez donc été en Espagne ? me dit-il. Comment trouvez-vous le pays ?

— J'y fus pour mes péchés, fis-je, en montrant mon bras manchot depuis la malencontreuse balle que je reçus dans une mêlée de cavalerie à Villa

Viciosa. Excepté ce malheur, je n'ai pas de raison pour dépriser ce pays.

— Les femmes y sont belles ?

— Plus souvent qu'ailleurs, mais on en trouve pourtant qui ne méritent pas d'éloge.

Je regardai Inès qui, la serviette sur la bouche, riait à mes réponses.

— Vous ne manquâtes sûrement pas de maîtresses ?

— Hé, repliquai-je, les manœuvres, les batailles, le soin de mes escadrons durant les quartiers, l'attachement à mon devoir ne me laissaient d'autre loisir que d'admirer en passant sans me permettre d'entrer dans le souci d'une cour.

— Vous n'avez donc point connu madame qui demeura à Barcelone ? La divine Inès, l'appelait-on, à cause de sa beauté. Elle habitait chez une tante très riche dont elle devait hériter. Mais elle fut frustrée dans son attente : un officier anglais l'ayant enlevée et emportée sur sa galère l'épousa à Londres où, bientôt, il la laissa veuve. Vous voyez, fit-il triomphalement, vous eûtes raison de ne pas médire de l'Espagne, car ma femme vous eût assurément fait un procès.

Jouant l'étonnement, je riais entre mes dents d'entendre ces paroles que je savais erronées :

— Hé ! vous me faites un conte !

Sur quoi, Inès confirma les dires de son mari. Elle me demanda si je parlais l'espagnol. Je répondis que je l'avais su, mais, faute de le pratiquer, je l'avais oublié.

— J'ai la commission, dit le ministre, d'ordonner ici quatre mille fusils avec leurs bayonnettes et baguettes de fer. Un armurier me fait un modèle à

raison de quatre écus. Vous qui êtes expert en fait d'armes, me voulez-vous aider?

Après les fruits, chacun se retira. Je priai madame de me permettre de venir dans son appartement l'assurer de mes respects.

Elle y accéda. Peu après, je lui fis demander visite. Sa chambrière alla, dans un cabinet joignant, faire le guet. Inès et moi nous demeurâmes longuement surmontés par les émois de notre joie. Soudain elle se leva, étendit ses beaux bras et dit :

—Non, je ne saurais davantage me contraindre!

Elle courut à moi, m'embrassa étroitement et, comme affamée, me donna cent baisers.

— Ne vous inquiétez point. Je vous réponds que nous sommes à l'abri des trahisons. Ma chambrière m'est dévouée. Mais est-ce bien vous, mon cher Casimir? me demanda-t-elle.

— Est-ce bien vous, ma chère? A quel sort, dois-je de vous voir ici?

— A quel bonheur, dois-je de vous rencontrer?

Pendant ces paroles, elle s'était placée sur mes genoux et mit ses bras nus à mon cou. Elle regardait mes yeux pour y lire mes pensées secrètes, mes désirs et le cortège enchanté de nos anciens souvenirs. Je lui fis des caresses hardies et ne trouvai ravagés aucun de ses charmes. Nous jugeâmes qu'il convenait de nous rasseoir décemment. Elle raccommoda le désordre de ses vêtements et moi celui de ma perruque.

— Il n'est pas temps de nous entretenir du passé ni des événements par lesquels vous me trouvez ici. Je réserve ce récit jusqu'aux heures propices où, avec sécurité, nous pourrons être tout à nos abandons. J'ai médité de la sorte à me procurer cette licence. On a tant parlé à mon époux de la décou-

verte d'une source d'eau minérale dans une ville voisine, à Huy, que nous avons le propos, avec quelques étrangers qui dînèrent ce midi avec nous, d'aller visiter cette fontaine dont les eaux font des cures merveilleuses. Mais, au moment de descendre du lit, je ferai la malade; force lui sera de partir seul. Deux longs jours seront à nous pour jouir de nos anciens agréments, et de surcroît d'autres conjonctures s'offriront encore durant le temps de notre séjour.

— Je comptais demeurer deux semaines, m'écriai-je, je resterai le double pour l'amour de vous.

Ravie de cette assurance, elle vint à moi et m'en remercia par des caresses. La chambrière remua bruyamment un meuble. Le ministre ouvrit la porte et nous trouva assis.

— D'où venez-vous, ami? dit-elle, se hâtant de l'interroger selon l'usage des femmes lorsqu'elles ne veulent point qu'on le leur fasse.

— J'ai fini, avec l'armurier, l'affaire qui vous est connue. Il ne veut rien rabattre du prix et exige quatre écus par fusil donnés rubis sur l'ongle.

— Hé! fiez-vous à moi, interrompis-je, je vous ferai livrer pour moins, outre un présent considérable, de belles et bonnes armes.

Le baron et la baronne crurent à ma promesse et me retinrent à souper.

De grand matin, je me levai et me fis montrer le modèle commandé par le ministre. Ce fusil ne valait pas trois écus. J'allai visiter un fameux armurier qui avait livré nombre d'armes au roi de Prusse et qui, en même temps, était joaillier. Ses fusils étaient incomparables. Il me fit un acte où, pourvu qu'il fût payé comptant et qu'il reçût une avance de deux cents pièces d'or, il me vendrait les

armes à trois écus et m'en remettrait, pour l'entremise, trois cents.

A mon retour, le baron van Ystel me pria de prendre le chocolat dans son appartement. Madame, en son négligé, était le plus belle. Sa robe de gros satin à ramages brodés drapait largement sa taille. Tous ses gestes étaient d'une lenteur douce. Un col droit de dentelles empesées entourait sa gorge entr'ouverte et un peigne d'écaille, dont les diamants avaient des feux bleuâtres et orangés, rassemblait sa chevelure un peu défaite. Je remis au ministre l'écrit de l'armurier. De contentement, le feu lui rougit le visage.

— Est-il possible! s'écria-t-il.

— Quoique le présent de trois cents écus ne soit fait qu'à moi, je veux, madame, que seule vous en profitiez, dis-je à Inès.

Le baron van Ystel se leva. Sa surprise était au comble et il me vint embrasser. Comme Inès eût souhaité de me témoigner la même gratitude ! Ses yeux eurent, à la dérobée, un éclat d'amour qui m'emplit d'aise, ses lèvres simulèrent un baiser. Elle frémissait au point que ses doigts faillirent briser le bouchon d'or d'un flacon qu'elle tenait.

Une heure après, le marchand se présenta, accompagné d'une demoiselle portant un assortiment de choses rares et précieuses.

— Choisissez à votre gré, madame, dis-je.

La voilà étonnée d'abord, puis immensément ravie. Le ministre, qui était avare, souriait, mais il eût préféré du bon or trébuchant.

Avec des mains friandes, elle tâtait les fourrures et les soies que le marchand, tout de noir, une tête carrée et gauloise, étalait soigneusement à la lumière qui, sur elles, avait des caresses d'or. D'un coffret

il tira des bijoux, des boîtes à mouches ciselées, des bagues à gros cabochons, de longs pendants de pierreries. Inès, de ses mains d'enfançon si douces, d'un grain qui eût effacé la chair radieuse des lys, se complaisait à tenir ces joyaux, à les faire rutiler dans un rayon glissant entre les tentures. Elle les mettait sur sa gorge, s'en parait en se mirant dans une glace de Venise que je lui tendais. Elle mit à part une boîte dont le couvercle était serti de perles dans des guirlandes d'or, deux anneaux et, parmi les nippes, elle préféra une palatine de martre et des manchettes de dentelles.

Je fis le compte qui dépassa de deux écus la somme convenue. Le baron royalement les donna.

Étant demeurés seuls, Inès me dit en espagnol :

— O! doux et bon Casimir, tu n'as point laissé d'avoir des bontés pour ton Inès qui t'aima toujours et dont la tendresse jamais ne faillira. Je suis heureuse, heureuse mais pour quel court répit, hélas!

Le ministre étant rentré s'adressa à sa femme :

— Remerciez donc le comte de Slippenbach. Ce qu'elle fit très poliment et termina par une révérence.

A table, un étranger dit au ministre :

— Êtes-vous résolu à faire avec nous le voyage de demain ?

— Vraiment, assura-t-il.

— En ce cas, répondirent les jeunes gens, soyez prêt à l'heure où part la barque.

— Volontiers et vous, madame, dit le baron à Inès, faites aussi que vous le soyez.

Pendant qu'elle répondait : « Fort bien » je sentais sous la nappe sa main saisir la mienne et la serrer doucement.

— Nous accompagnez-vous? dit le ministre tourné vers moi.

— Hélas, non! j'ai des affaires urgentes qui me retiennent et souvent d'ailleurs j'ai traversé Huy dans mes campagnes, de sorte que je n'ai plus la curiosité de visiter cette ville.

Le maître d'hôtel reçut l'ordre de préparer un bon pâté et des mets froids; la barque qui remontait la Meuse jusqu'à Huy n'y abordant qu'au soir tombant.

Dans son appartement, où le baron van Ystel me pria de passer la soirée, madame, fort affairée, pliait des hardes pour le voyage. Son allégresse pleine de malice narguait mon souci de connaître la conduite qui la ferait parvenir à ses desseins.

La nuit, elle fit égorger un pigeon et se souilla de son sang. Au matin, en poussant de hauts cris, elle affecta des nausées et de véhémentes douleurs. Le ministre, réveillé, appela la chambrière qui, l'affidée de sa maîtresse, joua l'effroi.

— Vous avez trop soupé et voilà les causes de vos incommodités, s'écria le baron van Ystel en colère.

— Non, non, répondit Inès doucement, c'est un mal prématuré qui me prend tout à l'imprévu.

La chambrière approcha la chandelle ; et le ministre put voir des témoignages grossiers qui le persuadèrent.

Au plein jour, le ministre, en robe de chambre, vint dire en me narrant le cas :

— J'ai pensé perdre ma femme...

Je ne lui conseillai ni de se mettre de la partie ni de demeurer, pour qu'il ne doutât point de mon entière indifférence.

En la salle commune, le ministre dit encore à ses compagnons :

— Un contretemps survenu à ma femme m'empêche d'être des vôtres...

— Elle n'en mourra point ? demandèrent-ils.

— Oh, répondit-il, non...

A ces mots, tous bruyamment protestèrent, refusant de le dégager de sa promesse. Le prenant doucement par les bras, ils l'entraînèrent. Il résistait pour la forme et riait. Je l'accompagnai et ne quittai le bord du fleuve que quand la barque se fut effacée entre les rives lointaines et brumeuses.

J'accourus à l'auberge. A pas de velours, je vins gratter à la porte d'Inès. La chambrière m'ouvrit en silence et s'effaça. « Cher Casimir ! » dit par trois fois la baronne en étendant les bras vers moi. Elle était dans tout l'éclat que donne à la femme une joie prochaine et longuement enviée.

— Serre la porte, dit-elle, et viens.

Une langueur ardente enchantait sa chair plus délectable qu'un fruit d'or dans la splendeur des étés et ses cheveux dénoués glissaient sur ses épaules.

— Je t'aime, Casimir, je suis redevenue l'humble servante que tu choyas jadis à Barcelone et qui garde éternellement le souvenir de tes bontés...

Mais la hâte de nos désirs rendait oiseuses les longues paroles.

— Inès, demandais-je, que devins-tu après ce soir où soudain tu disparus ? Ta compagne assura que des matelots anglais t'avaient entraînée. Tes maîtres ouvrirent ton coffre et nous y vîmes tes hardes bien rangées et cinquante pistoles dans une bourse de toile. Ils gardèrent tes nippes et ton argent pour le jour où tu les viendrais redemander.

Inès s'accouda sur l'oreiller et dit :

— J'étais allée voir la merveille que la Vierge accomplissait dans l'église de Maria Santissima. « Milagro ! Prodigio ! » criait la foule à la vue d'une grande étoile errant autour de la statue de la Madone. Un moine brandissait un crucifix au haut de la chaire et interprétait le prodige, lequel annonçait que la reine de Catalogne jamais n'abandonnerait son peuple aimé. Soudain, dans la presse et le tumulte, je me sentis étreinte et une main robuste me couvrit les lèvres et les yeux. Mes ravisseurs m'entraînèrent vers la mouille, me jetèrent dans une chaloupe qui, faisant force de rames, traversa la flotte dont les lanternes allumées au haut des poupes m'épouvantaient. Je suppliais en pleurant, mais les hommes demeuraient sourds. Je gisais sous les bancs près d'un officier habillé de rouge qui s'efforçait, la main sur mon épaule, de m'apaiser. On me porta dans une frégate de soixante pièces et l'on me conduisit au salon de poupe. Je criai, je sanglotai, je défaillis. Le capitaine, à mon chevet, assura vouloir faire de moi une dame à qui rien désormais ne devait manquer. Je tombai à ses pieds, implorant qu'il me menât à terre. Dure fut sa réponse :

— Non, le pas est fait et je soutiendrai la gageure !

Au souper, je ne mangeai point, je crachai le vin. Pour arrêter mes larmes, il se jeta à mes genoux et dit :

— Laissez toute angoisse. L'état où vous êtes n'est point un effet de ma brutalité, mais celui d'une tendresse que j'ai conçue en vous rencontrant ; je vous ai suivie de longs jours jusqu'à l'heure favorable à mes desseins. Je vous proteste que mon amour vous comblera de bienfaits et ne cessera qu'à ma mort.

En son pouvoir, que pouvais-je faire ?

— Violée que je suis, dis-je, je dois me conformer à votre volonté. Ne faites rien qui me blesse et je tenterai, en retour, le possible pour vous témoigner un attachement dont je ne réponds point.

Il prit ma main, la baisa et me conduisit dans un cabinet étroit au lit très propre. Le mouvement du vaisseau me dérangea et je crus succomber. Le capitaine fit griller des biscuits, y versa du vin rouge, y mit du sucre, de la cannelle, des clous de girofle ; ce remède me permit de dormir. A mon réveil, mon âme était agitée de transes. Ne plus te revoir, Casimir ! J'avais des remords de m'être soumise sans révolte ; mais, revenue auprès de toi, peut-être m'aurais-tu repoussée dans la croyance que je m'étais abandonnée de mon consentement.

— Ah ! m'écriai-je quand revint le capitaine, dans un cas si mortifiant, je veux tout entière me fier à vous. Tout autre recours est vain et je me résigne.

A ces paroles, il sauta de joie et me baisa les mains sans plus : ce dont je lui fus reconnaissante. Je le regardai. Il était jeune encore et d'un air qu'il réussissait à rendre revenant malgré son visage enflammé comme par un reflet de forge, ses yeux changeant du gris au verdâtre et ses cheveux rares d'un blond fade. Son valet se procura des étoffes et des garnitures pour me tailler un habit, de la toile de Hollande pour les chemises, des bas, des souliers qui furent faits sur la mesure d'un des miens et je fus de la sorte travestie en garçon, car un édit défendait la présence des femmes sur les navires de guerre.

Un matin ensoleillé, des salves retentirent et grondèrent sur la mer d'or, des éclairs de feu

déchiraient, aux flancs rebondis des vaisseaux, les nuages blancs que crachaient les canons. Les mariniers se tenaient debout au balcon de poupe, dans les hunes et sur les vergues. Je vis, sur le rivage, venir, le long d'un chemin jonché de fleurs et couvert d'un tapis, la reine qui descendit dans un canot paré d'un pavois de damas et de crépines d'or. O ! parmi les soldats qui faisaient la haie, je te cherchais, Casimir, dans l'espoir insensé de te revoir, de t'envoyer un adieu désolé et toujours aimant. Mais les vaisseaux, qui déjà tendaient leurs voiles, m'enlevaient la vaine chimère d'une délivrance à laquelle mes esprits se fiaient encore. J'entendis au loin le peuple crier vers la reine : « Adieu notre mère ! Adieu tout notre espoir ! » La reine envoyait à la foule des signes de croix et des baisers. L'artillerie des murailles fit trois décharges. Les canons autour de moi répondirent. Je tremblais comme si mon vaisseau s'anéantissait dans un naufrage. Les mariniers levèrent les grandes ancres qui toutes bientôt pendirent aux hanches des nàvires. Les vents étaient propices. Le capitaine, qui commandait sur le pont, ne vit point mes dernières alarmes et mes gestes désespérés quand Barcelone s'amoindrit et s'enfonça dans les brumes ardentes et lointaines.

Nous arrivâmes le cinquième jour à Gênes, où nous amarrâmes dans la rade. Souvent le capitaine alla à terre, il en revenait avec des soies somptueuses et des velours. Il eut ordre de l'amiral de se rendre à Port-Mahon. Jamais encore il ne me pria de me rendre à ses désirs. En vue des Baléares, durant le souper, il saisit ma main et me dit d'un ton qui m'épouvanta secrètement :

— J'espère partager avec vous des joies que me

font mériter la constance de mes soins et mes promesses d'une longue tendresse.

Mon trouble venait du désarroi de ma pensée qu'assaillaient des images redoutables et des souvenirs profanés; je craignais qu'il ne me mît à terre dans ces îles inconnues pour se venger d'un refus.

— O ! s'écria-t-il à mes genoux, vos soupirs m'annoncent-ils un aveu, un consentement ?

Je levai les épaules et, voilant mon visage, je pleurai. Il essuya mes larmes et couvrit ardemment de baisers mes lèvres impuissantes à le fuir.

Après avoir escorté des barques de transport et fait escale à Gênes et à Gibraltar en n'y demeurant que le temps de prendre de l'eau fraîche, mon amant fit voile pour Portsmouth, où il dépareilla.

Nous eûmes ensemble une vie de paix et de contentement. Mon amant avait du bien qui s'accrut encore à la mort de son père. Nous vécûmes à la campagne et, à la longue, je l'aimai pour sa calme et incessante bonté, quoique jamais ne s'effaçât en moi le regret de tes baisers. Après huit années, le pauvre homme tomba malade. Sachant sa fin prochaine, il me dit :

— Je me sens mourir ; par gratitude pour l'amitié que vous m'avez témoignée, j'ordonne à mon héritier de vous livrer huit cents pièces d'or outre ma vaisselle, mes bijoux et autres nippes. Allez vivre à Londres et comportez-vous sagement.

Les sanglots m'abattirent et je versai des larmes sur ses mains amaigries que je serrais contre mes lèvres. Il me consola et me dit :

— Retirez-vous et laissez-moi tout à mes pieuses pensées.

Je pleurais à son chevet. Il fit signe à son valet

de chambre deme relever et de me conduire à mon appartement.

La famille fut fort surprise, à l'ouverture du testament, de me voir traitée en favorite, et non en épouse ainsi que tout le voisinage se figurait que je l'étais. En moins de six jours, j'eus mes huit cents pièces d'or. Une grande voiture transporta à Londres mes hardes, ma vaisselle, mes meubles; et je suivis en fiacre avec ma servante.

Je coupe court Je vivais à Londres dans la retraite qui convenait au deuil que je portais, quand le baron van Ystel qui, envoyé par la cour de Hanovre, vint résider à celle de Londres, prit son logement vis-à-vis du mien. Longuement, le nez appliqué aux vitres, il demeurait à me regarder; il me suivait à la messe et s'agenouillait derrière un pilier sans détourner de moi ses yeux où brûlait une flamme éperdue. Me donner à connaître son amour était le malaisé. On l'avait renseigné que j'étais une jeune veuve depuis peu à Londres et à qui son époux avait laissé du bien. Il me fit demander visite. Je l'accueillis avec une modestie qui le désabusa de me prendre pour maîtresse. Il me quitta en se confondant en respects et en révérences. Désespéré, il s'adressa à l'hôtesse qui me logeait :

— Je suis honnête homme, j'ai un poste à cette cour et, si vous poussez à un mariage entre votre locataire et moi, je vous promets un don de cent guinées.

Déjà au repas suivant, mon hôtesse commença ses manœuvres par des éloges, des engagements à me laisser convaincre, par des paroles enjôleuses.

Un jour, apres des discours indifférents, le baron tombe à mes pieds et demande ma main. Je lui fis la guerre pour sa hâte à se déclarer et, quoi-

que je n'eusse pas renoncé à me marier, je demandai du temps pour délibérer ; je lui fis aussi, sur mon passé, un conte qu'il accueillit et que hier il vous narra. Après son départ, me voici à peser le pour et le contre. Mon raisonnement fut tout en sa faveur. Huit jours plus tard, je lui dis mon penchant. Il m'embrassa les genoux et, ayant parlé du contrat, il me laissa le soin de le rédiger à mon gré. Un brillant tiré de son doigt fut le gage de nos fiançailles. Je lui donnai une de mes bagues. Pour de solides raisons, il tenait à un mariage clandestin tant que son séjour à Londres durerait. J'y consentis, sachant ces manières d'agir fréquentes en Angleterre.

Le lendemain, mon fiancé apparut, paré comme une châsse, doré comme un calice. Moi-même je mis ma plus belle robe et tout mon attirail de bijoux qui donnèrent un relief si éclatant à ma beauté que le baron ne se tint plus d'ivresse. Nous signâmes le contrat que j'avais fait préparer. Deux témoins vinrent. Mon hôtesse mit par terre deux carreaux de tapisserie où nous nous agenouillâmes. Un prêtre prononça des oraisons dans un grand missel. Un témoin tendit une soucoupe où nous mîmes tous deux dix guinées ; et je fus madame la baronne van Ystel.

Après un souper friand, je me retirai et le baron me rejoignit. Tantôt une ardeur maladroite, tantôt son émoi ne lui permirent de venir à bout d'efforts dans lesquels je l'encourageai pourtant. Il se morfondit, pleura, implora mon pardon et s'énerva en des caresses vaines. Jamais, depuis deux années, il ne s'offrit en une posture meilleure. Moi je me résignai, quoique je ne fusse point conformée à me satisfaire de simulacres. »

Ces regrets irritèrent ma vanité et me poussèrent à effacer les désagréments de son jeûne, à la combler des joies dont le destin la sevra. Elle répondit à mes embrassements par une ardeur égale. Sa fantaisie était adorable et découvrait des caresses inconnues; elle se penchait sur moi, laissant retomber ses lourds cheveux, et, balançant son front souriant, elle m'effleurait de ses boucles embaumées et tièdes; puis elle s'abandonnait dans mes étreintes, les yeux clos, mourante et frémissante. Un feu subtil nous pénétrait dont les délices surhumaines nous accablaient pour ensuite renaître, flamme d'un bûcher que le vent relève quand elle est près de faiblir; et, durant ces heures occupées de contes et de baisers, le temps avait fui sur des ailes légères.

Il était une heure de l'après-midi. J'en fis souvenir Inès, lui disant qu'il convenait de me relever pour empêcher les gens de concevoir des soupçons. Je descendis et, devant tous, j'envoyai mon valet s'informer de ma part comment madame la baronne se portait. « Elle se trouvait un peu ieux », me vint-il dire, « et garderait le lit toute la journée. » Le soir, j'eus un appétit vorace. La baronne aussi me manda que, n'ayant point dîné, elle se sentait de la faim. J'appelai l'hôtelier et fis monter à ma chambre un souper pour lequel je commandai : une poularde bien rôtie, un ragoût de ris de veau accommodé aux champignons, aux mousserons, aux morilles et aux truffes, des œufs nageant dans un jus succulent, une assiette de céleri et un ragoût de crêtes de coq, des fruits, des dattes et du vin de Bourgogne.

— Eh ! s'écria le patron, d'humeur goguenarde, je crois que vous allez cette nuit à la chasse des

filles, je mettrai sous clef, pour toute sûreté, la mienne.

Je ris à ces paroles; mais il ne devait avoir cure, car sa fille était un laideron à donner la panique.

Je fis servir à une petite table et la chambrière de la baronne venait à la dérobée chercher les plats et me les rapportait de même. Au dessert, je rappelai l'hôtelier, je lui fis mettre une chaise et verser du vin. « J'ai mangé de bon cœur, » dis-je. Il le reconnut, « car, répondit-il, je ne vois guère les restes du souper ». Nous plaisantâmes encore, e fis desservir et mon hôte s'en alla.

Je ne me tenais de fièvre. Des images de volupté harcelaient ma pensée et j'apercevais Inès dans son nonchaloir, les paupières noyées de larmes ardentes,sa belle chevelure frôlant sa gorge. Je dis à mon valet de chambre de ne revenir que le lendemain quand je sonnerais, je soufflai la chandelle, pris mon épée, serrai la porte et me glissai tout doux le long de la muraille.

— Ah ! s'écria Inès à ma vue, combien ce jour fut long à ma tendresse et que de fois n'ai-je maudit le soleil.

Le lendemain, vers les quatre heures et demie, j'allai au quai attendre le baron qui, à son débarquement, s'informa d'abord de sa femme. « J'avais, répondis-je, fait prendre de ses nouvelles par mon valet et elle m'avait répondu qu'elle avait quitté le lit et se portait bien. » Il me pria de l'accompagner dans son appartement où je vis madame dans son négligé. Son Excellence lui donna une couple de baisers et narra son voyage. Elle bâilla et moi de même. Je proposai de nous rendre, quelques jours plus tard, à Chaudfontaine, un village entre des coteaux de fraîche verdure où les grisettes de Liège viennent

danser avec leur amant. Dans une grande et belle auberge, s'y fait une friande cuisine.

Le jour dit, nous partîmes en carrosse par la route de la Chartreuse qui, large et empierrée, ombragée d'ormes, gravit lentement la montagne au bas de laquelle la ville aux toitures d'ardoise apparaît ceinte de collines fleuries. C'était la saison où les pommiers sont en fleurs et des vergers étaient ménagés en degrés le long des pentes. Nous jouissions beaucoup de ce radieux spectacle. Surtout la Meuse, toute éclatante de reflets et plus loin, vers Argenteau, coulant mollement entre des berges de gazon, était belle. Madame, assise devant moi, serrait mon genou entre les siens et je lui rendais le paroli. Nous descendîmes un moment au monastère des chartreux, que nous visitâmes.

A Chaudfontaine, sous des arches de feuillage et sur des pelouses semées de fleurs champêtres, des jeunes filles, et celles de Liège ont le regard clair et l'âme joyeuse, dansaient. Des baisers et des rires s'entendaient sous les tonnelles et j'y vis souvent en passant un visage qui se cachait rougissant d'être surpris. Sur un escabeau, un grand vieillard raclait un violoncelle et menait la contredanse. Avec le soir, tomba une tristesse tendre et ardente. L'air était d'une telle douceur et la vallée avait tant de charme avec sa rivière murmurante et argentée, ses bois aux ombres fraîches que j'aurais voulu dire à ma vie : « arrête ta marche inquiète, demeurons ici et ne consacrons désormais nos efforts et nos pensées qu'à l'amour ». Hélas ! vains souhaits ! La barque partait pour la ville et nous la prîmes.

Étant seuls, Inès et moi, nous pûmes nous concerter pour nos prochaines entrevues ; et, dans un

cas si difficile, son esprit fécond en stratagèmes parvint à trouver des ressources.

Mais ces jours emplis d'attentes et d'heures de délices fuirent rapides et, peu à peu, à notre insu, le départ devint proche. Inès eut des transes qui soudain la faisaient fondre en pleurs et rendaient douloureuse et éperdue sa tendresse.

Tous les lundis, des amateurs de musique donnaient un magnifique concert. J'y conduisis le baron van Ystel et Inès, dont l'amour accroissait la beauté en la baignant d'une magie ineffable. Sur ses lèvres demeurait la suavité de nos baisers; une joie contenue faisait palpiter son sein et ses paupières lasses gardaient toujours, dans un confus sourire, le ravissement de nos voluptés. Elle était une somptueuse rose abreuvée de rosée et de soleil. A son entrée, j'entendis une rumeur qui la saluait et qui m'enorgueillit secrètement. On donnait l'opéra d'*Amadis* de Lulli.

Bois épais, redouble ton ombre,
Tu ne saurais être assez sombre,
Tu ne peux trop cacher mon malheureux amour.
Je sens un désespoir dont l'horreur est extrême,
Je ne dois plus voir ce que j'aime,
Je ne peux plus souffrir le jour.

Je la vis courber son front et le cacher derrière son éventail. Elle resta dans une attitude pensive et j'ignore si elle écouta le demeurant de la pièce. Je lui demandai la raison de son humeur.

— Je suis au repentir, dit-elle, d'être venue.

— Pourquoi?

Elle me regarda désespérément et se retint avec effort pour ne point sangloter. Lentement, elle murmura :

Je sens un désespoir dont l'horreur est extrême,
Je ne dois plus voir ce que j'aime.

Le baron van Ystel reçut des lettres d'un banquier d'Amsterdam et solda les armes commandées chez l'armurier. Ses meubles et ses coffres avaient été envoyés par mer de Londres à Hambourg, et il lui tardait de retourner en Hanovre.

Inès avait souvent remercié le destin qui trama des événements si inattendus et fit croiser nos pas dans ce monde immense; mais aujourd'hui son âme devenait ingrate. Elle ne sentait que du déchirement, et de la révolte contre les duretés de l'adieu.

— Je revis, dit-elle, les transes que j'ai déjà souffertes quand la frégate s'éloignait de Barcelone. O! les ronces du chagrin étreignent mon faible cœur.

— La raison, répondis-je, doit être le suprême remède de nos maux communs.

Je tâchai, par des tendresses ardentes, à l'apaiser et, pour me plaire, elle s'efforçait de dissimuler ses larmes dans un sourire.

Je pris la barque de Maëstricht, laquelle part le soir, et je m'en fus auparavant chez l'envoyé pour prendre congé. Il me remercia de mes bons offices et de mes conseils dans l'affaire des armes. Inès dut combattre les mouvements qui l'entraînaient à donner des témoignages de ses sentiments intimes, mais nous sûmes triompher de nous-mêmes. Au moment où je passai le seuil, elle m'envoya un baiser à la dérobée et s'enfuit.

LÉON PASCHAL.

LES PARNASSIENS
ET LES SYMBOLISTES

—

Entre les années 1885 et 1900, en France, une poésie est morte, une poésie est née ; celle-là s'en allait d'épuisement, celle-ci, toute fraîche et toute neuve, a pour elle l'avenir. La défunte est la poésie des Parnassiens, la vivante est la poésie de ceux qu'on appelait naguère « les Décadents ».

On les appelait sans doute ainsi par antiphrase, — ou, plus simplement, par erreur. Le rôle de la critique, dans cette affaire, ne fut pas brillant. Elle se montra plus obtuse que de coutume, plus incompréhensive, malveillante avec plus d'effronterie. Elle est essentiellement paresseuse : toute innovation qui lui complique sa besogne lui semble monstrueuse ; elle tâche de s'en débarrasser hâtivement, en l écrasant sous le silence ou le ridicule. Ce mot de *décadents* lui fut commode, elle s'en servit pour écarter une bonne fois tous les poètes qui ne se prêtaient pas aux faciles jugements de la vieille esthétique traditionnelle. Il n'y a pas de preuve meilleure de la vitalité de cette poésie nouvelle que le fait d'avoir survécu, malgré tout, à de telles conspirations de chroniqueurs indolents ou niais.

Cependant, les Parnassiens rendaient l'âme. L'âme seulement. Ils perduraient, non décédés extérieurement, décorés, membres d'académies ou titulaires de bonnes rubriques dans des journaux. Ils

n'étaient même pas très âgés, si l'on consulte leurs actes de naissance. Mais ils avaient renoncé, bientôt las, à faire des vers. Ah! ce sont eux, les décadents : leur impuissance prématurée le prouve.

Quelques-uns d'entre eux avaient été des poètes admirables ou charmants, comme Leconte de Lisle ou Sully-Prudhomme; d'autres n'avaient jamais été que médiocres, comme François Coppée. Mais c'est une chose curieuse que, depuis une quinzaine d'années, ils ne publient plus rien du tout, absolument plus rien. N'a-t-on pas le droit de considérer leur silence comme un aveu involontaire? Ne se sont-ils pas aperçus qu'ils étaient finis, hélas! finis ?...

Quant aux néo-Parnassiens, ils ne donnent pas grand'chose, en vérité. Ils sont consciencieux, s'appliquent à ne pas violer les règles, travaillent à des sonnets, — à deux ou trois sonnets qu'ils recommencent sans fin, à tour de rôle ou simultanément, et sans les trop perfectionner. Ils se donnent beaucoup de mal pour créer des strophes nouvelles, très difficiles, aussi difficiles que possible, et se consument à ce vain exercice. Il y a bien quelques poètes parmi eux, André Rivoire par exemple. Mais voilà tout. Quant à l'école, elle a vécu.

Or, le Parnasse fut, quoi qu'on en veuille dire, une école. Parce qu'entre Leconte de Lisle, Coppée, Sully Prudhomme et Mendès il y a des différences de tempérament, on se plaît à nier qu'ils soient solidaires les uns des autres. Il n'en est pas moins vrai qu'ils ont entre eux cette analogie essentielle : ils s'expriment au moyen de vers et de poèmes à forme fixe, directement, et sans avoir recours à des symboles. Toute leur esthétique, aux uns comme aux autres, est là. Ce qui les caractérise, par rapport à leurs prédécesseurs, c'est d'avoir affirmé d'une

manière plus catégorique ce principe d'une poésie formaliste et positiviste. Et c'est ainsi, surtout, qu'ils se distinguent de leurs successeurs, lesquels ont rompu résolument avec cette poésie-là, pour en créer une autre qui substitue au vers régulier le vers libre, au positivisme le symbolisme.

En conséquence, la défection des grands Parnassiens et la stérile faiblesse de leurs élèves prennent toute leur importance historique. Il ne s'agit pas ici d'une sorte d'accident fâcheux qui serait arrivé par hasard à quelques poètes. L'échec du Parnasse marque la fin d'une forme particulière de la poésie française, qui coïncide heureusement avec la naissance et l'épanouissement merveilleux d'une poésie nouvelle.

Celle-ci a tout d'abord pour elle son abondante richesse. Il suffit d'énumérer les noms de Gustave Kahn, d'Henri de Régnier, de Vielé-Griffin, de Verhaeren, de Maeterlinck, de Stuart Merrill, de Francis Jammes, de Paul Fort, de Moréas, pour indiquer qu'assurément le Parnasse finissant n'a rien à opposer à cette floraison poétique.

Mais ce qui distingue surtout ces poètes nouveaux des Parnassiens, c'est leur ambition, tout au moins, d'écrire de grandes œuvres. La poésie française se trouvait avant eux dans la même situation, à bien des égards, qu'aux environs de 1550 : avant l'apparition de la Pléiade, elle ne donnait plus que de pauvres petits poèmes, habiles et compliqués, mais très menus, très insignifiants, auxquels les « grands rhétoriqueurs » mettaient toute leur stérile application. Ronsard et du Bellay n'eurent que du mépris pour ces « rond aux, ballades, virelais, chants-royaux, chansons et autres telles épiceries », et, dès le début, ils procla-

mèrent très haut leur prétention d'exprimer des pensées plus graves et plus belles sous une forme plus large. Il est vrai qu'ils y échouèrent en partie et qu'aux odes de Ronsard les sonnets sont préférables; mais leur ambition était noble: en outre elle n'a pas été vaine, si le seul fait de l'avoir eue les a haussés assurément. Que l'on compare les petits poèmes de Ronsard et de du Bellay aux petits poèmes des rhétoriqueurs, et l'on verra tout ce qu'a gagné la Pléiade à ne se point satisfaire mesquinement de futilités et de gentillesses.

Les derniers Parnassiens furent des rhétoriqueurs. L'esthétique Parnassienne devait aboutir, en fin de compte, à de minutieux petits poèmes, à des sonnets, à des villanelles. Toute la poésie consistait dans la réussite de quelque difficile combinaison rythmique. Un tel travail accaparait toute l'attention de l'ouvrier, — et pour l'idée celui-ci n'avait plus de forces disponibles. Il fut tacitement convenu que l'expression des idées appartenait à la prose, et que le poète avait bien assez affaire d'arranger ses mots, d'en compter les syllabes et de les faire rimer. On se fatigue vite à cette besogne; au quatorzième vers d'un sonnet, on est exténué. En outre, les strophes à forme fixe qui se succèdent, toutes pareilles les unes aux autres, amusent d'abord, mais deviennent bientôt monotones; quand on a ressassé douze ou quinze fois le même petit air, cela suffit, il est temps qu'on s'arrête...

Soutenus, au contraire, par l'idée qu'ils expriment, les poètes nouveaux peuvent donner plus d'ampleur à leurs œuvres, et la variété sans cesse renouvelée de leur rythme les autorise à de plus longs et riches développements : aux « épiceries »

des Parnassiens, ils ont substitué de profonds et généreux poèmes.

Ils sont extrêmement différents entre eux : Gustave Kahn et Verhaeren, Vielé-Griffin et Francis Jammes, Moréas et Henri de Régnier ne se ressemblent guère. Ils ne forment pas une école, si la constitution d'une école exige l'anéantissement des individualités ou leur soumission à quelque impérieux idéal. Mais ils ont ceci de commun, comme je l'ai dit précédemment, qu'ils substituent le symbole à l'expression directe et le vers libre au vers régulier.

§

Qu'est-ce que le symbolisme ?... On frissonne à la pensée qu'il faudra répondre à cette question-là ! Non qu'elle soit, en elle-même, très obscure et très difficile, mais elle est un peu compliquée cependant à cause de tant de commentateurs qui l'ont entortillée de leurs réflexions ingénieuses. Et les choses les plus déconcertantes qu'on ait dites sur le symbolisme, ce sont des symbolistes, je l'avoue, qui les ont dites.

Mais enfin, il y a deux manières essentiellement en art, dont l'une consiste dans *l'expression directe* et dont l'autre procède par *symboles* Un symbole est une image que l'on peut employer pour la représentation d'une idée, grâce à de secrètes concordances dont on ne saurait rendre compte analytiquement ; la valeur expressive du symbole est, dans une certaine mesure, mystérieuse. Et tout art, si l'on veut, est symbolique, puisque tout langage est schématique, mais un art se caractérise par l'effort qu'il fait pour identifier ses symboles avec les détails immédiatement perceptibles de la réalité, ou pour les réaliser en eux-mêmes comme s'ils conte-

naient plus d'essentielle vérité que n'en peut saisir dans les choses l'observateur le plus sagace. L'art est réaliste ou symboliste.

Or, un très grand nombre d'écrivains, aux alentours de 1885, se manifestèrent comme symbolistes. On était alors sous l'influence immédiate du réalisme, on fit donc mauvais accueil à ces novateurs imprévus ; on ne voulut voir dans leurs tentatives qu'une bizarre affectation de littérateurs désireux d'étonner le public. Mais depuis quinze ans qu'elle dure, cette école a fait ses preuves. On lui réclame avec impertinence des œuvres : elle en a donné d'admirables. En outre, il convient d'établir que la doctrine symboliste est parfaitement fondée dans ses prétentions ; que celles-ci, loin d'être déraisonnables et futiles comme on affecte de le croire, résultent au contraire d'une très profonde et très intelligente esthétique. Et surtout il me plairait de démontrer que le symbolisme n'est pas un caprice de quelques poètes, mais une forme littéraire dont l'apparition et le développement dans notre poésie contemporaine, coïncident avec tout un ensemble de circonstances diverses qui l'expliquent et la légitiment.

§

La poésie parnassienne est réaliste, ainsi que le fut toute la littérature de cette époque-là. Très naturellement, puisqu'elle était contemporaine du grand mouvement positiviste qui, vers le temps du second Empire, emporta toute la pensée française. L'influence du positivisme se fit alors sentir dans toutes les manifestations de l'activité intellectuelle, et tandis qu'il donnait aux sciences naturelles un prodigieux élan, tandis qu'il constituait sous la forme d'une enquête critique la science de l'histoire,

il livrait aussi ses méthodes aux littérateurs. Les romanciers conçoivent leur art, non plus comme une œuvre plaisante d'imagination, mais comme une reproduction très documentée du réel. Ils observent, ils prennent des notes, ils font des expériences, et leurs romans sont le résumé de leurs constatations. Ils s'efforcent d'être impersonnels et prétendent à ne pas déformer par leur vision spéciale l'objet de leur étude. Ils se mettent, du mieux qu'ils peuvent, dans l'état d'esprit du savant en présence de la nature. Et s'ils n'y réussissent qu'à demi, — très heureusement pour la plupart d'entre eux, — c'est bien contre leur gré. Du moins tâchent-ils tous d'être des observateurs « pour qui le monde extérieur existe ».

Les Parnassiens procédèrent à peu près de même. Voyez leurs descriptions de la nature. Elles sont minutieuses, précises, exactes. Elles ont la parfaite loyauté d'un inventaire bien fait. Elles n'omettent aucun détail important, elles copient consciencieusement, chaque chose à sa place, en bonne lumière, afin que nul détail ne se noie d'ombres équivoques. Les *Orientales* de Hugo scandalisent Leconte de Lisle, parce qu'il y trouve trop de fantaisie; ses Orientales, à lui, sont beaucoup plus véridiques et d'une authenticité garantie... L'histoire ? Dans l'histoire comme dans l'exotisme, Hugo n'était pas extrêmement scrupuleux : il inventait des noms de héros pour la rime, créait des villes pour son plaisir et combinait des luttes de peuples pour la seule joie de son imagination. Voilà de quoi choquer José-Maria de Heredia. C'est qu'entre la *Légende des siècles* et les *Trophées* la critique historique a fait sa besogne. Et si, dans l'analyse de l'âme humaine, les Parnassiens se montrèrent également méthodi-

ques et circonspects, c'est que la psychologie, elle aussi, se constituait comme une science positive : Sully-Prudhomme étudie le mécanisme délicat de ses émotions et de ses pensées, ainsi qu'un entomologiste dissèque de menus et subtils organismes, il en décrit avec rigueur l'activité.

Les uns et les autres apportent à leur œuvre le même souci d'exactitude et, dans leurs constatations, se montrent également calmes. Ce qu'ils découvrent dans la nature, ou dans l'histoire, ou dans l'âme humaine, leur apparaît comme normal, comme nécessaire, comme explicable par des causes précises. Ils n'ont point d'étonnement, ni d'admiration, ni ne s'inquiètent de merveilleux, car ils savent que tout ce qui est doit être, et de la manière que l'expérience révèle.

Cette méthode et cette conception des choses sont essentiellement le positivisme. Il est facile, d'ailleurs, de vérifier les sympathies qu'éprouvaient les Parnassiens pour les doctrines positivistes. Il n'y a guère de mysticisme chez eux : la vague religiosité lyrique que l'on trouve chez les Hugo, les Musset et les Lamartine a disparu ; le nirvana de Leconte de Lisle est la négation du merveilleux bien plus encore qu'il n'est du bouddhisme, et le *Zénith* de Sully-Prudhomme, par exemple, est strictement conforme aux idées d'Auguste Comte.

§

Or, le règne souverain du Positivisme touchait à sa fin vers le temps où les Parnassiens produisaient encore, et, quand le Positivisme fit banque route, les Parnassiens plièrent bagage.

La banqueroute du Positivisme, — entendons-nous ! La banqueroute, plutôt, d'une certaine forme

de positivisme. Car il n'est point ici question de cette joyeuse « banqueroute de la science » qui servit de prétexte aux évolutions d'un notoire « penseur » contemporain, et qu'utilisèrent de subtils jeunes gens pour instaurer un éphémère « néo-christianisme ». En ce qu'il a d'essentiel, le Positivisme demeure une doctrine acquise : il est la condition du développement des sciences, et les sciences ne sont pas en train de liquider ; il est la condition même de toute connaissance précise. Mais, si le Positivisme est excellent dans ce qu'il affirme, dans les méthodes qu'il pose et les résultats qu'il donne, il est condamnable dans ses négations, dans les négations auxquelles crurent pouvoir aboutir quelques théoriciens peu clairvoyants. Des deux parts que le Positivisme fait dans le réel : Inconnaissable et Connaissable, ils négligèrent la première, c'était leur droit ; mais ensuite ils la nièrent, plus ou moins explicitement, ce qui n'était plus légitime. L'erreur fut de transformer en un dogme scientifique ce qui ne devait être qu'une méthode de travail. L'explication totale du réel, l'extension du Connaissable aux extrêmes limites de l'être, voilà ce qu'il fallait, en bonne logique, réaliser avant de nier l'Inconnaissable. Nous n'en sommes pas là. Il demeure donc parfaitement authentique que l'île du Connaissable, suivant la métaphore de Littré, s'entoure d'un océan de mystère. Or, s'il est vrai que nous n'ayons pour cet océan ni barques ni voiles, convient-il d'oublier absolument son existence ?

Les Positivistes se trompèrent lorsqu'ils crurent pouvoir expliquer totalement le Connaissable en faisant abstraction de l'Inconnaissable. Ils se trompèrent lorsqu'ils crurent pouvoir établir une nette et définitive démarcation entre ces deux domaines.

La séparation du Connaissable de l'Inconnaissable est un procédé commode, auquel on peut recourir pour faciliter certaines recherches particulières, parce que la pensée humaine procède analytiquement. Mais il doit être bien entendu que ce n'est là qu'une abstraction provisoire. Car le mystère n'est pas extérieur au réel, il est dans le réel même ; l'Inconnaissable ne côtoie pas le Connaissable, il le pénètre. Et, pour reprendre la comparaison de Littré, ce qu'il faut dire, ce n'est pas que le ténébreux océan batte les bords de l'île tranquille, mais plutôt que toute l'île est imprégnée des brumes épaisses qu'il dégage. Il n'y a pas seulement du mystère au delà des faits constatés, le mystère est au cœur même des stricts résultats de l'expérience.

§

Ces considérations suffisent pour restituer à la métaphysique ses droits. Elle n'a pas seulement une raison d'être comme représentation provisoire du réel inexploré, mais elle doit s'unir intimement au positivisme le plus précis afin d'exprimer l'indéfectible union du naturel et du surnaturel.

Et telle fut la valeur profonde de la réaction qui s'est produite en France, depuis quinze ans, en faveur de la métaphysique. Les manifestations en ont été nombreuses, diverses, inégalement intelligentes, mais on ne saurait en méconnaître l'importance.

Or, du moment que la métaphysique s'est réintégrée dans la conception des choses, la notion de la poésie se transforme radicalement. C'est pourquoi survinrent les symbolistes : ils cherchèrent un mode d'expression nouveau pour une vision toute nouvelle de la réalité.

S'il est admis que les choses ne sont pas seulement ce qu'aperçoivent nos sens, il ne s'agira plus de les décrire analytiquement au moyen de mots très précis, adéquats à leurs différentes qualités. sensibles. Mais il faudra plutôt les évoquer ; car on n'inventorie pas le mystère, on en suscite la divination. La poésie d'un temps qui réagit contre le Positivisme devait recourir au symbole. Le monde phénoménal est pour le Parnassien et pour le Positiviste la suprême réalité ; il n'est pour le métaphysicien que l'apparence extérieure de l'essentielle réalité, ou, si l'on veut, il constitue dans son ensemble une sorte de vaste allégorie dont la signification est mystérieuse. Peindre la réalité telle qu'elle se présente immédiatement aux regards de l'observateur, tel est l'art du Parnassien ; représenter dans la réalité tout le définitif mystère qu'elle recouvre, tel est l'art du Symboliste. Toutes les divergences qui séparent ces deux écoles viennent de là.

Le symbole est donc essentiellement la représentation du mystère. Entre le symbole et l'allégorie on peut faire cette différence. L'allégorie est un ingénieux artifice littéraire qui consiste à traduire sous une forme imagée des idées abstraites dont on pourrait reconstituer la teneur précise ; une allégorie se déchiffre comme un rébus. Le symbole, au contraire, ne se peut interpréter ainsi, puisqu'il signifie l'ineffable, — et c'est pourquoi certains prétendent qu'il ne signifie rien du tout, parce qu'ils croient que les phénomènes sont la seule et complète réalité de ce qui est. Mais si l'on pense que la réalité supérieure se dérobe derrière les phénomènes et que les phénomènes n'en sont que le signe imparfait, le symbole prend alors toute sa valeur et

toute son authenticité. L'allégorie est artificielle, le symbole est vrai. L'allégorie est inutile puisqu'elle remplace pour l'agrément l'expression directe de ce que les mots les plus simples suffiraient à rendre ; le symbole est indispensable puisqu'il représente ce que l'on ne pourrait autrement suggérer.

§

Il semble que l'accoutumance des siècles ait rendu les hommes exagérément familiers avec la Nature. Ils se sont installés et mis à leur aise dans le monde des apparences, sans plus s'en étonner. Ils ont perdu peu à peu, dirait-on, le sentiment du mystère qui va les enclore. Or, il y avait une philosophie plus juste dans les énervements et les terreurs que la contemplation des choses inspirait aux premiers hommes. Ceux-ci peuplèrent la Nature de puissances occultes, et c'est-à-dire qu'ils représentèrent par des symboles leur divination du surnaturel. Ces symboles enfantins étaient donc pleins de vérité. L'erreur ne commença que le jour où l'on ne comprit plus l'essence transcendantale des symboles; on fit ce contre-sens de les vouloir interpréter comme des allégories : on traita la chose-en-soi comme un ensemble de phénomènes étranges.

Mais le poète symboliste retrouve dans la Fable ancienne l'éternel mystère incarné. Il utilise à sa manière ces symboles consacrés. Les Parnassiens ne s'en servirent que comme d'ornements agréables sans avoir conscience de leur sens profond, pour l'enjolivement de leurs vers. Lui, les sent vifs et frémissants et ne les touche qu'avec respect, puisqu'ils contiennent le secret dernier des choses. Il les emplit de son rêve, il les modifie suivant son rêve, et s'il les transforme, c'est dans le sens d'une vérité

plus vraie. Il les enrichit de ce qu'il aperçoit lui-même de plus complexe et de plus varié dans l'essence intime de ce qui est. Il invente à son tour de semblables mythologies.

Et le poète redevient donc le créateur de symboles qu'il fut jadis, au temps où l'humanité toute jeune était sensible encore au mystère des choses!...

§

Seulement, entre le poète primitif, inventeur de la Fable, et le poète symboliste d'aujourd'hui, il y a cette différence. Le premier exprimait spontanément sa vision des choses imprégnées de mystère, tandis que le second doit réagir contre la doctrine générale d'une humanité qui s'est trop accoutumée au spectacle quotidien des apparences pour en saisir l'étrangeté profonde. Le poète primitif se sentait en contact perpétuel avec le surnaturel, tandis que le poète d'aujourd'hui proteste contre l'opinion de ce temps que les choses sont « toutes naturelles ». Cette opinion s'est faite au cours des âges; les générations successives ont pris une telle habitude du Cosmos qu'il a cessé de les émerveiller. Principalement le Positivisme eut ce résultat de transformer en une espèce de philosophie l'impuissance contemporaine à percevoir le mystère.

Aussi le rôle du poète symboliste consiste-t-il, en quelque sorte, à reconstituer dans l'esprit moderne une faculté perdue: le sens du mystère. Et pour cela, il faut avant tout qu'il dérange le public de ses habitudes invétérées, il faut qu'il le trouble et qu'il le déconcerte. On a souvent accusé le poète nouveau de vouloir à tout prix « étonner le lecteur » : certes, il était indispensable qu'il l'étonnât afin de lui rendre justement cette aptitude à s'émerveiller. Les

mots étaient usés ; il les a fallu rajeunir pour leur restituer leur puissance expressive, Les phrases étaient connues ; il les a fallu renouveler et c'est à quoi servirent les plus audacieux artifices de syntaxe.

Les poètes nouveaux ne cherchent pas seulement à revêtir l'Inconnaissable d'images heureuses. Leur Symbolisme a pour but, d'une manière générale, de rendre le mystère perceptible en toutes choses. Ils s'appliquent à cette tâche différemment les uns des autres; leurs procédés varient. Mais ils ont entre eux ceci de commun qu'on les doit tous considérer comme des interprètes de l'Ineffable.

ANDRÉ BEAUNIER.



THOMAS CARLYLE
ET LA DÉMOCRATIE
(LATTER-DAY PAMPHLETS)

—

A la date du 5 mars 1848 (quelques jours après la révolution), Carlyle écrivait ceci dans son journal (1) : « Plan d'un ouvrage : *Démocratie*. Que pourrait-on bien avoir à dire là-dessus? — Inévitable maintenant dans tous pays : regardée vulgairement comme la solution. Raison pourquoi il ne peut en être ainsi ; la Démocratie n'est qu'une transition vers quelque chose de nouveau et de définitif. — Terrible désavantage de la Nécessité parlementaire ; beaucoup à dire là-dessus. Ce qui en résulte. Proprement, un état insincère de l'esprit. — Suit tout ce qui se peut *déduire* de ceci ! *Howardisme* (2). Considérez tout homme à Principes Abolitionnistes (3) comme votre ennemi, ô réformateurs. Insistez pour que la peine ne soit pas abolie, mais pour qu'elle tombe sur les têtes qui la méritent justement. — *Fictions* déguisant les Cants, les Chimères, et, hélas ! aussi le Droit, l'Évangile, la Royauté elle-même. — Question du travail. Nécessité du Gouvernement. Le droit de vote pour tous est du délire. Seul le vote de l'intelligent

(1) *Carlyle's Life in London*, t. I, p. 461.
(2) La doctrine de John Howard (1726-1790), le fameux philanthrope anglais. On sait que le nom de Howard est resté à un système de prison perfectionne.
(3) L'abolition de la peine de mort, et, en général, l'adoucissement, l'organisation philanthropique des pénalités.

est nécessaire. Rapide et inévitable progrès de l'anarchie. Besoin d'une *règle* dans tous les départements particuliers de la vie. Mélancolique remède : « Changez de position autant qu'il vous plaira. » — Quoique en général insincères, les hommes ne sont pas tous également insincères. Un grand choix. Comment reconnaître un homme sincère. Soyez sincère vous-même. La carrière ouverte au talent. Ceci est actuellement la conclusion de toute l'affaire.

« Six chapitres. De quoi faire un livre. M'y mettrai-je ? Je suis malade, paresseux et découragé. »

Cette première ébauche, si Carlyle eût en effet écrit ce livre, se fût sans nul doute complétée, multipliée en tous sens. Nous aurions eu un livre sur la Démocratie, plein, compact, et un peu plus amusant que celui dé Vacherot. En faisant ces remarques, toutefois, il n'y a point lieu d'éprouver de trop vifs regrets. Ce livre, s'il n'a pas été expressément écrit par Carlyle, s'il ne forme pas, dans la suite de ses œuvres, un chapitre distinct, existe pourtant, épars dans tous les livres du penseur anglais, notamment dans *le Passé et le Présent* et surtout les *Pamphlets du dernier Jour*. Ce ne sera pas mal employer son temps que de rapprocher, en les commentant, ces importants fragments, l'ébauche plus haut citée devant servir, autant que possible, de lien général.

Dans un précédent ouvrage, nous nous sommes efforcé de faire connaître la qualité de la pensée de Carlyle : comment cette pensée, toute en pressentiments, en intuitions, en soudaines clairvoyances, spontanée, fatale, généralisatrice, n'analysait ni ne discutait. Ses idées sur la Démocratie présentent les mêmes caractéristiques. Ici donc, l'on ne trou-

vera pas une exposition et une discussion méthodiques des doctrines de ce temps, à la manière, par exemple, d'un Tocqueville ou d'un Laveleye ; mais des vues *morales*, des aperçus spéculatifs, des « demi-visions », c'est-à-dire quelque chose de tout intérieur et psychologique. — Ce sont là peut-être des inconvénients. Mais il arrive ici, par la puissance et la rectitude, et aussi la minutieuse information, de la sensibilité sollicitée et dépensée, que cette psychologie est d'une justesse extraordinaire. Ecrites il y a un demi-siècle (1), les pages que nous allons en partie résumer paraîtront aujourd'hui, au bout de cinquante ans de pleine démocratie qui les corroborent, plus exactes et plus cruelles encore qu'au moment de leur publication. Ceci est très remarquable : cette psychologie de quasi-prophète est en même temps d'une telle exactitude, d'un tel implicite contenu scientifique, qu'elle se prêterait très bien, par exemple, à ce qu'on la reprît avec les moyens du Positivisme. D'ailleurs, il semble encore plus à propos, dans des recherches de cet ordre, entrât-on jamais tellement dans le développement scientifique qu'elles peuvent comporter, d'être d'abord muni du fort sentiment d'un Carlyle. Nous persistons à croire que la société n'est pas seulement une chose mécanique, un organisme palpable qu'on puisse soumettre à des expériences de laboratoire.

I. — LE DROIT POLITIQUE

I

« La démocratie, on peut le dire partout, est un fait accompli : depuis la grande ou *première* Révo-

(1) Les *Latter-Day Pamphlets* sont de 1850.

lution Française, ce fait a été annoncé au monde entier; dans message après message, dont quelques-uns à la vérité terrifiants; et maintenant le monde entier doit se rendre à l'évidence... Les exténués millions d'humains, dans leur vital besoin et leur passionné désir instinctif de vraie Direction, ont rejeté toute fausse Direction, et se sont dit, pour une heure, qu'une Non-Direction leur vaudrait encore mieux... Et partout la Démocratie s'est levée, incommensurable, monstrueuse, beuglante, sans voix articulée comme le chaos. Depuis l'irruption des Barbares du Nord, on n'avait encore rien vu de pareil (1). »

Ces derniers mots contiennent une forte suggestion. Ils sont, en effet, mieux qu'une manière de dire : ils évoquent un fait réel. L'idée la plus proche qu'on puisse jusqu'ici se faire de la Démocratie, c'est bien l'idée d'une Invasion de Barbares. L'état de l'Europe démocratique, celui de la France surtout, suscite invinciblement, dans l'esprit de qui le considère, l'image d'une telle Invasion. Les conditions sociales que nos époques ont vu se produire et s'imposer rappellent, de plus d'une façon, celles, par exemple, du v[e] siècle. Aujourd'hui comme alors, un monde nouveau, brut, informe, a peu à peu dévoilé ses masses profondes en face des vieilles civilisations décrépites. Dans l'Europe féodale, bouleversée par la Révolution et les guerres de l'Empire, comme dans le monde antique endormi à son déclin sous la lourde « paix romaine », parmi l'universelle décomposition des croyances, des idées et des mœurs, un nouveau type d'activité s'est dessiné, singulier, violent, cruel, mais vivace. Mainte-

(1) *Latter-Day Pamphlets*, I: *Past and Present*, III, XIII.

nant des classes récentes et grossières, autrefois des hordes inconnues et frustes, occupent désormais la place, poussées les unes par l'instinct de conquête, les autres par le besoin de parvenir, celles là armées de force héroïque et superstitieuse, celles-ci munies de toutes les ressources d'un esprit âpre et calculateur, les unes guerrières et pillardes, les autres industrielles et trafiquantes. La machine à vapeur a remplacé le chariot de guerre, aussi brutale et tumultueuse. Profonds et furieux réservoirs d'énergies l'une et l'autre, la moderne Industrie et l'ancienne Barbarie se correspondent. Ces soudains établissements industriels, par exemple, ces villes manufacturières de cent et trois cent mille âmes suscitées, en Angleterre et ailleurs, par le cheval-vapeur et la mull-jenny, ne valent ni plus ni moins, avec leur rude esprit et leurs rudes sentiments d'usine, avec leur force et leur férocité d'usine, que les établissements barbares, que les burgs d'un Alboin, d'un Alaric ou d'un Baïan. — Quant à notre « Suffrage universel », à notre « Droit de vote égal pour tous », quant à cet arrière-legs des rhéteurs éreintés et subtils du xviiie siècle, il me fait singulièrement penser, en un certain sens, non seulement à ce « droit de séjour » que l'Empire exténué finit par concéder un peu partout aux hordes envahisseuses, mais surtout à cette fameuse « Energie philanthropique, φιλάνθρωπον βίαν », à l'aide de quoi la faible et raisonneuse Byzance se voulait concilier les Barbaries. Privés, jusqu'à la Révolution, de personnalité sociale, nos modernes Barbares ont enfin obtenu cette personnalité, un peu comme les anciens Barbares furent admis, sous le Haut-Empire, à la condition de « Fédérés », et, sous le Bas-Empire, au titre, redoutable à qui l'octroyait, de

« Chers fils du Despote romain ». — Et les éléments ainsi amenés au jour sont aussi menaçants aujourd'hui qu'alors, aussi grossiers, chaotiques. Ils apportent le même vertige et la même douleur. Ils enténèbrent, d'abord, de même façon, cette vie, qu'ensuite ils renouvelleront aussi, peut être.

Peut-être. « Qu'*est*-ce donc que cette Démocratie, ce colossal et inévitable Produit des Destinées, réparti à l'heure qu'il est dans toute notre Europe? Là gît la question pour nous. D'où vient-elle, cette sombre, menaçante Démocratie; où va-t-elle; quelle est sa signification? Une signification doit-elle avoir ou elle ne serait pas ici. Si nous sommes capables de découvrir son vrai sens, en cédant avec sagesse ou en résistant et en contrôlant avec prudence, nous avons chance d'y vivre; si nous sommes incapables de découvrir sa vraie signification, si nous y découvrons seulement une fausse signification, ou si nous n'y voyons aucune signification, vivre ne sera plus possible! — Toute la sagesse sociale de notre temps consiste à élucider le sens de cette universelle effervescence des Populations européennes qui s'appelle elle-même Démocratie, et prétend durer toujours (1). »

On pourrait peut-être espérer de s'y reconnaître, si l'on avait à faire à des gens un peu moins contents d'eux-mêmes, si ces humanités démocratiques, immodérément réjouies de la chaotique nouveauté des choses, avaient la joie moins désordonnée et la badauderie moins bruyante. C'est un vacarme d'exultation et de congratulations qui empêche toute pensée sérieuse de se faire écouter, si ce n'est de s'écouter soi-même. La Démocratie, qui

(1) *Latter-Day Pamphlets : I, The present Time.*

n'a jusqu'ici entassé que des ruines, et qui en entassera bien d'autres encore, tire toutefois grandement vanité de sa besogne, et, sentimentale, s'attendrit et s'applaudit sans fin, aux cris mille fois répétés de : Affranchissement! Liberté civile et religieuse! Bienveillance universelle! — « En prose et vers, c'est partout l'annonce, copieuse à l'excès, qu'enfin est advenue l'Ere nouvelle, l'An Ier, si longtemps attendu, de la parfaite Félicité Humaine. Ah! l'une des plus inévitables misères intimes de l'homme sérieux dans de telles circonstances, c'est précisément ce flux tumultueux de rhétorique et de psalmodie, éjaculé partout de la folle bouche humaine; noyant pour le moment toute réflexion hors l'amère réflexion que vous êtes tombé dans une triste et stupide époque, dans une époque à longues oreilles, et qu'il vous faut en prendre votre parti. Votre vieille maison lézardée, si longtemps maudite en pure perte, a fini par vous exaucer : sa façade pour tout de bon s'est détachée et repliée dans la rue. Les planchers peuvent encore être soutenus par le bout des poutres et par l'adhérence des vieux mortiers; quoique bien inclinés déjà, il se peut qu'ils pendent en l'air jusqu'à ce que certains clous rouillés et certaines mortaises vermoulues aient cédé : — mais est-il donc bien agréable d'entendre, à pareil moment, tous les locataires célébrer à l'envi les nouvelles délices de la lumière et de la ventilation, de la liberté et de leur position pittoresque, et remercier Dieu d'avoir enfin une maison selon leur cœur (1)? »

Ceci est très aigu. Carlyle ici a percé jusqu'au centre du mal. On ne saurait trop retenir cette vue sur nos congratulations modernes, sur notre bien-

(1) *Latter-Day Pamphlets : The Present Time.*

veillance moderne, sur cette sorte d'exultante et péremptoire niaiserie, qui renferme et présuppose, dirait Carlyle lui-même, tous les genres de niaiseries et d'erreurs Congratulations interminables et bienveillance universelle, et toutes les rhétoriques éjaculées sans fin au spectacle de la vieille maison mal commode « dont la façade s'est enfin repliée dans la rue », empêchent, en somme, la vraie besogne de se faire, qui serait de reconstruire, sans phrases, notre maison. C'est là la méprise fondamentale sur quoi vivent nos époques, vivent mal. Elle est le legs de l'exaspéré, terrible sentimentalisme de la première Révolution, lui-même issu de la fameuse « sensibilité » du XVIII[e] siècle. On comprend mieux l'utopiste de 48 et le terroriste de 93, lorsqu'on se reporte à l' « homme sensible » des Encyclopédistes. Cette « sensibilité » frelatée, par toutes sortes d'issues que l'effort d'un Napoléon et d'autres hommes pratiques et clairvoyants n'a pu fermer, a irrémédiablement envahi notre XIX[e] siècle ; et depuis les débuts jusqu'à nous, depuis le moment où elle commença de faire des grâces dans les salons des fermiers généraux philosophiques jusqu'au jour où elle se prit à dogmatiser dans les parlotes de nos modernes libérâtres, elle n'a cessé de raffiner, d'abstraire, de se gâter, n'engendrant que chimères et néant. En somme, ce sentimentalisme humanitaire ne recèle pas le principe de vie nouvelle qu'on a prétendu y démêler ; à y regarder même, il apparaît bien plutôt comme le produit tardif d'un monde finissant, comme la synthèse d'une civilisation décrépite, surchargée, savante à l'excès. De là le caractère abstrait de toutes ses conceptions, notamment dans le domaine social. Comme la sensibilité dont ils

provienment, « Droits de l'Homme », « Égalité », « Suffrage universel », etc., sont des théories et des organismes chimériques, impuissants. Excédée et tout ensemble excitée sans répit par les démesurés milieux qu'elle s'est faits, perdue parmi l'encombrement des précédents classiques et l'enchevêtrement des formules, accablée sous trop de façons de sentir, de connaître et de jouir, l'âme déclamatoire des vieilles civilisations excelle à ces principes abstraits, à ces métaphysiques sociales, Humanitarisme, Égalité, Progrès, où se jouent son insincérité industrieuse et son frénétique épuisement.

Par malheur, cette manie sénile d'abstractions a tout gagné, étouffé, et elle comprime ce qui peut s'agiter de jeune et de réel au fond de nos bouleversements. A la plante récente il faut de l'air, non la cloche pneumatique d'une culture abstraite. La vieille sensibilité refoulée subsiste dans le legs de ses formules, la vieille sensibilité menacée se défend par l'action de ses formules; l'invisible mais réelle invasion de nos modernes Barbares, qui aurait pu être bonne à quelque chose, s'est laissé prendre au magique verbiage de Byzance, et la force de nature qui était en elle s'en est allée en exultantes badauderies. Si, pour ne remonter qu'à 48, « une des années les plus désastreuses, les plus stupéfiantes, et, somme toute, les plus humiliantes que l'Europe ait jamais vues » (1), l'éducation des foules n'avait été la plupart du temps si déprimante en ce siècle, peut-être aurions-nous aujourd'hui déjà un monde autre que celui que nous voyons. L'éducation des foules et de tout homme moyen en particulier. La

(1) *Latter-Day Pamphlets : The Present Time.*

psychologie d'un homme ordinaire de nos jours, considéré en tant qu'unité sociale et démocratique, pourrait tout entière se déduire de ce fait principal, qu'on a inculqué à cet homme le goût de l'Abstrait et qu'il a la vanité et la duperie de son goût : vanité niaise, prétentieuse et fanatique; duperie immense, illimitée, insondable à escamoter le Réel en entier. Il serait bien long de noter les traits où se marque à chaque instant, dans nos mœurs démocratiques, cet enchantement de soi-même et cette duperie par soi-même. Mais pour ne retenir que les plus essentiels : La sotte manie d'indépendance, « vertu que tout le monde s'arroge aujourd'hui, presque la seule vertu catholique subsistante », — l'inaptitude à obéir, et, par là, en somme, l'incapacité d'apprendre, de profiter de la science d'autrui, de se faire libre, — le mépris de « la protection que l'intelligence des intelligents étend sur le reste des hommes », — l'absence du Respect qui est le lien et l'inter-prolongement des individus; et tout ensemble, la propension à toutes sortes d'inscientifiques illusions de gobe-mouche, — la disparition de la personnalité dans les « Principes », les « immortels Principes » (« les Principes quand même ! » « le Principe est tout, l'homme rien ! »), qui n'ont jamais servi qu'aux impuissants et aux insincères, — en résumé l'outrecuidance et à la fois la platitude dans la pensée, l'impudence et en même temps la tiédeur dans l'action : telles sont quelques-unes des plus incontestables caractéristiques de la sensibilité démocratique.

Mais il est surtout une suite de cette éducation abstraite, une conséquence capitale, qui veut être examinée à part : c'est l'erreur, la grande et fondamentale erreur qui porte sur l'appréciation du

Droit réel de l'homme. Je ne sais si les auteurs de la « Déclaration des Droits de l'Homme » voulurent expressément ceci, j'espère même qu'ils ne comptèrent point sur ce résultat, mais il est certain qu'à la suite de cette trop fameuse « Déclaration », le Droit, dans nos manières de sentir, s'est de plus en plus distingué, séparé de la Force, jusqu'à devenir même l'antinomie irréductible de cette dernière. Voici tout un siècle maintenant, que le déclamatoire sentimentalisme des hommes n'a cessé de ravaler l'idée de Force. Le bienveillant citoyen des « Etats-Unis d'Europe et de Partout » ne saurait admettre que le fait vital de la Lutte fût plus longtemps indispensable « pour montrer qui a pouvoir et sur qui, droit et sur qui » ; il ne saurait plus discerner que « par beaucoup de dure Lutte uniquement peuvent être réduites en poussière et dispersées les non réalités, afin de faire place à cette seule réalité plénière : « Toi, plus fort que moi, toi, plus sage que moi, tu es roi, et moi sujet (1). » Ainsi le Droit, pour le songe-creux contemporain, est antérieur à la Force, qu'il prime; il est antérieur à la Vie, il est inné, gratuit, — abstrait. Il y a donc un type idéal de Droit tellement en dehors des moyens de la Réalité, qu'il devient bien inutile de passer par la Réalité pour approcher du Droit : en d'autres termes, par la grâce de la fiction humanitaire, l'on n'a plus besoin de la Vie, c'est-à-dire de sa propre Force, pour faire valoir son Droit. La chose est devenue beaucoup plus facile. Et la Vie se perd, inutilisée, et l'artistique Force humaine. Cette conception idéale du Droit, cette méconnaissance de l'identité de la Force et du Droit, c'est une

(1) *Past and Present*, liv. IV, chap. I : *Aristocraties*.

profonde mésestime du Réel que partout elle entraîne, un mépris absolu de l'expérience, et en même temps des ressources de l'individu. Tenter de faire de la réalité la mesure point trop insuffisante de notre Droit, puis, dans l'entraînement de cette féconde et courageuse entreprise, en suivant la veine de trouvailles ainsi ouverte, achever l'éducation de sa sensibilité, perfectionner ses facultés d'observation, aiguiser et enhardir son jugement, être conscient de ses expériences et les multiplier, ne plus laisser, ou si peu, passer une heure, quelque pénible qu'elle soit, un fait, quelque obscur qu'il soit, sans en tirer la leçon qu'ils comportent et sans démêler quel acte d'individualité, d'ingéniosité, d'art, ils nécessitent, — ceci est une règle rendue bien difficile aujourd'hui, car elle est effectivement tout juste le contraire d'une « saine conduite » en ces temps.

On ne saurait trop marquer ici l'influence exercée par cette theorie du Droit abstrait, du Droit égal pour tous, sur nos conceptions contemporaines de l'Intelligence et sur l'Intelligence même. — En des temps où les abstractions ne régnaient pas encore, en des temps de plus faible rhétorique et de plus forte réalité, l'Intelligence était dynamique, *une*, entendons par là qu'elle était vraiment le résumé des dons de l'homme, « l'exact sommaire de la *Valeur* humaine (1) »; que, ne se distinguant point de la Valeur morale, intrinsèque de l'homme, de la Force de l'homme, elle synthétisait en elle, sans perte aucune, le fait le plus intime et le plus absolu de tout homme doué d'intelligence. Toute la manière d'être de l'homme se trouvait rappelée

(1) *On Heroes; Latter-Day Pamphlets : Downing-Street.*

dans sa connaissance et son discernement ; ses facultés compréhensives faisaient clairement paraître ses facultés morales. L'Intelligence était une. — Aujourd'hui, avec un credo démocratique, il semble bien que c'est un changement complet de structure ; que l'ancien fait subjectif et individualiste est dépouillé de son rôle de spécimen principal, et que l'ancienne psychologie de « la question morale seule essentielle », qui en était le développement et la loi issue, tourne court. Un arrangement tout mécanique a prévalu. Quelle sorte de compréhensivité, sinon mécanique et machinale, peut être la compréhensivité d'une intelligence tenue de concevoir le Droit pour ainsi dire à part de l'expérience, à part de la vie, à part de soi-même, d'une manière toujours uniforme ? L'idée abstraite du Droit étant d'avance égale, de même type, pour tous, faibles ou forts, puisqu'elle est située par delà les mérites ou les démérites de la vie effective, — peu importe désormais la réalité intrinsèque, une et cohérente, l'originalité morale de l'Intelligence.

Prenons bien garde à présent aux conséquences dernières de cette désindividualisation de l'Intelligence. Remarquez comme dans l'Intelligence ainsi démunie de ce qui fait son unité, sa force, démembrée, toutes sortes d'étranges mutilations sont, de la part du milieu, désormais possibles, toutes sortes de distinctions inégales et de choix arbitraires ; remarquez comme les facultés, jusqu'alors équilibrées, resserrées en faisceau par le lien subtil et fort du sentiment moral, sont maintenant dangereusement séparables, réputées indépendantes l'une de l'autre et contradictoirement utilisables ; comme la nature intellectuelle de l'homme est mise

à part de sa nature morale, et comme, par une triste suite de ceci, l'on accepte ses moyens compréhensifs tout en rejetant ses moyens moraux. — Si bien qu'on s'aperçoit en fin de compte que l'énoncé même de ces conséquences caractéristiques est du même coup une description précise du pire esprit utilitaire, et qu'ainsi avec les plus admirables Abstractions pour guides uniques on aboutit à la plus sordide morale de l'intérêt, à la petite habileté, au bas savoir-faire et aux expédients. — Là-dessus, imaginez le milieu prodigieusement compliqué et difficile de nos vieilles civilisations regorgeantes; considérez comme le principe de tout développement y est la généralité décroissante et la spécialisation à outrance; comme tout y va par myriades de menues classifications, d'étroites formules et de superficielles étiquettes; comme la fièvre et le convenu d'une existence surchauffée et surchargée y empêchent la réflexion et le discernement : et étonnez-vous que cette triste Intelligence utilitaire, s'étant une fois formée à la faveur du vacarme inattentif des abstraits ouï-dire, trouve à présent tellement à s'employer, et, dans l'entraînement de cet incessant exercice, ait fini par se développer sans mesure, par embrasser tout le champ de la vie, — organe dont la monstrueuse croissance a pour longtemps atrophié toutes les autres facultés plus pures qui constituent le trésor de l'Intuition humaine.

Ainsi, le fait démocratique est jusqu'ici purement et simplement un fait de destruction et de désordre. Il y a le chaos, partout le chaos, rien que le chaos; et pour couver ce furieux abîme, — où peut-être sont inclus des germes de vie, — nulle autre force que l'artificielle chaleur de la sensibilité

vieillie et déclamatoire que nous avons essayé de montrer présente à l'origine de toutes les choses contemporaines. De là un manque général d'énergie et de réalité, une interprétation abstraite et sentimentale du désordre social, — enfin la formation d'une sorte d'Intelligence à la fois chimérique et machinale, laquelle, munie pour toute arme, dans la bataille toujours plus compliquée de la vie, d'une vaine idée mécanique du Droit, privée de vraie direction, d'efficace conseil, a dû se forger à la hâte vaille que vaille d'autres armes, les armes qu'elle a pu, le triste outil utilitaire, brutal, de portée fausse, et qui accuse et développe dans ses œuvres l'*erreur* de calcul qui l'a construit. — Avec Carlyle examinons ces œuvres.

II

Cette forme d'esprit démocratique étant connue dans sa caractéristique principale, qu'est-ce que peut cette forme d'esprit, que peut-elle d'abord au point de vue particulier qui nous occupe ici, c'est-à-dire au point de vue du droit politique?

Sous ce rapport, l'œuvre d'une telle sensibilité c'est la conception du droit de vote égal pour tous : — le droit étant distinct de la force, la faculté de voter est indépendante de la manière d'être réelle de celui à qui elle est attribuée. De là le Suffrage universel et le Parlementarisme.

Il serait superflu, aujourd'hui que tant d'esprits de bonne volonté pensent et s'irritent là-dessus comme pensait et s'irritait Carlyle il y a cinquante ans, de se faire l'écho des colères que l'auteur des *Pamphlets* laisse fréquemment éclater à ce propos. N'en retenons que ceci, où il y a mieux qu'une colère :

« Quand il s'agit d'interpréter les éternelles lois naturelles à notre égard (1), tout le monde de dire : Comptez les têtes, consultez le Suffrage universel au moyen des boîtes électorales, et vous aurez cette interprétation. Le Suffrage universel, les boîtes électorales, les additions de têtes! En vérité, — je m'aperçois que nous sommes arrivés dans d'étranges parages spirituels. Dans le cours d'un demi-siècle, un peu plus un peu moins, il faut que l'Univers ou les têtes des hommes aient bien changé. Il y a un demi-siècle, et depuis la création jusque là, l'Univers, à ce que j'avais entendu dire, avait coutume d'être d'une nature quelque peu plus abstruse. Il n'avait point l'habitude de porter ses secrets sur sa face, pour qu'ils crevassent les yeux de tous les passants. »

Nous tenons ici la principale idée de Carlyle sur le Suffrage universel. Interprétation des lois naturelles, c'est-à-dire emploi des forces sociales, telles sont les questions prodigieuses que la Foule doit résoudre à première vue. Si encore les données du problème étaient présentées d'une manière positive, scientifique; si, regardant en face la réalité, l'on cessait de prétendre transformer en vérités absolues les faits relatifs dont elle est la collection, et si, s'inspirant de cette règle critique dans le domaine social, on se persuadait une bonne fois qu'une nation, fût-ce celle qui a fait la Révolution française, « n'est pas libre d'adopter la forme de gouvernement la plus conforme à la raison, comme le croyait le XVIII[e] siècle »! Mais cette « raison », avec ses conceptions gratuites, voilà ce qui précisément s'interpose sans cesse entre la Foule et le réel; voilà

(1) *Latter-Day Pamphlets : The Present Time.*

ce qui empêche une étude positive des faits. Le sentimentalisme s'en mêlant, et la politique jacobine agissant, les faits ont été définitivement arrangés en synthèses arbitraires et en vérités idéales; ils ont disparu dans les abstractions qui partout les systématisent et qui partout sont seules apparentes : si bien qu'en effet l'Univers, qu'on croyait jusqu'ici chose « plus abstruse » et plus réelle, porte tout uniment ses secrets sur sa face, à la grande joie des badauds, et que la Vérité, sournoisement sortie de son puits, fait de son miroir, qu'un jeu savant agite, une simple attrape à volatiles.

De là cette singulière aventure, que, chez nous du moins, l'on a presque constamment voté, non point pour des choses précises, pour telle force sociale préalablement éprouvée, mais pour des systèmes, des emblèmes, des allégories, et que, votant pour des abstractions, l'on a abouti, politiquement, à l irréel et à la négation même de ce que l'on prétendait fonder. Faire l'histoire électorale de ces temps, à partir du gouvernement de 48 (et sans perdre de vue la « conquête jacobine » de 92), serait dresser la liste nombreuse des abstractions qui tour à tour s'imposèrent, et marquer les degrés successifs de l'effacement du vrai sens politique. Pour ne retenir qu'un exemple, et le plus général, voyez ce qu'a produit l'idée française de Liberté et de République : elle a produit l'Etat centralisateur et absolutiste, c'est-à-dire juste le contraire de la République et de la Liberté. La chimère d'un gouvernement simple et unitaire se liant à la théorie d'une Liberté égale pour tous, abstraite, nous avons donc eu la simplicité même en fait d'Autorité, soit, ou à peu de chose près, « une assemblée souveraine, émanation du suffrage universel direct, armée

d'une puissance irrésistible, et commandant à une hiérarchie de fonctionnaires disciplinés et répandus sur tout le pays, afin que les décisions de la majorité puissent être mises à exécution promptement, complètement, sans rencontrer de résistance (1) », soit, en définitive, la pire des tyrannies, la tyrannie anonyme. — Des Républiques libres, il y en a eu, les Provinces-Unies, Venise; il en est encore, la Suisse, les Etats-Unis : mais justement ces pays, les deux derniers tout au moins, n'ont eu, quant à la Liberté civile, aucune idée abstraite et préconçue. Les institutions n'y sont pas « simples », elles y sont au contraire terriblement compliquées, identiques au détail de la vie, chaque pouvoir local, la commune avec ses nécessités particulières aux Etats-Unis, le canton avec ses coutumes propres en Suisse, ayant dans ces institutions la place et l'influence qui leur reviennent. Mais on y sait faire sans allégories.

Toutes nos allégories, à nous, nous pensons bien, il est vrai, pouvoir les rendre pratiques, et les vivifier; nous nous imaginons les justifier par ce raisonnement, qu'un pays de suffrage universel, qui doit se prononcer souverainement sur les plus hautes questions, est, de toute nécessité, un pays *habitué* à ses institutions, un pays pourvu d'un grand *bon sens*. Ceci n'est guère qu'ajouter une nouvelle allégorie à la série : et si le fameux, le dogmatique « Bon sens des masses » est partout une fiction, cela est surtout vrai en France, où, presque sans expérience préalable et comme par un coup de tête de rhétorique, nous sommes tombés jusqu'au fond de la Démocratie. — Néanmoins, à l'exemple des raisonneurs athées de la Révolution, l'on a déci-

(1) Emile de Laveleye, *Des formes de gouvernement dans les sociétés modernes*, II.

dé qu'elles auraient du Bon Sens, ces « masses », sans doute comme pour remplacer à leur intention par une façon de Dieu panthéiste et vagabond, ayant son Sinaï dans toute tête du bétail démocratique, l'ancien Dieu personnel des âges de foi disparus. En échange du Dieu qu'on n'a su leur garder, on leur a procuré ce Credo nouveau : le bon sens. A chaque unité démocratique, sa portion égale, irréductible, inextensible, de « bon sens » inné, gratuit, antérieur à la vie, antérieur à tous les rudes efforts que coûte, selon les lois de la nature, la moindre parcelle d'authentique bon sens.

Une psychologie d'une chose aussi abstraite que le « Bon Sens des masses », on peut cependant en faire une. — Ce qui se cache sous les prestiges consacrés de ce Bon Sens, c'est tout simplement le « Laissez-faire ». En somme, toutes ces abstractions, « Egalité », « Droit de l'Homme », « Bon Sens des masses », échappent à une discussion vraiment scientifique ; en ce sens, elles sont hors de cause ; ce sont des formules décoratives ; leur rôle effectif se borne à provoquer et à exprimer le sentimentalisme vaniteux à l'aide duquel la Foule s'illusionne sur ses propres actes et se ment à soi-même ; et c'est pourquoi elles jouissent d'un crédit et sont l'objet d'une vénération que les plus despotiques idoles des anciennes théocraties ne connurent jamais. Là-dessus, les choses vont en réalité comme elles peuvent aller, quand, pour n'avoir point au fond à s'embarrasser d'eux et se trouver plus expédient, l'on a inventé, et juché sur d'inaccessibles piédestaux, des « Principes » directeurs tellement en disproportion avec la vie. C'est-à-dire que ce qui réellement et uniquement agit alors, c'est l'Intelligence utilitaire, plus haut décrite, qui

s'est constituée et qui multiplie ses démarches à la faveur de ces Principes mêmes. Or cette intelligence, dans le domaine social, produit ce que l'on a appelé le Laissez faire. « Laissez-faire! Laissez-passer! », vocifération utilitariste du Bon sens des masses. *Vox populi.*

On connaît à vrai dire cette doctrine des Libéraux : Des *libertés nécessaires* accompagnent le droit de suffrage et les institutions représentatives, et l'on ne saurait trop multiplier ces libertés, car plus nombreuses seront-elles, plus de chances y aura-t-il pour le droit de Suffrage de s'exercer correctement, pour les institutions représentatives de se perfectionner. Le libre exercice de son autorité souveraine peut seul donner à la Démocratie des habitudes de discipline. Ces masses populaires, pour les mouvoir et les faire évoluer avec ensemble, il faut un levier autrement multiple et précis que les anciens moyens (listes de notables, collèges départementaux, cens), qui, laissant partout ailleurs subsister l'inertie ou le désordre, n'entretenaient qu'une activité superficielle dans « la classe étroite qui s'appelait autrefois le pays légal ». Ce levier, qui est en même temps un régulateur, c'est la Liberté illimitée. Donc, laissez-faire. Liberté plénière pour toutes les opinions, pour tous les intérêts, pour tous les droits. Non seulement laissez s'emplir les urnes électorales, mais encore et surtout laissez faire les clubs, la presse, tous les genres de propagande et de vulgarisation, enfin ce que nous appelons la « diffusion des lumières ». Dans un pays de démocratie où les intérêts et les opinions ont à se manifester et à circuler, non plus parmi ces quelques privilégiés qui formaient ce que l'on appelait jadis les classes éclairées, mais parmi

des millions et des millions d'hommes, les opinions et les intérêts ne sauraient jamais se présenter sous une lumière trop éclatante et concourir dans une carrière trop développée.

Nous ne connaissons que trop les faits qui effectivement répondent à ceci. — Oui, la concurrence est partout permise et agissante : mais c'est celle des appétits et des brutalités. Dans ces sociétés trop pleines, où les abstractions ont remplacé les idées vivifiantes, ordonnatrices, et que le Laissez-faire institué fait chaque jour plus encombrées, les désirs s'affolent, les ambitions s'exaspèrent, les volontés s'enfièvrent et se faussent. Parmi ce frénétique étouffement, la moindre place à se faire coûte plus d'effort, de ruse et de violence, qu'autrefois une fortune. Qui n'est pas compté est broyé. L'être ne se soutient qu'à force de convoitises, et la soif de jouir ne se distingue plus de l'instinct même de conservation. « Arriver ! » Voilà le mot qui dit tout, le mot où tient l'âge démocratique tout entier, — mot poignant, mot effrayant surtout, si nous songeons à la pénurie où plus que jamais nous sommes en fait de moyens avouables, de « force » authentique et droite. — Ajoutez enfin, comme la plus triste suite de cette exacerbation utilitaire du moi démocratique, le manque général de confiance réciproque et partout comme une mutuelle excommunication. Liberté de toutes les opinions et de tous les intérêts ? Carrière illimitée pour toute concurrence ? Dites plutôt isolement de l'homme ; relations sans raison autre que les glaciales réciprocités d'intérêt : « Certainement, cette idée partout prévaut(1), que la grande panacée du mal social est

(1) *Latter Days Pamphlets : The Present Time.*

ce que nous appelons « émancipation », « laissez-faire », ou, pour s'expliquer en langage pratique, rupture des relations humaines partout où on les regarde comme engageant à trop, ce qui est bien près d'être partout le cas, à la façon dont nous avons marché depuis plusieurs générations. Soyons donc tous « libres » les uns des autres, et nous serons heureux. Libres, sans lien et sans rapports, excepté ceux d'affaires, ceux qu'entraîne la loi de l'offre et de la demande : voilà, pense-t-on, la vraie solution de toutes les difficultés et de toutes les injustices qui ont pu se produire entre l'homme et l'homme. A-t-on bien considéré où tout ceci tend et ce que tout ceci assez certainement dénote ? Rompez tout rapport qui devient incommode ; réduisez tout ce qui était permanent parmi nous à être intermittent : — ceci veut dire, descellez patiemment, pierre à pierre, par des coins dans chaque joint, la fabrique entière de l'existence sociale ; jusqu'à ce qu'enfin le tout, se trouvant maintenant suffisamment descellé, soit d'un coup jeté bas par une soudaine secousse de rage révolutionnaire, et gise en montagnes de décombres informes, au sommet de quoi vous pouvez chanter la Liberté, et vous réjouir de cette vraiment remarquable ère de progrès où nous sommes parvenus. »

Voilà donc le Suffrage universel, avec sa facilité à se payer de mots et de chimères, et d'autre part ses tendances, accusées en raison directe de ceci, ses tendances étroites, égoïstes, désagrégeantes, partout bornées à la satisfaction des appétits et des vanités. Double manière d'être parfaitement caractérisée par ces deux formules, « Bon sens des masses », « Laissez-faire », lesquelles entretiennent à leur tour l'état social dont elles sont issues, le font

sans répit fermenter, jusqu'à ce que nous ayons enfin cette terrible phase de vie compliquée, surchargée, exaspérée, où nous nous débattons aujourd'hui.—Et maintenant à quelle conception gouvernementale va tout ceci aboutir, quel est le moule dans lequel va se couler ce vaste amalgame confus de rêveries et d'avidités? Un moule bien fragile et bien passager, pour cette chaotique et formidable matière, qui le fausse, lui impose son désordre (surtout en France), bien plus que celui-là n'imprime à celle-ci ses formes. Carlyle va dégager pour nous les deux ou trois principaux traits du Parlementarisme.

III

Sa psychologie, d'abord. — L'auteur des *Pamphlets* observe profondément que l'aptitude de beaucoup la plus profitable dans nos temps modernes, c'est l'aptitude à *parler*. L'éducation, telle que la comporte et la conçoit notre époque, est, dit-il, une éducation toute *rhétoricienne*, entendez par là une éducation qui, vous détournant de la vie intérieure, vous dresse à la vie extérieure, diserte, adroite, et vous enseigne à y réussir. « Silence, dirait-on, signifie annihilation pour l'homme du Dix-Neuvième Siècle (1). Des mots, encore des mots, voilà ce que l'on demande. Parle, parle, ô parle; — si tu as quelque faculté, parle-la, sinon c'est la mort, et il n'y a pas de faculté qui tienne! C'est une habitude invétérée en nous, confirmée par toutes les sortes d'éducation, de considérer l'éloquence comme la manifestation par excellence du talent humain. Tous les programmes uni-

(1) *Latter-Day Pamphlets : Stump-Orator*, passim.

versitaires sont fondés sur cette considération ; et la société, lorsque nous y entrons, confirme, avec ses salons littéraires, ses romans à la mode, ses gazettes, son éloquence parlementaire, la grande leçon que nous avons reçue. D'autre leçon, en fait, nous n'en avons pas dans ces temps. Etant donnée une générale insincérité d'esprit durant plusieurs générations, vous trouverez certainement le Parleur (*Talker*) installé à la place d'honneur, tandis que l'Agisseur (*Doer*) reste obscur. »

Cette idée du moderne talent de « parler » est, à mon avis, profondément juste. Etroites et nombreuses, en effet, sont les affinités d'une telle aptitude avec la morale de l'intérêt. Il n'est pas ici question de notre ancien art français de causer, du léger et brillant esprit de salon depuis longtemps en allé : mais si vous vous remettez en mémoire par exemple les gestes et paroles des personnages de Balzac, vous achèverez d'être renseigné sur la faculté que désigne Carlyle. Cette parole, cette parole moderne, sans joie et sans fleur, calculée, fiévreuse, inquiète, où l'homme craint toujours de se trop montrer et de ne se pas assez moralement abdiquer, en tout d'ailleurs diserte et technique, rompue au style d'affaires, d'officine et d'encyclopédie, cachant volontiers sa sécheresse stricte sous une trivialité « bon garçon », artificieuse enfin au suprême degré, par qui l'individu, lucide de désenchantement raisonnable, mais d'autant plus connaisseur et implacable en ses appétits, cherche à se soutenir parmi la terrible verve concurrente des talents, des aptitudes et des avidités, — n'est-ce point là le genre de faconde que développent nos époques trop pleines, surchargées, enchevêtrées, où la puissance et la fortune, grossies de tout le butin des siècles, où la science

du monde, héritière de tout le long artifice des civilisations, échappent si parfaitement à l'effort ouvert et droit, mais échoient presque toujours à l'intrigue hâbleuse et à la force sans scrupules. Une certaine rhétorique mondaine, publicaine, stimulée par le désir de parvenir, ornée par le besoin de convenir et nourrie par la nécessité de tout savoir à demi, sera donc le talent par excellence en ces âges ; et tout autre talent devra prendre le truchement de cette rhétorique. Il n'y pas d'autres moyens de s'élever : le verbiage, parlé ou écrit, avec ce qui s'ensuit ; et si les méthodes par lesquelles les hommes s'élèvent sont caractéristiques d'une société, et si vous cherchez en vain d'autres méthodes que celles qui viennent d'êtres décrites, c'est que bien réellement la Société, de nos jours, ne comporte et ne peut pas comporter d'autres formes pour le talent. En dehors des carrières commerciales et industrielles, qui sont, dit Carlyle, d'une nature plutôt mécanique (1) et qui sont d'ailleurs si préférables, vous voyez donc tout ce qui a quelque intelligence et quelque désir du bruit se précipiter vers ce que j'appellerai les carrières *parlées*, qui vers la presse, qui vers la littérature du jour, qui vers la médecine pour gens du monde, qui vers le barreau, qui enfin vers — la politique.

En effet, cette faconde arriviste, pourvu que vous l'entremêliez à propos de grands mots, et cette pratique balzacienne du monde, pour peu que vous ayez l'air de la mettre au service d'abstractions retentissantes, seront tout aussi bien le moyen de l'ambition politique. Portez ainsi à leur perfection les procédés de la parole moderne, et vous avez finalement, à l'issue de tous les divers langages

(1) Littéralement, *beaverish*, de castor.

utilitaires où elle peut se faire entendre, le grand langage qui les suppose et les résume tous, l'éloquence démocratique. Le moderne parlementaire est un produit des mœurs qu'implique cette éloquence (Laissez-faire), et seulement de ces mœurs.

Une origine vraiment naturelle, organique, pratique, de l'institution parlementaire, si vous voulez vous la représenter, ce n'est pas dans nos mœurs rhétoriciennes qu'il vous faut la chercher, mais considérez celle du Parlementarisme anglais. (Nos vieux Etats-Généraux aussi sont excellents sous ce rapport.) Avec son puissant sentiment historique, Carlyle marque, en des traits d'un vivant relief, tout le sérieux réaliste, toute la « solidité » de cette raison d'être. Je voudrais faire lire les pages où il montre d'abord le Roi d'Angleterre convoquant ses Barons, « vers la Christmas, à l'ordinaire », et familièrement s'entretenant avec eux des affaires du Royaume, « avant et après boire, cette dernière chose sans excès, juste ce qu'il faut pour se réchauffer le cœur, en sorte que chaque affaire fût examinée sous ses deux aspects, avec froideur, puis avec confiance, et que la décision prise définitivement fût bien équilibrée entre ces deux impressions » ; — et comment, plus tard, le Parlement s'étant graduellement divisé en deux Chambres, peu à peu, autour de ce fait central, se multiplièrent et s'ordonnèrent comme d'eux-mêmes détails et formes complémentaires, et, phénomène développé dans la poussée même de la Nature, confondu avec la force des choses, entrelacé aux nécessités de chaque jour, se consomma cet événement unique, « le plus beau qu'il y ait au monde », assurait Macaulay, l'établissement de la Constitution anglaise (1).

(1) *Latter-Day Pamphlets : Parliaments.*

Certes, là aussi, le « parlage » a pénétré, largement pénétré, et il peut avoir, il a falsifié les suites contemporaines « du plus bel événement du monde » ! Tout de même, il suffit de rapprocher du Parlementarisme français le Parlementarisme anglais, fût-ce tel qu'il est actuellement conditionné, pour saisir toute la différence qui sépare le naturel du fabriqué, une assemblée de gens pratiques d'une assemblée de gens de paroles, enfin ce qui procède d'une silencieuse Nécessité séculaire de ce qui est issu d'un conflit délibéré de hâbleries et d'appétits.

C'est, en effet, surtout dans notre démocratie française qu'on peut observer le fait capital, — sensible d'ailleurs aussi dans l'Angleterre actuelle, — qui a totalement modifié la vieille institution parlementaire : laquelle n'est nullement une institution d'ordre démocratique, c'est-à-dire la réaction des mœurs indiquées plus haut sur cette forme politique. — Si, dans ce qu'elles ont de plus actuel et militant, ces mœurs proviennent surtout, comme nous l'avons vu, d'une certaine sensibilité bavarde et avide, excitée avec cela et multipliée par le Laissez-faire et la concurrence, par la vulgarisation des moyens, par la surabondance du demi-savoir, qu'est-ce que peut bien devenir la forme politique que ces mœurs envahissent avec tout ce qu'elles ont de pire et de plus exaspéré ? Entre tant de déviations ainsi causées, une surtout, dit Carlyle, est visible et grave : Un Parlement, désormais, sous l'influence des nouvelles mœurs, n'est plus un endroit distinct dans le pays bien qu'en communion avec lui, où, dans l'intelligence des réalités de la nation, se poursuit une besogne législative pratique ; — mais il est bien plutôt dorénavant l'entrepôt public, le bazar ouvert à tous, où, sous prétexte de travaux législatifs,

toutes les chimères et tous les appétits en lutte dans le pays viennent chercher leur formule et leur décor, ce dont ils s'autorisent et ce dont ils se parent. Là-dessus, votre Parlement s'attache surtout à cette fonction, dont l'anormal développement opprime ou arrête toutes ses autres : créer des formules, voter des lois de circonstance, trouver des expédients législatifs; le tout, comme toujours, à l'abri des « Principes ». Un travail plus suivi, moins soumis aux chances du jour et à la fois plus dégagé des Abstractions, est impossible; impraticables, des débats plus approfondis. Et de fait, comme le remarque Carlyle, désormais, dans les Parlements démocratisés, ce n'est point la discussion des questions mêmes qui importe, ce qui importe surtout, c'est leur vote expédient, c'est la formule, la fiction électorale à quoi elles aboutissent. Discuter, ce qui s'appelle discuter, étudier, pourquoi, de nos jours, un Parlement s'attarderait-il à cela? Là n'est plus proprement son rôle. Regardez, en cet âge de Laissez-faire, d'opinion, de facilités et de droits donnés au premier venu, le débat, le vrai débat est ailleurs; non plus dans le Parlement, mais *hors* du Parlement (1).

Il est dans la Presse surtout. Et justement le fait qui vient d'être indiqué se traduit fort nettement par l'ingérence tyrannique, bien qu'indirecte, de la Presse dans les débats parlementaires. Ils ne sont que l'écho affaibli et consécrateur de la laide bataille qui se livre là, la vraie bataille cette fois, âpre, effrénée, chaotique, où soldat est le premier Peau-rouge qui veut; où, sans méthode ni respect, tout est à chaque instant mis et remis en question;

(1) *Latter-Day Pamphlets : Parliaments. On Heroes*, V.

où le Laissez-faire universel jette tout ce qu'il a d'indiscipline, d'outrecuidance et de voracité; creuset vertigineux enfin où bouillonne, en se décomposant, toute la vie fiévreuse de ces temps. — En somme, si l'on compare les pouvoirs d'un Parlement démocratique et ceux d'une Presse démocratique, l'on voit que la fonction de l'un est devrait être d'accomplir la synthèse des forces du pays, que le rôle de l'autre est de faire l'analyse des forces du pays: mais considérez comme tout dans nos mœurs empêche que cette synthèse s'opère et comme tout dans nos mœurs pousse à ce que cette analyse se fasse, — se poursuive, sans trêve ni merci, jusqu'à ce qu'elle s'exaspère, égarée, dans l'émiettement final et dans la discordance irrémédiable. Puis, concluez.

Mais les pures étiquettes qu'un Parlement, dans de telles circonstances, se borne la plupart du temps à imaginer ont bel et bien force de loi ; à défaut de pouvoir réel, le pouvoir nominal de votre Parlement est absolu; incapable de résoudre la moindre des questions qu'envenime la Presse et qui troublent le pays, votre Parlement a toute faculté d'arranger et d'imposer des solutions factices. Aussi pourrait-on définir un Parlement démocratique comme la Fiction-maîtresse, législative, au moyen de quoi le pays s'impose légalement à soi-même son propre désordre. « Le Chaos a pris voix et déclare qu'il est le Cosmos. » Ajoutez que ce désordre inhérent à un pays d'exclusive démocratie, en passant par ses formules représentatives, empire, et pour ainsi dire se multiplie lui-même : les spéciaux classements d'opinions, si subtils et compliqués, qui se font dans le Parlement et en vue du Parlement seul, pouvant toutefois fort bien

réagir sur le pays même, déjà pourtant suffisamment désagrégé. Ainsi, en 1896, le Ministère de l'intérieur, pour dégager le sens des élections municipales en province, prescrivit aux préfets de diviser les candidats en cinq catégories correspondant, dans sa pensée docile aux suggestions parlementaires, à toutes les nuances d'opinion possibles chez un Français d'aujourd'hui : socialistes, progressistes, républicains-conservateurs, ralliés et conservateurs proprement dits (1). Que d'étiquettes, et ajoutez celles qui se sont produites depuis! Elles ont beau n'avoir de sens que dans l'abstraite vie parlementaire, — dans le pays aussi, qui n'est que trop prêt pour cela, elles ne sont pas sans susciter quantité d'opinions fictives, artificielles, dont sans elles l'on ne se fût peut-être pas avisé, sans favoriser l'abominable manie de politique dont ce pays se meurt, et en définitive sans exacerber un peu plus encore la morale intéressée, la psychologie goinfre qui fait le fond de tout ce verbiage.

Ajoutez, pour finir, que le Parlementarisme pur, le Parlementarisme démocratique, rend impossible tout Pouvoir exécutif sérieux. Il en est essentiellement la négation. De la sorte, la dernière barrière est enlevée, qui pourrait ramener dans des formes définies et vers des buts précis l'action parlementaire, éparse, diluée aux mille courants furieux et perdus, qui l'absorbent en eux, d'une opinion publique sans autre fin qu'elle-même. Par exemple, qui sait ce qu'une Chambre des Députés, brouillonne et braillarde, gagnerait en netteté, en sens pratique, à ce que de mêmes ministres demeurassent plus longtemps au pouvoir ? Une collabora-

(1) Léopold Mabilleau, *la Vie politique en Province. Revue de Paris* du 15 juillet 1896.

tion fructueuse pourrait alors vraiment s'établir et durer. — Mais ce que la force exécutive est devenue sous le régime parlementaire, cette pitrerie grotesque qu'elle est devenue, ceci précisément forme par soi la critique la plus complètement juste et amère des capacités politiques des Démocraties. En fait, tout effort de conception a disparu du gouvernement des hommes. Les coups d'œil à la Richelieu ou à la Bismarck ne sont désormais plus possibles. Le manque d'*intellect*, voilà, dit Carlyle, l'intime et inéluctable caractéristique des gouvernements modernes, rois constitutionnels, républiques parlementaires, ministres irresponsables; une pauvreté de tête qui est liée à toutes les pauvretés de ce temps et qui les résume toutes. « A ces gouvernements le talent spirituel fait profondément défaut. Ils se sont dit, comme il est trop naturel en ces époques troublées, qu'après tout l'intellect humain ne leur est nullement nécessaire; mais seulement un petit peu, si possible, de cette sorte d'intelligence qu'on pourrait appeler *vulpine*, et que soutiennent la routine, la paperasserie et à l'occasion l'éloquence parlementaire (1). »

EDMOND BARTHÈLEMY.

(1) *Latter-Day Pamphlets : The New-Downing Street,* passim.



L'ILE DU DOCTEUR MOREAU

—

XI

UNE CATASTROPHE

Six semaines environ se passèrent, au bout desquelles je n'éprouvais, à l'égard de ces résultats des infâmes expériences de Moreau, d'autre sentiment que de l'aversion et du dégoût. Ma seule préoccupation était de fuir ces horribles caricatures de l'image du Créateur, pour revenir à l'agréable et salutaire commerce des hommes. Mes semblables, dont je me trouvais ainsi séparé, commencèrent à revêtir dans mes souvenirs une vertu et une beauté idylliques. Ma première amitié avec Montgomery ne progressa guère : sa longue séparation du reste de l'humanité, son vice secret d'ivrognerie, sa sympathie évidente pour les bêtes humaines, me le rendaient suspect. Plusieurs fois, je le laissai aller seul dans l'intérieur de l'île, car j'évitais de toutes façons d'avoir le moindre rapport avec les monstres. Peu à peu j'en vins à passer la plus grande partie de mon temps sur le rivage, cherchant des yeux quelque voile libératrice qui n'apparaissait jamais, et, un jour, s'abattit sur nous un épouvantable désastre qui revêtit d'une apparence entièrement différente l'étrange milieu où je me trouvais.

Ce fut environ sept ou huit semaines après mon arrivée — peut-être plus, car je n'avais pas pris

(1) Voy. *Mercure de France*, nos 132, 133.

la peine de compter le temps — que se produisit la catastrophe. Elle eut lieu de grand matin — vers six heures, je suppose. Je m'étais levé et j'avais déjeuné tôt, ayant été éveillé par le bruit que faisaient trois bipèdes rentrant des provisions de bois dans l'enclos.

Quand j'eus déjeuné, je m'avançai jusqu'à la barrière ouverte contre laquelle je m'appuyai, fumant une cigarette et jouissant de la fraîcheur du petit matin. Bientôt Moreau parut au tournant de la clôture et nous échangeâmes le bonjour. Il passa sans s'arrêter et je l'entendis, derrière moi, ouvrir puis refermer la porte de son laboratoire. J'étais alors si endurci par les abominations qui m'entouraient que j'entendis, sans la moindre émotion, sa victime, le puma femelle, au début de cette nouvelle journée de torture, accueillir son persécuteur avec un grognement presque tout à fait semblable à celui d'une virago en colère.

Alors quelque chose arriva. J'entendis derrière moi un cri aigu, une chute, et, me tournant, je vis arriver, droit sur moi, une face effrayante, ni humaine ni animale, mais infernale, sombre, couturée de cicatrices entrecroisées d'où suintaient encore des gouttes rouges, avec des yeux sans paupières et en flammes. Je levai le bras pour parer le coup qui m'envoya rouler de tout mon long avec un avant-bras cassé, et le monstre, enveloppé de lin et de bandages tachés de sang qui flottaient autour de lui, bondit par-dessus moi et s'enfuit. Roulant plusieurs fois sur moi-même, je dégringolai au bas de la grève, essayai de me relever et m'affaissai sur mon bras blessé. Alors Moreau parut, sa figure blême et massive d'apparence plus terrible encore avec le sang qui ruisselait de son front. Le revolver à

la main, sans faire attention à moi, il s'élança immédiatement à la poursuite du puma.

Avec mon autre bras, je parvins à me relever. La bête emmaillottée courait à grands bonds dégingandés au long du rivage et Moreau la suivait. Elle tourna la tête et l'aperçut; alors, et avec un brusque détour, elle s'avança vers le taillis. A chaque bond, elle augmentait son avance et je la vis s'enfoncer dans le sous-bois; Moreau, courant de biais pour lui couper la retraite, tira et la manqua au moment où elle disparut. Puis, lui auss s'évanouit dans l'amas confus des verdures.

Je restai un instant immobile, les yeux fixes; enfin la douleur de mon bras cassé se fit vivement sentir et, avec un gémissement, je me mis sur pieds.

A ce moment, Montgomery parut sur le seuil, le revolver à la main.

-- Grand Dieu! Prendick! s'écria-t-il, sans remarquer que j'étais blessé! La brute est lâchée! Elle a arraché la chaîne qui était scellée dans le mur. Les avez-vous vus?... Qu'est-ce qu'il y a? ajouta-t-il brusquement, en voyant que je soutenais mon bras.

— J'étais là, sur la porte... commençai-je.

Il s'avança et me prit le bras.

— Du sang sur la manche, dit-il en relevant la flanelle.

Il mit son arme dans sa poche, tâta et examina mon bras fort endolori et me ramena dans la chambre.

— Vous avez le bras cassé, déclara-t-il; puis il ajouta : Dites-moi exactement ce qui s'est produit...

Je lui racontai ce que j'avais vu, en phrases entrecoupées par des spasmes de douleur, tandis que,

très adroitement et rapidement, il me bandait le bras. Quand il eut fini, il me le mit en écharpe, se recula et me considéra.

— Ça va, hein? dit-il. Et maintenant...

Il réfléchit un instant, puis il sortit et ferma la barrière de l'enclos. Il resta quelque temps absent.

Je n'avais guère, en ce moment, d'autre inquiétude que mon bras et le reste ne me semblait qu'un incident parmi toutes ces horribles choses. Je m'allongeai dans le fauteuil pliant, et, je dois l'avouer, je me mis à jurer et à maudire cette île. La souffrance sourde, qu'avait d'abord causée la fracture, s'était transformée en une douleur lancinante. Lorsque Montgomery revint, sa figure était toute pâle et il montrait plus que de coutume ses gencives inférieures.

— Je ne vois ni n'entends rien de lui, dit-il. Il m'est venu à l'idée qu'il pouvait peut-être avoir besoin de mon aide... C'était une brute vigoureuse... Elle a arraché sa chaîne, d'un seul coup...

Il me regardait, en parlant, avec ses yeux sans expression : il alla à la fenêtre, puis à la porte, et là, il se retourna.

— Je vais aller à sa recherche, dit-il; il y a un autre revolver que je vais vous laisser. A vous parler franchement, je me sens quelque peu inquiet.

Il prit l'arme et la posa à portée de ma main sur la table, puis il sortit, laissant dans l'air une inquiétude contagieuse. Je ne pus rester longtemps assis après qu'il fut parti, et, le revolver à la main, j'allai jusqu'à la porte.

La matinée était aussi calme que la mort. Il n'y avait pas le moindre murmure de vent, la mer luisait comme une glace polie, le ciel était vide et le

rivage semblait désolé. Dans mon état de surexcitation et de fièvre, cette tranquillité des choses m'oppressa.

J'essayai de siffler et de chantonner, mais les airs mouraient sur mes lèvres. Je me repris à jurer — la seconde fois ce matin-là. Puis, j'allai jusqu'au coin de l'enclos et demeurai un instant à considérer le taillis vert qui avait englouti Moreau et Montgomery. Quand reviendraient-ils? Et comment?

Alors, au loin sur le rivage, un petit bipède gris apparut, descendit en courant jusqu'au flot et se mit à barboter; je revins à la porte, puis retournai au coin de la clôture et commençai ainsi à aller et venir comme une sentinelle. Une fois, je m'arrêtai, entendant la voix lointaine de Montgomery qui criait : Oh-hé, Mo-reau! Mon bras me faisait moins mal, mais il était encore fort douloureux. Je devins fébrile et la soif commença à me tourmenter. Mon ombre raccourcissait : j'épiai au loin le bipède jusqu'à ce qu'il eût disparu. Moreau et Montgomery n'allaient-ils plus revenir? Trois oiseaux de mer commencèrent à se disputer quelque proie échouée.

Alors j'entendis, dans le lointain, derrière l'enclos, la détonation d'un coup de revolver; puis, après un long silence, une seconde; puis, plus proche encore, un hurlement suivi d'un autre lugubre intervalle de silence. Mon imagination se mit à l'œuvre pour me tourmenter. Puis, tout à coup, une détonation très proche.

Surpris, j'allai jusqu'au coin de l'enclos, et aperçus Montgomery, la figure rouge, les cheveux en désordre et une jambe de son pantalon déchirée au genou. Son visage exprimait une profonde consternation. Derrière lui, marchait gauchement le

bipède M'ling, aux mâchoires duquel se voyaient quelques tâches brunes de sinistre augure.

— Il est revenu? demanda-t-il.

— Moreau ? non.

— Mon Dieu !

Le malheureux était haletant, prêt à défaillir à chaque respiration.

— Rentrons ! fit-il en me prenant par le bras. Ils sont fous. Ils courent partout, affolés. Qu'a-t-il pu se passer? Je ne sais pas. Je vais vous conter cela... dès que j'aurai repris haleine... Où est le cognac?

Il entra en boitant dans la chambre et s'assit dans le fauteuil. M'ling s'allongea au dehors sur le seuil de la porte et commença à haleter comme un chien. Je donnai à Montgomery un verre de cognac étendu d'eau. Il restait assis, regardant de ses yeux mornes droit devant lui et reprenant haleine. Au bout d'un instant, il commença à me raconter ce qui lui était arrivé.

Il avait suivi, pendant une certaine distance, la piste de Moreau et de la bête. Leur trace d'abord était assez nette, à cause des branchages cassés ou écrasés, des lambeaux de bandages arrachés et d'occasionnelles traînées de sang sur les feuilles des buissons et des ronces. Pourtant, toutes foulées cessaient sur le sol pierreux qui s'étendait de l'autre côté du ruisseau où j'avais vu un bipède boire, et il avait erré au hasard, vers l'ouest, appelant Moreau. Alors M'ling l'avait rejoint, armé de sa hachette; M'ling n'avait rien vu de l'affaire du puma, étant au dehors à abattre du bois, et il avait seulement entendu les appels. Ils avaient marché et appelé ensemble. Deux bipèdes s'étaient avancés en rampant et les avaient épiés à travers les taillis,

avec une allure et des gestes furtifs dont la bizarrerie avait alarmé Montgomery. Il les interpella, mais ils s'enfuirent comme s'ils avaient été pris en faute. Il cessa alors ses appels et, après avoir erré quelque temps d'une manière indécise, il s'était déterminé à visiter les huttes.

Il trouva le ravin désert.

De plus en plus alarmé, il revint sur ses pas. Ce fut alors qu'il rencontra les deux Hommes-Porcs que j'avais vus gambader le soir de mon arrivée ; ils avaient du sang autour de la bouche et paraissaient vivement surexcités. Ils avançaient avec fracas à travers les fougères et s'arrêtèrent avec une expression féroce quand ils le virent. Quelque peu effrayé, il fit claquer son fouet, et, immédiatement, ils se précipitèrent sur lui. Jamais encore une de ces bêtes humanisées n'avait eu cette audace. Il fit sauter la cervelle du premier, et M'ling se jeta sur l'autre ; les deux êtres roulèrent à terre, mais M'ling eut le dessus et enfonça ses dents dans la gorge de l'autre; Montgomery l'acheva d'un coup de revolver, et il eut quelque difficulté à faire revenir M'ling avec lui.

De là, ils étaient revenus en hâte vers l'enclos. En route, M'ling s'était tout à coup précipité dans un fourré, d'où il ramena une de ces espèces d'ocelot, tout taché de sang lui aussi et boitant à cause d'une blessure au pied. La bête s'enfuit un instant, puis se retourna sauvagement pour tenir tête, et Montgomery — assez inutilement à mon avis — lui avait envoyé une balle.

— Qu'est-ce que tout cela veut dire? demandai-je.

Il secoua la tête et avala une nouvelle rasade de cognac.

Quand je vis Montgomery ingurgiter cette troisième dose, je pris sur moi d'intervenir. Il était déjà à moitié gris. Je lui fis remarquer que quelque chose de sérieux avait certainement dû arriver à Moreau, sans quoi il serait de retour, et qu'il nous incombait d'aller nous assurer de son sort. Montgomery souleva quelques vagues objections et finit par consentir. Nous prîmes quelque nourriture et nous partîmes avec M'ling.

C'est sans doute à cause de la tension de mon esprit à ce moment que, même encore maintenant, ce départ, dans l'ardente tranquillité de l'après-midi tropicale, est demeuré pour moi une impression singulièrement vivace. M'ling marchait en tête, les épaules courbées, son étrange tête noire se mouvant avec de rapides tressaillements, tandis qu'il fouillait du regard chacun des côtés de notre chemin. Il était sans armes, car il avait laissé tomber sa hachette dans sa lutte avec l'Homme-Porc. Quand il se battait, ses dents étaient ses véritables armes. Montgomery suivait, l'allure trébuchante, les mains dans ses poches et la tête basse. Il était hébété et de méchante humeur avec moi, à cause du cognac. J'avais le bras gauche en écharpe, — heureux pour moi que ce fût le bras gauche, — et dans la main droite je serrais mon revolver.

Nous suivîmes un sentier étroit à travers la sauvage luxuriance de l'île, nous dirigeant vers le nord-ouest. Soudain M'ling s'arrêta, immobile et aux aguets. Montgomery se heurta contre lui, et s'arrêta aussi. Puis, écoutant tous trois attentivement, nous entendîmes, venant à travers les arbres, un bruit de voix et de pas qui s'approchaient.

— Il est mort, disait une voix profonde et vibrante.

— Il n'est pas mort, il n'est pas mort, jacassait une autre.

— Nous avons vu, nous avons vu, répondaient plusieurs voix.

— Hé !... cria soudain, Montgomery, hé !... là-bas !

— Que le diable vous emporte ! fis-je en armant mon revolver.

Il y eut un silence suivi de craquements parmi les végétations entrelacées, puis, ici et là, apparurent une demi-douzaine de figures, d'étranges faces, éclairées d'une étrange lumière. M'ling fit entendre un rauque grognement. Je reconnus l'Homme-Singe — à vrai dire, j'avais déjà identifié sa voix — et deux des créatures brunes emmaillottées de blanc que j'avais vues dans la chaloupe. Il y avait avec eux les deux brutes tachetées et cet être gris et horriblement contrefait qui enseignait la Loi, avec de longs poils gris tombant de ses joues, ses sourcils épais et les mèches grises dégringolant en deux flots sur son front fuyant, être pesant et sans visage, avec d'étranges yeux rouges qui, du milieu des verdures, nous épiaient curieusement.

Pendant un instant nul ne parla.

— Qui... a dit... qu'il était mort ? demanda Montgomery entre deux hoquets.

L'Homme-Singe jeta un regard furtif au monstre gris.

— Il est mort, dit le monstre : ils ont vu.

Il n'y avait en tous cas rien de menaçant dans cette troupe. Ils paraissaient intrigués et vaguement terrifiés.

— Où est-il ? demanda Montgomery.

— Là-bas, fit le monstre en étendant le bras.

— Est-ce qu'il y a une Loi maintenant ? demanda le Singe.

— Est-ce qu'il y aura encore ceci et cela ? Est-ce vrai qu'il est mort ? Y a-t-il une Loi ? répéta le bipède vêtu de blanc.

— Y a-t-il une Loi, toi, l'Autre avec le fouet ? Est-il mort ? demanda le monstre aux poils gris.

Et tous nous examinaient attentivement.

— Prendick, dit Montgomery en tournant vers moi ses yeux mornes, il est mort... c'est évident.

Je m'étais tenu derrière lui pendant tout le précédent colloque. Je commençai à comprendre ce qu'il en était réellement, et, me plaçant vivement devant lui, je dis d'une voix assurée :

— Enfants de la Loi, il n'est pas mort.

M'ling tourna vers moi ses yeux vifs.

— Il a changé de forme, continuai-je — il a changé de corps. Pendant un certain temps, vous ne le verrez plus. Il est... là — je levai ma main vers le ciel — d'où il vous surveille. Vous ne pouvez le voir, mais lui vous voit. Redoutez la Loi.

Je les fixais délibérément : ils reculèrent.

— Il est grand ! Il est bon ! dit l'Homme-Singe, en levant craintivement les yeux vers les épais feuillages.

— Et l'autre Chose ? demandai-je.

— La Chose qui saignait et qui courait en hurlant et en pleurant — elle est morte aussi, répondit le monstre gris, qui me suivait du regard.

— Ça, c'est parfait, grommela Montgomery.

— L'Autre avec le fouet... commença le monstre gris.

— Eh ! bien ? fis-je.

—.... a dit qu'il était mort.

Mais Montgomery n'était pas assez ivre pour ne

pas avoir compris quel mobile m'avait fait nier la mort de Moreau.

— Il n'est pas mort, dit-il lentement. Pas mort du tout. Pas plus mort que moi.

— Il y en a, dis-je, qui ont transgressé la Loi. Ils mourront. Certains sont morts déjà. Montrez-nous maintenant où se trouve son corps, le corps qu'il a rejeté parce qu'il n'en avait plus besoin.

— C'est par ici, Homme qui marches dans la mer, dit le monstre.

Alors, guidés par ces six créatures, nous avançâmes à travers le chaos des fougères, des lianes et des troncs, vers le nord-ouest. Tout à coup, il y eut un hurlement, un craquement parmi les branches, et un petit homoncule rose arriva vers nous en poussant des cris. Immédiatement après parut un monstre le poursuivant à toute vitesse et tout trempé de sang, qui fut sur nous avant d'avoir pu se détourner. Le monstre gris fit un bond de côté ; M'ling sauta sur lui en grondant, et fut renversé, Montgomery tira, manqua son coup, baissa la tête, tendit le bras en avant et fit demi-tour pour s'enfuir. Je tirai alors, et le monstre avança encore; je tirai, de nouveau, à bout portant dans son horrible face. Je vis ses traits s'évanouir dans un éclair, et sa figure fut comme renfoncée. Pourtant, il passa contre moi, saisit Montgomery et, sans le lâcher, tomba de tout son long, l'entraîna dans sa chute, tandis que le secouaient les derniers spasmes de l'agonie.

Je me retrouvai seul avec M'ling, la brute morte et Montgomery par terre. Enfin, ce dernier se releva lentement et considéra, d'un air hébété, la tête fracassée de la bête auprès de lui. Cela le dégrisa à moitié et il se remit d'aplomb sur ses pieds. Alors

j'aperçus le monstre gris qui, avec précaution, revenait vers nous.

— Regarde! fis-je, en montrant du doigt la bête massacrée. Il y a encore une Loi, et celui-ci l'avait transgressée.

Le monstre examinait le cadavre.

— Il envoie le feu qui tue, dit-il de sa voix profonde, répétant quelque fragment du rituel.

Les autres se rapprochèrent et regardèrent.

Enfin, nous nous mîmes en route dans la direction de l'extrémité occidentale de l'île. Nous trouvâmes le corps rongé et mutilé du puma, l'épaule fracassée par une balle, et, à environ vingt mètres de là, nous découvrîmes celui que nous cherchions. Il gisait la face contre terre, dans un espace trépigné, au milieu d'un fourré de roseaux. Il avait une main presque entièrement séparée du poignet et ses cheveux argentés étaient souillés de sang. Sa tête avait été meurtrie par les chaînes du puma et les roseaux écrasés sous lui étaient tout sanglants. Nous ne pûmes retrouver son revolver. Montgomery le retourna.

Après de fréquentes haltes et avec l'aide des sept bipèdes qui nous accompagnaient — car il était grand et lourd — nous rapportâmes son cadavre à l'enclos. La nuit tombait. Par deux fois nous entendîmes d'invisibles créatures hurler et gronder, au passage de notre petite troupe, et une fois l'homoncule rose vint nous épier, puis disparut. Mais nous ne fûmes pas attaqués. A l'entrée de l'enclos, la troupe des bipèdes nous laissa — et M'ling s'en alla avec eux. Nous nous enfermâmes soigneusement et nous transportâmes dans la cour, sur un tas de fagots, le cadavre mutilé de Moreau.

Après quoi, pénétrant dans le laboratoire, nous achevâmes tout ce qui s'y trouvait de vivant.

XII

UN PEU DE BON TEMPS

Quand cette corvée fut achevée, et que nous nous fûmes nettoyés et restaurés, Montgomery et moi nous installâmes dans ma petite chambre pour examiner sérieusement et pour la première fois notre situation. Il était alors près de minuit. Montgomery était presque dégrisé, mais son esprit était encore grandement bouleversé. Il avait singulièrement subi l'influence de l'impérieuse personnalité de Moreau, et je ne crois pas qu'il eût jamais envisagé que Moreau pût mourir. Ce désastre était le renversement inattendu d'habitudes qui étaient arrivées à faire partie de sa nature, pendant les quelque dix monotones années qu'il avait passées dans l'île. Il débita des choses vagues, répondit de travers à mes questions et s'égara dans des considérations d'ordre général.

— Quelle stupide invention que ce monde! dit-il. Quel gâchis que tout cela! Je n'ai jamais vécu. Je me demande quand ça doit commencer. Seize ans tyrannisé, opprimé, rasé par des nourrices et des pions; cinq ans à Londres, à piocher la médecine — cinq années de nourriture exécrable, de logis sordide, d'habits sordides; de vices sordides; — une bêtise que je commets — je n'ai jamais connu mieux — et expédié dans cette île maudite. Dix ans ici! Et pour quoi tout cela, Prendick? Quelle duperie!

Il était difficile de tirer quelque chose de pareilles extravagances.

— Ce dont il faut nous occuper maintenant, dis-je, c'est du moyen de quitter cette île.

— A quoi servirait de s'en aller? Je suis un proscrit, un réprouvé. Où dois-je rejoindre? Tout cela, c'est très bien pour *vous*, Prendick! Pauvre vieux Moreau! Nous ne pouvons l'abondonner ici, pour que les bêtes épluchent ses os. Et puis... Mais d'ailleurs, qu'adviendra-t-il de celles de ces créatures qui n'ont pas mal tourné?

— Eh bien! dis-je, nous verrons cela demain. J'ai pensé que nous pourrions faire un bûcher avec le tas de fagots et ainsi brûler son corps — avec les autres choses... Qu'adviendra-t-il des monstres après cela?

— Je n'en sais rien. Je suppose que ceux qui ont été faits avec des bêtes féroces finiront tôt ou tard par tourner mal. Nous ne pouvons les massacrer tous, n'est-ce pas? Je suppose que c'est ce que votre humanité pouvait suggérer?.... Mais ils changeront, ils changeront sûrement.

Il parla ainsi à tort et à travers jusqu'à ce que je sentisse la patience me manquer.

— Mille diables! s'écria-t-il à une remarque un peu vive de ma part, ne voyez-vous pas que la passe où nous nous trouvons est pire pour moi que pour vous?

Il se leva et alla chercher le cognac.

— Boire! fit-il en revenant. Vous, discuteur, gobeur d'arguments, espèce de saint athée blanchi à la chaux, buvez un coup aussi.

— Non, dis-je, et je m'assis, observant d'un œil sévère, sous la clarté jaune du pétrole, sa figure s'allumer à mesure qu'il buvait et qu'il tombait dans une loquacité dégradante. Je me souviens d'une impression d'ennui infini. Il pataugea dans

une larmoyante défense des bêtes humanisées et de M'ling. M'ling, prétendait-il, était le seul être qui lui eût jamais témoigné quelque affection. Soudain une idée lui vint.

— Et puis après... que le diable m'emporte! fit-il.

Il se leva en titubant, et saisit la bouteille de cognac. Par une soudaine intuition, je devinai ce qu'il allait faire.

— Vous n'allez pas faire boire cette bête! dis-je en me levant pour lui barrer le passage.

— Cette bête!... C'est vous qui êtes une bête. Il peut prendre son petit verre comme un chrétien... Débarrassez le passage, Prendick.

— Pour l'amour de Dieu... dis-je.

— Otez-vous de là! rugit-il en sortant brusquement son revolver.

— C'est bien, dis-je, et je m'écartai, presque décidé à me jeter sur lui au moment où il mettrait la main sur le loquet; mais la pensée de mon bras hors d'usage m'en détourna. — Vous êtes tombé au rang des bêtes, et c'est avec les bêtes qu'est votre place.

Il ouvrit la porte toute grande, et, à demi tourné vers moi, debout entre la lumière jaunâtre de la lampe et la clarté blême de la lune, ses yeux semblables dans leurs orbites à des pustules noires sous les épais et rudes sourcils, il débita :

— Vous êtes un stupide faquin, Prendick, un âne bâté, qui se forge des craintes fantastiques. Nous sommes au bord du trou. Il ne me reste plus qu'à me couper la gorge demain, mais, ce soir, je m'en vais d'abord me donner un peu de bon temps.

Il sortit dans le clair de lune.

— M'ling! M'ling! mon vieux camarade! appela-t-il.

Dans la clarté blanche, trois créatures imprécises se montrèrent à l'orée des taillis, l'une, enveloppée de toile blanche, les deux autres, des taches sombres suivant la première. Elles s'arrêtèrent attentives. J'aperçus alors les épaules voûtées de M'ling s'avançant au long de la clôture.

— Buvez! cria Montgomery, buvez! vous autres espèces de brutes! Buvez et soyez des hommes! Mille diables, j'ai du génie, moi! Moreau n'y avait pas pensé! C'est le dernier coup de pouce. Allons! buvez, vous dis-je!

Brandissant la bouteille, il se mit à courir dans la direction de l'ouest, M'ling le suivant et précédant les trois indécises créatures qui les accompagnaient.

Je m'avançai sur le seuil. Bientôt, la troupe, à peine distincte dans la vaporeuse clarté lunaire, s'arrêta. Je vis Montgomery administrer une dose de cognac pur à M'ling, et l'instant d'après, les cinq personnages de cette scène n'étaient plus qu'une tache confuse. Tout à coup, j'entendis la voix de Montgomery qui criait :

— Chantez!.... Chantons tous ensemble : conspuez Prendick..... C'est parfait. Maintenant, encore : Conspuez Prendick! conspuez Prendick!

Le groupe noir se rompit en cinq ombres séparées et recula lentement dans la distance au long de la bande éclairée du rivage. Chacun de ces malheureux hurlait à son gré, aboyant des insultes à mon intention, et donnant libre cours à toutes les fantaisies que suggérait cette inspiration nouvelle de l'ivresse.

— Par file à droite! commanda la voix lointaine

de Montgomery, et ils s'enfoncèrent avec leurs cris et leurs hurlements dans les ténèbres des arbres. Lentement, très lentement, ils reculèrent dans le silence.

La paisible splendeur de la nuit m'enveloppa de nouveau. La lune avait maintenant passé le méridien et faisait route vers l'ouest; elle était à son plein et, très brillante, semblait voguer dans un ciel d'azur vide. L'ombre du mur, large d'un mètre à peine et absolument noire, se projetait à mes pieds. La mer, vers l'est, était d'un gris uniforme, sombre et mystérieuse, et, entre les flots et l'ombre, les sables gris, provenant de cristallisations volcaniques, étincelaient et brillaient comme une plage de diamants. Derrière moi, la lampe à pétrole brûlait chaude et rougeâtre.

Alors je rentrai et fermai la porte à clef. J'allai dans la cour où le cadavre de Moreau reposait auprès de ses dernières victimes — les chiens, le lama et quelques autres misérables bêtes; — sa face massive, calme même après cette mort terrible, ses yeux durs grands ouverts semblaient contempler dans le ciel la lune morte et blême. Je m'assis sur le rebord du puits et, les yeux sur ce sinistre amas de lumière argentée et d'ombre lugubre, je cherchai quelque moyen de fuir.

Au jour, je rassemblerais quelques provisions dans la chaloupe, et après avoir mis le feu au bûcher que j'avais devant moi, je m'aventurerais une fois de plus dans la désolation de l'océan. Je me rendais compte que pour Montgomery il n'y avait rien à faire, car il était, à vrai dire, presque de la même nature que ces bêtes humanisées, et incapable d'aucun commerce humain. Je ne me rappelle pas combien de temps je restai assis là à faire des

projets ; peut-être une heure ou deux. Mes réflexions furent interrompues par le retour de Montgomery dans le voisinage. J'entendis de rauques hurlements, un tumulte de cris exultants, qui passa au long du rivage ; des clameurs, des vociférations, des cris perçants qui parurent cesser en approchant des flots. Le vacarme monta et décrût soudain ; j'entendis des coups sourds, un fracas de bois que l'on casse, mais je ne m'en inquiétai pas. Une sorte de chant discordant commença.

Mes pensées revinrent à mes projets de fuite. Je me levai, pris la lampe, et allai dans un hangar examiner quelques petits barils que j'avais déjà remarqués. Mon attention fut attirée par diverses caisses de biscuits et j'en ouvris une. A ce moment, j'aperçus du coin de l'œil un reflet rouge et je me retournai brusquement.

Derrière moi, la cour s'étendait, nettement coupée d'ombre et de clarté avec le tas de bois et de fagots sur lequel gisaient Moreau et ses victimes mutilées. Ils semblaient s'agripper les uns les autres dans une dernière étreinte vengeresse. Les blessures de Moreau étaient béantes et noires comme la nuit, et le sang qui s'en était échappé s'étalait en mare noirâtre sur le sable. Alors je vis, sans en comprendre la cause, le reflet rougeâtre et fantômal qui dansait, allait et venait sur le mur opposé. Je l'interprétai mal, me figurant que ce n'était autre chose qu'un reflet de ma lampe falote, et je me retournai vers les provisions du hangar. Je continuai à fouiller partout, autant que je pouvais le faire avec un seul bras, mettant de côté, pour l'embarquer le lendemain dans la chaloupe, tout ce qui me semblait convenable et utile. Mes

mouvements étaient maladroits et lents, et le temps passait rapidement ; bientôt le petit jour me surprit.

Le chant discordant se tut pour donner place à des clameurs, puis il reprit et éclata soudain en tumulte. J'entendis des cris de : Encore, Encore ! un bruit de querelle et tout à coup un coup terrible. Le ton de ces cris divers changeait si vivement que mon attention fut attirée. Je sortis dans la cour pour écouter. Alors, tranchant net sur la confusion et le tumulte, un coup de revolver fut tiré.

Je me précipitai immédiatement à travers ma chambre jusqu'à la petite porte extérieure. A ce moment, j'entendis derrière moi quelques-unes des caisses et des boîtes de provisions glisser et dégringoler les unes sur les autres avec un fracas de verre cassé sur le sol. Mais sans y faire la moindre attention, j'ouvris vivement la porte et regardai ce qui passait au dehors.

Sur la grève, près de l'abri de la chaloupe, un feu de joie brûlait, lançant des étincelles dans la demi-clarté de l'aurore : autour, luttait une masse de figures noires. J'entendis Montgomery m'appeler par mon nom. Le revolver à la main, je courus en toute hâte vers les flammes.

Je vis la langue de feu du revolver de Montgomery jaillir une fois tout près du sol. Il était à terre. Je me mis à crier de toutes mes forces et tirai en l'air.

J'entendis un cri : Le Maître ! La masse confuse et grouillante se sépara en diverses unités qui se dispersèrent, le feu flamba et s'éteignit. La cohue des bipèdes s'enfuit devant moi, en une panique soudaine. Dans ma surexcitation, je tirai sur eux avant qu'ils ne fussent disparus parmi les taillis.

Alors, je revins vers la masse noire qui gisait sur le sol.

Montgomery était étendu sur le dos et le monstre gris pesait de tout son poids sur lui. La brute était morte, mais tenait encore dans ses griffes recourbées la gorge de Montgomery. Auprès, M'ling était couché, la face contre terre, immobile, le cou ouvert et, dans la main, la partie supérieure d'une bouteille de cognac brisée. Deux autres êtres gisaient près du feu, l'un sans mouvement, l'autre gémissant par intervalles, et soulevant la tête, de temps à autre, lentement, puis la laissant retomber.

J'empoignai d'une main le monstre gris et l'arrachai de sur le corps de Montgomery; ses griffes mirent les vêtements en lambeaux tandis que je le traînais.

Montgomery avait la face noircie à peine. Je lui jetai de l'eau de mer sur la figure, et installai sous sa tête ma vareuse roulée. M'ling était mort. La créature blessée qui gémissait près du feu — c'était un des Hommes-Loups à la figure garnie de poils grisâtres — gisait, comme je m'en aperçus, la partie supérieure de son corps tombée sur les charbons encore ardents. La misérable bête était en si piteux état que, par pitié, je lui fis sauter le crâne. L'autre monstre — qui était mort aussi — était l'un des Hommes-Taureaux vêtus de blanc.

Le reste des bipèdes avait disparu dans le bois. Je revins vers Montgomery et m'agenouillai près de lui, maudissant mon ignorance de la médecine.

Près de moi, le feu s'éteignait et seuls restaient quelques tisons carbonisés ou se consumant encore au milieu des cendres grises. Je me demandais où Montgomery pouvait bien avoir trouvé tout ce bois, et je vis alors que l'aurore avait envahi le ciel,

brillant maintenant à mesure que la lune déclinante devenait plus pâle et plus opaque dans la lumineuse clarté bleue. Vers l'est, l'horizon était bordé de rouge.

A ce moment, j'entendis derrière moi des bruits sourds accompagnés de sifflement, et m'étant retourné, d'un bond je me relevai, en poussant un cri d'horreur. Contre l'aube ardente, de grandes masses tumultueuses de fumée noire tourbillonnaient au-dessus de l'enclos, et à travers leur orageuse obscurité jaillissaient de longs et tremblants fuseaux de flamme rouge sang. Le toit de roseaux s'embrasa ; je vis les flammes souples monter à l'assaut des appentis et un grand jet soudain s'élança par la fenêtre de ma chambre.

Je compris immédiatement ce qui était arrivé, en me rappelant le fracas que j'avais entendu. Lorsque je m'étais précipité au secours de Montgomery, j'avais renversé la lampe.

L'impossibilité évidente de sauver quoi que ce soit de ce que contenaient les pièces de l'enclos m'apparut aussitôt. Mon esprit revint à mon projet de fuite, et, brusquement, je me retournai vers l'endroit du rivage où étaient abritées les deux embarcations. Elles n'étaient plus là ! Sur le sable, non loin de moi, j'aperçus deux haches ; des éclats de bois et des copeaux étaient partout épars, et les cendres du feu fumaient et noircissaient sous la clarté de l'aube. Pour se venger et empêcher notre retour vers l'humanité, Montgomery avait brûlé les barques.

Un soudain accès de rage me secoua. Je fus sur le point de me laisser aller à frapper à coup redoublés sur son crâne stupide, tandis qu'il était là, sans défense à mes pieds. Mais soudain il remua

sa main si faiblement, si pitoyablement que ma rage disparut. Il eut un gémissement et souleva un instant ses paupières.

Je m'agenouillai près de lui et lui soulevai la tête. Il rouvrit les yeux, contemplant silencieusement l'aurore, puis son regard rencontra le mien : ses paupières alourdies retombèrent.

— Fâché, articula-t-il avec effort.

Il semblait essayer de penser.

— C'est le bout, murmura-t-il, la fin de cet univers idiot. Quel gâchis...

J'écoutais. Sa tête s'inclina inerte. Je pensai que quelque liquide pouvait le ranimer. Mais je n'avais là ni boisson, ni vase pour le faire boire. Tout à coup, il me parut plus lourd, et mon cœur se serra.

Je me penchai sur son visage et posai ma main sur sa poitrine à travers une déchirure de sa blouse. Il était mort, et au moment où il expirait, une ligne de feu, blanche et ardente, le limbe du soleil, monta, à l'orient, par delà le promontoire, éclaboussant le ciel de ses rayons, et changeant la mer sombre en un tumulte bouillonnant de lumière éblouissante qui se posa comme une gloire sur la face contractée du mort.

Doucement, je laissai sa tête retomber sur le rude oreiller que je lui avais fait, et je me relevai. Devant moi, j'avais la scintillante désolation de la mer, l'effroyable solitude où j'avais tant souffert déjà ; derrière moi, l'île assoupie sous l'aurore, et ses bêtes invisibles. L'enclos avec ses provisions et ses munitions brûlait dans un vacarme confus, avec de soudaines rafales de flammes, avec de violentes crépitations et de temps à autre un écroulement. L'épaisse et lourde fumée s'éloignait en suivant la

grève, roulant au ras des cimes des arbres vers les huttes du ravin.

XIII

SEUL AVEC LES MONSTRES

Alors, des buissons, sortirent trois monstres bipèdes, les épaules voûtées, la tête en avant, les mains informes gauchement balancées, les yeux questionneurs et hostiles, s'avançant vers moi avec des gestes hésitants. Je leur fis face, affrontant en eux mon destin, seul maintenant, n'ayant plus qu'un bras valide, et dans ma poche un revolver chargé encore de quatre balles. Parmi les fragménts et les éclats de bois épars sur le rivage, se trouvaient les deux haches qui avaient servi à démolir les barques. Derrière moi, la marée montait.

Il ne restait plus rien à faire, sinon à prendre courage. Je regardai délibérément, en pleine figure, les monstres qui s'approchaient. Ils évitèrent mon regard, et leurs narines frémissantes flairaient les cadavres qui gisaient auprès de moi. Je fis quelques pas, ramassai le fouet taché de sang qui était resté sous le cadavre de l'Homme-Loup et le fis claquer.

Ils s'arrêtèrent et me regardèrent avec étonnement.

— Saluez ! fis-je. Rendez le salut !

Ils hésitèrent. L'un d'eux ploya les genoux. Je répétai mon commandement, la gorge affreusement serrée et en faisant un pas vers eux. L'un s'agenouilla, puis les deux autres.

Je me retournai à demi, pour revenir vers les cadavres, sans quitter du regard les trois bipèdes agenouillés, à la façon dont un acteur remonte au fond de la scène en faisant face au public.

— Ils ont enfreint la Loi, dis-je en posant mon

pied sur le monstre aux poils gris. Ils ont été tués. Même celui qui enseignait la loi. Même l'Autre avec le fouet. Puissante est la Loi ! Venez et voyez.

— Nul n'échappe ! dit l'un d'entre eux, en avançant pour voir.

— Nul n'échappe, répétai-je. Aussi écoutez et faites ce que je vous commande.

Ils se relevèrent, s'interrogeant les uns les autres du regard.

— Restez là, ordonnai-je.

Je ramassai les deux hachettes et les suspendis à l'écharpe qui soutenait mon bras ; puis je retournai Montgomery, lui pris son revolver encore chargé de deux coups, et trouvai dans une poche en le fouillant une demi-douzaine de cartouches.

M'étant relevé, j'indiquai le cadavre du bout de mon fouet.

— Avancez, dis-je, prenez-le et jetez-le dans la mer.

Ils s'approchèrent, encore effrayés de Montgomery, mais ayant plus peur du fouet dont je faisais claquer la lanière toute tachée de sang ; puis après quelques gauches hésitations, quelques menaces et des coups de fouet, ils le soulevèrent avec précaution, descendirent la grève et entrèrent en barbotant dans les vagues éblouissantes.

— Allez ! allez ! criai-je. Plus loin encore.

Ils allèrent jusqu'à ce que qu'ils eussent de l'eau aux aisselles ; ils s'arrêtèrent alors et me regardèrent.

— Lâchez tout, commandai-je.

Le cadavre de Montgomery disparut dans un remous et je sentis quelque chose me poigner le cœur.

— Bon ! fis-je, avec une sorte de sanglot dans la

voix. Et, craintifs, les monstres revinrent précipitamment jusqu'au rivage, laissant après eux, dans l'argent des flots, de longs sillages sombres. Arrivés au bord des vagues, ils se retournèrent inquiets vers la mer, comme s'ils se fussent attendus à voir Montgomery ressurgir pour exercer quelque vengeance.

— A ceux-ci, maintenant, fis-je, en indiquant les autres cadavres.

Ils prirent soin de ne pas approcher de l'endroit où ils avaient jeté Montgomery et portèrent les quatre bêtes mortes, avant de les immerger, à cent mètres de là en avançant en biais.

Comme je les observais en train d'emporter les restes mutilés de M'ling, j'entendis, derrière moi, un bruit de pas légers et, me retournant vivement, j'aperçus, à une douzaine de mètres, la grande Hyène-Porc. Le monstre avait la tête baissée, ses yeux brillants étaient fixés sur moi, et il tenait serré contre lui ses tronçons de mains. Quand je me retournai, il s'arrêta dans cette attitude courbée, les yeux regardant de côté.

Un instant, nous restâmes face à face. Je laissai tomber le fouet et je sortis le revolver de ma poche, car je me proposais, au premier prétexte, de tuer cette brute, la plus redoutable de celles qui restaient maintenant dans l'île. Cela peut paraître déloyal, mais telle était ma résolution. Je redoutais ce monstre plus que n'importe quelle autre des bêtes humanisées. Son existence était, je le savais, une menace pour la mienne.

Pendant une dizaine de secondes, je rassemblai mes esprits.

— Saluez! A genoux! ordonnai-je.

Il eut un grognement qui découvrit ses dents.

— Qui êtes-vous pour... ?

Un peu trop nerveusement peut-être, je levai mon revolver, visai et fis feu. Je l'entendis glapir et la vis courant de côté pour s'enfuir ; je compris que je l'avais manquée et, avec mon pouce, je relevai le chien pour tirer de nouveau. Mais la bête s'enfuyait à toute vitesse, sautant de côté et d'autre, et je n'osai pas risquer de la manquer une fois de plus. De temps en temps, elle regardait de mon côté, par-dessus son épaule ; elle suivit, de biais, le rivage, et disparut dans les masses de fumée rampante qui s'échappaient encore de l'enclos incendié. Je restai un instant, les yeux fixés sur l'endroit où le monstre avait disparu, puis je me retournai vers mes trois bipèdes obéissants et leur fis signe de laisser choir dans les flots le cadavre qu'ils soutenaient encore. Je revins alors auprès du tas de cendres à l'endroit où les corps étaient tombés, et, du pied, je remuai le sable, jusqu'à ce que les traces de sang eussent disparu.

Je renvoyai mes trois serfs d'un signe de la main, et, montant la grève, j'entrai dans les fourrés. Je tenais mon revolver, et mon fouet était suspendu, avec les hachettes, à l'écharpe de mon bras. J'avais envie d'être seul pour réfléchir à la position dans laquelle je me trouvais.

Une chose terrible, dont je commençais seulement à me rendre compte, était que, dans toute cette île, il n'y avait aucun endroit sûr où je pusse me trouver isolé et en sécurité pour me reposer ou dormir. Depuis mon arrivée, j'avais d'une façon surprenante recouvré mes forces, mais j'étais encore fort enclin à des nervosités et à des affaissements en cas de véritable détresse. J'avais l'impression qu'il me fallait traverser l'île et m'établir au milieu

des bipèdes humanisés pour trouver, en me confiant à eux, quelque sécurité. Le cœur me manqua. Je revins vers le rivage, et tournant vers l'est, du côté de l'enclos incendié, je me dirigeai vers un point où une langue basse de sable et de corail s'avançait vers les récifs. Là, je pourrais m'asseoir et réfléchir, tournant le dos à la mer et faisant face à toute surprise. Et j'allai m'y asseoir, le menton dans les genoux, le soleil tombant d'aplomb sur ma tête, une crainte croissante m'envahissant l'esprit et cherchant le moyen de vivre jusqu'au moment de ma délivrance — si jamais la délivrance devait venir. J'essayai de considérer toute la situation aussi calmement que je pouvais, mais il me fut impossible de me débarrasser de mon émotion.

Je me mis à retourner dans mon esprit les raisons du désespoir de Montgomery... Ils changeront, avait-il dit, ils sont sûrs de changer... Et Moreau ? Qu'avait dit Moreau ? Leur opiniâtre bestialité reparaît jour après jour... Puis, ma pensée revint à l'Hyène-Porc. J'avais la certitude que si je ne tuais pas cette brute, ce serait elle qui me tuerait... Celui qui enseignait la Loi était mort... Malechance !... Ils savaient maintenant que les porteurs de fouet pouvaient être tués, aussi bien qu'eux...

M'épiaient ils déjà, de là-bas, d'entre les masses vertes de fougères et de palmiers ? Peut-être, ils me guettaient jusqu'à ce que je vinsse à passer à leur portée ? Que complotaient-ils contre moi ? Que leur disait l'Hyène-Porc ? Mon imagination m'échappait pour vagabonder dans un marécage de craintes irréelles.

Je fus distrait de mes pensées par des cris d'oiseaux de mer, qui se précipitaient vers un objet

noir que les vagues avaient échoué sur le sable, près de l'enclos. Je savais trop bien ce qu'était cet objet, mais je n'eus pas le cœur d'aller les chasser. Je me mis à marcher au long du rivage dans la direction opposée, avec l'intention de contourner l'extrémité est de l'île et de me rapprocher ainsi du ravin des huttes, sans m'exposer aux possibles embûches des fourrés.

Après avoir fait environ un demi-mille sur la grève, j'aperçus l'un de mes trois bipèdes obéissants qui sortait de sous-bois et s'avançait vers moi. Les fantaisies de mon imagination m'avaient rendu tellement nerveux que je tirai immédiatement mon revolver. Même le geste suppliant de la bête ne parvint pas à me désarmer.

Il continua d'avancer en hésitant.

— Allez-vous-en ! criai-je.

Il y avait dans l'attitude craintive de cet être beaucoup de la soumission du chien. Il recula quelque peu, comme un chien que l'on chasse, s'arrêta, et tourna vers moi ses yeux bruns et implorants.

— Allez-vous-en ! répétai-je. Ne m'approchez pas.

— Je ne peux pas venir près de vous ? demanda-t-il.

— Non ! allez-vous-en, insistai-je en faisant claquer mon fouet. Puis, prenant le manche du fouet entre mes dents, je me baissai pour ramasser une pierre, et cette menace fit fuir la bête.

Ainsi, seul, je contournai le ravin des animaux humanisés, et, caché parmi les herbes et les roseaux qui séparaient la crevasse de la mer, j'épiai ceux d'entre eux qui parurent, essayant de juger, d'après leurs gestes et leur attitude, de quelle façon les avait affectés la mort de Moreau et de Montgo-

mery et la destruction de la maison de douleur. Je compris maintenant la folie de ma couardise. Si j'avais conservé mon courage au même niveau qu'à l'aurore, si je ne l'avais pas laissé décliner et s'annihiler dans mes réflexions solitaires, j'aurais pu saisir le sceptre de Moreau et gouverner les monstres. Maintenant j'avais laissé passer l'occasion et j'étais tombé au rang de simple chef parmi des semblables.

Vers midi, certains bipèdes vinrent s'étendre sur le sable chaud. La voix impérieuse de la soif eut raison de mes craintes. Je sortis du fourré, et, le revolver à la main, je descendis vers eux. L'un de ces monstres — une Femme-Loup — tourna la tête et me regarda avec étonnement. Puis ce fut le tour des autres, sans qu'aucun fît mine de se lever et de me saluer. Je me sentais trop faible et trop las pour insister devant leur nombre, et je laissai passer le moment.

— Je veux manger, dis-je, presque sur un ton d'excuse et en continuant d'approcher.

— Il y a à manger dans les huttes, dit un Bœuf-Verrat, à demi endormi, en détournant la tête.

Je passai près d'eux et m'enfonçai dans l'ombre et les odeurs du ravin presque désert. Dans une hutte vide, je me régalai de quelques fruits, et après avoir disposé quelques branchages à demi séchés pour en boucher l'ouverture, je m'étendis, la figure tournée vers l'entrée, la main sur mon révolver. La fatigue des trente dernières heures réclama son dû et je me laissai aller à un léger assoupissement, certain que ma légère barricade pouvait faire un bruit suffisant pour me réveiller en cas de surprise.

Ainsi, je devenais un être quelconque parmi les

animaux humanisés dans cet île du docteur Moreau. Quand je m'éveillai, tout était encore sombre autour de moi ; mon bras, dans ses bandages, me faisait mal ; je me dressai sur mon séant, me demandant tout d'abord où je pouvais bien être. J'entendis des voix rauques qui parlaient au dehors et je m'aperçus alors que ma barricade n'existait plus et que l'ouverture de la hutte était libre. Mon revolver était encore à portée de ma main.

Je perçus le bruit d'une respiration et distinguai quelque chose de blotti tout contre moi. Je retins mon souffle, essayant de voir ce que c'était. Cela se mit à remuer lentement, interminablement, puis une chose douce, tiède et moite passa sur ma main.

Tous mes muscles se contractèrent et je retirai vivement mon bras. Un cri d'alarme s'arrêta dans ma gorge et je me rendis suffisamment compte de ce qui était arrivé pour mettre la main sur mon revolver.

— Qui est-là ? demandai-je en un rauque murmure, et le revolver pointé.

— Moi, Maître.

— Qui êtes-vous ?

— Ils me disent qu'il n'y a pas de Maître maintenant. Mais moi, je sais, je sais. J'ai porté les corps dans les flots, ô toi qui marches dans la mer, les corps de ceux que tu as tués. Je suis ton esclave, Maître.

— Es-tu celui que j'ai rencontré sur le rivage ? demandai-je.

— Le même, Maître.

Je pouvais évidemment me fier à la bête, car elle aurait pu m'attaquer tandis que je dormais.

— C'est bien, dis-je, en lui laissant lécher ma main.

Je commençais à mieux comprendre ce que sa présence signifiait et tout mon courage me revint.

— Où sont les autres ? demandai-je.

— Ils sont fous, ils sont insensés, dit l'Homme-Chien. Maintenant ils causent ensemble là-bas. Ils disent : le Maître est mort ; l'Autre avec le Fouet est mort ; l'Autre qui marchait dans la mer est... comme nous sommes. Nous n'avons plus ni Maître, ni Fouets, ni Maison de Douleur. C'est la fin. Nous aimons la Loi et nous l'observerons ; mais il n'y aura plus jamais, ni Maître, ni Fouets, jamais. Voilà ce qu'ils disent. Mais moi, Maître, je sais, je sais.

J'étendis la main dans l'obscurité et caressai la tête de l'Homme-Chien.

— C'est bien, dis-je encore.

— Bientôt, tu les tueras tous, dit l'Homme-Chien.

— Bientôt, répondis-je, je les tuerai tous, après qu'un certain temps et que certaines choses seront arrivées ; tous, sauf ceux que tu épargneras, tous, jusqu'au dernier, seront tués.

— Ceux que le Maître veut tuer, le Maître les tue, dit l'Homme-Chien avec une certaine satisfaction dans la voix.

— Et afin que le nombre de leurs fautes augmente, dis-je, qu'ils vivent dans leur folie jusqu'à ce que le temps soit venu. Qu'ils ne sachent pas que je suis le Maître.

— La volonté du Maître est bonne, répondit l'Homme-Chien, avec le rapide tact de son hérédité canine.

— Mais il en est un qui a commis une grave

offense, dis-je. Celui-là, je le tuerai où que je le rencontre. Quand je te dirai c'est lui, tu sauteras dessus sans hésiter. Et maintenant, je vais aller vers ceux qui sont assemblés.

Un instant l'ouverture de la hutte fut obstruée par l'Homme-Chien qui sortait. Ensuite, je le suivis et me trouvai debout presque à l'endroit exact où j'étais lorsque j'avais entendu Moreau et son chien me poursuivre. Mais il faisait nuit maintenant et ce ravin aux miasmes infects était obscur autour de moi, et plus loin, au lieu d'une verte pente ensoleillée, je vis les flammes rougeâtres d'un feu devant lequel s'agitaient de grotesques personnages aux épaules arrondies. Plus loin encore s'élevaient les troncs serrés des arbres, comme une bande ténébreuse frangée, au-dessus, par les sombres dentelles des branches supérieures. La lune apparaissait au bord du talus du ravin, et, comme une barre au travers de sa face, montait la colonne de vapeur qui, sans cesse, jaillissait des fumerolles de l'île.

— Marche près de moi, dis-je, rassemblant tout mon courage, et côte à côte nous descendîmes l'étroit passage sans faire attention aux vagues ombres qui nous épiaient par les ouvertures des huttes.

Aucun de ceux qui étaient autour du feu ne fit mine de me saluer. La plupart, ostensiblement, affectèrent l'indifférence. Mon regard chercha l'Hyène-Porc, mais il n'était pas là. Ils étaient bien en tout une vingtaine, accroupis, contemplant le feu ou causant entre eux.

— Il est mort, il est mort, le Maître est mort, dit la voix de l'Homme-Singe, sur ma droite. La

Maison de Souffrance, il n'y a pas de Maison de Souffrance.

— Il n'est pas mort, fis-je d'une voix forte. Maintenant même, il vous voit.

Cela les surprit. Vingt paires d'yeux me regardèrent.

— La Maison de Souffrance n'existe plus, continuai-je, mais elle reviendra. Vous ne pouvez pas voir le Maître, et cependant, en ce moment même, il écoute au-dessus de vous.

— C'est vrai, c'est vrai, confirma l'Homme-Chien.

Mon assurance les frappa de stupeur. Un animal peut être féroce et rusé, mais seul un homme peut mentir.

— L'Homme au bras lié dit une chose étrange, proféra l'un des animaux.

— Je vous dis qu'il en est ainsi ! affirmai-je. Le Maître de la Maison de Douleur reparaîtra bientôt. Malheur à celui qui transgresse la Loi !

Ils se regardèrent les uns les autres curieusement. Avec une indifférence affectée, je me mis à enfoncer négligemment ma hachette dans le sol devant moi, et je remarquai qu'ils examinaient les profondes entailles que je faisais dans le gazon.

Puis le Satyre émit un doute auquel je répondis ; après quoi l'un des êtres tachetés fit une objection et une discussion animée s'éleva autour du feu. De moment en moment je me sentais plus assuré de ma sécurité présente. Je causais maintenant sans ces saccades dans la voix, dues à l'intensité de ma surexcitation et qui m'avaient tout d'abord troublé. En une heure de ce bavardage, j'eus réellement convaincu plusieurs des monstres de la vérité de mes assertions et jeté les autres dans un état de doute troublant. J'avais l'œil aux aguets pour

mon ennemi l'Hyène-Porc, mais il ne se montra pas. De temps en temps, un mouvement suspect me faisait tressaillir, mais je reprenais rapidement confiance. Enfin, quand la lune commença à descendre du zénith, un à un, les discuteurs se mirent à bâiller, montrant à la lueur du feu qui s'éteignit de bizarres rangées de dents, et ils se retirèrent vers les tanières du ravin. Et moi, redoutant le silence et les ténèbres, je les suivis, me sachant plus en sécurité avec plusieurs d'entre eux qu'avec un seul.

De cette façon commença la partie la plus longue de mon séjour dans cette île du Docteur Moreau. Mais depuis cette nuit jusqu'à ce qu'en vînt la fin il ne m'arriva qu'une seule chose importante en dehors d'une série d'innombrables petits détails désagréables et l'irritation d'une perpétuelle inquiétude. De sorte que j'aime mieux ne pas faire de chronique de cet intervalle de temps, et raconter seulement l'unique incident survenu au cours des dix mois que j'ai passés dans l'intimité de ces brutes à demi humanisées. J'ai gardé mémoire de beaucoup de choses que je pourrais écrire, encore que je donnerais volontiers ma main droite pour les oublier. Mais elles n'ajouteraient aucun intérêt à mon récit. Rétrospectivement, il est étrange pour moi de me rappeler combien je m'accordai vite avec ces monstres, m'accommodai de leurs mœurs et repris toute ma confiance. Il y eut bien quelques querelles, et je pourrais montrer encore des traces de crocs, mais ils acquirent bientôt un salutaire respect pour moi, grâce à mon habileté à lancer des pierres — talent qu'ils n'avaient pas — et grâce aussi aux entailles de ma hachette. Le fidèle attachement de mon Homme-Chien Saint-Bernard me fut aussi d'un infini service. Je consta-

tai que leur conception très simple du respect était basée surtout sur la capacité d'infliger des blessures tranchantes. Je puis bien dire même, — sans vanité, j'espère, — que j'eus sur eux une sorte de prééminence. Un ou deux de ces monstres, que, dans diverses disputes, j avais balafrés sérieusement me gardaient rancune, mais leur ressentiment se manifestait par des grimaces derrière mon dos et à une distance suffisante, hors de la portée de mes projectiles.

L'Hyène-Porc m'évitait, et j'étais toujours en alerte à cause de lui. Mon inséparable Homme-Chien le haïssait et le redoutait excessivement. Je crois réellement que c'était là le fond de l'attachement de cette brute pour moi. Il me fut bientôt évident que le féroce monstre avait goûté du sang et avait suivi les traces de l'Homme-Léopard. Il se fit une tanière quelque part dans la forêt et devint solitaire. Une fois je tentai de persuader les brutes mi-humaines de le traquer, mais je n'eus pas l'autorité nécessaire pour les obliger à coopérer à un seul effort. Maintes fois j'essayai d'approcher de son repaire et de le surprendre à l'improviste, mais ses sens étaient trop subtils et toujours il me vit ou me flaira à temps pour fuir. D'ailleurs, lui aussi, avec ses embuscades, rendait dangereux pour mes alliés et moi les sentiers de la forêt et l'Homme-Chien osait à peine s'écarter.

Dans le premier mois, les monstres, relativement à leur subséquente condition, restèrent assez humains, et même envers un ou deux autres, à part mon Homme-Chien, je réussis à avoir une amicale tolérance. Le petit être rosâtre montrait pour moi une bizarre affection et se mit aussi à me suivre. Pourtant, l'Homme-Singe m'était infiniment désagréa-

ble. Il prétendait, à cause de ses cinq doigts, qu'il était mon égal et ne cessait, dès qu'il me voyait, de jacasser perpétuellement les plus sottes niaiseries. Une seule chose en lui me distrayait un peu : son fantastique talent pour fabriquer de nouveaux mots. Il avait l'idée, je crois, que baragouiner des mots qui ne signifiaient rien était l'usage naturel à faire de la parole. Il appelait cela « grand penser » pour le distinguer du « petit penser » — qui concernait les choses utiles de l'existence journalière. Si par hasard je faisais quelque remarque qu'il ne comprenait pas, il se répandait en louanges, me demandait de la répéter, l'apprenait par cœur, et s'en allait la dire, en écorchant une syllabe ici où là, à tous ses compagnons. Il ne faisait aucun cas de ce qui était simple et compréhensible et j'inventai pour son usage personnel quelques curieux « grands pensers ». Je suis persuadé maintenant qu'il était la créature la plus stupide que j'aie jamais vue de ma vie. Il avait développé chez lui, de la façon la plus surprenante, la sottise distinctive de l'homme sans rien perdre de la niaiserie naturelle du singe.

Tout ceci, comme je l'ai dit, se rapporte aux premières semaines que je passai seul parmi les brutes. Pendant cette période, ils respectèrent l'usage établi par la Loi et conservèrent dans leur conduite un décorum extérieur. Une fois, je trouvai un autre lapin déchiqueté, par l'Hyène-Porc certainement — mais ce fut tout. Vers le mois de mai, seulement, je commençai à percevoir d'une façon distincte une différence croissante dans leur discours et leurs allures, une rudesse plus marquée d'articulation, et une tendance de plus en plus accentuée à perdre l'habitude du langage. Le bavardage de mon

Homme-Singe multiplia de volume, mais devint de moins en moins compréhensible, de plus en plus simiesque. Certains autres semblaient laisser complètement s'échapper leur faculté d'expression, bien qu'ils fussent encore capables à cette époque de comprendre ce que je leur disais. Imaginez-vous un langage que vous avez connu exact et défini, qui s'amollit et se désagrège, perd forme et signification et redevient de simples fragments de son. D'ailleurs, maintenant, ils ne marchaient debout qu'avec une difficulté croissante, et malgré la honte qu'ils en éprouvaient évidemment, de temps en temps je surprenais l'un ou l'autre d'entre eux courant sur les pieds et les mains et parfaitement incapable de reprendre l'attitude verticale. Leurs mains saisissaient plus gauchement les objets. Chaque jour ils se laissaient de plus en plus aller à boire en lappant ou en aspirant, et à ronger et déchirer au lieu de mâcher. Plus vivement que jamais, je me rendais compte de ce que Moreau m'avait dit de leur rétive et tenace bestialité. Ils retournaient à l'animal, et ils y retournaient très rapidement.

Quelques-uns, — et ce furent tout d'abord à ma grande surprise les femelles, — commencèrent à négliger les nécessités de la décence et presque toujours délibérément. D'autres tentèrent même d'enfreindre publiquement l'institution de la mono gamie. La tradition imposée de la Loi perdait clairement de sa force, et je n'ose guère poursuivre sur ce désagréable sujet. Mon Homme-Chien retombait peu à peu dans ses mœurs canines ; jour après jour il devenait muet, quadrupède, et se couvrait de poils, sans que je pusse remarquer de transition entre le compagnon qui marchait à mes côtés et le chien flaireur et sans cesse aux aguets qui me

précédait ou me suivait. Comme la négligence et la désorganisation augmentaient de jour en jour, le ravin des huttes, qui n'avait jamais été un séjour agréable, devint si infect et nauséabond que je dus le quitter, et, traversant l'île, je me construisis une sorte d'abri avec des branches au milieu des ruines incendiées de la demeure de Moreau. De vagues souvenirs de souffrances, chez les brutes, faisaient de cet endroit le coin le plus sûr de l'île.

Il serait impossible de noter chaque détail du retour graduel de ces monstres vers l'animalité, de dire comment, chaque jour, leur apparence humaine s'affaiblissait ; comment ils négligèrent de se couvrir ou de s'envelopper et rejetèrent enfin tout vestige de vêtement; comment le poil commença à croître sur ceux de leurs membres exposés à l'air; comment leurs fronts s'aplatirent et leurs mâchoires s'avancèrent. Le changement se faisait, lent et inévitable; pour eux comme pour moi, il s'accomplissait sans secousse ni impression pénible. J'allais encore au milieu d'eux en toute sécurité, car aucun choc, dans cette descente vers leur ancien état, n'avait pu les délivrer du joug plus lourd de leur animalisme, éliminant peu à peu ce qu'on leur avait imposé d'humain.

Mais je commençai à redouter que bientôt ce choc ne vînt à se produire. Ma brute de Saint-Bernard me suivit à mon nouveau campement et sa vigilance me permit parfois de dormir d'une manière à peu près paisible. Le petit monstre rose, l'aï, devint fort timide et m'abandonna pour retourner à ses habitudes naturelles parmi les branches des arbres. Nous étions exactement en cet état d'équilibre où se trouverait une de ces cages peuplées d'animaux divers qu'exhibent certains dompteurs,

après que le dompteur l'aurait quittée pour toujours.

Néanmoins ces créatures ne redevinrent pas exactement des animaux tels que le lecteur peut en voir dans les jardins zoologiques— d'ordinaires loups, ours, tigres, bœufs, porcs ou singes. Ils conservaient quelque chose d'étrange dans leur conformation ; en chacun d'eux, Moreau avait mêlé cet animal avec celui-ci : l'un était peut-être surtout ours, l'autre surtout félin, celui-là bœuf, mais chacun d'eux avait quelque chose provenant d'une autre créature, et une sorte d'animalisme généralisé apparaissait sous des caractères spécifiques. De vagues lambeaux d'humanité me surprenaient encore de temps en temps chez eux, une recrudescence passagère de paroles, une dextérité inattendue des membres antérieurs, ou une pitoyable tentative pour prendre une position verticale.

Je dus, sans doute, aussi subir d'étranges changements. Mes habits pendaient sur moi en loques jaunâtres sous lesquelles apparaissait la peau tannée. Mes cheveux, qui avaient crû fort longs, étaient tout emmêlés, et l'on me dit souvent que maintenant encore mes yeux ont un étrange éclat et une vivacité surprenante.

D'abord, je passai les heures de jour sur la grève du sud explorant l'horizon, espérant et priant pour qu'un navire parût. Je comptais sur le retour annuel de la *Chance-Rouge*, mais elle ne revint pas. Cinq fois, j'aperçus des voiles et trois fois une traînée de fumée, mais jamais aucune embarcation n'aborda dans l'île. J'avais toujours un grand feu prêt que j'allumais ; seulement, sans aucun doute, la réputation volcanique de l'île suppléait à toute explication.

Ce ne fut guère que vers septembre ou octobre que je commençai à penser sérieusement à construire un radeau. Vers cette époque, mon bras se trouva entièrement guéri, et de nouveau j'avais mes deux mains à mon service. Tout d'abord, je fus effrayé de mon impuissance. Je ne m'étais jamais de ma vie livré à aucun travail de charpente, ni d'aucun genre manuel d'ailleurs, et je passais mon temps, jour après jour, dans le bois, à essayer de fendre des troncs et de les lier entre eux. Je n'avais aucune espèce de cordages et je ne sus rien trouver qui pût me servir de liens; aucune des abondantes espèces de lianes ne semblait suffisamment souple ni solide, et avec tout l'amas de mes connaissances scientifiques, je ne savais pas le moyen de les rendre résistantes et souples. Je passai plus de quinze jours à fouiller dans les ruines de l'enclos et à l'endroit du rivage où les barques avaient été brûlées, cherchant des clous ou d'autres fragments de métal qui pussent m'être de quelque utilité. De temps à autre, quelqu'une des brutes venait m'épier et s'enfuyait à grands bonds quand je criais après elle. Puis vint une saison d'orages, de tempêtes et de pluies violentes, qui retardèrent grandement mon travail; pourtant je parvins enfin à terminer le radeau.

J'étais ravi de mon œuvre. Mais avec ce manque de sens pratique qui a toujours fait mon malheur, j'avais construit ce radeau à une distance de plus d'un mille de la mer, et avant que je l'eusse traîné jusqu'au rivage, il était en morceaux. Ce fut peut-être un bonheur pour moi de ne pas m'être embarqué dessus; mais, à ce moment-là, le désespoir que j'eus de cet échec fut si grand, que pendant quelques jours je ne sus faire autre chose qu'errer sur le

rivage en contemplant les flots et songeant à la mort.

Mais je ne voulais certes pas mourir, et un incident se produisit qui me démontra, sans que je pusse m'y méprendre, quelle folie c'était de laisser ainsi passer les jours, car chaque matin nouveau était gros des dangers croissants du voisinage des monstres.

J'étais étendu à l'ombre d'un pan de mur encore debout, le regard errant sur la mer, quand je tressaillis au contact de quelque chose de froid à mon talon, et, me retournant, j'aperçus l'aï qui clignait des yeux devant moi. Il avait depuis longtemps perdu l'usage de la parole et toute activité d'allures; sa longue fourrure devenait chaque jour plus épaisse, et ses griffes solides plus tordues. Quand il vit qu'il avait attiré mon attention, il fit entendre une sorte de grognement, fit quelques pas vers les buissons et se retourna vers moi.

D'abord je ne compris pas, mais bientôt il me vint à l'esprit qu'il désirait sans doute me voir le suivre et c'est ce que je fis enfin, lentement — car il faisait très chaud. Quand il fut parvenu sous les arbres, il grimpa dans les branches, car il pouvait plus facilement avancer parmi leurs lianes pendantes que sur le sol.

Soudain, dans un espace piétiné, je me trouvai devant un groupe horrible. Mon Saint-Bernard gisait à terre, mort, et près de lui était accroupie l'Hyène-Porc, étreignant dans ses griffes informes la chair pantelante, grognant et reniflant avec délices. Comme j'approchais, le monstre leva vers les miens ses yeux étincelants, il retroussa sur ses dents sanguinolentes ses babines frémissantes et gronda d'un air menaçant. Il n'était ni effrayé ni

honteux; le dernier vestige d'humanité s'était effacé en lui. Je fis un pas en avant, m'arrêtai et sortis mon revolver. Enfin, nous étions face à face.

La brute ne fit nullement mine de fuir. Son poil se hérissa, ses oreilles se rabattirent et tout son corps se replia. Je visai entre les yeux et fis feu. Au même moment le monstre se dressait d'un bond, s'élançait sur moi et me renversait comme une quille. Il essaya de me saisir dans ses informes griffes et m'atteignit au visage; mais son élan l'emporta trop loin et je me trouvai étendu sous la partie postérieure de son corps. Heureusement, je l'avais atteint à l'endroit visé et il était mort en sautant. Je me dégageai de sous son corps pesant, et, tremblant, je me relevai, examinant la bête secouée encore de faibles spasmes. C'était toujours un danger de moins, mais, seulement, la première d'une série de rechutes dans la bestialité qui, j'en étais sûr, allaient se produire.

Je brûlai les deux cadavres sur un bûcher de broussailles. Alors, je vis clairement qu'à moins de quitter l'île, sans tarder, ma mort n'était plus qu'une question de jours. Sauf une ou deux exceptions, les monstres avaient à ce moment laissé le ravin pour se faire des repaires, suivant leurs goûts, parmi les fourrés de l'île. Ils rôdaient rarement de jour et la plupart d'entre eux dormaient de l'aube au soir, et l'île eût pu sembler déserte à quelque nouveau venu. Mais, la nuit, l'air s'emplissait de leurs appels et de leurs hurlements. L'idée me vint d'en faire un massacre — d'établir des trappes et de les attaquer à coups de couteau. Si j'avais eu assez de cartouches, je n'aurais pas hésité un instant à commencer leur extermination, car il ne devait guère rester qu'une vingtaine des

carnivores dangereux, les plus féroces ayant déjà été tués. Après la mort du malheureux Homme-Chien, mon dernier ami, j'adoptai aussi, dans une certaine mesure, l'habitude de dormir dans le jour, afin d'être sur mes gardes pendant la nuit. Je reconstruisis ma cabane, entre les ruines des murs de l'enclos, avec une ouverture si étroite qu'on ne pouvait tenter d'entrer sans faire un vacarme considérable. Les monstres d'ailleurs avaient désappris l'art de faire du feu et la crainte des flammes leur était venue. Une fois encore, je me remis avec passion à rassembler et à lier des pieux et des branches pour former un radeau sur lequel je pourrais m'enfuir.

Je rencontrai mille difficultés. A l'époque où je fis mes études, on n'avait pas encore adopté les méthodes de Slojd, et j'étais par conséquent fort malhabile de mes mains ; mais cependant d'une façon ou d'une autre, et par des moyens fort compliqués, je vins à bout de toutes les exigences de mon ouvrage, et cette fois je me préoccupai particulièrement de la solidité. Le seul obstacle insurmontable fut que je flotterais sur ces mers peu fréquentées. J'aurais bien essayé de fabriquer quelque poterie, mais le sol ne contenait pas d'argile. J'arpentais l'île en tous sens, essayant, avec toutes les ressources de mes facultés, de résoudre ce dernier problème. Parfois, je me laissais aller à de farouches accès de rage, et, dans ces moments d'intolérable agitation, je tailladais à coups de hachette le tronc de quelques malheureux arbres sans parvenir pour cela à trouver quelque solution.

Alors, vint un jour, un jour prodigieux que je passai dans l'extase. Vers le sud-ouest, j'aperçus une voile, une voile minuscule comme celle d'un

petit schooner, et aussitôt j'allumai une grande pile de broussailles et je restai là en observation, sans me soucier de la chaleur du brasier ni de l'ardeur du soleil de midi. Tout le jour, j'épiai cette voile, ne pensant ni à manger, ni à boire, si bien que la tête me tourna ; les bêtes venaient, me regardaient avec des yeux surpris et s'en allaient. L'embarcation était encore fort éloignée quand l'obscurité descendit et l'engloutit; toute la nuit je m'exténuai à entretenir mon feu, et les flammes s'élevaient hautes et brillantes, tandis que, dans les ténèbres, les yeux des bêtes étincelaient, curieux. Quand l'aube revint, l'embarcation était plus proche et je pus distinguer la voile à bourcet d'une petite barque. Mes yeux étaient fatigués de ma longue observation et malgré mes efforts pour voir distinctement je ne pouvais les croire. Deux hommes étaient dans la barque, assis très bas, l'un à l'avant, l'autre près de la barre. Mais le bateau gouvernait étrangement, sans rester sous le vent et tirant des embardées.

Quand le jour devint plus clair, je me mis à agiter comme signal les derniers vestiges de ma vareuse. Mais ils ne semblèrent pas le remarquer et demeurèrent assis l'un en face de l'autre. J'allai jusqu'à l'extrême point du promontoire bas, gesticulant et hurlant, sans obtenir de réponse, tandis que la barque continuait sa course apparemment sans but, mais qui la rapprochait presque insensiblement de la baie. Soudain, sans qu'aucun des deux hommes ne fasse le plus petit mouvement, un grand oiseau blanc s'envola hors du bateau, tournoya un instant et s'envola dans les airs sur ses énormes ailes étendues.

Alors, je cessai mes cris et m'asseyant, le menton

dans ma main, je suivis du regard l'étrange bateau. Lentement, lentement la barque dérivait vers l'ouest. J'aurais pu la rejoindre à la nage, mais quelque chose comme une vague crainte me retint. Dans l'après-midi, la marée vint l'échouer sur le sable et la laissa à environ une centaine de mètres à l'ouest des ruines de l'enclos.

Les hommes qui l'occupaient étaient morts; ils étaient morts depuis si longtemps qu'ils tombèrent par morceaux lorsque je voulus les sortir. L'un d'eux avait une épaisse chevelure rousse comme le capitaine de la *Chance-Rouge* et, au fond du bateau, se trouvait un béret blanc tout sale. Tandis que j'étais ainsi occupé auprès de l'embarcation, trois des monstres se glissèrent furtivement hors des buissons et s'avancèrent vers moi en reniflant. Je fus pris à leur vue d'un de mes spasmes de dégoût. Je poussai le petit bateau de toutes mes forces pour le remettre à flot et sautai dedans. Deux des brutes étaient des loups qui venaient, les narines frémissantes et les yeux brillants; la troisième était cette indescriptible horreur faite d'ours et de taureau.

Quand je les vis s'approcher de ces misérables restes, que je les entendis grogner en se menaçant et que j'aperçus le reflet de leurs dents blanches, une terreur frénétique succéda à ma répulsion. Je leur tournai le dos, amenai la voile et me mis à pagayer vers la pleine mer, sans oser me retourner.

Cette nuit-là, je me tins entre les récifs et l'île; au matin, j'allai jusqu'au cours d'eau pour remplir le petit baril que je trouvai dans la barque. Alors, avec toute la patience dont je fus capable, je recueillis une certaine quantité de fruits, guettai et tuai deux lapins avec mes trois dernières cartouches; pendant ce temps, j'avais laissé ma barque

amarrée à une saillie avancée du récif, par crainte des monstres.

XIV

L'HOMME SEUL

Dans la soirée, je partis, poussé par une petite brise du sud-ouest, et m'avançai lentement et constamment vers la pleine mer, tandis que l île diminuait de plus en plus dans la distance et que la mince spirale des fumées de solfatares n'était plus, contre le couchant ardent, qu'une ligne de plus en plus ténue. L'océan s'élevait autour de moi, cachant à mes yeux cette tache basse et sombre. La traînée de gloire du soleil semblait crouler du ciel en cascade rutilante, puis la clarté du jour s'éloigna comme si l'on eût laissé tomber quelque lumineux rideau, et enfin mes yeux explorèrent ce gouffre d'immensité bleue qu'emplit et dissimule le soleil, et j'aperçus les flottantes multitudes des étoiles. Sur la mer et jusqu'aux profondeurs du ciel régnait le silence, et j'étais seul avec la nuit et ce silence.

J'errai ainsi pendant trois jours, mangeant et buvant parcimonieusement, méditant les choses qui m'étaient arrivées, sans réellement désirer beaucoup revoir la race des hommes. Je n'avais autour du corps qu'un lambeau d'étoffe fort sale, ma chevelure n'était plus qu'un enchevêtrement noir, et il n'y a rien d'étonnant à ce que ceux qui me trouvèrent m'aient pris pour un fou. Cela peut paraître étrange, mais je n'éprouvais aucun désir de réintégrer l'humanité, satisfait seulement d'avoir quitté l'odieuse société des monstres.

Le troisième jour, je fus recueilli par un brick qui allait d'Apia à San-Francisco ; ni le capitaine ni le second ne voulurent croire mon histoire,

présumant qu'une longue solitude et de constants dangers m'avaient fait perdre la raison. Aussi, redoutant que leur opinion soit celle des autres, j'évitai de conter mon aventure, et prétendis ne plus rien me rappeler de ce qui m'était arrivé depuis le naufrage de la *Dame Altière*, jusqu'au moment où j'avais été rencontré, c'est-à-dire en l'espace d'une année.

Il me fallut agir avec la plus extrême circonspection pour éviter qu'on ne me crût atteint d'aliénation mentale. J'étais hanté par des souvenirs de la Loi, des deux marins morts, des embuscades dans les ténèbres, du cadavre dans le fourré de roseaux. Enfin, si peu naturel que cela puisse paraître, avec mon retour à l'humanité, je retrouvai, au lieu de cette confiance et de cette sympathie que je m'attendais à éprouver de nouveau, une aggravation de l'incertitude et de la crainte que j'avais sans cesse ressenties pendant mon séjour dans l'île. Personne ne voulait me croire, et j'apparaissais aussi étrange aux hommes que je l'avais été aux hommes-animaux, ayant sans doute gardé quelque chose de la sauvagerie naturelle de mes compagnons.

On prétend que la peur est une maladie; quo qu'il en soit, je peux certifier que, depuis plusieurs années maintenant, une inquiétude perpétuelle habite mon esprit, pareille à celle qu'un lionceau à demi-dompté pourrait ressentir. Mon trouble prend une forme des plus étranges. Je ne pouvais me persuader que les hommes et les femmes que je rencontrais n'étaient pas aussi un autre genre, passablement humain, de monstres, d'animaux à demi formés selon l'apparence extérieure d'une âme humaine, et que bientôt ils allaient revenir à l'animalité première, et laisser voir tour à tour telle ou telle mar-

que de bestialité atavique. Mais j'ai confié mon cas à un homme étrangement intelligent, un spécialiste des maladies mentales, qui avait connu Moreau et qui sembla, à demi, ajouter foi à mes récits — et cela me fut un grand soulagement.

Je n'ose espérer que la terreur de cette île me quittera jamais entièrement, encore que la plupart du temps elle ne soit, tout au fond de mon esprit, rien qu'un nuage éloigné, un souvenir, un timide soupçon; mais il est des moments où ce petit nuage s'étend et grandit jusqu'à obscurcir tout le ciel. Si, alors, je regarde mes semblables autour de moi, mes craintes me reprennent. Je vois des faces âpres et animées, d'autres ternes et dangereuses, d'autres fuyantes et menteuses, sans qu'aucune possède la calme autorité d'une âme raisonnable. J'ai l'impression que l'animal va reparaître tout à coup sous ces visages, que bientôt la dégradation des monstres de l'Ile va se manifester de nouveau sur une plus grande échelle. Je sais que c'est là une illusion, que ces apparences d'hommes et de femmes qui m'entourent sont en réalité de véritables humains, qu'ils restent jusqu'au bout des créatures parfaitement raisonnables, pleines de désirs bienveillants et de tendre sollicitude, émancipées de la tyrannie de l'instinct et nullement soumises à quelque fantastique Loi — en un mot, des êtres absolument différents des monstres humanisés. Et pourtant, je ne puis m'empêcher de les fuir, de fuir leurs regards curieux, leurs questions et leur aide, et il me tarde de me retrouver loin d'eux et seul.

Pour cette raison, je vis maintenant près de la large plaine libre, où je puis me réfugier quand cette ombre descend sur mon âme. Alors, très douce est la grande place déserte sous le ciel que

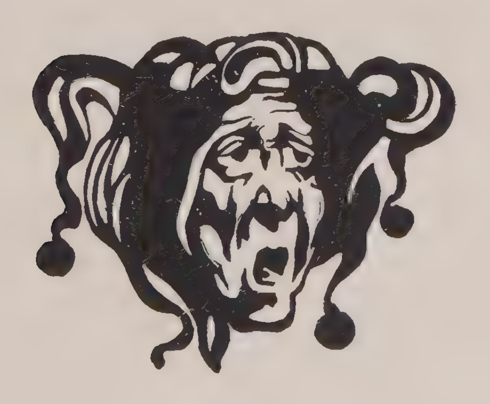
balaie le vent. Quand je vivais à Londres, cette horreur était intolérable. Je ne pouvais échapper aux hommes ; leurs voix entraient par les fenêtres, et les portes closes n'étaient qu'une insuffisante sauvegarde, je sortais par les rues pour lutter avec mon illusion et des femmes qui rôdaient miaulaient après moi, des hommes faméliques et furtifs me jetaient des regards envieux, des ouvriers pâles et exténués passaient auprès de moi en toussant, les yeux las et l'allure pressée comme des bêtes blessées perdant leur sang ; de vieilles gens courbés et mornes cheminaient en marmottant, indifférents à la marmaille loqueteuse qui les raillait. Alors j'entrais dans quelque chapelle, et là même, tel était mon trouble, il me semblait que le prêtre bredouillait de « grands pensers » comme l'avait fait l'Homme-Singe ; ou bien je pénétrais dans quelque bibliothèque et les visages attentifs inclinés sur les livres semblaient ceux de patientes créatures épiant leur proie. Mais les figures mornes et sans expression des gens rencontrés dans les trains et les omnibus m'étaient particulièrement nauséeuses. Ils ne paraissaient pas plus être mes semblables que l'eussent été des cadavres, si bien que je n'osai plus voyager à moins d'être assuré de rester seul. Et il me semblait même que, moi aussi, je n'étais pas une créature raisonnable, mais seulement un animal tourmenté de quelque étrange désordre cérébral qui m'envoyait errer seul comme un mouton frappé de vertige.

Mais ces accès — Dieu merci — ne me prennent maintenant que très rarement. Je me suis éloigné de la confusion des cités et des multitudes, et je passe mes jours entouré de sages livres, claires fenêtres sur cette vie que nous vivons, reflétant les

âmes lumineuses des hommes. Je ne vois que peu d'étrangers et n'ai qu'un train de maison fort restreint. Je consacre mon temps à la lecture et à des expériences de chimie, et je passe la plupart des nuits, quand l'atmosphère est pure, à étudier l'astronomie. Car, bien que je ne sache ni comment ni pourquoi, il me vient des scintillantes multitudes des cieux le sentiment d'une protection et d'une paix infinies. C'est là, je le crois, dans les éternelles et vastes lois de la matière, et non dans les soucis, les crimes et les tourments quotidiens des hommes, que ce qu'il y a de plus qu'animal en nous doit trouver sa consolation et son espoir. J'espère, ou je ne pourrais pas vivre. Et ainsi se termine mon histoire, dans l'espérance et la solitude.

H.-G. WELLS.

Traduit de l'anglais par HENRY-D. DAVRAY.



REVUE DU MOIS

ÉPILOGUES

Le nouveau siècle. — Les nouveaux timbres — Reprise de l'affaire, ou preuve décisive de l'innocence. — La guerre et le pillage. — L'agonie du grec. — L'annexion de la Belgique. — La reine Victoria ou l'excuse des rois.

Le nouveau siècle. — Les journaux furent pleins, tout ce mois, de dissertations sur le nouveau siècle. Je voudrais prendre part à ce concert. Mais comment, puisque je ne veux et je ne peux écrire que ce que je sens, puisque je honnis toute rhétorique, toute construction purement intellectuelle? Comment, puisque, ce nouveau siècle, je ne le sens pas. Un bon journaliste, ancien premier prix de discours français, plus avancé que moi en sensibilité, nous confia : « Les fins de siècle sont mélancoliques comme les fins de bal. » Cependant, ne lui demandez pas pourquoi. Il n'en sait rien. L'idée de tristesse étant communément associée à l'idée de fin, — d'une fête, d'un jour, d'un amour, d'un règne, d'une vie, etc., il la joint au mot siècle d'un geste tout machinal. Mais l'idée de joie est aussi fort souvent associée à l'idée de fin ; et l'on ne voit pas, en l'occurrence, pourquoi le journaliste et la plupart de ses frères ont conféré l'idée du siècle finissant à l'image de la fin d'un bal, plutôt qu'à l'image de la fin d'un siège, d'une fièvre ou d'une longue navigation. Leur choix est d'autant plus surprenant que le monde moyen est devenu optimiste et qu'il n'y a plus pour les pauvres hommes, abrutis par les leurres de l'espérance, que des aurores, à droite, à gauche, devant et derrière ; le soleil va se lever aux quatre coins de l'horizon : l'attente du miracle fait battre le cœur des sociétés coopératives de consommation. Il faut donc chercher l'explica-

tion de cette alliance de mots, non dans un mode de sentir, mais dans le mécanisme même de la machine verbale. Ici, c'est une question peut-être de statistique. Si l'idée de fin est, dans la majorité des cas, associée à l'idée de tristesse, on peut parier qu'ayant à caractériser une idée neutre comme celle de la fin d'un siècle l'écrivain purement intellectuel penchera du côté du nombre. Comme il ne sent pas, comme son raisonnement est de pure logique, il conclut que la fin d'un siècle *doit* être triste, puisque, dans la majorité des cas, la fin des choses est triste.

Les intellectuels purs sont nécessairement moutonniers. C'est par la sensibilité que se différencient les hommes. Il y a mille manières de sentir, là où il n'y a qu'une manière de comprendre. L'homme chez qui domine la sensibilité est indisciplinable; quant à l'intellectualisme il est toujours prêt à devenir l'esclave de la raison. Pour faire marcher avec ensemble un troupeau de sensibilités moyennes, il faut trouver le point commun vulnérable de chaque animal; pour dominer un amas d'intellectualités, la logique suffit. Pour agiter les uns, il faut piquer la vie, la faire saigner; pour entraîner les autres, on se bornera à présenter à leur raison une irréfutable figure géométrique. La sensibilité nie le syllogisme et brise les mailles du dilemme; l'intelligence, qui ne peut naturellement se défendre contre elle-même, y demeure prisonnière.

Voilà une parenthèse assez déplacée, mais il faut accueillir les idées quand elles frappent à la porte; il faut leur être courtois et hospitalier.

Il s'agissait donc du nouveau siècle et des épithètes conventionnelles qu'on lui accola. Je doute que beaucoup de personne saines aient senti à son arrivée une émotion. Les bobèches du lustre n'ont pas craqué, — et d'ailleurs il n'y a plus de bougies, mais des fleurs qui, non moins que Jéhovah, brûlent sans se consumer. Encore un cliché qui va mourir; la tristesse des fins de bal va perdre son vieil accompagnement romantique, ce cassement

fatal du cristal qui se rompt, signe que les mains vont cesser de s'étreindre. Villiers, qui créa l'androgyne électrique, aurait dû songer à cela en écrivant la *Révolte;* il y a là un jeu de mise en scène qui va devenir archéologique.

Mais pourquoi me veut-on triste parceque les dictionnaires affirment qu'on appelle *siècle* une période de cent ans? Elle aurait dû être de cent quarante-quatre ans, comme les grosses d'épingles : douze mois, douze fois douze mois, douze fois douze ans. Cela aurait espacé les explosions séculaires des grandes mélancolies obligatoires. En quel siècle serions-nous alors? Et en lequel serions-nous, si nous comptions de la fondation de Rome ? Il faut laisser les siècles aux astronomes, si le mot leur est utile, et aux chronologistes pour qui ce sont des points de repère. Les vrais siècles de vie sont de durée variable. Il n'y a pas de siècles; il y a des époques, les unes assez longues, comme le règne de Louis XIV, les autres fort courtes comme la période qui, de 1790 ou 1791, va jusque vers 1800 ou 1801. Il y a le siècle de Louis XIV, si l'on veut; il y a aussi le siècle de la Révolution et le siècle de Henri II, de même durée. Rien dans le monde n'indique aujourd'hui le commencement d'une nouvelle époque. Cependant, nous ne savons pas si nous sommes à fin ou au début d'une période.

On apprend cela très tard, quand l'histoire a été torturée par les historiens. Mais il viendra aussi un temps où on ne saura plus rien du tout sur nous, où ces derniers cent ans seront pour les générations quelque chose d'aussi vaste et d'aussi lumineux que peut l'être aujourd'hui pour notre ignorance le pauvre et dédaigné neuvième siècle. L'un a vu mourir Charlemagne; l'autre a vu tomber Napoléon. N'y a-t-il pas une ironie à écrire ces dates : 814-1814? Le monde change trop peu. Cela ferait croire à l'existence des âmes, et qu'elles reviennent périodiquement, engendrant d'identiques corps, refaire les mêmes actes, parfois avec plus de maladresse, parfois avec une habileté scandaleuse.

Quels mimes déjà vus nous réserve demain?

Les nouveaux timbres. — Jamais, en aucune année, en aucun pays, depuis que l'on émet des timbres, on n'en lâcha d'aussi laids. Si c'est un essai d'art socialiste, il est plutôt sévère. Oh! cette dame rouge qui regarde une plaque d'un air louchon, cependant qu'un bandage supporte son bras trop long! Et cet enfant vert qui a des ailerons comme un requin et trois jambes, dont une en bois, la classique quille de l'invalide! Le ministre qui a accepté cela, l'artiste qui a dessiné cela, le graveur qui a gravé cela, et l'homme de goût qui a trempé cela dans des peintures sauvages, serait-il excessif de les traiter de misérables? Oui, peut-être, et je retire le mot. Ces pauvres gens ont fait de leur mieux. Est-ce leur faute s'ils n'ont aucun talent, aucune sensibilité artistique? Je les plaindrais davantage s'ils n'avaient par leur maladresse déconsidéré encore un peu plus la France. Les timbres, c'est un peu le symbole vulgaire d'un pays. Sans doute les Canaques aimeront la dame couleur crevette. On en mangerait. Mais on ne doit pas manger les timbres-poste (ni le papier à cigarettes, comme Claudine à l'Ecole) : C'est la Loi.

Comme elle était jolie (par comparaison), la petite Cérès que remplace une esthète génevoise ! Et comme elle serrait galamment la main de son Mercure aux forts muscles ! Il y a en France quinze cents dessinateurs industriels qui eussent arrangé quelque chose de moins bête que les protégés du ministère, et il y a bien quinze artistes qui pouvaient imaginer une vignette très belle. « Il fallait une véritable œuvre d'art, disait récemment un journal, à propos du programme de la Comédie-Française ; on s'est *donc* adressé à M. Luc-Olivier Merson. » Tu parles ! Suivait la description du menu : la tragédie à droite, la comédie à gauche et, au-dessus, un génie apportant des palmes...

Reprise de l'affaire ou preuve décisive de l'innocence. — A-t-on quelque souvenir d'une curieuse lettre que publièrent les journaux ? Ce pauvre

M. Dreyfus, on s'est tant battu autour de lui qu'il a fini par croire qu'on se battait pour lui. Il est comme un héron, seul habitant d'une île en litige et qui se dirait : c'est à cause de moi que deux peuples se font la guerre ; ces cuirassés, ces canons, ces bombes qui ricochent sur les flots bleus, ces hurlements des blessés, ces hauts bateaux qui se couchent et tombent, toute cette horreur s'agite pour moi. Pour moi ! répète dans le silence le triste Prétexte... Mais la voilà, la preuve d'innocence, — au moins d'une certaine innocence.

La guerre et le pillage. — Quand Proudhon disait : La propriété, c'est le vol, — il lançait un paradoxe à longue portée et qui voyage si longtemps dans l'air, qu'arrivée à son but la bombe n'éclate qu'en fumée. Durant le trajet, on a le temps de se retourner, de faire ses paquets ou de fortifier sa maison contre un coup de main du collectivisme. Et puis le vol ? Est-ce donc si mauvais, de voler, ou si mal ? C'est mal, c'est le mal même pour celui qui possède. Pour les autres, ce n'est rien de plus qu'un des moyens d'acquérir qui s'offrent à l'homme civilisé. Le vol est un mal relatif et aussi un bien relatif ; c'est le chaud ou c'est le froid. « Tu ne voleras point », — mesure de police. Il faut laisser au docteur Moreau le soin d'inscrire des mesures de police dans l'absolu des méninges. Tuer un Chinois, bénin ; mais tu ne lui voleras pas sa robe de soie. Incendier une maison chinoise, bénin ; mais tu ne priveras pas de ses potiches un obscène mandarin. Nous voulons faire une guerre scientifique et polytechnique. Voler ? Nous confisquons, c'est bien différent ; nous pressurons, nous jugulons l'empereur, qui jugulera les mandarins, lesquels juguleront le peuple. Notre principe est le ricochet. Voyez le Panama. Généralement les hommes les plus durs pour les voleurs et les pillards sont les justiciables naturels du Treizième Juré ; et il en est ainsi encore de ceux qui protègent les bonnes mœurs. Voyez le pasteur Dide, dont les votes austères font frémir les cœurs impurs. On n'a pas l'air de se douter que nos mu-

sées, nos bibliothèques publiques, nos archives sont le fruit du vol, pillage ou confiscation. Et cela a été bien, presque toujours. Si la Révolution avait volé un peu plus et brûlé un peu moins, elle serait moins détestable. Quand Bonaparte pillait l'Italie, il usait proprement de son droit de vainqueur. Ce n'est pas lui, sans doute, qui eût souffert les feux de joie de la rue Louvois, que pendant trois jours le peuple libre alimenta avec le cabinet des titres, les livres armoriés, tous les parchemins, surgis diaboliques devant ces imbéciles. Que de bruit pour trois ou quatre caisses de vaisselle ! Mais heureux les gens qui ont des principes : ils peuvent dire des sottises si gravement.

L'agonie du Grec. — La langue grecque va, par une nouvelle organisation, se trouver évincée de l'enseignement secondaire. Personne ne s'en plaindra. Ceux qui savent un peu de grec continueront à ne pas utiliser cette connaissance superflue ; ceux qui savent le grec nous départiront comme par le passé les fruits de leurs études. Quels services, rédigé il y a quatre-vingts ans et plus, un tel décret eût rendus à la langue française! Quand les médecins, les savants et les industriels lettrés seront tout à fait incapables d'ânonner sur un vocabulaire français-grec, peut-être auront-ils recours à leur propre langue pour le baptême des objets et des faits nouveaux. A ce bénéfice purement esthétique, il pourrait s'en ajouter d'autres, si le latin était mieux étudié, avec un souci de langue plutôt que de littérature Il est inexact de dire que le français est dérivé du latin. Le français est du latin modifié par la vie. Nous parlons latin. C'est par des changements imperceptibles que, d'année en année, au cours des siècles, le latin est devenu le français d'aujourd'hui. Apprendre le latin, c'est remonter à la plus ancienne forme connue de la langue que nous parlons maintenant ; ce n'est pas apprendre une autre langue. Quant au grec, il n'a pas eu plus d'influence directe sur le français que le sanscrit ; il n'appartient pas à notre histoire linguistique. Je parle de la langue et non de la lit-

térature. Ce sont des domaines superposés, comme ceux de la géologie et de la botanique. Il faut espérer que l'étude du grec sera remplacée par l'étude historique du français.

L'annexion de la Belgique. — Cela nous fait rire; mais les Flamands se souviennent encore de la conquête jacobine d'il y a cent ans, de la dévastation horrible de leur pays, de la conscription brutale, des fusillades en masse. On conçoit que les paysans de là-bas ne songent pas sans effroi au retour possible d'un hideux esclavage. Nous fûmes les Anglais de ces Boers. Nous avons oublié. Ils se souviennent. Lisez le début d'un des plus beaux livres de Georges Eekhoud, *Les Fusillés de Malines :* « Après avoir fait subir aux Belges, annexés sous prétexte d'affranchissement, le pillage de leurs biens, l'abolition de leurs coutumes, le mépris du sentiment national, les attentats réitérés à la liberté de conscience; après la proscription politique, la persécution religieuse, la récompense des traîtres, l'investiture des renégats... » Depuis ce temps-là, la Belgique aime toujours beaucoup la France, — mais de loin.

La Reine Victoria, ou l'excuse des rois. — De bons courtisans ont déjà comparé Victoria à Elisabeth. L'histoire répétera peut-être cette sottise; elle en a dit et en dira bien d'autres. Il semble que la défunte reine fut, bien plutôt qu'une souveraine, une femme ; elle aima violemment et uniquement; elle eut la passion de la famille; elle se laissa mener volontiers par des chefs de parti aux opinions successives et contradictoires. Ni bonne, ni grande, ni mesquine, ni méchante, — elle vécut. S'il était vrai que la guerre du Transvaal eût abrégé ses jours, déjà bien nombreux, sa fin aurait été presque belle, étant presque tragique. Quant à sa vie, sa longueur lui donne une certaine attitude noble ; Léon XIII aussi, à force de durer, semble quelqu'un.

Les grands souverains sont nécessairement aussi rares que les grands artistes ou les grands savants. Il y a les Charles-Quint comme il y a les Michel-Ange. La

médiocrité ordinaire des rois n'est pas plus un argument contre la royauté que la médiocrité des peintres contre la peinture. Cela serait un argument, cependant, si, quand les hommes choisissent leurs chefs, au lieu de les subir, les choisissaient supérieurs et représentatifs du génie politique de l'humanité. Mais, tout au contraire, le hasard de la naissance est moins cruel que les chances de l'élection. Depuis que la France a brisé le principe de l'hérédité, sur une douzaine de chefs acclamés, un seul a fait figure, et c'était Napoléon; les autres, quelle hérédité les eût créés plus médiocres, d'âme moins souveraine? Si nuls que soient les rois, ils valent mieux, tombés du ciel, que surgis du marécage : mais les grenouilles ne sont jamais contentes.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

L. B. Hanappier : *A l'Ombre de la Mort,* « La Vogue », 2 fr. — Paul Hubert : *Aux tournants de la route,* « La Maison d'art ». — Marcel Falaise : *Cueillette normande,* Lachèvre, Yvetot, 2 fr. — Vito Fays : *Pour les Boers*, Vanier, 1,50. — Adrien Gentil : *Les Géorgiques,* Grenoble, H. Falque et Félix Perrin.

A l'Ombre de la Mort. Il faut tout d'abord louer M. L.-B. Hanappier d'un mérite assez rare ; les volumes de vers, pour la plupart, ne doivent une sorte d'unité tout externe qu'à la collaboration du brocheur qui assembla bénévolement des feuillets sans nul rapport entre eux. Ici les fragments forment un tout réel et chaque poème, chaque strophe, a sa raison d'être dans l'ensemble ; ce n'est plus une série d'accords agréables ou non, c'est une suite organique de sons, dirigée par un motif principal. Cette éminente qualité doit rendre indulgent aux défauts de l'exécution ; il n'est pas donné très souvent de rencontrer une œuvre conçue avec une aussi sévère volonté.

L'obsession de la mort empoisonnant toutes les minutes de la misérable existence humaine, voilà le thème continu de M. L. B. Hanappier :

O nature, mauvaise mère
Qui mis au cœur épouvanté
Des créatures éphémères
Un tel instinct d'éternité !

Depuis l'enfant qui se crée une image confuse de la mort du monde jusqu'à l'homme conscient, cette pensée hante le cerveau ; on la croit absente et elle est là ; et quand des vieillards songent à leur fils en allé depuis des années, c'est elle encore qui reparaît : l'idée que le disparu est peut-être mort, l'idée aussi qu'eux-mêmes mourront avant son retour vainement espéré ; sans doute elle est plus impérieuse aux heures crépusculaires, mais elle surgit à l'improviste en plein jour et offusque le soleil qui doit périr aussi ; et quand les corps de l'homme et de la femme sont unis et fondus dans l'étreinte, elle s'insinue entre eux et les sépare :

Comme si nous était laissée
Une éternité complaisante,
Soyons heureux sans nous presser.

Et tâchons, ô ma très plaisante,
Une fois, si cela se peut,
D'être tout à l'heure présente,

De clore au temps vertigineux
L'oreille et les yeux à l'espace
Et d'oublier ensemble, un peu,

Que tout finit et que tout passe.

Ainsi le vieux Lucrèce se vantait d'une victoire mensongère, quand il proclamait orgueilleusement son triomphe sur les fantômes de la nuit : la certitude même du néant qu'il croyait pacifiante ne suffit plus à notre insatiable désir de survivre à une vie cependant inutile et douloureuse. C'est bien la pensée maîtresse de M. L.-B. Hanappier et son art n'a rien de commun avec le romantisme macabre de M. Maurice Rollinat, où l'horreur physique de la putréfaction l'emporte sur la crainte du Non-Être.

Malheureusement, ces poèmes sont mieux conçus qu'exécutés ; et le rythme et la langue n'y sont pas toujours respectés comme il conviendrait ; il semble qu'ils aient été écrits à la hâte ; des lapsus étranges en témoigneraient :

Des pleurs remontent, clandestines.

On ne saurait non plus se plaire au langage télégraphique :

O mains belles tant — parce que les siennes.

Et M. L.-B. Hanappier se devrait méfier d'une simplicité qui ne va pas sans devenir souvent triviale et qui gâte deux poèmes d'un sentiment très profond ; dans l'un, les adieux échangés avec des amis de passage, avec des femmes rencontrées et qui plurent un jour ou une semaine, font songer

aux adieux définitifs, à quoi ils accoutument l'âme et c'est une fâcheuse métaphore de course qui se présente :

Ces séparations trompent l'âme et la dressent,
La font plus résignée en la faisant plus veuve,
L'entraînent peu à peu pour la fatale épreuve.

Ailleurs le poète se reproche d'avoir effarouché, au bois, par un beau soir alanguissant d'été deux amants

Enlacés et mêlant leurs doigts qui frémissaient
Et meurtrissant leurs deux bouches qui se suçaient.

Là encore l'image brutale nuit à l'effet particulier du poème, quoiqu'elle soit tout à fait à sa place dans le passage du *De natura rerum* où M. Jean Richepin l'avait reprise, pour un sonnet fameux des *Blasphèmes*.

Que l'auteur veuille bien ne point savoir mauvais gré des critiques de détail qui lui sont présentement objectées : elles n'ont d'autre raison que le très sincère désir de le pouvoir admirer sans réticence dans une œuvre prochaine.

Aux tournants de la route. M. Paul Hubert n'a encore publié que deux courts volumes de vers, *Verbes mauves* (1898) et *Aux tournants de la route;* cependant il représente assez bien le cas de nombreux jeunes gens, à la recherche d'eux-mêmes et qui se pensent trouver sous les oripeaux des modes provisoires. Avec une grande ardeur, il crut séant naguères de s'attribuer une âme déliquescente et maintenant, selon la guise de l'école de Toulouse, il veut renaître à « la Bonne Vie » et achever,

Le Poème ébauché de LA MER ET DES VIGNES.

Voilà qui est de sa part fort sage et les meilleurs de ses vers sont en effet ceux où il décrit des paysages brûlés de soleil; qu'il se garde seulement des épithètes oiseuses et trop symétriques, comme en ces deux vers qui se suivent :

L'immobile lourdeur des grappes somptueuses,
A travers le réseau ténu des rameaux souples.

Il n'a pas non plus, même là, tout à fait abdiqué ses anciennes élégances : les oliviers chez lui

érigent des pâleurs de feuilles grises

et le rêve *ascende*, barbarisme mal construit où il faudrait à tout le moins *ascend*. On aimerait aussi qu'il eût entièrement supprimé les trois petits poèmes réunis sous le titre collectif de *Solitude*, dont une brève citation fait suffisamment comprendre le peu élégant libertinage :

> La plaie étrange s'entre-bâille,
> Dans un écart impérieux.

Il devra éviter aussi de tomber du raffinement excessif à l'excessive vulgarité et ne pas croire que le vœu de simplicité l'oblige à écrire.

> Et l'âme du bon pain lumineux *qui se mange*

ou

> La fête de l'alcool, hâtive, bat son plein.

Ainsi, selon son désir, il composera les beaux poèmes de lumière et de force que présagent certains fragments de sa dernière œuvre, au début et à la fin du livre, toutes les pièces intercalées pouvant être tenues pour un intermède où il se débarrasse de ce qu'il juge ses précédentes erreurs.

Cueillette normande. « En quelques lignes, voici mon thème : écrire suivant les règles classiques de versification, dans un style familier mais approprié à chaque sujet, des poésies originales d'observation et de sentiment, relevées d'un grain de sel gaulois. » Sauf que l'originalité n'apparaît guère dans *La Chanson du Calvados* (M. Raoul Pouchon seul a le droit de maintenir la tradition de Saint-Amand et de se proclamer aussi bon ivrogne que bon poète), ni dans les contes assez plats de *Maître Luc* et de *La Bourgelée*, M. Marcel Falaise ne s'est pas outre mesure mépris sur ses qualités ou ses défauts, comme on voudra.

Pour les Boers. La venue à Paris de M. Paul Krüger valut à la littérature française une ode de M. Edmond Rostand, au prix de quoi les cantates de feu Belmontet pour le 15 août, les bardits de M. Théodore Botrel et les ânonnements de M. Jean Rameau semblèrent des chefs-d'œuvre lyriques. M. Vito Fays estime que si Rudyard Kipling et même C. Algernon Swinburne ont chanté la guerre contre le Transvaal il était nécessaire que de France « on répondît à ces cœurs magnanimes sur un thème identique, mais avec une encre tout autre ». Ainsi fit-il, non sans verve et avec une force et une pureté d'expression où n'atteignent jamais les bafouilleurs patriotiques patentés. Comme tout poète d'invectives, il emploie nécessairement des tropes ordinaires à Notre Maître Victor Hugo.

> ....Les Hindous sont contents,
> Et les prêtres de Rome en rient sous leur capuce :
> Le gros éléphant John rossé par le Boer puce !

Mais il a épigraphié son livre d'un octosyllabe qu'il serait

expédient de faire apprendre par cœur aux enfant des écoles :

Tous les peuples forts sont des lâches !

et il consent, quoique anglophobe, à parler français. Grâces lui en soient rendues.

Les Géorgiques. Le plus récent traducteur de Virgile, M. Adrien Gentil, capitaine d'artillerie, a fait lui-même, dans sapréface et par l'exemple de sa prose, le procès de toutes les versions en vers. Il aime et comprend le poète latin qui fut l'un des plus subtils arrangeurs de mots parmi les Alexandrins égarés dans la barbarie latine et il le commente avec beaucoup de sagacité. A propos de ce vers :

Sanguineisque rubent inculta aviaria baccis

il écrit: «Tout doit être traduit dans ce vers latin non pas pour le plaisir de rendre mécaniquement les mots, non pas pour faire, comme disait Taine, un travail de menuiserie ou de découpage de bois, mais parce qu'il présente à notre esprit des images vraies qu'il nous semble réellement voir. *Inculta aviaria!* Qui de nous n'a pas vu dans les chemins creux de nos campagnes ces fouillis inextricables de ronces poussant, on ne sait comment, sur un gros tas de pierres? De loin, cela paraît un gros amas vert piqueté de points rouges ; ce sont les mûres sauvages qui ne sont pas encore noires; vous vous approchez du buisson et quand vous n'êtes plus qu'à quelques pas, le gazouillement des oiseaux cesse et, tout à coup, c'est un envolement fou, un froufrou bruyant de tous ces petits hôtes des ronces qui s'enfuient à tire d'aile et vont chercher un peu plus loin, dans un autre buisson, un abri qu'ils croient plus sûr... »

Ce sont bien là, en effet, les images secondaires qu'évoque l'héxamètre virgilien pour quiconque a regardé vivre la campagne autour de lui. Mais il s'en faut que la traduction de M. A. Gentil vaille sa prose et soit aussi évocatrice que le vers original :

C'est ainsi. . . . .
Qu'on voit s'ensanglanter les buissons empourprés
Où trouvent les oiseaux leurs retraites profondes.

S'il n'eût été gêné par le rythme français, il n'aurait pas été obligé d'alourdir sa phrase de mots parasites et il eût rendu en simple prose :

Et les broussailles pleines d'oiseaux rougissent de baies sanglantes.

Sans doute l'ordre des images ne serait déjà plus le même

que dans le texte : mais toutes les images y seraient sous une forme plus concise, plus synthétique et par conséquent plus riche de sens poétique.

Ayant fait ces réserves de principe, il sied de dire que la traduction de M. A. Gentil est en son genre très honorable et ce n'est que justice de louer aussi les imprimeurs dauphinois, H. Falque et Félix Perrin, de Grenoble, qui l'éditèrent avec un goût parfait et une délicate science de l'art typographique.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Alfred Jarry : *Messaline*, « Revue Blanche », 3.50.— J.-A. Coulangheon : *L'Inversion sentimentale*, « Mercure de France », 3.50. —H.-G. Wells: *Une Histoire des temps à venir*, « Mercure de France », 3.50. — Edmond Deschaumes : *L'auteur mondain*, Fasquelle, 3.50. — André Gladès : *Stérile sacrifice*, Perrin, 3.50. — Pierre de Lano : *Suprême pardon*, Ernest Flammarion, 3.50. — François de Guy : *Bédouin*, Perrin, 3.50. — Albert Cim : *Bas-bleus*, Ernest Flammarion, 3.50. — Armand Silvestre : *Mademoiselle Chloé*, Offenstadt, 3.50. — Comte Emeric : *Le paquebot fantôme*, Simonis Empis, 3.50. — Paul Bourget : *Un homme d'affaires*, Plon, 3.50. — Alphonse Daudet : *Premier voyage, Premier mensonge*, C. Flammarion, 3.50.—Sander Pierron : *Les délices du Brabant*, Paul Lacomblez, 3.50.

Messaline, par Alfred Jarry. De même qu'il serait curieux de suivre la course, toujours fatale, d'un aérolithe à travers les obscurités du ciel jusqu'au moment où il tombe sur la terre, il me semble intéressant de rechercher, en les œuvres déjà parues d'Alfred Jarry, la génèse de son dernier roman, œuvre qui marque une évolution nouvelle, peut être une définitive révolution, dans les primitives obscurités de son style. Je lis, au frontispice des *Minutes de sable mémorial*, bouquin lugubre à couverture noire zébrée d'or comme une nuée menaçante trouée d'éclairs : « Il est très vraisemblable que beaucoup ne s'apercevront point que ce qui va suivre soit très beau, et, à supposer qu'une ou deux choses les intéressent, il se peut aussi qu'ils ne croient point qu'elles leur aient été suggérées exprès. Car ils entreverront des idées entrebâillées, non brodées de leurs usuelles accompagnatrices et s'étonneront du manque de maintes citations congrues, alors qu'il se compile des manuels où tout jeune homme lit ce qui est nécessaire pour suivre lesdits usages. » Un peu plus loin, sur du papier tout bistré : « Ce bout de dissertation est aussi banal que la banalité *il ne faut pas tout dire* qu'il

explique... Suggérer au lieu de dire, faire dans la route des phrases un carrefour de tous les mots ». Encore plus loin et de plus en plus sur papier d'un bistre de paupières fatiguées : « Qu'on pèse donc les mots, polyèdres d'idées, avec des scrupules comme des diamants à la balance de ses oreilles, sans demander pourquoi telle et telle chose, car il n'y a qu'à bien regarder et c'est écrit dessus. » Puis brusquement, ce bolide, sorti des *Champs Mallarméens*, décrit une courbe assez violente en rencontrant Monsieur Ubu : « *Achras :* Y a point d'idée du tout de s'installer comme ça chez les gens ! C'est une imposture manifeste ! » « *M. Ubu :* Une posture magnifique ! Parfaitement, Monsieur. Vous avez dit vrai une fois en votre vie. » On voit quel genre de rapport les idées, les phrases, les mots, ont entre eux pour l'auteur des *Minutes*, sorte de multiples préfaces de ses œuvres futures. Ce n'est pas précisément le jeu cruel de l'ellipse dans toute sa rigueur, mais bien le don d'oubli volontaire, accompagné, souvent, de la plus entière mauvaise foi. Et l'on entortille le bourgeois lecteur dans des périples scientifiques en ne se souciant point de son ordinaire ignorance : « La sirène minérale tient son bien-aimé par la tête comme un page d'acier serre une robe. » Hein ? La sirène minérale ? Puis on le précipite, ce lecteur, sur un lit de velours tissé avec les entrelacs perfides, et par trop fuyants sous les doigts, d'une poésie chaste : « Rêve ! Rêve et repose. Ecoute, bruit berceur, voler vers le ciel vain les voix vagues des vierges. Elles n'ont point filé le linceul de leur sœur... Croissez, ô doigts de cire et blémissants des cierges. Main maigrie et maudite où menace la mort ! » Nous nous croyons fixés : un rêveur halluciné, l'opium, le hachisch, décadence, névrose, toute la lyre des hortensias bleus et des tourmentés d'impossible, lorsque, le chœur des Palotins éclate furieux et nettement obscène : « C'est nous les Palotins ! Nous boulottons par une charnière, nous pissons par un robinet et nous respirons l'atmosphère au moyen d'un tube coudé ! C'est nous les Palotins ! » A ce moment, un entr'acte, et *des étoiles* qui tombent. Faire tomber une *simple toile* paraîtrait banal à l'auteur des *Minutes*. Le critique, très las, croit à une mystification ; quant au lecteur, impatienté, il cherche la note amoureuse et rencontre ceci, déclaré par un nommé *Haldern :* « Je le tuerai : car je le méprise comme impur et vénal, car la beauté ne doit, à peine de déchéance, même pour esclave, élire qu'une beauté pareille, car... il faut, en bonne théologie, détruire la bête avec laquelle on a forniqué. »

Le lecteur, épouvanté, recule et s'affaisse, la sueur au front, sur *César Antéchrist*, bouquin à couverture lilas, dont le papier interne est nuance de fraise vernie de crême. Très héraldique, ce livre contient, parmi des hiboux et des figures d'astrologie moyenageuse, le premier acte, *terrestre, d'Ubu roi*. Le bolide Alfred Jarry touche le sol; il y a une explosion terrible, le mot jaillit et Paris tout entier l'adopte. Poésie, rêves, hallucinations, farouches hermétismes, tout s'efface devant l'ultimatum très compréhensible : « . .Alors, je tuerai tout le monde et je m'en irai ! » Après avoir émis qu'il faut être dieu d'abord, pour être un homme ensuite, Alfred Jarry écrit des romans. Qui pouvait plus fait moins. *Les jours et les nuits*, *Gestes et opinions du docteur Faustrol*, *L'amour en visites*, *L'amour absolu*. Dans ce dernier livre, complètement fermé aux humbles mortels, il y a une personne, d'un sexe différent, qui est à la fois la mère, la maîtresse, la sainte Vierge, la femme du notaire et la sœur du héros et le héros, est appelé : *Monsieur Dieu* par la personne en question. Ce volume est heureusement d'un prix inabordable pour les cerveaux faibles et cependant il détient, comme sous vitrine des bijoux phalliques, des choses d'une précision exquise : « Le sexe de la femme est l'œillère d'un masque. » Monsieur Dieu y malmène cyniquement les dames avec un luxe de violences qui prouvent jusqu'à quel point de démence *humaine* il est capable de les aimer. On a la sensation d'un cauchemar en lisant ces pages manuscrites et sous l'amertume des phrases, la correction élégante de la méchanceté, on sent courir, brûlant, le sang des fièvres voluptueuses. L'auteur est mûr pour créer *Messaline*, car il continue à ne rien déterminer, en amour, qu'un absolu charnel ne pouvant guère avoir d'équivalent sentimental qu'hystériquement parlant. C'est l'érotisme d'un Eros aux ailes de corbeau, d'un Eros noir-bleu, énorme mouche ivre de viande qui s'acharne sur le cadavre même de la Passion. Et le lecteur se refuse, de temps en temps, aux bizarres caresses de ces éventails funèbres. Le lecteur comprend très bien qu'on lui a crié : « Merdre! » et il se le tient pour dit. Un fin lettré affirmait un jour devant moi qu'Alfred Jarry avait l'âme excessive d'une très pure jeune fille! Cette âme de jeune fille devait créer une Messaline enfant. Messaline? « ...Or ce n'est qu'une femme qui s'est aperçu que son mari vient de s'endormir. » Telle est l'explication merveilleusement simple que daigne nous donner l'auteur, dès l'ouverture de son livre, au sujet du célèbre cas pathologique énoncé aux frontons de toutes les histoires ro-

maines en termes indignés : « L'impudique Messaline, épouse de Claude César, souilla la couche de l'empereur par les pires débauches, et demeure, encore de nos jours, le type le plus abominable de la créature adultère. » Donc, depuis beaucoup de siècles, des philosophes, des prêtres, des médecins s'étonnant, se révoltant ou se lamentant à propos de ce monstre femelle — et des gens d'esprit tors commençant à s'ennuyer de l'entendre appeler Messaline, car, après tout, c'était son nom — il nous fallait le vrai roman de cette femme, le conte essentiel, l'histoire pure, détruisant la fiction du convenu historique, il nous fallait l'autre Messaline, celle qui porte naturellement, purement, son titre avant la lettre. Je crois que nous la possédons. Le père d'*Ubu roi*, changeant son fusil d'épaule, devient le père de *Messaline*, d'une étrange petite personne, profondément enragée, mais si naïve, dans la profondeur de sa rage, qu'elle en reste touchante comme une ingénue. Nous savons enfin que cette dame n'était coupable... que du sommeil de son mari « assoupi à force de Vénus » selon l'heureuse phrase de l'auteur. Messaline est une petite fille étourdie à laquelle il faut de grands joujoux, beaucoup de joujoux. Alfred Jarry, plein de mansuétude, sculpte dans l'ivoire et la pourpre, y compris l'ébène, tous les joujoux que désire la charmante enfant. « On est époux de Messaline pendant le moment d'amour, puis encore et toujours à cette condition que l'on puisse vivre une ininterruption de moments d'amour. » La petite impératrice trouve ça ordinaire, et l'auteur, qui a décidément l'âme candide, est absolument de son avis. J'ignore si Messaline s'amuse sous ses grandes perruques fauves et son manteau de courtisane « chaussée de bottines écarlates comme elle foulerait, à gué sanglant, la vigueur épuisée de Claude ». Mais le lecteur, lui, ne s'embête pas, je vous jure! On est ahuri, désarmé par tant de ...candeur, jusqu'au moment où, le vertige du véritable amour s'emparant d'un des joujoux, il se met à hurler, comme un homme, cette très belle page : « — Oui, Valéria, tu nous aimes bien tous les deux — je ne compte pas la plèbe des autres — tous les deux, moi et César... Lève-toi! tu ne m'as rien donné, aucune parcelle de ton amour, puisqu'il me manque une parcelle de ton amour! Ou si tu te donnes toute... je suis César, je suis ton mari légitime et c'est peut-être de peur de déjuger tous mes dieux Césars que je ne châtie pas, moi non plus, celui qui m'est, depuis tant d'années, si effroyablement adultère, dans mon propre palais, qu'il ne m'a laissé ma

femme que cette dernière nuit, la première... c'est pour cela que je ne peux la répudier, je n'ai pas encore joui de nos jeunes noces, car pour moi jusqu'à cette nuit (*Silius pleure*) *Messaline est vierge.* » Et l'Eros noir-bleu, repliant ses ailes d'oiseau de proie, se met un coude sur la figure en disant à Vénus, du fond de ses sanglots : « Tu vois, maman, tu m'as encore trompé ! » La mort de Messaline est affreusement jolie. Rêvant de tenir le véritable Phalès, dieu du bonheur, dans le supplice du glaive, elle accepte la dernière caresse : « O bonheur ! comme tu me fais mal ! » Martyre qui a définitivement choisi l'instrument de sa torture, elle expire baisant le fer qui la baise. C'est là une morale et cela peut s'appeler finir en beauté, au moins pour l'œuvre. Un érudit écrivain, Pierre Quillard, vous dira prochainement ce qu'on doit penser, en grec et en latin, de la Messaline d'Alfred Jarry. Moi qui ne sais ni latin ni grec, je garde l'impression d'avoir lu un manuscrit qui aurait été entièrement écrit à l'époque de crimes ingénus et de barbares fantaisies où vivait Claude lui-même, bon traducteur du si curieux *livre des dés*, et durant la course de l'impératrice le long des jardins de Priape, « durant qu'elle accroche son manteau à griffes d'or sur les vases murrhins », j'ai vu vraiment, non sans un frisson d'effroi, se resser Mnester, la pâle et vivante énigme, le sphinx qui dansait quelquefois dans la nuit d'une éclipse.

L'Inversion sentimentale et la Sagesse Pathétique, par J.-A. Coulangheon. Voici un livre où l'on ne viole pas. Au contraire, mais la morale n'y gagne rien. (Mon Dieu, comme les gens de lettres compliquent l'amour depuis Barrès !) *L'Inversion sentimentale* est l'histoire d'une courtoisie masculine aux prises avec un caractère de femme énergique, un peu blasée, ce semble. Il advient que l'homme subit, cérébralement la femme et que les rôles sont intervertis. L'écueil était d'en arriver à des choses physiques, voilà pourquoi le roman est si court. Ecrivain distingué, l'auteur n'a pas voulu sombrer dans une confusion abominable et nous ne saurions trop l'en remercier, car il a gardé aux tableaux, pourtant très intimes, de la vie à la fois rurale et passionnée des deux amants leurs charmantes teintes mélancoliques et fraîches. On badine avec l'amour. On effeuille des roses. On pleure. Ces jeunes gens idylliques me font l'effet de mettre l'un, l'étalon de sa puissance au vert, et l'autre, la cavale de son imagination au piquet. Enfin, ils s'amusent. Je ne saurais trop louer la finesse du diseur d'amour qui trouve le

moyen d'intéresser sa compagne à son obéissance passive. C'est sentimental comme tout, mais d'un mérite littéraire tout à fait extraordinaire. Après avoir perpétré — tel un crime de lèse passion — un effroyable roman qui se nomme, hélas ! *Monsieur Vénus*, j'avais espéré en venir à une sagesse, non pathétique, mais tout aussi littéraire pour oser refaire mon livre sur la nouvelle donnée de M. Coulangheon. Justement, parce que je ne me suis jamais senti la force de tenter cet essai de belle psychologie, je suis très heureuse de voir un écrivain de talent commencer par où j'aurais été fière de finir. Je crois, par exemple, qu'une œuvre qui est dans l'air doit toujours être exécutée par celui qui la sent la plus intérieurement. Rien ne reste des gestes et tout demeure des paroles bien à propos formulées. *L'Inversion sentimentale* est, par excellence, le bréviaire des prières d'amour qui sont balbutiées par les cœurs fervents. Ce court poème contient, outre tant de fleurs charmantes, de jolies espiègleries sur le domaine galant, des lettres ravissantes où la galanterie fait place à une espèce de courtoisie du cœur qui a le ton ému de la bonté Mais le roman ne finit pas. Et j'aurais voulu, pour la plus grande gloire de l'auteur, qu'il ne finisse jamais, que nous ne trouvions pas le revers de cette médaille d'argent blanc, aux lignes si purement idéales. Je suis en colère tout à fait devant la *Sagesse pathétique*. Je dois d'abord un merci pour la dédicace, que j'ai l'honneur de partager avec Remy de Gourmont, ce qui m'est un double plaisir, ensuite je donne un libre cours à ma colère. Comment se fait-il qu'après la jolie comédie jouée, l'auteur, très applaudi, des couronnes aux mains, consente à nous faire descendre dans les grands dessous pour nous exhiber la machinerie de sa pièce ! C'est absolument cela, cette *Sagesse pathétique*. S'imaginait-il donc que nous le pensions naïf, très ignorant de tout usage amoureux et surtout incapable de discussion sur les différentes éthiques, les théories de Maurice Barrès, les philosophies de Darwin ou de Nietzsche? Seigneur ! Ce qu'on nous en défile, là dedans, des systèmes, des morales, des lois physiques ou métaphysiques avec quelques bons petits entrechats sur le terrain religieux. « Des Allemands remarquables, Fritsch et Hitzig, ont corrigé l'erreur de Taine et sa théorie cœresnésique de la conscience. L'étude sur les fonctions du cerveau de Jules Soury est l'introduction à toute psychologie sensuelle.» Non, l'étalage de toute cette science n'était pas nécessaire à l'entendement de ce qui avait précédé. Une fois la rose de

son style respirée, nous n'avions pas besoin de savoir, de la bouche même de l'auteur, pourquoi cette rose est si double, si remplie de suavités diverses. D'ailleurs il va plaire aux coupeurs de fils de la vierge en quatre et ce sera bien fait. Il n'est pire punition. Je veux bien admirer la *Sagesse pathétique*, mais ça ne me touche pas du tout et je le dis sans hésiter. Et puis, la scène de la « barme aux amants » est absolument inconvenante. Maintenant je ne pourrai jamais croire à la chasteté de *l'Inversion sentimentale*. Je vais tâcher d'expliquer la situation. La demoiselle, Mlle de Gerzat, est une perverse qui prend les hommes pour des *accumulateurs d'intensité nerveuse* et « dont la propre intelligence doit accroître le potentiel voluptueux des individus ». Je vous demande pardon, mais c'est écrit! On échange des propos dans le genre de ceux-ci : « J'imagine, sourit-il incertain, que la volupté n'est qu'une sommation de conscience qui se totalise dans l'inconscient. C'est une défaillance physiologique de même nature que LE SOMMEIL, ou mieux encore que l'hyperhémie nerveuse. » Et durant ces aimables... transports scientifiques, la mer déferle aux pieds des jeunes gens et leur joue le tour de les noyer à moitié. Je vois d'ici la mer qui est bien une femme, elle, qui, d'abord doucement grondeuse, entendant causer de Fritsch et d'Hitzig, s'est flanquée dans une fureur bleue et leur a craché à la figure! Ce que je comprends ça! Faites donc toutes les petites saletés que vous voudrez, seulement laissez les théories des philosophes allemands tranquilles, car il est l'heure d'aller vous coucher... ensemble! Les pauvres petits théoriciens se tirent de là comme ils peuvent, mais *Atalante*, ou Mlle de Gerzat, ne vibre plus et elle envoie au diable son personnel accumulateur nerveux.

Ça tourne de plus en plus mal. La jeune fille n'a pas le désir normal de comprendre que le jeune homme, n'en déplaise à Platon, aimerait à varier les opérations chimiques de leurs sensualités réciproques, et elle n'est pas pour les mélanges. Elle raconte des histoires où le potentiel voluptueux des dames est seul en question, puis elle procède à son embarquement pour ailleurs aussi froidement qu'un capitaine au long cours planterait là une petite négresse importune! Le jeune homme demeure seul... avec, je pense, le regret tardif de ne pas avoir mieux saisi la haute leçon de la mer qui envahit tout, y eût-il mort des amants, quand son heure est venue. Je ne taquinerai pas davantage M. Coulangheon. Ses deux petits romans sont deux chefs d'œuvre, mais je préfère le premier parce qu'il

est à la fois plus chaste et plus vécu que l'autre. Le premier a le charme d'une chose arrivée malgré la nature, le second est une blague de professeur mondain. Je recommande *l'Inversion sentimentale* aux jeunes gens et *la Sagesse pathétique* aux vieux Messieurs. Le livre entier sera, du reste, lu par les femmes éprises de beau langage et de respect..., sous toutes les formes, y compris celles destinées à accroître, momentanément, leur *potentiel voluptueux*.

Une histoire des temps à venir et **Récits de l'âge de pierre**, par H. G. Wells. Un bon petit roman, se passant à l'époque où les omnibus auront des ailes et traceront des sillages vaporeux à cent pieds au-dessous des vieilles tours de Notre-Dame. Les remarques ironiques et les finesses méchantes abondent. Le style de H. G. Wells tranche, avec précision, comme la lame d'une grande machine étincelante qui sait ce qu'elle fait, dans le vif de toutes les questions brûlantes qui nous agitent à l'aurore de ce nouveau siècle. Il y a une certaine société ou compagnie Euthanasique qui accomplit discrètement une besogne salutaire autant que sinistre. Les récits de l'âge de pierre sont plus gais. Ils sentent moins l'huile des machineries du progrès. L'homme, encore un peu singe, y apprend, par le hasard, à fabriquer une des premières armes: la hache de silex, puis, il galope sur son premier cheval et défend son premier amour en tuant son premier lion. C'est rafraîchissant comme un grand bain dans la verdure du paradis terrestre. Malgré l'amour des jeunes couples, au début du livre, comme à la fin, les jeunes filles peuvent lire, ce qui est le principal mérite des romans de H. G. Wells que nous traduit toujours spirituellement H. Davray.

L'auteur mondain, par Edmond Deschaumes. L'histoire très, trop documentée d'un de nos relativement jeunes académiciens. Ce fils de concierge, élevé à la brochette par d'illustres professeurs, donne un mâle aux lettres françaises, ces lettres représentées par la personne d'une très grande dame, dont les bas sont bleus... quand elle ne les ôte pas pour se coucher dans la journée. L'épisode, à la hussarde un peu, du viol d'une innocente jeune fille, alors qu'on respecte la noble protectrice, est assez roide. Ce bel ami beaucoup plus sérieux et plus crampon, car il prétend recevoir en nature, finit par devenir conjugal et comme il est obligé à plus de politesses qu'un mari légitime, il est fort malheureux, juste punition de sa servilité. Ce roman est d'une allure sobre, d'un ton un peu académicien lui-même, mais il est intéressant. Ce n'est pas une

banale histoire de lettres que celle de Léonce Balrand que tout le monde connaît !

Le stérile sacrifice, par André Glades. Une jeune fille courageuse qui ne sait pas qu'en amour le devoir est de vaincre. Elle se laisse prendre le fiancé de son cœur par une fiancée de convenance et tout le monde est très malheureux. De jolies descriptions de campagne et un amusant type de gamin rageur.

Le suprême pardon, par Pierre de Lano. La femme adultère qui rachète sa faute par le dévouement. S'il n'y avait pas des images tout à fait en bois, on aurait du plaisir à aller jusqu'au bout, mais la raideur de certains dolmans et de certaines jupes semble se communiquer parfois au style.

Bédouin, par François de Guy. Un roman très ancien de forme Le grand seigneur chassé par la misère de son pays et qui devient chef ou émir en les déserts africains. Il y a des intrigues basses et louches, et la jeune persécutée finit par reprendre son amoureux sous la tente. C'est très bien

Bas-bleus, par Albert Cim Voici la deux ou troisième fois qu'on me donne ce livre à lire. Il me paraît de plus en plus vieux jeu à la relecture Aujourd'hui dire des Juifs qu'ils ont un nez bossu et des femmes de lettres qu'elles feraient mieux de soigner leurs enfants, c'est simplement ajouter à la gloire des uns et des autres.

Mademoiselle Chloé, par Armand Silvestre. Livre illustré et édité pour servir de réclame à la charmante ville d'Argelès et, en général, à tous les sites pyrénéens. Il y a des portraits photographiques de jolies femmes sur fond de portes qui sont affreuses, mais les sites pyrénéens sont passables.

Le paquebot fantôme, par le comte Emeric Très curieuse reconstitution d'un état social sur un navire. Trois fois l'on change de gouvernement et trois fois on constate que l'on descend... vers l'abîme... Puis on reprend l'ancien capitaine et l'on rentre au port. Histoire longue comme une traversée, mais agrémentée de détails amusants... et croustillants.

Un homme d'affaires, par Paul Bourget. Tragédie de famille. Peinture consciencieuse et sobre. Sans oublier la *fine psychologie* de rigueur, c'est encore du Bourget, d'aussi bon Bourget que possible et c'est ennuyeux. On se demande pourquoi, puisque ça ne nous ennuyait pas jadis. C'est probablement parce que ce sont les imitateurs qui, ayant fait moins bien, nous en ont dégoûtés. *Tendresses et Malines* contient de

jolies choses avec des écarts de tenue très convenables. Bourget est l'inventeur de la cocotte pour .. pot au feu! (La poule au pot appartenant, je crois, au nomme Henri IV.)

Premier voyage, premier mensonge, par Alphonse Daudet. Souvenirs d'enfance inédits et encore très vivants. De jolies illustrations couleur et noir.

Les dé.ices de Brabant, par Sander Pierron. Contes dans la manière de Georges Eekhoud. Le meilleur éloge que j'en puisse faire, n'est-ce pas.

J'ai reçu de M. Paul Brulát, un mot me priant de déclarer que le personnage appelé de Mirande, dans la *Faiseuse de gloire* est absolument fictif. Je m'en étais parbleu bien aperçu, mais je ne voulais pas le dire à mes lecteurs, pour leur laisser croire qu'un roman sur la presse est toujours sérieusement documenté, même lorsqu'il est écrit par un bon journaliste.

RACHILDE.

PHILOSOPHIE

Essai sur l'imagination créatrice, par Th. Ribot, membre de l'Institut, professeur au Collège de France ; in-8°, 304 p. Alcan, 5 fr. — *Essai sur l'esthétique de Lotze*, par A. Matagrin ; in-16, 163 p. Alcan, 2 fr. — *Le mystère de Platon, Aglaophamos*, par Louis Prat, avec une préface de Ch. Renouvier ; in-8°, 215 p. Alcan 4 fr. — *Bibliothèque du Congrès international de philosophie*, Tome I, *Philosophie générale et métaphysique* ; gr. in-8, XXII-457 p. Armand Colin, 12 fr. 50. — *Revue philosophique*, année 1900; Alcan. — *Revue de métaphysique et de morale*, année 1900; Armand Colin. — *Histoire de la philosophie* (*Encyclopédie populaire illustrée du* XXe *siècle*) ; in-18, 157 p. Société française d'éditions d'art, Henry May, 1 fr. 10.

« La psychologie contemporaine, écrit M. Ribot dans la préface de son **Essai sur l'imagination créatrice**, a étudié avec beaucoup d'ardeur et de succès l'imagination purement reproductrice. Au contraire, l'étude de l'imagination créatrice ou constructive a été presque entièrement oubliée. » Le présent ouvrage répare cet oubli, et de façon très heureuse. Il est divisé en trois parties. Dans la première, après une introduction montrant que la caractéristique de l'imagination constructive est un « élément moteur » essentiellement distinct de la réceptivité passive de l'esprit, l'auteur fait une analyse exacte et qui paraît complète de l'imagination en général.

Il y distingue et y étudie successivement : le facteur intellectuel, le facteur émotionnel et le facteur inconscient. Mais

la création implique aussi et surtout un principe d'unité. M. Ribot croit que l'unité synthétique qui régit et qui coordonne l'action des trois facteurs intellectuel, émotionnel et inconscient doit être conçue psychologiquement sur le type de l'idée fixe, centre de cristallisation et de groupement des images, et sans laquelle il ne pourrait y avoir ce concours ni cette finalité que l'on remarque dans les éléments d'une création mentale quelconque. « La psychologie pure est incapable de découvrir une différence positive entre l'obsession créatrice et les formes pathologiques de l'idée fixe, parce que, dans les deux cas, le mécanisme mental est, au fond, le même. »

La deuxième partie traite du développement de l'imagination. Il y a une imagination chez les animaux, et elle est surtout motrice, ce qui la rapproche de l'imagination chez les très jeunes enfants. L'imagination infantile marque un stade important ; « elle est, à ce moment, la faculté maîtresse et la plus haute forme du développement intellectuel. » Envisagée ensuite chez l'homme primitif, principalement dans la création des mythes, puis dans la pensée populaire, et enfin dans les formes supérieures de l'invention, l'imagination créatrice révèle la loi de son développement : « elle parcourt deux périodes séparées par une phase critique, une période d'autonomie ou d'efflorescence, un moment critique, une période de constitution définitive qui présente plusieurs aspects. » Cette formule n'est qu'un résumé de l'expérience ; elle est justifiée par de nombreux exemples.

La troisième partie est une étude concrète. On y passe en revue les principaux types d'imagination. M. Ribot distingue d'abord ce qu'il appelle l'imagination *plastique* et l'imagination *diffluente ;* la première, qui emploie des images nettes et qui se manifeste surtout dans les arts de la forme ; la seconde, qui emploie des images vagues, liées suivant les modes les moins rigoureux de l'association, et qui se manifeste dans la rêverie, l'esprit chimérique, l'esprit romanesque, les mythes et les conceptions religieuses. Après deux chapitres sur l'imagination pratique et sur l'imagination scientifique, l'auteur aborde un sujet qui n'a pour ainsi dire jamais été traité, l'imagination dans la vie pratique, dans les arts mécaniques, dans les opérations industrielles et commerciales. C'est là une matière inexplorée, et où il suffit de jeter la sonde pour découvrir des trésors. Intellectuels avant tout, les savants et les philosophes se sont attachés de préférence à étudier l'imagination dans les œuvres d'intellectualité pure. Or le pouvoir

créateur et inventeur de l'esprit n'est pas moins merveilleux quand il s'attaque aux réalités pratiques, avec lesquelles il est forcé de composer afin de les dominer et de les diriger à sa guise L'essai de M. Ribot nous fournit des indications précieuses pour des recherches ultérieures autant que des observations justes et fécondes dans cet ordre d'idées.

En résumé, ce livre sur l'imagination est probablement le plus complet que l'on possède aujourd'hui, ne fût-ce que par la multiplicité des voies qu'il ouvre à la psychologie descriptive. C'est par des travaux de ce genre que la science de l'esprit entrera de plus en plus dans le domaine positif.

§

La philosophie de Lotze est très connue et fort appréciée en Allemagne et en Angleterre ; en France, elle est à peu près complètement ignorée. Son esthétique en particulier est entièrement inconnue, et cependant elle est digne d'attention. M. Matagrin l'expose en s'appuyant principalement sur les *Grundzüge der Aesthestik*, leçons recueillies et publiées par Rehnisch, disciple et ami du philosophe.

Lotze admet pour point de départ l'irréductibilité spécifique des sensations du beau et du laid, et il les désigne nettement comme une espèce des phénomènes généraux de sensibilité. Sur le fondement objectif du beau, il adopte une double hypothèse : le phénomène esthétique permet le jeu de nos facultés mentales (c'est-à-dire est un accord avec les besoins de notre vie intellectuelle) et c'est là ce qui explique l'intérêt qu'il nous inspire ; de plus, la beauté est le symbole du bien moral et la manifestation de son rôle dans l'évolution de l'univers, et c'est par là seulement que peut s'expliquer notre respect pour la beauté.

Cette esthétique se rattache à diverses doctrines : à Kant elle emprunte la théorie de la subjectivité du jugement esthétique ; à Herbart et à Hegel, leur idéo-réalisme. C'est une thèse hégélienne, ou peut s'en faut, de dire que, dans l'objet beau, l'idée et le mécanisme par lequel elle se réalise sont en parfait accord. Or c'est là, suivant Lotze, le fondement métaphysique du beau. Mais, à d'autres égards, Lotze a pu être regardé comme un précurseur de Fechner et de l'école psycho-physiologique, en raison du rôle important qu'il attribue à la sensation esthétique. Dans l'étude concrète de l'art en général et des arts en particulier, Lotze se révèle esthéticien et critique remarquable. L'étendue de ses connaissances techniques et

son goût sûr, allié à un tempérament de systématique, achèvent de donner à sa doctrine une physionomie qui la met en vedette parmi les nombreuses philosophies de l'art que nous a léguées l'Allemagne.

§

Le dialogue philosophique était, au siècle dernier, très en honneur. Nos encyclopédistes et les écrivains anglais en ont usé et abusé. Depuis plus de cinquante ans, il n'est au contraire presque pas d'ouvrages abstraits qui n'aient pris la forme de la dissertation doctorale. M. Louis Prat a pensé qu'il était temps de rajeunir le dialogue; il s'y est essayé avec beaucoup d'habileté. Son **Mystère de Platon** est une vaste entreprise de controverse, dans laquelle la doctrine néo-criticiste, qu'il considère à tort ou à raison comme le dernier perfectionnement de l'idéalisme platonicien, est confrontée avec les autres grandes affirmations de la pensée européenne : dogmatisme théologique, autoritaire en théorie et en pratique, en religion et en politique; positivisme scientifique ; scepticisme à tendances artistiques. *Aglaophamos* est le titre du premier de ces dialogues, que M. Prat se propose de consacrer à la défense de l'idéalisme ; c'est le nom d'un des principaux personnages de la scène imaginée par l'auteur, et qui se passe au temps de la vieillesse de Platon, dans les jardins d'Académos. Aglaophamos est le théologien. Ses contradicteurs sont Platon, Eudoxos, le positiviste par anticipation, et Kalliklès, le sceptique, dont la fantaisie orne et égaie les aridités de la discussion métaphysique. Aglaophamos, révélateur prétendu d'une religion qui n'admet que l'obéissance à ses dogmes, lutte contre l'empirisme exact d'Eudoxos et le libéralisme hardi de Platon. Dans les questions qui circulent à travers le dialogue, on reconnaît sans peine, d'un côté, les principes et les arguments catholiques, unis à ceux d'un socialisme autoritaire absolu, et, de l'autre, la revendication de la liberté de l'esprit. Indépendamment de sa hauteur de pensée, le « Mystère de Platon » est une œuvre d'une belle tenue littéraire, par sa langue pure et sobre, son hellénisme mesuré et délicat. Cours de philosophie, je dirais presque chronique d'actualité philosophique pour gens du monde, c'est un tableau impartial des courants de l'esprit contemporain, généralisés et comme immortalisés grâce à une antiquité d'emprunt. Cela élève singulièrement au-dessus des polémiques, toujours un peu basses

parce que vulgaires, dont la « faillite de la science », par exemple, était hier encore le prétexte.

§

Le premier recueil des mémoires présentés au congrès de philosophie vient de paraître; il est relatif à la philosophie générale et à la métaphysique. Paraîtront ensuite: le tome II (Morale), le tome III (Logique et histoire des sciences), le tome IV (Histoire de la philosophie). Dans le présent volume, je signale les mémoires de MM. *Bergson*, sur les origines psychologiques de la croyance à la loi de causalité; *Brunschwicg*, sur l'idéalisme contemporain; *Chartier*, sur l'éducation du moi; *Dauriac*, sur la doctrine néo-criticiste des catégories; *Evellin*, sur la dialectique des antinomies; *Elie Halévy*, sur l'association des idées; *Shadworth Hodgson*, sur les conceptions de la cause et de la condition réelle; *Lalande*, sur la critique et la fixation du langage philosophique; *Lapie* sur le rationalisme et le fidéisme; *Le Roy*, sur la science positive et les philosophies de la liberté; *Natorp*, sur les concepts de Nombre, Temps, Espace dans leurs rapports avec les fonctions de la pensée; *Tchitchérine* sur la métaphysique comme science; *Tönnies*, sur la synthèse créatrice; *Weber*, sur l'idée d'évolution dans ses rapports avec le problème de la certitude. Cette simple énumération suffit, croyons-nous, à indiquer quelle a été l'activité déployée dans cette branche du congrès, et quel est l'intérêt du recueil destiné à en conserver le souvenir.

§

La vingt-cinquième année (1900) de la **Revue philosophique** ne le cède aux précédentes, ni en fécondité, ni en valeur intrinsèque des travaux qui y sont publiés. Elle continue à être, indépendamment de ses articles de philosophie pure, une collection extrêmement riche et variée d'études côtoyant la philosophie et dignes de remarque. C'est ainsi que le Dr Tardieu y fait preuve de rares qualités d'essayiste dans une curieuse monographie psychologique sur les diverses formes de l'*Ennui;* que M. Paulhan y applique ses pénétrantes facultés d'analyse à la description du type intellectuel des *Esprits synthétiques;* que M. Winiarski y indique les moyens de définir et de mesurer l'*Energie sociale;* que M. L. Bourdeau, l'érudit critique de Schopenhauer, y traite, en moraliste doublé d'un positiviste averti, le *Problème du mal dans la Nature;*

que M. Dugas y étudie, avec une fine et spirituelle psychologie, le *Fanatisme et le Charlatanisme;* que M. Movicow y discute l'institution des *castes* en lui appliquant les méthodes de la sociologie biologique.

Divers travaux de philosophie mathématique (MM. Evellin, Borel, Calinon, P. Tannery) y viennent témoigner que les questions de l'infinitisme en géométrie et en arithmétique sont toujours à l'ordre du jour. La psychologie expérimentale y occupe, comme d'ordinaire, une place importante, avec les articles de MM. Bourdon, sur la perception des mouvements par les sensations tactiles des yeux et sur l'acuité stéréoscopique; Claparède sur l'audition colorée, Toulouse et Vaschide sur l'asymétrie sensorielle olfactive.

§

La **Revue de métaphysique et de morale** se maintient dans la ligne de philosophie universitaire qu'elle avait suivie à ses débuts. Notons rapidement, dans les six numéros qui composent la huitième année, les articles de MM. Darlu sur la morale chrétienne et la conscience contemporaine, et Delbos sur le kantisme et la science de la morale. M. Sorel présente des observations justes et neuves sur la méthode dans les mathématiques et sur sa nature expérimentale *sui generis*. M. Wilbois n'est pas moins original et novateur dans une étude sur la méthode dans les sciences physiques. M. E. Chartier, à propos du problème de la perception, développe des idées qui font honneur à son intellectualisme approfondi, et qui étaient sans doute aussi chères à son maître, le regretté Jules Lagneau. La philosophie de Ravaisson est exposée avec sympathie et intelligence par le maître historien qu'est M. Boutroux. La place me manque pour dire si peu que ce soit de tous ces articles excellents. Je ne les cite qu'afin d'avertir le lecteur qu'il y a vraiment là des choses valant la peine d'être lues et retenues.

§

L'encyclopedie populaire, publiée sous la direction de MM. Buisson, Larroumet, E. Denis et Stanislas Meunier, vient de s'accroître d'un fascicule réservé à l'*Histoire de la philosophie*. Ce petit volume est un répertoire sommaire, mais complet quant à la nomenclature, des philosophes de tous les temps et de tous les pays, de leurs doctrines et de leurs écoles.

Livre populaire de vulgarisation, il ne vise qu'à fournir, dit M. Buisson, les indications permettant au travailleur isolé de faire les premières et indispensables recherches, de s'orienter dans un champ vaste jusqu'à l'infini et de savoir où, à qui et comment il doit s'adresser pour achever son instruction. Avec un premier et rapide aperçu de l'histoire de la philosophie, il offre le moyen de retrouver instantanément les noms, les titres et les dates.

L'écueil de ces sortes d'ouvrages, ce sont les grosses inexactitudes inhérentes à leur brièveté obligée sur des sujets qu'il est à peu près impossible de traiter en raccourci. L'article sur Descartes, l'article sur Kant, l'article sur Platon sont suffisants, comme il est d'usage ; mais que de grands philosophes à peine cités, et inversément que de brevets d'importance décernés mal à propos ! Il y a bien une dizaine de systèmes, et non des plus marquants, au sujet desquels il est affirmé qu'ils ont transformé, réformé, révolutionné la philosophie de leur temps. Le bon lecteur se dira que la philosophie a eu bien des réformateurs et qu'il est étonnant que ses révolutions multiples ne l'aient pas fait progresser davantage. Hélas ! la pensée européenne ne s'est pas rénovée si souvent ; ce serait trop beau ; le patrimoine intellectuel de l'humanité est une lourde masse, qu'il n'est pas si facile de remuer !

LOUIS WEBER.

SCIENCES

Suggestibilité, par Binet (Schleicher). — *L'Infection en chirurgie d'armée*, par Nimiere et Laval (Alcan). — *Le Crime et le Suicide passionnels*, par Proal (Alcan).

Peut-on apprécier la suggestibilité des individus en dehors des pratiques de l'hypnotisme ?

Si oui, a-t-on trouvé ou peut-on trouver des épreuves démontrant cette suggestibilité ?

Telles sont les deux questions que M. Binet s'est posées et auxquelles il a eu grand souci de répondre dans son livre sur la « **Suggestibilité** ».

« Jusque dans ces dernières années, hypnotisme et suggestion étaient termes presque synonymes ; on ne faisait de la suggestion que sur des sujets préalablement hypnotisés, ou bien si l'on essayait de faire de la suggestion à l'état de veille, c'était exactement par les mêmes procédés que ceux de l'hypnotisme, c'est-à-dire par des affirmations autoritaires amenant

une obéissance automatique du sujet et suspendant sa volonté et son sens critique. »

M. Binet a voulu expérimenter sur des sujets absolument neufs à l'aide de procédés nouveaux.

Pour lui le mot de *suggestibilité* répond à plusieurs phénomènes que l'on doit provisoirement distinguer :

« 1° L'obéissance à une influence morale, venant d'une personne étrangère. C'est là le sens technique, en quelque sorte, de la suggestibilité ;

« 2° La tendance à l'imitation, tendance qui, dans certains cas, peut se combiner avec une influence morale de suggestion, et, dans d'autres cas, exister à l'état isolé ;

» 3° L'influence d'une idée préconçue qui paralyse le sens critique ;

» 4° L'attention expectante ou les erreurs inconscientes d'une imagination mal réglée ;

» 5° Les phénomènes subconscients qui se produisent pendant un état de distraction ou par suite d'un événement quelconque qui a créé une division de conscience. C'est à cette catégorie qu'appartiennent les mouvements inconscients, le cumberlandisme, les tables tournantes et l'écriture spirite. »

Cette division, d'ailleurs un peu schématique, comme le reconnaît M. Binet, a toutefois l'avantage de bien isoler et de bien mettre en relief la modalité la plus typique de la suggestibilité, celle qui correspond au premier paragraphe de sa classification et qu'il appelle « suggestibilité proprement dite ou obéissance ».

Ici, M. Binet s'oppose avec juste raison à cette définition qu'on a voulu donner de la suggestibilité que c'est *une idée qui se transforme en acte*. Rien n'est plus vague et rien, même, n'est plus faux. En effet, si le plus souvent, une idée suggestionnée par A à B se traduit par un acte réalisé par B, cet acte n'est que l'aboutissant fonctionnel d'un phénomène cérébral produit dans B sous l'influence de la suggestion, et on peut concevoir très bien telle idée émanée de A s'installant dans le cerveau de B, grâce à une éclipse de l'activité *personnelle* de ce dernier, et ne sortant pas du domaine cérébral.

Aussi M. Binet a-t-il eu raison d'écrire : « La suggestion est une pression morale qu'une personne exerce sur une autre ; la pression est morale, ceci veut dire que ce n'est pas une opération purement physique, mais une influence qui agit par idées, qui agit par l'intermédiaire des intelligences, des

émotions et des volontés... Pression veut dire violence; par suite de la pression morale, l'individu suggestionné agit et pense autrement qu'il le ferait s'il était livré à lui-même... Quand une suggestion a réellement lieu, celui qui la subit n'y adhère pas de sa pleine volonté et de sa libre raison ; sa raison et sa volonté sont suspendues pour faire place à la raison et à la volonté d'un autre... »

Mais où je ne suis plus d'accord avec M. Binet, c'est quand il reproche à M. Grasset d'avoir schématisé *à outrance* les phénomènes de suggestion.

Il dit lui-même que « le premier caractère de la suggestion est de supposer une opération dissociatrice ». Or, qu'a fait M. Grasset, si ce n'est clairement schématiser cette dissociation elle-même ?

« *En physiologie et en clinique*, écrit-il (1), on est obligé de dédoubler le système des neurones supérieurs en deux groupes : le groupe des neurones de l'automatisme psychologique et le groupe des neurones de la cérébralité supérieure, volontaire et libre... Cette fonction psychique inférieure, qui n'est pas l'arc réflexe ordinaire, puisqu'elle aboutit à des actes coordonnés, intelligents, concients même à un certain point de vue, doit aussi être soigneusement distinguée de la fonction psychique supérieure, siège de l'intellectualité supérieure, de la personnalité pleine et vraie, de la conscience entière et morale, de la liberté et de la responsabilité. L'activité de ces neurones psychiques inférieurs apparaît : 1° chez les individus tout à fait sains, dans le sommeil naturel, les rêves et une série d'actes de distraction ; 2° chez les nerveux, dans les cauchemars, les rêves parlés et actifs, les tables tournantes, le cumberlandisme, la lecture de la pensée, la baguette divinatoire, l'écriture automatique de certains médiums, le spiritisme ; 3° chez les malades, dans le somnambulisme, la catalepsie, les paralysies, anesthésies et autres symptômes de l'hystérie, certains symptômes de l'épilepsie, l'hypnotisme et l'état de suggestibilité, les dédoublements de la personnalité, certains cas d'aphasie et d'autres troubles comme l'astasie-abasie... Les nombreux neurones qui président à ce psychisme inférieur sont dans l'écorce cérébrale et y forment ce que j'ai appelé le polygone cortical. Au-dessus, *physiologiquement*, sont réunis

(1) Anatomie clinique des centres nerveux (J.-B. Baillière, édit., 1900).

les neurones du psychisme supérieur, dans ce que j'ai appelé le centre O. »

Et M. Grasset ajoute, pour que nul n'en ignore, et ne vienne à penser qu'il croit à une différenciation *anatomique :*

« La conception de ce centre physiologique supérieur O est indépendante des théories métaphysiques et religieuses de chacun. Je n'ai aucune tendance à chercher, comme on me l'a reproché, le siège anatomique de l'âme, et à imiter Descartes, quand il la plaçait, je crois, dans la glande pinéale. Je dis simplement que, pour le physiologiste et le clinicien, il y a dans le psychisme humain des fonctions supérieures et des fonctions inférieures ; à ces fonctions diverses doivent correspondre des neurones divers (et des fonctions diverses du même neurone), je désigne par O l'ensemble des neurones qui président au psychisme supérieur, et j'appelle polygone cortical l'ensemble des neurones qui président au psychisme intérieur et automatique. Voilà tout. Je reconnais que cette *conception est purement physiologique,* qu'elle est basée sur l'observation de l'homme sain et malade, mais qu'elle n'a pas une base précise en anatomie topographique. »

Après ces déclarations si nettes du professeur de Montpellier, on s'étonne de voir M. Binet écrire en parlant du centre O et du polygone : «... Nous pensons qu'il est inexact d'attribuer à ces formes d'activité (1) des *organes distintcs.* »

M. Binet a su trouver, pour mettre en lumière les différentes modalités de la suggestibilité, une série de moyens fort ingénieux qu'il est arrivé à rendre aussi exacts que possible. Ces moyens sont inoffensifs, comme l'a prouvé la longue série d'expériences réalisées ; ils ne peuvent même pas augmenter cette suggestibilité qu'ils révèlent, « bien au contraire, l'élève apprend à exercer son sens critique et à se faire une opinion personnelle ».

Les expériences de M. Binet ont surtout porté sur des enfants et il range son livre dans la Bibliothèque de pédagogie et de psychologie. « Je n'ai pas traité, dit-il, la question de savoir quel degré de suggestibilité il faut souhaiter et favoriser chez l'enfant qu'on instruit. C'est une recherche qui ne relève pas de l'expérimentation, mais bien plutôt de la pédagogie considérée comme art... La suggestibilité est, pour l'enfant, qui ne sait rien encore et qui est incapable de raisonner, une forme de la confiance.

(1) Le psychisme supérieur et la vie automatique.

... Le pédagogue doit surtout surveiller les écrits, les anomalies de suggestibilité, de même qu'il doit réprimer chez ses élèves l'esprit de contradiction et d'ergoterie qui peut devenir un défaut intellectuel aussi dangereux que la servilité. »

Il faut rendre grâce à M. Binet des documents extrêmement intéressants qu'il a réunis dans son livre et du grand pas qu'il a fait faire à une question si riche d'avenir; mais quant à espérer qu'il existe de par le monde des pédagogues croyant à la vraie pédagogie et s'appuyant sur les données de la science et du bon sens pour aider les enfants à devenir des hommes; quant à croire que M. Binet trouvera dans l'enseignement contemporain *des* auxiliaires capables de profiter de ses efforts... c'est là une illusion dont la réalisation me semble d'autant plus lointaine qu'à mon avis, depuis nombre d'années, alors que les méthodes en général s'améliorent, la pédagogie s'en va courant la pretantaine au hasard des ambitions et des indifférences, et que l'heure de la pleine déroute n'est peut-être pas loin de sonner...

§

L'infection... l'écueil redoutable et fatal auquel venait se briser il y a peu d'années encore toute tentative chirurgicale. L'infection... double façon de mourir : par la plaie ou par la main du chirurgien.

Le chirurgie civile a pu, grâce aux bouleversements apportés par l'antisepsie et par l'asepsie, se créer une méthode qui lui permet d'être audacieuse à l'infini. Non seulement elle est sûre, en abordant l'organe le plus susceptible, de ne pas apporter avec elle le germe mortel, mais encore, le plus souvent, elle peut annihiler la nocivité de ce germe, quand les caprices du traumatisme lui ont déjà ouvert les portes de l'organisme et tracé de mystérieux chemins.

La chirurgie d'armée n'en est pas encore là, d'abord parce que, moins que l'autre, elle peut s'entourer de tout ce luxe de précaution qui fait sourire les incrédules peu au courant des ruses microbiennes, et ensuite parce que, dans cette orgie de blessures qu'est une guerre, se présentent et s'amoncellent tous les genres, toutes les occasions d'infection qui peuvent s'abattre sur le corps humain.

« Quand on étudie chez les blessés la nature des infirmités qu'ils conservent ou la cause de leur mort, on est frappé du rôle néfaste des accidents infectieux dans les traumatismes de

guerre. Les uns souffrent moins d'une infirmité, conséquence directe de la lésion traumatique due à l'action du projectile, que du reliquat des désordres provoqués par les agents infectieux. Chez les autres, la mort est plus rarement le résultat d'une blessure que l'aboutissant d'une infection. »

Ce sont là les premières lignes du volume que MM. Nimier et Laval viennent d'écrire sous le titre de « **l'Infection en chirurgie d'armée ; évolution des blessures de guerre** ».

Et cette infection, ils ont cherché à en établir le mécanisme, et dans ce mécanisme, laissant de côté tout d'abord et la nature des germes infectieux et la pratique de l'opérateur, ils ont cherché à mettre en évidence le mode d'infection par les projectiles.

La balle, telle qu'elle est remise au soldat, si elle n'est pas absolument aseptique, n'est cependant guère souillée. En tout cas, « du fait peut-être du contact de l'air, mais surtout dans l'intérieur de nos tissus, en raison des conditions de chaleur, d'humidité, d'alcalinité ou parfois d'acidité favorables à l'attaque du métal des balles qui s'y sont arrêtées, il se produit à la surface du projectile des composés métalliques faiblement antiseptiques qui, se diffusant, gênent le développement microbien ».

La balle de maillechort paraît moins antiseptique que la balle à chemise de cuivre ; elle l'est pourtant plus que les balles de plomb, qui sont pourtant encore préférables à la balle allemande à chemise d'acier.

Il est pour la balle, au moment où le coup part, une autre source de souillure : c'est la poudre, toujours incomplètement brûlée. Toutefois il ne faut pas exagérer l'importance de ce facteur et il est probable que, dans les cas de tétanos survenus un certain nombre de fois à la suite de coups de feu à blanc, les bacilles de Nicolaïer furent apportés dans les plaies soit par les débris de carton de la fausse balle, soit encore par des parcelles de terre accidentellement introduites dans le fusil, ou enfin se trouvaient à la surface de la peau du blessé ou dans ses vêtements.

On pourrait croire que, alors même que la balle serait infectée avant d'être placée dans l'arme, elle serait stérilisée du fait de son échauffement et de son frottement dans le canon du fusil... Il n'en est rien ou presque rien. Le frottement agit peut-être en ce qui concerne la partie cylindrique de la balle, mais il est sans effet sur la portion conique (qui ne frotte pas). L'action de l'échauffement est nulle. — Qui plus est : des

balles stérilisées, tirées sur des milieux stériles, ont donné des cultures positives où l'on trouvait au moins les moisissures de l'air.

Il est un agent très actif de l'infection des plaies : c'est le fragment de vêtement entraîné par le projectile. « Plus la vitesse du projectile est grande, plus il a agi par le mécanisme de l'abrasion, plus le gâteau vestimentaire est étendu ; plus la vitesse du projectile est faible, plus il a dissocié les tissus vestimentaires comme les tissus organiques, plus faibles sont les dimensions de lamelles de vêtements abrasés ; quand la vitesse de la balle est très faible, on peut même ne plus rencontrer de plaques vestimentaires.

Bien qu'on ait cherché à prouver le contraire par une série d'expériences, et il est de toute évidence que les débris de vêtements apportent des germes dans le foyer traumatique et que l'infection est encore favorisée par l'irrégularité plus ou moins grande des délabrements produits.

Non seulement le vêtement, mais la peau elle-même vient souiller la plaie par le petit disque cutané qu'entraîne avec elle la balle. On sait en effet que la peau est extrêmement riche en germes de tous genres qui se nichent surtout dans les conduits sécréteurs des glandes et autour des poils. Enfin, en traversant les cavités naturelles : la bouche, dont la flore bactérienne est si abondante, le tube digestif (surtout l'intestin avec son bacterium coli), les fosses nasales (moins souillées qu'on ne pourrait le croire), l'appareil pulmonaire, l'appareil génito-urinaire, — la balle récolte une quantité plus ou moins grande de germes, dont le traumatisme réveillera, s'il le faut, l'activité latente, et ira les porter à la plaie qui, béante, attend.

On voit combien est facile l'infection d'une plaie de guerre... et encore faut-il tenir compte des causes prédisposantes comme l'état général du blessé qui, souvent exténué par des fatigues et des privations, offre à tous les germes qui viendront un organisme sans résistance. Et ces germes eux aussi sont légion. MM. Nimier et Laval consacrent à l'histoire et à l'action de chacun d'eux toute la seconde partie de leur livre, qui, vraiment, vient heureusement compléter la série déjà commencée par eux sur la chirurgie d'armée.

§

« Ce sont des mauvaises lois qui ont fait les mauvaises mœurs et ce sont les mauvaises mœurs qui déterminent tant

de suicides et tant de crimes et non les progrès de la civilisation.» Et M. Proal, qui écrit ces lignes en conclusion de son ouvrage sur « **le Crime et le Suicide passionnels** », appellent mauvaises lois « celle de 1880 qui a établi la liberté des débits de boissons, — la loi de 1881 qui a édicté l'impunité de la presse, — la loi de 1884, qui a rétabli le divorce, c'est-à-dire la désorganisation de la famille, — les articles du Code civil qui organisent l'irresponsabilité du séducteur, qui exigent un acte authentique pour la reconnaissance de l'enfant naturel, qui,par suite, déclarent non avenue la reconnaissance résultant du propre aveu du père naturel, de ses lettres et de la possession d'état, qui interdisent la recherche de la paternité ».

M. Proal est magistrat : il est naturel qu'il donne dans l'évolution du crime et du suicide la première place à la loi qu'il voudrait meilleure, et qu'il lui attribue une telle influence sur les mœurs. D'ailleurs pourquoi lui faire remarquer qu'un peuple a les lois qu'il mérite et que le Français en particulier aurait grand tort de se plaindre des législateurs qu'il se choisit ?

Que ce soit le lapin ou le chasseur qui commence, c'est toujours le chasseur qui a raison.

M. Proal part d'une erreur de principe et arrive à des conclusions que — sauf quelques-unes — on ne peut que partager.

D'ailleurs, ce qui frappe le plus dans son livre, volumineux recueil de faits cueillis dans sa propre expérience et dans l'expérience des autres, ce sont les bonnes intentions. Si, par une sorte de miracle, M. Proal avait tout d'un coup le pouvoir de transformer l'état de choses qui fleurit chez nous, je crois que tout serait bientôt pour le mieux. Mais je crois aussi qu'il ne pourrait y arriver que par un miracle : son indignation est en général trop vive et son équité trop impatiente pour se plier à toutes les difficultés des réformes lentes et successives.

Le livre de M. Proal rentre dans la catégorie de ceux qui pourraient prétendre à un prix de vertu.

ALBERT PRIEUR.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Raoul Chélard : *La Civilisation française dans le développement de l'Allemagne*, « Mercure de France », 7 fr. 50. — A. Robert : *Le Château de Pierrefonds*, H. May. — Capitaine Gosselin : *Le Laos et le protectorat français*, Perrin, 3 fr. 50. — Mme Jean Pommerol : *Une femme chez les Sahariennes*, Flammarion, 3 fr. 50.

Un volume de M. Raoul Chélard, *La Civilisation française*

dans le développement de l'Allemagne, dont l'apparition remonte à quelques mois déjà, forme la première partie, toute consacrée au Moyen-Age, d'un travail fort bien entendu et réalisé avec conscience, pour lequel je pensais trouver ici même, je l'avoue, un acquiescement mérité. On excusera la brièveté de ces notes hors cadre, qui n'y sauraient suppléer au reste, et leur place parmi des publications beaucoup plus récentes. Il m'a semblé injuste, simplement, de laisser passer ce livre sans en indiquer au moins la valeur et les tendances, car nul ne saurait reprocher à M. Chélard d'avoir établi clairement et à l'avantage de ce pays, ce qu'aucun historien ne conteste sans doute, mais aussi ce qu'aucun ne prit la peine jusqu'alors de mettre en évidence : — ce fait que la France a été la grande initiatrice et le foyer des civilisations modernes — et en particulier de l'Allemagne. Il fallait étudier les conditions selon lesquelles cette influence se fit sentir, et à la suite de quelles circonstances la civilisation put passer d'Occident en Orient, de la Neustrie Gallo-Romaine à l'Austrasie barbare et du Rhin à l'Elbe, gagnant de proche en proche pour parvenir aux marches de Brandebourg, à la Poméranie, aux confins de la Pologne où l'on voit les Frères de Cîteaux et les Pères de Prémontré, le plus souvent venus de France, encore occupés, aux XIIe et XIIIe siècles, à défricher et à pourvoir d'abbayes et de villes l'extrême nord-est allemand — M. Chélard croit que l'Allemagne mérovingienne et carolingienne n'a été, pour la politique expansive de nos rois, qu'une terre coloniale, une sorte d'hinterland où ils implantaient leur pouvoir « grâce certainement à leurs propres affinités germaniques, mais en procédant comme les grandes puissances modernes dans les colonies, par voie d'expéditions armées, de missions religieuses et de traités avec les chefs indigènes ». — Cependant une observation générale peut être ici présentée. Si ce livre s'était trouvé publié à une époque encore de foi, où le christianisme n'ait pas connu, le discrédit que nombre de bons esprits déplorent, nul doute qu'il n'ait pris pour titre : *Histoire de la civilisation chrétienne en Allemagne*, ou quelque chose d'approchant, car si l'on y trouve l'histoire des influences françaises au delà du Rhin, on y peut suivre bien plus l'histoire de la conquête des terres allemandes par les missionnaires et la foi chrétienne. C'est cela qui constitue sa trame ; c'est le principal fait qu'il met en lumière. Certes, aux plus lointaines époques où l'autorité des rois mérovingiens se fait sentir, les missionnaires

apparaissent à M. Chélard des instruments politiques en leurs mains; ils n'évangélisent qu'avec leur appui et leur approbation; mais c'est prêter bien gratuitement des vues politiques aux descendants de Clovis, qui n'en avaient cure; ces chefs barbares étaient surtout des instruments aux mains des évêques, et c'est l'idée et la cilivisation chrétiennes que les missionnaires vont répandre dans la Germanie. Au moins on peut convenir que ce fut l'alliance de la politique franque de christianisation comme moyen de conquête, et de la propagation de l'idée chrétienne par le pape et les missionnaires qui fit la civilisation de l'Allemagne; et cela est si vrai, cela ressort tellement du livre même de M. Chélard, que nombre de pages au cours de cette première partie de son œuvre ne sont que des énumérations, des nomenclatures d'églises, d'abbayes, de monastères, fondés par les rois, les empereurs, le zèle des moines, et qui devinrent plus tard des villes florissantes. Charlemagne même, aussi Germain que Français et le premier peut-être des rois des deux premières races auquel on puisse réellement attribuer des vues politiques, n'organisa son empire que par les évêques et les missionnaires; c'est par eux et pour eux qu'il recula les limites de l'Allemagne; c'est par eux qu'il en fit la colonisation; mais cette colonisation ne fut pas carolingienne d'abord, pas plus que dans la période précédente elle n'avait été mérovingienne; ce fut une colonisation, une conquête chrétienne. — Au reste, cette conquête ne fut pas toujours pacifique; on doit se souvenir ici de la guerre de Saxe, qui dura trente-trois ans, et ne finit que par des déportations en masse, « les jeunes gens expédiés en France et confiés à des prélats ou à des seigneurs pour être de force instruits dans la religion ». Elle ne fut pas non plus exempte de reproches, car à côté des effroyables tueries de l'époque, Alcuin nous montre « les prêtres mettant une rapacité honteuse à faire rentrer la dîme que payait tout nouveau baptisé, — rapacité qui fut, d'ailleurs, une cause perpétuelle de troubles et de soulèvements ». Quand même ce fut la conquête chrétienne qui fit l'Allemagne, les fondations d'évêchés, de monastères, de villes, furent des instruments de politique et de pouvoir auxquels les successeurs de Charlemagne eurent volontiers recours, et il est exact de dire, de même, avec M. Chélard, que l'Allemagne s'habitua à recevoir de France ses idées, ses progrès, souvent ses hommes, certainement sa civilisation matérielle et morale. Ses rois, ses empereurs, continuèrent à suivre les

principes de Charlemagne en matière de culture intellectuelle, et surtout s'appliquèrent aux traditions qui leur venaient de la cour de France. De même que les Mérovingiens d'Austrasie avaient importé de Neustrie les germes d'une civilisation supérieure, de même les Carolins, après le partage de l'Empire, importèrent en Allemagne les institutions et les idées franco-romanes. Toutefois le palais germanique ne resta pas, comme celui de France, l'asile des arts, des sciences, des lettres ; la rudesse des seigneurs allemands en chassa le culte des choses de la pensée, qu'on ne retrouve alors que dans les grandes abbayes, et malgré les tentatives des empereurs de la maison de Saxe, dès le XIe siècle, l'Allemagne, trop tôt séparée de la France, où, d'ailleurs, de longues périodes de troubles avaient tout arrêté, était retombée dans la nuit ; — la matérialité bestiale envahit la société tout entière et seule la Renaissance Capétienne vint sortir la vieille Germanie de sa barbarie revenue. — Ici commence en effet la véritable influence de la France sur l'Allemagne, qui manqua sans doute d'initiative, mais qui fut une imitatrice et une amplificatrice souvent merveilleuse. Au moyen-âge, « elle emboîte le pas à la France à la distance de cinquante à cent cinquante ans, et il est vraiment curieux de constater que la civilisation occidentale pénètre dans les pays de l'Est par ondes successives; que l'Allemagne suit les idées, les institutions, les courants généraux, les entreprises de France avec un retard d'années qui constitue le temps qui lui est nécessaire pour comprendre, pour s'initier, pour se mettre en route. Ainsi, pour la généralisation des idées chrétiennes, du moins dans la Germanie occidentale, on peut constater un retard de cent cinquante ans; cent cinquante ans encore pour l'organisation épiscopale sur le modèle des circonscriptions diocésaines gallo-franques; presque deux siècles pour les premières constructions ecclésiastiques en pierre ; de cinquante à cent ans pour l'établissement des grandes écoles, cathédrales ou abbatiales ; cent ans pour l'introduction de l'architecture romane et ogivale, de la sculpture, de la peinture, de l'enluminure, de la musique ; cent cinquante ans pour la généralisation des lois écrites ; de de cent à cent cinquante ans pour les réformes monastiques ; de cent à cent cinquante ans pour l'architecture militaire, la fortification des châteaux et des villes ; cinquante-deux ans pour la participation aux Croisades, et encore la Saxe et l'Est en général refusèrent leur concours à l'expédition de l'empereur Conrad et de Louis VII ; ce ne fut que quarante-deux ans

après, à la troisième croisade, que le goût des campagnes en Terre-Sainte, qui remuait la France depuis un siècle, semble avoir pénétré dans les masses allemandes. — Pour l'éclosion de la chevalerie, de la poésie épique et lyrique, des cours d'amour, suite et effets en grande partie du contact des chevaliers français et seigneurs allemands en Palestine, on peut compter de même cent ans; cent cinquante ans encore pour la fondation des premières Universités allemandes d'après le modèle de Paris. — La France, en effet, fut le pays où la civilisation du Moyen-Age se développa le plus rapidement et son expression fut immense; dès la période capétienne, son influence, autrefois politique devient la domination des idées, des inventions; les évêques et abbés des monastères allemands ne manquent point d'y envoyer les plus capables de leurs élèves; jusqu'au commencement du xve, c'est un usage général d'un bout à l'autre de l'empire; il n'est pas un esprit d'élite allemand, pas un promoteur d'idées nouvelles au delà du Rhin, qui n'ait subi préalablement le contact de la France. Au xiie et au xiiie siècle surtout, quand l'Allemagne s'est jetée dans le mouvement de Renaissance, il n'est plus d'Allemand qui ne veuille passer pour un demi-Français; les empereurs mêmes encouragent l'influence et les goûts français; les châteaux allemands regorgent d'instituteurs, d'institutrices, de tailleurs, de cuisiniers, de coiffeurs français; on s'habille à la française; on se bat, s'arme à la française; on danse, chante et versifie à la française du haut en bas de l'échelle sociale. Paris regorge de fils de famille allemands; son Université, arrivée à cette époque, à l'apogée de sa célébrité, est le rendez-vous de tout ce que l'Allemagne possède de titré et de distingué; on y rencontre des héritiers d'empereurs et de rois, des ducs, des princes, des barons, des seigneurs; il y a des roturiers, futurs grands-maîtres allemands ès-sciences; ils s'en retournent tous là-bas, emportant avec eux les modèles de nos institutions, notre esprit, nos idées. Charles IV, élevé à Paris, n'est pas plutôt assis sur le trône de l'Empire, qu'il fonde la première Université allemande, celle de Prague, à l'exemple de celle de Paris, et aussitôt quatre souverains allemands de l'imiter dans leurs capitales respectives; ce sont : Vienne, Cologne, Heidelberg, Erfurt, qui empruntent à Paris jusqu'à leurs premiers professeurs. — Quant aux causes de la supériorité de Paris, sur lesquelles on a beaucoup discuté, M. Chélard les établit fort justement, je crois, en disant qu'elles résident dans ce fait que Paris est exactement

le point où s'est soudé l'élément germanique à l'élément latin. C'est, en effet, ici, que le nouveau monde, le monde germanique, touche et se confond avec le vieux monde antique; c'est d'ici, c'est de ce centre intermédiaire entre l'idée latine et la nature germanique, centre où se cristallise, où s'incarne le génie de la race française, que s'est opérée la diffusion des lumières dans le monde barbare Voilà pourquoi les événements de Paris font et ont, de tout temps, fait tressaillir le monde, pourquoi tous les peuples, surtout les nations germaniques, en ont, par une espèce d'instinct historique, sans cesse l'intérêt et l'inquiétude. — Nous comprenons enfin pourquoi les Allemands, avec leur retard en moyenne d'un siècle sur les peuples de France, ont toujours été tenus pour grossiers et barbares; — et ainsi nous revient en mémoire le mot du rustre Luther, effaré de la corruption latine et de Rome dont il ne pouvait comprendre la civilisation raffinée : — « Nous autres, Allemands, nous ne savons que nous gorger de boisson jusqu'à nous crever ! »

Le livre de M. Chélard, dont nous attendons à présent la seconde partie, était un livre nécessaire. C'est aussi un bon livre.

§

A la librairie May, on pourra se procurer une notice très bien faite de M. A. Robert sur le *Château de Pierrefonds*. C'est à la fois un guide precis, exact, et un résumé historique dont profitera certainement le visiteur, réduit jusqu'alors à la seule brochure de Viollet-le-Duc, qui est ici discutée et complétée fort heureusement. On croit avoir tout dit sur ce château du xv[e] siècle, que la reconstruction de Napoléon III mit à la mode, mais qui restera toujours une fantaisie archéologique des plus contestables; M. A. Robert, tout en faisant la part des sérieuses recherches et des restitutions consciencieuses de Viollet-le-Duc, avoue que nombre de morceaux ayant complètement disparu ne pouvaient pas être reconstitués, et que bien des détails furent refaits autrement. Pierrefonds, très surfait, demeure un amusement, le jeu de quelques amateurs d'antiquités, et ne fut bien, dans le principe, qu'une sorte de *cottage,* où l'on plaça le cabinet de l'empereur, les portraits de l'impératrice et de ses dames en *preuses* de légende, et des aigles mêlées aux lys du duc Louis d'Orléans. Je me réserve de revenir ailleurs sur ce manoir de carton-pierre, où l'on a invinciblement l'idée des opérettes du second empire,

et il suffit d'indiquer présentement aux excursionnistes le travail de M. A. Robert, qui est fait avec savoir et beaucoup mieux compris que les notices par lesquelles on nous renseigne d'habitude sur les monuments. — Il y a des illustrations convenables, et de M. H. Lemonnier, une préface excellente et courte.

§

Parmi les livres de voyages, très nombreux ces derniers mois, on peut recommander le travail de M. le capitaine Gosselin, ancien commissaire du gouvernement, sur le *Laos et le Protectorat français*, — ouvrage écrit sans prétention et dans le seul but de renseigner le lecteur, mais plein de faits, de détails pittoresques et d'observations heureuses sur la vie des peuplades laotiennes, leur organisation, leurs mœurs, leurs croyances, que n'ont point contaminées encore les colonisateurs européens. — « Les croyances laotiennes, dit M. Gosselin, se rattachent d'une façon générale au bouddhisme; c'est la doctrine de Bouddha et de ses disciples que professent les bonzes du pays et qu'ils enseignent dans leurs écoles ; mais chez la masse des habitants, le bouddhisme pur est étouffé par une série de superstitions, de légendes, d'histoires de génies, presque tous malfaisants, génies locaux qui attristent la vie par les entraves continuelles qu'ils sont censés mettre à des actes qui, sans leur intervention, paraîtraient les plus naturels. Ici, il est défendu de porter des vêtements blancs, là, on ne peut allumer du feu à certaines heures de la journée, ailleurs, il n'est pas permis de suivre tel sentier sans avoir déposé une pierre d'une certaine couleur devant un rocher désigné par la tradition. — L'existence de l'homme est constituée par la réunion de plusieurs organes, dont le concours contribue à régulariser le mécanisme de la formation vitale. A chacun de ces organes préside une personnalité immortelle qu'on appelle l'âme de cet organe; tels sont : l'âme des cheveux, l'âme des poils, l'âme des ongles, l'âme des dents, l'âme de la peau, l'âme de la chair, l'âme des nerfs, l'âme des os, l'âme des cartilages, l'âme des glandes, l'âme du cœur, l'âme de la rate, l'âme du péritoine, l'âme du foie, l'âme des poumons, l'âme du gros intestin, l'âme des intestins grêles, l'âme des aliments digérés, l'âme des aliments à digérer, l'âme du cerveau. Cela fait vingt, dont les organes sont fournis par les substances mâles, c'est-à-dire par le père ; les douze autres proviennent des substances femelles ou de la mère soit : —

l'âme de la bile, l'âme des matières gluantes, l'âme de la synovie, l'âme du sang, l'âme de la sueur, l'âme des matières à mauvaises odeurs (?), l'âme des larmes, l'âme de la graisse liquide, l'âme de la salive, l'âme des matières sécrétées par le cerveau, l'âme de la moelle et l'âme de l'urine. — A la réunion de ces organes doivent s'ajouter, pour la formation d'un homme : — la conscience, l'individualité ou le nom et l'image, la faculté de se souvenir, plus les quatre éléments fondamentaux : la terre, l'air, l'eau, le feu ; enfin les cinq facultés morales : faculté de distinguer, faculté de réfléchir, faculté de juger, faculté de penser, faculté idéale de l'âme, source de l'amour du beau. — Aussitôt après la mort, toutes ces âmes ou facultés s'envolent dans l'air comme un essaim d'abeilles, se séparent les unes des autres, et chacune d'elles suit le chemin que lui indique la destinée ; les unes, selon le cas, vont au ciel et sont utilisées à la formation d'un ange ; les autres renaissent de nouveau, contribuent à la formation d'un nouvel homme ou comparaissent devant le Phaya Nhom Phi Bane, le roi des enfers, qui les juge et les condamne à des supplices plus ou moins cruels selon le degré de culpabilité. L'absence de mémoire et l'oubli complet de ce qui s'est passé avant leur dispersion empêchent les âmes employées au mécanisme vital des générations nouvelles d'avoir conscience de leurs existences passées ; d'autre part, c'est à la combinaison d'âmes ayant fait partie d'individus divers que sont dues les ressemblances physiques et morales des personnes de sang différent. »

Suivent les usages relatifs à la naissance, à l'éducation, au mariage et à la vertu des femmes, — un peu précaire la vertu ! — aux funérailles chez ce peuple insouciant et gai même devant la mort, aux multiples circonstances de la vie dans la province de Cam Mon où résida M. Gosselin, — entre les montagnes de l'Annam et le cours du Mékong — et par lesquelles les Laotiens apparaissent une des races les plus maniables et les plus faciles de nos possessions d'Indo-Chine. Ils vivent de rien, se querellent peu, grattent à peine la terre pour y semer le riz, et chaque année jurent fidélité au Président de la République française ; on a essayé de les instruire à l'européenne, de leur apprendre la langue des conquérants, mais il y fallait donner deux heures par semaine et les bonnes femmes du pays vinrent prier qu'on épargnât leurs fils ; cela aussi dérangeait leur quiétude. On me permettra de renvoyer au livre de M. Gosselin, qui contient encore d'autres détails curieux sur les traditions et légendes, sur la vie des bonzes,

les mœurs des éléphants, qui sont le grand moyen de transport de la région; enfin un historique des événements qui amenèrent l'occupation définitive de l'Annam, et de nos démêlés avec les Siamois au sujet des provinces laotiennes. En appendice et pour clore ce livre qui mérite si bien d'être gardé, sont diverses pièces officielles et des tableaux de renseignements pratiques; il est seulement regrettable que les éditeurs n'y aient pas joint une carte suffisante.

Le « beau sexe » d'Afrique, dont nous n'avions guère entendu parler depuis le livre de Castellani sur *les Femmes au Congo*, a fourni à Mme Jean Pommerol *Une femme chez les Sahariennes*, un fort volume de notes, — un peu décousues, comme presque tout ce qu'écrivent lesfemmes, — pleines d'informations sur le pays et les races, et de choses charmantes sur les petites sauvagesses berbères et arabes près desquelles elle a séjourné, qu'elle a voulu étudier directement, dans leur vie, dans leur intérieur avec tous les trucs et toutes les roueries d'une curieuse. Et ces petites filles du Sahara, — à la vérité cela nous surprend moins que Mme Pommerol — sont comme de jolies bêtes fines et sensuelles, tenant à la fois de la chatte, de la gazelle et de l'antilope, incarnant, semble-t-il, la femme d'Orient en ses types multiples, les femmes des nations abolies et des peuples disparus, dans la parfaite harmonie de leurs ornements barbares, de leurs sourires, de leurs gestes et du milieu poignant et prenant qui les a modelées ; petites filles étonnées et questionneuses, câlines et tendres, fantasques, gourmandes, voluptueuses, félinement moqueuses et menteuses, incapables de concevoir la vie autrement et ailleurs que dans les taudis et les tentes sordides de leurs pays de soleil, statuettes délicieuses dont le haut du corps est d'une vraie femme, fraîche éclose, les hanches et le ventre d'une fillette de treize ans, les jambes d'un jeune garçon adolescent tel le *Tireur d'épine*. — « Ah ! interrogent-elles, pourquoi voyages-tu ? Dis, Roumïya, quand tu retourneras dans ton Paris, tu joueras sans cesse aux cartes ? — Et tu mangeras beaucoup de cousscouss ? — Et tu mettras tes bijoux, puisque tu ne les portes pas en voyage? — Et finalement je dis oui à tout. Revenue à Paris, oui, je jouerai sans cesse aux cartes, je mangerai du cousscouss en abondance, je mettrai mes bijoux et mes pièces d'or. » — Et c'est à peu près tout; leurs idées ne vont guère au delà ; jolies amoureuses coquettes, parées d'étoffes voyantes et de joyaux clinquants, d'une fidélité douteuse, fleurs de plaisir bien éphé-

mères, ainsi passent dans le livre de Mme Jean Pommerol les fillettes sensuelles, ignorantes et puériles du Sahara. — Mais après tout est-il besoin de se récrier ; n'est-ce pas la femme éternelle et trouvons-nous si dissemblables les petites filles de chez nous ?

CHARLES MERKI.

CHRONIQUE UNIVERSITAIRE

Marcel Mauxion : *L'éducation par l'instruction et les théories pédagogiques de Herbart* (Paris, Alcan). — Manuel Devaldès : *L'éducation et la liberté* (Paris, Bibliothèque de « La Critique »). — Les travaux du conseil supérieur de l'instruction publique. — *La revue Universitaire* et la *Revue de l'université de Bruxelles.*

« La culture morale ne saurait avoir, dans une éducation complète et bien ordonnée, qu'un rôle accessoire et secondaire... C'est à l'enseignement que revient la part essentielle et fondamentale dans l'œuvre éducative » : ces deux petites phrases, extraitesde l'étude de M. Mauxion, résument assez bien la doctrine pédagogique de Herbart. La grande hérésie du siècle, la foi superstitieuse en l'efficacité souveraine de l'instruction n'a pas eu de zélateur plus allègre que cet intellectualiste forcené, qui recommandait de placer sous les yeux des enfants encore au berceau « des modèles divers de triangles représentés par des clous brillants sur un tableau, pour préparer les constructions géométriques ». Herbart raisonnait son préjugé et le justifiait par une psychologie de commande qui, réduisant tout l'homme à n'être qu'une cervelle raisonnante, et les manifestations sentimentales ou volontaires à n'être que les modalités inférieures et comme les vagissements de l'intelligence, accordait toute suprématie à l'idée, voyait, dans l'idée le ferment unique, le levain par excellence, et limitait la tâche de l'éducateur à la multiplication des idées. « La volonté, comme le désir en général, prend ses racines dans le cercle des idées... L'éducation du caractère réside principalement dans l'éducation des idées... On ne sera donc maître de l'éducation qu'à la condition de faire entrer dans l'âme de l'enfant une grande somme d'idées... »

On reconnaît les maximes tacites ou expresses de notre régime officiel, tel surtout qu'il fonctionne depuis vingt-cinq ans. « Nous devons défendre les humanités, s'écriait récemment le ministre cher à M. Octave Mirbeau ; les défendre, ce n'est pas assez : nous devons les fortifier ! Elles sont indispensables à un régime libre pour la fondation de l'élite intel-

lectuelle et morale sans laquelle les démocraties tombent en décadence et se ruent vers l'anarchie (1). »

Cela s'entend : « une élite » docile et pénétrée de bons principes est pour un gouvernement une garantie de sécurité. Mais une éducation bien comprise doit former des hommes, et non préparer des administrés ou des sujets. Pour atteindre à ce but, la voie à suivre est précisément l'inverse des méthodes ordinaires, en sorte qu'il suffirait pour la définir de reprendre la formule de Herbart en en renversant les termes : « L'*enseignement* ne saurait avoir, dans une éducation complète et bien ordonnée, qu'un rôle accessoire et secondaire... C'est à l'*éducation morale* que revient la part essentielle et fondamentale dans l'œuvre éducative. » Ce n'est pas ici le lieu de défendre cette allégation et d'en suivre avec détail les applications diverses : il y faudrait d'autant plus de pages qu'elle est plus éloignée de l'opinion courante et reçue. Notons du moins en passant que bien évidemment les facultés actives ne se disciplinent point par l'instruction, mais qu'elles se développent et se perfectionnent par l'exercice. Il en est de même des facultés proprement intellectuelles et représentatives. Des idées toutes faites emmagasinées dans la mémoire ne sont rien de plus qu'un bagage encombrant, car elles sont des abstractions, et une abstraction est morte, séparée des intuitions qu'elle résume et qu'elle remplace. La vie seule engendre la vie. C'est là d'ailleurs un sujet sur lequel nous aurons maintes fois l'occasion de revenir.

Le préjugé de l'instruction est si universel que même les libertaires à tendances anarchistes en sont imprégnés. Voici par exemple M. Manuel Devaldès (2) ; ses intentions sont parfaites, son point de départ excellent : « L'éducation est bonne

(1) « A entendre tant de journalistes et de députés parler de l'instruction comme d'un souverain élixir, on sent bien qu'ils y ont goûté. » (Remy de Gourmont. *Quelle est la valeur de l'instruction? Revue hebdomadaire*, 15 décembre 1900). — On lit avec joie ces pages écrites avec la verdeur robuste, un peu sarcastique et très savoureuse qui est le trait distinctif de cet excellent esprit. M. de Gourmont dit encore : « Quand elle ne trouve pas à s'appliquer et à se monnayer, l'instruction est un lingot qui dort sous une vitrine ; cela est inutile, pas très curieux et sans beauté. » Le lecteur ami des contrastes trouvera dans la *Revue de l'Université de Bruxelles* (octobre 1900) un article de M. de Moor, où le panégyrique s'étale avec une suave médiocrité.

(2) Manuel Devaldès : *l'Éducation et la liberté* (Bibl. de la Critique, 50, boulevard de Latour-Maubourg, Paris).

pour l'individu, dit-il très bien, si elle se fait dans les conditions favorables à son incessant développement, c'est-à-dire si on lui donne pour objet l'autonomie de l'individu et si l'on use à cet effet des moyens de liberté. » Là-dessus il dit rudement son fait à l'éducation bourgeoise qui étiole les caractères au lieu de les émanciper, et qui fausse les esprits par un enseignement partial et incomplet. Pour lui, son programme de réforme est simple et tient en deux articles : liberté absolue par la suppression de toute entrave et de toute autorité, et enseignement intégral. Nous y voilà. Evidemment si M. Devaldès rejette l'intervention du maître dans la discipline, c'est peut-être sans doute qu'il a une foi excessive au dogme de la bonté originelle, mais c'est aussi et surtout qu'il a une foi aveugle aux vertus de « l'élixir ». L'enseignement intégral, c'est le « fruit défendu ». *Du jour que vous en mangerez, vos yeux seront ouverts et vous serez comme des dieux.* — C'est aggraver la fièvre du malade qu'on prétend guérir.

§

Le conseil supérieur de l'instruction publique s'est réuni pour reviser encore une fois les programmes de l'enseignement secondaire classique et de l'enseignement secondaire moderne. Il y a lieu, dit le prospectus :

1° Dans l'enseignement classique, de simplifier les programmes d'enseignement de la grammaire, de l'histoire de la langue et de l'histoire littéraire ;

2°. . . ;

3° D'abréger et de simplifier le programme d'histoire;

4° De reviser le programme de philosophie, etc.

A propos de ce dernier point, je me rappelle qu'il y a dix ans on avait déjà élagué quelques articles dans le programme de philosophie ; l'économie politique notamment était supprimée des matières d'enseignement ; mais, disait une note ou une circulaire, cela ne veut pas dire que les professeurs n'en devront pas dire un mot à leurs élèves, l'économie politique est trop importante pour qu'on s'en désintéresse.

Ces messieurs vont encore patauger dans les règlements ; cela finira par un beau papier, le suprême et définitif, qui durera au moins jusqu'à l'année prochaine.

§

Au sommaire de la *Revue Universitaire* (n° du 15 nov.). Situation et rôle des associations d'anciens et d'anciennes élè-

ves des lycées et collèges de l'Etat, par M. Edouard Petit. — Le nouveau régime des collèges communaux, par Léon Mention. — Dans la *Revue de l'Université de Bruxelles*, à lire, outre l'article signalé de M. de Moor : L'Education générale et la formation de l'esprit moderne, par M. Ad. Prins, recteur de l'Académie de Bruxelles.

L. BÉLUGOU.

ÉSOTÉRISME ET SPIRITISME

« L'Institut des Sciences Psychiques de Paris » et le *Mouvement Psychique*. — Camille Saint-Saëns : *Problèmes et Mystères*, petit in-18 br., E. Flammarion, 0.60. — Jollivet Castelot et Paul-Redonnel : *Les Sciences Maudites*, in-4 br., « la Maison d'Art », 5 fr. — Albert la Beaucie : *Les grands horizons de la vie*, in-18 br., Leymarie, 2 fr. — *Les Instructions du pasteur B...*, broch. in-18, « le Spiritualisme Moderne », 0.30. — Blanche Sari-Flégier : *L'Ordre et l'Idéal*, broch. in-18, Leymarie, 0.50. — Aimée Blech : *A ceux qui souffrent*, in-18 br. « Publications Théosophiques », 1 fr. — Papus : *Qu'est-ce que l'occultisme ?*, broch. in-18, Chamuel, 1 fr. — F. Jollivet Castelot : *Le Grand-Œuvre Alchimique*, broch. in-18, Librairie Spiritualiste, 0.20. — Valentin Tournier : *Philosophie du Bon Sens*, un fort vol. grand in-8 broch., Mme Anna Tournier, 33, rue Lakanal, à Tours, 7.50.

L'Institut des Sciences Psychiques de Paris a été fondé en mai dernier. Il compte, parmi ses membres des chimistes, des professeurs, des publicistes, des docteurs en droit, des docteurs en médecine comme le Dr Chazarain qui, avec Dècle, a formulé les lois de la polarité humaine, et le Dr Moutin, l'un des hypnotiseurs le plus connus, un ingénieur, Gabriel Delanne, le plus savant des spirites français ; des hommes de lettres comme Paul Adam, Léo Claretie et Marc Legrand et des peintres, comme Hugo d'Alési et Mucha. Il y a là, comme on le voit, des manieurs de la plume et du pinceau, collaborant avec des calculateurs, des physiologistes et des psychologues, tous observateurs par métier ; des hommes d'imagination à côté d'expérimentateurs prudents, habitués aux pesées délicates et précises, aux dosages méticuleux, aux combinaisons savantes. Ils diffèrent d'avis sur beaucoup de points ; mais tous sont d'accord sur ceci qu'il faut étudier les phénomènes psychiques scientifiquement, qu'il ne faut plus suivre les errements de nombre de spirites, qui expérimentent sans contrôle suffisant et admettent les faits, quels qu'ils soient, sans s'assurer de leur authenticité et sans même les discuter.

L'institut ne veut pas faire de théories. Toutes celles qui ont été émises jusqu'à, ce jour, il les tient pour *provisoires*,

parce que tant que le dénombrement complet des faits ressortissant à chaque question n'a pas été fait et que ces faits n'ont pas été soumis à toutes les investigations des procédés méthodiques modernes, toutes les théories qu'on élève sur eux risquent fort d'être fausses ou tout au moins incomplètes.

L'Institut se propose :

« 1° De recueillir des faits, beaucoup de faits, soit par lui-même, soit avec le concours de tous ceux qu'intéressent ces questions;

» 2° De les contrôler et de les cataloguer soigneusement, en faisant abstraction de toute idée préconçue dans leur appréciation;

» 3° De livrer ces faits aux penseurs et de solliciter leurs réflexions... »

Il se propose également d'établir un lexique de tous les mots spéciaux employés dans les sciences psychiques. En conséquence, il prie tous les chercheurs et savants français et étrangers de s'entendre avec lui pour donner, à chacun de ces mots, la même définition dans toutes les langues.

Il fait appel à tous les chercheurs pour qu'ils lui indiquent les procédés et les instruments, tous les moyens de contrôle et d'analyse qu'ils emploient dans leurs expériences. Ce n'est qu'ainsi qu'il pourra réaliser le but qu'il s'est fixé. Car on ne peut comparer les expériences ou les faits entre eux que tout autant que les procédés et les instruments employés sont les mêmes.

Il veut enfin établir une bibliographie aussi complète que possible pour chacun des groupes de faits psychiques et dresser, à la fin de chaque année, l'*inventaire* de tous les progrès réalisés dans cette partie de la science.

«L'Institut en tant que groupe n'est inféodé à aucun système.» Il n'a « de préférence pour aucune philosophie, aucune religion ». Il constitue « un groupe d'études absolument indépendant ».

Il a pour organe **Le Mouvement Psychique**. Le *Mouvement Psychique* comprend une partie officielle et une tribune libre. Dans la partie officielle, sont publiés les travaux du comité directeur de l'Institut et tous les documents le concernant spécialement. La tribune libre est ouverte à tout le monde. Chaque membre de l'Institut peut librement y développer ses théories personnelles et y exposer ses travaux sous sa seule responsabilité

Dans la partie officielle, le comité pose aux lecteurs les trois questions suivantes :

« 1. Croyez-vous à la possibilité de tous les phénomènes psychiques ?

» A une partie seulement ? Auxquels, en ce cas ?

» 2. Avez-vous été témoin de quelques-uns de ces phénomènes ?

» Si oui, veuillez nous en adresser, s'ils sont inédits, le compte-rendu détaillé.

» 3. Quelle importance attachez-vous à ces faits aux points de vue :

a) de la morale individuelle ;

b) de la morale sociale ;

c) de nos destinées. »

Je prierais les lecteurs du *Mercure* qui auraient quelque chose à dire à ce sujet de vouloir bien m'adresser leurs réponses aux bureaux de la revue (7, impasse Bardou, 15e arrondissement).

La tribune libre renferme une remarquable étude de M. Delanne, relatant les travaux des principaux expérimentateurs qui ont étudié scientifiquement la *Force psychique*, une esquisse rapide des procédés magnéto-hypnotiques employés par Mesmer, Puységur, Deleuze et l'abbé Faria, par le docteur Moutin; deux excellents articles du Dr Chazarain qui traitent: l'un des manifestations extra-corporelles de l'être humain et de leur signification, l'autre de l'intérêt que présente l'hypnotisme étudié comme moyen d'expérimentation dans le domaine physique et comme procédé thérapeutique, sur l'état de la circulation cérébrale pendant le sommeil normal et pendant le sommeil hypnotique, sur les principales phases de l'hypnose et sur les excitations qui les produisent. On y lit, en outre, un article sur les *raisons d'être du psychisme moderne* par Marius Fraisse, une chronique du Dr Legrand sur le *scepticisme en matière de psychisme*, une communication très intéressante de Gasc-Desfossés, portant pour titre : *Essais de mesures pour les variations de tension des courants magnétiques vitaux*, des notes curieuses et originales d'Alphonse Renaud sur la volonté, et enfin deux articles de votre serviteur. Dans le premier, je parle de la matière de nos connaissances et je donne une classification des faits psychiques; dans le second, j'expose les conditions que doivent remplir les sciences psychiques et le spiritisme pour qu'ils puissent se constituer en sciences autonomes et les caractères

qui, à mon avis, *différencient* la psychologie et la physiologie *normales* des sciences psychiques et du spiritisme d'une part, et le spiritisme des sciences psychiques d'autre part.

§

On ne se serait guère attendu à ce qu'un grand musicien, comme M. Camille Saint-Saëns, s'occupât de haute philosophie. Pourtant cela est. Dans **Problèmes et Mystères**, qu'il vient de publier, il montre la science aux prises avec la foi et constate que cette dernière perd de jour en jour du terrain devant sa redoutable rivale. « Ce ne sont pas seulement les dogmes qui s'usent, c'est l'aptitude même à croire qui se perd : l'athéisme envahit le monde... Chaque jour, la lumière de la science pénètre plus avant dans l'inconnu, et il est arrivé une chose effrayante : à mesure que la science avançait, Dieu a reculé. » Cependant, la victoire de la science ne semble pas définitive. Si la foi recule sur un point, on la voit avancer sur un autre; si elle disparaît ici, elle reparaît là. La foi de nos pères s'en va, mais « les brouillards de Nord » nous envahissent, « amenant les dieux scandinaves qui combattent les dieux de l'Olympe, pendant que des régions brûlantes accourent les divinités de l'Inde, aux bras multiples, aux trompes d'éléphants. L'Evangile, sagement édulcoré par l'Eglise, fait place à un Evangile étrange auquel les saints, s'ils revenaient au monde, ne comprendraient rien. Personne, d'ailleurs, ne le comprend ni ne se soucie de le comprendre ; comprendre est du dernier bourgeois, et le besoin de comprendre une sorte de vice dont on travaille à se défaire. On délaisse la foi, non pour la raison, mais pour la crédulité, le dogme pour le miracle, Notre-Dame-de-Paris pour Notre-Dame-de-Lourdes. Le spiritisme, l'ésotérisme ont des organes dont le nombre s'accroît chaque jour, sans compter l'amphigourisme, qui a droit à tous nos respects. » Et tout cela effraie M. Saint-Saëns, parce que « cela monte, monte, nous gagne et nous enveloppe de ténèbres ».

Je suis pleinement d'accord avec l'auteur, lorsqu'il rompt des lances en faveur de la science et de la vie ; mais je ne le comprends plus lorsqu'il met la foi au-dessus de la crédulité, le dogme au-dessus du miracle et le catholicisme au-dessus du spiritisme et de l'ésotérisme, comme si la foi n'était pas de la crédulité, le dogme un miracle et le catholicisme cent fois plus rétrograde que le spiritisme et l'ésotérisme, si toutefois

ils le sont. Ceux-ci ne sont-ils pas nés précisément de ce que celui-là ne pouvait satisfaire ni l'âme, ni la raison?

On doit louer MM. Jollivet Castelot et Paul Redonnel d'avoir édité ce très beau livre : **Les Sciences Maudites**, car il est doublement précieux, et par le texte, et par les illustrations. Paul Redonnel, Papus, Dr Rozier, Jollivet Castelot, Sédir, Barlet, Victor-Emile Michelet, Jules Delassus, Edouard Hooghe, etc., y ont signé d'excellents vers ou de remarquables études sur la crédulité, la prière, le pacte, l'occultisme, la magie, la sorcellerie, l'astrologie, la cabbale, l'alchimie, la médecine occulte, la psychométrie, la mystique, etc. Quant à l'illustration, rien ne laisse à désirer. Cent quatre-vingt-trois portraits, dessins, pantacles, symboles, estampes ou aquarelles, extraits d'ouvrages rares et curieux ou dessinés spécialement par des artistes contemporains comme Paul Cirou, Léon Galand, Mérodack-Jeanneau, Louis Malteste, etc., commentent et complètent le texte d'une manière fort heureuse. Le tout forme comme une sorte d'encyclopédie de l'hermétisme contemporain. J'ajoute, pour ne rien oublier, que ce volume — ce qui en accroît encore le charme, — est imprimé sur des papiers de différentes couleurs.

L'ouvrage de M. Albert La Beaucie. **Les Grands horizons de la vie**, vaut surtout par sa bonne classification des faits et par les nombreux documents qu'il renferme, empruntés à divers expérimentateurs, tels que William Crookes, Albert de Rochas, Aksakof et le commandant Tégrad. La partie théorique ne contient rien de nouveau. C'est une esquisse rapide de la doctrine spirite, telle qu'on la trouve dans les ouvrages similaires. Je signalerai cependant le chapitre — un peu trop bref à mon gré — qui traite du spiritualisme dans l'art. L'auteur écrit une langue claire et agréable : aussi le lit-on facilement

On souhaiterait que la littérature spirite produisît un peu plus de livres scientifiques. Ceux qui méritent réellement ce titre sont vraiment par trop rares. Les spirites vivent trop de William Crookes, d'Albert de Rochas et de deux ou trois autres, qui, chose curieuse, ne se sont jamais déclarés spirites, du moins ouvertement. Que ne cherchent-ils à imiter ces maîtres?

Les Instructions du Pasteur B...(Bersier) constituent douze communications médianimiques, obtenues il y a dix ans. La première date du 30 mars 1890 et la dernière du 21 septembre 1891. Le médium était une demoiselle *ca-*

tholique, alors âgée de vingt ans. Ces *Instructions*, destinées à des pasteurs désignés par Bersier lui-même, présentent ceci de remarquable, que, malgré qu'elles aient été données à des époques différentes, elles reflètent toutes la même personnalité et sont écrites dans le même style oratoire, fort beau d'ailleurs, qui était familier au défunt. A ce sujet, une dame protestante, qui a beaucoup connu le pasteur Bersier, m'a assuré que cette ressemblance l'avait tout particulièrement frappée. J'ajoute que Bersier passait pour être l'un des plus grands prédicateurs du protestantisme.

L'Ordre et l'Idéal, par Mme Blanche Sari-Flégier. — « L'Ordre c'est le dernier mot de la science pure... la première preuve de l'existence de Dieu. Il est le majestueux portique de l'Idéal resplendissant. — L'Idéal, c'est le couronnement de la Sagesse, c'est-à-dire de la Religion future, basée sur l'Immortalité de l'Ame. » — Telles sont les pensées de cette brochure à la fois historique et critique. L'auteur retrace, à grands traits, les grandes découvertes de la science, et fait le procès de l'art contemporain.

A ceux qui souffrent, par Aimée Blech. — Les femmes tendent toujours à transformer les philosophies, voire même la science, en religions. Elles poétisent les idées qu'elles exposent et les colorent d'idéal et de sentiment. Celles-ci perdent de leur netteté et de leur relief, se nimbent, s'auréolent et deviennent comme floues : les contours s'estompent et s'effacent. C'est ce qu'a fait Mlle Blech de la théosophie. Sur un fonds, formé par les enseignements de l'école, s'élève comme un léger parfum de tristesse et de souffrance qui impressionnera les cœurs sensibles.

La brochure **Qu'est-ce que l'Occultisme** ? est fort bien faite. L'auteur, M. Papus, y condense, en 80 pages, l'ensemble de la doctrine occultiste, concernant la *psychologie* (constitution de l'homme, l'âme et le corps, le principe féminin), la *métaphysique* (le plan astral, l'évolution, etc.), la *logique* (l'analogie, les nombres), la *morale* (la réincarnation), l'*esthétique* (le symbolisme, le sphinx, etc.), la *théodicée* (l'origine du mal, la chute, la réintégration, etc.), la *sociologie* la synarchie), la *pratique de la magie* (régime, exercices, évocation, sorcellerie, théurgie, etc). et la *tradition* (les races humaines, le schisme d'Irshou, les grands mystères). Les dernières pages contiennent un tableau de l'occultisme contemporain, une bibliographie assez étendue et quelques renseignements sur les sociétés occultistes dans le monde profane.

— Dans sa brochure destinée à la propagande, Jollivet-Castelot expose les idées des Alchimistes touchant la constitution de la matière, décrit les opérations du Grand-Œuvre, les propriétés de la Pierre Philosophale et les découvertes de la chimie moderne qui corroborent les enseignements traditionnels.

Sous le titre, **La Philosophie du Bon sens**, Mme Valentin Tournier a réuni la plupart des œuvres de son mari, mort en 1898. C'est dire qu'on y trouve de tout un peu : de la philosophie et de l'histoire, du spiritisme et de la religion, des communications médianimiques, des souvenirs, des lettres, des vers, voire même des articles de polémique politique et religieuse. Néanmoins, la plus grande partie de ce gros ouvrage a trait au spiritisme et à sa philosophie. Valentin Tournier apparaît, dans ces pages, comme un grand caractère, un grand cœur et une belle intelligence. On le lit avec plaisir et intérêt.

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

La Revue blanche : Le symbolisme du jeu des 36 bêtes. — *La Grande Revue* : Coquelin : Molière et Shakespeare. — *La Revue Universelle* : « René » par M. C. Mauclair. — *L'Ermitage*, poèmes de MM. F. Vielé-Griffin et F. Jammes. — Memento.

On peut dire des Chinois, qu'ils donnent un exemple très supérieur de l'ironie, par la stagnation de leurs forces.

S'ils paraissent parfois s'en souvenir assez pour les mettre en usage, cet exercice ne leur apporte pas de satisfaction préférable au sommeil, et ils reprennent la pose la plus propice au repos. Toute leur finesse consiste dans une lenteur qui exaspère la diplomatie occidentale. Ils infligent des supplices compliqués et, dit-on, n'appréhendent point la mort. Leurs généraux perpétuent une saine tradition : le suicide du chef après la défaite. Ils décernent des diplômes aux lettrés, en raison du nombre de signes qu'ils connaissent. On leur attribue des inventions que l'Europe s'est enorgueillie d'avoir « découvertes », longtemps après, et ils dédaignent le progrès. L'enseignement des philosophes s'est traduit par l'apathie de la race et il a créé, par contre-coup, un art de patience qui édifie sans hâte et parachève indéfiniment. Cela est sensible dans le travail du bronze, de l'ivoire, des soies, la composition des laques, des albums et des poèmes. Partout, l'inspiration dérive d'un symbolisme tantôt naïf ou d'un enchevêtrement précieux.

M. Léon Charpentier (**La Revue blanche** du 15 janvier) étudie ce symbolisme dans le « Jeu des trente six Bêtes », ou loterie » Hua-Hoey, » que les Birmans, les Malais, les Siamois, les Cambodgiens ont importé de Chine.

« Les personnages qui figurent sur ses trente-six cartes, — lisons-nous, — et dont chacun a, de par les superstitions taoïstes, une triple existence, datent de la guerre des Han contre les Tchou. Cette guerre se conclut par l'instauration de la première dynastie des Han qui, après quatre siècles et demi, s'éteignit, l'an 264 de notre ère. Et ce fut sous les Han postérieurs, en 947-950, et pour distraire l'ennui du second et dernier empereur de cette race, le jeune Yu-ti, que l'on remémora par les cartes les puissants et premiers Han. »

Une à une, M. Charpentier décrit les trente-six cartes. Elles sont curieuses à différents titres. Certaines le sont davantage par le rapport de l'animal qui les caractérise avec les fonctions qui constituent, dans le monde entier, les mandarinats.

Ainsi : « Sam-Ouei avait d'abord vécu comme singe. Le singe est chez les Chinois le symbole de la prudence avisée. Sam-Ouei, en son existence humaine, fut premier ministre... »

On comprend plus difficilement quelles qualités du cheval peuvent servir dans un conseiller politique, comme nous l'enseigne la métamorphose de Kong-Beng.

« Kin-Kuan, en sa première vie, avait été faucon. En tant qu'homme, il fut un mondain très riche et il épousa une princesse de la dynastie des Han.

» Pan-Koui fut d'abord un dragon à écailles. Quand il fut fait homme, il passa, comme il seyait à un ancien dragon à écailles, l'examen du plus haut mandarinat littéraire.

» Hong-Chun fut autrefois un paon à belle queue. C'est pour cela, peut-être, que, dans sa vie humaine, il fut un lettré. »

La septième carte a une signification très réjouissante :

« Eng-Seng avait d'abord été une oie. L'oie, en Chine, symbolise la lumière et le principe de masculinité. Deux oies sont l'emblème du mariage. Dans le rituel de Tchou, l'oie est comptée parmi les présents à offrir au temps des fiançailles. Eng-Seng fut un lettré comme son frère Hong-Chun. L'ancienne oie et l'ancien paon eurent la même destinée humaine. Eng-Seng, ensuite, changea de corps avec le solitaire Ban-Kim. »

Le merlan Cham-Khoi fut un mandarin militaire, le sym-

bolisme chinois associant le poisson aux chefs militaires, ce qui donne à penser.

» Kun-San fut d'abord un tigre. Le tigre est pour les Chinois une bête surnaturelle. Il a le pouvoir de se transformer en divers êtres, surtout en homme. A 50 ans, le tigre atteint toute sa beauté et, dès lors, il aime à revêtir la forme d'une jeune fille et il possède une puissance magique. Kun-San, en sa vie humaine, fut si puissant comme chef de bandits, que les troupes impériales n'osèrent l'attaquer. Le roi Thai-Peng le choisit ensuite comme général. Le général tua le roi. » Ceci est rapide comme la volonté et l'action, chez le Père Ubu.

Voyons la carte X : « Cheng-Sun, sous sa première, fut cochon Comme homme, il fut un des généraux du roi Thai-Seng. »

Il serait injuste d'omettre que le général Chi-Koh, s'il a été bandit, fut d'abord un lion, animal noble.

« Pit-Taik avait d'abord été souris. Plus tard, sous sa forme humaine, il fut doué d'une force colossale. Pourtant, il resta passeur de rivière, jusqu'à ce que Kun-San fît de lui le sixième général de Thai-Peng. »

« La Tortue — *koui* en chinois, — qui porte écrite sur son dos l'histoire du monde, » est une vieille connaissance.

Hoh-Sun, de chien, devient médecin, parce que le lèchement du chien « possède, pour certaines plaies, des vertus curatives ». — « Mais tandis qu'il cueillait des simples dans les forêts, il fut dévoré par un tigre. »

« Chen-Guan fut d'abord araignée, dit M. Charpentier. L'araignée est devenue le symbole de la prodigalité et de la gourmandise. Il y en a d'énormes en Chine, et l'on en fait d'exquises salades. Chen-Guan, venu au monde comme homme, se montra, dès le collège, un grand dissipateur. Après quoi, il devint mendiant et se mit à voler les poules.

» Guan-Koui était d'abord une chevrette, simple petit mollusque (?). Cependant Guan-Koui, n'étant que peu de chose, fit beaucoup de bruit dans le monde, et il gagna une fortune en exhibant un petit singe, qui exécutait de jolis tours.

» Guan-Kiat fut d'abord le mouton docile et plus tard, dans l'espèce humaine, ayant d'abord été mandarin, se trouva réduit à la mendicité, pour s'être stupidement laissé voler tout son trésor dans un voyage qu'il effectuait vers son ami Thiang-Liang. »

La vingtième carte prête à sourire : « Kiat-Pin fut d'abord

un daim gracieux. Né homme, il se montra quelque chose comme un dandy. »

D'après M. Charpentier, on voit un « brillant papillon » changé en femme et « l'hirondelle légère » représenter « la vélocité et la versatilité des pensées et des amours ». L'hirondelle Siang-Chiou, devenue jeune fille, apprend la sorcellerie et soulève des tempêtes. Cette Siang-Chiou est, en outre, l'incarnation finale d'Hap-Tong qui, d'auberge, fut muée en femme !

On voit des compensations équitables faire de Mou-Lim, l'abeille « laborieuse », un homme pauvre qui gagne « sa vie à faire du charbon de bois » et ressuscite sous les traits de « Pan Koui, grand lettré qui avait commencé, lui, par être le dragon à écailles ».

Parfois, le rapport de la cause à l'effet reste inintelligible: « Yu-li était éléphant, — nous apprend le commentateur. — *C'est pourquoi* il installa un hôtel. »

On saisit mieux cette transmigration : « Hey-Kouan fut un dindon : il devint juge.... »

Et celle-ci comporte un enseignement clair : « Thian-Lang avait été anguille. Comme homme, il eut d'abord une petite fonction de percepteur. Voyant que, malgré sa souplesse, il ne glisserait pas plus haut, il se fit raser la tête et devint moine. »

Ailleurs, une cigogne se transforme en « moine Taoïste dans les montagnes. » Pour le renard, « dans des temps fort anciens, » il « était une femme très versée dans tous les secrets de la nature, mais aussi très lubrique, » et qui fut « changée en quadrupède à cause de ses vices ». Un « vieux chat » fait, dans la légende chinoise, « un soudard moustachu et pillard ». Enfin la XXXVIe et dernière carte du jeu montre en Git-San, « coq avant sa vie humaine, » un homme très riche, qui se fait bonze après avoir été pillé par les Chinois.

§

Comme étrennes à ses lecteurs, la **Grande Revue** (1er janvier) offre un article signé Coquelin, et qui traite simplement de *Molière et Shakespeare.* Il prouve tout au plus que, pour avoir été un Mascarille incomparable et un Petrucchio plein de fantaisie, par son manque de fantaisie, M. Coquelin ne se distingue pas d'entre la foule des critiques-amateurs. Cependant, que sa plaisanterie est légère !

« Il y a une école en Angleterre pour soutenir que Shakespeare ne fut qu'un prête-nom et que le véritable poète de

Hamlet et de la *Tempête* est le chancelier Bacon. Nous n'avons pas encore cette école-là. Est-ce donc que toute hypothèse de ce genre soit impossible ? Ne pourrait-on, avec autant de vraisemblance, attribuer la paternité de l'*Ecole des femmes* et de *Don Juan* au grand Condé, par exemple, à qui la tradition impute déjà au moins un vers de *Tartufe* :

Il est de faux dévots ainsi que de faux braves

et qui fut le protecteur avéré de Molière ? Il se piquait fort, on le sait, d'esprit et de libertinage, et goûtait les choses du théâtre. Pourquoi n'y aurait-il pas mis la main? Cela expliquerait comment ce même *Tartufe* fut joué en entier chez lui, longtemps avant que d'avoir été remanié : pourquoi ce fut chez lui encore que le remaniement vit pour la première fois le jour ; pourquoi enfin Molière n'a pas laissé de manuscrits.

» Il ne serait pas difficile, je pense, pour peu que quelque érudit imaginatif voulût bien s'en mêler, d'établir la théorie avec la même solidité que la fameuse théorie baconienne : et on démontrerait que Molière et Shakespeare sont des masques, comme on a démontré (?) que Napoléon ni M. Gladstone n'ont jamais existé, et que le premier est une des incarnations du soleil et le second un ancien dieu breton, le dieu de l'éloquence sans doute !... »

M. Coquelin, modestement, déclare n'avoir voulu « que jeter sur le papier quelques notes inspirées par l'étude et la comparaison des deux patrons du théâtre ». Il importe donc assez peu de reproduire de longs fragments, où de courtes citations dégageront avec netteté les « notes » de l'auteur :

« Molière fut bien plus comédien que Shakespeare. »

« Errer est si humain ! »

« Cette passion de Molière pour son métier d'acteur lui fut hautement profitable. Elle accrut sa puissance d'observation. Le regard qu'il dirigeait sur l'homme était en quelque sorte un miroir à double réflexion ; il l'étudiait pour le connaître, puis pour le reproduire. Les choses qui auraient pu lui échapper s'il n'avait fait qu'écrire sa pièce lui venaient en la jouant. Alors, qu'on me passe cette mauvaise métaphore, l'encre devenait le sang.

» C'est donc, je crois, parce que Molière était plus grand acteur que Shakespeare, qu'il fut, dans une sphère plus étroite, observateur plus sûr et plus complet.

» Et l'un et l'autre doivent à cette qualité de comédien, qui s'accompagnait chez l'un et l'autre de la faculté de met-

teur en scène, la force dramatique qui anime aujourd'hui leurs ouvrages. On sent que cela n'a pas été écrit froidement dans le silence du cabinet, mais jeté tout vivant sur les planches. »

« Le Français a gardé du Celte, en même temps que l'amour du combat et l'amour des harangues, une promptitude admirable à saisir le ridicule et aussi à le singer. »

M. Coquelin, à propos de la *Tempête*, parle d' « îles enchantées de musiques *invisibles* », et il hasarde une définition lapidaire :

« Le sublime, après tout, qu'est-ce qu'un trait de vérité, si fulgurant, si profond, qu'il ne comporte ni explication ni raisonnement, ne laisse rien à répondre et tombe parfois, comme le *qu'il mourût* du vieil Horace, dans l'absurdité pure et simple ? »

» La passion : voilà en effet le domaine de Shakespare, c'est que c'est le domaine du drame. (Shakespeare a les entrailles : Molière a la tête.) »

» Molière et Shakespeare travaillaient vite.

» *Cependant* Molière n'a retouché aucune de ses pièces, sauf *Tartufe*. Shakespeare au contraire en a remanié, quelquefois profondément, un certain nombre... »

Et gardons pour la fin cette remarque débordante de bon sens :

« Pour la poésie, celle de Shakespeare, on en conviendra, eût été peu à sa place dans la comédie de Molière. »

§

La Revue Universelle (1er janvier), qui continue la *Revue encyclopédique Larousse*, commence par « René » une série des « Types littéraires au XIXe siècle », étudiés par M. Camille Mauclair.

Voici la conclusion de ce premier « portrait » :

« Ce n'est ni un pessimiste, car il attend l'amour et se sent compréhensif et enthousiaste, ni un égoïste, car il ne profite de rien : c'est un mystique dévoyé, qui ne va pas chercher l'amour et ne s'apaise pas dans la contemplation. Ce n'est ni un impulsif, ni un desséché ; c'est véritablement un stérile, et, de plus, un abondant qui n'est devenu stérile que parce qu'il ignorait qu'il faut se dépenser, et attendait pour cela une contrainte du destin, qui ne se révèle pas toujours. Je ne vois guère que Jules Laforgue et M. André Gide qui aient,

de nos jours, retracé des psychologies analogues à celle-ci, au moins sur ce dernier point qui rapproche inopinément René de nos jeunes gens actuels — alors que la pompe du style et la ténébreuse contexture rejettent dans les sulfureuses atmosphères des orages romantiques ce noir adolescent qui laisse tomber en pleurant la lettre mortuaire de sa sœur sur les genoux de Chactas, comme le testament de sa stérilité. »

§

De **l'Ermitage** (janvier), ce poème de M. F. Vielé-Griffin :

« GESTE ».

« En sertissant ces violettes en l'or de ses jonquilles
Tu cercles de soleil l'ombre légère
— Comme tu sais enguirlander mon cœur viril
Des fleurs victorieuses de ta chair.

» La joie naïve comme une ronde blonde
Entoure, ainsi, la tristesse muette ;
Ainsi la gloire insoucieuse du monde
Enserre l âme grave du Poète...

» Ah ! prends cette heure d'ombre en tes doigts
(Comme on porte son cœur dans l'or roux du vitrail)
Et monte vers la mort par le chemin étroit ;

» Car, je l'ai voulue telle, et nous y eûmes droit
Et de nos heures vaines il n'est qu'elle qui vaille ! »

et cette *chanson* de M. Francis Jammes :

« Ane, écoute un peu ?
Va-t'en au lac bleu
faire une commission.

» Que tes petits sabots
sur les micas se posent
avec précaution.

» Va trouver la bien-aimée
que doit avoir tout poète
du mois de Juin au mois de Mai.

» Dis-lui : « Je suis un âne
aux oreilles rigides
qui viens ici sans guide. »

» Si elle te demande
ce que je lui fais dire,
demande-lui des amandes.

» Car, vois-tu, j'ai oublié,
petit âne aux petits pieds,
ce que je voulais lui dire. »

§

Memento. — **La Plume** consacre un numéro exceptionnel à l'œuvre de M. Armand Point. — La critique littéraire y sera faite dorénavant par M. Stuart Merrill pour la poésie, M. Gustave Kahn pour les ouvrages en prose.

Revue hebdomadaire (5 janvier) publie des souvenirs du siège de Paris, par le préfet de police Cresson.

La Vogue (15 décembre) donne une traduction du fameux *Essai sur l'assassinat considéré comme un art*, de Thomas de Quincey. — Un sonnet de M. Léon Denis : *Orgueil*.

La Revue nationaliste, mensuelle, se recommande par ses tendances et la collaboration de M. le baron Louis Girardot et de M. le poète Jacques Constant.

Le Sagittaire (décembre) imprime un « *Poème sous-marin* » (comme on dit : *souterrain*, explique une note en bas de page) de M. E. Jacquemin. Après une abondante et précise évocation du fond de la mer :

« Porcelaines, Pholas, Arches, Pinnes, Nucules,
Pectoncles, Corbis, Corbicules, Corbules,
Dattes, Coques, Ormiers, Bucardes et Buccins,
Crevettes et Crangons, Salicoques, Oursins ! »

le poème finit sur cette amicale invitation d'Amphitrite au célèbre « malacologue » Pallary :

« Enfant, remets ton casque, et baise-moi la main. »

La Nouvelle Revue (1er janvier) insère une comédie de M. Gustave Guiches : *Avouez toujours*.

La Quinzaine (16 décembre). Lire *La Confession d'un Embaumeur*, par M. Charles Le Goffic.

La Revue blanche (1er janvier) : MM. G. Dubois-Desaulle : *Les Cocos* (disciplinaires de la marine). — (15 janvier) R. L. Stevenson : *Markheim*. — M. G. Kahn : *Les Carrefours de la misère*, « fragments ».

La Revue de Paris (1er janvier). — M. F. Masson : *La Mort de Joséphine* ; M. E. Lavisse : *Dialogues entre Louis XIV et Colbert* et la suite au *Collier de la Reine*, de M. F. Funck Brentano.

La Revue naturiste (15 décembre). — M. Maurice Le Blond y répond à quelques objections de la presse à propos du « Collège d'esthétique ».

La Revue bleue (5 janvier). — M. Michel Stainville : *Les ordres religieux en France*.

Revue des Deux-Mondes (15 décembre et 1er janvier). M. F. Brunetière, sur *la Pléiade Française.*

La Pie, nouvel organe hebdomadaire, « dévoile toutes les intrigues, combat tous les abus, dit tout », sous la direction de M. Fernand Hauser.

L'Ermitage (janvier) donne une *moralité* de M. A. Ruijters, des contes de M. C. Guérin et de M. Charles-Louis Philippe, un fragment : *Philippe Hardy.*

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le début du XIXe siècle (*Echo de Paris,* 3 janvier). — Memento.

M. Octave Uzanne nous donne, d'après les journaux du temps, ce petit tableau du commencement de l'année 1801 :

« Curieux de savoir comment s'ouvrit à Paris, en 1801, ce dix-neuvième siècle qui vient de s'éteindre, nous ouvrons, à la date des premiers jours de nivôse, an IXme de la République, le nouveau *Journal de Paris,* qui paraissait quotidiennement *sur six pages petit in-4o*. Le tableau de la capitale, à cette époque, ne nous présente pas une anormale animation. Nulle trace de siècle agonisant ou débutant. L'ère républicaine avait évidemment tout chambardé des anciennes coutumes, mais toutefois les mœurs des vieux calendriers persistaient encore, quoi qu'on ait pu faire.

» Un minimum de notes et de commentaires sur nos armées glorieuses, de simples *bulletins* des troupes du Rhin. Paris semblait ignorer la gloire de la nation. Il était tout aux plaisirs, aux frivolités, aux rotondes des *Panoramas* nouvellement inaugurés, aux délices des soirées de Frascati, aux modes à la grecque, aux travestissements mythologiques. Le programme des spectacles est assez suggestif. Au *Théâtre de la République et des Arts,* on s'apprêtait à jouer pour la première fois l'Oratorio de Haydn, la *Création du Monde,* parodié en vers français par le citoyen Ségur, le Jeune, et arrangé musicalement par Steibelt. Aux *Français,* on donnait le *Lovelace Français;* à l'*Opéra-Comique,* rue Favart, le *Tonnelier* et *Monténégro;* à Feydeau, l'*Amour filial* et les *Visitandines;* au *Vaudeville,* la *Revue de l'an VIII, Arlequin Cruello* et *Scarron*. Le *Théâtre des Troubadours* annonçait le *Prisonnier pour Dettes,* la première de la *Martingale* et *Il ne faut pas condamner sans entendre*. Les *Variétés-Montansier,* les

théâtres de *Molière*, de la *Gaieté*, des *Jeunes Elèves*, l'*Ambigu-Comique*, avaient ou des programmes très chargés ou bien annonçaient leur spectacle de prochaine réouverture.

» La mode littéraire était au *Mérite des Femmes* de Legouvé, qui venait justement de paraître; on lisait également l'*Etat de la France à la fin de l'an VIII*, et de nombreux romans publiés par le libraire Maradan. Les modistes en vogue faisaient prôner leurs cornettes blanches, leurs capotes de satin rose, et les confiseurs les derniers bonbons en faveur, les *pastilles galantes* ou les *pistaches égyptiennes*, les *pâtes d'amandes* et les *bouchées à la Bonaparte*.

» Les agioteurs de la Bourse, qui déjà conspiraient pour assassiner le rentier, spéculaient dans les galeries du Palais-Royal sur la Rente provisoire, les Bons d'arrérage, le Cadix, le Gênes effectif, le Sucre de Hollande, les Cafés Martinique, Saint-Domingue ou Bourbon. C'est à peine si la presse commentait l'attentat contre le Premier Consul se rendant à l'Opéra, rue Nicaise, dont les échos agitaient le Corps Législatif présidé par de Bourg-la-Prade.

» Le salon de Mme Bonaparte aux Tuileries était le centre des causeries et des fêtes. Le dernier *Bureau d'esprit* était chez Mme de Staël. Chez Mme Récamier, rue du Mont-Blanc, on *esthétisait* plutôt sur un terrain de conciliation pour tous les partis. Chez Mme de Genlis, à l'Arsenal, la préciosité et le pédantisme dominaient avec excès. »

Ce petit crayon spirituel ne donne pas une idée très juste de l'état littéraire au début du siècle. On avait bien d'autres livres à lire que le *Mérite des Femmes*. L'année 1801 ne fut pas inféconde. Si l'on regarde un peu en deçà et un peu au delà, et si on franchit les frontières, on arrive à cette conviction que ce moment dédaigné de l'histoire intellectuelle est égal à n'importe quel autre. L'Allemagne est en plein épanouissement, malgré la guerre; la France a de grands esprits et beaucoup d'esprits brillants et agréables.

Voici quelques notes incomplètes, sans beaucoup d'ordre :

Chateaubriand détache *Atala* (1801) du *Génie du Christianisme* qui paraîtra l'année suivante;

Mme de Staël, qui vient de donner : *De la Littérature considérée dans ses rapports avec l'état moral et politique des nations* (1800), prépare *Delphine* pour 1802;

Il vient de paraître de l'abbé Delille un nouveau poème, *L'Homme des Champs ou les Géorgiques françaises* (1800);

Marie Joseph Chénier donne ses *Nouveaux Saints*, épîtres en vers (1801);

Voici l'extraordinaire drame en prose de Népomucène Lemercier, *Pinto, ou la Journée d'une conspiration* (1801);

De Ducis : *Phédor et Waldamir, ou la Famille de Sibérie* (1801);

Baour-Lormian publie sa traduction en vers des *Poèmes* d'Ossian, ouvrage qui ne contribua pas peu à préparer le romantisme;

Suard va commencer la publication de ses *Mélanges de littérature*, sa femme fait paraître : *Lettres de Madame Suard à son mari* (1802);

Le plus récent ouvrage de Bernardin de Saint-Pierre est *De la nature et de la morale* (1798),

Saint-Simon, qui vient de se séparer de sa femme, la future Mme de Bawr, propose à Mme de Staël de l'épouser afin que soient unis les deux êtres les plus extraordinaires de l'époque et qu'il en naisse un enfant merveilleux (1801). Il se dispose à publier le premier de ses écrits de doctrine : *Lettre d'un habitant de Genève à ses contemporains ;*

Fontanes vient de prononcer l'*Eloge de Washington* (1800);

Saint-Lambert publie ses *Œuvres philosophiques* (1801);

Destutt de Tracy, son *Idéologie* (1801);

Bonald, sa *Législation primitive* (1802);

De Maistre sert la Sardaigne, en attendant son départ pour Saint-Pétersbourg (1802);

Voici la *Grammaire générale*, de Sylvestre de Sacy (1800);

Les *Lettres à Sophie sur l'histoire*, de Fabre d'Olivet (1801);

Geoffroy donne aux *Débats*, depuis 1800, ses *Feuilletons dramatiques;*

François de Neufchâteau publie *Le Conservateur* (1800);

Laya, son *Epître à un jeune cultivateur* et son *Essai sur la Satire* (1801);

Le marquis de Sade, qui allait être enfermé le 5 mai 1801, ses *Crimes de l'amour* (1800);

Pigault-Lebrun, *M. Botte* (1802);

Fiévée, qui vient de donner son roman, *la Dot de Suzette*, un des grands succès du moment, publie ses *Lettres sur l'Angleterre* et ses *Réflexions sur la philosophie du dix-huitième siècle* (1802);

Charles Nodier débute avec les *Pensées de Shakespeare* (1801) et *les Proscrits* (1802);

Béranger, futur poète national, chante en une ode le *Rétablissement du Culte* (1801);

Legouvé, *Le Mérite des Femmes* (1801);

Guilbert de Pixérécourt, déjà célèbre par *Victor ou l'Enfant de la Forêt* (1798), n'obtient pas un moindre succès avec un autre mélodrame, *Cœlina, ou l'Enfant du mystère* (1801);

Les auteurs dramatiques du moment, ou de la veille, sont : Colin d'Harleville; Picard qui donne la *Petite Ville* (1801); Alexandre Duval; Hoffmann qui fait des livrets pour Méhul et pour Nicolo et dont une *Lysistrata* est interdite en 1802; Dupaty; Désaugiers; Andrieux qui donne : *Helvétius, ou la vengeance d'un sage* (1802);

Dorvigny crée dans un roman bien oublié le type énigmatique de Colin-Tampon : *Les Aventures de Martin Friquet et de Colin-Tampon* (1801);

Ducray-Duminil fait la joie des enfants et des cœurs tendres avec *Le Petit Orphelin du Hameau* (1800) et *Paul, ou la Femme abandonnée* (1801);

La chanoinesse de Kourzrock traduit pour la première fois la *Messiade* (1801), et d'Holbach fils, l'*Obéron*, de Wieland (1800).

Il n'y a que onze journaux et deux revues, la *Décade Philosophique* et le *Publiciste*.

Ingres, concourant pour le prix de Rome, peint ses deux premiers tableaux: *Antiochus envoyant des ambassadeurs à Scipion* (1800), et *Achille recevant les députés d'Agamemnon* (1802) ;

Gros donne: *Bonaparte à Arcole* (1801), *Bonaparte distribuant des sabres d'honneur* (1802), *Sapho à Leucade* (1802) ;

Prudhon : *Bonaparte au milieu de la Victoire et de la Paix est suivi des Muses et des Arts* (1801), dessin ;

Greuze : *Repentir de Marie l'Egyptienne au désert*, et *Laboureur mettant la charrue dans la main de son fils* (1801);

De Marre : *Un Abreuvoir*, et : *Bataille de Nazareth* (1801);

Girodet : *Fingal* (1802) ;

Isabey : *Revue du Premier Consul au Carrousel* (1802) ;

Mme Vigée-Lebrun est à Dresde (1801), puis en Angleterre (1802), où elle fait le portrait de *Lord Byron*.

Clodion reparaît avec une douzaine de sculptures, parmi lesquelles une *Scène du Déluge* (1801).

Boïeldieu donne : *Beniowsky* (1800), *Ma Tante Aurore* (1802) ;

Delayrac : *Maison à vendre* (1800) ;

Cherubini : *Les deux Journées* (1800) ;

Nicolo : *Michel-Ange* (1802) ;

Martini, auteur célèbre du *Plaisir d'amour*, reparaît avec *Annette et Lubin* (1800) ;

On représente à Paris pour la première fois la *Flûte enchantée*, de Mozart, et la *Création du Monde*, de Haydn (1801).

En Italie :

On publiait (1801) les *Œuvres complètes* de Parini, qui venait de mourir (1799) ;

Alfieri qui, lui, allait mourir, publie son *Traité de la Tyrannie* (1804) ;

Casti, ses *Animaux parlants* (1802) ;

Foscolo, le véritable texte de son *Jacopo Ortis* (1802), déjà publié clandestinement ;

Canova donne : *Hercule et Lycas*, une *Vénus*, un *Persée* (1802).

En Espagne :

Moratin écrit sa *Comédie nouvelle ou le Café* (1803) ;

Quintana publie : *Le Duc de Viso* (1801) ; *Poésies* (1802) ;

Goya peint *Charles IV et sa famille* et publie lá *Tauromachie* (1802).

En Angleterre :

Coleridge écrit la deuxième partie de *Christabel ;*

Southey publie *Thalaba le Destructeur* (1801) ;

Worthworth réimprime ses *Ballades lyriques* (1800) ;

Walter Scott s'essaie à des traductions : *Gœtz de Berlichingen* (1799), à des compilations : *Chants populaires de l'Écosse* (1802) ;

Lewis écrit ses derniers romans ;

Anne Radcliffe, auteur des *Mystères d'Udolphe*, est le romancier à la mode ;

Priestley, pour se punir d'avoir découvert l'oxygène, fait de la théologie : *Histoire de l'Eglise chrétienne* (1802) ;

Dugald Stewart prépare la seconde partie de ses *Eléments de la philosophie de l'esprit humain* ;

La *Revue d'Edimbourg* se fonde (1802) ;

Lawrence peint son *Hamlet* (1801) ;

Turner, son *Portrait*, par lui-même (1802).

En Allemagne :

Gœthe, qui a cinquante-deux ans, publie la *Fille Naturelle* et *Pandore* (1801) ;

Herder donne ses traductions libres : *Romancero du Cid* (1802), *Prométhée enchaîné* (1802) ;

Klopstock va mourir ; la publication de ses *Œuvres complètes* est en train ;

Schiller donne : *Marie Stuart* (1800) ; *La Pucelle d'Orléans* (1801) ;

Wieland : *Aristippe* (1800) :

Guillaume Schlegel : *Caractères de la critique* (1801). Il vient de fonder l'*Athenæum*, cette gazette du romantisme ;

Frédéric Schlegel publie : *Hercule Musagète* (1801), *Alarcos* (1802). Il se convertit au catholicisme, par amour pour le moyen-âge ;

Görres prélude à sa célèbre *Mystique* par ses *Aphorismes sur l'art* (1802) ;

Kotzebue publie : *La plus remarquable année de ma vie* (1801) ;

Tieck, qui venait de publier les *Voyages de François Sternbald*, traduit *Don Quichotte* (1801) ;

La Mothe-Fouqué écrit ses *Légendes ;*

Le Chanoine Schmidt, ses *Contes*, qui devaient avoir un succès universel ;

Kant prépare son dernier ouvrage, qui paraîtra en 1803 : *Traité de Pédagogie ;*

Fichte publie la *Destination de l'Homme* (1800) ;

Schelling, son *Idéalisme transcendantal* (1800) ;

Hégel, âgé de trente ans, est professeur à Iéna.

Tel est le raccourci de l'état intellectuel de l'Europe, pendant les trois premières années qui s'écrivirent par dix-huit.

Memento. — *Le Temps* (16 janvier) : Une Visite à Rudyard Kipling, par R. d'H. : «... M. Kipling parle avec grande sympathie de la France. On se l'imagine bien à tort sous les traits d'un farouche provocateur. Il dit très sincèrement, avec une pointe de blague irlandaise, que cela le désolerait de voir éclater la guerre entre son pays et la patrie des meilleurs conteurs du monde, des maîtres de son emploi. Il vante la douceur de vivre sur cette terre hospitalière. »

C'est un homme simple, spirituel, à qui répugne la sensua-

lité des peuples latins ou celtes non moins que l'ascétisme des Hindous. Il est sage, pratique et modéré.

Au mois prochain la suite du *Balzac imprimeur*.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

ODÉON : *Château historique*, comédie en trois actes, de MM. A. Bisson et J. Berr de Turique (18 décembre). — VAUDEVILLE : *Le bon Juge*, pièce en trois actes, de M. A. Bisson (5 janvier). — ATHÉNÉE : Reprise de *Téte de linotte*, comédie en trois actes, de Théodore Barrière et Edmond Gondinet (21 décembre).— NOUVEAUTÉS : *Le Coup de fouet*, pièce en trois actes, de MM. Maurice Hennequin et Georges Duval (10 janvier).

M. Alexandre Bisson est un de nos meilleurs vaudevillistes, et la pièce qu'il vient de donner, en collaboration avec M. Berr de Turique, **Château historique**, en est une nouvelle preuve. Cette pièce est extrêmement gaie. La fantaisie en est un peu grosse, peut-être, et c'est en vain qu'on y chercherait des subtilités psychologiques; l'observation pourtant n'en est pas tout à fait absente, et dans telle scène, très plaisamment imaginée, il y a des traits fort justes. Le malheureux Claude Barrois, homme charmant et plein de délicatesse, s'est obligé, par de bizarres circonstances, à agir en mufle ; il a toutes les peines du monde à soutenir son rôle. Sans cesse il est sur le point de trahir la bonté de ses sentiments, et il souffre de paraître ce qu'il n'est pas, d'autant plus qu'il est très épris d'une pure jeune fille. La situation principale de *Château historique* est fort ingénieuse, et il y a des moments où le quiproquo initial est renouvelé d'une manière tout à fait imprévue. C'est un des plus agréables vaudevilles qu'il nous ait été donné de voir ces temps-ci, et je ne crois pas qu'il soit possible de s'y ennuyer.

Château historique est fort bien joué : Mlle Yvonne Garrick est toute charmante dans le personnage de Geneviève, la jeune fille aimée, et M. Henri Mayer est plein de finesse et de tact, dans celui de Claude Barrois, le seul de la pièce où il y ait quelque complexité. M. Albert Lambert rend un commerçant enrichi et devenu propriétaire du château historique avec un naturel parfait, et Mlle Cécile Sorel et M. Coste jouent avec beaucoup de goût une scène fantaisiste, et d'une très heureuse extravagance.

Et voici un autre vaudeville de M. Bisson, **le bon Juge**. M. Bisson, en l'écrivant, eut peut-être l'illusion de se hausser à la comédie satirique, et ses intentions étaient excel-

lentes. C'est le sujet que, naguère, M. Brieux traita, d'une manière grave, dans la *Robe rouge*, que M. Bisson traite, d'une manière fantaisiste, dans *le bon Juge*. Et c'est un spectacle sain que le spectacle d'une pièce, quelle qu'elle soit, où l'on montre les méthodes d'instruction de notre magistrature. Mais M. Bisson, qui excelle à combiner des rencontres imprévues entre les personnages de ses pièces, n'a guère, il faut l'avouer, le génie d'un satirique. Certes, le Du Paty de Clam civil qu'il a imaginé n'est pas sans nous divertir, et la « calcéalogie » serait une science à enthousiasmer quelque Bertillon ; mais M. Bisson n'insiste guère sur tout cela, et, dès le second acte du *bon Juge*, nous voici dans la fantaisie la plus extravagante — et la plus joyeuse, d'ailleurs — et le spectateur ne songe plus que, dans la pièce, il s'est agi, d'abord, de railler les coutumes des magistrats. On mystifie gaiement le juge d'instruction. Les farces faites au second acte ont encore quelque rapport avec les fonctions du mystifié ; mais au troisième acte du *bon Juge*, les plaisanteries qui achèvent la punition du juge rappellent singulièrement des plaisanteries qui, dans un autre vaudeville de M. Bisson, *le Contrôleur des wagons-lits*, punissaient un personnage qui n'avait rien d'un juge. Du reste, on s'amuse fort au *bon Juge*, pièce très adroitement construite dans toutes ses parties, et où deux scènes, au moins, excitent une universelle hilarité.

M. Huguenet, qui fut, dans la *Robe rouge*, un juge d'instruction des plus tragiques, est ici un juge d'instruction des plus comiques. M. Numès est un greffier tout à fait remarquable. Mme Daynes-Grassot joue avec un tact parfait le rôle d'une belle-mère qui n'est pas toujours traditionnelle; Mlle Bernou est fort agréable, et l'on peut louer encore MM. Numa et Baron fils.

Tête de linotte, qu'on vient de reprendre, est un vaudeville encore, et un vaudeville célèbre. La manière de Barrière et Gondinet semble, aujourd'hui, parfois naïve : des trois actes de *Tête de linotte*, un seul divertit vraiment, le second, — celui qui se passe, en partie, sur un escalier. Là le quiproquo est conduit d'une manière alerte ; mais, au dernier acte, il n'est pas renouvelé, et le dénouement survient sans gaieté. Les vaudevillistes d'aujourd'hui sont arrivés à égayer les dénouements, à y mettre un peu d'imprévu : et, de cela, on doit leur être reconnaissant. Mmes Legault et Bignon, M. Séverin jouent bien *Tête de linotte*.

MM. Hennequin et Duval ont, à l'exemple des anciens maîtres, mis, dans leur second acte, toute la gaieté du **Coup de fouet**. Ce second acte est d'une heureuse fantaisie, et les auteurs du *Coup de fouet* nous font savoir, — avec quelque peu d'insistance même,— qu'ils n'en ont pas emprunté la matière à Scribe. Mais ne se sont-ils pas souvenus d'un écrivain qui — je ne crois pas que personne le nie — avait plus de génie que Scribe, de Molière? Le personnage qui s'invente un double, dont il doit, lui-même, jouer le rôle, se trouve dans une des farces qu'on attribue à la jeunesse de Molière, dans le *Médecin volant*. Cela n'empêche que le *Coup de fouet* ne soit un bon vaudeville. Et puis, il est un des héros de la pièce qui est un franc imbécile, on ne peut s'y tromper, et MM. Hennequin et Duval lui ont donné le grade de commandant, dans les chasseurs à cheval : auraient-ils voulu mêler, à la fantaisie de leur pièce, un peu d'observation ?

M. Germain est excellent dans le principal rôle du *Coup de fouet;* Mme Maurel est parfaite, M. Torin est fort bon, et Mmes Lender, Burty et Dickson sont charmantes.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

Concerts du Châtelet : *Faust* de Schumann. — Concerts Lamoureux : *Rheingold* de R. Wagner. — *Garçon, l'audition,* par l'Ouvreuse du cirque d'été (Simonis Empis). — *Le courrier musical* (directeur:Albert Diot).— *The musical courrier* (à New-York).—*Le Bréviaire du chanteur*, par V. Warot(A. Noel).—*Garat*, par Paul Lafond (Calmann Lévy). — *Histoire de la musique en Hollande*, par Albert Soubies (Flammarion).

Les théâtres de musique, absorbés par de laborieuses préparations, ne nous ont offert, depuis un mois, que des débuts plus ou moins sensationnels, et une reprise de *Fidelio* à l'Opéra-Comique, où Mme Raunay, l'inoubliée Guilhen de *Fervaal*, a témoigné dans le rôle de Léonore des qualités de style et de lyrisme qui lui sont coutumières.

Aux seuls concerts, nous avons trouvé du nouveau. C'est du nouveau, en effet, pour les Parisiens, que ce *Faust* de Schumann qui, depuis vingt-cinq ans, a été exécuté deux fois seulement, au Cirque d'hiver par Pasdeloup, puis rue Rochechouart, par M. d'Harcourt, et que M. Colonne vient de révéler à toute une génération. Le chef d'orchestre du Châtelet a fait preuve d'un esprit avisé en donnant à la *Damnation de Faust* ce lendemain, et aussi cette veille (car elle vient de repa-

raître une cent huitième fois sur ses affiches), au moment même où M. Chevillard complétait, par la symphonie de Liszt, l'exposition des principales œuvres de concert inspirées par le célèbre poème de Gœthe. La comparaison entre ces diverses partitions a été faite à maintes reprises, cette récente exécution n'aura pu que démontrer encore combien grande était l'erreur du maître romantique français, quand il se déclarait « musicien aux trois quarts allemands », et combien son chef-d'œuvre est original et indépendant de la pensée du poète créateur.

Le vrai traducteur de Gœthe, comme aussi le vrai musicien tout à fait allemand, c'est Schumann. A l'encontre de ceux qui, soit au théâtre, soit au concert, se sont préoccupés exclusivement des scènes dramatiques du 1er *Faust*, c'est dans le second que lui il a trouvé la véritable matière musicale où se pût épancher son âme tendre et mystique. A peine fait-il parler les personnages humains, sinon dans les moments où l'exaltation de leurs sentiments les dépouille presque de leur enveloppe passagère, pour ne laisser vivre que leur cœur ou leur esprit sublimé : tel Faust, rêvant, au seuil de la mort, des rêves d'infinie bonté, et, frappé de cécité, sentant en lui l'éblouissement des clartés éternelles. Ses mélodies les plus inspirées, il les réserve aux puissances surnaturelles, à Ariel, au docteur Marianus qu'accompagnent les voix des enfants bienheureux, au *Pater Seraphicus*, au *Pater Extaticus*, aux Anges qui, devant le trône de Dieu où les attend « une pécheresse autrefois nommée Marguerite », apportent « ce qu'il y a d'immortel en Faust » ; enfin, aux voix qui s'essorent des mondes infinis pour chanter la gloire de l'Eternel féminin !

L'exécution d'un ouvrage aussi long et aussi complexe ne va pas sans de grandes difficultés. M. Colonne les a vaillamment surmontées. On lui en doit une réelle reconnaissance, ainsi qu'à M. Daraux qui, d'une voix expressive et souple et avec une émotion communicative, a interprété le rôle de Faust.

Après ce méritoire effort, les artistes du Châtelet ont semblé vouloir prendre du repos, et se sont attardés à des reprises d'intérêt secondaire, comptant sans doute, pour attirer de nouveau le public qui était venu en foule applaudir l'œuvre de Schumann, sur la présence de quelques virtuoses. Peut être ce calme n'est-il qu'apparent, et nous cache-t-il quelque labeur opiniâtre et secret dont le résultat se manifestera subitement.

M. Chevillard a agi ainsi. Pendant plusieurs semaines il a

mis son magnifique orchestre et son bâton magistral au service de pianistes, violoncellistes ou chanteuses avec une abnégation que quelques-uns ont jugée parfois excessive. Sans doute M. Cortot a joué magnifiquement le *concerto en sol* de Beethoven, de manière à faire dire à un maître du clavier que personne, depuis Hans de Bülow, ne l'avait interprété avec une telle perfection — (qui donc oserait ajouter un mot à semblable éloge, et si compétent ?) — sans doute M. Delafosse, dont la *Fantaisie* accuse un progrès sur le concerto entendu il y a deux ans, est toujours l'artiste élégant, aux doigts légers, que s'arrachent les salons d'en deçà et d'au delà la Manche, en attendant, ce qui est prochain, que ceux d'au delà l'Atlantique viennent faire aux uns comme aux autres une redoutable concurrence. Mais M. Hollmann, s'il est un grand virtuose, n'est pas, lui non plus, un grand compositeur, Mme Blanche Marchesi ne semble pas posséder la tradition de Glück, le *Casse-noisette* de Tchaïkowski ne devrait guère quitter le répertoire du casino de Cabourg ou de Dinard, et on pouvait croire qu'oubliant ses bonnes habitudes musicales, M. Chevillard sommeillait. Il n'en était rien ; il préparait un coup d'éclat, qui retentit comme un coup de tonnerre — de *Donner*, diraient les wagnériens avertis : — l'audition intégrale du *Rheingold*, et la magnifique exécution qu'il en donnait plusieurs dimanches de suite, nécessitant une préparation longue et minutieuse, expliquait les défaillances des programmes antérieurs.

Assurément, il est fâcheux de voir la musique dramatique envahir les concerts, et la place du prologue de la *Trilogie* des *Niebelungen* n'est qu'au théâtre. Privées des décors, des effets de lumière, du jeu des personnages et de la fantasmagorie qui sont partie intégrante du drame de Wagner, bien des scènes perdent tout intérêt, et les plus fervents apôtres du Dieu de Bayreuth se prennent, au concert, à écouter d'une oreille distraite et non sans un pesant ennui les querelles de ménage de Wotan et de Fricka et les oiseuses discussions entre les géants. Mais à côté de ces pages d'où le lyrisme est forcément absent, il en est d'autres où la musique reprend ses droits ; celles-là ont rayonné, sous la direction de notre maître chef d'orchestre, d'un éclat incomparable.

Il est permis de supposer aujourd'hui, quarante-cinq ans après son achèvement, qu'il n'est plus nécessaire d'analyser le sujet du Rheingold. L'ouvreuse de l'*Echo de Paris* qui, chaque lundi, ajoute un piquant chapitre au futur tome II

de son si amusant « *Garçon, l'audition!* » a malignement soufflé aux gens du monde quelques propos qui leur donneront l'air suffisamment informé : « ce n'est, en somme, qu'une éblouissante féerie ; — l'or n'est ici qu'un symbole; du reste, dans Wagner, tout est symbole ; — il s'agit, avant tout, du conflit intérieur entre l'appétit de la domination et le désir d'aimer... » On pourrait ajouter, à l'usage des mêmes mélomanes superficiels, quelques termes techniques, ou des mots d'apparence mystérieuse qui aussi peuvent faire bon effet : *Tarnhelm*, par exemple. *Urmelodie* ou *Fluchtmotiv*.

A ceux-là ce rudiment suffira certainement. Les autres n'ont pas attendu ce jour pour étudier l'œuvre de Wagner et pénétrer les arcanes de son système musical.

Aussi bien, l'aventure contée dans ce *Rheingold* ne comporte pas de détails inextricables. Elle se peut résumer en peu de mots : la découverte d'une mine d'or, et son accaparement successif par un syndicat de nains, puis par un syndicat de dieux, enfin par un syndicat de géants.

C'est là de l'histoire toute contemporaine. Sous cette forme, avec des mineurs munis de la lampe Davy et des ingénieurs sortis de l'école spéciale, elle serait apte à réjouir le cœur de ceux qui goûtent par-dessus tout les précisions, estiment que le musicien doit chanter « les passions de son temps », et rêvent sans doute d'un trio entre MM. Thomas, Chion-Ducollet et Pochon, discutant *inter Cocula*, sur le moyen le plus rapide de voler à chaque moine français sa part du fameux milliard officiellement dénoncé, toute sa scandaleuse fortune en un mot, soit 3 600 fr.

Wagner a préféré les généralités, et n'a situé *Nibelheim* ni au Transvaal, ni en Californie. Pour n'être pas spécialisée dans le temps ni le lieu, son œuvre en est-elle moins vivante et moins humaine ?

Mais il ne saurait être question de discuter ce point aujourd'hui. De gros livres fort doctes l'ont traitée sous toutes ses formes, et, l'ouvrage désormais classé, son interprétation seule nous requiert. En général, elle a été sommairement appréciée : supérieure de la part de l'orchestre, faible en ce qui concerne les chanteurs.

Il n'y a pas à contredire la première partie de ce jugement ; la seconde exige quelques détails.

Partout, actuellement, les œuvres wagnériennes triomphent. Comme les flots du Rhin, au dernier acte de la *Gotterdæmmerung*, elles ont envahi les théâtres, débordant même au

concert, où seules elles attirent le public et font recette. Chacun demeure d'accord qu'elles ont apporté des trésors nouveaux, qui nécessitent, pour les exploiter, des moyens nouveaux.

La diction wagnérienne n'est plus le *bel canto* des opéras italiens; elle n'en est pas davantage le *recitativo secco* ou *obligato*. Mais où donc s'enseigne cette diction? En quel conservatoire, chez quel professeur de chant? — Nous savons qu'au concours de la rue Bergère, on chante la *Reine de Chypre* et l'air à boire d'*Hamlet*, et que les professeurs se bornent à préparer leurs élèves à ces concours. Comment s'étonner, dès lors, que des artistes, ayant à faire seuls leur éducation, se trouvent inquiets et hésitants devant un art qu'ils ignorent? Les plus consciencieux tentent un compromis entre celui qu'on leur a appris et celui qu'ils auront désormais à servir; d'autres déclarent hâtivement les rôles wagnériens « des pannes » et se contentent, sans autre préoccupation, de pousser à peu près en mesure les notes qui leur sont confiées. De ces derniers, il vaut mieux ne pas parler. Dirai-je que, dans le cas présent, la galanterie nous le défend?...

Par contre, parmi les premiers, il serait injuste de ne pas citer MM. Challet et Albers dont la bonne volonté et les efforts méritent d'être remarqués. Si l'un semble vraiment comprendre la dignité du dieu qu'il représente et demeure avec raison constamment olympien, l'autre, qui manifeste un souci méritoire de la prononciation, arrondit trop toutes ses périodes, voulant toujours chanter, même dans l'essoufflement de sa poursuite érotique, même quand la célèbre *mouille-humide*, selon M. Dujardin, lui *emplit le nez*... (quand il éternue!) M. Guiod est un bon géant sentimental, et Mlles Lormond et Vick sont deux ondines aux voix fraîches et charmantes. Mais, entre les nombreux interprètes du *Rheingold*, celui qui, presque seul, possède essentiellement le secret du style wagnérien, est, sans conteste, M. Bagès, auquel était confié le rôle de Loge. Aucun autre ne parvient, avec la même aisance, à chanter sur le ton presque de la conversation, tout en conservant à chaque phrase sa forme musicale, avec une justesse, une précision rythmique étonnantes, et une diction qui permet à sa voix un peu blanche de porter mieux que telle ou telle voix tonitruante.

Voilà donc de nouveau Wagner l'accapareur installé chez M. Chevillard. Quelques-uns s'en lamentent, réclamant avec raison au nom de l'école symphoniste de plus en plus délais-

sée. Leurs voix éplorées seront-elles plus écoutées que celles des filles du Rhin pleurant l'or perdu? Au moins à l'étranger, mieux que chez nous, leur prête-t-on attention. Si nous consultons le vaillant *Courrier musical*, où tant d'articles sont à lire, et avant tous ceux de M. Debay et ceux de M. Jean d'Udine qui si finement analyse les œuvres jouées au concert, nous voyons qu'à Nancy, et dans toutes les villes allemandes, triomphent des symphonies, parmi lesquelles il en est de françaises.

Nous sommes mieux renseignés encore si nous interrogeons le journal américain *The musical courier*, dont malheureusement nous n'avons pas ici l'équivalent. Il sait tout : et que M. Charpentier s'intéresse aux ouvrières, et que la sonate de M. Fauré a été jouée à Baltimore, et qu'avant d'aller à Berlin diriger sa *symphonie sur un thème cévenol*, M. d'Indy a prononcé à l'inauguration de la *Schola* un discours-programme qui inquiète les conservatoires, et qu'un anonyme, sous le pseudonyme de Bertrand Ellion, a répondu à ce discours en phraséologie d'intellectuel, ce qui lui a valu une amusante et cruelle contre-réponse, après laquelle il est demeuré coi.

Il apprend aussi à ses nombreux lecteurs cosmopolites que la *Société nationale* a rouvert ses portes, et fait entendre le *trio* posthume de Lekeu, une élégante *suite* pour flûte et instruments à cordes de P. de Wailly, une *Fantaisie* pour flûte de M. Fauré que Gaubert a jouée d'une sonorité délicieusement voltigeante; et que Mme Raunay y a interprété en grande artiste émue et inspirée l'admirable *Chanson perpétuelle* d'Ernest Chausson.

Si nous cherchions méticuleusement dans ses nombreuses colonnes, sans doute nous trouverions annoncé le *bréviaire du chanteur* de M. Warot, qui, sous ce titre, clérical à faire frémir un franc-maçon, publie « quelques conseils et exemples que trente ans de carrière théâtrale lui ont fait juger indispensables à la pose et au travail de la voix ».

Certainement il y est fait mention, en outre, du très intéressant volume consacré par M. Paul Lafond à Garat, le chanteur admiré de Marie-Antoinette, l'homme nécessaire de toutes les réunions de Versailles et de Trianon, qui devint ensuite l'habitué des salons de Barras, l'inventeur du zézaiement des Incroyables, et le familier de Mme Tallien avant d'être le courtisan de l'impératrice Joséphine! Enfin, nous pouvons être assurés qu'il y est fait mention du nouveau livre d'histoire de la musique chez tous les peuples consacré par l'infatigable

M. A. Soubies à la Hollande. Il ne nous sera plus permis désormais, grâce à lui, d'ignorer Enschedé, Knock ou Brachtuijzer. Mais que ces artistes néerlandais sont donc affligés de noms dénués d'euphonie !

PIERRE DE BRÉVILLE.

ART MODERNE

Quand maître Claude Monet expose, c'est fête chez les artistes. Les ateliers s'émeuvent. Le peintre étant placé trop haut pour que l'universel et stupide débinage l'atteigne, permet à ses fervents de pousser l'éloge jusques à l'imprudence. Et c'est charmant. L'admiration est à notre époque, le meilleur des courages. Elle trempe l'intelligence. Admirer les autres, suppose avoir confiance en soi. Et seule la confiance aboutit au travail ardent, solitaire, obstiné. Un artiste de la valeur de Monet fait donc, sans le savoir ni le vouloir, uniquement en travaillant tranquille et sain, sous le soleil, un bien réel aux autres travailleurs.

Le premier de tous, il eut souci de peindre moins la couleur que la lumière. Une église, un site, un fleuve, un champ ne lui apparaissent qu'en ombres et en clartés colorées. C'est a elles qu'il fait appel, pour évoquer, dans les limites d'un cadre d'or, la nature multiforme, les hommes qui la peuplent, les monuments qui la chargent. Ses prédécesseurs traduisaient avant tout la silhouette des objets, leurs lignes, leurs tons locaux. Lui, c'est le bain de lumière qui les enveloppe, c'est leur masse et leur absorption dans l'ensemble des choses. Le soleil, qui toujours demeure absent de ses toiles, est néanmoins répandu dans chaque touche qu'il pose : c'est à le saisir partout, présent, mais invisible, qu'il s'évertue.

Certes, un tel art est audacieux et subtil, même périlleux, puisqu'il glisse facilement dans la simple difficulté à vaincre ou dans la fantaisie et la virtuosité. Heureusement Claude Monet est de ceux dont l'émotion profonde empêche le métier de dégénérer en exercice rare ou superficiel. Qu'il l'admette ou non, le terme de grand poète peut lui être appliqué, si l'on entend par là une force intelligente et particulièrement sensible en sympathie avec la beauté du monde. Or, un poète ne peut, à moins de se nier, devenir un virtuose ; il est condamné à rester grave, sincère et angoissé devant la nature. Peu à peu il vit d'elle et elle vit à son tour dans ces parcelles de cerveau qui la regardent, l'étudient, l'admirent et la reproduisent.

Aux heures de fructueux travail, l'union est complète. La vie individuelle et la vie totale fusionnent. Le poète devient l'univers qu'il traduit. Ce n'est que par cette communion que s'élaborent les grandes œuvres. La force cosmique y devient consciente et, grâce à cette conscience, s'y pare de beauté.

Claude Monet est le seul peintre contemporain qui réalise parfois un tel miracle. Nous connaissons telles de ses toiles, si universellement vivantes qu'on a le regret de les voir signées. On les préférerait anonymes. L'illusion alors serait entière. Ses *Meules*, ses *Cours de Seine*, ses *Rocs*, ses *Baies de Bretagne* sont la campagne, les fleuves, la mer. On oublie devant elles et les dorures qui les limitent et le mur qui les soutient et les gens qui les regardent.

En son exposition actuelle, ce sont les *Iris* qui surtout nous sollicitent. Oh! la belle violence végétale, l'abondance folle, l'enlacement serré de couleurs et de clartés! On dirait d'une congestion de fleurs, d'herbes, de tiges et de branches. Le sol, l'air, la chaleur, la lumière travaillent d'accord. On devine la puissance du terreau, la chaleur des sèves, l'élaboration immense et silencieuse des étés. Jadis, certains coins de Paradou nous donnèrent les mêmes joies. Les verts, les roux, les violets s'harmonisent merveilleusement. Il fait tiède comme en une serre. Et le soleil est partout.

Les *Nympheas* ont permis à certains visiteurs d'affirmer qu'enfin Monet était parvenu à traiter le motif. Le motif? Oh! le terme piteux pour un tel art! Le motif? Cette découpure, ce morceau de réalité isolé arbitrairement de l'ensemble des choses. Il est des peintres qui, par impuissance, y sont condamnés. Mais, de grâce, qu'on ne demande pas aux forts de descendre jusques à eux. Dans les *Nympheas*, dont quelques-uns pourtant déplaisent, soit à cause de certains tons lourds marquant les ombres, soit à cause de tels aspects froids et durs, la beauté est atteinte précisement parce que la nature totale est évoquée. On devine tout le jardin en ces simples étalages d'eaux et d'herbes. On sent la vie souterraine, au fond des étangs; la croissance touffue des racines, l'emmêlement des tiges dont les bouquets massés à la surface ne sont que l'épanouissement. Monet ne réussira jamais à se limiter au motif, parce que sa force le poussera toujours au delà.

L'exposition de cette année n'ajoute rien à la gloire du peintre, elle la continue. Mais on annonce, pour la saison prochaine, toute une série d'œuvres où le Londres des docks, des ponts, des gares et de la Tamise sera exprimé. Un précurseur

de cet envoi vient d'arriver chez Bernheim : *Paysage de ville fuligineuse*. Il étonne et conquiert. Il annonce des merveilles.

§

Un concours s'est ouvert pour la décoration de la mairie d'Asnières. Les résultats en furent exposés à l'Hôtel-de-Ville. Le nombre des concurrents était énorne. Rien de saillant. Un seul peintre, Paul Signac, s'était évertué à ordonner ses thémes suivant les lignes et les espaces que la salle présentait. Il avait tenu compte de l'architecture, de l'éclairage ; il offrait à l'examen du jury un ensemble de décors raisonnés et équilibrés. Son travail probe, intelligent et artiste n'a pas même été mentionné, quand il s'est agi de désigner, parmi la foule des concurrents, l'élu.

M. Signac appartient à l'école néo-impressionniste, la seule école qui puisse légitimement prétendre à la succession des impressionnistes admis. Au temps où luttaient contre le goût paresseux du public les Renoir, les Pissarro, les Monet, les mêmes ostracismes qui aujourd'hui s'acharnent contre les néo-impressionnistes, sévissaient contre ces maîtres. C'est l'éternel recommencement de la bêtise. On rit ; on se gausse ; on fait des mots. Il y a une sottise spirituelle que les chroniqueurs cultivent et que les passants admirent. On se croit quitte vis-à-vis des chercheurs en déclarant leur art intéressant certes, mais on veut attendre qu'il ait « fait ses preuves ». Et l'on ne voit pas que les preuves de sa vitalité se donnent tous les jours, et qu'à l'heure même où on le discute, il produit ses plus clairs et triomphants résultats. Nous connaissons des toiles de M. Signac où il s'affirme comme un peintre de tout premier rang. Ses projets décoratifs exposés, dont la facture par touches répandait sur les panneaux une vie et une joie magnifiques, convenaient plus que tous autres à l'officielle nudité des murs d'une mairie ; les masses étaient habilement distribuées ; l'allure de l'ensemble était belle ; toute banalité allégorique avait été bannie ; c'était une synthèse charmante et ensoleillée de la banlieue parisienne.

Aucun des membres du jury ne s'est laissé distraire de ses préoccupations, — peut-être simplement électorales — pour voir et faire admirer cela.

§

L'association syndicale des peintres et sculpteurs français ne nous a guère ému par son exposition annuelle. La [illegible]-

part des toiles ne furent que des échantillons de banalité rangés au long des murailles. Cela s'était vu, revu et cela ne se corrigera jamais; à moins qu'il y ait, parmi ce groupe de jeunes peintres, quelqu'un qui se mette en rébellion ouverte contre lui-même, qui ait le courage de condamner ce qu'il a fait jusqu'à ce jour et entraîne ses amis hors du chemin qu'ils foulent ensemble avec une unanimité de troupeau. Recettes d'école, habileté mesquine, imitation plate. Au reste, Trouillebert exposait — ç'aura été sa dernière défaite — et ce parrainage du peintre copiste semblait significatif en ce milieu.

Isolons de cette appréciation péjorative le sculpteur Henri Levasseur, dont l'orientation d'art paraît moins mauvaise.

§

Camille Pissarro nous renseigne sur ses récentes victoires d'art. Son talent consciencieux, probe et haut, que l'âge n'atteint guère, s'est exercé, cette fois, comme celui de Monet, à nous présenter un même site, ouvertement influencé par la lumière et les saisons. C'est le bassin des Tuileries, avec ses lignes de parterre et de chemins, avec ses fonds de maisons blanches, avec ses promeneurs et ses statues. L'atmosphère influencée et par le ciel spécial de Paris, et par la Seine voisine y est curieusement étudiée. Voici des vues de Rouen ; murs bariolés, tours pointues, façades vieilles ; pittoresques décors, légères et tranquilles clartés. Il importerait d'insister sur ces paysages de ville, si les champs, les vergers et les plaines d'Eragny ne nous séduisaient plus encore. Voici la vraie campagne, celle dont le peintre nous a parlé, jadis, comme personne. Il l'a comprise fruste, saine, réelle; il nous en a fait sentir le terreau, il nous en a évoqué les froids et les torridités; il nous a promenés en ses taillis et ses bois et nous en sommes revenus avec des sensations de chaleur et d'ombre vraiment exquises.

Et nous retrouvons entiers, dans la présente exposition, ces déjà anciens souvenirs.

§

A la galerie des artistes modernes (fin décembre), quelques études, dessins et eaux-fortes de Meissonier; chez Durand-Ruel, par Walter Sic Kert, une série de tableaux londonniens ; chez Vollard, paysages de Bretagne, signés Chamaillard.

ÉMILE VERHAEREN.

PUBLICATIONS D'ART

Les Livres : George Denoinville : *Sensations d'art*, Villerelle. — André Gouirand : *Monticelli*, Henry May. — Léon Riotor : *Auguste Rodin*, 1 fr. — Les Revues : *Les Maîtres du Dessin ; L'Art Décoratif ; La Chronique des Arts ; La Lithographie ; Les Partisans ; La Revue des Arts Graphiques ; Le Rire ; Le Sourire ; The Magazine of Art ; The Artist ; Deutsche Kunst und Dekoration ; Innen-Dekoration ; Mir Iskousstwa.* — Les Affiches.

Les Livres. — J'ai déjà dit ici même le bien que je pensais de M. Georges Denoinville, critique avisé et toujours en éveil. Son dernier volume, **Sensations d'Art**, qu'adorne une belle M. lithographie de Fantin-Latour, vaut surtout, comme le dit Jules Claretie dans sa préface, par la loyauté. Georges Denoinville aime Eugène Carrière, Gustave Moreau, Boudin, Chavannes, Rodin ; il le dit et il le dit bien.

Enfin ! la grande révolution sculpturale commencée par Rodin et continuée par lui — au prix de quels efforts ! — rencontre auprès du public un accueil davantage fait de compréhension. La beauté va triompher dans la foule ; le moment était bien choisi pour écrire sur le génial et courageux maître de la statuaire moderne un opuscule en plusieurs langues. C'est ce que vient de faire M. Léon Riotor en publiant en français, en anglais, en allemand et en espagnol, une plaquette très serrée, très concentrée, intitulée **Auguste Rodin statuaire.**

M. André Gouirand a entrepris une série d'études sur les peintres provençaux. C'est aujourd'hui de **Monticelli** qu'il s'agit et là encore je puis dire que voilà un ouvrage qui vient au bon moment, au lendemain du triomphe posthume du brillant coloriste à l'Exposition Centennale. Monticelli fut un virtuose de la couleur. Ce n'est pas un tableau qu'il compose, c'est un orchestre qu'il organise et maintenant qu'on veut bien rendre justice à ce méconnu, on s'aperçoit que sa musique chaude et vibrante ne craint rien à côté de Diaz et que peut-être ce serait plutôt ce dernier qui perdrait à la comparaison. L'admiration et l'enthousiasme de M. Louis Gouirand sont donc amplement justifiés.

Les Revues. — **Les Maîtres du Dessin** (décembre). — Au sommaire : le *Portrait du peintre J.-J. Roland*, par Isabey ; celui de *Madame Chenard*, par Hilaire Ledru ; les *Femmes se chauffant*, de Millet, et une académie de Prud'hon.

L'Art Décoratif (janvier). — M. Alphonse Germain nous fait connaître, dans un très intéressant article accompagné de reproductions, les bijoux composés par M. Vever, soit seul, soit en collaboration avec le maître décorateur Eugène Grasset. Voilà de l'art vraiment « nouveau » et qui cherche son originalité non dans le plus ou moins d'illogique excentricité des lignes, mais dans une entente nouvelle de l'harmonie des formes, dans une déformation ou dans une stylisation sagace de la flore et de la faune, comme dans l'interprétation joliment décorative des aspects humains. Il est heureux de voir ainsi mis en lumière et aussi intelligemment commenté « un des plus magistraux rénovateurs de son art et non le moins français ».

La Chronique des Arts (22 décembre). — Une idée à étudier :

« La direction des Beaux-Arts vient de décider de faire copier par les Gobelins les peintures de Paul Baudry qui décorent le foyer de l'Opéra. On ne pouvait certes fournir à l'activité de notre manufacture nationale sujets plus intéressants et répondant mieux aux conditions de la tapisserie. Mais le mobile principal de cette détermination, croyons-nous, a été le désir très louable de mettre enfin à portée de l'œil et de faire apprécier dans leur beauté de lignes et de couleurs les admirables décorations que constituent ces peintures et que, à la hauteur où elles sont placées et dans l'aveuglant rayonnement des lustres, bien peu de personnes sont capables de distinguer.

» Il y aurait, à notre avis, un moyen plus radical et moins coûteux d'obtenir ce désirable résultat. Pourquoi, une fois terminées les copies très fidèles qu'exécute en ce moment M. Lavalley, ne pas les mettre tout simplement à la place des originaux, — qui d'ailleurs, marouflés peu soigneusement, endommagés déjà par la chaleur et la fumée des anciens appareils d'éclairage, vont chaque jour se détériorant? Ce serait répondre aux vœux du peintre lui-même qui, prévoyant et déplorant le triste sort réservé à son œuvre, souhaitait son transfert dans quelque galerie plus propice. La chose, irréalisable du vivant de Charles Garnier, qui mettait, on le comprend, son amour-propre à maintenir intact l'ensemble conçu par lui, est maintenant possible. Il ne manquera pas, d'ailleurs, de musées disposés à recueillir le précieux dépôt: sans parler du musée du Louvre, le musée des Arts décoratifs en formation, ou le Petit Palais, seraient heureux, soyez-en

certains, de lui donner asile. Et, du coup, on aurait permis d'apprécier enfin à sa valeur ce merveilleux ensemble et sauvé une des œuvres capitales de l'histoire de l'art français. »

La Lithographie (janvier). — Excellents articles de Jules de Marthold sur la 3me exposition des *Peintres et sculpteurs français* et sur *Les Primitifs*.

Les Partisans (décembre). — Sur la couverture : Au recto une composition de Paul Berthon et au verso une vignette d'Armand Rassenfosse.

La Revue des arts graphiques (décembre). — M. Paul Bluysen nous offre pour Noël un numéro copieux où l'on trouve ici et là, parmi des réclames de librairie, quelques intéressants spécimens de l'illustration contemporaine.

Le Rire (15 décembre). — Numéro spécial : *Le Dégoût*, dédié aux gouvernements européens, avec des dessins vengeurs de Willette, cet exquis et héroïque pierrot anglophobe, Léandre, Steinlein et Abel Faivre.

Le Sourire (passim). — Dessins de Huard, Léonce Burret, Hermann Paul, Cadel.

The Magazine of Art (décembre). — M. Henri Frantz continue son étude fournie sur *les Grands prix de peinture à Paris*.

The Artist (janvier). — Etude de Edith Harwood sur les peintures de Botticelli. Nombreuses reproductions.

Deutsche Kunst und Dekoration (janvier). — Le docteur Walter Gensel consacre un long article aux exquises danseuses du sculpteur français A. Léonard. Ces filles modernes des Tanagra ont été exécutées en biscuit par la manufacture de Sèvres. La revue allemande les reproduit dans leur grâce nonchalante de rêve à la fois en marche et immobile.

Innen-Dekoration (janvier). — Reproductions d'œuvres fort curieuses d'Albert Mannchen.

Mir Irkoustwa (nos 21 et 22). — L'exposition centennale de l'Art français par Alexandre Benois, étude accompagnée de nombreux clichés.

Les Affiches. — A signaler parmi les dernières : *Le Palais de Glace*, par Chéret ; *La Grenade extincteur*, par Paul Berthon ; les *Amandines de Provence*, par Cappiello.

YVANHOÉ RAMBOSSON.

LETTRES ALLEMANDES

Friedrich Nietzsche : *Gesammelte Briefe*, vol. I, Berlin, Schuster u. Loeffler, M. 10. — Paula und Richard Dehmel, *Fitzebutze*,

Berlin, Insel-Verlag, M. 3. — Revues : *Die Insel — Neue Deutsche Rundschau — Wiener Rundschau — Bühne und Welt.*

Friedrich Nietzsches Gesammelte Briefe. — Le *Nietzsche-Archiv*, pour nous faire attendre les derniers posthumes du grand philosophe et ces ébauches de la *Volonté de puissance* dont, depuis quatre ans, il remet la publication de mois en mois, offre maintenant au public le premier volume des lettres de Nietzsche. L'ensemble de cette correspondance doit comprendre quatre volumes. On a abandonné le format grand in-octavo des Œuvres complètes pour en venir à un petit in-18 compacte que l'on vend 12 fr. 50 le volume. De plus, on a renoncé pour l'impression aux caractères latins dont Nietzsche avait généralisé l'emploi dans tous ses volumes, pour recourir aux types gothiques très désagréables à l'œil.

Ces lettres, à vrai dire, ne nous apprennent rien de nouveau sur la philosophie dionysienne, mais elles nous montrent l'auteur de *Zarathoustra* sous des faces qui jusqu'à présent nous étaient demeurées obscures. Mme Foerster-Nietzsche, dans la biographie de son frère, restée inachevée, nous avait révélé quelques traits intimes que nous pouvons maintenant compléter et corriger par des documents authentiques. C'est surtout la terrible maladie de Nietzsche — ces maux de tête chroniques qui se manifestent déjà pendant les premières années d'étude — dont nous pouvons suivre les étapes avec une émotion poignante. Sur la brouille avec Wagner les détails sont moins abondants. Aussi bien les lettres au baron de Gersdorff, un ami de collège du philosophe, qui remplissent plus de la moitié du volume (245 pages sur 455), présentent-elles une lacune de cinq ans, de juillet 1876 à juin 1883. Les lettres de Nietzsche à Wagner ont été perdues, selon les dires de Mme Cosima. Cependant on possède aux Archives de Weimar les réponses du « *Meister* », dont la publication intégrale ne manquera pas d'être intéressante.

Il faut beaucoup louer la façon dont les éditeurs de ce premier volume de correspondance nous présentent les lettres de Nietzsche. M. Peter Gast a écrit une copieuse préface qui, si elle a le tort de ne pas nous donner l'étude que nous avions le droit d'attendre, sur « Nietzsche épistolier », nous renseigne du moins sur la personnalité des différents correspondants de Nietzsche. M. Arthur Seydl a muni le volume de notes nombreuses et de tous les éclaircissements qui peuvent en faciliter la lecture. Dès l'abord on a dû renoncer à la classifica-

tion synchronique des lettres, parce que plusieurs personnes ayant été des correspondants réguliers de Nietzsche n'avaient pas encore communiqué les missives qu'elles avaient entre les mains. Nous pouvons donc consulter des lettres adressées à neuf correspondants, à différentes époques de la vie du philosophe, depuis ses années d'études à Bonn jusqu'aux dernières semaines de sa vie intellectuelle. De l'individualité de Nietzsche nous gardons, après cette lecture, une vision très morcelée.

Les lettres à Gersdorff présentent seules une certaine unité. Les autres, particulièrement celles des dernières années, ne sont parfois que boutades, lancées dans l'intervalle de deux méditations plus sérieuses. Avec la souplesse qui lui était propre, Nietzsche s'adaptait singulièrement au caractère de ses correspondants. D'un naturel aimable, voulant éviter les discussions oiseuses et ne blesser personne, il savait s'adapter à l'esprit de ses amis, sans abandonner son originalité, et entraîner ses correspondants, sans leur faire violence, dans son cercle d'activité. On comprendra surtout ce tour de pensée quand seront publiées les lettres à Paul Rée. Dans le premier volume, deux séries de lettres nous montrent la nature exquise et délicate des sentiments de Nietzsche. Ce sont des lettres adressées à deux femmes, Mme Baumgartner, qui traduisit en français *Richard Wagner à Bayreuth*, et Mme Louise O... à qui le philosophe voua pendant quelques mois une sorte d'amitié amoureuse.

Nietzsche se rendit compte très lentement de sa valeur personnelle. Il fut longtemps le petit professeur allemand, préoccupé de toutes les petites choses quotidiennes qui intéressent les petites gens d'Allemagne. Dans l'*Origine de la Tragédie*, il y a en germe toute la philosophie qui devait s'amplifier plus tard, mais son auteur lui-même n'en avait pas conscience alors. Il écrit dans le style pesant de ses maîtres. Quelle lutte il va lui falloir subir pour devenir l'esprit libre, le vagabond de Turin et de Nice! Pendant la guerre de 1870, il se réjouit de la « mission allemande ». Mais quelques mois après il écrit déjà : « Je tiens la Prusse pour une puissance des plus dangereuses en regard de la culture. » Et enfin, après dix-sept ans de méditations, quelle clairvoyance : « L'Allemagne me semble être devenue pendant ces quinze dernières années une véritable école d'abêtissement »... Les entraves étaient brisées. L'Allemagne, Richard Wagner, le christianisme, que de souffrances surhumaines il avait fallu subir pour rompre avec

tout cela ! Et la dernière lettre de ce volume nous montre un Nietzsche entièrement libéré, osant s'affirmer vis-à-vis du monde dans toute son indépendance de créateur. Il écrit à un M. Knortz, professeur d'une Université d'Amérique, pour affirmer toute l'importance de son œuvre. Et, ce qui n'infirme en rien ses déclarations, il termine : « Je suis uni à la langue allemande par un long amour, une secrète intimité, une profonde vénération ! Raison suffisante pour ne lire presque jamais de livres qui sont écrits dans cette langue. »...

Des nombreux ouvrages que les éditeurs de la *Insel* ont mis en vente à la fin de l'année écoulée, je ne veux qu'en mentionner un seul, me réservant de parler des autres tout à mon aise, après les avoir lus. C'est un livre d'images pour les tout petits enfants, dont Ernest Kreidorf a peint les illustrations qu'accompagnent des vers de Paula et Richard Dehmel. L'album porte le titre bizarre de **Fitzebutze**, auquel j'ai vainement cherché un sens précis. Est-ce troll, bonhomme Noël ou ramoneur qu'il faut lire? Quelque chose de tout cela avec probablement une variante du *Rübezahl*, transportée dans la Marche prussienne où ce petit ouvrage est né. M. Kreidorf a réussi de jolis effets avec des tons plats, un peu à la manière de Walter Crane. Sa ligne devrait parfois être simplifiée encore, parce que l'imagination enfantine risque de s'y troubler de détails inutiles. Le *Fitzebutze* ne remplacera jamais le classique *Struwelpeter*, car M. Kreidorf n'a rien d'un caricaturiste. Mais il fait diversion agréable avec la platitude d'Oscar Pletsch et le mauvais goût de Meggendorfer.

Venons au texte. C'est là de la vraie poésie pour les enfants, composée avec une imagination délicieusement simplificatrice qui va parfois jusqu'à l'exagération des onomatopées du jeune âge. Un instituteur de Hambourg qui fait partie d'une espèce de ligue pour l'esthétisation des écoles a expérimenté auprès de ses petits élèves la valeur des poèmes de M. et Mme Dehmel. « Voici donc enfin, dit-il, des poésies qui ne sont pas « pour les enfants ». Ce sont des créations du monde enfantin, nées d'âmes enfantines et regardées avec des yeux d'enfants. Il n'y a pas là quelqu'un qui essaye d'inculquer à l'âme enfantine quelque chose qu'il aimerait bien y trouver... mais toutes les petites choses qui vivent dans l'enfant sont saisies avec une imagination poétique et présentées tel un monde connu à la petite âme qui s'ignore elle-même. » Voilà de la bonne pédagogie et l'expérience a montré que l'on n'avait pas fait fausse route, car le succès du *Fitzebutze* est grand.

§

Die Insel publie dans son fascicule de novembre (le dernier qui nous soit parvenu) la fin de l'essai de Maeterlinck sur *l'évolution du Mystère*, ainsi que la suite de l'étude de Van de Velde sur le *paysan dans la peinture*. Une nouvelle de A. W. Heymel, *Entre Amis*, est particulièrement attachante et finement écrite. Je ne sais pas s'il était bien utile de traduire une méchante comédie de Casanova, *Le Polemoscope ou la calomnie démasquée*, que M. Gustave Kahn avait déjà publiée jadis dans la *Vogue* de 1886 (tome III, nos 3 à 7), et que la rédaction de la *Insel* nous donne comme entièrement inédite. Les illustrations de ce même fascicule sont intéressantes et variées et il y a dans la décoration des pages un louable effort pour se dégager de la banalité de ce malheureux gribouillage de lignes d'un style dit « moderne ». Une page de titre de E. M. Geyger — enchevêtrement de lézards et de serpents — produit un effet agréable dans la distribution des blancs et des noirs. Des dessins de A. J. Gaskin, de Behmer, la reproduction d'un bois d'Albert Dürer agrémentent les pages de cette revue, imprimée avec soin.

La **Neue deutsche Rundschau** inaugure sa douzième année par un sommaire de tout premier ordre : un roman d'Arthur Schwitzler, des études de J. Wassermann sur l'art du conteur, de Meyer-Graefe sur Saharet, d'Alfred Kerr sur le nouveau drame de Gerhart Hauptmann, *Michel Kramer*, un conte de Gabrielle d'Annunzio, et des lettres de Frédéric Nietzsche à Malwida de Meiysenbug, accompagnées de souvenirs. Il y aura lieu de revenir plus tard à cette correspondance quand elle sera publiée dans son entier.

Une étude de R. Krassner sur l'abbé Galiani, publiée par la **Wiener Rundschau** (1er décembre), nous montre l'auteur du beau livre que l'on sait sur les poètes et les artistes anglais très en progrès. Je l'ai un peu malmené ici même il y deux mois et je suis heureux de constater, aujourd'hui que son style s'est simplifié, que sa pensée n'en a que plus de relief. Jamais on n'a tracé du spirituel abbé une silhouette aussi fine, avec des traits marqués avec autant de précision. J'espère que M. Ch. Chanvin nous en donnera bientôt la traduction qu'il nous promet, car elle mérite d'être lue en français par tout le monde.

Buehne und Welt est une revue très illustrée, qui nous renseigne abondamment sur les théâtres en Allemagne.

Ces photographies d'actrices autorisent à des réflexions amères sur l'art de s'habiller, mais de pesants articles de fond ont une réelle valeur documentaire. La livraison du 15 décembre analyse une représentation de *Samson et Dalila* de Saint-Saens à Dresde, celle du 1er janvier donne des aperçus au sujet des représentations de l'*Orestie* d'Eschyle sur le théâtre moderne.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Le Théâtre à Londres. — Franck Harris : *Mr And Mrs Daventry*. — Stephen Phillips : *Herod*. — La mort d'Oscar Wilde.

C'est décembre, humide et froid. Sous le hall de la gare, la fumée des machines se mêle au brouillard jaunâtre. Amiens, une pluie fine et glaciale tombe ; les journaux avisent ceux que des affaires urgentes n'appellent pas à Londres qu'ils feront mieux d'attendre un jour ou deux, s'ils craignent les traversées agitées. — Mais que faire à Boulogne avec un temps pareil ? Mieux vaut risquer quelques heures de nausées probables et continuer le voyage. Nous nous embarquons donc, ainsi qu'une douzaine d'aventureux, tandis que d'autres, moins décidés, sont restés à la gare pour chercher refuge dans les hôtels plus ou moins anglais des environs du port. A peine sortis du chenal, la danse commence. La traversée, en effet, promet d'être mauvaise. La pluie s'en mêle, impossible de rester sur le pont. Quelques intrépides s'obstinent, mais bientôt redescendent en s'accrochant à toutes les rampes, et pour sécher leur extérieur, absorbent force whiskies et brandies. La machine s'essouffle, les aubes entament bruyamment les vagues qui se lancent de tout leur poids contre les flancs du vapeur. On roule, on tangue ; de temps à autre nous jetons un coup d'œil résigné sur la pendule, et patiemment nous conservons l'espoir que nous avançons et parviendrons enfin à Folkestone. Nous y voici, bien heureux d'en être quittes pour un retard assez considérable ; sans plus attendre, le train escalade la pente qui rejoint la voie principale et nous roulons à toute vitesse vers Londres, ayant préalablement fait déposer, sur la table du salon que nous occupons, de réconfortantes tasses de thé. Pendant deux heures, le train se précipite à travers la nuit noire, sans que nous puissions rien distinguer par les carreaux embus. Des bruits nous font supposer des tunnels, puis le plein air, des plaques tournantes, des chan-

gements de voie à grand tapage, indiquent des embranchements; enfin des lumières confuses et fréquentes, un vacarme métallique et ce doit être le pont de Charing-Cross.

A cause des retards de la traversée, le temps manque pour s'habiller et aller au théâtre, après avoir dîné. Aussi, renonçant à projet, nous voilà au restaurant, où se retrouvent chaque soir des artistes, des poètes, des journalistes, fidèles de la cuisine française. Notre arrivée inattendue cause quelque surprise, et vite les langues se délient. On cause de celui-ci et de cet autre, des absents, de Paris... Un peu plus tard on se disperse et, les camarades partis, nous restons quelques amis ensemble; comme il est impossible de flâner par les rues aux trottoirs étroits, dans la boue et le brouillard, nous nous dirigeons vers un café fameux. Au seuil, rencontre inopinée de Frank Harris, le nouveau dramatiste dont la pièce de début menace de tenir l'affiche toute la saison. On rentre et on cause. L'auteur d'*Elder Conklin*, de *Montes le Matador*, de *Shakespeare, the man*, parle et toute conversation cesse. Avec sa grosse moustache noire, sa voix vibrante et rude, ses traits violents et volontaires, son menton accentué, ses yeux pénétrants, son sourire et les mouvements de sa bouche, il produit une impression indéfinissable. On se sent en face de *quelqu'un*. Aux premiers moments, il provoque tour à tour l'hostilité et l'admiration et, par suite de ce conflit il convainc et il charme. Il parle, émettant en phrases courtes et nerveuses des jugements nets et tranchants sur les divers critiques dramatiques qui, presque unanimement, éreintèrent sa pièce avec un évident parti-pris. D'ailleurs, le public ne semble pas avoir tenu grand compte des opinions de ces juges professionnels : on en est à la cinquantième représentation, et la salle est louée pour longtemps encore.

Le lendemain soir, nous assistions à la représentation de cette pièce qui avait tant fait parler d'elle et de son auteur déjà si notoire. Nous ne doutions guère que l'ancien directeur de la *Fortnightly Review* et de la *Saturday Review*, devenu auteur dramatique, n'ait produit une œuvre, sinon capitale, du moins intéressante. Malgré ces bonnes dispositions, nous n'eûmes aucun besoin de bienveillance. Dès le lever du rideau, l'attention du spectateur est captivée, et jusqu'au bout l'intérêt se soutient, continu et singulièrement dosé. M. Osman Edwards a déjà dit ici, dans un précédent numéro, tout le bien qu'il pensait de *Mr and Mrs Daventry* et je ne me risquerai, ni à une analyse, ni à une critique méthodique de

la pièce. Soulever des chicanes de détail, discuter des minuties, c'est admettre l'impossibilité d'une objection fondamentale, d'une critique sérieuse du drame tout entier et tel qu'il fut conçu par l'auteur. Mais ce que Mr. Osman Edwards n'a pas dit, c'est que malgré tout son talent et toute sa beauté, Mrs Patrick Campbell ne peut nous empêcher de croire que ce personnage de femme, compris et joué par une actrice française, ou par la Duse ou Maria Guerrero, deviendrait une des plus belles créations de caractère féminin qui soit au théâtre. Le rôle de Mr. Daventry est bien joué, et le personnage est d'une psychologie si vraie, si sûre, qu'il donne une impression de réalisme non encore éprouvée. La pièce est traduite en allemand et en italien ; une version française est en préparation, et il serait à souhaiter que l'on vît ce drame monté sur une scène parisienne et interprété par des acteurs français à la saison prochaine.

Le théâtre anglais contemporain, après avoir perdu le plus brillant de ses auteurs : Oscar Wilde, pouvait encore compter trois noms de *playwrights* remarquables : Pinero, Barrie, Jones. Maintenant il faut y ajouter celui de Frank Harris. Mais ces derniers n'ont écrit et n'écriront probablement que des drames modernes en prose, et il est un autre genre de littérature dramatique non moins important qui est trop peu souvent représenté sur les scènes du théâtre contemporain. Le drame historique ou fictif en vers et la tragédie tels qu'ils furent compris par Tennyson et Swinburne, par exemple, n'avaient été que de magnifiques erreurs, et il semblait que Shakespeare fût un obstacle au développement d'une forme nouvelle de drame poétique. Pourtant, le 31 octobre dernier, M. Beerbohm Tree jouait un drame en vers : *Herod*, qui fut reçu à Londres avec le même enthousiasme et les mêmes dithyrambes qui avaient accueilli à Paris le *Cyrano* de M. Rostand. Cette unanimité de louanges était bien faite pour éveiller les craintes. Néanmoins l'auteur, M Stephen Phillips, avait déjà publié un drame en vers : *Paolo and Francesca*, qui, sans avoir vu les feux de la rampe, avait produit une impression favorable sur le lecteur ; le drame était sobrement construit et les vers avaient grande et noble allure, se rattachant aux meilleures traditions de la poésie épique et dramatique en Angleterre.

Aussi ce fut avec une curiosité bien vive que nous lûmes *Herod*, lorsque la pièce parut en librairie dans le courant de novembre. Cette lecture ne fit qu'augmenter notre désir

de voir quel effet pouvaient avoir ces belles scènes et ces vers superbes sur un public peu habitué à la déclamation classique telle que nous la connaissons à Paris avec la Comédie-Française. Montée et mise en scène magnifiquement par l'artiste qu'est M. Tree, cette tragédie apparaît grandiose. Le vers sonore et ample de M. Stephen Phillips s'adapte admirablement aux besoins scéniques et donne l'impression d'une poésie très élevée se rapprochant très nettement des traditions miltoniennes et shakespeariennes.

L'Angleterre possède-t-elle un grand poète dramatique comme on a voulu faire croire en France que nous en avions un avec M. Rostand ? En tenant compte de toutes les caractéristiques qui différencient les deux peuples, il est bien évident qu'*Herod* est de beaucoup supérieur à l'*Aiglon* et à *Cyrano*, comme *Paolo and Francesca* l'était aux *Romanesques* et à la *Samaritaine*. L'habile versificateur qu'est M. Rostand ne sera jamais poète. M. Stephen Phillips, avec ses beaux poèmes de *Marpessa* et de *Christ in Hades*, a tout de suite pris rang parmi les meilleurs de la jeune phalange des poètes anglais. *Herod* est une œuvre d'imagination dramatique puissante et les passions humaines les plus violentes y sont superbement traitées. Au point de vue de la forme, c'est un drame littéraire, mais qui est de la vraie littérature dramatique, et ses trois actes rapides, ses caractères variés et ses contrastes, la passion furieuse d'Hérode sont du *théâtre*.

Sans monologues, avec un dialogue animé que n'encombrent jamais les descriptions ni les déclamations inutiles, sans trucs ni ficelles de métier, l'action se développe jusqu'au dénouement tragique avec une implacable constance dans la fatalité. M. Stephen Phillips est réellement un poète dramatique et son drame *Herod* est une des plus belles contributions à la littérature contemporaine.

Pendant que se produisaient ces événements, disparaissait obscurément, à Paris, Oscar Wilde. Il y a quelques années seulement se pressaient autour de lui une foule d'admirateurs et d'adulateurs. Reçu partout, portant un nom déjà fameux et d'origine ancienne, ayant une fortune qui lui permettait de tenir un rang honorable, causeur merveilleux, écrivain charmant, auteur dramatique à succès, il était une des plus belles intelligences dont pouvait se faire gloire l'Angleterre. Mais tout à coup il eut quelques démêlés fâcheux avec la morale aux lèvres pincées, et par la condamnation d'un tribunal inutilement sévère, ce fut la ruine complète.

Dans la faillite de l'homme, l'artiste sombra. Tous ceux qui étaient trop heureux, au temps de ses succès, qu'Oscar Wilde voulût bien se souvenir de leur nom quand il les voyait, lui tournèrent le dos et furent, plus que les juges encore, les fauteurs de la chute irrémédiable du poète. Dans le pays de la respectabilité, où, plus qu'ailleurs, l'habit couvre le moine, la sentence idiote des juges ne se borna pas à une peine plus ou moins longue à subir dans les geôles de sa gracieuse majesté; l'hypocrisie se chargea du reste; il ne fut plus permis de jouer les pièces, de lire les œuvres de l'auteur emprisonné, de parler de lui, et la seule mention de son nom provoquait, dans la « bonne société », une réprobation unanime contre l'imprudent qui se hasardait à un pareil blasphème.

La carrière d'Oscar Wilde fut courte, mais, dès ses débuts, le succès lui sourit et ce fut vite le triomphe. Des vers, des essais : *Intentions*, et d'autres inédits encore, des poèmes en prose, *The House of Pomegranates*, *The Portrait of Dorian Gray*, avaient affirmé qu'il était un pur artiste et un grand écrivain, car certaines de ses pages sont aussi belles que tout ce qu'il y a de plus beau dans la prose anglaise. Mais ces œuvres n'étaient pour lui que des amusements, et son esprit si versatile, si brillant, si finement ironique, si paradoxal trouva un moyen d'expression qui convenait parfaitement à ses dons si peu communs; c'était le théâtre. Oscar Wilde tenait tout particulièrement à sa réputation dramatique et cela avec quelque raison. Au temps de ses succès, William Archer l'avait placé à part et au-dessus des autres auteurs, ses contemporains; et lui-même se croyait tout simplement l'égal d'Ibsen. Lorsqu'il aborda le théâtre, il s'occupa d'une classe sociale qu'on n'avait pas encore mise à la scène. M. Pinero avait conquis sa notoriété avec des pièces empruntées à la vie des classes moyennes, et d'autres en grand nombre faisaient des drames populaires. Avec un sens parfait du théâtre, Oscar Wilde prit ses personnages dans la haute société; il fit s'agiter ses élégantes marionnettes avec une maîtrise immédiate et ses comédies peuvent passer pour les plus spirituelles qui furent produites depuis fort longtemps. Lorsque sa carrière fut si tristement et si tragiquement interrompue, Oscar Wilde avait donné au théâtre cinq pièces : *Lady Windermere's Fan*, *A Woman of no Importance*, *An Ideal Husband*, *The Importance of Being Earnest* et *Salome*. Des quatre premières, qui eurent un succès sans précédent, il faut dire qu'elles sont construites avec une habileté extraordi-

naire; elles sont intéressantes par les milieux qu'elles mettent en scène, pathétiques sans aller jamais jusqu'aux larmes, spirituelles jusqu'à l'être trop, et écrites dans une pure langue littéraire. Salomé, qui ne fut jamais représentée à Londres, et que le Théâtre de l'Œuvre monta déplorablement à Paris, est surtout un merveilleux poème qui n'a rien de commun avec les pièces modernes de l'auteur.

Lorsque, après ses deux années de souffrances, Oscar Wilde put fuir la geôle où on l'avait strictement torturé, il publia un très beau poème : *The Ballad of Reading Gaol*, qui avait fait croire qu'il allait de nouveau produire des œuvres dignes de ses talents. Mais c'était le chant du cygne. L'homme auquel il fallait la vie luxueuse et élégante, les raffinements de la société riche, surtout un perpétuel auditoire pour dépenser sa surprenante verve, l'aristocrate qu'il était ne put s'accoutumer à la vie médiocre qu'il lui fallut mener. Il conserva jusqu'au bout son merveilleux et paradoxal esprit, ses manières charmantes et séduisantes de grand seigneur ou d'enfant gâté du succès, mais, néanmoins, il souffrait profondément des difficultés de la quotidienne existence, sa santé devint précaire et, très inopinément cependant, il mourut presque seul, partant soudain avant l'hiver triste et ne voulant plus souffrir ni dans son corps ni dans son âme. Quelques-uns, treize, nous suivîmes le convoi qui l'emmena bien loin dans un autre exil. D'entre tous ceux qui lui faisaient cortège au temps où il venait triomphalement à Paris, trois seulement, Paul Fort, Batilliat et celui qui écrit ces lignes, accompagnèrent jusqu'au bout le grand artiste et l'admirable esprit qui n'était plus.

Peu de jours avant sa mort, nous le trouvâmes relisant Balzac pour lequel il avait un culte, et nous parlâmes de l'Italie. « Allez à Amalfi, nous disait-il, mais pas à Sorrente, il y a trop d'Anglais, ni à Capri, il y a trop d'Allemands. Vous êtes heureux d'y partir bientôt ; mais j'irai vous y retrouver; nous nous reverrons là-bas, c'est un pays splendide. Ecrivez-moi dès que vous serez installé. » Nous ne l'avons plus revu. Et maintenant au pied de ces montagnes superbes, devant cette mer si belle, sous ce ciel ensoleillé, dans ce climat heureux et ce pays qu'il aimait tant, nos pensées reviennent souvent vers celui qui vécut une vie si prodigieuse et fut si tragiquement malheureux, et ce nous est une tâche tristement agréable de rendre hommage au grand artiste : Oscar Wilde.

D'autres sans doute parleront de lui, relateront sa vie, cri-

tiqueront son œuvre, le jugeront peut-être; d'autres s'en serviront pour s'inspirer, laissons-leur cette tâche. Il est certain que l'on écrira sur son compte une quantité d'inepties. Peu importe, il appartient à l'histoire, et le temps est le plus droit et le plus impitoyable des redresseurs de torts.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES BRÉSILIENNES

Il est dommage que la littérature du Brésil soit si mal connue en Europe, il est regrettable surtout qu'elle soit à peu près ignorée en France, qui est le pays préféré de notre admiration, et dont les diverses manifestations intellectuelles servent de guide à nos meilleurs efforts.

Si nous sommes bien renseigné, il n'existe guère actuellement en traduction française que deux romans brésiliens, le *Guarany*, de José de Alencar, et *Innocencia*, de Sylvio Dinarte (alias, vicomte de Taunay).

Le *Guarany* fut traduit plusieurs fois; récemment encore par Louis Xavier de Ricard, il fut publié en feuilleton dans le journal *Les Droits de l'Homme* (mars et avril 1899), sous le titre de « *Le Guarani ou les Aventuriers* ». L'action du roman se passe en l'an 1600, après la découverte du Brésil, quand les premiers gentilshommes et aventuriers hispano-lusitaniens se mirent à explorer les terres nouvelles, en quête de richesses. José de Alencar, auteur de plusieurs romans et sénateur de l'Empire, fut à la fois orateur, chroniqueur et romancier. Son style harmonieux et coulant plaît encore aujourd'hui et l'écrivain du *Guarany* demeure le romancier le plus populaire du Brésil Il a laissé différents récits à la Feuillet et d'autres plus spécialement classés comme *indianistes*, c'est-à-dire ayant trait aux us et coutumes des Indiens sauvages, qui habitaient le Brésil au temps de la découverte. Le *Guarany* est considéré comme son chef-d'œuvre.

Bien différente est *Innocencia* (*Innocence*, nom de femme) « roman de mœurs de l'intérieur du Brésil », selon la parole de l'auteur. Le Vicomte de Taunay (Alfredo d'Escragnolle Taunay), sénateur également, fut une des figures saillantes de la politique impériale, ami de l'Empereur défunt et pourvu de relations nombreuses à travers le monde diplomatique.

De là les traductions sans nombre de son roman (même en japonais!), qui, cependant, demeure assez peu prisé parmi nous. Aussi bien, ne sommes-nous en face ni d'une merveille, ni d'un chef-d'œuvre.

Joaquim Manuel de Macedo, Alencar, Bernardo Guimarães, Franklin Tavora, Machado de Assis, Aluizio Azevedo, et d'autres encore, vivants ou morts, anciens ou modernes, ont des romans incomparablement plus dignes d'être traduits et vulgarisés.

Ainsi voilà les deux seuls livres brésiliens que l'on ait cherché à présenter aux lecteurs français ; mais aucun d'eux ne donne l'idée de ce que peut être, actuellement surtout, la littérature du Brésil !

§

Notre mouvement littéraire est considérable : relativement à la population, il pourraît être qualifié d'extraordinaire, (15.550.000 habitants pour un territoire immense de plus de 8.330.000 kilomètres carrés, population composée, en majeure partie, d'illettrés) :

A travers le vaste domaine des manifestations de l'esprit humain — Sciences, Beaux-Arts, Belles-Lettres, etc., — le Brésil contemporain possède des représentants distingués, qui feraient honneur à n'importe quelle nation d'Europe, si avancée qu'elle se prétende.

Comment se fait-il que la France curieuse nous ignore? Il nous manquait un propagandiste de talent, persévérant et convaincu, pour faire avec nous ce que fit naguère avec les écrivains portugais Louis Pilate de Brinn' Gaubast, parvenant à les faire connaître à force d'études critiques et de traductions. Un instant nous avions cru que les efforts du même éminent lettré allaient se tourner vers nous ; du moins, l'avait-il promis ; mais sans doute s'est-il trouvé retenu par d'autres travaux plus immédiats.

Actuellement, nous comptons surtout sur l'activité de M. Philéas Lebesgue, par qui furent inaugurées naguère, ici même, les chroniques que je prends à tâche de continuer. Il a les meilleures intentions, et sa connaissance approfondie de notre langue nous est un sûr garant de l'excellence des travaux qu'il entreprend à notre sujet. Les matériaux sont nombreux, et le tableau anthologique de la littérature brésilienne est à faire. Juger chacun de nos plus illustres poètes et prosateurs ; accompagner chaque notice d'extraits choisis et traduits, en prose et en vers, est une œuvre qui n'existe pas et qui, nous en sommes sûrs, éveillerait plus que la simple curiosité.

Nous devrons également beaucoup au *Mercure de France*

et à l'activité pleine de talent de son directeur, pour l'accueil aimable qu'il fait à ces *Lettres de Brésil*.

Elles serviront à réaliser notre intention d'étudier en détail notre évolution littéraire et les écrivains qui la représentent, morts ou vivants, vieux et jeunes.

En premier lieu, toutefois, nous voulons nous occuper plus particulièrement des représentants de la nouvelle génération, ceux qu'on appelle ici les *Novos* ou *Néphélibates*, de beaucoup les plus intéressants sans doute pour le public spécial de cette revue et pour ses collaborateurs eux-mêmes.

§

Parmi les figures de la génération nouvelle, l'une des plus saillantes est sans contredit Gonzaga Duque (Luiz Gonzaga Duque Estrada), et certes on peut dire de lui ce que disait Emile Zola, dans ses *Romanciers naturalistes*, à propos d'Alphonse Daudet :

« J'imagine que toutes les fées se sont réunies autour de son berceau, pour lui donner chacune une qualité rare. D'un coup de baguette, une lui a donné la grâce, une autre le sourire qui fait aimer, une autre l'émotion tendre qui fait réussir. Et ce qu'il y a de merveilleux, c'est que la mauvaise fée, celle qui d'habitude arrive la dernière pour détruire tous ces précieux dons par quelque vilain cadeau, s'est tellement mise en retard, ce jour-là, qu'elle n'a pas même pu entrer. Oui, la mauvaise fée est restée à la porte : il n'est tombé que des bénédictions sur la tête du futur auteur. »

L'œuvre la plus remarquable de Gonzaga Duque parut il y a un an environ. Par son roman *Mocidade Morta* (*Une jeunesse morte*), le jeune écrivain fut définitivement sacré romancier et styliste hors de pair. Sa prose est un enchantement, pour l'harmonie, pour la sonorité de la phrase précise, impeccable, pour la propriété du terme presque toujours neuf, souvent inédit — soit néologisme, soit archaïsme, soit *xénisme* — pour le choix et l'emploi des vocables adéquats, pour la construction admirable, qui est absolument particulière à l'écrivain, qui est à lui, à lui seul.

Mocidade Morta est une œuvre dont l'action se déroule dans un milieu d'artistes; c'est la vie des ateliers de peinture et de sculpture au Brésil. Gonzaga Duque, qui est notre meilleur et plus compétent critique d'art en même temps qu'un excellent amateur de peinture, ne pouvait laisser d'écrire un roman vrai, d'irréprochable observation. Il y a mis, en effet,

des types qui dureront, des personnages qui vivent, qui parlent et se meuvent en plein milieu réel et non factice.

Déjà, comme critique, l'auteur de *Mocidade Morta* avait publié en 1888, l'*Art Brésilien* (*A Arte Brasileira*), histoire des beaux-arts au Brésil, depuis leurs premières manifestations, à l'époque coloniale, jusque maintenant.

C'est un travail de valeur, œuvre de studieux, d'investigateur laborieux et intelligent, qui sera d'un grand secours quand on écrira, dans l'avenir, l'histoire complète de notre art national.

. C'est comme *conteur* délicat que Gonzaga Duque parvint d'abord à se faire connaître. Dans le *Païz*, en effet, de Rio-de-Janeiro (le plus important, le plus lu et le plus apprécié de nos journaux), dans les nombreuses revues de la capitale et des Etats (anciennes provinces), le jeune écrivain fit paraître d'incomparables contes et chroniques, parmi lesquels : *Bemditos olhos* (les Yeux de bonheur), *Posse suprema* (la Suprême possession), *A Morte do Palhaço* (la Mort du clown), *A Esthetica da rua* (l'Esthétique de la rue), *Flôres* (Fleurs) etc., qui font partie d'un volume intitulé *Portico Maldito* (Portique Maudit).

Actuellement il travaille à l'achèvement d'une nouvelle : *Sangravida* (un néologisme : Sangue-vida, Du sang... de la vie), qui promet d'être un des plus parfaits morceaux qui soient en prose portugaise.

B. Lopes est poète, poète seulement et rien d'autre. Il vit au sein de la Tour d'ivoire d'un Songe éternel, à travers lequel passent châtelaines et duchesses, pages et grandes dames, hommes d'armes et damoiseaux, toutes scènes et personnages de moyen-âge et de chevalerie. C'est avec les *Chromos* qu'il débuta en 1881. Les *Chromos* sont de petits sonnets en vers de sept syllabes, où le poète nous peint des scènes d'intérieur, des tableaux familiers, des paysages champêtres.

Ce livre fut favorablement accueilli et, par la suite, énormément imité.

La chose alla jusqu'à faire donner le nom de *Chromos* à ce genre devenu particulier de poésie et de sonnets.

Suivirent les *Pizzicatos* en 1889 et *Dona Carmen* en 1890. Mais les grands succès du poète lui furent acquis par les *Brazoès* (*Les Blasons*) en 1895 et *Sinhà Flor* (quelque chose comme Mam'zelle Fleur) en 1899. Ce sont là, il faut le dire hautement, deux beaux recueils de vers lyriques, d'une har-

monie enchanteresse, d'une originalité rare, double séduction, et tout imprégnés d'un cachet particulier d'aristocratie.

Sa dernière œuvre parue est *Val de Lyrios* (la Vallée des Lys), où le poète marque son évolution vers le mysticisme de la nouvelle école.

B. Lopes est très apprécié, tant par le public lui-même que par les intellectuels. Aussi est-il abondamment plagié par les poétereaux, qui vivent de son inspiration, à la façon des parasites occupés à tuer la sève des arbres les plus touffus.

Dario Velloso vit à Coritibà, capitale de l'état du Paranà, et nous ne croyons guère qu'il en soit jamais sorti. Cela ne l'empêche d'être un admirable poète doublé d'un prosateur magnifique. Avant tout, il est un studieux. Occultiste, il a fondé là-bas un groupe affilié à celui de Papus et dirige la revue *A Sphynge* (Le Sphinx), sans préjudice du *Club Coritibano*, publication plus spécialement littéraire.

Ont paru de lui jusqu'à présent : *Primeiros Ensaios* (Premiers Essais), *Ephemeras* (Ephemères), *Esquifes* (Cercueils), *Canon*, *Alma penitente* (Ame pénitente), *Althaïr*, *Tropheo Selvagem* (Trophée sauvage) et *Esotericas*.

Tacitement Dario Velloso est le chef d'un brillant groupe d'écrivains du Paranà, connu sous le nom de *Cenaculo* (Le Cénacle), d'après le titre d'une revue qu'ils avaient fondée.

Parmi eux signalons :

Emiliano Pernetta, artiste impeccable du vers, auteur des *Musicas* et d'autres poésies récentes, plus fantaisistes, non encore réunies en volume ;

Julio Pernetta, frère du précédent, prosateur et poète, à qui l'on doit les *Bronzes*, quinze vibrantes fantaisies en prose, *Amor Bucolico* (Amour bucolique), adorable idylle, et d'autres travaux ;

Leoncio Corrêa, Romario Martins, Silveira Netto, ce dernier conteur agréable et poète intelligemment tourné du côté de la moderne esthétique ;

Antonio Braga, Jean Itiberê, diplomate qui fait des vers et de la prose en un français des plus corrects, etc.

De ce groupe également font partie, tout en habitant Rio, Emilio de Menezes, auteur des beaux *Poemas da Morte* (Poèmes de la Mort), impeccables sonnets qui font songer d'un José Maria de Heredia mystique ; Nestor Victor, Rochas Pombo, etc.

Lima Campos n'a rien réuni encore en volume ; mais ses

nombreux contes et fantaisies, publiés en divers journaux, l'ont depuis longtemps fait applaudir à juste titre.

Mario Pederneiras achève de mettre au jour *Agonia* (L'Agonie), poème biblique d'un beau mysticisme, où l'art du poète a su merveilleusement combiner des mètres libres et variés. Cette œuvre apparaît remarquable par l'harmonie, par le choix des vocables, par l'excellence des rimes et la nouveauté de la phrase.

D'Arthur Lobo nous avons *Evangelhos* (Evangiles) et *Kermesses*, en vers, succédant à deux recueils de début *A Lei Universal* (la Loi Universelle) et *Rythmos et Rimas* (Rythmes et Rimes). Comme romancier, Arthur Lobo nous a donné *O Escandalo* (L'Esclandre), roman naturaliste et *Rosaes* (la Villa de la Roseraie), étude psycho-physiologique, tous deux bien traités et bien écrits.

Alphonsus de Guimaraens est un croyant de Verlaine. Son livre *Septennario de Nossa Senhora das Dôres* (Septenaire de Notre-Dame des Douleurs) fut bien accueilli et le mérite. Son frère Arch' Angelus de Guimaraens est son disciple.

Outre ceux-ci, dès maintenant salués maîtres par notre public, beaucoup d'autres noms de jeunes sont en vedette, les uns qu'un premier livre a fait connaître, les autres s'étant bornés à confier aux journaux les fruits de leur talent. Les uns et les autres n'en méritent pas moins mention spéciale et nous nous réservons de parler d'eux plus longuement dans nos prochaines chroniques.

Citons au hasard : Oliveira Gomes, auteur de *Terra Dolorosa* (Terre Douloureuse), styliste enflammé dont les progrès s'accusent de jour en jour ; Antonio Zilo (A. Austrégésilo), à qui l'on doit les *Manchas* (Tableaux inachevés) et les *Novas Manchas;* Gustavo Santiago, Felix Pacheco, Carlos D. Fernandes, Luiz Guimarâes, Emilio Kemp, Luiz Edmundo, Carlos Goes, Cordoso Junior, Azevedo Cruz, Wenceslau de Queiroz, Cunha Mendes, L. Arantes Barretto, Felix Bocayuva, Joâo Andréa, Mario Alves, Carlos Troes et d'autres, d'autres encore que nous signalerons en leur temps, quand nous nous occuperons de la littérature au dehors de Rio.

Terminons pour aujourd'hui cet aperçu succinct, en disant un mot de la presse qui compte chez nous des représentants d'ordre absolument remarquable, chroniqueurs, feuilletonnistes ou journalistes proprement dits.

Nombreux sont les journaux de la capitale. Citons le *Jornal do Commercio,* un des plus anciens et des plus grands

journaux du monde entier, le *Paiz* (le Pays), la *Gazeta de Noticias* (Gazette des Nouvelles), le *Jornal do Brasil*, la *Tribuna*, la *Noticia*, le *Commercio*, la *Cidade do Rio* (La Ville de Rio), etc., etc.

Parmi les revues les plus appréciées, mentionnons la *Revista do Brasil* (Revue du Brésil), dirigée par Cunha Mendès, auteur des *Poemas da Carne* (Poèmes de la Chair), de *Liriss*, et d'autres œuvres en prose agréable; le *Club Coritibano;* le *Sapo* (Le Crapaud); *Pallium* et *Esphynge*, sous la direction des jeunes écrivains du Paranà, dont nous avons parlé plus haut; la *Capital Paulista* (la Capitale de Saint-Paul), rédigée par Arthur Goulart, journaliste de mérite; la *Revista Contemporanea* (Revue Contemporaine) de Luiz Edmundo, l'intelligent poète des *Thurybulos* (Encensoirs). Nous en passons que nous dirons plus tard.

De tout et de tous, nous parlerons et rien de ce qui touche à la Littérature ne doit nous rester étranger.

Mais il convient d'attendre.

Pour aujourd'hui nous nous en tiendrons là. Pour être lu, nous voulons demeurer fidèle au précepte latin : *Esto brevis et placebis*.

Notre prochaine lettre aura trait aux œuvres les plus récentes de nos écrivains actuels, quelle que soit la génération à laquelle ils appartiennent.

FIGUEIREDO PIMENTEL.

LETTRES RUSSES

Quelques mots d'introduction. — Le jubilé de P. D. Boborykine: — P. D. Boborykine : L'*Ecume* (Nakip), comédie en quatre actes.— N. Minski : *Alma*, tragédie de la vie contemporaine en trois actes.

Les lecteurs du *Mercure* sont depuis trop longtemps privés des remarquables articles où Mlle Zinaïda Wenguerov, avec une intelligence merveilleusement adroite à s'adapter aux formes de la pensée française, leur dévoilait les tendances confuses et presque insaisissables de l'art russe contemporain. Comme elle avait su leur communiquer sa sympathie ardente pour les poètes et les conteurs qui s'efforcent non seulement de prolonger, mais d'élargir la voie ouverte d'une poussée vigoureuse par la multitude serrée des écrivains classiques, ils doivent regretter que l'interruption de ses chroniques ait laissé dans l'ombre les événements littéraires de l'année qui vient de finir. Succédant à Mlle Z. Wenguerov dans le diffi-

cile rôle de truchement entre le génie russe et l'intelligence française, j'aurais voulu combler immédiatement cette lacune et présenter dans mon premier article un large aperçu de l'histoire des lettres russes au cours de l'année 1900. Le temps m'a fait défaut pour mener à bien ce long travail d'analyse et dégager des conclusions générales. Mais, comme il me paraît impossible de commencer l'étude du mouvement contemporain sans nous rattacher tout au moins à son passé le plus immédiat, je me permettrai, en me gardant toutefois de nuire aux productions récentes, de revenir sur les œuvres les plus importantes de ces derniers mois. Si je puise dans cet amas de volumes d'une main quelque peu capricieuse, on me pardonnera le désordre de mes lectures par égard à mon impartialité, car, n'ayant pu être systématique, je m'efforcerai du moins d'être complet.

En novembre 1900, la Russie intellectuelle a fêté le quarantième anniversaire des débuts en littérature de Pierre Dmitrievitch Boborykine.

Personne ne prévoyait, je crois, le caractère imposant qu'ont donné à cette manifestation le grand nombre et l'autorité des témoignages d'estime envoyés de tous les points de la Russie et de l'Europe au fécond et laborieux écrivain. Plaisanté pour son imitation un peu recherchée de l'élégance et des manières occidentales, pour ses sympathies françaises, pour son admiration de Balzac, de Flaubert et de nos réalistes, Boborykine eut longtemps à souffrir des procédés d'une critique ironique ou dédaigneusement silencieuse. Il faut se réjouir que le monde littéraire se soit associé au grand public pour effacer toutes ces amertumes par un hommage tardif, mais éclatant. Il était légitime de s'incliner devant la prodigieuse activité de cet homme, qui, tour à tour, chimiste, philosophe, publiciste, romancier et auteur dramatique, guidé par un sens critique d'une remarquable acuité, a projeté sur les objets les plus divers la lumière de sa claire intelligence. Son observation est souvent superficielle, sa forme négligée, la structure de ses œuvres inharmonique et trop hâtivement ordonnée. Mais il a de l'élégance, de la promptitude à saisir les traits extérieurs d'un personnage, une admirable virtuosité à jouer des idées les plus abstraites. Observateur attentif de la société russe, il a noté curieusement, depuis quarante ans, les moindres variations des idées et des mœurs, et fixé d'un crayon rapide mais fidèle les types modernes, les silhouettes d'« actualité », produits des tendances nouvelles. L'œuvre de Boborykine sera

pour les futurs historiens du xixe siècle une source précieuse de documents humains. Elle joint à ce mérite celui de montrer aux jeunes écrivains la multitude des sujets qui, dans le sein du monde russe, peuvent solliciter leur attention, et de faire contrepoids aux influences persistantes qui, périodiquement, ramènent la littérature aux scènes populaires et aux tableaux de vie paysanne.

Outre un ouvrage de critique : *Le Roman en Occident pendant le XIXe siècle*, qui mérite d'être étudié de près et dont je rendrai compte ultérieurement, nous devons cette année à Boborykine une pièce en quatre actes : *L'Écume*. L'action s'ouvre à Pétersbourg, chez une dame assez mûre et très riche, la Moséieva, fort occupée à préparer le lançage d'un peintre impressionniste ou symboliste — on ne sait jamais — dont la jeunesse, à dire vrai, l'a plus vivement touchée que le talent. Ce Pereversev, dont les tableaux reproduisent d'invariables jeunes filles dans le goût de Botticelli, estime que l'artiste doit fuir l'imitation de la nature et se renfermer dans la culture de son moi, dans la recherche de sensations rares et d'états d'âmes compliqués, inaccessibles à la foule. Fort au-dessus des préjugés vulgaires, il professe un commode individualisme qui excuse toute licence, en exaltant la liberté. Vous voyez ce que c'est. En art, une façon de Burne-Jones, en philssophie et en morale, une caricature de Nietzsche, au demeurant, un arriviste assez peu scrupuleux qui affole toutes les femmes et convoite sournoisement la jolie petite princesse Olga, nièce de sa protectrice. Il sait que la jeune fille n'a pas de fortune personnelle, mais il compte que la bonne dame, par sollicitude pour sa nièce et sans doute aussi par amitié pour lui, les pourvoira de rentes honorables. Son plan semble réussir à merveille; la fillette perd la tête absolument; elle porte des robes du xve siècle, se couronne de lys, déclame des vers d'une voix mystérieuse, et finalement tombe dans les bras de son poétique initiateur. Le mariage est décidé. La Moséieva promet d'entretenir le jeune ménage, mais, amèrement déçue, elle quitte la Russie pour chercher dans de lointains voyages une diversion à ses chagrins. Elle ne tardera pas à rencontrer un peintre anglais, amateur de belles formes et de chairs vermillonnées, qui bouleversera son esthétique et la détournera de Botticelli pour l'agenouiller devant Michel-Ange. Un instant égarée par le prestige de ce beau rêveur, à qui sa tante prodiguait les marques d'une flatteuse attention, la bonne et raisonnable Olga, devenue la femme de Pereversev, ne manque pas de découvrir

bientôt la sécheresse de ce cœur et le vide de cette intelligence. Un jour, au récit des terribles ravages que font parmi les paysans la famine et le choléra, elle rougit de cet oubli des réalités vivantes où l'enferme la sottise prétentieuse du faux artiste, et renonce aux passe-temps puérils, d'un esthétisme douteux, où se complaît, en compagnie de Pereversev, sa cousine Nina Vorobyna. Réconfortée par l'amitié honnête et droite de Vorobyne, elle devient parfaitement indifférente aux rapports de Nina et de Pereversev, dont l'intimité chaque jour plus étroite ne prête plus guère à l'équivoque.

Nous touchons ici au véritable sujet de la pièce : le rapprochement de la femme riche, oisive, frivole et de l'intellectuel raffiné, également isolés de la vie, l'un par la préciosité de la pensée, l'autre par le continuel souci d'un luxe effréné. Nina donne à Pereversev l'appui de sa fortune, supplée à l'insuffisance de ses revenus, organise sans compter la réclame tapageuse qui doit faire de lui le peintre à la mode ; elle lui emprunte, en retour, des bribes de pensées, des lambeaux de philosophie élégante qui, très à propos, excusent ses caprices, parent sa vanité et couvrent ses appétits de jouissances d'un semblant d'intellectualité. En d'autres termes, Nina et Pereversev nous représentent les deux formes de l'égoïsme bourgeois, le capitalisme et l'orgueil de l'intelligence, qui concourent à détourner l'homme des hautes classes du spectacle troublant des réalités pour le jeter dans la constante préoccupation de lui-même et faire de lui tout uniment un jouisseur, un souriant et paisible jouisseur. Certes, il y a là l'étoffe d'une pièce, d'une bonne pièce — et d'actualité. Mais il arrive que Boborykine, par un défaut de réflexion qui lui est coutumier, passe à côté de son sujet. Les deux personnages principaux ne disent presque rien au troisième acte, et, au quatrième, ils traversent seulement la scène vers la fin. Tout l'intérêt se reporte sur la transformation des sentiments d'Olga. L'amie de Vorobyne deviendra-t-elle sa maîtresse? C'est à peu près tout ce que nous nous demandons pendant deux actes. L'action de la comédie est tout à fait étrangère aux tendances égotistes du peintre et de sa maîtresse millionnaire, et l'histoire de ce chassé-croisé entre deux ménages, qui a fait le sujet de tant de vaudevilles, n'est pas essentiellement liée à la perversion intellectuelle de Nina et de Pereversev. En outre, la scène est encombrée de personnages presque inutiles, mais qui, dessinés avec soin par l'auteur, prennent une telle valeur qu'ils nous cachent les figures principales. Ce Moséiev, riche bourgeois

de Moscou, dont la joyeuse bonhomie demande pardon pour le capitalisme compromis par la sécheresse de cœur de Nina, ce vieux prince Gorbatov, qui oppose au tranquille détachement de Pereversev l'idéalisme humanitaire des générations de 1860, sont sortis de l'imagination de Boborykine si pleins de vie et de vérité que leur présence fait pâlir quelquefois les personnages qu'elle devait seulement mettre en lumière. Nous retrouvons donc dans *L'Ecume* les défauts et les qualités ordinaires des pièces et des romans de Boborykine : un sujet intéressant et très moderne, des traits bien observés, des silhouettes très vivantes, des tableaux exacts de la vie contemporaine et malgré tout cela une œuvre difforme, incohérente, dont l'impression générale ne répond pas aux intentions de l'auteur.

M. N. Minski est un des poètes les plus distingués de la jeune génération. Il publiait récemment encore, dans le *Messager de l'Europe*, sous le titre : *Feuilles sèches*, des strophes d'un impressionnisme pénétrant, où se reflète le charme mélancolique de la nature russe à la fin de l'automne. Mais cet artiste délicat, tenté par les spéculations abstraites, ambitionna d'ajouter à son titre de poète celui de philosophe et de moraliste. En 1887, il entreprit de nous exposer son éthique dans un livre qui porte ce titre significatif : *A la Lumière de la Conscience*. Cet ouvrage, écrit dans un style emphatique où se pressent les hyperboles, les tropes et les figures, ne contient que des paradoxes littéraires assez adroitement ordonnés. On n'y trouve même pas le semblant d'un système vraiment philosophique. L'auteur continue d'y parler en poète : dédaigneux de l'analyse, il se fie à l'intuition et, sans recourir à la démonstration, présente, sous une forme obstinément affirmative, les soi-disant vérités que lui a révélées son génie. M. Minski ne paraît pas renoncer à ses préoccupations morales. Il les exprimait récemment encore dans un drame symbolique, *Alma*, qu'il appelle un peu arbitrairement « tragédie de la vie contemporaine » et qui a soulevé d'ardentes polémiques dans le monde littéraire russe. J'essaierai de donner de cette œuvre confuse une analyse à peu près exacte. — Une jeune fille, riche, orpheline, de caractère indépendant et d'une grande beauté, occupe les loisirs d'une vie libre et facile à troubler les sens de tous les hommes qui l'approchent. Elle se refuse d'ailleurs à toute complaisance et convie la foule de ses courtisans à l'adoration platonique de ses charmes. C'est à tort que l'on essaierait d'expliquer cette conduite par l'humeur fantasque d'une fillette hys-

térique. Alma obéit seulement aux règles morales qu'elle s'est données après de longues méditations sur la vie et sur les hommes. Voici à peu près ce qu'elle a découvert : Les hommes sont uniquement préoccupés de satisfaire leurs appétits les plus grossiers. L'amour seul semble les élever au-dessus de leurs ordinaires turpitudes, à condition, toutefois, qu'il demeure un culte discret de l'objet aimé et ne se précise pas dans un désir avilissant. Alma considère donc que son devoir, comme celui de toute belle fille, est de se faire aimer de tous les hommes qui l'entourent, mais de se refuser systématiquement à leurs désirs, de demeurer toujours lointaine, intangible, adorée. Or, elle a compté sans les « forces obscures » qui la jettent un jour amoureuse et tout bonnement impudique dans les bras du beau Vsevolod. Honteuse d'une pareille déchéance, elle s'empoisonne, et toute cette aventure finira pour elle le mieux du monde puisque, ramenée à la vie par les soins d'un médecin, qui, du reste, est devenu amoureux d'elle en la veillant, elle nous apprend qu'elle rapporte des régions mystérieuses, où erra sa conscience pendant deux jours, l'indication confuse de la vérité. Avec l'aide d'un vieux mendiant qui lui parle de l'Incarnation du Christ, elle démêle assez bien ses souvenirs et improvise immédiatement cette petite théorie : Nous pouvons vaincre le mal par quatre forces : la volonté, la raison, la passion et le sentiment, qui correspondent aux quatre éléments : la terre, l'eau, le feu et l'air. Il est un cinquième élément moral, aussi mystérieux et fluide que l'éther, mais qui, inconnu de la plupart des hommes, n'a de nom dans aucune langue. Celui-là est tout puissant, il nous permet de développer pleinement notre liberté, par laquelle nous sommes semblables à Dieu. C'est dans cet éther moral qu'Alma décide de vivre à l'avenir. Elle entrera en lutte avec les puissances mauvaises et, renonçant à son isolement, à son orgueilleuse chasteté, elle se jettera dans la vie réelle, d'où elle sortira transfigurée par le combat pour la liberté. Elle consent donc à épouser Vsevolod et à devenir mère. Mais bientôt elle se détourne de son mari, qu'elle aime, et c'est sa première victoire. Puis elle entreprend d'étouffer en elle les cris de l'instinct maternel. Elle a fondé un asile où sont élevés les enfants que leurs mères ont pour toujours renoncé à réclamer. Le jour même de ses couches, elle a fait porter à l'asile, par sa fidèle amie Sophie, sa propre fille et reçoit chez elle, pour donner le change à Vsevolod, un enfant inconnu. Cet enfant meurt à la fin du 2e acte. Vsevolod se lamente comme si ce petit être

était vraiment sa propre chair, et la mère, qui précisément ce jour-là, en dépit de ses promesses, est venue réclamer sa fille, ne reconnaît le cadavre qu'on lui présente qu'à une petite tache au-dessus de la cheville. Alma triomphe. Elle croit avoir démontré que l'amour maternel n'est qu'une habitude sentimentale fortifiée par l'hérédité, une faiblesse de la chair qui fixe sur un être au détriment de tous les autres la tendresse et le dévouement de la femme. Elle se déclare satisfaite et quitte sa famille pour aller fonder une léproserie. Elle veut tuer en elle le dégoût de la laideur physique. Elle y réussit si bien que dans la nuit de Pâques, suivant la vieille coutume russe, elle baise sur les lèvres tous les malades de son hôpital. La voilà parvenue à son idéal de beauté morale. Elle n'obéit plus aux tendances ni aux répulsions de sa chair; elle est un pur esprit. Mais, par un brusque retour des forces de la matière par lequel finissent en général les drames d'Ibsen et qui doit nous montrer l'homme maître seulement de sa pensée et de son cœur et impuissant à dominer les réalités extérieures, Alma, du sommet de cette perfection morale dont elle a gravi péniblement les degrés, sera renversée dans la mort, car le contact des lèvres impures lui a communiqué l'horrible maladie, et sa fidèle Sophie, pour ne pas assister à la ruine de cette admirable beauté, lui verse le poison libérateur. — Il est impossible de ne pas reconnaître dans ce drame étrange l'influence directe de l'auteur de Brand. Dans la rapide analyse qui précède on a pu voir transparaître les idées morales des personnages d'Ibsen, leur individualisme hautain, leurs aspirations vers l'absolue liberté qu'ils n'atteignent que pour mourir. Mais le symbole ici n'est pas animé par la vie, le mouvement, le sens des réalités, qui font avant tout des œuvres d'Ibsen des drames humains, vrais, poignants. Il n'y a aucune suite logique entre les divers épisodes de l'action. A la fin du deuxième acte Alma va fonder une léproserie. Nous ne serions pas plus surpris de la voir partir pour le centre de l'Afrique. L'auteur nous a insuffisamment renseignés sur le milieu auquel appartiennent ses personnages et ceux-ci traversent la scène sans que jamais un conflit, une douleur, une joie leur arrache des paroles sincères. Alma n'ouvre la bouche que pour nous dire où elle en est de son évolution morale et quelles découvertes récentes elle a faites dans le domaine de la philosophie. Il est naturel que la critique ait mené grand tapage autour de M. Minski. *Alma* marque l'apparition en Russie du drame symbolique. Mais il faut désirer

que l'influence d'Ibsen se manifeste bientôt dans une œuvre plus humaine, plus vivante et plus sincère.

ADRIEN SOUBERBIELLE.

LETTRES SCANDINAVES

Sofus Schandorph. — Sigbjœrn Obstfelder : *En Præsts dagbog, Journal d'un prêtre.* Gyldendal, Copenhague. — Mons Lie : *Om hundrede aar, lystspil i tre akter, Dans cent ans, comédie en trois actes,* Aschehoug, Kristiania. — *Ord och Bild.* — *Samtiden.* — Koren-Wiberg : *Det tyske Kontor i Bergen, Le Comptoir allemand à Bergen,* John Grieg, Bergen.

Sofus Schandorph, poète et romancier danois, vient de mourir. Né en 1837, il n'était parvenu que tard, vers quarante ans, à se rendre maître de sa forme, et à s'imposer au public, parmi ceux que Georg Brandes alors salua comme « les hommes de l'éclosion moderne ». Le titre d'un de ses principaux romans, *Petites gens,* conviendrait aussi à beaucoup de ses œuvres moindres, nouvelles d'inégale valeur, mais où se trouve toujours un sentiment de sympathie délicat et vrai, de bienveillance clairvoyante. Dans ces dernières années, il avait commencé à publier des souvenirs, et venait de publier un grand roman accidenté, *Helga.*

§

Dans *La Croix,* S. Obstfelder avait raconté une histoire d'amour; c'était une succession de descriptions, d'impressions, de souvenirs, qui se suivaient avec une logique tout intime et peu apparente. L'histoire était intéressante par elle-même, et bien qu'elle n'apparût pas avec la précision d'un récit, le public avait fait un succès au petit volume.

Critique et public avaient été, au contraire, peu bienveillants pour *Les gouttes rouges,* drame plus obscur, où la pensée d'une métaphysique, à la fois sociale et fondée sur les progrès de la science, se faisait confusément jour dans l'esprit du Dr Odd Berg.

Dans le nouveau livre qu'il venait d'achever lorsqu'il est mort, S. Obstfelder nous montre, dans une forme analogue à celle de *La Croix,* la même inquiétude, le même trouble philosophique qui tourmentait Odd Berg, exprimés par un prêtre que le doute envahit. Mais tandis que celui-là est un homme d'action, l'inventeur des « Gouttes rouges » se propose un but, et cherche une fin aux choses, le prêtre, lui, est un contemplatif et un critique, qui s'attarde surtout aux questions

de cause et d'origine. Le premier n'avait aucune foi et en cherche une ; le second en avait une, et la détruit.

Il s'agit, bien entendu, d'un prêtre protestant. Il a prié, il a réfléchi, il a lu. Il commence à avoir le vertige. Il écrira ses pensées au jour le jour, dans l'espoir d'arriver à voir clair en lui-même. C'est son dernier essai. Et c'est tout. Cela se passe uniquement dans son esprit. S'il s'agissait d'un prêtre catholique, la « chasteté » jouerait forcément un rôle essentiel. Ici, il n'y a pas un personnage, et pas un fait.

Je me trompe : il y a, dans toute la première partie, un personnage qui joue d'abord un rôle capital : Le Christ. Tant que le Christ est présent, le prêtre écrit encore des réflexions de prêtre. Sa pensée ne lui devient complètement personnelle que lorsqu'il a écarté le représentant de Dieu sur terre, pour chercher Dieu lui-même.

Ensuite il peut continuer, et chercher à comprendre son Dieu, ce n'est plus le Dieu d'une religion, c'est une synthèse philosophique qu'il poursuit. Ce prêtre est très préoccupé de sciences. Souvent il met en regard l'immensité des espaces astronomiques, et les molécules, l'infiniment petit physique ou physiologique. Et l'on assiste au travail de la pensée d'Obstfelder. C'est ici surtout qu'il y a du Faust en lui, comme le dit G. Heiberg. Où trouver l'unité de tout cela ? Cette pensée ne suit pas les chemins tracés. Par nature, elle était éminemment, et spontanément kantienne, repliée sur elle-même ; le monde ne lui apparaissait que comme une image intérieure. Mais il était aus i mathématicien, et il voulait saisir la réalité objective. Enfin il était poète, et cherchait l'harmonie. Son esprit était condamné à questionner toujours sans pouvoir jamais être satisfait. Et comme l'homme ne peut vivre sans se donner des solutions, fussent-elles un peu vagues, et basées seulement sur des sentiments, le prêtre, à la fin, lorsque décidément il ne voit plus son Dieu personnel, entrevoit un idéal d'harmonie et de beauté dans la vie. Le livre se termine par un hymne à la nature et sur cette idée, qu'il faut aller parmi les hommes.

Ce livre est écrit dans une langue simple, toujours extrêmement musicale, où le vague de la pensée qui se cherche apparaît souvent mystérieux malgré la précision de la phrase. Surtout le drame intérieur est admirablement construit, émouvant par sa fatalité rigoureuse, sans aucun retour, sans incident. On ne s'aperçoit qu'après, par réflexion, que c'était un

tour de force d'écrire un pareil livre sans laisser une impression de monotonie.

§

Dans cent ans. Encore une œuvre où l'on prétend nous révéler l'avenir. Depuis quelque temps, les œuvres de ce genre se multiplient. Je n'en connais cependant aucune autre sous la forme dramatique. Celle-ci est une comédie en trois actes, l'action se passe dans un salon élégant, et le dialogue,comme mouvement, est d'un réalisme tout moderne. On cause, on fume, Madame reçoit des visites, le mari se plaint des domestiques. Ce mari est un savant et un homme d'affaires. Très préoccupé d'un projet qu'il va lancer, il est anxieux de voir arriver le navire qui va lui permettre de réaliser son plan, et sa femme, beaucoup plus jeune, très confiante en lui, ne parvient pas à s'intéresser à son inquiétude.

Qu'y a-t-il dans tout cela de caractéristique d'un avenir lointain ? Rien assurément. Et cela est très voulu. Peu importe que nous apprenions que diverses découvertes ont, au cours du xxe siècle, modifié les moyens de transport et les amusements d'une femme riche, qu'il y ait des postes aériens pour les appareils volants, que les dernières panthères soient devenues animaux de salon, et que le Congo soit doté d'une Université. Mons Lie s'amuse à multiplier de pareils détails souvent ingénieux pour mieux nous montrer combien c'est toujours la même chose.

Et le sujet même de la pièce tend au même objet. Le consul Ossian,par son projet de société pour établir des communications régulières entre Mars et la Terre, par son emploi heureux de l'élixir de vie, qui lui rend la jeunesse, inquiète le gouvernement rétrograde de son pays, dont le chef, Moab, grand amateur de la modération dans le progrès, veut l'expulser, et en même temps lui offre, s'il consent à se tenir tranquille, une position de retraite comme archiviste.

Quoi ! N'y aura-t-il donc rien de nouveau ? Mons Lie nous indique seulement que les hommes, — et les femmes surtout, — seront plus blasés, plus nerveux, qu'ils auront moins le sentiment de responsabilité personnelle, que moins d'égards arrêteront leur initiative égoïste.

Il nous donne aussi, éparses, quelques indications sur les changements sociaux. Mais ici il vaut mieux ne pas insister. C'est là le côté faible de la construction curieuse de Mons Lie. Il dit, par exemple, qu'il n'y aura plus de prison, parce qu'on

ne trouverait plus d'hommes qui acceptent d'être gardiens. Comment pourrait-on seulement songer à présenter au Consul Ossian l'appât d'une place d'archiviste, si un métier quelconque ne trouve plus de postulants ? Et puis, vraiment, sans prison, le gouvernement de Moab ne serait pas bien terrible.

Les œuvres de Mons Lie sont toujours curieuses par quelque côté, et valent d'être lues. Et pourtant elles ne me satisfont pas pleinement. La tragédie *la Mort de Don Juan,* originale, certes, et d'une belle couleur dramatique, était trop pleine d'intentions dont le sens était trop peu clair. La comédie *Dans cent ans* témoigne de la même curiosité d'esprit intéressante et elle est amusante à lire.

§

Sophie Brahe, sœur du célèbre astronome Tycho Brahe, dont les observations ont conduit Képler aux lois du mouvement des planètes, fut une femme remarquable. On sait qu'elle aida son frère dans ses travaux, et, bien qu'elle les fît parfois dévier en recherches astrologiques, elle était capable d'y travailler seule; ses sujets d'études préférés, d'ailleurs, étaient autres : la chimie et l'horticulture l'absorbaient davantage. Ses lettres témoignent qu'elle ne s'était pas donné une culture uniquement scientifique. Après la mort de son premier mari, elle s'éprit d'un savant, ami de son frère, Erich Lange, chimiste qui probablement cherchait à fabriquer de l'or, et qui pendant douze ans parcourut l'Europe, et émietta sa fortune, tandis que Sophie fidèlement attendait son retour, et lui écrivait les lettres par lesquelles, surtout, elle est connue.

Cette histoire a été arrangée en roman par le comte Birger Mœrner. Il complète les lettres de Sophie par celles, perdues, d'Erich Lange, et imagine que Sophie Brahe, à la fin, part à la recherche de son amant et de son frère, dont elle trouve la tombe, à Prague. L'auteur a su tirer un gracieux parti de la troisième science de son héroïne, le jardinage.

Dans *Ord och Bild*, un article documenté, signé H. Vilhelmsson, donne l'histoire vraie de Sophie Brahe, avec des extraits de ses lettres, et d'intéressantes gravures anciennes. Le titre de l'article est : *Urania och Titan*, ces noms étan ceux que Tycho avait donnés à sa sœur et à son ami.

Ord och Bild est toujours illustrée d'une façon intéressante et variée. M. Adam Lewenhaupt a retrouvé de curieuses sculptures, par le peintre paysan Per Hœrberg : pièces de jeu d'échecs où les pions sont représentés par des paysans.

— Je passe sur l'art industriel, que l'on put voir à l'Exposition. En Suède, comme partout, il est « modern style », avec des formes peut-être un peu plus massives ou solennelles, à l' « Association des amis du travail manuel ». — Belle suite de photographies des régions arctiques, prises par M. Thorild Wulff.

De Karl Hedberg: *Un Mari*, comédie en un acte, agréable comédie de salon. — De Per Hallstrœm, *Un sur-homme*, amusant conte ironique, sous forme de récit de voyage.

§

Dans *Samtiden*, un article de A. Lowum, qui a fait une étude approfondie des idées du XVIe siècle en matière d'éducation, sur Rabelais. On connaît les pages sur l'éducation de Gargantua : elles sont parmi les plus célèbres, et d'un ton un peu différent de l'ensemble de l'ouvrage. A. Lowum fait justement remarquer que c'est le seul endroit où Rabelais, aprè s'être dûment moqué de son temps, propose presque, dirait-on aujourd'hui, un plan de réformes. Et les vues du grand humaniste-médecin dépassaient tellement son temps qu'elles n'on été reprises qu'au XVIIIe siècle, et n'ont commencé à être appliquées — très partiellement — que dans la seconde moitié du XIXe. Il est vrai que, comme médecin, il avait à la fois des préoccupations d'hygiène et d'éducation physique, et — avant Bacon — le souci de la science et d'un enseignemen qui irait du concret à l'abstrait.

De Just Bing, une intéressante conférence sur l'*Amour sans bras*, la célèbre « tragédie » (*sœrge-spil*) de Johan Herman Wessel (1772). C'était une parodie de la tragédie française et des imitations qu'on en faisait alors en Allemagne et en Danemark. Le personnage principal est un garçon tailleur. Cinq actes de longs alexandrins iambiques, avec un songe, des pressentiments, le conflit du devoir et de l'amour, rien n'y manque. Et tout cela parce que Johan n'a pas de bas pour se marier. Just Bing a raison de dire que l'effet comique de l'*Amour sans bras* est tout autre que celui de *Ulysses von Ithakia*, de Ludvig Holberg, qui est plutôt analogue au *Petit Faust;* et aussi lorsqu'il trouve que la critique dano-norvégienne attribue à Wessel une intention de railler principalement la règle des trois unités.

Dans un article sur *La Représentation de la femme dans l'œuvre de Bjœrnson*, Aagot Rœder passe en revue les types des femmes qu'il a créés. D'après elle, de plus en plus, et

surtout dans ses œuvres récentes, c'est le sentiment de tendresse, calmant, maternel, que Bjœrnson a surtout exprimé : Voyez Klara Sang et Rakel dans : *Au-dessus des forces* (I et II).

§

Les souvenirs disparaissent, et la Norvège, déjà si pauvre en monuments anciens, voit abattre le célèbre « quai allemand » d'où la Hanse, jadis, dominait le commerce de Bergen. Il n'en restera que des réductions, comme celle qui figura à l'Exposition, et la description minutieusement exacte qu'en a faite Koren-Wiberg dans son livre *Le Comptoir allemand à Bergen*.

PEER EKETRÆ.

LA FRANCE JUGÉE A L'ÉTRANGER

Il nous a paru intéressant d'indiquer sous cette rubrique les principaux livres ou articles de revues et de journaux où les étrangers nous jugent. Nous ferons connaître ces jugements par des analyses ou par des extraits.

Literature (3 novembre). — W. Morton Fullerton, *The Young french Poets*.

Ecrit à propos des *Poètes d'Aujourd'hui*, de A. van Bever et P. Léautaud. L'auteur constate la vitalité de la poésie en France ; la dernière floraison a eu quelque chose d'original, d'inattendu, qui justifie, au moins dans une certaine mesure, la prétention des Symbolistes d'apporter du nouveau. On songe aux temps de Ronsard. M. Fullerton rapproche ingénieusement cette poésie nuancée et imprécise, de la poésie anglaise telle que renouvelée par Keats et Shelley.

Literature (5 janvier). — W. M. F., *The literary Year in France*.

Un jugement : « M. Rostand est l'esclave de ses images verbales, et non le maître de ses mots. Salué comme un grand poète, il n'est pas même un bon écrivain. Son œuvre, je le répète, n'appartient pas directement à la littérature. »

La meilleure partie de cette trop courte revue est donnée aux livres d'histoire et de psychologie, qui semblent intéresser particulièrement le critique anglais. En ce dernier ordre, il cite l'*Imagination créatrice* de M. Ribot, magnifique analyse des conditions dans lesquelles peuvent se produire les œuvres d'art ou de science, la plus forte étude de ce

genre parue jusqu'ici en n'importe quel pays. A propos des ouvrages de ce genre et en particulier de la *Culture des Idées,* de M. R. de Gourmont, l'auteur regrette que la publicité leur soit très mesurée ; il suppose qu'un public assez étendu, dégoûté de la littérature vulgaire, s'intéresserait à des études bien écrites et fortement pensées.

Fanfulla della Domenica (23 décembre). — Vittorio Pica, *Letterati belgi.* Revue de la littérature française de Belgique depuis 1870. Il est question de Charles de Coster, Octave Pirmez, Camille Lemonnier, Georges Eekhoud, Eugène Demolder, Maeterlinck, Van Lerberghe, Francis Nautet, Jules Destrée, Octave Maus, Gilkin, Giraud, Van Aremberghe, Séverin, Valère Gille, Le Roy, Elskamp, Khnopff, Théodore Hannon, Rodenbach, Verhaeren, Edmond Picard.

Rassegna Internazionale. — Cette nouvelle revue fait une grande part à la littérature française. Nous relevons dans la table du tome Ier (année 1900) : G. S. Gargano, *Gustave Kahn ;* Vittoris Pica, *J. Péladan ;* R. Quintieri, *J. H. Rosny, Ed. Rod ;* Luciano Zuccoli, « *La Lanterne* » ; Lucio d'Ambra, *La Poesia di Fernand Gregh ;* G. Pipparini, *Albert Samain ;*— et (15 janvier 1901) Riccardo Forster, *Idee, ironie e paradossi,* excellente et très brillante étude sur la *Culture des Idées.*

El Mercurio de America (octobre). — Eugenio Diaz Romero, *Albert Samain.*

« ..... Je connaissais Samain depuis longtemps. Je ne me souviens pas qui fut celui qui plaça sous mes yeux le premier de ses deux uniques livres de vers. Ruben Dario me parla de lui, mais sans enthousiasme particulier ; Bécu, jeune homme intelligent, l'aimait aussi, je le sais ; mais ce fut avec Lugones que je pus échanger ma grande admiration, car Lugones ressentait comme moi, pour ce poète de France, une sympathie que je jugeai alors intense et sans restrictions. Je confesse que du jour où je lus les premiers vers de Samain, mon respect pour sa poésie ne m'a pas quitté un instant ; au contraire il a augmenté à mesure que je l'ai approfondie, goûtée, étudiée ; à mesure que je me suis proposé d'en jouir, que je l'ai pénétrée, en un mot, m'initiant à ses secrets.

» La poésie d'Albert Samain nous plaît, sans qu'on puisse s'en empêcher. Il y a des artistes qui s'imposent tout d'un coup à l'admiration : les poésies de Vigny ou de Heine, les paysages de Corot, la musique de Chopin, par exemple.

— Samain rappelle parfois Alfred de Vigny, Musset et

Baudelaire, qui sont peut-être les poètes auxquels il ressemble le plus. Cependant sa vie littéraire commence, je crois, avec le mouvement qui s'agite depuis 1884. Du moins, ses premiers poèmes datent de cette époque.

» Il n'y a pas de doute que Samain ne soit un produit de ce mouvement, ce qui n'a rien à voir avec l'admiration qu'il put professer pour certains poètes antérieurs à l'époque où il paraît. Mais Albert Samain semble n'avoir souffert aucune influence directe; si, parfois, elle a existé, elle est si vague qu'il serait difficile de la préciser. A la vérité, sa poésie est marquée d'un cachet personnel, d'une originalité qu'il n'est pas possible de confondre avec celle d'aucun autre artiste. Je ne connais pas, dans la poésie française, italienne et espagnole des temps anciens ou modernes, une délicatesse de sentiments plus grande, ni un plus grand domaine de l'exquis, ni un vague plus suggestif et plus précieux que ceux de ce poète, dont on croirait l'âme pleine d'une mélancolie inguérissable.

» J'ai dit que Samain évoque la poésie de Musset et de Vigny, mais il rappelle aussi, et irrésistiblement, la grande tristesse de Lamartine.

» C'est dans les romantiques qu'il faut chercher ses modèles. Les romantiques lui ont fait comprendre l'importance du sentiment dans l'art. Nietzsche dit que tout ce qui provient du romantisme est froid. Cependant, je pense que le sentiment d'un Lamartine, d'un Chateaubriand ou d'un Byron ne sera surpassé que difficilement. Hugo est un poète moins émotif dans l'ample signification du mot. Leconte de Lisle et Heredia le sont moins encore. Albert Samain n'a pas négligé une qualité si essentielle ; ses vers, particulièrement les derniers, donnent une sensation de tristesse qu'il est difficile d'abandonner, une fois que l'esprit du lecteur se familiarise avec elle ; de plus, sa tristesse naît nous ne savons de quelles causes. Il semble seulement que son âme se soit revêtue d'une amertume trop ténue et magnifique, presque impossible à caractériser. Pénétrant en son esprit, on évoque une veuve, qui malgré sa douleur serait constellée de brillants ; et, sans le vouloir, on pense aux âmes délaissées et orphelines.

» Sa poésie, sans doute, n'est pas remplie d'ombre ou de douleur, ni de désirs désespérés, ni de terribles angoisses. Son amertume, mieux encore sa tristesse, émeut et éblouit en même temps. Réaliste, comme Mallarmé, comme Verlaine lui-même, il prend la vie sous son aspect le plus beau...

» Il est indubitable que, doué comme il l'était d'un excellent pouvoir d'évocation, Samain eût été un admirable dessinateur des mœurs antiques : « Les deux sonnets intitulés *Cléopâtre*, dit Remy de Gourmont, sont d'une beauté, non seulement de verbe, mais d'idées ; ce n'est ni la pure musique, ni la pure plastique ; le poème est entier et vivant ; c'est un marbre étrange et déconcertant : oui, un marbre qui vit et dont la vie agite et féconde jusqu'aux sables du désert, autour du sphynx pour un instant énamouré. »

» Mais Samain a préféré avec raison l'époque à laquelle il lui arriva de naître. Il a voulu être le poète de sa génération et de sa race. De là vient que, quand il parle des choses qu'il a vues et observées, des choses qu'il a senties de près, il est un poète fort, plein de violences et de grâce, d'émotion et de nerf. Et avec quelle sensuelle délicatesse, avec quelle absolue élégance, il enveloppe ses sujets !

» Qu'il sait bien nous rendre belle et même intéressante sa mélancolie, ce poète qui a pour tout ce qu'embrasse son imagination des pompes fastueuses de prince ! Lisez-le, et bientôt vous verrez avec quelles rares perles il éblouit. Gabriel d'Annunzio, dans ses proses lyriques, Mallarmé dans ses vre sses d'orfèvre, Henri de Régnier dans ses promenades à travers le songe, n'égalent pas sa grâce, ni ne surpassent ses sensations très fines. En échange, Samain les surpasse en humanité et en vérité, sa muse sait s'orner des plus riches habits de gala et des gemmes les plus invraisemblables, elle sait faire en habit d'héliotrope, je ne sais quelles pérégrinations miraculeuses, à la recherche sait-on de quels enchantements. Voyez-la, les soirs, le long des avenues désertes, sous les soleils d'or, se reposant au pied des grands arbres, ou bien auréolée de perles, les yeux étranges, presque vaporeuse dans son idéalité inviolée, près des bords lugubres des mers submergées dans des resplendeurs de lune. Si vous voulez la connaître, uniquement attentif aux confidences qu'elle vous rendra, prompt à goûter ses secrets et les miels de sa tristesse solennelle, assistez à ses promenades, laissez-vous conduire par sa main durant les heures nocturnes, quand le silence repose, quand les fleurs dorment comme espérant la rosée qui doit les rajeunir

» Si Rodenbach sentait la poésie des canaux et interprétait le silence ; si Verlaine chantait avec une grâce invincible ses malices au clair de la lune ; si Mallarmé rimait en strophes impeccables ses chimères impossibles, et allait droit et altier

vers son idéal, confiant en son élégance suprême ; si Moréas, comme un Grec de la décadence, boit parfois le riche miel de l'Hymette, et comme le satyre classique a coutume de cacher sa luxure sous les pompes, accompagnant sur la flûte son désir torturé ; si Henri de Régnier a, dans la légende et le mythe, un motif pour rassasier son imagination et nous donner des pièces d'un lyrisme flatteur et profond ; si Francis Vielé-Griffin est capable d'éveiller notre admiration avec ses poèmes érudits et étranges, avec ses rythmes délicats et ses images barbares ; si Adolphe Retté, avec ses songes libertaires et sa tranquille poésie, avec les nuits qu'il louange, élève habilement nos instincts ; si Gustave Kahn est un artiste harmonieux et ses vers d'une beauté franchement appréciable ; si Francis Jammes produit une impression d'arbre fort et lointain dans son amour véhément pour la nature ; si le grand Verhaeren revendique pour lui, dans ses explosions sonores, les couronnes sanglantes ! — Albert Samain fut le poète tendre, l'artiste parfait et le coloriste admirable, qui, sans s'éloigner de la nature, ni écarter la vie, sut réunir dans une œuvre relativement rare d'innombrables images exprimées en une langue d'une grande ampleur lyrique, et dans des vers qui sont une musique pure pour les oreilles et les esprits délicats... »

LUCILE DUBOIS.

VARIÉTÉS

Sur un vers de Voltaire. — L'École du Journalisme.

Sur un vers de Voltaire. — Un lecteur du *Mercure* nous écrit aimablement :

« ... Ne faites-vous pas erreur, au *Mercure* de décembre, page 719 ? Le vers n'est-il pas de Voltaire, et ainsi :

C'est moi le plus heureux, puisque c'est moi qui t'aime.

Ce qui fait (comme on l'a remarque) que Voltaire — le contraire de la poésie — a écrit le plus beau vers du monde, peut-être, celui de la fin de toute liaison humaine... »

Je n'ai pas dit que le vers ne fût pas de Voltaire. Il lui appartient, et sous la forme de ma citation :

C'est moi qui te dois tout....

Voici d'ailleurs le passage qui le précède et l'explique :

Quoi ! vous osez... Mais non... j'ai tort... je le confesse,
De mes emportements ne voyez point l'ivresse ;
Pardonnez un reproche où j'ai pu m'abaisser.

L'amour qui vous parlait doit-il vous offenser?
Excuse mes fureurs, toi seule en es la cause.
Ce que j'ai fait pour toi sans doute est peu de chose :
Non tu ne me dois rien ; dans tes fers arrêté,
J'attends tout de toi seule et n'ai rien mérité.
Te servir, t'adorer est ma grandeur suprême.
C'est moi qui te dois tout, puisque c'est moi qui t'aime.
Tyran que j'idolâtre, à qui je suis soumis,
Ennemi plus cruel que tous mes ennemis,
Au nom de tes attraits, de tes yeux dont la flamme
Sait calmer, sait troubler, pousse et retient mon âme,
Ne réduis point Vendôme au dernier désespoir...

C'est Vendôme, en effet, qui s'adresse à Adélaïde, dans la scène v de l'acte II d'*Adélaïde du Guesclin*. Mais qu'on n'aille point, sur la foi de cette référence, ouvrir à la bonne page le tome voulu des tragédies. Le vers célèbre n'y figure point, non plus que son entourage. Pour le trouver, il faut dépasser la pièce et lire les variantes.

Voltaire n'a pas conscience d'avoir fait un beau vers, ayant écrit celui-là. En refaisant *Adélaïde*, il l'abandonna, il le renia. Il n'a jamais dû être dit à la représentation, à moins que ces variantes ne fassent partie du premier texte de l'*Adélaïde* joué sans succès en 1734. Il y tenait si peu qu'il ne l'a pas utilisé dans le *Duc de Foix*, qui n'est qu'une version remaniée d'*Adélaïde du Guesclin*.

C'est moi qui te dois tout, puisque c'est moi qui t'aime,

pour Voltaire, ce n'était qu'un vers de remplissage, une de ces sentences amenées par la rime, comme on en trouve, spirituelles ou philosophiques, à chaque page dans ses tragédies.

Avec quoi faire rimer *aime?* Voltaire n'a jamais trouvé autre chose que *même, extrême* et *suprême*. Rien de plus misérable. On trouve dans *Adélaïde :*

Vous aime	—	vous-même
vous aime	—	extrême
qu'on aime	—	extrême
vous aime	—	moi-même
vous aime	—	extrême
que j'aime	—	toi-même
l'on m'aime	—	toi-même
qui t'aime	–	toi-même
vous aime	—	moi-même

dans les variantes d'Adélaïde :

qui t'aime	—	suprême
vous aime	—	extrême

que j'aime	—	moi-même
qu'elle aime	—	vous-même
que j'aime	—	toi-même
l'on m'aime	—	toi-même
vous aime	—	vous-même

dans *Zaïre :*

il m'aime	—	même
que j'aime	—	lui-même
vous aime	—	vous-même
que j'aime	—	extrême
qui l'aime	—	elle-même
qui t'aime	—	même
que j'aime	—	toi-même
vous aime	—	extrême
je l'aime	—	moi-même
que j'aime	—	extrême
qui t'aime	—	suprême

Cette rime ne se rencontre plus que quatre fois dans *Alzire* et deux fois dans *Tancrède*. Pour comprendre, il faut feuilleter *Bérénice*. Imitateur jusque dans le détail, jusque dans la faiblesse, c'est à Racine que, pour ses tragédies amoureuses, Voltaire a emprunté l'abus de cette rime paresseuse. Même dans *Bérénice*, elle ne se relève qu'une fois par un mot moins banal, *stratagème ;* d'ailleurs elle donne :

vous aime	—	le même
vous aime	—	vous-même
que j'aime	—	moi-même
qu'il aime	—	extrême
elle l'aime	—	moi-même
qui m'aime	–	moi même
on aime	—	vous-même
vous aime	—	lui-même
je l'aime	—	vous-même
que j'aime	—	stratagème
vous aime	—	moi-même
que j'aime	—	vous-même

Dans *Phèdre*, on ne la trouve plus que quatre fois. Je n'ai pas poussé plus loin; mais en faisant, avec plaisir, ce travail qui a plus d'un paraîtra absurde, je songeais que l'étude des rimes serait un moyen intéressant de critique littéraire. Ce qui s'imite le plus de poète à poète, c'est la rime, parce que c'est ce qui se retient le mieux. De Racine à Voltaire, cette rime sur *aime* n'a rien gagné; elle aurait même perdu *stratagème;* donc Voltaire imite les rimes de Racine.

Il y a en français une vingtaine de rimes en *ème* possibles en un poème lyrique ou tragique. Victor Hugo les ignore autant que Racine. *Hernani* nous donne :

que j'aime	—	moi-même
que j'aime	—	moi-même
on l'aime	—	même
je t'aime	—	toi-même
et m'aime	—	moi-même
je t'aime	—	suprême
il l'aime	—	toi-même
vous aime	—	suprême
j'aime	—	anathème
on aime	—	suprême
que j'aime	—	même

Il y a d'autres acquisitions dans *Hernani*, mais au mot *aime* l'écho, à l'oreille de Racine et de Hugo, renvoie les mêmes sons ; l'association des mots est identique. Victor Hugo connaît *anathème;* Racine connaît *stratagème.*

On pourrait aller plus loin et chercher l'origine, si non de l'usage, de l'abus de cette rime. On ne la trouverait qu'une fois dans la belle tragédie de Théophile, *Pirame et Thisbé* (1617) :

Ny le respect d'autruy, ny nostre ame elle mesme
Ne se peut empescher de suivre ce qu'elle aime.
(Acte IV, sc. II).

Il semble qu'elle soit chez les poètes un indice de paresse et de laisser-aller, plus encore que les signes d'un sentiment vif des choses de l'amour.

R. DE GOURMONT.

§

L'École du Journalisme à Paris. — C'est le rapport de M. Albert Bataille au Congrès international de Lisbonne, en 1898, qui exprima le vœu de la fondation d'une école professionnelle à Paris. D'après Mme Dick May, dans la *Revue des Revues,* cette idée parut d'abord singulièrement fantaisiste et paradoxale, car c'est une opinion assez généralement répandue que le journalisme ne s'apprend point, qu'il faut être doué, et que, pour écrire dans les gazettes, il est indispensable et suffisant d'avoir reçu de la nature un tempérament particulier.

Cependant, à l'étranger, quelques essais avaient déjà été tentés, assez heureusement, pour donner un enseignement professionnel aux étudiants qui voulaient embrasser la carrière du journalisme; car, à l'étranger, les écrivains qui donnent des articles aux journaux de toutes nuances sont considérés comme exerçant une profession aussi régulière que celles du médecin, de l'architecte ou de l'avocat.

En Allemagne, à Heidelberg, M. le professeur Adolphe Kock a organisé un *Cours libre du journalisme*, qui paraît être aujourd'hui en pleine prospérité, puisque près de 200 auditeurs ont répondu à l'appel d'un des maîtres de l'Université. Aux États-Unis il n'y a pas d'école de journalisme proprement dite, mais des cours généraux qui conduisent aux diplômes de presse, par des examens. Le plus connu est celui que professe M. John French Johnson à l'Université de Pensylvanie. Son enseignement porte sur un assez grand nombre de points : histoire du développement de la presse, comparaison des journaux américains et des journaux étrangers, devoirs du journaliste, étude des annonces (?), législation de la presse, etc. L'ensemble du cours se répartit sur une période de quatre ans et les résultats obtenus sont remarquables, paraît-il.

Mme Dick-May nous apprend aussi que M. A. Périvier, l'un des anciens directeurs du *Figaro*, avait chaudement approuvé le rapport de M. Albert Bataille, et qu'il proposait même d'ouvrir les portes de l'hôtel de la rue Drouot aux jeunes gens désireux de suivre les cours gratuits et spéciaux donnés sous la surveillance de l'Ecole, portant sur les connaissances d'ordre professionnel et pratique. Par exemple, un cours sur la législation de la Presse et sur les lois fiscales qui la touchent; un autre sur l'impression, la composition, la mise en page; un autre sur la publicité, le reportage et enfin sur l'administration.

La disparition de MM. Bataille et Périvier de la scène parisienne a fait que le projet, conçu, à peu près, sous cette forme d'ensemble, n'a pu être exécuté à l'Hôtel du Figaro. C'est alors que, grâce aux efforts de plusieurs journalistes éminents, parmi lesquels nous pouvons citer J. Claretie, Henry Fouquier, J. Cornely et la jeune femme distinguée que nous avons déjà citée, l'Ecole du journalisme put se constituer et s'installa dans le palais du Collège des sciences sociales, rue Danton.

Les cours ouvrirent le 6 novembre de l'année dernière comprenant: 1° *Cours professionnel de rédaction* (Professeur : M. Henry Fouquier) ; 2° *Histoire de la Presse* (Professeur J. Cornély) ; 3° *Législation de la Presse* (Professeur : M. Cruppi, député) ; 4° *Histoire contemporaine traitée au point de vue du journalisme politique* (Professeur : M. Ch. Seignobos, de la Faculté des lettres).

Ce programme assez court n'était pas fermé, c'est-à-dire que chaque professeur pouvait traiter son sujet suivant son

point de vue particulier, le développer ou le quintessencier à son gré. — Quant aux cours pratiques d'impression, de composition et de mise en pages, ils devaient se borner à quelques visites dans les ateliers des grands journaux, du *Figaro* notamment.

Pour des raisons que nous ignorons, l'Ecole du journalisme a émigré de la rue Danton à la rue de la Sorbonne, où se tiennent actuellement les cours avec le même programme ou peu s'en faut. — Il faut laisser au temps l'occasion de prouver si la généreuse initiative des fondateurs de l'institution aura produit quelques journalistes de marque : des Girardin, des Carrel, des Veuillot, voire des Villemessant.

En attendant, nous ne pensons pas du tout que la Presse sera en quelque sorte renouvelée par cette institution et que ses cadres en seront améliorés. Le journalisme est, par essence, « ondoyant et divers ». Pour beaucoup, il n'est qu'un instrument politique, en quelque sorte, comme on l'a justement dit, un *déversoir* de la tribune. Pour d'autres, une chaire où les nouvelles doctrines peuvent s'étaler avec toute la liberté possible. Quant au grand nombre de ceux qui en font un métier, une carrière, si mieux vous aimez, laquelle fait vivre son homme plus ou moins largement suivant sa réussite personnelle et surtout celle du journal, c'est moins une étude préparatoire que les circonstances et les relations individuelles qui garantissent le succès.

Du reste, reconnaissons-le, un journal se compose de tant de rouages divers, il réclame tant d'aptitudes différentes, qu'il est presque impossible de rencontrer un homme universel en cette matière. — C'est par la pratique que l'écrivain acquiert dans le milieu où il travaille le flair, le jugement, la légèreté de main nécessaires pour accomplir la tâche partielle qui lui incombe ; et, comme « c'est à forger qu'on devient forgeron », c'est bien à faire du journalisme qu'on devient journaliste.

HENRI RENOU.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Art héraldique. — Comte de Caudolle : *Armorial de César de Nostredame, gentilhomme provençal, tiré de son histoire et chronique de Provence*, portr. ; Lechevalier, 2.50. — Oscar de Watteville : *Simple note sur les origines de la noblesse, des titres et des anoblissements ;* Lechevalier, 3 fr.

Esotérisme. — Papus : *Qu'est-ce que l'occultisme ?* Chamuel, 1 fr.

Esthétique. — H. Imbert: *La Symphonie après Beethoven;* Fischbacher, 1.50.

Féminisme. — A. Ricardou : *L'Avenir de l'instruction féminine;* Soc. d'Ed. Scient., 0.50.

Géographie. Voyages. — Sir Martin Conwai : *L'Alpinisme au Spitzberg*, trad. et résumé par Charles Rabot; Hachette, 4 fr. — J. Dieulafoy : *Aragon et Valence ;* Hachette, 7.50. — A. Foucher : *Sur la frontière Indo-Afghane ;* Hachette, 4 fr. — A. Fournier : *Gérardmer*, ill.; Ollendorff, 12 fr. — Elisée Reclus : *L'Afrique australe;* Hachette, 10 fr. — Charles Régismanset : *Sensations coloniales ;* André.

Histoire. Documents. — Félix Bonnaud : *Cabet et son œuvre;* Soc. Libre d'Ed, 3 fr. — B. King : *Histoire de l'Unité italienne ;* Alcan, 2 vol., 15 fr. — M. Kovalewsky : *La Fin d'une aristocratie* (*Venise*), trad. du russe par Casimir de Kranz; Giard et Brière, 5 fr. — Godefroy Kurth : *Clovis;* Retaux, 2 vol., 8 fr. — Ch. de la Paquerie: *La Vie féodale au moyen âge;* Cattier, 2.50.— Frédéric Masson : *Joséphine répudiée;* Ollendorff, 7.50.— Colonel Thomas : *La Guerre d'Orient de 1854 à 1855 ;* Delagrave, 2.50. — E. Petit : *Histoire des ducs de Bourgogne de la race capétienne, avec des documents inédits et des pieces justif.*, t. VII; *Règnes de Hugues V et Eudes IV* (1306-1345, ill.; Lechevalier, 12 fr. — *Un Siècle : Mouvement du monde de 1800 à 1900 ;* Oudin, 7.50.

Littérature. — P. Boell : *L'Inde et le poème indien ;* Fontemoing, 3,50. — Alcanter de Brahm : *L'Ostensoir des Ironies*, IIIe partie : *Les Etapes de la pensée et le sens de la vie ;* « La Critique », 5 fr. — Robert de Flers : *Le Théâtre et la Ville;* Flammarion, 3.50. — P. Regnaud : *L'Agamemnon d'Eschyle;* Fontemoing; 6 fr.

Littérature religieuse. — A. Houtin : *Dom Couturier, abbé de Solesmes ;* Angers, Germain et Grassin. — A Lepitre : *Saint Antoine de Padoue ;* Lecoffre, 2 fr.

Poésie. — Paul F. Bergasse : *Automnes;* Marseille, Barlatier. — Marcel Falaise : *Cueillette normande;* Yvetot, Lachèvre, 2 fr. — Vito Fays : *Pour les Boers;* Vanier, 1.50. — Paul Hubert : *Aux tournants de la route ;* La Maison d'Art.

Philosophie. — Frédéric Nietzsche : *Le Gai Savoir* (*La Gaya Scienza*), trad. par Henri Albert, « Mercure de France », 3.50. — Frédéric Nietzsche : *Ainsi parlait Zarathoustra*, traduit de l'allemand par Henri Albert, « Mercure de France », 3.50.

Publications d'art. — L. Coutil : *Les Figurines en terre cuite des Eburovices, Veliocasse et Lexovii*. Etude génér. sur les Vénus à gaines de la Gaule romaine, et atlas; Lechevalier, 10 fr. — Henri Fèvre : *Cinq heures : La rue du Croissant*, ill.; Ollendorff, 2 fr. — L. Grillet : *Les Ancêtres du violon et du violoncelle;* Schmid, 2 vol., 27 fr. — Jossot : *Mince de Trognes*, album ; Ollendorff, 2 fr. 50. — Jossot : *Femelles*, album ; Ollendorff, 3 fr. — Jossot : *Pochetées*, album; Ollendorff, 3 50. — Eugène Muntz : *Florence et la Toscane;* Hachette, 15 fr. — Pierre Valdagne; *Quatre heures : l'essayage*, ill.; Ollendorff, 2 fr.

Roman. — Gabriel d'Annunzio : *Le Feu;* traduit de l'italien par G. Hérelle, Calmann-Lévy, 3.50. — J.-A. Coulangheon : *L'Inversion sentimentale;* « Mercure de France », 3.50. — Eugène Demolder : *Les Patins de la Reine de Hollande;* « Mercure de France », 3 fr. 50. — Pierre Guédy : *La Bague brisée;* Per Lamm, 3 fr. — Alfred Jarry : *Messaline,* roman de l'ancienne Rome; Revue Blanche », 3.50. — Rudyard Kipling : *L'Homme qui voulut être roi,* traduit de l'anglais par Louis Fabulet et Robert d'Humières; « Mercure de France », 3.50. — Paul et Victor Margueritte : *Les Tronçons du glaive;* Plon, 3.50. — Georges de Peyrebrune : *Une Expérience;* Lemerre 3.50. — Sander Pierron : *Les Délices du Brabant;* Bruxelles, Lacomblez, 3.50 — H.-G. Wells : *Une Histoire des temps à venir,* traduit de l'anglais par Henry-D. Davray : « Mercure de France », 3.50.

Sciences. — Dr A. Cat : *L'Alcoolisme chez la femme;* Rousset, 3.50. — Emile Delage : *La Chiffrocryptographie à transmutations numériques variables, ou l'Art de s'écrire en secret absolu avec des chiffres;* chez l'auteur, 5, rue Mogador, 2 fr. — Th. Flournoy : *Des Indes à la planète Mars;* étude sur un cas de somnambulisme avec glossolalie ; Alcan, 8 fr. — Dr P. Pujade : *La Cure pratique de la tuberculose;* Carré et Naud.

Sciences politiques. — Et. Flandin : *Institutions politiques de l'Europe contemporaine : Constitution, gouvernement, assemblées parlementaires, administration locale, justice;* I. Angleterre et Belgique; Le Soudier, 3.50.

Divers. — Adolphe Brisson : *Scènes et types de l'Exposition;* Montgredien, 3.50. — Alfred Mortier : *Sur la création d'un théâtre d'art;* Anoyaut, 0.50. — *Almanach de la Jeunesse royaliste;* Bordeaux, 18 Allées de Tourny, 0.40.

ÉCHOS

Une lettre de M. Eugène Montfort. — Le Monument Arthur Rimbaud. — Vient de paraître au *Mercure de France.* — *Revue de la Renaissance.* — Avis à nos abonnés.

Une lettre de M. Eugène Montfort.

3 janvier 1901.

Cher monsieur Vallette,

Le dernier numéro du *Mercure de France* contient de M. Alexandre Cohen la phrase suivante :

Confiant en la loyauté des gens de la Revue Naturiste, *je leur demandai l'insertion, à titre de réponse, de ma critique de l'écrit de M. Is. Querido qui m'avait attiré l'indignation de son protecteur. Les gens de la* Revue Naturiste *ont cru ne devoir pas me donner satisfaction.*

Permettez-moi de rétablir les faits inexactement présentés.

1° L'article de notre collaborateur A. de Rosa a été publié dans notre numéro paru le 15 novembre dernier. Or la lettre-

réponse de M. Cohen, datée du 4 décembre, nous est parvenue le 5. Il répondait à une attaque 20 jours après qu'elle avait été faite. C'était un peu tard. Notre numéro de décembre était complètement composé et mis en pages. Donc impossibilité de publier la prose de M. Cohen. Qu'il ne s'en prenne pas à « la loyauté des gens de la *Revue Naturiste,* mais à sa propre négligence.

2° La *Revue Naturiste* étant rédigée en langue française, j'avoue que, recevant à temps la réponse de M. Cohen, j'eusse été obligé de convoquer le comité de rédaction de la *Revue Naturiste* pour examiner s'il était possible d'en publier le texte, et j'ignore quelle eût été la décision prise et si on eût osé infligé (*sic*) aux abonnés la lecture de phrases qui m'ont semblé n'appartenir à aucun dialecte, idiome, ou patois connu d'origine française.

Veuillez, cher monsieur Vallette, croire à mes sentiments de sympathie confraternelle.

EUGÈNE MONTFORT,
Directeur de la *Revue Naturiste.*

§

Le Monument Arthur Rimbaud. — Troisième liste de souscription, arrêtée à la date du 20 janvier :

Henri Paillard, 1 fr. ; Henri Lammers, 1 fr. ; Francis Jourdain, 1 fr. ; Jean Brindeau, 1 fr. ; Daisy Perrissoud, 1 fr. ; Charles Léandre, 2 fr. ; Guirand de Scevola, 1 fr. ; Jean Matet, 1 fr. ; Jacques Drogue, 1 fr ; Gaston de Burgraff, 1 fr. ; Louis Sarran, 1 fr. ; Albert Veron, 1 fr. ; Alfred Martin, 1 fr. — Total.. 14 fr.

Souscriptions précédentes.............. 359 fr.

Total.................. 373 fr.

§

Vient de paraître au *Mercure de France :*

L'Inversion sentimentale, roman, par J.-A. Coulangheon, 3.50.

Les Patins de la Reine de Hollande, roman, par Eugène Demolder, 3.50.

L'Homme qui voulut être roi, de Rudyard Kipling, traduit par Louis Fabulet et Robert d'Humières, 3.50.

Le Gai Savoir (*La gaya Scienza*), de Frédéric Nietzsche, traduit par Henri Albert, 3.50.

Ainsi parlait Zarathoustra, de Frédéric Nietzsche, traduit par Henri Albert, 3.50.

Une Histoire des temps a venir, de H.-G. Wells, traduction de Henry-D. Davray, 3.50.

§

Revue de la Renaissance, *organe international, mensuel, des Amis de la Pléiade et du XVIe siècle*. Directeur : Léon Séché (à la librairie Lechevalier, 39, quai des Grands-Augustins, Paris). Le premier numéro de cette revue, sur laquelle nous reviendrons dans nos rubriques, vient de paraître ; elle se propose « d'étudier sous toutes leurs faces les hommes et les choses du xvie siècle ». (Un an : 20 fr. ; spécimen contre bon de poste de 2 fr.).

§

Avis à nos abonnés. — Des avis de changement d'adresse et des réclamations relatives à l'irrégularité du service nous parviennent, signés de noms que nous ne connaissons point. Nous ne voyons aucun inconvénient à ce que les libraires servent leurs clients sans nous communiquer leur nom ; mais nous ne pouvons noter le changement de résidence des abonnés que nous ne servons pas nous-mêmes, et garantir le service régulier quand nous n'expédions pas directement la revue. Nous prions donc les personnes qui ont eu recours à l'intermédiaire d'une librairie, de vouloir bien lui adresser leurs réclamations, et non à nous.

MERCVRE.

Le Gérant : A. Vallette

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo, 7



LA SITVATION DE L'ANGLETERRE AV DÉBVT DV NOVVEAV SIECLE

L'homme possède à un singulier degré la faculté d'oublier, et l'expérience du passé ne lui sert guère à se guider au milieu des probabilités de l'avenir. Pourtant, il est intéressant, sinon profitable, de tenter parfois un inventaire, un résumé de ce qui a été fait pendant quelque période par un pays ou une race, car si les faits s'oublient, un vague enseignement peut rester et influer sur les événements futurs. D'ailleurs, Pascal a affirmé que l'humanité est un homme qui ne meurt jamais et apprend sans cesse.

Si on a maintenant la curiosité de jeter un coup d'œil sur une carte du monde en 1801 pour la comparer à l'état actuel de 1901, une constatation s'impose: l'extraordinaire expansion de la race anglo-saxonne. L'Europe apparaît comme une part infime du monde et il semble bien que la partie se soit jouée au dehors, dans les continents africain, américain et asiatique. L'immense et rapide développement de l'empire britannique est le fait saillant du XIXe siècle. Sa superficie territoriale est d'environ

20 millions de kilomètres carrés, qui renferment une population de 400 millions d'individus. Cette fantastique quantité d'êtres humains comprend 60 millions de blancs, dont 40 millions dans le Royaume Uni, 5 500 000 au Canada et 5 millions en Australie et en Nouvelle-Zélande. Le reste, 340 millions, représente le « fardeau du blanc» — *the white man's burden* — qui paye des tributs, taxes et impôts, mais auquel on refuse tout gouvernement indépendant et responsable.

Le résultat acquis n'est-il pas excessif? L'Angleterre peut-elle maintenir, administrer, gouverner une telle étendue de territoires et une telle quantité de peuples? En possède-t-elle les moyens? Son énorme empire ne va-t-il pas, de lui-même, s'écrouler et se morceler ?

A toutes ces questions il n'est pas aisé de répondre et, pour indiquer dans quel sens elles seront résolues par les événements futurs, il est nécessaire d'examiner en détail et à loisir les développements d'autres nations qui menacent de supplanter la toute-puissance de l'Angleterre et ont,déjà sérieusement, entamé son prestige : l'Allemagne et les Etats-Unis. En tout cas, il semble certain qu'à l'heure actuelle l'Angleterre a achevé sa marche ascendante et penche vers le déclin. La scène du monde a eu, tour à tour, pour protagonistes : l'Espagne, la France, l'Angleterre ; les prochains paraissent devoir être l'Allemagne et, plus tard, la Russie, tandis que les Etats-Unis, et le Japon sans doute, auront un rôle des plus importants. La maturité politique et économique de l'Angleterre est un fait évident ; reste à savoir si la décrépitude sera proche ou tardera encore longtemps. L'extrême prospérité de la nation anglaise en ce siècle ne semble pas avoir amené de

dégénérescence sensible dans la race. Les causes de sa chute seront extérieures et elle résistera vigoureusemeut à la concurrence germanique. Car la supériorité de l'Anglo-Saxon ne consiste pas, comme on a voulu ridiculement nous le faire croire, en des exercices athlétiques et en une activité irrésistible, elle tient surtout à la patience, à l'endurance, à cette obstination dans la résistance, dont la nation anglaise a fait preuve récemment lors des événements du Transvaal en supportant sans un murmure la longue série de revers que les Boers ont infligés à ses troupes et en forçant ainsi l'admiration de ses plus enragés détracteurs. Il est peu probable qu'aucun autre peuple eût montré plus de dignité. Mais il n'est pas suffisant de rester impassible dans la mauvaise fortune; il faut plus que cela : c'est avoir su éviter la défaite ou être en mesure d'y parer immédiatement. Or, il semble que ce soit là le point faible du caractère anglais. Alors que les autres peuples vivent pour travailler, peut-on dire, et pour amasser sans cesse, l'Anglais travaille juste assez pour vivre et court bien vite, quand il s'est assuré le confortable, à ses récréations et à ses exercices plus ou moins violents ou brutaux. Mais bien qu'il soit admirablement doué pour lutter, l'Anglo-Saxon subira les lois inévitables de la transformation du monde contre lesquelles aucune qualité ne prévaut.

Les hommes les plus autorisés et les plus compétents de l'Angleterre ont admis et admettent franchement que le fardeau de l'Empire dépasse en d'excessives proportions les forces de la nation, et la guerre du Transvaal a démontré pratiquement et de façon cruellement concluante la vérité de cette constatation. Si l'argent et l'impassibilité n'ont pas

fait défaut, les hommes ont manqué et les chefs, sauf quelques-uns, ont été au-dessous des circonstances. Ce manque d'hommes compétents et capables, convenablement préparés, a fréquemment préoccupé ceux qui avaient charge de l'Empire. Dans un récent discours, lord Rosebery s'exprimait, à ce sujet, en termes énergiques : « Le besoin capital de notre pays est d'avoir des hommes. Il nous faut des hommes, pour toutes sortes de hautes positions — des hommes de premier ordre, si possible ; sinon, aussi supérieurs qu'il se peut. La proportion de tels hommes n'est jamais excessive ; à mesure que l'Empire s'est accru, la demande s'est multipliée et la production n'a pas augmenté. En d'autres termes, le développement et l'expansion de l'Empire ont produit une demande correspondante d'hommes de premier ordre et la production est restée, pour le moins, stationnaire. Même parmi les éternelles étoiles fixes des services publics, il n'y a pas une suffisante production d'hommes pour les besoins du gouvernement. Je pourrais nommer un diplomate type, un soldat type, un fonctionnaire type, et dire de chacun d'eux que, s'ils étaient multipliés par 40, le marché n'en serait pas encombré. » C'est en ces termes énergiques et bizarrement imagés que le leader des libéraux impérialistes déplorait la lamentable disette d'hommes supérieurs qui seraient nécessaires pour le maintien du vaste Empire britannique.

Le « microbe colonial » qui, il y a vingt-cinq ans, a fait irruption dans les organismes des puissances européennes, trouvant en Angleterre un terrain propice, y a revêtu une forme nouvelle et particulièrement active et virulente ; il est devenu le

microbe impérialiste (1). Il ne s'agissait de rien moins que de peindre aux couleurs britanniques le plus d'espace possible sur la carte du monde. En Amérique le Canada s'est considérablement étendu. En Océanie, la Nouvelle-Hollande est devenue l'Australie, avec la Nouvelle-Zélande, la Nouvelle-Guinée, la Tasmanie. En Asie, Ceylan et l'Inde se sont adjoint la Birmanie et d'autres provinces, sans parler des tentatives malheureuses du côté de l'Afghanistan. Sur le continent africain, le protectorat de l'Egypte, la Gambie, Sierra-Leone, la Côte d'Or, la Nigeria, la Côte Somali, l'Ouganda, la British East Africa, la colonie du Cap, la Rhodesia et les républiques sud-africaines récemment annexées sont possessions anglaises. Tels sont, rapidement énumérés, les immenses territoires de l'Empire britannique. Cet accaparement exagéré, tout légitime qu'il soit à un certain point de vue, inquiète beaucoup d'esprits en Angleterre, et la désastreuse guerre du Transvaal a découvert les points défectueux du colosse.

Si, comme on le prétend, Bismarck a dit que le Sud-Afrique serait le tombeau de la puissance britannique, il a, sinon eu complètement raison, au moins fait preuve d'une singulière perspicacité. La promenade à Prétoria a changé de caractère, et vingt mille fermiers sans discipline ont mis à bout toutes les ressources du War Office. Malgré tous les sacrifices, plus de 150 000 hommes et deux milliards et demi, le formidable empire n'a pu soumettre deux républiques ayant en tout 250 000 habitants. De plus, dans ce conflit, est restée une bonne part du prestige de l'Angleterre. On s'est aperçu que

(1) Voir à ce sujet le remarquable ouvrage de M. Victor Bérard. *l'Angleterre et l'Impérialisme*.

cette contrée n'avait qu'une organisation militaire ridiculement insuffisante, que sa flotte lui était nécessaire en maints endroits du globe et que, dans une lutte sur terre, elle ne lui serait d'aucun secours. Récemment aussi, la Navy League a démontré que, malgré l'augmentation de crédits — de 18 à 27 millions de livres — obtenue par le ministère actuel, la première ligne de défense est absolument incapable de faire face aux nécessités les plus élémentaires.

Les puissances continentales, après s'être surtout préoccupées de leur organisation militaire, qui pour chacune est formidable, s'imposent maintenant la tâche de perfectionner et d'augmenter leur marine, résultat nécessaire de leur développement colonial et industriel. L'Angleterre, qui se flattait de n'avoir pas besoin d'armée, porta tous ses efforts vers ses flottes. A l'heure actuelle, elle n'a pas d'organisation militaire et elle en sent cruellement le besoin absolu; sa flotte se trouve être, par suite des progrès réalisés et des inventions récentes, inférieure aux flottes nouvelles que font construire les nations continentales. Le commencement de ce siècle sera consacré au développement universel de la puissance maritime, et l'on proclame, en Angleterre, l'immédiate nécessité de transformer et d'augmenter la flotte — car le développement maritime des autres puissances est le danger le plus grand qui menace la vitalité, l'existence même de l'empire britannique. L'Allemagne s'est imposé d'onéreux budgets et, récemment, le Reichstag a voté d'énormes crédits pour activer les constructions en cours d'achèvement et en entreprendre d'autres. L'état-major général allemand a la conviction que l'Angleterre est facilement envahissa-

ble, et la profonde hostilité du peuple allemand pour les Anglo-Saxons rendra populaires toutes tentatives faites pour diminuer la puissance britannique. De plus, le gouvernement de Berlin semble être nettement déterminé à ne pas agir seul, mais à se mettre à la tête d'une coalition européenne si les relations entre les deux pays se rompaient. C'est, en somme, le rêve de Napoléon — invasion et blocus continental — apparemment plus praticable, car Napoléon voyait ce projet surtout en guerrier, alors que les nécessités modernes obligent à considérer la question à d'autres points de vue.

Avant peu, l'Allemagne possédera les transports les plus rapides du monde, et l'Angleterre n'a pas d'escadre dans la mer du Nord. Il lui faut en trouver une ou la construire, car elle ne peut diminuer ses effectifs, ni dans la Manche, ni dans la Méditerranée, ni ailleurs et les cuirassés ne se construisent pas en quelques semaines. Déjà, Hambourg et Stettin surpassent les constructeurs anglais et le record de l'Atlantique appartient aux Allemands. Les progrès réalisés de ce côté par l'industrie et l'esprit d'entreprise dont font preuve les armateurs allemands portent de rudes coups au prestige maritime de l'Angleterre. La marine marchande anglaise a été presque entièrement recréée en ces derniers vingt-cinq ans, et voici maintenant que tout est à refaire pour pouvoir lutter avantageusement avec l'Allemagne. Mais cette lutte est difficile pour d'autres raisons encore. Tout est laissé, en Angleterre, à l'initiative privée, tandis que le gouvernement allemand encourage par tous les moyens le développement de la marine marchande. En ce qui concerne l'Extrême Orient seulement, le Reichstag

vote annuellement, pour les deux principales compagnies, des subventions qui s'élèvent à plus de six millions de francs. Les compagnies de Hambourg et de Brême peuvent, de cette façon, lutter victorieusement avec les compagnies anglaises, et françaises aussi. C'est le paquebot le *Deutschland* qui a fait la traversée de New-York à Plymouth en 5 jours 7 heures et 38 minutes, et il y a en construction dans les chantiers de Stettin un autre navire dont les dimensions dépasseront celles jusqu'ici osées. Une compagnie américaine a aussi en construction plusieurs vaisseaux destinés au Pacifique et qui atteindront des dimensions et des vitesses plus grandes encore.

Dans l'Océan Pacifique et dans les mers d'Extrême Orient, il y aura certainement à compter avec le Japon, dont les cuirassés et les croiseurs auront une redoutable prépondérance sur les autres flottes et dont la marine marchande prend aussi un développement considérable.

Les compagnies allemandes ont aussi une supériorité évidente dans les mers de Chine. De Singapore à Shanghaï, les lignes de steamers et les entrepôts sont passés sous le pavillon allemand. Sur le Yang-Tsé, une concurrence insoutenable est faite par les Allemands aux Anglais. Actuellement, le service entre Shanghaï et Hankéou est fait par un bateau à pétrole, plus rapide et plus confortable que les embarcations anglaises, et un steamer a été spécialement construit à Brême pour le passage des rapides du Yang-Tsé. La France elle-même ne veut pas rester en arrière dans cette compétition, et il faut souhaiter que les crédits récemment votés par le Parlement permettent à la marine française de faire rapidement bonne

figure à côté de ses voisines. En Amérique, la réélection du président Mac-Kinley comporte l'adoption certaine des crédits pour la marine et la création d'une marine marchande qui, assurément, étant donnée l'audace coutumière et les ressources industrielles des Etats-Unis, rivalisera facilement avec les compagnies européennes.

Il semble bien, d'après ces rapides aperçus, que l'empire des mers risque fort de ne plus rester entre les mains de l'Angleterre. Elle a voulu un vaste empire colonial, lequel nécessite une organisation militaire qu'elle n'a pas, tandis qu'elle se reposait trop sur cette fallacieuse assurance que la nature lui avait accordé l'empire des mers ; on ne peut plus craindre son armée puisqu'elle n'existe pas, et le prestige de son absolue supériorité maritime n'illusionne plus personne.

D'un autre côté, l'immense développement de la race anglo-saxonne, de l'*english-speaking race*, ne s'est pas fait entièrement au profit de l'Angleterre. Les Etats-Unis, malgré tous les efforts tentés récemment pour faire croire à une communion d'idées et d'intérêts, sont une puissance nettement indépendante de l'Angleterre, sinon hostile. En 1801, la population s'y élevait à 5 308 000 âmes, et le dernier recensement, qui date de l'an dernier, accuse une population de 76 265 000 habitants, desquels 8 millions seulement sont noirs. Le Canada et l'Australie se gouvernent eux-mêmes et ne tiennent en somme à la mère-patrie que d'une façon relative, pouvant laisser croire que des événements graves seraient l'occasion de se libérer et de s'affranchir définitivement en se séparant de l'Empire. La situation de l'Inde n'est certes plus aussi brillante qu'elle le fut et les famines périodiques qui la désolent avec

le choléra et la peste bubonique témoignent de quelle façon les Anglais comprennent les responsabilités que leur impose l'administration d'un pareil empire.

Tant que le conflit sud-africain n'aura pas reçu de solution définitive et irrévocable, on ne peut rien présumer du sort de la colonie du Cap et du vaste empire que M. Cecil Rhodes rêvait d'édifier au sud du continent africain. Malgré la présence des troupes anglaises à Blœmfontein et à Prétoria, malgré l'annexion des territoires de l'Orange et du Transvaal, les Boers sont encore en armes obligeant l'armée d'occupation à être perpétuellement en alerte, la forçant à se diviser, à se morceler, à poursuivre des bandes insaisissables, toujours en embuscades, prêtes à toutes les escarmouches, capturant des trains et détruisant les voies. L'envahissement du Cap, malgré le peu qu'en laisse savoir la censure, est gros de conséquences, et la façon dont sont reçus les Boers indique bien que l'élément afrikander est plus actif qu'on ne le dit.

D'une part le silence de lord Roberts à son retour et ses visites à la reine, d'autre part l'impuissance de lord Kitchener à diminuer la résistance opiniâtre des Boers malgré tout son acharnement et les qualités qu'on lui reconnaît, prouvent bien que les forces anglaises ont devant elles un ennemi décidé à les harceler, à les épuiser sans jamais se laisser voir — ni se laisser prendre.

Les menaces contre les Boers en campagne et contre tous ceux qui seraient soupçonnés de la moindre sympathie à leur endroit n'ont produit aucun effet.

Depuis quelque temps même, on croirait que lord Kitchener, pour maintenir sa réputation de sévérité

impitoyable, fait sentir sa férule à ses propres troupes. Les soldats ne peuvent plus ni lire, ni écrire — lire seulement les journaux ou publications atteints de la rage impérialiste et écrire à leurs familles qu'ils remportent tous les jours des victoires mémorables dans lesquelles sont occis d'innombrables Boers. Quoi qu'il en soit et quoi qu'on en sache, les troupes se fatiguent et s'épuisent, les volontaires se font rares, les taxes et les impôts augmentent, les finances s'embarrassent, les dépenses *avouées* de la guerre dépassent 7 150 000 francs par jour — et les Boers s'obstinent à ne pas vouloir croire qu'ils sont vaincus malgré les proclamations énergiquement affirmatives des généraux anglais. Cette malheureuse guerre aura, en se prolongeant, des conséquences irrémédiables pour l'Angleterre. Les derniers appels volontaires n'ont pas produit ce qu'on en attendait; une partie de la presse, pour donner le change, prétendait que les enrôlements étaient innombrables, tandis que le reste protestait vivement disant que ces « fausses affirmations » avaient pour résultat d'arrêter les bonnes volontés chancelantes — les seules sans doute auxquelles on puisse encore faire appel. Les hommes envoyés au Sud-Afrique sont, dans ces conditions, de déplorables soldats et ne peuvent guère s'opposer aux Boers aguerris et passionnés. La mortalité parmi ces troupes est extrêmement élevée, et si les Boers pourchassés ne se trouvent pas en excellente situation pour multiplier leur race, ils peuvent tenir longtemps encore contre l'entêtement britannique, jusqu'au moment où, les circonstances étant les plus fortes, l'Angleterre se verra forcément dans la nécessité de transiger.

Il faut inéluctablement emplir le Trésor pour faire face aux frais immenses de la campagne transvaalienne. Car si la famille de M. Chamberlain trouve son compte dans cette entreprise et y acquiert de scandaleuses fortunes, les finances de la nation se trouvent, et se trouveront toujours plus, dans un lamentable embarras. Déjà les symptômes du malaise commercial et financier se manifestent durement. Les statistiques annuelles publiées par la *Clearing House* peuvent nous fournir de curieux renseignements et doivent être matière à serieuse réflexion. Le mouvement commercial annuel pour 1900 accuse aux importations une augmentation de 950 millions et une plus-value d'exportations de 673 millions. Mais malgré ce que paraissent avoir de satisfaisant ces chiffres, ce n'est là qu'un résultat des plus fallacieux.. En l'examinant soigneusement, ce relevé annuel révèle un symptôme alarmant, indice certain de la crise dangereuse dont va avoir à souffrir l'Angleterre : la statistique accuse nettement une baisse dans le volume des transits. Or, sur les vingt milliards qui forment la masse globale d'échanges auxquels se livre la grande-Bretagne, les réexportations, qui en sont la plus grande partie, perdent, par rapport à l'année précédente, 3 °/₀ de leur valeur.

Mais il est un point sur lequel se garde bien d insister le relevé : ces chiffres portent sur la valeur et non sur le volume des échanges, et les évaluations profitent considérablement des mouvements de hausse qui se sont produits pour diverses marchandises dans le cours de l'année 1900. Pour ne prendre qu'un exemple, la houille, qui compte pour 900 millions dans l'exportation des matières premières, réalise sur 1899 une augmentation en valeur de

73 %, alors que l'augmentation en quantité n'a été réellement que de 7, 3 %.

Pendant l'année 1900, le commerce anglais a vécu sur le stock de 1899, de sorte que l'année 1901 menace d'être une période de crise intense si les conditions actuelles se prolongent. La plupart des volontaires qui sont partis pour l'Afrique du Sud appartenaient au commerce et à l'industrie et sont autant d'unités qui manquent à la main d'œuvre. Au point de vue financier, la situation est des plus précaires : au cours de ces deux dernières années, la dette publique s'est accrue de deux milliards cinq cents millions; la Banque d'Angleterre voit diminuer chaque jour son encaisse métallique et le taux officiel de l'escompte a été porté de 4 à 5 %. Malgré les transports de troupes et de matériel de guerre, les valeurs des Chemins de Fer ont baissé d'environ 300 francs par titre et les dividendes subiront une diminution sensible ; enfin, le Consolidé ne vaut plus que 97, alors qu'il était à 111 1/2 en décembre 1898, avant les revers du Transvaal — et cette baisse représente une perte d'environ 12 % pour la fortune anglaise.

Malgré l'éloquence intéressée des statistiques officielles, on constate par ces quelques faits et par bien d'autres moins frappants les effets incontestablement graves de la néfaste guerre du Transvaal. On y trouve l'indice du mal qui commence à atteindre l'Angleterre dans sa vitalité même : la diminution marquée des réexportations.

Depuis plusieurs années, l'industrie anglaise a rencontré sur tous les marchés du monde, et jusque chez elle, la formidable concurrence des produits allemands et américains. Dans une série d'articles remarquables, M. Ernest E. Williams avait

mené la campagne contre le *made in Germany*, dénonçant le péril et donnant pour mot d'ordre: *Support home industries*. Mais le mal était trop avancé et l'Angleterre est appelée à perdre peu à peu ses débouchés les plus importants. Le libre échange, qui lui a donné pendant un demi-siècle une extraordinaire prospérité, commence à lui être singulièrement préjudiciable. Chaque nation développe ses moyens de transports maritimes, affranchissant ainsi son industrie du tribut payé à l'intermédiaire anglais qui verra dans ces prochaines années diminuer son trafic en des proportions croissantes, et les autres nations tireront profit à ses dépens du vaste empire qu'elle aura conquis à si haut prix, d'autant mieux que les doctrines protectionnistes menacent de s'imposer à l'heure actuelle. Car il faudra diminuer l'importation des produits manufacturés pour lesquels l'Angleterre paie des sommes énormes au dehors, et réporter à ses propres ouvriers les bénéfices que tirent d'elle les autres nations. Mais si l'on impose les produits manufacturés, on augmentera ainsi le coût de l'existence, surtout si l'on en vient, ce qui est probable, à frapper de droits l'importation des matières premières et des denrées alimentaires. Le patron devra donner à l'ouvrier un salaire plus élevé pour faire face à ce surcroît de dépenses, il verra augmenter dans une égale proportion de prix de revient des objets manufacturés, ce qui rendra la concurrence étrangère plus facile encore sur les marchés du globe.

Au moment critique, où il lui faudrait être prête à lutter avec acharnement pour conserver sa suprématie politique et économique, l'Angleterre se trouve dans une situation des plus embarrassées et para-

lysée par l'excès même de son développement. Relever la puissance de sa marine marchande et de ses flottes de guerre; organiser, équiper, entretenir une armée — obtenue par engagements ou conscription — et réédifier sa puissance militaire qui n'existe pas; établir toute une législation et un budget pour l'éducation et l'instruction publique; remanier complètement le système financier et imposer de nouvelles taxes, telles sont les difficultés devant lesquelles elle se trouve. Obstacles dangereux, qui exigeront d'énormes sacrifices pour être surmontés et beaucoup de temps aussi pendant que les nations rivales augmenteront encore leur avance.

Cette situation intérieure nécessite une politique extérieure des plus prudentes. La « splendid isolation » d'autrefois menaçait de soulever une coalition continentale. A l'heure actuelle, malgré toutes les avances faites à l'Allemagne et aux Etats-Unis, l'Angleterre est seule. La Russie et la France ne semblent guère disposées à venir à son aide et la première est une voisine gênante aux Indes et en Chine. Dans les troubles du Céleste Empire, l'Angleterre a joué un rôle des plus effacés et lorsqu'elle sera aux prises avec la crise intérieure qui la menace, elle ne pourra prendre qu'une part moins importante encore à la politique internationale.

Malgré les dangers qui la menacent à l'extérieur, malgré les insidieuses difficultés que présentent les problèmes économiques à l'intérieur — auxquelles vient s'ajouter encore le fait d'une minorité irlandaise au Parlement et d'une majorité populaire en Irlande aussi opposées à la domination anglaise qu'il y a cent ans — malgré tout cela, la race anglo-saxonne peut trouver l'énergie nécessaire pour venir à bout des pires crises et l'Angle-

terre, si confiante en elle-même — *the most beastly self-satisfied nation in the world*, disait Tennyson — l'Angleterre peut faire ce miracle de reprendre, en peu de temps, sa place prépondérante dans le monde.

La seconde moitié du XIXe siècle a été, pour elle, une période de gloire et de prospérité sans égales. De grands hommes d'État, des poètes et des écrivains de premier ordre, des hommes de science et des philosophes universellement fameux, contribuèrent à faire de la période victorienne une des plus admirables de l'histoire de l'Angleterre et de l'histoire des nations. La reine vénérée qui vit, pendant sa noble existence, se dérouler toute cette splendeur, Victoria, reine d'Angleterre et impératrice des Indes, meurt à la fin de ce siècle qui restera le sien.

Le nouveau roi, Edouard VII, a été témoin d'une grande partie de cette époque glorieuse. Il a pu réfléchir et c'est à lui qu'incombe la lourde et périlleuse tâche de maintenir l'Angleterre à la hauteur de sa mission. Nul doute qu'avec son admirable fidélité et son loyalisme inflexible tout son peuple ne l'aide en cet immense effort.

HENRY-D. DAVRAY.



KATO

—

Ses yeux disaient : « Adore-moi,
Comme on aime les eaux, le vent, les bois,
Le jus des fruits et les rosées.
Voici les sèves épuisées
Des mois qui sont la kermesse des fleurs ;
Allons-nous-en. Rentrons. Aimons ailleurs ;
Les feuilles tombent
Et par les champs s'épand l'humidité des tombes.
Pourtant, bien que le sol soit mort,
Mon corps,
Ainsi qu'une fête d'été
Vers ton désir s'incline encor,
Ma lèvre, elle est vivante et purpurine,
Mon cri sonne plus franc que les clarines
Et les pommes de la bonne santé
Bombent l'espalier lourd de ma poitrine.
Voici ma sève à moi, voici ma chair,
Rugueuse un peu comme des feuilles,
Mais sentant frais comme du linge à l'air.
Voici mes bras qui largement t'accueillent,
Ma salive, mes dents, mes yeux,
Autant que mes deux seins clairs et joyeux
Et le vallon encor sans rides,
Et les crins durs de mon ventre torride. »

Et longuement,
Pendant des mois, au jour le jour
Nos corps se sont aimés, dans la ferme lointaine,
Où rien, sinon les bruits monotones des plaines,
Venaient mourir, au soir tombant.

Son corps me fut toujours docile.
Les étables et, plus encor, les vieux greniers
Bondés de sacs et de paniers
Nous invitaient et nous servaient d'asile.

Elle épiait, derrière un blanc rideau,
Mon pas qui s'en venait au long de l'eau
Vers elle, elle avait peur de mes paroles ;
Elle évitait le bruit et la gêne des mots
Mais l'accueil était clair : des azerolles
Et des sureaux ornaient les pots
De cuivre et de grès blanc dont s'éclairait la chambre
Quelques roses qu'elle y soignait jusqu'en décembre
Et qu'à travers le froid, le gel, la mort,
Heureuse, elle vouait à son amour fidèle,
Parlaient pour elle.

Rapidement, je l'attirais alors,
Je la serrais entre mes bras agiles,
Je l'emportais là haut, et l'échelle fragile
Ployait — et parmi l'orge et dans le blé,
Comme leurs miettes d'or sous les chaumes mêlées,
Nos multiples désirs étincelaient ensemble.

C'était du vrai pain que sa chair !
Quand j'y resonge, il semble
Que c'est encore sa peau et ses yeux clairs
Qui font claquer ma langue.
Métal riche, si fruste était la gangue,

Nos cœurs s'éjouissaient de ne se cacher rien ;
Ce n'était pas le mal, c'était le bien,
La vie et le bonheur que célébraient nos joies,
Elle n'était ni victime, ni proie,
Mais ce repas frugal et sain
Que tout gaillard rablé prétend
Manger allégrement en Flandre
Quand les œufs se chauffant ronds et clairs sous la cendre
On caresse des seins ronds et clairs, sous sa main.

Nos corps noués s'incendiaient l'un l'autre,
Sous les angles et sous les croix
Que dessinaient l'arête et les poutres du toit.
D'un bloc, ils s'abattaient — et l'orge et les épautres
Les entourant, ils s'y creusaient un lit ;
Ils se pâmaient dans la fraîcheur fondante
Du grain foulé dans leurs luttes ardentes ;
Ils se perdaient : roulés, cernés, ensevelis
Dans le ruissellement des pépites dorées.
Elle ! sa chair s'en échappait transfigurée,
Joyeuse et nue, et de nouveau s'en enfonçait,
Des brins de paille entre ses doigts luisaient,
Parfois, dans un remous, au centre
D'une flaque de blé mouvant, son ventre
Tel un pavois se dérobait
Ou se bombait.

Ses bras qui m'appelaient, sortaient de la mêlée,
Elle riait fraîche, rouge, échevelée,
Toute vivante, et sous le flux du soir vermeil
Qui survenait bientôt par la lucarne étroite,
Une dernière fois, son corps avide et moite
Brûlait et se fondait, dans le soleil.

Je m'enfuyais, sitôt la nuit venue.
Les gars s'en revenaient des champs,

Les attelages rentraient par les chemins penchants;
Les étables beuglaient, appelant la venue
Des servantes qui remuaient leurs seaux de lait,
Les yeux soudains des chats étincelaient
Dans les greniers baignés d'amour encore;
L'heure de l'ombre avec lourdeur
Tombait, et jusqu'à la prochaine aurore
Elle apaisait l'élan et la splendeur des flores
Toujours droites, de son ardeur.

ÉMILE VERHAEREN.



LE VERS LIBRE

—

En même temps que le Symbolisme substituait au positivisme parnassien une conception poétique plus belle et plus juste, il renouvelait aussi la forme du vers, il créait le *vers libre*.

Cette métrique récente, et qu'ont adoptée la plupart des poètes originaux d'aujourd'hui, est d'abord constituée par la négation hardie des règles jusqu'à présent admises.

De quelles règles se *libérait* le vers français grâce à l'initiative heureuse de Laforgue et de Kahn? Des règles parnassiennes. La métrique parnassienne ne diffère pas essentiellement de la métrique romantique. Les Parnassiens, qui ne furent pas de prodigieux inventeurs, donnèrent seulement un caractère plus strict et plus rigoureux aux préceptes qu'ils avaient reçus de leurs devanciers. Ils firent subir à la métrique française un traitement analogue à celui qu'imposèrent les poètes latins à la métrique grecque. La métrique grecque était souple et aisée; les Latins la rendirent plus catégorique et plus impérieuse. C'est qu'ils manquaient de sentiment poétique et d'inspiration; alors, ces dons naturels et divins dont ils étaient privés, ils les remplacèrent par l'application méthodique de recettes précises... Le cas est le même pour les Parnassiens : leur esprit positif les rendait extrêmement impropres à l'émotion poétique; ils firent donc consister la poésie dans un

métier difficile et minutieux. Il suffit, pour s'en rendre compte, de lire le *Petit traité de poésie française* de Théodore de Banville, qu'on peut considérer comme l'Art poétique de l'école. On s'appliqua systématiquement à rendre la versification plus compliquée, le travail du poète plus ardu. On disait : plus le métal est dur, plus l'œuvre du ciseleur y sera définitivement gravée ; — ou bien encore, suivant la science hydraulique : plus est étroit l'orifice, et plus s'élèvera haut vers le ciel le jet. Et c'est-à-dire qu'on ennoblissait avec des métaphores un désolant sophisme qu'il aurait fallu formuler ainsi : plus vous torturerez votre pensée, plus vous l'embellirez. Il n'y eut pas une très grande différence entre la poésie ainsi conçue et le laborieux remplissage des bouts-rimés ; la besogne du poète prit une fâcheuse analogie avec celle de tels « Œdipes du café de l'Univers... ». Oui, c'est à cela qu'on arrivait en confondant la beauté poétique avec la difficulté vaincue.

§

Ainsi transformée, la métrique française était devenue purement mécanique, et par suite inexpressive autant qu'insincère. Il fallut débarrasser la versification de ce formalisme. Il fallut que le vers *se libérât* des règles parnassiennes; parce que ces règles étaient mauvaises. Absurdes dans leur principe, — celui de la difficulté vaincue, — elle avaient encore le défaut d'être absolument incohérentes dans le détail de leurs prescriptions. Exemples : — bien entendu, je ne rends pas les Parnassiens responsables de toute cette bizarre législation, mais les Parnassiens s'y astreignirent avec une puérile docilité, en accentuèrent l'illibéralisme et c'était contre eux, les derniers venus, que

devaient naturellement s'insurger les Symbolistes. — La règle de l'hiatus est particulièrement comique. La rencontre de deux voyelles est interdite si la première d'entre elles termine un mot et si la seconde en commence un autre, à moins que la première ne soit un *e* muet. Donc, impossible d'écrire en vers *tu as*, ni *tu es*, ni toute autre chose de ce genre. Mais l'hiatus est autorisé s'il se produit dans le corps d'un mot (*créature*, *Phraorte*, etc...) ou bien si la seconde voyelle est précédée d'un *h* aspiré (le *héros*, la *halte*, etc...) Pourquoi? Les deux voyelles mises en contact au milieu d'un mot, plus proches, produisent un hiatus plus caractérisé; de même l'aspiration de l'*h* ne peut que renforcer l'hiatus. Quelle est alors la raison de cette casuistique singulière? Pas du tout une raison d'euphonie; mais on n'osait tout de même pas proscrire du vocabulaire poétique tous les mots contenant un hiatus en eux-mêmes et tous les mots commençant par un *h* aspiré, lesquels sont forcément en hiatus avec le mot précédent : c'était déjà bien joli d'avoir défendu l'emploi de locutions telles que *tu as*, *tu es*. Voilà comment on autorise *tu hais*, tout en réprouvant *tu es*.

La distinction du sexe des rimes n'est pas moins arbitraire. Si l'on définit la rime, comme le fait Banville et comme on est sans doute forcé de le faire, par une harmonie, il semble bien qu'elle ne soit pas intéressante pour l'œil, mais pour l'oreille. Or, quelle différence de son peut-on faire entre le mot *mur*, par exemple, et la dernière syllabe du mot *murmure?* et qu'est-ce que cela nous fait que celui-ci se termine par un *e* muet, celui-là par une consonne? et sous quel prétexte veut-on établir entre eux une distinction aussi importante que celle

— en vérité considérable — des sexes? Quoi qu'il en soit, le mot *murmure* ne rime pas avec le mot *mur*. C'est assez curieux! De ce fait étonnant, conclurons-nous que les Parnassiens avaient pour principe de rimer pour l'œil? Ce serait un mauvais principe, car la *rime pour l'œil* est quelque chose, en soi, d'assez ridicule; mais une telle erreur serait explicable de la part de gens très appliqués à leur papier, très attentifs à leur difficile graphie. On dirait, en effet, que les Parnassiens avaient adopté ce principe, et c'est probablement pour cela que Théodore de Banville accuse Voltaire de rimer «aussi mal que possible» (1) quand il accouple les mots *différent* et *tyran*, pour cela qu'on écrivait *Londre* (sans *S*) quand on avait à le faire rimer avec *fondre*, pour cela que Leconte de Lisle profitait ingénieusement de son étrange manie orthographique dans les transcriptions grecques lorsqu'il se trouvait dans le cas de faire rimer *cratère* avec *éther* :

> Jusques au pavé d'or des Princes de l'*Aithèr*,
> A toi d'abord, Hermès, le vin pur du *Kratèr!*

Mais, d'autre part, les Parnassiens ne se gênent pas pour faire rimer *hymen* avec *humain* : ça c'est une rime pour l'oreille et non pour l'œil. Il est vrai qu'ils donnent aussi quelquefois pour rime à *hymen*, *cyclamen* ou bien *amen*, si le cœur leur en dit... Pour l'oreille ou pour l'œil? Ils ne savent pas. Ils n'ont pas, à cet égard, de principe net. Or, il aurait été logique qu'ils en eussent un, cette question de la rime étant essentielle dans leur métrique. Mais ils ne se sont pas donné la peine de déterminer avec précision ce qu'ils entendaient par la

(1) *Petit traité de Poésie française*, page 75.

rime, et, faute d'avoir su se faire à ce sujet une doctrine rationnelle, ils ont multiplié les petites recettes inutiles, les plus futiles tracasseries. Et telle est, par exemple, la règle de l'alternance des rimes masculines et féminines. Ce n'est pas, comme je l'indiquais, la présence ou l'absence de l'*e* muet qui peut servir à différencier les rimes, puisque très souvent cette présence ou cette absence, im perceptible à l'oreille, n'est que purement orthographique. Mais il faut reconnaître qu'il y a des finales fluides et langoureuses, tandis que d'autres sont fortes, rudes, abruptes, etc. Et c'est une bonne idée que de vouloir qu'on fasse attention à leur qualité, qu'on n'accumule pas sans raison des rimes de même nature et qu'on varie l'effet produit. Or, l'alternance régulière que prescrit la métrique traditionnelle n'introduit dans le poème qu'une bien médiocre variété; elle est monotone, — et cette règle, mal conçue, a donc encore tous les défauts de toute la métrique traditionnelle : au lieu de laisser à l'artiste le libre choix des procédés dont il dispose pour la plus parfaite et pour la plus juste expression de sa pensée, elle l'astreint au plus fâcheux formalisme.

La théorie de la rime, chez les Parnassiens, repose sur un tas d'erreurs et de confusions. Mais cela ne l'empêche pas d'être arrogante et catégorique. On sait à quelles extraordinaires formules aboutit Théodore de Banville, — si extraordinaires que, lorsqu'on relit à présent le *Petit traité de Poésie*, on est tenté de le croire beaucoup plus humoristique qu'il ne l'est intentionnellement : « La rime est l'unique harmonie du vers et elle est tout le vers. — La rime est seule et elle suffit... L'imagination de la rime est, entre toutes, la qualité

qui constitue le poète... On n'entend dans un vers que le mot qui est à la rime... Tant que le poète exprime véritablement sa pensée, il rime bien; dès que sa pensée s'embarrasse, sa rime aussi s'embarrasse, devient faible, traînante et vulgaire; et cela se comprend de reste, puisque pour lui pensée et rime ne sont qu'un... » (1). Ce ne sont pas du tout des plaisanteries, et c'est parfaitement ainsi que les Parnasiens ont entendu leur art. Ils ne s'aperçurent pas de ce qu'il y a d'abord de ridicule à donner de la poésie une définition qui ne s'applique absolument qu'à la poésie française telle qu'on pouvait la constater avant la révolution symboliste : si la poésie ne consiste que dans l'invention de la rime, que firent donc Homère, par exemple, et Virgile? Il nous faut alors admettre que la poésie est en France quelque chose de tout à fait spécial et qui n'a point d'équivalent ailleurs... Mais les Parnassiens adoptèrent bravement ce burlesque principe et sûrs que l'invention de la rime était en effet le signe incontestable de leur don poétique, ils s'appliquèrent à rimer richement, à trouver des rimes inouïes, prodigieuses. Avec de l'exercice, ils acquirent bientôt une assez remarquable aptitude au calembour. Il y eut parmi eux de tels artistes enfin qu'à la *consonne d'appui* nécessaire ils joignirent le luxe d'une *syllabe d'appui*, que dis je? parfois d'un *vers d'appui* :

> Gall, amant de la reine, alla, — tour magnanime!
> Galamment de l'arène à la Tour Magne à Nime.

Cela, n'est-ce pas le triomphe de l'art parnassien ?...

Sérieusement, les Parnassiens, dans leur recherche laborieuse de la rime riche, eurent le tort pres-

(1) *Petit traité de Poésie française*, pages 47, 48, 60 et passim.

que toujours de se livrer à un jeu puéril, de s'escrimer à vaincre d'inutiles autant que terribles difficultés et d'oublier ce qui devait être leur principale, leur seule préoccupation : l'harmonie expressive du vers. En outre, comme cet opiniâtre effort accaparait toute leur attention, ils n'avaient plus de forces disponibles pour s'occuper de l'idée : un très grand nombre de leurs poèmes sont extrêmement pauvres d'idées !...

Quand le Parnassien a trouvé sa rime, — sa belle rime ! — il s'agit alors de combler le vers, et Banville a beau dire que la rime produit d'elle-même et comme spontanément tous les autres mots du vers, cet enfantement est souvent laborieux. Il faut, à toute force, que la pensée s'exprime en un nombre déterminé de syllabes ; or, elle est parfois trop longue, cette pensée, ou bien trop courte ; c'est un heureux hasard quand elle a juste la taille nécessaire, — autrement on est obligé de lui faire subir un pénible traitement.

Le Parnassien conçoit, en effet, le vers comme « l'assemblage d'un certain nombre *régulier* de syllabes ». Cette *régularité* doit être considérée comme un des principes essentiels de la métrique traditionnelle. Sans doute, le poète a choisi lui-même son mètre. Mais d'abord il ne l'a choisi qu'entre un assez petit nombre de types divers, en s'arrêtant au maximum de douze pieds et, sauf exception, en laissant de côté les mètres impairs (les vers de 9 et de 11 syllabes sont rares dans les œuvres des Parnassiens). Ensuite, une fois qu'il a choisi son mètre, au début de son poème, il n'est plus libre de le varier; s'il emploie des vers inégaux, il les dispose en strophes fixes et le type de strophe, une fois adopté, se répète alors avec la

même régularité que le vers dans un poème de mètre unique.

Pour légitimer l'élimination qu'a faite la métrique traditionnelle d'une très grande quantité de mètres, Sully-Prudhomme a prétendu constituer toute une théorie, d'aspect scientifique, et qui repose sur une étude des « fondements physiologiques de la versification » (1). Son but est de démontrer que les formes de vers non admises par la métrique traditionnelle sont mauvaises en elles-mêmes : et cela n'est pas, comme on dit, une affaire de goût, mais elles sont mauvaises faute d'être conformes aux conditions qu'impose à la parole rythmée la complexion même de nos organes. Quant à ces conditions, il les fait découler (d'une manière, d'ailleurs, assez confuse) du principe de *moindre effort*. Mais cette théorie a d'abord le défaut suivant : elle est destinée à rendre compte des raisons pour lesquelles tels rythmes plaisent, tels autres déplaisent. Or, il a donc fallu déterminer premièrement ces rythmes-ci et ces rythmes-là, — et ce choix est « affaire de goût », et si l'on n'admet pas ce choix la théorie s'écroule du même coup ; l'intervention, dans la matière, du principe de *moindre effort* perd toute valeur. Quant à savoir si l'on admettra ce choix, cela revient à demander si l'on accepte ou non la métrique traditionnelle, — ce qui précisément est la question. Il y a donc, si je ne me trompe, dans cette manière d'argumenter, quelque chose comme un cercle vicieux.

Quoi qu'il en soit, la *régularité* du vers et de la strophe aboutit à constituer une forme poétique antérieure à la pensée, et qui s'impose à la pensée,

(1) *Réflexions sur l'art des vers*. Paris, 1892. Récemment réimprimées en tête du *Testament poétique*.

à laquelle enfin la pensée doit s'astreindre. Au lieu d'adapter la forme à la pensée, c'est la pensée qu'on adapte à la forme, et cela ne peut se faire sans qu'on meurtrisse un peu la pensée. (Voyez ce que dit Théodore de Banville des « chevilles ».) Aussi prétendais-je que la métrique parnassienne est insincère.

Cette forme « antérieure à la pensée », on pourrait la comparer à ces vêtements « tout faits » qui ne vont jamais aussi bien que les costumes « sur mesure ». Mais comme elle est somptueuse et riche, et pour ne point offenser les Parnassiens, je la comparerai plutôt à quelque très luxueuse robe de brocart, d'étoffe dure, aux plis marqués, amples et raides et qui n'adhère pas au corps. Oui, c'est en de tels atours fastueux que Velasquez nous représente les chétives petites princesses de la maison d'Autriche anémiée. Leurs pauvres corps rachitiques se perdent dans ces belles étoffes dont la disposition superbe ne s'accorde pas du tout avec un si malingre contenu. Mais cette splendeur décorative était justement destinée à dissimuler de tristes physiologies... Après tout, il en est peut-être ainsi de la merveilleuse parure parnassienne : ne dissimule-t-elle pas aussi, vergogneusement, le malingre contenue d'une pensée chétive ?

(J'éprouve ici le besoin de déclarer qu'évidemment il y a de très beaux poèmes parnassiens, et que je les admire. Quelques poètes de cette école ont été de très grands artistes... Il n'est ici question que de métrique. Or, ces poètes n'ont sans doute eu que plus de mérite à réaliser de belles œuvres au moyen de cette métrique déplorable. Mais cette métrique, prise en elle-même, n'en est pas moins déplorable.)

§

Les Symbolistes étaient donc fondés dans leur tentative de renouvellement de la métrique française. Quelques-uns d'entre eux ne se libérèrent pas du premier coup, et leur effort pour réagir contre le formalisme parnassien ne se manifesta d'abord que par l'usage du rejet, de l'enjambement, la suppression de la césure ou son déplacement capricieux. C'est ainsi qu'on lit, par exemple, dans *Apaisement*, d'Henri de Régnier, des vers comme celui-ci, qui est très beau :

La lune monte, arrondissant son disque d'or,

ou comme cet autre, moins heureux :

Vous conduira finalement dans l'infini,

et dans la *Cueille d'Avril* de Vielé-Griffin :

La Poésie impérieuse est mon amante
Très grave et docte aussi parfois, comme les dames
Du temps jadis et douce et tendre dans ses blâmes.

Ces réformes ne sont pas très hardies. Il est vrai que parfois encore, dans leurs premiers poèmes, Vielé-Griffin et Henri de Régnier choquent plus audacieusement les habitudes parnassiennes en comptant un *e* muet comme la sixième syllabe de leurs vers, réagissant ainsi contre la séparation traditionnelle des deux hémistiches égaux de l'alexandrin. Mais ailleurs ils mettent un *e* muet comme septième syllabe élidée du premier hémistiche, même si le deuxième hémistiche commence par une consonne : ils semblent donc considérer que l'arrêt produit par la séparation des hémistiches est suffisant pour qu'on puisse traiter la fin du premier hémistiche comme la fin du vers, — ce qui est la consécration même et l'exagération

de la césure classique. Leur doctrine au sujet de la césure manque de netteté.

Quant aux enjambements et aux rejets qu'ils introduisent dans leurs vers numériquement réguliers, ils ne constituent pas une métrique nouvelle, mais plutôt un retour à la manière romantique. Les Romantiques, s'insurgeant contre les Classiques, avaient employé de tels procédés pour assouplir leurs vers. Mais les Parnassiens revinrent plutôt, à cet égard, aux traditions classiques. Je ne parle pas ici des pauvres vers biscornus de Coppée ; les grands Parnassiens eurent une tendance marquée à régulariser la composition symétrique de l'alexandrin : ils composèrent de beaux vers séparés, dont la juxtaposition avait, d'ailleurs, quelque monotonie. Et, réagissant contre les Parnassiens, comme avaient fait les Romantiques contre les Classiques, les poètes dont je parle disloquèrent l'alexandrin plutôt qu'ils ne créèrent (à leurs débuts) un vers nouveau. Cette conception est mauvaise. En effet, l'enjambement n'est pas seulement contraire à l'habitude classique, mais il est en contradiction avec la théorie de la rime qui est l'essentiel de la métrique classico-parnassienne ; car, si la rime ne coïncide pas avec un arrêt dans le sens de la phrase, ou bien elle passe inaperçue, ou bien, trop aperçue, elle rompt mal à propos la continuité de la phrase. Cette remarque ne s'applique évidemment pas à quelques enjambements voulus et destinés à produire certains effets particuliers, mais à l'enjambement perpétuel et capricieux tel que, par exemple « l'escalier — dérobé » du début de Hernani. Etant donnée la nature même de la métrique traditionnelle, les Classiques et les Parnassiens ont sur ce point raison contre les Romantiques et leurs

disciples d'à présent. En conséquence, les tentatives que l'on fit pour assouplir la métrique traditionnelle sans rompre complètement avec elle étaient vaines. Les demi-mesures ne valent jamais rien; il fallait une plus violente révolution.

Or, cette violente révolution se préparait alors obscurément. Elle allait bientôt éclater et se rallier en peu de temps la plupart des Symbolistes.

Je ne puis entreprendre ici l'histoire complète du *vers libre* et je n'en veux indiquer que les principaux épisodes... Une place importante dans cette histoire doit être faite à Verlaine, redevable, d'ailleurs, à Rimbaud probablement des nouveautés qu'il hasarda. Les vers de Rimbaud, « délicieusement faux exprès (1), » ont eu sur sa manière poétique une réelle influence, et c'est à partir de sa liaison avec le poète des *Illuminations* que l'auteur des *Poèmes saturniens* et des *Fêtes galantes* se différencia nettement des autres Parnassiens. Non que Verlaine aboutisse au vers libre, mais il commence la rébellion contre les règles: il viole intentionnellement les prescriptions courantes; ses plus belles œuvres trahissent le malaise de la poésie soumise au formalisme parnassien et les plus heureux effets qu'il produit sont dus à la rupture amusante, ingénieuse, de la mesure habituelle. Surtout, dans son « Art poétique » de *Jadis et Naguère* (1884), il a formulé très nettement quelques-uns des principes qu'adopteront les nouveaux poètes. Et d'abord ce désir d'une musique plus subtile est bien le point de départ de presque toutes les réformes qu'on va faire :

(1) Verlaine. Préface aux *Illuminations* de Rimbaud, édition de *la Vogue*, 1886.

De la musique avant toute chose,...
De la musique encore et toujours.

Au lieu de l'espèce de ronronnement qui résulte de la parfaite régularité des vers, une harmonie plus complexe

Et pour cela, préfère l'Impair!

A la symétrie monotone des mètres parnassiens, se substitue la délicate fantaisie des vers de 9, de 11, de 13 syllabes, coupés au gré du poète, ici où là, de manière à varier sans cesse la cadence. Et puis,

Tu feras bien, en train d'énergie,
De rendre un peu la Rime assagie.
Si l'on n'y veille, elle ira jusqu'où?

Et s'il rime tout de même avec richesse, quant à lui, par manie de vieux Parnassien, il sent néanmoins la qualité vulgaire de ce « bijou d'un sou »; il est le précurseur d'un art plus raffiné qui, délaissant le gros effet facile de la belle rime, recherchera de plus exquise musique dans l'assonance et l'allitération.

Les véritables promoteurs du vers libre en France furent Jules Laforgue et Gustave Kahn. C'est à peu près à la même époque qu'ils adoptèrent l'un et l'autre cette forme nouvelle, et premièrement sans doute dans des œuvres d'essai qu'ils ne publièrent pas. En outre, l'intimité dans laquelle vécurent alors ces deux poètes rend assez difficile de démêler ce qui revient à l'un ou à l'autre des innovations hardies dont ils eurent l'idée et qu'ils mirent, d'ailleurs, diversement en pratique. Quoi qu'il en soit, si les *Complaintes* et l'*Imitation de Notre-Dame la Lune* sont encore, et malgre bien des audaces, écrites en vers réguliers, les *Fleurs de bonne volonté* de Laforgue sont en vers libres absolument et de même les *Palais Nomades* de Gustave Kahn,

— et c'est l'honneur de ce poète-ci de n'avoir pas tâtonné dans de lentes hésitations et de s'être, dès son premier volume, manifesté comme en pleine possession de sa métrique neuve. La différence qui sépare le vers libre de Laforgue et celui de Gustave Kahn est bien indiquée par ces lignes de Gustave Kahn lui-même (1) : « Dans un affranchissement du vers, je cherchais une musique plus complexe, et Laforgue s'inquiétait d'un mode de donner la sensation même, la vérité plus stricte, plus lacée, sans chevilles aucunes, avec le plus d'acuité possible, et le plus d'accent personnel, comme parlé. » Gustave Kahn, comme dit aussi M. Albert Mockel (2), « innova une strophe ondoyante et libre dont les vers, appuyés sur des syllabes toniques, créaient jusqu'en sa perfection la réforme attendue. » Plus essentiellement musicale et poétique, la métrique de Gustave Kahn était, en vérité, celle que réclamait la conception nouvelle de la poésie qui tendait alors à se faire jour.

C'est ainsi que se libéra le vers français entre 1885 et 1887. La forme du vers libre, indéterminée en elle-même, mais, par définition, souple, malléable, se prêtait à toutes les combinaisons possibles de rythme et d'harmonie; elle devait s'adapter à toutes exigences des tempéraments poétiques les plus divers et lorsque Vielé-Griffin, Moréas, Henri de Régnier, Verhaeren se rallièrent à ce mode nouveau d'expression, ils inventèrent, chacun pour soi, sinon le principe du vers libre, du moins *leur vers libre à eux*.

(1) Etude sur *le vers libre*, en préface aux *Premiers poèmes*, Paris, 1897.

(2) Albert Mockel *Propos : de littérature*. Paris, 1894.

§

J'ai plutôt indiqué, jusqu'ici, ce que le vers libre n'est pas que ce qu'il est positivement. Mais toute négation implique par elle-même une affirmation et les défauts de la métrique parnassienne contre lesquels se révoltaient les Symbolistes indique déjà ce que devait être la métrique qu'ils constituaient en opposition à celle-là.

D'ailleurs, ils n'entendaient pas renoncer aux ressources de rythme et d'harmonie que contenait l'ancienne versification. Ils réagissaient contre le caractère impérieux et surtout exclusif de ses préceptes. Ils niaient les règles en tant que règles, mais ils les conservaient en tant que procédés facultatifs, utilisables pour l'expression poétique de leur pensée. Principalement, à ces procédés insuffisants ils en ajoutaient d'autres; ce qu'ils proscrivaient d'une manière absolue, c'était la *régularité*, leur principe contraire étant celui de la plus complète liberté.

Tandis que le vers classique, sans enjambements, est monotone, ils cherchent, dans la succession de leurs vers, la variété.

Tandis que le vers romantique, avec ses enjambements et ses rejets, n'a qu'une très artificielle unité, leur vers est une phrase, ou un morceau de phrase dont le sens, même fragmentaire, correspond à quelque partie analytique de la pensée.

Tandis que le vers parnassien, isolément travaillé, vaut par lui-même et produit à lui seul son effet, ils se préoccupent davantage de la période poétique. L'élément poétique n'est plus pour eux le vers, mais la strophe, — à condition que, par strophe, on entende un libre groupement de vers et non plus un agencement formel et régulier.

Ces trois formules indiquent le rapport de ce qu'ils niaient et de ce qu'ils affirmaient comme principes de la versification française.

Quant à l'harmonie même du vers ou de la période poétique, la versification traditionnelle l'obtenait par la rime et par le nombre des syllabes.

La poésie nouvelle a détruit toute la draconienne réglementation qui entravait le libre emploi de la rime (obligation de la consonne d'appui, détermination du sexe des rimes, alternance des rimes, etc.). Mais elle ne proscrit pas la rime. Elle en fait, au contraire, un usage presque continu. Seulement, au lieu de considérer la rime comme une difficulté nécessaire qu'il faut vaincre, comme une formalité rigoureuse qu'il faut, coûte que coûte, remplir, elle ne s'en sert que comme d'un moyen entre autres de donner aux vers une agréable qualité musicale. C'est-à-dire qu'elle l'utilise ou la néglige suivant les cas, et tantôt l'accentue, et tantôt la redouble, et tantôt l'atténue, l'adoucit, l'amollit. Elle lui substitue parfois la simple assonance. Elle cherche dans l'allitération des consonnes de semblables effets. Elle considère la rime comme un cas particulier dans la sonorité totale du vers. Elle se préoccupe tout autant des syllabes intermédiaires que de cette syllabe spéciale...

La poésie nouvelle a détruit la versification fondée sur le nombre régulier des syllabes du vers. Elle fait alterner des vers très courts et des vers très longs de quinze, de vingt, de trente syllabes, — il n'importe, — et la combinaison de ces mètres inégaux n'est pas régie par des préceptes fixes. C'est en cela qu'on aperçoit tout d'abord la liberté du vers, et c'est ici que les adversaires du vers libre posent leur objection la plus spécieuse. Par le fait

seul de ne plus vous baser sur le nombre des syllabes, disent-ils, vous enlevez au vers ce qui le constitue en tant que vers, puisque c'est du nombre des syllabes que résulte le rythme. — Vous leur faites alors observer qu'il y a pourtant un rythme dans l'hexamètre latin, par exemple ; or, dans l'hexamètre latin, le nombre des syllabes n'est pas fixe puisque, aux quatre premiers pieds, on peut mettre indifféremment des dactyles (3 syllabes) ou des spondées (2 syllabes). — Mais ils vous répondent, avec une apparence de raison, que le cas n'est pas le même en latin et en français. En latin, les voyelles se différencient nettement suivant leur *quantité :* elles sont longues ou brèves ; cette distinction n'existe pas en français. En latin, comme dans la plupart des langues, l'accent tonique, très sensible et d'emplacement varié dans les différents mots de la phrase, donne à la phrase, par lui seul, une cadence, un rythme; en français, l'accent tonique, invariablement placé sur la dernière syllabe du mot, sauf quand elle est une muette et alors ne compte pas, est, en outre, peu perceptible : le français est une langue tout unie et non chantante, par elle-même dénuée de rythme et de cadence. Il convient donc d'ajouter à la phrase le rythme et la cadence que peut seule lui donner la répartition régulière de groupes égaux de syllabes... (1).

Cette argumentation bien connue pèche par la base et les axiomes sur lesquels elle s'appuie sont fallacieux. Sans doute la distinction des *longues* et des *brèves* n'a pas, en français, le caractère de rigou-

(1) Cf. Th. de Banville, *Petit traité de Poésie française*, p. 10 : « Le vers français ne se rythme pas comme celui de toutes les autres langues par un certain entrelacement de syllabes longues ou brèves ; il est seulement l'assemblage d'un certain nombre régulier de syllabes. »

reuse précision qu'elle a, par exemple, en latin. On ne saurait faire avec les mots français d'évidents dactyles ni de manifestes spondées. Et c'est en cela que se trompèrent les chimériques réformateurs, tels que Baïf, qui prétendirent constituer une prosodie française à l'imitation de la prosodie latine. Mais cela ne veut pas dire que dans une phrase française toutes les syllabes aient la même *longueur*. Si l'on y réfléchit un peu, cette affirmation apparaît tout d'abord comme absurde : une telle langue serait insupportable, horrible ! Et puis il n'y a qu'à examiner une phrase française quelconque, un lambeau de phrase, pour s'apercevoir que cette affirmation est fausse.

Oui, je viens dans son temple adorer l'Éternel...

Est-ce que la syllabe *je* et la syllabe *viens*, la syllabe *son* et la syllabe *temple*, la syllabe *viens* et la syllabe *temple* ont la même quantité ? Les unes ne sont-elles pas *plus longues* que les autres ? Il est vrai qu'on éprouverait quelque embarras à les distinguer catégoriquement en longues et brèves, puisque si l'on peut dire que *je* et *son* par rapport à *viens* et à *temple* sont des brèves, *viens* est à son tour une brève par rapport à *temple* : aussi, comme je l'indiquais, le français ne se prête-t-il pas à la fabrication de dactyles ou de spondées absolus. Mais les différences de longueur, très nuancées, très variées que présentent les mots d'une phrase française produisent des rythmes très complexes et sollicitent donc une métrique très souple et qui précisément est celle du vers libre.

Et je raisonnerai de même au sujet de l'accent tonique. Il est vrai que l'accent tonique, dans les mots pris à part, est infiniment plus marqué d'abord

et plus mobile ensuite en latin qu'en français. Seulement si l'on considère la succession des syllabes non plus dans les mots isolément, mais dans la phrase, ne remarque-t-on pas qu'il y a sur plusieurs syllabes de cette phrase des accents, qu'il y a dans cette phrase des syllabes que la voie accentue et met en pleine valeur, tandis qu'elle escamote les autres? Et, sans aller chercher plus loin de plus compliqués exemples, dans cette simple proposition :

Je viens, suivant l'usage antique et solennel...

n'y a-t-il pas sur la syllabe *viens* un accent? Il y a sur d'autres syllabes de cette même proposition d'autres accents encore, moins caractérisés que celui-là, inégalement caractérisés entre eux. Et, de même que la *longueur* est très diverse dans la quantité des syllabes, les accents de la phrase sont aussi très inégaux. Ce fait, comme le précédent, s'accorde à merveille avec l'extrême souplesse et la variété de la métrique nouvelle.

Étant donnée cette double *inégalité* des syllabes qui composent un vers, le nombre des syllabes n'a pas l'importance décisive que lui attribuait la métrique traditionnelle. Ou bien, si l'on veut, la versification fondée sur le nombre des syllabes est illusoire, — et les Parnassiens se trompaient en croyant juxtaposer des vers égaux parce qu'ils écrivaient, par exemple, un poème en alexandrins seulement.

Le rythme d'une phrase poétique ne résulte pas du nombre des syllabes qui la composent, — et c'est bien heureux, en somme, car alors le rythme des vers réguliers qu'ont écrits les Classiques, les Romantiques et les Parnassiens, identique dans tous

leurs alexandrins, serait d'une monotonie épouvantable. Le rythme de leurs alexandrins est monotone quand ils se sont confiés uniquement au nombre des syllabes pour le produire ; il est au contraire expressif et varié quand ils l'ont obtenu par d'autres procédés, qui sont étrangers au nombre des syllabes, qui peuvent se concilier avec la régularité du nombre des syllabes, mais qui ne la nécessitent nullement. Le rythme d'une phrase poétique résulte d'une heureuse répartition des syllabes *plus ou moins longues*, des syllabes *plus ou moins accentuées* qui la composent.

C'est à ce principe que la métrique nouvelle se rattache, et c'est à cette heureuse répartition que s'appliquent les vers-libristes, sans que des recettes commodes et pratiques leur soient offertes pour y réussir. Ils la font à leur gré, suivant la nature même de la pensée qu'ils veulent exprimer, de l'effet qu'ils veulent rendre... Seulement, comme dit Théodore de Banville (1), « pour se servir de ce vers compliqué et charmant (le vers libre), il faut du génie et une oreille musicale, tandis qu'avec les règles fixes les écrivains les plus médiocres peuvent, en leur obéissant fidèlement, faire, hélas ! des vers passables ».

J'espère avoir démontré que le vers libre n'est pas seulement la négation du vers régulier, mais qu'il dépend de principes positifs. Et c'est donc bien à tort que les adversaires du vers libre se refusent à voir autre chose dans les poèmes d'aujourd'hui que de la prose assez soignée. Ils se désolent et s'indignent parce qu'on les a privés d'une distinction bien commode qu'ils étaient habitués à faire, avec le

(1) *Petit traité de poésie française*, page 100.

pion de M. Jourdain, entre la prose et les vers. Si la métrique nouvelle tend à faire disparaître cette absolue séparation entre deux modes opposés du langage, — deux et seulement deux, — elle sera bienfaisante encore, car entre le plus haut lyrisme et la prose d'affaires on peut concevoir bien des espèces intermédiaires de style, — et qu'on nous débarrasse donc de ce formalisme! Mais il serait aussi injuste d'assimiler à la prose pure et simple de véritables vers libres que de confondre avec un alexandrin un groupe de douze syllabes également partagé par la moitié. Il suffirait, pour s'en convaincre, de lire avec bonne foi quelque beau poème de Kahn, de Griffin, de Verhaeren ou de Régnier.

Les poètes d'aujourd'hui ont donc eu le très grand mérite de se trouver une forme poétique excellente. J'ai comparé la forme parnassienne à ces somptueux, amples et raides vêtements qui ne se modèlent pas sur le corps humain, mais le dissimulent. La forme poétique nouvelle qu'ont inventée les symbolistes suit au contraire docilement tous les contours de la pensée et la dessine dans sa grâce mobile et sinueuse. La première avait ces plis emphatiques et d'une conventionelle élégance que drapent sur leurs mannequins le Guide, par exemple, et ses élèves. Et la seconde rappelle ces étoffes légères, molles et dociles à la variété des gestes, dont vêtent leurs personnages les peintres des saines et belles époques d'art.

ANDRÉ BEAUNIER.

LA LÉPREUSE ET LE MULET

—

I

Soleil-du-matin, prince de Memphis la grande, errait un jour au bord du Nil. C'était au printemps. La terre était douce, et il y avait dans l'air de l'humidité lumineuse. Des lotus souriaient sur les ondes. Des cygnes nageaient.

Soleil-du-matin avait vingt ans, et il était très beau. Les dames de la cour lui témoignaient les plus délicates attentions. Sa mère, la très noble princesse Clarté-du-jour, l'adorait comme on adore un jeune Dieu, et ses deux sœurs, Rire-de-l'aurore la superbe, et Sourire-de-l'aube, la gracieuse, étaient émues quand elles l'embrassaient.

Soleil-du-matin rêvait, et, malgré la joie qui l'entourait, il était presque triste.

Les dames de la cour avaient beau l'accueillir des plus aimables paroles, les esclaves du palais avaient beau lui chanter les plus tendres chansons ou lui danser les danses les plus voluptueuses, Soleil-du-matin gardait une impassible gravité. Et c'était, pour tous et pour toutes, un étonnement singulier qu'il n'eût reçu dans son lit dame ni esclave. Les dames en soupiraient, et, quelquefois, une esclave en pleurait.

Les esprits malicieux de la cour et de la ville se contaient, tout bas, des anecdotes au sujet de Soleil-de-matin et de son étrange insensibilité. Et

il y en avait une dont l'héroïne était la femme de l'ambassadeur éthiopien.

C'était une négresse, mais assez belle. Elle était grande, et les traits de son visage pouvaient passer pour réguliers. Elle avait les yeux brillants, la chevelure épaisse et longue; sa taille était souple, sa démarche imposait, et ses amants, qui étaient nombreux, affirmaient ses seins ronds et durs. Ils ajoutaient qu'elle avait la chair ardente et qu'elle savait varier à l'infini les jeux de l'amour. On la nommait Flamme-des-nuits.

Or, un jour, Flamme-des-nuits avait donné de l'argent à un des esclaves qui servaient Soleil-du-matin, et, secrètement, elle avait été introduite dans la chambre du prince. Derrière un rideau, elle attendit l'heure de son coucher, et, après que les officiers et les domestiques se furent retirés, elle lui apparut, impudique et nue. Elle avait voulu lui prodiguer les baisers et les caresses; mais Soleil-du-matin l'avait repoussée,et l'on prétendait même que, las des insistances de l'audacieuse ambassadrice, il avait dégaîné son sabre et avait été près de la tuer, sans songer à la possibilité d'incidents diplomatiques. Flamme-des-nuits avait dû fuir.

Elle avait espéré qu'on ne connaîtrait pas sa fâcheuse aventure; mais dans une cour, fût-elle la mieux réglée du monde, rien ne demeure secret, et bientôt Flamme-des-nuits avait été fort mortifiée de voir, à son passage, les dames sourire des lèvres et des yeux. Certains seigneurs souriaient en même temps que les dames, soit qu'ils fussent peu galants, soit qu'ils songeassent à ce qu'avait de ridicule la retenue du prince. Flamme-des-nuits était rancunière, et elle avait confié à ses rares amies

qu'un jour elle tenterait de se venger; la surprise seule l'en avait empêchée au moment où l'affront lui était fait. En attendant ce jour, sa consolation était que le prince ne fût pas plus sensible qu'aux siens aux attraits des autres femmes, et que nulle encore n'eût imaginé ce qui le rendrait amoureux.

Flamme-des-nuits ne venait plus guère à la cour. D'ailleurs, l'ambassadeur, son mari, était vieux et malade; et la décence exigeait qu'elle lui donnât, ou, du moins, feignît de lui donner quelques soins.

Et, parfois, ses suivantes la trouvaient lisant des livres anciens que lui avait vendus, en Éthiopie, un vieillard venu on ne savait de quel pays, — un magicien peut-être.

Soleil-du-matin errait au bord du Nil. L'heureuse paix de la journée printanière l'avait charmé ; il avait voulu aller dans la campagne, et il était sorti du palais par une porte discrète, sans que l'accompagnât son cortège ordinaire de serviteurs, de soldats et de policiers. Peu à peu, il s'éloignait de la ville.

Soleil-du-matin était songeur. La saison semblait toute gaie ; l'onde était calme, la prairie bonne, et le ciel tendre. Pourquoi devinait-il, en lui, une vague tristesse ?

Les cygnes nageaient par couples. Au loin, une flûte chanta. Soleil du-matin était songeur.

Des ailes palpitèrent dans l'air. Il leva les yeux : c'étaient des colombes qui passaient. Elles disparurent à l'horizon. L'air était plein de parfums et de rires.

Soleil-du-matin fut plus triste. Pourquoi le bonheur de la journée l'avait-il engagé à sortir ? et pourquoi, maintenant, n'était-il pas joyeux ? Qu'y

avait il, autour de lui, qui l'attristât ? Sans savoir comment, il pensa : « De l'amour, peut-être. »

Il n'aimait pas. Il n'avait jamais aimé. Aimerait-il, un jour ? Les sourires des grandes dames n'étaient pas des sourires sincères, ni les sourires des esclaves. Aimerait-il, un jour ? Les grandes dames le désiraient par vanité. Les esclaves le désiraient par devoir. Sans doute, le jour ne viendrait pas, où il aimerait. Et il errait tristement dans la campagne amoureuse.

La flûte chantait toujours. La flûte d'un berger, — ou d'une bergère. Il marcha vers le chant de la flûte.

Il gravit une colline qui longeait le fleuve. Du sommet, il vit, dans un ravin, une jeune fille qui gardait quelques chèvres. De ses lèvres frêles et de ses doigts légers, la chevrière éveillait l'humble chanson d'un roseau.

La chevrière était presque une enfant encore : quinze ans, peut-être, ou seize. Elle était charmante à voir. Une tunique de toile rosée la vêtait à demi. On lui devinait des seins gracieux et une taille fine, elle avait des yeux clairs, et ses cheveux blonds voletaient aux caresses amicales de la brise. Soleil-du-matin regardait la chevrière : il se sentait moins triste.

La flûte de roseau se tut. Les lèvres de la jeune fille murmurèrent une chanson.

« Quand viendra-t-il, le bien-aimé, le bien-aimé qui m'aimera? Quand descendra-t-il des collines, joyeux d'aimer?

« Vers mes lèvres, mes lèvres douces il tendrait ses lèvres friandes. Nous nous aimerions dans le jour, sous l'œil des Dieux.

« Peut-être il est déjà venu, celui que j'attends

pour l'aimer. Sans que je le voie, il me guette, le bien-aimé! »

Soleil-du-matin descendit vers la chevrière, qui ne l'avait pas vu. Il lui releva les cheveux et lui baisa la nuque. Et il murmurait :

« Le voici venu pour t'aimer, celui-là que tu attendais : de la colline, il te guettait, le bien-aimé! »

II

Les dames de la cour souriaient toujours à Soleil-du-matin, et lui, maintenant, souriait aux dames. Non qu'il en eût admis aucune à l'honneur d'être sa maîtresse ; mais sa mine joyeuse, fière, et même un peu arrogante, était d'un homme qui aime, et qui est aimé, et que l'amour étonne encore. On lui soupçonnait quelque intrigue avec une bourgeoise de la ville. Cela ne manquait pas de choquer les gens qui jugent nécessaire au maintien de l'ordre dans les états la stricte observance des règles et de l'étiquette : ils regrettaient que, pour son premier amour, Soleil-du-matin se mésalliât.

D'ailleurs, Soleil-du-matin mettait à cacher sa bonne fortune un tel soin que les plus vigilants n'avaient pas pu découvrir qui, enfin, l'avait charmé.

Chaque jour, le prince quittait, avec mille précautions, le palais. Il s'en échappait par des issues mystérieuses. Il était vêtu des habits les plus simples. Personne ne l'accompagnait. A travers la campagne, il gagnait l'humble ravin où l'attendait la chevrière.

Elle était fidèle au rendez-vous. Tous deux chantaient l'éternelle chanson des amoureux. Ils passaient en des jeux, innocents ou non, un temps qui

leur semblait trop court. La chevrière ignorait la noble condition de son amant. Elle était très tendre, bien que parfois un peu timide. Elle s'appelait Douce-rose.

Soleil-du-matin adorait Douce-rose. Douce-rose adorait Soleil-du-matin.

Il y avait plusieurs mois déjà que durait le bonheur de la chevrière et du prince. Par un heureux crépuscule, ils se disaient adieu, sans grande tristesse, car ils songeaient à la joie nouvelle qu'ils auraient le lendemain, quand ils se reverraient. Et voici tout à coup qu'ils entendirent un bruit singulier : c'était comme l'éclat d'un tonnerre souterrain. Le sol trembla, il se fendit, et, devant eux, dans un tourbillon de fumée, surgit une femme. Une négresse. Soleil-du-matin reconnut Flamme-des-nuits.

Elle était veuve, maintenant. Le vieil ambassadeur avait, naguère, succombé aux fatigues de la diplomatie. Flamme-des-nuits n'avait pas affecté une douleur à la sincérité de laquelle n aurait cru personne. Selon sa coutume constante, elle tint, en cette occasion, une conduite correcte : elle ordonna pour le défunt de magnifiques funérailles, et observa un deuil rigoureux.

Quoiqu'elle y vécût, comme il était décent, plus retirée que jamais, elle ne quitta pas Memphis. Aux quelques dames qui vinrent lui rendre visite, elle dit que le séjour de cette ville lui était désormais nécessaire, aussi bien pour la santé de son corps que pour le contentement de son esprit. L'Ethiopie, prétendait-elle, était un pays presque sauvage, où manquaient les intelligences, et dont elle ne pourrait plus supporter le climat brûlant.

Et ses suivantes la voyaient toujours lire les livres achetés jadis à un vieillard mystérieux.

Quant à Soleil-du-matin, occupé qu'il était de Douce-rose, il y avait bien longtemps qu'il n'avait songé à Flamme-des-nuits.

Donc, la négresse se dressa tout à coup devant le prince et la chevrière. Son visage était farouche, et ses yeux dardaient de sombres lueurs. La voix rauque, elle cria :

« Te voilà donc, perfide! Tu n'as pas voulu connaître l'ardeur de mes caresses, la splendeur de mes baisers! Tu m'as appris ce qu'est un cruel: et c'est à une paysanne, à une pauvresse, à une enfant que tu gardais ton amour! Ah, perfide, perfide! Mais tu vas être châtié sur-le-champ, et ton châtiment sera terrible. »

Soleil-du-matin était interdit. Pourtant, il sentit que son rang exigeait qu'il fît bonne contenance, et il essaya de parler:

« Madame... Comment avez-vous appris... Comment êtes-vous venue... »

Flamme-des-nuits ricana :

« Ah, ah, comment j'ai connu tes amours, perfide? Comment je suis venue au lieu de tes rendez-vous, cruel?

— Oui, je n'ai dit à personne...

— Ne sais-tu pas, misérable, que l'air, et la terre, et l'onde sont peuplés de génies subtils que n'aperçoivent pas les yeux vulgaires, mais à l'intelligence de qui n'échappe aucune des actions humaines?

— Je sais que ces génies existent, et je sais encore que les magiciens seuls peuvent les voir, les entendre et leur parler.

— Eh bien, traître, j'ai étudié la magie. Maintenant, je n'ignore aucun de ses plus noirs secrets. Les génies de l'air, de la terre et des eaux sont soumis à mon pouvoir. Ils m'ont avertie de tes honteuses amours! »

Soleil-du-matin eut un geste de courroux, et il dit:

« Ah, madame, je ne souffrirai pas que vous insultiez... »

Flamme-des-nuits ne le laissa pas finir. Sa voix, maintenant, était calme à la fois et ironique. Elle reprit:

« Ils m'ont avertie de tes honteuses amours. Et ils m'ont conduite ici par des chemins inconnus des profanes. Donc, tu m'appartiens; rien ne te sauvera, et je vais, enfin, tirer de ton ingratitude une illustre vengeance. »

Quoi qu'il fît pour paraître brave, Soleil-du-matin tremblait un peu.

Flamme-des-nuits continua:

« D'abord, je me débarrasserai de mon indigne rivale. La vue de l'infamie où je vais la réduire commencera ton châtiment. »

Douce-rose n'avait pas osé regarder la magicienne. Ses jolis yeux étaient pleins de terreur. Elle voulut implorer son pardon: les mots s'arrêtèrent dans sa gorge.

Flamme-des-nuits leva le bras, et elle parla.

Elle parla dans une langue inconnue, aux sons étranges.

« *In Diaboli nomine. Corporis tui, quod pulchritudinis habebatur miraculum, species mutetur. Squamosas, horridum sicut et insolubile vestimentum, indue pustulas. Sit pellis tua seu*

piscis seu elephantis pelli similis. I per terrarum semitas, i, misera, i, leprosa, i! »

Et soudain le frais visage de Douce-rose fut couvert de boutons écailleux, grisâtres au centre et, au bord, rouges, noirs ou bleus. Elle n'eut plus de sourcils, et les cils de ses yeux tombèrent, en même temps que ses clairs cheveux. La blancheur gracieuse de ses bras fut déshonorée. Une lèpre immonde lui salit tout le corps. Elle était hideuse à voir.

Avec un long cri lamentable et blessé, elle s'enfuit vers le désert.

Soleil-du-matin était si désolé qu'il ne pouvait même pas pleurer. Il murmura :

« Croyez-vous, madame, que vous ne m'avez pas puni ? »

Flamme-des-nuits avait déjà le bras levé. Elle allait, sans doute, prononcer quelque formule magique. Mais elle sembla attendrie un peu par la morne douleur de Soleil-du-matin. Son regard fut moins cruel, elle laissa retomber son bras, et d'une voix qu'elle pensait adoucie, elle dit :

« Oui, cette fois encore, je serai bonne, et je t'épargnerai. Retourne dans ton palais. Un jour viendra, et prochain peut-être, où tu me reverras, Soleil-du-matin ! Et alors, veille à ne pas me déplaire ; ne me force pas à devenir ton implacable ennemie : songe à la puissance de l'invincible Flamme-des-nuits ! »

III

Douce-rose, triste lépreuse, ne savait plus que pleurer et gémir.

Pendant combien de jours, pendant combien de

nuits avait elle marché par le désert, sans boire, sans manger, sans dormir ? Elle-même l'ignorait. Toute à sa douleur, elle était allée, au hasard, et inconsciente du temps et de l'espace. Elle se rappelait qu'un soir elle était arrivée à une petite oasis. Là, de lassitude, elle était tombée sur le sol; elle avait dormi à l'abri d'un palmier, de très longues heures, lui semblait-il. Au réveil, elle avait senti que la faim la torturait, et, malgré sa misère, elle avait eu peur de mourir ; le besoin de vivre l'avait reprise; elle avait mangé des dattes, elle avait bu l'eau d'une source. Et, depuis des mois, Douce-rose restait dans l'oasis, dormant sous les arbres, vivant de fruits et d'eau.

Elle pleurait et elle gémissait. Elle n'osait pas se regarder dans la source : elle ne voulait pas se voir laide. Parfois, une caravane faisait halte à l'ombre des palmiers; Douce-rose, alors, se cachait : elle ne voulait pas qu'on la vît laide.

Or, un matin, Douce-rose se sentit moins affligée. Le ciel était léger, les palmes frémissaient gaiement, la source murmurait des chansons. Douce-rose rêva au temps d'autrefois, au temps où elle était jolie, au temps où elle aimait. Il lui sembla que les heures bienheureuses pouvaient briller encore; sa grâce allait refleurir. Quelque magicien, plus puissant que l'odieuse négresse, se lèverait pour la guérir, et, là-bas, vers Memphis, l'aimé l'attendait sans doute. Douce-rose se prenait à espérer.

A la tombée du soir, des voyageurs s'arrêtèrent dans l'oasis. D'humbles voyageurs : un vieillard guidait un âne, qui portait une jeune femme. La

femme tenait un enfant, presque un nouveau-né. Elle avait un sourire qui charmait.

« Ici, dit le vieillard, nous pourrons passer la nuit, je crois. Il y a de quoi manger et boire, et l'on dort encore mieux sous des palmiers que sous le ciel du désert. Descends de la bête, Marie, et repose-toi.

— Oui, répondit la femme, je suis un peu lasse. Notre route fut longue, aujourd'hui. Ah, Joseph, quand arriverons-nous dans une ville ? »

Elle soupira. Le vieillard reprit :

« Je suis las aussi. Et cette pauvre bête ! Descends, Marie.

— Tiens l'enfant, tandis que je descendrai. Et prends garde de le réveiller. »

La femme tendit l'enfant au vieillard; elle descendit de la bête, et elle s'allongea au pied d'un arbre. Puis elle redemanda l'enfant; et, quand elle l'eut.:

« Ah, Joseph, dit-elle, tu as eu, sans doute, quelque brusquerie; regarde : il s'est réveillé. »

L'enfant réveillé ne pleurait pas; il souriait doucement à sa mère ; de sa petite main, il essayait de lui découvrir le sein.

« Je te comprends, je te comprends, mon fils, et je t'obéis. »

La femme allaita l'enfant. Le vieillard les contemplait tous deux, béatement. L'âne broutait.

Cachée derrière un palmier, Douce-rose regardait les paisibles voyageurs. Elle était heureuse de les regarder, et il lui semblait qu'elle oserait aller vers eux et leur parler. Mais elle craignait de les effrayer par sa laideur, et, contre son désir, elle ne se montrait pas.

L'enfant ne tétait plus. Marie dit à Joseph :

« J'ai soif. Va me chercher un peu d'eau à la source qui est là-bas. »

Joseph n'était pas très agile. Douce-rose avait entendu la demande de Marie : elle ne put résister à la joie d'y satisfaire. Elle était à la source avant le vieillard, et ce fut elle qui apporta de l'eau à la jeune femme.

En la voyant, Marie eut un cri d'effroi. Douce-rose parla, suppliante :

« Oh, madame, soyez bonne! Ne me repoussez pas. Je suis bien laide, je le sais, mais je ne suis pas méchante. Et, dans ma longue détresse, vous avoir obligée me laissera le souvenir d'un instant de bonheur. Buvez cette eau que vous offrent mes pauvres mains, vous qui êtes pleine de grâce. »

Marie fut touchée, et regarda sans peur Douce-rose. Et elle but l'eau qui lui était offerte.

Puis elle demanda :

« Qui es-tu, pauvre femme?

— Une malheureuse, maintenant; mais autrefois... »

Et Douce-rose raconta aux voyageurs toute son histoire.

« Ah, disait-elle en finissant le récit, ah, le magicien viendra-t-il, ou la magicienne, qui me délivrera de cette lèpre honteuse? »

Marie répondit :

« Peut-être il est venu, Douce-rose! »

Et elle tournait les yeux vers son fils.

Pendant le récit de Douce-rose, l'enfant avait gardé un air sérieux. On eût dit qu'il comprenait l'aventure contée. Et, quand se tut la triste con-

teuse, on eût dit qu'il remarquait le chagrin de sa mère.

Et voici que, d'une voix frêle, mais assurée, l'enfant parla.

Il parla dans une langue inconnue, aux sons étranges.

« *In nomine Patris, et Filii, et Spiritus sancti. Amen. Squamæ solvantur quæ corporis tui splendorem óbnubilant. Prior niteat candida pulchraque pellis. O tu, quæ formosa quondam, formosior esto.* »

Et, aussitôt, les boutons hideux s'effacèrent, qui écaillaient le visage de Douce-rose. Ses jolis cheveux flottaient à la brise du soir. Ses bras éblouissaient. Elle courut à la source se mirer, et de se voir plus adorable qu'elle n'avait jamais été, elle eut un grand éclat de rire.

« Ah, madame, madame, cria-t-elle à Marie, je veux être votre servante et la servante de votre fils. »

L'enfant jouait avec une médaille d'argent, pauvre bijou qui pendait au cou de la mère.

Marie dit à Douce-rose :

« Douce-rose, tu seras notre servante et notre amie, et tu nous accompagneras dans notre voyage. »

IV

Les voyageurs arrivèrent à Memphis, et ils se logèrent dans la plus modeste des auberges. Joseph n'était pas riche : c'était un juif qui, dans son pays, exerçait le métier de charpentier. Il avait dû fuir la Judée, où un roi cruel faisait massacrer les enfants. Il pensait attendre, à Memphis, que les temps fussent devenus moins durs.

Joseph ni Marie n'allaient guère par la ville. Il

y avait, derrière l'auberge, un petit jardin : c'est là qu'avec l'étrange enfant ils passaient presque toutes les journées. Ils étaient peu curieux de connaître la ville de leur exil. S'ils avait besoin de quelque objet, Douce-rose le leur achetait dans les bazars : car la jeune fille sortait assez souvent; elle avait du goût pour la promenade, et puis ne gardait-elle pas un espoir secret de retrouver un jour le bien-aimé?

Or, un matin, Douce-rose s'était assise devant la porte du plus grand des temples de Memphis. Elle rêvait. Sa vie n'avait pas été bien longue encore, et pourtant elle avait connu le bonheur, elle avait connu le malheur. Douce-rose n'était plus trop malheureuse. Elle espérait.

Tout à coup, elle entendit des sons de trompettes et de timbales. Et une voix criait :

« Voici nos princesses qui vont au temple prier les Dieux! »

Un brillant cortège apparut. Des gens de police le précédaient. Ils étaient armés de lanières et de bâtons, et ils frappaient rudement ceux des citoyens de Memphis qui avaient l'audace de passer dans la rue à l'heure même où les princesses allaient au temple prier les Dieux.

Le cortège était tout proche, et Douce-rose, songeuse et curieuse, restait assise. Un des policiers courut vers elle. Brutalement, il lui saisit le bras, il la força à se lever, et déjà il la frappait, quand une des princesses, la plus gracieuse, cria :

« Laisse donc cette jeune fille. Elle a l'air aimable et tendre, et il m'étonnerait qu'elle nous voulût aucun mal. »

L'homme lâcha le bras de Douce-rose; il ne la

battit pas; mais il eut une horrible grimace, et il murmura :

« La princesse Sourire-de-l'aube a de singulières indulgences ! »

D'un signe amical, Douce-Rose remercia la princesse; et elle regarda le cortège qui entrait dans le temple.

Il y avait d'abord Clarté-du-jour, belle encore et imposante; il y avait Rire-de-l'aurore et Sourire-de-l'aube; il y avait enfin les ministres, les conseillers et les hauts dignitaires de la cour. Tous étaient vêtus d'habits qui, pour avoir été taillés en des étoffes de deuil, n'en étaient pas moins riches et brillants. Mais l'étrange était que tant de seigneurs entouraient, et avec les marques du respect le plus humble, un animal : un mulet. Douce-rose le vit, et — pourquoi? — elle tressaillit. La bête pourtant n'avait guère de quoi séduire. Elle allait, l'oreille basse et l'œil morne; sa robe était d'un gris noirâtre; et, bien qu'il fût couvert d'une housse de pourpre et d'or, le mulet n'avait l'air que d'un très pauvre animal.

Il entra dans le temple, avec les princesses et les seigneurs.

Les prières aux Dieux durèrent longtemps : Douce-rose en attendit la fin. Elle vit le cortège qui sortait : elle sourit à la jeune princesse qui l'avait protégée, elle sourit au triste mulet. Le cortège regagna le palais princier. Douce-rose le suivit : les policiers n'osaient pas lui marquer qu'ils étaient mécontents. Quand elle ne vit plus ni princesses, ni seigneurs, ni mulet, elle resta pourtant devant la porte du palais. Elle y resta jusqu'au soir.

Alors elle se rappela les étrangers dont elle s'était faite la servante. Elle revint à l'auberge. Mais,

chaque matin, elle allait s'asseoir devant le plus grand des temples de Memphis; elle regardait défiler le cortège. Et elle passait toutes ses journés les yeux fixés sur la porte du palais des princesses.

Quand, le soir, elle rentrait à l'auberge, il lui semblait voir sourire l'enfant qui l'avait guérie.

V

Un jour, le cortège venait d'entrer dans le palais quand une esclave s'approcha de Douce-rose.

« Jeune fille, dit l'esclave, ta grâce a charmé Sourire-de-l'aube, notre princesse. Et Sourire-de-l'aube a su que tu restes, des heures entières, les yeux fixés sur la porte du palais. Elle veut te connaître, et apprendre la raison de ton étrange conduite. Suis-moi. »

Douce-rose eut confiance en l'esclave qui, comme sa maîtresse, était jeune et était jolie, et elle entra dans le palais. L'esclave guida Douce-rose par de longs corridors revêtus de marbres ou de métaux précieux, mais que n'animait la présence d'aucun serviteur : on eût dit que, dans le palais princier, avait été perdue l'habitude de vivre.

Enfin, après mille détours, l'esclave et Douce-rose arrivèrent devant une large baie, que fermait une brillante tapisserie. L'esclave souleva la tapisserie, et Douce-rose vit une salle très grande, lambrissée d'or et de pierreries, et que meublaient des sièges, fauteuils et sofas, des bois les plus rares, de l'ivoire le mieux poli ou de la nacre la plus chatoyante. Assises ou demi-couchées, les princesses et leurs servantes rêvaient, assez tristement, ou s'occupaient, assez distraitement, à de légers travaux de broderie ou de passementerie. Et, au milieu de

la salle, sur un tapis de la pourpre la plus riche et la plus moelleuse, était étendu le mulet.

« Maîtresse, dit l'esclave, je vous amène la jeune fille avec qui vous voulez vous entretenir. »

Sourire-de-l'aube se leva, empressée.

« Où est-elle ? où est-elle ?

— La voici. »

Et l'esclave prit Douce-rose par la main et la conduisit à la princesse. Le mulet dressa les oreilles, et une lueur brève éclaira son œil terne.

Douce-rose était un peu éblouie par une splendeur à quoi elle n'était guère accoutumée. Cependant, elle n'avait pas peur : la princesse Sourire-de-l'aube était si charmante ! Et puis, elle était près, maintenant, de ce mystérieux mulet à qui de très hautes personnes témoignaient des égards singuliers, et pour qui elle éprouvait des sentiments qu'elle-même était curieuse de mieux connaître. Peut-être allait-elle savoir qui était le mulet, et peut-être allait-elle voir clair en son esprit.

Sourire-de-l'aube lui parla d'une voix affable.

« Approche, jeune fille. Si je t'ai mandée, c'est que tu sembles douce et bonne, et j'ai cru deviner que tu prenais quelque part à la tristesse de notre sort.

— Vous, princesse, vous, si glorieuse, et si bienfaisante, on le sent, votre sort est triste !

— Hélas ! reprit Sourire-de-l'aube, l'éclat du rang ni la bienveillance du caractère ne nous défendent des misères du sort. Ma vie est triste, jeune fille, comme la vie de Clarté-du-jour, ma mère, et la vie de Rire-de-l'aurore, ma sœur. Quant à mon frère... »

Elle ne put achever, et elle pleura.

« Consolez-vous, princesse, dit Douce-rose, peut-être retrouverez-vous le bonheur. Moi aussi, quoique j'aie peu vécu encore, j'ai connu des jours d'âpre malheur. Et maintenant, ma vie est moins lamentable, et j'ai l'espoir qu'un temps luira où je n'aurai plus de raison de gémir.

— Tu as été malheureuse, jeune fille !... Mais de quel nom dois-je te nommer ?

— Je m'appelle Douce-rose, madame. »

Le mulet s'était dressé sur ses pattes de devant : il semblait écouter les paroles qu'échangeaient Douce-rose et Sourire-de-l'aube. Son œil brillait. Clarté-du-jour et Rire-de-l'aurore, qui l'observaient, étaient tout étonnées.

« Douce-rose, reprit Sourire-de-l'aube, conte-moi ton histoire.

— Je le veux bien, madame. »

Et Douce-rose conta ses aventures à la princesse Sourire-de-l'aube.

VI

Quand Douce-rose eut fini de conter ses aventures, Sourire-de-l'aube lui dit :

« Certes, Douce-rose, le récit de tes malheurs m'a touchée, et, par instants, il m'a étonnée : d'autant plus que je remarque, entre ton histoire et celle d'un être qui m'est cher, ainsi qu'à ma mère et qu'à ma sœur, et qui est la cause innocente de nos chagrins, des rapports singuliers. Si cette magicienne noire qui déshonora ton corps d'une lèpre immonde était la même qui... Ah, cruelle Flamme-des-nuits !

— Ah, madame, s'écria Douce-rose, je ne suis qu'une humble chevrière. Mais des plus humbles de la consolation peut venir aux plus grands. Et si

vous daignez me dire pourquoi vous souffrez, peut-être ne vous en repentirez-vous pas.

— Ecoute donc une triste aventure », dit la princesse.

Et Sourire-de-l'aube parla ainsi :

« Sache que ce mulet est mon frère, le prince de Memphis la grande. Au temps de sa gloire, on le nommait Soleil-du-matin, et jamais prince ne mérita mieux un nom aussi brillant. Je ne te dirai pas combien nous l'aimions, ni combien le peuple l'adorait ; car, en même temps que très beau, il était très bon et très juste. Pourtant, notre mère Clarté-du-jour se désolait de voir Soleil-du-matin rebelle à l'amour : « Mon fils, lui disait-elle souvent, il faudra bien que vous vous mariiez un jour » ; mais il ne répondait que par une moue méprisante. Aussi fut-elle la première à s'étonner quand le bruit courut, parmi les gens de cour, que Soleil-du-matin avait une maîtresse ; on ne pouvait, d'ailleurs, préciser qui, ni le lieu des rendez-vous amoureux. Et, quoi qu'elle fît, elle n'obtint de mon frère aucune confidence.

« Il en allait ainsi quand, un soir, Soleil-du-matin parut, au jeu de la princesse notre mère, plus affligé qu'il n'avait jamais été. La princesse eut tôt fait de voir cet air d'extrême affliction, et, sur-le-champ, elle ordonna qu'on se retirât. Rire-de-l'aurore, ma sœur, et moi eûmes la permission d'assister à l'entretien qu'elle voulait avoir avec le prince.

« Le prince se montra fort réservé. Il ne nous découvrit pas la cause de sa douleur. Mais quand ma mère lui affirma que le mariage pourrait, sinon guérir, du moins atténuer le chagrin qu'elle lui voyait, mon frère, à notre grand étonnement, répondit que, la vie désormais ne lui gardant aucune

joie, il remettait à d'autres le soin de le conduire. « Et pour vous prouver, madame, ajouta-il, que je « suis sincère, je suivrai le conseil que vous me don- « nez, et que je prends comme un ordre; je suis « prêt à partager le trône avec l'épouse que me « désignera votre sagesse. »

« Ma mère fut toute heureuse de la résolution nouvelle de mon frère, et, dès le lendemain, elle fit appeler au palais toutes les veuves et toutes les filles de noble naissance qui se trouvaient dans Memphis. C'est une antique coutume de ce pays que nos princes les voient d'abord et cherchent parmi elles une épouse, et ce n'est qu'au cas où toutes sont dédaignées qu'on demande une princesse à l'étranger. Soleil-du-matin vit les veuves et les filles de Memphis. Il fut insensible à leurs charmes, et il pria la princesse Clarté-du-jour de choisir pour lui. Et ma mère, fort embarrassée, n'imagina qu'un expédient: « Mesdames, dit-elle, vous pouvez vous retirer; « mais, sous peu de jours, je vous ordonnerai de « vous réunir encore. Chacune de vous apportera « pour le prince, mon fils, un présent, le plus riche « qu'elle saura trouver; et l'offrande la plus splen- « dide désignera la future princesse. »

« Il est inutile de dire que toutes furent exactes au nouveau rendez-vous qu'on leur fixa, à quelques jours du premier. Les présents étaient variés qu'elles apportaient pour le prince Soleil-du-matin : les unes donnaient les gemmes les plus éclatantes, les autres les tableaux des plus illustres maîtres. Toutes rivalisaient de zèle et d'ambition, et c'était dans le palais une profusion éblouissante de richesses. Ma mère ne savait comment faire un choix, et, cette fois encore, elle n'eût, peut-être, désigné aucune princesse, sans un événement des plus singuliers.

« Il y avait à Memphis une dame qui, bien que veuve, n'avait été convoquée à aucune des deux assemblées : en effet, elle était étrangère. Son défunt mari avait été ambassadeur d'Ethiopie. Elle-même était négresse, et s'appelait Flamme-des-nuits. Elle vivait d'ailleurs assez retirée.

« Ma mère allait congédier les prétendantes au trône, quand elle entendit de grands cris aux portes du palais. On eût dit que la ville entière s'exclamait de joie et d'admiration. Et Flamme-des-nuits entra brusquement dans la salle de l'assemblée.

« Grande princesse, dit-elle, regarde si le pré-
« sent que je fais à Soleil-du-matin ne me vaudra
« pas de siéger sur le trône de Memphis. »

« Et aussitôt commença à défiler un cortège merveilleux d'esclaves blanches et noires. Elles étaient vêtues des plus somptueuses étoffes, et parées d'émeraudes, de saphirs et de diamants miraculeux, et, s'accompagnant de luths et de violes, elles chantaient de divines chansons. Puis, Flamme-des-nuits nous invita poliment à sortir dans la plus large des cours du palais, et là elle fit passer devant nous une suite infinie de chevaux, d'éléphants et de chameaux, tous harnachés d'argent et d'or ; enfin, ce furent des mulets et des ânes qui semblaient porter, sur des bâts de brocart, toute la richesse de la terre. Nous admirions ; et, malgré une répugnance légitime qu'on devinait en elle, ma mère dut proclamer Flamme-des-nuits princesse de Memphis.

« Mon frère était plus triste que jamais.

« Le jour des noces fut fixé. La cérémonie eut lieu, et, le soir venu, Soleil-du matin, qui n'avait cessé de pleurer, se retira dans sa chambre, avec Flamme-des-nuits.

« Nul n'a appris, jusqu'ici, ce qui se passa entre

eux. Mais quand, le lendemain matin, le grand chambellan entra dans la chambre nuptiale, il recula d'horreur. Sur le sol, était étendu le cadavre de Flamme-des-nuits, criblé de coups de sabre ; et, auprès, un mulet geignait misérablement. Aux signes d'amitié qu'il nous prodigua, quand nous arrivâmes, nous ne pûmes douter que ce mulet ne fût notre frère.

« Depuis ce jour funeste, nous avons beau supplier les Dieux, mon frère ne recouvre pas sa forme humaine. Et voilà, ô chère Douce-rose, la cause de nos chagrins. »

Douce-rose avait écouté, très anxieuse, le récit de Sourire-de-l'aube. Dès que la princesse eut fini, elle s'écria :

« Ne pleurez plus princesse. Je sais qui guérira le prince, votre frère. »

Et, sans que personne pût la retenir, elle s'échappa, et d'une haleine, courut à l'auberge où elle habitait avec les voyageurs qui l'avaient guérie.

VII

Quand Douce-rose revint au palais, elle était suivie des trois voyageurs.

« Cher enfant, cher enfant, disait-elle, toi qui as eu pitié d'une humble chevrière, tu auras pitié de ces grandes princesses ; et tu ne voudras pas que ce prince, le plus beau du monde, garde la forme d'un vil mulet. »

L'enfant sourit, il étendit la main vers le mulet, et il parla.

Il parla dans une langue inconnue, aux sons étranges.

« *In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sanc-*

ti. Amen. O tu quem, virum, feminæ cujusdam impudentis nequitia in mulum convertit, vir iterum esto. Jumentum resurgat princeps. »

Et, au milieu de la salle, brillait un jeune homme, Soleil-du-matin.

Douce-rose eut un cri de joie. Elle se jeta dans les bras de Soleil-du-matin. Il lui baisait les cheveux et les lèvres, et il murmurait :

« C'est toi que j'aime, ô Douce-rose. Je t'aimerai jusqu'à la mort, et tu seras ma claire épouse, ô bien-aimée ! »

Sourire-de-l'aube était heureuse ; Rire-de-l'aurore admirait ; Clarté-du-jour était un peu scandalisée, mais elle essayait de dissimuler son sentiment, car elle avait quelque esprit.

« Mon fils, dit-elle pourtant, si vous nous racontiez ce qui se passa, lors de la nuit de vos noces, entre Flamme-des-nuits et vous ?

— A quoi bon ? répondit Soleil-du-matin. Pourquoi rappeler des heures tristes ? Et puis, ma mère, n'êtes-vous pas assez spirituelle pour imaginer, à mon aventure, telles circonstances qui vous conviendront ? »

Et il embrassa Douce-rose, qui pleurait et qui riait.

Quant aux voyageurs, modestement, ils avaient disparu.

A.-FERDINAND HEROLD.

NOTES

—

La nuit dernière, j'ai rêvé que j'étais mort et que je retrouvais Jean de Tinan, que j'ai vu une seule fois dans ce salon, à même époque, peut-être à même date. Il m'est donc apparu en songe et m'a invité à déjeuner en une maison de campagne située dans un petit village protestant : Bellocq. Je doute qu'il ait jamais été là durant sa vie. Mon rêve indiquait dix heures du matin. Tinan était comme je le vis en réalité : charmant et ironique. Il m'offrit des gâteaux singuliers et me raconta qu'il avait, pour s'amuser, fait boire des boissons anglaises à des soldats qui faisaient les grandes manœuvres. Et qu'il était arrivé à ce résultat que chefs et soldats pris de gaîté ne savaient plus, les uns commander, les autres obéir.

Tout à coup une angoisse terrible m'a saisi, une sympathie douloureuse, un regret de n'avoir pas assez connu durant sa vie le poète d'Aimienne. Je lui ai tendu la main en pleurant et me suis éveillé.

Qui sait? En quels mystérieux pays allons-nous aborder, en quelles îles de l'Océan du Sommeil? Quels pavots blancs nous enchantent? Pourquoi invoquer le hasard et non l'ignorance? S'il est vrai que la vie ne tienne qu'à nos sens et que nos royaumes soient en nous — pourquoi les poètes qui sont, comme on l'a écrit, les explorateurs de leur âme, n'apercevraient-ils pas dans la nuit et la

brume de leurs rêves, parfois, un promontoire de la Mort?

★

Souvent je me suis figuré le Ciel. Celui de mon enfance était la cabane que s'était fait construire, en haut d'un chemin grimpant, un vieil homme. Cette cabane, on la nommait *le Paradis*. Mon père m'y conduisait à l'heure où la noire bruyère des coteaux se dore comme une église. Je m'attendais, au bout de chaque promenade, à trouver Dieu assis dans le soleil qui semblait s'endormir à la cime du sentier caillouteux. Me trompé-je?

Moins façilement j'évoque le Paradis catholique: les harpes d'azur, la neige rose des Légions dans les purs arcs-en-ciel. Je m'en tiens encore à ma première vision, mais depuis que j'ai connu l'amour, j'ai ajouté à ce divin domaine, devant la hutte du vieil homme, une tiède pelouse en pente où herborise une jeune fille.

★

J'ai tout à la fois l'âme d'un faune et l'âme d'une adolescente. Et l'émotion que j'éprouve à considérer une femme est le contraire de celle que j'ai à regarder une jeune fille. Si l'on pouvait se faire comprendre à l'aide de fruits et de fleurs, j'offrirais à la première des pêches brûlantes, des cloches roses de belladone, des roses lourdes; à la deuxième des cerises, des framboises, des corolles de cognassier, des églantines et du chèvrefeuille. Je ne puis guère éprouver de sentiment qui ne s'accompagne de l'image d'une fleur ou d'un fruit. Si je pense à Marthe, je songe à des gentianes. A Lucie je prête des anémones blanches du Japon, et

à Marie des muguets-de-Salomon. A une autre un cédrat qui serait transparent.

Au premier rendez-vous que me donna une amie, j'avais emporté un rameau de glaïeul dont les gorges étaient d'un rose d'abricot. Nous le mîmes sur la fenêtre durant la nuit où je l'oubliai pour ne me souvenir que de l'amie. Aujourd'hui je voudrais oublier l'amie pour ne me rappeler que le glaïeul.

Mon souvenir est donc, si je puis dire, végétal, et les arbres, aussi bien que fleurs et fruits, symbolisent pour moi des êtres et des sentiments. Les plantes, autant que les animaux et les pierres, emplirent mon enfance d'un mystérieux *charme*. A quatre ans je demeurais en contemplation des cailloux de montagne cassés, en tas au bord des routes. Choqués, ils faisaient feu au crépuscule. Frottés les uns contre les autres, ils sentaient le brûlé ; j'en ramassais de marbrés qui semblaient lourds d'une eau qu'ils eussent recélée. Le mica des granits fascinait ma curiosité que nul ne pouvait satisfaire. Je sentais qu'il y avait une chose que l'on ne savait pas me raconter : la vie des pierres.

Au même âge, on me gronda parce que j'avais enlevé d'un chapeau de ma mère des coléoptères naturalisés. J'avais la passion de ramasser des bêtes, pour lesquelles j'éprouvais tant d'amitié que je pleurais si je les pensais malheureuses. Et j'endure encore une angoisse abominable en me souvenant de petits rossignols que l'on m'avait donnés et qui dépérissaient dans la salle à manger. Toujours au même âge, il fallait, pour que je m'endormisse, que l'on plaçât non loin de moi un bocal où était une rainette. Je sentais que c'était une amie fidèle, et qui m'eût défendu contre les voleurs. La pre-

mière fois que je vis un cerf-volant, je fus si frappé de la beauté de ses cornes que l'envie d'en posséder un me devint une souffrance.

La passion pour les plantes ne se développa que plus tard, vers l'âge de neuf ans, et encore n'ai-je bien eu l'intelligence de leur vie que vers l'âge de quinze ans. Je me souviens dans quelle circonstance. Ce fut en été, un jeudi, par un après-midi torride. Je traversais avec ma mère le jardin botanique d'une grande ville. Un soleil blanc, d'épaisses ombres bleues, des parfums d'une lourdeur presque visqueuse faisaient de ce lieu à demi désert un royaume dont je franchissais enfin la porte.

Dans l'eau tiède et mordorée de bassins, des plantes coriaces et grises, ou longues, molles et transparentes, *végétaient*. Mais, du sein même de ces pauvres et tristes algues s'élevaient, jusqu'au plein azur, de vertes lances, des hampes dont les ombelles roses et blanches opposaient leur grâce au jour ardent, des lys d'eau endormis sur leurs feuilles comme en une sieste confiante.

Aux plantes fluviales les plantes terrestres répondaient. Je me souviens d'une allée où des étudiants, un mouchoir sur la nuque, étaient ensevelis sous la beauté des feuilles. C'était l'allée des *Ombellifères*. Les fenouils et les férules dressaient leurs couronnes sur leurs tiges dont les gaines éclataient. Les parfums se parlaient dans le silence. Et l'on sentait, de plante à plante, un muet épanchement, et une résignation planait sur ce royaume isolé.

Dès lors, je compris les fleurs, et que leurs *familles* s'apparentent et s'aiment naturellement, et non seulement pour servir aux classifications

qui aident à nos lentes mémoires. Ces géométries en action que sont les végétaux marchent vers quelle solution? Je ne sais. Mais il y a un mystère charmant à considérer que de même que les espèces correspondent avec telles périodes géologiques, et groupèrent ainsi leurs sympathies, de même, aujourd'hui, elles se groupent suivant les saisons. Comment le caractère des grelottantes et neigeuses liliacées d'hiver s'accorderait-il à celui des pourpres solanées d'automne? Et puis il y a encore des arrangements délicieux qui sont dus bien moins à l'artifice des hommes qu'au consentement par certaines espèces d'en tenir d'autres pour amies, et de ne point languir auprès d'elles. Qu'il est doux le jardin villageois où le lys luisant, pareil à ces dieux qui fréquentaient les humbles, vit parmi les choux, l'ail bleu et les ciboules qui cuiront dans le pot noir des pauvres! Que j'aime les potagers paysans à midi, quand la triste ombre bleue des légumes s'endort sur les carreaux de terre granuleuse et blanche, lorsque le coq appelle le silence, et que la buse oblique et tournoyante fait glousser la poule onduleuse! Là est la flore des simples amours, la flore de la jeune femme qui séchera la lavande bleue pour parfumer les draps rudes. Et il y a aussi, dans ce jardin, la fleur des rondeaux, la pauvre giroflée au parfum simple. Il y a aussi le buis fidèle, dont chaque feuille est un petit miroir d'azur, les roses trémières où se consume la flamme douce et pure de corolles de mélancolie : fleurs religieuses vouées au silence et à la rigidité.

Et j'aime aussi la flore des prairies : la reine des prés balancée par les brises, bercée par le roucoulement du ruisseau. Sa couronne parfumée se pare de coléoptères des eaux plus nacrés que les

gorges des colibris. Elle est l'amour de la pelouse, la fiancée des lisières herbeuses.

Mais il est, au fond des vieux parcs désolés, des botaniques plus mystérieuses. Là, demeure ce que l'on nomme les *vieilles fleurs* comme le lilas terrestre, la belladone-amaryllis, la couronne-impériale. Ailleurs, elles mourraient. Là elles résistent, gardées par les préjugés des arbres séculaires, arbres singuliers aux noms disparus. Et ces corolles maniérées, distinguées, ne relèvent leur tête branlante que lorsque, soufflant à travers les liquidambars et les érables, le vent gémit comme Chateaubriand.

★

Ce soir, je prendrai mon sac, mon bâton, et j'irai dans la montagne.

★

...Il m'a été impossible de monter au Jaïzquibel, même d'aller à Notre-Dame-de-Guadaloupe. Une tempête m'a bloqué à Fontarabie. J'étais si trempé que je ne pouvais plus avancer, et le vent me secouait dans les venelles aux maisons blasonnées. J'ai songé aux torrents d'azur de l'été, au golfe qui chante et luit au haut du ciel, à la nacre de la Bidassoa, à tous mes rêves ardents, à l'odeur fauve de Mamore. Je suis entré dans une auberge pour qu'on y fît sécher mes vêtements. Durant trois heures, couché dans un lit froid, j'ai écouté la pluie drue. Je me suis levé à l'heure de la sortie de la grand'messe. J'ai vu défiler, sur les pavés luisants d'averse, les filles en mantilles, aux cheveux en cédilles, huilés, bleus et plaqués sur le front. Elles étaient robustes, gracieuses, rondes et comme tournant sur elles-mêmes. Elles marchaient les jambes

écartées. Un prêtre, le long du mur, glissait... Ensuite, je me suis fait conduire à Irun, dans une barque, par un pauvre enfant qui s'escrimait à ramer, les pieds nus en de lamentables bottines à élastiques. Mon cœur s'est serré devant la misère de l'eau, du ciel et de cet enfant. L'eau était méchante et jaune, le ciel avait la teinte d'un Vendredi-saint, et l'enfant était décharné.

★

Je songe à ce que, pour cette promenade que je veux faire dans la vallée d'I*****, il me faudra m'arrêter dans l'auberge où, il y a deux ans, nous nous cachions elle et moi. Ce sera dur, mais je ne veux pas être à tel point l'esclave de ma douleur que je la fuie. Je sais bien qu'il y a par là une source d'azur dont l'eau glissa de mes lèvres aux siennes, une chaise où je la tenais embrassée, tandis qu'en une lisse caresse parfumée sa joue sur ma joue lentement allait et venait.

Mais il faut réagir, et ce souvenir ne me sera pas plus cruel que ne le fut, une nuit, le rappel de cette amie, dans un bouge où m'avaient attiré des guitares dont jouaient des ouvriers espagnols. Ils chantaient en s'accompagnant. Ils chantaient pour eux seuls, tristement, et buvaient du vin rouge. Leurs chants m'oppressaient parce que je sentais en eux un peu de l'âme inquiétante de la disparue, et qu'un douloureux hasard faisait que la servante d'auberge qui était là lui ressemblait tout à fait. Dans ces chants, il y avait la nostalgie d'une ardente contrée, des évocations de garces huilées et balafrées. Et mon cœur se serrait en s'avouant que celle que j'ai le plus aimée conservait, sous son éducation parfaite, un relent de fille tragique, de celles dont le front ou le cou porte une cicatrice.

★

« *Le vent souffle où il veut et d'où il veut* », comme l'Esprit. Et il souffle encore aujourd'hui, m'emplit d'une âcre tristesse. Du moins, suis-je seul encore, dans cette mansarde d'où, à travers de petits rideaux de tulle, je vois la route, les arbres nus, la pluie. Où va-t-elle, la route? Ici, ma vie s'isole et, au dedans de moi, je sens davantage l'amertume du passé. Qui saura, lorsque je serai mort, que j'ai lutté si terriblement?

L'obsédant souvenir de cette bohémienne me fait sentir les vers de Baudelaire :

Toi qui, comme un coup de couteau,
Dans mon cœur plaintif es entrée .

...Et je me demande si elle ne m'a pas jeté un de ces charmes auxquels ajoute foi le peuple, si le jour que j'ai bu une goutte de son sang en lui rappelant une superstition italienne, je n'ai pas à jamais rivé mon âme à la sienne. Cette goutte, je l'ai bue par un jour pareil à celui-ci, âcre et pluvieux, dans un bouge où nous commencions de nous disputer, de nous séparer. Elle tendit à ma lèvre son épaule dont se cordaient les muscles sous un amour irrité. Nous sentions le froid du lâchage tomber sur nos cœurs, dru et goutte à goutte, comme d'une lame de glace. Elle ne versait pas une larme, les yeux follement agrandis, le nez froncé. Il y avait en nous de sourdes choses. Ensuite nous nous promenâmes. Elle me dit une parole terrible pour essayer la trempe de mon amour. Je restai calme. Alors, elle se mit à paraître distraite, ayant l'air de craindre que l'on ne l'aperçût avec moi.

★

Voici que je pleure à grosses larmes, des larmes

chaudes qui coulent au long de la joue. Que je soûffre! A quoi m'ont servi tous ces sacrifices? Je suis fort, mais *je n'en peux plus.* Il semble que je porte en moi un créancier et un débiteur. Je crois que c'est là un principe d'économie politique appelé *loi d'airain*, *offre et demande.*

★

J'ai gravi le petit pic du***. Les premiers daphnés fleurissent, les premières gentianes, les premières hépatiques. Sur les hauteurs et dans cette mansarde où j'écris, là seulement je trouve de la paix. Au sommet du*** le vent m'a fait chercher un abri. J'ai déjeuné sur un roc où des bêtes-à-Bon-Dieu, rondes comme des tortues, luisantes, rouges et noires, couraient. Qui donc, aussi triste que moi, eût pu manger? Me sentant délaissé par le bonheur, j'ai pris un parti. J'accepte, comme une volupté, le goût amer que ma bouche donne à mon pain. Je l'accepte sans faiblesse, et gardant un peu de mépris à ceux qui n'apercevraient point la force de ma résignation.

★

Au delà des prairies crevées par les sources, dans un village que l'on nomme *Les Angles*, au pied d'un clocher poétique, j'ai vu une maison heureuse. Un jardin mélancolique l'entoure, une tristesse dominicale y sommeille. Qui donc est là ? On m'a répondu : « une famille parisienne, durant les vacances ». J'ai passé devant la grille et me suis senti désolé. Mon bâton de montagne a brûlé mes doigts tout à coup.

Oh! Aller, dans la vallée d'Ossau où se dansent les rondes monotones, choisir la fille la plus calme, celle dont le visage ni le corps n'ont un frémissement, l'amener par la main sur ces herbages placi-

des, la posséder sans un mot, puis laisser tomber ma douleur, couché en travers de ses jambes robustes, les bras en arrière, les poings sur la prairie.

★

Une vieille parente de ma mère, Madame d'A... d'E.., m'a écrit au sujet de ma *Clara d'Ellébeuse* qu'elle a lue. Je n'avais jamais vu cette parente. Ses lignes m'ont touché. Je suis allé la voir sur son invitation. « Peut-être, me mandait-elle, aurez-vous, « dans ma demeure ancienne, de belles inspirations « et le rappel du temps de *Clara d'Ellébeuse*. »

Et, en effet, la grille franchie, j'ai trouvé dans le salon solennel, appuyée sur sa canne, cette antique parente infirme. Une bonté éclairait son visage, un sourire pareil aux teintes délicates d'un herbier ancien. La rafale que j'entendais du coin du feu berçait l'ombre des meubles.

— « Voyez-vous ce tableau? Ce sont de vos parents du côté maternel... Les dames étaient Martiniquaises... »

J'ai regardé avec émotion cette toile datée de 1833, dont un arbre luisant, d'un vert aquatique, l'arbre d'un parc de rêve, forme le fond.

Au premier plan, assise sur un banc de pierre, une jeune dame en robe de mousseline ; debout, auprès d'elle, une adolescente aux cheveux bouclés...

Maintenant où reposent-elles ? Et qu'est devenu le parc de ce tableau où l'on sent peser la torpeur dorée de la mort ?

FRANCIS JAMMES.

VERS

—

L'INDESTRUCTIBLE

L'écume est morte; l'algue est un beau ruban clair
Envolé; la rondeur des méduses visqueuses
Ne luit plus son opale au cœur des vagues creuses...
Pourquoi te lèves-tu, fantôme de la Mer?

Je n'ai plus le manteau pesant à mes épaules
Où venait palpiter ton souffle haletant;
Je ne sais plus le pas de celle qui attend
Toujours, les yeux plongés au mystère des pôles:

Ma bouche n'aura plus le cri des abandons
Et cette soif qui veut s'abreuver d'altitude,
Ni mon cœur, pris d'orgueil sombre et de solitude,
La liberté hirsute et dure des chardons;

Je ne comprendrai plus la douleur des marées;
Les flots n'empliront plus le gouffre de mon mal;
Je ne t'offrirai plus l'holocauste mental,
O Spectre! de mon geste aux mains désespérées.

Pourquoi sortir du large où je t'avais laissé
Pour venir de si loin me remouiller la bouche?
Ne sais-tu qu'un baiser sucré passe et retouche
Ton empreinte salée, où ta lèvre a passé,

Que si tu surgissais des vagues éternelles
Où j'ai cru te noyer une suprême fois,
O toi! malgré la piété que je te dois,
Je te submergerais au fond de deux prunelles?...



ROSES

Roses qu'étreint le vase où l'on poursuit vos tiges
Longeant, vertes, le vert trouble de sa paroi,
Si la maturité vous penche au marbre froid
Où, feuille à feuille, vont s'achever vos prestiges,

Moi, voyant trépasser vos pesantes fraîcheurs,
La narine tendue aux derniers aromates,
Apprêtant mon ouïe au choc des chutes mates
Qui d'un coup mettent bas la jeunesse des fleurs,

A l'étroit de la ville, a l'étroit de la chambre,
Seule dans mon fauteuil où rêver et dormir,
Loin de l'Octobre d'or que va mordre Novembre,

Je sens mourir, j'entends mourir, je vois mourir
En vous qui me leurrez par de subtiles feintes,
Roses! les grands jardins d'automne d'où vous vîntes.



ENNUI

L'ample ville reçoit l'averse folle au loin,
Sous l'agitation du ciel et des fumées.

Je poserai mon front aux vitres dans un coin,
Et je tapoterai de mes mains bien-aimées

Il pleuvra sur des gens et sur des toits, là-bas.
Mais la chambre sera fleurie et toute claire;

Il pleuvra durement sur des gens qui n'ont pas
De logis pour rentrer chez eux, sur la misère.

Mais parmi ce gros temps où plongent mes yeux las,
Luiront mieux leurs couleurs, sur la vitre bleuâtre,

Les bagues de mes doigts dorés de Cléopâtre...



TON CŒUR...

Ton cœur intact plus frais qu'un fruit encore à l'arbre
S'est offert pour tenter la morsure de marbre
De mes cruelles dents prêtes à saccager.

Mais j'ai reçu le don, et, tremblant de songer
Que sa beauté mourrait du péché de ma bouche,
J'ai respecté ce fruit qu'il ne faut pas qu'on touche.



NOCTURNE

Quittant la table et l'encrier, le feu, le tome,
Je rêve d'une flane au hasard d'un jardin.

Y muant en beauté le laid et l'anodin,
La lune berce au ciel sa lampe d'Aladin;

Notre ombre devant nous couche notre fantôme,
Et, Décembre noueux, l'horizon détrempé,
Le silence, un gazon qu'un rayon vient frapper,

Toute la nuit, clartés et noirs, y coïncide
Avec nos cœurs égaux épris d'ombre lucide.



MODERN STYLE

Les coussins où flamboient les bagues de mes mains
Sont comme empoisonnés de grandes fleurs étranges.

A bas, brutalité des bleus et des carmins,
Honnêtes grands rideaux, bourgeois, fauteuils à franges !

Du jaune au roux, du vert au bleu, du mauve au gris,
L'œil parmi les velours assourdis perd la piste ;

Chaque meuble, occupant le recoin qu'il a pris,
Net et froid dans la clarté pure, est égoïste ;

Et, des vitres, le parc a fait de beaux vitraux
Complexes, où s'empêtre un automne bizarre...

Mais par delà ce luxe intact et ces carreaux,
Hurle Paris au loin comme une mer barbare.



L'ACCUEIL

Nous partirons tous deux vers la vieille maison
A qui le passé fit une âme ; où nous accueille
Le jardin dévoré d'automne feuille à feuille,
En lequel, tristement, s'envole la saison.

Car de tous tes gazons restés aromatiques,
De tous tes arbres fous, jardin ! tu nous attends,
Ainsi que toi, maison tranquille du vieux temps,
De tous tes petits coins et recoins illogiques,

Afin que nous hantions ces pénates à deux,
Que, double, pour longtemps notre ombre s'y étende
Et pour qu'y chante aussi sa joie et s'y entende
Le pigeon qui roucoule en nos cous amoureux.

LUCIE DELARUE-MARDRUS.

NIETZSCHE EN RUSSIE[1]

—

I

On a dit que la fonction de la littérature russe dans la vie intellectuelle de l'Europe avait été d'y faire rentrer l'élément religieux qui en avait été banni. Il y a quelques années, Vladimir Solovieff, le noble et séduisant esprit que la Russie vient de perdre, exprimait, en parlant à des étudiants de Paris, l'espoir d'une fusion entre le sentiment de liberté propre aux pays de haute culture et le sentiment chrétien naturel à l'âme russe. Quelques mots, tracés par Dostoïevsky peu de temps avant sa mort, semblent traduire une pensée analogue : « Deux idées,les plus opposées qui soient sur terre, se sont heurtées l'une à l'autre. Le Dieu-Homme a rencontré l'Homme-Dieu. Apollon a rencontré le Christ. » Ces paroles, étant donnée la préoccupation que l'auteur de *Crime et Châtiment* manifestait à cette époque, se rapportaient, sans nul doute, à sa conception du rôle des Slaves en Europe. La conception de Dostoïevsky s'est-elle trouvée juste? Plus d'un l'estime. En tout cas, s'il est vrai que l'esprit russe, tel qu'il fut révélé par lui-même et par Tolstoï, est pour quelque chose dans les nouvelles aspirations de l'Occident, il se produit en ce

(1) A propos d'un livre récent : *La Mort des Dieux*, roman de D. Mérejkowsky, traduit par Jacques Sorrèze.

moment un phénomène intéressant : les fruits de la fusion commencent à pénétrer en Russie même, tels que l'Europe les a développés. L'esprit de liberté, mêlé à l'esprit religieux, fait graviter certaines âmes vers un idéal d'affranchissement complet. Elles entrevoient pour l'homme la possibilité de s'élever au-dessus de toutes les entraves que la nature lui a imposées, pour arriver à cet état d'intelligence, de force et de beauté que Frédéric Nietzsche a désigné comme situé « au delà du bien et du mal » et dont il a doté son *surhomme*. A cette marche ascendante, l'homme doit sacrifier tout ce qui l'affaiblit et l'énerve. Il doit, au besoin, étouffer en lui les doux sentiments que le christianisme exalte, charité, mansuétude, pitié, et subordonner l'*amour du prochain*, c'est-à-dire de l'humanité présente et immédiate, aux intérêts de l'humanité future, à ce que Nietzsche appelle l'*Amour du lointain*. Tel est l'enseignement de Zarathoustra et telle fut la morale de l'antiquité païenne. L'instinct qui l'a produite se réveille chaque fois que l'humanité sent le besoin d'un nouvel essor vers un avenir de grandeur et de force. Mais le cœur proteste contre cette morale et lui oppose la loi que le Christ a prêchée et qui s'appuie sur un instinct diamétralement opposé à l'autre. De là des époques d'incertitude et de trouble, comme celle où nous semblons entrer. Certains courants littéraires n'en sont-ils pas les signes précurseurs? L'ambiguité de l'âme humaine, la lutte qui s'y livre entre nos deux natures, l'une païenne, faite d'indépendance et d'orgueil, l'autre chrétienne, toute d'humilité et de sacrifice : voilà ce que nous représente, en France, le *Théâtre de l'âme* de Schuré, en Allemagne, les *Feux de la Saint-Jean*, de Sudermann, en Scan-

dinavie, *Quand nous nous réveillerons d'entre les morts*, d'Ibsen. Je ne parle que des œuvres les plus récentes. Il y en aurait beaucoup d'autres à citer, en commençant par toutes celles de d'Annunzio.

Et voici que le mouvement s'étend jusqu'aux bords de la Néva. Peut-être même l'élément nietzschéen domine-t-il là plus qu'ailleurs. Il n'y aurait à cela rien d'étonnant. D'abord il se présente avec l'appareil d'exaltation mystique qui convient à l'esprit russe. Et puis ne cadre-t-il pas merveilleusement avec ce nouveau milieu? « L'apparition de Zarathoustra », dit un écrivain dont nous aurons à nous occuper, Démètre Mérejkowsky, « nous frappe d'autant plus, nous autres russes, que, dans la personne de Pierre-le-Grand, nous avons donné à l'Europe moderne une superbe incarnation de volonté surhumaine. » Cette volonté, on la voit vivre encore dans l'étrange capitale créée par le Géant de Bronze. Tout y est effort victorieux, défi triomphant à l'histoire, au génie de la race, à la nature elle-même. Ville pleine de contrainte, et pleine de hardiesse. Ville où le sang s'appauvrit, mais où les nerfs s'affinent. Ville de tous les affaissements et de toutes les excitations, depuis celle de l'ivresse grossière jusqu'à celle du pouvoir illimité. Ville où tout paraît possible, sauf de vivre comme on vit ailleurs. Ville dont les principales artères s'appellent des perspectives et où la perspective de *quelque chose d'autre* est, en effet, l'issue vers laquelle tous s'acheminent. Le long de ces perspectives, on voit couler lentement, uniformément, silencieusement, comme dans un rêve, un flot humain, que semble pousser quelque impulsion suprême, quelque ordre une fois donné, l'ordre du Grand Extirpateur, par la volonté surhumaine de

qui tous ces déracinés sont là, génération après génération, tendant sans cesse leurs opiniâtres énergies vers la source d'alimentation qui leur permet de vivre et d'attendre, d'attendre toujours obstinément, la réalisation d'une promesse indéterminée.

Voilà l'atmosphère où vit un groupe d'écrivains qui se considèrent comme les héritiers de Dostoïewsky et connaissent, comme il les a connues, les douleurs et la fièvre de l'attente.

Certains d'entre eux sont d'origine israélite. Ils appartiennent à une race qui a l'épreuve et l'attente pour loi d'existence. Et quelle épreuve! La boue fétide, les affronts, l'ignominie, la dégradation physique et morale d'un de ces immondes ghettos que sont les bourgades lithuaniennes d'où ils sortent. Et quelle attente! Celle d'un libérateur divin et de toute la gloire promise au peuple élu. N'est-ce point assez pour amalgamer dans une âme, si elle possède une étincelle de génie, tous les ferments et tous les venins de la rancune, de l'envie, de la haine et de l'impuissance avec toutes les noblesses de l'extase, de la contemplation transcendante, des plus hautes conceptions d'humanité future?

D'autres sont fils de fonctionnaires. Ils ont connu dès l'enfance et dans toute son horreur l'enfer bureaucratique, plus sinistre à Pétersbourg qu'ailleurs, car le petit employé y est sevré des humbles compensations que lui offrent d'autres capitales. Là pas d'issue vers la nature consolatrice. Pas de verdure dans les environs, de promenades sous bois, de pêche à la ligne, de soleil en hiver, ni d'ombre en été. Pas de joie ni de repos. Rien que l'envie famélique, les sournoiseries, les ruses, les sourdes férocités qui s'accumulent dans l'épaisse

atmosphère des bureaux, le désir fiévreux d'avancer, le dépit ou le rêve des coups de faveur soudaine, comme on en voit tant au siège de la toute-puissance. Partout l'idée de la dépendance associée à celle du pouvoir, l'un et l'autre sans restriction. Un tel milieu ne peut-il faire naître dans des cerveaux de poètes la double conception d'une humanité aux obscurs instincts de fauve et d'une humanité aux destinées infiniment hautes, *avançant*, elle aussi, vers l'omnipotence absolue?

D'autres encore sont, si je ne me trompe, fils ou petits-fils de prêtres. Ils ont vu leurs pères humiliés dans le monde par ceux qui dans le temple se prosternent devant eux. Ce contraste est plus violent en Russie qu'autre part. La condition sociale du prêtre y est plus humble, sa condition matérielle plus précaire et, d'autre part, son rôle sacerdotal plus actif. Ce n'est pas un directeur de consciences. Cette fonction n'existe presque pas en Russie. Sa médiation est toute rituelle et mystique. On la sollicite dans toutes les circonstances de la vie courante, maladies, voyages, installations et déménagements, transactions et entreprises. Partout et toujours apparaît l'or byzantin des chapes et des icones, retentissent des chants liturgiques caverneux et vibrants, scintillent les flammes rouges des cierges, s'accomplissent les rites hiératiques que Byzance a hérités du sombre paganisme de l'Orient. A cette incantation, les cœurs se remplissent de je ne sais quel mélange de volupté et de terreur. Celui qui opère cette magie se présente aux yeux comme le ministre d'un monarque au pouvoir redoutable, *rex tremendae potestatis*, dont l'éclat et la majesté rejaillissent sur l'officiant. De telles impressions sont ineffaçables. Elles demeurent

comme un éblouissement dans l'âme des fils de prêtres qui abandonnent la caste après en avoir éprouvé les réelles misères. Ceux-là aussi les conservent au fond d'eux-mêmes qui finissent par renier et le culte et le Dieu qui en est l'objet. Les sentiments d'humiliation et d'orgueil éveillés en eux dès avant l'âge de raison ne les abandonnent jamais. Et voilà encore un élément tout prêt, qui va grossir de quelques recrues la phalange d'écrivains dont je m'occupe ici.

II

Cette phalange donne une expression intellectuelle et artistique aux sentiments que je viens d'indiquer. Ils sont la base de l'édifice auquel tous travaillent, parfois sans s'être rencontrés. Il suffit souvent d'une pièce de vers, d'un article de critique pour les révéler les uns aux autres comme enfants d'une même souche. On les a appelés *décadents* et ils ont accepté l'épithète, mais voulez-vous savoir comment un des leurs, le critique Rozanoff, caractérise l'esprit décadent? « Toutes les fois, dit-il, que les mots *décadence*, *décadent* ne constituent pas un reproche ou une injure, ils désignent une dégénérescence, une déformation ou une transformation. Ainsi nous voyons la littérature se transformer... en quoi? Nul ne le sait encore. A en juger par bien des signes, en une sorte d'activité religieuse. En tout cas, en une disposition à agir et à fructifier. »

Je ne sais si la littérature, entre les mains de ces écrivains, se teinte vraiment de quelque chose d'autre. Je tiens seulement à constater que la forme n'y perd rien. Rozanoff lui-même est un styliste de premier ordre. « Je ne le lis pas pour ce qu'il dit »,

me déclarait dernièrement un homme de plume russe vivant à l'étranger, « mais pour sa façon de le dire : elle me permet de suivre de loin les progrès de la langue. » On pourrait porter le même jugement sur les autres *décadents* russes. Quel que soit le Dieu dont ils préparent l'avènement, ils ornent avec un soin artistique le temple où ils voudraient le loger. Et ils ne se contentent pas de servir l'art de tout leur pouvoir. Ils le révèrent encore partout où ils le rencontrent, estimant que par lui seul l'esprit humain arrivera à tout exprimer. Aussi les décadents russes estiment-ils particulièrement, parmi les Français, certains maîtres puissants ou exquis dans l'art de l'expression, Flaubert aussi bien que Baudelaire. En fait de classiques, ils aiment ceux dont la sensibilité était la plus délicate et qui savaient le plus heureusement la traduire. Racine est en grand honneur parmi eux. Et il n'y a là aucune imitation de ce qui se dit ailleurs. Ces hommes sont la sincérité même. Dostoïewsky, qu'ils ont choisi pour maître, avait dix-sept ans, l'âge des premiers enthousiasmes, quand il écrivait à son frère : « Je ne saurais de quel nom t'appeler si tu ne trouvais pas que *Phèdre* est ce qu'il y a de plus élevé comme nature et comme poésie (1) ! » Notez qu'il était alors de mode en Russie, mode qui venait de France, de mépriser Racine. Mais déjà un tempérament nouveau se réveillait spontanément dans les natures les plus fines et ce tempérament est devenu, un demi-siècle après, celui de toutes ces âmes de tension et d'effort.

Car l'effort, encore une fois, préside à tout se qu'ils font, à tout ce qu'ils pensent. Un travail cérébral intense accompagne chez eux la production

(1) Voyez Mérejkowsky : *Tolstoï et Dostoïevsky*.

artistique. Toujours Pélion sur Ossa, et toujours le front grave. Je vois des reflets intermittents de divine sérénité sur les visages de Verlaine, de Maeterlinck, de d'Annunzio, de Hauptmann, voire d'Ibsen. Je n'en vois jamais sur ceux des fils de Pétersbourg qui, comme eux et avec eux, obéissent au besoin angoissant, au mot d'ordre de notre époque : livrer coûte que coûte, par tous les moyens au pouvoir de notre intelligence, analyse, suggestion, musique du verbe, symbole, le secret total de l'être humain. L'exaltation passionnée de cet être humain est le trait caractéristique qu'ils ont tous en commun. Le *moi* emplissant et absorbant tout n'est pas chez eux une simple conception métaphysique. C'est l'objet d'un sentiment qu'ils éprouvent avec la plus vive intensité, avec une véritable ardeur religieuse. Voyez le plus inconsistant de tous, le poète Fofanoff, qui semble un souffle comme son nom (1). Par exception celui-ci n'a écrit que des rimes souvent hésitantes, souvent mal venues, rendant des impressions tantôt incertaines, tantôt suraiguës, toujours fugitives et fébriles. C'est le Verlaine russe, mais un Verlaine chez qui la maladie, la misère et la défaillance ne trouvent que bien peu de surface. C'est un chétif enfant du triste ciel et du triste pavé de Pétersbourg, qu'il évoque, ainsi que les êtres qui le frôlent, ainsi que ses propres infirmités, d'une façon intense et poignante, malgré ses maladresses, à vous faire dire, avec Maeterlinck : « Ayez pitié de tout, mon Dieu ! » Vous croyez que cette vague pousse humaine, semblable aux faibles et pâles bouleaux qui essaient de vivre dans la banlieue péterbourgeoise, ne saurait vous inspirer

(1) Voyez sur Fofanoff, Mérejkowsky : *Des causes de la décadence de la littérature russe.*

d'autre émotion que de la pitié. Vous croyez que sa religion ne peut être que toute d'humilité, comme celle de Verlaine et que, parfois seulement, comme chez ce dernier, vous surprendrez chez lui des accès d'exubérance sensuelle. Eh bien, non! sa religion est, comme celle de maint autre de ses congénères, avec qui, cependant, il ne fraie point, une religion d'orgueil, son exubérance d'un instant une exubérance d'âme. Ce roseau est un *roseau pensant* et sa pensée recèle des aspirations sans limites, vastes comme le monde. Son Dieu, à lui aussi, c'est l'individu, c'est son moi. Jusque dans cet être falot, le Titan se réveille et veut escalader l'Olympe. Il écrit : « L'univers est en moi et c'est moi qui suis dans l'âme de l'univers ; ma naissance m'a identifié avec lui; son feu sacré brûle dans mon âme et mon être est répandu dans son être... Aussi longtemps que je vis, l'univers rayonne; que je meure et il meurt aussitôt avec moi; mon esprit lui donne nourriture et chaleur et, sans lui, il n'est que ténèbres, que néant. »

D'autres pensent et sentent de même. Ils adorent, ils exaltent leur moi. Leur Dieu est là, ils n'en connaissent point d'autre. « Je m'aime, je suis mon Dieu » : au lieu du roucoulement banal, « je t'aime, tu es mon Dieu ». Qui parle ainsi? Est-ce encore Fofanoff, le bohême incohérent, miséreux et solitaire, fuyant le cauchemar de sa vie apparente et se réfugiant dans une vie surhumaine, qui, pour lui, est la seule réelle. Non, celle qui dit : « je m'aime » est une gracieuse jeune femme, qui n'a pas à se plaindre de la vie et ne la fuit point. Son esprit est orné et plein de raffinements. L'esthétisme un peu voulu de ses allures est tempéré par une humeur enjouée. Oh! mais ne blasphémez pas le Dieu, car

alors l'enjouement cessera et vous aurez devant vous non plus Mme Mérejkowsky, la femme du maître écrivain dont je parlerai plus loin, mais Zénaïde Hippius (c'est son nom de jeune fille, devenu son pseudonyme), prêtresse d'un temple à soi-même où elle brûle de subtils parfums et accomplit des rites compliqués. Qu'on ne sourie pas! Toute cette poésie est parfois cherchée, mais souvent exquise et toujours grave. « Les enfants ne rient pas à Rosmersholm », dit tel personnage d'Ibsen, parlant d'un lieu où la conscience tue la joie, comme l'effort tue à Pétersbourg. Et il y a de l'effort dans l'âme de Zénaïde Hippius comme dans les autres. Je connais d'elle un conte très artistement dramatisé enfermé dans un cadre minuscule. Je ne puis guère parler de cette petite pièce qui s'appelle *Le Sang Sacré*, car elle est encore inédite. J'en dirai cependant quelques mots. Au premier abord, cela semble une œuvre aérienne de quelque délicat mystique du romantisme allemand, de Lamothe-Fouquet, par exemple. C'est le même symbolisme ingénieux, pagano-chrétien, qui convient très bien à l'esprit du groupe auquel appartient l'auteur. Oui, mais voici qu'au dénouement on aperçoit tout à coup une lame sanglante briller dans la main du génie-enfant créé par son imagination. Sous l'empire d'une suggestion infernale ou providentielle,— on ne sait, — l'inconsciente et douce créature a commis un meurtre pour sauver une âme et recevoir du même coup le baptême de sang. Et l'on s'aperçoit que ce qui paraissait d'abord une fantaisie ingénue de la poétesse était, en réalité, le fruit d'un travail de pensée véritablement effrayant.

Un travail du même genre, mais plus violent encore et plus pénible, se montre bien à découvert

dans un autre drame, dont l'auteur est le poète métaphysicien Minsky, esprit tourmenté, endolori et aimant sa souffrance. A force d'analyser son être angoissé, il finit par y découvrir les éléments d'une grandeur qu'il sent irréalisable et dont il éprouve cependant l'insatiable nostalgie. C'est aussi un esprit âprement critique, attaquant toute beauté à coup de scalpel et de corrosifs qui la détruisent. Il le fait avec moins de froid système et de sourde exaspération que son jeune et malingre confrère, le spinoziste Wolinsky, israélite comme lui. Mais l'instinct est le même. Se mêlant, au fond de son âme ambiguë, à un ardent idéalisme, cet instinct de destruction vient de produire *Alma*, œuvre singulière et inquiétante. Alma, l'héroïne de la pièce qui porte ce nom, s'est juré de s'affranchir et, peut-être, d'affranchir la femme en général des liens de l'instinct, sous quelque forme qu'il se présente, instinct maternel, instinct sexuel, instinct de conservation. Elle sera la prêtresse de la liberté vraie, dotant les hommes d'une force innomée qui les délivrera de force des ténèbres, autrement dit de la tyrannie de la nature. Cette force innomée est supérieure à la volonté, à la raison, à la passion et même à l'amour universel, qui sont comme les quatre éléments de l'âme. Cette force donne la liberté absolue, qui divinise l'homme et qu'on acquiert en triomphant de la nature. Alma qui, d'abord, a cherché la mort pour échapper à l'amour charnel dont elle sent les atteintes, finit cependant par devenir épouse et mère. Mais au premier réveil de l'instinct maternel, elle est prise d'une invincible peur d'elle-même. Elle veut étouffer la voix de la nature, brutale, assourdissante, et la remplacer par une autre voix, lointaine et harmonieuse. L'enfant à peine né est,

en cachette, confondu avec d'autres enfants dans un asile ingénieusement organisé par elle de telle façon que toute reconnaissance y est impossible. Alma adopte et allaite un enfant étranger et se prend à aimer en lui l'enfance tout entière.

L'expérience ne réussit qu'à moitié. La voix du sang parle, lui indique, parmi tous, celui qui est né d'elle. L'autre meurt, d'ailleurs, et Alma, devant le désespoir de son mari, homme simple, doux, passionné pourtant, est amenée à lui confesser la vérité. Puis, au moment de perdre les fruits de son travail sur elle-même, elle quitte tout et, voulant se vaincre définitivement dans ce qui l'asservit le plus, l'amour du beau et l'amour de soi-même, va s'enfermer dans une léproserie. Là, prise d'une sorte de vertige, décidée à triompher de ses dernières répugnances, elle livre à la nature une lutte suprême et, la nuit de Pâques, donne, à travers un voile préservateur, le baiser de paix à tous ces monstres, dont l'un, par férocité, la touche au cou, au momoment où elle s'incline vers lui. Il lui communique la contagion. En l'apprenant, elle a le courage tranquille et surhumain d'accepter son sort le front serein, prête à s'enfermer avec ceux qui, vraiment, sont libres, n'ayant rien à attendre des hommes ni du destin. Cette prêtresse du beau marchera désormais vers la « beauté invisible ». Et quand une femme, fanatisée par elle et qui la considère comme une sainte, après l'avoir regardée comme un monstre, lui fait, par surprise, avaler du poison, pour l'arracher aux horreurs qui l'attendent, elle voit tranquillement aussi venir la suprême libératrice, la mort.

Cette pièce est un brasier d'idées scintillantes et crépitantes, idées de toute provenance, de Platon

à Nietzsche et même à Charcot. Elle représente un travail d'assimilation et de cérébration prodigieux. Les personnages aussi travaillent désespérément du cerveau, mais ils agissent en même temps qu'ils pensent, et même avant de penser, et le drame est vivant. Il fatigue, irrite, écœure parfois, n'ennuie jamais. Alma finit même par nous toucher et par incarner vraiment « la force innomée, le mystérieux éther, froid lui-même, mais conducteur de la chaleur ». Et nous voici encore une fois associés, malgré nous, à un violent effort mental qui, d'abord, nous répugnait.

III

Avortement ou enfantement? On pourrait hésiter à répondre si, au milieu de l'agitation intellectuelle dont ce coin de Pétersbourg est le théâtre, on n'avait vu apparaître tout à coup des œuvres comme la *Mort des Dieux*, la *Résurrection des Dieux*, *Tolstoï et Dostoïewsky*.

La première seule a paru en librairie. La consciencieuse traduction de M. Jacques Sorrèze l'a révélée au public français. Le roman de Démètre Mérejkowski, dont la *Résurrection des Dieux* sera la suite et l *Antéchrist* le complément, a pour héros Julien l'Apostat, le dernier champion du paganisme expirant. Déjà l'esprit nouveau envahissait jusqu'à l'âme du César révolté contre lui. Il marquait tout de son empreinte, même les petits traités, le *Roi Soleil*, la *Mère des Dieux*, que Julien écrivait dans des nuits de fièvre pour défendre sa cause perdue. Bientôt il ne lui restait, de son ardeur première, qu'un sentiment de rage impuissante et qu'un vertige d'orgueil sans frein. Et le voici, au milieu de la folle expédition de Perse où il allait

trouver la mort, renversant l'autel de ces Dieux qui le trahissent, et s'écriant : « Il n'y a plus de Dieux, ou plutôt il n'y en a pas encore. Ils ne sont pas. Ils seront. Nous serons tous des Dieux. Il n'y a qu'à oser. » Quelques jours après, il tombe vaincu par le Galiléen, dont l'image vient ensuite le hanter dans son agonie. Ce n'est pas, à cette heure suprême, le Dieu des ariens farouches qui ont élevé l'Empereur. Celui que son délire évoque, c'est le Christ pastophore, l'esprit de douceur et d'amour. C'est cet esprit qui a détrôné les superbes Olympiens.

Mais les dieux ne meurent pas. Des siècles se passent et, du sein des eaux, comme Aphrodite, du sein de la terre comme Cybèle, ils sortent blancs et impassibles. Des papes, des rois, des seigneurs, de simples marchands de Florence les accueillent, apportés par des galères des côtes de l'Hellade ou retirés par des fouilles opiniâtres du sol antique où ils avaient été ensevelis. Et ils leur rendent leur gloire marmoréenne. Les rayons d'Hélios pénètrent dans l'âme des artistes. Les feux de Dionysos allument le sang des jeunes hommes et des jeunes femmes. C'est le soleil de la Renaissance. Le Dieu-Homme a-t-il donc vaincu l'Homme-Dieu ? Non, car voici Savonarole défiant les Dieux de l'Olympe et les Dieux de la terre. Ceux-ci le renversent, mais le Christ a reparu et le problème des deux sagesses continue à se poser, plus auguste et plus angoissant que jamais. C'est le sujet de la *Renaissance des Dieux*.

Et depuis, comme avant, comme toujours, à chaque crise nouvelle, à chaque reprise de l'œuvre créatrice qui se continue dans l'homme, les deux principes reparaissent. Ils se livrent le même com-

bat dans les âmes des forts. Regardez Pierre le Grand, que les vieux croyants appelaient l'Antichrist. Il sera le héros du troisième roman de la trilogie. Nous y verrons la tragédie du doux tsaréwitch Alexis, serviteur du Galiléen et victime immolée au dieu nouveau, à la volonté humaine incarnée dans le génie de Pierre, s'élevant au-dessus du bien et du mal.

Il n'y a plus de romans historiques. Ceux qui semblent en écrire encore ne font, en réalité, que transplanter sur la scène du monde, afin de le montrer éternel, un drame qui se joue au fond de leur propre conscience. Vous voyez Mérejkowsky se rapprocher de plus en plus de l'humanité à laquelle il appartient. Cependant ce psychologue, ce moraliste est aussi un artiste et un poète possédé par ce qu'il appelle quelque part « la nostalgie du Lointain ». Avec autant d'ardeur qu'en a mis Flaubert dans Salammbô à évoquer les aspects et les âmes d'un monde évanoui, l'auteur de la *Mort des Dieux* a cherché à restituer les milieux et les caractères de l'époque où se déroule son roman. Il a parcouru, avant de l'écrire, la Grèce et l'Asie Mineure, il a visité Constantinople, il a recueilli partout des impressions vivantes et les a mises au service de son art et de sa pensée. Il était, d'ailleurs, admirablement préparé à affronter un sujet qui le tentait depuis son adolescence. Helléniste délicat, il avait, très jeune encore, débuté dans la vie littéraire par d'harmonieuses traductions d'Eschyle et de Sophocle. Plus tard, les Gnostiques, les Pères de l'Eglise d'Orient, les sophistes grecs, qui représentaient le paganisme agonisant et rêvaient de sa renaissance, séduisirent le jeune poète. Il en rêva, lui aussi, et de la même façon qu'eux : c'est-à-dire

que, dans son esprit, la pensée et le sentiment chrétiens inquiets et timorés se mêlèrent aux énergies antiques, au culte de la beauté et des forces qui l'entretiennent : libre essor des instincts et des passions fécondes, développement harmonieux de toutes nos facultés, sentiment de la nature et de notre union avec elle, superbe confiance en soi-même.

Peu à peu, Mérejkowsky se prit à aimer toutes les époques où s'opère l'union, toujours précaire et imparfaite, du principe chrétien et du principe païen dont il sent la rencontre en lui-même. Il s'éprit de toutes les figures qui personnifient cette union, dans l'histoire, dans la littérature, dans l'art. Leur ambiguité l'intéresse et le charme. Leurs œuvres parlent plus que toutes les autres à son imagination. Il les étudie avec amour. Il fait vivre ces siècles et ces hommes dans des romans où tout est plein, comme il l'est lui-même, de pensée, de travail de tête, de tension cérébrale et d'où cependant, ou plutôt à cause de cela même, toute pédanterie est bannie. Il les prépare de longue main, comme il l'a fait pour le premier, lisant, étudiant, voyageant d'abord à travers la Grèce pour connaître et sentir vivre Julien, puis à travers l'Italie et la France, de Naples à Amboise, pour sentir de même vivre l'énigmatique Léonard de Vinci, le héros de la *Renaissance des Dieux*. Et maintenant, le voici à la veille de parcourir toute l'immensité de son propre pays afin de pénétrer dans les couches profondes du peuple et de toucher de près les mystères de son âme religieuse, mystères qui s'y cachent et s'y conservent malgré l'œuvre de Pierre le Grand. Ainsi seulement il espère reconstruire l'état moral de la Russie tel qu'il était à l'époque qu'il va aborder.

Toutes ces impressions il les accumule et les condense en lui. Il ne prend jamais de notes. « Une impression notée, me disait-il un jour, est pour moi une impression morte : je ne puis plus rien en tirer. » Aussi tout ce qu'il a vu devient-il vie et mouvement. Les intuitions du penseur, les évocations du poète, dont ses œuvres sont pleines, s'y succèdent rapidement en de lumineux tableaux. Nulle part on ne sent la préparation et l'étude.

Et il en est de même de son œuvre de critique, très riche et aussi intéressante par les idées originales qui y fourmillent que par la délicatesse du goût et la sagacité du jugement. Tout s'y subordonne à une idée directrice qui semble parfois une véritable obsession : celle de la dualité pagano-chrétienne de notre être. Cette dualité, il en cherche l'expression chez tous les maîtres, depuis Longus jusqu'à Ibsen, qu'il étudie dans son beau livre, les *Compagnons Eternels*.

Mais l'étude la plus magistrale qu'on doive à cette plume, fébrile autant que studieuse, est encore inachevée. Elle nous montre l'œuvre de Tolstoï et de Dostoïewsky éclairée à la lumière de leur vie, où les forces païennes de la nature tiennent autant de place que le génie du christianisme. Comme dans les autres essais de Mérejkowsky, mais à un bien plus haut degré, l'investigation précise, l'étude du détail, l'instinct du fait suggestif viennent, ici aussi, en aide à sa critique. Cette critique, on pourrait l'appeler symboliste, puisque livres et natures y sont toujours présentées comme des signes révélateurs d'une idée qui les dépasse et qu'ils servent, consciemment ou non.

Grâce, peut-être, à des conditions d'existence moins rudes que le sort lui ménagea, Démètre

Mérejkowsky s'est élevé de beaucoup au-dessus des autres écrivains mentionnés dans cette étude et avec qui il n'en reste pas moins en communion d'idées. Des influences bienfaisantes (citons avant tout celle d'un esprit élevé, celui de sa mère, et celle d'une autre femme d'élite dont j'ai déjà parlé et qu'il eut le bonheur de rencontrer très tôt) le soutinrent dans les épreuves qui ne lui furent pas épargnées. La plus dure, peut-être, a été la censure obtuse d'une critique soi-disant libérale, plus malfaisante mille fois que la censure de l'Etat. Pendant quelque temps, elle réussit à donner le change au public. Aujourd'hui, le charme est rompu et les regards commencent à se fixer sur cet écrivain de trente-trois ans qui, pour plus d'un, deviendra, lui aussi, quand il aura tout donné, un *Compagnon Eternel*.

M. PROZOR.



LA VILLE

—

ACTE PREMIER

Le soir. — Les jardins de Besme sur une hauteur d'où l'on découvre la Ville.

LAMBERT DE BESME, assis, AVARE, debout.

Deux hommes entrent par les extrémités opposées de l'allée, et, s'étant rencontré , ils s'éloignent par des côtés différents.

LAMBERT. — Ils se séparent. L'un croise l'autre
Comme le fil la trame.
AVARE. — Que vous importe?
LAMBERT. — Tout
Importe. Le mouvement de rien dans une aire donnée
N'est livré au hasard, ni le pas humain.
Je le suis d'un œil aussi attentif que le savant dans un tourbillon étudie la giration des fétus.

Il se tait, considérant la Ville.

Cherchant à se rejoindre, ils n'y peuvent parvenir;
Plus ils sont proches, plus le mouvement est précipité.
Tel est ce mouvement qu'il y a dans les villes.
AVARE. — La retraite vous a rendu philosophe.
LAMBERT. — Est-ce qu'il y a un ministère de formé?
AVARE. — Lambert, vous savez que les questions m'ennuient.
LAMBERT. — Personne ne veut. Voilà le point singulier.
Il faudra bien qu'ils se décident à faire revenir

Silence

Lambert de Besme. Il n'y a plus que cela de possible.

(1) Ce drame, dont l'auteur publia naguère une édition à petit nombre, a été entièrement refait. Nous donnons aujourd'hui les deux premiers actes; le troisième paraîtra dans notre prochaine livraison. — N. D. L. R.

Entrent un homme poussant une petite voiture d'enfants, une femme avec un enfant sur les bras et un jeune garçon qui marche les bras ballants.

Avare. — Qu'est-ce que c'est aussi, ceux-là ?

Lambert. — Ça se promène, suivant l'allée qui a la forme d'un 8.

Ils reviendront par le même chemin.

Ces ombres chétives viennent à nos ténèbres un moment

Adjoindre leur opacité.

— Regarde! La Ville allume! Ecoute!

Que de pieds il y a ici! Tout bouge et l'on a tout allumé.

La Ville resplendit d'une lumière fabriquée.

On voit la rambleur de la Ville.

Avare, passionnément. — Que je vive assez pour voir cette lumière éteinte!

Silence.

(Plus bas.) Que je vive assez pour voir cette lumière éteinte.

Lambert. — Avare!

Avare. — O ennui! ô ennui!

Lambert. — C'est l'heure où dans les rues se répand la foule des hommes aux faces blanches, vêtus de noir;

Et dans le ciel apparaît la multitude des étoiles.

C'est assez que nous soyons assis

Ici. Le ciel au-dessus de nous

Et la ville des hommes à nos pieds nous servent de spectacle.

Avare. — O Nuit!

Que la nuit véritable me soit donnée!

Lambert. — Que vous prend-il, Avare?

Avare. — O vent sur ma face! ô souffle du désert astral!

— Maintenant, j'entends.

Lambert. — Qu'entendez-vous ?

Avare. — J'entends bêler! la voix de l'ouaille, détestable au cœur de la bête féroce.

Car les hommes sont rassemblés ici par troupeaux comme des têtes de moutons

Dans les bergeries de l'abattoir.

(Et le lieu a ses places et ses rues et ses quartiers.

Mais du dehors on ne voit qu'un mur sans fenêtres

Et l'on entend des cris, et des ruisseaux de sang sortent çà et là par les écheneaux).

Au nom du ciel, sentez-vous? Cela sent l'excrément et la tuerie!

Et l'endroit vomit un tourbillon de fumée noire,

Comme une fosse où l'on brûle de la graisse avec des morceaux de laine.

Lambert. — Paix!

Avare. — Ma paix n'est pas la vôtre.

Je ne suis pas quelqu'un de fatigué comme vous, Lambert.

Moi, je suis vert

Comme le gland dur et rond qu'on a planté entre deux pierres,

Et je les écarterai, et j'enfoncerai mon bras dans la terre profondément.

Silence.

Vous vous taisez?

Lambert. — Je jouis d'un soir si beau.

Avare. — L'été ne vous sert plus à rien.

Lambert. — Le monde pour les jeunes gens n'est que l'écho de la bataille et le chœur de la Comédie.

Mais l'homme plus vieux seul est admis aux secrets derniers,

Participant à l'absolu du terme déjà qu'il envisage.

Voici pour moi l'heure de la pause suprême; laisse-moi jouir de ce suspens solennel où je suis.

Avare. — On dit que vous allez épouser

Cette fille que vous avez élevée, Lâla.

Lambert. — Invincible douceur! de même que l'été avec excellence

Oblige toute fleur au fruit, (la pomme grossissant dans la dilatation du jus intérieur),

De même à chaque entrée aux Gémeaux, au sein des foules
Il engendre une nouvelle moisson de pensées et de désirs.
Et de même qu'il nourrit en toi les mouvements de cette humeur âcre et turbulente,
De même pour moi dans la considération de la fin et la disposition d'une solennelle alternative,
La douceur qu'il m'insinue surpasse la paix.

Avare. — Et c'est là ce puissant politique, Lambert de Besme? c'est là ce chef d'hommes, c'est là ce pasteur de cités?

Lambert. — Deux beaux yeux illuminent ma vie! Je vois tournés vers moi deux yeux tendres et clairs.
Deux yeux pleins de joie et d'amour m'attirent d'une promesse que je ne puis démêler. — Et pour ce que je fus, écoute.
Il est plus laborieux de conduire les hommes par la persuasion que par le fer.
Labourer la multitude et l'ensemencer de paroles
Est une agriculture pleine de sueurs et de déceptions ; j'en suis las.
Une faculté vaine me fut donnée avec l'amour de l'ordre et de la loi :
Le sens de l'homme et ce regard qui perce jusqu'au trognon et voit d'un coup
Le dessin des esprits avec celui des oreilles.
A même sa pâture la société des hommes vit par le ventre végétatif,
Et la tête qui pense est pour elle un luxe et la main divisée en doigts.
De nouveau je te le dis : Paix!

Avare. — La paix n'est point dans le repos Ce n'est point le repos que je désire.
Mon père était un magistrat, un homme rouge avec une barbe noire, comme le Roi de Pique.
Et il prit ma mère de force et il la maintenait dans la règle et la terreur.

Et moi je suis son fils et je marche où il faut aller avec une dévotion de recors.

Et le sang me tourmente aussi.

Car tout à coup tandis que je suis occupé à ma besogne de néant,

Je vois des pivoines dans une teille de cuivre, avec leur couleur dans l'eau ;

Et j'entends un cri de femme, et mon cœur se serre violemment, comme une roue qu'on cercle en l'arrosant ;

Ou je sens une odeur de viande fumante !

Ou l'été se peint dans mon esprit, comme si du salon clos je voyais entre les persiennes le feuillage.

LAMBERT. — La Ville.

Il montre la ville étalée devant eux. Toutes les lumières sont allumées. — Silence.

AVARE. — Ça bouge ! ça vit ! Ces longues lignes de lumière

En long et en large indiquent les canaux où coule la matière humaine. Ça parle !

Ils grouillent ensemble, âmes et membres, confondant leurs haleines et leurs excréments.

O Ville ! ô Ville !

Il lève son poing au-dessus de sa tête. — Dans le centre de la ville on voit des flammes qui peu à peu se développent en un grand incendie.

LAMBERT. — Qu'est-ce ?

AVARE. — Ah ah ! encore un !

LAMBERT. — Encore ?

AVARE. — Où vivez-vous ? et que me babillez-vous de ministères ?

Ces incendies, n'en avez-vous rien entendu ? Le feu partout éclate, et l'on ne sait qui l'a bouté.

Tantôt c'est une fabrique, ou un magasin, ou des théâtres, ou un lycée,

Ou un ministère avec ses cinq étages bondés de papiers qui flambe !

Il prend tout à coup de la base au faîte, et le toit saute et vomit des flammes comme un cratère.

Et ici et là, la nuit, on voit le feu qui ronfle dans les caves.

LAMBERT. — C'est le Palais de Justice.

AVARE. — Tout est pris. Cela brûle prodigieusement.

Ça bouffe! Ça flambe comme une vieille paillasse.

LAMBERT. — Le feu a tout gagné.

AVARE. — Mariez-vous, gai là! Voilà le moment de se marier et d'acheter une chemise neuve.

LAMBERT. — Vous me paraissez joyeux.

AVARE. — Encore! encore! O comme ce feu brille et qu'il me paraît jaune dans la nuit! Vous ne l'éteindrez point, bonnes gens!

Hi hi!

LAMBERT. — Etes-vous joyeux de voir cela?

AVARE. — Sachez que je jouis,

En sorte que mes cheveux se dressent et la salive me jaillit de la bouche!

LAMBERT. — Jeune homme, quel homme êtes-vous?

AVARE. — Je suis l'homme de l'étonnement.

Un jour que j'étais chez des amis et quelqu'un de cher était mort,

Tandis que les hommes et les femmes caquetaient,

Tout à coup je sentis que je n'étais plus avec eux et dans le soulèvement de la détestation je prêtais l'oreille, et je grinçais tout doucement des dents,

Songeant que j'étais emprisonné avec ces gens-là, et l'envie me prit de mettre le feu aux quatre coins de ce lieu de mensonge:

Afin que je sois seul.

Je le ferai, car je porte une force en moi telle que la roideur de l'amour!

Regardez la Ville des hommes! Ils bâtissent des maisons de pierre

Et ils y font des chambres et des étages et des escaliers, et ils y mettent un toit,

Et ils font une porte en bas; et l'ouvrier y pose une serrure et le maître en a la clef dans la poche.

J'ai connu un homme riche qui se construisit ainsi une maison, et, le soir, s'étant retiré,

Il creva dans les lieux d'aisance.

Ils mourront tous, et la mort n'a point de nom parmi eux.

Mais moi, je la dévoilerai et je l'établirai en gloire,

Et je planterai une lumière devant sa porte qui est comme l'orifice d'une ville.

Et ils n'en passeront point le seuil un par un, mais ils fondront en bas comme de la neige; tout d'un coup ils descendront tous ensemble comme des feuilles, comme des bandes d'oiseaux!

Je frapperai cette habitation de corruption,

Et comme un huissier qui apparaît, chassant le peuple, avant qu'on ne fasse la cérémonie,

Je ferai reculer du lieu la race humaine.

L'heure est venue! Et c'est pourquoi je suis saisi de joie, voyant ce feu,

Comme quelqu'un qui, fixant ses yeux dans la nuit, y voit une lumière paraître.

Il sort. — Pause.

Lala, apparaissant devant Lambert. — C'est moi.

Silence.

Vous vous taisez?

Lambert. — Le même avertissement

A chaque fois qu'au-devant de mes yeux vous succédez à votre image;

Tel que le prisonnier dans le fond de la terre,

A ce roulement assourdi de tambour, ne sait s'il vient d'en haut ou d'en bas,

Ou comme le vieillard assis dans une chambre solitaire entend

Le soupir de la porte qui s'ouvre sur la nuit.

Mais vous expliquerai-je, ô très belle jeune fille, cela

Que je ressens quand je vous vois?

Lala. — De la peine ou du plaisir?

Lambert. — Je ne sais. Une tristesse soudaine.

Mais si voluptueuse que l'on ne s'aperçoit pas d'abord qu'elle s'est changée en cette secrète hilarité.

Quelque chose de plus fort que l'oubli, de plus faible que le sommeil,

Une allégresse vive et neuve, l'amertume et l'étonnement

De ces jours affreux jadis.

Un allègement parfait, la naissance de profonds désirs.

Rien de dur pourtant ou d'efforcé ; un sentiment tendre et humble

Qui console et qui pénètre, une réfection mystérieuse.

Lala. — Est-ce là tout?

Lambert. — Un effroi obscur.

Lala. — Il est vraisemblable, ô mon père adoptif, que vous m'aimez !

Lambert. — Soit. Voilà l'étiquette mise.

Lala. — Que voulez-vous de moi ?

Lambert. — O fée Lâla, fille de la graine de fougère,

C'est là une question à laquelle vous m'avez mal habitué.

Car, comme dans la fable du Vieillard et du Chat blanc, depuis le jour où, petite joueuse de violon, vous vîntes m'éveiller de ce sombre sommeil d'après-midi,

Je ne suis plus le maître, et vous vous souciez peu de ce que je veux, ou d'expliquer

Ce que vous voulez de moi.

Mais votre sourire éclairait toute la maison,

Du miroir unique aux cuivres de la cuisine, aux verreries de la salle à manger.

Et moi, homme dur, habitué à la sinistre face virile, quand la main l'empoigne par la barbe,

Je m'émerveillais de cette petite enfant qui m'avait été donnée,

Et les yeux sur votre pur visage, quand s'ouvraient ces lèvres perfides,

Il me fallait obéir, ne sachant ce que vous me commandiez.

O Lâla, fixons ce point s'il vous plaît ! assurons-nous que nous vivrons toujours ensemble dans notre maison,

Et convenons que nous serons, suivant l'usage des autres, mari et femme.

Lala. — Il est vrai, ô père adoptif, que je ne saurais aimer un autre que vous.

Car qui m'a recueillie? et depuis cette fois unique où il vout fut donné d'être embrassé, entre mon violon et l'archet, par moi,

(Et c'est le violon qui me fait baisser la tête, quand je veux rire, et non point aucune perfidie),

Qui m'a élevée et nourrie? Il est donc convenable que je vous aime.

Lambert. — Viens avec moi ! Par un mariage mystérieux tel que celui du violoncelle et de l'orgue, par un accord savamment développé,

J'ai eu jadis cette pensée que le bonheur était possible entre un homme et une femme.

Habitons incontinent cette grande et vieille maison

Que je connais au flanc de la vallée entre l'orme et le mélèze ;

Toujours caressés par le soleil le plus doux, ses murs ont la sécheresse et la solidité du roc.

Au dedans serait le mystère, quelque chose de profond et de mûr,

Et par les corridors emplis d'une lumière tempérée et les chambres,

Tu sentirais une faible odeur de ciré et de rose.

A droite, derrière les marronniers serait la ferme,

Avec ses animaux et ses instruments, et les étables, et la laiterie, et les nefs remplies de paille et de foin, des granges et des greniers.

A gauche, il y a un grand jardin avec toutes sortes de plantes et d'arbres rares

Dont nous nous expliquerions l'un à l'autre la nature et les propriétés ;

Et autour de nous toute la création.

Ne me méprise point parce que ma jeunesse est finie.

L'homme, quand il est jeune, n'est que dureté, égoïsme, brutalité lascive, l'âpre bouillon du vin nouveau.

La bonté seule est un trésor, ô Lâla, et si tu m'aimes, je t'ouvrirai mon cœur qui est comme celui d'un père,

Et je te donnerai le miel avec son rayon, ô ma fille!

Ainsi notre mariage auguste sera comme celui de Jupiter et de la Nymphe.

Lala. — Non. Je veux que vous restiez ici, debout dans la bataille.

Lambert. — Consentez-vous enfin à vouloir de moi quelque chose?

Lala. — On dit que ces gens viendront vous chercher ce soir.

Lambert. — Eh bien ?

Lala. — Je veux faire paraître devant eux
Quelle femme s'est choisie leur maître.

Pause.

Lambert. — Soyez ma consolation.

Je t'ai vue à cette dernière automne, enfant! et il y avait de la terre à tes joues. J'ai vu ta face entre les pommes mûres, vertes et rouges.

Viens, afin que je couche avec toi et que je te tienne pendant la longueur de la nuit.

Lala. — Vraiment est-ce que vous voulez m'épouser?

Lambert. — Je suis presque vieux, et je sais que vous ne pouvez m'aimer.

Que ne suis-je un homme du peuple, car ils vivent simplement l'un près de l'autre avec amitié.

La brebis donne sa laine et son lait et la terre produit l'herbe avec le grain.

Mais le mâle aussi est fécond, et à qui donnera-t-il à manger, comme un aliment qu'on partage dans les ténèbres, jusqu'à ce qu'on arrive aux dents.

Et moi je demeure stérile; ne me laisse point mourir.

Je n'ai point de femme et je n'aurai point d'enfants!

Vivant, la poussière a été ma part, et couché, la terre.

Lala. — Il me faut vous l'avouer, ami, je vous aime bien.

Epousez-moi et je serai votre femme, car je ne puis en aimer un autre que vous.

Et vous ne serez point triste, car je suis avec toi pour toujours.

Lambert. — Est-il vrai, ô Lâla?

Lala. — Cependant allons jeter des brioches aux carpes du bassin des Pléiades.

Ils sortent

Entrent par des côtés différents Isidore de Besme et Cœuvre.

Besme. — Qui va là ?

Cœuvre. — Isidore de Besme, je vous salue.

Besme. — Soyez le bienvenu, Cœuvre, dans mon jardin fermé.

Cœuvre. — Je possède, dès que j'y entre,

Ce jardin, Besme, plus que vous ne le possédez.

Avec ses arbres et ses rochers et ses terrasses,

Et ses parfums de fleurs superposés à l'odeur des feuillages,

Il occupe une certaine place dans l'ombre, comme un poème submergé dans la pensée.

Comme un bouquet disposé dans un vase profond,

Ce jardin qui trempe dans la nuit donne lieu à m'y enfoncer.

Après l'affreuse agitation

De la Ville dans la lumière impitoyable, que cette ombre est douce à mes yeux meurtris ! ô ténèbres, que votre accès est plein de consolation !

Besme. — Avez vous une peine aussi à y cacher ?

Cœuvre. — C'est vrai ; oui, Besme, je pense que vous dites vrai, je souffre.

Besme. — N'en êtes-vous pas assuré ?

Cœuvre. — Un musicien a plus de souci de trouver les harmonies de la note qu'il entend

Que d'en supputer les vibrations.

Besme. — Je l'avoue, Cœuvre, vous me remplissez d'étonnement !

Pour moi qui suis savant dans les choses de la matière,

De toute substance que je saisis entre mes mains, je suis prêt à dégager les éléments, à relever les propriétés et les fonctions.

Et comme d'un nombre soumis aux opérations d'une éternelle arithmétique,

Je sais qu'aucune part de cette somme qu'il est n'est inutile ou vaine ;

Et de même chaque être vivant a sa tâche prescrite avec sa provision d'énergie.

Voilà qui est certain et satisfaisant.

Mais toi, Cœuvre, qui es-tu et à quoi est-ce que tu sers ?

Tu n'es même pas ce bouffon qui monte sur sa chaise pour amuser le public.

Le sot à tes paroles ne trouve point de joie, et le sage n'y trouve point d'instruction ;

Car à l'un leur sens échappe et à l'autre

Leur lien dans de profondes ténèbres comme une tige.

Cœuvre. — O Besme, pour comprendre ce que je suis et ce que je dis,

Il t'est besoin d'une autre science.

Et pour l'acquérir, oubliant un raisonnement profane, il te suffit d'ouvrir les yeux à ce qui est.

O Besme, si cette feuille devient jaune,

Ce n'est point parce que la terre occupe telle position sur son orbite, ce n'est point parce que les canaux obstrués se flétrissent,

Et ce n'est point non plus pour que, tombant, elle abrite et nourrisse au pied de l'arbre les graines et les insectes.

Elle jaunit pour fournir saintement à la feuille voisine qui est rouge l'accord de la note nécessaire.

Toutes choses sont présentes, et entre le futur et entre le passé il n'y a suite que sur un même plan.

Et si tu demandes à quoi je sers, tu commets un désordre, tu confonds les catégories.

A quoi sert la couleur de tes cheveux ?

A quoi sert l'orchidée qui est au cœur de la forêt

vierge, le saphir que nul mineur ne fera sortir de sa gangue ?

Inconnus des hommes, l'Etre qui nous a créés et nous conserve en nous considérant

Nous connaît, et nous contribuons secrètement à sa gloire.

Silence.

Besme. — O toi, qui comme la langue résides dans un lieu obscur !

S'il est vrai, comme l'eau jaillit de la terre,

Que la nature pareillement entre les lèvres du poète nous ait ouvert une source de paroles,

Explique-moi d'où vient ce souffle par ta bouche façonné en mots.

Car quand tu parles, comme un arbre qui de toute sa feuille

S'émeut dans le silence de Midi, la paix en nous peu à peu succède à la pensée.

Par le moyen de ce chant sans musique et de cette parole sans voix nous sommes accordés à la mélodie de ce monde.

Tu n'expliques rien, ô poète, mais toutes choses par toi nous deviennent explicables.

Cœuvre. — O Besme, je ne parle pas selon ce que je veux, mais je conçois dans le sommeil.

Et je ne saurais expliquer d'où je retire ce souffle, c'est le souffle qui m'est retiré.

Dilatant ce vide que j'ai en moi, j'ouvre la bouche,

Et ayant aspiré l'air, dans ce legs de lui-même par lequel l'homme à chaque seconde *expire* l'image de sa mort,

Je restitue une parole intelligible.

Et l'ayant dite, je sais ce que j'ai dit.

Besme. — Ainsi j'arrive peu à peu à rendre votre mal manifeste.

N'est-il pas vrai, ô Cœuvre, que toute parole est une réponse, ou l'appelle ?

Et c'est pourquoi tout vers autres que le tien

Rhythme ou rime, comporte ou comprend
Un élément extérieur à lui-même.

Cœuvre. — C'est vrai.

Besme. — Mais toi,
Qui t'interroge ou à qui est-ce que tu réponds?
Où est cet échange, cette mystérieuse respiration dont tu parles?

Cœuvre. — Il est vrai, ô Besme, et tu as proprement découvert mon mal.
Je suis environné par le doute et j'éprouve avec terreur l'écho.
Toute parole est une explication de l'amour, mais bien que ce cœur en soit rempli,
Qui m'aime, ou qui peut dire que je l'aime?
Tel le vin de la vigne que les uns boivent doux,
Et que celui-ci met en réserve dans sa cave et que cet autre
Distille en une ardente eau-de-vie, par la transformation du sucre.

Besme. — Ainsi tu te tiens isolé entre tous les hommes, n'étant point rattaché à eux
Par le lien et la parole. O Cœuvre, plante-nous plutôt sur la table ce vin; apporte au festin commun ta part.
Ne sois pas parmi nous l'inutile et l'excommunié.

Cœuvre. — Excommunié de quelle foi?

Pause.

Besme. — Il n'est plus de dieux et le vent leur traverse la bouche.
Nul prêtre, l'autel au ventre, n'honore plus la Nuit étoilée et la double porte du Soleil.
Au lieu de l'idole qui sur le parfum du vin et sur la fumée de l'holocauste
Ouvrait un nez de bois et des yeux de porcelaine,
L'homme lui-même est monté sur le piédestal.
Et le monde lui a été livré dans l'immensité de son herbe, et nous y avons établi des chemins de fer.
Et chacun, au repas, s'asseoit à son propre autel.
Et que dis-tu, moi, Besme, que je suis?

Cœuvre. — La contenance, la barbe, le feu de l'œil décèlent
Saturne, patron des ingénieurs et des lieux plantés d'arbres.
Certes nul ne te reprochera que tu fus parmi les hommes inutile.
Nouveau Prométhée, profond mime,
Pénétrant en les imitant les mouvements les plus secrets de la nature,
Tu les fis servir aux usages humains.
Nul doute qu'un jour tu ne mettes les planètes au travail comme des mules,
Que tu n'ajustes des turbines au coup de l'Océan, que tu n'utilises la poussée de la sève et la répercussion de la lumière
Pour moudre notre grain et tisser notre chemise.
Besme. — Il est vrai, Cœuvre, n'en doute aucunement.
Et c'est une des causes pour lesquelles avec vérité tu peux m'appeler le Père de la Ville.
Car de même que les oiseaux aquatiques s'assemblent sur les marécages,
Ou que les usines se pressent au fil des torrents,
C'est ainsi que les multitudes ouvrières se sont assises autour des fleuves de force que j'ai fait jaillir de la terre.
Tu as vu au milieu de mon jardin mes réservoirs, tels que des mers :
J'ai édifié le remblai, j'ai maçonné la citerne. Car c'est moi
Qui donne l'eau à la Ville, et le mouvement, et la lumière.
Et je me tiens ici comme la roue motrice qui tourne sur elle-même et à qui la courroie s'attache,
Et où par toute la Ville vient prendre vie le peuple des tours, des scies, des marteaux et des meules, rang sur rang, étage sur étage, le monde des broches et des métiers.
O Cœuvre, tu disais tout à l'heure que je saurais assujettir la poussée de la source et de la sève;

Mais celle de la pensée est plus forte et c'est dans la mienne que toute la Ville
Trouve le principe de son activité et de sa vie.
Regarde par la nuit, Cœuvre, le lieu humain
Rendre une lumière comme la mer femelle !
Par moi, pour moi, la ville des hommes s'étend autour de moi
Afin que je connaisse la joie et qu'ils reçoivent de moi l'assistance.
Cœuvre. — Oui, Besme.
Besme. — C'est ainsi que j'ai été fait un dieu.
Entends-tu ? Ici pas une main droite aidée de la main gauche,
Qui ne travaille pour moi, pas une de ces millions de têtes qui grouillent à mes pieds
Qui ne me paye loyer, pas une parcelle de la matière,
D'où l'opération de l'homme ne sache extraire de l'or
Pour moi.
Car de même que le Soleil enveloppe tout le monde de ses rayons,
C'est ainsi que l'or splendide et subtil m'est nécessaire pour
Cette jouissance universelle, pareille à une considération de l'esprit
Au-dessus de quoi je suis constitué entre les hommes.
Cœuvre. — Tu es grand, Besme.
Besme. — Plût au ciel que je ne fusse pas né !
Ou que je n'eusse pas reçu ce don fatal de la vision,
Par quoi je tiens au milieu de la nuit sans mesure et sans dimensions ma propre lumière !
Cœuvre. — Eh quoi ?
Besme. — Tu n'ignores pas ces allures patientes et sournoises
Par où une morne volupté, pénétrant peu à peu notre sens intime,
Si l'esprit alourdi se laisse une fois fléchir, enlace et captive en un moment notre imagination et notre volonté.

Pour moi je connais un mal plus noir, un esclavage plus triste.

Cœuvre. — Quel ?

Besme. — Le mal de la mort, la connaissance de la mort.

Ce fut durant que je travaillais, alignant en paix des chiffres sur le papier,

Que cette pensée pour la première fois me remplit comme un sombre éclair :

Maintenant je fais ceci, et tout à l'heure je ferai telle autre chose ;

Tout à l'heure je *serai* gai, ou je *serai* triste ; bon, méchant, avare, prodigue, patient, irritable ;

Et je *suis* vivant, jusqu'à ce que je ne *sois* plus.

Mais comme chacun de ces adjectifs repose sur ce mot permanent, en quoi est-ce que je suis moi-même continuel ?

Une torpeur m'envahit, la dissolution sépare mes doigts de la plume.

Le désir avec la raison du travail m'a fui et je demeure immobile.

Je subsiste, je pense.

O que je puisse ne pas penser !

La nécessité soumet, attache les hommes l'un à l'autre.

Mais moi, étant riche, je suis libre ; étant libre, je suis seul ; et seul, je supporte sur moi seul la charge de toute la mort, la malédiction totale de tout homme et de tout être qui est vivant.

Cœuvre. — Tu parles du mal caché. A quoi bon vivre ?

— Je distingue l'odeur des lys !

Besme. — La pêche n'est rien de plus sous la dent qu'un navet ; les cheveux de la femme me paraissent comme les poils d'un âne.

Je bois l'eau du froid marais, je m'abreuve à la coupe de la mort !

Sache que parfois je descends d'ici la nuit et je m'en

vais dans la ville, et par les rues désertes, au milieu d'un peuple qui dort, j'erre comme un homme perdu.

O pierres !

O habitation funèbre et dérisoire ! ô lieu humain, où l'homme s'est ménagé d'être seul avec lui-même ! ô tombeau, que tes voies me paraissent inextricables !

L'homme ne sortira point du sépulcre qu'il s'est construit.

Pause. — La lune se lève.

Cœuvre. — Cependant les peupliers frémissent au-dessus de nous. La lune se lève.

Ouvrant les paupières, et les fermant, je vois, tour à tour, de mes yeux et dans ma pensée, l'espace illuminé.

O la splendeur de la lune sur la pleine mer,

Alors que l'ombre des grands nuages se peint sur les solitudes luisantes.

Je te salue, ô Reine de la Nuit !

Pause.

Besme. — Salut, porte-lumière !

Pause.

Cœuvre. — Ovation à la resplendissante Lune, œil de la gloire!

Tu manifestes, sans le détruire, le mystère du Ciel avec son étendue.

Car comme le maître nouveau d'un palais qui le visite, un flambeau à la main,

Tu marches en l'éclairant à travers la salle de la Nuit vide.

Et bien que tu chérisses d'autres séjours, toute eau

Qui tombe, sauvage,

Ou domestique sous les feuilles, moulin, scierie, qui se tient debout sous la roue mouvante ;

Et tu favorises de nouveaux amants qui, s'embrassant,

Ont perdu toute puissance de se séparer,

Et le fleuve herbeux, cycnéen ;

— Aime

Ce jardin parmi le lieu qui ne montre rien que d'aride, Diane !

Je te salue avec, ne t'offrant rien d'autre,

Il prend de la terre et la répand

Cette libation de terre,

Les fleurs nouvelles te rendent, Lampe du Sommeil, l'encens.

Entre Lâla.

LALA, à Cœuvre. — Qu'êtes-vous devenu, maître, depuis le temps ou vous m'appreniez le latin ?

Car les paupières à demi baissées, vous m'écoutiez, tandis que, le bras autour du livre, j'expliquais

Les jeux de Lavinie ou la métamorphose des sœurs de Phaéton.

Mais maintenant c'est vous qui expliquez

Ce livre que vous avez en vous et le monde,

Votre école, est devenu votre écolier.

Et ce n'est point la grive ou le rossignol qui chante!

Mais comme un fleuve qui sort de la bouche de la terre,

Les paroles intelligibles, comme de l'eau, jaillissent de la profondeur de votre pensée.

Et par elles nous remontons, comme à une source, vers vous.

CŒUVRE. — Jeune fille, je n'ignore pas que vous savez rire et vous moquer.

Au vrai, je connais que je suis par les rues de cette ville un objet d'étonnement et de dérision.

Car quelle est ma place entre les hommes ? de quel tout suis-je la partie ? et en dehors de moi-même

A quoi est propre cela que je suis proprement ?

Tout à l'heure vous m'avez accusé, Besme, et vous m'avez convaincu,

LALA. — Est-il vrai, ô Cœuvre ?

CŒUVRE. Ce n'est point jadis ce que je pensais.

Tout jeune, quand tout d'un coup je sentis la fleur fleurir et que ma pensée était comme un jardin où l'on entre,

Pour voir ce qui est poussé depuis la veille, je pensais

Que tout cela était à moi ! et que je pourrais faire comme la paysanne

Qui s'en va voir et choisir ce qu'elle pourra porter au marché le samedi,

Les volailles et les œufs, et le beurre, et le fruit, et les légumes, et les fleurs.

Quelle divine conversation, pensais-je, vais-je entretenir avec les hommes !

Lala. — Eh bien ?

Cœuvre. — Car alors, je jugeais, jeune fille,

Qu'il n'est rien de nous-même qui ne soit susceptible de communication.

Et si la parole est une nourriture, c'est ainsi que divers aliments nous ont été donnés.

Car il en est que l'homme fabrique

Lui-même, comme le pain, de crus et d'autres qu'il faut cuire ;

Il en est que l'on broie et mâche, d'autres où la langue seule fait son œuvre ;

Et d'autres comme le lait, et d'autres

Qui fondent d'eux-mêmes dans la bouche comme le beurre et le sucre.

Et moi, pressé par le bruit intérieur, je voulais proposer au monde un mot soluble et délectable,

Afin de repaître comme un profond estomac la mémoire et l'intelligence comme une bouche bordée de lèvres avec ses dents.

C'est ainsi que, jadis, faisant sortir une vision de mon cœur, ou marchant, ou m'étant assis, je me la racontais à moi-même,

Invoquant le ciel et la terre, et ce monde où j'ai été admis, jusqu'à ce que sur la nature s'étendît

La nuit comme l'ombre d'un arbre.

Et le livre que j'ai étudié ne fut entre les mains d'aucun maître, et tout revêtu de joie je ne me souciais pas des femmes.

Or maintenant comme le chêne de Zeus qu'emplit le vent prophétique et qui ne peut quitter

La terre qu'il embrasse de ses racines multipliées,

Je ne bouge point du lieu et mon bruit n'est pas entendu.

Et c'est en vain que j'attends. Je vieillis dans mon attente, et le silence

N'est pas comparable à l'oubli dans lequel je suis.

Et c'est pourquoi, inutile dans la vie, je ne sens pas mon feuillage étranger à la mort.

Lala. — O sot homme, pourquoi parler de mort quand tu vis? et que sais-tu, dis, si tu mourras?

Pour moi, je suis joyeuse et ce m'est assez que de la vie.

Car le soleil est donné aux hommes pour le jour et la lune leur est donnée pour la nuit.

Et voici qu'elle est pleine, brillante dans le milieu du ciel comme une rose!

Je te salue, ô Lune! pieds-nue, dans le silence de minuit, je danserai devant toi comme un paon!

Car au printemps tu éclaires des fleurs et à l'automne les poires qui pendent par centaines le long des murs.

— Et tout ce jardin, Monsieur de Besme est à vous?

Besme. — Il est à moi. C'est l'herbe où je me suis retiré, comme un ver luisant.

Lala. — Il faudra que vous me donniez ce jardin. Car savez-vous que je vais épouser votre frère? Voici que nous sommes tombés d'accord.

Besme. — Fait-il enfin cette folie?

Lala. — Cette folie?

Besme. — C'est le petit chat qui joue avec un rayon de soleil!

Que ce malheur ne m'arrive pas que je sois ainsi dominé par cet enfant, une femme,

Qui varie comme le mouvement des yeux!

Car Lambert n'a point d'autre pensée en lui que ce désir;

Et si je lui dis : Sot, qu'as-tu à faire d'une femme à ton âge?

Il ne répond rien, mais, baissant la tête d'un air sournois, il sourit mal.

Lala. — Mais pour moi n'est-il donc pas juste que je sois joyeuse puisqu'il est quelqu'un qui m'aime?

Si! et qu'étant femme,

Du fait de ma présence, où me portent mes pieds,

Je porte la joie, j'apporte l'amour!

Et voici que ma jeunesse ne demeure point vaine, et j'ai donné à quelqu'un qu'il me prenne par la main.

Mais pendant que je suis encore libre et seule je chanterai, comme un oiseau qui chante par phrases soudaines!

Quelles paroles d'une lèvre pure

Echangerai-je contre cette nuit que je respire? et par l'accent de quelle voix

Remplacerai-je le songe du sommeil?

Je veille quand tous dorment! Et cependant que, n'ayant plus usage de leurs sens,

Ils dorment, au dehors de la maison

Le soleil de la Nuit illumine la terre!

Dis-moi, Cœuvre, ce qu'il faut que je dise, car j'aime à la fois et je suis aimée. Que louerai-je, que le sommeil

Qui d'un coup ténébreux réduit notre résistance?

Cœuvre. — Bénédiction!

Lala. — Bénédiction

Depuis ce sable où je me tiens debout, au ciel! au monde des étoiles

Qui se découvre à nous comme une ville dont on voit les feux de la mer! aux eaux,

Celles qui jaillissent du sol et à la largeur de la mer!

Bénédiction à ces ténèbres que la blanche lumière

Dissimule comme une mariée dans son voile. Louange.

Cœuvre. — Louange!

Lala. — A cette nuit entre les nuits!

Cœuvre. — Je lèverai mes mains dans la lumière de la nuit.

Lala. — Je laverai mes mains dans la lumière de la nuit!

Cœuvre. — Salut, signe! Salut, Face! Je te louerai, ô Lune...

Lala. — Parce que tu es là, rayonnante!

O toi qui par la nuit témoignes du soleil que tu vois.

Cœuvre. — Parce que, ô Pas parmi les demeures éternelles, comme une femme

Que l'on ne voit point pendant le jour, tu nous visites à l'heure du sommeil, resplendissante

Ou occulte, jusqu'à ce qu'au soir nous revoyions dans le ciel ton signe.

Lala. — Salut, lampe!

Cœuvre. — Bénie sois-tu, ô toi qui en commençant ta course annonces

Que le jour est fini; le temps est revenu de dormir.

Tu délies les esclaves, tu délivres l'adultère de sa honte,

Et le pauvre de son oppression, et l'avare comme un petit enfant ouvre les mains.

Tout œil est clos, toute bouche s'est tue; il n'est plus d'hommes, ni de femmes, ni de maîtres, ni de savants; mais on se met tout doucement sur le ventre.

L'homme dort; le poisson dort suspendu dans la profondeur liquide. Il dort.

Mais il est trois sommeils que j'envie : le dernier sommeil

Du malade qui a fini même de souffrir, et le somme de l'innocent condamné, et le repos

De la femme qui porte dans son sein son fruit.

Lala. — Bénie soit la clarté du jour, bénie soit l'ombre de la nuit!

O Lune, pénétration et auréole, de ce qui dort et de ce qui ne dort pas : le braconnier à l'affût,

Et le fils qui veille sa mère mourante, et qui en face sur le mur regarde l'ombre de la croisée et des branches,

Et le jeune homme avec la jeune fille, qui, pendant le bal au château, se sont retirés dans l'embrasure d'une fenêtre; d'en haut ils voient le village tapi dans le fond de la vallée,

Et le voyageur qui, rentrant chez lui à minuit, voit le mur blanc de sa maison, et sa vigne avec son rosier.

Et la fiancée, ô Cœuvre, qui a donné sa foi et ne sait plus la reprendre.

Mais toi, pourquoi ne te maries-tu point?

Cœuvre. — Quel est l'avantage d'être marié, Lâla?

Lala. — Tu verras et tu possèderas

Ta femme dans le repli de ton bras et dans l'extension de tes mains

Tes enfants et les enfants de tes enfants, des filles et des garçons.

Cœuvre. — Faut-il que je me marie, Besme?

Besme. — Je ne sais. Peu importe,

Cœuvre. — Y a-t-il un autre avantage?

Lala. — Tu ne seras plus seul; mais avec toi pour toujours la dévouée,

Quelqu'un à toi pour toujours et qui ne se reprendra plus, ta femme.

Cœuvre. — Moi, quelle femme pourrait m'aimer?

Lala. — Beaucoup de femmes, Cœuvre, pourraient t'aimer;

Mais toi, tu n'as point un cœur qui aime.

Cœuvre. – Chacun le dit et je ne réponds pas un mot.

Lala. — Mais cela est vrai, Cœuvre.

Que ne fais-tu ce que font les autres, selon ce que la nature le persuade? car il n'est pas bon d'être seul.

Cœuvre. — Que sais-tu de la nature? Pour moi

Ce n'est pas le conseil que la nature m'a donné, le Printemps avec gloire et quand dans le soleil victorieux éclatent ensemble

L'herbe, la fleur et la feuille!

Que j'aille vers une jeune fille et aucune femme

Et que je l'épouse et me saisisse d'elle.

Car tel est ce qu'on appelle l'amour : le corps vivant de la femme et l'homme trouvera en elle la paix.

Mais l'amour que j'ai conçu

Ne se repose point dans le repos et il n'en connaît aucun.

Ce n'est point le conseil qui m'a été donné!

Mais comme un animal dans le milieu de la terre, comme un cheval lâché qui pousse vers le soleil un cri d'homme,

Quand, ouvrant les yeux pour la première fois, je vis le monde dans la fraîcheur de sa feuille,

Paraître dans une proportion sublime, avec l'ordre de ses lois et la composition de son branle, et dans la profondeur de sa fondation,

Comme un homme qui adore et comme une femme qui admire, je tendis les mains,

Et comme un Miroir d'or pur qui renvoie l'image du feu tout entier qui le frappe,

Je brûlai d'un désir égal à ma vision, et tirant vers le principe et la cause, je voulus voir et avoir!

Et pour cet autre fol amour, si quelqu'un se voit rejeté ou trahi,

Il se va cacher, et pensant toujours une même chose,

Il ne sait ce qu'on lui dit, et il est silencieux hors de propos :

Et moi de même, c'est ainsi que, seul comme un homme désolé, j'erre par les routes,

Ramassant des pierres et des morceaux de bois, marchant, pensant; entrant dans la forêt, je n'en sortirai pas avant le soir.

Et si quelqu'un est mon ami, je ne suis qu'un ami ambigu.

Mais pour l'homme marié, il ne lit pas, et s'il a du temps, il parlera de ses voisins; et partageant le pain aux siens, il mange sa part et la mâche avec satisfaction.

Lala. — Ne nous méprise point, ô Cœuvre!

Cœuvre. — Je ne méprise personne.

Mais je suis comme un homme qui a retraversé un fleuve, et vomissant l'eau il arrive de l'autre côté.

Et nul ne comprend ce qu'il raconte, et lui-même à mesure qu'il parle oublie.

Mais la contrée était vide, ni hommes, ni bêtes, ni bruit.

Et peut-être il est bon que les gens n'entendent pas; car, écoutant, peut-être ils cesseraient de travailler,

Et de se construire des maisons et d'y mettre avec industrie la porte.

Mais moi, je ferai mon entreprise tout seul.

Je m'ébranlerai comme un éléphant qui, le matin, se met en marche à la recherche d'un gué.

C'est ainsi que je m'avancerai, et où je mourrai on ne retrouvera plus mon corps.

Lala. — Pour moi, j'ai peur d'être seule. Moi, que je ne sois pas seule !

Entre Lambert.

Lambert. — Vous retrouvé-je, Lâla ?

Lala. — Lambert ! Défendez-moi contre eux, car ils se moquent de moi, et vous,

Ils disent que vous faites une folie de m'épouser.

Lambert. — Mais est-il vrai que vous m'épousiez ?

Lala. — Vous ai-je pas répondu ?

Lambert. — Répondez-moi seulement oui.

Lala. — Je vous répondrai, Lambert, tout à l'heure.

Lambert. — ... Ou non. Je ne suis pas un jeune homme et ne me payerai pas de paroles.

Eux, ils vont venir me chercher, tout à l'heure.

Ils m'ont chassé, et maintenant ils me rappellent et me poursuivent. Tous m'ont abandonné, mais si je rentre, ils connaîtront Lambert de Besme.

Pour moi, je sais ce qu'il faut faire et je n'accepterai point d'avis.

Mais si je refais la maison, j'y veux une chambre pour moi,

Et je mettrai ma femme dedans et je ne me laisserai point déposséder, et cette femme, Lâla,

Sera vous, si vous dites oui,

Parce que je vous aime.

Et autrement je n'entrerai point dans cette maison qui tombe et je n'en rétablirai point la poutre principale. Qu'elle croule !

Que les murs s'en écartent et que les planchers en tombent l'un sur l'autre !

Silence.

Besme. — Rien n'est.

Lala. — Eh? que dit-il ?

Besme. — Rien n'est.

Lambert. — Rien n'est ?

Lala. — Que veut-il dire : Rien n'est ?

Lambert. — C'est ainsi qu'il lui arrive de parler tout seul.

Besme. — Rien n'est.

Lambert. — Frère, quelle parole lugubre as-tu dite ?

Tu es l'aîné de notre famille et c'était toi le plus sage et le plus fort.

Et ce que tu avais trouvé par ta raison, tu ne doutais point d'y croire.

Car t'attachant aux effets tu as pénétré les causes.

Les anciens dieux avaient soumis à l'homme les animaux.

Mais toi, comme un meunier qui attache le cours d'un fleuve à son moulin,

Tu as captivé les forces élémentaires, à la pulsation même de la vie tu as adapté le « mouvement » de ta machine.

Et tu connais chaque chose dans son acte et dans son opération par quoi, étant nécessaire, elle est.

Or, regarde cette ville, car c'est toi qui l'as faite et c'est pour toi, ô riche, qu'elle est faite,

Afin que tu sois délivré de la peine de travailler et que comme un homme dans la maison qu'il a construite pour y jouir de son bien

Tu entres en possession de toi-même.

Et maintenant est-ce la parole que tu dis? et pourquoi te retires-tu de la vie des hommes comme un mort !

Besme. — Rien n'est.

Lambert. — Il répète la même parole.

Lala. — Comment, rien ? quoi !

Cette herbe que je saisis, cette terre, ne sont pas ?

Et moi est-ce que je suis ou non ? et toi, est-ce que tu es, Besme ?

Besme. — Rien n'est.

Lala, se mettant à genoux devant lui et l'entourant de ses bras. — Je te prie que tu ne le croies point.

Besme, la repoussant. — Arrière !

Non, femme !

Va soulever la lèvre des morts et baise-les sur les dents. — Ecoutez ! je répéterai cette parole que j'ai dit : Rien n'est.

J'ai vu et j'ai touché

L'horreur de l'inutilité, à ce qui n'est pas ajoutant la preuve de mes mains.

Il ne manque pas au Néant de se proclamer par une bouche qui puisse dire : Je suis.

Voici ma proie et telle est la découverte que j'ai faite.

Cœuvre. — Moi aussi, je te dis comme cette jeune fille : je te prie que tu ne le croies point.

Je te le dis, moi qui suis bas et humilié entre les hommes.

Besme. — Penses-tu me forcer ?

Cœuvre. — Oui, que ne le puis je faire ? Et que ne suis-je la Terre

Pour initier à mon Orgie ! et regarde le ciel quand il s'ouvre,

Quand la pluie d'or descend dans la lumière de la foudre !

Et l'hiver quand on ne peut sortir,

Fermant les yeux, tiens-toi debout dans la campagne à midi.

Ou pense à la forêt en Juin, ô paix profonde ! entends le coucou qui chante.

Attends ensuite, et tu verras de tes yeux si c'est le Printemps,

Quand ce fils rugissant de la neige emplit de lumière la belle France,

Faisant ruisseler les eaux brillantes sous ses pieds, par qui

La vigne s'échauffe, l'herbe abonde, et les fleurs, et les nourrissantes citrouilles.

Et la rose trempée d'eau se

Tourne, odorante, vers l'astre chaud; et toi, tourne ton cœur vers la Joie!

Tourne, Besme, tourne ta face vers la Joie.

Besme.— Allons, mets une balance entre nous, accroche les plateaux,

Et prends l'Univers et tu le mettras dans le premier et je poserai dans l'autre

Mon doute, et celui-ci descendra.

Non, Cœuvre, quand la Persuasion se tiendrait devant moi, quand un effort emplirait sa gorge, plus pur

Que le bouillon de la source

Ou que la voix de l'ornière quand le crapaud parle sous la gerbe avec un mot de cristal...

Entrent les Délégués.

Le Premier Délégué. — Lambert de Besme!

Lambert. — Me voici!

Le Premier Délégué. — Lambert, on a eu des torts envers vous.

Le Deuxième Délégué. — Oui, on a eu des torts envers vous; c'est vrai. Je l'ai toujours dit.

Lambert. — Dites ce que vous avez à dire.

Le Premier Délégué. — Je serai franc avec vous. Vous avez lu les journaux. La situation est mauvaise.

Lambert. — Je sais.

Le Premier Délégué. — Tout va mal.

Je suis venu avec ces messieurs, mais pour moi il n'y a rien à faire.

C'est la Logique-des-choses; on ne peut aller au rebours.

Et n'est-il pas fort juste que chacun ait sa part de bonheur?

Mais le fait est qu'il n'y a plus d'argent.

Lambert. — La faillite déjà?

Le Deuxième Délégué. — Il serait vain de le dissimuler. Nous avons fermé nos guichets et notre crédit n'est plus. Le passif est énorme et ne peut plus être réglé.

Vous êtes ancien dans la politique et la cause, vous la savez comme nous.

Car où l'autorité n'est pas il faut à la place
La séduction de l'argent. Et le Gouvernement
Ne fais plus face à ses dépenses. Demain,
Les fonctionnaires ne seront plus payés, ni l'armée. Et pour l'argent emprunté, il n'y en a plus.

Lambert. — Que venez-vous donc me demander?

Le Premier Délégué. — Votre conseil, Lambert.

Lambert. — Le voici : le plus sûr est de décamper.

Le Premier Délégué. — Ne plaisantez pas, car vous êtes en danger comme nous.

Toute autorité vient du peuple commun.
Et chaque année il donne tant
D'argent pour l'affaire de gouverner, afin que l homme vive en paix avec son voisin, et l'égorgeant ne lui prenne pas son bien, et qu'on entretienne les routes.

Un trésor est donc constitué, les plus faibles obéissent et rançons sont payées aux forts, larges et lourdes.

Mais chacun veut être de ceux qui reçoivent et l Etat ne retrouve pas ses frais.

Donc voici qu'il les suspend. Certes j'aurais voulu m'en être allé plus tôt.

Mais s'il faut qu'un syndic soit nommé, que ce soit nous qui le choisissions : c'est vous.

Lambert. — Qui êtes-vous?

Le Troisième Délégué. — Ne me reconnaissez-vous pas? Et ceux-ci sont des banquiers, des négociants, des professeurs.

Lambert. — Messieurs, merci. Je l'avoue, la démarche que vous faites auprès de moi m'honore.

Et d'abord pour ce qui est de la chose publique,
Je n'en ai, pas plus que vous, aucun souci.

Car ceci seul vous paraît vif, immédiat, pressant : vous-mêmes.

Et pour vous qui venez si généreusement m'offrir

Comme un fonds de failli, la puissance et le Gouvernement, je ne le cacherai pas,

Je vous regarde comme des fourbes; pas un de vous qui ne soit prêt, tandis que je vous défends, à me mettre la dague au dos.

Sachez cependant, si j'accepte, ceci :

Je n'admets point d'avis ni de remontrance, mais je ferai seul

Ce qui me semblera opportun et bon.

Et les lois ne m'arrêteront pas, mais comme un médecin, car tel est mon métier,

(Et je guérirai ce pays, malade, moi-même, de son mal),

J'agirai selon que la maladie le commande, et j'emploierai où il convient le couteau.

Et pour ce qui est de la « logique des choses »,

Je ne sais ce que c'est. Je ne suis pas un imbécile et un lâche.

L'heure présente seule est à moi, et je n'ai pas souci de voir plus loin, mais j'agirai avec sagesse et résolution.

C'est ainsi que je vous sauverai et je maintiendrai l'Etat.

C'est pourquoi regardez cette femme et tournez-vous vers elle, car elle a tout votre sort entre ses mains.

Réponds, jeune fille : veux-tu, ou non, être ma femme ?

Car si elle veut de moi, je vis, et je ferai mon œuvre et mon travail; et si

Elle me rejette, mon nom n'est plus entre les hommes.

Pause.

Le Premier Délégué. — Parlez, jeune fille!

Lala. — Cœuvre!

Silence.

Cœuvre, m'entendez-vous?

Cœuvre. — Que me veux-tu, jeune fille?

Lala. — Est-ce que tu m'abandonnes ainsi ?

Silence.

Pourquoi ne réponds-tu pas? Pourquoi me laisses-tu parler?

Pourquoi ne dis-tu rien? Me laisseras-tu prendre ainsi à tes yeux?

Cœuvre. — Epouse cet homme qui t'aime.

Lala. — Je ne l'aime pas et je ne l'épouserai pas.

Cœuvre. — Tu as promis.

Lala. — J'ai promis? Je ne garderai pas ma promesse.

Je ne sais quel est cet homme.

Vous tous, voyez!

Celui aux pieds de qui je me suis mise.

Elle se met aux pieds de Cœuvre.

Ne me méprise pas, Cœuvre! vois, je te parle devant tous et je mets mon honneur sous tes pieds.

Et voici que je me suis couchée au travers de ton chemin et que ton pied rencontre ma tête.

Et ne chercheras-tu pas des mains pour voir qui c'est, et ne relèveras-tu pas cela qui gémit comme un blessé?

Car peut-être que tu es comme quelqu'un qui marche la nuit, qui ne sait s'il est arrivé,

Et cherchant par terre, il ne sait dans quoi ses pieds se sont embarrassés.

— C'est moi. —

Relève-moi donc, et tiens-moi debout jusqu'à ce que je te dise : Cela suffit,

Et ne me lâche pas avant, de peur que je ne puisse me soutenir encore.

Aie compassion de moi! car pourquoi est-ce que je suis seule et que je n'ai ni frères, ni parents,

Sinon pour que je sois ta propriété, étranger? afin que je sois à toi seul.

Et je te dirai une parole afin que tu la saches. Parle-moi et je te répondrai, et voici que je suis présente.

Silence. — Cœuvre pose le pied sur son dos.

Parle, Cœuvre!

Cœuvre. — Je réfléchis, le pied posé sur toi.

Lala. — Réponds.

Cœuvre. — Certes, je te regarde sans joie, chose étendue par terre !

Lala. — O Cœuvre, ne disais-tu pas que tu allais par les chemins, ramassant les cailloux et les morceaux d'écorce ?

Et voici que je vaux mieux qu'un tronc d'arbre et qu'une poignée d'herbe qu'on arrache.

Cœuvre. — Pourquoi ne ferais-je pas cela ? de nouveau je sens entrer la vieille douleur.

Et je suis comme un médecin qui allait se marier,

Et qui, rencontrant un malade sur son chemin, le ramène chez lui, et il ne pense pas à la maison de ses noces qui l'attend, pleine de ses frères et de ses amis, davantage.

Car toute la joie de l'homme n'est-elle pas bien, comme on dit,

La femme, afin qu'il en ait satisfaction et que le mâle rencontre la femelle?

Réjouis-toi, mon âme! réjouis-toi, Cœuvre, car voici ta joie et tu as posé dessus ton pied.

Cette femme n'est-elle pas belle et ne dit-elle pas qu'elle t'aime? Saisis et prends.

N'a-t-elle pas deux yeux et une bouche, et des mains,

Et des cheveux pour que tu les lui dénoues, et ne tient-elle pas tout entière entre tes bras?

Il fait nuit, et si mes yeux ne vont pas plus loin que la longueur de mes bras, j'en croirai mes mains.

Qui es-tu pour convoiter un autre bonheur? quand tout le compte de tes années ne va peut-être plus jusqu'à trente? Nous mourrons et il ne sera plus fait de nous mémoire.

Relève-toi donc, ma joie. Sois ma femme.

Lala. — Etendez sur moi

Ce voile que j'ai apporté.

On étend le voile sur elle. Elle se relève.

Je te salue, Cœuvre.

Cœuvre. — Je te salue dans ton voile.

Mais puisque je ne puis te voir, je te pèserai. Certes tu es lourde et pesante.

Il la soulève de terre.

Et c'est à peine si je puis soulever tes pieds de la terre et voici que je prends charge de toi.

Voyez, ô vous tous qui m'entourez, hommes et femmes,

Et vous, assistance plus antique, arbres, toit des branches, voyez !

Et vous, ô cercle le plus large,

Cieux ! étoiles

Qui tout à l'heure vous êtes allumées dans l'air blanc là-haut,

Comme quelqu'un qui couche dans une ferme, le matin entend au-dessus de lui que le peuple des colombes s'est réveillé !

Et toi, hiérophante,

Qui sur le bord où tu vas disparaître te tiens debout, la torche levée !

J'ai pris cette femme et telle est ma mesure et ma portion de la terre.

Il la soulève de nouveau.

Je te pèserai, Sommeil obscur.

Voici que je m'approche de ce voile et il y a dedans des mains ! prends-moi avec tes mains qui donnent le sommeil.

Car il faut que je dorme afin que tu attouches mon âme et que tu reçoives

Mon souffle et que j'aie avec toi communication.

Il s'approche d'elle et, lui mettant les mains sur les épaules, il touche de la joue sa joue voilée.

Je vous salue, ma femme.

Lala. — O Cœuvre, voilà que je vous suis livrée.

Cœuvre. — Ote ton voile.

Il lui retire son voile.

O Etoile du soir, est-ce vous ?

Lala, à voix basse. — O Cœuvre, salut !

Cœuvre. — Laisse-moi respirer ton odeur qui est comme l'odeur de la terre,

Quand brillante, lavée d'eau comme un autel, elle produit les fleurs jaunes et bleues.

Et comme l'odeur de l'été qui sent la paille et l'herbe, et comme l'odeur de l'automne.

Et voici que je te possède et t'ai dans le souffle qui entre par mes narines.

LALA. — Qu'un lierre libéral environne mes tempes,

Mêlant la fleur de l'oranger à ses grappes sauvages!

Parce que je ne suis pas demeurée vaine!

Mais comme un fruit suspendu entre les feuilles, tu me saisis et tires de la main.

Et je suis dans ta main

A ta bouche, et voici ce que je tiens encore!

CŒUVRE. — Laisse-moi respirer ton odeur qui est comme l'odeur de la terre.

Un souffle sort de toi, si fort qu'il me fait défaillir, comme d'une fosse et d'une tranchée ouverte.

O femme! ô compagnon féminin! amère amie!

O notre amère vie! ô amour, comme l'orange amère,

Aussi suave à l'odeur, aussi étrange et amère au cœur et à la bouche!

Ils s'écartent et demeurent en silence.

LAMBERT, s'approchant. — Lâla, laisse-moi te saluer avant que je ne parte.

Adieu.

Il la baise sur l'épaule.

Adieu!

LE PREMIER DÉLÉGUÉ. — Lambert, n'aurons-nous point une réponse de vous?

LAMBERT. — Vous l'avez.

LE PREMIER DÉLÉGUÉ. — Revenez-vous avec nous?

LAMBERT. — Non.

LE PREMIER DÉLÉGUÉ. — Je vous le puis assurer : tous pouvoirs nécessaires vous seront remis.

LAMBERT. — C'en est fait!

LE DEUXIÈME DÉLÉGUÉ. — Ecoutez, cependant...

LAMBERT. — C'en est fait!

LE PREMIER DÉLÉGUÉ. — Avez-vous si peu de souci de votre pays?

Lambert. — Je ne sais.

Excusez-moi. Je sens que je suis devenu idiot.

Le Premier Délégué. — A cause de cette femme, quoi!

Lambert. — Ici un coin de front, là une barbe.

La torche éclaire un vêtement, ou des cheveux, ou des yeux qui sont attentifs.

O vous!

Moi, me voici comme un mourant

Qui revenant à lui, apercevant ses parents qui l'entourent de leurs yeux, des yeux demande avec terreur où il est.

Vos figures me paraissent sinistres.

C'en est fait!

Le mensonge dans lequel j'ai tâché de vivre

Est déchiré, et voici que je suis misérable et nu entre mes ennemis.

Reçois-moi, ô terre, et que je n'aie plus de nom devant eux!

Mais vous, écoutez-moi et soyez-moi témoins.

Je te renie, ô Joie!

Je l'ai dit! La parole que je portais en moi est enfin proférée! Je te renie, ô Joie!

C'est en vain que je me suis mêlé à la clameur publique. La parole que je voulais assourdir parle tout haut!

Je te renie, ô Joie, je me sépare de vous, heureux!

Et toi, perçant aiguillon, ne me quitte pas, très-chère douleur! sourds, eau des larmes! basse terre, sois mon amour et mon lit!

O plaie, je te considérerai.

Acceptez-moi, ô vous dont la demeure est la plus basse, vivants qui êtes entre les morts assis!

O désolation, comme une mère je te baiserai dans le milieu de ton visage terreux!

Il sort.

Besme. — Adieu. Voici le jour qui vient.

Pour moi, je vais aller me coucher. O si je pouvais dormir!

Il se retire.

Le Premier Délégué. — Un jour trouble et chargé de menaces. Partons.

Tous sortent.

Cœuvre, à Lâla. — Toi, viens.

Ils sortent.

DEUXIÈME ACTE

Un cimetière sur une colline dominant la Ville. Le matin.

Lambert. — Je n'ai pas de cœur à travailler et je puis à peine arracher

Ma bêche de la terre. Nul oiseau ne chante au-dessus de moi, nulle cloche ne sonne au loin la messe.

Et cependant à peine ai-je baissé la tête, force est que je regarde en haut.

Un jour solennel est arrivé. Et j'entends comme une procession qui se rassemble et se range, se taisant,

Avant que la profonde cathédrale ne lui livre ouverture.

Le jour de nouveau!

Perçant la nue un long rayon de soleil

Illumine la ville et j'en vois paraître les édifices et les clochers, et les toits brillent comme de l'or. Et déjà cela est fini.

Mais bien. L'avenir et le passé n'existent plus pour moi.

Mais plein de terreur et de révérence, je regarde la terre et le soleil,

Et mon souci est d'enfoncer du pied avec force le fer tranchant de la bêche.

Il se remet au travail.
Entre Lâla.

Lala. — Lambert de Besme!

Lambert de Besme!

Elle lui lance de la terre.

Lambert se redressant. — Qui êtes-vous?

Lala. — Lâla!

Je suis Lâla. Lâla! C'est moi. Ne me reconnais-tu pas?

LAMBERT. — Que venez-vous faire ici?

LALA. — Et que fais-tu toi-même dans ta fosse, fossoyeur?

LAMBERT. — Je suis comme l'ouvrière qui fait la robe de noces

Et qui travaille, perdue tout entière dans ses lés, et comme l'hirondelle qui fait son nid avec de la terre.

LALA. — Lambert de Besme, j'ai une nouvelle à t'annoncer. Il n'y aura plus d'inégalité entre les hommes.

Lambert! il n'y aura plus de pauvres, ni de pauvreté. Car pourquoi

Les uns ont-ils de trop et les autres pas assez? Mais chacun prendra selon son besoin sa part.

Et l'enfant ne mourra plus sur sa mère desséchée,

Mais elle, comme la génisse qui broute l'herbe nouvelle, le lait gonflera ses seins innocents.

C'est pourquoi sors de ta fosse, viens!

Car je t'aimerai encore, ô mon père adoptif! Sache que j'ai quitté mon mari et je suis libre.

LAMBERT. — Tu l'as quitté?

LALA. — Oui.

J'ai eu un fils de lui.

LAMBERT. — Va-t'en en prendre soin!

LALA. — Qui est mon fils? qui mon mari est-il?

Alors que comme les moutons dans la bergerie quand le matin vient, sentant l'herbe bonne à manger, bêlants,

S'accumulent contre les portes,

J'entends un peuple vivant élever la voix.

Et je lui disais : « Fais-toi entendre, et crie! Parle.

Aux pauvres, aux riches! Quelles noires paroles écris-tu que nul n'entend?

Ecris pour les hommes vivants, et tes paroles puissantes s'élevant comme un tourbillon leur entreront par le nez et par les oreilles. »

Mais lui, comme un homme qui regarde au lieu d'écouter, sans répondre ni montrer les dents riait.

Et comme nos routes se séparaient, je le quittai.

Mais toi sors de ta fosse, viens! Car la table est mise et tous y viendront dans la joie prendre le pain et le vin et nul n'en sera écarté.

Lambert. — Et qui fera mes fosses? Je suis l'ouvrier de la mort et non le convive de la vie.

Lala. — Ne songe pas, ami, à la mort, mais à vivre! Car les vivants vont constituer entre eux

Une ville, et il n'y aura point de lois,

Mais comme l'abeille sa cellule, chacun se fera lui-même sa loi.

Lambert. — Je ne sais. Laisse-moi faire mon travail; pourquoi viens-tu me rechercher? Je suis le citoyen d'une ville plus ancienne.

Et de toutes parts, par les rues de cette autre ville qui nous entoure, toute fumante comme si elle brûlait,

Tout le jour montent vers nous des cortèges. Et moi, je reçois ceux qui arrivent. Ils entrent, nouveaux venus, dans la cité :

Elle n'a point de lois et chacun s'y mesure lui-même sa place.

Lala. — Viens, et aie pitié de tes frères!

Viens et je t'aimerai encore! Viens et vis!

Entre Avare.

Lala. — Eh bien, qu'y a-t-il de nouveau?

Avare. — O Lâla, il n'est rien d'autre que ceci de nouveau: Voici le fort Printemps!

Sors de la ville et dans tes yeux se refléteront les fleurs de saule et la couleur de la terre alors que l'herbe verte y perce.

A New-York jadis, comme je traversais la baie sur un bac, me tenant à côté d'un cheval,

Je vis tout le port avec les bateaux et les collines et au loin la ligne de la mer

Se peindre en violet dans ce gros œil tabac.

Pour moi, si tu regardes entre mes paupières,

Tu y verras une foule qui se presse et qui bouge,

Montrant des visages seulement.

Lala. — Certes, bien que tu gardes le silence, la foule, quand tu parais, se tourne vers toi. Quoi de nouveau ?

Avare. — La cloche ne sonne pas et la porte de l'usine reste fermée.

Les feux sont éteints et le mécanicien a retiré la courroie de la roue.

Le marchand n'a point ôté ses volets. Rien ne roule dans les rues immenses.

La ville s'est retirée de son travail, le peuple

Se tenant en repos résout d'attendre un jour et deux jours.

Cependant que l'année pleure et rit comme une jeune vierge et la douce pluie ne mouille pas plus tôt le pavé qu'un coup de soleil la sèche.

Lala. — Qu'attendent-ils?

Avare. — Que moi, je parle.

La multitude aux bouches vagues attend la forme de la parole.

Et telle est la force de celui qui seul ayant conçu ce dont pense la foule stérile profère l'Idée,

Et voyant ce qu'il veut, voulant de ce qui veut en elle, ne doute point de prononcer : *Il le faut.*

Et participant à la nécessité de son propre syllogisme, ayant posé le principe, impose la conclusion.

Lala. — Que proposes-tu ?

Avare. — Ce peuple s'ennuie.

Ni sa nourriture ne le réjouit, ni l'eau-de-vie et la débauche ne l'a consolé.

Et je te donnerai l'explication.

Jadis l'ouvrier tenait son ouvrage tout entier entre ses mains ;

Et comme le cœur s'égaie à la vue de la couleur,

Trouvant de la beauté à son œuvre, il se complaisait dans son travail même ;

Et connaissant l'acheteur, il l'avait dans une vue particulière.

Mais aujourd'hui toute grâce du travail, et tout honneur, et tout génie, lui a été retiré.

Et l'homme n'a plus pour but de satisfaire à un autre homme, mais de fournir à des besoins généraux,

Et son œuvre n'a plus pour mérite que son utilité, et les machines la font pour lui.

De ce fait déjà deux libertés sont retirées, du choix dans les moyens, de l'ordre dans le travail,

Et en outre je dis qu'un double consentement est refusé,

De l'intelligence qui envisageant la fin résout de l'atteindre,

Et de la volonté qui s'attachant à l'œuvre oublie le travail.

Et ainsi, quel que soit le salaire, l'ouvrier fait un ouvrage servile,

Et étant esclave, il désire la liberté.

Lala.— La lui donneras-tu ?

Avare. — Je leur ferai comprendre leur esclavage.

Elle rit.

Pourquoi ris-tu?

Lala. — O Avare, qu'importe à toi et à moi ?

As-tu pris le bonheur du plus grand nombre à tâche ?

Avare. — Celui qui veut faire sortir une masse de ses aplombs ou renverser, l'ayant heurté au point juste, l'obstacle d'un mur épais et haut,

Il lui convient qu'ayant établi une machine, il en calcule avec industrie les ressorts et les actions.

O Lâla, je n'ai pas engagé une entreprise médiocre!

M'étant envisagé moi-même, voyant mon corps, voyant cette volonté forte, patiente et docile,

Je n'ai point considéré que la direction manquât et qu'il me fût nécessaire de trouver en autrui le principe de l'acte.

O Lâla, la fable a parlé de rois et de législateurs qui, dans un profond secret vont consulter la nymphe ou la prophétesse,

Ou que le coquillage plein de rumeurs qu'ils appliquent à leur oreille instruit.

Mais chaque homme en lui recèle, plus caché, un oracle plus véridique :

Sur le fondement de notre nature réside la proposition de l'esprit.

Et chez la plupart des hommes, vaincu par le sommeil et le songe, il n'élève qu'un soupir bas et une voix inefficace.

Mais en moi, comme la femme qui dans son cœur éprouve la commotion de l'enfant mâle, vit

La parole qui a l'oreille pour langue, et cela, comme un captif,

Avec propriété réclame l'action et la liberté;

Tellement qu'il ne souffre ni en moi le partage ni au dehors l'obstacle inerte et brut.

Lala. — Tu as expliqué très parfaitement ce que tu veux.

Elle rit.

Avare. — Pourquoi ris-tu ?

Lala. — Qui saura pourquoi je ris, ou je pleure, ou je souris ?

Que t'importe ce que fait une femme sans raison ?

Avare. — Quelle satisfaction m'as-tu donnée ? Ne crois pas que je ne puisse me séparer de toi.

Lala. — Certes, Avare, tu as mal fait de me recevoir dans ta maison.

Je ne couche point dans ton lit et je ne m'occupe pas de ta nourriture et je ne t'ai point laissé toucher même ma main.

Pense que je ne suis point entrée chez toi par la porte, mais par cette fenêtre que tu laissas sans doute ouverte, comme une guêpe.

Avare. — Qu'es-tu venue faire chez moi, jeune femme ?

Lala. — Flottant comme une graine de coton entre la mer et la lune, nul doute que le vent ne m'ait emportée ici.

Ne me demande point ce que j'ai fait, ni pourquoi je l'ai fait.

Mais le plus sévère ne me regardera pas qu'il n'en ait contentement et une gaieté innocente le pénètre,

comme le petit enfant qui se recueille avant de sourire.

Rien n'est si captif que la jeunesse de la liberté ne soit plus forte, rien n'est si triste que la joie ne soit plus certaine, rien n'est si certain que ma présence ne soit meilleure ; je vaincs le cœur le plus dur, je dissous les liens les plus solides.

De l'oiseau que l'on aperçoit sur la plus haute branche en même temps que l'étoile du matin, la voix est si douce que l'on ne sait s'il chante,

Ou si l'on voit seulement l'astre éternel qui brille contre son cœur.

L'homme solitaire qui après une journée de labeur à sa table entend soudain le violon qui commence

Eprouve un rafraîchissement si subit que le cœur lui manque, et que l'âme arrêtée sur elle-même

Délibère comme dans la dissolution des larmes.

Le malade se réveillant après un long et profond sommeil, au soir,

Sent qu'il est guéri, et tournant la tête, à gauche,

Vers la fenêtre obscurcie par d'épais feuillages où les moineaux qui se rassemblent pépient, il voit que c'est Pâques dans le ciel rouge !

Moi de même j'apporte l'espérance irrésistible !

Et que nul ne compte se saisir de moi et m'installer chez lui

Comme une vache qui lèche de la langue avec douceur le mur où elle est attachée.

Avare. — N'as-tu pas épousé Cœuvre ? n'as-tu pas eu un fils de lui ?

Lala.—Vraiment l'ai-je épousé? ai-je eu un fils de lui?

Je ne sais ! je ne me souviens plus ?

Cœuvre n'a plus besoin de moi, et mon exultation lui paraît vaine auprès de la gloire qu'il envisage avec sublimité ; il marche seul son chemin

Comme un homme ayant à sa main gauche les ténèbres et à sa main droite un mur qu'il suit en tâtant.

Et toi aussi, Avare, ne voudrais-tu point avoir de moi satisfaction?

AVARE. — Ne pense point que tu me fasses dire rien

Qui ne conviendrait point à ma gravité. Qui saura ce que tu ressens ou penses ? Pourquoi te sers-tu d'un sourire pour refuser ?

LALA. — Apprends qu'il est un *non* plus joyeux à qui l'entend qu'un *oui !*

Et pour mon cœur, mon cœur est de quelqu'un qui joue ;

Et pour ce que je pense, ce que je pense est dans mes pieds quand je danse.

Il y a une danse selon le jour et l'heure, et tantôt je trépigne sur place

Comme retenue par un lien trop fort, et il y a la danse de la forêt et de la rivière, et je feins cette lutte, de lutter

Avec ce courant qui emporte l'homme ivre, lui faisant perdre pied.

AVARE. — N'es-tu point femme comme les autres le sont ?

LALA. — La femme est plus près de la terre que vous autres et elle respire de plus près ses fumées.

Et c'est ainsi qu'autrefois l'on dit

Que l'esprit de python l'emplissait et que la Prophétesse des Voleurs

Deux piques aux mains et barbouillée de sang de bœuf dansait devant le feu de la marmite.

Et moi de même me penchant sur ce peuple qui s'ébranle, je me sens comme enivrée d'une odeur de vin et de poudre et de raisin terreux qui fermente,

Et je me ferai leur prophétesse et le cri que je pousserai les affolera.

AVARE. — Voici ton mari, Lâla, et voici Besme.

Entrent Cœuvre et Besme.

LAMBERT. — Et voici Lambert qui se met à votre côté:

Il sort de la tranchée qu'il creuse et se tient debout à quelque distance.

BESME. — Je vous salue, Avare. Singulier endroit pour nous y rencontrer.

Il flaire l'air avec un sourire contraint.

Avare. — Certes ce ne sont pas ici vos jardins et vos réservoirs ; voici un autre jardin,

Et c'est le lieu que j'ai choisi pour m'y tenir,

Depuis que cette paix s'est faite. — Ecoutez ! aucune rumeur ne monte vers nous de la Ville.

Il convient que les pieds sur cette chair morte, nous discutions les affaires de la chair vivante.

Besme. — Quelle affreuse odeur fanée ! — Le corps mort au fond de la terre reconnaît le vieux printemps,

Et allongeant ses os, il se retourne sur le côté.

Il se trouble.

Avare. — Qu'avez-vous à me dire ?

Besme. — Avare,

Car cette multitude vague et livrée au vent a en vous la tête qui voit,

Ecoute, flaire, pense, décide,

Expliquez-moi ce qui se passe.

Jusqu'ici le travail n'a-t-il pas été comme une chose vénale que l'un vend et que l'autre se procure,

En sorte que tout le débat existe sur le prix à régler ?

Mais aujourd'hui on ne sait ce que ces gens veulent ; ils ne demandent rien,

Mais comme atteints de stupidité, tous à la fois

Abandonnent leurs machines et déposent leurs outils.

Que réclamez-vous ? parlez afin que nous vous répondions et ne gardez pas le silence de la brute.

Avare. — Voilà le point ; et s'il nous plaît de ne rien répondre ?

Besme. — Pensez-vous vivre sans manger ? pensez-vous manger sans travailler ?

Avare. — Besme, notre pain est cuit.

Besme. — Venez le prendre ; vous en trouverez la croûte dure.

Silence.

Avare. — Pourquoi ne péririez-vous pas ?

Vous n'avez nullement envie de vivre.

Besme. — Comment ?

Avare. — Je vous connais et j'ai vécu parmi vous.

Nul ne parle que dans ses yeux

Ne se lise l'ennui de la réponse qu'il va entendre et sa voix interrompt le néant.

Une chauve-souris vole au travers de vos salons, dans les théâtres autour de la lumière centrale

Vous vous accumulez comme les papillons qui ont pour corps un ver.

Tout organe qui ne remplit pas sa fonction pourrit, toute pourriture produit le vide. Toute chose vide et qui ne vit plus que par l'écorce cède au vent et à son propre poids ;

Et c'est ainsi que la main dont nous vous avons saisi trouve en vous un obscur assentiment.

La feuille ne tient pas tant au rameau qu'elle ne jaunisse, et l'insecte, quand vient le temps, se met lui-même sur le dos.

Lambert, s'avançant. — Parle, qu'as-tu à répondre, frère ?

Besme. — Lambert !

Lambert. — Je te salue, Besme, dans ma demeure : entre ! Par-dessus la ville le pollen de tes arbres vient féconder les miens.

Besme. — Que fais-tu ici ?

Lambert. — J'ai charge d'ouvrir

La porte du retour, que celui qui la rencontre ne reconnaît pas, inerte et sourde,

Ce seuil que l'homme franchit dans un vêtement d bois.

Besme. — Quelle vie as-tu choisie ?

Lambert. — J'ai reconnu la vérité et je me suis égalé aux morts.

Mais allons, parle ! réponds à ce qu'Avare vient de dire.

Besme. — Que veux-tu que je réponde ?

Lambert. — Tu l'ignores, frère ? Moi donc, je t'interrogerai, et tu me répondras.

Que viens-tu demander à ce peuple ?

Besme. — Je m'en viens vers ce peuple aux mains oisives comme vers une chute d'eau obstruée,

Et je lui demande son travail.

Lambert. — Et pourquoi veux-tu qu'il travaille ?

Besme. — Pour qu'il mange.

Lambert. — Et qu'il mange pour travailler ?

Besme. — Toute force n'a-t-elle pas sa fonction?

Lambert. — Toute fonction n'a-t-elle pas sa fin ?

Besme. — Le travail a pour terme le produit et le produit a pour terme l'échange.

Lambert. — Et c'est en effet un échange que vous avez proposé, tendant une main et de l'autre ouvrant la porte de la caisse profonde et noire.

Le laboureur travaillait à son champ, mangeant son seigle et son lard et se vêtant de son chanvre,

L'artisan travaillait à son établi, et tisserand, il savait la longueur de toile qu'il pouvait chaque jour faire sortir de son métier et sa valeur, selon la dimension de son coude.

C'est alors que vous êtes venus.

Et au laboureur qui attendait son pain de la pluie et du soleil, à l'artisan

Qui pareil à l'anxieuse araignée guettait la proie précaire,

D'une part vous offriez la sécurité du salaire.

D'autre part une poignée de sous ne donnait plus le choix seulement entre un marchand et l'autre;

Mais la pièce ronde que vous mettiez dans la main conférait

Un droit sur le monde entier;

Et le vaste monde étant mis en loterie, vous délivriez un billet.

Et c'est ainsi que vous vous procurâtes

Le travail dont vous aviez besoin, formant ces villes.

Reprends-moi si je me trompe; mais je dis des choses certaines et indubitables.

Besme. — Vous avons-nous trompés ?

L'homme a été mis en valeur.

Et il ne vit plus seul, mais il est en communion avec l'univers entier des choses et des hommes.

Lambert. — Vous ne nous avez pas trompés.

Vous n'avez rien proposé qui ne vous eût séduits vous-mêmes.

Le double bien que vous nous promettez, vous l'avez vous-mêmes entre les mains.

Et le premier est l'assurance contre l'inquiétude, le déliement de l'obligation du travail.

Besme. — Tout homme doit travailler, les pauvres pour le riche, et le riche pour les pauvres.

Lambert. — Réponds donc à la question que je t'ai posée ci-devant : Pourquoi? Tout effort qui a le désir pour mobile suppose la satisfaction pour terme :

Toute satisfaction est individuelle, tout terme est immobile.

— Et le second bien est la consommation de la jouissance; assis, vous possédez la terre comme un pain.

Et tel est dans votre main fermée l'or qui paye et qui achète.

Besme. — Soit.

Lambert. — Maintenant donc, ô frère, regarde le peuple qui est au-dessous de toi et la disposition et l'aménagement de notre société.

Vois l'employé à son bureau, le marchand à son comptoir, l'ouvrier à ses pièces, l'étudiant à son livre.

Considère la société de tous les hommes pareille à une pieuvre collée à la boule du monde,

L'enlaçant de ses cent membres souples, tels que des corps de pompes, garnis de suçoirs rétractiles;

Et toi, ô riche, pareil au milieu de la bête qui goûte dans son cœur et qui comprend dans la profondeur de son estomac.

Vois les corps qui entrent par régiments par les portes des usines cependant que la sirène mugit, vois les pauvres, vois les femmes et les enfants, compte le bétail,

Compte les têtes sans nom et sans honneur, qui nais-

sent, vivent et meurent comme dans un perpétuel Décembre,

Dans la misère, dans l'ignorance, dans le vice et dans la servitude.

Et flaire, cependant cela vit!

Suppose donc qu'un de ces êtres qui ont vécu toute leur vie dans ta main se retourne tout à coup vers toi comme un vieillard,

Et que te considérant du hochement caduc de sa tête,

Portant sa main tremblante à la bouche, de deux doigts il te la tienne ouverte,

Que répondras-tu à son interrogation?

Besme. — La mort dissout le lien de la mâchoire inférieure,

La pièce qui parle et qui mange, et se déboîtant de ses attaches au-dessous des trous des oreilles,

Elle se sépare du crâne;

Et telle est la réponse que lui fera la rangée de mes dents s'il introduit ses doigts dans la bouche obscure et mouillée.

A moins que je ne le morde.

Le ventre n'est-il point repu dans le repli de ses boyaux,

Que vous lui donniez à digérer de la soupe et des pommes de terre,

Ou le pain le plus tendre et la chair la plus fine?

L'ivresse n'est-elle point la même, que nous aspirions le Champagne,

Ou que deux cochers attablés trinquent d'une vaste verrée d'un vin âpre et vireux?

Si nous avons la cuisine, n'avez-vous point l'appétit? la jouissance, n'avez-vous point le désir? Toutes choses sont équivalentes.

Et quant à la liberté, je te dirai ce qui est vrai :

Nul servage n'est insupportable, nul lien n'attache l'homme de trop court,

Pourvu que dans le milieu de ses frères, il applique son cœur à une tâche journalière et à un labeur assidu.

Malheur à qui, séparé des autres, vit par lui-même: il erre comme un ouvrier renvoyé

Autour de son chantier, les mains pendantes.

LAMBERT. — Réponds. Qu'avez-vous à nous dire?

Vous qui avez cette liberté de tenir le visage levé, que voyez-vous?

BESME. — L'étendue du lieu, la durée du temps.

Moi, le grand Besme, je parle :

L'ennui de la mort est pareil à la solitude que j'envisage.

Lambert penche la tête.

Puisque tu m'as contraint à parler, connais ma réponse, et comprends-la, si tu la peux comprendre.

La terre est imprégnée de sel et de poison. Plus ce monde est beau, plus il rit dans la fraîcheur de ses feuilles,

Plus la moquerie d'y être me paraît poignante. Je connais toutes choses, et l'hésitation de la mort est comparable à mon déplaisir.

Lambert demeure en silence, la tête penchée.

LALA. — Lambert, c'est bien. Va, c'est assez!

Un autre devoir te presse que de répondre.

LAMBERT. — Que dis-tu?

LALA. — Ne comprends-tu point ce qui t'arrive? Éloigne-toi, car il ne convient point que la chose se passe à nos yeux.

LAMBERT. — Je considère une dernière fois ton visage.

LALA. — Regarde-le. O mon père adoptif, comprends-tu maintenant pourquoi je te l'ai refusé jusqu'à cette heure?

Si fort est le visage de la jeune femme que le jeune homme oublie son maître et son père.

Mais il convenait que le mien fût réservé au déliement d'un nœud, ami, plus serré et plus profond.

Irrémédiable, ô Lambert, est ta liberté!

Que t'occupes-tu de la liberté des autres, alors que t'est acquise celle-ci?

Lambert s'éloigne lentement, et on le voit qui s'affaisse derrière une tombe.

AVARE. — Qu'est-ce?

LALA. — Ne vous occupez pas de cela. Lambert est mort.

Silence.

Et toi, que dis-tu, Cœuvre? N'es-tu point heureux de retrouver ta femme?

CŒUVRE la regardant comme quelqu'un qu'on essaie de reconnaître. — Qui êtes-vous? Je ne vous connais plus. A quoi te sert la touffe et la queue de cheveux qui te pousse derrière la tête,

Sinon pour qu'à un poing que tu ne vois pas tordue, elle ne te conduise ailleurs.

LALA. — Mentiras tu, disant que je ne t'ai causé aucune douleur?

CŒUVRE. — Soit.

Il est vrai, la gloire de ma jeunesse n'est plus, et tu l'as emportée avec toi.

La paix dans le soleil, la surprise tout à coup des fleurs dont je me suis vu couvert a péri, et je sors de tes mains dépouillé.

Mais je demeure, et, noir et nu, je médite une nouvelle frondaison, d'autres fleurs et la pesanteur du fruit.

LALA. — Vois, ô Cœuvre, je ne suis plus avec toi!

La porte que j'ai ouverte pour sortir a empli ta chambre de la lumière de la lune.

Vois, cependant, n'étais-je pas aimable?

Ne m'accuseras-tu point de t'avoir menti? es-tu bien sûr de savoir ce que je t'ai pris?

Voici que je l'ai porté à Avare, et ma demeure est avec lui.

Au lieu que j'aurais dû rester près de toi; ne t'ai-je point donné un fils?

O Cœuvre, ainsi tout est fini entre toi et moi! et si tu me demandes la raison, je ne t'en donnerai aucune.

CŒUVRE. — C'est bien, Lâla.

Lala. — Comment est-ce que je te rencontre au côté de cet homme?

Le sucre, ô Cœuvre, le lard,

La farine, le bois, les cafés, les huiles, l'or,

Ne sont pas la matière de ta spéculation, pour que je te voie maintenir de tes bras le lourd tonneau qui t'écrase.

Mais puisque Lambert s'est retiré de nous et que je te trouve contre moi, et qu'Avare méprise de parler,

C'est moi qui expliquerai son erreur à ce Prince de ceux qui mangent.

Besme, les viandes les plus succulentes, les vins les plus chaleureux,

La possession des gemmes ne sont point propres à nourrir ou allumer dans l'esprit

La lumière intérieure de la sapience.

Mais de même que le corps découvre et dégage

Dans la matière les éléments qui lui sont appropriés,

De même la personne humaine ne trouve que dans son semblable

L'ordre condigne de sa jouissance.

Mais l'alliance et l'hymen qu'un homme conclut avec une femme

Est insuffisant, et l'amour s'épuise comme l'amitié.

Comme une note comporte la série sans fin et ses harmoniques, jusqu'aux deux termes de l'ouïe,

Chaque homme, pour vivre toute son âme, appelle de multiples accords. Et

S'il n'est ordure ou boue dont la science ne sache tirer profit,

Je pense qu'il n'est point d'être si vil et si infime

Qu'il ne soit nécessaire à notre unanimité.

Que rien d'humain ne soit soustrait à notre jouissance! et que la loi soit trouvée par où

Nul homme ne puisse se dérober à une harmonie invincible,

Et que rien en lui ne soit perdu et vain. Et telle est la ville que nous constituerons.

— Cela n'est-il pas beau et n'ai-je pas bien parlé?

Cœuvre. — Tu as bien parlé, Lâla.

Lala, souriant. — Puisque nous avons pu asservir le feu et la foudre et les contraindre au travail,

Qui doutera que nous ne sachions aménager un tel piège,

Que nul être ne puisse échapper à l'accord total?

Comme tout corps à dimension et poids,

C'est ainsi que l'homme a, d'une part, des besoins, et, de l'autre, sa fonction,

Et tel est l'équilibre qu'il maintient, en s'y maintenant;

Telle est l'unité sociale, tel est le principe de l'échange.

Comprends, ô Besme, quelle est la réalité de l'échange, et ne vous laissez point tromper par un signe.

Comme l'or est le signe de la marchandise, la marchandise aussi est un signe,

Du besoin qui l'appelle, de l'effort qui la crée,

Et ce que tu nommes échange, je le nomme communion.

Besme. — Conclus, achève.

Lala. — La ville est la forme de l'humanité.

Oh, quel sera cet ordre et cette paix merveilleuse de la cité humaine,

Quand, le signe ayant recouvré sa valeur, l'homme sera mis avec tous les hommes dans une relation immédiate,

Et par sa position ayant appris ses besoins, les ayant compris il n'en excédera pas la mesure,

Et dans une pure liberté il restituera de ce qu'il a pris l'équivalent,

S'il n'est de liberté que dans la nécessité.

La science a livré le monde à l'homme et maintenant voici qu'à chaque homme sont donnés tous les hommes, et que l'humanité intégrale est constituée comme un corps

Dans l'architecture de ses membres et l'office de ses organes,

Dans la plénitude de la justice, dans la puissance de la vie et dans une solidarité inébranlable.

Cœuvre. — Bien dit.

Lala. — Viens donc, Cœuvre, avec nous, et mets-toi avec Avare et moi,

Afin qu'ayant démoli cette ville,

Nous en utilisions les poutres et les pierres pour une construction nouvelle.

Cœuvre. — Non.

Lala. — Es-tu donc satisfait de ce qui existe?

Cœuvre. — Je n'ai jamais pu consommer la réflexion nécessaire

Pour découvrir si je suis satisfait oui ou non.

Ma considération est adéquate à ce qui est.

Rien n'a pu ou ne peut

Etre, qui ne soit à ce moment même; toutes choses sont présentes pour moi.

Je constate, j'assiste; mais pas plus que je ne vais ouvrir un bourgeon avec mes doigts,

Ou fouiller au ventre de la mère pour lui arracher son fruit, si tu demandes

Que je mette moi-même la main à l'œuvre, que je dirige ces forces dont je contemple le branle éternel et que je propose mon idée,

La pensée me manque et mon cœur interdit se refuse à comprendre.

Mais sache bien, ô femme, que si je voyais une maison toute prête à tomber sur la tête de ceux qui l'occupent,

Ce n'est point sans la longueur et la difficulté de la réflexion que je conseillerais au propriétaire de l'examiner.

Mais comment, vous autres,

Avez-vous assez peu le sentiment de la musique pour pousser de vous-mêmes un cri hors de la mesure et de l'accord?

Et quelle est l'impudence et l'audace, n'ayant point la charge principale, de toucher à rien

Qui a ceci de sacré qu'il existe, et cette folie

De penser que vous pourrez édifier une maison meil-

leure, maniant les âmes d'hommes comme des briques
Et comme des poutres dont on a calculé la portée et la résistance.
LALA. — Eh bien donc, Avare,
Car c'est à toi seul de parler et de prononcer, Avare,
Fais connaître ta réponse. Ecoute ce que l'on te dit.
Regarde l'étendue humaine dans la paix de Midi, et vois quelle forme de ville claire et blanche
A reçue la pierre et le plâtre déposés dans ces champs antiques.
Par l'effet des nuages qui traversent le Ciel immense et ouvert,
Comme l'ombre d'un arbre s'étend sur la Cité.
De même que de la place où nous sommes on ne voit point ni la boue ni l'ordure,
Oublie l'injustice et l'angoisse, laisse-toi vaincre par la tranquillité.
Ecoute ce que dit Cœuvre. Maintiens ce qui est.
Songe à tout le profond travail du passé par qui elle s'est élargie comme une fleur,
Ouvrant ce dessin de vides et de fissures, pareil à un caractère lisible.
Aie compassion de l'antique Ville et ne la détruis pas.
De même qu'un homme pieux et compatissant
Ne jettera point bas une vieille muraille en mai,
De peur de ruiner les nids où l'hirondelle nourrit sa tendre couvée,
Crains de toucher à la vie, crains l'onction du sang et les larmes de ceux qui n'ont rien fait.
Pourquoi agir par toi-même? confie ta pensée au temps, et elle ne sera point vaine, il l'exécutera comme un ouvrier que l'on prend à tâche.
AVARE. — Besme, Cœuvre, Lâla,
Si je puis changer mon visage contre un autre et sortir de la carapace de mes côtes,
Je pourrai aussi bien changer de cœur et de décision.
Que d'autres prêtent l'oreille, s'attachent à maintenir avec la « Nécessité » un accord imperturbable;

Pour moi, je la contiens en moi-même et elle trouve dans mon esprit son support et sa proposition.

Comme un aigle qui naît, je traverserai mon œuf de la tête!

Qu'avez-vous à vous étonner et à craindre?

Si la terre tremble dans l'épaisseur de sa masse,

Si la suture du ciel claque dans un coup de tonnerre, si l'Océan emporté par le ras-de-marée

Déracine ses caps et roule l'une sur l'autre ses îles comme des barriques,

Qui s'étonnerait que cette mer humaine d'âmes et de sang

Se mît un jour à bouillir et fît péter la paroi

Des réservoirs où vous essayez de la contenir, alors que l'heure est venue et que Mars entre au Lion?

Et la naissance aussi est un signe, d'hommes tels que vous en voyez un devant vous, Avare.

Besme. — Que penses-tu faire?

Avare. — Je ne *pense* pas comme vous pensez. Je suppose, Besme,

Que tu as apprivoisé ton cœur et que tu le conduis où tu veux, comme le bœuf herbivore

Qu'un enfant emmène par le chemin droit et uni.

Pour moi, je l'ai posé mon maître et je l'écoute

Comme un vieillard aveugle doué d'une sagesse inexplicable.

Il est ancien dans ma poitrine, et depuis le commencement de l'homme ceci sous ma cinquième côte continue le battement du cœur perpétuel.

Origine et principe, il digère profondément la nourriture que lui fournissent la cervelle et les sens,

Et comme l'heure sonne quand la dent de la roue atteint le déclanchement

La décision est à lui, avec la mise en marche, et notre volonté

Se rhythme sur son mouvement.

Il est en nous et nous sommes en lui, car à chaque respiration il nous reçoit

Tout entiers dans sa cavité et nous en expulse.
Et ainsi je me suis fait à moi-même ce serment
De délivrer en moi ce par quoi je suis un.
Je ne mourrai point sans connaître la liberté.

BESME. — Ainsi tout est fini?

AVARE. — Ecoute.

Chants, cris au loin. On entend la rumeur d'une foule en marche.

Ecoute l'élocution de la foule pareille au crépitement de la graisse qui frit.

Un coup de vent rabat sur eux la poussière et la fumée de la Ville.

Respire pour la dernière fois l'odeur de la Ville, écarte les narines sur le tas humain,

Sens l'odeur de la chair sous les vêtements, la cuisson de la nourriture, le suint de l'homme et des machines, la poussière qui monte sous l'innombrable remuement des pieds.

Tout est fini.

Le volume d'une plus complète fumée s'élèvera et l'ouverture, comme d'un vase ouvert, de la Ville.

Comme l'homme qui atteint au haut d'un versant

Ne retrouve, se retournant, au gouffre dont il sort qu'un opaque nuage

Et en découvre de l'autre côté un autre.

Il sort.

LALA. — Adieu, Cœuvre, adieu, Besme!
(A Cœuvre) Adieu, Cœuvre!

Pause.

Adieu, Besme!

Pause. — Elle sort.

BESME. — Je ne crains que la douleur physique;

Les mains autour de la gorge qui étranglent, le coup de pierre sur la tête, le genou sur l'estomac, le couteau dans le ventre, l'écrasement, le bras retourné qui craque,

Mais si je m'interroge devant la mort même, je ne trouve dans mon âme que le silence.

— Que me veulent ces larmes enfantines?

Cœuvre. — Tu pleures, Besme?

Besme. — Qu'arrive-t-il? qu'est-ce donc qui pleure en moi? je ne puis réprimer ceci.

Cela est amer, inconsolable. Aurais-je donc été malheureux?

Cœuvre. — Tu pleures, Besme!

Besme. — Avais-je donc un droit à être aimé?

Quelle est cette rancune que je sens? quel est ce tort qui m'a été fait?

Eh quoi! cœur sage et sévère, est-ce toi qui pleures?

Cœuvre. — O Besme, laisse couler ces larmes solennelles.

Besme. — Ineffable suavité!

Il est doux de découvrir qu'un autre être place en vous sa joie et sa surprise.

Cœuvre. — Plains-toi, cœur blessé!

Besme. — Par la connaissance je me suis placé hors de la connaissance;

Par l'intelligence je suis hors de la compréhension des hommes.

Cœuvre. — Ne fus-tu jamais aimé?

Besme. — Quand une femme m'eût aimé, ma peine ne serait pas amoindrie.

Nul ne me connaît, nul ne sait cela qu'au fond de moi-même je ne connais pas.

— Paix, à cette heure! assez.

O Cœuvre, recueille mes dernières paroles.

Cœuvre. — J'écoute.

Besme. — J'ai profondément considéré la nature des choses, en étudiant la propriété et les énergies.

Et c'est moi qui, complétant la force informe, ajoutant, par mon art, le membre,

Par maintes inventions ingénieuses ai soulagé l'homme du faix servile.

(Par quoi, pour autant l'ayant livré à la malédiction des rêves, je péris.)

Toute ma vie je me suis occupé de relier les causes aux causes, mais ma pensée n'était point satisfaite.

Et voici quelques mois seulement que je fis cette découverte

Qu'il est convenable sans doute que je meure pour ne pas consommer :

J'ai retrouvé l'Ignorance! O Cœuvre, bien que ton esprit soit grand, poète,

Je ne sais si tu pourras porter ce que je vais dire : il est une science sous la science, et nous l'appellerons Ignorance.

Cœuvre. — Fais-m'en part, ô Besme.

Besme. — Toutes choses sont inexplicables. Et qu'est-ce que cette faim qui dévore l'esprit de savoir

Que l'appétit d'épuiser cela qui n'est pas essentiel.

Toute chose est, en ce qu'elle diffère ; et sied, individuelle, sur un principe incommunicable.

Où vous voyez des Causes et des Lois, (érigeant la majuscule comme une idole,)

Je ne trouve plus que la pratique d'un instrument. Il n'est de nécessité que logique,

Renfermée dans la constatation de la chose ; toute explication

Ne fait que dilater la définition, image abstraite du fait.

J'appelle Néant le fond de toutes choses, échappant avec totalité à la capacité de notre esprit. Et c'est pourquoi,

Familiarisé au commerce des forces profondes,

J'avais projeté de substituer à la connaissance le contact, de surprendre l'Etre dans son opération, combinant tel piège.

Je mêle cette pensée à l'obscurité de la Mort.

Cœuvre. — Pourquoi penses-tu mourir?

Besme. — Je n'échapperai point à mon sort. Il est convenable que je périsse déchiré aux mains de la cohue.

Je veux, Cœuvre, à ce suprême instant, comme le Secret lui-même, remettre dans ta main ceci.

Il détache une pierre de l'anneau qu'il porte au doigt.

Comme la fraîcheur, dit-on, de l'émeraude claire et viride,

Récrée un esprit languissant et insinue l'allégresse,

C'est ainsi qu'aux heures de fatigue et de confusion, prenant entre mes doigts cette gemme

Où le Pur en soi se condense jusqu'à l'azur, et l'azur jusqu'à la Nuit,

J'entrais dans la considération de l'extase.

Je te donne, ô Cœuvre, ce saphir!

Ce limpide atome est tout ce que j'ai arraché à mes mines et à mes fouilles! Reçois

Cette goutte de nuit abstraite, prunelle de la primordiale cécité.

Et si tu sais placer cette pierre sous le feu d'une lampe ou dans la lumière de la lune,

Tu la verras, bleue, flamboyer entre tes doigts de six rayons égaux.

Il lui donne la pierre.

Adieu, Cœuvre!

Il sort.

Rumeurs assourdies au dehors. — Très longue pause.

Cœuvre, comme perdu dans un rêve. — ... la chose. Voilà

Longue pause

La chose. (Il frissonne.) J'ai froid! Voilà le vent qui se lève. Ce ciel gris!

Il sort.

Clameurs d'une foule se rapprochant. On voit au fond de la scène passer au-dessus d'un mur des drapeaux, des canons de fusils, et la tête de Besme au bout d'une baïonnette.

Le soleil se couche dans le ciel brouillé.

PAUL CLAUDEL.

REVUE DU MOIS

—

ÉPILOGUES

A propos de la Loi sur les Associations. — Plus une société est élevée en civilisation, plus y décroît le goût de s'associer. La multiplicité des associations est un signe évident ou d'immaturité ou de régression. Soit que les éléments de force ne se soient pas encore séparés de la masse vitale, soit qu'usés par l'exercice même de leur force ils aient été résorbés par le troupeau, l'association fleurit, cohésion de faiblesses. Dans l'état d'une société épanouie, les individus remplacent les associations; un seul fait, et mieux, l'office d'un groupe; et au-dessous des individus grouille la vie, inconsciente à demi, d'où surgiront éternellement, selon la mesure de leur nécessité, les intelligences personnelles.

En formulant ses lois individualistes, la Révolution française affirmait la supériorité acquise de la race. Croyant déterminer l'avenir, elle constatait le présent. Sous Louis XVI, il n'y avait plus d'associations en France, ni corporatives ni religieuses, ou elles mouraient. On s'imagine que la Révolution a jeté sur les routes des milliers de moines. Il n'y avait plus de moines. Des abbayes immenses, aux églises telles que des cathédrales, sommeillaient vides. A Blanchelande, dans le Cotentin, à Lessay, à Hambye, à La Luzerne (tout cela aujourd'hui en ruines et grandiose), il n'y avait plus guère que le prieur et deux ou trois religieux. La commodité d'une vie simple et sûre ne tentait plus personne. Quand les ordres monastiques furent abolis, ils ne se recrutaient plus ; les couvents de femmes déclinaient ; le goût de la liberté et de l'aventure étaient universels. Les corpora-

tions tombèrent aussi facilement, dès qu'on y toucha ; ceux mêmes qu'elles protégeaient n'en voulaient plus. D'autres associations que celles-là, il n'y en avait guère qu'une (à part quelques académies et sociétés agricoles), la Franc-maçonnerie ; mais, par une contradiction qu'il serait intéressant d'expliquer, elle prospéra et s'accrut au moment même que les autres succombaient. Il semble d'ailleurs qu'il en soit de même aujourd'hui et que cela soit à son profit que l'on veuille frapper toutes ses rivales, civiles, religieuses ou politiques. Cela se comprendra peut-être un jour ; présentement, et surtout pour qui professe le dégoût de l'affiliation, c'est obscur.

Le dernier siècle naquit donc individualiste ; celui-ci est né associationniste et disposé peut être à devenir pis. La coalition s'aggrave contre les forces naturelles et saines. Livrées à leurs instincts, les associations sont capables de tenir tête à toutes les initiatives et même de contrecarrer la vie ; leurs tendances nous mènent à la passivité universelle. Toute volonté devra abdiquer, si elle n'est pas conforme à la volonté moyenne. Qu'elle soit religieuse, ouvrière ou politique, l'association est le groupement des paresses et des bêtises contre l'intelligence et l'activité. La force, alors odieuse et honteuse, d'une association, c'est toujours le vœu d'obéissance. Le religieux est moins docile que l'ouvrier syndiqué. Ah ! la bonne pâte d'hommes, et comme ils marcheraient si leurs chefs n'étaient de si pâles caporaux. Déjà ils marchent au vote, il marchent à la faim, au travail ou à la danse avec cet entrain qui a fait la réputation des oies sauvages.

L'ancienne loi sur les associations était excellente. Elle préservait les maîtres contre leur instinct tyrannique et le troupeau contre sa passion de l'esclavage. Pas plus de vingt personnes. On en a mis quarante à l'Académie, mais qui se divisent toujours et nécessairement en deux partis. L'auteur de la loi des Vingt, s'il l'a fait exprès, fut peut-être un grand psychologue. L'esprit humain est plein de mystères. Vingt volontés peuvent

peut-être s'unir sans abdiquer,et pas trente. On ne sait. Au delà, ou bien il se forme des groupes hostiles les uns aux autres, ou bien à la suite de quelques-uns, d'un seul, le peloton s'aligne et obéit.

Mais cette loi ne correspondait plus déjà aux nouveaux goûts des Français. Libres de s'unir, ils s'abstenaient. La défense excita leurs convoitises. Jamais loi ne fut violée tant de fois ni avec plus de persévérance. Quand on l'appliquait, elle prenait l'air d'un procédé arbitraire. Entrés dans la période décadente des associations, nous n'en sortirons plus.

Sans doute le texte que l'on vote en ce moment tend à restreindre les abus d'une coutume; mais la coutume est invétérée. De temps en temps des étourdis seront frappés de grosses amendes pour ne s'être pas fait espion d'un hôte ou d'un voisin, ou pour s'être associé, en vue de pêcher à la ligne ou de collectionner les coléoptères avec un Belge, qui pourtant s'appelait Dupont ou Durand. Il est bon qu'une loi soit très bête et grossière; cela frappe les imaginations. Cependant il y a une limite au delà de laquelle la zone est dangereuse. Ce qui contrarie les mœurs n'acquiert jamais force de loi, parce que l'homme, fût-il gendarme, ne peut pas agir contre lui-même. Si peu de santé qu'il reste à un débile, il n'obéit pas à un ordre de suicide. Les débiles d'aujourd'hui, socialistes ou cléricaux, se veulent associer afin de se duper sur leur débilité même; ils y réussiront et tourneront les pièges. Quant au Jésuite il y a dans l'Amérique du Nord, aux régions froides, un animal appelé le carcajou. C'est une bête à fourrures, mais qui tient à sa robe. On n'a jamais pu en prendre une seule au piège. Elle évente toutes les ruses et les poisons les plus nouveaux et les plus rares. Les Jésuites sont des carcajous. Ils en ont vu bien d'autres. Ils s'habilleront en redingotes gaies, s'il le faut, chez le propre tailleur de M. Brisson. De pauvres gens s'imaginent que c'est l'habit qui fait le moine! Si le moine est dangereux (ce que je ne sais pas), il l'est moins sous son costume que sous l'aspect com-

mun. Singulière bêtise que celle qui, ayant revêtu un loup d'une peau de mouton, l'introduit dans une bergerie!

Les congrégations religieuses n'ont rien qui me séduise; mais celles de femmes me sont entre toutes désagréables. On peut supposer que les hommes vêtus en capucins ou en carmes le sont volontairement. Pour les femmes, on ne sait jamais. La femme est un être si mobile, si à la merci d'une impression. Que de pauvres créatures se sont cloîtrées, qui en meurent! Mais la vie extérieure n'est pas toujours beaucoup plus clémente aux femmes que la vie du cloître. Pour quelques-unes qui entrent la, c'est une déchéance; pour d'autres, c'est une élévation et comme un anoblissement, faibles filles, servantes, enfants trouvés. Elles acquièrent par la robe de la nonne un état; c'est un mariage dur, mais sans périls. Si les couvents ne répondaient à aucun besoin y en aurait-il tant, et si remplis? Je les déteste, mais je les peux respecter, parce que je les comprends et parce que je n'ai rien à offrir qu'un esclavage différent, à celles que j'en tirerais, si tel était mon pouvoir.

Les congrégations d'hommes aussi répondent à un besoin : cela est évident, par les mêmes raisons. Pour détruire ce besoin, une loi sera impuissante; cela encore est évident. Comment vider couvents et monastères? Peut-être en les laissant tranquilles, tout simplement. Quand la tendance religieuse sera épuisée, le vide se fera de soi. Une persécution même bénigne ne servira qu'à exaspérer des goûts qui se croient supérieurs. On grandit la vanité d'un homme quand on le tourmente pour l'idée qu'il se fait de lui-même. Son moi grossit de tous les coups qu'on lui porte.

Si on pouvait d'un mot supprimer toutes les associations civiles et religeuses et remettre la société dans l'état idéal où la lutte se fait d'homme à homme, cela serait peut-être amusant. Mais il ne s'agit pas de cela, qui n'est en la puissance de personne et dont nul aujourd'hui n'aurait le goût. On veut seulement non pas même supprimer (on sait que c'est impossible), mais inquiéter

certaines corporations. Un choix est fâcheux. Pour moi, si les Jésuites et les Augustins ne répondent guère à mon idéal de vie et de pensée, je n'éprouve pas un moindre déplaisir devant les compagnons de l'équerre. Bêtise pour bêtise j'aimerais mieux, peut-être, celle des Jésuites. Ils sont moins dangereux, étant pour le moment moins forts. Ensuite, c'est une compagnie lettrée; on y trouverait des adversaires honorables pour une dispute de littérature ou de grammaire. Le P. B... bouquine sur les quais, avec bonhomie; il est bibliophile; il écrit dans une bonne revue des articles sérieux. Il me semble que j'aurais moins d'ennui avec lui qu'avec M. Trouillot.

Rien de plus défavorable qu'une campagne contre un cléricalisme menée par un autre cléricalisme. Ni l'un ni l'autre, ou tous les deux. La liberté se promène entre les deux; elle n'est pas plus la compagne de l'un que de l'autre. Cependant les trois ou quatre cents Trouillot qui, en notre époque ridicule, rédigent les lois, s'ils ont cité les *Provinciales* et un peu de latin s'applaudissent de tant de finesse et se jugent de très libres esprits. Ecoutez-les, quand ils opposent la raison à la foi et la religion naturelle à la superstition! Ne sont-ils pas délicieux d'ignorer leurs propres faiblesses et de ne pas s'apercevoir que ce qu'ils opposent à un dogme, c'est un autre dogme? Il le faut bien. L'humanité a besoin de croire. Mais croire ceci ou croire cela, quelle importance cela peut-il bien avoir, puisque tout objet de croyance? est nécessairement une vérité qui s'offre à la croyance. Le principe de l'action est indifférent, et indifférente aussi peut-être l'action elle-même. Il faut agir, mais n'importe dans quel sens. Agir, c'est faire de la vie. Remuer des hommes, remuer des idées, c'est la même chose. La supériorité présente de M. Trouillot, c'est qu'il agit. Mais de savoir si son acte est bon ou mauvais, c'est une autre affaire. Il n'y a plus de pierre de touche morale pour essayer les actes. Il faut être le plus fort, frapper le plus fort. La raison du plus fort est toujours la meilleure.

Mais les solutions que donne la force ont l'inconvénient d'être extrêmement passagères. Qu'aujourd'hui le Jésuite soit l'ennemi, et demain ce sera le Trouillot. On ne sait rien. Il n'y a rien d'assuré. Cette philosophie semble impertinente aux dévots du progrès. Cependant elle est si vieille qu'on ne pourrait donner le ridicule de l'appuyer de citations grecques ou latines. Donc, en prévision des revirements du sort, il serait peut-être préférable de s'en tenir à la liberté. Que ceux qui ont le goût de s'associer le fassent en les formes qui leur plaisent. Que la Libre-Pensée de Clichy se dresse hardiment devant les Capucins de Montmartre! Swift nous a conté les querelles religieuses des Gros-Boutiens et des Petits-Boutiens, et nous savons, par l'exemple de Bouvard et celui de Pécuchet, l'utilité des convictions successives. Pour accroître son génie rien ne vaut de passer, comme Xénippe, du Lys au Bonnet Rouge ou, comme Egiste, de l'Encensoir à la Truelle. Pour être complet, il faut qu'un imbécile traverse tous les fanatismes et s'encolère pour des idéaux contradictoires. Soyons donc tolérants et permettons les antinomies. Pendant que les enfants de chœur se chamaillent en baralipton, nous vivrons presque tranquilles, également indulgents pour les deux partis. Mais le vainqueur devient l'ennemi. C'est de droit.

Il me semble que j'aimerais un gouvernement ironique qui s'amuserait par dilettantisme (c'est-à-dire sans en croire un mot) à défendre la liberté de tous et toutes les libertés. Quelques années de ce régime amèneraient un scepticisme général. On s'apercevrait enfin que la morale, la religion et la politique rentrent intégralement dans la fameuse catégorie des goûts et des couleurs, et que la vie est un jeu — sans enjeu.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

Emille Verhaeren : *Petites Légendes*, Bruxelles, Deman. — Fernand Gregh : *La Beauté de vivre*, Calmann Lévy, 3,50. — Jean Vignaud : *L'Accueil*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Emile Gabory : *Les Visions et les Voix*, « Edition de l'Institut de Bibliographie », 3,50. — René Daxos, *Poésies Martiales*, Vanier, 3,50.

Petites Légendes. — Il semble que tout ait été dit déjà sur l'admirable poète qu'est M. Emile Verhaeren, le plus puissant de ceux de son âge, en sa fougue de barbare très délicat, aux yeux clairs, farouches et doux, selon les heures. Certes sa rude diction s'exaspéra parfois jusqu'à susciter les scrupules des grammairiens sévères et des scribes très orthodoxes ; mais la voix était si forte et si pénétrante que, même alors, tant d'harmonies dissonantes se fondaient dans un seul accord et que les plus timorés écoutaient avec joie les sauvages clameurs unies en une impérieuse musique où s'entrechoquaient les vagues forcenées, le cliquetis du fer, les crépitements des incendies et où bouillonnaient en ondes exubérantes toutes les sèves d'une humanité juvénile et passionnée.

Maintenant un nouveau livre permet d'admirer M. Emile Verhaeren pour des raisons neuves ; l'œuvre accomplie déconcerte les préjugés et les habitudes esthétiques. Certes s'il est une forme littéraire qui paraît contraire à toute poésie, c'est le récit, la narration suivie d'une histoire, nécessairement surchargée d'incidents et de détails intermédiaires ; et il faut quelque effort de volonté pour se plaire à certains poèmes du passé, tels que par exemple les *Contes* de Jean de la Fontaine. M. Emile Verhaeren en ses *Petites Légendes*, sans rien abdiquer de ses dons lyriques, a pu raconter, joies bruyantes, douleurs féroces, assomption de saints d'or et de feu, ricanements de sorcières, hourvaris de foules furieuses et démentes, touchante tendresse d'un Philémon et d'une Baucis flamands, la vie simple et cependant magnifiée d'êtres élémentaires, brutaux dans la lutte et dans la ripaille, familiers de Notre-Dame autant que des bêtes, comme ce Jean Snul, ami des loups et des renards, que les fauves gardèrent dans la mort parce que vivant il avait été l'un des leurs :

C'était l'été. La lune immense et pâle
Laissait tomber sa lueur lustrale.
Il s'asseyait alors dans la clarté
Translucide de la plaine diamantée.
Les animaux frottaient leur front à ses genoux,
Et le vieux Snul prenait de ses deux mains leur tête,
Fixait ses yeux mouillés sur leurs yeux lents de bête
Et devorait comme un amant leurs regards doux.
Au mois des vents, il s'enfermait seul avec elles
A volets clos C'etaient des fêtes solennelles
De violence et de bonté. L'homme brûlait
Du fruste et primitif instinct. Il se voulait
Parmi des lèchements et des caresses telles
Qu'il se voyait au temps des fables immortelles,

Où tout ce qui se tord de joie et de douleur,
Sous les cieux nus s'aimait d'une énorme ferveur.

Les bêtes veillent le mort, rats, loutres, renards et daims et c'est dans une rouge mêlée que Nel Frankenlap, sonneur de trompes et débardeur formidable, chasse les vrais frères de Jean Snul, plus proche des loups que des hommes.

Ainsi la légende se hausse au ton d'épopées primitives et les héros très humbles de M. Emile Verhaeren se dressent, tout muscles et tout sang, en des attitudes athlétiques, et rejoignent par delà les âges leurs pairs au torse nu des sculptures éginètes.

La Beauté de vivre. — Il convient sans doute de juger les poètes, ainsi que le commun des hommes dont ils diffèrent peu, non sur ce qu'ils ont voulu faire, mais sur ce qu'ils ont fait ; mais il n'est point inutile de les comprendre au sens où ils désirèrent être compris et de ne pas négliger les commentaires qu'il leur advient quelquefois de donner à leurs poèmes. M. Fernand Gregh écrit de lui-même : « Après avoir, presque enfant encore, rêvé la vie, il a vécu. Il a travaillé, voyagé, aimé, souffert, il a connu de grandes joies et des tristesses profondes, la fierté de l'œuvre accomplie, l'émotion des beaux paysages, l'inquiétude civique, la passion, la maladie. Il n'a pas éprouvé toujours la joie de vivre, il en a toujours senti la beauté. » Et dans le poème liminaire, *Voiles sur la mer*, il représente le groupe riant que font au large, sur la mer, les bateaux de pêcheurs où peinent, dans le sang et dans la sanie, des hommes las aux mains souillées ; il désirerait que, vivant sa vie « comme les autres », le poète donnât aux accidents médiocres de chaque jour une apparence magnifique :

Gagne ton pain amer aux sueurs de ton front,
Romps-le hâtivement avec tes mains rougies.
Enivre-toi fiévreux dans tes brèves orgies
De vin épais, d'amour ou d'orgueil, mange, bois
Comme les autres, vis comme les autres, sois
Comme eux, souillé, tremblant, morne, hâve, hébété...
... Mais que tout cela passe au loin de la beauté.

Ainsi M. Fernand Gregh reconnaît assez volontiers que les choses, en soi peu resplendissantes, se transfigurent et deviennent belles par l'art ou l'artifice de qui les voit et les exprime : et le domaine est infini des formes qui attendent d'un poète bien doué leur création réelle, leur apparition au jour de la beauté. Et ce n'est pas assez de les faire naître : il faut les révéler

à tous et que le plus grand nombre d'hommes possible participe à la joie suprême.

C'est ici précisément que M. Fernand Gregh, hanté de préoccupations très louables, semble s'être mépris en composant un assez long poème, *La Maison du Peuple*, qui fut lu à l'inauguration de l'Université populaire, faubourg Saint-Antoine, le 9 octobre 1899. Par une erreur assez fréquente, il paraît avoir cru qu'il y a deux sortes d'art, l'un « aristocratique », l'autre « populaire », et que le second pouvait faillir à cette loi primordiale de la transfiguration que lui-même s'était imposée. Certes je me crois peu suspect de méfiance et de préjugé à l'égard de la grande foule obscure qui souffre pour assurer la joie de quelques puissants seigneurs ; au contraire, je pense qu'elle est capable de comprendre les plus hautes beautés, pour peu qu'on lui en explique le sens et que, sur un nombre déterminé d'ouvriers, il y a à peu près la même proportion d'imbéciles que sur un nombre donné de bourgeois. Il ne s'agit donc pas de demander si l'art est accessible au peuple, ce qui est hors de discussion, mais s'il faut lui donner un art spécial et c'est là que gît l'erreur de quelques nobles esprits. Il ne faudrait pas faire dans l'autre sens, même avec beaucoup plus de talent, des œuvres équivalentes aux recueils de cantiques et aux *Chants du soldat*.

Ainsi de tous les poèmes de M. Fernand Gregh, il se trouve que celui qui est le moins capable de donner au peuple l'émotion d'art est un poème spécialement composé pour le peuple et un peu trop semblable à un discours en vers. Au contraire, l'un quelconque des autres poèmes du recueil pris au hasard suscitera cette émotion en toute intelligence, sans distinction de catégories sociales : « J'appelle bourgeois, disait Flaubert, quiconque pense bassement. » Paysages de soleil et de brume, joie mélancolique des convalescences, grandeur des tristesses humaines, espoir d'aubes inconnues, un monde de beauté a été évoqué par M. Fernand Gregh, plus épris de nuances discrètes de ciel et d'âmes que d'images et de couleurs vivement tranchées : c'est là qu'il lui faut conduire ses frères en quête de plaisir esthétiques.

L'Accueil. — Une parole du Galiléen, empruntée à l'Evangile selon Luc, épigraphie le livre de M. Jean Vignaud : « Ce que je vous recommande, c'est de vous aimer les uns les autres » ; et le lien des poèmes est formé, semble-t il, par l'heureuse aventure d'un passant qui s'arrête, se repose, se reprend à vivre dans la maison de bon accueil pour repartir, un

matin, après avoir dit adieu aux choses familières, au lit où il dormait, aux arbres de la cour, aux fleurs qu'il aime. Car l'hospitalité fut fraternelle et l'hôte n'a pas seulement rompu le pain et versé le vin pur; il a été le consolateur et l'ami qui put écrire l'hexamètre très pur, d'une grâce sévère comme celles de certaines sentences helléniques :

Approche-toi d'un cœur triste comme d'un Dieu.

M. Jean Vignaud dans la partie la plus neuve de son recueil, *La Ville*, a essayé de dégager la poésie latente dans les gestes traditionnels des gens de métier, si antiques que leur simplicité leur confère une sorte de rythme presque liturgique : le mouvement des geindres pétrissant le pain n'a pas beaucoup varié depuis l'époque très lointaine où un artiste égyptien sculpta dans le bois le corps d'une femme conservé au Musée d'Athènes et de qui tous les muscles disent l'effort et le rude labeur. Aussi, presque fatalement, sous les humbles artisans d'aujourd'hui, reparaissent pour le poète seul des idées et des images étrangères sans doute aux âmes frustes de ses modèles, et Prométhée ou Jehovah se montrent derrière le forgeron ou le brodeur. On jugera mieux par une citation de cet art qui cherche la pleine simplicité et emprunte cependant une part de ses ressources à des motifs extérieurs au sujet même :

LE MENUISIER

Comme une neige, autour de son corps s'amoncelle
Le flot des rubans clairs et légers des copeaux :
On dirait la toison candide des troupeaux;
Dans un éclair d'acier le rabot étincelle.

Les arbres abattus, sciés, réduits en planches,
Monarques au grand front que couronnait l'azur,
Du plafond jusqu'au sol pendent à chaque mur
Les étoffes sans pli de leurs écharpes blanches.

Le soleil du matin pénètre, il enveloppe
Le menuisier joyeux dans sa veste en haillons;
Il chante et l'on ne sait si de subtils rayons
Ou des bois ont dans l'air volé de sa varlope.

Et sur la paille au fond d'où s'accroche la scie,
Près du marteau pesant par un clou retenu,
Ses regards anxieux cherchent un enfant nu :
Celui que tous les cœurs attendent : le Messie.

Les Visions et les Voix. — M. Emile Gabory, poète vertueux, se fût gardé de dédier ses vers qu'à des personnes pieuses et discrètes, ou pour le moins repenties; ainsi resplendissent saintement, à côté du sien les noms de MM. Maurice

Barrès, François Coppée, Théodore Botrel, Jules Lemaître, J.-K. Huysmans. Moyennant quoi, il étale avec impudence la plus joyeuse niaiserie; il ne manque point de consigner que lors de sa *Première chute*, au lieu que naguères

> ... son sommeil sans remords, sans souillure
> Dans le hamac léger des rêves gracieux
> Sans trêve était bercé comme un oiseau joyeux,

il vit avec peine descendre du ciel un ange :

> Il prit comme à regret ma robe de baptême.

Mais ses erreurs de jeunesse ne furent point irrémédiables et, sorti du gouffre, il aborde au port et chante l'hosannah :

> Heureux cent fois celui qui peut aux yeux du monde
> Boire à longs traits le vin d'une amitié profonde
> Et de son propre cœur n'ayant pas à rougir
> Mêle aux fleurs du devoir l'arôme du plaisir !

Il ne faudrait point beaucoup d'aussi mauvais poètes pour inspirer à quiconque l'horreur et le dégoût des sentiments les plus louables, et Lacenaire, bien que d'un médiocre génie, apparaît comme une sorte d'Orphée auprès de rimeurs si platement honnêtes.

Poésies martiales. — Comme il est de règle que toutes les poésies patriotiques se résument en une chanson de café concert, M. René Daxos, chez qui le Rhin rime selon le rite déroulédesque avec l'airain, célèbre le *Sapeur du génie* en neufs strophes — les neuf Muses — toutes aussi belles que la première :

> Quand la trompette sonore
> Chante aux clartés de l'aurore,
> Qui donc dit : « Marchons sans peur? »
> — Le sapeur ! —

Un aussi magnifique bardit, beuglé par quelque femelle mamelue, drapée de tricolore, et repris en chœur par deux ou trois cents citoyens, exalte l'âme du peuple ; c'est en de pareils hymnes que triomphe et claironne le sûr instinct de la race : seuls des intellectuels, dénués de tout sens de la vie, peuvent demeurer indifférents à des sottises si glorieusement nationales.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Eugène Demolder : *Les patins de la reine de Hollande*, « Mercure de France », 3.50. — Rudyard Kipling : *L'homme qui voulut être roi*, « Mercure de France », 3.50. — Paul et Victor Margue-

ritte : *Les Tronçons du glaive*, Plon, 3.50. — J. H. Rosny : *Le chemin d'amour*, Ollendorff, 3 50 — Paul Alexis : *Vallobra*, Fasquelle, 3.50. — Georges de Peyrebrune : *Une expérience*, Lémerre, 3.50. — H. Ardel : *La faute d'autrui*, Plon, 3.50. — Frédéric Berthold : *Passion moderne*, Librairies-Imprimeries-Réunies, 3 fr. — A. de Saint-Aulaire : *Entre l'amour et l'amitié*, Calmann Lévy, 3.50. — Henry Kistemaeckers : *Le frisson du passé*, Ernest Flammarion, 3.50. — J. Sansrefus : *Fleur d'Ajonc*, H. Dargon, 3.50. — Vigné d'Octon : *Joseph Forestier*, Lemerre, 3 50. — Paul Héon : *Trois semaines d'amour*, Simonis Empis, 3 50. — Mme de Ratazzi : *La fin d'une ambassadrice*, Ernest Flammarion, 3 50. — Thomas Hardy : *Tess d'Uberville*, trad. par Mlle Roland, Hachette 2 vol. à 1 fr. — Anton Tchekov : *Les Moujiks*, Perrin, 3.50. — Jean Chalon : *Josée*, Bister-Bois d'Anghien, 2 fr. — Eugène Herdies : *L'Avenue des douleurs*, Oscar Schepens. — Georges Lebacq : *Irrésolvables*, Edition du « Thyrse ». — Hugues Rebell : *Une saison à Baïa*, Borel. — Docteur Mardrus : Tome septième des *Mille nuits et une nuit*, « Revue Blanche », 7 fr.

Les patins de la reine de Hollande, par Eugène Demolder. Le roman type n'a jamais été autre chose qu'un conte pour les grands enfants, dévidé au long d'un rouet durant qu'une atmosphère de songes se tissait autour de l'auditoire, parceque l'hiver noir faisait peur ou que le printemps blond faisait plaisir. Et Eugène Demolder, en donnant la parole à une vieille femme, une vieille fileuse de sortilèges, remonte tout simplement au meilleur temps de l'institution romantique.

Walburge, enfermée dans le vieux château que les cygnes, sur le fleuve, ont toujours l'air d'entraîner à leur suite, est l'âme des Flandres, une âme aventurière, noble et courageuse, mais toujours prête à cingler vers l'impossible avec grand cortège de fêtes galantes, de beuveries énormes et de combats farouches. Il semble que l'Escaut dont nous parle l'auteur charrie des épices et des perles, tellement les femmes de la rive tendent facilement la bouche et les épaules. Selon Ulenspiegel, la femme de Flandre est d'un abord facile. Oui, mais cette facile conquête ne serait-elle pas mieux la vraie conquérante de tous les soldats qui arrivent chez elle ? Et les Espagnols, les chevaliers aux yeux noirs qui laissèrent leurs traces dans les générations de ce pays relativement calme et d'horizons brumeux, ne lui firent-ils pas, en réalité, cadeau du meilleur de leur âme sinon de leur corps ? L'histoire de Walburge est bien une vision de ce que dut être cette Flandre vigoureuse et aimant les glorieuses aventures, mais la sorcière qui la file au rouet se change souvent en docte alchimiste : alors le métal incorruptible de la science fusionne avec les pures gemmes de la poésie. Ce conte est un roman curieux,

amusant, d'apparence légère, mais il a fallu toute l'habileté d'un ciseleur consommé pour en faire une restitution d'art ancien sans que le lecteur s'en aperçoive,car le lecteur ordinaire n'aime guère qu'on lui apprenne quelque chose, c'est-à-dire qu'on lui prouve assez clairement qu'il ne sait rien. Un luxe d'objets réels se déploie sous les fumées capricieuses qui montent du creuset. Si le diable apparaît de temps à autre, c'est pour montrer qu'au-dessus du chercheur de vérités anciennes plane le génie de l'invention. Et tous les beaux petits pots biscornus, les fioles opalines, les aiguières sombres ou dorées, les armes bruissant dans les étoffes, les escabeaux et les bahuts n'entrent dans la danse diabolique, ne font des bonds désordonnés, que pour témoigner de leurs existences précieuses. La Mort, une Mort espiègle, joviale pour tous et prenant patience devant les maux qu'elle cause, arrive sans cérémonie, comme elle doit arriver dans un pays sans cesse en bataille. Personne, vraiment, ne s'en étonne, et on lui fait place honnêtement. C'est la Mort jeune, jouant du violon, de l'éventail aussi bien que de la faulx, c'est la Mort dont on n'oublie jamais le couvert de façon à ne pas être surpris au milieu du repas des noces ou du dîner de baptême. On fait bon ménage avec cette Mort qui a des attentions délicates, tousse à propos quand les disputes s'élèvent ou que les chants deviennent trop licencieux. Enfin elle est toujours là, mais point en intruse, en invitée dont on a fait la part comme il faut la lui faire sans barguigner, entre gens courageux. Walburge et sa nourrice, chaussant les patins magiques pour se laisser glisser le long de leurs désirs aux pentes irrésistibles, traversent tous les conflits possibles de l'humanité, et il y a de belles enluminures, des pages de tons si crus, si vifs et si sincèrement naïfs que l'on croit glisser, avec Walburge, dans le vin, dans le sang et dans la neige qui est le linceul universel. Puis Walburge,abandonnant la nourrice trop vieille pour supporter le soleil espagnol, s'en va encore plus loin,toute seule, tenue seulement par la ligne droite d'un dernier fil de la quenouille de son enfance. Quand le fil casse, la nourrice meurt en vendant enfin sa pauvre âme au diable, durant que la créature de son lait donne la sienne pour l'amour du vainqueur.

Eugène Demolder, âme de Flamand toute imprégnée de rêveries passionnées et d'aspirations aux luttes héroïques, ne s'est point enquis du ton du jour pour écrire ce hardi roman des chevaleries flamandes, il n'a pas pensé que la mode nous

poussait vers le... *socialisme*, le *féminisme* (qui est l'économie politique des prodigalités masculines) et toute autre chose en *isme*. Il s'est contenté d'être lui-même avec simplicité, et, dame, il a tout dit, simplement, selon les besoins de sa cause. Il s'est souvenu qu'aux temps des héros on chantait la guerre avec des trompettes, et que si on la faisait avec des gants s'était pour mieux asséner les coups. Dans ce même temps on montrait l'amour tel qu'il se trouvait en nocturne apparat, et les mots pour s'adapter à lui ne collaient point honteusement comme des masques, mais bien se haussaient comme les visages mêmes de ses différentes postures, c'est-à-dire s'étalaient, pile ou face, au hasard des culbutes. Je crois qu'Eugène Demolder a tenté, dans une sorte de préface historique de son roman amoureux, de s'excuser de sa liberté grande, mais il n'y a pas de quoi. On ne confond jamais la liberté avec le parti pris. Tel qui dit ce qu'il voit, ou croit voir, n'est pas un pornographe, mais bien un historien. Ceux-là seuls qui se torturent l'esprit pour emprisonner la forme de l'amour dans des étuis d'ivoire travaillé (de là, je pense, le nom de tour d'ivoire) la font déborder par ailleurs... en dessus ou en dessous de l'étage normalement habité, ce qui ne vaut pas mieux !

Sous les voiles légers, très légers, caressant plus qu'ils ne couvrent la Muse d'Eugène Demolder, on sent la chaleur de sa chair et aussi la pureté de son sang. Il ne s'agit plus des mièvreries des décadences françaises de cette époque, mais bien de la vigueur toute jeune d'une autre race qui vient réchauffer la nôtre. Et en suivant la belle Walburge, cygne rose et blond de toute l'aurore de l'aventure qui la baigne, en voyageant selon les méandres capricieux de la princesse légendaire, ceux qui connaissent l'auteur retrouvent dans cette ravissante personnification de son imagination de poète la fraîcheur du regard perçant et bleu de ce même poète, promenant en un jardin de roses sa robuste prestance de roi-chasseur, à la fois solide, bon, et puissamment gai parce qu'il se porte bien.

L'homme qui voulut être roi, par Rudyard Kipling. L'art de ce *nationaliste* de la vieille Angleterre est inexplicable, surtout pour cela qu'il confine au génie. On n'explique jamais le génie, mais les médiocres, c'est-à-dire presque tous les esprits critiques, lui trouvent des défauts, ce qui est encore la meilleure façon de mettre ses qualités en relief. Kipling est d'apparence fort simple, se servant d'un procédé dont personne décidément ne veut plus, au moins en France : il dit tout de suite ce qu'il veut dire. Son style n'a pas plus de dé-

tours qu'une arme à feu de grande précision : *il porte*. Maintenant, pourquoi porte-t-il mieux qu'un autre style qui détaillerait les choses et se perdrait en conjectures philosophiques? Parce que, d'instinct créateur et non d'instinct chercheur, il vous montre aussi nettement qu'il a vu (imaginaire ou réellement). Ses descriptions de lieux tiennent en trois phrases et ses caractères sont peints d'un mot. Maintenant, il a derrière lui abandonné l'immense étendue des suppositions psychologiques. On a le choix, puisqu'il vous présente un homme et qu'il consent à vous faire suivre une idée dans le champ libre de votre propre vision, mais il ne vous contraint nullement à sa manière de voir ; il vous offre une piste et vous laisse dessus. Dans son nouveau recueil de nouvelles, toutes trop courtes au gré du lecteur et cependant arrêtées au moment voulu avec une rare science de l'à propos, ce qui n'est pas toujours la qualité des meilleurs écrivains, il est des pages d'un mystère parfait. La *Marque de la bête* et l'*Homme qui fut* sont des chefs-d'œuvre de laconisme et placent au plus haut des cieux littéraires l'âme guerrière du conteur. La ligne de points suspensifs, en cours de la *Marque de la bête* a quelque chose de terriblement macabre. C'est le silence requis par la pudeur (la vraie pudeur anglaise, à la fois féroce et nécessaire), devant un pseudo-crime. Et quelle merveilleuse connaissance du lecteur dont les nerfs ne supportent pas la description qui atténue presque toujours ! Tout lecteur sensible et consciencieux est un brin sadique. Si vous lui enlevez l'horreur promise par la réalisation d'une moindre horreur, encore trop écrite à son gré, il ne vous le pardonne jamais. L'art de Kipling s'est nourri de la vie du plein air, des exercices des soldats, des courses des chasseurs et des grands fauves. Il n'enferme rien dans le silence de son cabinet, mais quelquefois, sous le mystère des étoiles, au milieu des nuits tropicales ou de l'atmosphère purement glacée des montagnes, il a surpris le secret de *l'autre* silence, celui qui contracte le cœur, fait battre les artères, transforme l'humanité en instinctivité et, vertige ou peur, fait reculer bien loin la philosophie, cette religion facile des civilisés. Alors on s'attend à tout... et réellement tout arrive.

Les tronçons du glaive, par Paul et Victor Margueritte. Ceux-là sont des nationalistes français, qui en disent, je pense, bien trop long dans le plus noble but. Après *Le Désastre*, voici la défense nationale de 70 : « ni un sou de notre monnaie ni un pouce de notre territoire », ce qu'il est convenu d'ap-

peler l'organisation de la défaite par une poigne de brave commis-voyageur, je veux nommer Gambetta. Les auteurs prennent une famille d'honnêtes gens qui veulent obéir coûte que coûte à l'ordre de leur courage encore plus qu'à celui d'un gouvernement... lyrique. Durant 536 pages, on marche, tantôt en avant tantôt à reculons et on se bat moins sur le champ de bataille qu'on ne bat en retraite. Ça dut paraître effroyablement long aux pauvres mobiles et ça paraît encore plus long aux pauvres lecteurs. Enfin, il faut bien tout lire, car c'est encore du courage que l'on dépose sur l'autel de la patrie. Si les généraux de 70 avaient seulement entrevu le supplice que tous les braves écrivains français nous feraient subir avec le récit de leurs nombreuses défections, j'ai idée qu'ils se seraient mieux conduits par l'unique amour de l'art puisqu'ils ne possédaient point celui de leur métier personnel. Cette œuvre obligatoirement longue n'est pas sans mérite; composée et ordonnée avec une méthode qui permet de s'y reconnaître comme sur un plan stratégique, elle embrasse toute la France, depuis la ligne défoncée des Vosges jusqu'au plan de Bordeaux, en passant par le bombardement de Paris. Il y a un membre de la famille Réal dans tous les camps et le plus heureux est encore celui qui exécute les inutiles promenades militaires tout en voyant doucement agoniser une petite maîtresse, incarnation de la gaîté parisienne. Il y a des mots jolis : « C'est encore un obus qui s'égare! » prononcés par de bonnes petites ménagères qui vont, panier au bras et blague à la lèvre, attendre l'once de cheval crevé, aux portes des boucheries, pendant que leurs époux ou leurs amants vont à la boucherie plus certaine du côté des portes de Versailles. Un gros livre peut-être, mais un noble effort, surtout étant donnée l'indifférence générale à ce sujet.

Le chemin d'amour, par J.-H. Rosny. Dans le grand mot Amour, l'auteur (ou les auteurs) sous-entendent celui de Charité, qui est le reflet de l'Amour dieu. Marie Gerfault veut que la fidélité de l'homme corresponde à celle de la femme; cela peut arriver certainement quand la femme trompe le mari, mais deux fidélités d'accord ce n'est pas dans la nature, paraît-il ! Alors elle cherche courageusement en exposant aux pires accrocs sa robe d'innocence. Elle finit par choisir un Monsieur très laid, (les Messieurs très laids dans les romans ne sont jamais si laids que ça), et elle l'aime pour sa ferveur, car on aime l'amour dans un homme et non l'homme, se sacrifie à lui par charité si on entend charité le don d'un corps pour

une âme... ce qui est bien peu donner. *Le chemin d'amour* est doux à parcourir, il y passe des vérités toutes nues entre deux haies de méchancetés toutes mondainement épineuses. Et l'on arrive à la conclusion morale sans trop s'être aperçu qu'on foulait aux pieds pas mal de petits préjugés sociaux.

Vallobra, par Paul Alexis. De naturaliste, cet ami dévoué de Zola est devenu romantique ! je sais bien qu'on monte dans le train mixte 123 du P.-L.-M. et qu'on ne nous fait pas grâce du prix des raisins frais dans les gares, mais, cependant, on débarque en vue du pont de Rialto à Venise et là il se passe quelque chose de très anormal, au moins de la part d'un naturaliste. Quelqu'un dit quelque chose à la foule, en temps de carnaval, et est écouté, que dis-je, applaudi ! Il parle en français autant qu'en italien et d'économie politique. Des larmes coulent.... Une jeune fille s'enthousiasme et elle offre sa main. Un mariage d'inclination qui tourne mal plus tard. Vallobra, dans le procès des *Gueules noires* (hum ! Naturalisme pas tout à fait mort !), se distingue rien qu'à la seule vue de cette enchanteresse jeune fille, son premier auditoire sérieux, et il redupe un second auditoire moins sérieux et encore plus changeant qu'un cœur de fiancé. Vallobra escalade le pouvoir avec cette facilité d'élocution qu'ont surtout les romanciers. Les intrigues ministérielles sont plus compliquées que cela dans la vie des coulisses de la Chambre. Le superbe ambitieux est suivi d'un artiste bohême, un sculpteur très raté qui écrit des lettres anonymes comme une simple cuisinière. Des femme se haïssent, s'embrassent, puis se tuent. Vallobra fait toujours des discours et, finalement, il expie tous ces crimes de beau parleur en mourant sur la tribune, j'allais dire sur l'échafaud, au moment même où il déclare que le siècle sera socialiste, ou... qu'il ne sera pas. Une pareille annonce au théâtre ferait sûrement siffler. Vallobra est une figure de tribun léger qui a eu un sort inespéré, très peu en rapport avec sa taille. Que le nouveau et presque sincère romantisme de Paul Alexis me permettre de lui dire, qu'en France, certain réalisme aidant, il faut être bien plus malhonnête que ça pour réussir. Et Paul Alexis, un consciencieux, un bûcheur naïvement épris d'une idée, et ne regardant pas à tout sacrifier à cette idée, même à tirer un roman d'un drame, ce qu'il ne faut jamais risquer, le sait bien, lui qui a préféré vivre dans l'ombre de son ami Zola au lieu d'abandonner la cause du naturalisme, ce qui, j'en juge par Vallobra,

lui aurait probablement rapporté davantage, littérairement parlant.

Une expérience, par Georges de Peyrebrune. Une ingénieuse fiction met aux prises deux caractères issus cependant d'une même race et la race ne ment pas malgré le mensonge employé pour essayer de la soustraire aux trop nombreux atavismes. Un méchant fou s'autorise des nouveaux (?) bienfaits de la science moderne pour suggestionner des enfants, les séparer, en faire des comédiens usurpant des idées, des théories qui ne sont pas les leurs, les élevant non en frères égaux, mais en ennemis mortels. L'un sera le fils de braves gentilshommes qui n'en peuvent mais, l'autre restera gros Jean comme devant. L'un devient docteur et a ses entrées dans un monde qui n'est pas le sien, malgré ses vœux, illégitimes, d'ambition. Alors l'autre, le frère demeuré normal, lui, découvre la turpitude scientifique, cette sorte de ventouse morale appliquée pour vider un pauvre cœur de ses naturelles aspirations... et tout rentre dans l'ordre. D'où il serait trop facile de conclure qu'on ne peut jamais *créer* un noble. Il faut qu'il apporte, de naissance, ses vices et ses qualités. Et combien de nobles, nés réellement bâtards, n'arrivent cependant point à faire dominer leur noblesse d'âme sur les mauvais penchants donnés par le seul contact des plébéiens? Quoi qu'il puisse *suggérer* de réflexions mélancoliques, ce roman est très intéressant, d'un style clair, amusant et spirituel, contenant de douces figures de jeunes femmes.

La faute d'autrui, par Henri Ardel. Une mère jalouse dont la jalousie maladive entrave le bonheur de deux jeunes gens sans pour cela l'empêcher de mourir elle-même de consomption. Thérèse Erlennes est une artiste (comme il y en a tant maintenant dans les romans), elle chante, elle peint, elle parle comme un ange et elle refuse d'épouser un homme qu'elle aime parce qu'autrefois le mari de sa mère fut l'amant de... l'autre mère. Les artistes, aujourd'hui, n'ont pas d'idées sur ces sortes d'incestes mondains. Un roman de chevalerie intellectuelle est extrêment rare, en ce milieu où, justement, l'art apprend qu'une seule chose existe: l'égoïsme de l'amour. Mais c'est d'une bonne âme que de chercher à nous faire croire encore à la bourgeoisie des mœurs de ces gens-là. Du reste, le roman est bien écrit.

Passion moderne, par Frédéric Berthold. Passion bien, ultra-moderne en effet! jugez-en: au lycée Fénelon les jeunes filles ont reçu des adresses de jeunes gens russes et doi-

vent, c'est un devoir compris dans la classe du jour (vive la classe!), écrire à ces garçons pour cimenter l'alliance, car le lendemain, jour de congé, les Russes viennent à Paris conduits par l'amiral Avellan. Thèse très curieuse, le style épistolaire assez banal de la petite Française ne lasse pas le jeune Slave qui s'en éprend et arrive... (oh! les gens du Nord!) quand elle est mariée depuis longtemps à un Français aussi banal qu'elle-même. Péripéties! Le jeune Russe ne veut plus quand elle veut et elle ne veut plus quand il revient. Enfin on se marie chacun de son côté. Excellent ouvrage à faire lire à une jeune fille imbue de ce préjugé bourgeois qui consiste à ne pas écrire à un jeune homme pour lui fixer des rendez-vous.

Entre l'amour et l'amitié, par A. de Saint-Aulaire. On pêche des carpes de dix-huit livres dans ce roman. Et on chasse au milieu des plus beaux panoramas du Périgord! Et il y a de l'héraldisme à en revendre! Le sujet : Deux amis au cœur tendre se disputant la même femme, il serait plus juste de dire : se sacrifiant la même femme. Nisus et Euryale ne se séparent pas dans l'amitié, puisque l'un lègue la jeune aimée à l'autre en se sauvant au fond d'un cloître où, sans doute, il priera pour le couple. Ils seront toujours trois... le ménage idéal!

Le frisson du passé, par Henri Kistemæckers. Un roman dialogué qui est en réalité un peu arrangé pour le livre. Il y a des scènes de passion très vives, mais dont les vivacités sont peut-être atténuées par un effort perpétuel vers l'esprit. Les grands dramaturges ne cèdent pas aussi facilement que cela au besoin de faire le mot ou de ciseler une conversation. Le type d'Esseneuil est très amusant, quoique connu, et il est particulièrement soigné.

Fleur d'Ajonc, par Gaston Sansrefus. Simple histoire d'une Bretonne aimante qui n'est pas aimée et en meurt... aussi un peu de la poitrine. Pourquoi chaque fois qu'un roman est profondément sentimental nous parle-t-il breton? Les Bretonnes et les Bretons, d'ordinaire, ont tous les vices, maintenant les ont-ils par excès de sentimentalité... ce serait à voir. En tous les cas, le livre la *Fleur d'Ajonc* peut être offert à des demoiselles.

Joseph Forestier, par Vigné d'Octon. Le farouche député, que les pantalons rouges de l'armée coloniale rendent hydrophobe, a la plus douce aménité quand il s'agit de la vie si simple et si pure des champs. Il parle comme un poète, je

crois, de choses qu'il doit moins bien connaître qu'on ne le pense.

Trois semaines d'amour, par Paul Héon. Une histoire de passade préfacée par Willy. Il s'agit de la belle Odette de Céran que le tout Paris saura bien reconnaître sous le voile d'un domino mauve assez collant. Et Willy ajoute : « Qui paie Odette s'enrichit! » Alors, vous pouvez y aller voir. Et il y a tout plein de détails sur l'Exposition!

La fin d'une Ambassadrice, par Mme de Ratazzi. La figure de femme qui orne ce livre est consolante... pour la morale. L'ambassadrice s'appelle Mme de Maufrileuse. (J'ai déjà vu ce nom quelque part!) Et puis c'est très intéressant, si tout est arrivé, mais cela sent la retouche comme une mauvaise photographie. La Maufrileuse devait être bien plus laide ou bien plus belle. Il aurait fallu la laisser raconter par quelqu'un du métier.

Tess d'Urberville, par Thomas Hardy, traduit par Mlle Róland. Une de ces longues, attachantes histoires dont les romanciers de la patrie de Dickens ont le secret. Celle-ci se recommande par une délicieuse scène conjugale qui suffirait à elle seule à effacer, tant elle est poignante dans sa naïveté cruelle, toutes les revendications des dames féministes. Tess a fait une faute et elle n'a pas osé l'avouer à son jeune mari : avant le mariage, Tess a été séduite sans qu'il y ait beaucoup à lui reprocher, car elle a expié par la mort de son enfant et par sa propre honte qu'elle dévore en silence avec toutes ses larmes; mais voici que le jeune mari très énamouré s'accuse lui-même d'avoir commis une faute semblable (?). Il a, non aimé, seulement *connue* selon le mot admirable de la bible, une autre femme... et Tess encouragée, soulagée, avoue à son tour... confie le pénible secret qui la ronge. Brusquement le mari change de couleur et d'attitude, il quitte sa femme et on sent que, là, sincèrement, on en aurait probablement fait autant à sa place. L'égalité des sexes, quoi! La scène est merveilleuse de simplicité... et puis aucune thèse, les faits parlent sans autre discours sur la matière. Le mari a tort, criera-t-on. Hum! c'est possible mais il faudrait vous y voir.

Les Moujiks, par Anton Tchekov, traduit par Denis Roche. Des scènes de ce qu'on peut appeler le fatalisme slave. Une de ces nouvelles est vraiment très bien : *Vanka*. Un petit de neuf ans est en apprentissage et il raconte sa douloureuse existence de toujours battu à son grand-père, puis il met l'adresse : *à mon grand-père, au village,* et il la jette à la poste

plein d'espoir. Il est sûr, maintenant, qu'on viendra le chercher.

Josée par Jean Chalon. L'histoire d'une jeune fille désirant s'émanciper sur les conseils d'un vieux fou qui est égoïste par-dessus le marché. Elle se laisse séduire par le premier mâle venu, un placier en vins et elle meurt car... au lieu de la féliciter d'avoir fui, un peu tard, ce voleur de fille, on veut la contraindre à réparer en aggravant. Roman d'allures un peu vulgaires, mais détails de mœurs bourgeoises bien observés.

L'avenue des douleurs, par Eugène Herdies. Petits poèmes belges et amoureux.

Irrésolvables, par Georges Lebacq. Pages originales écrites pour une fiancée, mais, sans doute, trop originales pour plaire à une femme. Il y a trop de philosophie et... un peu moins d'amour.

La saison à Baia, par Hugues Rebell. Le petit livre est l'œuvre d'un parasite romain et a déjà paru dans le Mercure sous un autre titre. C'est élégant, correct et éperdument sensuel comme la vie moderne. Ça ne me donne pas du tout le respect de l'antique, et c'est pour cela que c'est tout à fait bien une *Saison à Baïa*. Dans la préface, Hugues Rebell, avec une malice très amusante, blague Sienkiewicz et les bons snobs. Il a joliment raison, même sans tant de petites femmes nues.

Vient de paraître le septième tome des **Mille nuits et une nuit**, du docteur Mardrus. A lire, l'histoire du *singe*, celle de la *chauve-souris*, extraordinairement désopilantes et d'ailleurs tout le livre, où, selon son habitude, le traducteur a laissé intactes les radieuses nudités de l'Orient, tout en leur ajoutant, je pense, quelques colliers de perles sortis de son propre trésor, car on *ajoute*, littérairement, quand on sait *laisser* à propos et mettre en valeur avec intelligence. Ce septième livre est dédié : *A notre Henri de Régnier.*

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Challemel-Lacour, *Etudes et Réflexions d'un pessimiste.* Bibliothèque Charpentier, in-18, 3.50. — Jacques Bardoux, *Le Mouvement idéaliste et social dans la littérature anglaise au XIXe siècle. John Ruskin.* Calmann Lévy, in-18, 3.50. — H.J. Brunhes, *Ruskin et la Bible. Pour servir à l'histoire d'une pensée.* Librairie académique Perrin, 3.50. — Georges Pellissier, *Etudes de littérature contemporaine.* Deuxième série. Même éditeur, in-18, 3.50. — René Doumic, *Etudes sur la littérature française.* Quatrième série. Même éditeur, in-18, 3.50. — Gustave Frédérix, *Trente ans de critique.* Avec une *Préface* de M. Emile Deschanel. Tome Ier, *Etudes littéraires.* Tome II, *Chroniques dramatiques.* J. Hetzel,

2 vol. in-18. — André Lefèvre, traducteur de *Lucrèce*, *Contre-Poison*. Société d'Edition, in-18, 3.50. — Camille Mauclair, *L'Art en silence*. Société d'éditions littéraires et artistiques, in-18, 3.50. — Alcanter de Brahm, *L'Ostensoir des Ironies. Essais de métacritique*. IIIe et dernière partie, *Les Etapes de la pensée et le sens de la vie*. Bibliothèque d'art de *La Critique*, in-16, 5 fr.— Emile Faguet, de l'Académie française, *Histoire de la Littérature française depuis les origines jusqu'à nos jours*, illustrée d'après les manuscrits et les estampes conservés à la Bibliothèque nationale Librairie Plon, 2 vol. in-8°. — Philippe Monnier, *Le Quattrocento. Essai sur l'histoire littéraire du XVe siècle italien*. Librairie académique Perrin, 2 vol. in-8°. — G. Renard, *La Méthode scientifique de l'histoire littéraire*. Félix Alcan, in-8°, 10 fr.

Les hommes arrivent diversement à la célébrité. Il y eut l'homme qui avait perdu son ombre; M. Challemel-Lacour fut pendant plusieurs années l'homme qui avait connu Schopenhauer. C'était, avec une assez bonne étude sur *Guillaume de Humboldt*, tout son mérite. Depuis, les hommes qui avaient connu Schopenhauer, par les yeux ou par l'esprit, s'étant fort multipliés dans le monde, ce mérite a diminué. On s'est même avisé que s'il avait connu Schopenhauer, il ne l'avait pas découvert; la *Métaphysique de l'Amour* était traduite et l'*Hegel et Schopenhauer*, de Foucher de Careil, publié depuis près de dix ans quand parut dans la *Revue des Deux-Mondes* le morceau intitulé *Un Bouddhiste contemporain en Allemagne*. Il s'empressa, d'ailleurs, parvenu au pouvoir, de renier son ancienne attitude pessimiste. On dit même qu'il déplora le livre de M. Ribot et plus encore celui de M. Bourdeau. Riche, sénateur, ambassadeur, ministre, M. Challèmel-Lacour eût rougi de paraître encore pessimiste.

Il songea donc moins que jamais à sortir le manuscrit auquel il avait travaillé pendant dix ans (1860-1869), et qui voit enfin le jour, publié par M. Hustin et M. J. Reinach. Cependant ces *Etudes et Réflexions d'un pessimiste*, il les avait retravaillées jusqu'à la dernière heure, les gâtant par des vues contradictoires et surtout par un épilogue où, en un vieux langage gauchement imité de Rabelais, il fait le procès aux tendances naturelles de sa propre sensibilité. On dit que cette conclusion et ces retouches lui furent dictées par des scrupules politiques. Sans avoir changé d'opinion sur la valeur absolue de la vie, il jugeait le pessimisme tel qu'une philosophie mauvaise pour le peuple. Si cela est vrai, Challemel-Lacour fut sage. Le christianisme, principalement quand il se présente sous une forme non traditionnelle, est un poison social; le bouddhisme, s'il venait jamais à se populariser en occident,

serait plus dangerereux encore. Il est vrai qu'on nous affirme maintenant (1) que le *nirvâna* n'est autre chose que le bonheur éternel et universel et que les anciennes interprétations étaient erronées, qui donnaient à ce mot le sens d'anéantissement. Mais bonheur ou anéantissement, le *nirvâna*, comme le paradis, donne à l'existence humaine un but extérieur à la vie même. Rien de plus immoral ne fut jamais proclamé, ni rien de plus déprimant. Heureusement, les hommes s'habituent à la religion de leur race et prennent, la période aiguë passée, le parti de vivre comme si la vie présente était tout; ou bien ils déléguent à des religieux et à la majorité des femmes le soin d'apaiser les dieux, pendant qu'eux-mêmes accomplissent, sans souci d'au delà, le devoir vital. Il faut laisser mourir les vieilles religions et redouter qu'il en naisse de nouvelles.

Aimer la vie, cela ne signifie pas absolument vivre avec joie ni trouver que la vie est une fête perpétuelle. On peut aimer son mal, quand il est lié à la conscience elle-même. Schopenhauer transigea avec l'existence et Léopardi, de sentimentalité bien plus pessimiste encore, eût volontiers vécu, si la vie lui eût été moins inclémente. Swift et Chamfort, si amers, s'arrangèrent pour trouver quelques plaisirs dans un monde détestable. De tous les grands pessimistes, Pascal seul paraît logique; mais il était chrétien, il songeait à des plaisirs futurs, il se réservait. Il est facile de se passer de dîner quand un somptueux souper vous attend; ce qui est difficile, c'est de croire que Dieu donne à souper à ceux qui n'ont pas dîné pour lui plaire. Le chrétien sera toujours un faux pessimiste. Cependant si on ôtait de Pascal tout ce que la religion a surajouté à son génie! Si on débarrassait l'arbre de toute la mousse, de tout le bois mort! C'est un peu ce qu'a tenté M. Challemel-Lacour dans le chapitre où il nous entretient de l'auteur des *Pensées*. Quel est le but de l'activité humaine? on n'en sait rien, tuer le temps peut-être. Jouer aux jonchets, jouer aux batailles, c'est la même chose. A qui n'a plus faim, qu'importe ce qu'il a mangé? Et les idées que les hommes croient essentielles, qu'en fait Pascal? Il les réduit à une seule, l'idée de force. Qu'on se remue tant qu'on voudra, il faudra toujours retomber à la fin sur le lit que la force a préparé.

La foi de Pascal est janséniste. Il se sent entre les mains

(1) M. Léon de Rosny, dans *l'Humanité nouvelle*, février 1901.

de Dieu et sent qu'il ne peut rien sur Dieu. S'il a la grâce, il sera sauvé, puisque la grâce est toujours *nécessitante ;* mais a-t-il la grâce ? Il n'en sait rien. Le jansénisme, comme le calvinisme, joue à pile ou face le salut éternel des hommes ; mais c'est Dieu qui agite les dés, et ils sont pipés. On dirait que S. Augustin, de qui on a repris cette croyance, s'était formé l'idée du paradis d'après celle du cirque. Il est vaste, si c'est le colisée, mais le nombre des places est limité. D'où la prédestination. En fait, l'assemblée des élus a toujours été représentée sous la figure d'un cirque. On pourrait donc ranger Pascal parmi les pessimistes, de préférence à tout autre chrétien de son humeur. Mais un homme qui sacrifie tout à son Dieu aime trop son Dieu pour ne pas se faire, quelque jour, l'illusion d'en être aimé. Il ne faut pas être dupe des dogmes ; ils se transforment selon les cerveaux où ils hantent Pascal croyait aux amulettes et à la prière ; il croyait donc qu'on pouvait fléchir Dieu. En son idée, il l'a fléchi. C'était un pessimiste d'instinct et de physiologie : la foi en fit un amoureux, et ses dernières années ne furent qu'une longue ivresse.

M. Challemel-Lacour ne trouve pas que la foi de Pascal soit ridicule. La croyance à la vie future ne pouvant recevoir aucun démenti — la science, même d'aujourd'hui, y est impuissante — on ne peut en démontrer ni la fausseté, ni l'absurdité. Il n'en va pas de même de la croyance au bonheur futur, humain et terrestre. Quand la foi se porte vers un avenir qui tombera nécessairement sous nos sens ou ceux de nos descendants, il est bon d'y mêler quelques grains de doute et d'ironie. « L'ivrognerie du vin est un vice redoutable, dit M. Challemel-Lacour, mais il y en a une autre, aussi redoutable et plus ridicule, c'est l'ivrognerie des paroles : rien n'est si triste qu'une assemblée d'imbéciles qui se soûlent d'espérances à l'heure même où le contraire de ce qu'ils attendent va s'accomplir. »

Dirait-on que c'est le même homme, celui qui pense avec ce beau dédain, écrit cette langue sûre, et celui qui fit une si médiocre figure politique ? Sans doute on le vit bien supérieur à ceux qui règnent aujourd'hui ; mais ce fut d'une supériorité cachée et tout intérieure. Rien de son esprit ne transparut dans ses actes. Peut-être cela montre-t-il qu'il n'était pas fait pour l'action. Ou bien il se dédoubla naturellement, comme d'autres, donnant à l'action sa partie médiocre, à la pensée sa partie saine. L'action est toujours bête ; cela

ne la rend pas méprisable. Les imbéciles sont les vrais créateurs de la vie. Qui sait si l'homme supérieur n'est pas l'homme d'intelligence qui peut, en une de ses phases, se jeter joyeusement dans la bêtise et y faire figure ? L'autre genre d'hommes se rencontre aussi, celui qui, après une vie toute de gestes, s'arrête, se concentre et se révèle égal aux esprits les plus forts ; son type est Retz, dont les Mémoires, ce miracle, n'ont jamais pu vieillir.

§

Pendant longtemps Ruskin n'a été en France qu'un nom. Son œuvre n'a été un peu dévoilée que deux ou trois ans avant sa mort par M. R. de la Sizeranne, et complètement analysée qu'en ces derniers mois par M. Jacques Bardoux. C'est venir trop tard. L'heure de Ruskin est passée pour nous. C'était l'homme de la Bible, et la Bible ne nous agrée plus que comme un recueil de contes, de fables, de poèmes, de chroniques suspectes, recueil incohérent et dont le seul intérêt est de détenir la vraie psychologie d'un peuple dispersé et bien plus aboli qu'il ne le croit lui-même et ne le croient ses ennemis. C'était l'homme du gothique, et le goût va vers la noble et forte architecture romane où se réconcilient la pureté grecque et l'énergie latine. C'était l'homme de la morale, et les intelligences veulent à tout prix, même au prix de la douleur et du renoncement, s'élever au delà, au-dessus du Bien et du Mal. C'était l'homme des démocraties, et jamais l'idée démocratique, prônée à haute voix, ne fut à voix basse plus vilipendée. C'était l'homme du christianisme, et le christianisme a soulevé contre sa médiocrité et contre son hypocrisie jusqu'aux âmes religieuses. C'était l'homme de la chasteté, et les vertus négatives ne nous intéressent plus. C'était l'homme de la Beauté, et on s'est aperçu que la seule beauté c'est la force et que tout ce qui vit pleinement est nécessairement beau.

Alors l'étude de M. Bardoux n'a plus qu'un intérêt historique, mais alors très grand. Ecrit à un moment où on ne pouvait encore sentir Ruskin et déjà le comprendre, son livre est une œuvre maîtresse et qui découragera de longtemps d'entreprendre le même voyage.

Quant au travail de M. Brunhes, il est méritoire et curieux. C'est, encadré dans un texte critique, le recueil de tous les emprunts faits par Ruskin à la Bible. L'auteur cite une dizaine d'articles ou de livres anglais où Ruskin est appelé « le

dernier des prophètes », un homme « de la race d'Isaïe ». Si nous connaissions bien Ruskin, nous ne l'aimerions plus du tout.

§

MM. Pellissier, Doumic et Frédérix ne furent pas sans motifs catalogués à la queue leu-leu au sommaire de cette chronique. Leurs recueils sont de même nature, à cela près que M. Frédérix ne manque ni de talent ni de liberté d'esprit; M. Doumic remplace ces mérites par de l'esprit tout court; M. Pellissier par rien du tout. M. Doumic, qui se croit dédaigneux, n'est qu'impuissant à comprendre ou à sentir. Il a bien plus d'incapacité que de méchanceté. M. Pellissier se croit jovial et n'est que vulgaire. On trouve dans son tome un morceau intitulé *Les Clichés de style;* ce titre conviendrait à l'ensemble. Je relève avec joie, rien que dans le premier article, *Le Théâtre de M. Jules Lemaître,* les formules suivantes : « Jeter sa gourme — Retourner comme un gant — Echouer piteusement — Deux ex machina — Se perdre en un dédale. » Mais M. Doumic serait plus riche encore. En quelques pages de *La Carrière diplomatique de Voltaire :* « Caresser un projet — Flatter la vanité — Revenir à la charge — Percer à jour un projet — Mettre la prudence en éveil. »

Quels singuliers écrivains. Et voilà nos juges !

Il est vrai que, comme dit l'autre, M. Henri Gaillard, qui est sourd-muet, leurs jugements sont « les jugements du silence » Elevés en dehors de la littérature, ces honorables critiques se targuent d'ignorer tout de la pensée et de l'art d'aujourd'hui. Ainsi M. Doumic résume « l'œuvre du symbolisme » en ces huit mots : « *Une série d'ébauches plus ou moins intéressantes* ». Et voyez la lâcheté de ce *plus ou moins*. Est-ce *plus?* Est-ce *moins?* Un peu de courage! Quand M. Zola nous traînait dans la boue, il en avait le droit. Il défendait son œuvre contre des tendances contraires. Mais un Doumic! Le plus humble d'entre nous, s'il a osé quelques balbutiements sur un mode nouveau, est encore supérieur au plus vaniteux des Doumic. Théophile Gautier a dit vrai, une fois pour toutes : « Le critique qui n'a rien produit est un lâche. » Le beau métier, vraiment, que de lire un livre et de le résumer en quinze pages ! Croiraient-ils par hasard continuer Sainte-Beuve ? Il n'est pas un chapitre des *Lundis* qui ne soit une création ; c'est autour d'une idée qu'il groupe les traits dont l'ensemble va déterminer un personnage; la ressem-

blance obtenue, il laisse aller l'idée, comme un sable, et voilà le bronze ou la vie. Sainte-Beuve a peut-être plus créé que Balzac. L'imagination est peu de chose dans la création ; la sensibilité et le jugement y suffisent. Mais le critique doit être surtout un créateur d'idées, un metteur en train d'originales manières de voir et de penser. C'est son devoir. M. Jules Soury a placé le génie critique au-dessus de toutes les autres formes de l'intelligence et de la sensibilité. N'avoir rien produit pour un critique, cela ne signifie pas n'avoir rédigé ni des sonnets, ni des contes, ni des vaudevilles ; cela signifie n'avoir pas mis en circulation des idées nouvelles n'avoir pas guidé de jeunes esprits, n'avoir pas aidé la pensée en des cerveaux de bonne volonté. Un critique est un directeur de conscience, ou rien du tout.

Pour être cela, et ici on retrouverait l'idée de Théophile Gautier, il lui faut une autorité technique ; il ne la trouvera forte qu'en s'appuyant sur des œuvres analogues à celles qu'il juge. Il faut encore qu'il inspire de la confiance, qu'on le sente doué de sentiments de fraternité, et cela n'arrivera que s'il a taillé les mêmes pierres, bu au même verre, souri au même rêve que ceux dont il est devenu non pas le juge, mais le conseiller, tout en restant leur frère et leur rival. C'était le cas de Sainte-Beuve; il n'est pas unique. Ne pas séparer la critique de l'art littéraire, c'était jusqu'ici une des traditions des lettres françaises; songez à du Bellay, à Malherbe, à Boileau et même à La Harpe. Mais tous les grands écrivains de France, prosateurs ou poètes, furent aussi des génies critiques, tels Corneille, Voltaire, Chateaubriand. Les plus belles pages de Victor Hugo sont peut-être dans la *Préface* de Cromwell ; Théophile Gautier n'a rien écrit de plus superbe que le manifeste qui précède *Mademoiselle de Maupin*. Baudelaire fut un critique sûr et Mallarmé le plus ingénieux des grammairiens. Il y a des preuves plus récentes de la perpétuité de cette tradition. Il y a aussi des preuves qu'on voudrait la rompre et faire de l'Ecole normale un séminaire de porte-férules. Ces messieurs n'ont pas qualité pour nous donner sur les doigts. Qu'ils aillent faire leurs classes ; qu'ils remplissent le métier auquel sagement les destine leur famille. C'est à ceux qui font les livres de juger les livres.

§

Nous parlerons une autre fois, à moins d'abondance ex-

trême, des autres livres annoncés, qui sont presque tous excellents.

R. DE GOURMONT.

HISTOIRE

Paul Frémeaux : *Napoléon prisonnier. Mémoires d'un Médecin de l'Empereur à Sainte-Hélène*, Flammarion, 3.50. — *Correspondance intime du général Jean Hardy* (1797-1802); recueillie par son petit-fils, le général Hardy de Pirini, Plon, 3.50. — *Tableaux de l'année tragique*, Hachette. — Pierre Gauthiez : *Jean des Bandes Noires* (1498-1526), Ollendorff, 7.50.

Paul Frémeaux : **Napoléon prisonnier. Mémoires d'un médecin de l'empereur à Sainte-Hélène.** — M. Frémeaux a retrouvé, à Londres, les mémoires du chirurgien John Stokoe, de la marine anglaise, qui servit à Sainte-Hélène, de juin 1817 à septembre 1819, donna pendant quelques jours ses soins à Napoléon, et, devenu suspect à Hudson Lowe, passa en conseil de guerre, et paya de son grade l'indépendance de son attitude et la sympathie qu'il avait su inspirer au prisonnier et à son entourage.

M. Frémeaux a compris que la déposition de ce témoin était précieuse pour départager les accusateurs d'Hudson Lowe et de l'administration anglaise, Las Cazes, Montholon, O'Méara, Antommarchi, d'une part, et leur défenseur Forsith, de l'autre.

Il n'est guère permis de douter que l'installation de Napoléon à Longwood ait été inconfortable, la surveillance tâtillonne et importune, et qu'Hudson-Lowe, geôlier volontaire, ait eu une âme à la hauteur des fonctions qu'il avait acceptées.

Il ne convient pas pour cela de s'apitoyer un instant sur le sort du prisonnier, à moins qu'on ne mesure la commisération à l'étendue des souffrances qu'il avait infligées au genre humain. En 1814, après avoir perdu la partie qu'il avait obstinément soutenue contre toute l'Europe, Napoléon se trouvait dans une île voisine de son île natale, libre de sa personne et maître de ses entours. Il lui plut d'en sortir et en trois mois cette fantaisie coûta à l'Europe plus de cent mille vies humaines, des maux et des pertes sans nombre. Il était naturel qu'elle se précautionnât contre une nouvelle aventure de ce genre.

Le Dr Stokoe vint à Sainte-Hélène sur le *Conqueror* que commandait l'amiral sir R. Plampin, destiné à remplacer,

comme chef de la station navale, l'amiral sir Geo. Cockburn. L'amiral Plampin devait devenir l'homme lige de sir Hudson Lowe,et se soumettre à toutes ses exigences. Stokoe en donne la raison. A Portsmouth, Plampin avait embarqué en catimini une compagne dont il ne put dissimuler le débarquement dans le petit fort de Jamestown. Le tout Sainte-Hélène puritain et austère se hérissa, mais le gouverneur, sentant tout le prix d'un homme qu'il tiendrait par sa complaisance intéressée, imposa silence à sa propre femme et à l'opinion, et toléra le faux ménage, installé chez Mr. Balcombe, le premier hôte de Napoléon.

Un hasard avait mis le Dr Stokoe en présence du prisonnier impérial. Cette entrevue lui fut sévèrement reprochée par Plampin et Hudson Lowe. Aussi, quand il eut vu partir O Méara, disgracié pour ne s'être suffisamment prêté à l'espionnage qu'en attendait le gouverneur, il ne montra aucun empressement à le remplacer. Pourtant sur un appel pressant de Bertrand, sur l'ordre même de Plampin, il monta à Longwood. Les égards qu'il témoigna au prisonnier, surtout le bulletin alarmant qu'il rédigea, changèrent en aversion formelle la méfiance d'Hudson Lowe. Celui-ci ourdit contre lui une machination subtile. Le docteur fut menacé du conseil de guerre, sous inculpation d'entente criminelle avec les prisonniers. Puis, on feignit de se contenter de son renvoi en Angleterre, où à peine arrivé il mit en sûreté tous ses papiers. Après quoi, sous couleur de lui rendre justice et de le réintégrer dans ses fonctions,on le fit repartir pour Ste-Hélène. Il n'était pas plus tôt arrivé qu'on le fit passer au conseil, à bord du *Conqueror*. L'affaire fut menée militairement. Acte d'accusation tissu des plus insidieuses insinuations, déguisement impudent des faits, soustraction de pièces, éloignement des témoins à décharge, déposition furibonde de l'amiral, chef hiérarchique de l'accusé et de ses juges, intervention du président qui interrompt ses fonctions pour déposer, négation par l'amiral de l'ordre donné par lui et dont l'original était en Angleterre, refus d'un défenseur, rien ne fut négligé pour arriver à la manifestation de la vérité. Celle-ci ne manqua pas de se produire, conforme à la volonté du gouverneur et de l'amiral. Le malheureux Stokoe, puni de s'être conduit en gentleman et d'avoir accompli son devoir professionnel, fut rayé des cadres de la marine, perdit le fruit de vingt ans de services et de campagnes, la retraite à laquelle il allait avoir droit. Ainsi paya-

t-il la fétichiste curiosité qui lui fit accepter le départ « Je songeai que je verrais ce grand homme et que peut-être il m'arriverait de lui parler. »

Correspondance intime du général Hardy (1797-1802), recueillie par son petit-fils, le général Hardy de Perini ; recueil de lettres intéressantes d'un général de la Révolution peu connu, mais qui paraît avoir été parmi les plus distingués du second plan. Ces lettres n'embrassent qu'une courte période et sont, pour la plupart, adressées à la femme du général. Le ton est empreint de cette emphase sentimentale qui s'alliait à tant de virile énergie chez les hommes de cette époque. L'épisode le plus important est celui d'une descente en Irlande, que Hardy devait commander, deux ans après l'expédition manquée de Hoche, et qui échoua pour les mêmes raisons : mauvaise volonté de la trésorerie et des bureaux de la marine : retards et maladresse du chef maritime de l'expédition. Le général Hardy suivit ensuite son ami Leclercq à Saint-Domingue et y périt de la fièvre jaune, comme devaient après lui y périr tant de chefs éprouvés et de vaillants soldats.

L'éditeur de cette correspondance, le général Hardy de Perini, s'élève contre la prétendue légende d'après laquelle la Révolution aurait improvisé ses soldats et ses généraux. Cette légende est pourtant vraie à la lettre, sinon pour les soldats, du moins pour les généraux.

C'est, à proprement parler, improviser un général que de faire passer un homme, en quelques mois de campagne, du grade de soldat, sous-officier ou officier subalterne, à celui de divisionnaire. C'est le cas cependant de presque tous les généraux que la Révolution tira de l'ancienne armée. Je ne parle pas de ceux qu'elle prit dans la vie civile, comme Moreau, Gouvion St-Cyr, Brune, Pichegru. On aurait vite compté ceux qui, officiers généraux avant 1792, restèrent dans les armées révolutionnaires : Dumouriez et Lafayette, qui tournèrent mal, Custine, qui tourna court, Dampierre, tué glorieusement, Montesquiou, Lauzun, Canclaux servirent utilement et sans éclat. Le général de Perini condamne lui-même sa thèse, en citant le cas de son grand-père.

Celui-ci, né en 1782, était fourrier au Royal-Monsieur, après dix ans de service, au moment de la Révolution. Il attendait, dit l'auteur de la préface, son brevet de sous-lieutenant. M. de Perini sait bien que cette épaulette ne serait jamais venue, l'ordonnance de 1761 de M. de Ségur la refusait à tout militaire non noble.

Tableaux de l'année tragique. — Si les anthologies de ce genre avaient pour but unique d'inspirer aux peuples l'horreur définitive des guerres, de les mettre en garde contre les déclamations des professionnels du patriotisme, contre l'astuce des gouvernants dont un sanglant conflit peut servir les intérêts, on ne saurait trop les multiplier. Malheureusement leur effet est plutôt, en rappelant les souffrances, de raviver des rancunes et de ressusciter des haines. Que les Allemands aient commis en France des exécutions injustifiées sur des villages irresponsables, il est inutile de le nier, mais il ne sert à rien de le rappeler après trente ans, si l'on ajoute aussitôt que ces horreurs sont inséparables de toute guerre, que les soi-disant lois de la guerre sont une amusette du temps de paix et qu'en guerre la loi suprême est d'assurer sa sécurité en terrorisant l'ennemi, armé ou non. Si les habitants des département envahis ne s'étaient pas laissé effrayer par ces féroces exemples, ils auraient détruit les envahisseurs en détail. Veut-on, après trente ans, recommencer la guerre? Non. Alors ?

Pierre Gauthiez: **Jean des Bandes Noires**, 1498-1526. — Ce fut un dur et fort garçon. Fils de cette guerrière Catherine Sforze, qui, droite sur le mur d'une cité assiégée, aux ennemis la menaçant de tuer ses fils tombés entre leur mains, répondait en levant sa robe : « Tuez, voici le moule à en faire d'autres »; gamin rebelle à toutes écoles, qui prenait au sang répandu des bêtes domestiques le goût des massacres prochains ; nageur des rivières glacées ; client dès ses douze ans de mauvais lieux dont les ruffians tremblaient devant lui ; galant forcené des courtisanes romaines, des Nicolosa la peinte et des Lucrèze-Maman-ne-veut-pas ; fils illettré de la Renaissance italienne, neveu de Léon X, duelliste facilement assassin quand se dérobait l'adversaire, époux grossièrement négligent de cette délicate et aimante Marie Salviati ; ami de l'Arétin, ami plus encore de Jean de la Soufa, puis bientôt chef et créateur parfaits de soldats qu'il formait avec un zèle ingénieux et une sévérité féroce, instructeur, juge, bourreau au besoin, chef recherché pourtant de tous les braves pour le renom incomparable de ces bandes noires qu'il avait formées et qu'il vendait au plus offrant ; tour à tour ennemi du roi de France et son mercenaire, admiré et craint des gens de guerre, haï du peuple, jouet des retors prélats de la cour papale, chasseur frénétique d'une princière fortune qu'il n'atteindra pas, contempteur perpétuel et gouailleur de la mort qui le guette

et qui à vingt-huit ans, le couche au cercueil, la jambe broyée et la poitrine couverte encore

de la cuirasse fruste, aux larges passegardes

Il a séduit, surgissant de la poudre des archives, un historien qui se défend de l'admirer, mais qui le ressuscita d'une assez vivante et fière manière pour faire comprendre combien il fut frappé par ce définitif et parfait exemplaire d'une humanité ajuourd'hui disparue — heureusement.

MARCEL COLLIÈRE.

QUESTIONS MORALES ET RELIGIEUSES

R. P. Du Lac : *Jésuites;* librairie Plon. 3.50. — Les professeurs de la Société de Saint-Sulpice : *Théologie dogmatique et morale* ou *Manuel de théologie*, librairie Roger et Chernoviz, 6 volumes à 3.50. — Emile Zola : *La Vérité en marche*, librairie Fasquelle, 3.50.

Jésuites, par le R. P. Du Lac. — Les révérends Pères auraient bien voulu se taire et laisser dire. Leur caractère s'accommode mieux des besognes silencieuses. Mais on a tant parlé, harangué, crié, dénoncé autour d'eux, que le sceau a été brisé sur les lèvres du plus disert, du plus prudent. Et voici le P. Du Lac chargé de défendre la Compagnie.

Il existe donc, en chair et en os, en personne bien vivante et agissante, le Jésuite voilé qui a traversé toute l'affaire Dreyfus, faisant à chaque incident nouveau sentir son inspiration, son action obscure !... Il existe, et son livre est là, bien signé de son nom, à tous les étalages de librairie, avec les bonnes apparences d'un livre laïque.

Le titre attire par sa répugnance : *Jésuites !* Ouvrons le volume au hasard, pour voir... Il s'agit de Lamartine. Grand écrivain, grand poète, grand citoyen. Parfaitement. C'est lui, Lamartine, qui arrêta l'émeute et le drapeau rouge au 25 février 1848. Parfaitement. Eh ! bien, cela prouve que les Jésuites sont d'excellentes gens. Car, écrit le P. Du Lac, « Lamartine reçut absolument l'éducation d'un collège de Jésuites; j'ose le dire, il fut notre élève. » Il le fut et il ne le fut pas, parce que les Jésuites, n'existant point en 1801, existaient tout de même sous le nom de Pères de la Foi, et que Lamartine fut placé au collège des Pères de la Foi, à Belley.

Tournons quelques pages. « Zouaves pontificaux... » C'est entendu... « Morts au champ d'honneur »... Nous n'en disconvenons pas... Bourdaloue et Mme de Maintenon, le P. Pérusseau et le P. des Marets contre la Châteauroux, contre la Pompa-

dour... Nous savons cette histoire de maîtresses et de confesseurs des rois. Tout cela est extrêmement intéressant et d'une admirable édification.

Mais, excellent Jésuite, il ne s'agit pas des zouaves pontificaux « morts au champ d'honneur »; il s'agit de Jésuites bien vivants en l'antre de leurs jésuitières. Il ne s'agit pas de la Pompadour et de Lamartine; il s'agit de la « dame voilée » et du R. P. Du Lac. Parler de Bourdaloue quand nous parlons de Sanchez, d'Escobar et de leurs perpétuels disciples, est une trop facile malice de Jésuite.

Avec une habileté qui se fait humble, conciliante, insinuative, le P. Du Lac tourne sans cesse autour des questions embarrassantes. Jamais une réponse directe. Jamais la franche polémique. Une telle œuvre, en somme, n'avancera guère les affaires de la Compagnie. Ou même elle fournira à notre critique un témoignage nouveau de l'insincérité et de la complaisance aux équivoques qui furent toujours la marque propre du jésuitisme.

Quelques notes par ci par là sont à prendre, comme bien révélatrices. — Oui, peut-être, avoue le P. Du Lac, les Polytechniciens se transportent en masse à la Rue des Postes, les dimanches. Ce n'est rien; ces jeunes gens veulent entendre la messe, et dans les églises de Paris, ils n'auraient pas une messe de Jésuites. — A côté de la chapelle, il y a un cercle. Pourquoi pas? Un billard, des livres, de quoi écrire : sont-ce là de si dangereuses affaires? Nous ne regardons même pas qui va à la messe et qui vient au billard. Pensez-vous! C'est ouvert à tout le monde, et voilà; des masses de Polytechniciens arrivent, « l'épée intelligente au côté ». L'esprit souffle où il veut et Dieu a ses miracles.

Douce innocence du révérend Père!

Pourtant, il y a bien quelques rencontres du Jésuite et des Polytechniciens, puisque le P. Du Lac trouve à placer — c'est son aveu (page 113) — un petit discours bien curieux.

« Quand nous ouvrons à nos élèves, dit-il, la porte des carrières (le Jésuite donc *ouvre la porte des carrières*), que leur disons-nous?... Si cette porte est celle des grandes Ecoles militaires (vous entendez bien : *celle des grandes Ecoles militaires*), nous leur disons : vous êtes soldats, soyez-le donc jusqu'à l'âge de vous marier (à cause, évidemment, de la dot qui s'accroche aux galons). Mariés, si vous ne voulez pas être général (on n'était soldat que pour *être général*), et si vos traditions de famille n'attachent pas pour toute la vie l'épée à

votre ceinture, débouclez-la... Retirez-vous à la campagne (que fait dans tout cela le patriotisme?), et donnez à votre cœur une activité, l'expansion au dehors. »

Voilà donc, sur les conseils de parfait arrivisme du Jésuite, le Polytechnicien marié pour ses galons, bien établi chez les beaux-parents, à la campagne, avec femme, chevaux et chiens. L'épée lui a rapporté tous les profits qu'il pouvait en attendre, puisqu'il « ne voulait pas être général ». Et maintenant « l'expansion du cœur »! Quelle expansion?

Le discours du P. Du Lac continue : « Considérez, recommande-t-il à son élève, que les pauvres, les douloureux, ceux qui souffrent, qui n'ont pas de pain, c'est votre affaire, cela vous regarde. Dites-vous que vous n'avez pas à résoudre toute la question sociale, pas même un chapitre, mais seulement un paragraphe, *délimitez-le avec prudence* sans doute, mais avec largeur et générosité : si vous n'avez pas de quoi *donner*, faites *donner* ceux qui ont. Mais *vous avez votre cœur, donnez-le donc aux pauvres gens.* »

Ce discours n'est pas une fantaisie ironique, une charge de notre invention. Il est parfaitement sérieux et authentique. Ainsi parle bien le grand maître de l'Ordre des Jésuites en son livre : *Jésuites!* à la page 114. On peut y aller voir. Et vraiment nous ne savons rien de plus tranquillement et férocement égoïste. Délimiter avec prudence les paragraphes de la question sociale. Donner! Donner son cœur aux pauvres gens! Ils seront bien lotis, les pauvres gens, avec le cœur d'un disciple du P. Du Lac pour toute pitance à mettre sur la table. C'est pourtant là l'unique solution de la question sociale que proposent les révérends Pères. Pas autre chose. Pas un reproche à la caste oisive et jouisseuse. Pas une condamnation des lâches petits calculs par lesquels leurs élèves ramassent héritages et dots pour s'engourdir dans la paresse ou se vautrer dans la noce, et jeter glorieusement aux misérables quelques restes de leur goinfrerie ou, ce qui est plus commode encore, des morceaux de leur cœur. La belle éducation sociale, mes révérends, que vous donnez à la jeunesse! Et combien vous avez adouci la morale sociale des Chrysostome et des Savonarole!

Or, le P. Du Lac assure fermement que « bonapartistes, légitimistes, orléanistes, républicains, toutes ces opinions vivent dans nos murs (de la Rue des Postes) en très cordial accord ». Il dit : « J'ai vu, rue des Postes, au moment du 16 mai, des fils des 363, voisins d'étude des fils des généraux de

Failly, Fleury, Chanzy, du maréchal de Mac-Mahon, d'un Broglie ou d'un La Rochefoucauld. Un neveu de Sadi-Carnot, placé chez nous par le conseil de son oncle, remplaçait dans l'école le fils de M. Buffet. »

C'est donc pour ça que la pauvre République est encore si travaillée d'esprit jésuitique et si empêtrée de manigances réactionnaires. Nous soupçonnions bien que la cause en était dans ce touchant accord des fils de la bourgeoisie républicaine et des fils de la chouannerie et du prétorianisme, chez les Jésuites. Mais cette fois nous avons l'aveu du grand maître lui-même : il est à retenir.

Et il y aurait ainsi nombre de pages à relever, de ci de là, au hasard. Car la composition du livre est sans suite, sans ordre. C'est un curieux chapitre que celui où le P. Du Lac, psychologue matois de la direction, explique l'histoire du Concordat par des interventions de femmes : Mme Bessières, la générale Lefèvre (parfaitement, Mme Sans-Gène). Un curieux chapitre encore que celui où il attribue à la jalousie de l'Université toutes les méchancetés dont est poursuivie, depuis des siècles, la Compagnie. Sans embarras, il écrit : « Grâce à l'incorrigible routine du corps professoral, l'instruction végète misérablement (dans les maisons universitaires). Aussi les collèges de l'Université perdent-ils notablement la confiance des familles. Ce sont les Jésuites qui profitent de cette déconsidération de leurs rivaux. » Et les universitaires, furieux, calomnient ces excellents Pères. C'est tout simple, mais comme tout cela est bien jésuite !

Le P. Du Lac, d'ailleurs, perdu en ces chicanes d'à côté, n'aborde pas le véritable grief que toute l'histoire moderne a élevé contre la Compagnie de Loyola. Que les hommes de la Compagnie soient tels ou tels et chargés de tels ou tels mérites, qu'ils aient eu tels ou tels élèves, qu'ils puissent se recommander de tels ou tels services rendus au pays, il ne nous importe guère. Car, dans une organisation religieuse aussi fortement armaturée, les personnes ne sont rien ; la Compagnie est tout, et principalement l'esprit de la Compagnie. Or, les Jésuites représentent dans notre monde moderne la pire survivance du passé; l'esprit d'autorité absolue et de domination théocratique. Ils sont des hommes de discipline, de direction, de gouvernement. Selon le mot de Brunetière, ils ont « le gouvernement des âmes ». Et, par là, ils sont les grands briseurs d'hommes et de peuples. C'est pourquoi notre âge les maudit et les repousse, pour défendre l'esprit de

liberté, l'indépendance de la pensée et de la conscience, l'autonomie de la société laïque, enfin les « Droits de l'Homme ».

Si le P. Du Lac eût bien voulu regarder d'un peu près ce problème, il eût écrit un tout autre ouvrage que celui qu'il nous donne, inférieur vraiment à ce que nous aurions pu attendre de lui et capable tout au plus de nous persuader que l'on ne peut, sans finasseries jésuitiques, soutenir la cause des Jésuites.

Théologie dogmatique et morale ou Manuel de Théologie, par les professeurs de la Société de Saint-Sulpice. — Le livre n'est point nouveau. Mais la discussion de la loi sur les associations lui a donné une bruyante actualité, M. le rapporteur Georges Trouillot en ayant porté des extraits à la tribune.

C'est toujours amusant ! Nos républicains ont des surprises encore, des ahurissements, dès qu'on leur cite, textes en main, les doctrines officielles de l'Église, les divers *syllabus* de l'outrecuidance dogmatique. Ils ont invariablement l'air de croire que tout aurait dû changer, depuis des siècles que ça dure. Mais non, l'Église ne change pas dans son esprit, dans ses prétentions, dans ses idées directrices. Elle modifie seulement la forme de son action extérieure, à cause du « malheur des temps ».

Le *Manuel de Théologie,* par exemple, maintient expressément pour l'Église le « droit de glaive ». Voici cette littérature d'Inquisition :

I. — Il faut tenir que l'Eglise a reçu de Dieu le pouvoir de contraindre et de réprimer ceux qui s'écartent obstinément de la vérité, non seulement par des peines spirituelles, mais encore par des peines temporelles et corporelles, c'est-à-dire par la confiscation des biens, par des amendes, par la prison, par la flagellation, par la torture, par la mutilation et la mort. (Tome I, page 400.)

II. — Tous les théologiens et canonistes admettent que le droit de glaive appartient au moins médiatement aux pasteurs de l'Eglise, c'est-à-dire en ce sens qu'ils peuvent exiger des princes séculiers d'appliquer la peine de mort aux adversaires de l'Eglise, si l'intérêt de l'Eglise le demande. (Tome I, page 403.)

Torquemada n'eut pas d'autres principes. Et le P. Du Lac nous ferait bien voir que l'Eglise n'a rien renié de son passé, s'il avait pu maintenir à la tête d'une armée prétorienne ses disciples de la Rue des Postes. Mais Boisdeffre a manqué d'es-

tomac, et maintenant les fils de paysans et d'ouvriers savent qu'il est des ordres venus de la jésuitière, auxquels des républicains, des démocrates, ne doivent pas obéir. Trop tard!

Nous pouvons donc gentiment rire, le cœur à l'aise, comme ont fait nos députés, de la casuistique du *Manuel de Théologie*, qui permet à une femme de répondre au mari trompé, par restriction mentale : « Non, monsieur... je suis innocente », en sous-entendant : « parce que j'ai reçu l'absolution de mon péché », et qui permet (tout le monde y a ses petites commodités) à un mari de convoiter, même plus, la femme d'un autre, à cette condition qu'il la convoite « non comme la femme d'un autre, mais parce qu'elle est belle ».

Vous qui cherchez les choses de « haulte graisse » en littérature, lisez le *Manuel de Théologie*. Ou si vous trouvez que le latin en est mauvais et ennuyeux, relisez les *Provinciales*. Ça n'a pas changé depuis Pascal.

La Vérité en marche, par Emile Zola. — Ce sont des pages d'hier; ce sont des pages toutes vivantes, toutes frémissantes encore ; ce seront des pages de demain, de toujours, des pages immortelles. Le maître dit qu'il s'est contenté de « réunir dans ce volume les articles déjà publiés », qu'il « n'a pas changé un mot, les laissant avec leurs répétitions, avec leur forme dure et lâchée de pages écrites à la volée souvent, en une heure de fièvre ». C'est ce qui en fait la puissance émotive. Combien la « littérature » est peu là, où il y a une âme. Des cris de vérité, de justice, sont l'art suprême, parce qu'ils sont la nature et l'humanité. Zola y a mis cet accent de sincérité, de passion, qui remua, parmi les fureurs d'admiration ou de haine, le monde entier. Il faut relire ces pages, pour revivre, et ne pas l'oublier, toute l'affaire Dreyfus, et il faut être fier pour nos lettres françaises, pour notre race, qu'une telle œuvre, qui fut une suite d'actes de générosité et de courage, ait clos le XIXe siècle. Voltaire et Calas, Zola et Dreyfus !

VICTOR CHARBONNEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

E. Beaurepaire : *La Chronique des Rues ;* Sevin et Rey, 3 fr. 50. — Ch. Brossard : *La France de l'Ouest;* Flammarion, 25 fr. — Austin de Croze : *La Bretagne païenne*, « Revue des Revues ». — Fr. de Nion : *Un outremer au XVIIe siècle*, Plon, 3 fr. 50.

Chez Sevin et Rey, le savant M. Beaurepaire a fait paraître un curieux volume estampillé d'un simili-sceau de cire rouge et concernant le vieux Paris. C'est la *Chronique des Rues*,

recueil d'articles, semble-t-il, écrits au courant des impressions et, disent les éditeurs, « quand tombait un vieux mur, quand un incident, un fait, un rien venait fixer l'attention sur quelque bâtisse plus ou moins décrépite où des ancêtres ont vécu, aimé, souffert, et devant lesquels le passant n'est insoucieux que par ignorance des souvenirs à évoquer ». — Nous savons ce qu'il faut entendre par ce discours; il ne voile qu'à demi le sacrifice à l'actualité auquel nous conviera toujours le marchand pour lequel ne doit réussir que ce qui a réussi déjà; « le lecteur goûtera ici le charme de s'instruire tout en s'amusant; voici enfin de l'érudition exempte de pédantisme et non l'indigeste fatras d'un livre didactique ». — Stylé de la sorte, l'auteur s'est exécuté de bonne grâce; il sait tant de choses sur le Paris d'autrefois qu'il doit intéresser quand même; comme on lui a fait peur du public, il s'est surveillé, il a évité de « faire trop long », de s'étendre, s'est arrêté juste au moment où il a craint d'effaroucher le badaud, — au moment aussi où son travail allait prendre une réelle valeur de recherche, d'érudition, se présenter comme un ensemble de documents. On lui a recommandé d'amuser son auditoire, d'animer ses récits; il les a parsemés d'historiettes et de souvenirs, et par la lecture familière des petits mémoires en a fait un recueil d'anecdotes. Sans doute il avait à justifier son titre et c'est bien de la chronique qu'il a fait en donnant à ses causeries une apparence hâtive et superficielle de journalisme; le plus souvent, il n'a fait qu'effleurer son sujet, et c'est fort regrettable, car son information toujours sûre pouvait lui permettre mieux. Je veux dire qu'on eût facilement ouvert à M. Beaurepaire, bibliothécaire à Saint-Fargeau, un crédit plus large; il me comprendra si j'ajoute que sur la plupart des choses dont il parle, il n'a rien été écrit de définitif. — Mais ces critiques sont légères et ne doivent point tromper sur mon sentiment. *La Chronique des rues* est un livre agréable et exact dont la connaissance pourra servir tous ceux que le vieux Paris attache; certaines des notices qu'il contient auraient gagné à être poussées et l'auteur a craint un peu trop de n'être pas suivi; je parle surtout de celles qui se rapportent au moyen-âge; d'autres sur l'histoire des rues de Paris, leur établissement et leurs transformations aux XVIIe et XVIIIe siècles; — n'est-ce pas pour M. Beaurepaire une époque de prédilection? — apparaissent plus substantielles et méritent d'être retenues. Au hasard de ces promenades dans Paris « où les institutions, les usages d'antan s'accrochent aux

paus de murs », j'indiquerai volontiers les chapitres sur l'ancien quartier des Halles, l'église Saint-Opportune et le Bureau des Lingères, sur les Haudriettes, le quartier des Blancs Manteaux, la rue Saint-Médard, Saint-Séverin, Montfaucon, le quai Malaquais, le passage Charlemagne, la rue Croix-des-Petits-champs, la place des Victoires et l'Hôtel de Toulouse. Il y a enfin dans ce livre des indications précieuses sur les logis de Balzac et de jolies choses sur la duchesse de la Vallière, Mlle de Lamballe et la célèbre amoureuse Ninon de Lenclos. — C'est au reste le premier d'une série qu'il faut souhaiter aussi attrayante et que nous suivrons volontiers.

§

La France de l'Ouest, par Ch. Brossard, forme le tome II de la *Géographie pittoresque et monumentale* de la France, éditée par la librairie Flammarion. C'est, comme le premier, un superbe volume aux illustrations abondantes, reproduisant en noir et en couleur des photographies presque toujours heureuses et dont l'ensemble constitue un album d'une réelle valeur. Nous avons signalé les défauts de l'ouvrage même et il nous semble inutile d'insister; le texte est resté insuffisant, tout en indications de statistique, de commerce, d'administration, de topographie, et les notices d'histoire générale et locale demeurent aussi incomplètes qu'au début; le plan a été établi dans les mêmes conditions pour les cinq volumes que doit comporter la publication et nous devons l'accepter ainsi ; l'auteur a simplement ajouté une préface et des vues d'ensemble sur la Bretagne avec des notes succinctes sur les fêtes et pardons, les mœurs, les croyances, les usages et curiosités de la province. — On pourrait chicaner encore sur le choix des illustrations, l'absence injustifiée, dans ce recueil, d'édifices et de sites justement célèbres assez indiquée par ce fait qu'à Chartres on a omis la pittoresque église *Saint-Aignan*, *Sainte-Foy*, *Saint-Martin au Val* et surtout les admirables porches nord et sud de la *Cathédrale*, dont la statuaire compte parmi les chefs-d'œuvre du moyen-âge; la *cathédrale de Bourges* a été traitée avec la même négligence ; à Orléans on a oublié encore une église *Saint-Aignan*, — la seule église de la ville qui ait de l'intérêt; à Angers le *château*, *Saint-Martin*, *Saint-Serge*, et le célèbre *hôpital Saint-Jean;* au Mans, *Notre-Dame de la Couture*, la *maison de la reine Bérengère*, etc. — Qu'on veuille bien excuser ces énumérations ; j'en voudrais faire une encore, celle des très belles planches qui

ont trouvé place dans ce tome et parmi lesquelles je ne mentionnerai que les *châteaux de Fougères et de Vitré*, la *porte Bencheresse* et de *vieilles maisons de bois à Laval*, la *tour de l'escalier au château de Chamazé*, le *portail de la cathédrale du Mans*, la *porte de ville de La Ferté-Bernard*, une *vieille maison* et le *château de Luynes*, l'*église Saint-Mexme de Chinon*, la *porte Guillaume à Chartres*, l'*Hôtel de Ville de Dreux*, la *rue conduisant au château, à Gien*, les *anciennes portes de ville à Déols et à Mehun-sur-Yèvre*, le *cloître de Noïrlac à la Celle*. Ce sont des chefs-d'œuvre de coloris et de tirage, dans un volume qui n'est après tout qu'un ouvrage populaire, et qui valent bien de l'avoir dans sa bibliothèque.

§

La Bretagne, qui a toujours passé pour un pays de superstitions et de légendes, — toutefois que les auteurs qui en parlèrent eurent peu de scrupule, dit M. Austin de Croze, de se copier les uns les autres — ne semble point désireuse de perdre encore cette réputation traditionnelle. Dans un travail paru à la *Revue des Revues* et dont il a été fait un tirage à part : *La Bretagne païenne, le fétichisme et le clergé en Cornouaille*, il nous donne en effet sur les croyances, les habitudes baroques des Bretons, des détails nombreux et certes pittoresques, mais bien susceptibles de nous laisser rêveurs. — L'âme du peuple, là-bas, continue à endormir sa peine au bercement des légendes : légendes pleines d'effroi et cruelles comme la mer qui ronge les côtes et tonne contre les écueils, tristes aussi comme son ciel d'hiver. On croit toujours un peu, dans les campagnes, aux korrigans, et pour protéger son nourrisson contre les mauvais charmes, telle paysanne lui passera au cou un chapelet ou un scapulaire consacré à la Vierge ; les Bigondens attacheront au col de l'enfant qu'on porte à baptiser un morceau de pain noir propice à écarter le sort ; à Lesneven, c'est un tison du feu de la Saint-Jean qui préservera de la foudre la chaumière et la grange Il y a des talismans pour protéger contre les Morgans et les Duz ; contre la Dame Blanche de Pontgwen, qui prédit la mort au paysan attardé ; contre le grand homme maigre et pâle suivi d'une chienne noire qui se promène, sinistre annonciateur de tempête et de mort, par les marais de Saint-Michel en Braspart. On n'ira jamais seul consulter un avocat ou chercher la sage femme et le médecin ; ce serait tenter Dieu

et courir sûrement le risque de perdre son procès, occasionner un accouchement funeste, amener un danger de mort. Dans l'arrondissement de Châteaulin, les femmes laisseront leur chemise au pied du lit pendant huit jours après leurs couches, afin d'éviter la fièvre puerpérale. Dans toute la Cornouaille, on ne passera ni on ne posera un enfant sur une table; ce serait le vouer à une maladie incurable ou le faire mourir. — Les principales croyances des Bretons relatives aux morts sont connues; mais en voici de puériles, de bizarres qu'il faut indiquer. La femme d'un garde du château de Treffest, près Pont-Croix, va faire avant son accouchement sept fois à genoux le tour du cimetière pour obtenir d'accoucher sans l'aide de personne. Les trépassés, moyennant un « de Profundis » et une légère obole versée au tronc paroissial, vous font retrouver les objets perdus ou vous enverront un des leurs pour vous réveiller à l'heure désirée ; au jour de la Toussaint, dans certains cantons reculés, on fait des crêpes pour les morts. La religion s'allie très bien d'ailleurs à toutes ces habitudes; les habitants de Saint-Pol-de-Léon, le jeudi de la semaine des Quatre-Temps de l'hiver, soupent deux fois en mémoire d'une envie de femme grosse qu'eut la Vierge. Les saints Bretons même, — on en compte paraît-il 312 ! — ont une spécialité curative. Saint Abibon guérit les malades moyennant une petite offrande portée à sa chapelle en l'appelant : petit Saint. Saint Trégaré guérit la surdité, les maux d'oreilles; saint Jean du Doigt et les sanctuaires assez nombreux de Notre-Dame de la Clarté interviennent dans les maladies de la vue ; saint René enlève le bégaiement ; saint Germain en Glomel (Côtes-du-Nord) la danse de saint Gui; saint Michel et saint Roch les mauvaises fièvres; saint Laurent du Finistère, saint Guendal de Pouldavid, sainte Gertrude à Trefflis les rhumatismes ; la même sainte Gertrude combat aussi les maladies de langueur moyennant quelques poulets ; saint Hilarion de Pont-Croix soulage de la migraine, saint Colomban guérit la folie, saint Philibert de Moëlan (Finistère) les chagrins d'amour ; Notre-Dame de la Haine au pays de Tréguier est invoquée dans la colère, et on lui envoie des mendiants payés pour dire des prières « contre quelqu'un ». D'autres saints s'occupent de la culture, de la maison, de l'étable ; saint Herbot fait le beurre et saint Yves fait lever la pâte, saint Hervé écarte les loups, Notre-Dame de Crémenan, à Guémenée-sur-Scorf écarte l'épizootie quand on lui offre un sac de blé ou une génisse.

Nous en passons, ils sont trop. — Mais le clergé ? Eh ! Voilà justement ce que déplore M. Austin de Croze ; ignorant, inculté, borné à ses idées bretonnes, il laisse faire, profite escompte, reçoit, tant pour le mal d'oreilles, tant pour la vache, tant pour le patron de la paroisse ; c'est le beurre, la volaille, le blé, les cierges, dont il garde le nécessaire pour les besoins de la cure et revend le surplus aux enchères publiques ; loin de combattre les croyances païennes des Bretons, le prêtre, breton lui-même, les encourage et les exploite. Ainsi se perpétuent le culte des arbres, des fontaines, des pierres ; à Locronan la promenade de la Pierre-Féconde, à Saint Honoré du Finistère les pèlerinages de femmes stériles, à Carnac les invocations à saint Cornely contre les maladies des troupeaux,— toutes pratiques fort peu orthodoxes,— et des coutumes de sauvage comme l'emploi des « marteaux bénits » avec lesquels on achevait dernièrement encore les agonisants ! — M. Austin de Croze explique le paganisme invétéré des Bretons par des retours ataviques ; il cite à ce propos même des faits typiques à l'appui de sa thèse, — soutenable et discutable comme toutes les thèses — qui ferait des populations armoricaines, de très authentiques Orientaux : costumes, coiffures, danses, culte du soleil dont les traces demeurent dans les figurations grossières des faïences de Locmaria comme dans les coiffes étranges des femmes bigoudens ; à l'église de Pleyben enfin, dernier souvenir du magisme, existe, au plein milieu d'une poutre-maîtresse traversant le transept, un ange hermaphrodite, l'ange chaldéen, laissant voir, « en une pose plaisante son double sexe férocement colorié ». — Ce sont là, au moins, des curiosités. Le paganisme des Bretons, d'ailleurs, a été signalé déjà à maintes reprises, et si j'ai bonne mémoire il est très franchement indiqué dans un ouvrage de M. le Comte de Résie : *Histoire et traite des sciences occultes*, et dans le livre très connu d'Emile Souvestre : *Les Derniers Bretons ;* il serait facile d'en citer d'autres, et c'est bien une matière toujours intéressante, car ce mélange inconscient de christianisme et de vieilles habitudes païennes est un des charmes, peut-on dire, et une des caractéristiques de la terre bretonne ; nous n'aurions nulle envie même de reprocher au clergé de Cornouaille ses pains de beurre et ses quêtes, — laissant à d'autres le plaisir bien suranné, mon Dieu ! de manger du prêtre ! — s'il ne se déclarait presque toujours l'ennemi des belles œuvres d'art dont il a la garde,— les œuvres merveilleuses des ancêtres

qui honorent son pays et auxquelles il ne sait rien entendre. M. Austin de Croze nous le montre laissant abîmer les verrières de Kergoat et vendant, à Noch Gwen des bois sculptés du XIIIe siècle, ou badigeonnant au lait de chaux la collégiale de Notre-Dame de Roscudon, de Pont-Croix, tandis que le maire de Lesneven fait *fourbir* la statue du général Le Flô, et que M. le Marquis Bizien abandonne aux pourceaux le châtel de Lézurec en Primelin ; et bien que ces actes de vandalisme soient fréquents bien ailleurs en France, nous devons nous associer à ses réclamations. Pour le reste, le prêtre breton peut garder ses bénéfices en nature et les vieux saints vermoulus qui guérissent le mal de ventre ; il faut que chacun vive et tout cela n'est pas plus bête que les parades de l'armée du Salut, le culte de la déesse Raison, ou celui des Théophilanthropes.

§

Au temps où le Canada était colonie du grand roi et où Montréal appartenait à « Messieurs de Saint-Sulpice », le baron de la Hontan, jeune gentilhomme gascon dont la fortune principalement consistait en procès et en dettes, s'embarqua pour Québec et la Nouvelle-France avec trois compagnies de marine. Il fit là bas diverses expéditions, séjourna dans des postes perdus, vécut avec les sauvages et ne revint qu'après huit années. Ce sont ses lettres, écrites à un vieux parent qui l'aidait de quelques subsides, que publie M. F. de Nion avec une introduction et des notes sous le titre : *Un Outremer au XVIIe siècle, Voyage au Canada du baron de la Hontan*. On y trouvera l'intérêt des choses vécues et des relations directes, et toutefois c'est une sorte de journal épistolaire dont la forme, le style alerte, attachent plus aisément que le fond. Les relations de chasse, les guerres des Hurons et des Iroquois, — dont le nom fut pris en si mauvaise part, — les supplices réservés aux prisonniers, les ruses des peaux-rouges et des coureurs des bois, le trafic des peaux de castor, les longues courses sur les fleuves dans des canots d'écorce nous rappellent Gustave Aymard et Fenimore Cooper, mais sont aujourd'hui bien passés de mode Des détails plus curieux sont donnés sur l'organisation du Canada, la vie coloniale en cette fin de Louis XIV dominée par les Jésuites et Mme de Maintenon; et à la vérité tout sent le cagot, la théocratie intolérante et futile en cette triste époque, dans la métropole comme au pays d'outre-mer. — Au Canada, l'ingé-

rence de l'élément religieux apparaît continuelle. Les gouverneurs, servis d'appointements dérisoires et obligés de faire pour leur compte le commerce des pelleteries, doivent entendre deux messes par jour s'ils veulent de l'avancement ; « ils sont obligés de se confesser une fois en vingt-quatre heures ; ils ont des ecclésiastiques à leurs trousses, qui les accompagnent partout et sont à proprement parler leurs conseillers ». On ne peut penser dit le baron de la Hontan, ni au jeu, ni à voir les dames, ni à aucune partie d'un honnête plaisir. On nomme les gens par leur nom à la prédication, on leur défend, sous peine d'excommunication, la lecture des romans aussi bien que les masques, le jeu d'hombre et le lansquenet. — Plus loin, il mentionne que le curé entra dans sa chambre et dépeça un Pétrone qu'il trouva sur le lit. — Doux pays ! Qu'on ajoute à cela les suspicions, les cabales, les sautes d'humeur du roi, des ministres, et les gouverneurs se succèdent, sont remplacés au gré du moment, ne peuvent se dépenser qu'en petites guerres et en entreprises vaines. — Après être resté de 1683 à 1691 au Canada, le baron de la Hontan obtint de revenir en France, portant la nouvelle d'une tentative manquée des Anglais sur Québec. Entre temps, on avait saisi sa terre patrimoniale, et faute d'argent pour mettre en branle la lourde machine judiciaire, il ne la recouvra pas ; ses déboires furent nombreux aussi avec le ministre Pontchartrain et les bureaux, dont il nous a donné un tableau peu flatteur ; il repartit, retourna, se battit encore avec les Anglais, fut nommé lieutenant du roi à Terre-Neuve, eut divers démêlés avec le gouverneur de l'île et finalement passa à l'étranger, éternel mécontent, erra de pays en pays, et mourut en 1715. Dès 1704, il avait publié sous le titre : *Nouveaux Voyages en Amérique septentrionale*, les lettres dont M. F. de Nion a reproduit dans ce livre la plus grande partie. — S'il en fallait une citation on n'en saurait choisir une meilleure et donnant mieux le ton de ces récits que le passage où il raconte l'arrivée « d'une petite flotte chargée d'amazones de lit et de troupes femelles d'embarquement amoureux », — les filles publiques que le gouvernement envoyait peupler la Nouvelle-France. — On y manquait de femmes en effet et « ces nonnes de Paphos et de Cythère apportaient la bénédiction ; ce chaste troupeau était mené au pâturage conjugal par de vieilles et prudes bergères. Savoir si ces antiques n'avaient pas été du métier, et si l'âge, cet impitoyable Saturne, ne les avait point chassées de la lice de Vénus, c'est sur quoi je ne suis pas

trop bien instruit. Sitôt qu'on fut à l'habitation, les commandantes ridées passèrent leur soldatesque en revue, et, l'ayant séparée en trois classes, chaque bande entra dans une salle différente. Comme elles se serraient de fort près à cause de la petitesse du lieu, cela faisait une assez plaisante décoration. Ce n'étaient pas trois boutiques où l'amour faisait des montres et des étalages, c'étaient trois magasins tout pleins. Le bon marchand Cupidon ne fut jamais mieux assorti. Blonde, brune, rousse, noire, grasse, maigre, grande, petite, il y en avait pour les bizarres et pour les délicats. Au bruit de cette nouvelle marchandise, tous les bien intentionnés pour la multiplication accoururent à l'emplette. Comme il n'était pas permis d'examiner tout, encore moins d'en venir à l'essai, on achetait chat en poche, ou tout au plus on prenait la pièce sur l'échantillon. Le débit n'en fut pas moins rapide. Chacun trouva sa chacune, et en quinze jours on enleva ces trois parties de venaison, avec tout le poivre qui pouvait y être compris.»...

Mais il paraît que ce passage fut fort reproché au baron de la Hontan et que certains Canadiens trouvent scandaleux qu'on ait ainsi traité leurs mères.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS COLONIALES

Psychologie coloniale. — C'est chose amusante parfois, triste souvent, grotesque toujours, que les magnifiques divagations qu'a suggérées aux modernes économistes et sociologues la question coloniale.

D'aucuns, comme M. Leroy-Beaulieu, se sont longuement creusé la tête pour élaborer une exacte et mathématique classification des colonies, s'obstinant, avec la haine du cuistre pour tout ce qui est vivant et spontané, à ranger les colonies, ces organismes doués d'une existence réelle et indépendante, sous des étiquettes creuses, abstraites et squelettiques.

D'autres ont sérieusement médité cette grave question : « Le Français est-il colonisateur » et, hypnotisés par ce thème brillant, ont oublié que le fait même pour la France de posséder un immense empire colonial devrait dispenser ses savants ou soi-disant tels d'une aussi inutile recherche.

Je ne parle pas des milliers de follicules paraissant chaque année depuis bientôt vingt ans, follicules dignes de Bouvard et Pécuchet, qui étudient la traversée possible du Sahara en ballon ou en automobile, ou encore invitent, comme M. Emile

Zola dans « Fécondité », les Français à appliquer les règles de la culture intensive aux sables du Sahara.

Notre époque de critique a donc vu, voit et verra sans doute longtemps encore fleurir les écrits exégétiques relatifs à la question coloniale.

Mais, parmi les auteurs de ces écrits, bien peu se sont souciés d'étudier les colonies à un point de vue vraiment humain; peu se sont efforcés de dégager des faits coloniaux une psychologie.

Et pourtant, il y aurait là un champ d'observations infiniment précieux, car les colonies, surtout les colonies neuves, en mettant l'Européen en contact avec un climat, des mœurs et des tempéraments nouveaux, constituent d'excellents laboratoires d'études psychologiques.

Un fait, il y a quelques mois à peine, défrayait les chroniques des journaux et des revues.

Deux officiers, de ceux qu'un aimable cliché nomme « officiers d'avenir », s'étaient rendus coupables de faits unanimement qualifiés « atrocités ».

Inutile de rappeler ici le drame de Zinder : les massacres commis par MM. Voulet et Chanoine, l'ordre de rappel signifié par le lieutenant-colonel Klobb, l'assassinat de ce dernier.

La presse politique s'empara immédiatement de ce fait divers colonial : les uns, antimilitaristes convaincus, virent dans l'acte de Voulet et de Chanoine, une occasion admirable d'attaquer l'esprit de l'armée, et de saper ainsi une institution abhorrée. — D'autres, gênés par leurs sympathies militaristes, parlèrent de manœuvres ignorées, de culpabilité exagérée et finalement conclurent à un acte exceptionnel, à un acte de folie.

Mais tous furent d'accord sur ce point : l'acte était odieux — ce qui avait tout au moins la valeur d'une constatation — et un ministre vint bégayer à la tribune des explications, qui n'en étaient point et qui se résumaient à déplorer le malheur des temps et à assurer, une fois de plus, « que le génie de la France est fait de justice et d'humanité ».

Ceci est très bien, — mais, était-ce suffisamment expliquer un acte que de le déclarer odieux — et est-ce en bien comprendre les causes, que se borner à le qualifier sévèrement?

Et pourtant, l'explication, si les commentateurs avaient été un peu moins entraînés par l'esprit de parti, était bien simple.

Voici deux hommes, Voulet et Chanoine, deux officiers,

c'est-à-dire deux individus imbus, en raison même de la vocation et du métier militaires, de la Toute-Beauté du principe d'autorité. Tant qu'ils vivaient en France, ou dans les milieux dits civilisés, où les Codes ont une application inévitable et une sanction réelle, ils ont réfréné l'ardeur de leur tempérament. Vous les abandonnez livrés à eux-mêmes et sans contrôle dans le désert ou la brousse. Aussitôt l'individu, échappant à la contrainte sociale, redevient l'homme primitif, purement instinctif. — Les tracas de la route, la dureté du climat, les difficultés et la tristesse de la vie en solitude exaspèrent sa personnalité. L'autorité supérieure est lointaine. Il la néglige — on la lui rappelle — il la méconnaît et il tue.

Que le résultat soit odieux, c'est un fait que tous constatent Mais pourquoi, au gré des intérêts politiques du moment, sacrifier tout ce qu'il y a de beau, d'intéressant dans ce cas psychologique et se livrer à des interprétations superficielles et de mauvaise foi ?

Les massacres de Madagascar donnèrent lieu tout récemment à une interprétation tout aussi défectueuse.

Un officier supérieur était accusé d'avoir fait mettre à mort de nombreux Malgaches sans défense.

Aussitôt, interpellation à la Chambre des députés où les honorables représentants du Peuple s'étonnent que de tels actes puissent être commis à la fin du XIXe siècle.

Et le ministre, couvrant et désavouant en même temps le général Galliéni, reprenant son leit-motiv évangélique, protesta à nouveau que « le génie de la France était fait de justice et d'humanité ».

Et le Président du Conseil, appuyant, déclara qu'il n'était pas permis de supposer possibles de pareils faits.

Et tous, dupes ou non, se déclarèrent satisfaits.

J'eusse bien préféré que la question eût été franchement posée sur son vrai terrain.

Madagascar est un pays de conquête.

Des révoltes éclatent, et pendant des mois des colonnes font de longues étapes sur un sol difficile, sous un ciel torride.

Au cours de la répression, des violences — regrettables, il est vrai — se produisent. Mais pour les excuser, faut-il donc invoquer l'*humanité*, alors qu'il s'agit d'une conquête, d'une application de la *Force ?*

Et n'est-ce pas folie de vouloir parler Justice, Mesure et Douceur, là où il y a lutte rude pour arriver à imposer aux indigènes d'un pays un joug nouveau et étranger ?

N'y a-t-il pas là évidente antinomie ?

La même incompréhension, voulue ou inconsciente, tantô naïve, tantôt hypocrite, apparaît également, d'éclatante façon, dans le domaine des faits économiques.

En 1899, le Gouvernement décida de morceler le territoire du Congo français et de le répartir entre un assez grand nombre de concessionnaires. Avec une prévoyance admirable, l'Administration permit et même exigea la constitution de sociétés anonymes pour l'exploitation de ces concessions — ce qui était ouvrir la porte à l'agio et à la spéculation. — Mais avec des préoccupations humanitaires très profondes, elle inséra dans le cahier des charges, qui tenait lieu de contrat entre les concessionnaires et l'autorité, une clause, aux termes de laquelle tout acte de violence ou de brutalité serait susceptible d'entraîner le retrait de ses droits au concessionnaire qui s'en serait rendu coupable.

Or, l'unique main-d'œuvre dont on puisse disposer au Congo où les Européens, sous peine de mort rapide, ne peuvent faire un travail dur, c'est la main d'œuvre indigène. — Et le nègre ne travaille pas de son plein gré. La nature a été si bonne à son égard, qu'il n'a qu'à se baisser pour trouver sa nourriture quotidienne. Il ignore les douceurs du travail moralisateur, si prôné par les capitalistes métropolitains. Pour le faire travailler il faut donc, en une certaine mesure, employer la *Force*. — Mais le concessionnaire est tenu, par son cahier des charges, d'être humain. — Résultat : l'Européen, à qui, contrairement à ce qui a été fait au Congo belge, on lie les bras, ne peut exploiter le sol qui lui a été concédé.

Et à brève échéance, la presse parlera de la faillite des concessions au Congo français.

C'est donc toujours la même antinomie, entre la force et l'humanité, au sens étroit du mot, que nous rencontrons partout, antinomie qu'on n'ose supprimer, en écartant nettement un des deux termes en opposition, et cela par un manque de psychologie absolument évident.

Et d'ailleurs, cette contradiction part de haut et nous la rencontrons dès le principe.

Quand le hasard des événements nous eut rendus maîtres d'un important domaine colonial, certains théoriciens jugèrent bon d'établir, a posteriori, une dogmatique coloniale, et vers l'époque, où, après de virulentes attaques de M. Clémenceau, le maintien de notre domination en Indo-Chine fut voté

à la majorité d'une voix, deux théories se firent jour, celle de la protection et celle de l'assimilation, théories opposées, et répondant assez peu aux faits qui s'inspirèrent le plus souvent de la conquête brutale.

Certains hommes d'Etat voulaient que la Métropole étendît son autorité par la conquête pacifique et l'*Assimilation* des races indigènes. Et l'un des moyens les plus typiques qu'ils employèrent pour obtenir ce résultat fut l'application à ces races indigènes, noires ou jaunes, du Code civil, de ce Code, rédigé par Napoléon Ier et qui était la constatation d'un état de faits créé en France par une évolution de dix-huit siècles. Le résultat obtenu, vous le devinez. Nos lois et règlements parurent bizarres aux nègres et leur furent parallèles. Et même, ils interprétèrent à notre détriment nos textes et n'y virent qu'une preuve de faiblesse chez des gens qu'ils considéraient jusque-là comme des conquérants et des maîtres.

Quant aux peuples de race jaune,ils trouvèrent dans notre législation compliquée un admirable stimulant à leur tempérament processif.

Mais, de part et d'autre, l'assimilation est nulle : car une race n'en peut assimiler une autre : elle la soumet ou la détruit. Il n'y a pas de moyen terme.

D'autres hommes d'Etat, séduits par l'expérience faite en Tunisie, virent dans le système de la protection, qui, conservant le gouvernement du pays protégé et rendant inutiles les défenses de souveraineté, a de réels avantages, un moyen de domination admirable.

Que donnent les faits ? La récente affaire Jukanthor nous le montre admirablement.

Le Cambodge est soumis à notre protectorat depuis plusieurs années. Il semble donc, à première vue,que nous puissions étudier là les avantages de la protection.

Malheureusement, les divers gouverneurs qui se sont succédé en Indo-Chine ne nous le permettent pas, car, depuis M. Thomson jusqu'à M. Doumer, leur unique souci fut de miner le Protectorat, par toutes sortes de moyens détournés, pour arriver à réaliser, sinon en droit, du moins en fait, le régime de l'administration directe.

Le prince Jukanthor, parent du roi Norodom, vint, il y a quelques mois, dénoncer ces agissements en France. Ses plaintes n'eurent qu'un faible écho. Il eut à peine le temps de s'enfuir en Belgique et cependant qu'il goûtait les douceurs

de l'exil, les gens qu'il était venu accuser, avec preuves à l'appui, à Paris,le condamnaient à mort à Pnom Penh.

Et, cependant, — est-ce inconscience ou hypocrisie ? — une commission fonctionnait au ministère des Colonies pour étudier les meilleurs moyens d'assurer une administration de la justice paternelle et bienveillante à nos sujets indo-chinois.

Que conclure de tous ces faits ? Et pourquoi, chez tous ceux qui s'occupent de la question coloniale, soit dans l'Administration, soit dans la presse, pourquoi cette interprétation fausse et tronquée des faits, cette incompréhension notoire de l'élément « humain » de la colonisation ?

C'est précisément, parce que ces gens-là nient qu'il y ait une psychologie des faits et se préoccupent uniquement du résultat tangible et immédiat.

Parce que ce sont gens qui, oubliant le précepte posé par le grand jurisconsulte allemand Savigny, croient qu'avec une *loi* on peut modifier les mœurs d'un pays, le tempérament de ses habitants et les rendre moraux, prolifiques ou colonisateurs.

Ce sont gens qui, considérant que la franchise et la constatation brutale des faits constituent une mauvaise politique, font de l'hypocrisie leur principal moyen de gouvernement.

Ce sont gens enfin qui, imbus de fausses idées utilitaires, méconnaissent que l'acte précède souvent la théorie, et que les tempéraments individuels sont une chose immuable.

Aussi est-il intéressant, et l'examen des événements coloniaux nous en fournira souvent l'occasion, de voir les démentis que leur infligent les faits, ou mieux l'humanité, au sens large et philosophique du mot.

CARL SIGER.

NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

Les Arts et les Lettres, par Léon Riotor. — L'activité d'esprit de M. Léon Riotor s'est dirigée en divers sens, et toujours avec une loyauté parfaite. Il a écrit des poèmes, *Le Pêcheur d'anguilles, Le Sage Empereur, Fidélia, Jeanne de Beauvais,* conçus dans une manière légendaire et symbolique, en une grande liberté de rythme et de versification, sans que pour cela soit diminuée la force savante du métier. Il a écrit des romans, *L'Ami inconnu, Agnès,* où il a prouvé une imagination de psychologue délaissant les richesses sans fin du réel pour les aventures plus courtes de l'invention philosophi-

que. Il a été un fantaisiste spirituel et un raisonneur logicien, inflexible, souvent juste, avec les *Raisons de Pascalin* et la *Vocation merveilleuse du célèbre cacique Piédouche,* et c'est par là, je crois bien, comme avec le poème généreux et noble du *Sage Empereur*, qu'il a le mieux exprimé son humeur à la fois chagrine et amusée par le spectacle du monde social, et son intelligence très droite et très fine, éprise d'équité et de bonheur pour tous.

Que n'a-t-il pas fait encore, au long de sa vie littéraire? Il a publié en collaboration un livre sur le Tonkin, un autre qui commente des planches japonaises ayait trait aux Enfers bouddhiques, il a essayé du théâtre. Enfin, c'était inévitable, il a été critique et journaliste, et c'est sous cet aspect qu'il se montre aujourd'hui, en rassemblant dans un volume : *Les Arts et les Lettres,* les pages éparses dans les journaux et les revues où il collabore depuis tantôt vingt années.

Je ne crois pas qu'il puisse, s'il veut être complet, se borner à ce seul volume. C'est, en effet, une histoire littéraire et artistique vécue, c'est une sorte de revue de ses opinions et de ses jugements, et il y a tout intérêt, pour le lecteur comme pour l'auteur, à suivre le parcours accompli, depuis le commencement jusqu'à la fin. M. Léon Riotor a été mêlé de près au mouvement de littérature de sa génération, et il nous fait utilement connaître les phases par lesquelles il a passé et les conclusions qui sont présentement les siennes. On les connaîtra fort bien, car l'auteur est de ceux qui ne dissimulent pas ; il se refuse à revoir et à corriger ses impressions après coup, ou du moins s'il les revoit et les corrige, ce qui est son droit, il le dit nettement, et c'est un très beau courage d'esprit.

Le plus frappant exemple de ce sentiment, c'est l'épilogue qu'il écrit à la suite des campagnes faites contre Emile Zola et la doctrine qui prit le nom de naturalisme pour les nécessités de la bataille. Que nous dit M. Léon Riotor? Il nous dit qu'il honore aujourd'hui celui qu'il combattait hier. Il nous dit : « Moi qui n'ai plus d'autre culte que celui de la vie et de la nature, j'en étais à honnir tout ce qui me les rappelait. Hélas! hélas! trois fois hélas! que ceci vous serve de leçon, mes amis, et ne craignez jamais d'avouer que vous avez pu vous tromper. »

En réalité, ce qui est arrivé à M. Léon Riotor doit arriver à tous les hommes de bonne foi avides de vérité. Tous ne partent pas du même point, mais tous se rencontrent. Au début, nous ne pouvons guère voir qu'un côté des choses, et notre

vie se passe à essayer de faire le tour de tout ce qui est à notre portée de l'univers physique et moral. Aucun homme ne parvient à la connaissance complète par sa seule expérience. Mais à son expérience personnelle, s'il joint l'expérience des autres, et si l'intuition fait le reste, — car il faut aller vite, la vie est courte, le temps d'apprendre nous est mesuré, — il a quelque chance de se faire une idée générale du milieu où il s'est trouvé placé.

Pour ce qui concerne le monde de l'esprit, cet homme en arrivera à ressentir une grande admiration devant tout ce qui marque un effort, une force, une originalité, devant tout ce qui ajoute une expression nouvelle, une nuance, au magnifique trésor humain, tout ce qui doit durer comme une création, tout ce qui doit être révéré comme un souvenir. Que deviennent alors les écoles, les drapeaux, les étiquettes? Tout est emporté dans le grand courant de la vie, et il ne reste que la vérité durement conquise, l'émotion propagée à travers les esprits et les cœurs, les formes immortelles de la beauté.

Celui qui s'évade ainsi hors des querelles, des conventions, des intérêts, en vient forcément à admettre des manières de penser et d'exprimer qu'il croyait si opposées aux jours des premières escarmouches. Cela ne le rend ni las, ni indifférent, ni neutre, cela ne diminue en rien son ardeur première. Il part avec autant d'élan et avec davantage de réflexion, voilà tout. Il ne va plus se heurter au fond d'une impasse, il marche d'un pas ferme sur la belle grande route, il gravit les sommets d'où il découvrira les ensembles, il s'embarque pour le large.

Il m'a semblé que M. Léon Riotor en était arrivé au moment où l'on se jette ainsi à travers le vaste monde de l'intelligence. Il conservera, on peut l'affirmer, au cours de ce nouveau et grand circuit, la parfaite bonne foi, le savant talent d'analyse, l'émotion admirative, dont il fait preuve au cours de pages comme celles qu'il écrivit, de façon si définitive, sur Puvis de Chavannes, Rodin, Barbey d'Aurevilly, Léon Cladel. Un tel départ annonce de courageuses étapes, des haltes choisies dans de beaux paysages, et un réveil pour repartir à chaque aube nouvelle. Que M. Léon Riotor garde cette allure de libre voyageur!

GUSTAVE GEFFROY.

LES REVUES

Revue des Deux-Mondes : « Un grand poète et un petit critique »: Paul Verlaine et M. René Doumic. — *La Revue Blanche :* « Dou-

mic contre Verlaine », par M. Gustave Kahn. — *La Revue de Paris :* un nouveau romancier russe, Maxime Gorki, le peintre des vagabonds. — *La Grande Revue* et *la Revue des Deux-Mondes :* sur Fr. Nietzsche.

N'était qu'ils paraissent dans la respectable **Revue des Deux-Mondes,** on n'accorderait aucune attention aux articles de M. René Doumic. On négligerait même leur prétention à informer les républiques centre-américaines et quelques goîtreux du Valais de l'évolution littéraire en France. Toutefois, si le cacographe dépasse sa balourde sottise et ajoute à son incompréhension notoire une malhonnêteté d'épicier fraudeur, — il importe d'en recueillir les preuves.

A propos de la publication des œuvres complètes de Paul Verlaine, — le Doumic devenant du *Doumicisme,* l'impossible se fait le possible! Il « éreinte » comme s'il y avait un profit, et ses efforts sont d'un eunuque qui se souviendrait...

Lisez un peu le plat cuistre :

« Nous avons ici tout ce qu'a écrit Verlaine, poésie et prose, souvenirs et rêves, impressions et confessions, nouvelles, récits autobiographiques, essais de critique, les vers marmoréens et les chansons balbutiantes, les polissonneries et les élévations à Dieu, les cantiques à Marie et les obscénités, les invocations, les imprécations, les mièvreries, les niaiseries, les farces, les calembours, les jurons, les ordures, les non-sens, tout le bavardage, tout le radotage, tout le fatras où sont noyés quelques vers d'un charme morbide. Le voisinage des recueils et leur succession, l'accumulation des traits et leur progression, c'est ici ce qui est instructif. Lire Verlaine d'ensemble, voilà ce qu'on ne faisait guère, et c'est à quoi l'on nous convie. Cette lecture, pour désobligeante qu'elle soit la plupart du temps, a un mérite incomparable, c'est que, dissipant toute légende et tout malentendu, prévalant contre les glorifications ingénues ou ironiques, elle remet les choses au point : je veux dire qu'elle fait apprécier l'égale platitude du personnage et de son œuvre. Aussi ne saurait-on la trop recommander aux débutants de lettres qui, sur la foi de leurs aînés, seraient tentés de croire au génie de Verlaine. Elle leur évitera d'être à leur tour victimes d'une sorte de plaisanterie énorme et dupes d'une insolente mystification. »

Il y a là une vue d'ensemble et, conclusion logique, un conseil aux débutants de lettres. Parlant de Verlaine, le Doumic ne s'adresse pas seulement à ses lecteurs habituels, il

vise du même coup ces écrivains dits « symbolistes », dont ce ne sera pas la moindre gloire d'avoir reconnu le génie dédaigné du poète de *Sagesse*, des *Fêtes galantes* et de *Parallèlement*. Alors, ce Doumic consent à ne plus médire des symbolistes pour mieux dénigrer Verlaine :

« Il est exact, en effet, que nous assistons depuis une vingtaine d'années à un effort intéressant et méritoire pour renouveler la poésie ; mais cet effort, dans ce qu'il a d'efficace, va précisément à l'inverse des exemples donnés par Verlaine. Cette poésie qui s'essaie à naître a reçu de ceux qui l'ont qualifiée de symboliste son appellation la plus juste. Elle est tout ensemble une réaction contre la poésie des Romantiques et contre celle des Parnassiens. Tandis que les Romantiques se bornaient à subir la poussée de leurs sentiments personnels ou de leurs sensations, elle s'efforce de laisser à l'arrière-plan la personnalité du poète et suppose chez celui-ci une sorte de sérénité. Tandis que l'art des Parnassiens était tout extérieur, elle s'efforce de réintégrer l'idée dans ses droits. Suggérer des idées à l'aide de symboles qui ne sont que des images organisées et vivantes, tel est son objet. Mais nul n'a été plus que Verlaine incapable de traduire autre chose que les états de sa propre sensibilité ; nul n'a été plus que lui incapable de concevoir aucune espèce d'idée ; nul n'a été moins que lui createur de symboles. Si la trame de son style, le plus souvent prosaïque, se relève çà et là d'ingénieuses images, ce ne sont que de subites trouvailles sitôt abandonnées. Il ne peut les suivre ; il est vite essoufflé. Son art est tout en spasmes et en sursauts. Il n'a rien de vivace, rien de fécond, rien de jeune. Cet art est le contraire d'un art nouveau ; et voilà ce qu'on ne saurait trop redire à la jeunesse. Elle se tromperait en prenant pour guide un Verlaine. Elle qui doit regarder vers l'avenir, elle se condamnerait elle-même, en liant sa destinée à celle d'un écrivain dont l'œuvre appartient à un passé déjà lointain et qu'on pouvait croire aboli. Bien loin d'être un commencement, l'art de Verlaine est la dernière convulsion d'une poésie qui se meurt. Cette poésie, ce n'est que le romantisme à bout de sève qui s'exaspère, et, poussant ses principes jusqu'aux dernières limites de l'absurdité et de la folie, se donne à lui-même le coup de grâce par une espèce de suicide. »

La pauvreté de Verlaine ne trouve pas grâce devant le Doumic : « Poète de cabaret et d'hôpital », bave-t-il, mais il écrit à la page précédente : « Le savant désordre et la déroute con-

certée de ce costume n'est qu'une variété du dandysme. Verlaine le sait et l'avoue volontiers. » Il est bien entendu que Verlaine aura été le dernier dandy !

De telles insinuations dégoûtent par leur vilenie, le Doumic prenant texte de lignes où Verlaine raille sa propre misère, pour y voir une confession.

Suivons le Doumic dans ses exercices « de criticulet » :

« Verlaine a toujours été un très médiocre écrivain. Au temps même de sa ferveur parnassienne, quand il se donnait pour un puriste et un artiste sévère, il était coutumier d'étrangetés qui n'étaient pas voulues, d'une incohérence dans les images et d'une impropriété dans le choix des termes qui sont tout uniment le fait d'un homme qui ne sait pas bien sa langue. Ce sont de vulgaires incorrections qui échappent à son ignorance. Mais qui parle d'incorrections ? et si chacun est maître de sa forme, ne suis-je pas libre d'entendre les mots au sens où il me plaît et de les associer à mon gré ? Il me suffit que je m'entende et que je trouve aux mots ainsi agencés un charme qui n'est que pour moi. Et c'est si commode ! Par là se trouvent excusés d'avance les fautes de français, les obscurités, les contournements de phrase, le tortillage et la clownerie, les répétitions, le pathos, le galimatias, l'emploi des chevilles, des « en somme », des « en réalité », des « certes », des « sans doute », des « évidemment », des « oui-dà », des « que », des « hein », des « là ». C'est des recueils les plus vantés de Verlaine que j'extrais quelques spécimens de ce genre de style auprès duquel celui de Banville fait l'effet d'être simple, et la prose des Goncourt d'être naturelle. »

Alors, comme il faut apporter un semblant de preuve, le Doumic cite, d'*Amour et de Bonheur*, des pièces faibles, évidemment les moins dignes de représenter ces livres admirables. Le procédé est familier aux frelons de lettres, comme il leur est habituel aussi de conclure par la reconnaissance hypocrite d'un petit talent, chez le poète abondamment sali d'abord :

« Cette « naïveté ingénue », — termine ce Doumic — ces « maladresses adorables », ces « gaucheries de Primitif », qu'on a tant louées dans cette poésie, sont, à vrai dire, autant d'effets de la sénilité. Il arrive au surplus que le terme de la vie ressemble à son commencement et que les deux formes de l'enfance se rejoignent. Ces balbutiements, ces impropriétés de langage, ce jeu d'assonances, font le charme imprécis,

musical et mystérieux des chansons populaires et des rondes enfantines. Cela ne veut rien dire et tout de même remue au fond de nous on ne sait quoi de triste et de tendre. Verlaine a composé quelques-unes de ces mélopées incertaines : « Les sanglots longs, Des violons, De l'automne... Il pleure dans mon cœur comme il pleut sur la ville »... « Ah ! triste, triste était mon âme ce soir-là. A cause, à cause d'une femme... » C'est la part de Verlaine, et il convient de la lui laisser. Part tout à fait stérile d'ailleurs, maigre et pâle floraison qui s'attarde sur un arbre mort. Grâce à lui le trésor presque anonyme de la chanson se sera enrichi de quelques romances et complaintes. On continuera de les chantonner sans bien savoir qui en est l'auteur. Encore est-ce là ce qu'on pourrait souhaiter de mieux pour Verlaine et pour nous. Mais il est à craindre que plus tard Verlaine ne soit pas complètement oublié. Qu'il ait pu grouper des admirateurs, parmi lesquels plusieurs étaient de bonne foi, que sa poésie ait pu trouver un écho dans des âmes qui y reconnaissaient donc quelque chose d'elles-mêmes, c'est un exemple qu'on citera pour caractériser un moment de notre littérature et montrer en quelle déliquescence les notions morales et le sentiment artistique ont, à une certaine date et dans un certain groupe, failli se dissoudre, se perdre et sombrer. »

Il nous a fallu nous faire violence pour répondre au critique de la *Revue des Deux-Mondes* dans les seuls termes qui convinssent à qualifier son abjecte besogne.

M. Gustave Kahn, qui lui répond dans **la Revue blanche**, dédaigne la triste personnalité de M. Doumic, pour parler de l'inaptitude générale du professeur d'université à une critique fertile :

« Le professeur, nourri d'humanités, nourri de critique antérieure, au fait de Sophocle et aussi de Nisard, se croit le gardien d'un héritage précieux. Du fait qu'il est un de ceux qui transmettent le moyen d'étudier les textes des langues mortes, il se figure assez volontiers que Sophocle lui appartient davantage qu'à ceux qui ne savent pas le grec. Et là il a un peu raison. Mais, ceci posé, il a tort de deux façons.

» D'abord, le fait de connaître Sophocle n'indique point qu'on participe de ses mérites, et, s'il est beau d'être le gardien d'une tradition antique, il ne faut pas s'identifier, même légèrement, aux créateurs de cette tradition, et se croire leur égal en quoi que ce soit, et de là prendre, envers les malheureux écrivains d'âge récent et de langue vulgaire, l'attitude d'un ancêtre

chargé de gloire. Il ne faut pas croire non plus, parce qu'on s'essaie à écrire exactement comme les gens du XVIIe siècle, qu'on est supérieur à Banville ou à Goncourt (que M. Doumic traite avec un cocasse dédain). Il ne faut pas croire, parce qu'on a étudié les siècles d'art, qu'on les représente. Ce serait comme si l'ange placé à la porte du Paradis terrestre se croyait Dieu, ou pour nous exprimer à l'aide d'un souvenir d'un de nos meilleurs classiques, imiter l'âne porteur de reliques du bon La Fontaine.....

» L'Université fit à Victor Hugo la guerre la plus ouverte. Actuellement, c'est au nom d'Hugo que les critiques de provenance universitaire nous combattent. Si les choses vont logiquement, c'est en notre nom qu'on combattra nos successeurs mais bien du temps encore s'écoulera. En général, ce sont les petits-neveux qui sont témoins de cette agrégation posthume au patrimoine autorisé de l'esprit français. »

Enfin, M. Gustave Kahn revient, en ces termes, au cas Doumic :

« Tous ces défauts qui infirment la critique professorale se rachètent chez l'un ou l'autre par telle qualité, et puis il y a des exceptions; mais quand la critique est maniée par M. Doumic, tous ces défauts prennent des proportions énormes, et l'on arrive à ce phénomène, de voir un pur et simple essayiste traiter un grand poète comme un écolier et, sans notion des distances, l'insulter après sa mort. Je pourrais dire ici à M. Doumic que si tous les gens qui s'habillent irréprochablement, au lieu, comme Verlaine, de porter des loques, que si tous les gens qui recherchent des notions morales dans la littérature étaient pareils à lui, Doumic, Verlaine aurait eu parfaitement raison de mettre entre eux et lui, Verlaine, tout l'intervalle de sa supériorité. Nous pouvons admettre le point de vue prudent et même réactionnaire de certaine critique où la bonne foi n'est pas suffisamment aidée de clairvoyance, nous pouvons admettre l'erreur qui est humaine, même quand elle prend un ton agressif qui est de trop, nous pouvons hausser les épaules devant les assertions de critiques qui n'ont pas su se manifester autrement que sous les espèces d'articles de critique. Tant pis pour eux s'ils sont en baudruche, et malgré que l'homme devrait savoir le métier qu'il prétend exercer, nous pouvons ne pas nous soucier qu'un critique, placé dans une chaire retentissante, ne dise que des pauvretés.

» Ce que nous ne pouvons pas admettre, c'est ce ton de pion, c'est ce ton d'insulte envers un poète qui n'est plus là pour

répondre, c'est cette lâche attaque à un mort dans son talent et dans son caractère. On n'admettrait pas qu'un homme quelconque qui n'a point fait de vers, qui a exercé une profession quelconque, fût ainsi vilipendé par delà le tombeau. Il ne faudrait pas que le fait d'avoir eu du génie engendrât comme conséquence naturelle qu'on est voué aux outrages ignominieux, et c'est non tant la sottise de M. Doumic que son inconvenance que je flétris ici. »

§

M. Ivan Strannik présente aux lecteurs de **la Revue de Paris** (15 janvier, 1er et 15 février) un nouveau romancier russe, Maxime Gorki, « un vagabond ».

Maxime Gorki est né à Nijni-Novgorod, en 1868 ou 1869, « il ne sait pas », de très humbles gens. Apprenti chez un cordonnier, il s'enfuit bientôt. Il devient ensuite marmiton, aide-jardinier, travaille chez un peintre d'icônes et chez un graveur.

« Il essaya la vie de toutes ces manières, — narre M. Strannick — et ne se plut à nulle d'elles. A peine avait-il eu le temps, jusqu'à sa quinzième année, d'apprendre un peu à lire sous la direction d'un grand-père qui lui faisait épeler une bible en vieux-slavon. Il ne garda de ces premières études que le dégoût de l'écriture imprimée, jusqu'au moment où, gâte-sauce à bord d'un vapeur, il fut initié par le cuisinier chef à des lectures plus attrayantes. Gogol, Glèbe Ouspenski, Dumas père lui furent un enchantement. Son imagination s'exalte alors; il est pris du « désir féroce » de s'instruire. Le voilà parti pour Kazan, « comme si un enfant pauvre pouvait recevoir gratuitement de l'instruction », mais il s'aperçoit bientôt « que ce n'est pas dans les usages ». Déçu, il s'établit garçon boulanger, à raison de trois roubles par mois. Au milieu des pires fatigues et des plus rudes privations, il se rappela toujours avec une particulière amertume la boulangerie de Kazan; il utilisa plus tard, dans une de ses nouvelles, ce douloureux souvenir : « La cuisine était dans un sous-sol voûté. Il y avait peu de lumière, peu d'espace, mais beaucoup d'humidité, de saleté, de poussière de farine. Dans le four brûlaient de longues bûches, et la flamme, reflétée sur le mur gris, s'agitait et tremblait comme si elle parlait tout bas. L'odeur du levain imprégnait l'atmosphère La lumière du jour et celle du feu, mêlées, donnaient un éclairage indécis et fatigant pour les yeux. »

Gorki rêvait de grand air. Il lâcha la boulangerie. Toujours lisant, s'instruisant avec fièvre, buvant avec les va-nu-pieds, se dépensant de toutes manières, il est un jour scieur de planches, un autre jour débardeur sur les quais. En 1888, le désespoir le prend, il essaye de se tuer. « Je fus, dit-il, malade autant qu'il le fallait, et je continuai à vivre pour vendre des pommes... » Il fut ensuite garde-barrière et puis débitant de kvass dans les rues. Un bon hasard le mit en rapport avec un avocat qui lui témoigna de l'intérêt, dirigea ses lectures, organisa son instruction Mais son humeur inquiète le rejeta dans la vie errante; il arpenta la Russie en tous sens et fit tous les métiers, y compris désormais celui d'homme de lettres. »

En 1893, Gorki rencontre l'écrivain Korolenko qui lui facilite la publication d'une nouvelle, *Tchelkache*, « dont le succès fut retentissant ».

« L'introduction des vagabonds dans la littérature est la grande innovation de Gorki. Les écrivains russes s'étaient intéressés d'abord aux classes cultivées de la société; puis ils étaient allés jusqu'au moujik. La « littérature du moujik » prit une importance sociale. Elle eut une influence politique et ne fut pas étrangère à l'abolition du servage. Elle démontra la valeur de toute une classe vivace et puissante dont on devait tenir compte. Cependant une caste était restée dans l'ombre, celle des vagabonds, caste étrange, hétérogène, disséminée, mais nombreuse et nettement caractérisée. Elle se recrute, il est vrai, dans toutes les classes, celle des nobles, des marchands, des paysans ou du clergé, mais, à partir du moment où le déclassé vient grossir la grande famille éparse des vagabonds, sans cesse en quête d'un gagne-pain et prête à faire tous les métiers, il constitue avec ses frères nouveaux une unité réelle, non seulement par l'identité de la situation matérielle, mais par une commune forme d'esprit que l'on peut définir. Ces gens-là sont évidemment très difficiles à étudier; ils n'écrivent pas, ils parlent peu, ce qu'ils disent est élémentaire bien que leur pensée soit compliquée. Pour les comprendre, il fallait avoir vécu longuement avec eux, avoir été des leurs assez intimement pour qu'ils ne pussent se dissimuler; et pour les peindre il fallait être doué d'une singulière puissance d'expression. Cette tâche si difficile a trouvé en Gorki son ouvrier spécial : les circonstances de sa vie et son génie propre l'y destinaient. »

Des deux nouvelles dont la *Revue de Paris* donne la tra-

duction : *Les « Ex-Hommes »* et *Malva*, la première est une œuvre vraiment forte et neuve, d'un réalisme bien plus immédiat que chez la plupart des écrivains russes. Et voici un trait rapporté par M. Yvan Strannik, — qui place dans une lumière curieuse le portrait psychologique de Gorki :

« Il y a quelques mois, Gorki commença la publication d'un nouveau roman : *Les Moujiks*. Puis le bruit courut que l'auteur avait détruit la fin de son œuvre et qu'il était parti subitement, sans prévenir, on ne savait où, reprenant sans doute son vagabondage. Il y a quelque chose d'inquiétant et de pathétique dans les caprices de cette destinée. Quel sentiment l'a encore rejeté en dehors d'une vie dans laquelle il s'installait ? On se perd à débrouiller les mobiles secrets de cette âme tourmentée et insatiable qui n'aura donc jamais pu trouver sur terre le lieu de son repos et de son apaisement.

» En plein génie a-t-il senti que ce génie même ne le contente pas, n'assouvit pas les immenses besoins de toute sa vitalité ? Est-il alors allé redemander à la vie des sensations plus ardentes, quelque chose de plus passionnément émouvant que tout ce que l'art peut lui donner? Il ne veut pas devenir l'esclave d'un moment de son existence, et rompt avec son *moi* d'hier s'il cesse aujourd'hui de frémir à la vie. »

§

M. Victor Basch, dans **la Grande Revue** (1er février) et M. Alfred Fouillée, dans **la Revue des Deux-Mondes** de la même date étudient la philosophie de Friedrich Nietzsche.

Et tandis que M. Basch expose avec une satisfaction communicative l'œuvre du curieux penseur allemand, — disant néanmoins : « Pour moi Nietzsche n'a jamais été un philosophe, un penseur proprement dit : Nietzsche n'a été qu'un poète, le plus puissant sans doute, le plus profond, le plus musical de cette seconde moitié du siècle », —M. A. Fouillée, constate : « le succès de Nietzsche, qui a été pour maint philosophe un vrai scandale, a des causes dont les unes sont superficielles, les autres profondes ».

M. Fouillée voit pareillement dans Nietzsche un poète et tient son *Zarathoustra* pour « le chef-d'œuvre de la récente littérature allemande et peut-être de toute la prose allemande ».

« Nietzsche — écrit-il — a d'admirables qualités d'esprit et de cœur ; il a la noblesse de la pensée, l'élévation des sentiments, l'ardeur et l'enthousiasme, la sincérité et la probité intellectuelles. Sa poésie est un lyrisme puissant ; sa philoso-

phic a je ne sais quoi de pittoresque qui séduit l'imagination; c'est une série de tableaux, de paysages, de visions et de rêves, un voyage romantique en un pays enchanté, où les scènes terribles succèdent aux scènes joyeuses, où le burlesque s'intercale au milieu du sublime. Nietzsche est sympathique par les grands côtés. Ce qu'il y a d'antipathique en lui, c'est le superbe de la pensée. »

La Rochefoucauld et Helvétius, et, plus près de nous, Proudhon, Renan, Flaubert, Taine et Gobineau, auront servi quelques-unes des idées que Nietzsche a défendues et liées dans des rapports nouveaux, — d'après M. Fouillée. Il rappelle, en outre, aux commentateurs de l'écrivain allemand les *Vers d'un philosophe*, où Guyau, dès 1881, exprimait dans cette forme :

> Puisque tout se ressemble et se tient dans l'espace,
> *Tout se copie aussi, j'en ai peur, dans le temps ;*
> *Ce qui passe revient, et ce qui revient passe ;*
> C'est un *cercle sans fin* que la chaîne des ans...

la même pensée que Nietzsche a exprimée dans *Ainsi parla Zarathoustra :* « Tout va, tout revient, la roue de l'existence tourne éternellement, etc... »

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Balzac imprimeur (*Le Journal*, 1er et 14 janvier). — Le fanatisme anti-alcoolique (*Le Petit Temps*, 8 février). — Les Bayadères : Devadasis et Ramedjenis (*Nice-Littéraire*, 10 janvier).

Nous avons laissé Balzac (1) éditant, en éditions compactes, mais trop chères, les œuvres de La Fontaine et celles de Molière. Ces éditions n'eurent aucun succès. M. Hanotaux affirme qu'en un an il ne s'en vendit pas vingt exemplaires. Il semble que cela soit peu. Mais s'en fût-il vendu deux cents que l'affaire eût encore été fort mauvaise. Sans se décourager, Balzac, ayant rencontré un prote assez habile nommé A. Barbier, se l'associa et résolut d'imprimer lui-même. En ce temps-là, les imprimeries, limitées en nombre, s'achetaient comme des charges de notaire; on devait payer à l'Etat le brevet en même temps que le fonds au cessionnaire. Au prix de 30.000 francs Balzac devint le successeur du sieur Laurens aîné, 17, rue des Marais-Saint-Germain. Il entrait en ménage avec environ soixante mille francs de dettes.

(1) Voir *Mercure de France* de janvier.

« La rue des Marais, dit M. Hanotaux, était et est encore une des rues les plus curieuses de Paris. Elle s'est élevée, peu à peu, au xvie et au xviie siècle, sur les terrains vagues qui s'étendaient entre l'abbaye Saint-Germain-des Prés et le quai Malaquais. De vastes jardins, des potagers, les communs, des hôtels qui avaient leur façade sur la rue du Colombier (maintenant rue Jacob) l'occupaient autrefois; puis, la population s'étant accrue, les maisons hautes du Paris d'autrefois s'élevèrent en bordure de l'étroite venelle et la plongèrent, pour toujours, dans une profonde obscurité. La rue subsiste, telle quelle, aujourd'hui : c'est la rue Visconti. Elle est si étroite qu'elle ne peut donner passage qu'à une seule voiture à la fois. Son pavé, gras et glissant toute l'année, ne voit pour ainsi dire jamais le soleil.

En entrant dans la rue Visconti, on est frappé de l'aspect antique et sombre des constructions qui la bordent encore; de larges portes cochères s'ouvrent au fond de baies profondes, destinées évidemment à permettre aux carrosses de tourner. Si on jette un coup d'œil par les portes entr'ouvertes, on aperçoit des cours, des jardins, et l'on s'étonne de trouver, en plein cœur de Paris, ces dispositions survivantes de la vie à la fois large et discrète de nos aïeux. Au numéro 19, une plaque fixée sur la muraille évoque, en quelques lignes, les gloires de l'ancien théâtre : « Hôtel de Ranes, bâti sur l'emplacement du Petit Pré aux Clercs. Jean Racine y mourut, le 22 avril 1699. Adrienne Lecouvreur, en 1730. Il a été habité aussi par la Champmeslé et Hippolyte Clairon. » Décidément, c'est un bon coin.

Or, c'est dans la maison voisine, celle qui porte le numéro 17, que Balzac exerça la profession d'imprimeur. Seule peut-être de toutes les constructions élevées sur la rue Visconti, la maison numéro 17 est relativement moderne. Elle est de plusieurs mètres en retrait; ce détail semble indiquer qu'elle fut élevée postérieurement à un projet général d'alignement de la rue qui pouvait dater du premier Empire. L'aspect général de la bâtisse donne à penser, d'ailleurs, qu'elle remonte à cette époque. Il est bien possible qu'elle ait été construite sur l'emplacement des beaux jardins de Vauquelin des Yveteaux, où celui-ci, au dire de Tallemant des Réaux, recevait Ninon et menait une vie « voluptueuse et cachée, comme le grand seigneur dans son sérail ». Elle ne fait qu'un seul tout avec l'immeuble qui a son entrée principale sur la rue Jacob, et qui est occupé actuellement par la *Librairie agricole*.

Quoi qu'il en soit, la maison qui porte encore le numéro 17, voisine de celle où Racine mourut probablement, est bien celle où Balzac a passé les deux années décisives de son existence. C'est moins une maison qu'un vaste atelier. Sur la rue, il présente deux corps de bâtiment construits en moellons et en plâtre, de la plus déplorable banalité. La marque du temps et la crasse des années ont ajouté leur lèpre à la misère plate de la façade. L'un des corps du bâtiment est élevé de quatre étages au-dessus du rez-de-chaussée et surmonté, tout en haut, de la large baie d'un atelier. L'autre partie de la construction n'a que deux étages au-dessus du rez-de-chaussée. Les murs sont percés d'étroites fenêtres à persiennes grises ou à demi-persiennes dormantes. Le rez-de-chaussée des deux maisons est occupé par un long vitrage, qui se continue d'un bout à l'autre des deux corps de bâtiment et leur donne ainsi une certaine unité.

Devant la porte, aujourd'hui comme il y a soixante-dix ans, des voitures à bras, des colis de papiers ficelés dans des emballages de planches : la maison n'a pas changé de destination et sur l'imposte on lit : *A. Herment, successeur de Garnier. Cahiers d'école. Fabrique de registres.* Sur la porte bâtarde qui ouvre à droite, on lit encore : *A. Herment, Magasins et bureaux au 1er étage*. La porte est épaisse, à un seul vantail; elle a conservé le heurtoir d'antan; mais, inutile maintenant, il est fixé par un clou. Un couloir sombre; une loge de concierge s'ouvrant comme une grotte obscure, à mi-hauteur de l'entresol; un escalier avec rampe de fer, marches de bois et paliers carrelés ; à gauche une porte. On entre; et l'on se trouve au milieu d'un vaste atelier rempli, du plancher au plafond, de piles énormes de papiers, de cartons et de registres.

L'obligeance parfaite des locataires actuels me permet de visiter la maison avec soin et d'essayer de me rendre compte : combien les choses sont changées! Descendons : voici les ateliers du rez-de-chaussée. C'était là qu'était installée l'imprimerie. « Le rez-de-chaussée formait une immense pièce éclairée sur la rue par un vieux vitrage et par un grand châssis sur une cour intérieure... » La phrase est prise dans les *Illusions perdues;* elle s'applique exactement à l'atelier de la rue des Marais : « On pouvait, d'ailleurs, arriver au bureau du maître par une allée... » L'allée subsiste aussi et la porte du couloir est découpée par une sorte de galerie en style ogival qui indique bien le goût romantique. Au premier

étage, une pièce, non moins vaste que celle d'en bas, occupe toute la superficie des deux maisons. Cependant, il n'est pas difficile de reconnaître les restes d'un ancien appartement qui est, aujourd'hui, comme englobé dans le vaste atelier. Du temps de Balzac, cet appartement faisait logis à part et la plus grande partie de l'étage était occupée par un autre locataire. Voici donc les pièces du petit appartement qui fut le sien : voici la cuisine obscure; voici l'antichambre assez vaste; voici la salle à manger qui, seule, conserve encore sa cheminée en marbre noir, assez belle et de style Empire, voici, enfin, la chambre que la tradition désigne comme « la chambre de Balzac » : c'est le bureau actuel du patron. Haute et carrée, elle prend jour, sur la rue, par une seule fenêtre. En face de la fenêtre, il y avait une alcôve, aujourd'hui démolie, et, de chaque côté de la cheminée, deux grands placards. Il ne reste rien que les quatre murs et une cheminée du style le plus banal. Le lambris lui-même paraît avoir été refait lorsqu'on a tendu le papier actuel, où alternent des lignes verticales vertes et jaunes.

Mais l'aspect devait être tout autre quand Balzac y habitait. Car, aidé de son ami de Latouche, — l'éditeur d'André Chénier et l'amant de Mme Desbordes-Valmore, — il avait cloué sur les murs, « à la place d'un affreux papier, une tenture de percale bleue » ; il avait meublé la pièce avec quelque recherche ; ses livres, reliés par Thouvenin, y étaient réunis. En un mot, le jeune homme, à peine émancipé, avait fait de l'appartement obscur et triste, un nid doux et chaud. Il avait cru s'installer pour toujours, en maître, dans la vieille et banale maison qui lui devenait chère : son goût l'avait modifiée selon son rêve. »

Il y passa deux ans. M. Hanotaux s'est plu à rechercher dans les œuvres de Balzac les impressions de l'imprimeur et du commerçant. Il les a trouvées nombreuses. Dans les *Illusions perdues*, c'est la figure de l'*ours* « avec ce mouvement de va-et-vient, qui ressemble assez à celui d'un ours en cage, par lequel les pressiers se portent de l'encrier à la presse et de la presse à l'encrier » ; c'est aussi le souvenir de la rangée des *singes*, « ainsi nommés à cause du continuel exercice que font ces messieurs pour attraper les lettres dans les cent cinquante-deux petites cases où elles sont contenues » ; et tous ces détails sur la vie des commerçants dans la *Maison du chat-qui-pelote*, dans *César Birotteau*. C'est rue des Marais que Balzac a connu Gobseck et Gigonnet, senti les

affres des fins de mois, là qu'il a entendu proférer la mystérieuse formule du baron Nucingen. « Il n'y a qu'un argent ».

M. Hanotaux ne parle pas des livres imprimés par Balzac. Sans doute ce qu'il nous dit de l'amitié de Balzac et de Madame D... est intéressant; mais il s'agit de Balzac imprimeur.

Les impressions de Balzac sont sans beauté, purement industrielles, mais assez propres et correctes. J'en ai un spécimen sous les yeux. C'est une facétie intitulée, avec une certaine prolixité : L'Art de payer ses dettes et de satisfaire ses créanciers sans débourser un sou, enseigné en dix leçons; ou Manuel du Droit commercial à l'usage des gens ruinés, des solliciteurs, des surnuméraires, des employés réformés et de tous les consommateurs sans argent. Par feu mon oncle, professeur émérite. Précédé d'une notice biographique sur l'auteur et orné de son portrait. Le tout publié par son neveu, auteur de l'Art de mettre sa cravate. 2e édition. A Paris, Librairie Universelle, 2, rue Vivienne, 1827, in-12. Il y a en frontispice une lithographie à la plume coloriée, par Henry Monnier. On lit au verso du faux titre, sous l'annonce de deux nouvelles facéties : IMPRIMERIE DE H. BALZAC, rue des Marais S.-G., no 17.

§

Il n'y a rien de plus dangereux que la foi, la foi à n'importe quoi. On connaît amplement les crimes et les méfaits des divers fanatismes religieux, politiques ou moraux.

Voici une foi nouvelle qui désire des martyres; elle est burlesque : c'est la foi anti-alcoolique. En attendant que, sous la protection des sectes protestantes, cette foi vienne s'exercer en France, nouvelle armée du Salut, elle ravage certains Etats de l'Amérique du Nord.

Dans le Kansas, la secte est dirigée par une forcenée qui s'appelle Mme Nation. Armée d'une hachette, les cheveux au vent, suivie d'une horde de femmes, elle entre dans les bars, et, hurlante, menace, injurie, frappe, brise. Ses derniers exploits ont eu lieu dans la petite ville d'Enterprise. Ce fut une vraie guerre civile, mais où les femmes presque seules bataillaient. Aux fanatiques femelles de la citoyenne Nation, une armée de femmes libérales s'opposa, bientôt victorieuse. L'apôtre anti-alcoolique se retira, la figure cinglée d'un beau coup de cravache.

« Il faudrait des pages, dit le *Petit Temps*, pour raconter

tous les exploits accomplis par cette belliqueuse personne. A Wichita, elle a fait une ruine des deux plus beaux cafés de l'endroit, le « Sénat » et le « Palais ». Un autre n'a évité le même sort que parce que le propriétaire a reçu revolver au poing Mme Nation et ses compagnes.

Après avoir fait pour dix mille francs de dégâts, souffleté le sheriff, auquel elle tira même les oreilles en l'accusant d'encourager les violateurs de la loi, puis été de nouveau emprisonnée et remise en liberté sous caution, Mme Nation est partie de Wichita pour faire une tournée dans les autres villes. Mais elle a changé sa méthode. Elle organise maintenant partout les « clubs des mères et des sœurs », qui ont pour but de faire fermer par la justice ou par la violence tous les endroits où les hommes vont boire. Elle parle aussi de faire mettre le gouverneur de l'Etat, M. Stanley, en accusation dans la législature pour la non-exécution des lois contre l'alcool.

Il y a dix-huit ans, en effet, le Kansas a adopté des lois interdisant la vente de boissons alcooliques, sauf à titre de médicament, et punissant comme un délit le fait de louer des locaux pour l'installation de bars. Ces lois n'ont jamais été appliquées et l'on s'est contenté d'exiger de fortes redevances des établissements de ce genre.

C'est contre cette tolérance que Mme Nation cherche à sou lever toutes les femmes du Kansas, en fondant ces « clubs des mères et des sœurs » dont les membres s'engagent à mourir pour la cause de la tempérance.

Les bons buveurs commencent à en avoir assez, et maintenant la championne essuie un peu partout les huées et les pluies d'œufs pourris du parti des bars qui menace de la lyncher. Elle n'ose plus descendre à l'hôtel de crainte d'être empoisonnée ; mais elle a de douces compensations : les citoyens de Renfrew viennent de lui envoyer une hachette d'honneur. »

§

Voici, sur les Bayadères, des renseignements qui semblent exacts. Ils nous sont donnés par M. A. Wolf, dans le journal *Nice-Littéraire :*

« Les Européens donnent le nom de bayadères, dérivé du portugais balheideras, à toutes les danseuses de l'Extrême Orient, Devadasis ou Ramedjenis.

« Les Devadasis, vouées au culte des Dieux Hindous, sont instruites par les Brahmanes à la danse, au chant et aux jeux

mimiques, elles figurent dans les cérémonies religieuses et donnent des représentations chez les riches particuliers.

Les Ramedjenis, danseuses populaires, parcourent les rues au son d'un instrument à cordes, la cythare, dont le nom et la forme rappellent notre guitare.

Le costume des bayadères se compose toujours d'un large pantalon, d'une brassière brodée qui voile les épaules, soutient les seins et laisse à découvert une partie du dos, d'une large écharpe en mousseline dont les couleurs bariolées constituent la principale variété de leurs costumes ; leurs bras et leurs chevilles sont ornés de bracelets, leurs doigts et leurs orteils de bagues ; elles portent une calotte dorée surmontée d'une tête de cobra capello.

Les Devadasis représentent des scènes de la vie du Dieu dont elles sont les épouses, et c'est à lui que s'adressent leurs regards et leurs gestes passionnés.

Les mouvements pleins de grâce et d'abandon de ces danseuses, la vigueur et l'élasticité de leurs membres, le bruit singulier de leurs pieds frappant le sol, leurs chants et l'étrangeté de leur musique, forment un spectacle curieux et plein d'attrait.

Les Ramedjenis, bayadères de la rue, célèbrent en dansant les mystères des passions humaines, de l'amour surtout, et donnent à leurs pas, poses, gestes et mouvements, des expressions qui diffèrent de ceux des Devadasis autant que l'amour des Dieux diffère de celui des sens. La représentation se termine par la danse nationale des Hindous, par le Natche, qui reproduit, en les accentuant, toutes les phases des ballets qui l'ont précédé.

Les bayadères sont souvent de tous jeunes gens habillés en femme.

R. DE BURY.

LES THÉATRES

GYMNASE : *Le Domaine*, pièce en trois actes, de M. Lucien Besnard (14 février). — THÉATRE SARAH-BERNHARDT : *La Cavalière*, pièce en cinq actes, en vers, de M. Jacques Richepin (27 janvier). — THÉATRE ANTOINE : *La petite Paroisse*, piece en quatre actes, d'Alphonse Daudet et M. Léon Hennique (21 janvier); *Les Remplaçantes*, comédie en trois actes, de M. Brieux (15 février). — ATHÉNÉE : *En fête*, comédie en cinq actes, de M. Auguste Germain (25 janvier).

Voici une pièce courageuse, et dont l'auteur, M. Lucien Besnard, a voulu éviter toute équivoque. Ce sont de graves

questions qu'agitent entre eux les héros du **Domaine**, — questions pour la solution desquelles se passionnent ceux de nos contemporains qu'attire l'émouvant spectacle de la vie sociale et politique, — questions qui troublent sans remède la paix des relations publiques et privées. M. Lucien Besnard n'est pas le premier, parmi nos auteurs, qu'ait tenté la mise à la scène des conflits suscités sans cesse, autour de nous, par la rivalité fatale de ceux qui possèdent et de ceux qui travaillent ; mais aucun de ses prédécesseurs n'avait eu l'audace d'écrire une pièce si nettement démocratique et si franchement laïque que la sienne. En face du travailleur qui tend à s'affranchir et qui tend à reconquérir le domaine que, par son ingéniosité, par son énergie et par sa souffrance, il a fait sien, M. Lucien Besnard a dressé celui qui détient encore, de par la force du passé, la puissance légale : le grand propriétaire foncier, qu'appuient les ennemis acharnés de toute vie et de toute pensée, le militaire et le prêtre. La lutte de François Javel contre les Marbois-Grandchamps est la lutte du travailleur intelligent contre d'inutiles désœuvrés.

Le drame imaginé par M. Besnard est très simple, quoique les personnages en soient nombreux. Il y a François Javel, celui qui a beaucoup travaillé, beaucoup voyagé et beaucoup appris, celui qui ne veut se servir de la fortune qu'il a acquise que pour la prospérité d'un pays, et dont la joie serait de rendre la terre à ses légitimes propriétaires, les laborieux qui l'ont mise en valeur ; il y a Jean Blaise, homme fruste, mais vigoureux ; il y a tout un chœur — car M. Besnard a essayé de renouveler le chœur, en créant des personnages épisodiques qui interviennent sans cesse dans l'action et déterminent, plus dramatiquement que ne le feraient par de longs discours, les traditionnels raisonneurs, les milieux divers où elle se passe, et il n'a pas échoué en cette curieuse tentative, — il y a tout un chœur de paysans et d'ouvriers qui, peu à peu, s'élèvent d'une résignation impatiente à une fiévreuse révolte.

Et, opposés à ces hommes, voici le vieux duc de Marbois-Grandchamps et ses deux fils, Robert et Alfred; voici Etiennette de Marbois-Grandchamps, et voici l'abbé Renou. Le duc de Marbois-Grandchamps n'est pas mauvais ni inintelligent ; il a gardé le souvenir d'anciennes traditions qui l'ont fait s'instruire il est honnête et loyal, et il n'est pas sans comprendre certaines nécessités économiques et morales de l'heure présente. Et pourtant il devra garder une attitude pour ainsi dire contemplative, donc stérile, ou son activité deviendra

néfaste. Car, quoi qu'il fasse, l'esprit du passé domine en lui, et il abhorre la liberté humaine. La vieille notion du droit divin l'oblige à l'injustice, et sa rudesse, quoique bienveillante, ne cause que des désastres.

De ses fils, le plus jeune, Alfred, est une brute qui n'aime que la chasse, qui vit à peu près comme une bête fauve, et qui exprime le plus grossièrement du monde des rudiments d'idées. L'aîné, Robert, est un être malfaisant ; officier de cavalerie, qui fait des dettes et court les filles, il donne sa démission dans l'espoir de devenir député ; il est battu par Jean Blaise; ses idées rétrogrades s'exaspèrent ; il ne garde aucune pudeur, et ce gentilhomme, si farouchement conservateur, va jusqu'à dire, sur son père, les plus basses calomnies. Et, le vieux duc mort, Robert, dans sa haine des classes qui travaillent, aime mieux voir le domaine familial en la possession d'un financier qui se mêle d'usure qu'en la possession de la commune; chez Robert, la hauteur sereine du vieux duc dégénère en violence. Il est, d'ailleurs, antisémite.

L'abbé Renou, fils de paysans, et qui, ayant renoncé à être un homme, fréquente chez les grands, va et bavarde, insinuant, douceâtre et perfide. M. Besnard a osé mettre au théâtre le personnage terrible qu'est un prêtre catholique. Il sied de l'en louer hautement.

Voici encore Etiennette de Marbois-Grandchamps, la femme de Robert. C'est une riche bourgeoise, méprisée et méprisante. Elle n'eût peut-être pas été très méchante, dans un autre milieu; mais l'attitude qu'on a tenue envers elle l'a aigrie et elle ne cherche plus qu'à nuire.

Et, autour de cette famille, il y a aussi un chœur : des fournisseurs, des officiers, des domestiques. Au premier acte, un cardinal falot en est, pour ainsi dire, le coryphée.

Entre ceux du passé et ceux du présent, il y a la noble, la pure, la malheureuse Elisabeth de Marbois-Grandchamps. Elle a l'intelligente sensation que les idées des siens sont, aujourd'hui, impuissantes à faire le bien, et elle est attirée vers ceux qui travaillent ; elle a pour François Javel un amour discret et sincère; mais, elle aussi, le passé la domine ; elle a peur d'être lâche, et il faut toute la brutalité de son frère Robert pour qu'elle rompe avec une famille qui, dès longtemps, lui répugne.

M. Lucien Besnard a su faire vivre tous ses personnages ; et il a su les mêler à un double drame, drame social, drame de famille. Les scènes pathétiques et vigoureuses abondent

dans *le Domaine,* et l'émotion est profonde qu'on éprouve à la mort du vieux duc de Marbois-Grandchamps. M. Lucien Besnard nous prend par des moyens très simples et très puissants. Et il ne dédaigne pas d'avoir de l'esprit, quand il le faut.

Et ce nous fut une grande joie d'entendre, enfin, une pièce où il n'y a de sympathie pour aucune aristocratie, quelle qu'elle soit, ni pour aucune religion.

Le Domaine, habilement mis en scène, a été fort bien joué, dans l'ensemble. M. Gémier a été très noble dans le duc de Marbois-Grandchamps et sa mort est des plus tragiques. M. Arquillière est plein de mesure en François Javel, et M. Janvier de finesse en abbé Renou. MM. Dubosc, Courtès, Frédal, et beaucoup d'autres seraient encore à louer. Mlle Mégard, en Elisabeth, est plus charmante que jamais, et Mlle Rolly a tenu avec beaucoup de goût le rôle d'Etiennette.

Il semble que M. Jacques Richepin ait emprunté **la Cavalière** à quelque histoire espagnole, imaginaire, peut-être même réelle : Mira de Amescua, l'héroïne de la pièce, est un peu parente de cette Rosaura dont les aventures nous sont contées par Calderon dans *la Vie est un songe,* — et aussi de cette Catalina de Erauso dont, il y a quelques années, M. José Maria de Heredia nous fit connaître, par une merveilleuse traduction, les étranges mémoires. Cela est à la louange de M. Jacques Richepin : son drame donne l'impression d'être vraiment espagnol.

La Cavalière a les défauts des modèles que, sans doute, a choisis l'auteur. La psychologie des personnages, bien que, parfois, elle soit assez subtile, n'en est pas moins un peu superficielle. Mais *la Cavalière* a aussi les qualités de ses modèles. L'intrigue est ingénieuse, et elle est conduite avec aisance et vivacité. M. Jacques Richepin sait nous exposer clairement des situations compliquées, et nous suivons, sans peine aucune, les aventures héroïques et amoureuses de Mira, de Lorenza et de Cristobal. La pièce ne languit pas un instant, et le mouvement y est tel que, parfois, nous avons l'illusion de la vie. On sent que *la Cavalière* a été écrite avec une ardeur toute juvénile, et que l'auteur fut le premier à s'amuser de ce qu'il imaginait. Il y a, dans *la Cavalière,* des épisodes pittoresques habilement amenés et qui sont faits pour plaire, et, ce qui vaut mieux encore, on y trouve, dans le second et dans le quatrième acte surtout, des

scènes d'une heureuse invention, et qui sont traitées avec tact et délicatesse.

Les vers de M. Jacques Richepin ne sont pas encore très personnels, le rythme en est parfois incertain : mais, souvent, ils sont loin d'être maladroits, et l'on pourrait citer tels couplets de *la Cavalière* dont la sonorité est très bonne. Et ce n'est pas nous qui blâmerons M. Jacques Richepin d'avoir, dans ces alexandrins, admis des hiatus on ne peut plus sensés.

En somme, on est en droit, après *la Cavalière*, d'augurer fort bien de l'avenir dramatique de M. Jacques Richepin.

Mlle Cora Laparcerie a joué avec charme et vigueur à la fois, comme il convenait, le principal rôle de la pièce ; elle amusa et elle émut. Et elle est bien secondée par Mlles Valentine Page et Marguerite Gauthier, par MM. Castillan, Clerget, Dieudonné et Villa.

Voici une erreur singulière d'un écrivain d'un grand talent. Comment M. Léon Hennique, à qui l'on doit *Monsieur le duc d'Enghien*, cet émouvant drame historique, a-t-il pu croire que la pièce tirée par lui de **la Petite Paroisse**, — un des moins illustres parmi les romans d'Alphonse Daudet, — était une bonne pièce? Certes, qu'on soit touché par des considérations morales, psychologiques, ou simplement dramatiques, on est en droit de prétendre que le sujet de *la Petite Paroisse* n'est pas plus mauvais qu'un autre, et qu'il eût pu donner lieu à une intrigue intéressante, bien qu'en somme assez banale. Mais la pièce est faite avec une gaucherie qui, trop souvent, gêne le spectateur. On en arrive à se demander parfois si, d'un acte à l'autre, c'est bien la même pièce qui se continue : il semble que, dans l'entr'acte, le sujet ait changé, et les personnages ont eu, tandis que nous ne les voyions pas, de si étranges revirements de caractères que nous ne comprenons plus les raisons de leurs actes. Ou, s'ils s'expliquent, c'est en de brefs monologues, sans vérité ni éclat. C'est tout au plus si, au troisième acte, une scène, où il y a quelque émotion, intéresse l'auditeur. Il est étrange que M. Hennique se soit si cruellement trompé. Et malgré tout leur talent Mme Henriot et Mme Suzanne Munte, M. Antoine et M. Bour, M. Grand et M. Signoret n'ont pas rendu vivante cette pièce malheureuse.

M. Brieux s'intéresse aux questions les plus diverses : il

a traité de l'instruction des femmes, du remariage des divorcées, de l'influence des courses, de l'ambition des magistrats, et de beaucoup d'autres choses. Aujourd'hui il prend comme sujet de drame l'allaitement maternel. **Les Remplaçantes,** ce sont les nourrices, et M. Brieux conclut que les mères devraient elles-mêmes nourrir leurs enfants, et ne jamais s'adresser à des remplaçantes. Et, à l'appui de sa thèse, il donne des arguments physiologiques et des arguments moraux.

Le premier acte des *Remplaçantes* est des plus amusants : il se passe dans un village où les femmes font, communément, le métier de nourrices. Elles sont toutes à Paris, et les maris passent leur temps à bavarder et à boire. Lazarette Planchot, qui adore son enfant, l'abandonnera-t-elle pour aller nourrir le fils des Denisart ? Chacun l'y pousse, mari, oncle, beau-père, — et elle finit par céder. Cet acte, varié et habilement conduit — la pièce étant de M. Brieux, est-il besoin de le dire? — d'un esprit parfois un peu lourd, semble être l'exposition d'un drame où sera montrée l'influence démoralisante du métier de nourrice.

Au second acte, nous sommes à Paris. Il y a, là encore, quelques épisodes faits pour divertir ; on a pour la nourrice tous les soins possibles. Puis il semble que la pièce tourne au drame ; l'enfant de Lazarette est malade, et les Denisart décident de ne rien dire à la mère, dans l'intérêt de leur propre enfant. Et l'acte se termine par une sorte de conférence où un vieux médecin de campagne, le docteur Richon, conclut, par des raisons surtout physiologiques, à la nécessité pour les mères d'allaiter leurs enfants. Et le docteur Richon va jusqu'à formuler, presque, une proposition de loi rendant l'allaitement maternel obligatoire.

Au troisième acte, nous sommes, de nouveau, dans le village de Lazarette. L'enfant n'est pas mort. Lazarette est venue le soigner, car, malgré tout, elle a appris sa maladie. Mais Planchot n'a pas été un mari très fidèle ; on se réconcilie, pourtant, et Lazarette, désormais, restera au village. Cet acte, qui est un peu dans la manière du plus récent troisième acte de *Blanchette*, est assez gai. Mais il résout sans gravité une question grave. Et l'on est un peu étonné qu'à l'œuvre forte qu'était *la Robe rouge* M. Brieux fasse succéder une pièce en somme des plus superficielles.

M. Antoine fait fort bien la conférence du second acte, Mlle Suzanne Desprès joue la nourrice avec une rare intelli-

gence, et MM. Bour, Matrat, Signoret et Desfontaines, ainsi que Mlle Bertou méritent d'être loués.

La comdéie nouvelle de M. Auguste Germain, **En fête**, est très mouvementée, trop, pourrait-on presque dire, car, bien souvent, nous ne savons guère pourquoi s'en agitent à nos yeux les innombrables personnages. M. Auguste Germain s'est plu à faire défiler devant le spectateur des hommes et des femmes du monde, du demi-monde, du quart de monde, et d'autres mondes encore, — de mondes même que ne pourraient désigner que les fractions les plus infimes. D'ailleurs, entre les gens que nous montre M. Germain, et quel que soit le groupe social auquel ils appartiennent, il y a un caractère commun : la nullité absolue de l'intelligence et l'horreur de tout ce qui nécessite le moindre effort d'esprit. Ils n'ont guère que du dédain pour le seul d'entre eux qui vaille quelque chose, Silvany : Silvany ne sait pas s'habiller avec élégance, il se promène toujours avec des livres sous le bras, il se pique de connaître la philosophie de Kant et d'être néo-kantien, et il s'intéresse aux religions orientales. Voilà beaucoup de tares : et la jeune personne qu'il entretient prend exemple sur tous ceux qui sont bien élevés, et elle est la première à juger sans faveur le malheureux Silvany. Elle est tout près de lui préférer un dompteur, et elle ne lui rend justice qu'après l'avoir vu exécuter le dompteur, avec une froide ironie. Elle lui découvre du biceps, et dès lors elle l'estime.

La scène entre Silvany le philosophe et Jehan-sans-peur le dompteur est la meilleure de la pièce. Et il est impossible de voir par quel lien, si ténu soit-il, elle se rattache à son intrigue. Ce serait d'ailleurs, je crois, chercher une mauvaise querelle à M. Auguste Germain que de lui reprocher de n'avoir imaginé, pour joindre entre elles les scènes diverses d'*En fête*, qu'une intrigue insignifiante. Nous nous intéressons assez peu à l'aventure de M. d'Alvarays, de Mme d'Alvarays, d'Eva de Saint-Brévin, et du marquis d'Osmers. Il semble que M. Germain ait simplement voulu nous montrer le plus grand nombre possible de ces êtres à apparence humaine dont l'idéal est, non de s'amuser, mais de faire la fête. Il y a réussi, et si, malgré tout son talent, nous ne nous intéressons guère à la galerie de portraits où il nous promène, c'est que les originaux ne valaient pas qu'on s'ingéniât à les peindre.

Les décors d'*En fête* sont fort élégants, et l'on a rarement vu, au théâtre, une aussi charmante réunion de femmes :

Mmes Yahne, Valdey, Bignon, Derval, Demay, Demarsy, beaucoup d'autres encore. Plusieurs d'entre elles ont du talent, et le prouvent, une fois de plus, dans la pièce de M. Germain.MM. Tarride, Deval, Tréville, Hirch, et beaucoup d'autres aussi, leur donnent avec agrément la réplique.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

Théâtre national de l'Opéra-Comique : *La fille de Tabarin*, comédie lyrique de MM. Victorien Sardou et Paul Ferrier, musique de M. Gabriel Pierné. — Concerts.

De **la Fille de Tabarin** on ne pourra pas dire, selon le cliché, « il n'y a pas de pièce », mais peut-être on pourra insinuer qu'il y a trop de pièces dans cette comédie lyrique : une par acte, et même deux au troisième ! Hommes de théâtre avisés, MM. Sardou et Ferrier ont tenu à honneur d'éviter le reproche si habituellement jeté à la tête de leurs confrères moins arrivés. Ils nous ont comblés !

C'est d'abord une idylle amoureuse entre Roger, vicomte de la Brède, et sa voisine de campagne, Diane de Beauval. Les jeunes gens sont d'accord et échangent les serments d'usage. Mais, si le sire de Beauval accepte volontiers Roger pour gendre, soldat blanchi sous le harnois — qui garde des temps d'autrefois — un orgueil que rien ne tempère, — le père de celui-ci se révolte contre cette union. Un Brède peut-il, sans déchoir, épouser une Beauval ? Et qu'est-ce que ces Beauval ? — De la petite noblesse. — Ne chuchote-t-on pas même que le seigneur actuel, venu il y a dix ans dans ce pays poitevin on ne sait d'où, a acheté son tortil, on ne sait à qui, tout comme un moderne financier ? En outre, ce baron qui ne semble pas être

un baron
pour de bon,

comme dit un vieux refrain, est très riche, tandis que le noble gentilhomme possède, pour toute fortune, l'honneur de son nom illustré dans sept croisades. En 1640, le procédé si connu de nos jours sous le nom de « dorez » ou « redorez vous-même » et applicable surtout aux blasons, était à peu près inconnu. Les princes pauvres n'avaient pas encore inventé le mariage israélite. En permettant à son fils d'épouser la riche héritière, le comte de la Brède croirait jouer le rôle d'un coureur de dot : à cela surtout il ne peut consentir. Un moyen

existe cependant de tout arranger, et tout s'arrange en effet : le sire de Beauval donnera sa fille et gardera son argent. Diane sans dot, Roger ne fait plus un marché ; l'honneur est sauf et le comte de la Brède, pour le bonheur de son fils, accepte la mésalliance.

Ces pourparlers, qui ont rempli tout l'acte, aboutissent à un repas joyeux où les fiançailles sont officiellement annoncées aux hobereaux du voisinage qui, bruyamment, les célèbrent le verre en main.

Mais Beauval n'est même pas le douteux baron qu'on croit: c'est Tabarin, l'ancien valet de Mondor, le pitre de la place Dauphine. Après fortune faite, il s'est retiré sous un faux nom dans cette lointaine province, où il vit en bon seigneur, adonné aux œuvres pies, tel un « monsieur de charité ». N'importe, le présent n'efface pas le passé, et ce passé, au XVIIe siècle, est assez infâme et n'attire pas la considération. Les gens de théâtre sont hors l'église, et « hors l'église, pas de salut! » Aussi Tabarin-Beauval tremble-t-il d'être découvert. Il nous le confie en un aparté tragique, et cependant commet mille imprudences qui doivent amener la catastrophe redoutée. Cette catastrophe, tout le second acte, consacré à une brillante fête foraine, se passe, sinon à la préparer, du moins à nous la faire attendre. A la fin, Mondor, qui a installé ses tréteaux sur le mail, reconnaît son ancien valet sous les traits du seigneur auquel il demande humblement une faveur : la permission de dresser son théâtre dans l'orangerie du château. Mais ce Mondor est un brave cœur, il sera discret.

Avec le 3me acte, l'œuvre devient non pas lyrique, car cette partie de son titre n'est guère justifiée, mais psychologique. L'âme du comédien s'y va dévoiler. Ce fatal amour des planches qui, les soirs de relâche, incite les cabots et les « mastuvus » à errer autour de leur théâtre, va pousser Tabarin à reprendre, comme malgré lui, son rôle ancien. Tandis que, sur la scène improvisée entre les caisses d'orangers, se répète la pièce (une 4e pièce) *le Capitan mort et rescuscité*, Beauval, qu'impatiente la maladresse du jocrisse chargé des répliques où il triomphait jadis, ne peut se tenir de lui donner quelques conseils, puis, s'oubliant peu à peu, de prendre sa place, emporté par sa verve, et criant son boniment, sans s'apercevoir que Roger, que Diane, que tous ses invités sont entrés et le regardent stupéfaits. Soudain, tous l'ont reconnu; un cri unanime « Tabarin! » le rappelle à la réalité. Il chancelle ; hélas! c'en est fait du mariage de sa fille, jamais un

Brède ne sera le gendre d'un pitre! Le vieux comte le lui dit durement et le pauvre comédien comprend que désormais l'obstacle c'est lui-même. Longuement il réfléchit, puis il sort. Un coup de feu retentit... l'obstacle n'existe plus... Les valets se précipitent, ils rapportent leur maître blessé à mort, et, ému devant cette immolation qu'il comprend, alors que tous croient à un accident, le hautain comte de la Brède met dans la main de son fils la main de la fille de Tabarin.

Ce drame, car c'est ainsi qu'on dénommait jadis les œuvres de théâtre qui transgressaient la défense faite par Aristote d'ensanglanter la scène, est égayé par plusieurs épisodes dont quelques-uns ressortissent de l'opérette. N'est-ce pas un des moyens spéciaux de ces sortes d'ouvrages, en effet, que le souci de rendre ridicules ceux que leurs fonctions ou leur caractère semblent destinés à inspirer le respect? La liste serait longue des monarques et ministres gâteux auxquels elle a constamment réservé ses premiers rôles. Celui qui, ici, « fait le Jacques » est un moine, frère Eloi, qui mêle *Oremus* et *Benedicite* à de continuelles et basses papelardises, inconvenance bien inutile, à laquelle les préoccupations législatives actuelles ajoutent quelque chose d'odieux. La pièce ne perdrait rien à la suppression de ce personnage grossier et encombrant; d'autres détails aussi pourraient disparaître sans nul dommage. Le désir de remplir trois actes apparaît trop manifeste, les hors-d'œuvre nombreux qui séparent les quelques événements dont ils se devraient contenter d'indiquer le décor, assument une importance telle qu'ils permettent d'oublier ce qui précède, et donnent à ces événements l'apparence de dénouements.

Le 1er acte est employé à unir Roger et Diane. Le 2e ne s'occupe plus d'eux, et, au 3e, s'il est encore question de ce mariage, c'est vraiment *in extremis*. Mais le plus grave défaut de cette *Fille de Roland* — fils de traître ou fille de pitre, l'obstacle, avec les idées du temps, n'est-il pas le même à un établissement honorable? — c'est qu'elle n'appelle pas la musique.

Celle-ci n'y apparaît que comme illustration ; elle se juxtapose mais n'est pas nécessaire à cette pièce où aucun personnage, aucun sentiment ne sont franchement lyriques, et qui se pourrait réciter sans rien perdre de son intérêt.

M. Pierné est trop adroit cependant pour n'avoir pas su tirer le meilleur parti du rôle qui lui était dévolu. Le 1er acte, rempli de conversations sur lesquelles il était dangereux de

s'appesantir, offrait peu de matière à expansion musicale, aussi a-t-il fait de son mieux pour le traiter légèrement. C'est ce désir qui, sans doute, l'a poussé à l'emploi presque continuel de rythmes ternaires. Peut-être s'est-il trompé à cet égard; de ces 6/8 et de ces 3/8 accumulés résulte une fâcheuse monotonie. Mais il a pris sa revanche au second. Sa fête foraine, où circule un thème de caractère populaire qui se développe symphoniquement, révèle une main très habile; c'est, en outre, un tableau plein de vie, qui ne doit rien aux *Maîtres chanteurs*. M. Pierné trouvait là l'occasion de donner libre carrière aux qualités spéciales de gaîté et d'espièglerie dont déjà témoignait la 2e partie de l'*An mil*. Il n'y a pas manqué, et si, malgré sa verve naturelle, la variété de ses combinaisons harmoniques et l'amusante recherche de timbres à laquelle il se complaît, ici encore on éprouve parfois une impression de longueur, c'est qu'il est contraint de suivre ses librettistes, même s'il plaît à ceux-ci de revenir constamment sur leurs pas et de piétiner dans cet espace étroit du mail où se multiplient les épisodes aussi étrangers à l'action générale que les *ballabile* dans les anciens opéras.

Au 3e acte, *le Capitan mort et resçuscité* est un très divertissant pastiche. Mais la plaisanterie est trop prolongée, elle devient lourde et le talent du musicien n'y peut rien, quelque alerte que soit sa musique. Une livre de plumes ne pèse pas moins qu'une livre de plomb.

Des coupures — on en a fait déjà, on en fera de nouvelles — allégeront-elles cette œuvre où tant de qualités sont éparses, de manière à confirmer pour longtemps un succès qui fut brillant le soir de la première? On se doit de l'espérer pour M. Carré qui a entouré la pièce de décors exquis et lui a réservé une mise en scène incomparable; pour M. Messager, qui conduit magistralement un orchestre toujours ingénieux, presque trop constamment ingénieux même; pour Mlle Garden et M. Beyle qui incarnent de leur mieux les pâles amoureux Roger et Diane, et pour M. Périer plein de finesse et d'émotion dans le rôle, si réussi d'ailleurs, de Mondor. Mais parmi tous ceux — ils sont très nombreux — qui doivent revendiquer leur part des applaudissements, il faut, comme presque toujours, mettre hors de pair M. Fugère, merveilleux dans ce rôle de Tabarin qui semble, du reste, fait pour lui et composé sur mesure. Sans paradoxe exagéré, peut-être on pourrait remarquer ici que la présence d'un aussi excellent artiste est un danger pour les auteurs, en ce qu'elle les

incite à travailler pour lui, ce qui, malgré sa merveilleuse aptitude à se diversifier, engendre une certaine monotonie de composition dans toutes les œuvres destinées à l'Opéra-Comique depuis vingt ans.

En tout cas, ce danger, M. Pierné ne regrettera pas de l'avoir couru, car, s'il remporte une durable victoire, le valet de Mondor n'y sera certes pas étranger, et cette victoire je la souhaite avant tous à ce musicien de bonne éducation musicale qui, lui, jamais n'offense les oreilles. C'est un mérite plus rare qu'on ne croit, et il n'est pas besoin de monter sur des tréteaux pour le proclamer aujourd'hui, car, en vérité, ce n'est pas là du boniment.

§

Les concerts Chevillard nous ont, pendant le mois passé, donné seulement deux premières auditions, on peut en effet compter comme telle l'exécution de *Lénore*, poème symphonique de M. Henri Duparc, non joué depuis 1876. A cette époque, tout musicien était nécessairement traité de wagnérien s'il employait les cuivres, s'il se permettait la moindre dissonance, ou simplement s'il était encore inconnu. On sifflait de confiance le prélude de *Tristan*, on siffla aussi *Lénore*. Aujourd'hui, le public écoute religieusement des actes entiers de ce même *Tristan* et applaudit l'œuvre du compositeur français, œuvre si forte que, 25 ans après son apparition, elle a conservé toute sa vigueur. Et cette audition, en rappelant à certains les souvenirs de leur jeunesse musicale et des belles luttes de jadis — c'était alors les temps héroïques! — a renouvelé pour eux l'amer regret de voir muet depuis de longues années l'auteur de *Lénore* et des admirables mélodies longtemps inconnues, aujourd'hui célèbres.

Si M. Fauré eût écrit en 1876 sa musique de scène pour *Pelléas et Mélisande*, nul doute que lui aussi eût été enrôlé dans le grand régiment du wagnérisme. Et cependant si quelqu'un a échappé à l'influence du maître allemand, — influence qui fut en réalité plus imaginaire que réelle sur les musiciens français du dernier quart de siècle, — c'est bien l'auteur génialement personnel des deux quatuors et de tant d'exquises œuvres vocales. Cette personnalité, elle émane de la moindre de ses phrases mélodiques, comme de l'harmonie dont il l'accompagne, comme aussi de la sonorité orchestrale dont il l'enveloppe. « C'est du Fauré », et cela signifie : c'est la grâce et c'est le charme. A ce titre, c'est bien du Fauré, ce *prélude* où, sans

vaine prétention à raconter l'histoire de Mélisande et à écrire un poème symphonique, le maître nous transmet l'intime émotion que lui a suggérée cette frêle et douloureuse figure de « femme enfant ». C'est encore du Fauré cette *Fileuse* aux fines élégances, et aussi cette courte page qui chante la mort tragique et douce.

Chez M. Colonne la grande œuvre attendue n'a pas vu le jour, et un gracieux *nocturne* pour flûte de M. Hüe et trois courtes mélodies de M. Kœchlin semblent avoir seuls accaparé toute l'activité du chef d'orchestre du Châtelet.

Par contre, dans les petits concerts, on travaille sans relâche. Les suivre tous est impossible, impossible aussi de parler d'eux comme presque tous le mériteraient. A peine peut-on énumérer les artistes qui y ont pris part ; on semble faire le dénombrement de l'armée des dix mille !

Ce sont : M. Oswald qui, en deux séances, avec l'aide de M. Bron, a fait connaître quelques-unes de ses intéressantes œuvres de musique de chambre ; Mlle Renié, la si distinguée harpiste, qui a joué avec orchestre un concerto de son frère pour harpe non chromatique ; le quatuor Sechiari, nouvellement formé, qui a eu l'heureuse inspiration de se mettre sous le patronage de M. Fauré ; le quatuor Marteau, qui nous rend visite et interprète avec émotion et puissance Franck, Savard et Dalcroze ; la société de musique Fernandez, Buisson, Seitz et Feuillard, dont les programmes accueillent nombre de musiciens vivants et même presque des débutants. C'est le grand violoniste Ondricek ; le quatuor Parent qui poursuit à la Schola ses exécutions magistrales de Beethoven ; MM. Dressen et Desespringalle qui, dans la même salle de la Schola, font l'histoire de la sonate de violoncelle ; puis Mme Mockel qui, dans la salle du Journal, donne régulièrement ses artistiques séances de lieds, et Mlle Darnaud qui, elle aussi, chante les vivants et les morts. C'est encore la *Schola* qui clôture triomphalement ses auditions de Bach et prépare des concerts de musique française du XVIIIe siècle ; c'est la jeune *société Mozart*, fondée par MM. de Wyzéwa et Boschot ; c'est enfin la *Société nationale* qui continue à consacrer la majeure partie de ses séances aux jeunes. En ses deux dernières réunions, elle a fait entendre un *quintette* pour cordes et cor de M. Roussel, dont le scherzo est piquant, mais dont les autres parties se ressentent fâcheusement du choix d'instruments auxquels l'auteur a voulu confier sa pensée. Dans ces conditions, le cor se marie mal aux cordes ·

il ne peut jouer parmi elles qu'un rôle épisodique, par conséquent restreint, ou de remplissage, et partant inutile. Notons en outre qu'il leur communique, par contraste, une sonorité mince et aigre des plus pénibles. La tentative était intéressante néanmoins, et dénote un esprit curieux. Ajoutons, ce qui ne gâte rien, que M. Roussel sait écrire. De M. Vreuls une sonate pour piano et violon, fort bien jouée par Mlle Germain et M. Parent, réalise les promesses qu'avait fait naître, l'an dernier, un trio du même auteur. On peut même dire que M. Vreuls est en progrès et que ces progrès sont même surprenants. Sa facture s'est clarifiée, ses idées se sont ordonnées, elles ont acquis un charme qu'il n'avait pas encore mafesté. Bref, son œuvre a été accueillie avec une faveur très marquée et dont il se peut légitimement montrer fier. M. Henry Février lui aussi est en progrès ; son trio, encore que visiblement inspiré de M. Fauré, dénote de précieuses qualités personnelles et un goût pour la musique pure qu'on ne saurait trop encourager.

La partie vocale de ces séances comportait d'agréables mélodies de M. Levallois et de M. Bardac, d'autres vraiment lyriques de M. Lazzari, et deux chœurs de E. Chausson, interprétés en perfection par les élèves du cours de Mme Roger. Ce n'est pas sans émotion que fut écouté le premier *chœur funèbre*, par ce public de la Société nationale en qui le souvenir du cher musicien disparu demeure toujours vivant. Chacun semblait participer à l'exécution elle-même et suivre, dans cette lente plainte où la douleur s'exhale en gémissements d'une poignante intensité, l'expression de sa propre pensée.

PIERRE DE BRÉVILLE.

PUBLICATIONS D'ART

Les Livres : André Hallays : *A travers l'Exposition de 1900*, Perrin, 3.50. — Pierre Valdagne : *Les Minutes Parisiennes : 4 heures*, illustrations de Balluriau, Ollendorff, 2 fr. — Henry Fèvre: *Les Minutes Parisiennes : 5 heures*, illustrations de Sunyer, Ollendorff, 2 fr. — Jossot : *Femelles*, Ollendorff, 3 fr. — Les Revues : *Les Maîtres du Dessin ; L'Art Décoratif ; Le Journal des Artistes ; La Plume ; Les Partisans ; Le Cri de Paris ; Le Rire ; Le Sourire ; L'Imprimerie Revue ; Revue des Arts graphiques ; L'Art Moderne, The Studio ; The Artist ; Deutsche Kunst und Dekoration ; Mir Iskousstva.*

Les Livres.— Il y a longtemps qu'en fait de « notes d'art » je n'en avais lues d'aussi attachantes que celles prises par

M. Hallays **A travers l'Exposition de 1900**. Personnellement je n'avais pas encore rencontré un livre où s'exprimât du commencement à la fin, sur les sujets les plus divers, une pensée aussi absolument identique à la mienne. Au volume de M. André Hallays, je ne saurais donc rien contredire puisqu'à chaque page j'opine du bonnet en découvrant toute couvée l'idée que j'eusse pu faire naître. Mais rien de banal comme la pensée! Combien d'êtres font à la même heure le même rêve, ou constatent la même joie, la même misère! La véritable supériorité, l'originalité réelle est dans la forme et celle de M André Hallays est parfaite. La draperie souple, brillante, aux plis spirituels mais sobres, dont il a su revêtir ses observations, est un décor du plus grand charme, sur une logique serrée, sur un bon sens impitoyable, sur un esprit de pure tradition française. Tout cela fleure bon la santé, l'équilibre, la vie puissante, sans contorsions, sans vaines recherches et sans fards. M. André Hallays est un artiste dont le plus grand honneur est d'avoir su éviter les emballements de la mode et d'être en tout partisan d'une évolution qui, pour être hardie, n'en doit pas moins puiser dans le passé ses énergies initiales. Certains se sont fait une renommée dans la critique d'art qui n'ont jamais disserté de la beauté avec autant de justesse et de justice. Si l'on veut s'en convaincre, il suffit de lire, dans *A travers l'Exposition de 1900*, le chapitre sur le *Modern style*, qui résume si bien la question, ou cet autre sur les portraits de l'Exposition centennale où, dans une langue concise, l'apport de chaque peintre est si sûrement apprécié et expliqué. La clarté, la brièveté et la rectitude du raisonnement sont, en effet, les qualités maîtresses de M. Hallays qui leur joint une causticité sans haine, de l'esprit sans cruauté.

L'éditeur Ollendorff, qui avait interrompu pendant l'Exposition la jolie série des **Minutes Parisiennes**, la reprend aujourd'hui avec deux plaquettes : **4 heures**, *l'essayage*, pour laquelle M. Pierre Valdagne a écrit un texte pimpant sur des illustrations de Paul Balluriau gravées sur bois par Beltrand et Dété, et **5 heures**, *la rue du Croissant*, pittoresque description de M. Henry Fèvre, accompagnée de vivants croquis de Sunyer.

Femelles, par Jossot, est un très amusant album de caricatures d'une facture bien personnelle. C'est là une juste satire de la partie du beau sexe qui monopolise la laideur et revendique son charme. Je reprocherai cependant à M. Jossot un peu trop d'outrance dans ses fantaisies linéaires et l'appa-

rence souvent trop masculine qu'il donne à ses ineffables laiderons.

Les Revues : **Les Maîtres du Dessin** (janvier). — Au sommaire : de Bida, *le Mur de Salomon ;* une typique aquarelle de Daumier, *Après l'audience ;* le précis et magistral *Portrait de M. Leblanc*, par Ingres : un *Intérieur de cabaret*, de François Bonvin, et la superbe sépia de Clodion, *la Nymphe surprise par un satyre*, d'un dessin si franc et si synthétique.

L'Art Décoratif (février). — M. Albert Thomas, dans un article sur les petits bronzes d'art, disserte sur les bibelots élégants et bien féminins de Bouval, Léo Laporte, Caussé, sur les inquiétantes figurines de Milles, sur les statuettes de rêve barbare de Mars-Vallett, sur les ingénieuses et hardies trouvailles de James Vibert et de quelques autres artistes qui suivent avec bonheur les traces des Dampt, des Baffier, des Vallgren, des Charpentier et des Desbois.

Au même numéro, excellent article de M. Charles Saunier sur l'intéressante tentative architecturale que vient de faire M. Xavier Schœlkopf, auteur du nouvel hôtel d'Yvette Guilbert. Egalement une étude de Léon Maillard sur les orfèvreries de l'Exposition de 1900, avec des reproductions de superbes pièces de Cardeilhac.

Le Journal des Artistes (20 janvier). — *Pourquoi l'Ancien comité a été réélu*, par Henry Hamel, au sujet de la querelle qui divisa et divise encore la Société des Artistes français.

La Plume (1er et 15 janv.; 1er fév.). — Numéros consacrés à l'œuvre d'Armand Point. J'ai déjà dit souvent en quelle estime je tenais l'art fier et la consciencieuse activité esthétique d'Armand Point. J'ai plaisir à citer ici, pour ceux qui ne connaissent pas encore assez le noble artiste et son beau labeur, quelques pages de Stuart Merrill, un de ceux qui connaissent le mieux l'homme et l'œuvre :

« M. Armand Point débuta très jeune à Alger dans la vie artistique, et acquit rapidement une réputation de peintre habile à faire rayonner la nudité de la femme sous la lumière des heures chaudes, dans les miroitantes eaux qu'égratignent des libellules, contre les feuillages piqués de fleurs de pourpre ou de fruits de cuivre. Je rappelle aussi, de cette période, de sobres eaux-fortes où s'esquissent, parmi les tentes, les fantasias et les étendards, les gestes de la vie nomade du désert. La Fortune aux mains pleines d'or souriait déjà au jeune

peintre, quand celui-ci fit son premier voyage en Italie. Ce voyage lui révéla la vanité de l'art moderne et l'inutilité de son propre effort. S'il récusa les autres, il se renia lui-même, avec une franchise et une loyauté dont il serait injurieux de le louer. Il comprit, sur son chemin de Damas, que le devoir de l'artiste est moins de rendre la nature que de l'interpréter, de la copier en esclave que de lui donner, en penseur, une signification, d'imiter, en un mot, que de créer. Il apprit des primitifs la valeur suprême de la ligne, dont si peu de peintres de ce siècle se sont vraiment souciés, et, averti par eux, il s'initia à l'esthétique des Grecs, pour qui l'art n'était pas un jeu, mais une nécessité, non pas la manifestation hasardeuse d'un individu, mais l'expression hiératique de leur race.

» Revenu en France, après ces mois d'étude et d'enthousiasme, M. Armand Point abandonna la peinture à l'huile, si vite altérée par l'air, les vernis et les oxydes, pour la peinture à l'œuf, dont il était parvenu, après de savantes recherches, à retrouver la composition et le mode d'emploi. Je n'ai pas à faire ici l'éloge de ce procédé renouvelé des Primitifs ; des critiques plus compétents que moi l'apprécieront. Mais je ne saurais assez les avertir de ne pas demander à la peinture à l'œuf ce qu'elle ne saurait donner, c'est-à-dire ce vulgaire attrait de la peinture à l'huile, qu'on a qualifié d'un mot non moins vulgaire, le ragoût. Les tableaux de M. Point sont austères, tout en exprimant la grâce ; ils sont schématiques sans jamais négliger le modelé, et, se glorifiant d'une magique coloration, ils se cernent strictement de la ligne. . . . .

» ... Que doivent faire les artistes, pour provoquer la renaissance de l'art décoratif français ? Tout simplement reprendre les traditions artistiques de la race et coordonner leurs efforts individuels en vue d'un ensemble national.

» Voilà ce que M. Armand Point a compris, en toute humilité comme en toute audace. Il s'est remis lui-même à l'école, et ne s'étonnera pas que d'autres se mettent à la sienne. Sa moindre prétention est de commander, son plus grand désir serait de conseiller. Lui-même ne se déclare-t-il pas disciple très humble de ces maîtres du moyen âge, qui, eux, dédiaient leurs traités techniques à la gloire du patron de leur corporation ?

» M. Armand Point a dirigé sa curiosité inquiète et active vers tous les arts familiers, vers ceux, entre autres, de l'émail, du métal, de l'ameublement, de la tapisserie, de la reliure, de l'orfèvrerie et de la poterie. Il est inutile de dire que l'œuvre

de rénovation artistique qu'il tente serait matériellement impossible sans le concours des artistes qui sont venus librement à lui et qui forment, sous sa direction, l'association de Haute-Claire. M. Point les dirige, répétons le, d'une main légère, et ne demande qu'à profiter de leur expérience technique. Rompu lui-même à la pratique de tous les métiers d'art, sachant parfaitement adapter ses idées aux possibilités d'expression de chaque matière, toujours prêt à quitter le pinceau pour les outils de l'artisan, il se borne à donner une direction commune et cohérente aux travaux des associés de Haute-Claire.

» C'est au moyen âge français que M. Armand Point tente de renouer la tradition des industries d'art, sans qu'il néglige toutefois ce que la Renaissance italienne nous offre de grâce, de finesse et d'élégance... »

Les Partisans (20 janvier). — Dessins de Blanchet-Magon, J. Baric et d'originaux frontispices et culs-de-lampes de Louis Payret-Dortail autour d'un très lyrique et large poème de Gabriel Tallet et du roman de Paul-Redonnel : *L'échelle d'amour*.

Le Cri de Paris (27 janvier). — Dessins de Capiello et de Hermann-Paul.

Le Rire (2 février). — De Léandre : *Edouard VII, roi d'Angleterre, empereur des Indes.*

Le Sourire (passim). — Dessins de Huard, Cadel, Hermann-Paul, et J. Plumet.

L'Imprimerie Revue (décembre). — Premier numéro d'un nouveau confrère, organe mensuel de la fonderie typographique lyonnaise et du Sud-Est.

Revue des Arts graphiques (12 janvier). — M. Paul Bluysen s'élève contre l'invasion du *modern style* dans la typographie moderne et contre une décision récente du comité central de la Fédération du Livre, décidant de donner à l'organe de la fédération, *La Typographie française,* un aspect extérieur mieux en rapport avec le goût et l'art nouveaux. M. Paul Bluysen est d'avis que, sous prétexte de modernisme. il ne faut pas abuser des fioritures et des fantaisies et qu'il sied de ne point bouleverser la méthode claire et harmonieuse de la vieille typographie.

L'Art Moderne. — M. Octave Maus reste seul directeur de cette publication qui devait déjà beaucoup à ses efforts. Il s'est adjoint quelques nouveaux collaborateurs et désire donner à son journal une plus grande extension à Paris.

(16 décembre). — D'une étude très renseignée de M. Octave Maus sur l'exposition centennale de l'Académie des Beaux-Arts :

« Van Camp fut, on le sait, l'un des fondateurs de la Société libre des Beaux-Arts, qui rallia en 1868 tous les artistes épris d'indépendance. Et bien qu'un des plus jeunes du groupe révolutionnaire, il prit au développement du jeune cénacle et à la rédaction de l'*Art libre*, son moniteur officiel, une part active.

» Quelques-uns de ceux qui défendirent avec lui les idées émancipatrices sont représentés à la Centennale. A défaut d'Artan, de Louis Dubois et de Félicien Rops, restés étrangers à l'Académie, voici Charles de Groux et ses scènes populaires interpretées tantôt avec un sentiment recueilli qui touche au mysticisme : la *Procession de Dieghem*, la *Vente des cierges*, le *Benedicite* (fragment) ; tantôt avec une expression tragique d'une émotion poignante : le *Départ du conscrit*, l'*Essai de réconciliation*. Dans sa *Rixe au cabaret*, l'artiste atteste une égale maîtrise pour exprimer le mouvement et le tumulte. Voici De la Charlerie, mort à quarante et un ans, peu connu de la foule, très apprécié des artistes et des amateurs renseignés. Voici Baron, qui apporta au paysage son sentiment austère, vivant en commerce constant avec la nature et, comme l'a écrit Camille Lemonnier, « souffrant de ses douleurs et mêlé à ses métamorphoses ». Voici l'exubérant Verwée, aux couleurs puissantes et véhémentes, amoureux d'espace, d'air, de lumière vive, le premier animalier belge après Joseph Stevens. Voici enfin Hippolyte Boulenger, qui vers 1865 révolutionna la peinture de paysage en substituant aux formules clichées l'étude directe de la nature. Ah ! le beau peintre, et combien il grandit encore à mesure que s'éloignent les années où il souleva de si violentes tempêtes. Le *Héron mort* qui figure à l'Exposition est une œuvre admirable de couleur et de sentiment. Elle exprime de façon saisissante la détresse de l'hiver, le silence des plaines sous leur linceul de neige, l'aspect dramatique des ciels de décembre associés à la désolation de la terre. De même que le *Torse* d'Agneessens, le *Héron* de Boulenger ne peut, en quittant l'Académie, être installé ailleurs qu'au Musée de Bruxelles.

» ... A côté de ces maîtres du passé, les vivants, peut-être encore trop proches de nous pour nous autoriser à émettre sur leurs œuvres un jugement définitif, font bonne figure.

» S'il fallait chercher le trait d'union qui relie les généra-

tions disparues à celles d'aujourd'hui, on pourrait le trouver dans quelques artistes sollicités par les tendances nouvelles, mais que leur éducation emprisonne encore dans les traditions picturales d'autrefois. Eugène Smits, par exemple, dans sa radieuse toile *L'Eté,* dans ses *Etudes de femme,* dans sa *Jeune fille lisant,* est attiré par la grâce alanguie de la beauté féminine d'aujourd'hui, tout en gardant le culte des formes classiques qui ont fortement influencé ses débuts. Alfred Verhaeren perpétue, dans une expression contemporaine, la tradition du coloris somptueux, de la palette rutilante des peintres de jadis. Il n'est pas jusqu'à M. Stallaert, dont les jolis projets de plafond n'indiquent une aspiration vers une vision plus fraîche, plus caressante et plus vaporeuse que celle dont témoignent ses compositions académiques. Le *Portrait de Constantin Meunier*, par Verheyden, l'auto portrait d'Eugène Laermans marquent, dans des données anciennes, un sentiment moderne. C'est par le caractère plus que par la couleur que ces deux toiles frappent et retiennent le spectateur.

» Une étude attentive permettrait de retrouver la filiation de chacun des artistes actuels dans les peintres en lesquels s'incarna l'évolution de l'art en Belgique. Mais cette étude nous entraînerait au delà des limites de cet article. Bornons-nous à citer ici, parmi les peintres dont les œuvres décèlent une personnalité distincte, — les Salons et salonnets annuels nous fournissant l'occasion d'analyser plus amplement leurs œuvres, — MM. Léon Frédéric, Fernand Khnopff, G. Van Strydonck, W. Schlobach, J. Delville, Am. Lynen, R. Wytsman, A. Marcette, F. Baes, G.-M. Stevens, J. Gouweloos, etc. . . . .

» L'art statuaire est, en Belgique, de date trop récente pour que les sculptures réunies à l'Exposition centennale offrent aux visiteurs le même intérêt que les tableaux qu'on y a rassemblés. Il était pour ainsi dire inexistant pendant la première moitié du siècle. Un sommeil de marbre pesait sur le pays. Les manifestations abstraites, l'allégorie, les formules immuables d'un art convenu et sans émotion obsédaient seules les artistes jusqu'au jour où, vers 1875, sonna le réveil. Alors un grand souffle de vie chassa la léthargie et des œuvres vivantes, inspirées par l'humanité, se dressèrent de toutes parts. L'Exposition groupe quelques-unes de ces sculptures de la dernière période. Elles sont, pour la plupart, trop connues pour qu'il y ait lieu de les citer en détail. Mais ici,

encore, les tendances diverses qu'elles affirment montrent que le même idéal peut inspirer les conceptions les plus dissemblables; et si les noms de Constantin Meunier, de Van der Stappen, de Vincotte, de Villens, de Lambeaux évoquent le souvenir des premières victoires, ceux de Charlier, de Devreese, de Rombaux, de Lagae, de Rousseau, de Minne, de Nocquet, de Matton, etc., attestent que les disciples ont saisi d'une main ferme et vaillante la torche que leur ont passée les maîtres. . . . . »

(10 février). — M. H. Fiérens-Gevaert attaque avec une louable colère les « restaurateurs » belges de tout acabit qui sévissent sans merci contre les monuments les plus admirables d'Anvers à Gand et à Louvain.

The Studio (15 janvier). — M. Antonin Proust, qui fut le camarade de collège et l'ami de Manet, parle du grand artiste avec une connaissance intime de son œuvre et de son esprit. Ce sont là quelques lignes de critique claire, concise et sincère.

The Artist (février). — Notes accompagnées de nombreuses reproductions sur les œuvres de M. Van de Velde et de Fix-Masseau.

Deutsche Kunst und Dekoration (février). — Etude très fournie sur les efforts d'art appliqué de M. Max Laüger. Aujourd'hui que les revues d'art décoratif se sont multipliées dans tous les pays, tant en Angleterre, en Allemagne, en Autriche et même en Russie qu'en France, il sied de recommander parmi les publications étrangères les plus instruites des manifestations de l'art moderne, *Deutsche Kunst und Dekoration* et *Innen-Dekoration*, éditées par M. Alexandre Koch à Darmstadt.

Mir Iskousstwa (nos 23 et 24). — *La galerie Youssoupoff*, par Alexandre Benois (vingt-cinq reproductions du plus haut intérêt).

YVANHOÉ RAMBOSSON.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Le journal le *Peuple* a terminé l'enquête littéraire qu'il ouvrit après le procès de Bruges au sujet de mon roman *Escal-Vigor*. Les écrivains ou esthètes consultés sur la valeur de cet ouvrage, sur le droit que l'auteur avait de l'écrire, sur la probité et la conscience de cet auteur, ont été unanimes à admirer l'œuvre et à faire l'éloge de l'homme. Le livre et l'au-

teur n'ont été honnis que par un compilateur et polygraphe sans importance, fripier d'écrits que des âmes simples sont tentées de prendre pour un encyclopédiste alors que son érudition égale à peine celle du véritable Mathieu Laensberg de l'*Almanach de Liège ;* ensuite par un politicien rhéteur et retors, célèbre par ses bévues et ses sottes incartades, et enfin par un honnête instituteur primaire, journaliste estimable quoique de culture médiocre, qui doit être assez marri aujourd'hui d'avoir fait le jeu des pharisiens et des tartufes. En somme, cette enquête aura été une nouvelle victoire pour l'art et la pensée libres.

Aux interviews que je vous signalais dans ma dernière lettre, j'ajouterai celui de M. Eugène Demolder.

M. Demolder, l'auteur de la *Route d'Emeraude* et des *Patins de la Reine de Hollande,* n'a pas été moins catégorique dans ses déclarations que MM. Edmond Picard, Emile Vandervelde et Destrée, trois des chefs du parti socialiste, et que de grands artistes et poètes tels que MM. Verhaeren, Lemonnier, Maeterlinck, Giraud.

Avec ceux-ci, M. Demolder a proclamé le droit pour l'écrivain de traiter tel sujet qui lui plaît, sans se préoccuper de ces considérations politiques, religieuses ou sociales invoquées par les puritains, les cuistres et les cafards.

A propos d'*Escal-Vigor,* on a vu que de rares socialistes, appartenant à la fraction bassement envieuse et obtuse de leur parti, menaçaient de vouloir exercer un contrôle sur la pensée et l'intelligence d'autrui. Jetant l'interdit sur ce qu'ils ne comprennent pas ou sur ce qui froisse leur ignorance et leurs préjugés, ces enfants terribles prétendaient contraindre les écrivains et les artistes à « travailler » pour la foule et la masse, et à ne produire que des œuvres directement imprégnées de socialisme, voire de collectivisme.

Avec tous les artistes consultés par le reporter du *Peuple,* Demolder a protesté contre cette prétention monstrueuse. Mieux vaudrait rétablir l'inquisition catholique que de s'incliner devant la censure et l'anathème de la plèbe égalitaire, conduite par des niveleurs à peine moins abrutis qu'elle-même.

« Poursuivre un livre est toujours une chose grave, a dit Demolder. Milton lui-même, le grand poète anglais, et qui plus est un poète puritain ami de Cromwell, n'a-t-il pas déclaré dans son *Aéropagitique* qu'il valait presque autant tuer un homme qu'un bon livre ? » *Escal-Vigor* s'occupe d'un cas d'uranisme, c'est-à-dire d'amitié passionnée et presque d'amour

d'un homme pour un jeune garçon. On a dit que c'était là un phénomène dont il ne fallait point parler et qui était indigne de la littérature. Tout le monde sait pourtant qu'Horace a consacré des odes enflammées à Lyciseus et à Ligurinus et qu'il a chanté les amours pour les éphèbes. Dans sa seconde églogue, le doux Virgile célèbre son amour pour le jeune Alexandre en se mettant en scène avec son amant sous les noms de Korydon et Alexis. Lucien, dans son dialogue, s'occupe de ces amours pour les hommes et toute la littérature de l'antiquité en est pénétrée. On sait ce qu'était la légion thébaine et quelle admiration, au dire de Plutarque, les généraux professaient pour ces jeunes et héroïques combattants, unis les uns aux autres par les liens d'un amour plus que fraternel. L'uranisme a donc été une passion admise et fort pratiquée dans le monde antique. Elle existe peut-être plus intensivement encore dans le monde oriental : la littérature arabe et sémitique ne laisse aucun doute à ce sujet.

» Aujourd'hui, l'uranisme a-t-il disparu d'Europe ?... Loin de là. Est-ce un reste de sang païen ou l'affection est-elle plus profonde et gît-elle dans les mystères secrets de l'amour, de l'animalité, de la vie ? En tous cas elle existe et elle flambe toujours dans les moelles contemporaines. Aux temps de Phidias et de Pantarkès, de Pindare et de Théoxène, de Sophocle, d'Alcibiade, comme aux temps d'Adrien et d'Antinoüs, de Michel-Ange et de Cavalieri, de Shakespeare et de Pembroke, pareil état d'âme n'entraînait point la honte. Et encore aujourd'hui à Pékin ou à Téhéran, à Ceylan et à Mequinez ou au Caire, aucun amour n'est taxé de vice ou d'immoralité. Chez nous, ceux qui subissent l'uranisme sont traités en lépreux moraux, rejetés au chenil des parias. Pourtant, pour qui sait se pencher sur l'âme humaine et saisir ses détresses et ses fatalités, ils ne sont pas les maîtres de leurs esprits, de leur physiologie... Il est parmi eux, comme autrefois, comme de tout temps, de grands artistes, des rois, des philanthropes, des penseurs, des savants, des prêtres. Environnés d'un monde qui réprouve la forme de leur amour, les maudits luttent avec leur nature, avec le sang étrange qui coule dans leurs veines, avec les instincts sourds et exceptionnels qui germent en eux et qui font trembler leur âme. Ils luttent, parfois ils succombent, et souvent ils expient. Et c'est de ce drame psychologique, si curieux, si intense, si terrible, qu'un écrivain ne pourrait s'occuper ? N'est-ce pas là de l'humanité poignante, palpitante et hurlante d'amour et de douleur ? Condam-

nez donc Racine, alors que dans Phèdre il a célébré l'inceste en des vers sublimes! Condamnez Balzac pour sa *Fille aux yeux d'or*, où il a mis à nu le cœur des femmes qui s'aiment entre elles! Et condamnez Balzac encore parce qu'il a expliqué l'amour de Vautrin pour Lucien de Rubempré! Tout ce qui est humain est du domaine des lettres et nul n'a le droit de limiter leur champ. »

Et Demolder, reparlant des sentiments et des penchants uranistes, insiste encore sur d'illustres exemples souvent rappelés depuis le procès et les polémiques suscités par *Escal-Vigor*. Il aurait pu y ajouter, pour ne pas remonter à l'Antiquité dont il a d'ailleurs cité des couples légendaires, les noms du Vinci et Melzi, de l'helléniste et historien Muret, du Sodoma, de Sir Philip Sydney et Hubert Languet, d'Etienne Dolet, qui fut brûlé sous François Ier ; il aurait pu nommer aussi Montaigne et La Boétie, Molière et l'acteur Baron, Lully, Frédéric le Grand, l'archéologue Winckelmann, lord Byron, l'historien allemand Johannes von Müller, le poète Platen, le dramatiste autrichien Grillparzer, l'acteur Iffland, etc., etc.

Quant aux écrivains qui ont célébré l'uranisme ou l'amour homosexuel dans leurs écrits, la liste complète en serait des plus édifiantes, et on peut dire sans exagération qu'il n'est presque pas un poète génial ou un romancier illustre qui n'ait parlé, au moins épisodiquement, dans ses écrits, d'un sentiment homogénique. Justement, je reçois d'Allemagne une curieuse anthologie, *Lieblingminne und Freundesliebe in der Weltlitteratur* (1), due à M. Elisar von Kupffer, un poète lyrique et dramatique qui jouit déjà d'une grande notoriété dans son pays et dont un volume de vers paraîtra prochainement sous ce titre : *Auferstehung* (Résurrection).

M. E. von Kupffer a réuni nombre de poèmes et de proses où des écrivains éminents ou d'autres grands hommes ont exprimé des sentiments de ferveur et d'admiration pour des êtres de leur propre sexe. Le recueil s'ouvre par les extraits de la Bible (II Samuel, ch. I) traduite par Luther, où David, le saint roi David, se lamente en termes passionnés (« ton amour m'était plus précieux que celui de la femme ») sur la mort de son ami Jonathan ; viennent ensuite des vers uranistes des poètes ou philosophes grecs Archilocos, Mimmermos, Theognis, Ibycos — que la plupart ne connaissent que par l'a-

(1) Un beau volume avec introduction éthico-politique, chez S. Dyck, éditeur à Eberswalde. Berlin.

necdote dont Schiller a tiré sa pièce célèbre *les Grues d'Ibycus* — Simonides, Anacréon (l'amant du jeune Bathylle), Pindare, le sublime lyrique, dont les plus belles odes célèbrent la beauté masculine, Bacchylides, Platon, Kallimaque, Théocrite, Méléagre.

Aux Grecs succèdent les poètes latins : Catulle, Virgile, Horace, Tibulle, Ovide, Martial ; puis ce sont des extraits de Plutarque, de Lucain, etc., etc. La littérature arabe est représentée par Ibn-at-Tubi, par Al-Motamid, dernier roi maure de Séville (1069-90), poète exquis, lequel aima d'amour le plus tendre Ibu Ammar, un autre poète, quoique celui-ci fût de basse extraction, et par Abu-Mohammed (1122) dont le poète allemand F. Ruckert imita les « Makame ». La poésie persane figure dans l'anthologie de M. von Kupffer avec les divins Sadi et Hafis, et des extraits des Mille Nuits et une Nuit.

De Michel-Ange nous lisons un madrigal et deux sonnets à Tommaso dei Cavalieri, une poésie non moins amoureuse adressée à Febo di Poggio, une autre aux mânes de Cechino Bracci, un bel adolescent admiré du sculpteur; une autre enfin, non moins brûlante, à Luigi del Riccio.

Remarquable aussi une épître en vers du poète espagnol Garciloso de la Vega (1503-1536) à Juan Boscan. Plus loin, M. von Kupffer traduit plusieurs passages de Montaigne, un autre de l'*Edouard II* de Christophe Marlowe ; quelques-uns des merveilleux sonnets de Shakespeare à William Herbert, comte de Pembroke. Parmi les pièces les plus curieuses du volume se classe celle dédiée aux *mânes de Cesarion* (le comte Kaiserlingk) par le grand Frédéric, pièce que M. von Kupffer a traduite du français. Elle est suivie d'une lettre débordant de tendresse adressée par Winckelmann à son ami von Berg; d'un fragment de Herder, de plusieurs passages, poésie ou prose, de Gœthe, dont cette admirable page, visiblement autobiographique, du *Wilhelm Meister* que je reproduisis dans l'une de mes chroniques, à la veille de mon procès; de plusieurs extraits caractéristiques de Schiller, Hœlderlin, lord Byron, Ruckert, Grillparzer, von Platen, de Lermontow, le grand lyrique russe, tué en duel à peine âgé de vingt-sept ans, de Zorrilla y Moral, etc., etc.

De Gustave Flaubert, M. von Kupffer intercale dans son anthologie un passage suggestif du « défilé de la Hache » dans *Salammbô ;* de Paul Verlaine quelques strophes (*Mille e tre*), de Pierre Loti plusieurs paragraphes de *Mon frère Yves*. La poésie anglaise contemporaine est représentée par Algernon

Swinburne (*Erotion*) et l'allemande par von Wilbrandt, le comte de Stadion-Thannhausen, Bulthaupt, Oscar Linke. Josef Kitir, le baron von Levetzow, von Mayer, Adolf Brand et Elisar von Kupffer.

Dans un appendice à son livre, l'auteur reproduit d'autres passages de la Bible et publie des notices documentées sur Solon, Eschyle, Aristide le Juste (d'après Plutarque, Thémistocle lui aurait disputé l'amour du jeune Stesilaos, et de là, aussi, la rivalité et l'inimitié politique des deux grands hommes), Hippias, Harmodius et Aristogiton, Phidias, Sophocle, Euripide, Socrate, Epaminondas, Aristote qui aima son disciple Phaselitos, Alexandre le Grand, et Jules César, Jésus-Christ (son amitié pour Jean l'Evangéliste), Louis II et Richard Wagner, etc., etc.

Comme toute anthologie, celle-ci est forcément incomplète, mais elle réunit toutefois quelques-uns des plus remarquables morceaux de littérature consacrés aux attachements passionnés d'homme à homme. L'ouvrage de M. von Kupffer se recommande aussi par le soin et la conscience avec lesquels il a été élaboré. Pour la partie consacrée à l'antiquité, l'auteur a obtenu l'*approbatur* du plus célèbre philologue de l'Allemagne, M. le profeseur von Wilamowitz.

La saison musicale, théâtrale et surtout picturale bat son plein à Bruxelles. Tous les théâtres font recette; les expositions se succèdent sans interruption, et non contents de se faire entendre le soir, les musiciens sévissent encore le jour dans les salonnets de peinture. On ne parle que d'art et d'artistes. Hélas! Rien de mieux, n'était le *snobisme* et surtout l'arrivisme et le cabotinage, l'américanisme, la fièvre de la réclame poussée jusqu'à l'aigu. Tel jeune violoniste convie instamment la critique à venir l'entendre. Ce seront ses adieux au public bruxellois, car, après cette séance, il verra du pays et il ira se perfectionner à l'étranger. Les chroniqueurs s'exécutent, ils consacrent un compte-rendu encourageant et même laudatif au jeune virtuose. Ils le couvrent de fleurs, d'épithètes flatteuses, ils forcent la note élogieuse. Et bon voyage! Ah bien ouiche! Quinze jours après le quidam les harcèle de nouvelles invitations. Il n'est pas allé plus loin que Cologne ou Paris. Sa « tournée » européenne s'est réduite à une petite excursion chez nos proches voisins. Le voilà de retour! Et c'est à recommencer. Ces gens-là sont insatiables. C'est peu de les porter aux nues, il faut les exalter jusqu'aux astres.

Nos concerts les plus courus sont toujours ceux du Conservatoire, les concerts Ysaye et les concerts Populaires. Aux premiers M. Gevaert nous a donné une superbe audition d'*Armide* de Gluck; aux seconds une matinée a été consacrée à l'œuvre vraiment poétique et attachante de Swendsen; aux troisièmes, M. Dupuis a dirigé l'exécution de la messe de Beethoven.

MM. Kufferath et Guidé, les nouveaux directeurs de notre Opéra, déploient une activité des plus louables. Depuis l'ouverture de la saison, ils ont repris quantité d'œuvres de toutes les écoles et de tous les styles : *Tristan et Isolde*, *Faust*, *Don Juan*, *Cavalleria Rusticana*, *Mignon*, la *Navarraise*. Ils nous promettent *Iphigénie en Aulide* et une reprise de la *Walkyrie*. En fait de nouveautés, la *Bohème*, de Puccini, est un gros succès et *Louise*, de Gustave Charpentier, représentée dans d'excellentes conditions avec MM. Seguin et Dalmorès, MMmes Claire Friché et Dhasty, me paraît appelée à la même fortune.

La partition de *Louise* a été très goûtée ici. Quoique par les idées mélodiques M. Charpentier s'y rattache, ainsi que le constatait M. Pierre de Bréville, à M. Massenet et même à M. Paul Delmet, elle a pour elle une spontanéité, une consistance, une progression logiques, des mérites de developpement, un essor soutenu, une sincérité, qui manquent à la plupart des œuvres lyriques contemporaines. Comme harmoniste, M. Charpentier s'élève à la hauteur des maîtres de son époque. Son orchestre possède à la fois le charme et l'opulence ; il écrit aussi bien pour les voix que pour les instruments, et les quelques chœurs intervenant dans *Louise* sont admirablement traités. Au premier abord, sa symphonie paraît souvent trop touffue et trop luxuriante pour les situations assez simplistes et surtout pour le dialogue ultra-banal qu'elle accompagne et prétend commenter. Ainsi on est déconcerté en constatant que telle page, digne de fournir son atmosphère musicale à une scène de légende ou de mythe, paraphrase des propos de ce genre : « La soupe est-elle prête ? » Mais, en y réfléchissant, on comprendra que, dans l'esprit du compositeur, la musique doit précisément suppléer à la pénurie verbale des ouvriers mis en scène, et que ces harmonies exquises, ces rêveries et ces extases à l'orchestre ne seront jamais de trop pour interpréter ce qui se passe au fond de l'âme de ces bonnes gens, pour exprimer le mystère le plus intime de leurs sentiments. Et, pour ma part, je m'incline devant cette explication.

De même, par la suite, au quatrième tableau, quand le bohème et sa maîtresse chanteront un duo d'une exaltation et d'une frénésie comparables à l'explosion de lyrisme du réveil de la Walkyrie à la fin de *Siegfried*, ou aux effusions surhumaines de Tristan et d'Isolde, j'oublierai qu'il s'agit d'un noctambule assez méprisable et d'une grisette non moins ordinaire, pour ne voir et n'entendre à leur place que deux jeunes êtres, deux foyers humains en lesquels s'est condensé tout ce qu'une nuit de fête à Paris dégage de fluide capiteux, enivrant et voluptueux. Et je suis d'autant plus fondé à ne les prendre qu'ainsi que bientôt ils cessent de s'adresser l'un à l'autre de tendres propos pour se tourner dans un même acte d'adoration vers Paris, la déesse, l'idole, la nouvelle Cythérée.

Lors de la première à l'Opéra-Comique, on chicana M. Charpentier à propos de son personnage du Noctambule, qui devrait plutôt s'appeler le Plaisir de Paris. Ici ce personnage hoffmanesque a parfaitement été compris, et son intrusion fantastique dans des scènes plutôt réalistes n'a pas plus choqué que la présence de Puck dans les réunions des apprentis Snug, Bottom, Quince, Flute, Snout et Starveling, du *Songe d'une nuit d'été!*

Au tableau des « cris de Paris », si prenant et si évocateur, je me rappelais l'Epilogue du *Mercure* par lequel Remy de Gourmont protesta contre un projet de la préfecture de police tendant à supprimer ces cris, à la fois musique et poésie de la rue parisienne.

C'est M. Brieux qui a les honneurs de notre saison dramatique. Son *Berceau* a été très admiré au Théâtre Molière, et sa *Robe Rouge* a littéralement passionné les habitués assez circonspects et réservés du Théâtre du Parc.

La *Robe Rouge* était d'ailleurs jouée d'une façon remarquable, notamment par M. Paulet, qui faisait le juge d'instruction Mouzon, par M. Rouyer, un Etchépare admirable de masque, de voix, de couleur et de plastique, superbe dans son costume de paysan basque, et par Mme Sylviac, la femme d'Etchépare, qui nous a procuré des sensations d'art comparables à celles que nous lui dûmes autrefois quand elle jouait au Molière les rôles de la Périchole, dans le *Carrosse du Saint-Sacrement* de Prosper Mérimée, ou de *Sapho* dans la pièce de ce nom de Daudet.

Le salonnet du cercle *Pour l'art*, qui a remplacé celui du *Sillon*, est loin de valoir celui-ci. En dehors des tapisseries de Fabry, des sculptures de Rousseau et des adorables dessins

d'Amédée Lynen pour un roman héroïco-bachique dont il a aussi « élucubré » le texte, les envois ne s'élèvent point au-dessus de l'ordinaire et du convenu. La plupart des exposants se répètent. En ce cas n'eût-il point été préférable de n'exposer que l'année prochaine? Peut-être la plupart des membres de *Pour l'art* eussent-ils trouvé d'ici là quelque chose de neuf à nous apprendre.

A l'exposition du cercle *Vrige Kunst* (l'Art libre), on remarquait un joli portrait au pastel, celui de M. Sander Pierron, le jeune auteur et romancier, par M. Pierre Abattucci, et trois tableaux fort intéressants — surtout le *Marais* — dus à M. Louis Taverne.

Il y a environ quatre ans, M. Marcel Collière vous entretenait dans cette revue, sous la rubrique *Histoire, Sociologie*, de Toynbee-Hall, cette maison spacieuse et d'élégant aspect, où, au cœur de l'East-End dans le quartier le plus miséreux de Londres, des gradués d'Oxford et de Cambridge viennent vivre, de nombreuses années quelquefois, pour venir en aide au peuple malheureux, non comme des bienfaiteurs ou des protecteurs, comme des amis. Aux yeux de M. Collière, Toynbee-Hall apparaissait comme la pierre d'assise de l'édifice futur de solidarité et de justice. Son fondateur, Arnold Toynbee, avait d'ailleurs compris qu'il ne s'agissait plus de distribuer des aumônes, mais de donner aux pauvres une part de notre vie morale et, conformément à la noble parole d'Aristote, c'est par de la sympathie active et féconde entre les hommes de toutes les classes qu'il voulait concourir à fonder la Cité nouvelle.

Sur une échelle plus modeste, *Ontvaking* (Réveil), un jeune cercle d'artistes, a fondé à Anvers, notre grand port de mer, une sorte de Toynbee-Hall. « C'est, écrivait M. Gustave Fuss, à propos d'une conférence sur les *sonnets de Shakespeare* que j'y fis il y a deux mois, un cénacle de jeunes hommes épris d'art et désireux d'y initier les masses, ou plutôt ce que les masses recèlent de natures d'élite. Rien, chez eux, du snobisme de nos jours, mais le très noble désir, après l'accomplissement du labeur quotidien, de passer quelques heures harmonieuses en causeries d'ordre élevé, en discussions réconfortantes. Ils font également de la musique, s'entourent de belles choses, possèdent des collections de photographies et de reproductions en plâtre évocatrices des musées d'Europe. » Ils ont loué, rue Falcon, au cœur du quartier maritime, non loin des docks et des bassins, parmi les écuries et les

magasins des « nations », ou corporations ouvrières, une petite chapelle dépossédée, où plusieurs fois par semaine, leur cercle se réunit. Nos meilleurs poètes flamands s'y sont déjà fait entendre. La porte est ouverte, de l extérieur on aperçoit une lumière engageante, entre qui veut...Les dockers, les gens du port, les bateliers, les matelots, les rôdeurs sans méchanceté, les débonnaires batteurs de pavé prennent insensiblement goût à ces exercices du cœur et de l'esprit, et ainsi la plus haute des initiations, la culture des cerveaux, la propagande des idées d'avant-garde, s'opère dans une chapelle qu'entoure encore la cour silencieuse d'un béguinage.

Les soirs de conférences, les cierges sont allumés comme pour une messe sur la table de marbre de l'autel. Des femmes, nombre de dames élégantes mais simples, se confondent dans l'auditoire avec des artistes et des ouvriers.

Des photographies de tableaux des musées de l'Europe, de superbes épreuves de Braun, qui décorent les parois, sont remplacées, de mois en mois, par d'autres, quand les habitués ou les passants ont eu le temps d'en prendre connaissance. Des livres et des revues couvrent les tables. Les membres du cercle causent avec leurs visiteurs, leur fournissent les explications qu'ils demandent, et traitent ces ouvriers et ces humbles non pas comme des écoliers, mais comme des frères dont l'instruction a été négligée; ils leur parlent sans pédantisme, le plus familièrement possible, et s'efforcent, comme les gradués des universités anglaises, à Toynbee-Hall, d'assurer, ainsi que le rêvait le poète Walt Whitmann, l'harmonie et l'union par la fraternité des esprits et la ligue des sympathies sans distinction de sexes, de rangs, de castes ou de professions. Voilà, certes, une institution comme il en faudrait partout, et comme on en fera naître sans doute à Bruxelles.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ANGLAISES

M. Edmund Gosse, en qui l'on appréciait surtout un lettré délicat, passionné pour les curiosités littéraires de son pays, vient de publier une **Littérature anglaise** (1), concise, exacte et logique. L'entreprise d'un travail didactique de cet ordre exige avant tout une intelligence nouvelle du sujet, à

(1) *Littérature anglaise* par M. Edmund Gosse, traduction de M. Henry D.-Davray, un volume de la Librairie Armand Colin.

côté du talent d'exécution. Depuis Taine, il pouvait sembler aventureux d'imaginer un point de vue négligé par sa clairvoyante critique. C'est là, précisément, la réalisation de M. E. Gosse. « J'ai voulu surtout, en écrivant ce volume, indiquer le *mouvement* de la littérature anglaise, » dit-il au début de sa préface. Il y a réussi parfaitement et mérite la gratitude de quiconque s'intéresse à la formation des lettres anglaises et à leurs progrès quant à « l'expression, la forme et la technique ». Dans ce tableau, qui embrasse plus de cinq siècles, les omissions volontaires de l'auteur — dont on sent que le goût a dû parfois être violenté dans un but de généralisation, — ne s'appliquent à aucun des écrivains ou des ouvrages essentiels au « mouvement » qu'il a décrit avec cet excellent précepte pour régler son choix : « Tout producteur d'une œuvre littéraire vitale ajoute un membre nouveau à l'organisme de l'histoire littéraire, continuellement renouvelé dans son développement perpétuel. »

De Chaucer à lord Tennyson, M. E. Gosse a su mettre en relief la découverte de chaque auteur, son origine et sa propre influence, de manière à donner l'impression de mobilité de cet organisme énorme et compliqué.

C'est, d'un bout à l'autre de cette vaste histoire, un échange continuel avec nos auteurs. Ils ont inspiré les premiers écrivains anglais et le *Roman de la Rose* n'a pas eu, sur ceux-ci, une action moins décisive que sur le génie français et, en général, le « sens esthétique de l'Europe ».

Plus tard, Berners traduira Froissart et Huon de Bordeaux, et Sir Thomas North, en adaptant Plutarque, choisira pour guide la version d'Amyot. Puis les grâces un peu mièvres des Italiens exercent leur séduction : si Marot et Mellin de Saint-Gelais composent des sonnets qu'on admire, Wyatt et Surrey écrivent dans la même forme des poèmes inspirés de Pétrarque.

Jusqu'à l'époque d'Elisabeth, les forces se disséminent au point que la direction du mouvement littéraire échappe plus d'une fois. Des tentatives louables se combattent. La diversité des talents éblouit. On chercherait en vain, depuis la mort de Chaucer, un grand poète : tous sont « habiles, élégants, éminemment cultivés », et « il leur manque la force de la pensée et la richesse d'imagination qui eussent imposé leurs innovations à la pratique populaire ».

L'éveil de la conscience nationale en Angleterre a miraculeusement détourné sa littérature de la destinée charmante

qu'elle eût accomplie, de cet « âge gracieux de poésie lettrée et, à la manière de Pétrarque, douce et facile », sur lequel le gentil Ronsard a exercé sa majestueuse royauté. Il y a comme un temps d'arrêt dans la production. Aux œuvres originales et simplement influencées, succèdent des traductions en prose et en vers, correspondant à un progrès de la culture classique, tandis que les contes de Boccace, Dante et les chroniques italiennes se fraient un chemin. M. E. Gosse retient toutefois le nom de Sackville, dont la tragédie de *Gorbuduc* est représentée à Whitehall en 1551. C'est peut être à cette date qu'il faut assigner l'apparition du sens dramatique porté à sa plus haute perfection par Shakespeare. George Gascoigne l'annonce et Holinshed écrit ses *Chronicles*, où il puisera abondamment des sujets de drames. Mais la poésie vient d'accomplir un progrès avec Edmund Spenser lorsque, dégagé de la tutelle du gracieux Sir Philip Sidney, il publie *Faerie Queen*, qui lui vaut « sa place souveraine parmi les plus grands poètes anglais », et s'apparente au *Roland Furieux* de l'Arioste.

On joue sur les théâtres des satires allégoriques ou politique, des Cléopâtres, des Philotas, pendant une vingtaine d'années. Encore, auprès d'un George Peele, dont les vers blancs sont « d'une gracieuse fantaisie », faut-il faire une place à John Lyly pour avoir su donner « un caractère romanesque au théâtre anglais ». Avec Greene, Lodge, l'auteur anonyme de *Arden of Peversham* et Thomas Kyd qui fait applaudir, parmi de nombreux drames, un *Hamlet* (ou plus exactement *Hamblett*) emprunté aux chroniques d'Holinshed, — nous parvenons au seuil de la plus admirable époque de l'art dramatique moderne.

M. E. Gosse donne une explication ingénieuse des circonstances qui en ont avancé l'éclosion : « Pendant la peste de 1586, tous les théâtres furent fermés et il semble presque indubitable que, quand ils rouvrirent leurs portes, ils furent fournis de pièces par des auteurs auxquels l'idée d'un nouvel art s'était offerte pendant ce temps et qui avaient discuté ses méthodes à l'unisson. »

La même année voit naître Christopher Marlowe et William Shakespeare. Le premier meurt assassiné à trente ans en 1593, sans avoir donné sa mesure, en léguant : un *Faust* souvent admirable ; un *Tamburlaine* à la fois naïf et grandiloquent ; son *Jew of Malta*, où il a su transposer, sans lui rien ôter de son extraordinaire saveur, une vieille complainte populai-

re; et, enfin, dans *Edward II*, un chef-d'œuvre indiscutable, pour la beauté des vers, l'entente de la psychologie des personnages et la perfection scénique.

Shakespeare, arrivé à Londres vers 1586, n'avait encore rien publié après un séjour de sept ans. Il préparait *Venusand Adonis* pour l'impression et pouvait avoir composé « cinq ou six pièces » dont les meilleures, comme *Love's Labour Lost* et *Two Gentelmen of Verona*, ne l'eussent pas mis au-dessus de Marlowe.

Ici, M. Edmund Gosse paraît proposer un problème des plus curieux, dont il se contente de définir les éléments :

« Il est difficile de ne pas croire qu'en 1593 quelque chose d'une importance critique se produisit, qui révéla à Shakespeare son propre génie. Marlowe mourut. La jalousie des auteurs se retourna violemment contre le Jean Factotum de Stratford. Les théâtres étaient fermés à cause de la peste ; il est possible que Shakespeare soit allé en Allemagne et en Italie. Plusieurs de ces causes peut-être se combinèrent pour intensifier sa vitalité intellectuelle. »

C'est une autre énigme que la retraite subite de Shakespeare retournant, vers 1611, à Stratford, où il vivra cinq ans encore dans une incompréhensible inactivité...

Quoique M. E. Gosse ait entendu conserver à son livre « le caractère d'un coup d'œil historique», il a cédé à l'envie de placer Shakespeare en son temps, de le montrer au milieu de ses rivaux, partageant la même gloire, sans en dépasser aucun. Il fut pour ses contemporains le *gentle Will*, et cela semble indiquer que sa réputation n'a pas grandi, après les comédies italiennes qui lui avaient assuré la gloire mineure d'un poète gracieux.

Après des tâtonnements qui n'ont presque plus qu'un intérêt documentaire, on peut dire que, du même coup, le drame anglais naît et atteint son point culminant. Cet épanouissement correspond, dans notre littérature, à une époque d'une richesse indéniable, mais à qui manque le poète de génie qui l'eût reflétée. Rotrou peut avoir été renseigné sur les drames anglais car, au lieu du goût pour la discipline qui a concentré l'inspiration d'un Corneille et d'un Racine, il a montré une indépendance unique au XVII[e] siècle et qu'on ne retrouve guère ensuite que dans le *Don Juan* de Molière.

Avec Beaumont et Fletcher, Massinger, Webster et Otway, la tradition shakespearienne tente de se perpétuer, mais ils ne s'y rattachent en vérité que par les dehors violents, sans

participer de sa philosophie fécondante. Ils projettent une lumière empruntée sur une période de décadence où la grande figure de Ben Jonson, survivant à son œuvre, rappelle la magnificence spirituelle du passé, à travers la foule des faiseurs de tragédies dont le faible Suckling donne la mesure.

La sagesse est de ne rien regretter, si, au déclin de l'école dramatique, succède l'ascension du lyrisme avec un John Milton, et peut-être reprendrait on M. Edmund Gosse d'avoir écrit : « Il est impossible de ne pas réfléchir que, si l'instinct dramatique eût été prépondérant chez Milton, il se pourrait que la plus profonde des tragédies religieuses ne soit pas ce *Polyeucte* que l'Angleterre envie et admire dans la littérature de France, mais une pièce dans laquelle les plus nobles idées du puritanisme eussent été opposées à la philosophie du monde et à l'erreur sensuelle. »

On conçoit que Milton, assistant aux tragédies qui ont illustré le développement de la révolution anglaise, ait hésité à placer les interprètes de sa pensée dans la lumière irréelle des quinquets. En outre, une ordonnance du Parlement recommandait aux amateurs de spectacles, en 1641, de « songer à la repentance, à la réconciliation et à la paix avec Dieu » ; sept ans plus tard un édit ordonne la démolition des théâtres, menace du fouet les acteurs et, de l'amende, les spectateurs. Jusqu'en 1656, ces prescriptions rigoureuses sont observées. Sir William Davenant risque alors un « divertisement de déclamation et de musique à la manière des anciens » et, enhardi par l'impunité, il rouvre enfin « l'ancien Cockpit démantelé, dans Drury Lane », avec le *Siege of Rhodes*, un opéra de son cru. Il jouit de la tolérance des pouvoirs publics et obtient du roi Charles II des lettres patentes qui le mettent en règle avec les lois. Il y a une pléiade d'imitateurs du drame passé, dont le meilleur, John Wilson, est un disciple « vigoureux et robuste de Ben Jonson ». Mais la mode est aux choses de France, et si elle propose Quinault à l'admiration des Anglais, sir William Lower traduit Corneille. Une aussi forte personnalité devait les convaincre de la sagesse des « unités de temps, de lieu et d'action ».

M. Edmund Gosse explique avec finesse les incertitudes du pénétrant Dryden à cet égard. Il établit clairement et inflexiblement les lois de la composition théâtrale, dans son *Essay of Dramatic Poesy*, et cependant il ne saurait, pour l'amour d'Aristote, rejeter l'œuvre logique et désordonnée comme la vie, d'un Shakespeare. De cette indécision, — inexpliquable pour

nous et très admissible chez Dryden, — naît la critique dans la littérature anglaise sous la forme de ces « Essais » que l'étranger a imités sans les dépasser. Toutefois, ici encore, l'auteur remarque l'influence décisive de deux Français, les PP. Rapin et Le Bossu, formant « le goût et la pratique des jeunes auteurs qui devaient être les premiers de l'époque d'Anne ». Si la querelle des Anciens et des Modernes doit à la traversée de la Manche de perdre un peu de son acuité, elle n'en aboutit pas moins à faire exclure l'enthousiasme « comme une irrégularité » et les prédicateurs eux-mêmes doivent s'abstenir de métaphores. La France supporte la domination desséchante d'un Boileau. A peu d'intervalle on fera, en Angleterre, un succès à Pope.

Le cas de Pope a été tranché d'une manière définitive par Thomas de Quincey, comme celui de Boileau par John Keats. M. E. Gosse cite, de l'auteur guindé de *The Rape of the Lock*, des vers qui, dit-il, sont entièrement sérieux et ont l'intention d'être absolument poétiques :

Consult the genius of the place in all
That tells the waters or to rise or fall

. . . .

Et il se demande : « Est-ce là ou non de la poésie ? C'est la question qui a troublé depuis cent ans la critique et semble aussi peu susceptible de solution que les dogmes de la prédestination et du libre arbitre. Il est évident que ce n'est pas là une poésie du même genre qu'un chœur du *Prometheus unbound* ou une tirade de la *Duchess of Malfy;* mais cela ne peut répondre à la question. Il faut simplement observer les faits et c'en est un que de successives générations d'hommes hautement intelligents aient considéré les œuvres de Pope comme de la poésie, une poésie de la plus haute valeur. C'est aussi un autre fait que, depuis la révolution accomplie par Wordsworth, nous subissons un préjugé en faveur du genre romantique qui est destiné à durer moins longtemps. » L'opinion de Matthew Arnold, rappelée plus loin, que : « Dryden et Pope ne sont pas des classiques de notre poésie, mais des classiques de notre prose » peut être épousée, sans que l'on partage le moins du monde ce « préjugé en faveur du genre romantique », — et avec plus de raison que celle même de M. E. Gosse : « Pope n'était pas un classique de la prose ; il écrivait presque exclusivement en vers artistiques d'une technique achevée, qui peuvent éluder les formules romantiques, mais

qui doivent être de la poésie ou rien. » Disons tout net : rien !

La très curieuse défense de Pope, qu'on peut lire dans la *Littérature anglaise*, fait beaucoup d'honneur aux ressources de M. E. Gosse comme critique, sans réhabiliter son client. Il donne une définition de ce que Pope s'imaginait être la poésie et admet que c'en soit. On ne rispostera pas avec une moindre vérité : Pope est un versificateur excellent, — ce qui équivaudrait à en faire une manière de calligraphe très adroit, — à qui manqua seulement le don poétique, c'est-à-dire l'imagination et la sensibilité.

D'ailleurs, étant donnée l'influence prépondérante de Pope, il suffit de le juger par son effet : il a produit, autour de lui et après, à nombreux exemplaires, le versificateur sec et plat. Les premiers à se dégager de sa tutelle déplorable, les Thomson, les Gray, en ont gardé de la raideur. On ne retrouve pas d'aisance avant Young. Il n'est pas moins remarquable que le moment où s'affaiblit l'autorité de Pope est le signal d'un essor admirable de la poésie anglaise, avec le divin Keats (un André Chénier presque plus pur !), Burns, lord Byron, Shelley, Wordsworth et Coleridge.

M. E. Gosse est infiniment plus heureux dans son tableau de cette renaissance poétique, encore qu'on puisse le taxer de sévérité à l'endroit de Byron et d'indulgence à l'égard de sir Walter Scott.

Du « dixième lord Byron », il vante la vie aventureuse passionnée et fascinante, et dit : « Peut-être s'il avait vécu et s'il avait trouvé la paix avec l'âge, il eût pu devenir un grand artiste ; mais il ne s'efforça jamais de l'être. En 1816, il quitta l'Angleterre, secouant la poussière de ses souliers, non plus pirate de fantaisiè, mais *outlaw* véritable, en hostilité ouverte avec la société. »

Il fallait recueillir cette appréciation. Elle émane d'un esprit indépendant. On peut juger d'après cela des mines que peut encore provoquer dans cette « société » le seul nom de Byron, où il choque à la façon d'une indécence !...

M. E. Gosse a étudié la poésie, son mouvement jusqu'aux préraphaëlites, — à ce Rossetti, surprenant adaptateur de Villon et dont les sonnets atteignent à une incomparable perfection, et lord Tennyson, Robert Browning, — avec une passion de lettré et la sûreté d'un savant. Il a, de même, suivi le développement de la prose anglaise en historien scrupuleux, astreint à la considérer même dans les sermons, chez les moralistes, aussi bien que les philosophes, les journalistes et les

romanciers. Sa *Littérature anglaise* a les qualités qui font un excellent ouvrage didactique : la clarté, la méthode et l'impartialité, qu'il est toujours difficile d'observer dans un jugement littéraire, pour peu qu'on aime les lettres.

La traduction de M. Henry D.-Davray est écrite dans une langue vive et correcte, où subsistent les finesses d'un auteur délicat transposées avec goût.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LETTRES ITALIENNES

Le rapport du dernier Concours dramatique. — La *Casa di Goldoni.* — *Giacomo Vettori* et *Lucifero.*— Livres et romans. — Une inauguration.

La commission du concours dramatique a mis fin à ses travaux en déclarant qu'aucun des drames présentés n'était digne du prix ; ces trois drames étaient *Giacomo Vettori*, par Enrico Corradini, *La Corsa al Piacere*, par E. A. Butti, dont j'ai parlé dernièrement au *Mercure, I Parassiti*, par Camillo Antona Traversi. Et, en effet, il n'a jamais été dit que parce qu'il y a un prix de 3,000 fr., il faut absolument le décerner ; mais le rapport, rédigé par un avocat, est dur, âpre, dépourvu de détails critiques ; on dirait que le rapporteur a considéré les auteurs comme trois prévenus de la pire espèce, dignes de la rigueur de son tribunal ; ce qui a fait penser aux malins qu'il n'y a aucun crime plus impardonnable aux yeux d'un auteur raté que d'écrire une pièce et d'en obtenir un succès comptant auprès du public des principales villes d'Italie.

J'ignore si le rapporteur de la Commission a, dans son bagage littéraire; quelque comédie manquée, mais le fait est que le rapport, fruit de la prépondérance excessive d'un seul juge au sein de la commission dramatique, a désagréablement surpris. Le Président, M. Gallo, était très occupé ailleurs comme ministre de l'Instruction publique, et il est probable que tout s'est passé dans le plus parfait sans-gêne, entre l'avocat et les manuscrits des auteurs. Toujours sur la proposition du même rapporteur, on vient d'abolir le concours annuel, qui sera remplacé par un concours triennal avec un prix unique de 9,000 fr. ; ce qui serait une fiche de consolation si la vie de l'homme n'était constituée d'un si petit nombre de triennats qu'il est parfaitement absurde de compter sur ce prix pour s'en tailler une modique rente viagère.

Nos auteurs dramatiques, cependant, continuent leur chemin et la *Casa di Goldoni* à Rome offre fidèlement une superbe hospitalité aux dernières nouveautés du théâtre italien. Avec cette importante entreprise, M. Ermete Novelli a indéniablement ajouté au respect et à l'admiration que les écrivains, le public, la presse lui portent depuis longtemps. La *Casa di Goldoni*, c'est-à-dire le vieux *Teatro Valle* rafraîchi, enrichi de détails élégants, notamment pour ce qui a rapport à la mise en scène, soignée jusqu'au scrupule, — vient de réaliser à un certain point de vue le plan d'une compagnie dramatique permanente dans la capitale ; plan qui échoua jadis, quand l'intelligence énergique du grand acteur n'était pas là pour lui prêter toute sa force. Pour atteindre ce but, M. Novelli a dû vaincre les défiances d'un public habitué aux désenchantements et briser les entraves de la routine. Si les amertumes ne lui furent pas épargnées dès ses débuts, il n'a pas à se plaindre à l'heure qu'il est, de la fermeté de caractère et du désintéressement qu'il déploya dans l'exécution de son projet, car pendant les six mois qu'il vient de passer à Rome, l'art eut à enregistrer des succès éclatants pour quelques exhumations heureuses, comme l'*Aulularia*, et pour les productions nouvelles qu'il sut faire apprécier par les spectateurs d'élite que son nom et celui des auteurs appelaient à la *Casa di Goldomi*.

C'est parmi ces productions qu'on a remarqué surtout *Giacomo Vettori*, par M. Corradini, et *Lucifero*, par M. Butti. Je suis loin, d'ailleurs, de vouloir comparer l'une à l'autre : deux pièces, deux auteurs, deux problèmes, deux méthodes, deux buts différents. Tandis que M. Corradini montre un homme qui n'a confiance qu'en soi et qui, lentement, tout seul, avec l'opiniâtreté de la bonne cause, arrive au faîte de la puissance et de la richesse, — M. Butti poursuit un de ces problèmes mystiques qui révèlent sa préoccupation désormais constante. *Lucifero* est, en effet, la seconde partie de ce tryptique qui, commencé par la *Corsa al Piacere*, aura son accomplissement l'automne prochain avec *Avanti* (*En avant!*). Le protagoniste de ce drame, dont le sobriquet Lucifero nous renseigne suffisamment sur la renommée que son altruisme et sa propagande matérialiste lui ont créée chez ses concitoyens, est un prêtre qui a jeté la soutane et qui, on dirait par représailles, a depuis longtemps arboré le drapeau de l'athéisme le plus massif et le plus entêté. Ce professeur Alberini considère en toute bonne foi sa rébellion comme la dernière parole de

la liberté individuelle, il n'y a qu'un culte pour la Raison et pour la Science, et il élève ses fils, un jeune homme et une jeune fille, dans cette religion matérialiste pour que rien ne vienne les troubler de tout ce qui est surnaturel, mystique, transcendantal ; l'ex-prêtre vit paisible, donnant des leçons de littérature aux élèves d'un Institut et écrivant quelque livre savant. Son fils, Guido, croît près de lui, athée à son tour, dégagé de tout scrupule religieux. Mais le jour arrive où ce fils tombe amoureux d'une demoiselle, Mathilde, élevée en de bien autres principes, et, les deux pères s'opposant à ce mariage dangereux, les jeunes gens s'enfuient et s'épousent loin de leurs familles... Trois mois après, Mathilde gît mourante ; toute la jeunesse de Guido semble s'effondrer avec son bonheur ; près de ce lit de mort, il cherche en vain un espoir, il éprouve le besoin de cette illusion de l'*au delà* que le père a soigneusement et, paraît il, cruellement empêchée de pousser dans son cœur. Le dernier acte de la pièce n'est que la bataille de ces deux âmes, le père et le fils athées, devant le mystère de la mort ; acte superbe, je suis heureux de le constater, qui a excité partout un enthousiasme sincère. Guido a pour son père des paroles de fiers reproches, et comme il veut espérer, comme il ne peut pas croire à la science dont le dernier mot lui dirait que sa Mathilde n'est que poussière, il se jette aux genoux du religieux qui vient de sortir de la chambre de sa femme pour en annoncer le trépas, et il lui demande cette parole, cette prière, cet espoir dont il a soif. Le père, lui, l'athée, accablé par ce malheur et par la chute soudaine de tout son édifice, murmure, égaré, la grande parole humaine : *Chi sa? Qui sait?...*

En quelques lignes, voilà la pièce de M. Butti élaguée de tous ses détails et de bon nombre de personnages. C'est cette pièce qui, représentée il y a quelques mois à Milan, vient de traverser toute l'Italie au milieu des discussions les plus vives, mais saluée toujours par un succès exceptionnel. Comme l'espace nous fait défaut, je laisse la critique... au rapporteur du concours dramatique de 1903, et je reviens à *Giacomo Vettori*.

Le protagoniste du drame de M. Corradini n'est ni un mystique, ni un athée; il est un de ces travailleurs, rudes, droits, qui n'ont pas le temps de s'arrêter aux problèmes métaphysiques, la vie et la lutte quotidienne les pressant jour par jour. Il a fondé des établissements industriels, il a bonifié et cultivé des terres, il a amassé des richesses dont il fait un

usage sobre et savant. Il ne veut pas de faiblesses autour de lui : riche, il travaille encore comme le dernier de ses ouvriers; père, il a envoyé son fils dans le Nouveau-Monde, pourvu d'à peine quelques milliers de francs qui lui permettent de lutter à son tour et de se faire une position. C'est ce fils qui revient un jour, oh bien! divers de celui que Giacomo Vettori rêvait dans sa naïve complaisance d'homme d'action. Il a vite gaspillé son argent,en Amerique,il a essayé de toutes les professions, sauf d'en choisir une, et il n'a appris qu'à aimer cette pauvre jeune femme avec qui il revient, pâle et avili, à la maison du père. C'est ça, donc, ce qu'il a su faire, c'est de la sorte qu'il a réalisé l'idéal de Giacomo Vettori! Le père le chasse : qu'il aille travailler, qu'il apprenne le dur labeur de la terre, dernier ouvrier ou dernier paysan parmi ce peuple de paysans et d'ouvriers que Giacomo Vettori emploie dans ses fermes et dans ses établissements.

Le fils s'en va, avec sa femme il vit dans la chaumière d'un vieux pâtre, un philosophe qui ne veut rien pour soi-même et qui se contente de sa libre pauvreté. (Entre parenthèses, la silhouette de ce vieux berger est si malheureusement romantique et conventionnelle qu'on pourrait l'appeler une fausse note dans une belle symphonie.) Mais le fils travaille à sa manière; il travaille à ameuter peu à peu les ouvriers et les paysans contre son père; et Giacomo Vettori se trouve un jour vis-à-vis d'une grève générale et menaçante. Les grévistes entourent la villa, en exigeant à grands cris justice pour eux et pour ce pauvre fils méconnu, chassé, qui devient un magnifique prétexte à une rébellion tapageuse : ils lancent des pierres, ils fracassent les vitres, ils renversent les grilles, ils vont saccager la villa. Mais Giacomo Vettori, le vieux combattant, n'attendait que cela : tout seul, sans armes, droit et fier, il se présente à la foule enragée. La foule se tait, d'un coup; le regarde, puis un murmure d'admiration passe, et enfin éclate un applaudissement, des cris, des bravos; le courage téméraire a imposé à ces énergumènes : Giacomo Vettori, par sa seule présence, a mis un terme à l'émeute; on se met d'accord et les ouvriers retournent à leurs travaux, confus et repentants.

Cette espèce de trahison de la part de son fils, en blessant au cœur Giacomo Vettori, l'a fait réfléchir; peut-être a-t-il été trop sévère, a-t-il trop exigé; et voilà qu'il vient chercher le rebelle dans la chaumière du pâtre. « Que veux-tu? — lui dit-il. — Veux-tu le plaisir de dominer, de te sentir le maître

et le seigneur? Crois-tu que cela puisse te donner cet élan que je cherche en vain dans ta jeunesse? Eh bien! Je laisse tout, je vais partir; je reviendrai plus tard pour voir ce que tu auras su faire : mes villas, mes fermes, mes établissements sont à toi; va, et que le souvenir de ton père t'attriste! » Le fils, touché, veut demander pardon, trouver une parole d'excuse et de tendresse. « Va, va, lui dit Giacomo Vettori; tout un monde t'attend! » Et il regarde son fils s'éloigner pour ramasser ce sceptre de seigneur campagnard qu'il vient d'abandonner après la dernière victoire...

La relation du Concours dramatique ne reconnaît à cette pièce que le mérite d'une langue pure et harmonieuse; le public, plus juste, à rendu hommage à la maîtrise de la scène et à l'intention hautement originale. On ne peut pas nier une exquise conscience d'artiste à M. Corradini, qui nous donnera dans un avenir prochain une œuvre solide, dégagée de ces irrésolutions et de ces tâtonnements dont le dernier acte de *Giacomo Vettori* et la figure de ce pâtre académique se ressentent encore.

Livres et romans. — Cette chronique étant prolixe plus que d'ordinaire, je me borne à signaler quelques nouveautés littéraires remarquables, avec l'espoir de pouvoir y revenir plus tard. Ainsi, M. Anastasi vient de publier un roman. *Il Ministro,* qui marque pour l'auteur une nouvelle voie, fait mieux que de déceler les intentions d'une étude purement psychologique. M. Garlandu publie un *Guglielmo Schakespeare, poeta e uomo*, qui est un essai de critique et de psychologie digne de l'attention la plus bienveillante. Edmondo de Amicis nous offre ses souvenirs (*Ricordi d'infanzia e di Scuola*) pleins de philosophie et de bonté; et M. Luigi Zoppis raconte dans un roman (*L'Esteta*) les terribles conséquences de l'esthétique appliquée à la vie. M. Zoppis a des qualités littéraires non communes, mais je le prie de ne pas en abuser; l'épouvantail de l'esthétisme a fait son temps et un artiste doit se garder d'interpréter la morale goîtreuse des épiciers.

Une inauguration typique. — Bien qu'il ne s'agisse pas de littérature, je ne peux pas passer sous silence un événement artistique qui a fait la joie des amateurs, ce février, à Rome.

M. Rustelli, un jeune artiste de grand avenir, avait sculpté pour les quatre coins de la fontaine monumentale de la Piazza Termini quatre superbes Naïades en bronze, d'un style libre et puissant. Les Naïades étant toutes nues, de cette belle nudité

que le bronze caressé par l'eau jaillissante rend pleine de lumière, trois conseillers communaux, du parti clérical, s'opposèrent à l'inauguration de la fontaine. Ils prétendaient tout simplement appliquer à ces jeunes filles innocentes quelques bandeaux en fer-blanc, qui, ridiculisant les intentions de l'artiste, pussent sauvegarder la moralité des Naïades antiques et des Romains modernes. La discussion menaçant de se prolonger pendant plusieurs séances du Conseil, le peuple décida de couper court à cette logomachie et d'y fourrer lui-même son nez. Un soir, une foule anonyme et artiste prit crânement d'assaut la palissade qui défendait encore à la vue les quatre filles de l'eau et, avec l'aide volontaire de quelques ouvriers accourus pour empêcher qu'on mît le feu au bois de la cloison, découvrit patiemment, planche par planche, les bronzes immoraux; et ayant trouvé, après une recherche comiquement soigneuse, les clefs de l'eau, ces juges sympathiques et modestes mirent le comble à la fête en inondant les quatre vierges de flots étincelants sous la lumière des lampes électriques. De cette manière caractéristiquement italienne, par un brave *référendum* populaire, la belle œuvre de M. Rutelli vient d'être inaugurée, aux grands cris joyeux d'une foule amie de l'art; la presse approuva cette rude manifestation de bon goût qui eut le mérite de sauver la renommée artistique de Rome. Seuls, quelques mélancoliques journaux du Vatican crièrent au scandale, mais je peux donner ma parole que la moralité de Rome n'a pas diminué depuis l'inauguration des quatre Naïades sans bandeaux de fer-blanc...

LUCIANO ZUCCOLI.

LETTRES ESPAGNOLES

Deux morts illustres : Victor Balaguer et Ramon de Campoamor. — Pompeyo Gener : *Inducciones* (essais de philosophie et de critique avec des fragments de l'Evangile de la vie), un vol. in-8, à 4 pes. chez J. Llordachs, Barcelone. — Gustavo Moralès : *Amor y amor*, roman illustré, même format et même prix, chez Fernando Fé, Madrid. — Pedro Corominas : *Las prisiones imaginarias* (version castillane), chez Rodriguez Serra, Madrid. — Bernardo, C. de Candamo : *Estrofas*, prose et prologue de M. de Unamuno, une plaquette. — La saison théâtrale à Madrid. *Electra* de Galdos à l'Espagnol. — *Le théâtre espagnol*, par A. Morel-Fatio et Leo Rouanet, Bibliothèque des bibliographies célèbres (Société des études historiques). — La satire de Jovellanos contre la mauvaise éducation de la noblesse, publiée par A. Morel-Fatio. Bibliothèque des universités du Midi.—Revues françaises, castillanes et catalanes : *Bulletin hispanique*, *El Teatro*, *Blanco y negro*, *la Lectura*, *Nuestro Tiempo*, *Juventud*, *Catalunya artistica*, *Pel y ploma*. *Re-*

vista de asociation artistico-arqueologica barcelonesà, Revista espanola de litteratura, historia y arte (Madrid).

A peine à un mois de distance, viennent de s'éteindre, à Madrid, deux écrivains dont le nom est étroitement lié à l'évolution littéraire. L'un, Victor Balaguer, champion du catalanisme aux temps héroïques où Barcelone rêvait avec Prim une Espagne régénérée, fut à la fois un poète, un publiciste, un historien et un cœur généreux. Mêlé à tous les mouvements populaires pendant un demi-siècle, il sut associer à un libéralisme à toute épreuve une courtoisie vraiment provençale. Il vint spontanément nouer les premières relations qui unirent nos félibres à la renaissance catalane. Proscrit, c'est près de Mistral qu'il supporta l'exil. Il reste avant tout restaurateur et propagateur des Jeux Floraux et du régionalisme en Espagne. Mieux que dans ses poésies (exquises cependant) et dans ses nouvelles légendaires, c'est à travers ses discours improvisés qu'il faut évoquer sa généreuse conviction. Ces *Brindis* et ces saluts, qu'il adressait à chacune des cités de la Péninsule à l'occasion des fêtes de la poésie et de la beauté, sont de véritables bijoux. Balaguer a écrit en catalan et en castillan une œuvre qui est considérable et dont la vente est affectée à l'entretien de la Bibliothèque du musée de Villanueva y Geltru (province de Barcelone). Près de ses collections et de ses livres repose ce paladin. Vers ce pieux pèlerinage, s'achemineront ceux qui, comme moi, connurent en lui un maître inoubliable.

Ramon de Campoamor meurt également à la fin d'une carrière bien remplie. Poète et philosophe, il laisse seulement quelques volumes de forme impeccable et une réputation littéraire qui a atteint depuis longtemps son apogée.

Ce double deuil ne met, du reste, nullement en péril les lettres espagnoles. Balaguer appartient par plus d'un côté à l'épopée romantique ; la poésie survivra à Campoamor, et quant à la philosophie... c'est déjà fait. Nous recevons, en effet, un volume de Pompeyo Gener digne de toute attention. Cet ouvrage, d'environ 400 pages, est dédié à « la jeunesse intellectuelle de l'Amérique latine ». Il n'est pas inutile de dire que M. Pompeyo Gener jouit d'une situation exceptionnelle dans les Républiques Sud-Américaines, trop longtemps dépourvues d'une solide assise philosophique et vouées à l'enseignement incolore des disciples de Cousin.

Bien avant que les congrès ibéro-américains eussent songé à s'assembler, il avait trouvé le véritable lien qui doit unir

l'Espagne à l'Amérique latine : la vulgarisation artistique et scientifique et la philosophie.

Qui, mieux que lui, était capable de rendre assimilable la moelle précieuse de la philosophie allemande ? Qui, de mettre face à face dans une synthèse tout le nominalisme du moyen-âge et tout l'ensemble de la science moderne ? Esprit critique chez qui la clarté n'exclut pas la recherche, Pompeyo Gener apporte à des pays n'ayant encore adopté nos préjugés que par mode, une œuvre conçue dans un esprit neuf, mise au courant des dernières découvertes, nourrie d'une prodigieuse culture artistique, et, hâtons-nous de le dire, les bases d'un système philosophique conforme aux aspirations des races latines. Ce livre des *Inductions* contient déjà une préface et trois fragments d'un nouvel ouvrage qui paraîtra cette année : *l'Evangile de la Vie*, développement sous une forme poématique des idées de philosophie, de droit et de morale qui régiront le xxe siècle, lequel s'écartera également de la négation positive et de la spiritualité chrétienne désormais désuète, semble nous affirmer M. P. Gener. C'est vers cet *hyperpositivisme* que nous mènent les conclusions des différents chapitres des *Inductions*. Ecrits à des époques variées, ils n'ont pas tous la même consistance : il fait bon les lire néanmoins, car tous sont intéressants et instructifs. Combien inédit ce curieux article consacré au baron de Feuerbach et à la gauche hégélienne ! L'exergue de « Dignité humaine et christianisme : « *Toute erreur dans la théorie produit une calamité dans la pratique* », est la justification même de la bonne foi de l'auteur.

Christologie nous apporte, sous la forme d'une dissertation historique, un système philosophique entièrement nouveau, une religion d'amour s'étendant à toutes les créatures.

Baigné dans les radieuses clartés du néo-platonicisme. saint François d'Assise surgit salué par les oiseaux et parlant aux poissons comme d'un cadre du beato Angelico, et à ses côtés Joachim de Flora, Fra Salimbene, Jean de Parme et Guillaume de Saint-Amour, radieux précurseurs du règne de l'Esprit-Saint, voici la joie sur terre ! oui, la joie est à vous, esprits désormais affranchis de la triste suggestion d'un christianisme traditionnel et morose.

C'est pour maintenir la joie sur terre que M. Pompeyo Gener s'écarte de quelques conclusions de Nietzsche en qui il reconnaît néanmoins un maître admirable. Les précieuses connaissances ethnographiques de M. Gener lui ayant permis

en outre de découvrir chez l'auteur de : *Ainsi parla Zarathoustra,* une ascendance turco-altaïque. L'idéal de pleine humanité et la parfaite courtoisie du philosophe provençal sont mal à l'aise en face de la cruelle constitution sociale proposée par le penseur allemand comme couronnement à son système.

Aussi notre ami Pompeyo Gener n'hésite-t-il pas, lui qui fit table rase du catholicisme et aussi du protestantisme, à orienter la société désormais organisée scientifiquement et hiérarchisée selon les desiderata les plus récents, vers un idéal de beauté, d'amour et de bonté. Tel fut le rêve de l'ancienne Grèce, tel fut, durant les courts instants où la force n'opprima l'esprit, celui des riverains de la Méditerranée au moyen-âge. C'est un fils des Grecs et des Provençaux qui nous parle, et non plus un descendant des soldats d'Attila.

Dans un chapitre intermédiaire, M. Pompeyo Gener a étudié la question sociale et conclu à la loi du travail pour tous, appliquée dans certaines conditions où elle laissera encore possibles la spéculation philosophique et la culture artistique.

A l'éminent philosophe, ne pourrait-on appliquer ce proverbe cordouan qu'il cite : « Je suis comme le santal qui parfume jusqu'à la hache qui le coupe » ? Nous reviendrons prochainement sur l'*Evangile de la Vie*.

Nous avons cité ici à plusieurs reprises le nom de M. Gustave Moralès. Voici un roman important de cet auteur qui mérite d'être lu attentivement par tous ceux qu'intéressent les mœurs de l'Espagne contemporaine. *Amor y Amor,* traduisez librement, *conflits d'amour,* est une notation fort curieuse d'un développement d'intrigue amoureuse entre gens de classe différente. Nous voisinons un peu avec *l'Education sentimentale* de Flaubert : mais il y a là décor fait à souhait pour donner un caractère durable à une éphémère passade, Tolède qui offre au couple d'amants ses rues, ses églises, son silence et ses vergers. La deuxième partie de l'action nous mène à Madrid. Tolède et Madrid ! Dans la gamme des romans régionalistes qui est en train de se constituer, *Amor y Amor* représenterait assez bien le roman de la Nouvelle-Castille.

Le dénouement dramatique placé dans l'austère campagne de Tolède est digne de ce paysage hautain.

Goût, culture artistique, don de vie et émotion, voilà les qualités dominantes de M. Moralès. Son impressionnisme est un peu sec et déchiqueté, mais il sait être émouvant à l'im-

proviste et se tenir à égale distance d'un symbolisme froid et du cas particulier dont on a trop abusé en Espagne.

Amor y Amor évoque, mieux que des personnages, l'âme même de Tolède.

Signalons, à la librairie Serra, une version castillane des *Prisons Imaginaires*, œuvre vécue de M. P. Corominas, dont nous avons parlé à son apparition en catalan, et une plaquette de proses artististiques de M. C. de Candamo, préface du savant professeur Unamuno.

La saison théâtrale, sans être brillante, a néanmoins mis en relief quelques noms d'auteurs. M. Cavestany a donné deux drames en vers : *Néron*, chez M. Diaz de Mendoza; *La Reine et la comédienne*, chez Mme Maria Tubau. Citons *Los Galeotes*, des frères Quintero, et *Lo Cursi* de M. Benavente, à la Comédie, mais l'événement théâtral de la saison, c'est *Electra*, le drame passionnant de Perez Galdos, qui se joue chaque soir au théâtre Espagnol devant une foule houleuse. On a bien exagéré, nous semble-t-il, la portée révolutionnaire de cette pièce, on n'a pas assez vu sa portée littéraire. Galdos s'est toujours occupé des cas de conscience et il a trouvé tout naturel de prendre un sujet qui, pour être délicat, n'en appartient pas moins à l'auteur dramatique.

Une histoire vraie s'est trouvée pour vérifier la valeur de la conception du dramaturge, une situation politique tendue pour amplifier un gros succès littéraire. Mais ce qu'applaudissaient en cette soirée mémorable O. Picon, Laserna, Maetzu et Baroja, c'est la nouvelle orientation donnée au théâtre espagnol. L'influence de Galdos amènera bientôt de magnifiques résultats et nous ne pouvons que nous réjouir, nous qui avons toujours vu un homme de théâtre en Galdos, de ce jugement unanime porté par la presse madrilène sur un auteur qu'elle malmena jadis injustement à propos d'une œuvre également grandiose : *Los Condenados*.

Le théâtre espagnol, l'ancien et le nouveau, possède en France des enthousiastes et des érudits.

MM. Morel-Fatio et L. Rouanet ont publié une précieuse bibliographie des ouvrages parus en France et en Espagne et concernant le théâtre espagnol. Nous y renvoyons tous ceux qui veulent un renseignement sûr et aussi aux derniers fascicules du *Bulletin hispanique* publié à Bordeaux sous la direction de MM. Mérimée, Paris, Morel-Fatio et Cirot. Outre une curieuse satire de Jovellanos, annotée lumineusement par Morel-Fatio et publiée hors série, ce bulletin

contient de précieux renseignements bibliographiques et des articles d'érudition.

L'Espagne érudite vient de se décider à opposer à la Revue hispanique et au Bulletin de Bordeaux, la *Revista espanola de litteratura, historia y arte*, dirigée par M. Cotareloy Les amateurs du théâtre ancien sont certains de trouver là des documents intéressants que l'on réserve depuis quelque temps derrière les fagots. Il y a quelquefois des Pyrénées...

Signalons, dans le même format que le *Blanco y Negro,* une revue exclusivement théâtrale : *El Teatro,* dirigée par Salvador Canals, lequel nous envoie également le premier numéro d'une revue mensuelle : *Nuestro Tiempo* (articles d'Echegaray, de Ledesma, revues et bibliographie).

Nous devons au sort l'apparition d'une autre revue madrilène, *la Lectura,* directeur Francisco Acebal (articles de Posada, de Beruete, de Unamuno; bibliographie sérieuse). Parmi les revues catalanes, *Joventut,* fait prime avec sa superbe rédaction ; puis viennent *Pel y Ploma,* artistiquement illustré, *Catalunya artistica* et la *Revue archéologique barcelonaise,* contenant de précieuses monographies.

EPHREM VINCENT.

LETTRES PORTUGAISES

A l'aurore du siècle Oliveiras Martins et Teixeira Lopes.— Portugal et Brésil. — *Du civisme et de l'art au Brésil,* par Joaquim Leitâo. — Le jugement d'un Brésilien sur Eça de Queiroz. — Fialho d'Almeida. — *Religiâo do sol,* par Augusto de Castro. — *Nossa Senhora do Lor,* par Joâo da Rocha.— *Memorias de um Medium,* par Joâo da Rocha — *Poema do Lar,* par José Agostinho d'Oliveira. — *Dôr e Vida,* par Thomaz da Fonseca, etc.

« Je me sentais alors épris de passion pour un fin visage de femme entrevu en un temple, à l'heure où l'encens montait en vapeurs dans l'air, aux gémissements religieux de l'orgue. »

Inconsciemment, me remonte aux lèvres cette phrase délicieuse d'*Amar è soffrer,* d'une musique si portugaise,et voici que pour moi s'évoque, à travers la prose de Guilherme Gama, ainsi qu'en un clair de lune de magie, cette autre merveille d'art lusitanien, œuvre du sculpteur Teixeira Lopes : l'*Histoire de Portugal,* où toute une patrie glorieuse semble résumer son âme.

Par l'humanité puissante qui l'anime, par la qualité surtout expressive de l'attitude, l'incomparable statue, que les foules

de la Grande Foire purent frôler et contempler tout l'été dernier au Cours-la-Reine, demeure à la fois le triomphe de l'artiste et celui du Portugal. Mais combien, parmi tant de curieux, auront compris?

A côté des nations accapareuses, dont le souci fut d'exhiber surtout les monstrueuses créations de leur industrie, un mince et chétif royaume, dont l'indépendance économique est plus que contestable et dont la richesse actuelle est surtout faite de souvenirs, trouva le moyen d'affirmer l'inattendue supériorité de son effort d'art.

A dessein et tout spécialement j'insiste sur cette œuvre particulière de Teixeira Lopes, que je considère symbolique, émotionnante à la façon d'une élégie matérialisée ; ainsi je la laisse à l'écart de ses autres créations, d'une suggestion tout aussi vivante, mais moins profonde.

— « Cette figure, qui fait partie du monument élevé au grand historien Oliveira Martins, apparaît, dit Antonio Arroyo, assise de haut, le buste droit, le regard lointain, un peu levé. Elle est vêtue d'une tunique, qui lui laisse la pointe des pieds à découvert, et d'un manteau plus court, jeté sur les épaules. Sur les genoux, un grand livre ouvert (les Lusiades sans doute), où sont des palmes, reposent, immobiles, les mains nerveuses, décharnées et longues.

» La tête aux cheveux défaits et tombants, coiffés d'un reste de couronne, qui semble vouloir se détacher, est forte d'ossature, long le visage et portant l'empreinte des macérations, le front ample, tourmenté, calmes et larges les yeux, le nez aquilin, la bouche entr'ouverte et crispée, contrastant étrangement avec la mâchoire inutilement volontaire, en sa robustesse proéminente. Le pressentiment tragique d'une épouvantable catastrophe la domine en l'immobilisant, sans en laisser pourtant souffrir la noblesse de l'expression ni la fierté de l'attitude : une espérance légère tourne vaguement son regard douloureux vers un point distant, par delà les choses que, dirait-on, elle ne veut pas voir. Un flot de bonté ou plutôt de regret amer, douloureux, de « *saudade* » la baigne tout entière. A la voir, la pensée nous vient fatalement que par son esprit ont dû passer les thrènes de Dante.

Nessun maggior dolore
Che ricordarsi del tiempo felice
Nella miseria...

» Et cependant l'espérance existe. Martins ne dit pas comme le poète à la fin de l'épisode :

E caddi come corpo morte cade.

» Non. Martins termine son *Portugal contemporain* en demandant si le peuple « dort ou rêve ».

» Lui sera-t-il permis de s'éveiller encore à temps?

» Teixeira Lopes, en effet, aperçut l'image terrible de l'*Histoire* ou plutôt de l'*Ame Nationale* à travers l'œuvre du malheureux écrivain.

» Or, toute l'œuvre d'Oliveira Martins se trouve pénétrée d'un bout à l'autre de la pensée d'une prochaine catastrophe, qu'il est urgent d'éviter, et de la condamnation de notre formidable ingérence dans le mouvement de la Renaissance, comme motif capital de la mort de la nation. « Echanger le Portugal pour l'Afrique, c'était échanger une bonne cape contre un mauvais chapeau, disait l'infant D. Pedro ». Il est certain que, pour le présent, Martins flottait entre une espérance légère, qui peut-être prend sa source dans son idée de l'influence des grands caractères dans l'histoire, et un fonds de pessimisme entretenu par les théories déterministes, basées sur la fatalité de la loi historique.

» En dépit de ses aspirations contenues dans sa politique de « *fomento* » national, il sent combien la Renaissance nous fut funeste ; alors nous perdîmes l'indépendance, parce que toutes les énergies morales avaient disparu. Et ce fut par fatalité : c'était le Destin. Camoens et le Portugal, tous deux lancés dans le vertige des aventures, accomplissaient leur destinée.

» La faute n'en est pas aux rois ni à personne; la faute en est à la condition même des choses. « A l'heure où l'âme portugaise, palpitant au cerveau de l'infant D. Henrique, s'enivrait de l'espoir d'un avenir doré, à ce moment même cette âme palpitant aussi au cœur de D. Pedro découvrait, dit Martins, le vide désolant des entreprises héroïques. »

» Enivré de telles boissons capiteuses, le peuple portugais ruina en un siècle et demi la force et la valeur conquises dans les jours sévères des luttes de l'indépendance.

» C'est dans le « *Portugal sur les mers* » que l'historien définit le plus nettement son idéal de richesse publique et sa politique de « *fomento* » national. A cause de l'absolue condamnation ainsi portée contre notre façon d'être depuis le XVIe siècle, l'artiste ne pouvait faire autrement que de donner à son *Histoire* l'expression formelle de l'âme portugaise du moyen-âge, aspirant à recouvrer son énergie en ce point distant d'une époque nouvelle de grandeur et de prospérité.

» L'espérance ici traduite est bien ténue. Certes, et chaque fois plus ténue la ressent le pays en général, malgré les aspirations qui plus ou moins le font réagir.

» Ce fut cette aspiration, cet *élément humain* intégral de notre vie comme nation depuis la Renaissance que sentit Teixeira Lopes, à travers les suggestions de l'œuvre de Martins. Le thème se trouve nettement exprimé dans les livres de l'historien : le *sébastianisme*, qui fut la religion lusitanienne, forme épilogale de notre patriotisme, vint jusqu'à nos jours.

A peu près perdu depuis l'avènement du régime libéral, le *sébastianisme* demeure néanmoins épars en l'atmosphère mentale de la nation. C'est là que l'allèrent cueillir la *Patria* de Guerra Junqueiro et le *D. Sebastien* de Luiz de Magalhaes, avant d'aller se concrétiser dans l'œuvre hiératique et symbolique de Teixeira Lopes. »

Ces paroles de l'eminent critique, en même temps qu'elles déterminent la genèse de l'œuvre d'art qui nous occupe, illustrent merveilleusement le malaise de décadence où se débat, avec tout le monde latin, le vieux Portugal. Ce pourrait nous être prétexte à nous étendre quelque peu sur les travaux d'Oliveira Martins lui-même, ce Carlyle portugais, comme le qualifie L. P. de Brinn'Gaubast. Sans vouloir envisager non plus (ce qui demanderait tout un volume) l'effort centenaire de la littérature portugaise, durant le siècle qui vient de finir et qui vit surgir les Garrett, les Castillo, les Camillo Castello Branco, les Anthero de Quental, les João de Deus, les Eça de Queiroz, etc., etc., je ne parle pas des vivants, il nous plaît mieux pour aujourd'hui de ne contempler le Portugal du passé que selon le résumé sculptural de Teixeira Lopes, nous réservant de montrer bientôt la continuité du souci de Martins parmi les écrits de jeunes.

Dans son livre enthousiaste *Du Civisme et de l'Art au Brésil*, Joaquim Leitão aborde à nouveau le problème angoissant de la destinée lusitanienne, mais cette fois sous une autre face. L'auteur professe, d'ailleurs, sur la solution une opinion presque diamétralement opposée à celle de Martins. Entraîné par le spectacle prospère de la grande République Sud-Américaine, il préconise l'émigration, quand déjà le Portugal souffre du manque de bras ; ainsi se pourrait-il que la valeur des points de vue économiques fût inférieure à la qualité littéraire de l'ouvrage, lequel, à tout prendre, comme le dit l'un des jeunes critiques du *Campeão*, est plutôt un hymne au Brésil qu'un travail rigoureusement scientifique.

Il faut en retenir, toutefois que depuis le 4e centenaire de la découverte du Brésil, célébré l'année dernière avec la participation du gouvernement portugais, le Portugal commence à s'étonner, un peu plus que de coutume, que son fils ait grandi au point de devenir plus robuste que le père. Une curiosité le prend, présage des rapprochements définitifs, dont bénéficiera sûrement la littérature; car, s'il est vrai que de ce côté ni le Portugal ni le Brésil ne soient complètement autonomes, (étant tributaires avant tout de la France devenue le cerveau latin), il n'en demeure pas moins que les transports d'idées s'opèrent plus facilement entre peuples similaires. Puisque le génie sympathique d'un Junqueiro, d'un Antonio Nobre, d'un Fialho d'Almeida, d'un Ramalho Ortigão et surtout d'un Eça de Queiroz a pu se faire adopter depuis longtemps des lecteurs brésiliens, pourquoi celui des Machado de Assis, Olavo Bilac, Luiz Murat, Coelho Netto, dont le poème *Saldunes* vient d'être édité à Lisbonne, Luiz Delfino, Valentin Magalhâens ne recevrait-il pas pareil accueil?

Par l'initiative d'Eugenio de Castro, fut introduite en Portugal l'idée d'un art moins étroitement nationaliste, quoique inspiré du plus pur génie lusitanien. Les jeunes du Brésil sont nombreux, intelligents et non pas moins féconds en initiatives d'art original que leurs confrères portugais. « Livre doctrinaire et exclusiviste, dit Carlos Malheiro-Dias, l'ouvrage de Joaquim Leitão indique un projet qu'Herculano en vint à supposer viable et que le récent rapprochement mental des deux pays laisse envisager aujourd'hui comme franchement possible.

» Je veux parler de la consubstantiation des deux publics, brésilien et portugais, dans la connaissance des deux littératures sœurs. Je voudrais voir bientôt se réaliser cette alliance de telle façon intime et inséparable que tout livre écrit en l'un des deux pays pût les intéresser tous deux d'égale manière, comme produit mental de la même race. » Inaugurant l'un des premiers en Portugal pareille fusion, le *Campeão* est parvenu à grouper dans ses colonnes les meilleurs écrivains des deux pays. La haute influence d'Eça de Queiroz n'aura pas peu contribué à cette fraternité nouvelle; car nul écrivain n'est plus populaire au Brésil, et nul autre n'y sut exercer sur la génération montante plus incontestable maîtrise. « Et quand on ne voudrait pas, dit Gonzaga Duque dans une compétente étude sur l'œuvre d'Eça au Brésil, contrairement à la vérité, reconnaître cette décisive influence d'école, il nous res-

terait l'indéniable bienfait, par lui rendu à la Forme, qu'elle se transforma devant l'exemple de ces pages magistrales, et que celles-ci nous servirent de guide pour la connaissance et l'entendement des glorieux maîtres de l'Art écrit. »

Eça disparaît, mais son œuvre demeure. Deux fois éprouvé cette année, le Portugal peut continuer de compter sur la phalange qui lui reste et qui s'augmente tous les jours, à la suite des maîtres Texeira de Queiroz, Ramalho Ortigâo, Fialho d'Almeida, Trindade Coelho, sans parler des poètes maintes fois énumérés et appréciés ici même.

Et dire que du prestigieux Fialho presque personne en France ne connaît même la seule *Madona do Campo Santo*, ce petit chef-d'œuvre de fantaisie ardente et colorée. « Conteur, dit le jeune critique Lopes d'Oliveira, Fialho d'Almeida est certainement le seul qui se puisse en Portugal véritablement appeler maître Il sait, en peu de pages, jeter ses figures debout, déployer l'action, mettre les types en évidence, étudier les caractères, placer en relief leur psychologie, tout cela rigoureusement, graduant la note et l'impression qui, une fois l'émotion créée, la grandit et la fait vivre. »

Ajoutons qu'il pratique un secret parfois trop méconnu de ses successeurs, celui de ne pas mêler trop directement aux choses de l'art par les préoccupations de doctrine. A toutes prédications, il faut savoir préférer le cri des sens ou du cœur ; car le poète doit avant tout se manifester un tempérament.

De telles raisons nous font aimer le livre récent d'un jeune disciple de Fialho, la *Religião do Sol* (Religion du Soleil), d'Augusto de Castro, où le talent d'un véritable prosateur se marie au meilleur goût littéraire. « A cette heure de crépuscule que nous traversons, dit Carlos de Lemos, pour l'expiation de nos péchés, — les nôtres ou ceux que nous avons hérités, ce qui se vaut, — à cette heure de clair de lune et de regret, où tous à peu près s'agenouillent par devant les étoiles lointaines et, à force d'être lointaines, éteintes, voici paraître un jeune vraiment jeune, priant dans une belle prose colorée et chantante la Religion du soleil, de notre beau soleil péninsulaire, et célébrant, comme un païen, le culte salutaire de la Nature vivante et vivificatrice, si ingratement oubliée. »

Par contraste et quelle qu'en soit la portée démonstrative, les *Mémoires d'un Medium* de Joâo da Rocha gardent de quoi plaire, à cause de la souplesse du style à dire d'imper-

ceptibles nuances, à tracer des linéaments de fantômes. Venant après le recueil de vers *Nossa Senhora do Lar* (Notre-Dame du Foyer),qui se ressent un peu du manque de métier, chose regrettable chez un artiste de la valeur de João da Rocha, ces contes et ces études si personnelles de spiritualisme et de télépathie signalent d'admirables qualités littéraires.

Outre sa valeur d'art, ce livre apporte sa contribution au mouvement mystique, dont les préoccupations se tournent, chez les uns, expérimentales, chez les autres, sociales ou philosophiques, chez les meilleurs, largement et purement esthétiques.

Telle est la *Terra d'Exilio* de Severo Portella, que vont suivre bientôt du même écrivain les *Boas Arvores*.

Telle est surtout encore le *Poema do Lar*(Poème du Foyer) de J. Agostinho d'Oliveira, ferme de style et ferme de pensée, avec des vers coulés d'un jet, sans surcharge d'adjectifs, comme les meilleurs d'Anthero ou de Theophilo Braga. A ces deux maîtres, s'apparente également l'intention philosophique et tout humanitaire de l'excellent poète. Le *Poema do Lar* est la première partie d'une trilogie, qui doit comprendre encore le *Poème de la Paix* et le *Poème de la Science*. C'est une synthèse idéale, réalisée naguère immortellement par Dante sous une autre forme et selon son époque, ce qui prouverait que le poème philosophique, aux mains du génie, n'est pas incompatible avec l'art pur.Le recueil contient aussi quelques traductions, parmi lesquelles certaines signées de noms français,Marc Legrand, Ary René d'Yvermont,etc. José Agostinho d'Oliveira tente une esquisse de l'avenir. Il est d'avance où s'en va le regard de la statue de Teixeira Lopes. D'autres y sont avec lui, que dirige également un talent certain, consacré déjà, tel D. João da Camara, que son dernier livre place à la tête des meilleurs; tels encore Carlos de Lemos, Beatriz Pinheiro, Henrique de Vasconcellos, dont on a pu lire dans l'*Ave-Azul* une pénétrante nouvelle,*La Torre,* et qui doit nous donner bientôt un drame du plus haut spiritualisme, intitulé *Renuncia.* Partout là se manifeste la haute idéalité de la race, sa native religiosité, sa noblesse expansive, encore une fois mise en lumière au cours de la récente question Calmon.Je ne veux pas oublier non plus le délicieux petit poème de Thomaz da Fonseca: *Dôr e Vida* (Douleur et Vie), où palpitent,en des vers jeunes mais vigoureux et sûrs, les convulsions éloquentes d'une âme généreuse, ballottée au

roulis des heures décevantes. J'aime l'écho sincère de telles rimes, où saigne un peu d'humanité blessée, où s'exalte une saine ardeur.

Mais, vraiment, est-ce qu'on lit encore des vers aux pays du soleil ?

Du côté des revues, signalons l'éclipse de l'*Ave-Azul*, dont on espère la réapparition. Parmi les autres, citons l'*Arte*, de Verediano Gonçalvez, avec une ample collaboration cosmopolite, le *Campeão*, l'*Aurora do Cavado*, dont nous parlâmes, la *Chronica*, la *Vida Moderna*, la *Semana*, etc., etc.

En Italie Luigi Zuccaro entreprend la publication d'un roman de Camillo, traduit par lui en langue italienne sous le titre de « *Libro di Consolazione ?* »

Mais en France ?

PHILÉAS LEBESGUE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Economie. — C. Bloch : *Etudes sur l'Histoire économique de la France 1760-1790)* ; Picard, 5 fr.

Histoire. Memoires. — Général d'Andigné : *Mémoires*, publiés avec introd. et notes par Ed. Biré, t. II, 1765-1857 ; Plon, 7.50. — Vicomte d'Avenel : *La Noblesse française sous Richelieu* ; Colin, 3.50. — Bolton King M. A : *Histoire de l'Unité italienne*. Introd. par Yves Guyot, trad. de l'anglais par Emile Macquart, 2 vol. ; Alcan, 15 fr. — M. Deubel : *Guillaume Poyet*, avocat et chancelier (1473-1548) (Bibliothèque de la Conférence Rogéville) ; Berger-Levrault, 5 fr. — C. Dany : *Les Idées politiques et l'esprit public en Pologne à la fin du XVIIIe siècle* ; Alcan, 6 fr. — Paul Frémeaux : *Napoléon prisonnier*, mémoires d'un médecin de l'empereur à Sainte-Hélène ; Flammarion, 3.50. — Pierre Gauthiez : *L'Italie du XVIe siècle : Jean des Bandes Noires* (1498-1526) ; Ollendorff, 7.50. — Abbé Genty. *Le Vice amiral comte Jacob (1768-1854)* ; Chapelot, 2.50. — Jean Hardy : *Correspondance intime*, de 1797 à 1802, recueillie par le général Hardy de Perini ; Plon, 3.50. — Paul Lacour : *Les Femmes dans l'histoire : Les Amazones* ; Perrin, 3.50. — P. Lehautcourt : *Histoire de la guerre 1870-1871*. Tome Ier : *Le origines (Sadowa, l'affaire du Luxembourg, la candidature Hohenszollern, la dépêche d'Ems)* ; Berger-Levrault, 6 fr. — A. Luchaire : *Mélanges d'histoire du Moyen âge* ; Alcan, 6 fr. — E. Maignien : *Mémoires de Jacques Pape de Saint-Auban* ; Falque et Perrin, 4 fr. — Jacob Nicolas Moreau : *Mes Souvenirs*, collationnés, annotés et publiés par Camille Hermelin, 2e partie, 1774-1797 ; Plon, 7.50. — Stefane-Pol : *Autour de Robespierre : Le Conventionnel Le Bas* ; Flammarion, 7.50. — Arsène Thévenot : *Souvenirs d'un journaliste* (1883-1889) ; Arcis-sur-Aube, Frémont. — Emile Zola : *L'Affaire Dreyfus. La vérité en marche* ; Fasquelle, 3.50. — *Tableaux de l'année tragique. 1870-1871*, d'après les littérateurs, les poètes, les historiens, etc. ; Hachette.

LINGUISTIQUE. — G. Hanotaux : *Rapport sur l'orthographe et la syntaxe;* Delagrave, 0.15.

LITTÉRATURE. — Emile Boutmy : *Taine, Schérer. Laboulaye;* Colin, 2 fr. — H. J. Brunhes : *Ruskin et la Bible;* Perrin, 3.50. — Challemel-Lacour : *Etudes et réflexions d'un pessimiste;* Fasquelle, 3.50. — Alain Chartier : *La belle Dame sans merci,* avec notice par Lucien Charpennes ; « Les Livres et poèmes d'autrefois ». — Louis Delaporte : *Quelques-uns;* Fontemoing, 3.50. — Edouard Drumont: *Les Héros et les Pitres;* Flammarion, 3.50. — Edouard Drumont : *Figures de bronze et Statues de neige;* Flammarion, 3.50. — E. Martinanche : *La Comédie espagnole en France, de Hardy à Racine;* Hachette, 3.50. — Multatuli : *Pages choisies,* trad. par Alexandre Cohen, préface d'Anatole France, portrait de Multatuli par J. Aart; « Mercure de France », 3.50. — Thomas de Quincey : *De l'Assassinat considéré comme un des Beaux-Arts,* trad. par André Fontainas; « Mercure de France », 3.50. — Emile Straus: *L'Aurore du XXe siècle;* « La Critique ». — E. Trolliet : *Médaillons de poètes;* Lemerre, 3.50.

LITTÉRATURE RELIGIEUSE. — H. Brémond: *L'inquiétude religieuse,* Perrin, 3.50. — J. Martin : *Saint Augustin;* Alcan, 5 fr.

PHILOSOPHIE. — Louis Bourdeau : *Le Problème de la Vie,* essai de sociologie générale; Alcan, 7.50. — Paul Landormy : *Socrate;* Delaplane, 0.90. — Albert Leclère: *Essai critique sur le droit d'affirmer;* Alcan, 5 fr.

PÉDAGOGIE. — I. Carré et Roger Liquier : *Traité de Pédagogie scolaire;* Colin, 4 fr. — M. A. Ricardou : *L'Avenir de l'instruction féminine;* Soc. d'éd. Scientifique. — *L'Ecole et l'Église,* par un universitaire; Bibl. ouvrière socialiste, 0,10.

POÉSIE. — Maurice Bouchor : *Quarante chansons populaires des provinces de l'Ouest;* Hachette, 6 fr. — René Daxos : *Poésies martiales;* Vanier, 3.50. — Émile Gabory : *Les Visions et les Voix;* Institut de Bibliographie, 3.50.

PUBLICATIONS D'ART. — Henri Fèvre : *Les minutes parisiennes : 5 heures;* ill. de Sunyer; Ollendorff, 2 fr. — L. de Fourcaud : *J.-B. Siméon Chardin;* Ollendorff, 8 fr. — A. M. Gossez : *Le groupe lorrain d'art et de littérature;* Lille « Le Beffroi ». — Jossot : *Femelles;* Ollendorff, 3 fr. — Léon Rosenthal : *La Peinture romantique;* May. — Pierre Valdagne : *Les minutes parisiennes : 4 heures;* ill. de Balluriau; Ollendorff, 2 fr.

ROMAN. — Paul Acker : *Petites âmes;* Simonis Empis, 3.50. — Paul Alexis : *Vallobra;* Fasquelle, 3.50. — Gabriele d'Annunzio : *Le Feu,* trad. de l'italien par G. Hérelle ; Calmann Lévy, 3.50. — Henri Ardel : *La Faute d'autrui;* Plon, 3.50. — G. Beaume : *Sainte-Nitouche;* Flammarion, 3.50. — Frédéric Berthold : *Passion Moderne;* Motteroz, 3 fr. — Paul Bourget : *Le Fantôme;* Plon, 3.50. — Armand Bourgeois : *Un roman de Mme Tallien,* préface de Gustave Toudouze; « La Critique ». — Félicien Champsaur : *Lulu,* roman clownesque, ill.; Fasquelle, 3.50. — Pierre Corrard : *Un Cœur de Courtisane;* Charles, 3.50. — Pierre Custot : *Midship;* Ollendorff, 3.50. — Louise Deschamps : *Jamais;* Ollendorff, 3.50. — Anatole France : *M. Bergeret à Paris;* Calmann Lévy, 3.50. — Gyp : *Le Friquet;* Flammarion, 3.50. — Thomas Hardy : *Barbara (Far from the madding crowd),* trad. par Ma-

thilde Zeys; « Mercure de France », 3.50. — Thomas Hardy : *Jude l'Obscur,* trad. de l'anglais par Firmin Roz; Ollendorff, 3.50. — Thomas Hardy : *Tess d'Uberville,* trad. de l'anglais par Mlle Rolland; 2 vol., Hachette, 2 fr. — Paul Héon : *Trois semaines d'amour;* pref. de Willy; Simonis Empis, 3 50. — Ralph Iron (Olive Schreiner) : *Histoire d'une ferme Sud-Africaine,* trad. de l'anglais par Mme Charles Laurent, Ollendorff, 3.50. — Henri Kistemaeckers : *Le Frisson du passé;* Flammarion, 3.50 — Pierre de Lano et Emmanuel Gallus : *La Faute de Marthe;* Flammarion, 3.50. — Georges Maurevert : *La Bague de plomb;* Simonis Empis, 3.50. — Charles Méré : *Races de Soleil;* Toulon, Bech et Bordato, 1 fr. — Amado Nervo : *Origène,* nouvelle mexicaine; Vanier. — Charles Paquier : *Les Malfaisants;* Ollendorff, 3.50. — Hugues Rebell : *La Saison à Baia;* Borel, 2 fr. — J. H. Rosny : *Le chemin d'amour;* Ollendorff, 3.50. — Comte A. de Saint-Aulaire : *Entre l'amour et l'amitié;* Calmann Lévy, 3.50. — Gaston Sansrefus : *Fleur d'Ajonc;* Daragon, 3.50. — J. Spillmann : *Bravoure et fidélité,* roman historique tiré des Mémoires d'un officier de la garde suisse sous Louis XVI. Edit. franç illustrée, par M.D. Prade's. préface de Pierre Masclaux; G. Beauchesne, 15 fr. — R. L. Stevenson : *La flèche noire,* trad. par E. La Chesnais; « Mercure de France », 3.50. — Maurice Talmeyr : *La Cité du Sang;* Perrin, 3.50. — Anton Tchekhov : *Les Moujiks,* trad. du russe par Denis Roche; Perrin, 3.50. — Adolphe Wilbrandt : *Deux Baisers,* trad. de l'allemand par L. de Chauvigny; Ollendorff, 3 50. — *Voluptés Sahariennes. L'Haleine du Désert;* Flammarion, 3.50.

Sciences. — L. Favre : *L'Organisation de la Science;* Schleicher, 6 fr. — Dr Foveau de Courmelles : *Comment on se défend de la folie;* L'Edition médicale française, 1 fr. — Dr P. Puyade : *La Cure pratique de la tuberculose;* Carré et Naud, 3 50. — R. de Salberg : *Manuel de graphologie usuelle;* Hachette. — Scipio Sighele : *La Foule Criminelle,* essai de psychologie collective; Alcan, 5 fr.

Sociologie. — H. Bourgin : *Proudhon;* Soc. nouv. de Lib. et d'Edit., 0 50. — Emile Boutmy : *Essai d'une psychologie politique du peuple anglais au XIXe siècle;* Colin, 2 fr. — Georges Delahache : *Juifs;* Ollendorff, 1 fr. — Emile Faguet : *Problèmes politiques du temps présent;* Colin, 3.50. — G. Martin : *Les Associations ouvrières (1700-1792);* Rousseau, 7 fr. — J. Novicow : *La Fédération de l'Europe;* Alcan, 3.50. — Paul Robin : *Contre la nature;* « L'Education libertaire », 0,05. — Paul Robin : *Libre amour, libre maternité;* « L'Humanité Nouvelle ». — Gabriel Séailles : *Le Palais du Peuple;* « Coopération des Idées », 0.10. — L. Skarzinski : *Le progrès social à la fin du XIXe siècle;* Alcan, 4.50.

Théatre. — Chantemerle : *On jouera la Comédie...;* Vromant, 3.50. — Général Musac : *Le Tsarévitch Alexis;* Plon, 3 fr. — Jacques Richepin : *La Cavalière;* Fasquelle, 3.50.

Voyages. Archéologie. — A d'Almada Negreiros : *Colonies portugaises : Angola;* Alcan Lévy. — Abbé A. Gondré : *Notice historique et descriptive sur l'Eglise Saint-Séverin à Paris,* ill.; P. Cheronnet. — Charles Lenthéric. *Côtes et ports français de l'Océan;*

Plon. — Commandant de Pimodan : *Promenades en Extrême-Orient;* Champion.

DIVERS. — Gaston Leroux : *Sur mon chemin;* Flammarion, 3.50.

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Adolphe Retté. — Une conférence sur l'œuvre d'Albert Samain. — Les droits d'auteurs dans l'Amérique du Sud. — Le monument Arthur Rimbaud. — Publications du *Mercure de France*. — Les œuvres de Stevenson. — *Chimera*.

Une lettre de M. Adolphe Retté,

Paris, 5 février 1901.

Mon cher Vallette,

Permettez-moi de présenter une observation à l'un des points de l'article fort intéressant de M. André Beaunier, *Les Parnassiens et les Symbolistes*, publié dans le dernier nº du *Mercure de France*.

M. Beaunier dit ceci : « Il y a deux manières essentiellement en art, dont l'une consiste dans l'*expression directe* et dont l'autre procède par *symboles.* »

M. Beaunier, qui ne s'est voué, je crois, que depuis peu à l'apologie du symbolisme, ignore peut-être que j'écrivais en 1892 dans *L'Ermitage* que : « La manière d'art adoptée par le symbolisme consistait essentiellement à remplacer l'impression directe par la suggestion. »

Si je tiens à signaler cette rencontre avec un esprit aussi distingué que M. Beaunier, c'est parce qu'ayant joué — on le sait, bien qu'on ne le dise pas toujours — un rôle assez considérable dans l'évolution de l'école symboliste, j'ai quelque droit à revendiquer la priorité pour une définition qui me parut, à l'époque, résumer assez bien l'une des tendances du mouvement.

D'ailleurs, aujourd'hui, je crois que le symbolisme n'a pas donné ce que comportait cette formule. J'ai développé mes raisons dans un certain nombre d'articles, publiés en différents endroits depuis 1895.

Croyez-moi, etc.

ADOLPHE RETTÉ.

§

Une conférence sur l'œuvre d'Albert Samain. — M. Eugène Bourgain, professeur de rhétorique au lycée

de Châteauroux, a fait en cette ville, le 14 février, une conférence sur Albert Samain et son œuvre. M. Eugène Bourgain, d'ailleurs bien renseigné, a dit d'excellentes choses sur notre ami, et nous lui en témoignons ici notre gratitude. Sa conférence a été insérée *in extenso* dans le numéro du 16 février du *Journal du Centre*, qui se publie à Châteauroux.

§

Les droits d'auteurs dans l'Amérique du Sud. — *La Nacion*, le grand journal de Buenos-Aires, vient d'inaugurer un système qui palliera, dans une certaine mesure, l'absence de traité pour la protection des œuvres littéraires entre la France et la République Argentine. Désirant s'assurer la publication exclusive du roman de M. Zola, *Le Travail, La Nacion* a acheté de l'auteur même une copie du manuscrit : et *Travail* et *Trabajo* paraissent simultanément, l'un à Paris, l'autre à Buenos-Aires, inédits ici et là.

Signalons à ce propos le remarquable supplément de douze pages in-folio que ce journal a publié à l'occasion du nouveau siècle, avec le concours d'une élite d'écrivains européens. En voici le sommaire : Remy de Gourmont, *El siglo XIX;* Miguel de Unamuno, *El Movimiento social en el siglo XIX;* Teodor de Wyzewa, *La Literatura en el siglo XIX;* Paolo Mantegazza, *La Italia en el siglo XIX;* W. Schimper, *La Alemania en el siglo XIX;* sont traités ensuite : l'*Angleterre*, par Sidney Low; les *Industries*, par Henry Fouquier; Max Nordau donne : *Espana y la America Espanola en el umbral del siglo XX;* Paul Hervieu, *Fiesta veneciana;* Jean Rameau, *El primer Asesinato ;* Emilia Pardo Bazan, *El Misterio del Convento;* parmi les excellents articles dus à des Américains, *la Poesia*, par Manuel G. Prada.

§

Le Monument Arthur Rimbaud. — Quatrième liste de souscription :

Bardey (d'Aden), 50 fr.; Haworth, 10 fr.; Dr Beyrand, 10 fr.; Lenoir, 5 fr.; Aspe-Fleurimont, 50 fr.; Alphonse Herold, 5 fr.; « Solidarité coloniale », 10 fr.; *Revue Blanche*, 50 fr.; Valentin Mandelstamm, 10 fr.; J. L. de Janasz, 20 fr.; Henri-Edmond Cross, 3 fr.; Edmond Cousturier, 5 fr.; Charles Saunier, 2 fr.; Dr Gilbert, 10 fr.; André Corneau, 10 fr.; Pierre Louys, 30 fr.; Léon Pierquin, 10 fr. — Total. 290 fr.

Souscriptions précédentes...... 373 fr.

Total...... 663 fr.

§

Publications du « Mercure de France » :

L'Ile du Docteur Moreau, roman, de H.-G. Wells, traduit par Henry-D. Davray, 3.50.

La Flèche noire, roman, de R.-L. Stevenson, traduit par E. La Chesnais, 3.50.

Barbara (*Far from the madding Crowd*), roman, de Thomas Hardy, traduit par Mathilde Zeys, 3.50.

§

Les œuvres de Stevenson. — Nous avons annoncé dans notre numéro d'octobre 1900 que la Société du *Mercure de France* venait d'être exclusivement autorisée à traduire et à publier celles des œuvres de Stevenson encore inédites. Nous publions ce mois-ci *Black Arrow* (*La Flèche noire*). Nous publierons par la suite : *The Master of Ballantrae ; — Island Nights Entertainments ; — The Merry Men ; — Travels with a donkey.*

§

Chimera, revue mensuelle de littérature et d'art, 7, rue des Princes, à Varsovie, vient de publier son premier numéro. C'est une très belle revue, avec gravures dans le texte et hors texte, imprimée avec soin. Elle est rédigée par l'élite des écrivains nouveaux polonais. Nous lui adressons tous nos vœux de réussite.

MERCVRE.

TABLE DES MATIÈRES

(TOME XXXVII)

—

No 133. — JANVIER 1901

André Beaunier	*Stuart Merrill*	5
A. Ferdinand Herold	*Les Paroles du Vigneron*, poème	24
Rudyard Kipling (Louis Fabulet et Robert d'Humières *trad.*)	*La Marque de la Bête*, nouvelle	27
Alfred de Vigny	*Lettres inédites*, publiées par M. Paul Lafond	47
Dr J.-C. Mardrus	*Les Mille Nuits et une Nuit : Histoire prodigieuse de la Ville d'Airain*	63
Eugène Demolder	*Une Préface*	94
H.-G. Wells Henry D. Davray *trad*	*L'Ile du Docteur Moreau*, roman (VII-X)	99
Francis Vielé-Griffin et Robert de Souza	*Une Lettre*	155

REVUE DU MOIS

Remy de Gourmont	*Épilogues*	157
Pierre Quillard	*Les Poèmes*	162
Rachilde	*Les Romans*	166
Louis Dumur	*Théâtre*	174
Henri Mazel	*Science sociale*	180
Marcel Collière	*Histoire, Sociologie*	186
J. Drexelius	*Romania, Folklore*	191
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	194
R. de Bury	*Les Journaux*	203
A.-Ferdinand Herold	*Les Théâtres*	208
Pierre de Bréville	*Musique*	214
Virgile Josz	*Art ancien*	219
Yvanhoe Rambosson	*Publications d'Art*	223
Les xiii	*Le Meuble et la Maison*	230
Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	235
Ephrem Vincent	*Lettres espagnoles*	244
Jan Lorentowicz	*Lettres polonaises*	249

Alexandre Cohen	*Lettres néerlandaises*	265
Zrinyi Janos	*Lettres hongroises*	270
Jean Otokar	*Lettres tchèques*	275
Marius Ary Leblond	*Variétés : L'Exposition des peintres provençaux*	278
Mercvre	*Publications récentes*	283
—	*Echos*	286

N° 134. — FÉVRIER 1901

Pierre Quillard	*Jean Moréas*	289
Virgile Josz	*Fragonard, de la Pompadour à la du Barry*	299
Léon Paschal	*Dona Inès (Mémoires inédits du comte Casimir de Slippenbach)*	355
André Beaunier	*Les Parnassiens et les Symbolistes*	375
Edmond Barthèlemy	*Thomas Carlyle et la Démocratie*	389
H.-G. Wells (Henry-D. Davray *trad.*)	*L'Ile du Docteur Moreau*, roman (XI-XIV, fin)	420

REVUE DU MOIS

Remy de Gourmont	*Epilogues*	470
Pierre Quillard	*Les Poèmes*	477
Rachilde	*Les Romans*	482
Louis Weber	*Philosophie*	491
Albert Prieur	*Sciences*	497
Charles Merki	*Archéologie, Voyages*	504
L. Bélugou	*Chronique universitaire*	513
Jacques Brieu	*Esotérisme et Spiritisme*	516
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	522
R. de Bury	*Les Journaux*	530
A.-Ferdinand Herold	*Les Théâtres*	536
Pierre de Bréville	*Musique*	538
Emile-Verhaeren	*Art moderne*	544
Yvanhoé Rambosson	*Publications d'Art*	548
Henri Albert	*Lettres allemandes*	550
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	555
Figueiredo Pimentel	*Lettres brésiliennes*	561
Adrien Souberbielle	*Lettres russes*	567
Peer Eketrae	*Lettres scandinaves*	574
Lucile Dubois	*La France jugée à l'étranger*	579
Remy de Gourmont, Henri Renou	*Variétés : Sur un vers de Voltaire. — L'Ecole du Journalisme à Paris*	583
Mercvre	*Publications récentes*	588
—	*Echos*	590

No 135. — MARS 1901

Henry-D. Davray	*La Situation de l'Angleterre au début du nouveau siècle.*	593
Emile Verhaeren	*Kato*, poème	609
André Beaunier	*Le Vers libre*	613
A.-Ferdinand Herold	*La Lépreuse et le Mulet*, nouvelle	634
Francis Jammes	*Notes*	657
Lucie Delarue-Mardrus	*Vers*	667
M. Prozor	*Nietzsche en Russie*	671
Paul Claudel	*La Ville* (actes I et II)	689

REVUE DU MOIS

Remy de Gourmont	*Épilogues*	749
Pierre Quillard	*Les Poèmes*	754
Rachilde	*Les Romans*	759
Remy de Gourmont	*Littérature*	769
Marcel Collière	*Histoire*	776
Victor Charbonnel	*Questions morales et religieuses*	780
Charles Merki	*Archéologie, Voyages*	785
Carl Siger	*Questions coloniales*	793
Gustave Geoffroy	*Notices bibliographiques*	798
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	800
R. de Bury	*Les Journaux*	809
A. Ferdinand Herold	*Les Théâtres*	815
Pierre de Bréville	*Musique*	822
Yvanhoé Rambosson	*Publications d'Art*	828
Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	835
Charles-Henry Hirsch	*Lettres anglaises*	844
Luciano Zuccoli	*Lettres italiennes*	851
Ephrem Vincent	*Lettres espagnoles*	856
Phileas Lebesgue	*Lettres portugaises*	861
Mercvre	*Publications récentes*	868
—	*Echos*	871
	Tables du Tome XXXVII	874

TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS (1)

(*TOME XXXVII*)

—

HENRI ALBERT

Revue du Mois : Lettres allemandes............... 550

EDMOND BARTHÈLEMY

Thomas Carlyle et la Démocratie................ 389

ANDRÉ BEAUNIER

Stuart Merrill.................................. 5
Les Parnassiens et les Symbolistes............... 375
Le Vers libre................................... 613

L. BÉLUGOU

Revue du Mois : Chronique universitaire.......... 513

PIERRE DE BRÉVILLE

Revue du Mois : Musique...................214-538-822

JACQUES BRIEU

Revue du Mois : Ésotérisme et Spiritisme......... 516

R. DE BURY

Revue du Mois : Les Journaux.............203-530-809

VICTOR CHARBONNEL

Revue du Mois : Questions morales et religieuses... 780

PAUL CLAUDEL

La Ville (Actes I et II)......................... 689

ALEXANDRE COHEN

Revue du Mois : Lettres néerlandaises.............. 265

MARCEL COLLIÈRE

Revue du Mois : Histoire....................186-776

(1) Les titres de poesies sont imprimés en italique.

HENRY-D. DAVRAY

Revue du Mois : Lettres anglaises.................. 555
La Situation de l'Angleterre au début du nouveau siècle.. 593

LUCIE DELARUE-MARDRUS

Vers.. 667

EUGÈNE DEMOLDER

Une Préface.................................... 94

J. DREXÉLIUS

Revue du Mois : Romania, Folklore............... 191

LUCILE DUBOIS

Revue du Mois : La France jugée à l'étranger...... 579

LOUIS DUMUR

Revue du Mois : Théâtre (publié).................. 174

GEORGES EEKHOUD

Revue du Mois : Chronique de Bruxelles 235-835

PEER EKETRAE

Revue du Mois : Lettres scandinaves.............. 574

GUSTAVE GEFFROY

Revue du Mois : Notices bibliographiques......... 798

REMY DE GOURMONT

Revue du Mois : Épilogues (actualité) : 157-470-749
— Variétés : Sur un vers de Voltaire 583
— Littérature 769

A.-FERDINAND HEROLD

Les Paroles du Vigneron....................... 24
Revue du Mois : Les Théâtres........... 208 536-815
La Lépreuse et le Mulet, nouvelle................. 634

CHARLES-HENRY HIRSCH

Revue du Mois : Les Revues............. 194-522-800
— Lettres anglaises................. 844

FRANCIS JAMMES

Notes.. 657

VIRGILE JOSZ

Revue du Mois : Art ancien...................... 219
Fragonard, de la Pompadour à la Du Barry........ 299

RUDYARD KIPLING
(**Louis Fabulet** et **Robert d'Humières** *trad.*)
La Marque de la Bête, nouvelle........ 27
PHILÉAS LEBESGUE
Revue du Mois : Lettres portugaises........ 861
MARIUS-ARY LEBLOND
Revue du Mois : Variétés: L'Exposition des peintres provençaux........ 278
JAN LORENTOWICZ
Revue du Mois : Lettres polonaises........ 249
Dr J.-C. MARDRUS
Les Mille Nuits et une Nuit : Histoire prodigieuse de la Ville d'Airain........ 63
HENRI MAZEL
Revue du Mois : Science sociale........ 180
CHARLES MERKI
Revue du Mois : Archéologie, Voyages........ 504-785
JEAN OTOKAR
Revue du Mois : Lettres tchèques........ 275
LÉON PASCHAL
Dona Inès (Mémoires inédits du Comte Casimir de Slippenbach)........ 355
FIGUEIREDO PIMENTEL
Revue du Mois : Lettres brésiliennes........ 561
ALBERT PRIEUR
Revue du Mois : Sciences........ 497
M. PROZOR
Nietzsche en Russie........ 671
PIERRE QUILLARD
Revue du Mois : Les Poèmes........ 162-477-754
Jean Moréas........ 289
RACHILDE
Revue du Mois : Les Romans........ 166-482-759
YVANHOÉ RAMBOSSON
Revue du Mois : Publications d'Art........ 223-548-828

HENRI RENOU

Revue du Mois : Variétés : L'École du Journalisme à Paris.................................... 586

CARL SIGER

Revue du Mois : Questions coloniales............ 793

ADRIEN SOUBERBIELLE

Revue du Mois : Lettres russes.................... 567

LES XIII

Revue du Mois : Le Meuble et la Maison.......... 230

ÉMILE VERHAEREN

Revue du Mois : Art moderne.................... 544

Kato.. 609

F. VIELÉ-GRIFFIN et R. DE SOUZA

Une lettre... 155

ALFRED DE VIGNY

Lettres inédites, publiées par M. Paul Lafond 47

ÉPHREM VINCENT

Revue du Mois : Lettres espagnoles...............244-856

LOUIS WEBER

Revue du Mois : Philosophie..................... 491

H.-G. WELLS

(**Henry-D. Davray** *trad.*)

L'Ile du Docteur Moreau, roman (VII-XIV, fin)......99-420

ZRINYI JANOS

Revue du Mois : Lettres hongroises............... 270

LUCIANO ZUCCOLI

Revue du Mois : Lettres italiennes................ 851

DESSIN

J.-J. AART

Vignettes nouvelles.............................23-62-469

LAURENT MALCLÈS

Vignettes nouvelles.........................5-289-388-419

Le Gérant : A. Vallette

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, Blais et Roy, 7, rue Victor-Hugo, 7